

LES FÊTES
DE
LA BÉATIFICATION

DE
JEANNE D'ARC

ROME - ORLÉANS - LA FRANCE

[1909]

SOUVENIRS ET DOCUMENTS

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE M^{gr} TOUCHET, ÉVÊQUE D'ORLÉAN

Par A. MOUCHARD

DIRECTEUR DE « L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN »



PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10



Bibliothèque Saint Libère

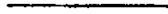
<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LES FÊTES
DE
LA BÉATIFICATION
DE
JEANNE D'ARC

Tous droits réservés.



Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en juillet 1910.



*H. L. Luce-Roma -
Proprietà Artistica*

S. S. PIE X

A SA GRANDEUR M^{GR} TOUCHET

ÉVÊQUE D'ORLÉANS

MONSEIGNEUR,

Vous avez pensé qu'il importait à la gloire de la Bienheureuse Jeanne d'Arc que le souvenir des fêtes qui ont célébré sa Béatification à Rome, à Orléans et en France fût consigné par écrit : tous ces hommages, toutes ces acclamations, toutes ces prières, tous ces actes de foi catholique et de piété patriotique que Sa Sainteté le Pape Pie X a inaugurés, le 18 avril 1909, en priant devant l'image de Jeanne d'Arc, et que toute la France chrétienne a répétés pendant un an dans un admirable concert, vous avez désiré en offrir le résumé à la Bienheureuse, comme pour lui remettre sous les yeux, dans un même tableau, le spectacle de l'Église et de la France agenouillées devant elle.

La Bienheureuse, qui vous doit tant déjà, sera encore votre obligée pour ce nouvel hommage, et la France chrétienne estimera qu'une fois de plus vous aurez bien travaillé pour Jeanne.

Vous m'avez demandé de vous servir de secrétaire pour l'exécution de ce projet : je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait et je vous remets l'œuvre conçue, poursuivie et achevée sous votre direction.

Si vous jugez qu'elle répond à votre pensée, je vous serai très reconnaissant de vouloir bien la présenter vous-même à la Bienheureuse Jeanne d'Arc.

Daignez agréer, Monseigneur, l'hommage de mon très respectueux dévouement.

A. MOUCHARD.

Orléans. le 18 avril 1910.

Lettre de S. G. M^{gr} l'Évêque d'Orléans

MONSIEUR LE CHANOINE,

J'ai vivement désiré le livre que vous venez de terminer.

Il sera le mémorial d'un jour et d'une année qui marqueront dans notre Histoire ecclésiastique, le jour et l'année de la Béatification de Jeanne d'Arc.

A vrai dire, ce n'est pas à moi que vous auriez dû dédier ce volume, mais à Celui qui daigna vouloir imprimer ce prodigieux mouvement de culte et d'enthousiasme catholiques en l'honneur de la très sainte et très pure Héroïne.

La discrétion respectueuse nous a seule retenus, vous et moi.

Du moins que le Père commun le sache : ni nous n'ignorons ni nous n'oublions que sans Sa paternelle et vigoureuse initiative qui nous valut les fêtes de Rome, la France et l'Univers n'auraient pas tressailli de l'émotion qui a étonné nos adversaires et nos amis.

Jamais Vénérable ou Sainte en effet n'a reçu tribut d'hommages aussi somptueux que Jeanne ; jamais autel n'a été vénéré à l'égal du sien, depuis que l'Église en décerne l'honneur à des chrétiens héroïques.

Les catholiques de France, meurtris et admirables de constance, de générosité, de foi dans leur meurtrissure, en ont été réconfortés.

Les non-catholiques, pourvu qu'ils aient gardé cet amour qui survit même à la destruction de tous les autres hauts amours, l'amour

de la Patrie, ont été rapprochés de nous, du moins momentanément.

Serait-ce l'annonce et le principe de quelque renouveau dans notre Pays ? Plusieurs qui ne se laissent pas duper habituellement le pensent. Ils ne croient pas aux transformations sociales et politiques instantanées ; mais ils croient que le mouvement inauguré parmi les fêtes de Jeanne peut et doit ne se pas arrêter, pourvu que ceux-là qui doivent par état et par conscience le propager, prennent à cœur l'accomplissement de leur obligation. La Bienheureuse Jeanne d'Arc n'a pu revenir parmi nous pour y ouvrir école d'indolence et d'apathie, mais bien de zèle et d'activité. Dieu ne donne la victoire qu'à ceux-là qui bataillent.

Cette seconde épopée, cette épopée de la Bienheureuse revivant — et cette fois sans martyre, et cette fois à travers la France entière, — ses triomphes d'il y a cinq cents ans, vous nous l'avez contée avec une exactitude d'historien scrupuleux toujours et une foi et un cœur de vrai Orléanais.

Je souhaite à votre livre tout le succès que méritent le talent de son auteur et la curiosité sainte que provoque universellement son Héroïne.

Veillez croire, cher Monsieur le Chanoine, à mes dévoués et cordiaux sentiments.

† STANISLAS, *Évêque d'Orléans.*

Orléans, le 8 mai 1910.

INTRODUCTION

DU BUCHER A L'AUTEL

(30 mai 1431-18 avril 1909)

Sous le titre : *La Vénérable Jeanne d'Arc : du Bûcher à l'Autel*, M^{sr} Touchet, évêque d'Orléans, a publié, pour le saint temps du carême de l'année 1909, une lettre pastorale où sont résumés avec une exacte précision les faits qui ont abouti à la Béatification de Jeanne d'Arc ; cette lettre, accompagnée des principaux documents sur lesquels elle s'appuie, servira d'introduction naturelle au présent récit des fêtes de la Béatification. Nos lecteurs jugeront sans doute que M^{sr} l'évêque d'Orléans, ayant eu, presque seul, tous les documents entre les mains, pouvait peut-être, presque seul, montrer comment la sainte Libératrice est parvenue aux honneurs des autels. Suivons-la donc, avec un guide si autorisé, dans la voie triomphale.

I

LA TRAGÉDIE DU 30 MAI 1431

Personne n'ignore l'abominable tragédie dont le Vicux-Marché de Rouen vit le spectacle, le 30 mai 1431.

Toute la ville était là : hommes d'armes, enfants, femmes, moines, prêtres séculiers, magistrats, simples citoyens, pressés, pêle-mêle, sur la place, les estrades, les toits, les murs, aux balcons, aux fenêtres, dans les rues avoisinantes, partout où l'on pouvait voir ; ils attendaient, causant ou priant, riant ou pronostiquant des malheurs.

Vers neuf heures, un grand remous se fit dans cette multitude ; la charrette du bourreau Thiérage, escortée de cent quatre-vingts soldats anglais, arrivait.

Une enfant de dix-neuf ans quatre mois et vingt-quatre jours en descendit. C'était elle... Elle ! les uns disaient : la sorcière, la dissolue, l'hérétique. Les autres répondaient : la bien croyante, la très pure, la sainte. Tous le savaient : la victorieuse d'Orléans et de Palay, la triomphatrice de Reims, la prisonnière de Compiègne, l'accusée, la condamnée de Rouen : Jeanne d'Arc.

Le docteur Nicolas Midy la prêcha, une longue heure d'horloge.

A son tour, Pierre Cauchon l'exhorta copieusement, prononça contre elle une violente sentence de condamnation, l'abandonna au bras séculier, et se retira.

Enfin, le bailli de Rouen, Jean le Bouteillier, dit aux gardes : « Emmenez-la », et (si ce fut vraiment lui) au bourreau : « Fais ton devoir. » Après quoi, la foule put regarder ce qu'elle était venue regarder.

Jeanne, en effet, fut péniblement hissée sur son bûcher, tant il était élevé. Elle fut liée au poteau qui dominait l'amoncellement des fagots. Elle serra sur sa poitrine la croix qu'un soldat anglais lui avait faite avec deux bâtons. Elle congédia le dominicain Ladvenu, qui l'avait confessée et assistée jusqu'au seuil de la mort ; puis, levant les yeux sur la croix processionnelle de Saint-Sauveur que frère Isambart de la Pierre lui présentait, elle s'abîma dans sa prière et attendit.

Il pouvait être onze heures ou onze heures et demie.

Cependant le bourreau avait approché la torche des fascines. Une colonne de fumée et de flammèches s'éleva.

Sur la place s'était étendu un lourd silence. On put donc entendre la voix de Jeanne, suppliant qu'on lui donnât l'eau bénite, cette eau qui défend le chrétien contre les suprêmes assauts du démon.

La flamme s'avivait de plus en plus ; rouge, énorme, étouffante, elle finit son œuvre de mort.

Avant midi, pensons-nous, la martyre poussa un cri puissant, comme si elle eût salué quelqu'un d'attendu longtemps, venu enfin : « Jésus ! Jésus ! Jésus ! » Et inclinant la tête, elle rendit sa sainte âme à son Créateur.

Alors, sur un ordre venu d'on ne sait qui, Thiérage écarta le brasier, et ils aperçurent le pauvre corps noirci, tuméfié, entamé par les morsures du feu, toutefois encore pendant au poteau.

C'était toujours elle !... Les Anglais se pouvaient tranquilliser. « Ni bons, ni mauvais esprits par puissance surnaturelle », ni hommes, par violence ou surprise, ne la leur avait changée ou enlevée. Elle était

morte! La prophétie de Glasdale aux Tourelles : « Nous te ferons ardre! » était réalisée.

Après cette constatation, le bûcher fut rallumé. Le bourreau l'activa de toutes ses forces. Au bout de quelques minutes, les liens de chanvre furent consumés; le corps tomba dans la fournaise...

Ce qui suivit ne se décrit pas. Ces chairs, ces os qui s'incinèrent... Jeanne disait : « Se peut-il que mon corps que j'ai gardé net et pur soit brûlé! » On se prend à répéter ce cri : « Se peut-il... Se peut-il!... »

Le cardinal d'Angleterre avait prescrit « que ce qui resterait fût jeté à la Seine ».

Thiérage se mit en devoir d'exécuter l'ordre.

Il ramassait donc et entassait les débris dans son tombeau, quand il recula épouvanté. Parmi les charbons, le cœur et les entrailles de la victime lui étaient apparus intacts. Précipitamment, il les inonda de poix et d'huile, afin de commencer une troisième combustion. On raconta que ce fut vainement. Ce cœur auguste, qui n'avait battu que pour son roi, son pays et son Dieu, ne put être entamé. Il dut être emporté comme vivant, parmi les cendres : cendres des bois du supplice, cendres du corps de la suppliciée.

Tout fut précipité dans le fleuve, du haut du pont Mathilde.

« Tout ce fleuve est sacré, car il est son tombeau¹! »

II

LE LENDEMAIN DU SUPPLICE — LA TERREUR DES ANGLAIS

Dès le lendemain de cette funèbre journée, les hommes que Jeanne avait appelés « ses ennemis capitaux », se sentirent inquiets. Ce qui s'explique.

Un des bourreaux n'avait-il pas vu l'âme de l'enfant s'envoler au ciel sous la forme d'une blanche colombe? Thiérage, malgré sa dureté professionnelle, n'était-il pas allé se confesser, gémissant : « Jamais je n'obtiendrai mon pardon : j'ai brûlé une sainte! » Le docteur Alespée n'avait-il pas avoué « qu'il voudrait bien être où il était convaincu qu'était celle-ci? » L'Anglais Tressart n'avait-il pas répété : « Nous sommes tous perdus, nous avons brûlé une sainte! » Quoi donc!... Le cardinal de

1. CORDIER. Poème inédit.

Winchester lui-même, après s'être retiré de la place du Vieux-Marché, était-il si sûr de la besogne qu'il avait faite? N'avait-il pas pleuré?

La voix populaire, enfin, plus puissante que nulle autre, ne témoignait-elle pas que sainte Catherine était apparue à Jeanne avant le supplice, lui disant : « Fille de Dieu, sois assurée en ta foi, car tu seras au nombre des Vierges dans la gloire du Paradis¹. »

Qu'était-ce que cette rumeur de sainteté qui circulait autour du supplice de l'hérétique, de l'apostaté, de l'excommuniée?

Qu'était-ce que cette aurore de gloire qui se levait sur un bûcher à peine refroidi?

Il y serait pourvu.

En effet, ils y pourvurent de leur mieux.

Ils rédigèrent un procès-verbal des trois derniers jours de Jeanne, où le faux et le vrai furent savamment dosés. Jeanne eût confessé, dans ces audiences, qu'elle était coupable contre le ciel et la terre des pires scélératesses; qu'elle avait trompé tout le monde; qu'elle ne croyait plus à ses Voix. A vrai dire, les notaires jurés, quoique présents aux interrogatoires, ne voulurent point en contresigner le mensonger récit. Jules Quicherat, tout sceptique qu'il s'est montré dans certains de ses « Aperçus », l'a qualifié d'une note qui devrait en interdire l'usage à n'importe quel historien. « Les pièces qui suivent, dit-il, sont écrites de la même main que le reste des procédures, mais elles cessent d'être revêtues de la signature qui, auparavant, se trouve apposée au bas de chaque feuillet du manuscrit. On verra, par les interrogatoires du second procès, que les greffiers se sont refusés à les valider de leur attestation². »

De ce procès-verbal, le canevas, — ou le résumé, — fut envoyé par lettre du petit roi Henri VI à l'empereur, aux rois, aux ducs, aux comtes des pays chrétiens. Cette communication eut lieu le 7 juin.

Vingt jours après, nouvelle circulaire du prince aux prélats, ducs, comtes de « son » royaume de France. Enfin, l'Université de Paris elle-même *donna*.

La « Lumière des peuples » écrivit au Pape et aux Cardinaux une relation des événements.

Et ici revient l'inexorable question : Quelle est cette enfant qui force, tout cendre qu'elle est, le roi d'Angleterre et de France à s'occuper d'elle? Quelle est cette enfant à laquelle s'intéressent l'empereur, les rois, les ducs, les comtes de la chrétienté; les prélats, les ducs, les comtes

1. *Chronique de Morosini*.

2. Procès, II, 477.

de France? Quelle est cette enfant morte et qui menace tellement de revivre?...

Vous l'avez brûlée ; vous la calomniez : de quoi avez-vous peur? Vous avez jeté à l'eau ses restes, et jusqu'aux charbons de son bûcher, par crainte que la dévotion populaire les vénérait. Il ne subsiste d'elle ni mémoire, puisque vous l'avez flétrie ; ni reliques, puisque vous avez tout noyé dans la Seine. De quoi avez-vous peur?

Il est vrai : ils pressentaient que quelque chose les menaçait.



S. G. M^{sr} Touchet, évêque d'Orléans, écrivant « Du Bûcher à l'Autel ».

Le danger qu'ils eussent été embarrassés de définir, nous, éclairés par les événements, nous le connaissons avec précision.

A la martyre, en apparence abandonnée de l'univers, il restait trois forces qui devaient la conduire au triomphe définitif, le plus beau qui se puisse rêver : il lui restait sa mère, Orléans et Dieu!

III

LA RÉHABILITATION DE JEANNE D'ARC. — LE RESCRIPT DE CALIXTE III.
LA SENTENCE SOLENNELLE

Avant que la famille de Jeanne d'Arc prît en main sa cause, une enquête sur le procès de condamnation avait été ordonnée par Charles VII, plus préoccupé peut-être de son intérêt propre que de celui de la victime. Mais, selon la remarque d'un de ses historiens ¹, Jeanne, ayant été condamnée par un tribunal ecclésiastique jugeant en matière de foi, « ne pouvait être réhabilitée que par un tribunal ecclésiastique investi d'une juridiction souveraine qui lui conférât le droit de réformer et, au besoin, de casser la sentence des premiers juges ». Ce fut le cardinal-légat d'Estouteville qui dirigea l'information canonique sur le procès de Rouen (1452) ; il n'eut pas le temps de l'achever et il laissa ce soin à Jean Bréhal, grand inquisiteur de France. Diverses circonstances retardèrent l'heure favorable où l'on pouvait solliciter du Saint-Siège l'ouverture d'un procès de réhabilitation : enfin, en 1455, l'œuvre de justice commença par l'accueil de la supplique de la famille de Jeanne au pape Calixte III.

Jacques d'Arc était mort de douleur, paraît-il, en apprenant la tragédie de Rouen.

Isabelle Romée se courba sous l'orage, puis se releva. Peu après le supplice de Jeanne, elle quitta Domremy. Venue à Orléans où elle fut reçue, soignée, pensionnée, elle attendit, dans la métairie de Bagneaux, l'heure des réhabilitations de Jeanne, que faisait prévoir une enquête menée par le cardinal d'Estouteville. Sa confiance ne fut pas déçue. Un jour de novembre de l'année 1455, on la vit, accompagnée de plusieurs dames orléanaises, sortir de sa ferme, qu'elle ne quittait guère. Vieille, cassée, l'esprit toujours présent cependant, elle se rendit à Paris avec son fils, Pierre du Lys, qui partageait, en sa compagnie, les bonnes grâces de la cité, du chapitre et du duc d'Orléans.

Dans l'église de Notre-Dame, elle réclama de Juvénal des Ursins,

1. M. le chanoine Ph. Dunand.

archevêque de Reims, d'Alain Chartier, évêque de Paris, de Robert de Longueil, évêque de Coutances, la revision du procès de son enfant, outragée indignement par des hommes qui se disaient des juges et n'étaient que des bourreaux.

On raconte qu'étouffée par ses larmes Isabelle ne put aller au bout de sa supplique.

Il fut décidé que, dix jours plus tard, les prélats invoqués examineraient l'affaire au fond.

Pendant ces délais, les dames d'Orléans restèrent auprès de leur vénérable cliente, qu'elles accompagnèrent encore le 17, dans l'audience décisive où se constitua le Tribunal de revision.

Elles virent Isabelle remettre aux évêques le rescrit de Calixte III, qui leur donnait mandat de procéder à la revision au nom du Siège apostolique, et elles entendirent ceux-ci accepter la charge qui leur était confiée. Elles assistèrent à la plaidoirie de Pierre Maugier, docteur en Décret, qui conclut que prompt justice fût faite à Isabelle et à ses parents, suivant toutes les exigences du droit. Enfin, sur les réquisitions de l'inquisiteur Jean Bréhal, elles ouïrent Isabelle affirmer, sous la foi du serment, qu'elle était bien la mère de Jeanne d'Arc, et qu'à ce titre elle demandait la cassation du jugement de Rouen.

L'action était ouverte.

On a bien compris : il s'agissait de savoir si oui ou non Jeanne avait été hérétique, dissolue, menteuse, schismatique, adoratrice de mauvais esprits, ainsi que l'avaient affirmé Pierre Cauchon et ses assesseurs.

L'enquête se fit à Domremy, à Paris, à Rouen, à Lyon, à Orléans.

A Domremy, il fut entendu trente-quatre témoins, dont Jean de Novellemont, Bertrand de Poulengy, Durand Laxart.

A Paris, vingt, dont Thomas Courcelles et le duc d'Alençon.

A Rouen, dix-neuf, dont Manchon, Massieu, Taquel, Seguin de Seguin qui avait assisté au procès de Poitiers.

A Lyon, un, sur commission rogatoire, d'Aulon.

A Orléans, quarante et un, dont Dunois, Gaucourt, le chanoine Compaing, Charlotte Havel, qui était la fille de Jacques Boucher, hôte de Jeanne, lors de la délivrance.

L'archevêque de Rouen, les évêques de Paris et de Coutances, dûment informés par ces enquêtes et par le réquisitoire de Jean Bréhal, grand inquisiteur de la foi, portèrent leur sentence :

« Nous disons, prononçons, définissons et déclarons que les procès (de chute et de rechute menés à Rouen), et les sentences qui les ont suivis, manifestement frauduleux, calomnieux, iniques, répugnants, contenant des erreurs évidentes de droit et de fait, avec l'abjuration qui y

est annexée et les exécutions qui en ont été les conséquences, sont et seront tenus pour nuls (en droit), invalides et vains. Nous les cassons... les annulons... leur enlevons toute valeur... Notre sentence sera publiée sur la place Saint-Ouen, et au Vieux-Marché de Rouen, en ce lieu où Jeanne fut brûlée dans le plus cruel des supplices...; elle sera publiée de même dans les principales villes et les endroits considérables du royaume¹. »

Ce jugement fut rendu le 7 juillet 1456. Le procès de réhabilitation avait duré huit mois.

Isabelle Romée eut la joie de cette justice. Elle s'éteignait deux ans environ plus tard, au mois de novembre 1458. Elle fut enterrée à Sandillon². Nous ne savons pas où est sa tombe.

C'est grand dommage. Les mères du Loiret, les mères de France, s'y rendraient en pèlerinage, afin d'apprendre deux sciences, dont l'une, très haute, est nécessaire à toutes, dont l'autre, terrible, est nécessaire, hélas! à plusieurs; à savoir : comment on élève une Française et une sainte; et comment on survit à son enfant, en se préparant, par la prière résignée, à l'aller retrouver dans les éternelles joies du Paradis.

Le rescrit de Calixte III

La supplique de la mère et des frères de Jeanne d'Arc avait été remise par le cardinal d'Estouteville au pape Nicolas V. Celui-ci mourut (mars 1455), sans avoir eu le temps de déférer à la requête des suppliants; mais son successeur, Calixte III, élu le 8 avril 1455, se hâta de publier (11 juin) un rescrit par lequel il ordonnait l'information canonique sur le procès de condamnation.

Calixte, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à nos vénérables frères, l'archevêque de Reims et les évêques de Paris et de Coutances, salut et bénédiction apostolique.

Nous prêtons volontiers l'oreille aux humbles requêtes des suppliants, et nous nous plaisons à leur accorder des grâces opportunes. Il nous a été récemment présenté, de la part de nos chers fils Pierre et Jean appelés d'Arc, laïques, et de notre chère fille en Jésus-Christ, Isabelle, mère desdits Pierre et Jean, et d'un certain nombre de leurs parents, du diocèse de Toul, une supplique contenant ce qui suit.

Bien que feu Jeanne d'Arc, sœur de Pierre et de Jean, et fille d'Isa-

1. Procès, III, p. 361-362.

2. Gros bourg du val de la Loire, à trois lieues d'Orléans.

belle, mère des susdits, tandis qu'elle vivait en ce monde, eût détesté toute hérésie, et n'eût rien cru ou affirmé qui sentit l'hérésie, et se fût de plein gré conformée aux traditions de la foi catholique et de la sainte Église romaine ; cependant, feu Guillaume d'Estivet, ou tout autre, en ce temps investi de la charge de promoteur des affaires criminelles de la cour épiscopale de Beauvais, à l'instigation, comme on le croit avec vraisemblance, de certains ennemis, tant de ladite Jeanne que de ses frères et de sa mère susdits, rapporta faussement à feu de bonne mémoire ¹, Pierre, évêque de Beauvais, et aussi à feu Jean le Maître, de l'ordre des Frères prêcheurs, professeur, remplissant alors les fonctions de vice-inquisiteur de l'hérésie en ces régions, encore vivant maintenant, que ladite Jeanne, qui se trouvait alors dans le diocèse de Beauvais, s'était rendue coupable du crime d'hérésie, et avait commis d'autres crimes contraires à la foi. Sous ce prétexte et sur ce faux rapport, ledit évêque, en sa qualité d'ordinaire, et ledit Jean le Maître, se disant muni pour cela d'un pouvoir suffisant, commencèrent une procédure d'inquisition contre ladite Jeanne, procédure qui fut continuée conformément aux poursuites du promoteur. Aussitôt, sans que l'évidence du fait, ni la véhémence des soupçons, ni la clameur de l'opinion publique l'exigeassent, ils enfermèrent l'accusée dans une prison. Et enfin, bien que par cette procédure d'inquisition ils n'eussent pas acquis, — et ils ne pouvaient l'acquérir, — la certitude légale que ladite Jeanne se fût rendue coupable du crime d'hérésie ou qu'elle eût commis d'autres crimes contraires à la foi, ni aucun crime ou excès de ce genre, ni qu'elle eût consenti à aucune erreur contraire à la foi, bien que toutes ces accusations ne fussent pas notoires ni vraies, et que ladite Jeanne eût requis ledit évêque et ledit Jean le Maître que, s'ils prétendaient qu'elle eût dit ou fait quelque chose qui sentit l'hérésie ou fût contraire à la foi, ils renvoyassent cela à l'examen du Siège apostolique, dont elle était prête à subir le jugement : néanmoins, enlevant à ladite Jeanne toute possibilité de défendre son innocence et négligeant l'ordre régulier du droit, selon l'arbitraire de leur seule volonté, usant en cette inquisition d'une procédure entachée de nullité et purement de fait, ils prononcèrent contre ladite Jeanne, la déclarant convaincue d'hérésie et d'autres crimes et excès, une sentence définitive et impie. A la suite de cette sentence, ladite Jeanne fut méchamment livrée par la justice séculière au dernier supplice, au péril des âmes de ceux qui la condamnèrent, à l'ignominie

1. On a fait remarquer déjà que ces mots sont une « formule de style sans importance que l'on ajoutait, dans les usages de la chancellerie, aux noms des prélats morts dans la communion de l'Église, c'est-à-dire dont la mémoire n'était pas juridiquement condamnée ».

et opprobre, charge, offense et injure de sa mère, de ses frères et de ses parents susdits. Et, selon ce qu'ajoute ladite supplique, la nullité de ce procès d'inquisition résulte clairement, ainsi que l'innocence de Jeanne, des actes de cette procédure et d'autres documents, et il est facile d'établir par des preuves légales que ladite Jeanne a été méchamment condamnée, sans qu'elle eût mérité cette condamnation par aucune faute.

En conséquence, ses frères, sa mère et ses parents susdits, désirant agir à l'effet principalement de recouvrer leur honneur et celui de ladite Jeanne, et d'effacer la note d'infamie qu'ils ont injustement reçue de cette sentence, nous ont fait humblement supplier que nous daignions commettre à certaines personnes, en ces régions, le soin d'entendre au procès de nullité de ladite sentence et de réhabilitation de ladite Jeanne, et de la conduire régulièrement à sa fin, et leur mander d'admettre lesdits suppliants à la poursuite de ce procès de nullité et de réhabilitation, nonobstant les procédures et condamnations susdites.

Nous donc, accueillant favorablement ladite supplique, nous mandons à votre fraternité par ce rescrit apostolique que vous, ou deux ou un d'entre vous, après vous être adjoint un inquisiteur de l'hérésie résidant en France, et avoir fait citer le vice-inquisiteur actuel de l'hérésie au diocèse de Beauvais, et le promoteur actuel des affaires criminelles en ce diocèse, et tous autres qui seront à citer devant vous; après avoir ouï tout ce qui sera, de part et d'autre, proposé devant vous sur les choses susdites, vous rendiez en dernier ressort une juste sentence, que vous ferez observer fermement au moyen des censures ecclésiastiques. Nonobstant toutes constitutions et ordonnances apostoliques et toutes choses contraires quelconques.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, l'an de l'incarnation du Seigneur MCCCCLV, le trois des ides de juin, de notre pontificat l'an premier.

Sentence solennelle de réhabilitation

Au nom de la Trinité sainte et indivisible du Père et du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

La Providence de l'éternelle Majesté, le Christ Sauveur, Seigneur, Dieu et Homme, a chargé le bienheureux Pierre et ses successeurs apostoliques de gouverner son Église militante. Ils sont les gardiens vigilants qui, sous la pleine lumière de la vérité, instruisent les fidèles à marcher dans les sentiers de la justice, soutiennent les bons, relèvent les

opprimés et ramènent dans les voies droites, par le jugement de la raison, ceux qui s'en sont détournés. En vertu de cette autorité dont nous sommes investis, Nous, Jean, par la grâce de Dieu, archevêque de Reims ; Guillaume, évêque de Paris ; Richard, évêque de Coutances, et Jean Bréhal, des Frères prêcheurs, professeur de théologie, un des inquisiteurs de la perversité hérétique dans le royaume de France, juges spécialement désignés par notre seigneur le très saint Pape récemment élu ;

Vu le procès solennellement agité devant Nous, en vertu du mandat apostolique qui Nous a été adressé et que Nous avons respectueusement accepté pour la cause d'honnête personne et veuve, Isabelle d'Arc, mère de la Pucelle, de Pierre et de Jean d'Arc, frères propres, naturels et légitimes de feu Jeanne d'Arc, de bonne mémoire, nommée communément la Pucelle, et pour la cause de leurs parents, demandeurs, contre le vice-inquisiteur de la perversité hérétique dans le diocèse de Beauvais, contre le promoteur des causes criminelles en la cour épiscopale de Beauvais, et contre M^{sr} Guillaume de Hellande, évêque de Beauvais, et en général contre tous les autres qui croiraient avoir intérêt en cette affaire et, tant conjointement que séparément, voudraient s'y porter respectivement comme défendeurs ;

Vu d'abord l'évocation péremptoire et son exécution, décrétée par Nous sur l'instance des demandeurs et du promoteur institué par Nous d'office en la cause, juré et créé, contre lesdits défendeurs, en vue de la mise à exécution du rescrit pontifical, sauf de leur part à protester, à répondre et à procéder comme ils croiraient devoir raisonnablement le faire ;

Vu la requête des demandeurs eux-mêmes, les faits, les raisons, les conclusions écrites par eux, présentées en forme d'articles concluant et tendant à déclarer entaché de nullité, d'iniquité et de dol, certain prétendu procès en matière de foi, fait naguère et exécuté en cette ville contre ladite défunte Jeanne, par Pierre Cauchon, alors évêque de Beauvais, par feu Jean le Maître, vice-inquisiteur prétendu dans ledit diocèse de Beauvais, et feu Jean d'Estivet, promoteur ou remplissant au même diocèse les fonctions de promoteur ;

Vu ces conclusions tendant du moins à la cassation du procès susdit, à l'annulation des abjurations et sentences ainsi que de toutes les choses qui en sont résultées, à la réhabilitation de ladite défunte, comme aux autres fins qui y sont exprimées ;

Vu, de plus, la lecture et l'examen plusieurs fois répétés des minutes originales, instruments, pièces et actes, notules et protocoles du susdit procès, remis et montrés à Nous par les notaires et autres personnes en vertu de nos lettres compulsaires ;

Vu la vérification faite en notre présence de leurs seings et écritures ;

Vu les longues explications échangées sur ces sujets avec lesdits notaires et officiers dudit procès et les conseillers appelés au même procès, dont nous avons pu obtenir la présence, après avoir préalablement rapproché et comparé les minutes et les notes abrégées ;

Vu aussi les informations préparatoires recueillies d'abord par T. R. P. en Christ, le seigneur Guillaume, cardinal prêtre du titre de Saint-Martin-des-Monts, alors légat du Saint-Siège apostolique au royaume de France, avec l'assistance de l'inquisiteur, après examen des livres et des instruments à lui présentés, et les informations recueillies par Nous et nos commissaires au commencement du présent procès ;

Vu et considérés divers traités dus à des prélats, docteurs, hommes d'expérience, illustres et de grand renom qui, après s'être longuement rendu compte des livres et instruments du susdit procès, ont entrepris d'en élucider les points douteux, en des écrits composés et publiés tant sur nos ordres que sur ceux du Révérend Cardinal susnommé ;

Vu les articles et interrogatoires susdits à Nous présentés par les demandeurs et promoteurs, et après plusieurs évocations, admis à preuve ; attendu les dépositions et attestations des témoins, tant sur les mœurs de défunte Jeanne et son départ du pays natal ; sur l'examen auquel elle fut soumise en présence de nombreux prélats, docteurs et gens de savoir, principalement de T. R. P. Regnault, alors archevêque de Reims et métropolitain dudit évêque de Beauvais, examen plusieurs fois renouvelé à Poitiers et ailleurs ; sur la délivrance admirable de la cité d'Orléans, sur la marche vers Reims et le couronnement du roi ; tant, dis-je, sur ces choses que sur les circonstances du procès même, les qualités des juges et leur façon de procéder ;

Vu encore, indépendamment desdites lettres, dépositions et témoignages ; vu, dis-je, d'autres lettres, instruments et pièces à l'appui présentés et produits dans les délais voulus avec foreclusion d'y contredire ;

Où notre promoteur qui, ayant pris connaissance des mêmes preuves et écrits, s'est pleinement adjoint aux demandeurs, et, en tant qu'il en était chargé par Nous, a reproduit pour son compte tous documents, en vue des fins déterminées dans les écritures desdits demandeurs avec certaines protestations ;

Vu les autres requêtes et réserves émanant soit de lui, soit des demandeurs et par Nous admises, ainsi que maints motifs de droit exposés brièvement par écrit et propres à frapper notre esprit, par Nous admis également ;

Après quoi, ayant conclu dans la cause au nom du Christ et fixé le jour d'huy pour rendre notre sentence ; vu, mûrement pesées et considé-

rées toutes et chacune des choses exposées plus haut, ainsi que maints articles commençant par les mots *Certaine femme*, que les juges du premier procès prétendirent avoir été extraits des aveux de l'accusée, et qu'ils transmirent à de très nombreux et solennels personnages, pour que ceux-ci donnassent leur opinion; articles que le promoteur et demandeurs susdits ont attaqués, comme iniques, faux, étrangers aux aveux de la défense et fabriqués mensongèrement;

Afin que notre présent jugement soit comme un rayon de la face de Dieu qui pèse les esprits, et qui seul connaît parfaitement et juge selon la vérité les révélations qu'il envoie; qui souffle où il veut, et parfois choisit ce qui est faible pour confondre ce qui est fort, qui n'abandonne pas ceux qui espèrent en lui, mais leur vient en aide dans les épreuves et la tribulation; après avoir mûrement délibéré avec des hommes de savoir, d'expérience et de conscience, tant sur les préliminaires que sur la décision de la cause; vu leurs déterminations solennelles, exposées en des traités inspirés d'ouvrages considérables et en des mémoires nombreux; vu les opinions exprimées et formulées de vive voix et par écrit, tant sur la forme que sur le fond dudit procès, opinions qui représentent les faits de l'accusée comme dignes non de condamnation, mais d'admiration; le jugement de réprobation qualifiée prononcé contre elle, comme étrange et pour le fond et pour la forme; et reconnaissant qu'il est d'autant plus difficile de porter en une cause pareille un arrêté que le bienheureux Paul, parlant de ses propres révélations, dit ne pas savoir s'il les a eues en corps ou en esprit, et s'en rapporte à Dieu du tout;

En premier lieu Nous disons, et la justice l'exigeant, Nous déclarons que les articles commençant par les mots *Certaine femme*, insérés dans le prétendu procès et dans l'instrument des prétendues sentences portées contre ladite défunte, demeurent, ont été et sont un extrait corrompu, dolosif, calomnieux, frauduleux et inique du prétendu procès et des aveux de ladite défunte;

Que la vérité a été passée sous silence et le mensonge introduit en plusieurs points essentiels, lesquels étaient par suite de nature à entraîner en des opinions différentes ceux qui délibéraient et qui jugeaient;

Qu'on y a indûment ajouté des circonstances aggravantes non contenues dans ledit procès et dans lesdits aveux;

Qu'on y a omis plusieurs circonstances favorables et justifiant l'accusée, et qu'on y a altéré jusqu'à la forme du langage, de manière à changer le sens même des choses;

En conséquence, Nous cassons, annulons, anéantissons lesdits articles comme faux, extraits calomnieusement et dolosivement, et non con-

formes aux aveux, et Nous décrétons que ces articles, que Nous avons fait arracher dudit procès, seront ici lacérés judiciairement ;

En second lieu, après avoir examiné de nouveau soigneusement les autres parties dudit procès, et principalement les deux sentences prétendues, dites de chute et de rechute, contenues en icelui ; après avoir longuement pesé la qualité des juges susdits et de ceux sous le pouvoir et la garde desquels ladite Jeanne était détenue ;

Vu les récusations, les soumissions, les appels et les requêtes multiples par lesquelles ladite Jeanne a demandé à plusieurs reprises et avec instance qu'on déferât tous ses dits et faits et le procès lui-même au Saint-Siège apostolique et à notre seigneur très saint le Souverain Pontife, se soumettant elle-même et soumettant à son jugement la cause tout entière ;

Vu, quant à la matière dudit procès, une certaine abjuration prétendue, entachée de fausseté et de dol, extorquée par violence et crainte, en présence du bourreau et sous la menace du bûcher, sans que ladite défunte l'ait aucunement prévue et comprise ;

Vu, en outre, les traités et opinions susdites des prélats et solennels docteurs, versés dans la connaissance du droit divin et humain, disant que les crimes imputés à ladite Jeanne dans les prétendues sentences susdites, ne sont nullement prouvés par la suite du procès et ne sauraient en être déduits ; ce qui amène ces docteurs à exposer de nombreuses considérations desquelles découle la nullité et l'injustice de ces parties du procès et de plusieurs autres ;

Après avoir examiné diligemment toutes les choses et chacune de celles qu'il y avait lieu d'examiner et de considérer ;

Nous, siégeant sur ce tribunal, ayant Dieu seul devant les yeux, par cette sentence définitive que, siégeant sur ce tribunal, Nous avons écrite et portons,

Nous disons, prononçons, décrétons et déclarons que lesdits procès et sentences sont entachés de dol, de calomnie, d'iniquité, de contradiction, d'erreur manifeste en droit et en fait, et qu'avec l'abjuration susdite, leur exécution et tout ce qui a suivi, ils ont été, sont et seront nuls et nulles, sans valeur aucune, sans effet et mis à néant ;

Et néanmoins, autant que besoin est et comme le prescrit la raison, Nous les cassons, irritons, annulons et les dépouillons de toute valeur ; et nous déclarons que ladite Jeanne, les demandeurs et ses parents n'ont contracté ni encouru, à l'occasion des procès et sentences susdites, aucune note ou tache d'infamie ; que ladite Jeanne n'est nullement atteinte par eux, qu'elle en est et demeure purgée, et, autant que besoin est, l'en purgeons totalement ;

Nous ordonnons que l'exécution et la solennelle intimation de cette sentence prononcée par Nous aient lieu immédiatement en cette cité en deux endroits; aujourd'hui, sur la place Saint-Ouen, après une procession générale et avec un sermon solennel; demain, sur la place du Vieux-Marché, au lieu même où Jeanne fut suffoquée en subissant le cruel et horrible supplice du feu, avec une prédication solennelle et plantation d'une croix pour perpétuer le souvenir de la victime, pour le salut de son âme et celui des autres trépassés.

Nous nous réservons de faire exécuter, publier et notifier ultérieurement notre sentence avec l'éclat voulu, pour en garder la mémoire, dans les cités et autres lieux insignes du royaume, selon qu'il Nous semblera expédient; s'il y a quelque autre chose à faire, c'est à Nous, le cas échéant, qu'il appartiendra d'aviser.

La présente sentence a été portée, lue, promulguée par les seigneurs juges, en présence de R. P. en Christ, le seigneur, évêque de Démétriade; d'Hector de Coquerel, de Nicolas du Boys, d'Alain Olivier, de Jean du Bec, de Jean de Gouys, de Guillaume Roussel, de Laurent Surreau, chanoines; de Martin Ladvenu, de Jean Roussel, de Thomas de Fanouillères.

De tout ceci, maître Simon Chapitault, promoteur; Jean d'Arc et Prevosteau pour les autres demandeurs, ont réclamé l'instrument, etc.

Fait au palais archiépiscopal, l'an du Seigneur MCCCCLVI, le VII^e jour du mois de juillet.

IV

JEANNE D'ARC ET L'OPINION PUBLIQUE, DU MILIEU DU XV^e SIÈCLE AU MILIEU DU XIX^e

Réhabilitée par l'Église, la mémoire de Jeanne d'Arc ne fut pas aussitôt restaurée dans l'opinion publique, ni sa figure aussitôt couronnée de cette auréole de gloire incomparable dans laquelle Français et étrangers, croyants et incroyants, s'accordent aujourd'hui, sauf quelques sectaires, à la contempler et à la bénir. Ce qu'il y a de plus remarquable dans les vicissitudes que la mémoire de Jeanne eut à subir pendant près de quatre siècles, c'est en somme moins les attaques dont elle fut l'objet que l'inintelligence ou même

l'oubli dont elle fut victime. M^{sr} Touchet résume dans les termes suivants ces variations de l'opinion publique de Jeanne d'Arc

Jeanne préoccupa prodigieusement ses contemporains. Amis ou ennemis, compatriotes ou étrangers écrivirent sur elle des lettres, des traités, des mémoires, des plaidoyers, des réquisitoires, des légendes, des poésies en latin ou en langue vulgaire, des procès-verbaux. Une littérature « johannique », nombreuse et variée, inonda presque l'Italie, la Belgique, l'Allemagne, la France¹.

L'Université de Paris l'a constaté avec une précision qui ne saurait guère appartenir qu'à la colère : « Dans presque tout l'Occident, écrit-elle, le troupeau du Christ est empoisonné par l'admiration de cette créature. »

Cette enfant devenue subitement chef de guerre; cette paysanne des Marches de Lorraine, prophétisée et prophétesse; cette ignorante, dont la langue merveilleuse sonnait comme un pur cristal; cette guerrière qui ne versa jamais le sang; cette triomphatrice qui ne concevait aucune superbe de ses victoires; cette vierge, si pure que sa seule présence inspirait la pureté; cette âme si unie à Dieu que les distractions des camps ne l'en pouvaient séparer; cette héroïne brave comme une lance de chevalier et humble comme la plus petite des moniales; cette intrépide que ses blessures n'arrachaient pas au champ de bataille, mais qui pleurait à la pensée que plusieurs étaient tués sans confession; cette âme toute simple et toute en contrastes, la plus une et la plus complexe qui se soit livrée aux études et aux discussions de l'homme, une vie de miracle, une mort de martyr, avaient retenu, étonné, enthousiasmé quiconque s'était approché d'elle, même d'un peu loin.

Assez naturellement, le supplice de Jeanne et les lettres qui furent envoyées ensuite par les juges, sous le couvert du petit roi anglais, jetèrent de l'eau sur cette flamme d'admiration. Elle se ranima un peu vers le temps du procès de réhabilitation; puis, s'ouvrit une période d'oubli et d'inintelligences singulières, traversée à peine par quelques rayons de vérité.

Le savant Père Ayroles¹ a étudié soigneusement, dans plusieurs de ses livres, les causes de ce phénomène. Il en a accusé le demi-paganisme du xvi^e siècle, le gallicanisme du xvii^e, le naturalisme du xviii^e.

On estimera qu'il n'a pas tort, si l'on veut bien réfléchir. Le paganisme,

1. Cf. JULES QUICHERAT, cinq volumes.

2. Le P. Ayroles S. J. a poursuivi pied à pied et réfuté victorieusement toutes les inventions de la critique contemporaine, en quatre très forts volumes du plus haut intérêt pour qui voudrait étudier à fond la question de Jeanne.

le gallicanisme et le naturalisme sont les adversaires inévitables de Jeanne.

Quoi qu'il en soit de ses origines, le fait est indéniable.

Cinquante ans après sa réhabilitation, Jeanne d'Arc n'est plus, communément, qu'un thème littéraire, une Bellone fougueuse, une amazone de roman, une fille d'auberge exploiteuse et exploitée, rien ! C'est ainsi que la présentaient au public « lettré », des Graviers, Malherbe, l'abbé d'Aubignac, Shakespeare, Voltaire, Schiller pas malpropre comme Voltaire, pas sot comme d'Aubignac, si loin de la réalité cependant. Je ne parle pas de l'honnête Chapelain.

Heureusement, ceux qui lurent des Graviers, Malherbe, Voltaire, même ceux qui écoutèrent d'Aubignac, Shakespeare, Schiller, étaient le petit nombre. Les masses finirent donc par perdre presque le souvenir de Jeanne que les historiens eux-mêmes passèrent sous silence. Mieux valait qu'elle fût ignorée que défigurée.

V

ORLÉANS ET JEANNE D'ARC

Ce fut Orléans qui garda sa mémoire comme une religion. La nouvelle de la réhabilitation y fut accueillie par des transports d'enthousiasme ; deux des juges de Reims, Richard de Longueil et Jean Bréhal, y présidèrent une procession solennelle à laquelle parurent au premier rang Isabelle Romée et ses fils ; un monument fut élevé à Jeanne sur le pont qu'elle avait traversé triomphalement en revenant de la prise des Tourelles¹ ; et ce monument était un monument religieux, un calvaire. Mais c'est surtout par la fête annuelle du 8 mai qu'Orléans a conservé, depuis bientôt cinq siècles, le souvenir de sa Libératrice.

A chaque retour de mai, depuis l'an 1431, échevins, clergé, peuple, hommes d'armes, administrateurs se réunissaient à la cathédrale. Il s'y

1. Ce monument, mutilé par les protestants en 1567, fut restauré quatre ans plus tard. En 1771, il fut réédifié sur le pont actuel qui remplaça l'ancien, situé à 60 mètres en amont. Les énergumènes de la Terreur démolirent le monument de Jeanne. En 1804, on lui érigea, sur la place du Martroi, une statue en bronze, qui fut transportée au faubourg Saint-Marceau, non loin de l'emplacement des Tourelles, lorsque la statue équestre, due au ciseau de Foyatier, fut inaugurée au centre de la ville (1855).

célébrait une messe d'action de grâces en souvenir de la Délivrance. On y entendait immanquablement un panégyrique, dans lequel était présenté au pays la vraie physionomie de Jeanne ¹. Puis, la procession se mettait en marche. Elle passait par les rues que la Libératrice avait suivies. Personne qui n'évoquât sa chère mémoire. On se redisait à tout pas les exploits et les vertus de la sainte Pucelle. Dans cette maison, celle de Jacques Boucher, elle avait donné l'édification de sa modestie. Dans cette église Saint-Paul, chaque matin, elle avait ouï plusieurs messes, avait communié, avait vénéré Notre-Dame-des-Miracles. Dans celle-ci,

1. Voici les noms des panégyristes de Jeanne d'Arc depuis l'année 1803 :

1803, 1808, chanoine Corbin, curé de Sainte-Croix; 1804, abbé Colignon, curé de Montargis; 1805, 1811, abbé Pataud, vicaire de Saint-Aignan, puis aumônier du lycée; 1806, 1817, abbé Bernet, vicaire de Saint-Paterne, plus tard cardinal-archevêque d'Aix; 1807, 1815, 1818, abbé Desnoux, curé de Saint-Paul; 1809, 1814, abbé Nutein, vicaire de Sainte-Croix, puis curé de Saint-Pierre-le-Puellier; 1810, 1812, 1816, abbé Ladureau, curé de Saint-Jean-le-Blanc. En 1790, il avait déjà fait le panégyrique de Jeanne d'Arc; ce fut le dernier discours avant l'époque révolutionnaire. 1813, 1822, abbé Pisseau, curé de Meung, puis chanoine de Saint-Denis; 1819, abbé Frayssinous, plus tard évêque d'Hermopolis; 1820, abbé Gauzargues, plus tard curé de Briare; 1821, 1823, abbé Feutrier, plus tard évêque de Beauvais; 1824, abbé Landrieux, vicaire de Sainte-Élisabeth, à Paris; 1825, abbé Longin, vicaire de Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris; 1826, abbé Girod, vicaire de Notre-Dame de Paris; 1827, abbé Parisis, vicaire de Saint-Paul, mort évêque d'Arras; 1828, 1836, abbé Deguerry, mort curé de la Madeleine, à Paris; 1829, chanoine Morisset, de Blois; 1830, abbé Le Courtier, vicaire de Saint-Étienne-du-Mont, à Paris, mort évêque de Montpellier. De 1831 à 1840 les panégyriques sont interrompus. 1841, 1852, abbé Maréchal, vicaire de Saint-Paterne, puis curé de Saint-Aignan; 1842, abbé Miot, vicaire de Saint-Paterne; 1843, abbé Chenard, aumônier de l'école normale; 1844, abbé Pic, vicaire de Notre-Dame de Chartres, mort cardinal-évêque de Poitiers; 1845, abbé Berland, curé de Beaugency; 1846, abbé de la Taille, vicaire de Sainte-Croix, mort doyen du chapitre; 1847, 1861, abbé Desbrosses, aumônier du collège, puis vicaire général; 1848, abbé Canillac, secrétaire de M^{sr} Affre; 1849, abbé Duchesne, professeur de rhétorique au petit séminaire de Paris; 1850, 1858, abbé Barthélemy de Beauregard, chanoine de Paris; 1851, abbé Mège, curé du diocèse de Belley; 1855, 1869, M^{sr} Dupanloup, évêque d'Orléans. En 1854, à cause de l'alliance avec l'Angleterre, il n'y eut pas de panégyrique. 1857, M^{sr} Gillis, évêque de Limyra; 1858, abbé de Place, chanoine de Paris; 1859, abbé Chevojon, vicaire de Sainte-Clotilde, à Paris; 1860, 1867, abbé Freppel, professeur à la Sorbonne, mort évêque d'Angers; 1862, abbé Perreyve, professeur à la Sorbonne; 1863, abbé Mermillod, plus tard administrateur de Genève et cardinal; 1865, abbé Bougaud, vicaire général d'Orléans, mort évêque de Laval; 1866, abbé Lagrange, vicaire général d'Orléans, mort évêque de Chartres; 1868, abbé Baumard, vicaire de Sainte-Croix, aujourd'hui recteur honoraire des Facultés catholiques de Lille. En 1870 et 1871, il n'y eut pas de panégyrique. En 1872, le P. Adolphe Perraud, qui, en 1887, fit un second panégyrique, alors qu'il était cardinal-évêque d'Autun; 1873, 1891, le P. Joseph Lémann, du clergé de Lyon; 1874, le P. Augustin Lémann, frère du précédent; 1875, abbé Bernard, aumônier de l'École normale supérieure; 1876, abbé d'Hulst, vicaire général de Paris, mort recteur de l'Institut catholique; 1877, le P. Monsabré, prédicateur de Notre-Dame de Paris; 1878, abbé Rouquette, chanoine honoraire de Bordeaux; 1879, M^{sr} Turinaz, évêque de Tarentaise, aujourd'hui de Nancy; 1880, M^{sr} Besson, mort évêque de Nîmes; 1881, abbé Planus, vicaire général d'Autun; 1882, M^{sr} Germain, mort évêque de Coutances; 1883, abbé Laroche, professeur de philosophie au petit séminaire de La Chapelle-Saint-Mesmin, mort évêque de Nantes; 1884, abbé Chapon, vicaire de Sainte-Croix, aujourd'hui évêque de Nice; 1885, M^{sr} Langénieux,

Sainte-Croix, elle avait assisté au *Te Deum* qui suivit la victoire des Tourelles. Sous cette porte, la Porte-Bourgogne, elle avait contraint le vieux Gaucourt, qui avait fini par en prendre son parti, à lui livrer passage pour aller *déconfire l'ennemi*. Ici elle avait couru une lance aux côtés de Lahire qui ne l'avait pas distancée, et elle avait enfoncé un parti de « Godons ». Plus loin, elle avait prononcé la parole célèbre : « Entrez, tout est vôtre. » Dans cette vigne, elle avait soigné la blessure du vireton qui lui perça l'épaule, et avait prié. En ce lieu, elle avait ordonné qu'une messe fût célébrée, en plein air, après la fin du siège. En cet autre, elle avait sauvé par un bon mot quelques Anglais déguisés en gens d'Église : « Ne les frappez pas, avait-elle dit en souriant ; l'Église a des immunités. » Les pères racontaient à leurs enfants les traits qu'eux-mêmes avaient reçus d'une tradition fidèle. Pas d'amazone, pas de Bellone, pas de billesesées romanesques ; l'image d'une libératrice, jeune, pleine d'entrain, brave, pudique, spirituelle, pieuse, bien Française et bien chrétienne, se conservait et passait seule d'âge en âge.

La fête du 8 mai fut le salut de la mémoire de Jeanne dans le cœur du peuple. Elle fut la protestation, jamais étouffée, contre les conspirations du silence, du mensonge, et de l'aberration des hommes de plume. Jeanne avait, par la victoire, gardé Orléans à la France. Orléans, par la commémoration de cette victoire, garda Jeanne à la France. Les orateurs que la cité invitait, la solennité même qu'elle organisait empêchèrent et l'oubli et la dénaturation des faits.

« Au milieu des aberrations de l'esprit public, a écrit éloquemment M. Lecoy de la Marche, le culte de Jeanne d'Arc... gardait, chez les Orléanais... sa ferveur première. C'est ainsi que l'on voit quelquefois un petit ruisseau, né dans une riante prairie, traverser tranquillement un marais fangeux, sans perdre la pureté de ses ondes, et les rouler tou-

archevêque de Reims, mort cardinal ; 1886, abbé Vié, professeur de philosophie au petit séminaire de La Chapelle-Saint-Mesmin, depuis supérieur de La Chapelle et de Pont-Levoy ; 1888, M^r Gonindard, archevêque de Sébaste, coadjuteur de Rennes ; 1889, M^r de Cabrières, évêque de Montpellier ; 1890, abbé Mouchard, professeur de rhétorique au petit séminaire de La Chapelle-Saint-Mesmin ; 1892, abbé Le Nordez, ancien chapelain de Sainte-Geneviève, à Paris ; 1893, abbé E. Lemoine, professeur de seconde au petit séminaire de La Chapelle-Saint-Mesmin, aujourd'hui supérieur de l'École Sainte-Croix d'Orléans ; 1894, S. Ém. le cardinal Lecot, archevêque de Bordeaux ; 1895, abbé Gasnier, professeur de philosophie au petit séminaire de La Chapelle-Saint-Mesmin, aujourd'hui supérieur de l'École de théologie ; 1896, M^r Touchet, évêque d'Orléans ; 1897, M^r Renou, archevêque de Tours ; 1898, M^r Pagis, évêque de Verdun ; 1899, M^r Ireland, archevêque de Saint-Paul de Minnesota (États-Unis) ; 1900, abbé Barbier, aumônier du pensionnat Saint-Euverte d'Orléans, aujourd'hui curé de Beaugency ; 1901, abbé Frémont ; 1902, M^r Dizien, évêque d'Amiens ; 1903, M^r Rumeau, évêque d'Angers ; 1904, M^r Henry, évêque de Grenoble ; 1905, M^r Douais, évêque de Bauvais ; 1906, M^r Enard, mort archevêque d'Auch ; 1907, abbé Poulin, curé de Notre-Dame-de-Ménilmontant, à Paris ; 1908, abbé S. Coubé.

jours claires jusqu'au pays où elles deviendront un grand fleuve. »

Le nom d'Orléans et celui de Jeanne sont inséparables. La langue des peuples, celle même de l'Église¹, les a unis, parce que de réciproques services les avaient scellés. Jeanne sera « la Pucelle d'Orléans » à jamais. A jamais, Orléans sera la ville de Jeanne.

O bienheureuse Jeanne, bénissez, bénissez votre Cité!

VI

L'INTERVENTION DE DIEU DANS LA CONSERVATION DU CULTES DE JEANNE

M^{sr} Touchet la caractérise en disant qu'elle a été ce qu'elle fut « dans toutes ses grandes opérations, lente, progressive, magnifique » ; et qu'elle a consisté « à disposer un ensemble de moyens, les uns naturels, les autres surnaturels, aboutissant à faire éclater la sainteté de la Bienheureuse ».

Comment ces choses sont-elles advenues ?

Le procès apostolique dont j'ai parlé, — celui que présida Juvénal des Ursins, — n'avait pas pour objet la canonisation de Jeanne, mais uniquement sa réhabilitation.

Toutefois, il est impossible de ne pas voir que le portrait, présenté aux juges, dépasse de beaucoup le cadre qu'il s'agissait de remplir. Ce n'est pas seulement la figure d'une honnête femme, d'une innocente méchamment condamnée, qui jaillit devant les yeux, c'est celle bien autrement austère et douce, simple et solennelle, d'une sainte.

Étudié à ce point de vue, le témoignage des Orléanais, dans le procès de réhabilitation, est extrêmement remarquable.

Don des miracles ; don des prophéties ; science surnaturelle des armes ; victoires providentielles ; mission divine incontestable ; intrépidité héroïque ; miséricordieuse pitié pour ceux qui l'avaient le plus cruellement insultée ; passion sainte de l'Eucharistie ; esprit de pénitence toujours en éveil ; entrain joyeux dans la fatigue ; sobriété telle qu'on n'en vit jamais ; zèle des âmes qu'elle entendait avant tout sanctifier ; confiance en Dieu qui ne reculait pas devant l'humainement impossible, dès

1. Dans tous les décrets relatifs à sa Bénéfication, Jeanne est appelée « Puella Aurelianensis », la Pucelle d'Orléans.

qu'elle croyait l'humainement impossible dans les vœux divins ; pureté gardée par la plus ferme vigilance, et si saintement contagieuse, qu'elle rayonnait parmi ses compagnons d'armes jusqu'à détruire en eux, elle présente, le germe des pensées perverses ; besoin sublime de la prière, même au milieu de la bataille : aucune grandeur, aucune beauté morale ne furent refusées à la Libératrice.

Ainsi parlèrent Dunois qui l'avait assistée dans la campagne de la Loire, le drapier-fourreur Lhuillier qui lui avait confectionné des vêtements, Charlotte Havet, la fille de Jacques Boucher, qui, enfant, avait partagé sa chambre, Gaucourt, une quarantaine d'autres, hommes et femmes.

Les dépositions venues de Domremy et de Rouen n'avaient fait que confirmer ces appréciations.

Les gens de Domremy avaient conté les grâces charmantes, et déjà présageant la prédestinée, de Jeanne enfant. Les Rouennais avaient rapporté les souffrances cruelles de la prisonnière et de la martyre, supportées avec tant de douceur, de résignation, de magnanimité, qu'on a pu soutenir qu'un décret d'en-haut avait modelé de très près sa passion sur la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il est vrai : les pièces qui gardaient cette histoire furent inconnues du public, jusque vers le milieu du siècle dernier. Il était cependant résulté des témoignages une impression qui ne s'anéantit jamais et se changea en tradition, cristallisée, comme je l'ai dit, autour des solennités du 8 mai.

De plus, l'ensemble, les faits saillants de la vie de Jeanne n'avaient pu être tellement obscurcis qu'on ne sût pas, au moins en gros, l'enfance à Domremy, la délivrance d'Orléans, le sacre de Reims, le martyre de Rouen, avec quelques-unes de leurs circonstances. Cette épopée, sublime en dépit de ses lacunes, suffisait à faire travailler et conclure les esprits réfléchis.

Et ils travaillaient, et ils concluaient.

Tantôt, c'était un évêque, François de Brilhac, qui renouvelant, en 1482, le geste du cardinal d'Estouteville, accordait une indulgence à ceux qui célébraient pieusement notre solennité du 8 mai. Cette fête devenait ainsi religieuse autant que civique.

Tantôt, c'était un pape, Pie II, qui déclarait Jeanne « conduite par l'inspiration divine », et l'appelait « la vierge admirable, stupéfiante ».

Tantôt, c'était un auteur ecclésiastique, du Saussay, mort évêque de Toul, qui l'inscrivait comme « vierge martyre » dans son catalogue des saints de France.

Tantôt, c'étaient des paysans, ses compatriotes, qui élevaient une cha-

pelle, dont on ne savait trop si elle était dédiée ou à Marie ou à elle¹.

Tantôt, c'était un jurisconsulte, — plus d'une fois moins bien inspiré, — Étienne Pasquier, qui notait dans ses *Recherches sur l'histoire de France* : « Pour ma part, je pense que l'histoire de Jeanne est un vrai



Pie IX.

miracle de Dieu... Toute sa force était en Celui dont l'image marquait son étendard. Illuminée d'un rayon du Saint-Esprit, par le moyen de ses voix, elle prédisait l'avenir... Le succès de ses entreprises fut admirable... Oui, je crois que tout cela est venu par l'inspiration de Dieu². »

1. Déposition de M^{sr} de Briey, évêque de Saint-Dié. M^{sr} Dupanloup, en pèlerinage à Domremy, retrouva les fondations de cette chapelle, détruite, paraît-il, par les protestants.

2. Cité par M. Boucher de Molandon, Procès de 1894.

Tantôt, c'était Symphorien Guyon, curé de Saint-Victor d'Orléans, lequel, établissant la liste des saints de notre Église, y inscrivait « la Bienheureuse Jeanne d'Arc, pucelle d'Orléans ».

Tantôt, c'était un de nos liturgistes, qui faisait approuver par la Congrégation des Rites ces lignes significatives : « Dieu est venu à notre secours. Celui qui choisit la faiblesse, pour confondre la force, choisit une jeune fille ignorante des armes, mais d'une exquise piété, Jeanne, pour sauver son peuple ¹ ».

Tantôt, c'étaient nos panégyristes du 8 mai, qui appelaient de leurs vœux le jour où Jeanne serait placée sur les autels. De l'Oratorien inconnu, cité par le P. Ingold, à M^{SR} Freppel, évêque d'Angers; de M^{SR} Freppel à M^{SR} Germain, évêque de Coulanges, cité par M. le doyen Séjourné, dans sa belle déposition de 1888, combien ont dit que la Cause de Jeanne « est celle d'Orléans, celle de la France, celle de Dieu » ! Je ne rapporterai pas leurs paroles : je devrais être infini.

Cependant il fallait un homme, pour recueillir, avec son haut esprit et son noble cœur, ces rayons épars, et les présenter au monde et au Siège apostolique.

Cet homme, grand citoyen et grand évêque, la Providence l'avait marqué et préparé : ce fut M^{SR} Dupanloup.

VII

M^{SR} DUPANLOUP ET JEANNE D'ARC. — LA SUPPLIQUE DE 1869

Lorsqu'il prononça dans sa cathédrale, le 8 mai 1869, son second panégyrique de Jeanne d'Arc, M^{SR} Dupanloup disait : « Dans un premier discours (1855), j'ai essayé de vous montrer, dans la mission de Jeanne, l'inspiration, l'action, la souffrance, ces trois grandes choses qui se rencontrent ici-bas dans toutes les fortes entreprises pour la gloire de Dieu et le salut des peuples. Vous avez vu l'inspirée, l'héroïne, la martyre. Aujourd'hui, après une étude plus attentive encore et plus profonde, je m'élèverai plus haut, et pénétrerai plus avant : mon dessein est de vous révéler une Jeanne d'Arc que vous ne connaissez peut-être pas encore assez : la sainte dans

1. Leçons de l'Office de la « Délivrance ».

la jeune fille, la sainte dans la guerrière et dans la suppliciée. » Et le discours du grand orateur fut une démonstration lumineuse,



M^r Dupanloup.

toire de France avait déclaré que « le travail de M. Jules Quicherat sur les Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc lui avait paru digne d'être publié ». De 1841 à 1849, l'illustre archiviste, — sur lequel nous avons fait plus haut nos réserves, mais qui mérite à jamais notre gratitude pour le monument d'érudition sorti de ses mains, — publia cinq gros volumes de documents, qui devaient servir de point de départ à tous les travaux ultérieurs sur Jeanne.

Leur intérêt était trop capital pour avoir échappé à l'évêque d'Orléans. Il y trouva une Jeanne digne de toutes ses pensées, de toutes ses admirations, de tout son dévouement d'écrivain, de tous ses élans d'orateur, de toute sa religion, de toute sa foi; il y trouva une guerrière, mais aussi une

empruntée aux récits authentiques, de la sainteté de Jeanne d'Arc. Un acte important marqua les fêtes traditionnelles du 8 mai 1869: ce fut la supplique par laquelle les évêques qui avaient assisté à ces fêtes sollicitaient respectueusement du pape Pie IX l'introduction de la Cause.

M^r Touchet signale justement une publication qui fut pour M^r Dupanloup un précieux secours dans son entreprise.

Reconnaissons-le: M^r Dupanloup fut bien servi par un événement considérable.

En 1841, la Société de l'His-



M. l'abbé Séjourné, doyen du Chapitre.

sainte ; et il s'éprit, pour elle, d'un culte qui ne finit qu'avec sa glorieuse vie.

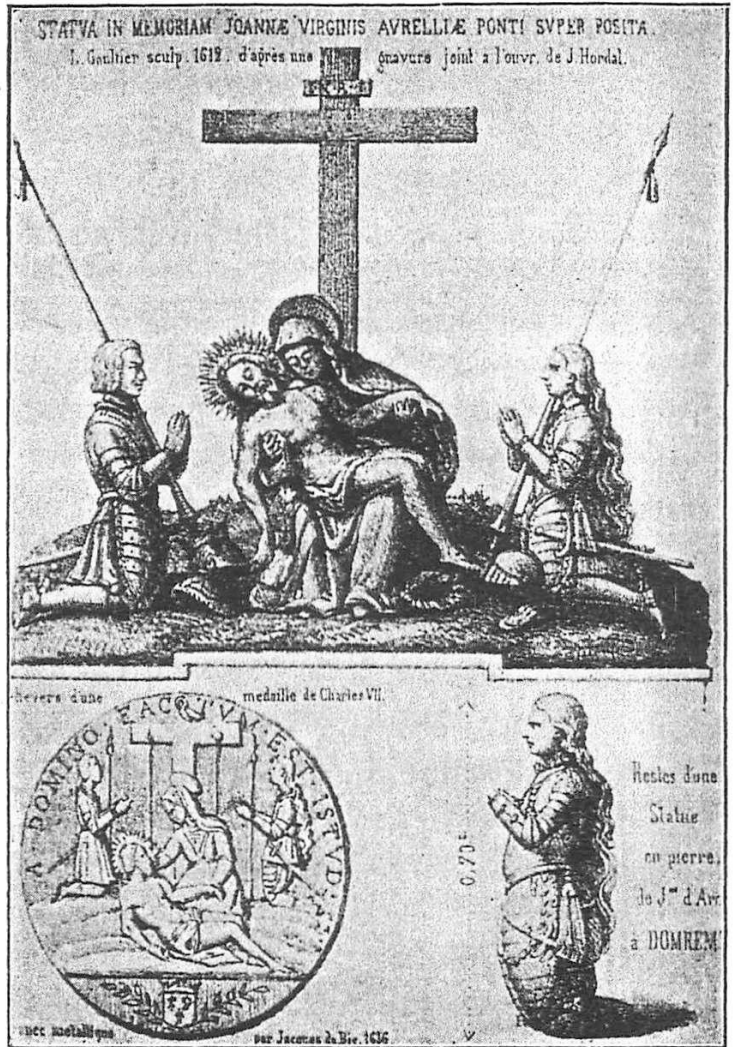
Le 8 mai 1869, il réunissait douze prélats : cardinaux, archevêques, évêques. Devant eux, il prononça son second panégyrique de la Vénérable. Il considéra et montra la sainteté de Jeanne. Puis, il pria ses vénérés collègues de signer, avec lui-même, une supplique au pape Pie IX, en vue d'obtenir l'Introduction de la Cause.

Voici le texte de cette supplique ¹ :

TRÈS SAINT-PÈRE,

Félix-Antoine-Philibert Dupanloup, évêque d'Orléans, adresse en ce moment, pour la gloire de Dieu et l'exaltation de la sainte Église, ses prières à Votre Sainteté afin d'obtenir que la Sacrée Congrégation des Rites examine et discute la Cause de Jeanne d'Arc surnommée la Pucelle d'Orléans. Après tous les examens nécessaires, il demande au Saint-Siège de vouloir bien déclarer que cette admirable jeune fille a pratiqué héroïquement les vertus chrétiennes, tant théologiques que cardinales, et qu'elle est digne, en conséquence, d'être inscrite parmi les Bienheureux et invoquée publiquement par le peuple chrétien.

Ce n'est pas seulement Orléans et la France, c'est le monde entier, Très Saint-Père, qui rend témoignage aux *Gestes de Dieu par Jeanne*



Premier monument élevé sur le pont d'Orléans en 1458, mutilé en 1567.

1. Il a été copié sur l'original par M. Séjourné, aujourd'hui doyen du chapitre de la cathédrale d'Orléans, et publié par lui dans une précieuse brochure intitulée : *La Canonisation de Jeanne d'Arc. Etat actuel de la Cause* (1887).

d'Arc, à la piété et au zèle de cette jeune vierge, à sa pureté, à l'abnégation infatigable avec laquelle elle a toujours accompli la volonté de Dieu, et enfin à la réputation de sainteté qui a couronné sa vie, soit à Domremy où elle paissait les troupeaux de son père, humble et modeste villageoise, soit dans les camps où elle montra la science et l'intrépidité d'un grand capitaine, soit sur le bûcher où elle demeura, au milieu des flammes, si fermement attachée à la foi chrétienne et au Siège apostolique.

Les Pontifes romains ont déjà défendu, vengé et loué cette admirable héroïne et c'est un vœu unanime que Votre Sainteté daigne honorer et exalter sa mémoire. Ce serait là payer un juste hommage à Jeanne elle-même qui, en délivrant sa patrie, l'a préservée en même temps de l'hérésie qui la menaçait dans l'avenir; ce serait donner un nouveau titre de noblesse à ce peuple français qui a tant fait pour la religion et pour le siège de Pierre et qui a mérité, lui aussi, le nom de *soldat de Dieu*; ce serait enfin honorer l'Église et égaler à l'ancien peuple le peuple nouveau en mettant sur ses autels une sainte guerrière, comparable aux Judith, aux Débora et aux femmes fortes de l'ancienne alliance.

Toutes ces raisons, Très Saint-Père, nous ont donné la confiance que dans ce temps où la foi et la force d'âme semblent partout s'abaisser et languir, l'Introduction d'une telle Cause serait à la fois très glorieuse au nom chrétien et très agréable au Dieu qui est admirable dans ses saints et qui se plaît à être glorifié dans leur assemblée. Aussi osons-nous joindre nos instances aux prières de l'évêque d'Orléans et demander avec lui pour Jeanne les honneurs que l'Église décerne aux Bienheureux.

Daigne Votre Sainteté accueillir nos humbles supplications et nous accorder la bénédiction apostolique.

Prosternés que nous sommes aux pieds du Saint-Père comme des fils très respectueux et très dévoués.

Les prélats signataires furent, avec M^{sr} Dupanloup suppliant : S. Ém. le cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen; M^{sr} Guibert, archevêque de Tours; M^{sr} de la Tour-d'Avèrgne, archevêque de Bourges; M^{sr} Caverot, évêque de Saint-Dié; M^{sr} Pie, évêque de Poitiers; M^{sr} du Parc, évêque de Blois; M^{sr} Meignan, évêque de Châlons; M^{sr} Foulon, évêque de Nancy; M^{sr} Hacquard, évêque de Verdun; M^{sr} Gignoux, évêque de Beauvais; M^{sr} de Las Cases, évêque de Constantine, et M^{sr} Lacarrière, ancien évêque de Basse-Terre.

VIII

LE PROCÈS DE L'ORDINAIRE ET L'INTRODUCTION DE LA CAUSE

(2 novembre 1874 — 27 janvier 1894)

Le Concile et la guerre qui survinrent empêchèrent l'évêque d'Orléans d'informer sur la réputation de sainteté de Jeanne d'Arc. Le procès ne s'ouvrit qu'en 1874, le 2 novembre.

Ce premier procès eut trente-trois séances ¹. La dernière se tint le 28 janvier 1876. Dès février de la même année, M^{sr} Dupanloup en remettait le texte à la Sacrée Congrégation. L'évêque d'Orléans confia les intérêts de la Cause au cardinal Bilio, à M. l'abbé Captier, à M. Alibrandi. Le premier fut accrédité comme rapporteur de la Cause, le second comme postulateur, le troisième comme avocat.

Le cardinal Bilio jouissait d'une vaste autorité dans le Sacré-Collège. Il recueillit plusieurs voix au conclave, où fut élu Léon XIII.

L'abbé Captier était un prêtre de rare sagesse et d'une ténacité égale à sa sagesse.

Alibrandi fut, de l'avis du cardinal Parocchi, « un avocat de génie ». A lire ses discussions sur Jeanne d'Arc, on se le persuade assez aisément.

« Des remarques furent faites sur le procès, des explications furent

1. Le Tribunal était ainsi composé :

Juges : MM. Rabotin, vicaire général et archidiacre de Montargis; Branchereau, vicaire général, supérieur du grand séminaire d'Orléans.

Juges adjoints : MM. Gassot, professeur de droit canon au grand séminaire; Baudard, aumônier de l'École normale, docteur en théologie; Coignet, vicaire de Saint-Laurent, docteur en théologie; Jarossay, vicaire à Saint-Marceau, docteur en théologie.

Promoteur fiscal : M. Bardin, vicaire général et chanoine.

Vice-promoteur : M. Delaunay, directeur du grand séminaire, professeur de morale.

Notaire : M. Edmond Séjourné, premier aumônier des hospices d'Orléans.

Notaire adjoint : M. Renaudin, supérieur du petit séminaire de Sainte-Croix.

Courriers : MM. Pierre Bouloy, chanoine honoraire, vicaire de Notre-Dame de Recouvrance; Gerbault, vicaire de Saint-Aignan.

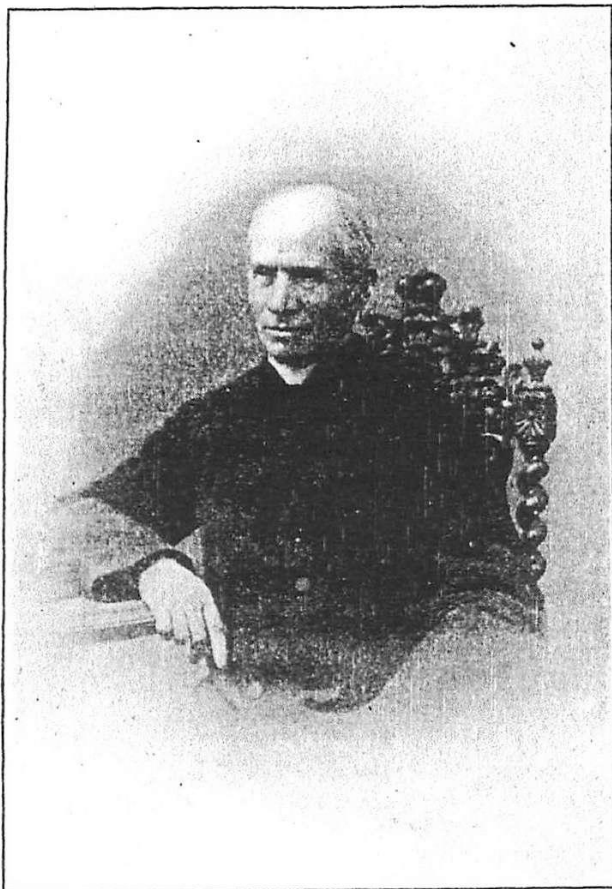
Témoins instrumentaires : MM. Lambert, chanoine honoraire, curé de Notre-Dame de Recouvrance; Gélot, chanoine honoraire, aumônier de la Sainte-Enfance.

Postulateurs de la cause : au nom de la ville, M. Collin, inspecteur général des Ponts et Chaussées; au nom du diocèse, M. François-Edmond Desnoyers, vicaire général, fondateur et directeur du Musée Jeanne d'Arc.

demandées. M^{sr} Dupanloup se proposait de répondre aux unes et aux autres¹ », lorsque Dieu rappela à lui son illustre serviteur, le 11 octobre 1878.

Sa succession passait de plein droit à son coadjuteur, aujourd'hui cardinal-archevêque de Lyon.

La Cause ne pouvait ni tomber en mains plus déliées ni échoir à cœur plus chaud. Ce fut un rare bonheur, car les difficultés s'accumulèrent.



M. l'abbé Captier, premier postulateur de la Cause, ancien supérieur général de Saint-Sulpice.

Alibrandi, fatigué, voulut se décharger d'un procès qu'il prévoyait très laborieux. Lauri, qui le remplaça, fut nommé promoteur de la Foi. Tosti, poète, artiste, qui avait succédé avec tout son esprit et tout son entrain à Lauri, mourut. Le cardinal Bilio mourut. Le cardinal anglais Howard, qui avait bien voulu recueillir la Cause des mains refroidies de Bilio, resta peu de temps avec la plénitude de sa santé. On voit au milieu de quels obstacles marchait le nouvel évêque d'Orléans.

Dieu veillait ! Dieu voulait !

Léon XIII était assis sur le trône de Saint-Pierre. Vieillard prodigieux, il avait pris le timon de la barque apostolique au moment où les autres, se sentant las, quittent les affaires, grandes ou petites. Son

esprit s'appliquait à tout des choses qui concernaient l'Église, à leur marche générale, à leur détail. Un bel écheveau diplomatique à débrouiller l'intéressait ; une sainte à placer sur les autels ne l'intéressait pas moins. Jeanne, idéalement courageuse et pure, avait séduit le vieux Pape. Il en avait sinon vu, du moins soupçonné, toute la sainteté. Aussi, un jour que M^{sr} Coullié lui demandait quelles nouvelles du procès il devait rapporter en France : « Dites qu'on vous encourage », avait-il

1. EDMOND SÉJOURNÉ, *la Canonisation de Jeanne d'Arc*, p. 17.

répondu. A nous-même, il disait, quand nous lui demandions qui il faudrait charger, à Rome, de pousser l'affaire : « Chargez-en le Pape ».

On avait marché. Mais, au moment où nous en sommes, c'était beaucoup que l'évêque d'Orléans fût encouragé par le Suprême Pontife.

Ainsi fortifié, M^{sr} Coullié ordonna un procès additionnel à celui de M^{sr} Dupanloup, en 1885¹.

Il en prescrivit un second en 1887².

Celui de 1885, commencé le 26 juin, se termina le 19 novembre après trente-trois séances.

Celui de 1887, commencé le 1^{er} décembre, se termina le 7 février 1888, après vingt-cinq séances.

La bataille qui s'engagea, entre les promoteurs de la Foi, d'une part, et les avocats, d'autre part, fut-elle vive?... En parcourant les objections de M^{sr} Caprara, notamment, on n'en saurait douter.



S. Em. le cardinal Howard, deuxième rapporteur de la Cause.

1. Le Tribunal se composait ainsi qu'il suit :

Juges : M^{sr} Rabotin, protonotaire apostolique, *ad instar participantium*, vicaire général et archidiacre d'Orléans ; M. Branchereau, vicaire général, supérieur du grand séminaire d'Orléans.

Juges adjoints : MM. de la Taille, vicaire général et doyen du chapitre ; Hautin, vicaire général ; Duchemin, curé de Chevilly, docteur en théologie ; Agnès, aumônier du Sacré-Cœur, docteur en théologie.

Promoteur fiscal : M. Tranchau, vicaire général, archiprêtre de Sainte-Croix.

Vice-Promoteur : M. Delaunay, directeur du grand séminaire, professeur de théologie.

Notaire : M. Laurent, chanoine honoraire, secrétaire archiviste et bibliothécaire de l'Évêché.

Notaire adjoint : M. Renaudin, supérieur du petit séminaire de Sainte-Croix.

Courriers : MM. Jacques Bouloy, aumônier du Calvaire ; Gilles, aumônier des Ursulines.

Témoins instrumentaires : MM. Gelot, chanoine d'Orléans, aumônier de la Sainte-Enfance ; Lambert, chanoine honoraire, curé de Notre-Dame de Recouvrance.

Postulateurs de la Cause : au nom de la ville, M. Collin ; au nom du diocèse, M. Desnoyers.

Le procès compte 360 pages in-folio.

2. Les juges et les officiers du Tribunal ecclésiastique de 1885 siégèrent encore en 1887, sauf M^{sr} Rabotin. Ce second procès comprend 92 pages in-folio.

On répétait facilement à Rome, vers 1895, — nous l'avons entendu, —



M. l'abbé Branchereau, supérieur du Grand Séminaire d'Orléans.

que le très subtil promoteur avait soulevé tant de difficultés lors de l'Introduction de la Cause qu'il n'en trouverait plus lors de la Béatification. Ses successeurs, M^{sr} Persiani, M^{sr} Lugari et surtout M^{sr} Verde, nous ont fait largement voir qu'il en restait. Mais Jeanne était si radieuse qu'aucune brume ne put tenir autour d'elle; et le 27 janvier 1894, ce que plusieurs avaient déclaré impossible, ce que d'autres avaient dit simplement improbable, se réalisa. Le Pape Léon XIII, ayant entendu le rapport du cardinal Aloïsi-Masella, préfet de la Congrégation des Rites, signa « l'Introduction de la Cause », c'est-à-dire son évocation devant le Tribunal du Pape. A

dater de ce jour, il fut permis aux catholiques de donner officiellement à Jeanne le titre de Vénéralle.

Décret de Rome déclarant Jeanne d'Arc vénérable servante de Dieu.

Dieu qui, selon la parole de l'Apôtre, *appelle ce qui n'est pas comme ce qui est*, de même que jadis il avait choisi dans ses desseins Débora et Judith pour confondre les puissants, suscita, au commencement du xv^e siècle, Jeanne d'Arc, pour relever les destinées de sa patrie presque abattue par la guerre acharnée entre les Français et les Anglais, et, en

DECRETUM AURELIANEN. BEATIFICATIONIS ET CANONIZATIONIS VEX. SERVÆ DEI
JOANNÆ DE ARC VIRGINIS AURELIANENSIS PUELLÆ NUNCUPATÆ

Super Dubio : *An sit signanda commissio Introductionis in casu et ad effectum de quo agitur?*

Deus qui, ut ait Apostolus, *vocat ea quæ non sunt tanquam ea quæ sunt*, velut olim,

même temps, pour revendiquer la liberté et la gloire de la religion, dont les intérêts étaient menacés.

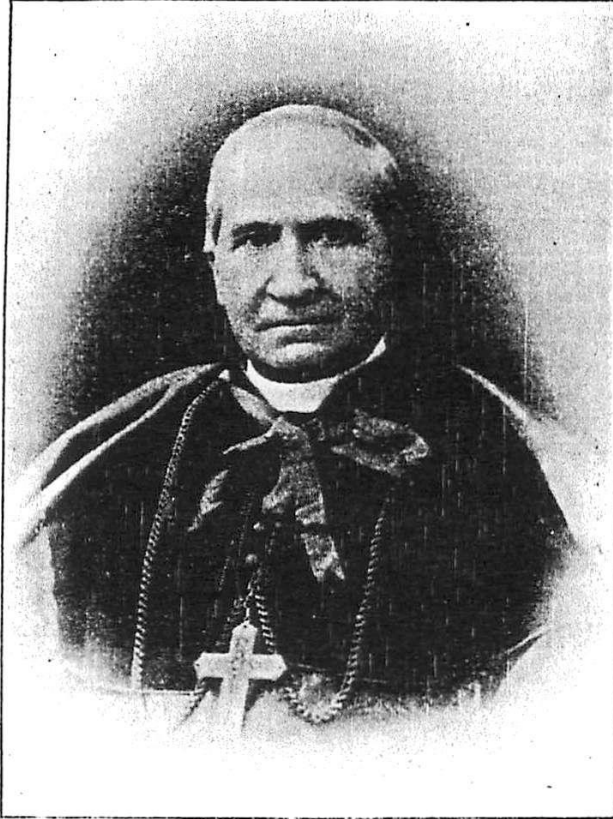
Elle naquit en Lorraine, le 6 janvier 1412, de parents de condition médiocre, mais remarquables par leur piété traditionnelle envers Dieu. Dès le premier âge, élevée dans les bonnes mœurs, elle se distingua par le mérite de toutes les vertus chrétiennes, principalement par la pureté angélique de sa vie. Encore petite fille, *craignant Dieu dans la simplicité et l'innocence de son cœur*, elle aidait de ses mains ses parents dans leurs travaux agricoles; à la maison, *ses doigts tournaient le fuseau*; et dans les champs, où elle accompagnait son père, elle ne refusait pas de s'employer parfois à conduire la charrue. Pendant ce temps, la très pieuse jeune fille s'enrichissait chaque jour des dons célestes.

Or, comme elle atteignait l'âge de dix-sept ans, elle connut, par une vision d'en haut, qu'elle devait aller trouver Charles, dauphin de France, pour lui révéler le secret qu'elle avait reçu de Dieu. La bonne et simple jeune fille, appuyée sur la seule obéissance et animée d'une admirable charité, *mit aussitôt la main aux grandes entreprises*.

Ayant quitté son pays et ses parents, après les périls sans nombre du voyage, elle arriva devant le roi, dans la ville appelée vulgairement Chinon, et, d'une âme franche et virile, elle communiqua à lui seul ce qu'elle avait appris du ciel; elle ajouta qu'elle était envoyée de Dieu pour faire lever le siège d'Orléans et pour conduire le prince à Reims où, Jésus-Christ étant déclaré suprême roi de France, Charles recevrait en son lieu et place la consécration et les insignes de la royauté. Le roi fut stupéfait en entendant ces paroles; mais, afin d'agir avec plus de pru-

ut fortes confunderet, Deboraham et Judith pro suis consiliis elegerat, ita sæculo decimo quinto ineunte, Joannam de Arc excitavit, ut prope eversas patriæ sortes ob acerrimum Gallos inter et Anglos bellum restitueret, eamque simulque afflictas Religionis res in libertatem et gloriam vindicaret. Parentibus censu mediocri, et avita in Deum pietate egregiis, ipsa in Lotharingia orta est die 6 Januarii anno 1412. A prima ætate, bonis moribus imbuta, omni christianarum virtutum genere præstantissima evasit, præsertim angelica vite castimonia. Adhuc puellula *in simplicitate ac innocentia cordis sui Deum timens*, parentibus agricolis ope manuum suarum suppetias ferebat: domi enim commorans *digiti ejus apprehendebant fusum*, et ruri una cum patre aratrum aliquando ducere non renuebat. Hæc inter adolescentula piissima cælestibus charismatibus augebatur in dies. Quum vero decimum septimum ætatis annum attigisset, superno ex visu cognovit sibi Carolum Gallie Delphinum adeundum, ut quod divinitus acceperat secretum ei panderet. Bona itaque ac simplex puella, sola obedientia innixa ac mirabili caritate incensa, statim *manum suam misit ad fortia*. Patria ac parentibus relictis, post innumera itineris pericula, coram rege in civitate, cui nomen vulgo Chinon, stetit eique uni quod cælitus audierat firmo ac virili animo aperuit: se autem a Deo missam addidit ut civitatem Aurelianensem obsidione liberaret illumque Rhemos adduceret ubi, Christo Jesu supremo Gallie Rege declarato, in illius vicem et locum Carolus consecrationem ac regni insignia susciperet. Obstupuit rex his auditis: verum ut prudentius ac tutius in tanti momenti negotio ageretur, eam Pictavium misit a cælu virorum

dence et de sûreté dans une affaire si importante, il envoya Jeanne à Poitiers pour y être examinée par une commission d'hommes éminents. On y remarquait l'archevêque de Reims, chancelier du royaume, les évêques de Poitiers et de Maguelonne, et des docteurs distingués, tant du clergé séculier que du clergé régulier, qui tous, peu après, renvoyèrent la Pucelle avec une éclatante attestation dans laquelle ils rendaient témoignage au roi de sa foi, de sa piété, de sa virginité et de sa simplicité, et reconnaissaient sa mission divine.

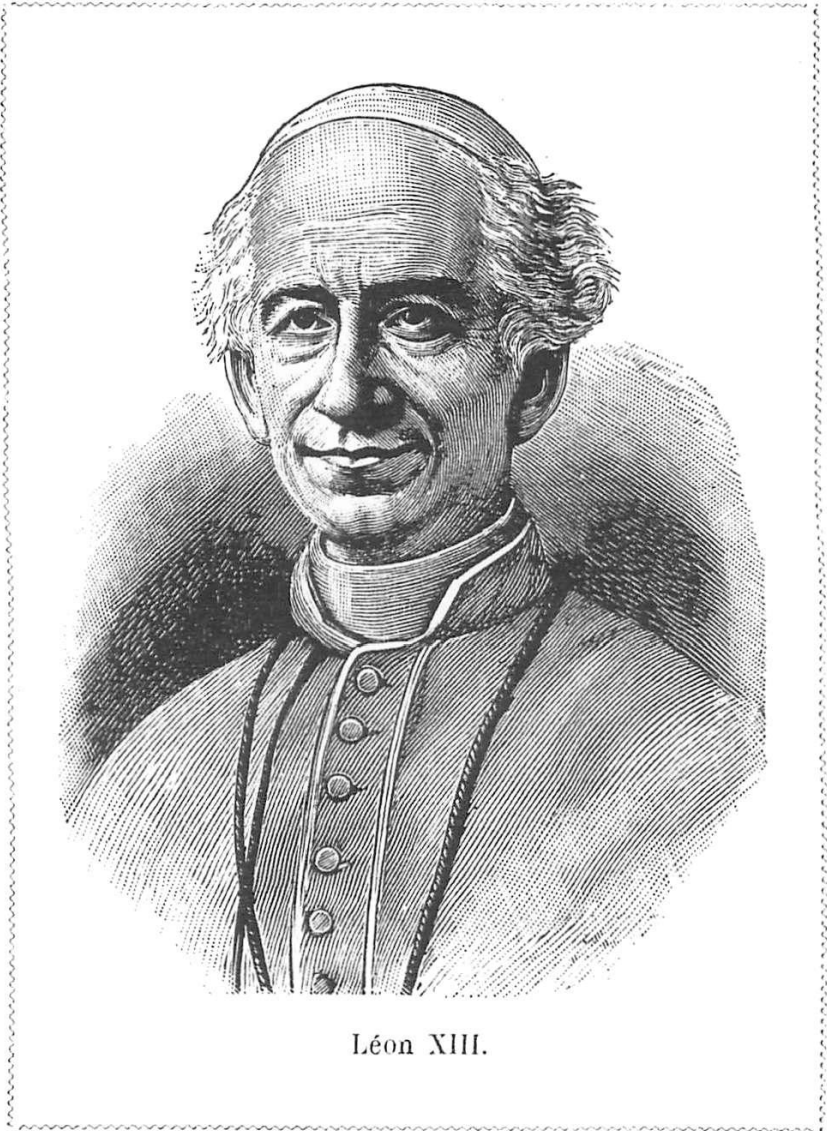


S. Em. le cardinal Aloïsi-Masella, préfet de la Congrégation des Rites.

Ensuite on vit cette jeune fille, qui n'avait pas l'usage du bouclier et du casque, monter, à l'étonnement de tous, sur un cheval de guerre, tenant d'une main l'épée, de l'autre un étendard où se trouvait l'image du Rédempteur. Elle se livra aux périls et aux travaux des combats et se précipita hardiment au milieu des ennemis. C'est chose incroyable combien elle a osé, combien elle a supporté patiemment d'insultes et de moqueries de la part de ses adversaires, combien de prières accompagnées de larmes et de jeûnes elle a répandues devant Dieu afin que les Orléanais fussent vainqueurs,

et qu'ayant ensuite enrichi la France de nouveaux triomphes, rétabli et assuré le droit du royaume, elle pût, même pour l'avenir,

illustrium ibi coadunato examinandam. Eminebant inter eos archiepiscopus Rhemensis, Regni cancellarius, Episcopi Pictaviensis et Magalonensis, eximii præterea Doctores e Clero tum Sæculari, tum Regulari, qui omnes paulo post Puellam remisissent, præclaro testimonio adjecto, quo ejusdem fidem, pietatem, virginitatem ac simplicitatem apud Regem cohonestantes, divinam ipsius missionem probabant. Hinc illa, quæ clipei et galeæ usum non habuerat, equum conscendere, omnibus admirantibus, visa est : tum ense altera manu distringens, altera vexillum Redemptoris imagine insigne efferens, sese bellorum periculis laboribusque commisit, ac in medios hostes impavida prosilivit. Incredibile dictu est quo ausu egerit, quot ab adversariis contumelias ac lubrica patienter sustulerit, quot ad Deum cum lacrimis et jejunio preces fuderit, ut Aurelianenses victores evaderent, ac novis exinde Gallia aneta triumphis, regni jure sarto lectoque, futuris etiam temporibus, pacis ac prosperitatis amittendæ simulque avitæ Religionis labefactandæ periculum, Deo opitulante, arceret. Videre erat Joannam,



Léon XIII.

écarter, avec l'aide de Dieu, le péril menaçant de faire perdre la prospérité et la paix et de porter atteinte à la religion des aïeux.

On voyait Jeanne, qui avait toujours à côté d'elle son confesseur, prendre tous les moyens pour préserver les soldats de ce qui pouvait corrompre les mœurs, proscrivant diverses excitations au mal et procurant l'assistance de saints prêtres pour favoriser la piété. Plus puissant encore était l'exemple de la Pucelle, qui offrait quelque chose d'angélique par l'exercice de toutes les vertus, principalement de la plus ardente charité envers Dieu et envers le prochain. Cette charité brilla à un tel point, à l'égard même des ennemis, que non seulement Jeanne ne blessa aucun d'eux de l'épée ou de la lance, mais que ceux qu'elle voyait gisant à terre blessés, elle les faisait relever sur-le-champ, secourir et soigner, à la grande admiration de tous.

Enfin, se portant ici et là comme un vaillant capitaine, elle délivra des ennemis la ville d'Orléans et rendit la paix à la population effrayée. Outre cela, il faut attribuer à Jeanne le retour dans l'obéissance au roi de tout le territoire avoisinant la Loire, des villes de Troyes, de Châlons et de Reims, et aussi le sacre solennel du roi à Reims.

Pour tant et de si grands bienfaits, par la volonté de Dieu qui voulait éprouver sa servante, toutes sortes de souffrances furent infligées à la Pucelle. Abandonnée ou trahie par les siens, elle tombe aux mains cruelles d'ennemis qui la vendent, et, chargée de chaînes, soumise dans sa prison, nuit et jour, à mille vexations, elle est enfin, par un crime suprême, livrée aux flammes comme hérétique et relapse, en vertu de l'inique sentence de juges qui participaient au concile schismatique de Bâle.

Nourrie de la sainte Eucharistie, les yeux attachés sur la croix pendant que son corps brûlait, exhalant sans cesse le nom de Jésus, elle mourut

enjus latus confessarius semper premebat, omnia tentare ut a militibus quidquid mores inficere posset propulsaret, pluribus ad perpetrandum malum incitamentis amotis, piisque sacerdotibus attributis, qui pietatem foverent; validius tamen erat ipsius Puellæ exemplum, quæ Angelicum quid portendebat exercitio virtutum omnium, præsertim intentissima in Deum et proximum caritate. quæ caritas erga inimicos etiam adeo effulsit, ut non modo Joanna neminem illorum ense vel hasta unquam læserit, sed etiam quos vulneratos conspiciebat humi jacere, illico erigere, sustentare ac fovere, maxima omnium admiratione, conspecta fuerit. Tandem hæc illac ut strenua ductrix ad-volans, Aurelianensem civitatem hostibus liberavit, ac trepidantibus civibus pacem retulit. Super his autem Joannæ tribuendum quod terræ omnis circa Ligerim, ac Trecensis, Catalaunensis et Rhemensis civitates ad regis obedientiam redierunt, ipse demum Delphinus in regem solemniter Rhemis inunctus est. Pro tot tantisque benefactis, ita Deo disponente, et ancillam suam probante, aspera quæque ætas illa Puellæ retulit. Nam a suis ipsis vel derelicta, vel prodita, in efferratissimas hostium manus incidit, a quibus pretio vendita catenisque vincata ac mille diu noctuque in carcere vexata modis, demum, per summum scelus, quasi hæresis labe infecta ac relapsa, iniquorum sententia judicium, qui schismatico Basileæ Concilio studebant, flammis addicitur. Sacra Eucharistia relecta, oculisque dum combureretur ad crucem conversis, nomen Jesu

de la mort précieuse des justes, qui, signalée par des prodiges célestes, d'après ce que rapporte la renommée, excita à tel point l'admiration des assistants que ses ennemis en furent épouvantés. Il y en eut qui s'en retournèrent de cet horrible spectacle en se frappant la poitrine ; bien plus le bourreau lui-même proclama hautement l'innocence de la Pucelle qu'il venait de brûler. Les hommes rentrèrent alors en eux-mêmes, et ils se mirent à vénérer Jeanne comme sainte sur le lieu même du supplice, de telle sorte que, pour soustraire au peuple les reliques de la Pucelle, son cœur, qui était resté intact au milieu des flammes et d'où le sang coulait, fut jeté dans le fleuve avec ses cendres par les ennemis.

Charles VII étant rentré en possession de son royaume et les affaires publiques étant rétablies en France, le pape Calixte III, sur la demande de la mère et des frères de Jeanne elle-même, institua des juges apostoliques pour la revision du procès en vertu duquel la Pucelle avait été condamnée au feu. Ces juges, après avoir entendu cent vingt témoins de tout âge et de toute condition, rendirent, le 7 juillet 1456, une sentence par laquelle le premier jugement était cassé et l'innocence de Jeanne déclarée.

La renommée de sa sainteté s'étant continuée sans interruption pendant quatre siècles, il est arrivé, enfin, qu'à notre époque l'enquête ordinaire sur cette renommée de sainteté et de vertu a été faite dans la curie ecclésiastique d'Orléans. Cette enquête, régulièrement accomplie, ayant été transmise à la Sacrée Congrégation des Rites, N. T. S.-P. le Pape Léon XIII a daigné concéder que le doute touchant la signature de la commission d'Introduction de la Cause de la servante de Dieu fût posé, comme il vient de l'être, dans la réunion ordinaire de la même Sacrée Congrégation.

sæpissime ingeminans, pretiosam justorum mortem oppellit, que signis cælestibus, ut fama est, illustrata, illico adstantium admirationem adeo concitavit, ut inimici etiam ejus deterriti fuerint. Nec defuit qui sibi pectus percutiens ab horrendo illo spectaculo reverteretur: quin et carnifex ipse interfectæ Puellæ innocentium palam professus est. Resipuerunt exinde homines, et Joannæ sanctitatem statim in ipso supplicii loco venerari cœperunt, ita ut, ne populus Puellæ reliquiis potiretur, una cum cineribus cor ejus in igne illresum et sanguine manans, ab hostibus in flumen projectum fuerit. Carolo VII regnum adepto, rebusque publicis in Gallia restitutis, Callistus III, summus Pontifex, matre ac fratribus ipsius Joannæ postulantibus, inquisitionem super processu, quo ipsa Puella ad ignem damnata fuerat, per Apostolicos Judices institui mandavit: qui, auditis centum ac viginti cujusvis ætatis et conditionis testibus, die 7. Julii anno 1456 sententiam protulerunt, qua prius judicium rescissum, ac Puellæ innocentia declarata est. Tum fama ejus sanctitatis per quatuor continenter sæcula vigente, factum est ut ætate tandem nostra ad Ordinariam Inquisitionem super eadem sanctitatis fama ac virtutum in curia Ecclesiastica Aurelianensi deventum sit. Qua rite expleta, et ad Sacram Congregationem delata, Sanctissimus Dominus Noster Leo Papa XIII benigne indulisit ut Dubium de Signatura Commissionis Introductionis Causæ ejusdem Dei famule in Ordinario, ut modo obtinet, Sacræ ipsius Congregationis

En conséquence, sur les instances du Révérendissime évêque d'Orléans et du Révérendissime P. Arthur Captier, supérieur général de la Compagnie de Saint-Sulpice, postulateur de la Cause, et étant prises en considération des lettres postulatoires d'un grand nombre d'Éminentissimes et Révérendissimes cardinaux de la S. E. R. ¹ et d'évêques, non seulement de France mais encore d'autres pays divers et très éloignés, lettres auxquelles d'innombrables membres du clergé et, pour ainsi dire, le monde catholique tout entier ont adhéré, dans la séance ordinaire de la Sacrée Congrégation des Rites, tenue, le jour sous-indiqué, au Vatican, a été proposé à la discussion par l'Éminentissime et Révérendissime cardinal Lucide-Marie Parrocchi, évêque d'Albano, et rapporteur de la Cause, le doute suivant, savoir :

La Commission d'Introduction de la Cause dans le cas et pour l'effet dont il s'agit doit-elle être signée ?

Et la même Congrégation, toutes choses étant mûrement pesées, et après avoir entendu de vive voix et par écrit le R. P. Augustin Caprara, promoteur de la sainte Foi, a jugé devoir répondre :

La Commission doit être signée, s'il plaît à Sa Sainteté. Le 27 janvier 1894.

Rapport ayant été fait de toutes ces choses à N. T. S.-P. le Pape Léon XIII par moi, soussigné, cardinal Préfet de la même Sacrée Congrégation, Sa Sainteté, ratifiant le rescrit de la Sacrée Congrégation, a daigné signer de sa propre main la Commission d'Introduction de la Cause de la Vénérable servante de Dieu Jeanne d'Arc, Vierge, le même jour du même mois de la même année.

CAJETAN, cardinal ALOISI-MASELLA,
préfet de la Sacrée Congrégation des Rites.

VINCENT NUSSI,
Secrétaire de la Sacrée Congrégation des Rites. †
(Place du Sceau.)

cætu agit possit. Quocirca, instante Rmo Episcopo Aurelianensi una cum Rmo P. Arthuro Captier Moderatore Generali Societatis Sancti Sulpicii, ejusdem Cause Postulatore, attentisque postulatoriis litteris plurimorum Emorum et Rmorum S. R. E. Cardinalium et Sacrorum Antistitum non modo ex Galliis, verum etiam ex aliis regionibus longissime dissitis, quibus innumeri e Clero spectabiles viri ac totus fere catholicus orbis suffragantur, in Ordinariis Sacre Rituum Congregationis Comitibus, subsignata die ad Vaticanum habitis, ab Emo et Rmo Dno Cardinali Lucido Maria Parocchi, Episcopo Albanensi, et Cause Relatore, sequens Dubium discutiendum propositum est, nempe :

An sit signanda Commissio Introductionis Cause in casu, et ad effectum de quo agitur?

Et Sacra eadem Congregatio, omnibus accurato examine perpensis, et audito voce ac scripto R. P. D. Augustino Caprara, Sanctæ fidei Promotore, rescribendum censuit :

Signandam esse Commissionem, si Sanctissimo placuerit? Die 27 januarii 1894.

Quibus omnibus Sanctissimo Domino Nostro Leoni Pape XIII per me infrascriptum Cardinalem, Sacre eidem Congregationi Præfectum, relatis, Sanctitas Sua rescriptum Sacre ipsius Congregationis ratum habens, Commissionem Introductionis Cause Ven. Servæ Dei Joannæ de Arc Virginis propria manu signare dignata est, iisdem die, mense et anno.

VINCENTIUS NUSSI,
S. R. C. Secretarius.

L. ✠ S.

CAJETANUS Card. ALOISI-MASELLA,
S. R. C. Præfectus.

1. De la Sainte Église Romaine.

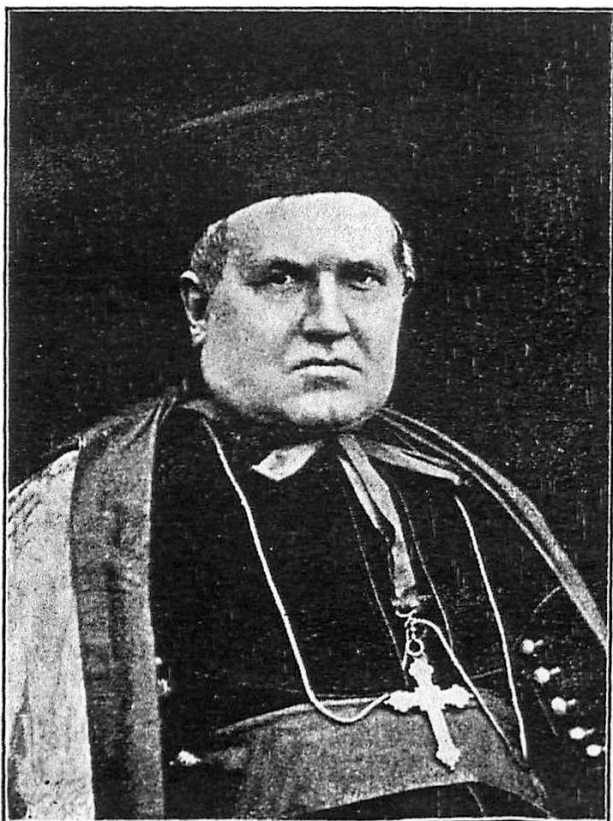
IX

DE LA VÉNÉRABILITÉ A LA BÉATIFICATION. — LE PROCÈS DE NON-CULTE

Le décret de Vénéralité était, dit M^{sr} Touchet, « le premier pas dans la voie ». Cependant il fut appelé à succéder, sur le siège d'Orléans, à M^{sr} Coullié transféré au siège de Lyon, et le nouvel évêque d'Orléans se mit aussitôt à poursuivre l'ouvrage de ses deux éminents prédécesseurs.

A Rome, le cardinal Howard était descendu dans la tombe, et l'Éminentissime Parocchi l'avait remplacé comme rapporteur de la Cause.

Parocchi ! un bien étonnant esprit ! On le disait l'un des plus savants hommes de l'Italie. Avec cela, orateur, écrivain, très fin lettré, grand amateur de littérature française, qu'il connaissait merveilleusement. Il récitait par cœur des fables entières de La Fontaine. « La Fontaine est le plus étonnant de vos poètes », disait-il. Il parlait notre langue à sa façon, une façon voisine de celle de Rabelais et de Montaigne. Il était aux pauvres d'une générosité admirable. Jeanne lui devint vite familière. Il la chérissait tendrement. Quelques jours avant de mourir, il voulut recevoir M^{sr} Martini, avocat du procès. « Surtout, lui dit-il, traitez-moi bien ma sainte Pucelle », et il lui donna des conseils de très haut prix. Il avait prononcé un éloge de Jeanne en italien, sous ce titre : « Le Surnaturel dans la vie de Jeanne d'Arc ».



S. Ém. le cardinal Parocchi,
troisième rapporteur de la Cause.

M. l'abbé Hertzog, procureur général de Saint-Sulpice, fut agréé comme postulateur de la Cause, en remplacement de M. Captier, devenu supérieur général de la Compagnie de Saint-Sulpice. Il eut le zèle, le dévouement, l'habileté de son révérend prédécesseur, avec la jeunesse en plus.

Alibrandi était mort le 27 janvier, quelques heures avant que fût signé le décret de Vénéralité. M. Minetti, jurisconsulte d'expérience, auquel

devait être adjoint plus tard le docte M^{sr} Mariani, et enfin ce distingué M^{sr} Martini, que le décès le plus regrettable vient d'enlever à notre amitié, fut chargé de la plaidoirie.

Le cardinal Aloïsi-Masella, nommé Dataire, aura bientôt pour successeur aux Rites le cardinal Mazella, jésuite, très cher à Léon XIII.

Le promoteur Caprara sera frappé à l'improviste sur la brèche¹. Il cédera sa plume redoutable à M^{sr} Persiani, duquel elle passera à M^{sr} Lugari, puis à M^{sr} Verde.

Ainsi, tous les personnages qui avaient joué un rôle notable dans le procès dit de l'Ordinaire, soit pour le constituer, soit pour le conclure, auront vite disparu, pour un

fait ou un autre fait, sauf le plus considérable et le plus âgé, Léon XIII.

Du moment où Jeanne était déclarée Vénéralité, l'évêque d'Orléans, aucun évêque que ce fût, ne pouvait agir dans la Cause qu'au nom et par l'autorité, à lui déléguée, du Souverain Pontife.

De ce chef, nous avons reçu trois commissions successives du Siège apostolique : commission pour le procès de non-culte ; commission pour le procès des vertus héroïques et des miracles, commission pour un des miracles particulièrement spécifié.

La première, datée du 27 janvier 1894, entra en exécution le 3 septembre

1. M^{sr} Agostini Caprara, rentrant d'une réunion présidée par S. Ém. le cardinal Aloïsi-Masella, préfet des Rites, fut frappé d'apoplexie, le 17 janvier 1895.



M. l'abbé Hertzog, procureur général Saint-Sulpice, deuxième postulateur de la Cause.

de la même année. Nous nous associâmes comme juges délégués, MM. d'Allaines, Agnès, Dulouart, Génin, Castera; comme promoteur, M. Séjourné, bientôt remplacé par M. Bouillet et M. Despierre; comme notaire, M. Filiol; comme courrier, M. Théau.

Il nous parut utile de retenir personnellement la direction de la procédure.

La question que nous avons été chargé de résoudre, était la suivante :

Un culte religieux n'avait-il pas été rendu à Jeanne d'Arc au cours des siècles? L'enthousiasme dont elle avait été l'objet n'avait-il pas poussé ses fervents à cet excès?

Supposé qu'il en eût été ainsi, c'était la fin de la Cause. Urbain VIII a défendu, en effet, dans un décret connu, que jamais soit poursuivie la Béatification d'un personnage, qui aurait reçu des honneurs religieux, sans l'aveu du Suprême Pontife.

La Sacrée Congrégation des Rites avait chargé (27 janvier 1894) M^{sr} le Promoteur de la Foi de rechercher, dans tel diocèse de la catholicité qu'il voudrait, si le décret d'Urbain VIII avait été violé relativement à Jeanne d'Arc.

M^{sr} Caprara nota deux diocèses où cette information serait poursuivie : le diocèse d'Orléans et le diocèse de Saint-Dié.

Cette action appelée de « Non-culte », parce qu'il s'agissait de prouver qu'aucun culte public n'avait été rendu à la Vénérable, nous demanda vingt-six séances de matin et d'après-midi. Commencée le 3 septembre 1894, elle se termina le 14 janvier 1895.

Le procès-verbal comprend 308 pages in-folio.

Disons-le, en passant, pour n'y plus revenir : le procès-verbal de la seconde action en comprendra 1.876.

Le procès-verbal de la troisième, 455.

Qu'il me soit permis de saisir cette occasion pour remercier tous nos



M. Minetti, avocat de la Cause.

collaborateurs des trois procès. Ils ont été admirables de ponctualité et



S. Ém. le cardinal Mazella, préfet de la
Congrégation des Rites.

de zèle dans ces séances, qui duraient communément trois heures le matin et autant l'après-midi. Mais ils ne trouveront pas mauvais que j'exprime une gratitude spéciale à M. le chanoine Filiol, qui écrivit, sous notre dictée, sans une plainte, sans une impatience jamais, sans une erreur de procédure, ces deux ou trois mille pages in-folio.

Le 7 janvier 1895, je prononçai le seul jugement, — jugement subordonné, d'ailleurs, — qui pouvait m'appartenir jusqu'à la fin de l'affaire ; et je déclarai, d'après les témoignages recueillis, qu'aucun culte ecclésiastique et public n'avait

été rendu dans le diocèse d'Orléans à la Vénérable Jeanne d'Arc. Le procès, porté par nous à Rome, fut soumis au Tribunal de la Rote, qui le jugea de bonne forme. Le 5 mai 1896, la Sacrée Congrégation des Rites, présidée par le cardinal Parocchi, confirma notre sentence. Celle du juge, sous-délégué de M^r l'Évêque de Saint-Dié, avait été conforme à la nôtre. Dès le 7, Léon XIII approuvait l'acte de la Congrégation.

« Votre sentence sur le Non-culte ayant été approuvée, nous écrivait le cardinal Préfet des Rites, dans un document



M^r Mariani, sous-promoteur de la Foi,
ancien avocat de la Cause.

daté du 20 juin 1896, vous devriez, d'après les règles générales, examiner

la réputation de sainteté de la Vénérable... Mais le 2 juin dernier, sur le vu d'un décret de la Congrégation des Rites, Notre Saint-Père Léon XIII a concédé la dispense de ce procès. »

Tous furent reconnaissants, mais personne ne fut étonné de cette faveur.

En effet, six cent quatre-vingt-deux cardinaux, patriarches, archevêques, évêques; huit abbés ayant juridiction; huit recteurs d'Universités; soixante-deux chefs d'Ordres et de Congrégations avaient affirmé par des lettres postulatatoires fortement motivées leur foi en la sainteté de Jeanne.

X

LE PROCÈS APOSTOLIQUE SUR LES VERTUS DE LA VÉNÉRABLE JEANNE D'ARC. LES PROCÈS DE MIRACLES

En présentant les quatre ou cinq volumes de ces lettres postulatatoires à Léon XIII, M^{sr} l'évêque d'Orléans s'était permis d'insinuer l'idée que le Pape ayant, dans la conjoncture, le témoignage de l'Église dispersée, pourrait, s'il le voulait, en confirmant ce témoignage de sa souveraine autorité, terminer le débat. Le vieux Pape avait souri, mais ne s'était pas laissé convaincre. Au moins voulut-il bien ne pas juger nécessaire que M^{sr} Touchet fit la preuve « que beaucoup tenaient Jeanne pour une sainte : le point était surabondamment établi ».

La conséquence de cette décision fut que nous reçûmes la charge de faire immédiatement le procès apostolique sur chacune des vertus humaines et divines de la Vénérable.

Il nous faudrait établir qu'elle avait pratiqué héroïquement la foi, l'espérance, la charité, la prudence, la tempérance, la force, la justice, l'humilité, la chasteté, et, s'il y avait lieu, qu'elle avait opéré des miracles.

Pour la mise en train et l'achèvement de ce procès, il nous était accordé deux ans à partir du 20 juin 1896.

La préparation, l'organisation du tribunal, les citations de témoins, les délais que nous demandèrent ceux-ci pour des études nécessaires, nous conduisirent au 1^{er} mars 1897.

Notre première séance se tint, ce même jour, dans la chapelle de l'évêché.

Le Tribunal fut composé comme pour le procès de Non-culte ¹.

Ce procès « des vertus et des miracles » capital, décisif, hérissé de difficultés par suite de la compétence de M^{sr} Verde et de M^{sr} Mariani, promoteurs de la Foi, fut clôturé le 22 novembre.

Il comprit 122 séances, de matinée et d'après-midi.

C'est lui qui fut rédigé en près de deux mille pages in-folio. Il en a coûté à peu près autant, soit à M^{sr} Verde, soit à nos avocats.

Nous y entendîmes quarante-six témoins.

Vingt-six sur des grâces ou des miracles.

Vingt sur l'ensemble de la Cause ².

Il me serait impossible de ne pas donner un souvenir à la séance de clôture du 22 novembre 1897.

Nous nous étions donné rendez-vous, à neuf heures du soir, dans la petite chapelle de l'évêché. Avec la lampe du Saint-Sacrement, quelques bougies nous éclairaient, placées sur une table en bois blanc. Un drapeau tricolore, marqué du signe du Sacré-Cœur, pendait presque au-dessus de cette table. Tous, nous savions que se terminait une œuvre très douce, mais très laborieuse; tous, nous pressentions que cette œuvre pourrait n'être pas sans conséquence pour le Pape et pour l'Église. M. le chanoine Filiol, qui venait à peine d'achever la vérification des dernières sessions, nous fit signer à tous, et sceller de notre sceau, diverses pièces. La copie, destinée à Rome, enfermée dans un coffret scellé, fut remise à M^{sr} l'Évêque qui promit de la porter à destination. Enfin nous nous agenouillâmes, et nous récitâmes, d'une même voix et d'un même cœur, le *Te Deum*.

Nous sortîmes à peu près silencieux, occupés avec nos pensées; cependant quelqu'un dit: « C'est fini, et je le regrette presque. » Il faisait bon approcher longuement de Jeanne d'Arc. Se peut-il que Dieu ait créé une âme aussi belle que celle-là!

1. M^{sr} l'Évêque d'Orléans, assisté de MM. d'Allaines, Agnès, Dulouart, Génin et Castera, juges délégués.

Promoteurs : MM. Bouillet et Despierre.

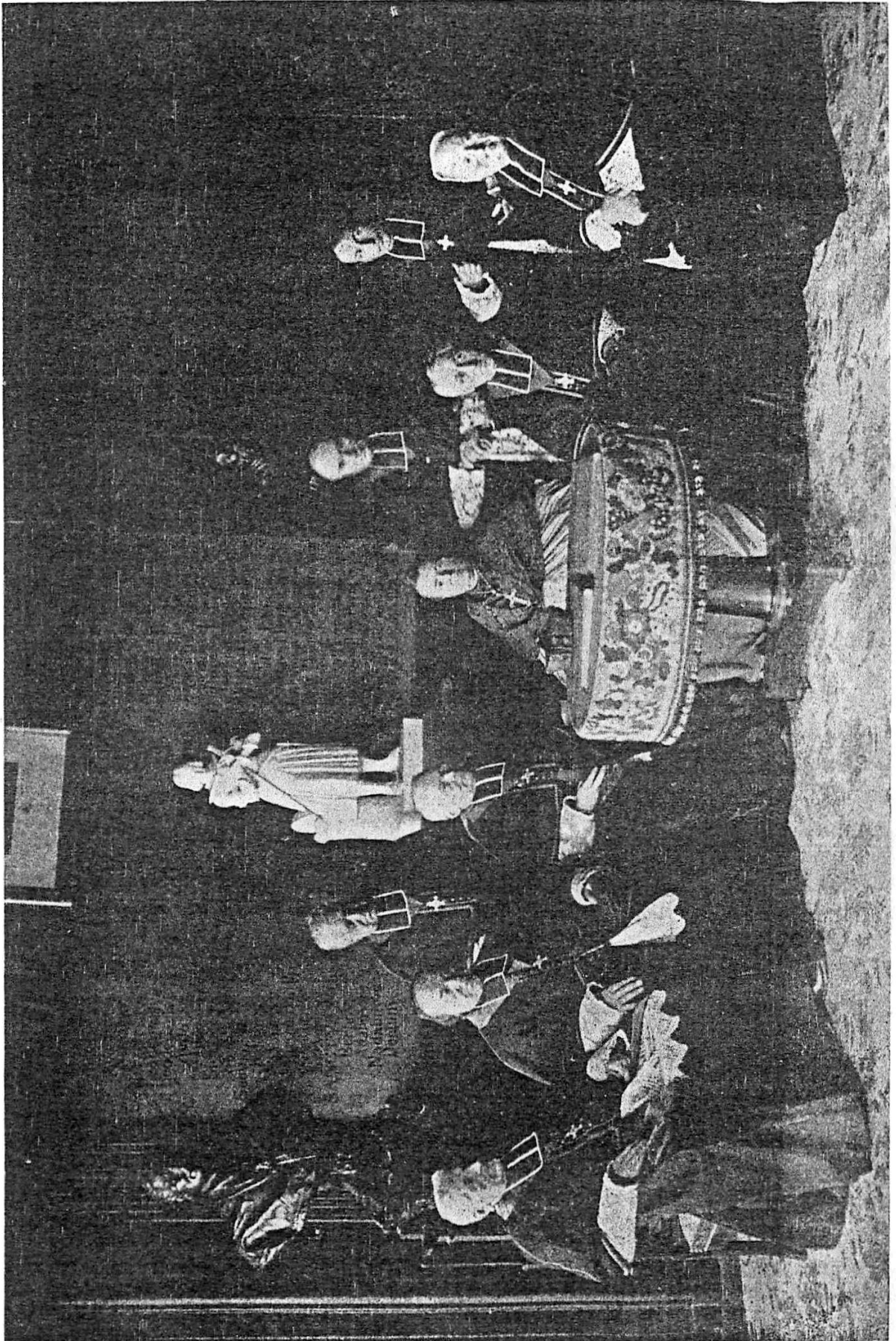
Notaire : M. Filiol.

Courrier : M. Lefort, vicaire de la cathédrale.

Le postulateur désigné par M. Hertzog fut M. l'abbé Clain, professeur au Grand Séminaire.

2. Les vingt témoins de la Cause furent : MM. Daudier, Maxime de la Rocheterie, Wallon, Ed. Séjourné, Th. Cochard, Bourgault, Mère Thérèse de la Croix, trois religieuses de la Visitation, le R. P. Ayroles, MM. Herluison, Godefroy Kurth, Goyau, Marius Sepet, Louis Jarry, comte Baguenault de Puchesse, G. Vié, Debout, Wyndham.

Les principaux témoins des miracles furent : MM. Lelong, M^{lle} Laforge, M. Rivet, M. le D^r Baille, M^{lle} Amélie Sella, M^{me} Gravier, M^{me} Renard, trois religieuses de Nancy, M. et M^{me} Leroy-Veillard, M. l'abbé Leroy, M. Paul Leturque, M. le D^r Baranger, M. le D^r Fauchon, M. Guéroult et deux de ses paroissiens, M. de Hédouville, M. le D^r Arqué et trois ou quatre religieuses de l'hôpital.



LE TRIBUNAL ECCLÉSIASTIQUE D'ORLÉANS, PRÉSIDÉ PAR S. G. M^{re} TOUCHET.

En 1902, nous fîmes un troisième procès : un procès de miracle : la guérison subite de sœur Thérèse de Saint-Augustin. Je l'ai raconté ailleurs, dans une lettre pastorale¹.

Nous fîmes toujours les mêmes juges, promoteurs, notaires et délégués, sauf trois d'entre nous, dont l'un, M. Castera, était retourné à Dieu. M. le chanoine Gasnier, M. le chanoine Bizet, M. le chanoine Branchu les remplacèrent.

Ce procès compte vingt-six séances.

Nous l'ouvrîmes le 18 février ; nous le fermâmes le 22 mai 1902².

Deux autres procès de miracles ont été instruits, l'un par M^{sr} l'évêque d'Arras, l'autre par M^{sr} l'évêque d'Evreux. Les deux prélats vénérés ont eu la joie de voir retenir par la Sacrée Congrégation comme miraculeux les faits qu'ils avaient examinés.

XI

A ROME. — LA LUTTE ENTRE LE PROMOTEUR DE LA FOI ET LES AVOCATS DE LA CAUSE DE JEANNE D'ARC. — MORT DE LÉON XIII. — AVÈNEMENT DE PIE X. — LA CONGRÉGATION GÉNÉRALE SUR LES VERTUS HÉROÏQUES DE JEANNE D'ARC (6 JANVIER 1904).

Tournons maintenant les yeux vers Rome : c'est là que va se débattre maintenant la Cause et qu'elle sera jugée.

La lutte entre M^{sr} Verde, promoteur de la Foi, et nos avocats Minetti et Martini, s'activait. De 1898 à 1908, elle ne cessa pas.

Les avocats avaient soin de nous envoyer les objections. Nous les discutions généralement avec les historiens connus de Jeanne d'Arc. C'est l'occasion de payer un tribut d'hommages aux services que nous rendirent en ces circonstances MM. les chanoines Dunand et Debout, MM. Marius Sepet et Wallon, M. Léopold Delisle³ et surtout le R. P. Ayroles.

1. Lettre pastorale de M^{sr} l'évêque d'Orléans sur son dernier voyage à Rome et spécialement sur la séance solennelle du 13 décembre 1908. Le miracle dont il s'agit est consigné dans le *Décret sur les miracles* publié plus bas, page 60.

2. Les principaux témoins entendus furent Sœur Thérèse de Saint-Augustin, ses deux infirmières, M. le D^r Vacher, qui l'avait soignée dans sa maladie, et les deux médecins experts jurés ; la Mère générale des Bénédictines ; M. Séjourné, doyen du Chapitre, etc.

3. Les témoins de notre procès sur les vertus se réfèrent souvent à Quicherat. Il le

Le travail, que nous avons rédigé en commun, servit plus d'une fois à dissiper les nuages qui auraient pu dégénérer en tempête.

Il est impossible, en effet, de ne pas admirer la perspicacité, la science des promoteurs de la Foi. On connaît des historiens hostiles à Jeanne et à l'idée religieuse qui ont soulevé contre elle des questions de toute espèce. Leur œuvre est jeu d'enfant, comparée à celle des promoteurs. Les historiens n'ont pas tout vu. Les promoteurs virent tout, me semble-t-il. Par là, ils ont rendu un service signalé à la Cause ; par là se vérifie cette parole du dernier d'entre eux, M^{sr} Verde : « Par vos attaques, vous vous ferez des affaires avec les saints du ciel », lui disait quelq'un. — « Non, non, répondit vivement le prélat : c'est à moi qu'ils devront leur plus belle lumière. »

Le cardinal Parocchi, qui nous avait tant aidé, mourut en janvier 1903, précédant de sept ou huit mois, devant Dieu, M. Caplier, qui ne nous avait pas moins bien servi. Le ciel lui avait donné la joie de présider la séance antépréparatoire sur l'héroïcité des vertus de Jeanne, le 17 décembre 1901.

S. Ém le cardinal Ferrata voulut bien alors accepter, sur notre prière, de devenir le « ponce » de notre chère Cause. Il avait été, tout jeune, avocat à la Congrégation des Rites. Il en était devenu préfet après la carrière diplomatique la plus brillante. Attaché à la France par sa nonciature à Paris, il aimait la grande Française. Très accoutumé à poser les questions sur leur vrai et solide terrain, aucune diversion, aucune subtilité ne le surprenait. Très actif, très laborieux, d'une conception extrêmement prompte et lucide, nous lui devons de profondes actions de grâces pour la manière positive et séduisante à la fois, dont il conduisit les travaux qui ont abouti à la Béatification. Son nom ne saurait se séparer de cet événement considérable.

Cependant, le vieux témoin des choses de la première heure, Léon XIII, expira, lui aussi, en 1903, le 20 juillet, à 4 h. 04 du soir. Il devait, le 17 précédent, assister à la Congrégation générale sur les ver-



M^{sr} Verde,
promoteur de la Foi.

fallait bien. La Sacrée Congrégation des Rites exprima le vœu qu'il lui fût démontré que les documents cités par M. J. Quicherat concordent avec les originaux. Mais le pape Léon XIII nous dispensa de toute procédure. Il voulut qu'il fût satisfait au vœu qui nous était légitimement exprimé par la signature de deux paléographes autorisés : MM. Léopold Delisle et Marius Sepet firent la déclaration demandée.

tus héroïques de Jeanne. Antérieurement, en effet, le 17 mars, avait eu lieu la seconde Congrégation devant les Cardinaux. Nous avons recueilli des lèvres de son secrétaire, M^{sr} Angeli, que l'une des préoccupations de l'auguste vieillard, fut la pensée qu'il ne pourrait présider cette séance.

Une quinzaine après, le 4 août, Pie X montait sur le trône de saint Pierre.

Pie X, étant encore patriarche de Venise, avait bien voulu nous donner une lettre postulatoire en vue de la Béatification de Jeanne. Sa Sainteté daigna ne pas l'oublier. A l'audience qu'il donna au promoteur de la Foi, après son couronnement, il décida que la première réunion de la Congrégation des Rites, en présence du Saint-Père, serait consacrée à la Vénérable Jeanne¹.

Jamais, lors de nos visites à Rome, il n'omit de nous parler de Jeanne d'Arc et de sa Cause, avec la plus visible sympathie. Sur sa table de travail, il y avait deux statues : celle du Curé d'Ars et celle de la Vénérable. « Des miracles, Monseigneur, des miracles, et nous la béatifierons, votre Jeanne... » — « Il désirait sa Béatification plus vivement que nous-même », nous dit-il, lors d'une audience toute récente.

Le 17 novembre 1903 se tint, devant lui, la Congrégation différée depuis le 17 juillet. Quinze cardinaux présents é mirent leur vote ; parmi eux se trouvaient le cardinal Merry del Val et le cardinal Richard, archevêque de Paris. Les conclusions de l'auguste Assemblée furent favorables ; et, le 6 janvier 1904, dans le 492^e anniversaire de la naissance de Jeanne, en présence des cardinaux Cretoni, Merry del Val, Ferrata, Vivès y Tuto, Mathieu ; de M. Nisard, ambassadeur de France près le Saint-Siège, de MM. Laudet et de Courcelles, secrétaires de l'ambassade ; de M. Guillaume, directeur de l'Académie de France à Rome ; de NN. SS. Mourey, d'Armailhac, Duchesne ; de M. Hertzog, du R. P. général des Jésuites ; devant une foule considérable, Pie X rendit le décret d'héroïcité des vertus de Jeanne.

La réponse de Sa Sainteté à nos remerciements fut un cri d'allégresse et d'admiration. Le Pape, ce jour-là, parut presque oublier les inquiétudes que lui donnait notre pays pour ne se souvenir que de ses grandeurs dans le passé, et ne voir que les espérances qu'il offrait encore pour l'avenir.

1. Lettre de M. Hertzog, postulateur de la Cause.

*Décret Orléanais concernant la Vénérable servante de Dieu,
Jeanne d'Arc, communément appelée la Pucelle d'Orléans.*

Au sujet du doute suivant : « S'il est établi que les vertus théologiques, la Foi, l'Espérance, la Charité envers Dieu et envers le prochain, et les vertus cardinales, la Prudence, la Justice, la Force, la Tempérance, et celles qui leur sont connexes, ont été portées au degré héroïque, dans le cas et pour l'effet dont il s'agit. »

Il a plu à la Sagesse de Dieu, qui se joue dans l'univers, de susciter au xv^e siècle une vierge au cœur viril qui, émule par son courage de Débora, de Jaël et de Judith, pourrait revendiquer, avec plus de droit encore, cet éloge de la femme incomparable de la Sainte Écriture : « *Elle a ceint ses reins de la force, elle a donné la vigueur à son bras, elle a mis la main à de rudes besognes.* » Il convenait qu'une nation illustrée par l'éclat de son nom et de ses vertus militaires reçût le don d'un tel prodige. Autrefois, elle dut son salut et son honneur à la Pucelle d'Orléans : qu'elle apprenne aujourd'hui, dans les circonstances si troublées qu'elle traverse, à demander avec confiance la paix et la justice à celle à laquelle l'Église décerne la gloire de l'héroïcité.

La Vénérable servante de Dieu, Jeanne d'Arc, naquit au bourg de Domremy, près Vaucouleurs, sur les frontières de la Champagne et de la Lorraine, le 6 janvier 1412. Ses parents étaient très pieux et d'une humble condition. Dans sa première enfance, occupée aux soins du ménage, et souvent même à la garde des troupeaux de son père, elle vécut toute cachée en Dieu, s'adonnant le plus possible à la prière, dans l'église de son village. Brûlant aussi d'un grand amour pour le prochain, elle

DECRETUM AURELIANEN. VENERABILIS SERVÆ DEI
IOANNÆ D'ARC VIRGINIS VULGO DICTE PUELLÆ AURELIANEN.

Super dubio : *An constet de virtutibus theologalibus Fide, Spe, Caritate in Deum et in proximum, ac de cardinalibus Prudentia, Iustitia, Fortitudine, Temperantia earumque adnexis in gradu heroico in casu et ad affectum de quo agitur?*

Dei Sapientiæ, quæ ludit in orbe terrarum, placuit sæculo xv excitare virili pectore virginem, quæ Deboris, Iaelis, Iudith æmulata virtutem, verius ac proprius preconium sibi vindicaret raræ mulieris, quale in sacris Litteris legitur : *accinxit fortitudine lumbos suos, roboravit brachium suum* : — *manum suam misit ad fortia*. Decuit autem eo prodigio donari gentem et nominis amplitudine et rei militaris gloria nobilissimam, ut, quemadmodum hæc olim salutem ac dignitatem suam acceptam referre debuit Aurelianensi Puellæ, sic in præsentî tempestate turbulentiſſima, dona pacis ac iustitiæ ab eadem sperare discat, cui hodie faustissimis auspiciis, heroïcarum virtutum gloriam Ecclesia decernit.

Ven. Dei Serva IOANNA D'ARC, in pago Domremy prope Valliscolorem, ad Campaniæ et Lotharingiæ fines, VIII Id. Ianuar. anno MCCCCXII edita est piïssimis parentibus atque in humili fortuna constitutis. Adolescentula domesticis curis intenta, sæpe etiam paterno custodiendo gregi, delituit in Deo, vacans orationi plurimum in sui

visitait les malades, consolait les affligés, et subvenait aux besoins de tous avec une telle générosité, qu'il lui arriva parfois de se priver de son lit pour donner le bénéfice de son repos à des voyageurs fatigués. Sa vie s'écoula ainsi, dans l'ombre, jusqu'à l'âge de dix-huit ans.

En ce temps-là, les affaires de France étaient dans un état lamentable : Charles VII, renversé du trône de ses ancêtres, s'était vu forcé de fuir

dans les provinces méridionales de son royaume. Là, il était serré de tous côtés par les Anglais, les Bretons, les Bourguignons; ses troupes étaient décimées et en très petit nombre; un peu partout, ses forteresses succombaient, et c'est à peine s'il conservait son titre de roi. Et déjà tout l'effort de la guerre s'était porté sur les remparts d'Orléans. Orléans! c'était, aux yeux des Anglais, comme la porte de France : une fois cette ville enlevée d'assaut, le pays tout entier s'offrirait largement à leur victoire.

Dans ces circonstances fâcheuses, alors que le courage et l'initiative abandonnaient les chefs les plus énergiques, le salut de la nation reposa

sur une femme. Quatre ans auparavant, elle avait vu l'archange saint Michel, entouré d'une multitude d'anges; elle avait entendu la voix du



S. Em. le cardinal Cretoni, préfet de la Congrégation des Rites.

oppidi templo. Singulari quoque in proximos caritate flagrans invisibat ægrotos, afflictos relevabat, aliorum necessitatibus tanta liberalitate occurrebat, ut aliquando suo se lecto privaret ne fessis itinere quietis copia deesset. Hoc umbratilis vitæ genus retinuit usque ad annum ætatis suæ XVIII.

Erant eo tempore Galliæ res inclinatæ maxime, ob exturbatum avito regno Carolum VII eundemque coactum ad sui principatus australes partes confugere; ubi, pressus ab Anglis, Britannis, Burgundionibus, imminutis eius exiguis copiis, locisque munitis huc illuc expugnatis, vix regium retinebat nomen. Jamque Aurelianorum ad mœnia totius impetus belli constiterat, eamque urbem Angli sperabant ianuam fore, qua effracta et revulsa, tota sibi ad victoriam Gallia pateret.

Extrema in hac fortuna belli, cum iam vel acerrimos duces animus consiliumque desiceret, constitit reipublicæ salus in femina. Huic, ante annos quatuor, objecta per quietem fuerat Michaelis Archangeli species cum cœlestium aligerum ingenti multitu-

prince des armées célestes : il lui ordonnait d'aller en toute hâte à Orléans et de conduire Charles à Reims pour l'y sacrer roi. La Pucelle s'étonna tout d'abord ; mais les visions et les voix se renouvelèrent longtemps, et à l'archange saint Michel se joignirent les vierges saintes Catherine et Marguerite. Alors elle se soumit aux ordres du Ciel et, en gage de son obéissance, vana à Dieu sa virginité. Le souci de garder prudemment son secret, puis la nécessité de s'en ouvrir à ses parents furent pour elle de grandes épreuves. Enfin, après avoir surmonté toutes les difficultés, sur sa demande instante, son oncle la conduisit à Vaucouleurs, auprès du gouverneur Robert de Baudricourt. Ce dernier accueillit d'abord par de vives moqueries les projets de la Pucelle ; puis il réfléchit et gagna du temps ; enfin, brisant tout retard plus prolongé, il lui fournit des armes et une petite troupe de cavaliers, et ordonna de la conduire auprès du roi. Lorsque la Vénérable Jeanne fut en la présence de Charles VII, et qu'elle lui eut révélé certains secrets ignorés de tous, sauf de lui-même, il la plaça à la tête de l'armée et elle partit pour Orléans.

Entrée dans la ville, d'un élan terrible elle presse l'ennemi, renverse un à un les travaux du siège, détruit les bastilles, et arbore son étendard sur les murs. Par un semblable prodige, d'autres places furent délivrées, et elle décida Charles, qui hésitait encore, à se faire sacrer à Reims.

Ayant accompli, mieux que n'eût fait un homme, la mission que Dieu lui avait confiée, ce fut avec le même courage et la même constance qu'elle reçut les indignes récompenses de la justice humaine. Prise par les Bourguignons dans une sortie, une infâme trahison la vendit aux Anglais qui devaient la faire périr de la mort la plus cruelle ; on la conduisit

dine, voxque audita principis ætherer militiæ præcipientis ut Aurelianam ad urbem properaret duceretque Carolum regem Rhenis consecrandum. Obstupuit primo puella: sed iteratis diu visis ac vocibus, adiectisque deinde celesti Duci sanctis virginibus Catharina et Margarita, divinis monitis audientem se præbuit, suamque Deo virginitatem, quasi obedientiæ pignus, devovit. Ac multum quidem eum exercuit arcani celandi prudentia ; multum postea, res comperta parentibus. Quibus omnibus tandem aliquando superatis, ab avunculo, sic ipsa flagitante, Valliscolorem, ad Robertum de Baudricourt præfectum deducta est. Hic primum risu excepit puellæ consilia ; inde secum reputare, mox diem ex die ducere : ad ultimum, omni abrupta mora, armis indutam cum equis et militum comitatu iussit coram rege se sistere. Quem cum Ven. Ioanna convenisset eique ad aurem secreta quædam revelasset, præter ipsum nota nemini, facta illi potestate, cum exercitu Aureliam profecta est.

Urbem ingressa, atque impetu terribili hostes insecuta, obsidionis opera singula deiecit, perruptisque munitionibus, vexillum sustulit suum. Pari prodigio aliis oppidis liberatis, nutantem Carolum impulit ut regia consecratione Rhemis inungeretur.

His, que Deus illi mandaverat, functa plus quam viriliter, iustitiæ humanæ indignam mercedem haud minori virtute constantique tulit. Capta enim in eruptione quadam a Burgundionibus, iniqua proditione venundata est Anglis animum expleturis

à Rouen; on la traîna devant les tribunaux; toutes les accusations furent portées contre elle, sauf celle d'avoir manqué à la chasteté. L'affaire fut conduite par des juges corrompus, et la vierge innocente fut condamnée à la peine du feu. Elle la subit avec courage, le 30 mai 1431, les yeux attachés à la croix du Christ, se répandant en prières ardentes, et implorant devant la foule immense le pardon pour ceux qui la faisaient mourir.

Vingt-quatre ans après sa mort, le pape Calixte III confia à l'évêque de Reims et à quelques autres le soin de reprendre la Cause. Le jugement fut cassé, et on réhabilita la mémoire de la Vénérable servante de Dieu dont l'innocence, de l'aveu à peu près unanime, ne pouvait être contestée. Mais la renommée de sa sainteté et des prodiges dont Dieu semblait vouloir l'honorer, grandissant de jour en jour, des prières furent adressées au Siège apostolique par les hommes les plus remarquables; elles venaient de partout, mais surtout de France: de même qu'autrefois la vertu de la Pucelle avait été vengée par le vicaire du Christ, de même on lui demanda de décider que les honneurs qui sont dus aux saints, lui seraient rendus. Aussi, ayant réuni de nombreux témoignages dans les diocèses d'Orléans, de Verdun et de Saint-Dié, et les ayant soumis à la S. Congrégation des Rites, le pape Léon XIII, d'heureuse mémoire, signa l'Introduction de la Cause, le 27 janvier 1894. Les procès apostoliques suivirent, et leur validité ayant été approuvée, on discuta sur l'héroïcité des vertus de la Vénérable servante de Dieu, à la Sacrée Congrégation des Rites, une première fois dans la réunion préliminaire tenue au palais du cardinal Lucido-Maria Parocchi, de bonne mémoire, le seizième jour des calendes de janvier de l'année 1901; une seconde fois dans l'assemblée prépa-

nec virginis crudelissima, Rothomagum delata raptaque in ius, nullius fuit criminacionis experta, excepta morum castitate. Acta tandem per corruptissimos iudices causa, innocens virgo damnata est pena combustionis, quam fortiter subiit die XXX mensis Maii anno MCCCCXXXI, oculis in Christi crucem defixis, effusis precibus fervidissimis et implorata venia pro sue mortis auctoribus coram populo confertissimo.

Anno ab eius interitu quarto et vicesimo, auctore Callisto III P. M., qui Rhemensi episcopo aliisque negotium dedit lotius Causæ denuo cognoscendæ, res antea iudicata rescissa est, et redintegrata fama Ven. Dei Servæ, cuius de innocentia vix erat apud quemquam dubitatio. In dies autem crescente rumore sanctitatis ac prodigiorum, quibus Deus visus est illustrare velle demortuam, a viris ex omni gente, præsertim gallica, præclarissimis, admotæ sunt preces Apostolicæ Sedi, ut, quemadmodum olim a Christi Vicario vindicata puellæ fuisset integritas, ita ab ipso sententia prodiret, qua cælitum honores eidem adsererentur. Itaque, multis collectis testimoniis ex Aurelianensi, Verdunensi ac S. Doedati diocesisibus, iisque ad SS. Rituum Congregationem delatis, Introductionem Causæ signandam esse declaratum est a Sanctissimo D. N. Leone PP. XIII fel. rec. die 27 mensis Ianuarii anno MDCCCXCIV. Secuti sunt Apostolici processus; quorum validitate comprobata, de virtutum gradu heroico Ven. Servæ Dei disceptatum est apud SS. Rituum Congregationem, primum in antepreparatorio Conventu in aedibus ho. me. Rmi Cardinalis Lucidi Mariæ Parocchi decimo sexto calendis Ianuarii anno MDCCCXI; secundo in preparatoriis Comitibus ad Vaticanum,

ratoire du Vatican, le seizième jour des calendes d'avril, de l'année récemment terminée; enfin, au même lieu, dans l'assemblée plénière devant Notre Saint-Père le Pape Pie X, le quinzième jour des calendes de décembre de la même année. Là, ce doute fut proposé par le [Révérendissime cardinal Dominique Ferrata, rapporteur de la Cause : *S'il est certain que les vertus théologiques, la Foi, l'Espérance, la Charité envers Dieu et envers le prochain, et les vertus cardinales, la Prudence, la Justice, la Force, la Tempérance, et celles qui leur sont connexes, furent pratiquées par la Vénérable Servante de Dieu, Jeanne d'Arc, au degré héroïque, dans la cause et pour l'effet dont il s'agit.* Chacun des Révérendissimes cardinaux préposés aux saints Rites et chacun des Pères consultants émit son vote. Ces suffrages ayant été mûrement pesés, Notre Très Saint-Père le Pape Pie X s'abstint pour le moment de rendre le jugement suprême, et exhorta les assistants à demander, dans une affaire aussi grave, la lumière divine.



S. Ém. le cardinal Ferrata,
quatrième rapporteur de la Cause.

Mais en ce jour, où le Dieu Sauveur se manifesta aux nations par une étoile, qui vit aussi naître la Vénérable Servante de Dieu, Jeanne, appelée à être un jour comme une flamme brillante dans la Jérusalem terrestre et dans la Jérusalem céleste, le même Très Saint-Père, ayant pieusement

decimo sexto calendas Apriles anno mox præterito; denique ibidem in certu universo coram Sanctissimo D. N. Pio PP. X, habito decimo quinto calendas Decembres eiusdem anni. Ubi, cum a Rmo Cardinali Dominico Ferrata, Cause Relatore, dubium fuisset propositum : *An constet de virtutibus theologalibus Fide, Spe, Caritate in Deum et in proximum, ac de cardinalibus Prudentia, Iustitia, Fortitudine, Temperantia earumque adnexis Ven. Servæ Dei IOANNÆ D'ARC in gradu heroico, in casu et ad effectum de quo agitur, Rmi Cardinales SS. Ritibus præpositi et Patres Consultores, singuli suam protulere sententiam. Quibus suffragiis perpensis, Sanctissimus Dominus Pius PP. X a supremo edendo iudicio in præsens abstinuit, adstantes hortatus ut in re tam gravi divinum lumen expostularent.*

Hodierno vero die Deo Servatori sacro Se gentibus manifestanti per stellam, qui dies idem natalis fuit Ven. Servæ Dei IOANNÆ, futuræ olium quasi flammæ coruscantis et

célébré la messe, étant entré dans cette illustre salle du Vatican et ayant pris place au trône pontifical, a mandé les Révérendissimes cardinaux Séraphin Cretoni, préfet de la Sacrée Congrégation des Rites, et Dominique Ferrata, rapporteur de la Cause, ainsi que le R. P. D. Alexandre Verde, promoteur de la Foi, et moi, le secrétaire soussigné, et en leur présence il a proclamé solennellement : *Qu'il est certain que les vertus théologiques, la Foi, l'Espérance et la Charité envers Dieu et envers le Prochain, et les vertus cardinales, la Prudence, la Justice, la Force, la Tempérance, et celles qui leur sont connexes, ont été pratiquées par la Vénérable Serrante de Dieu, Jeanne d'Arc, au degré héroïque, dans le cas et pour l'effet dont il s'agit, de telle sorte qu'il peut être procédé à la formalité suivante, à savoir la discussion des quatre miracles.*

Et le Saint-Père a ordonné, le huitième jour des ides de janvier de l'année 1904, que ce décret fût publié et placé ensuite dans les actes de la Sacrée Congrégation des Rites.

SÉRAPHIN, cardinal CRETONI,
Préfet de la Sacrée Congrégation des Rites.

L. † S.

† DIOMÈDE PANICI,
archevêque de Laodicée,
Secrétaire de la Sacrée Congrégation des Rites.

in terrestri et in caelesti Hierusalem, idem SSmus Dominus, Sacro religiosissime peracto, nobiliorem hanc Vaticanam aulam ingressus et pontificio solio assidens, Rinos Cardinales accersivit Seraphinum Cretoni S. R. Congregationi Praefectum et Dominicum Ferrata Causae Relatorem; item R. P. D. Alexandrum Verde S. Fidei Promotorem et me infrascriptum Secretarium, iisque presentibus solemniter edixit: *ita constare de virtutibus theologalibus Fide, Spe, Caritate in Deum et in proximum ac de cardinalibus Prudentia, Iustitia, Fortitudine, Temperantia earumque adnexis Ven. Servae Dei IOANNAE D'ARC in gradu heroico, in casu et ad effectum de quo agitur, ut procedi possit ad ulteriora, hoc est ad quatuor miraculorum discussionem.*

Hoc autem Decretum in vulgus edi et in acta SS. Rituum Congregationis referri iussit VIII Idus Ianuarias, anno MDCCCIV.

SERAPHINUS Card. CRETONI,
S. R. C. Praefectus.

L. † S.

† DIOMEDES PANICI,
Archiep. Laodicen., S. R. C. Secretarius.

Après la lecture du décret, M^{sr} l'évêque d'Orléans remercia le Saint-Père en ces termes.

TRÈS SAINT-PÈRE,

C'est une obligation bien précieuse pour le dernier de vos fils dans l'Épiscopat, d'avoir à remercier Votre Sainteté du décret qu'Elle vient de rendre.

Ainsi se trouve affirmé, au tribunal chargé par Dieu même de protéger l'idéal de la moralité supérieure, que Jeanne, apparue en la fête de l'Étoile, a pratiqué héroïquement ces vertus qui contraignent l'admiration des philosophes : Prudence, Justice, Tempérance, Force ; et ces autres, qui excitent l'émulation des saints : la Foi, l'Espérance, la Charité, l'Humilité, la Pureté.

Très Saint-Père, oui ! soyez remercié d'avoir voulu inaugurer un pontificat, dont les débuts promettent tant de services à l'Église, par ce témoignage rendu à la sublime jeune fille, en laquelle s'incarne le plus hautement notre Patrie française.

Cette action de grâces, je l'offre au Pape : Au nom de mon diocèse : il a suivi le progrès de la Cause, depuis ses origines, avec l'intérêt le plus passionné.

Au nom de la France : les autels de Jeanne d'Arc ne sont-ils pas les seuls, qui, chez nous, ne connaissent pas d'athées ?

Au nom de l'Église : Église des terres sauvages, des continents anciens, des continents nouveaux. Près de huit cents de ses prélats, recteurs d'Université, chefs d'ordres, abbés, évêques, archevêques, patriarches, cardinaux, ont adressé des lettres postulatrices au Siège apostolique, tendant à obtenir de lui la Béatification de Jeanne.

Celle-ci est visiblement la plus fameuse et la plus populaire des Vénérables.

Parmi ces cardinaux, Saint-Père, oserai-je en distinguer un particulièrement ? Oserai-je, par exemple, remercier Pie X, au nom du patriarche de Venise, le cardinal Sarlo, lequel, en 1899, voulait bien faire instance près de Léon XIII, pour que la Cause de Jeanne eût un heureux succès ?

Des ouvriers de la première et de la seconde heure plusieurs ne sont plus. C'est la nécessaire mélancolie d'ici-bas, que les artisans disparaissent à mesure que l'œuvre avance.

Au-dessus de tous et de tout, Léon XIII : il nous témoigna une sympathie qui ne défailloit jamais ;

M^{SR} Dupanloup, chevalier de si nobles et si rudes batailles ;

Le cardinal anglais Howard, qui considéra comme un honneur d'accepter la « *ponenza* » de la Cause ;

Le cardinal Parocchi, puissant esprit servi par un verbe de flamme ;

Le cardinal Aloïsi-Masella, qui se plaisait à nous aider ;

Caprara, promoteur de la Foi, redoutable aux saints eux-mêmes, et bien plus que la justice de Dieu, j'espère ;

Alibrandi, duquel Parocchi disait qu'il fut un avocat de génie ;

M. Captier, le plus délié des postulateurs.

Pour ceux-là, j'implore de Votre Sainteté un souvenir. Il est juste qu'aujourd'hui quelque rayon fleurisse leur tombeau.

A eux, d'autres ont succédé.

A M^{sr} Dupanloup, le cardinal Coullié, avec le même zèle ;

Au cardinal Parocchi, le cardinal Ferrata, avec la même fermeté d'esprit ;

Au cardinal Aloïsi-Masella, le cardinal Cretoni, avec la même bienveillance ;

A Caprara, M^{sr} Verde, avec la même redoutable ingéniosité ;

A M. Captier, le P. Hertzog, avec les mêmes discrétions ;

A Alibrandi, MM. Minetti et Martini, avec la même science.

Pour eux, et pour moi, après eux, Saint-Père, une bénédiction, s'il vous plaît.

En retour, nous supplierons Jeanne d'attirer les faveurs de Jésus-Christ sur la personne auguste de son Vicaire.

Puisse aussi la bonne et chevaleresque enfant, — Votre Sainteté, qui aime notre pays, souffrira que de ce Vatican ma suprême parole, comme un suprême soupir, s'envole vers lui, — puisse Jeanne, dis-je, renouvelant un des beaux exploits de sa mortelle vie, obtenir à la France la paix sacrée des esprits et l'union des cœurs !

La France, Saint-Père, est si douce quand elle est unie ! et si humaine quand elle est pacifiée !

Allocution du Pape

Qu'elle soit un sujet de joie pour nous, dit-il, la Cause de la Vénérable Jeanne d'Arc, vierge ; cette humble fille, d'une naissance obscure, qui, pratiquant avec le plus grand zèle la vraie religion, fut tellement éminente dans l'exercice des vertus les plus sublimes, bien au-dessus de son âge et de sa condition, qu'elle alla jusqu'au sacrifice de sa vie, et brilla comme un astre nouveau, destiné à être la gloire non seulement de la France, mais aussi de l'Église universelle. Réjouissons-nous de ce que la vie de la Vénérable Jeanne d'Arc est pour nous un motif d'espérance, et fournit à ceux qui observent les choses humaines la confirmation de cette vérité, que le secours de la divine Providence ne nous fera jamais défaut, puisque sa bonté n'apparaît jamais autant que lorsque tout paraît sans ressource.

Soyons dans la joie, car la nation française, cette nation qui a accompli tant d'exploits généreux et porté dans des contrées si lointaines des bienfaits admirables, cette nation qui par les œuvres innombrables de son intrépide apostolat a amené les peuples barbares à la

lumière de la Foi et à la civilisation, trouve dans le souvenir des vertus et des services de la Vénérable Jeanne d'Arc l'occasion d'apprendre que son bien suprême, sa gloire principale, doit être de demeurer attachée à la religion catholique, de révéler sa sainteté, et de défendre ses droits, ainsi que sa liberté.

Et, bien que l'état des choses actuel laisse, hélas ! beaucoup à désirer sous ce rapport, que les enfants de la France, si chers à notre cœur, se réjouissent !

Au milieu des malheurs de toute sorte qui les affligent, ils trouveront dans la Vénérable Jeanne d'Arc un nouveau secours, et sa protection sera pour eux une source de bienfaits plus abondante de la part de la clémence divine.

Qu'ils en tirent surtout cet enseignement que la gloire du ciel ne s'obtient qu'au prix de grands efforts, au prix des souffrances, et même, s'il le faut, du mépris de la vie.

Ces considérations Nous entretiennent et Nous animent dans l'espoir que les vertus merveilleuses, pratiquées par les Vénérables nommés plus haut ¹, après leur avoir assuré au sein de l'Église triomphante une gloire insigne, leur seront un moyen d'obtenir, un jour, les honneurs suprêmes de l'Église militante.

Que cet événement si désiré soit placé sous les auspices de la bénédiction apostolique, que Nous accordons, du fond de Notre cœur, à tous ceux qui sont ici présents.

XII

L'EXAMEN DES MIRACLES. — LA SÉANCE DEVANT LE SAINT-PÈRE (24 NOVEMBRE 1908). — LA LECTURE DU DÉCRET (13 DÉCEMBRE). — ACTION DE GRACES DE M^{SR} L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS. — DISCOURS DU PAPE. — LETTRE DE S. ÉM. LE CARDINAL COULLIÉ, ARCHEVÊQUE DE LYON.

A propos de l'examen des miracles, qui était la dernière phase de la Cause, M^{SR} Touchet fait remarquer que plusieurs voyaient là son écueil.

Au dire des uns, il était impossible qu'il y eût des miracles. « Les miracles des saints, disaient ces théologiens improvisés, s'obtiennent

1. Les martyrs hongrois, les Vénérables Marc Crisin, Etienne Pongriacz et Melchior Grodecz. Le décret d'héroïcité de leurs vertus avait été proclamé dans la même séance, avant le décret relatif à Jeanne d'Arc.

devant leurs reliques. Or il n'y a pas de reliques de Jeanne d'Arc. » C'était, on le voit, péremptoire.

Au dire des autres, auxquels, naturellement, nulle confiance autorisée n'avait été faite, les faits proposés par le Tribunal d'Orléans ne seraient pas admis par Rome.

En réalité, sur les faits que nous avons proposés au jugement de la Congrégation, plusieurs ont été écartés, que nous tenions, et que, respectueusement, nous tenons encore pour miraculeux. Qu'ils aient été écartés, cela prouve simplement la juste sévérité des médecins et des théologiens romains. Ce n'est pas celui qui écrit ces lignes qui s'en plaindra. Il ne lui déplait nullement de faire pareille constatation.

Trois ont été retenus. Je les ai racontés dans ma lettre pastorale du 7 janvier dernier ; je n'y reviendrai pas.

La séance antépréparatoire, où se discutèrent les miracles, fut présidée par le cardinal Ferrata, le mardi 12 novembre 1907.

La séance préparatoire, sous la même présidence, se célébra le 9 juin 1908.

La séance devant le Saint-Père, le 24 novembre de la même année.

La lecture du décret sur les miracles eut lieu le 13 décembre.

Ce dimanche 13 décembre, à onze heures, dans la salle du Consistoire, furent, en effet, promulgués le décret sur les miracles obtenus par l'intercession de la Vénérable Jeanne d'Arc, et, en même temps, trois autres décrets déclarant que les procédures avaient été exactement suivies dans les Causes de Béatification du V. de Capillas, dominicain espagnol, protomartyr de la Chine ; du V. Père Eudes, fondateur de la Congrégation des Eudistes ; enfin, des martyrs des missions étrangères, Cuénot, Vénard, Néron, Néel, plus une trentaine de convertis de la Cochinchine, de la Chine et de l'Annam.

La salle du Consistoire était remplie. Des Espagnols, des Anglais, des Italiens, des Français en grand nombre s'y étaient donné rendez-vous. Une couronne de prélats et de chefs d'Ordres entouraient le trône pontifical. Sur des sièges à part se tenaient S. Ém. le cardinal secrétaire d'État, lequel, malgré ses lourdes obligations, avait voulu nous honorer de sa présence ; le cardinal Cretoni, préfet des Rites ; le cardinal Ferrata qui fut le lumineux, énergique et inlassable défenseur et ponent de la Cause de Jeanne d'Arc ; le cardinal Vivès y Tuto, cardinal de Curie pour l'Espagne ; enfin le cardinal Lecot, dont tous admiraient la verte vieillesse ; et il était si près d'une fin qui laisse tant de regrets à l'Église de France !

1. S. Ém. le Cardinal Lecot mourut le 19 décembre 1908, à Chambéry, en revenant de Rome.

Après la lecture des décrets, nous adressâmes au Saint-Père un remerciement, soit au nom des représentants des Causes autres que celle de Jeanne d'Arc, soit en notre nom personnel pour la Cause de notre Vénérable.

Mais il importe peu de notre discours ¹.

Ce qui importe hautement à votre attention religieuse, c'est celui que Sa Sainteté daigna nous adresser. Le Pape, qui est admirablement éloquent, le prononça d'ailleurs avec une vigueur et une majesté qui ne sortiront jamais de notre mémoire.

Le pasteur d'âmes, celui auquel furent confiés les agneaux et les brebis, s'y révèle à chaque ligne ; tantôt excitant d'un mot vif les courages abattus, tantôt consolant d'un mot tendre les douleurs trop légitimes, tantôt faisant luire le rayon d'espérance au-dessus des fronts assombris ; toujours simple, cordial, émouvant, apostoliquement hardi, et saintement inspiré.

On a vraiment senti, à cette heure, par la parole de son Vicaire, ce que pouvait être la parole du Christ, ou celle de saint Paul, écho tout rapproché de Jésus ; — on a senti ce qu'est la *parole de Dieu*.

Quand le Saint-Père eut fini, des applaudissements enthousiastes éclatèrent.

Décret sur les miracles obtenus par l'intercession de la Vénérable Jeanne-d'Arc. (Cause orléanaise de Béatification et Canonisation de la Vénérable Servante de Dieu, la vierge Jeanne d'Arc, appelée la Pucelle d'Orléans.)

SUR LA QUESTION

S'IL CONSTE DES MIRACLES, ET DESQUELS, DANS LE CAS ET POUR L'EFFET DONT S'AGIT ?

De même que le nom, devenu immortel, de la Pucelle d'Orléans, et qui sera bientôt inscrit au catalogue des Bienheureux du Ciel, témoigne de la puissance divine, *qui choisit ce qui est faible dans le monde pour confondre ce qui est fort* (I Cor., I, 27) ; de même il condamne la lâcheté de ces

DECRETUM AURELIANENS. BEATIFICATIONIS ET CANONIZATIONIS
VEN. SERVÆ DEI JOHANNÆ DE ARC VIRGINIS
AURELIANENSIS PUELLÆ NUNCUPATÆ

Super dubio : *An, et de quibus miraculis constet in casu et ad effectum de quo agitur ?*
Immortalitati traditum nomen Aurelianensis Puellæ, mox inscribendum albo Beatorum cælitum, quemadmodum testis est divinæ potentiæ que *infirmis mundi elegit ut*

1. Ce discours est publié plus bas, page 63.

hommes qui, feignant un faux amour de la patrie, ne s'occupent que de leurs propres affaires, sur les ruines de la société et de la religion. Que ceux-là se rappellent qu' « il est d'un chrétien d'agir et de souffrir vaillamment » ; et il ne s'agit pas seulement des hommes ; car, plus d'une fois, une femme a été suscitée de Dieu « *pour délivrer son peuple, en acquérant elle-même un nom impérissable* » (I Mach., vi, 44). Ce sont de ces prodiges de sainteté guerrière que Dieu a renouvelés dans cette autre Sulamite, en qui « *verrez-vous autre chose que des rassemblements de camps ?* » (Cant. G., vii, 4). Ils s'en étonnent « *ces hommes vains, dépourvus de la science de Dieu* », alors que les autres, inspirés de son esprit, leur crient : « *Venez et voyez les œuvres de Dieu* ». (Ps. LXV, 5). « *L'arc des forts a été brisé et les faibles ont été ceints de force* » (I Reg., ii, 4).

Le siège d'Orléans menaçait d'entraîner dans un prochain désastre la ville et la fortune du roi de France, Charles VII. Dans cette extrémité, à Domremy, petite ville distante de près de trois cent mille pas du tumulte de la guerre, la voix de l'archange saint Michel, prince de la Milice céleste, se fit entendre à une fille inconnue, toute occupée de la garde de son troupeau et de ses devoirs de religion et de piété, et, comme autrefois, à Judas Machabée, elle lui dit : « *Prends cette sainte épée, don de Dieu ; avec elle tu briseras les ennemis de mon peuple d'Israël* » (II Mach., xv, 16). Jeanne résista d'abord à cet appel, et ce n'est qu'après redoublement des voix qu'elle s'en ouvrit à ses parents. Mais, comme elle ne pouvait ni se persuader à elle-même ni convaincre personne qu'elle fût appelée à prendre les armes et à conduire le roi à Reims, pour y être sacré, Dieu, « *qui donne la force à celui qui est fatigué et redouble la vigueur de celui qui est défailant* » (Is., xl, 29), dota à ce

confundat fortia (I. Cor. i, 27), ita etiam eorum damnat socordiam, qui, patriæ amore incontenti, non alia negotia nisi sua gerunt super civitatis et religionis ruinis. Hi meminerint : « *agere ac pati fortia christianorum esse* » ; nec virorum tantum : hanc semel excitatam a Deo fuisse mulierem, *ut liberaret populum suum et acquireret sibi nomen æternum* (I. Mach. vi, 44). Hujusmodi prodigia quasi armatæ sanctitatis Deus instauravit in hac altera Sulamite, in qua *quid videbis nisi choros castrorum ?* (Cant. G. vii, 4). Stupent in his *vani homines, quibus non subest scientia Dei*, clamantibus ceteris, quibus est intellectus : *Venite et videte opera Dei* (Ps. lxxv, 5). — *Arcus fortium superatus est et infirmi urcincli sunt robore* (I Reg. ii, 4).

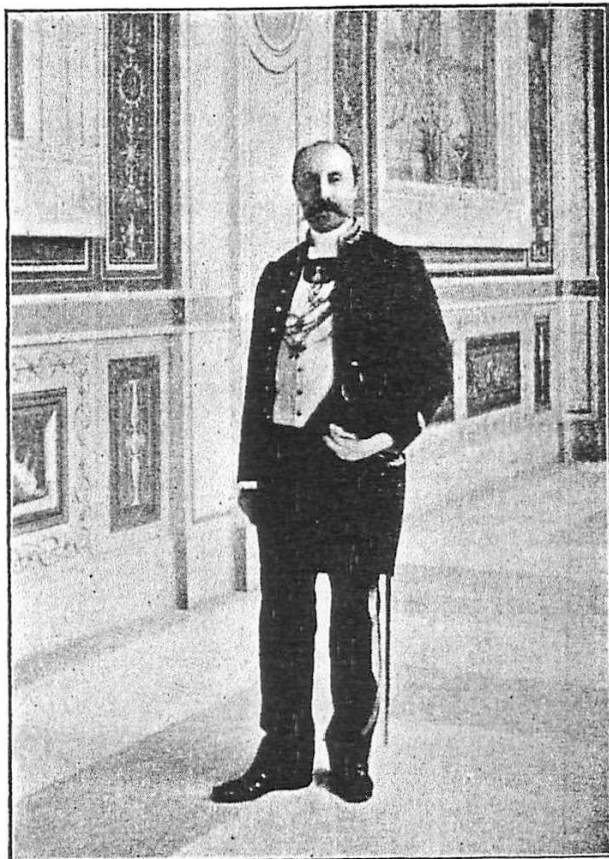
Aureliarum oppugnatio jam trahebat præcipiti casu et ipsam urbem et Caroli VII et Gallie regis fortunam. Extremis iis in angustiis, Domremensi in oppido, quod aberat a sede tumultus millia passuum prope tercenta, ignotæ puellæ gregi pascendo et religionis ac pietatis officiis intentæ, audita est cælestis militiæ principis Michaelis vox, qualis olim insonuit Judæ Machabæo : *Arcipe sanctum gladium, munus a Deo, in quo dejecit adversarios populi mei Israel* (II. Mach. xv, 16). Restitit primo JOHANNA, nec nisi post repetitas voces rem tandem aperuit parentibus. Cum vero nec alii nec ipsa sibi suaderet invitari se posse ad arma capienda ducendumque regem consecrandum Rheimis, Deus qui *dat lasso virtutem, et his qui non sunt fortitudinem et robur multiplicat*

point cette jeune fille ignorante, de sagesse, de science, d'habileté dans l'art de la guerre et de connaissance des choses sacrées, que personne ne put plus douter que la mission de sauver son peuple ne lui eût été divinement confiée. C'est pourquoi, poussée par une mystérieuse inspiration, joignant les armes matérielles au bouclier spirituel de la foi, revêtue du costume d'un chef guerrier, et l'épée à la main, elle monte à cheval, chasse les ennemis, vole à la victoire, conduit le roi Charles dans la ville de Reims pour y être oint de la consécration royale. Et cela fait, elle acquit une couronne digne du ciel, ayant été livrée au feu du bûcher par des hommes, qui étaient surtout les ennemis du Saint-Siège apostolique et qui ne pouvaient supporter d'avoir été vaincus par une jeune fille.

Quoique la vie de la Vénérable Jeanne ait toujours paru un prodige continu et que la renommée de sa sainteté et de ses hauts faits se soit répandue au point qu'on pouvait dire d'elle comme de Judith :

« Parmi tous les peuples qui entendront ton nom, le Dieu d'Israël sera glorifié à cause de toi » (Jud., XIII, 31); cepen-

dant il a plu à la divine Providence de confirmer par de nouveaux miracles le jugement de l'Église sur l'héroïcité des vertus de la Vénérable



M. le professeur Lapponi, médecin de Sa Sainteté Léon XIII et de Sa Sainteté Pie X, examinateur de l'un des miracles.

(Is. XL. 29), rudem virginem ea sapientia, doctrina, rei militaris peritia et occultarum rerum scientia donavit, ut jam ambigeret nemo, quin populi salus esset ipsi divinitus credita. Quare arcano quodam acta spiritu, cum fidei scuto mortalia arma conjungens, bellici ducis induta vestes gladioque districto, equum conscendit, hostes fundit, ad victoriam advolat, Carolum regem ad Rhe mensem urbem delucit regia consecratione inungendum. Quibus absolutis, dignam celo lauream est consecuta, data igni cremanda ab hominibus Apostolicæ Sedi maxime infensis, nimis ægre ferentibus se a puella devictos.

Etsi Ven. JOHANNÆ vita perpetuum fuerit visa prodigium, ejusque fama sanctitatis ac rerum gestarum vulgata sic esset, ut impertita Judith laus ipsi conveniret : *In omni gente, quæ audierit nomen tuum, magnificabitur super te Deus Israel* (Jud. XIII, 31); ni-

Pucelle. Une enquête minutieuse a été faite sur trois d'entre eux, et les pièces du procès ont été revues et approuvées par la Sacrée Congrégation des Rites.

Le premier miracle, par ordre de présentation, eut lieu dans la maison d'Orléans des Sœurs de l'Ordre de Saint-Benoît, en 1900. La Sœur *Thérèse de Saint-Augustin*, qui souffrait, depuis trois ans, d'un ulcère à



M. le professeur Turcimeï, médecin examinateur de l'un des miracles.

l'estomac, avait vu son mal faire de tels progrès que, ayant perdu tout espoir de guérison, elle s'appêtait à recevoir les derniers sacrements des mourants. Mais voici que, le dernier jour d'une neuvaine faite pour implorer le secours de la Vénérable Jeanne, elle se lève de son lit, assiste au saint sacrifice de la messe, absorbe sans difficulté de la nourriture et reprend ses anciennes occupations, ayant été subitement et complètement guérie.

Le second miracle arriva en 1893, dans la petite ville de *Faverolles*¹. *Julie Gauthier de Saint-Norbert*, de la Congrégation de la Providence souffrait, depuis plus de dix ans, d'un ulcère poreux

éréthistique incurable au sein gauche. Tourmentée d'indicibles douleurs et ayant perdu, au bout de quinze ans, tout espoir de

hilominus divine Providentiæ placuit Ecclesiæ judicium de virtutibus in gradus summo ejusdem Ven. Puellæ novis miraculis confirmare. Super horum tria, accurata inquisitio peracta est tabularum judiciales a SS. Rituum Congregatione recognita ac probatæ sunt.

Primum accidit miraculum, ordine propositionis, in Aurelianensi domo Sororum Ordinis S. Benedicti, anno mcm. Soror Teresia a S. Augustino ulcere in stomacho per triennium divexata, præcipiti in dies morbo, atque omni spe sanationis abjecta, extrema morientium sacramenta erat receptura. Ecce autem ultimo die institutæ novendialis supplicationis ad implorandam opem Ven. JOHANNÆ, mane lectulo surgit, sacro adest, libere vescitur, ad pristina munia redit, illico perfecteque sanata.

Alterum contigit miraculum anno mccccxiii, in oppido Faverolles. Julia Gauthier a S. Norberto e Congregatione Providentiæ, annum supra decimum insanabili ulcere fun-

1. Diocèse d'Evreux.

guérison, soutenue par huit jeunes filles, elle s'avance péniblement jusqu'à l'église pour implorer le secours de la Vénérable Jeanne. Elle l'implora, et le jour même elle se sentit sur-le-champ complètement guérie, à la stupéfaction des médecins et des autres personnes présentes.

C'est la Sœur *Jeanne-Marie Sagnier*, de la congrégation de la Sainte-Famille, qui fut l'objet du troisième miracle, dans la petite ville de *Fruges*¹, en 1891. Depuis trois mois déjà, elle souffrait de douleurs intolérables dans les deux jambes, des ulcères et des abcès s'étant produits qui augmentaient tous les jours ; et les médecins, n'y pouvant rien, avaient diagnostiqué une ostéopériostite chronique tuberculeuse. Mais Jeanne d'Arc, invoquée, apporta un secours inespéré, le cinquième jour des prières faites à cette intention ; car, ce jour-là, la malade se leva, soudainement et parfaitement guérie.

De ces trois miracles, un triple examen a eu lieu : le premier, dans la séance antépréparatoire tenue dans le palais du Révérendissime cardinal Ferrata, rapporteur de la Cause, le premier des ides de novembre de l'année dernière ; le second, dans la réunion préparatoire convoquée au Vatican le 15 des ides de juin de l'année courante ; le troisième, enfin, dans l'assemblée générale tenue en présence de S. S. le Pape Pie X, le 8 des calendes de décembre de la même année ; dans cette assemblée fut posée par ledit Révérendissime Cardinal Dominique Ferrata, la question : « *S'il conste des miracles, et desquels, dans le cas et pour l'effet dont s'agit* ». Les Révérendissimes Cardinaux et Pères consultants ayant répondu que les trois miracles plus haut relatés étaient certains, le Saint-Père, après avoir pris tous les suffrages, remit à un autre jour son su-

goso erectistico in sinu sinistro laborabat. Ineffabilibus doloribus cruciata quindecim annis, præcisa omni spe salutis, sibi adscitis octo puellis, gradum difficilem molitur usque ad templum ut Ven. JOHANNÆ opem imploraret. Imploravit ipsoque die e vestigio integreque sanata se sensit, obstupescens medicis, ceterisque qui aderant.

Tertium expertamiraculum anno MDCXCXI, in oppido Fruges, Soror Joanna Maria Sagnier e Congregatione S. Familiæ. Trinense jam spatium atrocissimis doloribus in utroque crure vexabatur, subortis in diesque crescentibus ulceribus et abcessibus, nihilque proficientibus medicis qui de osteo-periostite chronica tuberculari agi judicarent. Sed insperatam attulit salutem invocata JOANNA DE ARC, die ab institutis precationibus quinto, quo die ægrota mane surrexit ex improviso perfecteque sanata.

De his tribus miraculis instaurata triplex actio est : prima in antepreparatorio cœtu in ædibus Revmi Cardinalis Dominici Ferrata Causæ Relatoris, habito idus novembres superioris anni ; altera in preparatorio conventu ad Vaticanum coacto, quinto idus junias volventis anni ; tertia denique in generali consessu coram SSimo D. N. Pio PP. X octavo calendis decembres ejusdem anni congregato, in quo a memorato Revmo Cardinali Dominico Ferrata propositum est dubium : *An, et de quibus miraculis constet in casu et ad affectum de quo agitur?* Cui dubio quum Revmi Cardinales et Patres Consultores constare respondissent, SSimus Pater, libenter exceptis omnium suffragiis, su-

1. Diocèse d'Arras.

prême jugement, prenant le temps pour lui et pour les autres de solliciter les lumières divines dans une si grave affaire.

Aujourd'hui, troisième dimanche de l'Avent du Seigneur Jésus, le Très Saint-Père, après avoir pieusement célébré le saint sacrifice dans sa chapelle domestique, s'étant rendu dans la grande salle Vaticane et, ayant pris place au trône pontifical, fit approcher les Révérendissimes Cardinaux Séraphin Cretoni, Préfet de la Sacrée Congrégation des Rites, et Dominique Ferrata, avec le R. P. Alexandre Verde, promoteur de la Sainte Foi, et moi, secrétaire soussigné, et en leur présence, il prononça par décret solennel « *qu'il constitue de trois miracles* » : le premier, « *celui de la guérison instantanée et parfaite de la Sœur Thérèse de Saint-Augustin d'une ulcération chronique de l'estomac* » ; le second, « *celui de la guérison instantanée et parfaite de la Sœur Julie Gauthier de Saint-Norbert, d'un ulcère poreux éréthistique au sein gauche* » ; le troisième, « *celui de la guérison instantanée et parfaite de la Sœur Jeanne-Marie Sagnier, d'une ostéopériostite chronique tuberculeuse* ».

Il a ordonné que ce décret fût publié et inséré dans les actes de la Sacrée Congrégation des Rites ; ides de décembre 1908.

SÉRAPHIN, cardinal CRETONI,
Préfet de la S. C. des Rites.

DIOMÈDE PANICI,
archevêque de Laodicée,
Secrétaire de la S. C. des Rites.

L. † S.

premium judicium suum distulit in alium diem, spatium sibi ceterisque sumens exposcendi superni luminis in tam gravi negotio.

Hodierno vero die, Dominica III Adventus D. N. Jesu, Idem SSImus Pater, sacro devotissime perlitato in domestico Sacello, ad nobiliorem aulam Vaticanam digressus ac pontifico solio assidens, ad Se accivit Revmos Cardinales Seraphinum Cretoni S. R. C. Præfectum et Dominicum Ferrata, una cum R. P. Alexandro Verde, Sanctæ Fidei Promotore, meque infrascripto a Secretis, iisque adstantibus solemnî Decreto sanxit : *Constare de tribus miraculis : de primo : Instantanæ perfectæque sanationis Sororis Teresiæ a S. Augustino a chronica ulcératione stomachi : de altero : Instantanæ perfectæque sanationis Sororis Juliæ Gauthier a S. Norberto ab ulcere fungoso eretistico in sinu sinistro ; de tertio : Instantanæ perfectæque sanationis Sororis Joannæ Mariæ Sagnier ab osteo-periostite chronica tuberculari.*

Hoc autem Decretum in vulgus edi et in Acta SS. RR. Congregationis referri jussit, idibus decembribus anno MDCCCCVIII.

SERAPHINUS, card. CRETONI,
S. R. C. Præfectus.

† DIOMEDES PANICI.
Archiep. Laodicen. S. R. C. Secretarius.

L. ✠ S.

Action de grâces de M^{SR} l'évêque d'Orléans à Sa Sainteté le Pape Pie X après la promulgation du Décret sur les miracles de la Vénérable Jeanne d'Arc¹.

TRÈS SAINT-PÈRE,

Chez nous, là-bas, au cher Pays, quand reviennent mars et avril, c'est, dans les ciels dont on ne saurait dire s'ils appartiennent à l'hiver qui s'en va ou bien au printemps qui approche, la bataille du soleil avec les nuées ; et le laboureur, suivant l'issue, tantôt grelotte sur ses sillons, tantôt relève allègrement la tête.

O Père ! ô laboureur intrépide des sillons de Dieu ! qu'il nous serait précieux que le cher Pays n'eût jamais contristé vos horizons avec ses nuages glacés !

Hélas !...

Au moins, nous permettez-Vous de penser qu'en cette heure, faite très bonne par Votre Suprême Autorité, nous ne vous apportons que du soleil sans mélange de bourrasque et de froidure ?

Du front de trente-six Vénérables, en effet, Votre geste auguste de Pontife approche de très près la couronne des Bienheureux. On ne la voit pas encore : on l'entrevoit déjà.

Or, de ces trente-six, un seul n'est pas de chez nous. Le Vénérable François de Capillas sortit de là fière et catholique Espagne. Moine du grand ordre des Docteurs et des Prêcheurs, il est le protomartyr de cette Chine terrible qui but parfois du sang chrétien jusqu'à s'enivrer, jamais, croirait-on, jusqu'à se désaltérer.

Les trente-cinq autres sont, ou beaucoup, ou tout à fait, de France.

Ils sont nôtres les Cuenot, les Vénard, les Néel, les Néron. Ils sont les disciples de notre École polytechnique du martyr, le sublime Séminaire des Missions étrangères.

Ils sont nôtres, les candides convertis chinois, vierges, catéchistes, mères, artisans. La Chine leur mit du sang aux veines et le leur redemanda. La France leur apprit à le verser dans la résignation et dans l'amour.

Il est nôtre, le Père Eudes. Mystique profond, missionnaire inlassable, créateur de séminaires, réformateur du clergé, sauveur de mil-

1. Dans la même séance du dimanche 13 décembre avaient été promulgués trois décrets concernant le V. Eudes, le V. François de Capillas, les VV. Vénard, Néron, Néel, Cuenot, des Missions étrangères, et leurs compagnons.

liers de repenties, secours, autant que Belzunce, des cholériques; il a laissé à ses fils et à ses filles des traditions d'apostolique vaillance dont aucune n'a été perdue.

Elle est nôtre, enfin, l'incomparable enfant, pure comme les lis ici-bas, lumineuse comme les étoiles là-haut, gaie, spirituelle, brave comme une épée de chevalier; aimante de la Vierge, de l'Eucharistie, des saints, comme un chérubin; confiante en le Pape, auquel elle appela dans ses détresses, compatissante aux pauvres, aux malades, aux blessés, aux infirmes, comme une Sœur de Charité. Elle est nôtre, celle qui fut la merveille de notre histoire nationale, la merveille de toute histoire nationale; celle dont la vie s'épanouit en si divins contrastes; la guerrière qui ne frappa jamais de l'épée; l'orante recueillie parmi la dissipation des camps; la vierge sans corruption parmi la licence des armées; la simple d'esprit qui déjoua une légion de docteurs; la patriote qui sauva un royaume, un peuple, un roi, et mourut seule, abandonnée du roi, du peuple, du royaume; la sainte qui finit sur un bûcher; la maudite et la presque adorée; la détestée de quiconque hait Dieu : Jeanne d'Arc!

Déjà, Saint-Père, le 6 janvier 1904, Vous avez décrété que nous la tiendrions pour un modèle des plus héroïques vertus. Aujourd'hui, Vous affirmez que Dieu a contresigné ce jugement par des miracles exposés fidèlement, débattus longuement, établis sagement.

Merci, Saint-Père!

Merci au nom des Éminentissimes Cretoni et Ferrata, qui ont beaucoup travaillé pour la Cause, pour toutes les Causes présentées en ce moment. Merci au nom de S. Ém. le cardinal secrétaire d'État, lequel, malgré la lourde charge de ses travaux, veut bien nous faire le haut honneur de sa présence. Merci au nom des officiers de la Sacrée Congrégation des Rites, des avocats et des postulateurs. Merci au nom du maître général des Dominicains, très cher à mon diocèse; du général des Eudistes; du supérieur général des Missions étrangères de Paris. Merci au nom de S. Ém. le cardinal archevêque de Bordeaux, qui représente ici, avec tant d'autorité, les évêques de France. Merci au nom de la ville d'Orléans, jamais oublieuse, mais plus particulièrement attentive depuis une trentaine d'années que les procès se succèdent. Merci au nom de la France catholique. A cette heure, quoique de loin, elle est toute autour de Votre Sainteté. Merci au nom des Patries, de quelque nom qu'elles soient : en couronnant Jeanne, Vous couronnez l'idéal du patriotisme. Merci au nom de l'Église entière. Les autels de Jeanne auront des dévots dans tout l'univers.

Saint-Père, daignez nous dire qu'il Vous plaît que la France Vous pré-

sente tant de Bienheureux, et spécialement cette Bienheureuse-là ; qu'à ce signe Vous retrouvez le génie de celle que Léon XIII appelait « la très noble nation », missionnaire, généreuse, chevaleresque. Daignez nous dire que ce Vous est une joie qu'il en soit ainsi, et que ce nous doit être une espérance.

Et l'histoire, qui Vous a proclamé déjà le Pape des courageuses initiatives, Vous proclamera le Pape de la plus courageuse des héroïnes : le Pape de Jeanne d'Arc.

Ah ! si le cher Pays de là-bas consentait, dans ses masses profondes, à réadorer ce Dieu qui transparaît si évidemment dans Jeanne ; si encore, sous l'influence de celle qui fut guerrière, mais tout autant pacificatrice, il voulait, s'il imposait à tous ses enfants, bien unis, Saint-Père, sur le terrain patriotique, nous tenons à l'affirmer dans ce Vatican qui est le plus haut lieu du monde, mais trop cruellement divisés sur le terrain religieux, s'il imposait, dis-je, une ère de liberté, dans laquelle les catholiques trouveraient la paix d'aujourd'hui et les garanties de demain !... O Jeanne, glaive et arc-en-ciel de la France, voilà une œuvre digne de toi.

Rêve !... Qui sait ?...

Saint-Père, bénissez ce rêve ; bénissez-nous.

Discours prononcé par le Souverain Pontife en réponse à l'adresse de M^{sr} l'Évêque d'Orléans.

Je suis reconnaissant, Vénérable Frère, à votre cœur généreux qui voudrait me voir travailler dans le champ du Seigneur toujours à la lumière du soleil, sans nuage ni bourrasque. Mais vous et moi nous devons adorer les dispositions de la divine Providence qui, après avoir établi son Église ici-bas, permet qu'elle rencontre sur son chemin des obstacles de tout genre et des résistances formidables. La raison en est d'ailleurs évidente : l'Église est militante et, par conséquent, dans une lutte continuelle. Cette lutte fait du monde un vrai champ de bataille et de tout chrétien un soldat valeureux qui combat sous l'étendard de la Croix. Cette lutte a commencé avec la vie de notre Très Saint Rédempteur, et elle ne finira qu'avec la fin même des temps. Ainsi il faut tous les jours, comme les preux de Juda au retour de la captivité, d'une main repousser l'ennemi et de l'autre élever les murs du temple saint, c'est-à-dire travailler à se sanctifier.

Nous sommes confirmés dans cette vérité par la vie même des héros auxquels sont consacrés les décrets qui viennent d'être publiés. Ces héros sont arrivés à la gloire, non seulement à travers de noirs nuages et des

bourrasques passagères, mais à travers des contradictions continuelles et de dures épreuves qui sont allées jusqu'à exiger d'eux, pour la foi, le sang et la vie.

Je ne puis nier pourtant que ma joie est, en effet, bien grande en ce moment : car, en glorifiant tant de saints, Dieu manifeste ses miséricordes à une époque de grande incrédulité et d'indifférence religieuse ; car, au milieu de l'abaissement si général des caractères, voici que s'offrent à notre imitation ces âmes religieuses qui, pour témoigner de leur foi, ont donné leur vie ; car, enfin, ces exemples viennent en effet, pour la plus grande part, Vénérable Frère, de votre pays, où ceux qui détiennent les pouvoirs publics ont déployé ouvertement le drapeau de la rébellion et ont voulu rompre à tout prix tous les liens avec l'Église.

Oui, nous sommes à une époque où beaucoup rougissent de se dire catholiques, beaucoup d'autres prennent en haine Dieu, la foi, la révélation, le culte et ses ministres, mêlent à tous leurs discours une impiété railleuse, nient tout et tournent tout en dérision et en sarcasmes, ne respectent même pas le sanctuaire de la conscience. Mais il est impossible que devant ces manifestations du surnaturel, quelle que soit leur volonté de fermer les yeux en face du soleil qui les éclaire, un rayon divin ne finisse pas par pénétrer jusqu'à leur conscience et, serait-ce même par la voie du remords, les ramener à la foi.

Ce qui fait encore ma joie, c'est que la vaillance de ces héros doit ranimer les cœurs alanguis et timides, peureux dans la pratique des doctrines et des croyances chrétiennes, et les rendre forts dans la foi. Le courage, en effet, n'a de raison d'être que s'il a pour base une conviction. La volonté est une puissance aveugle quand elle n'est pas illuminée par l'intelligence ; et on ne peut marcher d'un pas sûr au milieu des ténèbres. Si la génération actuelle a toutes les incertitudes et toutes les hésitations de l'homme qui marche à tâtons, c'est le signe évident qu'elle ne tient plus compte de la parole de Dieu, flambeau qui guide nos pas et lumière qui éclaire nos sentiers : *Lucerna pedibus meis verbum tuum et lumen semitis meis* (Ps. 118).

Il y aura du courage quand la foi sera vive dans les cœurs, quand on pratiquera tous les préceptes imposés par la foi ; car la foi est impossible sans les œuvres, comme il est impossible d'imaginer un soleil qui ne donnerait point de lumière et de chaleur. Cette vérité a pour témoins les martyrs que nous venons de célébrer. Car il ne faut pas croire que le martyre soit un acte de simple enthousiasme, qui consiste à mettre la tête sous la hache pour aller tout droit en Paradis. Le martyre suppose le long et pénible exercice de toutes les vertus, *omnimoda et immaculata munditia*.

Et, pour parler de celle qui vous est connue plus que tous les autres, — la Pucelle d'Orléans, — dans son humble pays natal comme parmi la licence des armes, elle se conserve pure comme les anges; fière comme un lion dans tous les périls de la bataille, elle est remplie de pitié pour les pauvres et pour les malheureux. Simple comme un enfant dans la paix des champs et dans le tumulte de la guerre, elle demeure toujours recueillie en Dieu, et elle est tout amour pour la Vierge et pour la sainte Eucharistie, comme un chérubin, — vous l'avez bien dit. Appelée par le Seigneur à défendre sa patrie, elle répond à sa vocation pour une entreprise que tout le monde, et elle tout d'abord, croyait impossible; mais ce qui est impossible aux hommes est toujours possible avec le secours de Dieu.

Que l'on n'exagère pas par conséquent les difficultés, quand il s'agit de pratiquer tout ce que la foi nous impose pour accomplir nos devoirs, pour exercer le fructueux apostolat de l'exemple que le Seigneur attend de chacun de nous : *Unicum mandavit de proximo suo*. Les difficultés viennent de qui les crée et les exagère, de qui se confie en lui-même et non sur les secours du Ciel, de qui cède, lâchement intimidé par les railleries et des dérisions du monde; par où il faut conclure que, de nos jours plus que jamais, la force principale des mauvais, c'est la lâcheté et la faiblesse des bons, et tout le nerf du règne de Satan réside dans la mollesse des chrétiens.

Oh ! s'il m'était permis, comme le faisait en esprit le prophète Zacharie, de demander au divin Rédempteur : « Que sont ces plaies au milieu de vos mains? *Quid sunt plagæ istæ in medio manuum tuarum?* » La réponse ne serait pas douteuse : « Elles m'ont été infligées dans la maison de ceux qui m'aimaient : *His plagatus sum in domo eorum qui diligebant me* » ; par mes amis qui n'ont rien fait pour me défendre et qui, en toute rencontre, se sont rendus complices de mes adversaires. Et à ce reproche qu'encourent les chrétiens pusillanimes et intimidés de tous les pays ne peuvent se dérober un grand nombre de chrétiens de France.

Cette France fut nommée par mon vénéré prédécesseur, comme vous l'avez rappelé, Vénérable Frère, la très noble nation, missionnaire, généreuse, chevaleresque. A sa gloire, j'ajouterai ce qu'écrivait au roi saint Louis le Pape Grégoire IX : « Dieu, auquel obéissent les légions célestes, ayant établi, ici-bas, des royaumes différents, suivant la diversité des langues et des climats, a conféré à un grand nombre de gouvernements des missions spéciales pour l'accomplissement de ses desseins. Et, comme autrefois, il préféra la tribu de Juda à celles des autres fils de Jacob, et comme il la gratifia de bénédictions spéciales, ainsi il choisit la France de préférence à toutes les autres nations de la terre pour la protection de la foi catholique et pour la défense de la liberté religieuse. Pour ce motif,

continue le Pontife, la France est le royaume de Dieu même, les ennemis de la France sont les ennemis du Christ. Pour ce motif, Dieu aime la France parce qu'il aime l'Église qui traverse les siècles et recrute les légions pour l'éternité. Dieu aime la France qu'aucun effort n'a jamais pu détacher entièrement de la cause de Dieu. Dieu aime la France, où en aucun temps la foi n'a perdu de sa vigueur, où les rois et les soldats n'ont jamais hésité à affronter les périls et à donner leur sang pour la conservation de la foi et de la liberté religieuse. » Ainsi s'exprime Grégoire IX.

Aussi, à votre retour, Vénérable Frère, vous direz à vos compatriotes que, s'ils aiment la France, ils doivent aimer Dieu, aimer la foi, aimer l'Église, qui est pour eux tous une mère très tendre, comme elle l'a été de vos pères. Vous direz qu'ils fassent trésor des testaments de saint Remi, de Charlemagne et de saint Louis, — ces testaments qui se résument dans les mots si souvent répétés par l'héroïne d'Orléans : « Vive le Christ qui est le roi des Francs ! »

A ce titre seulement, la France est grande parmi les nations : à cette clause, Dieu la protégera et la fera libre et glorieuse ; à cette condition, on pourra lui appliquer ce qui, dans les livres saints, est dit d'Israël : « Que personne ne s'est rencontré qui insultât à ce peuple, sinon quand il s'est éloigné de Dieu : *Et non fuit qui insultaret populo isti, nisi quando recessit a cultu Domini Dei sui.* » (Du livre de Judith, V, 17.)

Ce n'est donc pas un rêve que vous avez énoncé, Vénérable Frère, mais une réalité ; je n'ai pas seulement l'espérance, j'ai la certitude du plein triomphe.

Il mourait, le Pape martyr de Valence, quand la France, après avoir méconnu et anéanti l'autorité, proscrit la religion, abattu les temples et les autels, exilé, poursuivi et décimé les prêtres, était tombée dans la plus détestable abomination. Deux ans ne s'étaient pas écoulés depuis la mort de celui qui devait être le dernier Pape, et la France, coupable de tant de crimes, souillée encore du sang de tant d'innocents, tourne dans sa détresse les yeux vers celui qui, élu Pape par une sorte de miracle, loin de Rome, prend à Rome possession de son trône, et la France implore avec le pardon l'exercice du divin pouvoir que, dans le Pape, elle avait si souvent contesté ; et la France est sauvée. Ce qui parait impossible aux hommes est possible à Dieu.

Je suis affermi dans cette certitude par la protection des martyrs qui ont donné leur sang pour la foi, et par l'intercession de Jeanne d'Arc qui, vivante dans le cœur des Français, répète aussi, sans cesse, au ciel la prière : « Grand Dieu, sauvez la France ! »

L'heureuse nouvelle de la conclusion du procès des miracles fut accueillie en France avec la plus vive allégresse. Ne pouvant citer ici toutes les lettres par lesquelles NN. SS. les évêques la communiquèrent officiellement aux fidèles, nous citerons du moins celle de S. Ém. le cardinal Coullié, archevêque de Lyon : elle respire, avec une tendre piété pour Jeanne, puisée au cœur paternel de M^{sr} Dupanloup, la joie de voir enfin terminée une œuvre que le successeur immédiat du grand évêque d'Orléans avait poursuivie avec une si belle ardeur.

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

Il y a quinze ans, tandis que, sur l'ordre de Léon XIII, Nous quittions le siège d'Orléans pour prendre en main le gouvernement de ce grand et si beau diocèse de Lyon, Nous avions la consolation de vous apporter la nouvelle de l'Introduction de la Cause de Béatification de Jeanne d'Arc, dont le souci Nous avait demandé quinze années de labeurs et Nous avait procuré de si douces jouissances de l'âme en la compagnie de la Pucelle d'Orléans. Pendant quinze années, Nous avons dû étudier sa vie et suivre sa mission divine, depuis les premiers appels de ses Voix jusqu'aux angoisses et au supplice de son martyre.

Et presque à notre arrivée parmi vous, ayant reçu de Rome le décret qui la déclarait Vénérable, Nous invitons les fidèles des deux diocèses d'Orléans et de Lyon à se réjouir dans le Seigneur¹. Nous laissons alors, après cette première étape parcourue, le noble travail de la glorification de Jeanne, entre les mains de notre successeur.

M^{sr} Touchet, évêque d'Orléans, à son tour, y a dépensé quinze années de constant labeur, et voici que ses admirables travaux sont aujourd'hui couronnés du succès attendu, et que la dernière étape est sur le point d'être achevée. Nous vous communiquons le décret de Rome qui affirme la réalité des miracles opérés par l'intercession de Jeanne d'Arc. C'est le dernier procès heureusement conclu ; c'est le dernier pas à faire avant que la grande voix du Saint-Père prononce l'oracle qui nous permettra de rendre publiquement un culte à l'héroïne libératrice de la France, à notre chère sainte qui peut la sauver encore.

1. De septembre 1893 à juillet 1894, S. Ém. le cardinal Coullié, archevêque de Lyon, fut administrateur apostolique du diocèse d'Orléans, et c'est en cette qualité qu'il présida, le 8 mai 1894, les belles fêtes qui furent célébrées pour la première fois en l'honneur de la Vénérable Jeanne d'Arc. Le panégyrique traditionnel fut prononcé par son Ém. le cardinal Lecot, archevêque de Bordeaux ; plus de vingt archevêques et évêques français assistèrent à ces fêtes, dont l'éclat ne fut surpassé que par celles de la Béatification.

C'est bien là de quoi renouveler, à plus juste titre encore, les enthousiastes actions de grâces d'il y a quinze ans; c'est là pour nous la plus grande joie, en même temps que le plus légitime espoir.

Vous n'ignorez point, nos très chers Frères, que dans les causes de Béatification introduites devant le Tribunal du Souverain Pontife, après que l'on a établi d'une manière indiscutable l'héroïcité des vertus des serviteurs de



M^r Coullié, évêque d'Orléans.

Dieu que l'on désire voir élever sur les autels, il est indispensable de prouver aussi, par des documents sans réplique, l'intervention surnaturelle de ces saints personnages en des miracles authentiques.

Quand il s'agissait de Jeanne d'Arc, il aurait pu sembler que le miracle éclatant qu'a été sa vie tout entière aurait dispensé d'exiger, pour sa Béatification, qu'elle opérât encore d'autres miracles après sa mort. Rien, en effet, dans cette admirable vie, ne fut conduit par d'autres ressorts que l'action divine, visible à tous les regards.

Bien plus que les héroïnes d'Israël qui recueillirent tant d'enthousiastes éloges de la part de leur peuple et des lèvres mêmes de l'Esprit-Saint; bien plus que les Dé-

bora, les Judith, Jeanne la Pucelle accomplit une carrière merveilleuse, et chacune de ses actions fit éclater l'intervention miraculeuse du Christ qui aime les Francs.

Et cependant, la Sainte Église exige davantage encore et elle ne se contente jamais, pour poser sur le front des Bienheureux la couronne dont elle est, de par Dieu, la dispensatrice, des miracles qu'ils ont accomplis durant leur vie sur la terre. Il faut qu'après leur mort, Dieu signale leur sainteté par des faits qui portent le caractère certain du miracle; il faut ici la signature de Dieu lui-même, si bien que la Sainte Église ne puisse se prononcer qu'avec une entière certitude.

Or, il a plu, en effet, à la Providence divine de faire éclater, en ces derniers temps, la sainteté de Jeanne, en plusieurs miracles opérés par son intercession. Parmi ces miracles, trois ont été surtout retenus par les juges de la S. Congrégation. Ils ont été étudiés de près, appuyés sur des témoignages qui ont été discutés à fond, selon toutes les exigences de la science la plus rigoureuse, et voici que, dans le décret que Nous vous communiquons aujourd'hui, ces faits merveilleux sont énumérés et déclarés de vrais miracles.

Elle est donc enfin heureusement terminée, nos très chers Frères, cette longue série de procès canoniques, entreprise, il y a plus de trente années, par le grand évêque d'Orléans, M^{gr} Dupanloup ! Elle va prendre fin cette attente émue qui Nous fit tant de fois solliciter les prières des fidèles ! Et bientôt, Nous en avons l'assurance expresse, « il sera inscrit au catalogue des Bienheureux du Ciel, le nom devenu immortel de la Pucelle d'Orléans ! »

Déjà Nous pressentons, de par les communications qu'a bien voulu nous en donner le Saint Pontife Pie X, que se célébrera à Rome, dans les premiers mois de l'année qui s'approche, la solennelle Béatification de Jeanne. Ah ! nos très chers Frères, réjouissons-nous dès cette heure et redoublons nos prières.

Sachons mêler à nos actions de grâces un sentiment de vive espérance. Jeanne sauva jadis la France épuisée, dévorée par l'étranger qui avait envahi ses provinces, anéantie par les divisions de ses fils et les égarements de ses princes. Ayons confiance ! Ce qu'elle fit autrefois, elle peut le faire encore. Aujourd'hui certes, il y a « grande pitié » en notre Patrie bien-aimée. Tant de divisions, tant de haines, tant de ruines attristent nos âmes ! Jeanne la Pucelle, Jeanne la Sainte va se lever sur nous et elle étendra sur le pays aux abois son épée qui ne sut répandre le sang ! Et bataillant à la tête des fidèles vaillants, elle obtiendra de Dieu la victoire !

XIII

LE DÉCRET « DE TUTO » (24 JANVIER 1909). — ALLOCUTION DU PAPE.
LETTRE DE S. S. PIE X A M^{gr} L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS (7 FÉVRIER)

Nous touchons au terme de cette sainte procédure et voici le dernier acte qui l'acheva.

Le 12 janvier 1909, en assemblée générale de la Congrégation des Rites et devant S. S. Pie X, le cardinal Ferrata posa la question suivante :

« Les vertus héroïques de la Vénérable servante de Dieu, Jeanne d'Arc, ayant été constatées, trois miracles opérés par son intercession étant certains, peut-on en sécurité procéder à sa Béatification solennelle? » Chacun des cardinaux et des consultants présents émit son vote.

Le Souverain Pontife, conformément à la tradition des Rites, s'abstint d'exprimer son avis, différant son jugement et avertissant ceux qui étaient présents d'implorer pour un objet aussi grave les lumières du Ciel.

Le dimanche 24 janvier, Sa Sainteté réunissait de nouveau les officiers de la Sacrée Congrégation et à onze heures, après avoir approuvé les miracles proposés pour la canonisation de Clément Hofbauër, en présence de S. Ém. le cardinal Ferrata, de plusieurs prélats, dont M^{sr} Ireland, archevêque de Saint-Paul-du-Minnesota, M^{sr} Bonnet évêque de Viviers, et M^{sr} Gilbert, le Pape approuva qu'on procédât à la Béatification solennelle de Jeanne.

L'Évangile de ce dimanche 24 rapportait le fait du lépreux et du paralytique guéris par Notre-Seigneur. Pie X en prit texte pour rappeler « à la Société lépreuse et paralytique » ce qu'il lui faut pour se guérir et échapper aux calamités qui la menacent, revenir à Dieu. Puis le premier de tous, comme pasteur et chef suprême du troupeau du Christ, il invoqua Clément Hofbauër et Jeanne d'Arc.

Décret exprimant qu'il est licite de procéder à la Béatification de la Vénérable Jeanne d'Arc. (Cause orléanaise de Béatification et Canonisation de la Vénérable servante de Dieu, la vierge Jeanne d'Arc, appelée la Pucelle d'Orléans.)

Sur ce doute : Preuve étant faite des vertus et de trois miracles, peut-on procéder sûrement à la Béatification solennelle de cette Vénérable servante de Dieu?

Les héros, qui brillent de la gloire des armes, obtiennent auprès des hommes un grand renom et une haute considération. Toutefois il est rare que leurs trophées ne soient pas ternis soit par l'injustice de leur cause, soit par l'abus de la victoire, soit enfin par le prix excessif de cette victoire elle-même, payée de beaucoup de larmes. Le plus beau de tous les triomphes

DECRETUM AURELIANEN. BEATIFICATIONIS ET CANONIZATIONIS VEN. SERVÆ DEI
JOANNE DE ARC VIRGINIS AURELIANENSIS PUELLE NUNCUPATÆ.

Super dubio : *An, stante approbatione virtutum et trium miraculorum tuto procedi possit ad solemnem eiusdem Ven. Servæ Dei Beatificationem?*

Virorum, qui militari laude antecellunt, etsi summa sit apud homines opinio ac dignitas, nihilominus vix accidit ut eorum non sint obscurata trophæa, sive propter causam inique susceptam, sive propter abusum victoriæ, sive denique ob hanc ipsam nimis magno emptam planeque luctuosam. Pulcherrimus omnium triumphus illorum

appartient à ceux qui ont appris à se vaincre eux-mêmes et à déclarer la guerre à leurs passions ; ensuite, s'il leur faut aussi prendre les armes de la terre, ils puisent dans la religion toute leur force et toute leur énergie, chantant avec le Prophète royal : « *Qu'une armée campe contre moi, mon cœur ne craindra pas* » (Ps. XXVI). L'étendard de l'admirable vierge Jeanne d'Arc rayonne donc du plus pur éclat, et on pourrait y inscrire cette devise : *Cadet Assur in gladio non viri* (Is., xxxi, 8), « *Assur tombera sous un glaive qui n'est pas celui d'un homme* », mieux encore que : *Gesta Dei per Francos*, « les actions divines sont accomplies par les Francs ». En effet, pour son peuple fidèle, « *le Seigneur a choisi de nouveaux combats* » (Juges, V, 8), il a envoyé à la bataille une fille du peuple, et, « *c'est du haut du ciel qu'on a combattu* » (Ib., V, 20) contre les ennemis de la France.

Ceux qui, enlevant tout caractère divin aux grandes actions de la magnanime et très pieuse Pucelle d'Orléans, les jugent à la mesure des moyens humains, paraissent ignorer assurément et la sainteté de cette jeune fille, et les exploits inouïs accomplis par elle : sainteté et exploits se soutiennent en effet réciproquement. Or, dans l'intérieur de sa maison et dans la garde de son troupeau, comme dans le tumulte des camps, la Vénérable servante de Dieu, Jeanne d'Arc, « *avait une grande crainte du Seigneur, et il n'y avait personne qui dit une seule parole à son désavantage* » (Judith, VIII, 8). Dans son innocence et sa modestie, unies à toutes les autres vertus, « *elle invoqua le Seigneur qui fait des prodiges, qui donne la victoire, non selon la puissance des armes, mais, comme il lui plaît, à ceux qui en sont dignes* » (II Mach., xv, 21). Et au milieu de la licence des armées, sa vertu ne souffrit pas la moindre atteinte, car elle était protégée par son céleste gardien, comme on lit dans Judith (XIII, 20) : « *Son ange m'a gardée quand je suis sortie d'ici, et quand je*

est, qui sibi primum imperare suisque cupiditatibus inferre bellum didicerunt; deinde, si oportuerit arma etiam terrena conferre, vires omnes nervosque ab religione sumunt, cum regio vate canentes : *Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum* : (Ps. xxvi). Purissima igitur luce renidet admirandæ virginis Arcensis vexillum, in quo non tam inscribi possit « *Gesta Dei per Francos* », quam potius : *Cadet Assur in gladio non viri* (Is. xxxi, 8). Pro fideli enim gente, *nova bella elegit Dominus* (Jud. v. 8), immissaque in aciem filia plebis contra hostes gallici nominis *de cælo dimicatum est* (Ib. v. 20).

Qui res gestas magnanimæ pietissimæque puellæ Aurelianensis omni exuunt divinæ virtutis instinctu, ad humanæ tantum opis facultatem eas dimittentes, hi profecto ignorare videntur, hinc que fuerit feminae sanctitas, hinc que patrata per ipsam inaudita facinora; utraque res enim altera alterius ope confirmatur. Venerabilis autem Dei serva IOANNA, tum intra domesticos parietes atque in custodia gregis tum in castrorum tumultu, *timebat Deum valde, nec erat qui loqueretur de illa verbum malum* : (Judith. VIII, 8). In sua vero innocentia et modestia, cum reliquarum comitatu virtutum, *prodigia facientem Dominum invocavit, qui, non secundum armorum potentiam, sed, prout ipsi placet, dat dignis victoriam* (II Mach. XV, 21). Nec in media militari licentia quidquam detrimenti passa est eius virtus, cælesti custode ipsam protegente, ut in

demeurais là-bas, et quand je suis revenue ici. » Si nous examinons en outre les qualités qui lui ont fait accomplir une œuvre inouïe pour une femme : la science militaire, la sagacité, le conseil, la connaissance de tant de choses, surtout des choses divines, l'art de pénétrer les secrets, enfin tous les dons d'en-haut que rappelle Isaïe (XLV, 3) : « *Je te donnerai des trésors cachés et des richesses enfouies dans le secret* » : il nous paraîtra évident que tout cela est l'œuvre du ciel, et qu'il a été dit de cette humble fille par le Seigneur pour la confusion de l'orgueil humain : « *Je ferai une merveille pour ce peuple, un prodige étrange, surprenant.* » (Is., XXIX, 14.)

Cette vierge si remarquable a vécu dans la mémoire des hommes et dans la gloire du siècle, comme en témoignent les honneurs qui lui ont été rendus jusqu'ici. Mais aujourd'hui qu'elle doit être ajoutée aux bienheureux habitants du ciel, elle sera pour nous d'une utilité beaucoup plus grande, en obtenant pour la patrie, qu'elle a si bien servie, la force de la foi antique, pour l'Église catholique, qu'elle a toujours beaucoup aimée, la consolation de voir revenir à elle tant de ses enfants égarés. Cependant, Dieu confirmant par de nouveaux prodiges la renommée d'une si éclatante sainteté, après la publication du décret approuvant le haut degré de ses vertus, la Cause fut reprise de nouveau, et une enquête particulière fut faite sur trois miracles obtenus de Dieu par l'intercession de sa Vénérable servante Jeanne d'Arc, miracles qu'a reconnus S. S. Pie X par un décret rendu aux ides de décembre de l'année dernière.

Un seul point restait à examiner, en vertu des statuts de ce Tribunal sacré : les honneurs des Bienheureux pouvaient-ils être rendus *sûrement* à la Vénérable servante de Dieu, Jeanne d'Arc ? Aussi, dans une assemblée générale de la Sacrée Congrégation des Rites tenue en présence de

Iudith. XIII, 20 : Custodiuit me angelus eius, et hinc euntem et ibi commorantem et inde huc revertentem. Quod si adiuncta spectentur singula, quibus ipsa non muliebri opus absolvit, sive militaris prudentia, sagacitas, consilium, sive multiplex rerum cognitio, præsertim divinarum, sive arcanorum prospicientia, sive cetera denique superna dona iuxta illud Isaïæ XLV, 3 : dabo tibi thesauros absconditos et arcana secretorum : en omnia profecto divinitus acta esse patebit, de humilique puella, ad humane confusionem superbiæ, fuisse dictum a Domino : admirationem faciam populo huic miraculo grandi et stupendo (Is. XXIX, 14).

Insignis hæc Virgo vixit adhuc in ore hominum usque ad secularis celebritatis honores ei recens exhibitos. Nunc vero beatis addenda cælicolis, multo nobis vivet utilior, impetratura patriæ suæ, de qua optime meruit, robur antiquæ Fidei ; catholicæ autem Ecclesiæ, cuius fuit studiosissima, solamen ex reditu tot errantium filiorum. Interim, Deo confirmante novis prodigiis famam tantæ sanctitatis, post editum decretum de approbatione virtutum in gradu summo, agitata iterum causa est et peculiaris instituta questio super tribus miraculis a Deo per Ven. Dei Servam IOANNAM patratis, de quibus SSImus D. N. Pius PP. X decreto edito idibus decembribus superioris anni constare edixit.

Unum supererat, iuxta sacri huius Fori statuta, inquirendum : utrum Beatorum Cælitum honores Ven. Servæ Dei IOANNÆ DE ARC *Tuto* decerni possent. Itaque in generali

S. S. Pie X, la veille des ides de janvier de cette année, le T. R. Dominique Ferrata, rapporteur de la Cause, a proposé le doute suivant : *Preuve étant faite des vertus et de trois miracles peut-on procéder SUREMENT à la Béatification solennelle de la Vénéralle servante de Dieu, Jeanne d'Arc?* Les Révérendissimes cardinaux et les Pères consultants émirent séparément leurs suffrages; mais le Très Saint-Père s'abstint de faire connaître son avis et remit son jugement définitif à un autre jour, demandant à ceux qui étaient là d'implorer les lumières du ciel en une affaire aussi grave.

Aujourd'hui enfin, jour très heureux, en la solennité de la divine Famille de Jésus, Marie et Joseph, Notre Très Saint-Père, ayant pieusement offert le saint Sacrifice dans sa chapelle privée, se rendit dans la noble salle Vaticane, et siégeant au trône pontifical, fit venir à lui les Révérendissimes cardinaux Séraphin Cretoni, préfet de la Sacrée Congrégation des Rites, et Dominique Ferrata, rapporteur de la Cause, ainsi que le R. P. Alexandre Verde, promoteur de la Foi, et moi-même, secrétaire soussigné. Sa Sainteté prononça solennellement en leur présence qu'on peut procéder **SUREMENT** à la *Béatification solennelle de la Vénéralle servante de Dieu, Jeanne d'Arc.*

Elle ordonna que ce décret fût de droit public, qu'il fût inséré dans les actes de la Sacrée Congrégation des Rites, et que les Lettres apostoliques concernant la solennité de la Béatification, qui doit avoir lieu, dès qu'il sera loisible, en la basilique patriarcale du Vatican, fussent expédiées sous le sceau de plomb; ce neuvième jour des calendes de février de l'an mil neuf cent neuf.

SÉRAPHIN, cardinal CRETONI,
Préfet de la S. C. des Rites.

L. † S.

DIOMÈDE PANICI,
archevêque de Laodicée,
Secrétaire de la S. C. des Rites.

conventu SS. RR. Congregationis habito coram SSmo D. N. Pio Papa X, pridie idus ianuarias volventis anni, Rmus Cardinalis Dominicus Ferrata, Causæ Relator, discutiendum dubium proposuit : *An, stante approbatione virtutum et trium miraculorum, Tuto procedi possit ad solemnem Ven. Servæ Dei IOANNÆ DE ARC Beatificationem.* Rmi Cardinales et PP. Consultores, suffragium singuli ediderunt. SSmus vero Pater, ab aperienda mente Sua abstinuit distulitque supremum iudicium in alium diem, monitis qui aderant, ut in re tam gravi cæleste lumen implorarent.

Tandem hodierno lætissimo die, per solemnia divine Familie Iesu, Mariæ, Joseph. Idem SSmus Pater, Sacra Hostia pientissime litata in domestico Sacello, nobiliorem aulam Vaticanam ingressus ac pontificio solio assidens, ad Se accersivit Rmos Cardinales Seraphinum Cretoni S. RR. Congregationi Præfectum et Dominicum Ferrata, Causæ Relatorem, una cum R. P. Alexandro Verde S. Fidei Promotore, meque infrascripto a Secretis, iisque adstantibus solemniter pronunciavit : *Tuto procedi posse ad solemnem Ven. Servæ Dei IOANNÆ DE ARC Beatificationem.*

Hoc autem Decretum publici iuris fieri, in acta SS. Rituum Congregationis referri, litterasque Apostolicas sub plumbo de Beatificationis solemnibus in patriarchali Basilica Vaticana, ubi primum licuerit habendis, expediti iussit, nono calendæ februaryas anno millesimo noningentesimo nono.

SERAPHINUS, card. CRETONI,
S. R. C. Præfectus.

L. ✠ S.

† DIOMEDES PANICI,
Archiep. Laodicen. S. R. C. Secretarius.

Allocution du Pape

Aucune consolation n'est comparable à celle que j'éprouve chaque fois qu'avec l'aide du Seigneur, je puis décréter l'honneur des autels pour ceux de mes frères qui, ayant laissé sur la terre le parfum de leurs vertus, manifestent leur puissance dans le ciel par les prodiges qu'il plaît au Seigneur d'accorder à leur intercession. Et cette joie intime m'est donnée, en ce jour, par la publication des décrets qui rangent parmi les saints le Bienheureux Clément Hofbauër, prêtre de la religieuse congrégation du Très Saint Rédempteur, et, parmi les Bienheureux, la Pucelle d'Orléans, la Vénérable Jeanne d'Arc : j'ai, en effet, la douce confiance que, comme ils travaillèrent l'un et l'autre et comme ils combattirent, pèlerins dans le monde, pour le triomphe de la Foi, ainsi leurs prières obtiendront que la société se repente et qu'en reconnaissant ses fautes graves, elle répare ses manifestations d'incrédulité et les injures lancées publiquement contre Dieu lui-même.

L'Évangile de ce dimanche propose à notre méditation le deuxième miracle opéré par le divin Rédempteur : en descendant de la montagne, Jésus rencontra un pauvre lépreux qui se prosterna à ses pieds et lui fit cette prière : *Domine, si vis, potes me mundare*. Et Jésus, ayant étendu la main, le toucha et lui dit : Je le veux, sois guéri. Et, sur le champ, la lèpre de cet homme disparut. Puis, comme Jésus était entré à Capharnaïm, un centurion alla le trouver et il l'implora en ces termes : Seigneur, mon serviteur est couché, atteint de paralysie, dans ma maison et il souffre cruellement. Et Jésus lui dit : Je viendrai et je le guérirai. Mais le centurion, plein de confusion, lui répondit en ces termes : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. Alors, Jésus dit au centurion : Va, et qu'il te soit fait comme tu as cru. Et au même moment le serviteur fut guéri.

Or, nous avons précisément besoin de la puissante intercession des saints pour que la lépreuse et paralytique société présente reconnaisse le mal qu'elle commet et qu'elle recoure à Dieu, pour qu'il la sauve de la ruine. Ingrate aux bienfaits largement répandus sur elle, sourde aux tendres invitations de qui voudrait la voir sur la route du bien, elle en est arrivée à ce point de méconnaître Dieu non seulement dans les grâces dont il la favorise, mais encore dans les châtiments dont il la flagelle : châtiments regardés comme des phénomènes inexorables de la nature. Par suite, plus de Dieu dans les assemblées et les parlements, parce qu'on a honte de le nommer ; plus de Dieu dans l'école, si ce n'est pour

le tourner en dérision et pour le blasphémer; plus de Dieu dans les familles laïcisées; plus de Dieu, en somme, dans la société, qui, sortie de tutelle, n'a plus besoin de guide. Par suite, une jeunesse qu'avec la soi-disant liberté de pensée ou de conscience on forme à l'athéisme; une presse sans pudeur qui multiplie ses victimes et qui accumule les ruines; des beaux-arts transformés eux-mêmes en instruments de corruption. Par suite, les bons tournés en dérision à cause de leur fidélité aux lois divines, considérées désormais comme des restes de superstition et d'ignorance; les ministres de Dieu en butte aux sarcasmes et entravés dans leurs œuvres d'humanité et de bienfaisance elle-même; la religion enfin persécutée par le despotisme sectaire jusque dans les derniers asiles qui lui restaient: dans les églises.

Oh! saint Clément; oh! BIENHEUREUSE JEANNE, priez Dieu pour que cette pauvre lépreuse qu'est la société présente, couverte de la tête aux pieds de plaies fétides et dévorée de gangrène, pour que cette paralytique, qui, dans ses tremblements et ses soubresauts, ne peut faire un pas dans la route du bien, reconnaisse ses torts et retourne à Dieu qui, seul, peut la guérir. Que Dieu entre dans les esprits et qu'il les éclaire; qu'il entre dans les cœurs et qu'il les purifie; qu'il entre dans les familles, dans les écoles, dans les ateliers, et qu'il les sanctifie. Qu'il entre dans la société qui lui appartient de droit, et qu'il y entre triomphant, appelé par la foi et par l'amour, reconnu et béni de ceux qu'il aura vaincus. Les vaincus de Dieu ne sont pas comme les esclaves traînés derrière le char triomphal des conquérants terrestres, mais ce sont les régénérés à la liberté, à la vraie liberté de la pensée dans la foi divine, à la liberté de la conscience dans le saint amour de Dieu, à la liberté véritable qui se trouve seulement là où est l'esprit du Seigneur. *Ubi spiritus Dei, ibi libertus.*

Clément, Jeanne, priez pour nous!

M^{SR} l'évêque d'Orléans ayant remercié le Très Saint-Père du décret *de Tuto*, rendu le 24 janvier, dans la Cause de Jeanne d'Arc, Sa Sainteté a daigné lui adresser la lettre autographe suivante.

A notre Vénérable Frère Stanislas, évêque d'Orléans, Orléans.

PIE X, PAPE

VÉNÉRABLE FRÈRE,

Salut et Bénédiction apostolique.

Nous avons ressenti une grande joie de votre dernière lettre qui,

d'abord, Nous apportait vos remerciements, et surtout Nous donnait de vraiment bonnes nouvelles.

Nous sommes heureux, sans doute, du bonheur que vous cause ce que Nous avons fait et ce que Nous ferons très prochainement, en vertu de Notre autorité apostolique, pour l'honneur de Jeanne d'Arc. Il Nous semble, en effet, que vous y avez vu Notre souci très particulier du salut des âmes. Mais, ce qui Nous réjouit davantage, c'est ce que vous ajoutiez : à savoir que les paroles, prononcées par Nous peu auparavant dans cette Cause, ont provoqué chez vous un élan très désiré des cœurs. Nous sommes également heureux qu'il se prépare des solennités sacrées à la gloire de la magnanime Vierge, solennités qui, par les soins des évêques, vont être célébrées auprès de Nous avec un grand concours de Français, et dans toute la France, avec le zèle le plus ardent de vos concitoyens. De pareilles fêtes on peut attendre partout des fruits excellents de piété. Pour rendre ceux-ci encore plus abondants, vous avez raison de le penser, il ne serait pas sans opportunité que des prédications, faites partout, vinssent affermir le peuple de France dans la pratique de la foi et de la vie chrétienne. Ce dessein Nous agréa merveilleusement, et Nous ne désirons rien tant que de le voir se réaliser.

En attendant, comme gage des dons célestes, Nous vous accordons de tout cœur, à vous, Vénérable Frère, à votre clergé et à votre peuple, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 7 février 1909, la sixième année de Notre Pontificat.

PIE X, *Pape.*

XIV

CONCLUSION. — L'ANNONCE DES FÊTES DE LA BÉATIFICATION

La lettre pastorale de M^{sr} l'évêque d'Orléans se termine par un cri de joie qu'il adresse à la France, à la ville d'Orléans, à ses deux vénérés prédécesseurs, M^{sr} Dupanloup et S. Ém. le cardinal Coullié, qui ont si bien travaillé pour Jeanne.

Notre-Seigneur Jésus-Christ aidant, et Sa Sainteté Pie X le voulant ainsi, le 18 avril prochain, dans Saint-Pierre de Rome, parmi l'exultation de la Basilique immense, aux acclamations de NN. SS. les évêques, des prêtres, des fidèles venus de France, « la vierge fière comme un lion

dans les périls de la bataille, et remplie de pitié pour les pauvres et les malheureux ; simple comme une enfant dans la paix des champs et le tumulte des armées ; toujours recueillie en Dieu ; tout amour, — comme un chérubin ! — pour la Vierge et pour la Sainte Eucharistie¹ », sera proclamée, chantée, vénérée comme une sainte. Son image flottera, glorieuse, là-haut, dans le voisinage de la chaire de saint Pierre. Celle qui en appela tant au Pape, en 1431, et dont le tribunal inique étouffa la voix, recevra justice du Pape. La prophétie, citée par Morosini et attribuée à sainte Catherine : « Un jour, tu seras comblée parmi les vierges du Paradis », sera accomplie. La damnée de Rouen sera la sainte de la France !

Gloire à toi, Bienheureuse Jeanne, ô notre amie, ô notre sœur !

Réjouis-toi, France ! Vois donc la plus noble incarnation de ton esprit, de ton courage, de ton cœur, couronnée non pas seulement des lauriers que décernent les hommes, mais de l'auréole que décerne Dieu.

Réjouis-toi, ville d'Orléans ! Que tes vieilles milices bourgeoises qui connurent la Libératrice et l'aidèrent de leurs bras et de leur enthousiasme ; que tes antiques échevins avec leur corps de ville ; que les maires modernes² avec leurs conseillers municipaux, qui voulurent s'associer à la postulation de M^{sr} Dupanloup ; que les artisans honnêtes, que les savants, que les hommes de bien, dévots de père en fils à la Pucelle ; que les historiens, les orateurs, qui ont tant travaillé sur Jeanne ; que les prêtres, les évêques, gardiens du feu sacré à travers les âges, trépassent dans leurs tombes.

Réjouissez-vous, pasteurs et fidèles de tant de diocèses ! enfants,

1. PIE X. Discours du 13 janvier 1909.

2. M. de Lévin, maire d'Orléans, écrivait à M^{sr} Dupanloup ce qui suit :

DÉPARTEMENT

DU LOIRET

—

MAIRIE

D'ORLÉANS

—

MONSIEUR,

Orléans, le 16 mai 1874.

« Vous m'avez fait l'honneur de me demander de désigner l'un de nos concitoyens digne de vous assister en notre ville dans l'œuvre si grande à laquelle vous vous consacrez pour notre glorieuse Jeanne d'Arc.

« Je viens proposer, à cet effet, à Votre Grandeur, M. Collin, inspecteur général des Ponts et Chaussées, ancien Conseiller municipal, membre de nos Sociétés savantes.

« On ne peut trouver réunis à un plus haut degré les solides principes, le savoir, la sûreté de jugement, le dévouement.

« Vous connaissez depuis longtemps M. Collin, Monseigneur, et je suis certain que vous partagez mes sentiments.

« Daignez agréer, Monseigneur, l'assurance de ma haute et respectueuse considération.

« Le Maire d'Orléans,

« Signé : A. DE LÉVIN. »

jeunes filles de tant de maisons d'éducation et de tant de catéchismes, inconnus de tant de paroisses, membres de la famille de Jeanne, vous tous qui avez voulu vous associer, par l'offrande d'une prière et quelquefois par l'offrande d'une obole, — dont Jeanne mieux que moi vous remerciera, — au succès de la noble Cause.

Réjouis-toi, ô grand évêque! que tes amis couchèrent comme un athlète endormi, après quelque dur labeur, dans l'ombre du drapeau de Jeanne. Le jour, que tu avais si ardemment désiré, si efficacement préparé, a lui.

Qu'il se réjouisse, le révérend cardinal-archevêque de Lyon! car il fut en tout le digne continuateur de M^{sr} Dupanloup, mais plus encore en cette œuvre de la Béatification de Jeanne qu'en aucune autre.

Agenouillez-vous, femmes de France! agenouillez-vous, femmes de tous les pays! jeunes filles de France! jeunes filles de tous les pays! Saluez celle qui est la splendeur virginale, la perfection sublime, l'honneur immaculé de votre sexe.

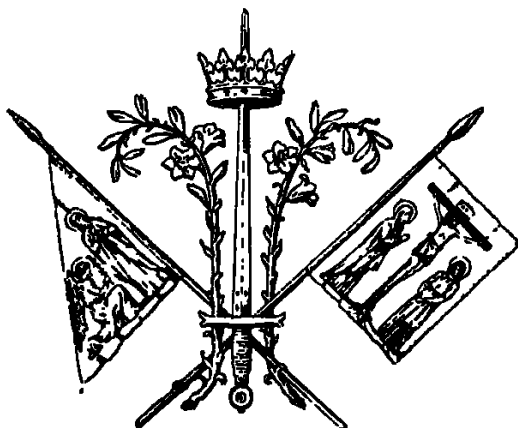
Agenouillons-nous, hommes! agenouillons-nous, croyants, agenouillons-nous, même incroyants. Incroyants, vous vénérerez la force, le martyr, le patriotisme, l'invincible courage animant le cœur d'une angélique enfant; croyants, nous aussi nous vénérerons ces mâles vertus, mais de plus nous vénérerons la foi, la charité, la piété, la pureté, la douceur, l'humilité, toutes ces fleurs d'Évangile dont l'incroyance elle-même ne contestera ni la beauté, ni le parfum.

Oui! oui! que tout front se découvre; que toute tête s'incline; que toute épée de soldat s'abaisse pour le salut; que toute patrie incline ses étendards!

Jeanne ne peut monter plus haut.

Du bucher elle est parvenue à l'autel!...

† STANISLAS, évêque d'Orléans.



PREMIÈRE PARTIE

ROME

(18-22 avril 1909)

*« Je m'en rapporte à Dieu et à notre Saint-Père
le Pape ».*

(Réponse de Jeanne d'Arc à ses juges.)

I

LES PÈLERINS DE ROME. — LES ÉVÊQUES DE FRANCE.

Dès qu'il fut décidé par S. S. Pie X que les fêtes de la Béatification seraient célébrées le 18 avril, il y eut partout en France un mouvement qui, de tous les diocèses et de tous les rangs de la société, emporta vers Rome des milliers de pèlerins. « Allons à Rome ! » fut, pendant la première quinzaine d'avril, le cri des catholiques français. Et, dès le commencement de la semaine sainte, de nombreux groupes de voyageurs avaient afflué dans la Ville éternelle. Ceux-là étaient les privilégiés, car ils devaient y séjourner plus longtemps et passer les heures les plus saintes de l'année chrétienne dans les sanctuaires où tant de souvenirs rendent plus sensibles à la foi et à la piété les mystères de la Cène, de la Passion et de la Résurrection du Sauveur.

Les autres, et c'était le plus grand nombre, n'arrivèrent à Rome que dans les premiers jours de la semaine de Pâques. Combien furent-ils qui s'y rassemblèrent avant le 18 avril ? Plus de quarante mille. Si l'on ajoute à ce nombre des pèlerins la foule d'étrangers ou d'Italiens que la curiosité, la sympathie ou la piété avaient amenés en même temps à Rome, il ne sera pas exagéré de dire que près de cent mille hommes y étaient réunis pour assister à la glorification de notre Jeanne d'Arc.

Nos pèlerins français étaient entrés en Italie par toutes les routes qui, de France, y conduisent : ceux-ci, venant du Nord et du Nord-Est, par le Simplon ; ceux-là, venant du Nord-Ouest, de l'Ouest et du Centre, par le mont Cenis ; d'autres, venant du Sud-Ouest, du Midi ou du Sud-Est, par Vintimille : grande et pacifique invasion qui ne voulait pas, comme au temps de Charles VIII ou de Bonaparte, conquérir la terre italienne, mais faire un acte de foi au tombeau des Apôtres et remercier le Pape qui allait béatifier notre Libératrice.

Pèlerins catholiques, ils étaient conduits par leurs évêques et les chefs de soixante-trois diocèses de France et des colonies s'étaient mis à leur tête. Voici leurs noms :

M^{sr} Bonnefoy, archevêque d'Aix.
 M^{sr} du Vauroux, évêque d'Agen.
 M^{sr} Touzet, évêque d'Aire.
 M^{sr} Le Roy, évêque d'Alinda.
 M^{sr} Piquemal, auxiliaire pour Alger.
 M^{sr} Rumeau, évêque d'Angers.
 M^{sr} Williez, évêque d'Arras.
 M^{sr} Ricard, archevêque d'Auch.
 M^{sr} Villard, évêque d'Autun.
 M^{sr} Lemonnier, évêque de Bayeux.
 M^{sr} Gieure, évêque de Bayonne.
 M^{sr} Douais, évêque de Beauvais.
 M^{sr} Labenche, évêque de Belley.
 M^{sr} Méliçon, évêque de Blois.
 S. Ém. le cardinal Andrieu, archevêque de Bordeaux.
 M^{sr} Laurans, évêque de Cahors.
 M^{sr} Delamaire, coadjuteur de Cambrai.
 M^{sr} Combes, archevêque de Carthage.
 M^{sr} Tournier, auxiliaire pour Carthage.
 M^{sr} Sevin, évêque de Châlons.
 M^{sr} Dubillard, archevêque de Chambéry.
 M^{sr} Belmont, évêque de Clermont.
 M^{sr} Guérard, évêque de Coutances.
 M^{sr} Castellan, évêque de Digne.
 M^{sr} Dadolle, évêque de Dijon.
 M^{sr} Meunier, évêque d'Evreux.
 M^{sr} Guillibert, évêque de Fréjus.
 M^{sr} Henry, évêque de Grenoble.
 M^{sr} Renouard, évêque de Limoges.
 S. Ém. le cardinal Coullié, archevêque de Lyon.
 M^{sr} de Briey, évêque de Meaux.
 M^{sr} Gély, évêque de Mende.

M^{sr} de Cabrières, évêque de Montpellier.
 M^{sr} Marty, évêque de Montauban.
 M^{sr} Lobbedey, évêque de Moulins.
 M^{sr} Turinaz, évêque de Nancy.
 M^{sr} Rouard, évêque de Nantes.
 M^{sr} Gauthey, évêque de Nevers.
 M^{sr} Chapon, évêque de Nice.
 M^{sr} Béguinot, évêque de Nîmes.
 M^{sr} Touchet, évêque d'Orléans.
 M^{sr} Izart, évêque de Pamiers.
 M^{sr} Amette, archevêque de Paris.
 M^{sr} Bougouin, évêque de Périgueux.
 M^{sr} de Carsalade, évêque de Perpignan.
 M^{sr} Pelgé, évêque de Poitiers.
 M^{sr} Boutry, évêque du Puy.
 S. Ém. le cardinal Luçon, archevêque de Reims.
 M^{sr} Dubourg, archevêque de Rennes.
 M^{sr} Eyssautier, évêque de la Rochelle.
 M^{sr} de Ligonès, évêque de Rodez.
 M^{sr} Fuzet, archevêque de Rouen.
 M^{sr} Foucault, évêque de Saint-Dié.
 M^{sr} Lecœur, évêque de Saint-Flour.
 M^{sr} Fodéré, évêque de Saint-Jean-de-Maurienne.
 M^{sr} Bardel, évêque de Séez.
 M^{sr} Ardin, archevêque de Sens.
 M^{sr} Germain, archevêque de Toulouse.
 M^{sr} Renou, archevêque de Tours.
 M^{sr} Monnier, évêque de Troyes.
 M^{sr} Nègre, évêque de Tulle.
 M^{sr} Chesnelong, évêque de Valence.
 M^{sr} Gouraud, évêque de Vannes.
 M^{sr} Dubois, évêque de Verdun.

Joignons à cette liste les noms de quatre autres évêques français et de deux évêques anglais.

M^{sr} Gilbert, évêque d'Arsinoé.
 M^{sr} Doucet, évêque de Nicopolis.
 M^{sr} Marre, évêque de Costanza.

M^{sr} Dontenville, évêque de Ptolémaïde.
 M^{sr} Mostyn, évêque de Menevia.
 M^{sr} Lacy, évêque de Middlesborough.

II

A TRAVERS ROME PAIENNE ET ROME CHRÉTIENNE

Le peu de temps dont disposaient les pèlerins ne leur permettait pas de visiter les innombrables monuments qui sollicitent, à Rome, la curiosité du voyageur; du reste, ce n'est pas en touristes qu'ils y étaient allés, mais en pèlerins de Jeanne d'Arc : la double



Le Forum romain.

réunion dans la basilique de Saint-Pierre et le triduum à Saint-Louis-des-Français, tel était le principal but du voyage. Ajoutons que la plupart étaient peu préparés, par les connaissances spéciales qu'elles exigent, à la visite des ruines de la Rome antique, à l'étude des chefs-d'œuvre des musées romains, et même à la pleine intelligence des souvenirs chrétiens.

Cependant, grâce à l'habileté des organisateurs des divers pèlerinages, pas un instant ne fut perdu de ceux que l'on pouvait consacrer à la visite de Rome; et, comme le courage des pèlerins, stimulé par la curiosité et l'admiration, fut infatigable, il n'est personne qui soit revenu sans emporter, avec quelques souvenirs très précis, l'impression qu'il avait eu sous les yeux pendant quelques jours un spectacle incomparable :

. . . . rerum facta est pulcherrima Roma ¹.

Suivons-les rapidement, comme ils les ont faités, dans ces visites innombrables aux ruines, aux musées, aux basiliques, aux églises, aux catacombes : pendant une semaine, les rues de Rome furent sillonnées, du matin au soir, de groupes qui s'empressaient d'un spectacle à un autre, et qui oubliaient, en les contemplant, les fatigues d'un long voyage.

Voici, au pied du Capitole, le Forum de la république qui fut, pendant des siècles, le centre de la vie romaine et celui du monde civilisé ; la prison Mamertine avec l'affreux cachot où périrent Jugurtha, les complices de Catilina et Vercingétorix, et dont la piété chrétienne a fait un sanctuaire en souvenir de l'emprisonnement du premier Pape ; l'emplacement de la tribune aux harangues ; celui des Comices ; celui de la borne milliaire sur laquelle étaient gravées les distances de Rome aux principales villes de l'Italie et des provinces ; les débris de temples innombrables et de grandes basiliques, d'arcs, de colonnes et de portiques, d'édicules, de maisons et de curies, de sanctuaires païens convertis en églises ; la Voie sacrée que bordaient ces monuments et que suivaient les triomphateurs en montant au Capitole ; l'arc de Constantin, érigé au point de rencontre de la Voie sacrée et de la Voie triomphale, en mémoire de la défaite du paganisme vaincu avec Maxence et Licinius.

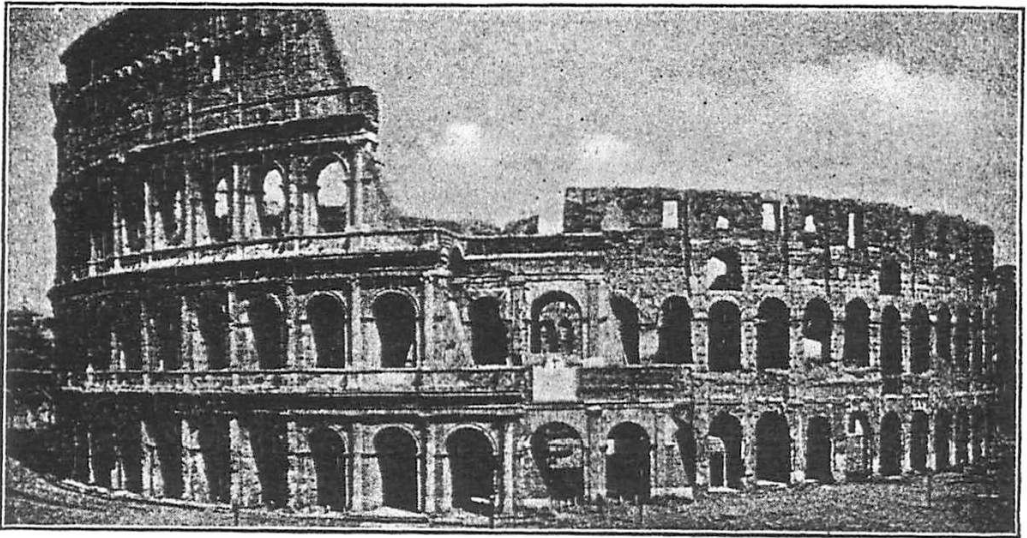
Voici le Colisée, l'amphithéâtre gigantesque de Vespasien et de Titus, où le peuple roi assistait aux combats des gladiateurs et dont la poussière, piétinée par les bêtes fauves, a bu des flots de sang chrétien.

Voici le Palatin avec les ruines des palais des Césars : le stade de Domitien ; le péristyle et quelques salles de la maison d'Auguste ; la loge d'où l'empereur pouvait assister aux jeux du Cirque Maxime, situé au pied de la colline et assez vaste pour contenir plus de 300.000 spectateurs ; les substructions énormes du palais de Septime-Sévère ; le palais des Flaviens, celui de Tibère, la maison de Livie avec son atrium, son triclinium (salle à manger) et son tablinum (salon) assez bien conservés ; le cryptoportique ou galerie secrète qui reliait la maison de Livie aux palais impériaux et dans laquelle Caligula

1. « Rome est devenue la merveille du monde », a dit Virgile, *Géorgiques*, II, v. 534.

tomba sous le poignard de Chéréas; enfin le palais de Caligula, situé sur la terrasse qui domine le Forum.

Voici des ruines encore : à l'est du Colisée, les ruines des Thermes de Trajan et de Titus, bâtis sur l'emplacement de la *Maison dorée* de Néron; au sud du Colisée, les ruines des Thermes de Caracalla, immense et magnifique édifice où l'on comptait jusqu'à 2.400 sièges de marbre et dont les salles de bains et de gymnastique, les boutiques et les péristyles peuplés de statues, l'esplanade avec ses deux exèdres semi-circulaires disposés pour le spectacle des courses à

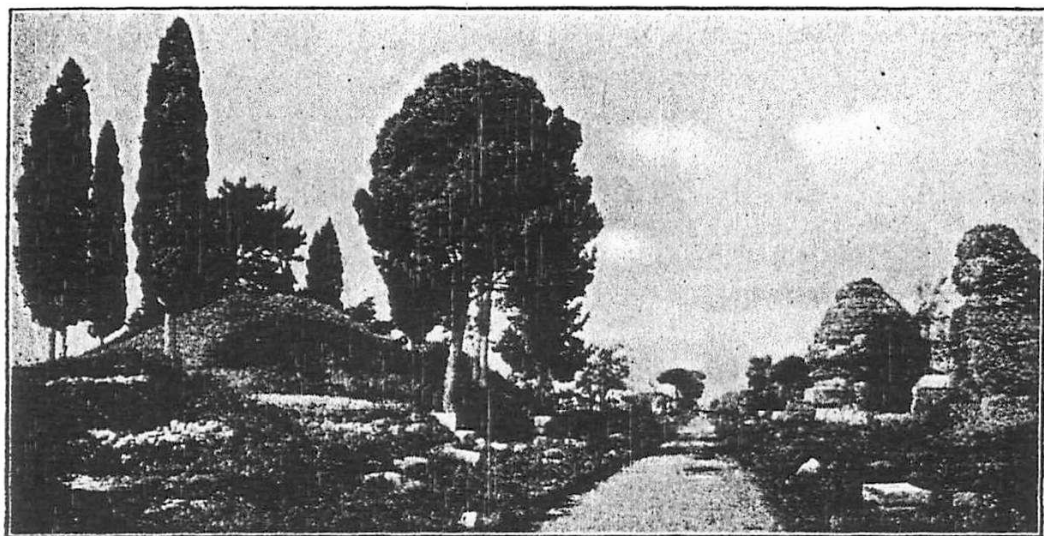


Rome. — Le Colisée.

pied, offraient un lieu de réunion d'un luxe inouï aux Romains désœuvrés ou fatigués des promenades aux Forums.

En suivant la Via San Gregorio qui nous a conduits du Colisée sur le chemin des Thermes de Caracalla, nous avons rencontré l'emplacement du fameux monastère de Saint-André, fondé par saint Grégoire I^{er} dans le palais de ses ancêtres : c'est de là que partit saint Augustin avec ses moines pour aller convertir l'Angleterre. Non loin de là se trouve l'église des saints Jean et Paul, officiers du palais que Julien l'Apostat, ce persécuteur hypocrite, fit décapiter et enterrer dans leur maison. Près des Thermes, voici l'église des saints Nérée et Achillée, compagnons de Domitille, la sainte patri-cienne; un peu plus loin, l'église de Saint-Jean-à-la-Porte-latine, bâtie à l'endroit où l'évangéliste subit le supplice de l'huile bouillante avant d'être exilé à Patmos : que de souvenirs chrétiens s'éveillent à chaque pas!

On franchit la porte Saint-Sébastien et l'on est sur la voie Appienne, la voie des tombeaux : tombeau des Scipions, tombeau de Priscilla, tombeau de Cécilia Metella, tombeau de Sénèque, tombeau de Messala Corvinus, l'ami d'Auguste et d'Horace, tombeau de Gallien, etc. C'est par la même voie que l'on se rend aux célèbres catacombes de Saint-Calixte, creusées, comme toutes les autres, par les chrétiens des premiers siècles pour la sépulture de leurs morts. Les visiteurs vont s'y agenouiller dans la crypte des Papes, dans celle de sainte Cécile dont les restes y reposaient autrefois, dans celle du pape



Rome. — La Voie Appienne.

saint Corneille; ils parcourent quelques-unes de ces interminables et étroites galeries à plusieurs étages superposés dans les parois desquelles sont creusées les tombes et qui çà et là aboutissent à des chambres carrées, qui servaient d'oratoires aux chrétiens pendant les persécutions; ils lisent ou plutôt on leur traduit quelques-unes des inscriptions funéraires et on leur explique quelques-unes des peintures symboliques qui sont en même temps les premières manifestations de l'art chrétien, des monuments irréfutables de la foi de l'Église primitive et une si touchante prédication de la vie éternelle.

Ce que l'on voit et ce que l'on vénère à Saint-Calixte, on le voit et on le vénère dans dix autres catacombes, spécialement dans celle de Domitille, située au delà de la voie Ardéatine. Le groupe des pèlerins orléanais eut la fortune d'y entendre, après la messe, une

conférence de M. le commandeur Marucchi, président des conservateurs des catacombes, disciple et émule de M. de Rossi. Il nous expliqua ce qu'étaient les catacombes chrétiennes, il en fit l'histoire à travers les siècles, et il nous guida dans notre pieux pèlerinage à travers la catacombe illuminée : personne n'oubliera l'éloquente comparaison qu'il fit entre Pétronilla, la première fille spirituelle de saint Pierre, et la France, fille aînée de l'Église.

Cependant d'autres groupes de pèlerins visitent d'autres quartiers de la ville. Les uns se rendent au *Gesu*, pour y prier devant les restes de saint Ignace de Loyola, gravissent l'immense escalier de marbre qui mène à l'*Ara cœli*, et après avoir admiré la riche décoration de l'église, vont vénérer, dans la sacristie, la statuette miraculeuse du *Santissimo Bambino*; sur la place du Capitole ils contemplent la statue équestre en bronze doré de l'empereur Marc-Aurèle et pénètrent dans les musées ; en sortant, ils cherchent les restes de la Roche



M. le Commandeur Marucchi.

Tarpéienne, d'où l'on précipitait les condamnés politiques ; puis, traversant le Vélabre, ils vont jeter un coup d'œil sur les restes de la *Cloaca maxima*, l'égout collecteur construit, il y a vingt-cinq siècles, par Tarquin l'Ancien ; à travers l'Aventin que surmontent les églises de Sainte-Sabine, de Saint-Alexis et du Prieuré de Malte, ils se dirigent vers la porte Saint-Paul. La route d'Ostie les conduit à la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs, si magnifiquement reconstruite par Léon XII, consacrée et embellie par Pie IX ; par la via Laurentina, ils vont jusqu'à l'abbaye de Saint-Paul-aux-trois-Fontaines, où l'Apôtre eut la tête tranchée.

A la suite d'un autre groupe, parti de la place de Venise, nous passons au pied d'un monument prétentieux qu'on n'a pas encore fini d'élever en l'honneur de Victor-Emmanuel II. Nous traversons le Forum de Trajan, au milieu duquel se dresse l'un des plus beaux monuments antiques de Rome, la colonne Trajane, avec son ruban de bas-reliefs, où l'on a sculpté les victoires de l'empereur sur les Daces, et la statue de saint Pierre qui, depuis Sixte-Quint, a remplacé celle de Trajan ; nous longeons le Forum d'Auguste et celui de Nerva et, par la rue Cavour, nous arrivons à l'église de Saint-Pierre-aux-Liens, où nous vénérons les deux chaînes dont fut chargé saint Pierre à Jérusalem et à Rome, et où nous admirons le colossal *Moïse* que Michel-Ange exécuta pour le tombeau de Jules II. Nous voici à Sainte-Marie-Majeure, une des quatre grandes basiliques romaines, la plus belle église qu'il y ait à Rome en l'honneur de Marie, si touchante avec les précieux débris de la crèche de Béthléem et si magnifique avec ses chapelles de Sixte-Quint et Borghèse et son abside dont les mosaïques sont comme le poème de la maternité divine. Dans le voisinage de la basilique, nous visitons l'église de Sainte-Pudentienne et celle de Sainte-Praxède, dédiées toutes deux aux filles du sénateur Pudens, qui aurait donné asile à saint Pierre : dans la première, il y a une relique insigne, une partie de la table de bois sur laquelle l'Apôtre aurait dit la messe ; dans la seconde, on vénère la *colonne de la Flagellation*. De Sainte-Marie-Majeure nous nous acheminons, par la via Merulana, à la basilique de Saint-Jean-de-Latran, qui est « l'église de l'évêque de Rome, sa cathédrale ». Que de reliques précieuses ! les chefs de saint Pierre et de saint Paul, une partie de la robe de pourpre dont Jésus-Christ fut revêtu par dérision pendant sa Passion, la table de la Cène, etc. Au sommet de la voûte flotte le drapeau victorieux de Lépante ; près de la sacristie, s'élève le *mausolée* de Léon XIII qui a fait reconstruire l'abside du Latran.

Près de la basilique est la *Scala Santa*, l'escalier du palais de Pilate dont Notre-Seigneur a gravi les vingt-huit marches et qui fut transporté à Rome par sainte Héloïse : les chrétiens le gravissent à genoux et en priant.

Nos pèlerins ont fait d'autres visites encore que nous ne pouvons noter en détail, pressé que nous sommes d'arriver au récit de la Béatification de Jeanne d'Arc : à Saint-Laurent-hors-les-Murs, à

Sainte-Croix de Jérusalem, à Sainte-Agnès-hors-les-Murs, à Sainte-Cécile et à Sainte-Marie, du Transtévère, dans tous ces sanctuaires si chers à la piété chrétienne, ils sont allés prier, admirer et s'instruire. Que de courses encore au Pincio, à la villa Borghèse, à la Trinité-des-Monts, à Sainte-Marie-du-Peuple, à Sainte-Marie-de-la-Minerve, au Panthéon ! Mais c'est vers le Vatican et vers Saint-Pierre que, dès le premier jour, les emportait la grande pensée qui les avait amenés à Rome. Il est temps de les y suivre.

III

AU VATICAN. — LA VISITE DES MUSÉES.

Peu de pèlerins ont eu la faveur de voir le Pape chez lui : ils étaient trop, et, si vastes que soient les salles du Vatican, aucune n'aurait pu les contenir tous ensemble ; voilà pourquoi c'est dans Saint-Pierre, l'immense église où 70.000 hommes, dit-on, peuvent se rassembler, que S. S. Pie X nous avait donné rendez-vous pour le 18 et le 19 avril.

En attendant, la foule des pèlerins a contemplé, de la place Saint-Pierre, le plus vaste palais du monde, ce Vatican où Jésus-Christ réside dans la personne de son Vicaire ; elle a regardé avec une curiosité bien légitime pour des fils les fenêtres des appartements pontificaux ; elle a regardé de près cette porte de bronze par où l'on entre dans la maison du Pape ; elle a pu visiter les jardins où parfois il se promène et dont une des principales curiosités pour des catholiques de France est une reproduction de la grotte de Notre-Dame de Lourdes ; elle a visité en toute liberté les musées.

Décrire cette visite serait superflu. A qui apprendrions-nous quels chefs-d'œuvre contiennent la chapelle Sixtine, les chambres et les loges de Raphaël, la Pinacothèque, le musée de sculpture antique, les musées étrusque et égyptien, la bibliothèque ? S'il n'y a nulle part, dans aucun musée du monde, une telle collection d'œuvres d'art, n'est-ce point que les Papes, en les commandant ou en les recueillant et en les logeant, ont été jaloux, surtout depuis quatre siècles, de montrer que le Dieu dont ils sont les représentants sur

la terre pour conduire les âmes au ciel, a, pour les belles œuvres du génie de l'homme, une bénédiction qui les inspire et les ennoblit? Qui dira ce qu'un Fra Angelico, un Raphaël et un Michel-Ange ont dû d'inspirations heureuses à un Nicolas V, à un Jules II, à un Léon X, à un Paul III? Et n'était-ce pas hier que le pape Pie X inaugurait la nouvelle pinacothèque, pour prouver une fois de plus que les arts, quand ils sont fidèles à leur loi qui est d'exprimer le beau dans l'ordre, n'ont pas de plus dévoués protecteurs que le Vicaire de Dieu ici-bas?

IV

LE 18 AVRIL A SAINT-PIERRE. — LA DÉCORATION. — LES INSCRIPTIONS

Dès le matin de cette inoubliable journée, il règne dans Rome une animation extraordinaire; des flots de pèlerins se pressent par toutes les avenues qui conduisent à la basilique. Sur la place Saint-Pierre, il n'y a pour ainsi dire pas de service d'ordre; la police italienne est absente; quelques gardes municipaux seulement. Ce matin, en effet, on entre librement à Saint-Pierre, car le Pape ne doit pas prendre part à la « première fonction ».

À l'entrée principale de la basilique, à la grande *loggia* papale, a été placée la première toile du peintre Bartolini : la *Vocation de Jeanne*. L'archange saint Michel lui présente une épée : la jeune fille est surprise et ravie à la fois; rien de gracieux comme ce tableau qui s'encadre dans un frais paysage, avec la maison paternelle au fond, à gauche des lis, à droite le troupeau de Jeanne. Au-dessous de la grande porte du portique, est représenté, dans un second tableau du même artiste, le supplice de la Bienheureuse. L'intérieur de la grande nef et les bras de la croix sont tendus de damas rouge brodé d'or. De chaque côté de la Confession et dans l'abside on a dressé des tribunes pour des groupes privilégiés¹, pour

1. Parmi les pèlerins français venus à Rome signalons au moins le duc d'Alençon, représentant le duc d'Orléans; MM. Dominique Delahaye, de Las Cases, Ancel, Lebreton, comte Le Goudec, Piou, sénateurs ou députés français; le général de Charette; M. Caron, directeur général des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul; M. Féron-Vrau, directeur de la *Croix*.



La Vocation de Jeanne.

les membres des familles souveraines, pour le corps diplomatique, pour la noblesse romaine, pour la famille de Sa Sainteté et les descendants des frères de Jeanne d'Arc ¹. Le grand arc de l'abside est



M^r di Bisogno, économe de la Fabrique de Saint-Pierre, principal organisateur de la Fête de la Béatification à Saint-Pierre.

orné de lampadaires et de lustres électriques; au fond, dans la *Gloire* du Bernin, le portrait de Jeanne est recouvert du voile traditionnel; aux deux fenêtres, pendent deux toiles représentant deux des miracles discutés et approuvés par la Sacrée Congrégation : le miracle d'Orléans et celui de Faverolles; enfin, les deux dernières toiles de Bartolini figurent, à droite et à gauche dans la grande nef, l'*Entrée triomphale à Orléans* et le *Sacre de Reims*. Toute cette décoration est remarquable de bon goût, parce que ni les draperies ni les toiles, ni les tribunes n'enlèvent

rien à l'incomparable splendeur de la basilique, si belle en sa robe de marbre constellée de mosaïques et de statues.

N'oublions pas les inscriptions qui célèbrent la gloire de Jeanne : elles sont de M. Verghetti, hymnographe de la Sacrée Congrégation des Rites.

Il y en a deux au portique de la basilique.

1. Voici, d'après l'*Osservatore Romano* du 18 avril 1909, les noms des familles apparentées à Jeanne d'Arc qui étaient représentées à Rome : d'Allaines, d'Arbigny, d'Arjuzon, Arnould, Bande, Binaut, Carron de la Carrière, de Chalois, de Boissonneaux de Chevigny, de Chompigny de Messez, de la Colombe, Gondonnier-Sealbert, Cuny Melcion d'Arc, Debout, Deloye, Deshoullières, Dutilleul, Florin-Vandame, Frémy, de Goncourt, de Haldat du Lys, d'Herbigny, Gaudin, de Klopstein, de Lanéry d'Arc, de Lavallette, de Maleyssie, Marais d'Arc, Melcion d'Arc, Mélin de Vadicourt, de Morant, de Pas, de Pelet, Pichon, Piel, Pilat, de Saint-Laurent, de Songnis, de Terline, Tony Genty, de Vilmarest, de Vilmorin.

I

SVCCEDENS . TEMPLO . ARCENSEM . VENERARE . IOANNAM
 CVI . PIVS . AETHERIOS . HODIE . DECREVIT . HONORES
 GRATES . SOLVE . DEO . TANTO . PRO . MVNERE . EANDEM
 EXORA . VT . CHRISTI . VEXILLVM . OSTENDAT . AB . ALTO
 DILECTAE . ET . PATRIAE . DEXTRAM . PROTENDAT . AMICAM
 ET . POPVLIS . MEMORET . SANANTEM . VVLNERA . IESVM
 FORTITER . INCLAMANS . VIVIT . REX . CHRISTVS . IN . AEVVM¹

II

BELLATRIX . IMPAVIDA
 IOANNA . VIRGO
 BEATA . NOVENSILIS
 IMMORTALE . GALLIAE . DECVS
 HODIE . CATHOLICA . ECCLESIA
 CVIVS . STVDIOSISSIMA . FVISTI
 TIBI . GRATVLATVR . SIBI . GAVDET
 NOVAS . A SVPERNO . TVO . PRAESIDIO . VIRES . DEDVCTVRA
 AD . INIMICORVM . TELA . PROPVLSANDA
 ERRORESQUE . DEBELLANDOS²

Voici les inscriptions qui se lisent sous les toiles de Bartolini :

I

(La vocation de Jeanne)

I . REGEM . I . PATRIAM . SERVATVM . VIRGO . IOANNA

1. En entrant dans cette église, vénère Jeanne d'Arc, à laquelle le Pape Pie X a décerné aujourd'hui les honneurs célestes. Rends grâce à Dieu pour un si grand bienfait. Prie Jeanne d'Arc de montrer à sa chère patrie du haut du ciel l'étendard du Christ, de lui tendre une main amie et de rappeler aux peuples que Jésus guérit leurs blessures, en s'écriant d'une voix forte : « Le Christ-Roi vit éternellement. »

2. Intrépide guerrière. Jeanne, vierge, nouvelle Bienheureuse, immortel honneur de la France, aujourd'hui l'Eglise catholique, à laquelle tu fus très attachée, te félicite et se réjouit de puiser dans ta céleste protection de nouvelles forces pour repousser les traits de ses ennemis et vaincre l'erreur.

AVDISTI . HAS . VOCES . ORANS . GENITORIS . IN . HORTO ¹

II

(L'entrée dans Orléans)

VIX . VRBEM . AVRELI . SERVATAM . NOSCIT . AD . IPSAM
MORE . TRIVMPHANTIS . VIRGO . IOANNA . REDIT ²

III

(Le sacre de Reims)

RHEMENSI . IN . TEMPLO . DVM . CAROLE . INVNGERIS . ALMO
CHRIMATE . PLAVDIT . OVANS . CASTA . IOANNA . TIBI ³

IV

(Le supplice)

CORPVS . FLAMMA . VORAT . MORITVR . PIA . VIRGO . BEATIS
CONSOCIATA . CHORIS . FLAGRAT . AMORE . DEI ⁴

V

(Le miracle d'Orléans)

A . MCM . IN . AVRELIAN . DOMO . SORORVM . ORD . S . BENEDICTI
THERESIA . A . S . AVGVSTINO
VLCERE . IN . STOMACHIO . PER . TRIENNIVM . VEXATA
VEN . IOANNAE . GRATIAS . AGIT
OB . PERFECTAM . SANITATEM . EIVS . OPE
ILLICO . RECVPERATAM ⁵

1. « Va sauver ton roi, va sauver ta patrie » : telles sont les paroles, ô Jeanne, que tu as entendues en priant dans le jardin de ton père.

2. Aussitôt qu'elle est certaine d'avoir sauvé la ville d'Orléans, Jeanne y rentre en triomphe.

3. O Charles, pendant que dans l'église de Reims tu reçois l'onction du saint chrême, Jeanne, la sainte jeune fille, est ravie de joie et t'applaudit.

4. La flamme dévore le corps de la pieuse vierge ; elle expire ; associée aux chœurs des anges, elle brûle d'amour pour Dieu.

5. L'an 1900, dans une maison orléanaise de l'Ordre de Saint-Benoit, Thérèse de Saint-Augustin, que torturait depuis trois ans un ulcère à l'estomac, rend grâces à la Vénérable Jeanne pour avoir été soudain parfaitement guérie par son secours.

VI

(Le miracle de Faverolles)

A . MDCCCXCIII . IN . PAGO . FAVEROLLES
 SOROR . IVLIA . GAVTHIER . A . S . NORBERTO
 ANNVM . SVpra . DECIMVM
 INSANABILI . VLCERE . LABORANS
 SIBI . ADSCITIS . VIII . PVELLIS . TEMPLVM . ADIT
 OPEM . VEN . IOANNAE . IMPLORATVRA
 STATIM . SE . INTEGRe . SANATAM . SENTIT¹

VII

(La gloire de Jeanne d'Arc)

IOANNA . DE . ARC . VIRGO
 A . PIO . X . PONT . MAX .
 CAELITVM . BEATORVM . HONORIBVS . AVCTA
 DIE . XVIII . APRILIS . A . MCMIX .
 SEDIBVS . IN . SVPERIS . DECORAT . ME . GLORIA . CHRISTVS
 IMPOSVIT . CAPITI . LAVREA . SERTA . MEO .
 IN . CAELIS . GESTANS . VEXILLVM . NOBILE . CHRISTI
 TERRIGENAS . LARGA . VIRGO . TVEBOR . OPE² .

1. L'an 1893, dans le bourg de Faverolles, sœur Julie Gauthier de Saint-Norbert, qui souffrait depuis plus de dix ans d'un ulcère incurable, entre à l'église avec huit petites filles pour implorer le secours de la Vénérable Jeanne : aussitôt elle se sent complètement guérie.

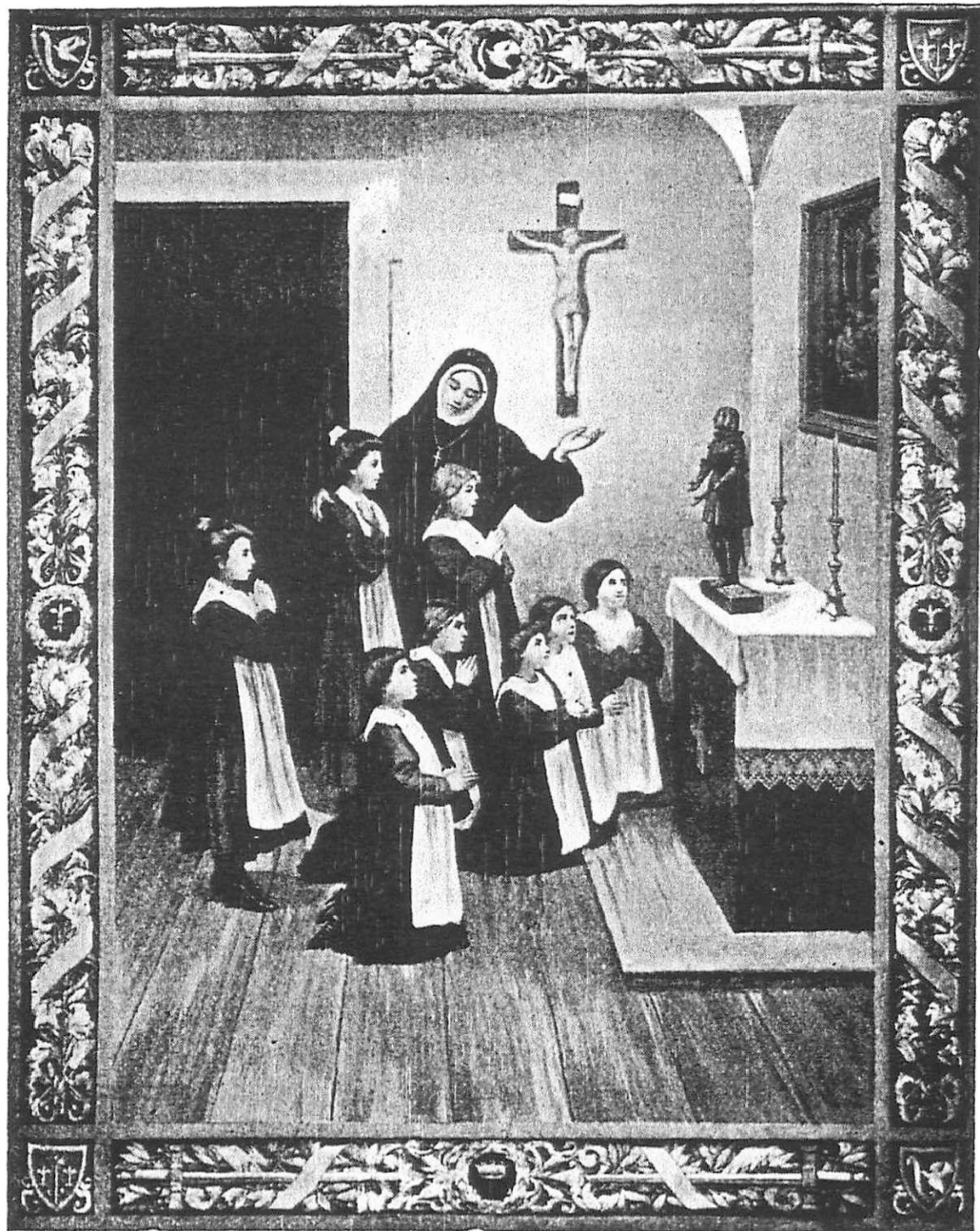
2. Jeanne d'Arc, vierge, placée au nombre des Bienheureux par le Souverain Pontife Pie X, le 18 avril 1909.

Je suis glorifiée dans le ciel : le Christ a déposé sur mon front la couronne. Portant au ciel le noble étendard du Christ, je couvrirai les hommes d'une large protection.

V

L'ENTRÉE DU CORTÈGE. — LA LECTURE DU BREF DE BÉATIFICATION.
LE « TE DEUM ». — LA PREMIÈRE MESSE EN L'HONNEUR DE JEANNE D'ARC

Que faire en attendant l'heure de la cérémonie? La foule chante.
C'était, paraît-il, la première fois que les voûtes de Saint-Pierre



Le miracle de Faverolles.

retentissaient de cantiques populaires. Si cette innovation fut audacieuse, combien elle fut heureuse! Elle prévint ou réprima le

désordre des conversations, elle prépara les âmes à la grande action qui allait s'accomplir et elle eut l'honneur d'être approuvée par le Pape ¹.

A neuf heures et demie, la cérémonie commence par l'entrée du cortège des cardinaux et des évêques.

S. Ém. le cardinal Martinelli, préfet de la Sacrée Congrégation



S. Ém. le cardinal Martinelli, préfet de la Congrégation des Rites.



Son Éminence le cardinal Rampolla, archiprêtre de la basilique Saint-Pierre, Secrétaire d'Etat de Sa Sainteté Léon XIII.

des Rites, est suivi de LL. Ém. les cardinaux Vincent Vannutelli, Cassetta, Gotti, Ferrata, Respighi, Merry del Val, Gennari, Cavicchioni, Luçon, Segna, Vivès y Tuto, Cagiano de Azevedo, Andrieu; puis viennent les chanoines et bénéficiers de Saint-Pierre; puis NN. SS. les évêques, dont soixante-six Français; derrière eux marche S. Ém. le cardinal Rampolla, archiprêtre de la basilique; enfin, l'officiant, M^{sr} Touchet, évêque d'Orléans. S. Ém. le cardinal Couillé, qui n'a pu prendre part au défilé, attend dans un fauteuil l'arrivée des cardinaux et des évêques.

1. C'est ici l'occasion, écrit M^{sr} Touchet, de rendre hommage à l'entrain et à l'à-propos merveilleux avec lesquels M. l'abbé Garnier dirigea le chant et la prière de nos pèlerins.

Dès que le cortège a pénétré dans le chœur illuminé maintenant à l'exception de la *Gloire* du Bernin, M. Hertzog, procureur général de la Compagnie de Saint-Sulpice et postulateur de la Cause, accompagné de M^{sr} Panici, secrétaire de la Congrégation des Rites, va présenter à S. Ém. le cardinal Martinelli le bref de la Béatification et le prie de vouloir bien en ordonner la publication immédiate. L'Éminentissime cardinal y consent et renvoie les postulants au cardinal Rampolla, qui autorise la lecture du bref dans la basilique dont il est archiprêtre. Immédiatement, le bref est lu par M^{sr} Cascioli, archiviste du chapitre.

En voici le texte latin accompagné de la traduction française :

*Venerabilis Joanna de « Arc »
Virgo Aurelianensis Puella nuncupata, renunciatur Beata.*

*Bref de Béatification
De la Vénérable Jeanne d'Arc
Pucelle d'Orléans*

PIUS PP. X.

PIE X, PAPE

AD PERPETUAM REI MEMORIAM

POUR PERPÉTUELLE MÉMOIRE

Virginis in omne ævum nobilis, Aurelianensis Puellæ nomen, jam immortalitati traditum, et modo beatorum cælitum albo inscribendum, testis est divinæ potentiæ, quæ « infirma mundi elegit ut confundat fortia ». (*I. Cor., I. 27.*)

Le nom de la Pucelle d'Orléans, cette vierge à jamais glorieuse, objet déjà d'une immortelle renommée, et qui va être inscrite au catalogue des Bienheureux, rend un nouveau témoignage à cette divine puissance « qui choisit les faibles de ce monde pour confondre les forts ». (*I. Cor., I, 27.*)

Cum enim anno reparatæ salutis MCCCXXVIII civiles tumultus intestinæque discordiæ non minus quam diuturnum et grave cum Anglis bellum jam extremum exitium ac perniciem Galliæ portenderent, nec ullum

En effet, en l'an de grâce 1428, les troubles civils et les discordes intestines, joints aux horreurs d'une guerre longue et acharnée avec les Anglais, avaient amené la France jusqu'aux dernières extrémités du malheur. Il ne

perfugium victis, neque spes arrideret salutis, Deus, qui singulari jugiter amore hanc nobilissimam nationum est persecutus, mulierem excitavit, « ut liberaret populum suum, et acquireret sibi nomen æternum ». (*I. Mach., VI, 44.*)

Magnanimæ ac pientissimæ Joannæ de Arc, Aurelianensis Puellæ nuncupatæ, tota vita prodigium visa est.

Nata in oppido Domremensi, intra fines diocesis Tullensis prope lucum opacum Druidicæ quondam superstitionis asylum, paternas oves pascebat Joanna; sed hic, rudis et paupercola villica, quæ nondum impleverat tertium ætatis suæ lustrum, in lato subjectæ vallis prospectu, animum extollebat ad illum qui montes et silvas, agros et dumeta tali distinxit ornatu, ut quamlibet prædivitem pompam et regiæ quoque purpuræ fastum longe superarent. Insciæ mundi puellæ sola cura erat rusticam Virginis aram lectis onerare floribus, tantique belli strepitus vix ejus aures contigerat.

Sed cum Aureliarum oppugnatio jam traheret præcipiti casu et ipsam urbem et Ca-

restait aux vaincus ni refuge, ni espoir de salut. Alors, Dieu, qui a toujours entouré d'un amour particulier cette nation, noble entre toutes, suscita une femme « pour délivrer son peuple et pour se conquérir une gloire éternelle. » (*I. Mach., VI, 44.*)

La vie tout entière de la magnanime et très pieuse Jeanne d'Arc, surnommée la Pucelle d'Orléans, fut un long prodige.

Née au bourg de Domremy, dans le diocèse de Toul, tout près d'un bois obscur, jadis consacré à la superstition druidique, Jeanne s'occupait à paître les brebis paternelles. Mais là, dans le vaste horizon de la vallée étalée sous ses yeux, l'ignorante et pauvre villageoise, qui achevait à peine sa quinzième année, élevait son âme vers Celui qui orna les montagnes et les forêts, les champs et les buissons d'une beauté qui dépasse de beaucoup et les splendeurs les plus magnifiques et le faste de la pourpre royale. L'enfant, ignorante du monde, n'avait d'autre souci que de charger de bouquets l'autel rustique de la Vierge, et le bruit d'une aussi grande guerre était à peine parvenu à ses oreilles.

Cependant, le siège d'Orléans menaçait d'une ruine imminente la ville assiégée et la fortune du roi Charles VII. Déjà, en effet,

roli VII regis fortunam, jam enim nobiliores Gallia: provin-
cia: in Anglorum irruentium di-
cionem cesserant, extremis hisce
in angustiis, Joannæ in domestico
pomario consuetis officiis in-
tentæ audita est caelestis mili-
tiæ principis Michaëlis vox, qua-
lis olim insonuit Judæ Macha-
bæo : « Accipe sanctum gladium,
munus a Deo, in quo dejicies
adversarios populi mei Israël. »
(II. Mach., XV. 16). Filia pacis
ad bellica ciebatur ; obstupuit
prius ac timuit virgo, sed post
repetitas de cælo voces, quasi di-
vino spiritu afflata, minime du-
bitavit quin colum in ensem, et
calamos pastorales in clangor-
em tubarum mutaret. Non il-
lam parentum pietas, non longi
itineris pericula in Deo operan-
tem detinuerunt. Quare sim-
plici, sed sublimi eloquio, stat
in conspectu potentium, se ad-
du cijubet ad regem, disjectisque
interpositis moris, rejectionibus
ac dubiis, mandatum quod sibi di-
vinitus traditum putabat, regi
Carolo aperit, et freta cæles-
tibus signis, se Aurelias ab obsi-
dione liberaturam pollicetur.

Tunc Deus, « qui dat lasso vir-
tutem et his, qui non sunt,
fortitudinem et robur multi-

les plus belles provinces fran-
çaises étaient tombées au pou-
voir de l'invasion anglaise. C'est
dans ces tristes conjonctures que
Jeanne, occupée à ses travaux
habituels dans le verger de son
père, entendit la voix de Michel,
prince de la milice céleste, telle
qu'elle se fit entendre jadis à
Judas Machabée : « Reçois des
mains de Dieu le glaive sacré,
pour abattre les ennemis de mon
peuple d'Israël » (II, Mach., xv,
16.) C'était, pour cette fille de la
paix, une invitation à la guerre.
Surprise d'abord, la vierge timide,
après de nouveaux avertissements
du Ciel et poussée par un souffle
divin, n'hésita pas à laisser sa
houlette pour l'épée et le chalu-
meau rustique pour la trompette
guerrière. Ni la piété filiale, ni
les périls d'un long voyage ne
purent la détourner de sa mis-
sion divine. Dans son simple,
mais sublime langage, elle tient
tête aux puissants et se fait am-
ener au roi : retards, rebuts, dé-
liances, elle triomphe de tout.
Elle manifesta au roi Charles VII
le message qu'elle croit lui avoir
été confié par Dieu et, assurée
des indications du Ciel, elle pro-
met de délivrer Orléans.

C'est alors que Dieu, « qui
rend le courage à ceux qui n'en
ont plus et décuple la force et la
vigueur des faibles » (Is., XL, 29),

plicat » (*Is.*, XL, 29), ea sapientia, doctrina, rei militaris peritia atque etiam occultarum divinarumque rerum scientia pauperem villicam, quæ ne literas quidem callebat, donavit, ut jam ambigeret nemo, quin populi salus in ea esset. Fit undique admixtæ plebis concursus, assueti bellis milites, dynastæ, duces, nova spe elati, gratulantes, ovantes, sequuntur puellam.

Ipsa vehens equo, virgineum corpus virilibus armis onusta, gladio præcincta et manu quasans album vexillum, aureis liliis contextum, in Anglos iteratis victoriis superbos interrita ruit : et nobili prælio, non sine præsentis Dei ope, metu percussis profligatisque hostilibus copiis, die VII mensis maii anno MCCCXXIX obsessa Aurelianensium mœnia victrix recuperat.

At prius quam in Anglica propugnacula impetum facerent, Joanna milites hortabatur sperarent in Deo, diligerent patriam, Ecclesiæ sanctæ mandata servarent. Innocens, sicuti jam in custodia gregis, at fortis uti herois, terribilis in hostes erat, sed vix lacrimis temperare poterat, cum morientes videret; princeps in

dota cette pauvre villageoise, qui ne savait même pas ses lettres, de cette sagesse, de cette doctrine, de cette habileté militaire et même de cette connaissance des choses cachées et divines qui ne pouvaient laisser de doute à personne que le salut du peuple fût en elle. De toutes parts, la foule accourt en masse, les soldats habitués à la guerre, les seigneurs, les capitaines, remplis d'un renouveau d'espoir, se mettent, en la félicitant et en l'acclamant, à suivre la jeune fille.

Montée sur un cheval, son corps virginal chargé d'armes guerrières, ceinte d'une épée et portant un étendard blanc semé de lis d'or, elle se précipite, sans peur, sur les Anglais enorgueillis de leurs victoires répétées. Après une lutte glorieuse, aidée de l'assistance de Dieu, elle répand la terreur parmi les troupes ennemies, les bat et, le 7 mai 1429, elle leur fait lever le siège d'Orléans.

Avant de donner l'assaut aux bastilles anglaises, Jeanne exhortait ses soldats à l'espoir en Dieu, à l'amour de la patrie et à l'observance des commandements de la sainte Église. Aussi innocente que lorsqu'elle gardait ses troupeaux, et en même temps courageuse comme une héroïne, elle était terrible aux ennemis, mais elle pouvait à peine retenir ses

prælium ibat, et neminem gladio feriebat, pura sanguinis atque immaculata, licet inter cædes et licentiam castrorum.

Tunc vere apparuit quid possit fides! Continuo populus sumit novos ex insperato animos, et patriæ caritas ac restituta in Deum pietas validiores addit ad egregia facinora vires. Invicta rebus maximis puella multiplici certamine lacessit Anglos, et postremo eorum exercitum prope Pataium oppidum celeberrima pugna fundit ac repellit, regemque suum Carolum VII splendido triumpho ducit Rhemos, regia consecratione sollemni ritu inungendum, eo quidem in templo, quo jam primus Francorum rex Clodovæus, lustralibus aquis a divo Remigio ablutus, Gallicæ nationis fundamenta posuerat. Sic contra hostes Gallici nominis de cælo dimicatum est, sic servata divinitus patria Arcensis virgo missionem peregerat. Ipsa humilis corde ad ovile et pauperem casam unice optavit remeare, sed, jam cælo digna, voti compos fieri nequit.

larmes en voyant les mourants. Pure de tout sang versé et immaculée au milieu du carnage et de la licence des camps, elle était la première au combat, mais ne frappait personne de l'épée.

Alors apparut vraiment ce dont la foi est capable. Le peuple reprend aussitôt un nouveau courage ; l'amour de la patrie et la piété envers Dieu renouvelés redoublent ses forces pour les grandes actions. Sans être vaincue par les plus grandes difficultés, la jeune fille harasse les Anglais par de multiples engagements et, enfin, elle défait et repousse leur armée dans un combat célèbre auprès de Patay. Alors, dans une marche triomphale, elle conduit son roi Charles VII à Reims pour y être oint, selon le rite du sacre royal, dans ce temple où Clovis, le premier roi des Francs, purifié par saint Remi dans les eaux du baptême, avait posé les fondements de la nation française. Ainsi furent vaincus, avec l'aide du Ciel, les ennemis du nom français, et Jeanne d'Arc, ayant miraculeusement sauvé sa patrie, avait terminé sa mission. Humble de cœur, elle ne souhaitait que de retourner à son bercail et à sa pauvre demeure ; mais, déjà mûre pour le ciel, elle ne devait pas être exaucée.

Etenim paulo post pugnans capitur ab hostibus, nimis ægre ferentibus se a puella devictos fuisse; et in vincula conjecta, post varias ærumnas duramque in castris inimicorum custodiam, tandem Rothomagi sex post menses quasi piacularis hostia pro redimenda Gallia damnatur igni. Splendide fortis ac pia etiam in supremo discrimine Deum rogavit ignosceret interfecto-ribus suis, patriam regemque incolumes servaret. Imposita in rogum et jam flammis edacibus involuta, caelesti in obtutu defixa permansit; veneranda ac dulcia Jesu et Mariæ nomina morientis puellæ novissima verba fuerunt. Sic inclita virgo lauream assecuta est immortalam : sed sanctitatis ejus fama et gestarum rerum memoria in ore hominum præsertim in civitate Aurelianiensi vixit, usque ad sæcularis celebritatis honores ei nuper exhibitos, vivetque in posterum semper nova laude recens.

Et sane in illam apprime cadere videtur impartita Judith laus : « in omni gente, quæ audierit nomen tuum, magnificabi-

Quelque temps après, en effet, elle est faite prisonnière dans un combat par l'ennemi furieux d'avoir été vaincu par une enfant. Elle est jetée dans les fers. Après diverses persécutions et une captivité rigoureuse dans le camp ennemi, elle est, au bout de six mois, condamnée au feu à Rouen, comme une victime d'expiation pour la rançon de la France. Admirablement forte et pieuse jusque dans l'épreuve suprême, elle pria Dieu de pardonner à ses bourreaux et de sauver la patrie et le roi. Conduite sur le bûcher, enveloppée déjà par les flammes dévorantes, elle demeura les yeux fixés au ciel, et ses derniers mots furent les noms sacrés et doux de *Jésus* et de *Marie*. Ainsi la vierge illustre conquit la palme immortelle. Mais la renommée de sa sainteté et la mémoire de ses exploits sont demeurés dans la bouche des hommes, surtout dans la ville d'Orléans, jusqu'aux fêtes de commémoration séculaire, récemment célébrées en son honneur; et elles vivront toujours dans l'avenir, renouvelées par une louange nouvelle.

En effet, ce qui a été dit à la gloire de Judith semble devoir lui être appliqué à aussi juste titre : « Chez toutes les nations qui auront entendu ton nom,

tur super te Deus Israël ». (*Judith*, XIII, 31.) Verum nonnisi recentioribus temporibus penes *sacrorum Rituum Congregationem* Causa agitari cœpta est de decernendis Arcensi virgini beatorum cœlitum honoribus, atque hoc quidem contigit ex auspiciato ; presenti etenim tempestate, qua tot tantaque mala videt lugetque catholicus orbis, qua tot christiani nominis osores patriæ amorem ementiuntur supra civitatis ac religionis ruinas, placet Nobis gloriosa fortissima: Virginis exempla celebrare, ut hi meminerint, « agere ac pati fortia, christianum esse ». Spes autem Nobis prope certa est, futurum ut ipsa Ven. Dei serva nunc beatis addenda cœlicolis, impetret patriæ suæ, de qua optime meruit, robur antiquæ fidei : catholicae autem Ecclesiæ, cujus fuit studiosissima, impetret solamen ex reditu tot errantium filiorum. Quare, anno post decretum editum VIII idus Januarii anni MDCCCIV, probationibus juridice sumptis riteque expensis, Ven. Dei famulae Joannæ de Arc Virginis, Aurelianensis Puellæ nuncupatæ, virtutes heroicum attigisse fastigium sollemni decreto sanximus. Inita est deinde actio de miraculis, quæ ea deprecante divinitus patrata ferebantur, omnibusque de jure

le Dieu d'Israël sera glorifié à cause de toi » (Jud. XIII, 31). Mais ce n'est que dans ces derniers temps qu'il a été donné à la Sacrée Congrégation des Rites de commencer à s'occuper de la Cause de Béatification de Jeanne d'Arc. Et ce fut, vraiment, fort à propos. A cette époque, où l'univers catholique est désolé par tant et de si grands malheurs, où tant d'ennemis du nom chrétien se targuent de fonder l'amour de la patrie sur les ruines civiles et religieuses, il Nous plaît de célébrer les glorieux exemples de l'héroïque vierge, afin qu'ils se rappellent qu'« agir et souffrir avec courage est le propre du chrétien ». Nous avons aussi l'espérance, presque certaine, que la Vénérable servante de Dieu qui va être comptée désormais au nombre des Bienheureux, obtiendra à sa patrie, dont elle a si bien mérité, la vigueur de sa foi antique, et à l'Église catholique, dont elle fut toujours l'enfant soumise, la consolation de voir lui revenir tant de ses fils égarés. C'est pourquoi, le 6 janvier 1904, toutes preuves juridiquement constatées et régulièrement examinées, Nous avons déclaré par un décret solennel que les vertus de la Vénérable servante de Dieu, Jeanne d'Arc, surnommée la Pucelle

absolutis, Nos, per decretum in vulgus editum idibus decembribus anno MDCCCXVIII de tribus miraculis constare suprema auctoritate apostolica declaravimus.

Cum igitur de virtutibus ac de triplici miraculo jam esset prolatum iudicium, illud supereerat discutiendum, num Venerabilis Dei famula inter beatos calites tuto foret recensenda. Hoc præstitit dilectus Filius Noster Dominicus S. R. E. Cardinalis Ferrata Causæ relator, in generali conventu coram Nobis in Vaticanis ædibus pridie idus Januarii anni vertentis habito, omnesque tum Cardinales sacristuendis Ritibus præpositi, tum qui aderant Patres consultores unanimi consensu affirmative responderunt.

Nos vero in tam gravis momenti re Nostram aperire mentem abstinuimus, distulimusque supremum iudicium in alium diem, ut supernum antea lumen fervidissimis precibus postularem. Quod cum impense fecissemus, tandem nono Kalendas februarias hujus anni, lætissimo die per sollemnia divinæ

d'Orléans, avaient atteint l'héroïcité. Ensuite, eut lieu le procès relatif aux miracles attribués à son intercession. Toutes les formalités de droit ayant été remplies, Nous, par un décret en date du 13 décembre 1908, avons déclaré, en vertu de Notre suprême autorité apostolique, que trois miracles étaient certains.

Après avoir porté un jugement sur les vertus et les trois miracles, il restait à examiner si la Vénérable servante de Dieu pouvait, sûrement, être comptée parmi les Bienheureux. Notre cher fils, le cardinal Dominique Ferrata, rapporteur de la Cause, porta la question à l'assemblée générale tenue devant Nous au Vatican, le 12 janvier de l'année courante. Tous, aussi bien les Cardinaux de la Sacrée Congrégation des Rites que les consultants présents, répondirent à l'unanimité par l'affirmative.

Pour Nous, dans une conjoncture aussi grave, Nous Nous abstinmes de faire connaître Notre sentiment, et Nous remimes Notre jugement suprême à un autre jour, afin de consulter auparavant la lumière divine par de ferventes prières. Enfin, après l'avoir fait avec de vives instances, le 24 janvier de cette an-

Familia^æ Jesu, Maria^æ, Joseph,
 Nos eucharistico Sacro rite litato,
 adstantibus cla. me. Seraphino
 Cardinali Cretoni Sacrorum Ri-
 tum Congregationis Praefecto,
 ac dilecto Filio Nostro Dominico
 S.R.E. Cardinali Ferrata Causæ
 relatore, necnon venerabili Fra-
 tre Diomede Panici Archiepisco-
 po Laodicensi ejusdem Rituum
 Congregationis Secretario, et
 R.P.D. Alexandro Verde Sanctæ
 Fidei Promotore, sollemniter pro-
 nunciavimus tuto procedi posse
 ad sollemnem Ven. Dei servæ
 Joanna^æ de Arc beatificationem.

Quæ cum ita sint, moti etiam
 suffragiis votisque Sacrorum An-
 tistitum universæ Gallia^æ, alia-
 rumque regionum, auctoritate
 Nostrâ apostolica, harum littera-
 rum vi, facultatem facimus, ut
 Venerabilis Dei serva Joanna de
 Arc, Aurelianensis Puella nun-
 cupata, Beata nomine in pos-
 terum appelletur atque imagines
 illius radiis decorentur. Præte-
 rea eadem Nostra auctoritate
 concedimus ut de illa recitetur
 Officium, et Missa celebretur sin-
 gulis annis de communi Virgi-
 num cum orationibus propriis
 per Nos approbatis.

Ejusmodi vero Missæ celebra-
 tionem et Officii recitationem

née, en la fête de la sainte Fa-
 mille de Jésus, Marie et Joseph,
 ayant offert le saint sacrifice de
 la messe; en présence du cardin-
 al Séraphin Cretoni, d'illustre
 mémoire, préfet de la Sacrée Con-
 grégation des Rites, de Notre cher
 fils le cardinal Dominique Fer-
 rata, rapporteur de la Cause, de
 notre vénérable frère Diomède
 Panici, archevêque titulaire de
 Laodicée, secrétaire de la même
 congrégation des Rites, et du R.
 P. Alexandre Verde, promoteur
 de la Sainte Foi, Nous avons so-
 lennellement déclaré qu'on pou-
 vait procéder sûrement à la Béa-
 tification de la Vénérable servante
 de Dieu, Jeanne d'Arc.

Ainsi donc, touché des prières
 et des vœux des évêques de la
 France entière et d'autres pays,
 par ces présentes, en vertu de
 Notre autorité apostolique, Nous
 permettons d'appeler à l'avenir du
 nom de BIENHEUREUSE la Vé-
 nérable servante de Dieu Jeanne
 d'Arc, dite *la Pucelle d'Orléans*,
 et de décorer ses images d'une
 auréole. De plus, en vertu de
 Notre même autorité, Nous per-
 mettons que son office soit ré-
 cité et sa messe célébrée chaque
 année, selon le commun des
 Vierges, avec les oraisons propres
 approuvées par Nous.

Nous accordons, pour le dio-
 cèse d'Orléans seulement, la

feri dum laxat concedimus in diœcesi Aurelianensi ab omnibus fidelibus tam sæcularibus quam regularibus, qui horas canonicas recitare teneantur; et quod ad Missas attinet, ab omnibus sacerdotibus ad templa in quibus ejusdem festum agitur confluentibus, servato decreto Sacrorum Rituum Congregationis (3862, *Urbi et Orbi*), die IX Decembris anno MDCCCVC dato.

Denique facultatem facimus, ut Sollemnia beatificationis Venerabilis Dei famulæ Joannæ de Arc in diœcesi ac templis supradictis celebrentur ad normam decreti seu instructionis S. Rituum Congregationis diei XVI Decembris MDCCCII, de triduo intra annum a beatificatione sollemniter celebrando, quod quidem fieri præcipimus diebus per Ordinarium designandis intra annum postquam eadem Sollemnia in patriarchali Vaticana basilica celebrata fuerint.

Non obstantibus constitutionibus et ordinationibus apostolicis ac decretis de non cultu editis, ceterisque contrariis quibuscumque. Volumus autem ut præsentium litterarum exemplis, etiam impressis, dummodo manu Secretarii Sacrorum Rituum Congregationis subscripta sint, et

célébration de cette messe et la récitation de cet office à tous les fidèles, tant séculiers que réguliers, qui sont tenus à la récitation des heures canonicales; et pour ce qui est de la messe, Nous permettons qu'elle soit célébrée par tous les prêtres de passage dans les églises où l'on célébrera la fête, selon le décret de la Congrégation des Rites du 9 décembre 1895 (3862, *Urbi et Orbi*).

Nous accordons enfin que la solennité de la Béatification de la Vénérable servante de Dieu, Jeanne d'Arc, soit célébrée dans le diocèse et les églises susdits, selon le décret ou les instructions de la Sacrée Congrégation des Rites en date du 16 décembre 1902, relatifs au triduum qui doit être célébré solennellement dans l'année de la Béatification. Nous ordonnons que ce triduum ait lieu aux jours que les Ordinaires désigneront dans l'année qui suivra les solennités de la basilique patriarcale du Vatican.

Nonobstant les constitutions et ordonnances apostoliques, ainsi que les décrets de non-culte, et toutes autres dispositions contraires. Nous voulons également que dans toutes les contestations, même judiciaires, on accorde aux exemplaires, même imprimés, des présentes lettres, pour-

sigillo Præfecti munita, eadem prorsus fides in disceptationibus etiam judicialibus habeatur quæ Nostræ voluntatis significationi his litteris ostensis haberetur.

Datum Romæ apud S. Petrum sub annulo Piscatoris, die XI Aprilis MCMIX, Pontificatus Nostri anno sexto.

R. Card. MERRY DEL VAL,
a secretis Status.

L. ✠ S.

vu qu'ils portent la signature du Secrétaire de la Sacrée Congrégation et soient munis du sceau du Préfet des Rites, la même foi qui serait due à l'expression de Notre volonté par la représentation des présentes.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 11 avril 1909, l'an sixième de Notre Pontificat.

Que la Vénérable Servante de Dieu, Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans, soit appelée Bienheureuse.

Par ordre de Sa Sainteté.

Cardinal MERRY DEL VAL,
Secrétaire d'État.

Dès que la lecture du bref est achevée, le voile qui couvrait le portrait de Jeanne d'Arc tombe, et, dans la *Gloire* du Bernin éclairée de mille feux électriques, la Bienheureuse apparaît debout, revêtue de son armure, son étendard à la main; saint Michel se penche vers elle en lui présentant une palme et en lui montrant le ciel; sainte Catherine et sainte Marguerite, tenant l'une une palme, l'autre un lis, la contemplant, ainsi que des groupes d'anges qui flottent sur les nuages. Au-dessus du tableau, resplendit le monogramme du Christ.

La radieuse apparition est saluée par des applaudissements vite réprimés; mais quelle intense émotion pendant que le *Te Deum*, entonné par M^{sr} l'évêque d'Orléans, est chanté par la maîtrise de Saint-Pierre et par la foule, et que les cloches sonnent à toute volée, annonçant à la ville et au monde la glorification de Jeanne d'Arc! A la fin du *Te Deum*, M^{sr} Touchet récite, pour la première fois, l'oraison de la Bienheureuse et célèbre la messe *Dilexisti* du commun des Vierges: il a pour diacre M^{sr} Giannuzi, pour sous-diacre un prélat anglais, M^{sr} de Reymond, et pour prêtre assistant M^{sr} Caccia, camérier secret de Sa Sainteté.



Jeanne d'Arc dans « la Gloire ».

Voici les trois oraisons qui ont été chantées à cette messe et qui le seront dans les triduum en l'honneur de la Bienheureuse :

ORATIO

Deus, qui Beatam Joannam Virginem ad fidem ac patriam tuendam suscitasti; da, quæsumus, ejus intercessionem, ut Ecclesia tua, hostium superatis insidiis, perpetua pace fruatur. Per Dominum...

SECRETA

Hæc hostia salutaris, Domine, illam nobis conferat fortitudinem, qua Beata Joanna, ad inimicos repellendos, belli pericula subire non dubitavit. Per Dominum...

POSTCOMMUNIO

Refectos pane cælesti, qui toties Beatam Joannam aluit ad victoriam, præsta, quæsumus, Domine, ut hoc salutis alimentum de inimicis nostris victores efficiat. Per Dominum...

ORAISON

O Dieu, qui avez suscité la Bienheureuse Vierge Jeanne pour défendre la foi et la patrie, accordez-nous, nous vous en prions, par son intercession, que votre Église, surmontant les embûches de ses ennemis, jouisse d'une paix perpétuelle.

SECRÈTE

Que cette hostie salutaire, ô Seigneur, nous donne ce courage, grâce auquel la Bienheureuse Jeanne n'hésita pas, pour repousser les ennemis, à braver les dangers de la guerre.

POSTCOMMUNION

Nous voici restaurés par le pain céleste qui tant de fois, en nourrissant la Bienheureuse Jeanne, la prépara à la victoire : accordez-nous, Seigneur, nous vous en prions, que cet aliment de salut nous rende victorieux de nos ennemis.

L'office terminé, le cortège des cardinaux, des évêques et des prélats regagne la sacristie et la foule chante le *Magnificat*. Il est près de midi : on se hâte de rentrer en ville. Pendant que les pèlerins traversent la place Saint-Pierre, le rideau d'une fenêtre du Vatican s'écarte ; une grande forme blanche apparaît un instant : c'est le Pape qui contemple le flot des fidèles roulant à ses pieds. Dans quelques heures, le flot remontera vers Saint-Pierre et ce sera, pour le plus grand nombre des pèlerins, la première rencontre avec le Vicaire de Jésus-Christ.



1

S. S. Pie X.

VI

LA CÉRÉMONIE DU SOIR. — PIE X VÉNÈRE, DANS LA BASILIQUE,
LA BIENHEUREUSE JEANNE D'ARC.

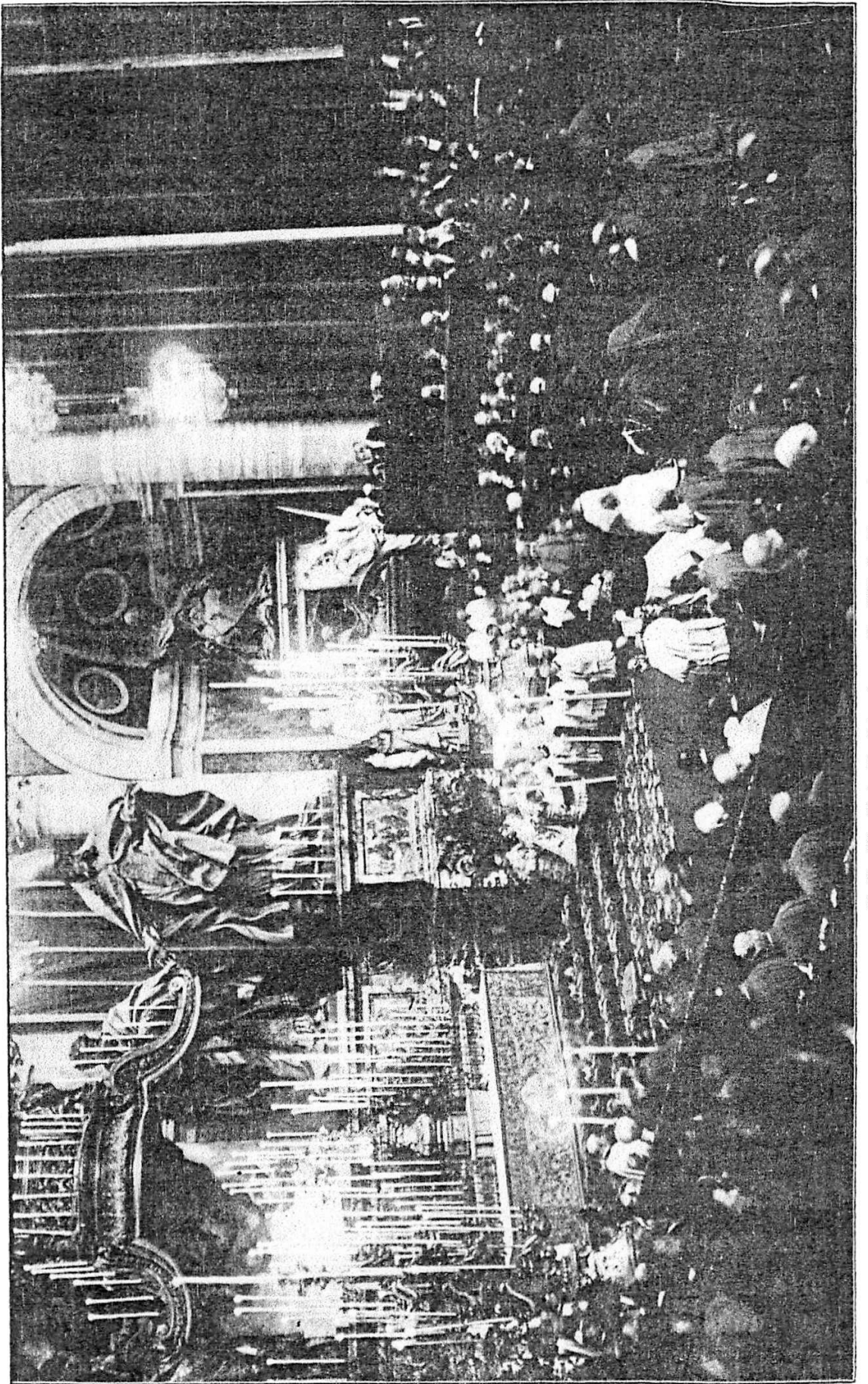
C'est à cinq heures que S. S. Pie X doit descendre à Saint-Pierre pour vénérer la nouvelle Bienheureuse : dès trois heures, la foule se presse de nouveau pour y pénétrer. Une double haie de carabiniers italiens garde l'entrée : trois passages seulement restent libres, qui correspondent aux trois grandes portes ; les pèlerins les franchissent sans désordre et vont se masser dans les différents endroits auxquels leurs cartes leur permettent d'accéder. Le service d'ordre intérieur est fait avec une régularité et une bonne grâce parfaite par les officiers pontificaux sous la direction des gardes-nobles.

La foule est plus considérable encore que ce matin et le bruit des conversations aurait tôt fait de compromettre le recueillement du sanctuaire, si, pour occuper la longue attente, les chants ne retentissaient : c'est le *Credo*, c'est le *Magnificat*, ce sont des cantiques populaires, et, plus vibrante que tout le reste, la cantate orléanaise : *A l'Etendard*.

Elle n'était pas inconnue à Rome, depuis le 25 septembre 1899, où, devant le Pape Léon XIII, des pèlerins français, accompagnés par l'excellente musique de la garde pontificale, l'avaient chantée sous la direction de M. le chanoine Laurent ; en 1904, le pape Pie X l'avait entendue ; aux fêtes de la Béatification, elle devait retentir encore, non seulement à Rome, mais partout en France et jusqu'à l'étranger. Voici les paroles de ce chant de triomphe, « éclatant comme une fanfare, brillant comme un éclair d'épée ».

REFRAIN

Etendard de la délivrance,
A la victoire il mena nos aïeux ;
A leurs enfants il prêche l'espérance ;
Fils de ces preux,
Chantons comme eux :
Vive Jeanne ! Vive la France !



S. S. Pie X prient la nouvelle Bienheureuse.

I

Sonnez, fanfares triomphales !
 Tonnez, canons ! battez, tambours !
 Et vous, cloches des cathédrales,
 Ebranlez-vous comme aux grands jours !
 En ce moment, la France tout entière
 Est debout avec ses enfants
 Pour saluer, comme nous, la bannière
 De la Pucelle d'Orléans.

II

Salut à la blanche bannière !
 Salut, salut aux noms bénis
 Du Christ et de sa sainte Mère
 Inscrits par Jeanne dans ses plis !
 Par eux, jadis, elle sauva la France ;
 Aimons les donc comme autrefois :
 Et de nouveau consacrons l'alliance
 De notre époque avec la Croix.

III

Quels noms fameux tu nous rappelles,
 Drapeau sacré, toujours vainqueur !
 Patay, Beaugency, les Tourelles
 Et Reims, où tu fus à l'honneur,
 A ton aspect, que la France reprenne
 Sa vieille foi, sa vieille ardeur :
 En t'acclamant, que son peuple devienne
 Plus fort, plus croyant et meilleur,

IV

Planant au-dessus de nos têtes
 Les grands Français de tous les temps
 Réclament leur part de nos fêtes
 En s'unissant à leurs enfants.
 Les anciens Francs, les preux du moyen âge
 Et les braves des temps nouveaux
 A Jeanne d'Arc rendent le même hommage
 Et lui présentent leurs drapeaux.

A cinq heures, tous les regards se tournent vers le fond de la



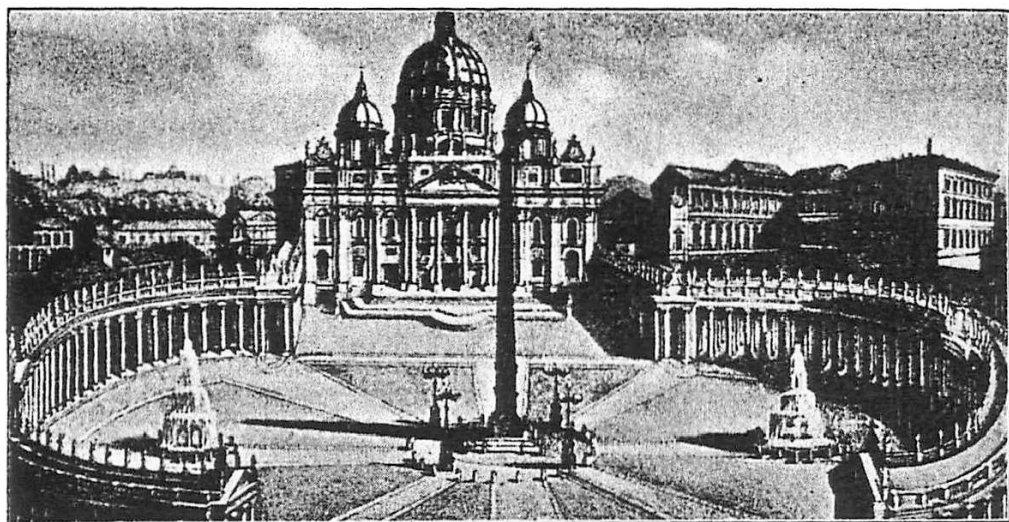
S. Exc. M. Biseti, majordome du Vatican.

traverse la vaste nef, contourne à droite la Confession, s'arrête devant l'autel de la Chaire de saint Pierre et descend de la *Sedia* ;

1. Paroles de M. l'abbé G. Vié, vicaire général d'Orléans ; musique de M. le chanoine M. Laurent, maître de chapelle de la cathédrale d'Orléans.

pendant que le chœur exécute un chant triomphal en l'honneur de la Bienheureuse, il encense son image et, les mains jointes, il prie. Dieu et Jeanne ont seuls entendu la prière du Pape ; mais qui pourrait douter qu'en adressant à Jeanné d'Arc son premier hommage officiel, le Souverain Pontife se soit félicité d'avoir heureusement terminé l'œuvre de justice que réclamait la condamnée de Rouen et qu'il l'ait suppliée à son tour de se faire, auprès de Dieu, l'avocate et la patronne de la France chrétienne ?

Après le salut du Saint-Sacrement et la bénédiction donnée par



Place et Basilique de Saint-Pierre.

M^r l'évêque d'Orléans, pendant que le *Tu es Petrus* solennel est exécuté par la maîtrise, le Pape remonte sur la *Sedia* et, avec son imposant cortège, retourne au Vatican, en bénissant encore les 50.000 catholiques agenouillés sur son passage.

Au soir de cette merveilleuse journée, il serait difficile d'exprimer les sentiments qui remplissaient les âmes françaises : la joie et la fierté, la confiance et l'espérance, la reconnaissance et la piété filiale, l'amour de Jeanne d'Arc, de la France, de l'Église et du Pape ; il fallait que tous ces sentiments fussent traduits largement et bénis solennellement dans une rencontre plus intime encore entre le Père et les fils, et c'est ce qui fut fait dans l'audience du lendemain.

VII

LE 19 AVRIL A SAINT-PIERRE, L'AUDIENCE DES PÈLERINS FRANÇAIS. — ADRESSE DE M^{GR} L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS. — DISCOURS DU PAPE. — PIE X ET LE DRAPEAU FRANÇAIS.

L'audience devait avoir lieu à onze heures du matin. La foule, presque aussi nombreuse que la veille, se dirigea vers Saint-Pierre longtemps avant l'heure fixée. Le Pape avait voulu nous recevoir dans la basilique, afin d'être vu et d'être entendu d'un plus grand nombre de pèlerins ; devant l'autel de la Confession, sous un dais, un trône était dressé pour Sa Sainteté ; les pèlerins remplissaient la grande nef et les bras du transept, et, en attendant l'arrivée du Pape, ils chantaient comme hier.

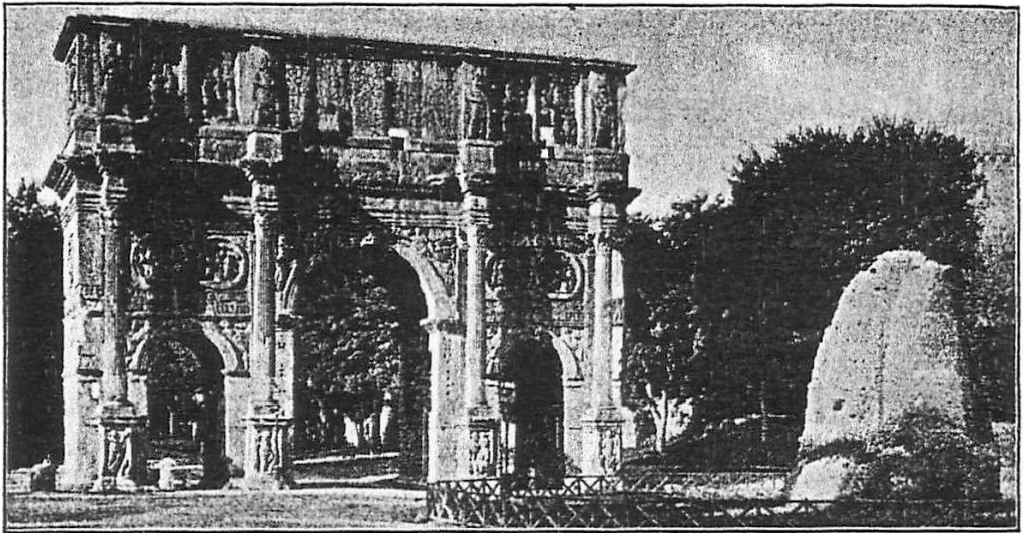
Les versets du *Credo* montaient sous les voûtes, incomparable unisson de milliers de voix, cinquante mille peut-être, quand Pie X fait son entrée. Aussitôt, par obéissance à la consigne, le chant s'arrête. Sa Sainteté, d'un geste, fait signe de continuer et c'est avec un élan nouveau que reprend le *Credo* interrompu. On s'agenouille encore au passage du Vicaire de Jésus-Christ et l'on remarque que son geste bénissant est accompagné d'un paternel sourire : le Pontife, si grave hier que d'aucuns le jugeaient triste, ne respire plus que la bonté et la joie ; il est heureux d'entendre ses fils de France lui crier que leur patrie croit encore en Dieu, à Jésus-Christ, à l'Église, au Pape, et bien qu'il soit déjà descendu de la *Sedia* et arrivé à son trône, c'est debout qu'il écoute les derniers versets de cet incomparable *Credo*.

Il s'assied, entouré de son majordome et de son aumônier ; les cardinaux, archevêques et évêques sont réunis en demi-cercle autour de son trône ; il fait un signe, et M^{GR} l'évêque d'Orléans lit d'une voix forte et émouvante, au nom de la France catholique, l'adresse suivante :

Adresse de M^{GR} l'Évêque d'Orléans présentant les pèlerins français à Notre Saint-Père le Pape Pie X, le lundi 19 avril, à Saint-Pierre de Rome.

TRÈS SAINT-PÈRE,

Ceux que le Pape daigne royalement accueillir dans ce temple, le plus noble que connaisse l'univers, comme s'il entendait signifier qu'aucun lieu ne lui paraît ni trop vaste, ni trop splendide, ni



Rome. — Arc de Constantin.

trop sacré pour abriter la rencontre solennelle du Père commun avec ses fils, ceux-là, évêques, prêtres, fidèles, sont venus du cher pays de France, portant au cœur et s'en faisant gloire, la curiosité qui, depuis saint Paul, agite toute âme sincèrement catholique : ils voulaient « voir Pierre ».

Pierre fut crucifié par Néron, il y aura bientôt dix-neuf siècles. Peut-être, sa sainte dépouille n'est-elle présentement qu'une pincée de cendres que porterait la main étendue d'un enfant, puisque c'est à cette extrémité si voisine du rien qu'aboutit communément ce qui fut chair ; mais il se survit en ses successeurs.

« Empoignés » par lui, oserait dire quelque peu étrangement, mais si vigoureusement, saint François de Sales, les membres de l'unique et sublime dynastie que le pêcheur galiléen fonda, se transmettent de main en main, comme une « lampe de vie » à laquelle

s'éclairent les peuples, sa mission, sa dignité, ses pouvoirs posés de par la volonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, en dehors des morsures du temps qui ne respecte rien, et des fureurs de l'homme capable de s'en prendre à tout.

Vous êtes Pierre, ô Pontife suprême ! Hier, quand vous entrâtes dans la basilique, ses voix, voix des chantres, voix de vos prédécesseurs dans leurs tombeaux de marbre et d'or, voix des textes évangéliques ceignant les nefs et la coupole géantes, vous crièrent ardentes, passionnées, enthousiastes : *Tu es Petrus! Tu es Petrus!*

Oui, c'est toi qui es Pierre, et sur cette pierre est bâtie l'Église de Dieu !

A ce cantique, dont il faut avoir goûté l'exultation ici, nos cœurs faisaient un profond écho.

Vous êtes Pierre ! c'est-à-dire, comme écrivait saint Irénée de Lyon, il y a plus de dix-sept cents ans : « Vous êtes l'évêque de cette Église romaine, la plus grande, la plus ancienne, la plus célèbre, fondée par les apôtres, saint Pierre et saint Paul, avec qui toutes les églises et tous les fidèles qui sont par toute la terre doivent s'accorder ¹. »

Vous êtes Pierre ! c'est-à-dire, comme écrivait saint Prosper d'Aquitaine, il y a plus de quatorze cents ans : « Vous êtes le chef de l'ordre pastoral dans tout l'univers, Vous assujettissez à Rome par la religion ce qu'elle n'aurait pu subjuguier par les armes ². »

Vous êtes Pierre ! c'est-à-dire, comme écrivait saint Bernard de Clairvaux, il y a plus de huit cents ans : « Vous êtes le grand prêtre, le prince des évêques, Melchisédech par l'ordre, Aaron par la dignité, Moïse par l'autorité, Christ par l'onction ; Vous êtes le berger du troupeau du Seigneur ; Vous êtes le pasteur des pasteurs, en Vous réside la plénitude des pouvoirs divins ³. »

Vous êtes Pierre ! c'est-à-dire, comme écrivait saint François de Sales, il y a plus de trois cents ans : « Vous êtes le général des Apôtres, Vous êtes le chef qui parle pour tout le corps et ce que le chef dict on le tient dict pour tout le reste. Vous êtes le guide qui ne mènera pas ses brebis aux pâturages venimeux. Vous êtes le juge à la connaissance duquel sont réservés les grands doutes ; juge

1. SAINT IRÉNÉE, *Contra Hæreses*, cap. 1.

2. SAINT PROSPER D'AQUITAINE, *De Ingratis*.

3. SAINT BERNARD, *De consideratione ad Eugenium*, cap. VIII.

compétent et suffisant en toutes nos plus grandes difficultés ¹ »

Vous êtes Pierre ! c'est-à-dire, comme écrivait Bossuet, il y a plus de deux cents ans : « Vous êtes le maître assis sur la chaire éternelle, tant célébrée par les Pères, où ils ont exalté à l'envi la principauté de la chaire apostolique, la source de l'unité, l'Église mère qui tient en sa main la conduite de toutes les autres églises, le chef de l'épiscopat d'où part le rayon du gouvernement, la chaire unique en laquelle tous gardent l'unité... Vous êtes le dépositaire des clefs auxquelles tout est soumis, rois et peuples, pasteurs et troupeaux. » Et ces affirmations décisives nous ont été léguées par « saint Optat, saint Augustin, saint Cyprien, saint Théodoret, le Concile de Chalcédoine et les autres, l'Afrique, les Gaules, la Grèce, l'Asie, l'Orient et l'Occident tout ensemble ² ».

Et ayant ouï ces docteurs, tous de notre nation, — car nous avons cédé à cet orgueil, naïf probablement, en tout cas très filial vis-à-vis de la Patrie (qui sait, en effet, si elle n'écouterait pas d'oreille moins distraite des paroles de la famille que des paroles du dehors ?), — ayant cédé, dis-je, à cet orgueil de ne citer devant Votre trône apostolique que des témoins complètement nôtres, nous ne craignons pas de dire, commentant un nouveau texte du saint évêque de Genève : « On nous reproche d'être des papistes et des romains », nous n'avons peur ni des mots ni des idées qu'expriment les mots. Éclairés par le Concile du Vatican, nous saisissons plus distinctement que nos pères et les mots et l'idée. Mais, pour l'avoir été comme on l'était de leur temps, nos pères ne furent ni moins papistes, ni moins romains que nous.

Ce n'est ni d'hier ni d'avant-hier qu'il y a des papistes et des romains en France, puisque ce n'est ni d'hier ni d'avant-hier qu'il y a des catholiques et des docteurs catholiques en France. Notre foi, nous sommes heureux de la tenir de nos pères et nous serons fiers de la léguer à nos fils. Elle n'est pas idolâtrie, elle est pure croyance ; elle n'est source de révolte contre aucun pouvoir légitimement exercé, elle est racine de loyalisme et de juste obéissance ; elle n'est pas mère de servitude, elle est principe de liberté ; elle n'est pas antipatriotisme : papistes et romains nous sommes, mais Français aussi, « vrais Français de France » disait Jeanne.

1. SAINT FRANÇOIS DE SALES, *Controverses*, 2^e partie, cap. vi, art. 14.

2. BOSSUET, *Discours sur l'unité de l'Église*.

Nous sommes tous ici qualifiés pour tenir ce langage, Père saint ! Tous, dans les rudes moments que nous traversons, nous avons, en effet, goûté combien il est sûr, combien il est bon de marcher par le sentier, fût-il très âpre, qu'indique Pierre. Là est la paix, lors même que là serait la pauvreté ; là est l'intime joie, lors même que là serait l'épreuve ; là est le devoir, lors même que là serait le combat. Il n'est pas un de nos vénérés collègues qui ne fit cette protestation mieux que moi ; il n'est pas un de ces prêtres qui ont étonné le monde par leur désintéressement qui n'y adhérât ; il n'est pas un de nos fidèles si généreux et si dévoués qui n'y souscrivit. Et telle fut hier cette église que Vous avez sous les yeux en raccourci, telle elle sera demain, quel que soit demain. Rien ne la séparera de Pierre. On y sacrifiera le restant de son pain s'il le faut, ses sueurs s'il le faut, sa vie s'il le faut ; mais rien, non rien, ne la séparera de Pierre, parce que Pierre c'est Jésus-Christ ; et parce que encore, ô Pontife intrépide, ô Père très bon, ô « Maître de la parole et de l'action », qui dites, avec une autorité si ferme et une persévérance si inlassable, les principes sans lesquels la raison naturelle, la foi surnaturelle, les hommes, les peuples, la hiérarchie, et conséquemment l'Église périraient : parce que encore, disons-nous, ô suprême Pontife, Pierre c'est Vous !

A ces sentiments que je sens avoir exprimés trop imparfaitement, quand je considère et le grand Pontife auquel je m'adresse et les illustres prélats devant lesquels je parle, je joins l'action de grâce la plus fervente.

Votre Sainteté vient de mettre en effet, au nombre des Bienheureuses, par un décret de sa suprême autorité, notre Jeanne d'Arc.

Assurément, l'Église n'entend faire aucune faveur aux saints, quand elle les appelle à partager avec Jésus-Christ, dans la mesure qu'elle a fixée sagement, sagement, chrétiennement, l'honneur des autels.

La résistance longue et laborieuse qu'elle oppose avant de prononcer un jugement favorable, les difficultés qu'elle accumule, les délais qu'elle prescrit, ses exigences vis-à-vis des hommes auxquels elle demande les procédures les plus minutieuses et les plus convaincantes ; que dis-je?... ses exigences vis-à-vis de Dieu, duquel elle réclame qu'il contresigne par des miracles les procédures des hommes ; cette audace sublime, cette prudence ombrageuse prou-

vent, sans conteste possible, que le Siège apostolique n'abandonne rien en ces graves affaires, ni à la fantaisie, ni au hasard, ni à la brigue, ni à la bienveillance. Il rend la justice qu'il doit. Il dit la vérité qu'il sait. Ce sont là devoirs autant que prérogatives de son auguste magistère.

Mais précisément parce que la Bienheureuse Jeanne reçoit justice de Votre Paternité, nous recevons, nous, de la même Paternité, joie, réconfort, espérance.

Justice a été faite à Jeanne.

Sœur des Agnès, des Gonzague, des Kostka par son innocence, elle grandit toute embaumante des vertus de son âge, modèle de son hameau, bel orgueil de son rude père et de sa « pauvre mère », joie des yeux et du cœur de ceux qui l'approchaient, sourire du ciel sur un coin de notre terre.

Émule des grands mystiques, en elle comme en eux se réalise la parole : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, ils verront Dieu. » Pendant six années, les anges et les saintes du Paradis ne la peuvent presque quitter. Elle fond en larmes dès qu'ils s'éloignent : elle voudrait mourir pour aller avec eux. De leur côté ils accourent à son moindre appel. Elle se meut dans le surnaturel, aisée, facile, comme nous dans la lumière qui nous enveloppe. Son œil est si limpide qu'il a percé le voile dont se clôt la mystérieuse demeure de Dieu.

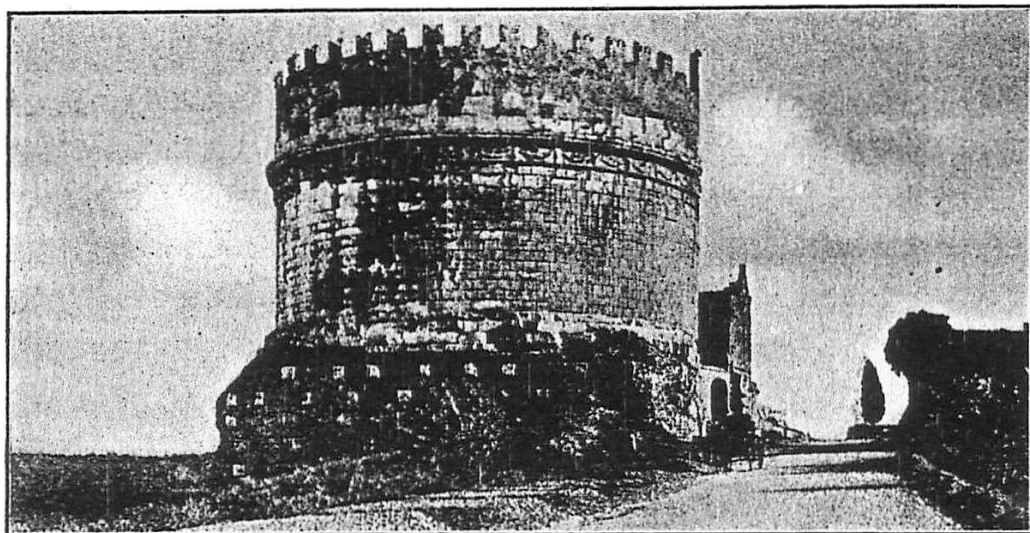
Plus décidée que Louis le Saint en ses guerres, elle ne veut sous son virginal étendard que des soldats convertis, confessés, absous. Elle les prêche et les ramène, apôtre autant que général.

Intrépide d'ailleurs et savante dans les choses de son art terrible, elle venge aux Augustins, aux Tourelles, à Patay, nos injures de Poitiers, de Crécy, d'Azincourt.

Sa vie qui s'ouvrit dans le rayonnement des étoiles de l'Épiphanie se clôt dans les flammes du sauvage brasier de Rouen. Qu'importe ? Son bûcher lui est plus triomphal qu'un trône, puisque de sa cime terrible, elle s'élançait, émule, par sa constance, ses espoirs et sa foi, des plus renommés martyrs, vers la possession de Jésus, de Marie, de ses Voix, là-haut, et, ici-bas, vers les admirations inlassables de la postérité.

Ah ! Saint-Père, « cette petite fille du bon Dieu », qui, à dix-sept ans, trois mois et quatre jours, met la main sur l'épée de la

France et la manœuvre de si puissante façon ; cette « petite fille du bon Dieu » qui, d'un autre geste, saisit la couronne des antiques Capétiens et, la posant sur le front d'un Dauphin, sauve la dynastie en sacrant un roi ; cette « petite fille du bon Dieu », quelque chose de très simple et de très faible en apparence, de tout blanc et de si puissant, de si imposant néanmoins, que devant « cela », un grand peuple recule, océan qui reflue vers son île, tandis que, derrière « cela », un autre grand peuple se reconstitue, océan qui réoccupe ses rivages ; « cette petite fille du bon Dieu », véritable ostensor dans lequel resplendit notre Père des cieux



Rome. — La Voie Appienne. — Tombeau de Cecilia Metella.

avec sa Providence, sa bonté, sa maîtrise des événements, des hommes et du destin des empires ; « cette petite fille du bon Dieu » une bergerette et une évangéliste de la royauté du Christ, un lis, un chevalier, la foi, l'honneur, la vaillance, avec, au front, le rayon des prophètes et, sur ses épaules, la pourpre de son sang ; « cette petite fille du bon Dieu », Vous l'avez prise dans Vos mains augustes, et de Votre Vatican, le lieu le plus élevé, le plus illuminé qui soit, Vous la montrez à l'Univers, à la France surtout !

Or, elle est l'os de nos os, la chair de notre chair, le sang de notre sang, l'admiration de nos esprits, l'amour de nos cœurs, l'enthousiasme de nous tous ! Merci donc, Saint-Père ! Merci !

Oui, au nom de tous ceux qui se serrent présentement autour de Jeanne dans les allégresses encore avivées du Paradis, nous le croyons : au nom des Pie IX, des Léon XIII, des Dupanloup, des

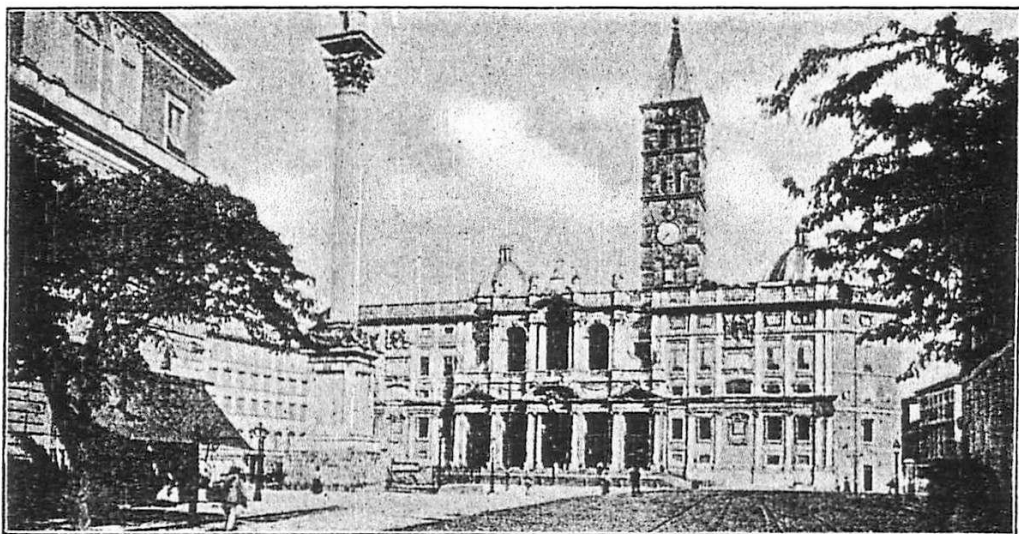
Bilio, des Howard, des Parocchi, des Cretoni, des Captier, des Martini ; au nom de ceux qui survivent, les Ferrata, les Coullié, les Panici, les Verde, les Hertzog, les Minetti, les Mariani ; au nom des consultants, des juges et des témoins de nos divers procès ; au nom d'Orléans, ville à la longue mémoire, jamais oublieuse, jamais distraite ; au nom, s'ils me permettent de le dire, des cardinaux, des archevêques, des évêques qui ont daigné nous faire l'honneur de leur présence ; au nom de la famille de Jeanne ; au nom de cette foule dont le voyage dit, lui seul, plus éloquemment que toute parole, les ardeurs et la piété ; au nom des petits enfants de France que nous recommandons à Jeanne, la suppliant passionnément de leur garder la foi de leur baptême ; au nom de ceux que la religion anime ; au nom de la multitude, hélas ! presque infinie, qui, atteinte du mal effroyable de l'athéisme, ne croit plus en Dieu, mais y croira de nouveau, parce qu'elle regardera Jeanne, et que, regarder Jeanne, c'est voir Dieu, — qui n'adore plus Jésus-Christ, mais à laquelle nous restituerons Jésus-Christ, le Seigneur de Jeanne, le vrai roi (Vous nous le dites un jour, Saint-Père) du saint royaume de France ; au nom de ceux dont les convictions sommeillent, mais vont se réveiller aux sonneries de la Béatification ; au nom des apôtres qui vont se lever, prenant pour devise celle de Jeanne : « C'est l'heure quand il plaît à Dieu. Il faut besogner quand Dieu veut. Les hommes d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire » ; au nom de notre jeunesse qui entend bien, comme Jeanne, vouer ses vingt ans à autre chose qu'à la fête stupide et parfois criminelle ; au nom de ce peuple duquel fut Jeanne, peuple trompé souvent, mais susceptible et si digne d'être éclairé ; au nom des patries et au nom de l'Église catholique, seule capable de glorifier comme il convient les hautes vertus ; au nom de la France, unique mère de l'unique Jeanne, de la France pour laquelle, à l'imitation de l'Enfant, il est bon de vivre et il serait facile de mourir ; à Pie X, au Pape de Jeanne d'Arc, dans toute la vérité de nos lèvres, dans toute la vénération de nos volontés, dans toute la dilection de nos cœurs, Nous, représentants de l'Univers et de la France catholique, nous disons : Longue vie ! Gloire ! inexprimable Merci !

A ce discours, qui exprimait si éloquemment au Pape la reconnais-

sance des catholiques français et qui célébrait si bien l'immortalité de l'Église et l'inébranlable attachement de la France chrétienne à la Chaire de Pierre, Pie X daigna répondre en français. « Je veux lire moi-même ma réponse aux pèlerins de France », avait-il dit à M^{sr} l'évêque d'Orléans, qui, craignant la fatigue du saint Pontife, suggérait respectueusement une autre solution.

« Le Pape lut donc, dit M^{sr} Touchet. Il eut cette exquise bonté, lui, qui jusqu'à ce jour ne s'était exprimé publiquement qu'en italien ou en latin, de vouloir, s'adressant aux Français, parler en notre langue maternelle. Tous comprirent le prix de cette délicatesse.

« On nous avait annoncé que le Saint-Père parlerait en latin ;



Rome. — Basilique de Sainte-Marie Majeure.

quand je l'ai entendu parler en français, j'ai pleuré », me disait un pèlerin.

« La voix sonore et pleine du Pontife emplissait la nef.

« Fidèle à sa haute manière doctrinale, après avoir félicité l'Église de France, « réduite à mendier le toit et le pain », et avoir rendu grâces à Dieu de l'union du peuple avec le clergé, du clergé avec les évêques, des évêques avec le Pasteur suprême, union plus forte aujourd'hui que jamais, il s'éleva tout d'un coup à une exposition de principes sur les rapports nécessaires entre la Papauté et les catholiques français, puis encore, entre ceux-ci et la Patrie.

« La pensée de la Patrie lui tira des accents d'une singulière émotion.

« Il préconisa avec une énergie puissante la fidélité à la Chaire



Audience des pèlerins français à Saint-Pierre de Rome.

de Pierre, fidélité qui est de tradition catholique dans notre pays. « Que tous les catholiques français, par cela même qu'ils sont « patriotes, se glorifient d'être appelés papistes et romains ! »

« Enfin, simplement, magnifiquement, en véritable Vicaire de Dieu, qui connaît ses droits, ses responsabilités et sa place dans le monde moral, il dit, aux peuples et aux pouvoirs humains qui les régissent, à quelles conditions les peuples peuvent être grands et les pouvoirs humains vénérés et aimés.

« Ce fut très beau. »

Réponse de S. S. le Pape Pie X à l'adresse lue par M^{sr} l'évêque d'Orléans dans l'audience du 19 avril MDCCCXCIX.

Nous vous remercions, Vénérable Frère, des vœux, des protestations et des promesses que vous venez de Nous offrir en votre nom, au nom de vos vénérés confrères, des pèlerins ici présents, et de tous les catholiques de France.

C'est avec une extrême satisfaction de Notre cœur que Nous vous avons entendu exprimer votre attachement à l'Église catholique et votre dévotion au Vicaire de Jésus-Christ.

Certes, ces sentiments n'étaient point chose nouvelle pour Nous, et la protestation que vous Nous en avez faite n'était point nécessaire.

Sans recourir à l'histoire, éloquent témoin de la fidélité inaltérable de la France à la Chaire de saint Pierre, de la fécondité de sa foi, de ses innombrables œuvres de charité, de son intrépide vaillance pour défendre, sans peur et sans respect humain, les droits de Jésus-Christ, des travaux de ces légions d'apôtres qui ont porté et portent encore jusqu'aux contrées les plus lointaines la lumière de l'Évangile et lui donnent le témoignage de leur sang ; sans faire appel à tant de glorieux souvenirs qu'elle a inscrits dans ses fastes en caractères d'or ; sans rappeler le spectacle que Nous avons sous les yeux de ce peuple immense accouru à Rome pour rehausser, par sa présence, la glorification d'une compatriote bien-aimée, la Bienheureuse Jeanne d'Arc, Nous avons déjà, dans les derniers événements douloureux que traverse votre pays, une preuve admirable de cette fidélité.

Oui, ils sont dignes d'admiration, vos évêques et vos prêtres

qui, obéissant à la voix du Pape, ont subi la spoliation de tous leurs biens, réduits à mendier un toit et du pain.

Avec eux, ils sont dignes d'admiration, ces catholiques fervents, dont la foi vive, la charité sans limites, la générosité capable des plus grands sacrifices, ont su triompher d'innombrables obstacles, mépriser les insinuations les plus malignes et les persécutions les plus acharnées, soutenus et récompensés dans leurs efforts courageux par le Dieu qui protège les causes saintes et seul peut donner les véritables victoires.

Aussi, les perpétuels ennemis de l'Église n'ont rien épargné pour rompre cet admirable concert, pour séparer le peuple du clergé, le clergé des évêques, les évêques du Pasteur suprême.

Grâces soient rendues à Dieu ! Ces tentatives criminelles sont restées sans effet, et à aucune autre époque de votre histoire on ne vit une union aussi forte, aussi universelle et aussi compacte.

Conservez-la cette union, vénérables Frères et Fils bien-aimés, car c'est elle qui sera votre force dans les luttes terribles que vous soutenez courageusement avec le secours de Dieu. C'est elle qui vous aidera à protéger sans faiblesse et à défendre sans peur les droits de la justice, de la vérité et de la conscience.

Vous aurez, en outre, cette consolation et cette récompense de travailler au bien de votre patrie, car c'est la religion qui garantit l'ordre et la prospérité de la société civile, et les intérêts de l'une et de l'autre sont inséparables.

Aussi, Vénérable Frère, c'est à juste titre que vous avez évoqué le souvenir de vos grands docteurs de la France qui, par leur union et leur dévotion à la sainte Église, ont proclamé et défendu la doctrine des Pères et des docteurs du monde entier.

C'est avec un légitime orgueil que vous avez affirmé que tous les catholiques français, sans exception, par cela même qu'ils sont patriotes, se glorifient d'être appelés « papistes et romains ».

Vénérables Frères et Fils bien-aimés, parce que vous prêchez et pratiquez, sans respect humain et pour obéir à votre conscience, les enseignements de l'Église, vous avez à souffrir toutes sortes d'injures. On vous signale au mépris public ; on vous marque de cette note infamante : « Ennemis de la patrie ! »

Ayez courage, Vénérables Frères et Fils bien-aimés, et rejetez à la face de vos accusateurs cette vile calomnie, qui ouvre dans

votre cœur de catholiques une blessure profonde et telle que vous avez besoin de toute la grâce divine pour la pardonner.

Il n'y a pas, en effet, de plus indigne outrage pour votre honneur et votre foi, car si le catholicisme était l'ennemi de la patrie, il ne serait plus une religion divine.

Oui, elle est digne non seulement d'amour, mais de prédilection, la patrie dont le nom sacré éveille dans votre esprit les plus chers souvenirs et fait tressaillir toutes les fibres de votre âme, cette terre commune où vous avez eu votre berceau, à laquelle vous rattachent les liens du sang et cette autre communauté plus noble des traditions.

Mais cet amour du sol natal, ces liens de fraternité patriotique qui sont le partage de tous les pays, sont plus forts quand la patrie terrestre reste indissolublement unie à cette autre patrie qui ne connaît ni les différences des langues, ni les barrières des montagnes et des mers, qui embrasse à la fois le monde visible et celui d'au delà de la mort, à l'Église catholique.

Cette grâce, si elle est commune à d'autres nations, vous convient spécialement à vous, fils très chers de la France, qui avez si fort au cœur l'amour de votre pays, parce qu'il est uni à l'Église dont vous êtes les défenseurs, et pour lequel vous vous glorifiez de porter le nom de « papistes et de romains ».

Aux hommes politiques qui déclarent une guerre sans trêve à l'Église, après l'avoir dénoncée comme une ennemie, aux sectaires qui ne cessent de la vilipender et de la calomnier avec une haine digne de l'enfer, aux faux paladins de la science qui s'étudient à la rendre odieuse par leurs sophismes en l'accusant d'être l'ennemie de la liberté, de la civilisation et du progrès intellectuel, répondez hardiment que l'Église catholique, maîtresse des âmes, reine des cœurs, domine le monde, parce qu'elle est l'épouse de Jésus-Christ.

Ayant tout en commun avec lui, riche de ses biens, dépositaire de la vérité, elle seule peut revendiquer des peuples la vénération et l'amour.

Ainsi, celui qui se révolte contre l'autorité de l'Église, sous l'injuste prétexte qu'elle envahit le domaine de l'État, impose des termes à la vérité; celui qui la déclare étrangère dans une nation, déclare du même coup que la vérité doit y être étrangère; celui qui a peur qu'elle n'affaiblisse la liberté et la grandeur d'un peuple

est obligé d'avouer qu'un peuple peut être grand et libre sans la vérité.

Non, il ne peut prétendre à l'amour, cet État, ce gouvernement, quel que soit le nom qu'on lui donne, qui, en faisant la guerre à la vérité, outrage ce qu'il y a dans l'homme de plus sacré.

Il pourra se soutenir par la force matérielle. On le craindra sous la menace du glaive. On l'applaudira par hypocrisie, intérêt ou servilisme. On lui obéira, parce que la religion prêche et ennoblit la soumission aux pouvoirs humains, pourvu qu'ils n'exigent pas ce qui est opposé à la sainte loi de Dieu.

Mais, si l'accomplissement de ce devoir envers les pouvoirs humain, en ce qui est compatible avec le devoir envers Dieu, rend l'obéissance plus méritoire, elle n'en sera ni plus tendre, ni plus joyeuse, ni plus spontanée ; jamais elle ne méritera le nom de vénération et d'amour.

Ces sentiments de vénération et d'amour, cette patrie seule peut nous les inspirer qui, unie en chaste alliance avec l'Église, produit le vrai bien de l'humanité.

Vous en aurez la preuve, Vénérables Frères et Fils bien-aimés, si vous considérez que c'est parmi les rangs des fidèles enfants de l'Église que la patrie a toujours trouvé ses sauveurs et ses meilleurs défenseurs, si vous vous rappelez que les saints sont invoqués à juste titre, dans les hymnes de la liturgie sacrée, comme les pères de la patrie.

Au-dessus des héros et des saints, jetez vos regards sur leur Roi et leur Maître, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il se soumet aux puissances humaines ; il paie le tribut à César ; et, quand il s'approche de Jérusalem, dont il prévoit la ruine prochaine, il pleure de douleur, en songeant que cette ingrate cité, aimée et favorisée de Dieu, a abusé de tant de grâces, et n'a point su reconnaître le bienfait de la visite de son Rédempteur.

Nous Nous réjouissons avec vous, catholiques bien-aimés de la France, qui, faisant écho à l'oracle de l'Église, combattez sous la bannière de la vraie patriote Jeanne d'Arc, où il vous semble voir écrits ces deux mots : Religion et Patrie ; avec vous qui, de toute l'ardeur de votre âme, acclamez cette héroïne, victime de la basse hypocrisie et de la cruauté d'un renégat vendu à l'étranger, toujours confiante cependant dans le Vicaire de Jésus-Christ, auquel, dans sa détresse, elle en appelait comme à son dernier refuge.

Nous partageons votre joie et votre fierté, quand vous vénerez sur les autels cette vierge bénie qui, par les inscrutables jugements de Dieu, sauvait sa patrie du schisme et de l'hérésie, et lui conservait l'auguste privilège de Fille aînée de l'Église.

Merci, Vénérables Frères, très chers Prêtres et Fils bien-aimés, des consolations qu'apportent à Notre cœur les démonstrations de votre piété, et les protestations solennelles que vous Nous faites, de rester toujours, comme aujourd'hui, fidèles à l'Église et au Pape, au prix de tous les sacrifices et de la vie même.

Réunis dans la barque mystique qui flotte sur les eaux fangeuses



Panorama de Rome vue de la Coupole de Saint-Pierre.

de l'incrédulité et de l'indifférence, vous serez sauvés de ces deux fléaux qui menacent la société de sa ruine.

Sous la protection de la Bienheureuse Jeanne d'Arc et des autres saints, vos avocats auprès de Dieu, vous aurez la gloire de vous signaler dans les plus nobles entreprises.

Enfin, par vos bons exemples, vos sacrifices, vos prières, non seulement vous effacerez du front de votre patrie la honte très grave que lui a imprimée, en face des autres pays, la guerre faite à la religion, mais vous la rendrez glorieuse par votre zèle à convertir et à réconcilier avec l'Église vos aveugles persécuteurs.

Vous apaiserez les discordes qui sont le fruit des malentendus et des préjugés. Vous reconduirez les esprits à la vérité et les cœurs à la charité de Jésus-Christ.

En vous adressant ces vœux, à vous, Vénérables Frères, très chers Prêtres et Fils bien-aimés, à vous et à vos familles. Nous accordons

de toute l'affection de Notre cœur paternel la bénédiction apostolique.

Après ce discours, le Saint-Père, debout, donne à haute voix à toute l'assistance la bénédiction apostolique et il commande à M^{sr} Touchet d'annoncer à tous les évêques et prêtres présents qu'ils étaient autorisés à donner, à leur retour en France, la bénédiction



Le drapeau français baisé par le Pape.

apostolique aux fidèles, avec l'indulgence plénière : témoignage de la délicate bonté du Saint-Père qui, en ce moment, pensa à tous ses fils.

Il s'est rassis et il reçoit l'hommage des cardinaux et des évêques. S. Ém. le cardinal Coullié, qui ne peut gravir les degrés du trône pontifical, s'y fait porter par deux prêtres. Mais Pie X l'a devancé ; il s'est levé, il a descendu les degrés de son trône et il embrasse le vénéré cardinal de Lyon qui pleure à chaudes larmes.

Alors le Pape remonte sur la *Sedia* et s'éloigne.

Par fidélité à la consigne donnée, pas un cri ne sortait des poitrines, ni un applaudissement des mains. Seulement, au-dessus de l'océan des têtes humaines, s'agitaient, comme un vol infini d'oiseaux blancs captifs et battant des ailes, les exemplaires du discours du Pape, distribués à chaque pèlerin, tandis qu'il parlait.

Soudain, les mains qui agitaient les papiers s'arrêtèrent. Le drapeau tricolore apporté dans la basilique par les jeunes gens du patronage de Saint-Aignan d'Orléans, avait fait trois pas en avant, et s'était incliné devant le Pape, donnant, tout seul qu'il était, le salut de la Patrie lointaine, au Pontife.

Et on avait vu le Pape se lever de son siège, saisir le signe sacré auquel se reconnaît la France présente et y appuyer longuement ses lèvres vénérables.

Au Pape on avait demandé une bénédiction pour le drapeau : le Pape lui avait donné un baiser.

Alors il plana, sous les voûtes de la basilique immense, un instant de silence qui fut court, mais qui parut long. Puis, tout d'un coup, en dépit des recommandations faites, une acclamation retentit, un tonnerre d'applaudissements se déchaina, qui ne cessèrent qu'avec la disparition, dans la chapelle du Saint-Sacrement, du Souverain Prêtre.

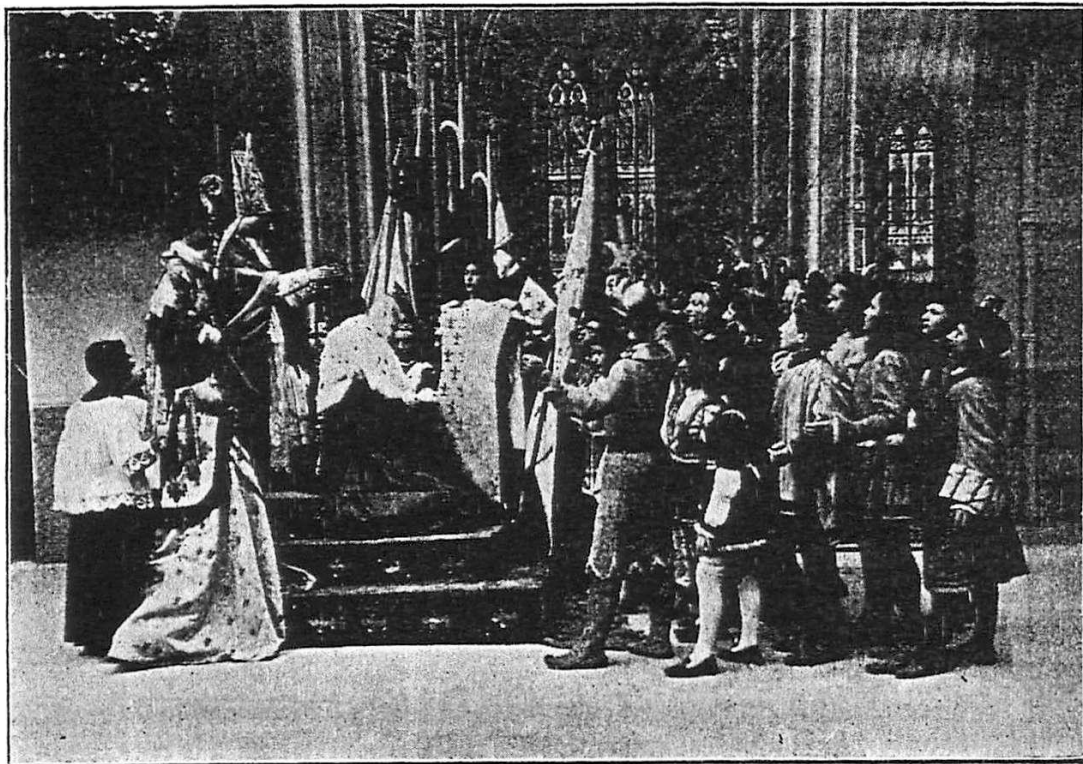
Les cris : « Vive le Pape ! Vive la France ! » s'éteignirent. Mais une autre clameur, ample et majestueuse, s'éleva avec le chant du *Magnificat* dont plus d'un verset, à cette heure de l'histoire de Jeanne d'Arc, pouvaient bien lui être appliqués : « Mon âme glorifie le Seigneur, disait la foule, car il a fait de grandes choses. Il a exalté l'humilité de sa servante : et toutes les générations désormais l'appelleront Bienheureuse. »

VIII

L'AUDIENCE DE LA POSTULATION. — LA RÉCEPTION DES ÉVÊQUES CHEZ LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES. — L'ÉPISCOPAT ANGLAIS ET JEANNE D'ARC.

Avant l'audience générale des pèlerins français, une audience particulière avait été accordée aux postulants de la Cause qui avaient

à remercier plus spécialement S. S. Pie X. M^{sr} l'évêque d'Orléans eut l'honneur de le faire en compagnie de M. Hertzog, de M. l'abbé d'Allaines, vicaire général d'Orléans, et de quelques membres de la famille de Jeanne d'Arc. Dans cette rencontre, il n'y eut pas de discours prononcé; mais dans un entretien, où la bonté du Pape fut charmante, ses visiteurs privilégiés purent voir de plus près encore combien il aime notre Jeanne. Ils lui avaient offert une statue de la Bienheureuse : Pie X la leur montra sur son bureau de



Scène du couronnement de Charles VII. (Théâtre des Frères de la Doctrine Chrétienne, le 19 avril.)

travail ; elle y fera pendant avec celle du Bienheureux curé d'Ars qu'il a glorifié il y a cinq ans, comme il vient de glorifier Jeanne d'Arc. Selon l'usage, une immense gerbe de fleurs fut déposée aux pieds de Sa Sainteté : en voyant cet arbre de camélias blancs, le Pape, avec un bon sourire, admira les fleurs de France.

Le soir, les postulants de la Cause donnèrent, Via San Sébastianello, la réception d'usage, le *ricevimento*, dans la belle salle des fêtes que les Frères des Écoles chrétiennes avaient très gracieusement mis à leur disposition. Neuf ou dix cardinaux, une soixantaine d'évêques français ou italiens, des prélats, des religieux, des

laïques en foule avaient répondu à l'invitation. Devant cette assemblée d'élite, les élèves des Frères représentèrent, en tableaux vivants, les plus fameux épisodes de la vie de Jeanne d'Arc, pendant qu'un excellent orphéon faisait entendre les plus belles pages de l'Oratorio de Gounod.

La soirée fut marquée par un échange très cordial de sympathies entre l'épiscopat anglais et l'épiscopat français à propos de la Béatification de Jeanne.

M^{sr} l'évêque de Middlesborough prononça un discours en anglais, et M^{sr} l'évêque de Menevia lut une adresse latine envoyée par M^{sr} Bourne, archevêque de Westminster et primat d'Angleterre, au nom de tous ses collègues.

Voici, en français, les paroles de M^{sr} l'évêque de Middlesborough.

ÉMINENCES, MESSEIGNEURS,

J'ai, ce soir, à vous exprimer les vifs regrets de Sa Grâce M^{sr} Bourne, archevêque de Westminster, qui s'est vu contraint de renoncer à assister aux fêtes de la Béatification de la bénie Jeanne d'Arc. Sa Grâce avait formé le projet de ne pas manquer une occasion d'un si grand intérêt, et c'est pour Elle un grand désappointement, que les circonstances le lui aient rendu impossible.

Sa Grâce m'a chargé, conjointement avec l'évêque de Menevia, d'exprimer ses sentiments de regret et ceux de la hiérarchie d'Angleterre, de ce qu'ils ne puissent point prendre une part personnelle à l'événement historique qui s'est accompli à Saint-Pierre dimanche. Il peut être opportun de rappeler que la plus intéressante et la plus éloquente pétition pour la Béatification de la Pucelle d'Orléans a été présentée, il y a déjà longtemps, par l'illustre cardinal Manning. Si je mentionne ce fait, c'est pour montrer que les sympathies de la hiérarchie anglaise ne datent pas d'hier. Il convenait donc pleinement que la hiérarchie anglaise fût représentée en une pareille occasion, ne fût-ce que pour faire réparation pour le grand crime qui fut commis autrefois au nom de l'Angleterre. A coup sûr, l'acte avait été plus politique que religieux, et j'estime que le sentiment de justice de l'Angleterre d'alors, — si l'Angleterre avait connu le fait, — se fût révolté contre le crime atroce commis en son nom. Fasse Dieu que la Bienheureuse Jeanne d'Arc, qui fut suscitée par la Providence pour délivrer son pays du joug de l'étranger, soit maintenant inspirée de délivrer sa patrie d'un joug plus funeste qui entraîne l'ordre social tout entier à sa destruction !

M^{sr} l'évêque de Menevia donna ensuite lecture de la lettre de M^{sr} l'archevêque de Westminster.

A nos Vénérables Frères les évêques de France, les évêques d'Angleterre, Salut.

La charité fraternelle qui nous poussa récemment à vous écrire au milieu des adversités, nous presse vivement aujourd'hui de vous féliciter. Nous avons participé à vos tristesses, nous ne voulons pas moins participer à vos joies.

Un brillant ornement de plus est ajouté à votre Église et à votre pays, et ce que depuis longtemps tous les gens de bien appelaient de leurs vœux est aujourd'hui chose faite. Après mûre délibération, le Siège apostolique a rendu son jugement sur Jeanne, la Pucelle d'Orléans, non plus en réhabilitant sa mémoire, comme il l'a fait autrefois, mais en lui décernant les honneurs qui sont rendus aux Bienheureux dans le ciel. Il est enfin reconnu, par ce suprême verdict qui s'impose à l'attention de tous, combien cette Vierge sans tache avait de foi en Dieu, d'amour pour sa patrie, combien elle était digne de l'admiration de tous les siècles par sa fermeté dans ses desseins, plus grande que celle d'un homme, et par son courage si fort au-dessus de ses années. Le temps, qui d'habitude efface le souvenir des grandes actions, lui a conquis l'admiration de la postérité ; la vérité, bien que tardive, la venge des calomnies ; et si belle est cette revanche que nous ne devons pas regretter ces retards. Car celle qui fut presque oubliée par tous est aujourd'hui honorée de l'affection de l'univers catholique ; son éternel triomphe au ciel efface jusqu'à la trace du déshonneur d'autrefois ; une couronne plus sacrée que n'importe quelle couronne terrestre répare l'iniquité de sa mort.

A son exaltation concourent aujourd'hui, alors que les haines sont depuis longtemps assoupies, les descendants de ceux qui la combattaient comme une ennemie publique. Aujourd'hui, parmi nos compatriotes, à peine en trouverait-on un ou deux qui voient de mauvais œil la gloire qu'elle reçoit, et qui ne désirent pas la voir encore grandir.

Pour nous, qui avons un intérêt majeur à ce que la justice fût enfin satisfaite, nous vous félicitons, et nous nous félicitons nous-mêmes de voir l'Église de France s'ornier de cette fleur nouvelle ; et nous demandons à cette patronne et à ce guide de vous aider par sa puissante prière, vous, vos fidèles et votre patrie tout entière ; nous lui demandons d'affermir une paix stable entre votre pays et le nôtre ; nous lui demandons de faire régner dans tous les cœurs le vrai roi, Jésus-Christ, afin qu'unis dans la profession d'une même foi, dans un seul bercail, sous un seul pasteur, nous puissions tous louer cette Sagesse qui dirige les choses humaines et

finit toujours par venger les siens, « qui n'abandonna point la « juste » quand elle fut vendue, mais la délivra des pécheurs, et descendit avec elle au fond du puits, et ne la délaissa point jusqu'au jour où elle lui apporta le sceptre d'un royaume, la puissance contre tous ses ennemis et convainquit avec éclat de mensonge ceux qui l'avaient accusée ». Adieu !

Donné à Westminster, ce 8^e jour d'avril 1909.

Au nom des évêques d'Angleterre et de Galles.

† FRANCIS, archevêque de Westminster.

Des rangs des cardinaux, où se trouvaient LL. EE. Merry del Val, Agliardi, Vannutelli, Ferrata, Gasparri, Martinelli, Cagiano, etc., S. Ém. le cardinal Andrieu, archevêque de Bordeaux, répondit en ces termes :

Vénérables frères de la nation voisine de la nôtre, qui fut autrefois l'orgueil de l'Église et qui travaille activement, sous la forte impulsion de votre zèle apostolique, à le redevenir,

En l'absence du cardinal archevêque de Lyon, retenu à la Procure de Saint-Sulpice par les ménagements que son âge et sa santé exigent, en l'absence du cardinal archevêque de Reims, occupé à la préparation du discours par lequel il doit chanter, après-demain, l'héroïne française proclamée, hier, Bienheureuse, c'est à moi que revient, paraît-il, l'honneur de recevoir le gracieux message que vous apportez à vos collègues de France au nom de l'illustre épiscopat d'Angleterre, et de traduire les sentiments qu'il provoque dans le cœur de tous les évêques français, sans excepter celui qui vous parle, et, j'oserai le dire, dans le cœur des Éminentissimes cardinaux de Rome qui ont bien voulu ajouter par leur présence à l'éclat et au charme de cette fête de famille.

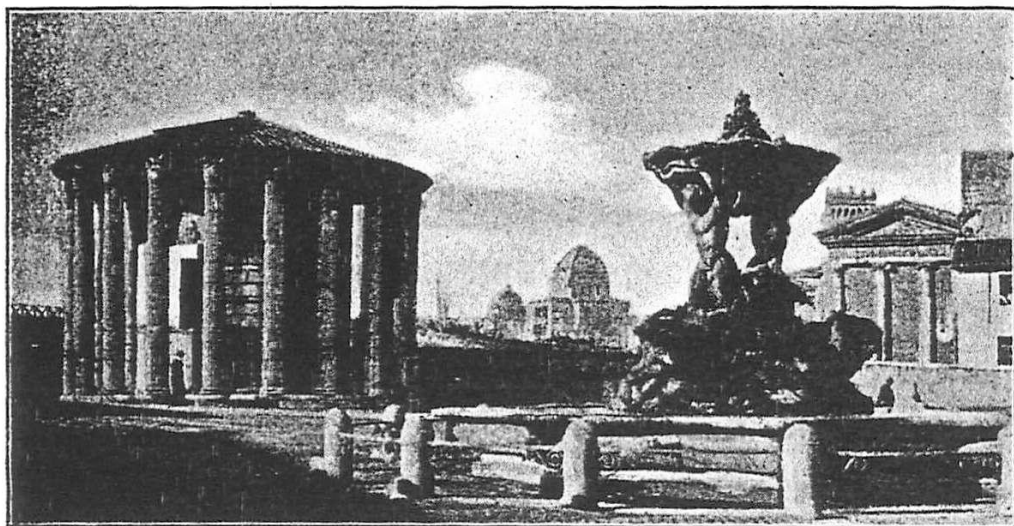
La belle lettre que vous venez de lire nous fait contracter une dette immense et je serais bien inquiet si j'avais à la payer. Heureusement, je n'ai qu'à la constater et je la constate en vous disant : Merci. C'est un faible acompte, je le reconnais ; le cœur a le droit de s'en contenter, surtout quand il a été pris à l'improviste et qu'il a le désir de s'acquitter plus tard d'une façon plus complète.

Merci donc, Messieurs, du sentiment de fraternelle sympathie qui vous inspire de prendre part à nos joies, comme vous aviez pris part, il y a quelque temps, à nos tristesses.

Merci des félicitations particulièrement précieuses qu'il vous plaît de nous offrir au moment où le grand et saint Pontife qui gouverne l'Église et qui aime d'un tendre amour la France place sur les autels cette suave incarnation de la foi et du patriotisme qui s'appelle Jeanne d'Arc.

Merci enfin de la prière qui termine votre lettre, en évoquant un souvenir biblique dont elle fait une application si heureuse à notre héroïne d'abord calomniée et condamnée et puis réhabilitée et glorifiée. Daigne le Christ Jésus se servir, comme au xv^e siècle, de Jeanne, pour délivrer le peuple français des ennemis qui l'oppriment et pour lui conserver, avec la foi qu'on cherche par tant de moyens mais surtout par l'école et par la presse à lui ravir, ses principes sociaux de l'Évangile qui n'ont rien perdu de leur puissance civilisatrice, et qui firent de notre patrie, quand elle les mettait à la base de sa constitution, le plus beau royaume après celui du ciel!

Et parce que la reconnaissance nous fait un devoir de répondre à une



Rome. — Temple de Vesta.

prière fraternelle, nous demandons aussi au Christ-Roi, roi des hommes et roi des peuples, de se servir de Jeanne pour délivrer votre pays de ce qui le retient encore dans le schisme, et pour y rétablir son règne individuel et social, de telle manière que les vertus héroïques y reparassent sous toutes les formes, et qu'on puisse le surnommer, comme dans les plus beaux jours de votre histoire religieuse, *l'Île des saints et le vestibule du Paradis*.

Quelques jours plus tard, les cardinaux français répondirent à l'adresse de l'épiscopat anglais par une lettre latine dont voici la traduction.

A nos Vénérables Frères dans le Christ

*Francis Bourne archevêque de Westminster et les autres évêques
d'Angleterre, les cardinaux et les évêques de France, Salut.*

Nous avons été pénétrés d'une très grande joie, quand, à l'occasion de notre visite à Rome pour la célébration des fêtes solennelles en l'hou-

neur de la Bienheureuse Jeanne, la Pucelle d'Orléans, votre très agréable lettre nous parvint et qu'au nom de vous tous, un de vos deux collègues venus d'Angleterre à Rome crut devoir la lire devant nous, en présence de plusieurs cardinaux de la sainte Église Romaine, d'un très grand nombre de prélats de la Curie et d'autres personnes de distinction.

Pour un si noble témoignage de l'affection que vous nous portez, nous avons pensé qu'il était non seulement opportun, mais nécessaire de vous exprimer publiquement notre gratitude. Du fond de nos cœurs et de toutes nos forces, nous vous adressons donc nos remerciements, à vous qui, par charité fraternelle, avez manifesté votre joie après avoir pris part à notre tristesse.

Nous vous remercions pour les heureux souhaits que vous nous adressez, à nous et à notre patrie, alors que le Très Saint Pontife Pie X, ce pilote intrépide que Dieu a suscité pour diriger la barque de l'Église au milieu des vagues furieuses et des tempêtes, et qui depuis le commencement de son pontificat n'a cessé de montrer à notre France une si particulière affection, a placé au nombre des Bienheureux du ciel Jeanne, la Pucelle d'Orléans, étoile et joyau du ciel de France, exemplaire magnifique de foi vive et de patriotisme. Nous vous remercions aussi à cause de ces belles et très opportunes paroles qu'à la fin de votre lettre vous avez empruntées aux saints Livres pour célébrer l'héroïne française indignement calomniée, livrée très injustement aux flammes du bûcher, mais réhabilitée dès l'origine par le Siège apostolique et très opportunément couronnée par lui le 18 avril de cette année dans la basilique Vaticane, aux applaudissements du monde entier. Au xv^e siècle, par le secours de notre Jeanne et par sa courageuse intervention, la liberté de notre patrie fut heureusement rétablie : tous, nous demandons à Notre-Seigneur Jésus-Christ de se servir d'elle encore pour délivrer notre peuple des embûches de ses ennemis intérieurs, pour défendre à jamais l'antique foi chrétienne de nos concitoyens attaquée et combattue quotidiennement dans les écoles privées et publiques, dans les livres, les journaux, les assemblées judiciaires et politiques, enfin pour sauvegarder intégralement les principes de la morale évangélique qui sont le bien et le salut de la société civile.

Aux fraternelles prières que vous avez adressées à Dieu pour nous, nous croyons de notre devoir de répondre en priant pour vous à notre tour. Tous nous demandons instamment à Jésus-Christ, roi immortel des hommes, des peuples et de tous les siècles, de ramener au divin bercail, par l'intercession de Jeanne, ces âmes innombrables pour le salut desquelles vous vous livrez continuellement à des soins et à des travaux admirables dans votre pays.

Fasse Dieu que chez vous, sans que les lois y mettent obstacle ou plutôt avec leur protection, des exemples d'héroïques vertus fleurissent de nouveau ! Fasse Dieu que, le dernier Congrès Eucharistique tenu solennellement à Londres ayant porté les fruits abondants qu'il a promis, votre pays puisse être appelé encore et sans retard *l'Île des saints et le vestibule du Paradis*. Confiants en cet espoir et invoquant avec ferveur la très puissante protection de notre Jeanne pour vous et pour les troupeaux confiés à vos soins, au nom de tous les évêques de France et en notre propre nom, nous vous prions d'accueillir avec bienveillance ce léger témoignage de notre dévouement et l'expression renouvelée de notre reconnaissance.

En implorant pour votre prospérité Dieu et la Très Bienheureuse Vierge au début de ce mois des fleurs, nous vous prions de nous croire Vos très chers frères dans le Christ :

† PIERRE, cardinal COULLIÉ, archevêque de Lyon.

† LOUIS-JOSEPH, cardinal LUÇON, archevêque de Reims.

† PAULIN, cardinal ANDRIEU, archevêque de Bordeaux.

Rome, 1^{er} mai 1900.

IX

AUDIENCE DES ÉVÊQUES FRANÇAIS. — ADRESSE DE SON ÉM. LE CARDINAL COULLIÉ. — RÉPONSE DU PAPE.

Le 20 avril, à 9 heures du matin, le Pape reçut, dans sa bibliothèque privée, les évêques français. Il avait fait disposer des sièges pour tous sur deux rangs, et son trône était au fond, face à son bureau.

Son Ém. le cardinal Coullié lut l'adresse suivante au nom de l'épiscopat français.

TRÈS SAINT-PÈRE,

Hier, c'était la France tout entière, pasteurs et fidèles, qui, pressée autour de Votre Sainteté, Vous chantait son action de grâces.

Aujourd'hui, il Vous a plus d'admettre auprès de Votre Personne auguste les chefs de ce peuple chrétien. Et voici que les évêques de France, venus à Rome presque tous, sont à Vos pieds. Les absents nous sont unis par la prière et les sentiments.

Dans une assemblée moins solennelle sans doute, mais plus grave encore, nous venons, Très Saint-Père, entendre de Vos lèvres

sacrés, de Votre cœur paternel, Vos enseignements, Vos directions, Vos mots d'ordre pour l'action de demain.

Mais tout d'abord, que Votre Sainteté nous permette d'exprimer notre reconnaissance. L'occasion de le faire est trop providentielle pour que nous n'en profitions pas.

Cette reconnaissance, nous l'avons au cœur bien ardente, Très Saint-Père, pour le grand amour que Vous manifestez en tant de rencontres à notre belle mais si malheureuse patrie.

Depuis que s'est déchaînée, contre notre Église de France, la persécution qui a rompu le traité le plus sacré, et renversé l'édifice séculaire où s'abritaient les âmes, que n'avez-Vous point fait pour raffermir nos esprits, unir nos volontés, guider nos efforts ?

Certes, à cette heure de ruine totale, il était impossible qu'au milieu de l'obscurité qui s'était faite, nous fussions tout d'un coup orientés ensemble vers des solutions uniques, si insidieuses étaient les stipulations des lois nouvelles, si importants les intérêts impliqués dans les questions qui se posaient.

Mais Vous étiez là, Très Saint-Père, et nous avons confiance.

Nous savions que nos loyales délibérations passeraient sous Vos yeux et que notre dernier mot serait le Vôtre. Et cette fois encore, Votre Sainteté a réalisé la parole de notre divin Maître : *Confirma fratres tuos.*

Puis, tandis que le serpent, déconcerté d'abord, reformait ses anneaux pour essayer de nous surprendre et de nous enlacer, de quel coup d'œil sûr Vous avez reconnu le péril et dénoncé l'astuce de l'ennemi ! Encore une fois, Vous avez prononcé le *Non possumus.*

Et lorsque les derniers lambeaux du patrimoine des âmes nous étaient arrachés, Votre Sainteté, avec une générosité sans précédent et sans mesure, voulut bien apporter Elle-même une large compensation à la spoliation de nos défunts, bien sûre d'être imitée par tous les évêques et tous les prêtres de France : si bien que, jamais sans doute, les âmes des nôtres ne bénéficièrent d'autant de suffrages qu'après ces mesures impies qui devaient les en dépouiller.

Mais ces bontés, Très Saint-Père, et cette sollicitude éclairée dont Vous entourez l'Église de France, Vous nous les manifestez encore en élevant sur les autels, pour ainsi dire à tout instant, quelqu'un de nos compatriotes, nous donnant ainsi un nombre chaque jour croissant de glorieux modèles et de saints protecteurs.

Hier, c'était le curé de campagne sauvant les peuples par l'action cachée du sacrement de Pénitence. Puis ce sont nos missionnaires ou nos carmélites immolés en haine de la Foi, nos fondateurs d'Ordres, nos grandes éducatrices qui formèrent des générations chrétiennes, après des temps de révolution trop semblables à notre temps.

Aujourd'hui, c'est notre héroïne nationale, notre Jeanne d'Arc : douce figure longtemps voilée aux regards et comme réservée par la divine Providence pour cette heure où son concours nous est devenu plus nécessaire, ses exemples plus opportuns.

Quel mystère que ces quatre cents ans de silence et d'oubli !

Ses contemporains, dans divers pays d'Europe, la vénérèrent comme une sainte. Et voici que, cinquante ans après son martyre, la France semble ne plus la connaître. Si les grands faits de son histoire restent écrits, comme des témoins irréfragables, pour le jour des divines justices, son âme est ignorée, parfois grossièrement méconnue, travestie par les blasphèmes et l'inconscience.

Orléans, pourtant, garda toujours sa mémoire pure et pieuse, Orléans qui fut ici vraiment le cœur de la France et comme le sanctuaire où demeura conservée la lueur, d'où Votre main, Très Saint-Père, fait jaillir aujourd'hui la flamme.

Orléans ! il m'est bien permis de te saluer, ô ville fidèle, toi qui, pendant plus de quinze années, entre autres douces joies de l'âme, me ménageas la grâce de connaître de près, de pénétrer à loisir cette vie de la tout aimable Pucelle, et d'apporter à l'édifice qui s'achève aujourd'hui le modeste concours d'un labeur si plein d'attraits !

Ce fut, en effet, l'heure la plus consolée de ma vie d'évêque que celle où, après les travaux dans lesquels m'avait introduit mon illustre maître et mon père, M^{sr} Dupanloup, j'assistai à l'Introduction de cette Cause que mon éloquent et si aimé successeur a embrassée à son tour, avec le succès dû à son admirable dévouement.

Eussé-je pu penser que mes jours se prolongeraient assez pour que je fusse témoin de cette glorification tant désirée, et qu'il me serait donné de porter à l'autel le nom de la Bienheureuse Jeanne ?

Oui, Très Saint-Père, pour ce grand acte et pour ce grand bienfait les évêques de France Vous disent leur immense reconnaissance.

Aussi bien, nous ne pouvons pas nous défendre de voir dans l'exaltation de l'admirable Vierge, à cette heure de suprême péril, une promesse de salut, et d'y pressentir déjà une aurore de résurrection et de vie.

Aujourd'hui, ce n'est plus, directement du moins, le même péril. C'est l'âme de la France qui souffre; c'est la Foi qui est en butte à l'attaque de l'enfer; ce sont les œuvres de vie chrétienne que l'ennemi détruit avec rage.

Aussi, Jeanne, reparaissant radieuse, ne veut point nous sauver par l'éclair de son épée, mais par l'éclat et l'exemple de ses vertus: de sa foi, de son amour pour la sainte Eucharistie, de sa tendresse pour les âmes en péril. Le secours qu'elle nous apporte, c'est sa pureté virginale, son esprit de simple obéissance à l'Église, son courageux sacrifice.

En un mot, c'est l'âme de Jeanne, Très Saint-Père, que Vous nous proposez pour modèle, et qui doit être notre salut. C'est cette âme sainte, dont nous devons répandre l'influence parmi nos peuples, pour les animer d'une vie de foi pratique et d'un patriotisme éclairé.

L'âme de la Pucelle était toute faite de ces deux amours que nous avons aussi au cœur, nous, évêques de France, et que nous voulons enraciner dans les cœurs de nos fidèles, l'amour de l'Église et l'amour de la Patrie.

L'amour de l'Église, elle le montra bien aux heures de l'angoisse et parmi les ruses hypocrites dont elle fut victime. « Je suis bonne chrétienne, disait-elle, et je voudrais aider et soutenir la Sainte Église. » Et quand elle se voit trompée et comme enveloppée dans le mensonge et l'injustice, par trois fois elle s'écrie: « J'en appelle à l'Église! » « J'en appelle au Pape! ».

Aussi, ce sont les Papes qui prennent en mains la Cause de Jeanne.

Calixte III lui rend, de la façon la plus éclatante, l'honneur qu'on avait pensé lui ravir à jamais.

Et puis, après Léon XIII, à qui la physionomie de Jeanne fut si sympathique, Votre Sainteté bien-aimée la couronne et la fait monter sur nos autels. Et cela fait, c'est à nous, chefs de l'Église de France, que Vous demandez de restaurer ainsi, avec l'aide de Jeanne, la vie catholique de la France.

Et de même que Votre Sainteté, dès l'aurore de son Pontificat,

s'est proposé de tout restaurer dans le Christ, de même Vous voulez que les évêques de France, se dégageant de plus en plus des regrets des choses perdues, s'élançant vers l'apostolat de l'avenir. *Quae retro sunt obliviscens, ad ea quae sunt priora extendens meipsum* ; ainsi voulons-nous faire, Très Saint-Père, dociles à Vos leçons et entraînés par Vos exemples.

Avant tout, comme Vous-même, et par amour pour la Sainte Église, nous voulons travailler à la sainteté toujours plus haute de nos prêtres bien-aimés.

L'an dernier, nous ne saurions l'oublier, dans cette exhortation si touchante que nos prêtres ont adoptée comme la parole de chaque jour, Vous nous le disiez avec un accent persuasif et paternel : Vous demandiez que les évêques mettent leurs soins les plus persévérants et les plus actifs à former le Christ en ceux que leur charge appelle à former à leur tour le Christ dans les âmes des fidèles.

Et alors, en répandant de toutes parts des légions de saints prêtres, il nous sera donné de voir se faire une véritable conquête.

Oui, le culte de la Pucelle va communiquer à l'âme française une ardeur nouvelle : l'union des esprits se fera sur le terrain de la hiérarchie sainte, et la fécondité des œuvres, poursuivies avec courage, sera encore la campagne de Jeanne, pour refaire l'unité de la France chrétienne.

O Bienheureuse Jeanne d'Arc, opérez parmi nous cette œuvre si nécessaire.

Donnez aux pasteurs, étroitement unis entre eux et attachés au Pontife Suprême, la sagesse qui fait les guides et l'énergie qui fait les chefs.

Multipliez parmi nos peuples les prêtres missionnaires et pasteurs, heureux de combattre dans la persécution et le dénûment, des prêtres qui se réjouissent de souffrir confusion pour le nom de Jésus.

Dans notre belle armée, conservez cette grandeur d'âme et cette abnégation qui, animées par l'idéal chrétien, la rendent invincible et glorieuse.

Aux hommes de loisir et à ceux qui possèdent, inspirez la passion du dévouement de soi, pour la diffusion, au profit de leurs frères, des biens qu'ils détiennent.

Aux femmes de France, communiquez les hautes pensées et le goût du sacrifice. Ecartez-les des frivolités qui dissipent et des plaisirs qui abaissent l'âme et énervent toute vigueur.

Aux travailleurs et à ceux qui souffrent, donnez le courage et la patience. Qu'ils se groupent pour être forts, mais qu'ils soient chrétiens pour demeurer justes.

Et puis, à cette heure, ô Bienheureuse, dont l'enfance fut pure et la jeunesse si pieuse, à cette heure où la bataille est engagée surtout autour de l'âme de nos enfants que l'on veut ravir à Dieu et à l'Église, donnez-nous de savoir les défendre, et, s'il faut pour cela renouveler les merveilles de jadis, ah ! sauvez-les, à



Rome. — Saint-Pierre et le Vatican.

tout prix, de l'impiété qui veut les égarer, et de la corruption des mœurs où l'on tend à les faire tomber !

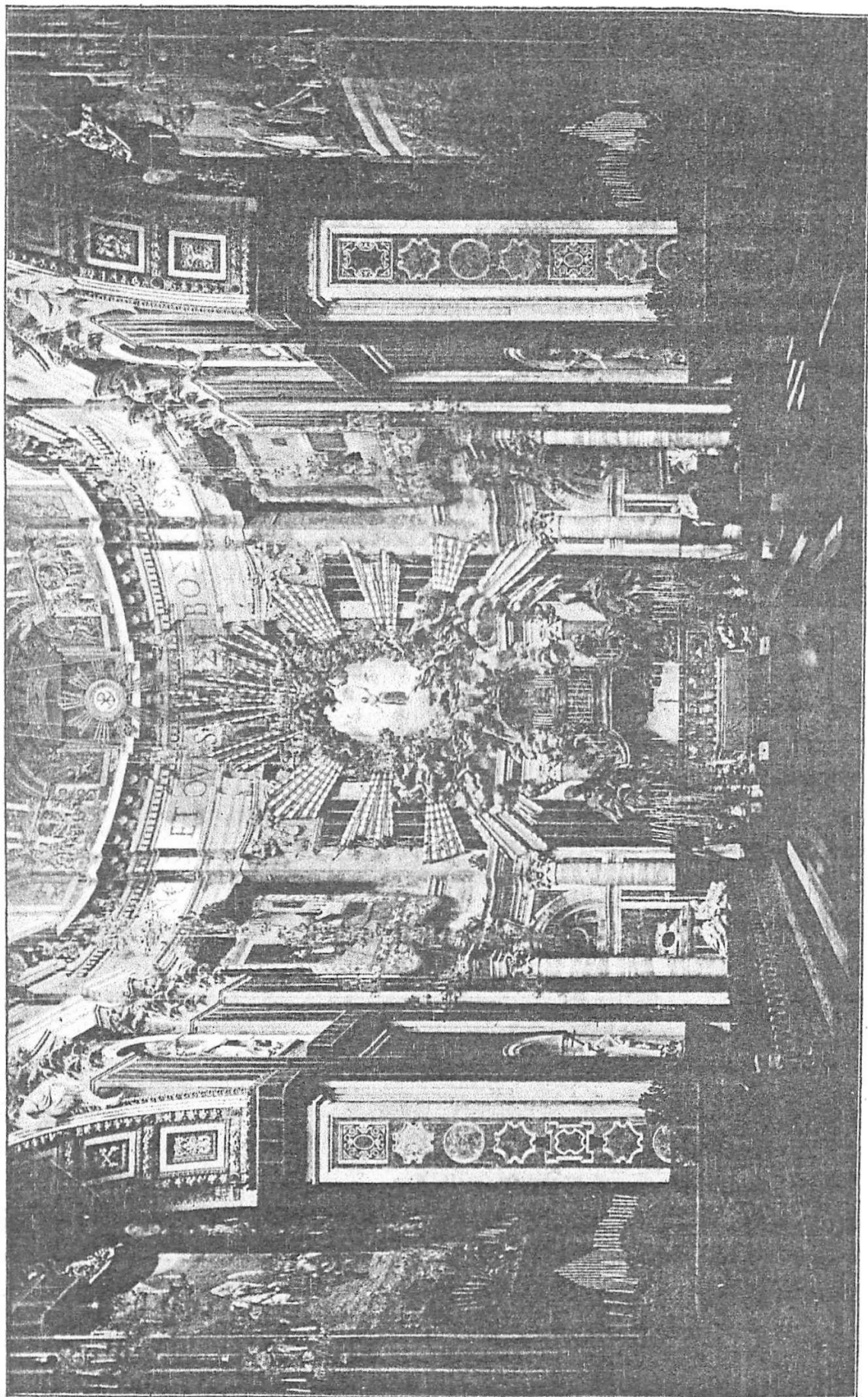
Enfin, ô Jeanne ! fille de la Sainte Église qui vous couronne aujourd'hui, prenez sous votre protection toute de miracle, l'auguste Pontife qui nous a donné cette joie et nous fait luire cette espérance !

LA RÉPONSE DU PAPE

Le Pape a répondu par un discours en latin dont voici la traduction.

VÉNÉRABLES FRÈRES,

La manifestation vraiment splendide de votre piété, de votre amour, de votre dévouement que vous venez de Nous donner par votre



L'autel de la Chaire de saint Pierre et le tableau de la Béatification.

éloquent interprète, le cardinal-archevêque de Lyon, met le comble à la joie éprouvée par Nous, en attribuant à la Pucelle d'Orléans les honneurs des Bienheureux. A cette joie pour ce très heureux événement, il est bien juste que d'abord et avant tout autre, vous preniez part, vous, Notre très cher Fils, qui, désigné d'abord comme coadjuteur, puis comme successeur de l'évêque Dupanloup, d'illustre mémoire, avez travaillé plus que tout autre à faire triompher la Cause de la vierge magnanime. Quant à Nous, et dans cette Cause et dans de nombreuses autres Causes du même genre, par lesquelles nous avons inscrit au nombre des Bienheureux ces lumières de votre nation que furent Jean-Baptiste Vianney, et les Sœurs carmélites de Compiègne, et les martyrs de la Chine, et Marie-Madeleine Postel, et Madeleine-Sophie Barat, et Jean Eudes et Jeanne d'Arc, nous n'avons fait que recueillir l'épi presque mûr du travail de nos prédécesseurs. Nous pensons devoir au dessein de Dieu miséricordieux ce fait que des lieux même d'où Nous sont venues publiquement tant de grandes douleurs, Nous vienne, par la multiplication des patrons célestes, l'espérance de temps meilleurs.

Si grande est la joie qui Nous comble en ce jour où il Nous est donné de parler devant vous, évêques de presque toute la France, que Nous ne pouvons suffisamment l'exprimer par la parole. En effet, ce qui était dans Nos vœux s'accomplit heureusement aujourd'hui de vous voir ici présents pour vous exprimer Notre affection pour vous qui, au milieu de tant et de si longues difficultés, avez combattu avec un courage et une constance admirables pour la Foi chrétienne et pour le salut des âmes. Et en effet, par votre soumission exemplaire au Vicaire de Jésus Christ, vous avez apporté une aide si remarquable à l'Église de France que, dans cette tempête même suscitée par l'enfer, tout ce qui a été fait de droit, de généreux, de salutaire, à l'avantage de la religion, tout est dû à votre initiative et à votre zèle. En rendant grâces immortelles à Dieu, auteur et conservateur de l'Église qui vous a toujours assistés et vous assiste dans votre lutte *pro aris et focis*, Nous Nous réjouissons de tout cœur avec vous. Et Nous ne le faisons pas seulement en Notre nom, mais au nom de l'Église universelle, car grande est, dans les évêques du monde catholique et dans tous les gens de bien, l'admiration pour votre vertu à laquelle est réservée celle de la postérité. Mais une gloire bien supérieure encore, la seule

vraie et solide, vous pouvez justement l'attendre du Prince des pasteurs qui, Nous n'en doutons pas, aura déjà inscrit vos noms sur le livre de vie.

Cependant, Vénérables Frères, tandis que s'exacerbe contre la religion la fureur des impies, qui, contre toute raison de justice, d'équité, d'humanité, voudraient la ruiner dans ses fondements, Nous vous exhortons vivement à ne pas cesser de repousser, comme vous l'avez fait jusqu'ici, les assauts ennemis en exposant publiquement vos plaintes contre les injustices, en révélant les mensonges, les calomnies, les embûches, et en condamnant les erreurs et les doctrines perverses. Tandis qu'aux méchants on permet la licence la plus effrénée dans la scélératesse, vous, fermement unis dans vos desseins, revendiquez pour vous l'entière liberté d'annoncer, d'enseigner, d'ordonner tout ce qui est vrai et juste, tout ce qui est bon et salutaire et tout d'abord d'adorer publiquement dans les cités la Majesté divine. Et ici ne soyez pas choqués, de grâce, si Nous vous recommandons la concorde des desseins, vous rappelant combien elle est indispensable à l'intégrité de la Sainte Église. Certainement dans l'unité de l'Église, c'est-à-dire dans la merveilleuse union de ses membres, qu'elle tient du Christ son fondateur, se trouve cette force invincible pour laquelle elle est appelée dans les divines Écritures : terrible comme une armée rangée sur le champ de bataille, et qui faisait dire à saint Augustin : « La discorde des chrétiens, c'est le triomphe des démons ! »

Et, en effet, tel paraît être le dessein des plus âpres ennemis du nom chrétien de rompre l'unité et l'union de l'Église : par le moyen de lois ourdies avec un art incroyable, ils travaillent à ce but de séparer les pasteurs sacrés du successeur de saint Pierre, de détacher des pasteurs leurs troupeaux, de semer entre ces pasteurs des germes de discorde qui auraient pour résultat le déchirement de la robe mystique du Christ. C'est pourquoi, dans Notre devoir apostolique, Nous vous adressons ces paroles de l'Apôtre : *Ut id ipsum dicatis omnes et non sint in vobis schismata, sitis autem perfecti in eodem sensu et in eadem sententia.*

Qu'elle vous tienne au cœur au-dessus de toute autre chose, cette concorde des âmes qui engendre la tranquillité intime nécessaire au saint ministère et accroît l'efficacité de votre apostolat ! Ainsi, comme une armée en bataille, vous résisterez plus facilement

aux ennemis de la Croix et du Christ qui s'élancent de toutes parts et vous défendrez de toutes les manières le dépôt de la Foi. Vous vous êtes montrés si bien tels que, de Notre part, ces paroles sont plutôt de très amples louanges que des exhortations.

En effet, tenant votre regard fixé sur cette Chaire apostolique, non seulement vous vous faites une loi sainte et solennelle de vouloir tous ensemble les choses que chacun de vous est obligé de vouloir en particulier, mais vous sacrifiez volontiers chacun votre propre manière de voir pour être d'accord aussi dans les choses sur lesquelles il est permis d'avoir une opinion personnelle.



Rome. — Panthéon d'Agrippa.

Dans la tristesse des temps présents, Vénérables Frères, Nous sommes vivement réconfortés par la grandeur d'âme et la force avec laquelle vous défendez les droits de l'Église et par la pleine adhésion que vous professez vis-à-vis de Nous, mais surtout par cette grande union que vous avez entre vous et avec Nous. Donc, en rendant grâces à Dieu pour ces consolations, Nous implorons de sa clémence qu'il vous dispense copieusement ses dons et vous accorde spécialement de pouvoir conserver toujours intacte cette union entre vous. Avec ces vœux et cette espérance, augure des divines faveurs, Nous accordons à vous tous, Vénérables Frères, au clergé et au peuple confié à vos soins, la bénédiction apostolique.

X

LE TRIDUUM A SAINT-LOUIS DES-FRANÇAIS (20-22 AVRIL). —
 LES PRÉPARATIFS. — INAUGURATION ET BÉNÉDICTION DE LA STATUE DE
 JEANNE D'ARC

Après les fêtes de la Béatification à Saint-Pierre, restait le triduum de glorification et de prière qui devait inaugurer dans les églises de France le culte public de la Bienheureuse ; il le fut, à Rome même, dans notre église nationale de Saint-Louis-des-Français. C'est là que, du 20 au 22 avril, les pèlerins se sont succédé sans interruption pour fêter Jeanne d'Arc.

L'église de Saint-Louis-des-Français, située sur la place du Panthéon, a été construite aux frais de la France, en l'honneur du plus saint des hommes qui l'ont gouvernée. Achevée en 1589 par Giacomo della Porta, l'architecte qui eut la gloire d'achever aussi la coupole de Saint-Pierre, elle est d'une ordonnance majestueuse et correcte. On y admire la copie de la *Sainte Cécile* de Raphaël, par le Guide, et les fresques dans lesquelles le Dominiquin a retracé quelques scènes de la grande martyre. Mais notre église nationale est surtout riche en souvenirs français : fresque représentant la mort de saint Louis, tableaux de saint Remiguérissant un aveugle, du baptême de Clovis, de la bataille de Tolbiac ; statues de Charlemagne et de saint Louis, de sainte Clotilde et de sainte Jeanne de Valois ; tombeaux du cardinal de Bernis, des Français morts à Rome pendant la campagne de 1849, du marquis de Pimodan qui commandait l'infanterie des troupes pontificales à Castelfidardo ; de Claude Lorrain dont, en 1840, les restes y furent transportés de la Trinité-des-Monts : nul sanctuaire de Rome n'est plus français que celui-là. Il est gardé par des prêtres de France dont le chef vénéré est aujourd'hui M^{re} Guthlin.

Il l'a fait parer magnifiquement pour Jeanne d'Arc. La façade porte des inscriptions, comme à Saint-Pierre, et, en même temps qu'une louange, elles sont une prière à la Bienheureuse.

QVI . PARVAM . ELEGIT . PATRARET . VT . ALTA . IOANNAM
 O . POPVLI . ET . GENTES . CONCELEBRATE . DEVM

CASTAE . INDICVNTVR . SOLEMNIA . FESTA . PVELLAE
GALLIAE . VT . ORANTI . TENDAT . VTRAMQVE . MANVM ¹

AD . IOANNAM . VIRGINEM

PRECATIO . PRO . INCOLVMITATE . PII . X . P . M.

HORRIDA . BELLA . FREMVNT . CHRISTI . DEFENDE . PIALANGES

DEFENDE . ET . SVMMVM . VIRGO . IOANNA . DVCEM

QVI . TIBI . CAELESTES . CONCEDENS . LAETVS . HONORES

CHRISTIGENAS . VALIDO . MVNIIT . AVXILIO ²

VIVAT . CHRISTVS . REX . GALLIAE ³

L'église est trop petite pour contenir la foule qui s'y pressera pendant trois jours, mais combien elle est élégante avec sa parure de fête et que d'actions de grâces et que de prières y sont montées de tous les cœurs vers Dieu et vers Jeanne d'Arc!

Le triduum fut précédé d'une touchante cérémonie présidée par S. É. le cardinal Coullié. Le 18 avril, en sortant de Saint-Pierre, il se rendit à Saint-Louis-des-Français pour y bénir une nouvelle statue de la Bienheureuse. Nous empruntons à la *Semaine de Rome* le récit de cette inauguration.

Cette fête avait tout le charme de l'intimité. Quelques groupes seulement de pèlerins y assistaient, avec le personnel de la communauté de Saint-Louis et un petit nombre de prélats, dans le plus profond recueillement.

M^{re} Guthlin, supérieur de Saint-Louis-des-Français, accompagnait le vénéré cardinal octogénaire, qui était suivi de M^{re} Vindry, son vicaire général, et de M^{re} Béchetolle, son secrétaire particulier.

Son Éminence, après avoir revêtu le rochet, la *mantelletta*, la mozette et l'étole, s'est tournée vers la chapelle de sainte Jeanne de Valois, qui est en face de celle de saint Louis, Jeanne, la fille des champs, étant venue occuper une place tout auprès de Jeanne, la fille des rois, au-dessus du même autel. M. André Vermare, jeune sculpteur de grand talent, a découvert alors son chef-d'œuvre: une fort belle statue, pieuse, noble

1. Peuples et nations, glorifiez Dieu qui a choisi Jeanne, une faible enfant, pour accomplir de grandes choses. Voici l'annonce des fêtes solennelles en l'honneur de la sainte Pucelle: puisse-t-elle tendre les deux mains à la France qui la prie!

2. Prière à Jeanne d'Arc pour le salut du Souverain Pontife Pie X.

Au milieu de l'horrible guerre qui est déchaînée, défends, ô Jeanne, l'armée du Christ; défends aussi son chef suprême qui, en t'accordant avec tant de joie les honneurs célestes, a fortifié les chrétiens d'un puissant secours.

3. Vive le Christ, roi de France!

et gracieuse de forme et d'attitude, que tous ont admirée. Elle ornera aussi la cathédrale d'Orléans. L'œuvre définitive, en marbre, sera placée plus tard à Saint-Louis¹; le présent modèle est de même dimension, 1^m,80, mais en simple plâtre.

Le cardinal Coullié a récité les prières et accompli les rites liturgiques de la bénédiction; on a chanté l'hymne des Vierges, le verset et le répons, qui ont été suivis de la touchante oraison de la Bienheureuse héroïne. Le cardinal s'est assis et, s'adressant à l'auditoire, il a prononcé des paroles vraiment sorties de son cœur, qui ont ému jusqu'aux larmes toute l'assistance. Il a remercié très délicatement M. le Recteur de l'église de l'avoir convié à bénir cette statue dont sa religieuse et patriotique initiative enrichit Saint-Louis. Jeanne ainsi représentera la France à Rome.

Son Éminence a rappelé, comme il convenait, une autre plus grande initiative, celle de M^{sr} Dupanloup, qui rêva de faire honorer sur les autels la Pucelle d'Orléans. « C'était un rêve, et maintenant, c'est une réalité », a dit le cardinal, ajoutant qu'il bénissait Dieu de lui avoir fait la grâce de vivre en esprit près de vingt années dans la compagnie de Jeanne, car il avait dû prendre en mains, après la mort de M^{sr} Dupanloup, la



A. VERMARE

D. SAUDINOS-RITOURET

1. Elle l'a été en 1910.

Cause de Béatification de la vierge libératrice. « On ne s'ennuie jamais avec elle et on ne se lasserait pas d'en parler, mais la cérémonie de ce matin qui s'est prolongée jusqu'au milieu du jour, ne permet pas de s'attarder même à rappeler ces chers souvenirs. » En terminant son allocution, il a souhaité à ses auditeurs, à la France et à la colonie française de Rome d'éprouver les effets de la protection de la béatifiée de Pie X, du Pape qui a eu tant à cœur la glorification de l'héroïque et sainte Pucelle.

XI

LES OFFICES PONTIFICAUX. — LES MESSES DE COMMUNION PANÉGYRIQUES DE LA BIENHEUREUSE. — CHANTS ET CANTIQUES

L'ouverture du Triduum. — Discours de M^{sr} Foucault, évêque de Saint-Dié.

Le programme du triduum commença d'être exécuté le lundi soir 19 avril par le chant des premières vêpres que présida M^{sr} Dubois, évêque de Verdun.

La série des panégyriques de la Bienheureuse s'ouvrit par un gracieux discours de M^{sr} Foucault, évêque de Saint-Dié; le village natal de Jeanne d'Arc appartenant à son diocèse, c'est de Dom remy seulement qu'il parla pour rappeler combien cet humble village doit être cher à tous les catholiques français et pourquoi il restera toujours cher à la nouvelle Bienheureuse.

« Et tu Bethleem..., nequaquam minima es in principibus Juda. Et toi, bourgade de Bethléem, tu n'es pas à dédaigner, même à côté des cités princières de Juda. »

MESSEIGNEURS ¹,
MES FRÈRES.

Je n'ai pas la prétention de vous apprendre, ni même celle de vous rappeler, que Dieu ne manifeste jamais mieux sa puissance que par l'infériorité des moyens qu'il emploie. Dieu, mes Frères, aime à souligner d'un saisissant contraste la grandeur de l'œuvre, et la faiblesse, disons mieux,

1. Vingt-deux évêques étaient présents, entourés d'un grand nombre de prélats et des notabilités de la colonie française.

le néant des instruments dont il lui plaît de se servir. Aussi, lorsque Dieu décide d'associer une créature humaine à ses desseins, c'est bien souvent dans la plus humble chaumière qu'il la fait naître, dans le plus humble hameau qu'il la laisse grandir, de la plus humble condition qu'il veut la tirer. Nos annales religieuses, soit dans l'Ancien Testament, soit depuis la Nouvelle Alliance, nous en fournissent des exemples qui sont dans toutes les mémoires. Souffrez que je rappelle simplement ici la surprise des rois de l'Orient, ne rencontrant pas dans l'opulente cité de Jérusalem l'Enfant divin qu'ils se croyaient assurés d'y trouver, leurs mines scandalisées quand ils entendirent les interprètes autorisés des Écritures déclarer que le Messie devait naître dans une modeste bourgade, leur stupéfaction enfin, car je n'ose dire leur désenchantement, lorsqu'ils virent l'étoile mystérieuse qui les guidait s'arrêter sur une étable abandonnée ! Était-ce donc là, sur cette paille et dans ce dénuement, sous ce toit délabré ouvert à tous les vents, sur les bras de cette pauvre femme qu'ils devaient adorer le Roi puissant dont le ciel lui-même annonçait la naissance et racontait la gloire ? Oui, mes Frères, le Verbe de Dieu avait voulu, pour racheter l'homme, non seulement se ravalier jusqu'au néant de notre humanité, mais encore n'entrer dans l'ergastule de notre chair que par la porte basse de la pauvreté.

Dieu voulut de même faire naître dans une humble chaumière, dans une humble hameau, dans une humble condition, celle qu'il avait choisie pour en faire la libératrice de la France. C'est ce qui me permet d'appliquer à Domremy ce qui a été dit de Bethléem, ce qui m'autorise à prétendre que notre humble bourgade peut encore faire quelque figure, même à côté des cités princières pour qui la gloire de Jeanne pourrait sembler un monopole : *nequaquam minima es in principibus Juda.*

C'est donc, Messieurs et mes Frères, de Domremy et de Domremy seul que j'ai le dessein de vous parler au début de ces belles solennités. Je veux laisser à d'autres le soin et l'honneur de dérouler devant vos yeux éblouis les pages tour à tour si grandioses ou si poignantes, toujours sublimes, qui composent la trame merveilleuse de la vie de Jeanne d'Arc et qui vous permettront sans doute de mieux connaître, pour la mieux admirer, la nouvelle Bienheureuse.

D'ailleurs, mes Frères, j'aurais voulu ne rendre hommage que par mon silence à celle dont la vie presque tout entière¹ s'écoula chez nous, dans l'ombre silencieuse du village natal, mais les fidèles de mon diocèse, mes vénérés collègues, les évêques de Lorraine et la Lorraine elle-même ne me pardonneraient pas de ne pas accepter l'occasion qui m'est offerte

1. Dix-sept ans sur dix-neuf.

pour me faire l'interprète de leur vive et filiale reconnaissance envers Pie X, envers le Pontife bien-aimé, dont le dévouement hélas! trop mal récompensé par la France, a suivi d'un œil si bienveillant cette Cause de Béatification, qui en a promulgué le décret avec tant de bonheur et qui nous en a fait ressortir les leçons avec une si haute clairvoyance et une si paternelle autorité.

Que Sa Sainteté daigne encore agréer, après les remerciements qui lui ont été adressés par M^{gr} l'évêque d'Orléans, les actions de grâces non moins reconnaissantes des fidèles, des prêtres et des évêques de la Lorraine.

Et maintenant, mes Frères, je vous dirai en deux mots pourquoi Domremy doit être si cher à tous les catholiques français et pourquoi il restera toujours si cher à la nouvelle Bienheureuse.

I

Au début du xv^e siècle, Domremy était un petit village frontière que les érudits rattachent tour à tour à la Lorraine et à la Champagne, et qui relevait probablement tantôt de l'une, tantôt de l'autre, selon les cas, tellement les juridictions étaient alors enchevêtrées. Ce qui nous importe à nous, gens de la Lorraine, c'est que Domremy, et Jeanne d'Arc par conséquent, appartenait au diocèse de Toul, et c'est ce qui nous permet de revendiquer comme nôtre celle que les vieux chroniqueurs et une tradition plus de quatre fois séculaire ont toujours saluée sous le nom de *Jehanne, la bonne Lorraine*.

Sur les pentes par où les derniers rameaux des Vosges s'abaissent vers les champs lorrains, s'ouvre un riant vallon semé de fleurs et couronnés de verdure ¹.

On y découvre à peine au milieu des vergers
Un modeste hameau qu'habitent des bergers.
C'est Domremy. La Meuse en ces prés qu'elle arrose
Se promène tranquille, ou plutôt s'y repose,
Car la lumière et l'air qu'on respire en ce lieu
Sont toujours restés purs comme un souffle de Dieu ².

C'est là, c'est dans cet admirable décor, dont la verdure et les fleurs avaient disparu momentanément sous un épais manteau de neige, que naquit dans la nuit du 6 janvier 1412 l'enfant prédestinée qui devait relever la fortune de la France.

1. Vaucouleurs.

2. OZANNEAUX, *Erreurs poétiques*.

Son père, Jacques d'Arc, et sa mère, Isabelle Romée ¹, étaient, avon-nous besoin de le dire? d'excellents chrétiens. Ils semblent avoir appartenu par leur condition à cette classe moyenne, où le travail et l'économie, s'ils n'amènent pas toujours la richesse, assurent du moins l'aisance. Jacques d'Arc exerça même, à diverses reprises, des fonctions assez semblables aux fonctions municipales d'aujourd'hui, ce qui indique la considération dont il jouissait au village.

Le jour même de sa naissance, l'enfant fut portée au baptême : elle eut quatre parrains et quatre marraines, en attendant le céleste parrainage que Dieu lui réservait.

Bercée au doux murmure des noms de Jésus et de Marie, qui reviennent à chaque instant sur ses lèvres et qui s'exhaleront dans son dernier soupir, Jeannette (c'est ainsi qu'on l'appelait), montra en grandissant les plus heureuses qualités de l'esprit et du cœur. Sa finesse, toute gauloise, éclatera en saillies pleines de saveur et d'à-propos, dont les interrogatoires de Poitiers et de Rouen, dont les récits de ses compagnons d'armes nous fourniront les plus curieux échantillons. Son cœur plein de bonté en laissera déborder les tendresses dès ses plus jeunes années : elle sera secourable aux pauvres et compatissante aux malades ; elle cédera son lit au vieillard sans abri, à la mère sans asile ; on la verra pleurer aux dires des vieux routiers qui racontent les horreurs de la guerre et les désastres de nos armées.

Dans un corps robuste et sain, elle porte une endurance peu commune. Habile autant que femme de France (c'est elle qui nous le dit) à filer et à coudre, elle rivalise avec ses frères pour les rudes labeurs des champs ; elle manie la faux, elle conduit la charrue, aussi vigilante à l'heure des semailles qu'infatigable aux jours de la moisson.

Cependant, mes Frères, dans cette âme simple et naïve, mais droite et généreuse, Dieu, lui aussi, faisait les semailles et préparait la moisson.

Assez longtemps nous avons admiré Jeanne d'Arc par le dehors, comme ces merveilles d'architecture dont on aime à faire le tour pour en admirer les proportions gigantesques et les géniales harmonies ; l'heure est venue, semble-t-il, de pénétrer à l'intérieur du temple et d'inventorier pour ainsi dire les trésors de vertus accumulés dans l'âme de cette humble paysanne.

Foi solide et profonde, piété vive et tendre, amour du recueillement et de la prière, sainte avidité pour la communion, soumission complète et sans retour à l'autorité de l'Église, considérée comme l'expression

1. Romée, ou la Romée, car on désignait sous ce nom ceux qui avaient fait le pèlerinage de Rome, ou des pèlerinages assimilés, par exemple : celui du Puy.

même de la volonté de Dieu : tels sont, entre tant d'autres, les traits qui donnent à cette enfant (elle n'a que treize ans à l'époque où je vous la présente) une si ravissante physionomie.

Sa foi d'abord. Sa foi reste toujours appuyée sur le roc inébranlable du *Credo*, et vous pourrez constater, si vous suivez les phases si diverses de cette vie extraordinaire, surtout dans ses deux années de combats et d'angoisses, que partout et toujours elle fut éclairée, guidée et soutenue par une foi sans ombre comme sans défaillance.

Sa piété vraiment angélique avait pour cadre les pratiques les plus ordinaires de la vie chrétienne : offices exactement suivis, messe bien entendue, *Angélus* dévotement récité, guirlandes suspendues au chêne de la Vierge, cierges allumés à l'autel de Notre-Dame de Bermont, pratiques souvent regardées comme insignifiantes, parce qu'elles ne sont, dit-on, que l'écorce de la piété, mais qui lui sont aussi indispensables que l'est à l'arbre l'écorce qui protège et assure la circulation normale de la sève.

Durant les longues heures si favorables au recueillement où l'homme des champs, après avoir arrosé la terre de ses sueurs, ne relève le front que pour contempler le ciel, Jeannette tenait son cœur tout occupé de Dieu ; elle méditait ce qu'elle avait entendu au prône de son curé, et en nourrissait son âme comme d'une manne céleste. Si elle se mêlait aux jeux de ses compagnes, car sa piété n'avait rien de sauvage, elle savait disparaître bientôt, et lorsque la ronde folle entraînait les jouvencelles, elle se retirait pour prier derrière quelque aubépine en fleurs.

Mais ce fut surtout dans la sainte Communion que se produisirent les épanchements de son âme dans le cœur de Dieu et les épanchements du cœur de Dieu dans son âme. Elle, qui ne savait ni A ni B, elle fut instruite des choses de Dieu à l'école de l'Eucharistie ; elle vivait de ce pain qui fait les forts, elle s'abreuvait de ce vin qui fait germer les vierges ; elle s'assurait en communiant ce *tutamentum mentis et corporis*, cette double cuirasse qui protège l'esprit et le cœur contre les traits de l'ennemi, en même temps qu'elle défend l'infirmité de notre chair contre les assauts de la souffrance. Aussi, même aux heures de ses plus ardentes chevauchées, elle savait trouver le moment de mettre pied à terre pour entendre la messe et pour se mêler aux enfants agenouillés à la table sainte. Prêtres de Dieu, vous qui rêvez si généreusement du relèvement de notre chère France, vous qui dépensez tant d'efforts avec un si noble désintéressement pour créer et faire vivre nos œuvres sociales catholiques, apprenez de messire Guillaume Front, l'humble pasteur qui forma notre Bienheureuse, que c'est dans les âmes plus que dans les œuvres qu'on peut établir solidement les bases d'une restauration morale

et religieuse, et apprenez encore qu'il n'y a point d'âme, si chétive qu'elle paraisse, qui ne mérite vos soins les plus dévoués et qui ne puisse, si vous avez su l'armer, se lever pour les combats les plus héroïques et les plus belles victoires.

Enfin, mes Frères, cette petite âme de petite fille était un livre ouvert, dont les pages naïves se déroulaient jour par jour sous les yeux attendris du pieux confesseur, pendant que sa volonté, souple et docile, allait faire de cette enfant aux mains de Dieu une arme aussi puissante que la fronde aux mains de David, pour terrasser le Goliath devant lequel tremblait la France.

David, sûr de lui-même et de la précision de ses coups, s'était offert spontanément au roi Saül pour venger l'opprobre d'Israël. Jeanne, qui s'ignorait elle-même, attendit qu'elle y fût conviée par le roi du ciel. Ce fut le céleste ami de la France, l'archange des divins combats, qui vint la quérir pour cette noble besogne : il lui en démontra l'urgence, en lui narrant la grande pitié qui était au royaume de France ; il lui en affirma le succès, en lui assurant que Dieu, pendant que les hommes d'armes batailleraient, donnerait la victoire ; et, le moment venu, il lui en intima l'ordre pressant et sans réplique. Mais de même que l'on remet un enfant royal à des nourrices de choix, il la confia à la tendresse de sainte Catherine et de sainte Marguerite, l'une qui devait l'établir, pour lui permettre d'affronter la vie des camps, dans une angélique virginité, l'autre qui devait la préparer, pour l'heure du sanglant sacrifice, à l'héroïsme des martyrs.

Quatre années durant, ces divins et merveilleux propos s'échangèrent entre Jeanne et ses saintes, entre la bergerette et l'archange. Puis quand la grande pitié fut à son comble, quand la folie de Charles VI et les sanglants excès des factions rivales, quand la trahison d'une mère dénaturée et l'intronisation à Paris du jeune roi d'Angleterre, quand le siège d'Orléans enfin eurent mis à deux doigts de sa perte le misérable roi de Bourges, la voix de l'archange retentit comme un coup de clairon : Va, fille de Dieu, va !

Oui, va, fille de Dieu ! va commencer tes exploits en triomphant des hésitations bien explicables d'un rude soldat comme Baudricourt, et de l'explicable incurie du Dauphin ; va remplir d'admiration les docteurs de Poitiers et d'enthousiasme les milices d'une armée trois fois vaincue ; va prendre d'assaut les bastilles anglaises et délivrer Orléans ; va promener ton étendard victorieux dans nos plaines beauceronnes et conduire Charles VII au sacre de Reims ; va échouer devant le pont-levis de Compiègne et dans le prétoire d'un tribunal d'iniquité ; va enfin.....

Ici, mes Frères, je m'arrête. Faut-il prononcer un nom qui sonne si mal

aux oreilles de ceux qui ne savent pas comprendre la profondeur des mystères de Dieu? Jeanne elle-même la comprenait-elle d'ailleurs, lorsque, semblable au Christ clamant son abandon sur la croix, elle s'écriait, elle aussi, dans son angoisse : Rouen ! Rouen ! seras-tu mon tombeau? Hé, oui ! noble et sainte victime, mais le bûcher de Rouen sera le vrai piédestal de ta sainteté et de ta gloire. Orléans te place au-dessus de Judith; Reims aurait pu mettre à ton front la royale couronne d'Esther ; mais c'est Rouen qui t'approcha, autant qu'il est permis à une créature humaine, de l'adorable Victime du Calvaire.

J'ai lu quelque part, mes Frères, qu'une petite servante italienne, véritable perle qui portait si bien son nom de Gemma ¹, disait au Christ dans une extase d'amour : *I maestri del mondo insegnano con la voce, ma tu col patire* : les maîtres de ce monde ne savent enseigner qu'en paroles, mais vous, ô Jésus, vous nous prêchez par vos souffrances. Et toi aussi, ô Jeanne, tu nous parles plus haut par ton supplice que par les triomphes, tu es plus éloquente par les souffrances que par les victoires, et si l'on n'a jamais reproché à Rome le sang des saints Apôtres, pourquoi jetterait-on à la face de Rouen les cendres de ton bûcher? Et pourtant, ô Jeanne, je t'aime mieux encore (dussiez-vous sourire, mes Frères, de mon naïf orgueil), agenouillée sous les ombrages du Bois-Chenu ou à la table sainte de Domremy, parce que c'est là que tu as puisé, comme à leur source, toutes les vertus qui l'ont faite si grande à Orléans, si humble à Reims, si prodigieusement surhumaine à Rouen. Vraiment, notre modeste Domremy ne fait pas trop mauvaise figure, même à côté des grandes cités si justement fières de leur gloire : *nequaquam minima es in principibus Juda*.

II

On dit, mes Frères, que le feu du bûcher eut facilement raison de la chair virginale de Jeanne d'Arc, mais que la flamme mordit son cœur sans pouvoir l'entamer ; on assure qu'il fut jeté dans la Seine, dans le beau fleuve dont les eaux, en se mêlant aux flots qui baignent l'Angleterre, semblent porter aujourd'hui à nos voisins la grâce si longtemps attendue de leur retour au giron de la Sainte Église.

Quoi qu'il en soit de son cœur de chair, l'amour de Jeanne, son amour le plus vivace et le plus fidèle, fut et sera toujours pour son cher village. Et peut-être le plus difficile sacrifice qu'elle dut accomplir fut-il le départ de Domremy.

1. Gemma, perle.

Domremy, c'est le sol natal, celui dont le souvenir jette en nous de si profondes racines que rien ne peut nous le faire oublier ; c'est le berceau et c'est la tombe ; c'est là, qu'après avoir cueilli les palmes des académies ou moissonné les lauriers de la guerre, l'homme le plus gâté par la fortune veut enfin revenir pour y attendre que son front chargé de gloire s'incline sous le poids des ans ou se glace au souffle de la mort.

Domremy, c'est pour Jeanne la chaumière de sa naissance, les fonts de son baptême, l'église de sa première communion ; c'est le vieux père dont la tendresse affolée aurait mieux aimé la jeter à la rivière que la voir partir ; c'est la pauvre mère qui restera seule moins pour jouir des triomphes de sa fille que pour en pleurer les infortunes ; c'est la simple et franche amitié d'Hauviette qu'il faut abandonner pour subir les affronts et les jalousies de la Trémoille et des courtisans ; c'est la houlette enfin qu'il faut échanger contre l'épée, c'est-à-dire la vie heureuse et calme à jamais sacrifiée pour les hasards de la guerre et les affres du bûcher ! Aussi, mes Frères, Dieu jugea-t-il que ce n'était pas trop de quatre années d'apparitions célestes où se mêlaient aux paroles caressantes des saintes les viriles exhortations de l'archange, pour amener Jeanne d'Arc à briser de pareils liens, liens si forts parce qu'ils étaient si doux.

Ou plutôt, mes Frères, rien ne fut brisé, car Dieu, quand il sépare une âme du monde, une mère de sa fille, un enfant de son berceau, ne les condamne jamais à une indifférence qui serait une honte, à un oubli qui serait un crime. Si Jeanne dut partir sans avoir embrassé ceux qu'elle aimait, ce fut une nécessité facile à comprendre, et dont ses frères, en la rejoignant à l'armée, ne tardèrent pas à lui apporter la plus affectueuse absolution. Et toujours d'ailleurs elle resta aussi fidèle à l'amour de ses parents qu'au souvenir de son village.

En voulez-vous une preuve ?

A l'heure même où la gloire l'inondait de ses rayons les plus éclatants, à l'heure où son étendard qui avait flotté à la peine frissonnait à l'honneur, toutes ces visions d'apothéose disparaissaient subitement à ses yeux. Un vieillard est là devant elle, un vieillard dont les cheveux blancs lui font oublier le diadème du roi et la mitre d'or des évêques, dont la voix tremblante d'émotion couvre pour elle le bruit des fanfares, dont les baisers emplissent son cœur d'une ivresse que ne lui ont jamais versée les plus beaux triomphes. C'est son père qui sort tout à coup de la foule et qui presse dans ses bras l'enfant si longtemps pleurée, devenue aujourd'hui son orgueil. Ici encore, mes Frères, c'est Domremy noyant dans son doux rayonnement toutes les gloires et toutes les magnificences.

Ce n'est pas tout. Le Dauphin a reçu *son digne sacre*. Jeanne se demande si sa mission n'est pas terminée. Sa mission de gloire, oui ; sa

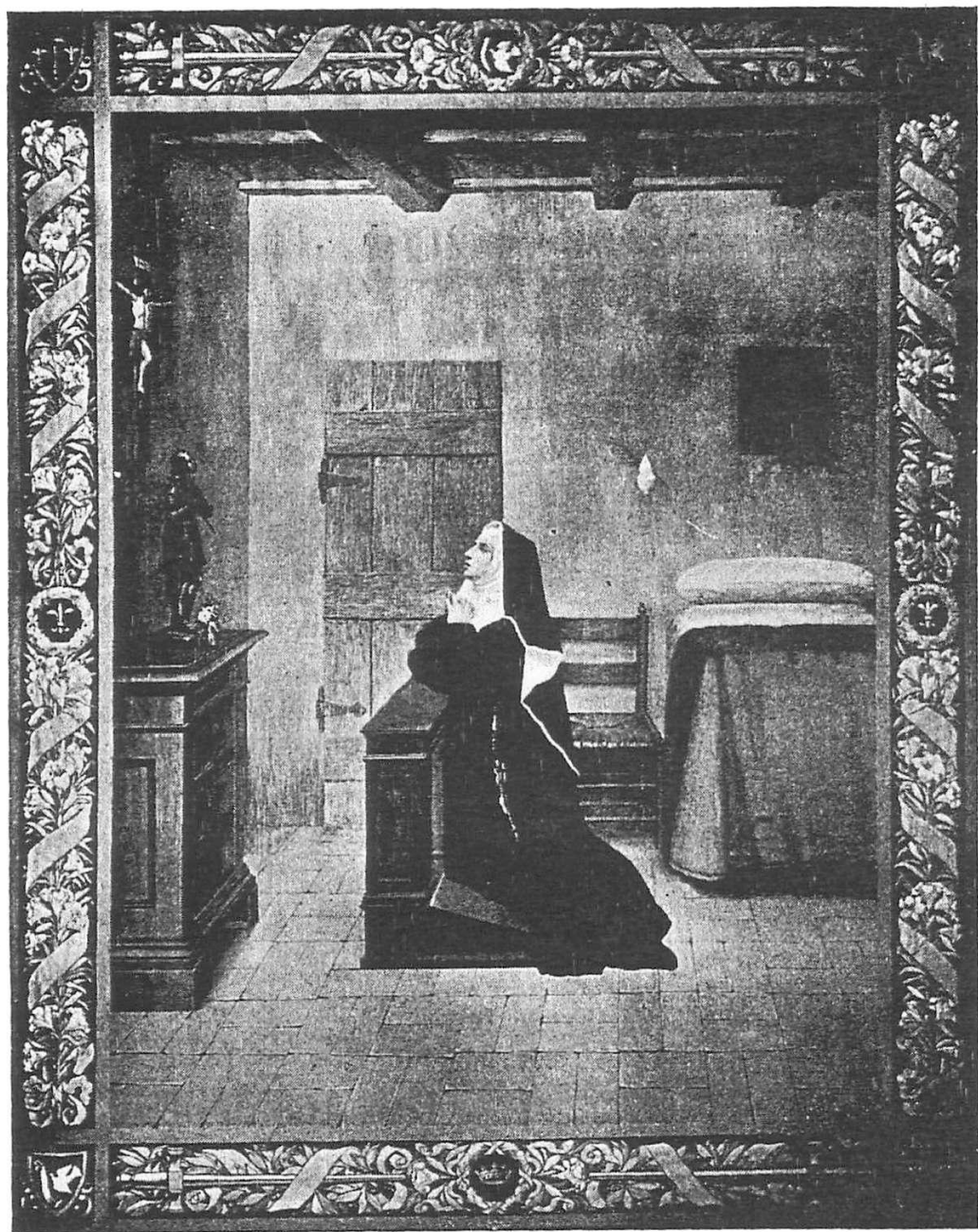
mission d'héroïsme (et ce ne sera pas la moins belle), non. Toujours est-il qu'elle se jette aux pieds du roi et réclame une faveur, la seule qu'elle ambitionnait, celle de retourner avec Jacques d'Arc vers sa mère et son village. Charles VII ne pouvait y consentir, et n'y consentit pas, en effet. Mais s'il lui refusa ce qu'elle demandait, il lui octroya ce qu'elle ne songeait même pas à solliciter : des lettres patentes de noblesse. Reconnaisante, mais non satisfaite de cette royale attention, Jeanne présenta une autre requête qui ne pouvait être refusée, celle qui portait exemption pour les gens de Domremy et de Greux *de toutes tailles, aides, subsides et subventions, mises ou à mettre*. C'était le testament de l'héroïne, testament déchiré comme tant d'autres par la Révolution, en faveur de son village natal, et c'est aussi une nouvelle preuve de l'attachement qu'elle gardait pour les lieux qui avaient été le berceau de sa vie et de sa vocation. Nous savons en outre que, pendant les longues heures de sa captivité, les rians souvenirs de son enfance jetaient leurs teintes d'aurore sur les sombres préoccupations de son âme.

Mais, mes Frères, ce qui lui rendra toujours plus cher Domremy et le Bois-Chenu, c'est d'une part la petite église du village conservée à peu près telle qu'elle était au xv^e siècle, et d'autre part le temple votif que nous lui préparons et dont les belles proportions attireront moins ses regards que l'œuvre dont il est le siège ne retiendra son cœur.

Vous savez en effet que la Pucelle n'eut rien tant à cœur que de mettre ses soldats dans la grâce de Dieu avant la bataille, et d'assurer à ceux qui tombaient sous les coups de l'ennemi les divines miséricordes. Elle les entraînait aux pieds des prêtres avant de les lancer dans la mêlée ; elle ne les oubliait pas après le combat et faisait offrir pour les morts le saint sacrifice de la messe. Aussi, mes Frères, j'étais dans l'erreur, il n'y a qu'un instant, en vous présentant comme le testament de Jeanne l'exemption d'impôts obtenue pour ses concitoyens. Ses dernières volontés eurent un objet plus haut, et ce fut également le roi qu'elle choisit pour son exécuteur testamentaire. Alors que, du fond de son cachot, elle aurait pu reprocher à l'oublieux Charles VII un criminel abandon, elle ne songea, dans le message suprême qu'elle lui fit tenir, qu'au salut des âmes. « Dites au roi qu'il fasse bâtir des chapelles, où l'on priera pour les soldats morts à la guerre. » Que l'indolent monarque se soit dérobé à cette mission comme il se déroba à tant d'autres devoirs, cela est évidemment regrettable ; mais comment expliquer qu'il ne se soit rencontré pendant plus de quatre siècles ni un cœur de prêtre, ni un cœur de soldat pour réaliser le testament de la Pucelle ? Dieu réservait à notre époque cette religieuse pensée et cet honneur.

La prière pour l'armée, le saint sacrifice offert pour les soldats, cette

dette sacrée payée à ceux qui vivent ou meurent pour la patrie, c'est une pensée qui devait germer et mûrir dans l'âme nationale, à l'heure où nos désastres menaçaient de ramener pour nous la grande pitié du xv^e siècle,



Le miracle d'Orléans. (Bartolini.)

à une époque où nos infortunes ne devaient produire chez certains qu'un lâche découragement, ou faire accueillir et acclamer chez d'autres les honteuses théories de l'antimilitarisme et de l'antipatriotisme. Or ce fut la gloire et le mérite de nos deux vénérés prédécesseurs ¹ d'avoir compris que le moment était venu de mettre à exécution le vœu suprême de

1. M^r de Briey, mort évêque de Saint-Dié, et M^r Sonnois, aujourd'hui archevêque de Cambrai.

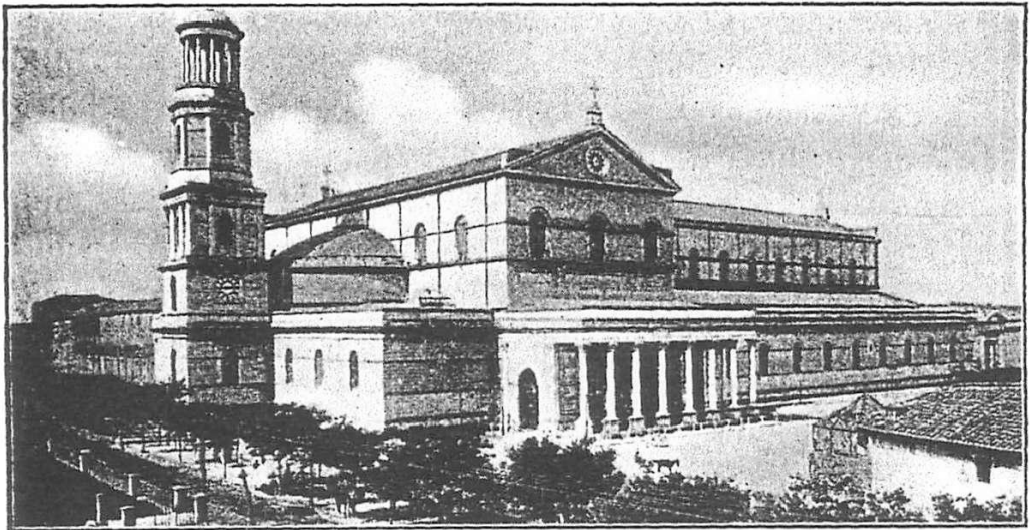
Jeanne d'Arc. Un petit groupe de catholiques patriotes avait institué une œuvre des prières et des tombes, œuvre admirable qui avait pour programme d'ériger une croix sur le tertre de gazon qui recouvrait la dépouille de nos morts, et de leur assurer les suffrages de la divine victime de nos autels. A cette œuvre il fallait un temple, et c'est à notre sanctuaire du Bois-Chenu qu'elle vint demander asile. Et voilà pourquoi j'ose dire que, si la nouvelle Bienheureuse repose avec joie ses regards sur les vieilles basiliques dont les voûtes furent témoins de ses triomphes ou dont les murailles ont reflété les rouges lueurs de son bûcher, ce sera surtout, mes Frères, notre sanctuaire national de Domremy qui attirera son cœur, parce que c'est là qu'elle aura vu se réaliser enfin son vœu le plus cher, la prière pour l'armée. Ici encore je puis dire, *nequaquam minima es* ; notre église sera mise en bon rang, puisqu'elle est le sanctuaire qui réalise la dernière pensée de Jeanne, de celle qui, après avoir été la libératrice du pays, veut rester la libératrice des âmes.

* * *

Nous irons donc, mes Frères, nous prosterner sur les dalles de la cathédrale d'Orléans, pour y apprendre à l'école de la Pucelle les leçons du véritable patriotisme ; nous irons prier sous les voûtes de la cathédrale de Reims, pour nous y remettre en mémoire la noble mission de la France dans le monde et nous bien pénétrer que sa grandeur et sa prospérité dépendent toujours de la fidélité au mandat confié d'abord à Clovis et renouvelé par l'entremise de Jeanne d'Arc au roi Charles VII ; nous irons baiser la terre sacrée où s'éleva le bûcher de Rouen, pour y bien comprendre que rien de grand ne se fonde si ce n'est sur la souffrance et le sacrifice. Mais nous reviendrons toujours à Domremy et au Bois-Chenu, pour y méditer, dans le calme et le silence, sur les vertus qui font les grandes âmes et qui sauvent les peuples.

Venez-y, petits enfants, pour demander à Jeanne qu'elle vous garde innocents et purs ; venez-y, jeunes filles, pour y apprendre que ses vertus modestes valent mieux que les qualités les plus brillantes ; venez-y, jeunes hommes, pour y jurer de marcher toujours sans défaillance sous le drapeau de la France aux jours de gloire, comme à l'heure des revers ; venez-y, pères et mères de famille, pour y apprendre la place que la religion doit tenir à votre foyer et les saints exemples dont vous devez appuyer vos leçons pour que vos enfants soient fidèles à la religion comme à la patrie ; venez-y, femmes chrétiennes, admirables ligueuses, quelle que soit la bannière qui abrite votre dévouement, vous qui avez la prétention de former le grand état-major de nos milices féminines, venez-y pour

bien vous pénétrer que l'union, tant recommandée par le Pape, est l'indispensable condition d'une action vraiment féconde, et que les divisions dont Jeanne d'Arc a tant souffert ne seraient pas seulement stériles, mais qu'elles deviendraient criminelles. Venez-y, prêtres et pontifes, pour demander à Dieu, par l'intercession de notre Bienheureuse, la science nécessaire pour guider et former les âmes vaillantes; venons-y tous, mes Frères, pour y redire avec l'Église cette si belle et si opportune oraison : O Dieu, qui avez suscité Jeanne d'Arc pour sauver la foi et la patrie, faites, nous vous en conjurons, que la sainte Église, que notre chère Église de France, jouissent d'une paix que rien ne puisse troubler. Ainsi soit-il¹.



Rome. — La Basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs.

Le salut du Saint-Sacrement, donné par S. Ém. le cardinal Andrieu, acheva cette première soirée à Saint-Louis.

Le premier jour du Triduum. — Discours de M^{SR} Touchet.

Le lendemain 20 avril, de nombreux pèlerins assistèrent à la messe de communion, qui fut dite par S. Ém. le cardinal Rampolla et l'affluence fut aussi considérable à la messe pontificale qui fut célébrée par M^{SR} Panici, Secrétaire de la Congrégation des Rites.

Le soir, après les vêpres solennelles que présida M^{SR} Foucault

1. De la Collecte autorisée par la Sacrée Congrégation des Rites pour les solennités de la Béatification.

évêque de Saint-Dié, M^{sr} Touchet prononça le second panégyrique. Une foule énorme se pressait pour entendre M^{sr} l'évêque d'Orléans qui célébra dans Jeanne d'Arc une sainte : sainte enfant, sainte inspirée, sainte guerrière, sainte martyre.

ÉMINENTISSIMES SEIGNEURS,
MESSEIGNEURS,
MES FRÈRES,

Jeanne naquit à Domremy, le 6 janvier de l'année 1412.

Elle y vécut presque sans en sortir jusqu'en décembre de 1428.

Alors, accompagnée d'un sien parent, elle alla trouver Baudricourt, capitaine de Vaucouleurs, pour le Dauphin Charles VII, et lui dit à peu près : « Je me nomme Jeanne la Pucelle. Au village on m'appelle Jeannette. Je ne sais ni A ni B... Je dois être auprès du roi avant le milieu du Carême, et j'y serai dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux, car personne au monde, ni prince, ni duc, ni fille de roi, ne peut reconquérir le royaume. Il n'y a de secours qu'en moi... Oh ! j'aimerais mieux filer ma quenouille auprès de ma pauvre mère. Combattre n'est pas mon métier, mais il faut que j'aïlle. Car mon Seigneur l'a ordonné. Et mon Seigneur à moi, c'est Dieu ! »

Baudricourt regarda la fillette qui lui parlait ainsi. Il l'aperçut âgée de seize ou dix-sept ans, vêtue d'une robe très courte de grossier droguet, ignorante évidemment de tout, de la cour où elle voulait aller, du roi à qui elle voulait parler, des armées où elle voulait s'engager, de l'Angleterre qu'elle voulait battre, de la France qu'elle voulait sauver, de tout !... Il se souvint, d'un seul mouvement de mémoire, des chevaliers, des rois, des politiques qui avaient tenté à coups d'épée, de masses d'armes, d'instruments diplomatiques, de relever le royaume ; il revit d'un coup d'œil cette lamentable aventure qui durait depuis cent ans : Philippe VI battu à Crécy, douze cents chevaliers jonchant la plaine de leurs cadavres cuirassés de fer, trente mille soldats autour d'eux tombés ; Jean le Bon, à Poitiers, énorme sous son armure, formidable avec son glaive, qui hachait les ennemis comme la faux tranche les blés mûrs, succombant tout de même sous le nombre, prince infortuné auquel il eût été meilleur de mourir que d'assister au désastre de sa fortune et de survivre à l'asservissement d'une partie de son pays ; il revit l'œuvre réparatrice de Charles V et de du Guesclin s'écrasant dans le sang et les débandades d'Azincourt ; il revit le cadavre de Louis d'Orléans gisant avec le poignard de Jean sans Peur dans le dos, celui de Jean sans Peur étendu à son tour, la cervelle

ouverte par la hache de Tanneguy du Chatel, au pont de Montereau ; il revit la Normandie, la Picardie, la Flandre, la Bourgogne, la Comté, l'Île-de-France, la Guyenne, Laon, Rouen, Paris, Bordeaux, directement ou indirectement aux mains de l'Anglais, Orléans assiégé, mourant de faim, étouffant dans l'encerclement des bastilles de Talbot ; il revit la France sans blé, sans argent, sans armée ; il revit le roi apeuré au fond de son château crénelé de Chinon, sombre, défiant des autres et de lui-même, rêvant de fuite bien loin dans le Midi vers Toulouse, plus loin en Espagne, plus loin encore en Portugal ; Baudricourt revit ces désastres, ces fureurs, ces ruines, cette agonie de la Patrie, et en face de tout cela, comme remède à tout cela, quoi ? grand Dieu !

Cette enfant !... qui disait doucement, d'une voix que l'homme de guerre, à humainement juger, aurait pu prendre pour une voix de rêve : « Il n'y a de secours qu'en moi ! »

Après avoir réfléchi, résisté, débattu, Baudricourt ébranlé, pour le moins, par une étrange révélation que l'enfant lui avait faite¹, résolut d'en courir le risque : « Va, dit-il, et advienne de cela ce qu'il en pourra advenir ! »

Elle partit un dernier mercredi de février, qu'il faisait froid et que Vaucouleurs, sans sourire du soleil ni des roses, était enveloppé dans son linceul de brumes ; elle partit vêtue de cet habit d'homme qui lui coûtera si cher !... « Menez-moi, disait-elle à ceux qui s'inquiétaient, au gentil dauphin, et ne faites doute que vous ni moi n'aurons nul mal, nul empêchement. »

Adieu à la Meuse verte et lente ! Adieu aux doux coteaux de Domremy ! Adieu aux chers êtres qui habitent la vieille maison, là-bas, ses frères, son père, sa mère... sa « pauvre » mère ! adieu ! adieu !

Le 3 avril suivant, Charles VII, conforté par l'avis des docteurs de Poitiers et ses expériences personnelles, créait Jeanne chef de guerre.

Ce qu'elle fit de l'autorité que lui conférait ce titre, vous le savez ; en tout cas, nous l'allons voir.

Elle fut mêlée treize mois aux choses de la guerre.

Elle resta prisonnière onze autres mois.

Elle mourut le 30 mai 1431.

Sa courte vie compte exactement dix-neuf ans quatre mois et vingt-jours.

Elle avait fini quand les autres, les plus illustres, les plus fiers, les plus prédestinés, les Alexandre, les César, les Clovis, les Charlemagne,

1. Jeanne avait, le jour de la bataille de Rouvray, alors qu'il l'ignorait et que tout le monde l'ignorait, annoncé à Baudricourt que nous venions d'éprouver une sérieuse défaite.

les Philippe-Auguste, les Guesclin, les Gaston de Foix n'ont pas encore commencé.

Or, sa main de jeune fille, d'enfant, a pesé sur l'histoire autant et plus que n'importe quelle main de grand homme, même parmi ceux que je viens de nommer.

Elle a redressé et fixé le destin des plus puissants peuples qu'aient vus nos temps modernes. L'Angleterre et la France lui doivent offrir à mains également pleines des palmes et des lauriers. Par elle, elles sont restées la France et l'Angleterre.

Qu'est-ce donc que fut cette enfant : une héroïne? Oui et de cela nul ne doute. Plus qu'une héroïne... Oui. Pie X nous l'a dit hier, parmi comme un tressaillement des ors, des airains, des marbres de la basilique immense, parmi l'acclamation et l'applaudissement de nos âmes, avec son autorité de Pasteur des pasteurs, de Prince de la prière et de la foi, de Vicairé du Christ, avec sa paternité quasi infinie de l'Univers catholique, avec sa tendresse pour la France, notre France, tendresse dont nous le remercions si respectueusement et si filialement, Jeanne fut beaucoup plus qu'une héroïne, car elle fut une sainte! Sainte enfant, sainte inspirée, sainte guerrière, sainte martyre!



L'aube d'un beau jour manque rarement d'un spécial éclat qui le présage. De même la vie des saints est-elle communément annoncée par une enfance qui promet des fleurs et des fruits de grâce.

Jeanne enfant fut très aimable, pure et pieuse.

Elle chérissait de tendresse profonde son père, sa mère, ses frères, sa sœur, ses amies. Elle se plaisait à visiter, à soigner, à consoler ceux de son âge que la maladie éprouvait.

Réservée, nullement sauvage ou triste, on la vit quelquefois prendre part aux simples divertissements du village, aux danses rondes autour du « Beau May », aux luttes à la course avec ses compagnes, aux collations champêtres près de la fontaine « des Groseilliers ».

Elle se plaisait aux travaux de la ferme paternelle, filait fort habilement près de sa mère, et savait mener les chevaux, tandis que son père dirigeait le soc de la charrue. Elle sarclait, brisait les mottes que la herse avait épargnées, conduisait aux pâtures le troupeau des d'Arc, même le troupeau communal, à son tour.

Le son des cloches la ravissait : quand le tintement des angélus s'en-

volait des tours de Domremy, de Maxey, de Greux, elle tombait à deux genoux sur son sillon et priait. L'antique chapelle de Bermont, dont la Vierge tenait sur son bras l'Enfant Jésus, l'attirait. Elle tressait à la Reine vénérable du petit temple des couronnes de fleurs rustiques et les lui offrait en gage de son candide amour. Elle visitait l'Eucharistie très sainte dans sa propre église, s'y confessait et y communiait fréquemment. En pleine ardeur du jeu, subitement, elle s'arrêtait, se retirait à l'écart, et donnait à ceux qui s'amusaient avec elle l'impression étonnante « qu'elle parlait à Dieu ».

Les pauvres possédaient son cœur. Elle leur céda sa cellule virginale, afin qu'ils pussent mieux se délasser.

Son austère modestie, ses Voix aussi probablement, lui avaient enseigné le prix de certaines vertus : à treize ans, elle avait voué sa virginité entre les mains de sainte Catherine et de sainte Marguerite.

Lis très pur des vallées meusiennes, ainsi grandissait-elle, pleine de grâce et d'amabilités naïves, émule des Agnès, des Marguerite-Marie et des Stanislas de Kostka enfants, rendant en reconnaissance et en dilection tout ce qu'un ciel prodigue avait semé pour elle et autour d'elle de tendresses et de dévouements.



Dieu se sert avec une égale indifférence et une égale maîtrise de quelque chose ou de rien pour l'accomplissement de ses desseins.

C'était quelque chose, assurément, que l'innocence, le recueillement, la suave bonté, l'entrain courageux de Jeanne.

Toutefois, qu'étaient-ce, ces qualités, ces vertus, comparées à ce que le Tout-Puissant se proposait d'entreprendre ?

Arbitre absolu du destin des peuples, il avait, en effet, permis qu'allât en ces temps jusqu'au bord extrême de l'abîme où sombrent les royaumes, celui duquel on disait d'habitude que Jésus l'avait miraculeusement fondé sur le champ de bataille de Tolbiac et baptisé dans la cuve de Reims.

Il n'y avait alors à peu près plus de France. Les féodaux, duc de Bourgogne, roi d'Angleterre, duc de Bretagne, comte d'Armagnac même, d'autres, en convoitaient tous un morceau grand ou petit et besognaient de façon à le prendre.

Chacun selon ses dents se partageait la proie.

Les simples chevaliers rêvaient des songes plus modestes, guère plus honnêtes. Le peuple... mais y avait-il un peuple?... Cette masse, broyée, pillée, battue, tuée, était-ce un peuple?... S'il y avait un peuple, il criait aujourd'hui : « Vive Armagnac et France ! » demain : « Vive Bourgogne et Angleterre ! » Que lui faisait ? Oui, que faisait aux universitaires ? que faisait aux bourgeois ? que faisait aux paysans ? que faisait aux serfs ?...

Et pour refréner ces concupiscences furieuses de ducs, de comtes, de rois anglais ; pour relever le moral de cette multitude affolée, comme un troupeau sans berger sur lequel a fondu le loup ; pour dresser au-dessus de toute tête, de toute dissension, de toute convoitise, la sainte image de la patrie et sonner autour d'elle le ralliement de quiconque, prince ou manant, se sentait aux veines une goutte de sang français ; Charles !... pliant sous la cuirasse de ses pères, trop faible de bras pour manier leur épée, gardant des genoux sur lesquels il avait été élevé, — genoux d'un père dément et d'une mère dissolue, — l'impression qu'il était trop juste que sa « soi-disant » terre lui fût arrachée et que le roi de France devint le roi de Bourges, en attendant pire.

Seigneur, montrez-vous !... Eh bien, oui ! Il va se montrer.

* * *

Jeanne avait entre douze et treize ans. C'était un jour d'été, il pouvait être vers midi. Elle vit, dans le jardin de son père, où elle se trouvait, sur sa droite, une vive lumière. Et elle entendit une voix qui lui recommandait de se bien conduire, de fréquenter l'église, que Dieu l'enverrait et l'emploierait en France.

L'enfant eut peur.

A la troisième apparition, elle reconnut saint Michel, l'archange des batailles du Très-Haut. Elle ne craignit plus.

Le céleste messager promit à Jeanne la visite des deux vierges Catherine et Marguerite. Elle devait croire en elles, suivre leurs conseils, car tel était le vouloir de Notre-Seigneur.

La prophétie s'accomplit.

Dès lors, presque quotidiennement, Jeanne ou vit, ou entendit ce qu'elle appela d'un mot admirablement choisi « ses Voix ».

Une voix, quelque chose d'immatériel et de sensible, de présent ou de lointain, de caressant ou de terrible, de si discret que l'oreille le discerne à peine, de si retentissant que l'espace en sonne ; une voix, quelque chose qui éveille le courage, berce le chagrin, ébranle la volonté, chante,

pleure, commande, le *Dies Irae* du sublime inconnu, le *Requiem* de Mozart, la *Marseillaise* de Rouget de Lisle ; une voix, presque rien, tant cela passe sans laisser trace, et tellement tout que l'Église a épuisé son effort de louange pour le Saint-Esprit quand elle a prononcé de Lui : « Il a la science de la Voix » !

A ses Voix Jeanne attribua tout le bien. Elles lui avaient appris la grande pitié qui était au royaume de France ; elles l'avaient protégée dans la route de Domremy à Vaucouleurs, de Vaucouleurs à Chinon ; elles lui avaient montré le roi dissimulé dans la masse des courtisans ; elles l'avaient inspirée devant les docteurs de Poitiers.

Par elles, elle avait délivré Orléans, conquis Troyes, ouvert Reims. Par elles, elle aurait pris Paris, si on l'eût laissée faire. Par elles, elle avait porté sans faiblir les tortures de sa prison. Vers elles, elle tourne son œil mourant, mais consolé, assuré, espérant. Ses Voix furent les amies de son cœur ; plus nécessaires que l'air qu'on respire, que la lumière qui fait voir. Quand elles s'éloignaient après avoir appuyé leurs lèvres sur son front, ou lui avoir permis de baiser leurs pieds sacrés, Jeanne sentait son cœur se fondre ; elle eût voulu mourir pour ne pas les quitter.

Sous la motion de ses conseillères, Jeanne demeurait mattresse d'elle-même ; elle se sentait libre d'acquiescer ou de résister.

A Beurevoir elle résista. Félicitons-nous de cette lutte de conscience. Ainsi s'affirme-t-il que Jeanne et ses Voix étaient plusieurs « moi », non un seul « moi », des personnes « s'opposant », non des personnes identiques et confondues.

Partout ailleurs elle fut dans la disposition de leur obéir, quelque prix que cela dût lui coûter.

Sur les fossés de Mehun, ses Voix lui donnèrent un avertissement cruel : « Jeanne serait prisonnière avant la Saint-Jean prochaine ».

Prisonnière ? Elle ? Et de qui ? Et où et quand ?

Que serait bien la prison pour elle ?

Et alors, elle se mit à genoux : « Quand j'aurai été prise, envoyez-moi vite la mort afin que me soient épargnées les vexations d'une longue prison ! »

Les Voix répondaient simplement : « Il faut que tu prennes tout en gré ! » L'enfant courba la tête. Elle avait accepté le calice.

Plus tard, les juges lui demandaient (c'est abominable !) : « Si vos Voix vous avaient prescrit la sortie de Compiègne, vous avertissant que vous y seriez prise, qu'auriez-vous fait ? — Je ne serais pas sortie volontiers. Mais si elles m'avaient commandé, quoi qu'il dût m'en coûter (c'est-à-dire même si j'avais prévu que je tomberais aux mains du

bâtard de Vendôme, puis dans celles de Jean de Luxembourg, puis dans celles de Warwick, puis dans les vôtres, ô mes juges !), oui, même si j'avais prévu le château de Rouen, ce monstre de misère, j'aurais obéi ! »

O acceptation des vœux de Dieu !

Et puis, comme elle les défendit ses Voix ! On entend bien que les juges de Rouen les devaient passionnément attaquer. Ou rêve, ou mensonge, ou diabolisme, pas de quatrième alternative. Jeanne était ou folle, ou simulatrice, ou possédée. Et il fallait bien dire cela, sinon Dieu, le grand Dieu du ciel et de la terre, avait, par un coup de sa force, sauvé la France ; et la couronne était « à Charles, fils de Charles », et les Anglais étaient chez nous des intrus qui rentreraient dans leur île, et le reste.

Or cela ne se pouvait admettre.

Aussi, quelle passion de part et d'autre, quand on touche au chapitre des Voix ! On sent à tous coups que le ton des interrogateurs et celui de l'inculpée monte. On devine les docteurs penchés en avant, silencieux, l'oreille tendue pour ne perdre ni une syllabe, ni un regard, ni un geste de la jeune fille. On voit Cauchon, Beaupère, de La Fontaine, inlassables à l'attaque ou impétueuse ou sournoise, et Jeanne debout, la lèvre un peu dédaigneuse parfois malgré sa très réelle humilité, souple à la parade, l'œil droit et ferme, comme aux beaux jours, ceux de bataille. Les questions et les réponses se croisent, se choquent, se brisent, et tout cela sonne, claque, jette des éclairs.

« Saint Michel et les Anges qui l'accompagnaient, vous les avez vus corporellement et réellement ?

— Oui, je les ai vus de mes yeux ; de mes yeux de chair, dis-je, comme je vous vois.

— Quelle figure avait saint Michel ? Portait-il une couronne ?

— Je ne lui ai pas vu de couronne.

— Avait-il des yeux ?

— Assez. Les enfants disent qu'on fait pendre un homme pour un mot de vérité.

— Quels vêtements portait-il ?

— Je ne sais pas.

— Était-il donc nu ?

— Pensez-vous que Notre-Seigneur n'ait pas de quoi le vêtir ?

— Avait-il des cheveux ?

— Pourquoi les lui aurait-on rasés ?

— Avait-il une balance ?

— Je ne sais pas.

- Maintenant encore, le voyez-vous souvent?
- Lui?... non, pas très souvent.
- Avez-vous une grande joie, quand vous le voyez?
- Une très grande joie, car je pense : Si j'étais en état de péché mortel, il ne viendrait pas à moi.
- Êtes-vous en état de grâce?
- Si je n'y suis pas, Dieu m'y mette ; si j'y suis, Dieu m'y garde.
- Vous avez dit avoir vu une lumière de côté, à droite, lors de sa première apparition. Comment avez-vous pu voir cette lumière, puisqu'elle était de côté? »

La question était assez sotté ; Jeanne ne jugea pas à propos d'y répondre.

- « Vous voyez sainte Catherine et sainte Marguerite?
- Assurément.
- Comment savez-vous que ce sont ces deux saintes?
- Elles me l'ont dit.
- Voyez-vous leur visage?
- Je le vois.
- Ont-elles des cheveux?
- Assurément.
- Ont-elles des couronnes?
- Oui, et de très riches.
- Leurs cheveux sont-ils longs? Pendent-ils sur leurs épaules?
- Je ne sais pas.
- Ont-elles des bras, d'autres membres?
- Je ne sais pas.
- Elles parlent?
- Oui, très bien, très bellement.
- Vous comprenez?
- Parfaitement.
- Quelle langue?
- Le français.
- Sainte Catherine, sainte Marguerite ne parlent-elles pas anglais?
- Pourquoi parleraient-elles anglais? Elles ne sont pas, elles, du parti des Anglais. »

Ah! chère petite sainte, que voilà un beau coup! et qui tombe d'aplomb sur la tête de ces « faux Français »!

- « Dieu hait donc les Anglais?
- De l'amour ou de la haine de Dieu pour les Anglais, je ne sais rien. Ce que je sais, c'est que tous quitteront la France, excepté ceux qui y laisseront leurs os. »

Un témoin qui dépose avec cette énergie et cette clarté, que peut-il de plus pour donner créance à ses affirmations ?

Ce qu'il peut de plus ?... Souffrir et mourir.

Jeanne souffrit et mourut.

Il faut croire, pensait Pascal, des témoins qui se laissent tuer. Jeanne se laissa tuer.

Ne demandez pas davantage à un dépositaire de la vérité.

De si intimes et si nombreuses communications avec le Ciel ne vont pas sans conséquences. Elles fixent Jeanne au premier rang des mystiques, c'est-à-dire de ceux-là dont l'œil fut tellement pur, tellement puissant que, dès la terre, il leur fut donné de « percer le voile », comme dit Bossuet et, par un merveilleux privilège, de contempler les anges, les saints, Notre-Seigneur en son Humanité transfigurée.

Quiconque voudra méditer sérieusement, sans s'arrêter trop à des opinions moins réfléchies, reconnaîtra que ni les sainte Cécile, ni les sainte Gertrude, ni les sainte Brigitte, ni les sainte Thérèse d'Avila, ni les Marguerite-Marie, ne sont plus étonnantes dans leurs vols d'âme vers le Ciel que la Bienheureuse Jeanne d'Arc.

Les mêmes ailes, le haut amour de Dieu et la belle innocence, les portent par le même chemin inaccessible à la masse et aboutissant au même terme.

Le même esprit les tient soulevées : l'esprit de prière et d'humilité.

La même lumière les guide : une ardente foi.

Chœur sacré des grandes vierges, chœur devant lequel les anges même admirent, me semble-t-il, ouvrez votre sein. Recevez la Bienheureuse Jeanne. Elle est votre sœur. Que ni son casque, ni sa cuirasse, ni son cheval de guerre, ni son épée, ne vous étonnent point. O contemplatives inspirées, soyez plutôt saintement jalouses ; car si dans un face à face commencé, vous contemplâtes, par la grâce de votre époux Jésus, parmi les silences favorables de vos solitudes sacrées, elle, par la même grâce, reçut de contempler parmi le fracas des armes et le tumulte des camps.

Mystérieuse et magnifique Inspirée, nous le révérons !



La guerre est « divine » et abominable. Pour embrasser d'un regard ses aspects contradictoires, il faudrait être intellectuellement bigle. De l'œil droit, on l'admirerait excitant le courage, l'oubli de soi, le génie de

l'organisation, la pitié, cent mâles vertus ; de l'œil gauche, on la verrait épuisant l'épargne des peuples, dévorant les campagnes, ruinant les villes, massacrant des armées, faisant couler des torrents de larmes et des fleuves de sang : étonnant fléau qui détruit... et qui sauve.

Du reste, qu'on en pense ce qu'on voudra, il est certain que Dieu, s'il entendait sauver la France de 1429, lui devait un général. C'était par les armes que les Anglais avaient pris ce pays ; donc c'était par les armes qu'on le leur arracherait ; il faudra opposer violence à violence, général à général.

Un général... C'était simple à trouver pour Dieu. Du Guesclin venait de se coucher à Saint-Denis, dans le tombeau des rois. Dunois s'éveillait à la vie militaire. Il suffisait de susciter un second du Guesclin ou de donner une mission à Dunois.

Dieu ne l'entendit pas ainsi.

Il ne choisit ni un du Guesclin, ni un Dunois ; il choisit une fillette, enfant de dix-sept ans et quelques mois ; et il inspira à Charles VII de lui confier, avec une petite armée, la mission de désassiéger Orléans et de le conduire lui-même à Reims.

Incognito, Dieu qui l'avait prédestinée lui donna les facultés de sa condition. Elle mania son cheval, sa lance, son épée, comme le plus habile chevalier. Elle demeura, des jours et des nuits, enfermée dans sa cuirasse. Son maintien sans audace déplaisante devint assuré. Sa parole brève et douce fut précise. La langue même, donc l'esprit — car la langue traduit l'esprit — la langue de cette petite Lorraine s'éleva, s'anoblit jusqu'à devenir une incomparable chose, sonore, spirituelle, sensée, « la langue de Jeanne ».

A Dunois, dès leur première rencontre :

« Est-ce vous qui êtes le bâtard d'Orléans ? »

— Oui, et je suis bienheureux de votre venue.

— Est-ce vous qui avez donné ordre que j'arrive du côté de la Sologne et que je n'aille pas directement où se trouvent Talbot et les Anglais ?

— Oui, pour plus de sûreté ; et de plus sages que moi ont été du même avis.

— Au nom de Dieu, le conseil de mon Seigneur est plus sage que le vôtre. Vous avez cru me tromper, et c'est vous-même qui vous êtes trompé. Je vous amène meilleur secours qu'il n'en est jamais venu à général ou ville : c'est celui du Roi du Ciel. Ce secours ne procède pas de moi, mais de Dieu qui, à la prière de saint Louis et de saint Charlemagne, a eu pitié d'Orléans et n'a point voulu souffrir que les ennemis eussent à la fois le duc et sa ville. »

Au duc d'Alençon, à Jargeau :

« En avant, noble duc, à l'assaut ! ne craignez pas : l'heure d'agir est venue quand il platt à mon Seigneur. Il faut se mettre à l'œuvre quand Dieu le veut. Travaillez donc et Messire travaillera pour vous. »

Puis familièrement, afin de vaincre une dernière hésitation : « Ah ! mon beau duc, as-tu peur ? Ne sais-tu pas que j'ai promis à la femme de te ramener sain et sauf ? »

Au Roi :

« Dieu vous donne bonne vie, noble prince !

— Je ne suis pas le roi », et Charles, montrant Clermont : « Le roi, le voilà ! »

— Au nom de Dieu, c'est vous et non un autre... Utilisez-moi, noble sire, et la patrie sera bientôt allégée de ses malheurs. »

Et encore à lui seul : « Mon Seigneur vous dit : Tu es vrai héritier de France et fils de roi ! »

En vérité, l'âme de cette enfant a grandi à la hauteur de sa mission. Elle a des tressaillements qui troublent et comme elle les exprime !

Elle parle ainsi.

Est-ce à dire qu'elle oublierait sa condition ? Nullement. Elle se sait et se sent chef, mais chef « de par Dieu ». « Roi d'Angleterre ! écrit-elle (car vous entendez bien que cette sainte ne se jettera dans la bataille que contrainte), roi d'Angleterre et vous duc de Bedford, qui vous dites régent de France, faites raison au Roi du Ciel... Rendez à la Pucelle, qui est envoyée de Dieu, les clefs des bonnes villes... Archers compagnons, nobles hommes et autres qui êtes devant la ville d'Orléans, allez-vous-en en votre pays de par Dieu ! vous ne garderez pas le royaume de France qui est à Dieu, roi du Ciel, fils de sainte Marie »... et le reste.

Le Roi du Ciel est tout ; elle, rien.

De cette guerre, Dieu sera l'artisan, elle n'est que l'outil chétif de l'artisan.

Considéré dans le rayonnement de cette idée, son étendard que marquait un Christ balançant le monde de sa gauche, et de sa droite bénissant la fleur de lis de France, est un poème de théologie. Voici ce qu'il donne à entendre.

Jésus est roi parce que Jésus est Dieu. A Jésus donc l'Univers ! A Jésus la France ! Ce qui va s'accomplir sera magnifique. Du formidable « hay » la terre va sonner et trembler. Mais que tout soit rapporté à Jésus et à Marie qui ne se sépare jamais de Jésus. *Jésus ! Maria !* Tel est le cantique de l'étendard.

O étendard de Jeanne !... La France en a connu d'autres. Sous d'autres, elle a marché victorieuse ou vaincue, ardente, stoïque. Vieille chape du

grand Martin de Tours; oriflamme vermeille de saint Denis; enseignes bleues des Capétiens, blanches des Bourbons, tricolores de la République, aigles impériales, coq gaulois de la monarchie de Juillet, guidons verts des chasseurs de la vieille garde; drapeaux de Soissons, de Bouvines, de Rocroy, de Fontenoy, d'Austerlitz, de Navarin, d'Ain Téguay, de Coulmiers, drapeaux qui avez fait le tour du monde; divins haillons d'émeraude comme les prairies d'avril, de neige comme les lis de printemps, de pourpre comme les roses d'été, d'azur comme nos clairs ciels d'automne, d'or comme nos épis mûrs; drapeaux soulevés, piétinés, relevés, déchirés splendidement, parmi l'ouragan des lances brisées, des masses d'armes battant les haumes, des baïonnettes et des sabres grinçant contre les baïonnettes et les sabres, des canons vomissant la mitraille, des cris de désespoir, de triomphe, de mort. O signes! pour lesquels vécurent et moururent les Bayard, les d'Assas, les La Tour d'Auvergne de tous les âges, je vous salue, tous! Tous! car tous vous êtes la France, et la France, nous ne la divisons pas. Mais laissez-moi, mes Frères, vous présenter un drapeau d'héroïne, et plus encore, de sainte : un drapeau de la France et plus encore de Dieu... Je présente, Messieurs, à vos admirations, à vos enthousiasmes, je présente à l'admiration et à l'enthousiasme de la France le drapeau de Jeanne!

Inclinez-vous devant ce virginal pennon, vieux et jeunes drapeaux de mon pays; inclinez-vous, vieux et jeunes drapeaux de tous les pays; et nous, Messieurs, en nos esprits, en nos volontés, en nos cœurs, saluons bas! Saluer le drapeau de Jeanne, c'est adorer Jésus-Christ roi, auquel soit honneur, louange, amour dans les siècles des siècles!

Bonaparte écrivait : « L'aigle volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame. »

Ah! le beau vol aussi que celui du drapeau de Jeanne!

D'abord, plus exigeante que les plus saints généraux, les Alphonse de Castille, les saints Sigismond, Ladislas, Godefroy de Bouillon, Louis IX, elle n'admettra pas sous son étendard des soldats qui soient ses amis à elle, mais, hélas! les ennemis de son Dieu. Elle les fera instruire, confesser, absoudre. Il sera décidé qu'ils chasseront les « folles filles », renonceront aux habitudes de rapine, de violence, de blasphème, qu'ils chanteront des cantiques au lieu de chansons dissolues... Et ce fut fait.

Or, quand elle eut sous la main trois mille hommes ainsi disciplinés et en paix avec leur conscience et Dieu, elle se crut invincible.

Elle se jeta dans Orléans qu'elle devait délivrer, puisque tel était le signe de sa divine mission. Ni là, ni ailleurs, elle ne combattit de l'épée. « Dans les combats, je portais mon étendard, afin d'éviter de tuer quelqu'un. Jamais je n'ai tué personne. — N'avez-vous pas dit que ceux

qui porteraient des étendards semblables au vôtre seraient heureux à la guerre? — Non, je leur disais : Entrez hardiment parmi les Anglais, et moi-même j'y entrerais. »

Est-elle assez simple, assez chevaleresque, si on osait, on dirait assez élégante, cette petite fille qui ne recule jamais ni en assaut, ni en bataille rangée, qui s'en va sans armes offensives avec, sur son visage, ce calme, sur ses lèvres ce sourire, au-dessus de sa tête son « Jésus! Maria »!

Quelle épopée que cette campagne de la délivrance et du sacre!

Cela ne se devrait pas dire, cela se devrait véritablement chanter!

Jésus! Maria! C'est le 29 avril. Il est huit heures du soir. La nuit a des tiédeurs de printemps qui vient. Orléans assiégé s'illumine. La foule attend impatiente, joyeuse, à la porte Bourgogne. Voici Jeanne. C'est elle sur une monture blanche, « la monture des archanges ». Courage, bonnes gens. Elle vous apporte le meilleur secours qui soit au monde. Jésus! Maria!

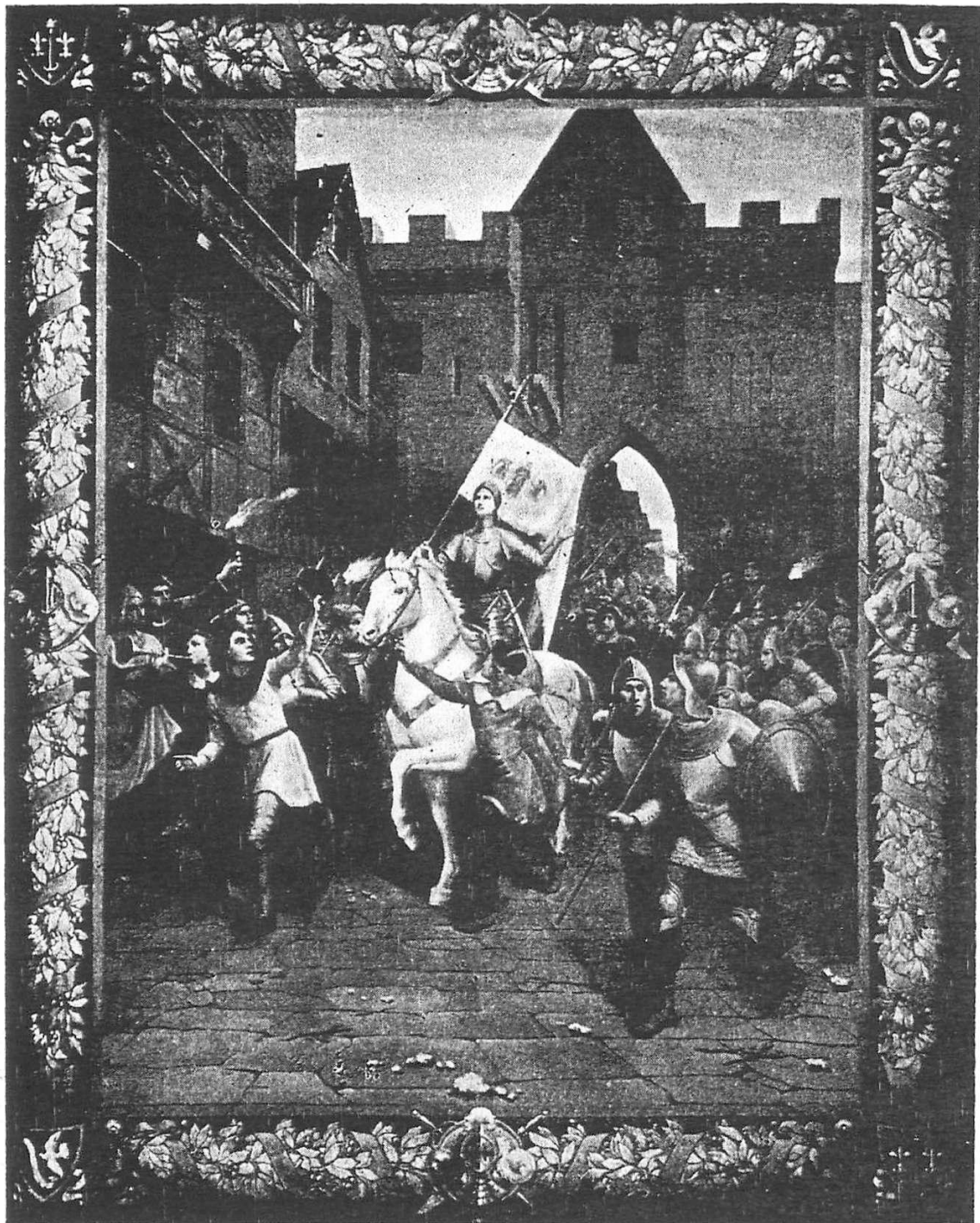
Jésus! Maria! c'est le 4 mai.

Page distrait, pourquoi n'as-tu pas averti Jeanne que coulait « le sang de France »? Plus vigilantes, ses Voix l'ont prévenue. Elle bondit sur son cheval de guerre. L'étincelle jaillit des pavés derrière elle, tant sa course est rapide. Bretons, Manceaux du sire de Rais, ne fuyez plus! ralliez-vous. Vive Jeanne! Elle reçoit le baptême du feu. Tombez, bastille Saint-Loup, tombez. Jésus! Maria!

Jésus! Maria! C'est le 6 mai. A votre tour, milice communale! Jeanne, Lahire, Gaucourt sont avec vous. Poussez contre le fort des Augustins! N'ayez peur! Voyez l'étendard de Jésus, Marie, qui flotte déjà sur la douve et qui vous fait des signes. Tombez, vous aussi, tombez, bastille des Augustins! Jésus! Maria!

Jésus! Maria! C'est le 7 mai, c'est le grand jour. Le prendra-t-on, ce fort des Tourelles qui commande les routes de la Sologne, domine la Loire, insulte, affame, canonne la ville? Ils ont dit à Jeanne qu'il lui faudrait un mois pour s'en emparer. Non; pas un mois, pas une semaine. Cependant l'affaire est chaude. On s'est battu en vain la matinée entière. L'angélus de midi a sonné. Jeanne veut tenter de l'escalade. Une flèche la perce de part en part entre le cou et l'épaule. Elle roule dans le fossé. Les nôtres cèdent. Ils sont las. Dunois sonne la retraite. Non, pas cela! « Mangez, buvez, refaites vos forces »; mais pas la retraite. Jeanne arrache elle-même le fer de sa blessure. Elle se fait un pansement rapide. Elle prie à deux genoux dans une vigne. Oh! l'endroit! l'endroit où elle pria ainsi!... Puis : « Observez mon étendard; quand sa queue touchera les murailles de la forteresse, avertissez-moi! ». « Jeanne, il y touche! Il y touche »! Elle remonte à cheval, rejoint le signe sacré, se retourne

et fermement : « Entrez, entrez, tout est vôtre ! » Ils entrèrent, tout fut leur. L'impossible est accompli. Les Tourelles flambent. Orléans est dé-



L'entrée de Jeanne d'Arc à Orléans. (Bartolini.)

sassiégé. Le grand fleuve national est libre. La France est sauvée! La France est sauvée! Jésus! Maria!

Jésus! Maria! C'est le 12, le 15, le 17 juin. Ouvrez-vous, villes de Jargeau, de Meung, de Beaugency.

Jésus! Maria! C'est le 18 juin. Ebranlez-vous, plaines de la Beauce, sous

le sabot des coursiers et les chariots de guerre. Tressaille d'allégresse, terre qui vis jadis, à la prière d'Aignan, le vieil évêque libérateur, fuir et fondre les troupes barbares d'Attila, tu vas voir devant le courage de la Pucelle libératrice fuir et fondre les rudes et fiers bataillons de l'Angleterre. Jeanne l'a prophétisé. Les chevaliers français auront besoin d'épérons pour atteindre l'ennemi, mais ils l'auront, « fût-il pendu aux nues ». Et Lahire de tomber sur les Anglais, foudroyant. Et eux, terrifiés, de se débander, laissant entre nos mains Talbot qui sut, cette journée-là, « quelles sont les fortunes adverses de la guerre ». Poitiers, Crécy, Azincourt, étaient un peu vengés. Le sortilège, qui tant de fois nous avait fait écraser en bataille rangée, était conjuré. Nos vainqueurs d'avant-hier, vaincus hier et aujourd'hui, n'infesteraient plus nos routes vers l'Est. Aucune armée ne couperait la voie à Charles VII. Déjà, dans le lointain, on devine la cathédrale des sacres. Déjà la mystique colombe prépare la goutte d'huile qui fera du dauphin un roi. Gloire à Dieu et gloire à Jeanne ! Jésus ! Maria !

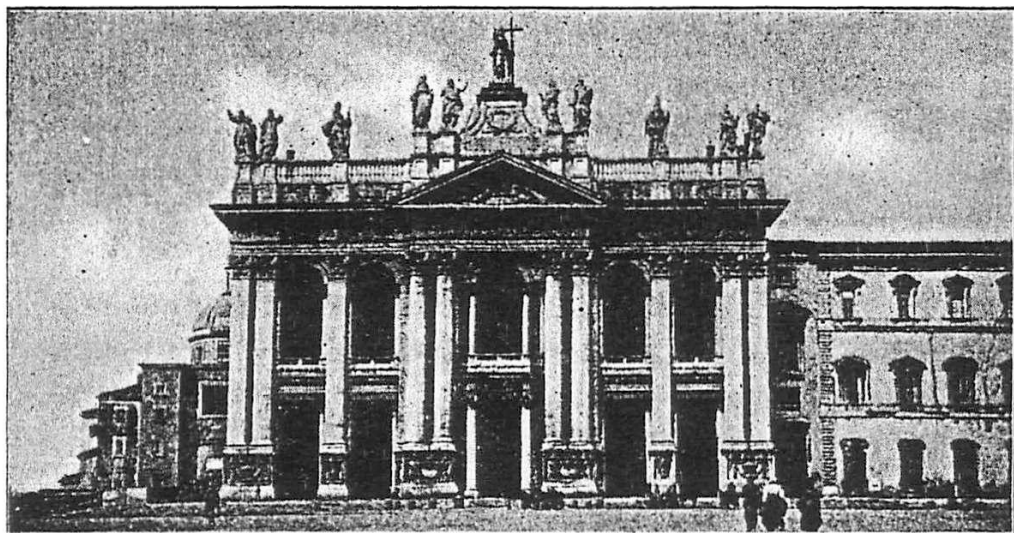
Jésus ! Maria ! C'est le 17 juillet. Troyes a ouvert ses portes.

Châlons-sur-Marne s'est soumis. Les ponts-levis de Reims se sont abaissés. Des rives de la Loire à celles de la Marne, la route de Charles a été une voie triomphale. Nous sommes au terme. Un cortège se déroule. Sur la même ligne, en tête, le roi, l'héritier des Capétiens et la Paysanne ; la sainte, la forte, l'intrépide auprès du faible, mais aussi de l'honnête et du reconnaissant. Derrière eux, les pairs de France, ecclésiastiques et laïques. Autour, la multitude. Les bombardes tonnent. Les bourdons ébranlent les airs. Les rites sacrés se déroulent. C'est l'accomplissement des choses. Jeanne, la première à l'obéissance comme elle fut la première au combat, tombe à deux genoux. « Noble roi, maintenant est accomplie la volonté de Dieu, qui m'avait commandé de lever le siège d'Orléans et de vous mener en cette cité de Reims pour y recevoir votre saint sacre... » Et elle pleura.

Oui, c'est l'accomplissement des choses. La France et l'Angleterre vont reprendre le cours séparé providentiellement de leurs destins, chacune à sa place voulue du ciel. Oui, c'est l'accomplissement des choses ! L'antique monarchie se relève. La tige séchée va reflourir. Les traditions dont vivent les peuples se renouent. Oui, c'est l'accomplissement des choses ! Jeanne la sainte guerrière a prouvé par les faits la divinité de sa mission. Les Voix ne sont pas de la terre, sa science des armes est du ciel. Sonnez, cloches de Reims, sonnez ! Faites écho aux cloches de Domremy qui bénirent la paysanne, aux cloches d'Orléans qui acclamèrent la libératrice, aux cloches de Coincez, de Lignerolles, de Patay, qui chantèrent la victorieuse.

Cloches de Reims, dites la triomphante, ou plutôt non, pas elle ! pas elle ! elle ne voudrait pas. Elle n'est rien qu'un instrument, qu'un outil. « La victoire ne fut pas de mon étendard, la victoire ne fut pas de moi, la victoire fut de Notre-Seigneur. » — L'espérance de la victoire était-elle fondée en votre étendard ou en vous ? — « Non, pas en mon étendard, pas en moi, en Notre-Seigneur, en Notre-Seigneur seul, tout seul. »

Cloches de Reims, cloches de France, acclamez donc en un tonnerre d'harmonie l'unique Victorieux, acclamez Jésus-Christ, et puisse votre voix, traversant cinq siècles bientôt, se faire tellement puissante qu'elle aille réveiller la conscience, l'amour, la vieille foi dans le cœur de



Rome. — Basilique de Saint-Jean de Latran.

cette France contemporaine, toujours la France, malgré tout et en dépit de tous, c'est-à-dire la nation très noble, aventureuse par générosité, se frappant au cœur dans les moments tragiques et tirant de soi l'inspiration qui ranime et qui sauve ; ce matin, aux abîmes ; demain aux astres, la seule qui ait reçu de Dieu, peut-être parce qu'elle était la seule capable de la produire, une Jeanne d'Arc.

Cloches de Reims, cloches de France, cloches de Patay, de Lignerolles, cloches des villes et des villages de France, oh ! sonnez, sonnez ce retour de notre France à Jésus-Christ ! Nous vous en prions par notre Bienheureuse Jeanne. Jésus ! Jésus ! Maria ! Maria !

*
*
*

Comment, à votre avis, pourra se clore une telle carrière ? Sera-ce par une mort de vieillesse, après des années multipliées et embellies par

l'éclat des honneurs et les joies d'un repos bien gagné ? Sera-ce par un coup de boulet, ou d'épée, ou de lance sur quelque champ de bataille ? Sera-ce par quelque tragédie solennelle et sauvage, dans laquelle aucune souffrance de corps, aucune angoisse d'esprit, aucune amertume de cœur n'ayant été épargnée à Jeanne, on devra confesser que sa constance, sa magnanimité, sa force d'âme, furent encore au-dessus de sa fortune et de son courage guerrier ?

Dieu qui, par un dessein miséricordieux et formidable, voulut toutes les magnificences accumulées sur cette tête innocente, se décida pour la tragédie solennelle et sauvage.

Ah ! les choses ont été terriblement conduites !

Jeanne fut prise le 24 mai 1430, sous les murs de Compiègne. Trahie?... Non trahie?... Qu'est-ce que cela fait ?

Promenée six mois de château en château, vendue dix mille écus d'or, — une rançon de roi, — à Henri VI d'Angleterre, elle arriva, certain jour de décembre, au château de Rouen.

A la paysanne qui cultivait des champs, à la guerrière qui menait des chevauchées par soleil et par pluie, par chaud et par froid, sous le vaste ciel de Dieu, l'air et la lumière ne parvinrent plus qu'avarement mesurés par des fenêtres étroites à la Philippe-Auguste.

On l'enferma sous trois clefs : elle ne sortit plus que pour aller au tribunal.

Cinq soldats de bas étage, de crapuleux « housse-pailleurs », furent commis à sa garde. Deux se tenaient en dehors, trois au dedans de l'appartement, jour et nuit.

Dans un coin de la salle gisait une pièce de bois lourde, à peine équarrie, d'où partait une chaîne de fer, de disposition si savante qu'il était possible d'enserrer, par son unique moyen, les pieds, les mains, la taille du prisonnier. Jeanne fut ainsi ferrée, en ce lieu, en cette compagnie !

La prisonnière n'eut pas l'esprit moins « gehenné » que le corps, eût dit Louis XI.

La captivité de Rouen dura cent cinquante journées environ. De ces cent cinquante journées, l'une sur quatre, à peu près, elle comparut trois heures de matinée et trois heures d'après-midi devant les juges.

Du grand nombre de ceux-ci je n'oserai nier la bonne foi. Mais leurs passions politiques et théologiques étaient si fougueuses que ni la sainte justice, ni la sainte pitié n'existèrent pour eux. « Vous n'êtes pas mes juges, leur disait Jeanne, vous êtes mes ennemis capitaux ! » C'était vrai.

L'un, d'Estivet, fut basement injurieux. Toutes les infamies, il les ramassa comme on ramasse des immondices dans un ruisseau, pour les

jeter à la face très pure de l'accusée ; misérable homme qui finit sur un fumier !

D'autres, Thomas Courcelles et Loyselcur, furent cruels à froid ; ils votèrent que Jeanne serait soumise à la torture, dont on lui montra les abominables outils.

Pour le grand nombre, ils furent plus contenus, ligués cependant, acharnés, luttant d'interrogatoires aiguisés et trahes comme des poignards, meute inlassable et grondante qui traquait la gazelle à travers le hallier.

Ils commencèrent par une enquête de sorcellerie. Sorcière ! Les soldats anglais l'avaient dit. Avoir été battus par cette fillette les humiliait. Avoir été battus par le diable leur déplaisait moins. L'absurde tentative échoua.

Alors ils inventèrent un dilemme diabolique.

Exigeons qu'elle se soumette à l'Église : ou elle acceptera, ou elle refusera.

Se soumet-elle ? nous lui déclarons que ses Voix furent plus probablement une illusion de ses esprits abusés, peut-être même un jeu de Satan et des anges maudits. Et la voilà déshonorée, folle dans le premier cas, possédée dans le second ; et voilà déshonorés, avec elle, son roi et son parti qui l'employèrent.

Refuse-t-elle de se soumettre ? la voilà schismatique, hérétique ; nous l'abandonnerons au bras séculier et le bras séculier la brûlera.

Jeanne sentait qu'il y avait un moyen de briser ce cercle de fer. Non, ce n'était pas l'Église, la vraie, la grande Église qu'elle avait devant elle. Mais comment, par delà ces têtes, atteindre la vraie, la grande Église ? Sa mère, « sa pauvre mère » lui avait appris sa simple créance, elle ne l'avait pas renseignée sur les procédures canoniques.

Un docteur charitable finit par lui révéler le secret : qu'elle en appelât au Concile général ou bien au Pape !

A cette intervention, l'évêque de Beauvais bondit. Son vieux sang de cabochien ne lui fit qu'un tour aux veines. « De par le diable, hurla-t-il, laissez-vous ! »

Ah ! c'était dit. La lumière entra à flots dans la pauvre âme. Le Concile général, cela ne disait rien à Jeanne. Mais le Pape ! le Père commun ! Il y avait donc un homme au monde, là-bas, là-bas, à Rome, dont la main pouvait s'étendre sur la tête d'une petite fille et la garder contre ces méchants, ces pervers, ces faux juges qui la voulaient perdre ! Elle en appela au Pape, une fois, deux fois, dix fois. A chaque fois elle espérait ! Elle avait le droit d'espérer, d'ailleurs. A chaque fois, son espoir se brisait ; on lui répondait, en ricanant, que le Pape était trop loin, et elle re-

tombeait sur elle-même, plus blessée et plus avertie des impuissances du droit en face des scélératesses de la force.

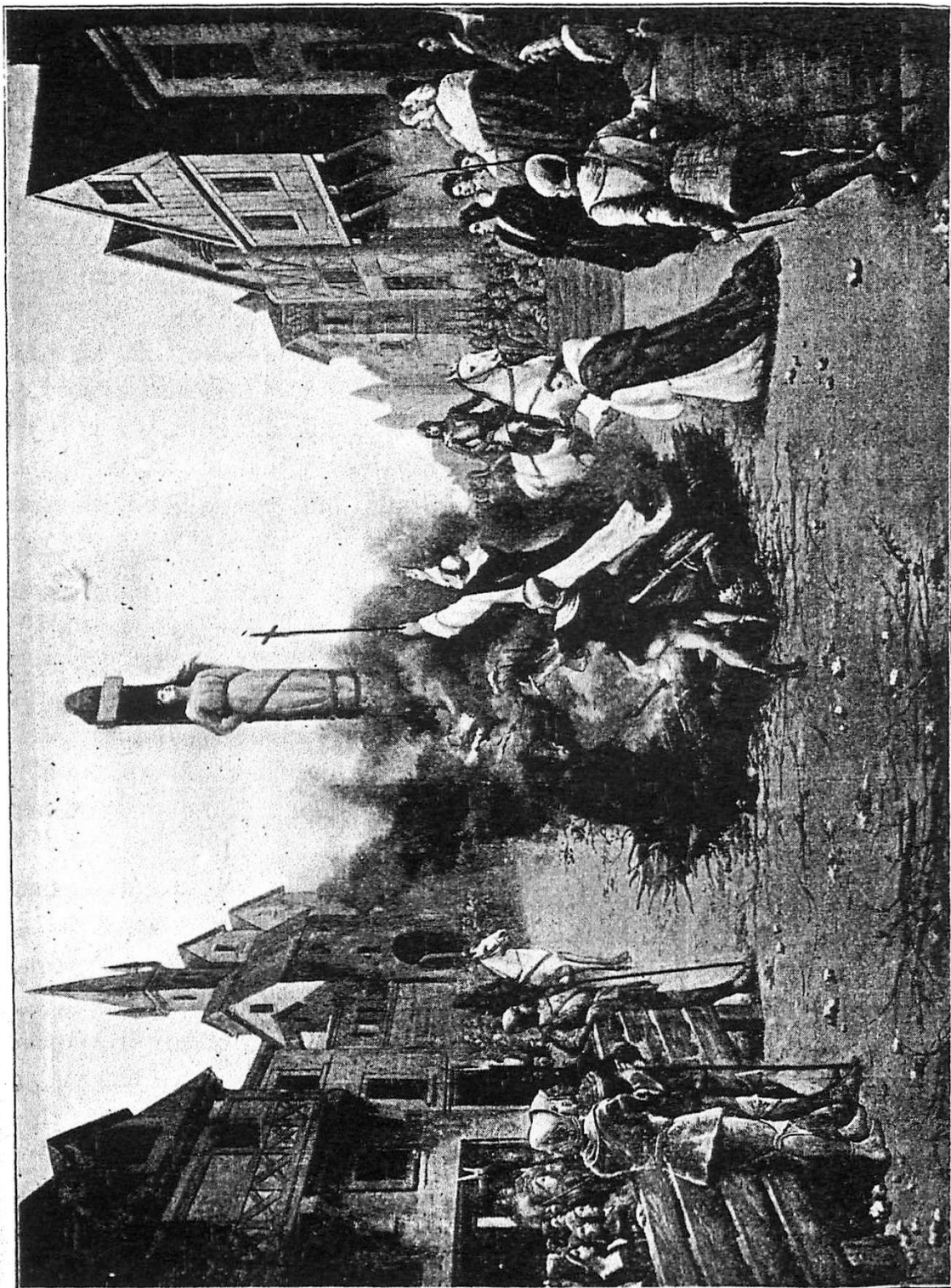
Et pas de sacrements consolateurs ! pas de messes ! pas de communions ! Dévote à l'absolution qui applique à nos âmes le sang du Christ, elle avait accoutumé de se confesser plusieurs fois par semaine ; elle entendait la messe chaque jour, plusieurs messes, même, quand elle le pouvait ; elle communiait fréquemment et avec quelle tendre piété ! Tout lui fut refusé d'un coup : absolution, messe, communion.

Nulle étoile ne brilla-t-elle donc en ce cachot ? Non. Deux, au moins, s'y montrèrent, nous semble-t-il.

Jeanne fut possédée par une brûlante passion. Comme Savonarole aima « de folie » sa Florence, ainsi Jeanne aima « de folie » sa France. Or, ses Voix se plurent à lui entr'ouvrir le voile qui dérobaient l'avenir de la patrie. Le spectacle qu'elle vit la transporta, donc la soutint. De ce réconfort, nous trouvons l'expression dans l'interrogatoire du 4^{er} mars.

On lui avait relu la lettre par laquelle elle sommait le duc de Bedford de s'éloigner de France, sous peine de malheurs. « La reconnaissez-vous ? lui demanda-t-on. — Je la reconnais, sauf trois mots. — Est-ce vous qui l'avez dictée ? — C'est moi. » Et aussitôt elle se prend à la commenter comme eût pu le faire Daniel le jeune prophète. « Avant qu'il soit sept ans, les Anglais perdront une ville plus importante qu'Orléans. Que dis-je ?... Ils perdront tout en France ; ils subiront des défaites qu'ils n'ont jamais éprouvées. Dieu donnera la victoire aux Français. — Comment le savez-vous ? — Par la révélation qui m'en a été faite. Entendez bien, ce sera avant sept ans. Je serais bien marrie que ce fût différé jusqu'à sept ans. Oui ! cela arrivera. Je suis aussi certaine que cela arrivera que je le suis de votre présence, ici, devant moi. — Quand cela arrivera-t-il ? — Je ne sais ni le jour ni l'heure. » Et le 17 suivant, dans sa prison au bout de sa chaîne, entravée, emmenottée et toutefois, dirait-on, promenant parmi les obscurités de la salle basse et noire un flambeau que n'a pas allumé la main des hommes et dans la lumière duquel on entrevoit, au-dessus des juges blêmes, les images de Paris ouvrant ses portes, de Formigny, de Castillon, de Talbot tué, de Richemont, l'héritier et le continuateur de Jeanne, de Charles le Bien-Servi, enfin unique roi de France : « Oui, s'écrie-t-elle de nouveau, oui, vous qui êtes ici, vous le verrez ; vous verrez les Français faire une terrible besogne par le vouloir de Dieu, si terrible que tout le royaume en braulera. Je vous dis ces choses afin que, quand elles seront advenues, vous vous souveniez que je vous les ai dites. — Quand sera-ce ? Quand sera-ce ? — Dieu le sait. — Dieu hait donc bien les Anglais ? — De l'amour ou de la haine de Dieu pour les

Anglais, je ne sais rien. Mais je sais bien qu'ils seront chassés de France;



Le bûcher de Rouen. (Bartolini.)

je sais bien que ceux-là seuls y resteront qui y mourront. Je sais bien que Dieu donnera la victoire aux Français sur les Anglais. »

Et cela, « le saint royaume sauvé », c'était sa joie dans ses larmes.

Et puis, il le faut bien dire, elle espérait sa libération à elle-même.

Elle n'avait pas pleinement entendu l'oracle qui la concernait. Nous, éclairés par les événements, nous le comprenons ; elle ne le comprit pas. Il était clair cependant : « Mes Voix me disent, racontait-elle candidement à ses juges : tu seras délivrée par grande victoire. Prends tout en gré. Ne t'inquiète pas de ton martyre, tu t'en viendras enfin au royaume du Paradis. — Qu'entendez-vous par ce martyre ? — J'appelle martyre la peine et adversité que je souffre en prison. Je ne sais si plus rude je souffrirai. Je m'en rapporte à Notre-Seigneur. » Oui, tout cela est clair pour nous. La grande victoire !... Le martyre !... C'est le martyre et la grande victoire de Rouen, c'est le bûcher d'où elle s'élancera conquérante du ciel et dominatrice de la postérité.

Mais pour elle, cette grande victoire, c'était autre chose. Elle en avait vu des victoires. Elle en avait remporté. Lances brisées, escadrons enfoncés, murailles escaladées, blessés criant de douleur, vaincus en fuite parmi la poussière honteuse, hourras des victorieux, acclamations de la multitude sur les places et des carillons dans les beffrois, rien ne lui était inconnu. A ce connu, elle avait fixé son esprit. La grande victoire qui la libérerait serait de cette nature.

Ses Voix ne la détrompèrent point. Elles lui avaient dit la vérité. Elles ne la lui expliquèrent pas. Grâces leur soient rendues pour ce silence pieux ! Il y eut donc dans ces ténèbres une veilleuse allumée, un timide rayon d'espoir. Quand elle regardait fleurir mai par la fenêtre demi-aveugle de sa prison, elle put penser, Jeanne : « Je reverrai ces champs de plus près, je retrouverai mes compagnons d'armes, mon roi, mes frères, mon père, ma pauvre mère ! » et à ces rêves, son cœur bondit.

Cependant les oracles se doivent accomplir et les douleurs de Jeanne se consumer.

L'aube du 30 mai commence à poindre. Rouen s'éveille. A mesure que le soleil monte, la foule grossit dans les rues. Elle va toute vers la place du Vieux-Marché. Là s'élèvent deux estrades et se dresse un bûcher. L'une des estrades était pour le cardinal de Winchester, l'évêque de Beauvais, leur suite ; l'autre était pour le bailli de Rouen ; le bûcher était pour... On le savait bien. Un poteau qui le dominait de trois mètres ne laissait aucun doute ; on y lisait : « hérétique, schismatique, relapsé, apostate ».

L'horloge frappa neuf coups. La charrette du bourreau Thiérage apparut.

Un mouvement subit se produisit aux fenêtres, aux balcons, sur les toits, aux terrasses, sur la place, dans les rues avoisinantes, accompagné d'un murmure sourd et puissant, confus, assez semblable à celui de la mer quand elle attend l'orage.

Elle apparut, Elle, « la criminelle », disaient les uns ; « la sainte », attestaient les autres ; la victorieuse, l'enfant de dix-neuf ans et cinq mois, disait tout le monde.

Une robe de toile écrue l'enveloppait des pieds aux épaules. Un capuchon couvrait sa tête rasée. Perdue dans la plus profonde des oraisons, elle s'entretenait avec Jésus-Christ, dont elle venait enfin de recevoir l'hostie, dont elle allait bientôt recevoir la croix.

Elle fut prêchée longuement par Nicolas Midy, abandonnée par l'évêque de Beauvais au bras séculier, livrée au feu par le bailli.

Thiéragé la hissa péniblement au sommet du bûcher, tant il était élevé. Il pouvait être onze heures et demie.

Cependant, disions-nous récemment, le bourreau avait approché la torche des fascines. Une colonne de fumée et de flammèches ardentes s'éleva.

Sur la place s'était étendu un lourd silence. On put donc entendre la voix de Jeanne, suppliant qu'on lui montrât la croix et qu'on lui donnât l'eau bénite, cette eau qui défend le chrétien contre les suprêmes assauts du démon.

La flamme s'avivait de plus en plus ; rouge, énorme, étouffante, elle se hâtait en son œuvre de mort.

Avant midi, pensons-nous, la martyre poussa un cri puissant comme si elle eût salué quelqu'un d'attendu longtemps, venu enfin : « Jésus ! Jésus ! Jésus ! » Et inclinant la tête, elle rendit sa sainte âme au Créateur.

Alors, sur un ordre venu d'on ne sait qui, Thiéragé écarta le brasier, et on aperçut le pauvre corps noirci, tuméfié, entamé par les morsures du feu, toutefois encore pendant au poteau.

C'était toujours elle !... Les Anglais se pouvaient tranquilliser. « Ni bons ni mauvais esprits par puissance surnaturelle », ni hommes par violence ou surprise, ne la leur avaient changée ou enlevée. Elle était morte ! La prophétie de Glasdale aux Tourelles : « Nous te ferons *ardre* ! » était réalisée.

Après cette constatation, le bûcher fut rallumé. Le bourreau l'activa de toutes ses forces. Au bout de quelques minutes, les liens de chanvre furent consumés ; le corps tomba dans la fournaise.

Ce qui suivit ne se décrit pas. Ces chairs, ces os qui s'incinèrent... Jeanne disait : « Se peut-il que mon corps que j'ai gardé net et pur soit brûlé ! » On se prend à répéter le même cri : « Se peut-il... Se peut-il !... »

Le cardinal d'Angleterre avait prescrit « que ce qui resterait fût jeté à la Seine ».

Thiérage se mit en devoir d'exécuter l'ordre.

Il ramassait donc et entassait les débris dans son tombereau, quand il recula épouvanté. Parmi les charbons, le cœur et les entrailles de la victime lui étaient apparus intacts. Précipitamment il les inonda de poix et d'huile, afin de commencer une troisième combustion. On raconte que ce fut vainement.

Ce cœur auguste, qui n'avait battu que pour son roi, son pays et son Dieu, ne put être entamé. Il dut être emporté comme vivant parmi les cendres, cendres des bois du supplice, cendres du corps de la suppliciée.

Tout fut précipité dans le fleuve.

Tout ce fleuve est sacré, car il est son tombeau.

Dès le soir de ce funèbre jour, il courut autour du supplice de l'hérétique, de l'apostate, de l'excommuniée, une rumeur de sainteté.

« Je n'obtiendrai jamais mon pardon; j'ai brûlé une sainte », dit Thiérage. « Nous sommes tous perdus; nous avons brûlé une sainte », reprit Tressart. La voix populaire enfin attesta que sainte Catherine était apparue à Jeanne, lui disant : « Fille de Dieu, sois assurée en la foi, car tu seras au nombre des Vierges dans la gloire du Paradis. »

Et maintenant, pénétrés d'admiration pour celle qui pratiqua ces hautes vertus, et de gratitude pour la Divinité qui les lui inspira, approchons-nous de l'autel que Pie X vient de lui dédier.

Suivons, fidèles, suivons, pasteurs, notre Pontife, dans les expressions de ses respects et de son culte. Imitons sa piété. Participons à sa confiance.

Comme lui, répandons à pleines mains, en l'honneur de sa mémoire sacrée, les lis et les palmes, les lauriers et les roses.

Innocente enfant, reçois nos lis; céleste inspirée, nos palmes; unique guerrière, nos lauriers; douce martyre, nos roses!

Et en échange de ces dons de notre fraternité, ô Jeanne, ô notre sang, exauce-nous!

Enfant, garde nos enfants! L'heure présente est mauvaise, nous disent les sages, à leurs âmes toutes fraîches. Des doctrines de perversité, pour le moins un scepticisme rongeur, menacent leur raison autant que leur vertu. Enfant, garde à ces enfants le bon sens et la religion!

Inspirée, toi qui l'as vu et senti dans le mystère et la clarté de tes révélations, sauve-nous Dieu! Les masses sont perdues d'athéisme. Notre-Seigneur Jésus-Christ leur apparaît comme un homme, rien qu'un homme. Dieu leur apparaît comme une abstraction... Et il en est qui s'étonnent que les sociétés, manquant de base et de pierre d'angle,

tremblent comme des cabanes mal solides sous la poussée de l'ouragan. Délire ! Jeanne, Jeanne, vivant ostensor de Dieu et de Jésus-Christ, toi qu'on ne peut regarder attentivement sans, par delà toi, les apercevoir, eux, Jeanne, rends à ces loyaux, quoiqu'ils soient oublieux, leur bien nécessaire et dernier. Rends-leur Jésus-Christ ! Rends-leur Dieu !

Guerrière, bénis nos soldats ! Qu'à ton école ils comprennent tous les sublimités et les obligations de leur rude métier. Que l'exécration anti-patriotisme ne pourrisse pas leur courage ; que les anime l'enthousiasme inlassable de la patrie et du drapeau !

Martyre, charme, adoucis nos douleurs ! Apprends-nous à serrer notre croix sur nos poitrines, à y coller nos lèvres, à l'accepter, à l'aimer. Arrête-nous au pied de ton bûcher, à la porte de ta prison ; et dans le silence ou le tumulte de ces lieux redoutables, explique-nous cette loi de la vie qui courbe tous les fronts et meurtrit tous les cœurs :

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître.

Ayant ainsi offert et ainsi supplié, à tes genoux, ô Jeanne, nous prêterons deux serments.

Par ses appels réitérés au Pape, par sa confiance dans l'autorité de l'équité du successeur de Pierre, Jeanne fut la première des Romaines, comme ils disent.

Eh bien ! nous aussi, nous jurons de demeurer fièrement des Romains, soumis d'esprit et de volonté aux définitions, aux déclarations, aux directions, aux simples insinuations du Suprême Pontife, quelque prix qu'il puisse nous en coûter.

·Vive le Pape de Jeanne !

Par ses victoires et son supplice, Jeanne est devenue la première des servantes de notre pays de France. Elle est la patronne, l'ange de la France, parce qu'elle fut sa servante, jusqu'au sang sur les champs de bataille, jusqu'au trépas sur son bûcher.

Eh bien ! nous aussi, en des circonstances autres, graves cependant, sachant comme elle l'histoire magnifique de notre patrie, ses batailles d'armes et ses batailles d'idées, ses ardeurs missionnaires, son inépuisable charité, ses élans furieux sur des chemins de folie, ses retours subits vers la sagesse ; sachant qu'elle demeure la Fille aimée de l'Église, même quand elle se jette en des efforts impuissants pour sécher l'eau de son baptême et en effacer jusqu'à la trace auguste ; convaincus que ses destinées de nation généreuse, chevaleresque, audacieuse, ne sont pas finies, nous nous engageons, imitateurs de Jeanne, à la servir de nos forces et, s'il le fallait, de notre vie. Oui, nos forces ; oui, notre vie pour la prospérité, la grandeur, la foi de la France ! Nos forces, notre vie,

pour que la France, comme s'exprimait Pie X, aime Dieu, aime la foi, aime l'Église! Nos forces, notre vie, pour que, rouvrant le testament de saint Remi, de Charlemagne et de saint Louis, elle redise le vieux cri: « Vive le Christ qui est le roi des Francs! »

O France, si tu voulais le redire, ce cri, sois sûre que de tous les coins du monde, il te reviendrait en écho: «Vive la France qui est au Christ-Roi!»

Quand sera-ce ?...

Ce sera! Par Jeanne, ce sera! Et alors, il se soulèvera une acclamation qu'on voudrait entendre, dût-on sur-le-champ expirer de joie :

Vive Dieu! Vive Jésus-Christ! Vive la France et Vive Jeanne, éternellement!

S. Ém. le cardinal Vivès y Tuto donna la bénédiction du Saint-Sacrement pour clôturer cette première journée du triduum, où Jeanne d'Arc avait été si pieusement et si éloquemment honorée.

Le second jour du Triduum. — Discours de S. Ém. le cardinal Luçon.

La journée du mercredi offrit le même spectacle : nombreuses communions à la

messe dite par S. Ém. le cardinal Merry del Val ; assistance toujours aussi pressée à la messe pontificale célébrée par M^{sr} Amette, archevêque de Paris ; aux vêpres présidées par M^{sr} Renou, archevêque de Tours ; au troisième panégyrique prononcé par S. Ém. le cardinal Luçon, archevêque de Reims. Ce grand discours montra pourquoi Dieu a réservé à notre temps la glorification de Jeanne d'Arc.



S. Ém. le cardinal Merry del Val, secrétaire d'Etat de S. S. Pie X.

« Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri. Vous êtes la gloire de Jérusalem ; vous êtes la joie d'Israël ; vous êtes l'honneur de notre peuple. »
(Judith, xv, 10.)

MESSEIGNEURS,
MES FRÈRES,

De tous les dons que Dieu a faits à la France, il n'en est point de plus manifestement surnaturel que Celui de l'illustre héroïne dont la glorieuse image préside cette assemblée.

Quelle âme française n'a point le culte de la Vierge de Domremy? Est-il une figure plus populaire, une gloire plus merveilleuse, une mémoire plus aimée que celle de la Libératrice d'Orléans, de la Triomphatrice de Reims, de l'innocente Martyre de Rouen?

Qui ne s'est senti transporté d'admiration, le jour où, pour la première fois, dans son enfance, il vit passer devant ses yeux les scènes attendrissantes de la vocation de l'humble fille des champs? Qui n'a frémi d'enthousiasme en la suivant de Domremy à Vaucouleurs, de Vaucouleurs à Chinon, de Chinon à Orléans, d'Orléans à Reims, la ville du sacre? Qui a pu retenir ses larmes en lisant le récit de son sublime martyre, semblable par tant de traits à la Passion même du Sauveur? Qui ne porte au cœur, avec l'inconsolable douleur de sa mort si cruelle, un immense désir de réparation?

Vraiment, on ne saurait trop faire pour la glorification de cette incomparable héroïne, qui, gracieuse et douce comme Esther, brave et inspirée comme Débora, généreuse et sainte comme Judith, a réuni tous les mérites de ces femmes immortelles, et les a couronnés par le sacrifice de sa propre vie, accepté avec une angélique résignation et la magnanimité des martyrs?

Aussi, tous les honneurs de la terre lui ont-ils été décernés. On l'a appelée la Sainte, l'Ange de la Victoire, l'Inspirée, l'Envoyée de Dieu, le Messie de la France. Tous les arts lui ont, à l'envi, élevé des monuments. L'Église de France l'a inscrite dans son martyrologe; et, depuis le jour de sa délivrance, Orléans, la cité fidèle, n'a jamais manqué de célébrer chaque année, par des fêtes solennelles, la mémoire de sa glorieuse libératrice.

Ce n'était point assez cependant pour nos cœurs de catholiques et de Français. Jeanne a été l'Envoyée de Dieu; elle a été digne de sa mission jusqu'à la mort: nous voulions associer au culte que lui rend la patrie le

culte que l'Église décerne à ses héros, et joindre aux hommages de la reconnaissance ceux de la prière et de l'invocation.

« J'en appelle au Pape ! » disait-elle à ses juges ; et le Pape lui répondit au xv^e siècle en réhabilitant sa mémoire, et le Pape lui répond aujourd'hui de nouveau en l'élevant sur les autels.

Et voici que le peuple et les prêtres, que les évêques et les princes de l'Église, que le Vicaire de Jésus-Christ lui-même, à genoux devant son image qu'entourne l'auréole des Bienheureux, lui redisent de concert, comme autrefois à Judith les gens de Béthulie : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de notre peuple ! »

Il appartenait aux évêques d'Orléans de demander au Siège apostolique que le culte religieux vint s'ajouter à celui que leur ville épiscopale rend depuis bientôt cinq cents ans à la Vierge envoyée de Dieu pour la délivrer. A cette noble tâche, plusieurs ont apporté leur concours. M^{sr} Dupanloup, de grande mémoire, eut le mérite de l'initiative. Puis ce fut l'Éminentissime cardinal archevêque de Lyon qui eut l'honneur d'obtenir à la Vierge guerrière le titre de Vénérable. Il vous était réservé, Monseigneur l'évêque d'Orléans, d'entonner le *Te Deum*, de chanter la première oraison, d'offrir le premier encens, de célébrer la première messe, en l'honneur de la Bienheureuse. Qu'il me soit permis de vous offrir, ainsi qu'à tous les ouvriers de la plus populaire des Causes françaises, les félicitations et les remerciements de la France chrétienne. Après Dieu, cependant, nos actions de grâces veulent surtout monter vers l'auguste Pontife qui vient de procurer à la Fille aimée de l'Église, au milieu des épreuves dont elle est accablée, la consolation la plus propre à soutenir son courage et à ranimer sa confiance.

Mais pourquoi Dieu a-t-il réservé à notre temps la glorification de son Envoyée ?

Mes bien chers Frères, une nouvelle guerre de Cent ans a semé ses ravages à travers notre pays. Ce n'est plus l'invasion des ennemis de son unité territoriale et de son autonomie politique, c'est l'invasion des ennemis de sa foi religieuse.

La grande erreur de notre temps, c'est le naturalisme : le naturalisme philosophique, poussé aujourd'hui jusqu'à ses plus extrêmes conséquences, qui, en rejetant tout surnaturel, tend à éliminer Dieu des idées, des mœurs et de l'âme du peuple, et le naturalisme politique qui prétend l'exclure de l'État, de la société et de tout l'ordre des choses publiques. Voilà l'erreur à laquelle la Providence oppose en notre xx^e siècle la glorification de la céleste Envoyée du xv^e. Dieu a voulu nous remettre

sous les yeux Jeanne d'Arc : 1^o comme la vivante réfutation du naturalisme philosophique et un rappel du peuple à la foi de ses pères ; et 2^o comme la réfutation par les faits du naturalisme politique et un rappel de la France à sa mission providentielle.

O Bienheureuse Jeanne d'Arc, daignez bénir mes paroles, et faites comprendre à notre France contemporaine que telle est bien la leçon que vous êtes venue apporter jadis à nos pères, et que vous nous donnez aujourd'hui du haut du ciel à nous-mêmes !

I

Le naturalisme, mes bien chers Frères, ne veut rien reconnaître en dehors de la nature. Il ne croit qu'à la science, et n'admet que ce qui peut se démontrer directement par la raison, ou même que ce qui se constate par l'expérience. Il rejette la prophétie, le miracle, la révélation. Il rejette la divinité de Jésus-Christ, l'Église, ses dogmes, ses sacrements, son culte : c'est la négation radicale de tout le christianisme, bien plus, de toute religion. Après avoir infecté d'abord les classes instruites, les erreurs naturalistes sont en train maintenant de pénétrer jusque dans les masses populaires. Que va devenir la foi de la France ? Comment le peuple pourra-t-il se défendre contre tant d'erreurs et de spécieux sophismes ?

Dieu a prévu le danger, mes bien chers Frères, et c'est pour soutenir la foi de son peuple qu'il a multiplié en France ces manifestations du surnaturel, si fréquentes depuis près de cent ans, qui renferment en elles-mêmes une démonstration implicite, mais victorieuse et à la portée de toutes les intelligences, des dogmes de notre foi. N'est-ce pas à cette fin qu'il faut rapporter, entre autres, l'apparition de la Croix de Migné en 1826, l'histoire de la Médaille miraculeuse en 1830, la conversion d'Alphonse Ratisbonne en 1842, la vie prodigieuse du saint Curé d'Ars pendant la première moitié du XIX^e siècle, et les merveilles ininterrompues de Lourdes pendant la seconde ?

C'est à cette fin aussi que doit servir l'élévation sur les autels de la Pucelle d'Orléans. Jeanne d'Arc, en effet, c'est le miracle, c'est le surnaturel, c'est Dieu intervenant lui-même dans notre vie nationale avec un éclat qui s'impose à tous les regards et à tous les esprits exempts de préventions.

Reportez-vous par la pensée aux premiers jours de l'an 1429. L'étranger a envahi le territoire de la France ; Crécy, Poitiers, Azincourt ont marqué les principales étapes de ses triomphes, que Duguesclin a bien

pu ralentir, mais non pas arrêter. Aux désastres de la guerre avec l'étranger sont venus s'ajouter les malheurs de la guerre civile, qui divise la France entre Armagnacs et Bourguignons, les uns soutenant le parti du Dauphin, les autres celui du roi d'Angleterre. Presque toutes les provinces du nord de la Loire, y compris Paris, obéissent au monarque anglais; et tandis qu'il s'arroge orgueilleusement le titre de roi de France et d'Angleterre, ses partisans donnent par dérision au Dauphin, méconnu d'une partie de ses sujets, vaincu et fugitif dans son propre royaume, le surnom de roi de Bourges. L'ennemi assiège Orléans, considéré comme la clef des provinces au midi de la Loire; tout semble désespéré: Orléans pris, c'en est fait de l'autonomie de notre pays.

O Christ, ami des Francs, avez-vous donc abandonné votre royaume? L'histoire n'écrira-t-elle plus dans ses annales les hauts faits de Dieu par l'épée des Francs, et l'Église en deuil devra-t-elle pleurer sans espérance sur la tombe à jamais scellée de sa fille aînée?

Non, non, mes bien chers Frères. Charlemagne et saint Louis ont intercédé pour leur patrie. Quelques mois se sont à peine écoulés, et je vois Orléans délivré, le Dauphin sacré à Reims; quelques années après, Paris est reconquis et l'étranger chassé de toute la France.

Par quel prodige cela s'est-il accompli, et quel fut l'artisan de cette merveille? Dieu se platt, mes bien chers Frères, à se servir de ce qu'il y a de plus faible pour confondre ce qu'il y a de plus fort.

Au fond d'une vallée gracieuse et paisible, dans un humble village dédié à l'Apôtre des Francs, à Doureny, croissait une enfant pleine de grâce, pure comme le lis des champs, pieuse comme un ange du ciel, innocente comme un agneau de son troupeau.

C'est elle que Dieu a choisie pour être la libératrice de la France aux abois. Destinée à remplacer sur son trône le légitime successeur de saint Louis, elle était née le jour des Rois, et s'était levée sur notre patrie comme l'Étoile du Saint, en la fête de l'Épiphanie de l'an 1412.

Vers l'âge de treize ans, elle aperçut un jour au sein d'une clarté éblouissante l'archange saint Michel. Il venait lui exposer la grande pitié qui était en la terre de France. « Il me disait, raconta-t-elle, que j'étais choisie de Dieu pour porter secours à mon roi; qu'il fallait quitter mon pays; que je ferais lever le siège d'Orléans. » Sainte Catherine et sainte Marguerite viennent à leur tour lui confirmer le message du ciel. L'enfant s'attriste, elle s'effraie: « Je ne suis qu'une pauvre fille des champs, qui ne sais ni chevaucher, ni conduire la guerre, ni gagner des batailles, mais seulement filer et bêcher. Ah! combien j'aimerais mieux rester à la maison, à filer ma quenouille auprès de ma pauvre mère, de

pareilles choses n'étant point mon fait, » — « Va, va, va ! Fille de Dieu, va ! Dieu te sera en aide ! » lui répondent ses Voix. Et elles reviennent, et elles insistent, presque tous les jours, pendant plusieurs années, toujours plus impérieuses : il faut partir.

Et Jeanne, âgée de dix-sept ans, quitte ses parents, et dit adieu au doux pays de sa naissance, qu'elle ne devait plus revoir jamais.

La voilà devant le Dauphin : « Gentil Dauphin, j'ai nom Jeanne la Pucelle, et suis envoyée de Dieu ici pour vous porter secours à vous et à votre royaume. Et vous mande le Roi du ciel par ma voix de vous faire sacrer et couronner en la ville de Reims, et vous deviendrez le lieutenant du Roi du ciel, comme tout vrai roi de France doit l'être. »

Elle parait à Poitiers devant les docteurs chargés par le roi de l'examiner, et elle les convainc par la sincérité et la sagesse surhumaine de ses réponses. Alors le roi lui fait forger une armure à sa taille, le duc d'Alençon lui donne un cheval de guerre, les dames de la cour confectionnent son étendard, et elle envoie querir à Sainte-Catherine-de-Fierbois, où elle est enfouie près de l'autel, l'épée qui doit lui frayer le chemin de la victoire.

Bardée de fer comme un chevalier, elle arrive devant Orléans. Les plus fameux capitaines, Dunois, Lahire, d'Aulon, Xaintrailles, combattent à ses côtés. « En nom Dieu, quand ma bannière touchera le rempart, entrez hardiment, tout est vôtre ! » Et après trois jours de lutte, Orléans est délivré et la Vierge guerrière chante le *Te Deum* de sa première victoire.

Sans perdre le temps à savourer les joies du triomphe, elle marche vers Reims. « Je ne durerai qu'un an, et guère au delà, dit-elle ; hâtons-nous de mettre à profit le temps qui m'est donné. » Jargeau, Beaugency, Patay, Auxerre, Troyes, Châlons tombent en son pouvoir. Reims, la ville du sacre, lui ouvre ses portes. La Pucelle y entre en triomphe, fièrement assise sur son destrier et faisant flotter au vent sa bannière victorieuse.

Le lendemain 17 juillet, le Dauphin reçoit des mains du successeur de saint Remi l'onction qui consacre les rois. Près de l'autel, Jeanne tient son étendard : « Il avait été à la peine, c'était raison qu'il fût à l'honneur. » — « Gentil roi, dit-elle à la fin de la cérémonie, en fléchissant le genou devant Charles VII, ores est accompli le plaisir de Dieu, qui voulait que je levasse le siège d'Orléans et que je vous amenasse en cette cité de Reims, pour y recevoir votre saint sacre, montrant que vous êtes vrai roi, et celui auquel le royaume de France doit appartenir. »

Hélas ! pour la douce libératrice de notre patrie, comme pour le Sauveur du monde, les souffrances du Calvaire devaient suivre de près les gloires du Thabor.

Avertie par ses Voix qu'elle serait prise avant la Saint-Jean-Baptiste, elle ne se montre pas moins généreuse au service de son pays et de son roi ; et pendant que celui-ci consume le temps dans le repos et les plaisirs, elle se porte au secours de Compiègne assiégée. Là était le terme fatal de sa glorieuse chevauchée.

Le 24 mai, pendant qu'elle combat hors des murs, au cours d'une sortie, les portes de la ville sont fermées sur elle et le pont est relevé. Tombée aux mains de ses ennemis, elle est vendue aux Anglais.

Alors commence ce procès dont on a dit qu'il n'avait point eu son semblable depuis celui qui eut son dénouement sur le Calvaire. Livrée à des juges asservis au parti de ses ennemis mortels, et imbus de funestes préjugés à son égard, elle est soumise à une série d'interrogatoires insidieux, où l'astuce effrontée des juges contraste odieusement avec l'angélique innocence de la victime.

— Entendez-vous souvent vos Voix ?

— Il n'est jour que je ne les entende.

— Et que vous disent-elles ?

— De vous répondre hardiment.

— Mais ces Voix viennent-elles de Dieu ?

— Oui : car n'était sa grâce, je ne saurais rien faire.

Et elle en appelle au Pape : « Je veux qu'on me mène à Rome, devers Notre Seigneur le Pape, et là je répondrai tout ce que je devrai répondre. » De cet appel, plusieurs fois renouvelé, aucun compte n'est tenu.

Et le jeudi 30 mai, l'innocente victime, après avoir reçu une dernière fois son Dieu dans la sainte Communion, est conduite au supplice. Elle monte courageusement sur le bûcher, elle pardonne à ses juges, mais en protestant jusqu'au dernier soupir de la vérité de ses révélations : « Non, mes Voix ne m'ont pas trompée ; ma mission était de Dieu. » « Jésus, Jésus, Jésus ! » s'écrie-t-elle en baisant les pieds du Crucifix ; et sa tête retombe inanimée sur sa poitrine, et de l'échafaud embrasé où son corps va être réduit en cendres, son âme s'en va rejoindre ses Saintes en paradis.

Mais elle avait dit : « Je nuirai plus encore aux Anglais après ma mort que pendant ma vie. » Quelques années après, en effet, Paris était rentré en la puissance du roi et l'étranger chassé de toute la France : la guerre de Cent ans était finie.

Ma mission était de Dieu ! tel fut le cri de la martyre jusque sur le bûcher, jusqu'au dernier soupir. De bonne foi, mes bien chers Frères, n'est-ce pas la conclusion qui ressort avec évidence de cette histoire, non moins authentique que merveilleuse ? Les constantes affirmations

de l'héroïne, le témoignage de ses contemporains, la réalisation des prédictions faites par elle, la grandeur de son œuvre, l'impossibilité de



Le sacre de Charles VII à Reims. (Bartolini.)

l'expliquer sans une intervention divine, les dons extraordinaires dont Jeanne fut favorisée, ses vertus héroïques, permettent-ils d'en douter ?

Oui, sa mission était de Dieu. Elle-même n'a cessé de l'affirmer à Vaucouleurs, à Chinon, à Poitiers, à Rouen, dans la contradiction et dans

l'épreuve aussi bien que dans le triomphe. « Je suis venue ici de par Dieu, de par la Vierge Marie et tous les Saints du Paradis. Quand bien même je serais en jugement, quand je verrais le bourreau prêt à mettre le feu, quand les bûcherons seraient allumés, quand je serais dans le feu, je ne dirais pas autre chose : je soutiendrai ce que j'ai dit jusqu'à la mort. » Et quand ses juges oseront lui opposer la prétendue abjuration de Saint-Ouen : « Je n'entendais pas ainsi dire ni ainsi faire, répondra-t-elle ; je n'ai pas entendu par mes paroles révoquer les apparitions de mes Saintes. Je me damnerais si je disais que je n'ai pas bien fait en faisant ce que j'ai fait de par Dieu. »

Oui, sa mission était de Dieu : le Dauphin l'a cru, et non sans preuves, mais sur la révélation de secrets qui ne pouvaient être connus que de Dieu et de lui ; les docteurs l'ont déclaré, après une enquête d'autant plus sérieuse que la chose était plus invraisemblable, et que les conséquences pouvaient en être plus graves ; les hommes d'armes et les chefs l'ont cru, à l'air inspiré de la guerrière, à la sainteté de sa vie, à l'accomplissement de toutes ses promesses.

Oui, sa mission était de Dieu : la connaissance qu'elle a eue de faits qu'elle ne pouvait savoir que par révélation divine en est la preuve. Elle a prédit qu'elle arriverait sans encombre jusqu'au Dauphin ; elle a prédit qu'on lui trouverait une épée à Sainte-Catherine-de-Fierbois ; elle a prédit qu'elle serait blessée au siège d'Orléans, mais que la ville serait délivrée ; elle a prédit qu'elle ferait sacrer le roi à Reims ; elle a prédit qu'elle serait prise avant la Saint-Jean-Baptiste, mais que Compiègne serait délivrée avant la Saint-Martin ; elle a prédit qu'avant sept ans Paris serait reconquis, et qu'un jour les Anglais seraient chassés hors de toute France. Et toutes ces prédictions se sont exactement accomplies.

Oui, sa mission était de Dieu. Il y a entre les forces naturelles d'une jeune fille de dix-sept ans et l'œuvre accomplie par notre héroïne une telle disproportion que l'œuvre ne se peut expliquer que par une intervention divine.

Les naturalistes, ne pouvant méconnaître les merveilles opérées par cette simple fille des champs, et ne voulant pas en avouer le caractère surnaturel, essaient d'en rendre compte par l'hallucination, par l'exaltation du patriotisme, par le génie de l'héroïne.

L'hallucination : Jeanne serait une hallucinée, qui croyait voir des choses qu'elle ne voyait pas, et prenait pour des visions réelles les rêves de son imagination. Mais tout dans sa vie : ses discours, ses actes, son caractère, tout proteste contre une pareille invention. Quand les messagers du ciel viennent lui annoncer sa mission, elle en est attristée, elle aimerait bien mieux rester à filer sa quenouille auprès de sa pauvre

mère ; elle fait des objections : elle ne sait ni chevaucher, ni conduire la guerre, ces choses-là ne sont point son fait. Ce n'est que quand elle ne peut plus douter de la volonté divine qu'elle acquiesce et se résigne. Mais à partir de ce moment rien ne peut l'arrêter : ni les contradictions, ni les moqueries, ni les dangers. Comment trouver les signes de l'hallucination dans une vocation acceptée d'abord avec tant de réserve, et soutenue ensuite avec tant d'énergie jusqu'à la mort, jusque sur le bûcher ?

Jeanne aurait-elle été une exaltée du patriotisme ? — Mais si le patriotisme a pu inspirer son dévouement, suffit-il à expliquer sa science de l'art militaire, comment une petite paysanne de dix-sept ans, qui ne savait ni A ni B, a pu délivrer Orléans et conduire les campagnes de la Loire, de la Champagne et de l'Île-de-France ?

Quelle que soit, du reste, son ardeur, la jeune guerrière, loin de s'exalter, montre toujours la même sagesse dans les conseils, la même prudence dans ses plans, la même simplicité dans sa conduite. Elle reste humble dans les plus enivrantes ovations. A Orléans, à Troyes, à Reims, on lui baise les mains, on baise ses vêtements, on baise ses armes ; elle reporte à Dieu tous les hommages comme toutes ses victoires : « Il a plu à Dieu ainsi faire par une simple Pucelle, mon fait n'est qu'un simple ministère. » Sont-ce là les discours, sont-ce là les actes d'une exaltée ?

Y aurait-il eu, enfin, en Jeanne un génie auquel il faudrait attribuer sa science militaire et ses succès ? Oui certes, il y avait en elle un génie ; mais ce génie n'était point le sien ; c'était l'Esprit de Dieu qui lui parlait par ses Voix. Quelles que soient d'ailleurs les intuitions du génie humain, il est ici une chose dont elles ne sauraient rendre raison : ce sont les prédictions précises faites par Jeanne, d'événements futurs parfois invraisemblables, et toujours réalisées.

Ainsi, toutes les imaginations du naturalisme échouent dans la contradiction et le ridicule. La seule explication raisonnable de l'œuvre de Jeanne, est celle que donnait l'illustre Gerson, son contemporain : *A Domino factum est istud*, le doigt de Dieu est là.

Oui, c'est Dieu qui l'a appelée et lui a conféré tous les dons nécessaires à l'accomplissement de sa mission.

Il lui a donné la noblesse de l'esprit et du cœur. Elle passe, sans transition, des champs à la cour, et elle ravit tout le monde par la sagesse de son langage et la grâce de ses manières. Aux questions du roi, des docteurs et des juges, elle a des réponses où l'on ne sait qu'admirer le plus, de leur finesse ou de leur simplicité, de leur justesse ou de leur promptitude, de leur exactitude doctrinale ou de leur naïveté.

Il lui a donné l'intelligence des choses de la guerre. Sans maître, sans apprentissage, elle sait monter à cheval, manier la lance et l'épée, dresser

un plan de campagne et de combat, ravitailler une armée, soutenir un siège, donner l'assaut, livrer une bataille, commander les manœuvres et remporter des victoires.

Il lui a donné le plus pur et le plus généreux patriotisme. Avec quelle énergie elle veut aller au secours de son roi : « Il faut que je parte, avec ou sans escorte, dussè-je user mes jambes jusqu'aux genoux : ne me plaignez pas, c'est pour cela que je suis née ».

Il lui a donné la loyauté chevaleresque, afin qu'elle fût la vivante incarnation de la bravoure française. Judith, pour délivrer Béthulie, tranche la tête d'Holopherne, mais en recourant à des stratagèmes qu'on a de la peine à justifier. Jahel perce la tempe de Sisara, mais après l'avoir par ruse attiré dans sa tente. Notre Jeanne combat à armes plus loyales : ses faits de guerre n'ont jamais besoin d'être excusés.

Enfin, ce qui achève de faire éclater le caractère surnaturel de l'Envoyée du Ciel, ce sont les vertus chrétiennes qu'elle a pratiquées jusqu'à l'héroïsme : son innocence de vie, son humble docilité à suivre la voie où Dieu l'appelle ; sa virginale pureté qu'elle garde avec un soin si jaloux au milieu des camps que, pour la mettre plus sûrement à l'abri de tout danger, elle se couche parfois la nuit sans quitter son armure ; son amour de Dieu qui lui faisait préférer de mourir plutôt que de pécher contre le vouloir divin ; son humilité qui reporte à Dieu tout le succès de ses armes ; la générosité de son patriotisme, qui lui donne le courage de tous les sacrifices et lui fait braver fatigues et dangers ; sa bonté si compatissante, qu'elle ne peut voir couler le sang français sans que ses cheveux se dressent sur sa tête, ni voir mourir même ses ennemis sans s'apitoyer sur le sort de leurs âmes ; la magnanimité avec laquelle elle supporte les contradictions, les ingratitude, les abandons des siens, sans faire entendre ni une plainte ni un reproche ; l'héroïsme avec lequel elle pardonne à ses juges les traitements barbares, les dénis de justice, les atroces calomnies qui devaient la conduire à la plus cruelle des morts ; la confiance filiale avec laquelle elle en appelle au Saint-Siège de l'inique jugement qui la condamne au feu ; sa résignation sublime enfin, et sa patience sur le bûcher, où elle expire en invoquant le nom de Jésus.

« Ne t'inquiète pas de ton martyre », lui disaient ses Saintes. Si son supplice n'est pas le martyre au sens le plus étroit du mot, ne peut-on pas dire qu'il fut celui de la fidélité à sa mission, et qu'en ce sens du moins la noble figure de la Pucelle d'Orléans rayonne de la triple auréole de la virginité, de l'héroïsme guerrier et du martyre ?

Voilà Jeanne d'Arc, mes bien chers Frères ; et je dis que le Christ ;

ami des Francs, nous la remet à l'heure qu'il est sous les yeux comme une vivante démonstration, contre les négations naturalistes, de tous les dogmes de notre foi. Un saint est, en effet, à lui seul, par l'héroïsme surhumain de ses vertus, par les dons surnaturels dont il a été favorisé, par les miracles dus à son intercession, une démonstration sommaire, mais péremptoire, de la divinité de la religion qui l'a produit.

S'il est vrai que c'est Dieu qui a suscité Jeanne d'Arc, donc divine est la religion de Jeanne d'Arc ; car si cette jeune paysanne n'eût pas été dans la vraie religion, Dieu ne l'eût point choisie pour en faire, par toute une série de prodiges sans précédent, l'instrument de ses miséricordes envers la France ; il ne l'eût point favorisée des dons surnaturels qui font de sa vie de guerrière un miracle continuel ; il n'eût point, après sa mort, sanctionné sa réputation de sainteté par le sceau du miracle.

Et ainsi sont réfutées en bloc toutes les erreurs du naturalisme ; et ainsi sont démontrées, implicitement mais victorieusement, toutes les vérités de la foi catholique qui fut la foi de Jeanne ; et ainsi Jeanne d'Arc nous apparaît-elle comme un rappel du peuple de France à la foi de ses pères.

Pourrions-nous, en effet, nous Français qui l'admirons, qui en sommes fiers, qui l'acclamons, renier le Dieu qu'elle adorait, le Christ qui nous l'a donnée, l'Église dont elle se glorifiait d'être l'enfant ?

Peuple de France, l'heure est grave, l'heure est angoissante, décisive peut-être. Le moment est venu de te prononcer entre le *Credo* catholique et les négations naturalistes, entre l'Évangile et la libre pensée, entre l'Église et la franc-maçonnerie, entre le Dieu qui t'a donné Jeanne d'Arc et les sectes qui le renient. Ecouterais-tu, de préférence à ta céleste Libératrice, les impies qui blasphèment le Dieu qu'elle servait ? Renierais-tu le Christ dont elle portait l'image dans l'étendard sous lequel elle conduisit nos pères à la victoire ?

Non, tu ne le veux pas ; non, tu ne le voudras jamais. Trop longtemps tu as aimé le Christ et marché à la lumière de son Évangile ; trop longtemps tu as trouvé dans son divin enseignement l'honneur de la vie, la consolation de tes peines, le bonheur de tes foyers, pour que tu puisses l'oublier jamais, ni jamais te séparer de lui.

Tandis qu'au xvi^e siècle les nations voisines se laissaient entraîner à la suite de leurs souverains dans l'hérésie, toi, tu lui as barré le chemin du trône de saint Louis ; persécuté, il y a cent ans, pour ta foi, tu as écrit aux annales de l'Église, avec ton sang, des pages dignes de ses jours les plus héroïques ; sollicité aujourd'hui à l'apostasie, peuple de France, regarde vers ton passé, et au souvenir de ton ancienne amitié pour le Christ, redis-lui, aux pieds de la sainte Libératrice qu'il te remet sous les yeux, tes serments de fidélité : Dieu de Clovis et de Remi, Dieu de Clo-

tilde et de Geneviève, Dieu de saint Louis et de Jeanne d'Arc, non, je n'adorerai jamais d'autre Dieu que toi ; et quand tous les autres t'abandonneraient, moi, avec le secours de la grâce, je ne t'abandonnerai jamais : *Etiam si omnes, sed non ego!*

II

Les peuples, comme les individus, mes bien chers Frères, ont une vocation. Ils ont, chacun selon son caractère, ses aptitudes, le génie qui lui est propre, une mission à exercer dans le monde, un rôle à remplir dans le drame de l'histoire de l'humanité. A cette fin, Dieu les amène aux lieux qui doivent être le théâtre de leur vie nationale. Après leur avoir donné l'existence, il règle leurs destinées, fixe l'heure de leur entrée sur la scène du monde, les élève ou les abaisse, les récompense ou les châtie, les conserve ou les laisse disparaître, selon leurs mérites, selon aussi les desseins de sa sagesse et les lois de sa miséricorde et de sa justice.

Or quel est, dans la distribution des vocations nationales, le rôle échu à notre patrie? « Apprenez, mon fils, disait saint Remi au fondateur de notre nation, la veille même de son baptême, que le royaume des Francs est prédestiné de Dieu à la défense de l'Église romaine. Ce royaume sera, un jour, grand entre tous les royaumes. Il sera victorieux et prospère tant qu'il demeurera fidèle à la foi de Rome ; mais il sera rudement châtié toutes les fois qu'il sera infidèle à sa mission. » « Puisque par vous Dieu fera votre nation toute sienne, écrivait saint Avit, évêque de Vienne, au royal néophyte, vous procurerez du bon trésor de votre cœur les semences de la foi aux nations plus lointaines. » Et Grégoire IX écrivait à saint Louis : « Le Rédempteur a choisi le béni royaume de France comme l'exécuteur spécial de ses divines volontés. Il en tire, comme d'un carquois, des flèches d'élection, lorsqu'avec l'arc de son bras tout puissant il veut défendre la liberté de l'Église et de la foi. »

C'était bien là aussi l'idée que Jeanne d'Arc, à l'école de ses Voix, s'était faite de la France. Dans les mêmes termes que saint Remi et Grégoire IX, elle appelle notre patrie « le saint, le béni royaume de France ». Elle veut que son souverain se considère comme le lieutenant de Dieu, qui est le vrai roi de France. de qui il tient le royaume « en commende ». « Gentil dauphin..., vous mande le Roi du Ciel par ma voix de vous faire sacrer et couronner en la ville de Reims, et vous deviendrez le lieutenant du Roi du Ciel, comme tout vrai roi de France doit l'être. »

Être le soldat de Dieu dans le monde, le défenseur de l'Église, l'apôtre

de la foi catholique, le porte-drapeau de la civilisation chrétienne, telle est donc, mes bien chers Frères, la vocation de notre nation depuis le jour de son baptême.

Je te salue, France chrétienne, ô ma patrie, tribu de Juda de la nouvelle Alliance ; je te salue, dans ta parure baptismale, le front ceint du diadème de Fille aînée de l'Église. Entre dans la noble carrière de tes destinées providentielles, et mets au service du Christ ton bras, ton cœur et ton génie, pour écrire, avec la pointe de ton épée, ce livre magnifique dont le titre sera : *Gesta Dei per Francos*.

A la France, en vue de cette vocation, Dieu prodigua les dons les plus merveilleux. N'est-ce pas à l'amour du Christ pour elle que notre patrie doit la victoire dont elle est née sur le champ de bataille de Tolbiac ? Geneviève, la bergère de Nanterre qui préserva Paris de l'invasion d'Attila ; Clotilde, la reine catholique qui amena la France naissante au baptistère de Reims en la personne de Clovis ; Remi qui, en la baptisant, en fit la première-née des nations catholiques ; Charlemagne et saint Louis, qui la placèrent à la tête du monde civilisé ; Jeanne d'Arc enfin, l'incomparable héroïne qui la délivra de l'étranger et lui rendit son unité territoriale et son indépendance politique, par une série de prodiges qu'on ne retrouve dans les annales d'aucun peuple, ne nous apparaissent-ils pas avec évidence comme des dons singuliers de la prédilection du Christ pour les Francs ?

La France, de son côté, accepta cette vocation, et pendant de longs siècles elle s'y montra généralement fidèle. Elle s'honorait du titre de Fille aînée de l'Église ; elle inscrivait en tête de son antique Constitution cette noble devise : Vive le Christ qui aime les Francs ! Longtemps ses monnaies portèrent cet exergue : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*. Ses souverains, se considérant comme les lieutenants de Dieu et les sergents du Christ, allaient à Reims recevoir l'investiture de leur autorité de la main de Dieu par le ministère du successeur de saint Remi, et lui faisaient hommage de leur couronne, comme au Roi des rois de qui relèvent tous les empires, pour s'intituler ensuite en tête de tous leurs actes officiels rois de France par la grâce de Dieu. Tandis que ses missionnaires s'en allaient, conquérants pacifiques, porter sur les plages les plus lointaines les bienfaits de l'Évangile avec le flambeau de la foi, ses soldats mettaient leur vaillante épée au service de Dieu pour la défense de la religion, si bien que dans les pays d'Orient, « catholique » et « Français » sont devenus synonymes.

Qui aurait cru, mes bien chers Frères, qu'après des marques si éclatantes des honorables desseins de Dieu sur elle, après tant d'années de fidélité à sa vocation, la France pût jamais renoncer à sa mission et

abandonner la foi chrétienne ? Et c'est pourtant l'étonnant et douloureux spectacle que nous donnons au monde en ce moment.

Sous le prétexte de respecter la liberté des consciences, mais en réalité dans le but de déchristianiser la France et le monde, le naturalisme politique a prétendu que l'État devait être neutre, la société laïque et tout l'ordre des choses publiques sécularisé. Avec une persévérance qu'aucune résistance n'a pu décourager, ses adeptes ont travaillé pendant tout le siècle qui vient de finir à faire passer leurs théories dans les faits ; et c'est en exécution de leurs plans que Dieu a été successivement chassé de la Constitution, de la loi, du prétoire, de l'armée, de l'hôpital, de l'école, de partout.

Ce Dieu qui nous a donné Jeanne d'Arc pour nous sauver à une heure de détresse désespérée, ils ne le reconnaissent plus.

Ce Christ, dont Jeanne avait fait peindre l'image dans sa bannière, ils ne veulent plus de son règne.

Ce Crucifix, qu'elle faisait porter devant elle, en allant délivrer Orléans, et dont elle baisait les pieds au milieu des flammes de son bûcher, il n'a plus sa place dans les écoles où l'on instruit les enfants de la France.

Ce *Pater*, cet *Ave*, ce *Credo*, qui résumaient « toute sa créance », il n'est plus permis de les enseigner à nos enfants dans les classes.

Cette religion, qui fut celle de Jeanne et de nos pères, qui pendant tant de siècles chanta le *Te Deum* de toutes nos victoires, elle n'a plus aucune part dans notre vie nationale.

Par le fait de cette sorte de magistrature des idées que lui ont conférée, avec le temps, la clarté de son génie, son esprit de prosélytisme, la diffusion de sa langue, la France, d'apôtre de l'Évangile, est devenue apôtre de l'athéisme et de la libre pensée, dont elle sème à travers le monde les germes funestes par ses écrits et par ses exemples.

Ah ! que c'est grande pitié encore, à l'heure actuelle, en la terre de France, et qu'elle a grand besoin que sa sainte Libératrice lui vienne en aide !

Dieu ne nous renverra pas Jeanne d'Arc, mes bien chers Frères, mais il nous la remet sous les yeux comme la radieuse réfutation de ce naturalisme politique et social qui nous est si funeste, et comme le rappel de la France égarée à sa vocation providentielle.

Jeanne d'Arc, en effet, n'est-ce pas la preuve vivante de l'action de la Providence dans le gouvernement des nations ?

Jeanne d'Arc, n'est-ce pas l'éclatante intervention de Dieu dans les destinées de notre patrie, à laquelle elle n'a été donnée afin de la lever

au xv^e siècle, que pour lui confirmer en même temps sa vocation, et la remettre en état d'en remplir les obligations?

O France privilégiée, comment pourrais-tu fermer les yeux à une démonstration si évidente des desseins du Ciel sur toi? Pourquoi t'obstinerais-tu à méconnaître les droits de celui qui est le Roi des rois et le maître souverain de toutes les nations? Par quelle aberration repousses-tu le Christ qui t'a donné de sa prédilection des marques si glorieuses?

O France, toi si généreuse et si loyale, toi si éprise d'idéal et de progrès, toi si avide de liberté, de justice et de fraternité, pourrais-tu rester séparée de celui qui a pétri ton âme de ces nobles sentiments, et rejeter l'Évangile où tu en as puisé les inspirations et l'aliment?

Non, tu ne peux répudier la foi catholique sans renier ce qu'il y a de plus grand dans ton passé, sans fouler aux pieds des gloires que tous les peuples t'envient; tu ne peux abdiquer ta mission sans te renier toi-même.

Catholique et Française, Jeanne d'Arc n'avait pas l'idée d'une France libre penseuse, d'une France sans religion, d'une France sans Dieu.

O France, reviens donc au Dieu qui te rappelle à lui par la voix de la plus aimable et de la plus illustre de tes filles; et renonçant à tes funestes erreurs, rentre dans la voie de tes providentielles destinées, et tu retrouveras la paix et l'honneur de tes jours de fidélité!

Mais, pour répondre à cette invitation que le Ciel nous adresse par Jeanne d'Arc, est-ce qu'il nous faudra renoncer à nos institutions actuelles et revenir aux institutions du passé? Ce n'est point là ce que je veux dire, mes bien chers Frères. Me plaçant simplement sur le terrain historique de notre vie nationale, en face des merveilles dont le Ciel a favorisé notre patrie, je veux seulement redire au peuple de mon pays avec le grand Apôtre des Francs, que la prospérité de notre patrie dépend étroitement de sa fidélité à sa vocation, qu'elle ne peut renoncer à sa mission sans cesser d'être elle-même, ni la trahir sans s'exposer aux plus redoutables châtiments. Et certes, les exemples les plus authentiques ne manquent pas pour confirmer cette assertion.

Assurément, on peut croire que si Jeanne d'Arc reparaisait parmi nous, elle serait étonnée, de prime abord, de ne plus retrouver cette forme du pouvoir, sans laquelle son siècle ne concevait pas la patrie. Mais si elle voyait la France du xx^e siècle, bien qu'ayant adopté une constitution nouvelle, se montrer respectueuse du passé, rendre justice, tout en s'appliquant à réformer les abus, aux travaux, aux mérites, aux gloires des siècles antérieurs, reconnaître comme eux les droits de Dieu et de son Église, et demeurer fidèle à l'alliance séculaire des Francs avec le Christ,

cela suffirait à son patriotisme de Française, et sa foi de chrétienne serait rassurée. Elle saurait comprendre que rien n'est éternel ici-bas, que des aspirations nouvelles ont pu naître avec le temps, et qu'il ait été nécessaire de leur donner satisfaction par des institutions appropriées. Elle applaudirait, elle qui fut si compatissante pour le peuple, à tous les abus supprimés, à tous les progrès accomplis.

Et de fait, mes bien chers Frères, pourquoi n'en serait-il pas ainsi? Ne peut-on pas étudier et réaliser les réformes sociales exigées par l'évolution des idées et des mœurs, sans porter atteinte à la religion séculaire de l'immense majorité des citoyens? N'est-il pas nécessaire même, qu'en dehors et au-dessus de l'arène où s'agitent les intérêts et les passions humaines, reste toujours respectée la région sereine des vérités supérieures, en laquelle les âmes puissent se reposer des luttes d'ici-bas, sur le terrain immuable des principes communs à toute l'humanité?

Ah! je le sais bien, ce n'est point là ce que veulent les ennemis irréconciliables de nos croyances, qui ont déclaré à l'Église, à la religion, à l'idée même de Dieu, une guerre à mort et sans merci. Mais sont-ils, ceux-là, la majorité en France? Non, certainement, et loin de là. Le peuple de France est encore et veut rester chrétien toujours. Il ne veut pas donner au monde le spectacle sans précédent d'une nation sans autels et sans Dieu. Sa raison lui dit, d'ailleurs, qu'un peuple qui s'obstinerait à méconnaître ainsi les droits de Dieu, ne tarderait pas à être puni par où il aurait péché. Pour le châtier, Dieu n'aurait qu'à se retirer de lui, et qu'à l'abandonner aux fatales conséquences de ses erreurs.

Et l'expérience n'est-elle pas déjà suffisante, pour nous montrer, par notre propre exemple, ce que peut devenir un peuple, fût-il des plus favorisés des dons de la nature, quand il prétend se passer de Dieu. Ce n'est plus seulement, en effet, la religion qui est en péril, chez nous; ce sont, avec elle, les mœurs, c'est la famille, c'est la propriété, c'est l'ordre public, c'est l'autorité, c'est l'armée, c'est tout, jusqu'à l'idée de patrie elle-même. Et nous irons de mal en pis jusqu'à ce que, cédant aux enseignements du bon sens ou aux leçons des catastrophes, nous renoncions enfin à ces doctrines impies, à ces théories insensées qui ne peuvent manquer de conduire à toutes les décadences les nations assez folles pour s'y abandonner.

C'est pour nous éviter ces catastrophes, mes bien chers Frères, que Dieu, dans sa miséricorde, nous invite à revenir à lui par la voix de notre Jeanne d'Arc. Il a fait les nations guérissables, et l'épopée merveilleuse qui mit fin à la guerre de Cent ans, en est un exemple d'une éloquence particulièrement persuasive pour nous. Il y a pour les peuples chrétiens, il y a pour la France en particulier, un sauveur. Ce sauveur,

O France, c'est le Dieu de Jeanne d'Arc ; il est, pour les nations comme pour les âmes, la résurrection et la vie.

Frères égarés, qui, par erreur et peut-être même avec une certaine bonne foi, persécutez la religion de votre glorieuse Libératrice, ne fermez pas obstinément les yeux à la lumière. Regardez la noble héroïne qui brille au sommet de notre histoire, comme un phare qui éclaire les voies, de l'avenir, et nous montre le chemin et le port du salut. Revenez au Dieu de Jeanne d'Arc, et, la main dans la main, renouvelons tous ensemble l'antique alliance de nos pères avec le divin Ami des Francs.

« Ni Armagnacs ni Bourguignons ! » disait la Pucelle ; et à ce cri elle refondit en France tous les partis en un seul, celui de la Patrie. A sa voix, faisons taire nos discordes : Français en politique, catholiques en religion, ou du moins respectueux des croyances de nos concitoyens, aimons-nous comme des frères, et respectons-nous les uns les autres dans la justice et dans la liberté.

O Bienheureuse Jeanne, sainte et glorieuse Libératrice de la patrie, vous avez trouvé la France envahie par l'étranger, et vous l'avez délivrée ; vous avez trouvé la France divisée, et vous l'avez unie ; vous avez trouvé la France découragée, et vous l'avez relevée !

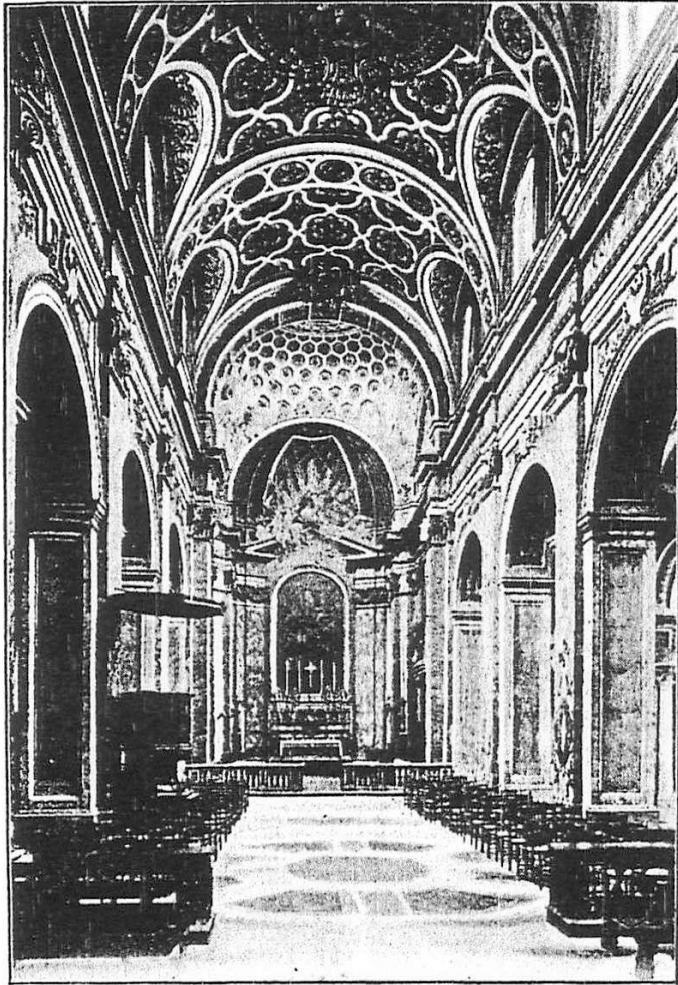
Aujourd'hui encore, la France est envahie, non par les ennemis de son indépendance nationale, mais par les ennemis, bien autrement dangereux, de sa foi religieuse : aidez-nous à en triompher en les ramenant à Dieu !

Aujourd'hui encore la France est divisée : divisée sur le terrain politique, divisée sur le terrain social, divisée sur le terrain religieux : aidez-nous à refaire l'union et à rétablir la concorde par le respect des droits de tous dans une liberté juste et sage !

Aujourd'hui encore, la France chrétienne est en détresse : comme aux jours de la guerre de Cent ans, elle soutient une lutte terrible contre des ennemis acharnés. Sa foi vive et généreuse avait relevé les ruines amoncelées par la tourmente d'une horrible Révolution ; et voici que la tempête, de nouveau déchaînée, vient d'anéantir en un jour l'œuvre d'un siècle de labeur et de sacrifices : soutenez notre courage et aidez-nous à réparer tant de ruines !

O Bienheureuse Jeanne, aimable et radieuse personnification du patriotisme uni à la religion, aidez-nous à refaire l'alliance qui, pendant de si longs siècles, a uni chez nous la Patrie avec l'Église ; et, en attendant la réconciliation officielle de la Fille aînée avec sa Mère, gardez toujours étroite et intangible l'union du peuple de France avec le Christ et avec son Vicaire ici-bas !

Au xv^e siècle, vous avez été la Judith de la France pour la délivrer de ses ennemis du dehors ; soyez, au xx^e, son Esther, pour l'aider à triompher des dangers du dedans ! Souvenez-vous de votre patrie terrestre ; souvenez-vous de vos frères dans la foi, et parlez au Roi pour nous : *et loquere regi pro nobis !* Le roi sur la terre, aujourd'hui, c'est le peuple : parlez-lui par le souvenir des merveilles que vous avez accomplies au



Intérieur de l'église Saint-Louis des Français.

nom de Dieu pour la délivrance de la patrie, et ramenez-le à la foi des ancêtres ! Le Roi dans le ciel, c'est Dieu toujours, Dieu qui vous a envoyée, Dieu qui vous a couronnée avec vos Saintes au royaume de Paradis : parlez-lui pour nous et délivrez-nous du danger : *loquere Regi pro nobis et libera nos de morte !*

O sainte Martyre de la patrie, obtenez à la douce France le retour au Dieu qui vous a suscitée pour la sauver, afin que, rentrant dans le chemin de sa vocation, elle reprenne parmi les nations le rang auquel le monde semble attendre toujours qu'elle se replace, comme au rang qui lui appartient de par Dieu ! Une fois encore, vous aurez été

le salut de la patrie : votre élévation sur les autels aura été l'aurore d'une ère de paix et d'honneur ; et la France, toujours plus reconnaissante, à genoux aux pieds de vos autels, vous redira d'âge en âge : Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de notre peuple : *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri. — Amen !*

S. Ém. le cardinal Luçon présida le salut solennel qui termina cette seconde journée du triduum.

Clôture du Triduum. — Programme des chants liturgiques.

Le dernier jour fut marqué par les mêmes manifestations de foi, de piété et d'enthousiasme. La messe de communion fut dite par S. Ém. le cardinal Respighi ; un solennel Pontifical fut célébré par S. Ém. le cardinal Ferrata, ponent de la Cause de Jeanne d'Arc. « Il voulut ainsi, dit M^{sr} Touchet, honorer la Bienheureuse. Ainsi convenait-il qu'il fût honoré lui-même. Personne en France, ni dans la catholicité, ne peut oublier le zèle, l'intelligence prompte et décidée, la fermeté souriante et avisée, avec laquelle ce Prince de l'Église a conduit la Cause, dont il avait accepté d'être le rapporteur. Nous ne lui rendrons jamais assez complet hommage, ni ne lui témoignerons assez de gratitude. »

Après les vêpres présidées par M^{sr} de Cabrières, évêque de Montpellier, M^{sr} Scaccia, évêque de Tivoli, devenu ar-

chevêque de Sienne, prononça en italien un très éloquent panégyrique de la Bienheureuse dont nous regrettons de ne pouvoir publier le texte ; après ce discours, S. Ém. le cardinal Martinelli, Préfet de la Sacrée Congrégation des Rites, donna la dernière bénédiction du Saint-Sacrement.

Pendant ces trois jours les chants liturgiques et la musique religieuse ne cessèrent de traduire en magnifiques accents les sentiments des fidèles. On en jugera par le programme qui fut exécuté.



Son Ém. le cardinal Respighi, vicaire de Sa Sainteté à Rome.

A. Lundi soir, 19 avril*Aux Vêpres*

Deus, in adjutorium, VITTORIA. — Psaumes : *Dixit Dominus*, MORLACCHI ; *Laudate pueri*, PEROSI ; *Lætatus sum* (faux-bourbons) ; *Nisi Dominus*, MORLACCHI ; *Lauda Jerusalem*, CAPOCCI. — Hymne : *Jesu corona Virginum*, TEBALDINI. — Antienne : *Veni sponsa Christi*, PALESTRINA. — *Magnificat*, PEROSI.

Au Salut

Exsultate justi, VIADANA ; *Veni Domine*, MENDELSSOHN ; *Tantum ergo*, BACH ; *Non fecit taliter*, DUBOIS.

B. Mardi, 20 avril*A la Messe pontificale*

Messe : *Benedicamus Domino*, PEROSI. — Graduel : *Specie tua*, DUMAZ. — Offertoire : *Adducentur*, CARNETTI.

Aux Vêpres

Deus, in adjutorium, SCHEEL. — Psaumes : *Dixit Dominus* (faux-bourbons) ; *Laudate pueri*, CARNETTI ; *Lætatus sum* (faux-bourbons) ; *Nisi Dominus*, MORLACHI ; *Lauda Jerusalem*, DUMAZ. — Hymne : *Jesu corona Virginum*, PEROSI. — Antienne : *Veni sponsa Christi*, PALESTRINA. — *Magnificat*, CALZANERA.

Au Salut

In memoria æterna erit justus, GOUNOD ; *Ave verum*, SAINT-SAENS ; *Tantum ergo*, CARNETTI ; *Laudate Dominum*, VINCENT D'INDY.

C. Mercredi, 21 avril*A la Messe pontificale*

Messe en style palestrinien, DUBOIS. — Graduel : *Specie tua*, CARNETTI. — Offertoire : *Adducentur* (chant grégorien). — Motet : *Quæ est ista?* C. FRANCK.

Aux Vêpres

Même programme que celui du 19 avril.

Au Salut

Non fecit taliter, DUBOIS ; *Tantum ergo*, PALESTRINA ; *Laudate*, ROUSSEAU.

D. Jeudi, 22 avril*Au solennel Pontifical*

Ecce sacerdos magnus, SINGERBERGER. — *Messe de Jeanne d'Arc*, GOU-

NOD. — Credo : *O quam gloriosum*, VITTORIA. — Graduel : *Specie tua*, CARNETTI. — Offertoire : *Adducentur*, CARNETTI.

Aux Vêpres

Même programme que celui du 20 avril.

Au Salut

Laudate Dominum in Sanctis ejus, C. FRANCK ; *Te Deum*, CAPOCCI ; *Tantum ergo*, SAINT-SAENS ; *Hosannah!* GOUNOD.

Le programme comportait aussi des cantiques à Jeanne d'Arc : qu'il nous soit permis de reproduire celui qui fut chanté par le groupe des pèlerins orléanais.

*A la Bienheureuse Jeanne d'Arc
Libératrice, Rédemptrice et Patronne de la France*

Gloire à Dieu ! Gloire au Roi des rois
Qui pour nous créa Jeanne la Pucelle !
Que la France, sous sa tutelle,
Soit chrétienne comme autrefois !

I

Aux jours de la grande misère,
Lorsque la France allait mourir
Sous l'étreinte de l'Angleterre,
Dieu s'émut pour la secourir.

II

Sur les bords rians de la Meuse,
A l'ombre du clocher natal,
Une enfant pure et généreuse
Entendit le divin signal.

III

« Va, lui disait la voix céleste,
Fille de Dieu, ne tarde pas. »
Et la Vierge douce et modeste
Sans tremblers'élança aux combats.

IV

Sur ses pas renaît l'espérance
Et la victoire et la fierté ;
Jeanne fait revivre la France
A l'honneur, à la liberté.

V

Orléans sauvé par miracle
Et jusqu'à Reims le roi mené,
C'est l'exploit sacré que l'oracle
De ses « Voix » avait ordonné.

VI

Quand elle eut fini son ouvrage
De glorieux libérateur,
Dieu voulut à son grand courage
Imposer un autre labeur.

VII

Arracher la France à l'abtme
Aux yeux de Dieu ne suffit pas :
Il réclame qu'une victime
Pour nos crimes s'offre au trépas.

XII

En proie aux horreurs de la flamme
A ses supplices inouïs,
A Jésus elle offre son âme
Pour la rançon de son pays.

VIII

De ce rôle Jeanne était digne
Par sa jeunesse et sa beauté,
Par l'éclat qu'une gloire insigne
Ajoutait à sa sainteté.

XIII

Jeanne ici-bas n'eut pas de tombe;
Mais, prenant son vol naturel,
La très pure et blanche colombe
Du bûcher regagna le ciel.

IX

Toujours prêt à l'obéissance,
Ce vaillant cœur que rien n'abat,
A l'appel de ses « Voix », s'élançe
Au martyre comme au combat.

XIV

Par l'Église qui la couronne
Enfin son culte est approuvé :
Elle veille, sainte patronne,
Sur le peuple qu'elle a sauvé.

X

Avant de gravir son Calvaire,
Jeanne flétrit en traits de feu
La justice de l'Angleterre,
En appelle à l'Église, à Dieu.

XV

Jetez les yeux sur votre France,
O Jeanne, et frémissez d'effroi :
On lui prend la foi, l'espérance
Et l'amour de Jésus, son Roi.

XI

Elle place sur sa poitrine
La croix du Christ qui sait mourir,
Et, par cette force divine,
Au bûcher monte sans pâlir.

XVI

La « grande pitié » recommence
Et votre peuple est abattu :
Sauvez-le de la décadence ;
Rendez-lui la foi, la vertu.

XVII

Ah ! rendez-lui ce bien suprême
Et qu'il soit chrétien comme vous !
Vous aimez Jésus, il vous aime :
Sainte Jeanne, priez pour nous ¹ !

1. Paroles de A. Mouchard.

XII

EN QUITTANT ROME

S'il était besoin de résumer en deux mots l'impression que les pèlerins emportèrent en quittant Rome et celle qu'ils y laissèrent à leur départ, il semble qu'il faudrait signaler le vœu exprimé par



Le Forum romain vu du Capitole.

un grand nombre d'entre eux et citer une parole qui fut dite, au cours d'une visite, par un Éminentissime cardinal à celui qui écrit ces lignes.

On quittait Rome, mais avec l'espoir d'y revenir, et, s'il plaît à Dieu, bientôt. Jeanne Bienheureuse : quelle joie ! Les fêtes de la Béatification : quelle magnificence ! Mais Jeanne n'a été proclamée Bienheureuse que pour être proclamée Sainte. Elle est en route vers la Canonisation et il ne lui reste plus qu'à franchir la dernière étape de l'ascension dans la gloire aux yeux du peuple chrétien. Dieu voudra-t-il manifester par de nouveaux miracles que telle est sa volonté ? Aucun pèlerin n'en doutait ; et, comme ils savent bien que Dieu n'accorde ses miracles qu'à la prière soutenue par la fidélité à sa loi, ils reprenaient le chemin de France, résolus à vivre plus chrétiennement pour obtenir plus vite, par l'intercession de la Bien-

heureuse Jeanne d'Arc, les signes divins qui permettront au Pape de placer dans ses chastes et vaillantes mains la palme des vierges martyres. Et ils saluaient dans un avenir prochain la journée plus triomphante encore où Jeanne sera canonisée; et ils souhaitaient que le Pape de la Béatification soit celui de la Canonisation, et ils se disaient que la basilique de Saint-Pierre elle-même ne sera pas assez vaste pour contenir les milliers de catholiques français qu'ils ramèneront avec eux.

Oui, ce vœu sera réalisé si nos pèlerins tiennent les promesses qu'ils ont faites à Dieu par l'entremise de Jeanne d'Arc et s'ils ne démentent pas l'impression qu'ils ont laissée à Rome. On s'y attendait bien à les voir nombreux : leur affluence dépassa l'attente générale ; et quand on les entendit chanter, et qu'on les vit prier comme ils firent, quand on les vit filialement agenouillés aux pieds du Pape, un mot, celui que je dois rappeler en terminant, traduisit la pensée commune aux personnages les plus éminents de la Cour romaine : « C'est le signe d'un réveil de la foi en France! » Puisse Jeanne d'Arc réveiller aujourd'hui la foi dans toutes les âmes françaises, comme elle y réveilla le patriotisme il y a cinq siècles!



DEUXIÈME PARTIE

ORLÉANS

(6-9 mai 1909)

« Entre Orléans et la Bienheureuse le lien ne fut jamais rompu et ne se rompra jamais ».

(Paroles de M^r Touchet.)

I

L'ANNONCE DU PREMIER TRIDUUM EN FRANCE LES ÉVÊQUES DE FRANCE AUX FÊTES D'ORLÉANS

A peine de retour dans sa ville épiscopale avec le second train de pèlerins qu'il avait conduits aux fêtes de la Béatification, M^r Touchet s'empessa d'écrire une lettre pastorale où il racontait ce qui venait de se passer à Rome et où il annonçait pour les 6, 7 et 9 mai un triduum dans la cathédrale d'Orléans. Il disait aux Orléanais :

Vous entendez bien, mes Frères, que cette sainte ne peut être honorée que saintement.

Vous allez donc vous préparer à ce triduum avec toute votre foi et toute votre religion.

Il y aura des messes de communion générale dans toutes nos paroisses. Ah! qu'elles soient ferventes! Approchez-vous de la sainte table en grand nombre, dignement prêts. Vous ne pouvez offrir bouquet de fête plus précieux à Jeanne, l'amante de l'Eucharistie.

Vous prierez pour vous-mêmes; vous demanderez, par l'intercession de la Bienheureuse Jeanne, les vertus qui lui dessinent une si splendide auréole : la piété, la pureté, le courage, l'acceptation de la souffrance, l'humilité patiente.

Vous prierez pour l'Église : Jeanne l'aima. « Je suis bonne catholique, disait-elle; je voudrais de toutes mes forces servir l'Église. »

Vous prierez pour la France, sa prospérité, sa foi, sa religion : Jeanne souffrit et mourut pour elle.

Bienheureuse Jeanne, gardez ce Pontife qui vous a béatifiée. Gardez

ces évêques qui sont allés vous honorer à Rome et vont vous honorer en France. Gardez ces pèlerins qui vous ont vue briller les premiers dans votre gloire. Gardez nos enfants, douce enfant ! Gardez nos soldats, fier soldat ! Gardez la patrie, ange de la patrie ! Gardez ce diocèse, gardez Orléans, sainte « Pucelle d'Orléans » !

A ce cri éloquent tout Orléans répondit et avec Orléans la France, car la majorité de l'épiscopat français prit part au triduum Orléanais, comme si NN.SS. les évêques eussent voulu inaugurer le culte de Jeanne en France, dans la ville dont la délivrance commença jadis l'œuvre du salut national et dans laquelle la mémoire de la sainte Libératrice fut si fidèlement gardée. Voici les noms des évêques qui ont assisté aux fêtes d'Orléans :

LL. ÉÉM. le cardinal Luçon, archevêque de Reims.

— le cardinal Andrieu, archevêque de Bordeaux.

NN. SS. Amette, archevêque de Paris.

— Ardin, archevêque de Sens.

— Petit, archevêque de Besançon.

— Renou, archevêque de Tours.

— Oury, archevêque de Ptolémaïs.

— Fuzet, archevêque de Rouen.

— Blenck, archevêque de la Nouvelle-Orléans.

— Dubourg, archevêque de Rennes.

— Ricard, archevêque d'Auch.

— Latty, archevêque d'Avignon.

— Turinaz, évêque de Nancy.

— Williez, évêque d'Arras.

— Belmont, évêque de Clermont.

— Foucault, évêque de Saint-Dié.

— Bardel, évêque de Séz.

— Chapon, évêque de Nice.

— De Bonfils, évêque du Mans.

— Maillet, évêque de Saint-Claude.

— Guérard, évêque de Coutances.

— Rumeau, évêque d'Angers.

— Douais, évêque de Beauvais.

— Herscher, évêque de Langres.

— De Beauséjour, évêque de Carcassonne.

- NN. SS. Guillibert, évêque de Fréjus.
 — Gauthey, évêque de Nevers.
 — Grellier, évêque de Laval.
 — Gouraud, évêque de Vannes.
 — Dadolle, évêque de Dijon.
 — Du Vauroux, évêque d'Agen.
 — Villard, évêque d'Autun.
 — Lemonnier, évêque de Bayeux.
 — Desanti, évêque d'Ajaccio.
 — Lobbedey, évêque de Moulins.
 — Morelle, évêque de Saint-Brieuc.
 — Bougouin, évêque de Périgueux.
 — Péchenard, évêque de Soissons.
 — Izart, évêque de Pamiers.
 — Boutry, évêque du Puy.
 — Arlet, évêque d'Angoulême.
 — Monnier, évêque de Troyes.
 — Méliçon, évêque de Blois.
 — Eyssautier, évêque de la Rochelle.
 — Biolley, évêque de Tarentaise.

Le R. P. Gauthey, abbé de Lenno.

D'autres évêques ont été dans l'impossibilité de venir malgré leur promesse :

S. Ém. le cardinal Coullié, archevêque de Lyon.

NN. SS. Altmayer, ancien archevêque de Bagdad.

- Germain, archevêque de Toulouse.
 — Berthet, évêque de Gap.
 — Le Roy, évêque d'Alinda.
 — Pelgé, évêque de Poitiers.
 — Bouquet, évêque de Chartres.
 — Gibier, évêque de Versailles.
 — Lacroix, ancien évêque de Tarentaise.

Les RR. PP. Abbés de Hautecombe, de Lérins.

Pour accueillir ces hôtes vénérés, les familles catholiques d'Orléans, qui pouvaient les recevoir, rivalisèrent d'empressement et de sympathie respectueuse¹ ; le peuple, qui les vit défiler dans nos rues,

1. *Voici leurs noms* : Vicomtesse de Montmarin ; M^{me} Bezar ; M. Didier ; M. Louis Bimbenet ; vicomte de Saint-Trivier ; C^t Balfourier ; M^{me} Robineau ; comte de Lestrangé ;

les remercia, par une ovation qui dura trois heures, d'être venus si nombreux fêter Jeanne d'Arc; dans les paroisses, les collèges et les communautés religieuses où vingt-trois d'entre eux prirent la parole, leur visite fut une bénédiction précieuse; les quatre orateurs qui prêchèrent à la cathédrale n'eurent pas de peine à sentir qu'ils avaient conquis la sympathie et l'admiration de leur auditoire. Les Orléanais, qui n'ont point l'habitude de les manifester bruyamment, sortirent, ces jours-là, de leur réserve discrète et plus d'une fois on entendit rouler sous les voûtes de Sainte-Croix des tonnerres d'applaudissements. Ils allaient à Jeanne d'Arc.

II

L'OUVERTURE DU TRIDUUM (6 MAI). — LE PÈLERINAGE A NOTRE-DAME DES MIRACLES : DISCOURS DE M^{SR} BARDEL, ÉVÊQUE DE SÉEZ.

Le triduum commença non point à la cathédrale, mais à l'église Saint-Paul, dans le sanctuaire plus de dix fois séculaire de Notre-Dame des Miracles, près duquel Jeanne d'Arc habita pendant son séjour à Orléans, et où elle allait souvent prier, se recueillir, écouter ses Voix et surtout communier au matin des jours de bataille. La grande église était trop petite pour contenir la foule de fidèles qui s'y pressa dès les premières heures de la matinée, pour assister aux messes dites par M^{SR} l'évêque de Séz et M^{SR} l'évêque d'Orléans : à chacune de ces messes, il y eut de nombreuses communions et, dès l'ouverture des fêtes, M^{SR} Touchet put voir avec quelle docilité la piété des Orléanais répondait à son appel.

Là fut prononcé le premier et très éloquent discours en l'honneur de la Bienheureuse. M^{SR} l'évêque de Séz rappela comment elle a

M. de Freycinet ; comte Baguenault de Puchesse ; M. Joseph Lemaire ; M. Huet-Renou ; M. Adrien Baron ; M^{SR} Miron d'Aussy ; M. Paul-Elie Fougerson ; M. Eugène Deschamps ; M. Leveillé ; M. O. Ragueneau de Saint-Albin ; M. Vanquelin ; M. Maurice Marcuëyz ; M^{SR} Deschamps ; comte O'Mahony ; vicomtesse de Vélard ; M. Marcel Charoy ; M^{SR} de la Ville de Baugé ; marquis de Chanaleilles ; M. Léon Dumuys ; M^{SR} de Billy ; M. Cléret ; vicomte E. d'Alès ; M. Gaston Leroy ; M. d'Illiers ; M. Jauch.

Le pensionnat Saint-Euverte ; la Visitation ; les Sœurs de Saint-Aignan ; les Sœurs du Bon-Secours de Paris ; les Sœurs Dominicaines ; les Dames Auxiliatrices ; la maison de la Grande-Providence.

refait la nationalité française et il dit pourquoi nous avons le droit d'espérer qu'elle referra l'âme chrétienne de la France.

Non fecit taliter omni nationi.
Dieu n'a pas fait de telles choses pour toutes les nations.

Ps. CXLVII, v. 9.

MONSEIGNEUR ¹,
MES BIEN CHERS FRÈRES,

Ces paroles de nos saints livres, paroles d'action de grâces et d'espérance patriotique, il m'est doux de les rappeler aujourd'hui. Elles résument celles qui sont tombées des lèvres éloqu岸tes de l'évêque que l'histoire nommera l'évêque de Jeanne d'Arc, dans la basilique catholique, en face de la foule immense, devant Pie X, l'auguste et grand Pontife qui souriait et approuvait des déclarations à la fois si romaines et si françaises.

Elles résument celles qui retentissaient à Rome encore, sur une terre bien nôtre, celle-là, l'église de Saint-Louis des Français, où vous retracez à larges traits l'épopée de Jeanne, sa vie, sa mort, son triomphe.

Elles résument ces nationales et solennelles fêtes où, mêlant le nom de la France au nom de la Pucelle libératrice, nous chanterons le passé, pleurerons le présent, mais garderons l'invincible espoir de la victoire par Jeanne.

Aussi me semble-t-il qu'elles ont leur place marquée à l'ouverture du triduum, dans cette église, dans cette chapelle surtout, aux pieds de Notre-Dame des Miracles. Là, sur ces dalles, devant la Vierge Noire, Jeanne venait s'agenouiller, prier, implorer... quoi? Le miracle par excellence, celui de la résurrection de la France agonisant, râlant sous



M^{SR} Bardel, évêque de Séez.

1. M^{SR} Touchet. évêque d'Orléans.

le pied de l'Anglais. De là elle parlait pour le combat, pour le triomphe. Et vous, vous accourez ce matin pour prier comme Jeanne, pour demander avec elle, par elle, le miracle du retour de la France à la foi de ses pères.

Jeanne a refait la nationalité française : pourquoi à la nation toujours aimée ne rendrait-elle pas ses croyances, son Dieu, en la réconciliant avec sa mère, l'Église ?

I

Jeanne a rendu à la France sa nationalité.

Pour constituer une nation, il faut un corps, c'est-à-dire un territoire gardé par des frontières puissamment armées ; une organisation de forces de terre et de mer qui inspirent au loin le respect, à l'intérieur la sécurité ; une agriculture, un commerce et une industrie qui procurent et distribuent aux cités et aux individus les éléments essentiels de la vie.

Pour constituer une nation, il faut surtout une âme, c'est-à-dire une intelligence, une volonté, un cœur. Car l'âme nationale est intelligence et elle vit des courants d'idées que produit la vérité dans tous les domaines, philosophie, science, littérature, arts de toutes sortes. L'âme nationale est volonté et elle est faite du groupement de toutes les énergies qui créent ou perfectionnent. L'âme nationale est cœur et ce cœur vibre à toutes les impulsions de l'amour de la patrie.

Lorsque ces organes constitutifs sont sains, vigoureux, quand ils agissent de concert, le pays peut s'avancer tranquillement dans ses voies. Il est à lui-même sa force et sa prospérité. A toute heure, le puissant esprit de patriotisme et de fraternité qui l'anime saura produire les enthousiasmes qui soulèvent, les dévouements qui luttent et les sacrifices qui triomphent. Il est une nation.

Or la France, à l'heure où parut Jeanne d'Arc, était loin de posséder les caractères que nous venons d'énumérer. Avec la fortune des armes, la prospérité et la vie avaient fui son territoire morcelé. Les Voix de Jeanne le répétaient lamentablement : « C'est grand'pitié au royaume de France. » Royaume ? Pouvait-on bien nommer de ce nom les quelques provinces encore fidèles au petit roi de Bourges ? L'Anglais se dressait partout en maître, sur les champs de bataille comme sur les terres conquises. L'Ile de France, la Normandie, la Picardie, la Flandre, l'Artois, la Champagne, la Guyenne forment un cercle qui enserme les débris sur lesquels règne encore Charles VII. Les grandes forces matérielles et morales du temps, le duc de Bourgogne et l'Université de Paris, se sont déclarées contre lui. Reims, la ville du sacre, Paris, la ville des tombes royales,

l'ont renié outrageusement. Le jour où Charles VI était descendu dans les caveaux de Saint-Denis, les huissiers brisaient leurs verges, en jetaient les débris dans la fosse, pendant que la voix du hérault d'armes lançait, comme une insulte aux cendres de nos vieux rois, ce cri de déchéance : « Dieu donne longue vie à Henry, roi de France et d'Angleterre ! »

Pendant ce temps, que faisait l'héritier légitime de la dynastie ? Privé de capitale, de royaume, presque de sujets, il parcourait en fugitif plutôt qu'en roi le petit pays d'Outre-Loire. Incertain de son sang que lui dénie une mère dénaturée, de son droit que trahit la fortune, ce faible roi de Bourges, ce triste prince des Armagnacs, songe à aller cacher sa honte et sa défaite en Espagne ou dans les montagnes d'Écosse. Deux nouveaux échecs viennent d'anéantir ses dernières espérances. Orléans tient encore, il est vrai, dernier boulevard de la défense nationale. Mais ses murs sont démantelés ; le secours nécessaire que réclame la ville en détresse, le roi ne peut le lui envoyer.

Où donc est la nation ? Où son corps ? Où son âme ? Son corps, il est réduit à l'état de cadavre dont le Bourguignon et l'Anglais se disputent les derniers lambeaux. Son âme ! L'âme de la France ! Elle agonise au milieu d'un peuple démoralisé par la défaite et la misère, sur un territoire déchiré par l'invasion, en face d'une féodalité qui sert l'ennemi, dans des villes qui se défendent encore, mais avec le seul espoir d'obtenir du vainqueur des conditions plus douces. Ce sont les suprêmes convulsions qui précèdent la mort. La combinaison sacrilège inventée par cette reine odieuse, cette mère sans entrailles, la triste Isabeau de Bavière, est sur le point d'aboutir : les deux couronnes de France et d'Angleterre sur un front étranger.

Mais Dieu veille sur la France. Jeanne paraît, la nation se réveille.

Elle conçoit du reste, la première, l'idée de nationalité française. Pour Jeanne, il y a un royaume dont le souverain est maître de par Dieu. Le royaume est envahi par l'Anglais : il faut chasser l'Anglais.

Des débris informes qui conservent un semblant de nation, il faut faire surgir l'ancienne France dans toute l'étendue de son territoire et à ce corps souffler l'esprit qui, en éteignant les discordes, ranimera l'âme du pays. Il faut enfin donner au roi l'auréole qui le sacrera, aux yeux de ses peuples, héritier naturel, successeur sans conteste de Charlemagne et de saint Louis.

Cette grande pensée, la vie et la mort de Jeanne d'Arc sont vouées à la réaliser.

C'est elle qui l'inspire devant Baudricourt, quand elle supplie qu'on la conduise au roi.

C'est elle que nous retrouvons sur ses lèvres à Chinon, quand, pour la première fois, elle est mise en présence du roi.

C'est elle qui lui fait apprendre aux seigneurs révoltés la loi du devoir patriotique.

C'est elle surtout qui, dans ces cœurs encore durs et barbares, pétris de haine et de vengeance, fait pénétrer le sentiment de la miséricorde et du pardon. Car, avant de commencer les hostilités, Jeanne veut et obtient que Charles VII octroie grâce complète et sans réserve à tous ceux de ses sujets qui ont trahi leur devoir.

A ces conditions elle promet la victoire.

Il est vrai que les promesses de Jeanne exigent un signe, mieux, une signature qui garantira la réalisation du contrat. Cette signature, les juges de Poitiers la lui demandent : « Qu'on me conduise à Orléans, répond-elle, et je donnerai mon signe. » Depuis sept mois, la ville héroïque, modèle de foi et de courage patriotique, tenait contre les efforts de l'armée anglaise. Jeanne pénètre dans la ville, ranime la confiance, conduit les troupes à l'assaut des forts et, en sept jours, chasse l'ennemi.

Ce fait d'armes, que tous regardent comme miraculeux, change la face des événements et le cœur des hommes. Il fait bon lire les chroniques du temps. Non seulement elles chantent à l'envi la gloire, le courage, la sainteté de Jeanne, mais elles se plaisent à constater, avec détails, l'effet prodigieux produit par la délivrance d'Orléans.

L'Anglais a subi plus qu'une défaite, son prestige est blessé à mort. Le ciel se déclare contre lui. Par contre, la confiance renaît au camp des Français. L'antique audace de nos pères, un instant ébranlée, se retrouve entière : « Les hommes d'armes se revoient comme en leurs belles années, pleins de volonté et d'espoir, tous jeunes comme Jeanne, tous enfants. Avec elle, ils commencent une vie nouvelle. Ils l'auraient suivie à Jérusalem tout aussi bien qu'à Orléans¹. » C'est un souffle nouveau qui passe sur la France, ravivant partout l'esprit national, faisant de tous les cœurs le cœur de la patrie. Les chefs de guerre oublient leurs divisions; les seigneurs, avec le comte de Richemont et le duc de Bretagne, se rapprochent du roi. De tous côtés arrivent des auxiliaires. L'Auvergne, le Berry, l'Anjou, la Touraine, le Maine, chevaliers, gentilshommes, bourgeois, gens des communes affluent sur les bords de la Loire. La victoire, longtemps infidèle aux armes françaises, a jeté son cri de ralliement, et ils viennent, guidés par le sentiment national, poussés par un enthousiasme indicible.

1. Michelet.

Beaux élans, entraînements superbes, qu'exalte encore la brillante et rapide campagne de la Loire.

N'est-ce pas que, malgré les siècles qui nous en séparent, le récit de ces glorieux événements fait encore battre nos cœurs? A la patrie douloureusement meurtrie, foulée aux pieds, écrasée, menacée de se voir effacer de la carte d'Europe; à la patrie divisée, oubliée de son nom, de ses ancêtres, de sa vie, égarée au point d'abdiquer ses gloires et de trahir sa mission, succède la patrie qui déjà reprend conscience d'elle-même : dans l'élan d'un patriotique effort, elle nous apparaît redressant sa tête humiliée, secouant la torpeur qui l'enveloppait, raidissant ses bras vigoureux encore et préparant les revanches qui la rendront digne des plus beaux jours de son histoire.

C'est la première phase de la résurrection. Le sacre du roi à Reims en sera la seconde et la plus glorieuse.

Jeanne, emportée par son ardeur et soutenue par ses Voix, veut s'acheminer sans retard vers la Champagne, Charles hésite : Reims est loin, la route est semée de forteresses toutes au pouvoir de l'ennemi. La noble guerrière insiste. Et alors commence une marche triomphale à travers la France. Les forteresses se rendent, l'ennemi recule de toutes parts, les villes acclament leur roi. C'est la marche de l'idée nationale en train de reconquérir ses droits, son territoire. C'est la France qui se lève du tombeau où elle était à demi couchée et qui reparait dans l'éclat d'une cérémonie incomparable.

Ce fut le 17 juillet 1429 que Reims fut le témoin de cette inoubliable journée. La cathédrale était ruisselante d'or et de lumières. L'armée était là, représentée par l'élite de ses chefs et de ses combattants. Le peuple en foule remplissait les vastes nefs de la basilique et regorgeait jusque sur le parvis qu'il recouvrait de sa masse confuse. Les évêques, les prêtres, tous dans la splendeur de leurs ornements, entouraient le roi. Et lorsque l'huile sainte coula sur le front de Charles, lorsque la couronne étincela sur sa tête, lorsque les trompettes, sonnant l'allégresse des cœurs, firent vibrer les vieux murs de la cathédrale, un frisson parcourut l'innombrable assistance et du sein de la foule frémissante s'échappa un seul cri, celui de la joie, de la foi, de l'espérance, le vieux cri français : Noël ! Noël !

Noël ! c'était la France retrouvant ses vieilles traditions. Car elle était là, la France tout entière, son roi, son peuple, ses grands, trilogie complète, dont l'union formait la nation d'alors.

Elle était là, incarnée dans Jeanne debout auprès de son roi, noble et fière comme la victoire qu'elle avait domptée. Elle était là surtout, quand Jeanne, émue de l'émotion de tous, le visage inondé de larmes,

le front rayonnant de bonheur, se jetait aux pieds du glorieux couronné en s'écriant : « Gentil roi, ores est exécuté le plaisir de Dieu qui voulait que je levasse le siège d'Orléans et vous amenasse en cette cité de Reims recevoir votre saint sacre en montrant que vous êtes le vrai roi, celui auquel le royaume de France doit appartenir. » Jeanne d'un mot résumait la solennité : le royaume de France était rendu à son maître légitime et il l'était par Dieu.

Quel contraste ! Quelle leçon ! *Et nunc erudimini !* Quelques mois auparavant, le pauvre roi de Bourges, abandonné, vaincu, méprisé, songeait à fuir le royaume de ses pères pour aller ensevelir au loin la honte de sa déchéance. Aujourd'hui Charles VII paraît, couronne en tête, sceptre en main, entouré d'une armée puissante et victorieuse, acclamé par son peuple, maître de la plus grande partie de son héritage, prêt à recouvrer le reste. Et c'est au bon plaisir de Dieu, Jeanne le crie bien haut, qu'est dû le geste d'où renaît la nation. *Et nunc erudimini !*

Pour l'achèvement de l'œuvre, que faut-il encore ? Le sceau du sacrifice ? La mort de Jeanne vient l'apporter.

Après le sacre, les sentiments égoïstes, un instant comprimés par le péril national, reprennent le dessus. Les jalousies des capitaines, les divisions, les basses rancunes, les calculs personnels entravent l'action de la guerrière dont les victoires semblent une honte pour les hommes d'armes. Ses conseils sont dédaignés, ses ordres repoussés. Le roi lui-même, fatigué déjà par l'effort imposé, se réfugie à Bourges et entraîne avec lui l'héroïne, la condamnant à une inaction dangereuse pour son prestige, mortelle pour les troupes. En vain Jeanne supplie, insiste ; elle est écartée. En vain commande-t-elle au nom de ses Voix ; les Voix d'en haut n'ont plus d'écho dans ces âmes amollies. En vain le noble et valeureux duc d'Alençon s'associe aux instances de Jeanne et demande l'autorisation d'envahir la Normandie pour arracher aux Anglais cette belle province ; Charles est sourd à la voix de l'honneur comme à la voix du Ciel.

Ce fut la faute ! Faute d'ingratitude envers Dieu, d'infidélité envers la patrie. Pour l'expiation de cette faute, il fallait une victime, et une victime choisie parmi les plus pures.

Jeanne était sainte, blanche comme un lis ; Jeanne avait été fidèle ; Jeanne avait aimé sa patrie plus qu'elle-même. Et cependant elle est prise à Compiègne, trahie peut-être par un des siens, vendue, ô honte ! vendue à l'Anglais par un Français, jugée ou plutôt condamnée d'avance par un évêque prévaricateur, brûlée sur un bûcher et sa cendre jetée au fleuve.

C'était le prix de la rédemption nationale.

Mes Frères, mon regard se porte sur un autre calvaire. Le Fils de Marie, le Verbe fait chair, Jésus était l'innocence même. Mais sur son corps divin il avait pris le péché du monde. Lui aussi avait été abandonné, trahi, vendu et le gibet, sur lequel il avait été cloué, avait entendu les cris de la haine se mêler aux sarcasmes et aux blasphèmes. Il était mort en pardonnant, et sa mort était la rançon de l'humanité; le Ciel avait souri!

Voyez ce qui se passe après la mort de Jeanne la rédemptrice.

Vivante, elle a donné son signe; morte, ses prédictions se réalisent. Elle l'avait crié bien haut dans sa prison, à son nouveau Judas, à Jean de Luxembourg: « Je sais bien que ces Anglais me feront mourir, croyant après ma mort gagner le royaume de France; mais quand ils seraient cent mille de plus qu'ils ne sont à présent, ils n'auront pas le royaume. » Sa vision se précise: « Je sais bien que mon roi gagnera le royaume de France, et je le sais aussi bien que vous êtes devant moi. » Elle veut que personne n'ignore ses prédictions: « Les Français gagneront bientôt une grande bataille et Dieu enverra besogne si grande que tout le royaume en sera ébranlé. Je le dis afin que, quand cela sera arrivé, on ait mémoire de moi. »

Oui, ô Jeanne, les Français auront mémoire de toi! La fumée du bûcher pourra, pendant quelque temps, obscurcir ton souvenir. Ta belle, noble et pure figure n'apparaîtra pas tout d'abord dans son resplendissant éclat. La patrie, qui te doit d'être sortie triomphante du tombeau où l'ennemi l'avait à demi couchée, pourra, dans des temps de trouble, laisser ton nom couvert d'un voile, mais t'oublier, mais laisser périr ta mémoire, jamais!

Regarde, vois du haut du ciel: la fumée du bûcher de Rouen s'est dissipée, l'ignominie s'est changée en apothéose. Après ta mort, le souffle que ton âme inspirée avait fait passer sur la France ne s'est pas éteint.



Église Saint-Paul (intérieur).

Il a conduit ses armées, rendues par toi assoiffées et mattresses de la victoire, à Paris, à Rouen, en Normandie, en Guyenne. Après avoir fondu en nation compacte les provinces divisées, après avoir brisé les barrières factices élevées par la féodalité, il a moulé le beau corps de la France, il a fait son âme à ton image, pleine d'enthousiasme, consciente et jalouse de son nom, de son honneur, de ses droits. Il a préparé les grands siècles qui ont jeté ensuite sur la patrie l'éclat d'une gloire sans égale.

Et cette œuvre, ô Jeanne, grande comme ton cœur, divine comme ta mission, le peuple Français assemblé à Orléans, la ville de ton signe, il sait qu'il te la doit, et sa dette il la paie dans une longue et unanime acclamation à Jeanne la victorieuse, à Jeanne la sainte!

II

Un corps, une âme sont les éléments essentiels de toute nation. Vous venez de voir que leur constitution a été l'œuvre de Jeanne, qu'ils ont jailli, au son de sa voix inspirée, du sein de ses victoires. Mais l'épée de Jeanne s'est-elle contentée de tracer au pays ses limites et de réveiller en lui l'esprit national trop longtemps assoupi? Dans cette œuvre si extraordinaire n'entre-t-il rien des principes surnaturels qui ont arraché Jeanne à sa famille, aux champs de son enfance, pour en faire la messagère divine, la libératrice du pays, sa rédemptrice, et cela à un âge et dans des conditions telles que tout, tout porte le caractère du miracle?

Le surnaturel écarté, qui pourrait comprendre Jeanne, sa mission, sa vie, sa mort, leurs conséquences?

Le surnaturel, mais pour ne le point voir, il faudrait l'aveuglement de la prévention la plus obstinée. Car il brille dans l'âme si pure de la jeune fille; il resplendit dans l'inspiration de la voyante, dans les ardeurs de la guerrière, dans l'héroïsme de la martyre. Et ce surnaturel, elle le répand à pleines mains sur son passage, dans les âmes et dans le pays que Dieu l'a appelée à ressusciter.

Ah! comme elle est vraie de notre Jeanne, cette parole du grand naturaliste Linné : « J'ai vu passer Dieu dans une fleur! »

Fleur! elle l'était, l'humble et gracieuse enfant qui croissait à Domremy sous l'œil vigilant de sa mère.

Elle apprenait à prier et à travailler. Elle jouait gaiement avec ses compagnes. Quand elle gardait son troupeau dans le pré vert, près du vieil arbre des Dames, elle se mettait souvent à genoux et, le regard tourné vers l'église, elle laissait son cœur s'en aller doucement vers Celui qui s'est fait enfant pour être mieux aimé.

Et Dieu passait, radieux, sur ce frais visage, dans les yeux doux et limpides de la naïve bergerette. Dieu passait, quand il l'appelait au secours de la France à l'agonie. C'était la « grande pitié » qu'il montrait à cette âme tendre, et elle pleurait. Ah ! de compassion sans doute pour la patrie déjà aimée, mais aussi d'effroi en face de la vision surhumaine qui s'ouvrait à ses yeux éperdus. Elle ! la pauvre Jeanne, la fille des champs, l'ignorante, la timide, monter à cheval, commander les hommes d'armes, gagner des batailles ! Elle aimerait mieux être tirée à quatre chevaux... Et elle recule, elle supplie, elle refuse. Mais les Voix se font impérieuses, Dieu ordonne, Jeanne se lève, elle ne peut plus durer, elle part !

Et Dieu passait, dans les heures si pénibles de la première épreuve, à Vaucouleurs, quand elle paraît devant Baudricourt avec ses gros habits rouges de paysanne ; à Chinon, devant le roi qu'elle sait reconnaître ; à Poitiers, devant les juges qu'elle désarme ; à Fierbois, quand la terre lui rend l'épée du miracle.

Dieu passait, elle-même le proclame. Elle n'est qu'une enfant, elle ne peut rien.

Les hommes d'armes ont bataillé ; jusqu'à ce jour ils ont été battus, parce que l'Esprit de Dieu ne planait pas sur les camps français. Avec Jeanne, tout va changer : « Les hommes d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire ».

Et en effet, non moins que dans la jeune fille, non moins que dans la voyante, c'est Dieu qui passe dans la guerrière. N'est-ce pas son souffle qui pénètre les armées françaises, son Esprit qui les transforme ?

La division paralysait leurs forces. Pour réduire ces volontés indomptables, il fallait Dieu lui-même, avoue Michelet. Et c'est Dieu qu'ils voient dans Jeanne, quand ils s'inclinent, eux les vieux batailleurs, les orgueilleux soldats, les téméraires aventuriers, sous les ordres d'une jeune fille, et qu'ils marchent confiants à l'assaut d'Orléans, aux éclatantes victoires de la Loire.

La guerre avait changé les hommes en bêtes sauvages. De ces bêtes sauvages il fallait faire des chrétiens. Et subitement les vieux brigands Armagnacs se convertissent. Ah ! ils ne font pas les choses à demi. Rude époque qui n'entendait rien aux compromissions, aux transactions de la conscience : saint ou diable ! Et La Hire n'ose plus rien jurer ; les blasphèmes cessent, la licence est bannie des camps, les femmes folles chassées, la propriété d'autrui respectée. Jeanne exige que les hommes se confessent, et ils se confessent. Elle communie et ils communient. Puis, le 27 avril 1429, à l'aube du jour, rayonnante comme la lumière du matin, pleine d'espoir comme le printemps qui commence, l'armée s'ébranle, précédée de la

grande bannière, chantant le *Veni Creator*. Elle va délivrer Orléans, chasser l'Anglais, reconquérir la terre de ses ancêtres, lui rendre l'honneur, la vie, son rang, son roi.

N'est-ce pas que c'est Dieu qui passe à cette heure où se jouent les destinées supérieures de la patrie ? N'est-ce pas qu'à son signal, qu'à sa voix dont Jeanne n'est que l'écho, la victoire, si longtemps enchaînée, déploie ses larges ailes ? Rien désormais ne saurait arrêter l'impétuosité de son élan. Orléans délivré, les bords de la Loire balayés marquent ses premières et glorieuses étapes. De triomphe en triomphe, elle vole à travers la France reconquise, jusqu'à Reims, et dépose sur le front du roi légitime le diadème de droit divin devant lequel seul les peuples s'inclinent.

C'est Dieu, il ne faut pas l'oublier, c'est toujours Dieu qui passe avec Jeanne. Hier encore, la main de la jeune fille filait le chanvre dans la maison paternelle ; aujourd'hui, cette main tient l'épée et porte haut l'étendard des batailles. Hier encore, Jeanne vivait timide au milieu de ses brebis ; aujourd'hui, elle chevauche hardiment à la tête des armées, dans le fracas et les mêlées sanglantes des combats. Hier encore, Jeanne pleurait lorsque ses Voix l'appelaient au secours de la France ; aujourd'hui, elle jette le cri de guerre aux capitaines, aux soldats et les entraîne au combat, au triomphe. Mais quand elle parle, c'est au nom de Dieu ; quand elle ordonne, c'est au nom de Dieu ; quand elle bataille, c'est pour Dieu. Elle ne sait qu'obéir à Dieu et, obéir à Dieu, c'est vaincre. Aussi marche-t-elle sans crainte. Dieu est pour elle, qui pourrait être contre elle ? Elle le disait fièrement à Girardin d'Épinal qui lui parlait des dangers qu'elle courait dans les combats : « Je ne crains qu'une chose, les traîtres. »

Les traîtres ! Il est donc vrai que ces scories honteuses de l'humanité n'épargneront ni les plus pures gloires ni les plus hautes vertus ! Sans doute, afin de couronner leur front de l'auréole de la souffrance, afin de mieux imprimer sur leurs traits la ressemblance ineffable de l'Homme-Dieu. *Respice in faciem Christi tui.*

Et en effet regardez, regardez Jeanne captive de ses ennemis. C'est toujours, c'est plus que jamais Dieu que nous voyons en elle. Au cachot, où se mêlent l'outrage, l'insulte et la violence ; devant des juges iniques qui emploient toute la subtilité de leur esprit perfide, toute la force de leur science vendue pour ruiner sa grande œuvre, c'est Dieu qui parle, c'est la sagesse de Dieu qui inspire et soutient la victime. C'est lui qui, la faisant se redresser sous le coup de l'injure qui blesse sa fierté patriotique, lui montre, dans une réconfortante et dernière vision, l'étranger chassé et son pays glorieux et libre.

Et quand sur le bûcher paraît la pauvre enfant, enveloppée de sa robe blanche, serrant avec amour sur son cœur brisé la croix de bois que pitié lui a donnée un Anglais ; quand ses lèvres mourantes laissent échapper le cri suprême de l'angoisse et de l'espérance : Jésus ! quand son corps inanimé s'affaisse sur les liens qui le soutiennent encore avant que le feu n'ait consommé son œuvre ; quand se fait autour de la victime le silence de la mort ; quand la foule fuit avec épouvante ce lieu maudit que les juges éperdus ont déjà quitté ; quand la voix de l'éternelle justice retentit sur les lèvres d'un des bourreaux : « Nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte » ; dites-moi, votre pensée, votre regard ne se portent-ils pas vers un autre supplice, vers un autre calvaire, vers une autre passion ? Et ne répétez-vous pas, avec l'accent de la conviction : « Oui, c'est vraiment la fille de Dieu, elle a fait l'œuvre de Dieu ! »

Et sans doute les Voix entendues aux champs de Domremy, ces Voix qui dominaient le tumulte des batailles, ces Voix qui troublaient doucement le silence de la prison, ont dû couvrir le crépitement des flammes et dire à Jeanne la parole de la mission accomplie : « Fille de Dieu, va ; il n'y aura bientôt plus de pitié au royaume de France. Va, va te reposer au Ciel, entendre les Voix, embrasser tes saintes et chanter avec elles l'*alleluia* du bonheur et de la récompense. »

Et maintenant, mes Frères, laissez-moi terminer ce rapide aperçu par quelques courtes et pratiques réflexions.

Jeanne a refait la nationalité française ; elle l'a reconstituée de haute lutte contre l'Anglais maître du pays. Au corps de la France rétabli dans sa primitive beauté elle a rendu une âme jeune de patriotique et chevaleresque enthousiasme, vivante de vie surnaturelle et divine. Par elle la France a connu les plus beaux jours de son histoire.

Me sera-t-il permis de ramener mon regard du passé sur le présent ? Quel contraste !

Aujourd'hui, l'oubli, l'ingratitude, la défection partout... La terre sera donc le témoin attristé de perpétuels reniements !

Le Verbe de Dieu crée le monde et le monde encore jeune, tout vibrant de l'écho de la parole divine, oublie son Créateur.

Le Verbe vient réparer son œuvre, il se fait chair pour purifier la chair coupable, il verse son sang pour en laver les crimes, et la terre, encore chaude du sang divin, oublie son Rédempteur.

Jeanne, elle aussi, a refait une nation, la nôtre ; elle en a été l'idéal, la sainte rédemptrice ; le verbe divin qu'elle portait, qui dirigeait sa mission, elle l'a fait retentir sur cette terre de France. Et la France n'a-t-elle pas répondu par l'oubli et le parjure ?

Il est vrai que le nom de Jeanne, que son œuvre patriotique, longtemps ensevelis dans les brumes de la légende, ont repris au soleil leur place et leur éclat. Mais son œuvre sainte, son œuvre surnaturelle, l'œuvre qui dirigea sa mission, qui causa son sacrifice, dont elle criait sans cesse la nécessité, qu'est-elle devenue ? La France est le royaume de Dieu. Ce royaume, elle l'arrachait à l'Anglais, au protestantisme futur, pour le garder français, catholique, pour le garder à Dieu.

Et maintenant, je cherche, j'interroge... Où est-il le Dieu qui a tant aimé les Francs ? Ou plutôt d'où ne l'a-t-on pas chassé ?

Mon âme de Français me défend d'insister. J'aime mieux me retourner vers Rome et là, dans l'apothéose céleste où la main de Pie X vient d'élever notre Jeanne, je vois, je contemple, je sens l'espérance invincible monter comme un soleil splendide et déjà, de ses premiers rayons, réchauffer notre sol.

Est-ce que déjà, vous l'évêque de Jeanne d'Arc, vous n'avez pas, dans un rêve sublime et patriotique, confié au cœur de notre Pontife vos grands espoirs qui ont fait battre nos cœurs ?

Est-ce que Pie X n'a pas laissé tomber la parole qui, sur les noirs nuages de la tempête, fait luire l'arc-en-ciel messager de la paix et de la réconciliation ?

Est-ce que, dans ces jours solennels, Orléans dont le nom se confond avec celui de Jeanne, je ne dis pas assez, est-ce que la France entière, soulevée par l'amour, la reconnaissance et la prière, ne fait pas écho aux acclamations qui saluaient, il y a cinq cents ans, la voyante, la guerrière, la libératrice ?

Est-ce que Jeanne qui, vivante, a eu pitié de la France n'a pas conservé son grand cœur ? On dit que les flammes du bûcher de Rouen n'ont pu le détruire...

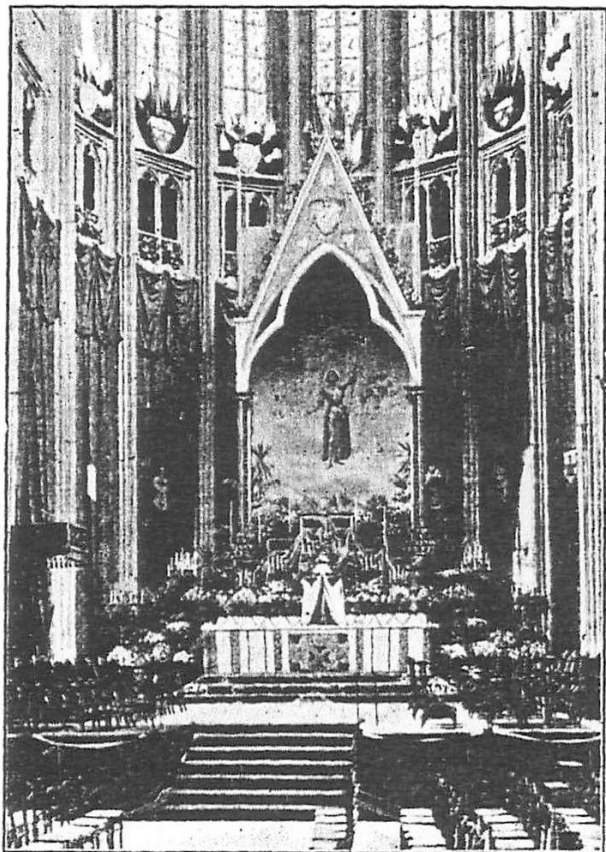
Oui, il me semble qu'à genoux auprès de Charlemagne et de saint Louis, elle implore pour le salut de la France, et sa prière est puissante comme son épée.

O Jeanne, combattez de nouveau pour votre nation française, déployez votre invincible bannière ; laissez, comme à l'assaut des Tourelles, la flamme de cette bannière toucher les murs de la citadelle où triomphe insolemment l'ennemi de notre foi, de notre Dieu ; poussez votre cri de bataille et la France, dont le cœur bat si fort ici dans ces jours mémorables, sera délivrée. Et de nouveau nos chants s'unissant à nos prières rediront bien haut : Jeanne a deux fois sauvé la France. Sainte Jeanne, priez pour nous !

III

LE PAVOISEMENT. — LA DÉCORATION DE LA CATHÉDRALE

La journée du 6 mai fut presque toute employée à terminer les préparatifs. Les Orléanais, répondant à l'invitation de leur évêque, pavoisèrent leurs maisons de drapeaux aux couleurs de la France et d'Orléans et d'étendards et d'oriflammes aux couleurs de Jeanne d'Arc ; à presque toutes les portes, portes de pauvres et portes de riches, aux balcons, aux devantures des magasins, aux frontons et aux clochers des églises, dans les rues dont la municipalité s'était réservé la décoration, ce fut une belle symphonie de couleurs bleues, blanches et rouges, jaunes et rouges, bleues et blanches, qui chantait, à sa façon, en l'honneur de la Libératrice d'Orléans et de la France. Seuls, les murs appartenant à l'État n'en furent pas décorés : le 8 mai seulement, le drapeau national y flotta.



Fêtes de 1909. — Le Maître-Autel de la cathédrale.

Ce serait le lieu peut-être de rappeler un incident qui ne marquera pas d'un souvenir glorieux l'histoire de la police préfectorale. En vertu d'un arrêté pris, il y a quelque quinze ans, à l'effet d'interdire l'exhibition du drapeau rouge, une contravention fut dressée contre sept ou huit Orléanais, choisis, on ne sait pourquoi, parmi des milliers de leurs concitoyens, et coupables, disaient les procès-verbaux, d'avoir arboré des drapeaux fleurdelisés : M. le commissaire de police baptisait de ce nom les couleurs de Jeanne d'Arc, et cela dans

une ville où, depuis qu'il y a des sergents, c'est eux qui, sous la surveillance de M. le commissaire, portent chaque année, dans le cortège traditionnel du 8 mai, l'étendard fleurdelisé de Jeanne d'Arc. Il y eut procès; les prévenus plaidèrent; mais, naturellement, ils furent condamnés par un juge auquel ils n'arrivèrent pas à faire comprendre la différence qu'il y a entre les emblèmes séditieux que poursuivait M. le commissaire et les couleurs de Jeanne d'Arc que, le jour de sa fête, tout Français, même en République, a bien le droit d'arborer. Si M. le juge n'est pas encore décoré, ceux qu'il a condamnés à un franc d'amende pour faire plaisir aux francs-maçons sont prêts à signer une pétition pour que ce bel arrêt lui vaille la croix d'honneur.

Mais oublions cet incident qui n'a rendu ridicules que ceux qui l'ont soulevé; et, après avoir parcouru les rues de la ville où la liesse est déjà générale, allons à la cathédrale où tout est prêt pour les cérémonies du triduum. Le noble édifice se dresse majestueusement avec sa façade ornée de drapeaux, et ses deux tours au sommet desquelles flottent au vent de grandes oriflammes. A l'intérieur, des drapeaux encore et les toiles que nous avons vues à Saint-Pierre de Rome; la statue de Jeanne d'Arc, réplique de celle de Saint-Louis des Français, est adossée à un pilier du transept du côté de l'évangile; sous un dais de velours elle se dresse et s'éclance du milieu d'un massif de fleurs avec, à ses pieds, la palme déposée pieusement par les pèlerins de Rome; près d'elle on a placé, comme pour y continuer l'hommage de Pie X, le drapeau français qu'il a baisé le 19 avril. Le tombeau de M^{re} Dupanloup, situé du côté de l'épître un peu au delà du transept, a été garni de fleurs; et pendant ces quatre jours la piété orléanaise ne se lassera pas de l'en charger. Le sanctuaire a été agrandi par une estrade où cinquante fauteuils sont réservés aux évêques; au-dessus de l'autel enfin, voici la Bienheureuse « dans sa gloire » que mille feux illumineront et qui resplendira dans un magnifique décor de fleurs blanches.

IV

LA RÉUNION DU SOIR A LA CATHÉDRALE : DISCOURS DE M^{SR} CHAPON, ÉVÊQUE DE NICE. — BÉNÉDICTION D'UNE NOUVELLE BANNIÈRE DE JEANNE D'ARC

A huit heures du soir, une grande foule avait envahi la cathédrale pour assister à une touchante cérémonie : la bénédiction d'une bannière processionnelle, offerte par les Enfants de Marie du diocèse d'Orléans. Leurs déléguées sont près d'un millier, toutes vêtues ou voilées de blanc, groupées dans la grande nef qui leur a été exclusivement réservée. Pendant qu'elles s'y rassemblent, un chœur fait entendre, du haut de la tribune du grand orgue, les *Voix de Jeanne d'Arc*, de Gounod ; après le dernier appel de l'Archange et des Saintes à la « Fille de Dieu », les jeunes filles chantent quelques-uns des cantiques charmants et pieux



M^{SR} Chapon, évêque de Nice.

que M. l'abbé Vié, vicaire général, ancien supérieur du petit séminaire de La Chapelle-Saint-Mesmin, a composés pour les fêtes du triduum ; puis, M^{SR} Chapon, évêque de Nice, monte en chaire pour célébrer en Jeanne d'Arc « l'idéal réalisé vivant, immortel de la jeune fille et de la vierge française ». On se souvenait à Orléans de l'éloquent panégyrique qu'avant d'être évêque, M^{SR} Chapon avait prononcé, en 1884, aux fêtes du 8 mai : après vingt-cinq ans, c'était la même parole, distinguée, gracieuse, patriotique, et dans laquelle on aimait à entendre l'écho de la voix immortelle de M^{SR} Dupanloup.

MESSEIGNEURS,
MES CHÈRES ENFANTS,

C'est aux jeunes filles françaises, et tout d'abord aux jeunes filles d'Orléans qu'il appartenait d'inaugurer ici ces fêtes triomphales de la Béatification de Jeanne d'Arc ; ici, sur cette terre qu'elle a délivrée, sous ces voûtes qui ont abrité sa prière ; c'est à vous, mes enfants, qu'il appartenait de chanter les premières à sa gloire céleste cet hymne de reconnaissance et d'amour qui, entonné à Rome par le Vicaire de Jésus-Christ lui-même, vient de franchir les Alpes et qui, retentissant à travers nos villes et nos villages, sous les voûtes de nos basiliques et de nos plus humbles églises, des montagnes de la Savoie aux grèves de la Bretagne, de l'Océan aux rives de la Méditerranée, va réveiller tous les échos de la France et s'y prolonger aussi longtemps qu'elle vivra entre les nations : à jamais !

Ce fut une noble inspiration au cœur de votre évêque, de vous en avoir réservé les prémices, et je suis aussi confus que reconnaissant d'être, ce soir, désigné par lui pour interpréter dans cette chaire, où m'accueillent tant de souvenirs et de sympathies fidèles, cette initiale et touchante cérémonie que son éloquente parole eût si dignement commentée.

Je ne vous apporte pas, pour mon humble part, un nouveau panégyrique de Jeanne d'Arc. D'éminents pontifes, également bien inspirés par leur foi religieuse et leur foi patriotique, vous la feront revivre, à toutes les époques de sa glorieuse carrière, et sauront mettre en une lumière digne d'elle cette incomparable figure de vierge, de soldat, de libératrice, d'héroïne, de martyre et de sainte. Oui, de sainte, et c'est une joie pour nous de pouvoir enfin le dire sans hésitation et sans réserve.

Mon rôle est plus modeste, ce soir ; je viens vous dire simplement pourquoi vous avez été et vous deviez être les premières conviées à ces fêtes ; pourquoi, les premières, vous deviez porter à un triomphe plus beau que ne fut celui de Reims, à un triomphe éternel, cette bannière de Jeanne d'Arc que, dans un élan généreux, vous lui avez offerte avec tant d'amour !

Vous deviez être ici les premières, parce que, si Jeanne est le trésor et l'honneur de la France entière, elle est à un titre particulier la gloire des jeunes filles et des femmes françaises.

Vous deviez être ici les premières, parce qu'à cette heure douloureuse et critique, vous êtes les plus désignées pour recueillir son héritage, reprendre et achever sa grande œuvre de régénération chrétienne et nationale.

I

Oui, mes enfants, Jeanne d'Arc est à vous, elle est l'une de vous, elle fut et reste à jamais, dans les splendeurs de son triomphe, la meilleure, la plus pure, la plus belle d'entre vous, l'idéal réalisé vivant, immortel de la jeune fille et de la vierge française.

Parmi ceux qui, les premiers, osèrent ambitionner pour elle l'honneur suprême des autels, plusieurs, fascinés par l'horrible et sublime beauté du bûcher de Rouen, disaient : « C'est une martyre et nous l'invoquons sous ce titre glorieux. »

Mais, à la lumière de ce mémorable procès qui s'achève après tant de labeurs, l'Église est venue, et, la contemplant de son pénétrant et infail-
libre regard, elle a dit : « Non, c'est surtout une vierge, et ce nom suffit à sa gloire immortelle. » Ah ! mes enfants ! c'est que, parfois, il est plus glorieux de rester pure et fidèle dans les épreuves et les tentations de la vie, qu'invincible dans les horreurs même de la mort ; et ce fut la gloire incomparable de Jeanne d'Arc.

Jamais, en effet, peut-être, autant que dans son âme, la pureté et la beauté virginales n'avaient, à ce degré, triomphé de tout ce qui humainement devait la corrompre, ou tout au moins la déflorer, et je comprends qu'ayant à choisir entre deux couronnes pour le front de notre Bienheureuse, l'Église ait préféré la couronne virginale !

Savez-vous de quels traits harmonieux se compose cette beauté d'une âme virginale ? une pureté sans ombre sous la garde d'une inviolable modestie, une piété tendre, une charité compatissante, naturel épanchement d'un cœur pur, et par-dessus tout la fidélité à l'amour unique et dominateur qui seul fait les vierges : l'amour de Jésus-Christ.

Or, tous ces traits, vous les trouverez en Jeanne, à un degré rare et sublime ; ils se révèlent en elle dès son premier épanouissement, quand, toute petite encore, elle grandit sous les regards de sa mère, à l'ombre de sa chaumière et du clocher natal ; enfant simple, naïve et pieuse, vaillante au travail, aimable et bonne à tous, et surtout aux pauvres, n'ayant pas sa pareille au village ; pure comme le lis qui vient d'éclorre sur la colline de Domremy, portant déjà dans le mystère transparent de son jeune cœur ces deux grands amours, ou plutôt cet unique amour ; car l'amour de Jésus-Christ et l'amour de la France s'unirent de bonheur en elle, dans un confluent sublime qui inspire et explique toute sa vie. Ce qu'elle aime dans la France, elle le dit à toute occasion : c'est le saint royaume de Jésus-Christ.

Toutefois, ce premier épanouissement de son cœur dans la sérénité et

la joie matinale fut bien court pour elle ; à peine avait-elle pu le goûter que l'élan même de son amour et les exigences de sa mission divine la précipitaient dans tous les hasards, toutes les épreuves, toutes les tentations qui vont se presser en son éphémère et tragique existence.

Déjà les voix du ciel se sont fait entendre : elles la pressent, elle n'en peut plus douter : la France agonisante l'attend, la France agonisante l'appelle ; il faut partir. « Plutôt aujourd'hui que demain, plutôt demain qu'après. »

Elle part, à dix-sept ans !

C'était un matin de novembre, quand elle quitta Domremy pour toujours. « Je la vis passer devant la maison de mon père », nous raconte l'une de ses amies d'enfance ; elle nous disait, avec un tendre geste, d'une voix triste et douce : « Adieu, je vais à Vaucouleurs. »

Oui ! Jeanne, vous allez à Vaucouleurs, puis à Chinon, puis à Orléans, puis à Reims, puis à Compiègne, puis à Rouen ; à la cour, au combat, au triomphe, à la douleur, à la trahison, à la captivité, au martyre, au Ciel.

Jeanne ! dites-leur bien : Adieu !

Mais, que va devenir votre pureté dans la licence des camps, votre piété dans leur tumulte, votre bonté si compatissante dans la fureur des batailles, votre modestie sous les séductions et dans les enivrements du triomphe, et surtout votre divin et patriotique amour, dans l'épreuve suprême de l'abandon, de la trahison, de la mort ? Que va devenir, à travers tant d'épreuves, la beauté de votre âme virginale ?

Suivons-la, mes enfants, et soyons ses témoins.

La voici au milieu des gens de cour et des soldats : or, sa pureté, loin d'y subir une ombre, y devient rayonnante, oserai-je le dire, contagieuse ; et le rayonnement en est tel qu'elle purifie les faibles et qu'elle oblige les plus vicieux eux-mêmes à se cacher. Allez à quelques lieues d'ici, à Beaugency, visiter le château de Dunois ; vous y lirez, gravée par lui-même, sur les murs de son oratoire, cette parole révélatrice : « Mon Dieu, créez en moi un cœur pur, *cor mundum crea in me Deus* », souvenir, au cœur du vieux soldat, de l'angélique jeune fille qui, aux jours de sa vaillante jeunesse, avait ravi son âme en la purifiant.

La voici dans le tumulte des camps : elle y garde, dans le recueillement et la paix imperturbable de son âme, toute la ferveur de sa piété. L'église est son refuge attrayant ; elle y vient dès l'aurore pour y assister au divin sacrifice et y recevoir avec larmes le corps du Seigneur. Les ombres du soir l'y retrouvent mêlée aux religieux, aux petits des mendiants, pour y prier avec eux. Quand l'église lui manque, elle prie au milieu des hommes d'armes et tel est l'élan de sa prière qu'elle les

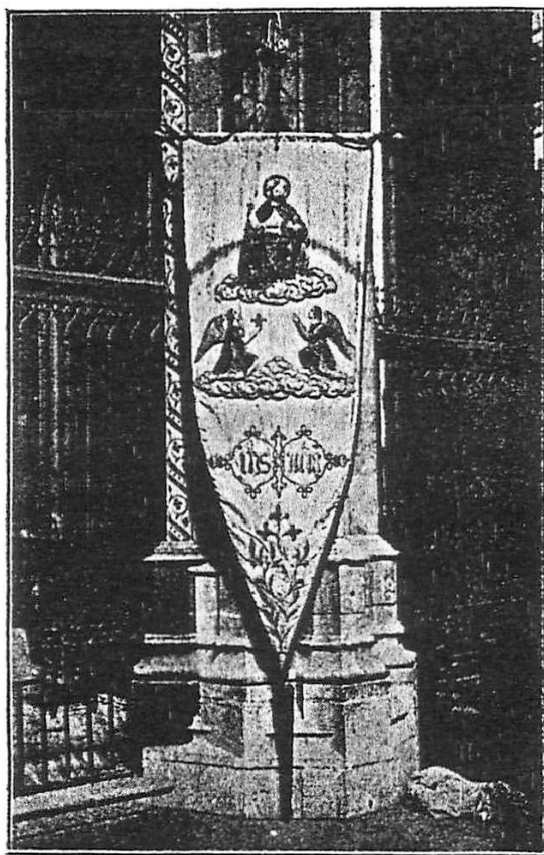
entraîne tous, et que les cantiques remplacent les chants licencieux qu'elle a fait taire.

La voici dans les ardeurs du combat : c'est à quelques pas d'ici, à l'attaque des Tourelles, elle s'élançe à l'assaut ; elle tombe blessée, elle arrache la flèche de sa blessure et retourne au combat : « En avant, tout est vôtre ! » L'ennemi cède : il fuit ; sa bannière touche aux remparts, c'est encore la lutte et c'est déjà le triomphe. C'est en même temps la fureur et l'ivresse ; or, à ce moment, Jeanne n'a qu'un cri : « Glacidas, Glacidas, rends-toi, j'ai pitié de ton âme ! » Et, quand elle le voit englouti dans les eaux de la Loire, elle pleure ! Rien dans ce triomphe n'est si beau que ces larmes, car elles nous révèlent l'inaltérable bonté de son cœur.

La voici à Reims, en cette glorieuse matinée du sacre. Charles VII courbe la tête sous la main du pontife et la France se sent renaitre sous l'onction qui marque le front de son roi ; Jeanne est à ses côtés, sa bannière à la main — à l'honneur comme elle fut à la peine — et l'on dirait l'Ange de la victoire présidant à la résurrection nationale.

Le roi lui rend grâces, les courtisans la félicitent et le peuple l'acclame, et vous applaudissez, mes enfants ; moi, je tremble ; et ne savez-vous pas que rien ne ramène l'âme des plus généreux oublis à l'enivrement de soi-même comme ces faveurs royales, ces adulations des courtisans, ces acclamations d'un grand peuple et toutes ces voix flatteuses qui chantent à l'oreille du vainqueur ?

J'interroge le cœur de Jeanne avec inquiétude ; il s'épanche de lui-même avec l'archevêque de Reims : « Ah ! lui dit-elle, en lui montrant la foule enthousiaste qui se presse sur ses pas, voilà un bon peuple, puissé-je être assez heureuse pour mourir ici et être inhumée dans cette terre ! — Oh ! Jeanne, où croyez-vous donc mourir ? — Où il plaira à Dieu ; je ne suis assurée ni du temps ni du lieu plus que vous-même,



Étendard de Jeanne d'Arc, offert par les dames d'Orléans en 1855.

mais je voudrais qu'il plût à Dieu, mon Créateur, que je m'en retournasse, quittant les armes, et que je revinsse auprès de mon père et de ma mère, gardant leurs troupeaux, avec mes frères et sœurs qui seraient bien aises de me revoir. » Quoi de plus touchant à une pareille heure, que ce soupir vers ses campagnes et ses troupeaux ! elle ne l'avait pas eu au milieu des contradictions et des périls ; et cette pensée de la mort ? Ah ! il n'est pas besoin à l'humble et glorieuse enfant de cette voix qui redisait, au Capitole, que ses triomphateurs étaient mortels !

Jeanne, vous avez passé à travers les ovations, comme à travers les corruptions, les contradictions et les batailles, vaillante et immaculée ; rien n'a pu corrompre, ou ternir, ou déflorer ni votre pureté, ni votre piété, ni votre bonté, ni la chaste modestie de votre âme.

Mais il lui reste à subir, dans son grand et saint amour, l'épreuve suprême de l'abandon, du délaissement, de la trahison, de la mort cruelle.

Nous sommes à Rouen, dans le donjon de Philippe-Auguste, au fond d'une sombre prison. C'est là que nous retrouvons Jeanne captive, trahie, délaissée. Ces dix-neuf ans, cet élan, cet enthousiasme, ce jeune cœur, qui s'épanouissait naguère au beau soleil de la victoire, tout cela est enchaîné dans les froides ténèbres d'un cachot.

Autour d'elle, quand ce n'est pas le silence et la solitude, de grossiers soldats qui la raillent et l'insultent, ces Anglais dont elle avait dit : « J'aimerais mieux mourir que de tomber entre leurs mains. »

Du côté de la France, elle espère, elle écoute, elle attend... rien, personne. Pas une protestation de ces docteurs qui proclamaient naguère la divinité de sa mission, pas un coup d'épée de ses anciens compagnons d'armes (l'épée de Dunois lui-même reste dans son fourreau), pas un cri du peuple, pas un geste du roi ! Rien que l'inexorable silence de l'ingratitude et de l'oubli ! Rien, personne !

Ah ! je comprends le cri de M^{re} Dupanloup : « Je pardonne aux traîtres, je pardonne aux bourreaux, je pardonne aux Anglais, je ne pardonne pas aux lâches, je ne pardonne pas aux ingrats ! »

Rien, personne ! Hélas ! je me trompe. La France, qui lui refuse des défenseurs, lui donne des bourreaux.

Dieu lui reste sans doute, mais, autant qu'on le peut, on le lui dispute. Ah ! si elle pouvait aller à l'église, assister au saint sacrifice, communier, reconforter son âme au contact de la grande victime ! On le lui interdit.

L'aurore de Pâques s'est levée sur le monde. Les cinq cents cloches de Rouen jettent leurs joyeuses volées dans les airs, la fête universelle éclate à grand bruit dans la ville, le monde entier tressaille d'allégresse ;

elle seule est exclue de la joie universelle et de l'universelle communion : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonnée ! »

Eh bien ! c'est dans cette âme abandonnée, désolée, trahie qu'il nous faut chercher la virginité et la flamme d'un grand amour !

J'ai peur, les misérables, qu'ils n'y aient tout étouffé, et de n'y trouver que le désespoir.

Elle paraît devant ses juges. Comme une meute, ils se précipitent sur elle et l'assaillent de leurs questions perfides. Mon Dieu, mon Dieu ! Que va-t-elle répondre ?

Regardez, écoutez : voici que sa tête se redresse, son regard a retrouvé sa flamme, sa voix les vibrations du champ de bataille, sa parole les lueurs de l'épée : « Vous verrez, vous verrez, leur dit-elle, que les Français remporteront une grande victoire. » Et les Anglais ? « Ils seront tous boutés hors de France, excepté ceux qui y mourront. »

Le reconnaissez-vous, mes enfants ? c'est le cri de son inviolable, de son invincible, de son indomptable amour !

Et comme elle en a gardé toutes les ardeurs, elle en a gardé toutes les impatiences : « Et quand aura lieu cette victoire ? — Avant sept ans ; mais je serais bien marrie qu'elle tardât si longtemps. »

Elle en a gardé toute la liberté, toute la jalouse et fière intégrité. Au moment même où l'on enchaînait ses bras, d'une parole elle affranchissait son âme : « Vous n'aurez pas ma foi, disait-elle à son vainqueur, je l'ai baillée à un autre et lui en tiendrai mon serment. »

Elle en a gardé toutes les délicatesses. J'ai cherché, Messieurs, j'ai cherché dans ces interminables interrogatoires un reproche, une plainte, une parole, un soupir qui accusât l'ingratitude de la France. Ah ! il nous eût poursuivis éternellement ! je ne l'y ai pas trouvé, il n'y est pas, elle nous l'a épargné.

Jeanne, merci !

Aussi, quand elle quitte le prétoire pour revenir à son cachot, plus épuisée qu'elle ne le fut jamais au soir de ses grandes batailles, elle y rapporte toute la virginité de son amour, et c'est lui encore qui la console dans sa solitude !

Jeanne ! quand, assise ou étendue sur votre grabat, dans ces nuits si longues à la douleur qui veille, votre jeune tête plie sous le poids du souvenir et du regret, quelle vision parfois la relève et ramène un instant le sourire sur vos lèvres ?

Est-ce seulement la vision du passé, les chères images du village natal, les lueurs naissantes du jour sur les coteaux de Domremy, les tintements de son *Angelus* dans le silence du soir, la voix plaintive de vos troupeaux quand vous les rameniez à l'étable, et cette paix religieuse des

champs et de la nature endormie si propice à votre prière? Ou bien est-ce la figure maternelle passant dans vos rêves? Pauvre enfant! vous auriez tant besoin, en cet état, de la main et du cœur d'une mère!... Ou bien, est-ce la fugitive évocation de vos glorieuses journées; quand nos clairons sonnaient la charge et la victoire, quand, à la tête de nos bataillons, vous lanciez votre coursier rapide; quand, aux applaudissements de notre armée, vous plantiez votre étendard sur nos murailles franchies et renversées, ou que nos pères vous suivaient triomphante sous ces voûtes joyeuses?...

Non, ce qui illumine vos ténèbres, c'est la vision de l'avenir, toujours cette belle vision de la France victorieuse et libre: « Je sais bien, disiez-vous, que ces Anglais me feront mourir, mais ils n'auront pas le royaume. » Et, ajoutiez-vous: « Sans cette assurance, déjà je serais morte. »

Vous l'entendez, mes enfants, sa vie, c'est son amour.

Et cet amour, elle le porte jusque sur son bûcher! Au milieu des flammes qui montent, mugissent, l'environnent, et déjà la dévorent, elle envoie à la France cette suprême parole qui la fera tressaillir à jamais de joie et de fierté: « Je ne m'étais pas trompée, mes Voix étaient de Dieu. »

Et, les yeux fixés sur Jésus-Christ mourant, dont elle reproduit si fidèlement le mystère dans le délaissement de son supplice et la paix de son dernier soupir, elle lui remet son âme: « Jésus! Jésus! Jésus! » et elle meurt pour sa patrie — elle n'avait pas vingt ans!

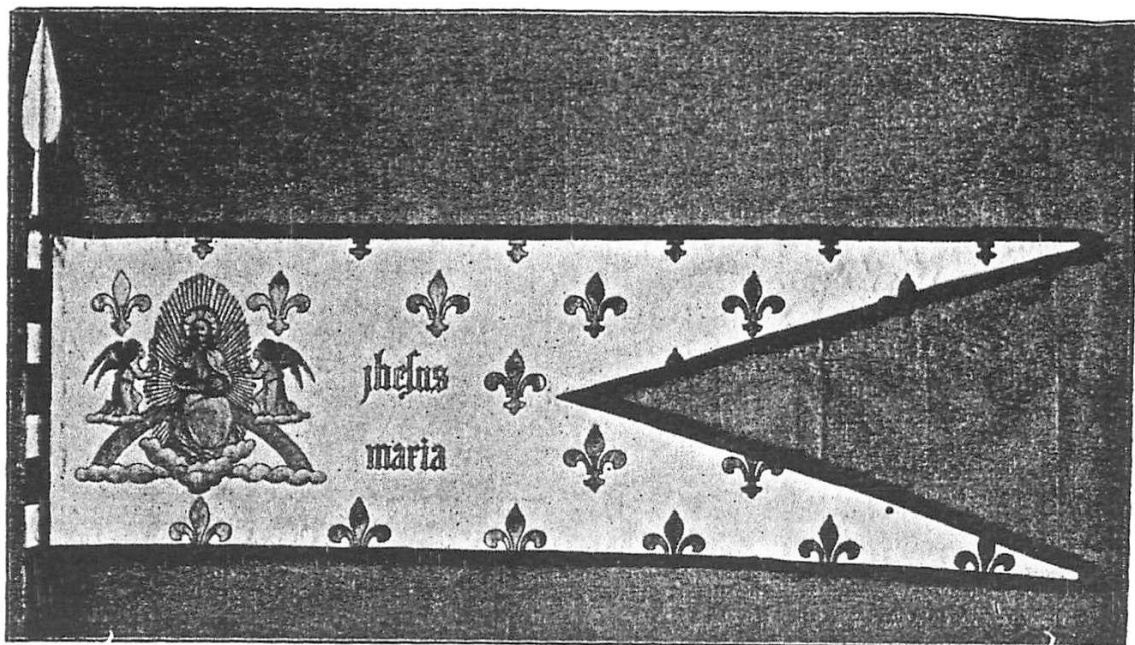
Regardez! La colombe qui s'envole du bûcher, les ailes étendues, vers les fêtes éternelles, est toute blanche et immaculée, *et macula non est in te.*

Mes enfants, n'avais-je pas raison de vous dire qu'à travers tout ce qui attriste, décourage, désespère et tue l'amour, Jeanne, la Bienheureuse, était restée la vierge fidèle, filles de France, la plus pure, la plus belle, la meilleure d'entre vous, à jamais votre patronne, votre modèle, votre idéal?

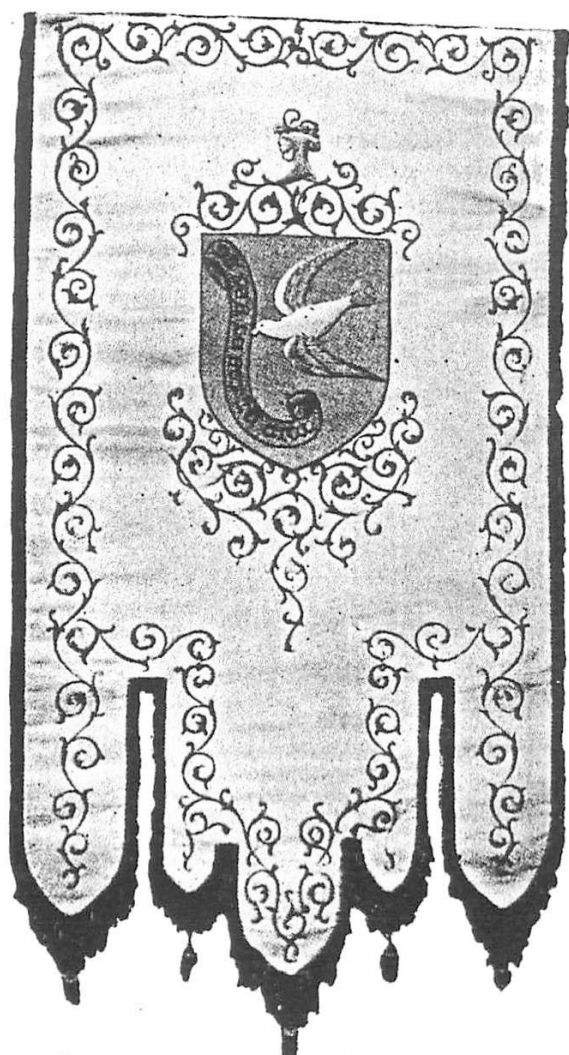
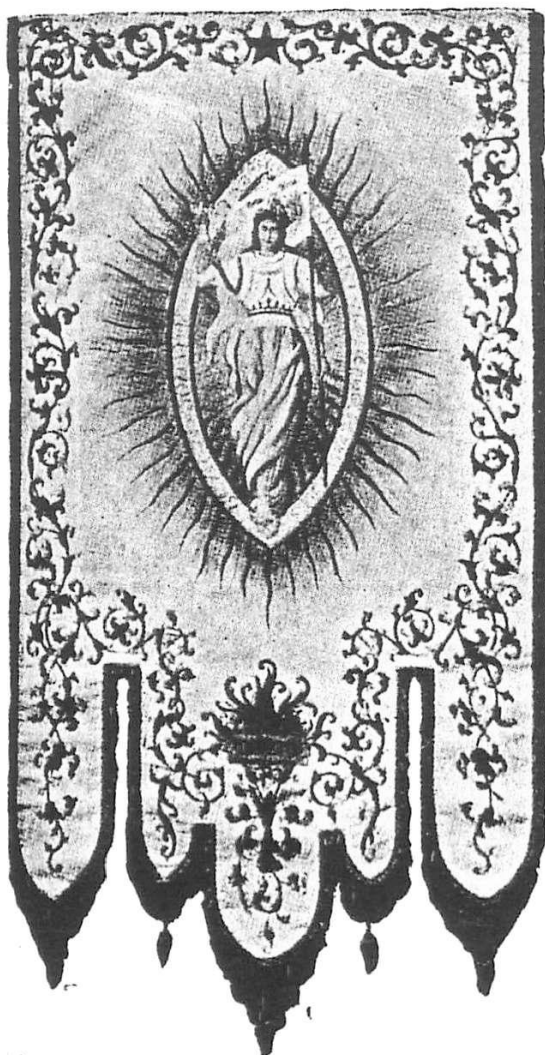
Mais, comment l'imiter? elle est si grande, vous si petites! et que vous demande-t-elle? De reprendre et d'achever son œuvre: je vous l'ai dit; il me reste à vous l'expliquer.

II

Croyez-vous, mes enfants, et qui donc pourrait croire que la gloire céleste de Jeanne, après s'être voilée durant cinq siècles, apparaît et éclate aujourd'hui, à une pareille heure, sans un dessein providentiel?



L'étendard de Jeanne d'Arc (nouvelle reconstitution, 1909).



Bannière processionnelle offerte par les jeunes filles du diocèse d'Orléans (mai 1909).

C'est le pressentiment de notre doux et intrépide Pie X, c'est notre espoir à tous, elle revient comme autrefois au secours de notre grande détresse nationale, et, dans la différence des temps et des circonstances, c'est une semblable détresse.

Comme au xv^e siècle, il y a grande pitié en France !

Aux jours de Jeanne, c'était son territoire qu'il fallait délivrer et rendre à son roi légitime ; aujourd'hui, c'est son âme qu'il faut reconquérir à Jésus-Christ, le seul roi dont l'Église puisse aujourd'hui épouser la cause.

Voici plus de deux siècles qu'on s'efforce de la lui arracher, cette âme de la France qu'il avait formée lui-même avec tant d'amour par la main de ses apôtres et de ses évêques, et qu'il avait faite si loyale, si généreuse, si chevaleresque, si belle, en la faisant croyante et chrétienne. Dans cette conjuration, toutes les puissances tour à tour sont entrées : la ruse s'y est unie à la violence et les sophistes aux tyrans. Dans la mesure où il est donné à l'homme de prévaloir contre l'œuvre de Dieu, elle a réussi. L'impiété, l'incrédulité ou l'indifférence religieuse ont envahi ces quartiers populaires de nos villes, ces vastes régions de nos campagnes où Jésus-Christ était autrefois si bien servi et si bien adoré. Des milliers et des milliers d'âmes y vivent et y meurent chaque jour, sans espérances, sans Christ, sans Dieu, sans un regard vers le Ciel ! et, entre ceux qui subissent cette propagande néfaste ou même y travaillent, il n'y a pas que des sectaires, comme nous serions peut-être inclinés à le croire, il y a, plus nombreux encore, des faibles, des trompés, des abusés, il y a même des convaincus et c'est ce qui rend le mal plus profond et plus difficile à guérir.

Toutes ces âmes égarées et perdues, dont plusieurs peut-être vous sont intimes et chères, voilà, mes enfants, l'enjeu de cette lutte où la Bienheureuse Jeanne vous convie.

Vous y êtes nécessaires plus encore que les hommes, car il y faut plus de patience que d'intrépidité, plus d'amour que de colère. La violence n'y peut rien ; elle pourrait même tout compromettre et tout perdre. Il n'y faut plus l'épée, mais toujours et plus que jamais le cœur de Jeanne revivant dans les vôtres.

Vous souvient-il de cet épisode de sa vie militaire ? Sous ses yeux, un soldat français frappe un prisonnier qu'elle aurait voulu protéger ; il est blessé mortellement : elle descend de son cheval et, la première de nos Sœurs de charité, elle prend et soutient entre ses bras la tête du mourant, elle le panse, le console et l'exhorte, pendant que le prêtre lui donne les secours de la religion.

Voilà, mes enfants, la mission, voilà l'attitude de la jeune fille et de la

femme françaises en face de tant de détresses physiques et morales ! voilà ce qui ramènerait à la vérité tant d'intelligences égarées, à l'amour et à la patience tant de cœurs ulcérés. C'est par la charité que nous avons conquis l'univers, c'est par la charité que nous reconquerrons tout ce monde qui nous échappe, car c'est par l'amour que se révèle une religion d'amour ; hâtons-nous de donner une fois encore à notre génération sceptique cette preuve irrésistible de la divinité du Christianisme !

Quelle grâce, mes enfants, pour toute votre vie, si cette grande vision de la France en détresse allait s'emparer de votre cœur, comme elle saisit, dès son premier épanouissement, celui de Jeanne !

Vous êtes ou vous arrivez à cet âge où ce cœur a encore toute sa pureté et déjà toutes ses ardeurs. Le cœur, en effet, qui s'éveille si vite dans la petite fille et s'entr'ouvre au premier regard de sa mère, ordinairement se dilate en ces belles et fécondes années de l'adolescence qui déjà déclinent ou se sont évanouies pour nous, et quand la nature est riche, les circonstances favorables, l'éducation intelligente et dévouée, comme elle le fut pour vous, il arrive une heure, entre quinze et vingt ans, où le cœur de la jeune fille acquiert une puissance vraiment admirable, elle seule pourrait dire tout ce qui s'y presse de tendresses, d'aspirations, d'élanx généreux ; c'est beau à voir, mais c'est effrayant, car ce cœur de la jeune fille est un trésor, c'est le trésor de la famille, de la patrie, de Dieu ; c'est un trésor sacré qui peut être profané, et, hélas ! il l'est souvent, et comment ? par l'abus du plaisir et de la jouissance égoïste.

Multiplier, universaliser, et, s'il était possible, immortaliser le plaisir, voilà, de nos jours, la loi, l'unique loi de beaucoup d'existences féminines ; elles n'ont que cette aspiration, ce but ; et l'on voit des âmes immortelles s'abaisser à la destinée de ces éphémères qui naissent à midi et meurent le soir, après s'être joués quelques heures dans un rayon de soleil.

Et pendant qu'elles vivent et meurent en s'amusant, d'autres âmes qui comptaient et avaient le droit de compter sur elles, car, dans les desseins de Dieu, elles leur étaient prédestinées, languissent et meurent, elles aussi, faute de lumière, de secours, de compassion et d'amour !

Mes enfants, ma conviction douloureuse c'est, qu'à l'heure où nous sommes, cette avidité de plaisir, cette fascination de la bagatelle, *fasciatio nugacitatis*, comme parlent nos livres saints, tarit au cœur de bien des jeunes filles et des femmes françaises plus de ressources qu'il n'en faudrait pour régénérer le pays, si le grand idéal chrétien et patriotique que personnifie Jeanne d'Arc avait inspiré et fécondé leur vie.

Que cet idéal s'empare aujourd'hui de votre cœur, que, désormais, il le domine et l'entraîne, et, alors, nous verrons des transformations merveilleuses.

Toutefois, ne vous y trompez pas, il ne s'agit pas, ici, d'une contemplation platonique ni d'une exaltation imaginaire.

Gardez-vous, mes enfants, d'une illusion si fréquente à votre âge, qui consiste à placer l'idéal de la vie en des régions éthérées et inaccessibles, dans un lointain nuageux et incertain. Les rêves ne sont rien, et l'existence la plus médiocre, la plus misérable peut s'endormir dans l'égoïsme et la stérilité, bercée par des rêves généreux et sublimes.

Tel n'est pas l'idéal qui vous apparaît en Jeanne d'Arc ; il est, si je puis m'exprimer ainsi, aussi pratique qu'il est sublime.

Nous l'avons vu, au cours de son extraordinaire et incomparable existence, elle est restée la jeune fille simple, pure, éprise du foyer familial où elle aurait voulu retourner, et elle ne sera jamais la patronne de ce féminisme qui, sous prétexte de vous affranchir et de vous émanciper, voudrait vous corrompre ou vous déflorer.

Si plusieurs de ses actions sont inimitables, vous pouvez, en reproduisant, même de loin, ses vertus, sanctifier votre âme et servir votre pays.

A son exemple, vous voulez être une héroïne, une sainte ? — très bien — vous n'avez pas à attendre longtemps, ni à chercher bien loin ; dès ce soir, vous pouvez commencer. Ce vieux père, cette mère épuisée à votre service, cette aïeule, cette sœur plus jeune, ce petit frère, cette amie malheureuse, cette enfant ignorante, ce malade, cette infirme que la Providence a placée dans votre voisinage, cette œuvre de charité ou d'apostolat pour laquelle on sollicite votre prière, votre aumône, votre influence, votre dévouement : voilà, en même temps, votre devoir et votre idéal, car, vous vous abusez si vous croyez qu'il est ici-bas quelque chose de plus beau que le devoir : il n'y a rien de plus beau ni de plus fécond.

C'est par la fidélité à ces humbles devoirs, héroïques souvent dans leur obscurité, que les âmes grandissent et s'élèvent, que les familles chrétiennes se fondent et s'épanouissent, comme des îles d'amour, de paix et de bonheur, au milieu des déceptions universelles ; c'est par elle que les peuples eux-mêmes sont arrêtés au penchant des abîmes et qu'ils réagissent victorieusement contre la dissolution de l'impiété et du vice ; c'est par elle que la plus humble des filles de France, la dernière d'entre vous, peut devenir l'ouvrière de la grandeur et de la régénération nationales.

Quand parut Jeanne d'Arc, des voix découragées disaient ce que des voix pessimistes et désespérées redisent encore aujourd'hui : « C'est la

fin de la France, *Finis Gallix* », et les clairons de l'Angleterre le sonnaient effrontément dans nos rues et sur nos places publiques.

Mais un soir (nous en célébrerons demain l'anniversaire), c'était le 7 mai, ô souvenir éternel ! Jeanne, portant déjà la victoire dans la vaillante et radieuse sérénité de son front et de ses regards, parut sur le seuil de cette basilique, elle le franchit et, s'avancant à travers les nefs, elle vint s'agenouiller au pied de cet autel et, de sa chaste épée, elle grava sur le pavé du sanctuaire ce mot qui fut vrai celui-là : « *Resurrectio Gallix*, la résurrection de la France ! » car elle devait le réaliser à force de foi, de courage, de patience, d'héroïsme et d'amour.

Cette résurrection de la France chrétienne, nous l'attendons de vous, ses sœurs, femmes et jeunes filles de France ! Nous voulons tous y travailler, mais c'est en vain que les hommes, et vos prêtres, et vos évêques eux-mêmes s'y épuiseraient, si vous n'y mettez votre main et votre cœur, vos labeurs, vos industries, votre onction, votre charme, vos longanimités, vos opiniâtretés et, quand il le faudra, vos sacrifices.

C'est à quoi vous vous engagez, ce soir, en arborant cette bannière. Ce n'est pas seulement pour servir à l'éclat d'une fête que vous la prenez entre vos mains, mais pour la suivre au travail, au devoir, au combat, à la victoire.

Vous ne serez pas les seules ni les premières à vous engager à sa suite, vous y retrouverez les traces de vos aînées, vous y marcherez sur leurs pas.

Il y a bien longtemps, en effet, que cet apostolat de la femme chrétienne et française a fait ses preuves dans cette ville d'Orléans.

Aux jours de ma jeunesse sacerdotale, j'en ai vu naître la flamme au cœur de vos mères, aux temps heureux de nos catéchismes, aux matins radieux de nos premières communions, vous en souvient-il, Mesdames ? Je vois encore, et je contemplerai toujours ces angéliques cortèges que, durant dix années, il me fut donné de conduire pour la première fois à cette table sainte. Je les vois encore, au soir du grand jour, quand les ombres tombaient des voûtes et que les derniers échos de leurs cantiques s'éteignaient dans le silence du sanctuaire avec les derniers accents du grand orgue. Je les vois s'éloigner de l'autel protecteur, tandis que je les suivais d'un regard rempli d'appréhensions et d'espérances, ces chères enfants, notre sollicitude et notre joie, car elles allaient à la vie, c'est-à-dire à la joie quelquefois, à la douleur souvent, à l'épreuve et à la tentation toujours.

Ce cher passé ! il s'efface et pâlit déjà dans le vague des souvenirs lointains. Les enfants ont grandi, le prêtre a vieilli sous le lourd fardeau de l'épiscopat ; mais les germes divins de la parole sainte et de la com-

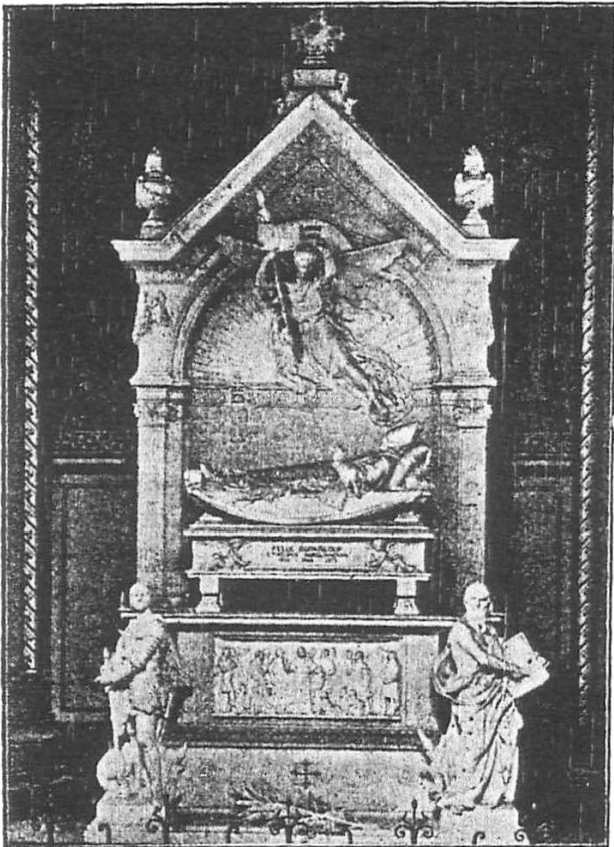
munion divine ont germé et s'épanouissent au cœur des épouses, des mères et des vierges sacrées, incorruptible élite sur qui vous pouvez compter, Monseigneur, comme elle compte sur vous.

Et maintenant, mes chères enfants, allez porter la bannière de Jeanne d'Arc sur la tombe de M^{sr} Dupanloup.

Monseigneur, permettez-moi de vous le dire, dans l'organisation de ces admirables fêtes où vous avez été si bien inspiré, où vous avez su garder, en des circonstances difficiles, une si juste mesure de dignité et

de prudence, nulle pensée ne fut plus belle que cet hommage rendu par la main et le cœur de ces enfants à votre glorieux prédécesseur, à cet évêque de grande mémoire, *insignis memorie*, comme le disait l'autre jour Pie X. Bien que j'aie des raisons intimes et personnelles de l'apprécier ainsi, je me sens et je me sais, en vous remerciant, l'interprète d'une universelle reconnaissance.

Cet hommage lui était bien dû; car, le premier, de ce regard le plus pénétrant peut-être qui, au dernier siècle, plongea dans les âmes, il avait vu clairement dans celle de Jeanne d'Arc, voilées par la gloire même de l'héroïne, les



Tombeau de M^{sr} Dupanloup. (H. Chapu.)

splendeurs plus discrètes, mais plus profondes et plus belles encore de la sainte. Le premier, il les affirma du haut de cette chaire où je vous parle.

Vous avez toutes lu ces merveilleux panégyriques, mes enfants. Que serait-ce si vous l'aviez entendu! Je l'entends encore; c'était le 8 mai 1869; j'étais là, modestement confondu parmi les élèves du sanctuaire, et nous l'écoutions convaincus et ravis. Il affirmait la sainte dans la jeune fille, la sainte dans la guerrière, la sainte dans la suppliciée, avec quels accents! Écoutez: « A mesure que j'avance dans ma course, la vie, comme un jour à son déclin, n'est plus illuminée pour moi que par deux ou trois rayons venus des horizons célestes et ces rayons brillent au

front de Jeanne d'Arc. » Ah! c'est qu'il revoyait en elle ce que j'essayais de vous y montrer tout à l'heure, cet idéal de la femme chrétienne et française qu'un jour il avait chanté en le défendant contre le premier attentat d'un enseignement rationaliste et profanateur; cet idéal de la femme chrétienne et française, dont sa lumineuse et puissante direction s'efforça de reproduire les traits en tant d'âmes confiées à la sienne et dont je retrouvai la préoccupation suprême, le jour même où il nous quitta, sous sa plume brisée par la mort, dans ces dernières lignes qu'il vous avait consacrées, mes enfants.

Pourquoi n'est-il pas au triomphe, lui qui fut à la peine? mais il y est; la fête du ciel n'a rien à envier à celle de la terre, et elle s'est réalisée là-haut cette rencontre dont l'espérance avait ravi ses derniers jours, et qu'il annonçait ici-même : « Fille généreuse, s'écriait-il, nous ne sommes plus étrangers l'un à l'autre, nous nous reconnaitrons un jour. Nous avons servi tour à tour cette noble ville d'Orléans, ce peuple aimable et bon, généreux jusqu'à l'enthousiasme aux jours de l'honneur. » Oui, ils se sont rencontrés. ils se sont reconnus. « Évêque, c'est par vous que je meurs », disait Jeanne à son abominable juge. Retrouvait dans les joies de son triomphe éternel ce véritable évêque, ce puissant initiateur de sa Béatification, il me semble l'entendre lui dire : « Évêque, c'est par vous que je suis glorifiée! »

Vous avez votre part, Monseigneur, à cette reconnaissance céleste, vous et aussi ce vénérable et saint archevêque de Lyon, dont je me reprocherais comme une ingratitude d'écarter le souvenir de cette fête et dont le cœur si fidèle est ici tout entier avec nous.

Je finis, mes enfants, en achevant la parole de M^{SR} Dupanloup à Jeanne d'Arc, car il lui disait encore : « Vous avez sauvé les âmes de ceux qui sont mes fils en Jésus-Christ. Plusieurs ne le sont encore que de nom, mais ils le seront tous un jour. Quand donc me donneront-ils leurs âmes pour Dieu? C'est pour elles qu'on donnerait mille vies, si on les avait, comme une goutte d'eau. »

Mes enfants, vous ne résisterez pas à cet appel que le grand évêque, du fond de sa tombe ou plutôt, je l'espère, du haut du ciel, vous adresse par ma faible voix, au nom de Jeanne d'Arc. Vous ne quitterez pas cette fête sans avoir donné, sans avoir livré vos âmes à Dieu, dans un de ces élans qui entraîne toute une vie et la consacre pour jamais au service de Jésus-Christ, de l'Église et de la Patrie. C'est alors que vous serez, sous l'inspiration et à l'exemple de celle qui est désormais votre héroïque et sainte patronne, la génération chaste et vaillante dont nos détresses et nos périls ont tant besoin et dont nous attendons une fois encore le salut et la régénération de la France chrétienne. Ainsi soit-il.

Après ce discours, M^{sr} Fuzet, archevêque de Rouen, procéda à la bénédiction de la bannière ; puis douze jeunes filles la portèrent sur le tombeau de M^{sr} Dupanloup : cette démarche, inspirée par la piété filiale, n'était-elle pas un hommage bien dû à celui qui, en 1869, après avoir si magnifiquement célébré Jeanne la Sainte, avait mis en branle la grande œuvre de Béatification parvenue aujourd'hui à son terme ?

La bénédiction du Saint-Sacrement mit fin à la première journée du triduum.

V

LES FÊTES RELIGIEUSES DU 7 MAI. — LES MESSES DE COMMUNION DANS LES COMMUNAUTÉS, LES COLLÈGES ET LES PAROISSES

Les premières heures de la matinée du 7 mai furent consacrées, comme l'avait été celle du 6 dans le sanctuaire de Notre-Dame des Miracles, à de pieuses réunions que présidèrent NN.SS. les évêques dans deux communautés religieuses, deux collèges catholiques et deux paroisses.

C'était une grande pensée qui avait inspiré à M^{sr} l'évêque d'Orléans le désir que nos communautés religieuses fussent associées à la glorification de Jeanne d'Arc. Sans compter que par plus d'un trait la Bienheureuse Jeanne est un admirable modèle de vie contemplative et pénitente, et que le recueillement du cloître s'unit en elle à l'entrain de la vie active, les communautés religieuses n'avaient-elles pas à remercier Dieu tout spécialement d'avoir accordé à l'intercession de sa servante les trois miracles qui avaient fait aboutir sa Cause, puisque c'étaient des religieuses qui en avaient été les bénéficiaires ? Au reste, où prierait-on mieux que dans les cloîtres pour la France ? Aussi le 7, le 8 et le 9 mai, il y eut dans les couvents Orléanais des actions de grâces et des supplications solennelles adressées à Dieu par des âmes d'élite et, de tous les hommages que reçut Jeanne en notre ville, celui-là ne dut pas lui être le moins précieux.

Au Carmel : M^{sr} Bougouin, évêque de Périgueux.

M^{sr} Bougouin, évêque de Périgueux, présida l'un de ces pieux exercices au Carmel. Il mit en relief les traits de ressemblance qu'il y a entre l'âme de la Bienheureuse Jeanne d'Arc et une âme de Carmélite ; et ce n'est pas un paradoxe de soutenir que, dans le cloître, elle eût été une Carmélite admirable, elle qu'on a appelée « une extatique chevaleresque, une contemplative guerrière, une orante au camp et dans les chevauchées ».

Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum.

J'ai brûlé de zèle pour le Seigneur Dieu des armées.

III Reg. XIX, 14.

MES RÉVÉRENDÉS MÈRES ET MES SŒURS,

Il y a, dans l'Église, une portion choisie du troupeau qui ne quitte jamais la bergerie. Vous êtes ce bercail fermé, dont le Pasteur divin n'ouvre la porte qu'aux brebis qu'il a marquées. « Le Seigneur me conduit, lui chantez-vous en vos psalmodies, il m'établit dans les herbages de la vérité, il me désaltère aux eaux vives de sa grâce : pourrait-il me manquer quelque chose ? » Après avoir quitté toutes choses, quelle chose de la terre pourrait donc bien vous manquer ? N'est-ce pas là le secret de la liberté supérieure, conquise et garantie par vos vœux ? Quelle chose encore du côté du Ciel manquerait à votre profit spirituel le plus grand ; sans parler des attentions de la Providence qui viennent à vous, après la pluie de la grâce divine, « comme la rosée du matin » de nos Saintes Écritures, cette



M^{sr} Bougouin, évêque de Périgueux.

rosée, sourire du Ciel, qui donne au visage sa sérénité. *Sicut ros super herbam, ita et hilaritas ejus* (Prov. XIX, 12).

Non, en vérité, rien ne vous manque, pas même aujourd'hui le regret, qui vous est épargné, d'être tenues éloignées par votre règle des grandioses manifestations en l'honneur de la Bienheureuse Jeanne d'Arc. Car au programme de ces solennités, voici que le Père vénéré qui vous gouverne a voulu donner à ses Filles du Carmel une place choisie et associer leurs louanges virginales au concert qui remplit Orléans.

A mon tour, je vous le demande, doit-il finir à vos cloîtres, le triduum de prières que j'ai la faveur d'inaugurer ce matin? Et n'est-il pas dans la logique de ces fêtes que vous y soyez présentes par un acte de volonté, qu'encourage et bénit votre Pontife et que les foules enthousiastes béniront avec lui?

Laissez-moi évoquer un souvenir d'un autre âge? Au temps où le bon peuple de France priait et suivait par les rues des cités les supplications publiques, prêtres et évêques se rendaient dans les monastères pour y prendre les grandes reliques, et inviter ainsi les saints du Ciel à prier avec les chrétiens de la terre. — A défaut des reliques de la céleste Martyre, nous aurons son âme présente au milieu de nous. D'autres âmes, sœurs de la sienne, lui feront cortège; plus pures, plus saintes que les nôtres, assez humbles pour figurer dans le rayonnement de son triomphe, assez aimées de Dieu pour solliciter efficacement, en union avec elle, les extraordinaires secours qu'attend la France. Il nous appartient de dire que vous ne pouviez pas être oubliées, mes Révérendes Mères, et que l'on devait tout d'abord penser à vous.

Vous étonnerai-je alors, en vous disant qu'à voir en notre Bienheureuse la force virile, l'énergie indomptable qui devait caractériser votre séraphique Mère, je lui trouve une âme de Carmélite, capable de vous servir de modèle, malgré les contrastes de cette vie tourmentée avec la sérénité de votre vie cachée?

Mais, prenez garde, les contrastes ne sont qu'à la surface chez notre Bienheureuse. Ne l'a-t-on pas appelée « une extatique chevaleresque, une contemplative guerrière, une orante au camp et dans les chevauchées? » Et c'est la vérité même.

Avant le livre immortel que Jeanne a écrit de la pointe de son épée sur nos champs de bataille, quel autre et merveilleux livre, d'une toute divine inspiration, l'on pourrait écrire rien qu'avec ses réponses aux juges qui ont approuvé à Poitiers et réprouvé à Rouen sa mission!

De ces pages d'une prenante sincérité que verrions-nous saillir et resplendir? l'âme surhumaine d'une fille de Dieu, héroïquement fille de l'Église, et fille aussi du Carmel par cet air de famille qui ne trompe pas.

L'épée et l'étoile sont deux symboles en honneur au Carmel. A considérer sortant du chef de votre blason religieux la main armée du glaive dans un geste de combat, et décrivant ce geste au milieu d'un ciel semé de dix étoiles, qui ne songerait à la chevalerie de notre épopée française? — Au royaume des âmes, seriez-vous une chevalerie spirituelle? Y aurait-il aussi chez vous « une fleur délicate du devoir, le goût du beau dans la conduite de la vie, un rare et très exquis sentiment de l'honneur? » — Je m'entends : une fleur du devoir à offrir dans la ferveur de l'amour du Maître divin qui possède votre cœur; le goût du beau, c'est-à-dire du parfait, qui retienne sur vous les regards de l'Époux bien-aimé de vos âmes; — un sentiment exquis de l'honneur divin, toujours prêt à venger dans la pénitence l'outrage fait à la majesté souveraine?

Je comprends mieux votre blason. L'archange soldat, saint Michel, dut l'inspirer par sa devise : *Quis ut Deus?* « Qui est semblable à Dieu? » Qui est digne comme lui, de ravir un cœur épris de beauté sans ombre? Qui est capable comme lui de pousser au sacrifice pour le triomphe d'un idéal sublime, l'idéal des fins de l'Incarnation, victorieuses enfin dans l'Église et dans les âmes? Car tel est, au Carmel, l'objet de votre zèle; telle votre manière d'accomplir toute justice. « Qu'en serait-il du monde, disait Notre-Seigneur à sainte Thérèse, s'il n'y avait pas de religieux? » *Quid mundo nisi ob religiosos?* Vous êtes par la pureté de votre vie un exorcisme vivant; l'arôme de vos vertus assainit notre air et nous donne la bonne odeur de Jésus-Christ.

Et pourtant ne rêvons pas d'une vertu tranquille au cloître : le cloître est une arène de combat. Là se produit invisible à nos yeux, visible aux yeux des anges, une scène qui rappelle l'amphithéâtre des martyrs, où le sable du cirque buvait le sang des chrétiens



Supplice de Jeanne d'Arc.
(Cordonnier.)

pendant que leur prière et leur sacrifice avaient raison de l'empire des Césars. Or, il y a pis que les fauves : lions ou tigres, que sont-ils en comparaison de l'éternel ennemi, que l'Évangile appelle à dessein « le Fort armé? » Il sort de l'enfer aujourd'hui par les mille courriers de la presse, et vient insulter chaque matin, et le soir encore, les troupes d'Israël, blasphémant et disant : « Où est-elle la puissance du Seigneur qui brise les cèdres du Liban, qui remue et agite le désert?... » (Ps. XXVIII). Avec sa fronde et le caillou blanc du ruisseau, David, une fois, était entré « dans les puissances du Seigneur, en repoussant l'ennemi d'Israël ». La Vierge du Carmel entrera « dans la force même de Dieu ». Sa mission n'est-elle pas de combattre sans merci l'hérésie qui désole l'Église, la fausse science et la superbe de l'esprit, disons : l'erreur dans son principe ; disons mieux, dans son prince, le père du mensonge ? « Notre lutte à nous, pouvez-vous redire avec saint Paul, est engagée non avec la chair et le sang, mais avec les principautés et les puissances ténébreuses du monde, avec les esprits malfaisants répandus dans l'air. » C'est bien le combat primitif, le combat des anges ; le combat par excellence pour le Seigneur Dieu des armées, *zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum.*

Ce zèle, Jeanne avant vous l'a pratiqué. Son prestigieux courage est loin d'être le dernier mot de cette âme unique, dont Dieu voulut faire un miroir d'angélique simplicité, avant d'armer son bras pour défendre sa cause.

J'ai dit : sa simplicité ; et j'ai mis dans ce mot son plus bel éloge. Ai-je à vous apprendre que Dieu se définit surtout par sa parfaite simplicité ? Il est pur esprit, vérité et sainteté, tout ce qu'il est, et tout ce qu'il a, parce qu'il est simple ; c'est-à-dire pur de toute composition, si subtile que pût la concevoir une intelligence créée. Par une analogie facile à comprendre, l'être le plus pur sera l'être qui se rapprochera de Dieu davantage ; et l'être le plus dégagé d'imperfection, le plus simple, sera cet être. Les anges, nos aînés de l'adoption divine, sont les premiers en perfection ; ils ne quittent pas « du regard le visage du Père », doués qu'ils sont d'une simplicité exquise, la plus belle après celle de Dieu.

Où trouver sur terre, après la Vierge Marie, une plus idéale simplicité que celle de Jeanne ? Faut-il s'en étonner ? N'a-t-elle pas vécu dès son enfance dans la familiarité des anges ? En la préparant à sa mission, ils l'ont formée, assujettie à une spiritualité du Ciel. Ils l'ont faite à leur image ; simple comme eux, pure comme eux ; si près de Dieu, dans l'intimité de la prière, qu'elle vit avec une absolue liberté d'âme parmi la licence des camps, et que, d'un mot, elle fait de ses hommes d'armes

« des gens bien confessés, pénitents et de bonne volonté ». L'Angélique! ainsi l'avait-on nommée.

Et, de fait, c'était entre Jeanne et les anges un commerce fraternel; elle pouvait, à l'heure décisive, les appeler; ils accouraient combattre pour elle. « J'ai avec moi 50.000 de mes gens », dit-elle un jour qu'elle était seule, exposée aux projectiles et à la mort, sous le rempart de Saint-Pierre-le-Moutier. Et la ville, réputée imprenable, fut prise.

Mais, ne l'oublions pas, un tel dégagement de l'âme ne s'était pas fait sans un travail opiniâtre qui dura la vie. Que de séparations, que de sacrifices il suppose!

« Va, fille de Dieu », ont dit les Voix. Jeanne a cru; elle part, portant au doigt l'anneau mystique, sur lequel est gravé le nom de Jésus; son *Fiat* est la charte de ses vœux; elle est devenue professe du renoncement à sa volonté propre jusqu'à la mort. Professe du devoir, elle gardera son vœu. Est-elle aux armes?... la solitude de l'âme la suit dans la mêlée: au milieu du tumulte, la prière ne la quitte pas. Elle est un Raphaël, pouvant dire à ceux qui l'entourent: « J'étais au milieu de vous, mangeant et buvant avec vous; mais je me nourrissais d'un pain invisible et d'un breuvage qui ne peut être aperçu des hommes. » (Tob., XII, 19.) Qui ne donnerait la palme à ces victoires intérieures sur les faits d'armes de la guerrière?

La simplicité de l'enfant est son humilité. La simplicité de Jeanne est sa force. En elle, s'identifient l'ange et le héros. Héroïque dans sa pureté, elle est angélique dans son intrépidité, le sang n'a jamais teint la lame de son épée. Plus forte que l'ennemi dans le combat, après le combat plus forte qu'elle-même par la clémence et la charité.

Avec cet équilibre des dons de nature et de grâce devant servir à des fins providentielles, ne faut-il pas que l'enfant de Dieu accomplie qu'est notre Bienheureuse soit une vaillante fille de l'Église, indomptable dans son orthodoxie?

Ce côté, non le moins attrayant de sa physionomie, vous rappelle encore les traits de famille. Ces traits se reproduisent depuis sainte Thérèse, chez vous, comme l'effigie est gravée sur les monnaies du prince par une frappe qui ne s'use pas.

Est-elle assez Romaine dans sa foi, notre Jeanne! Romaine et papiste, comme l'a été toujours le bon peuple de France, qui a ignoré les conciles de Bâle, les Sorbonnes, toutes les pragmatiques royales, s'il y en eut d'authentiques. Romaine, notre Jeanne, jusqu'au martyre! Sans la flamme qui le brûle, connaîtrait-on le parfum de l'aloès, dit un proverbe

oriental. Jeanne, en face de son bûcher, se redresse, et plus fière de son baptême que l'était saint Paul de son titre de citoyen romain, elle en appelle au Pape, avant d'en appeler au jugement de Dieu. « Je m'en attends à Notre-Seigneur, dit-elle, il m'est avis que c'est tout un de Notre-Seigneur et de l'Église. Menez-moi devant le Pape et je répondrai tout ce que je dois répondre. » Y a-t-il eu jamais une plus touchante profession de foi au dogme de la primauté du Vicaire de Jésus-Christ ?

Romaine, mais Française aussi dans sa foi. Qui incarne, comme elle, un peuple, heureusement appelé « substantiel dans la foi » ? Il faudra donc que sa mission retrace et renouvelle la mission providentielle d'une race élue pour être le soldat de Dieu, le champion de la Papauté et l'antagoniste traditionnel de l'hérésie. Qu'il nous plait de voir l'épée de l'angélique jeune fille protéger les « sentiers pacifiques » et défendre le « chemin virginal » suivi, chez nous, par le Christ dans la personne de nos premiers apôtres, de ceux qui ont planté au cœur de la patrie l'arbre national de notre foi ! Près de lui, Jeanne fait bonne garde, près de l'arbre béni, dont la sève est restée pure, dont les feuilles sans automne ombragent le pays entre les deux mers, dont les fruits le réjouissent de leur saveur éternelle.

Ah ! oui, « le doigt de Dieu est là », ce doigt, sans doute, qui « apprend à des mains inhabiles à combattre et à des doigts d'enfant à faire la guerre, *qui docet manus meas ad prælium et digitos meos ad bellum* » (Ps. CXLIII) ; mais encore, et surtout « le doigt de la main du Père » est là ; il s'est posé sur le cœur de Jeanne, il en a fait jaillir la divine étincelle de l'amour, avec tous ses accents et toutes ses harmonies intérieures. Il vient de se poser sur le front de l'Élue et d'y mettre l'auréole de la sainteté. C'est donc bien un chef-d'œuvre de grâce et de perfection que Dieu nous fait admirer en notre Bienheureuse. *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris* (Marc, XII, 41).

Un dernier mot pour finir. L'épopée de Jeanne est la démonstration historique de cette vérité : seule l'Église a le don de communiquer la durée à ce qu'elle touche. Depuis cent ans qu'elle a pris congé de Dieu, la France officielle tombe ; entrainera-t-elle la France qui remonte à Clovis ? C'est l'angoisse du jour. Jeanne nous revient pour changer l'angoisse en espérance. Aidez-nous, mes révérendes Mères, à prier comme il faut. Aidez l'Ange de la patrie qui a reconstitué la France à la relever encore en ramenant les Français aux pieds de Jésus-Christ, leur roi de tous les temps. Aidez les évêques, par qui la France doit devenir plus que jamais la fille aînée de l'Église, à faire refleurir « la justice qui élève les nations » et à combattre efficacement l'irrégion qui rend « les peuples

malheureux et misérables » (Prov. XIV, 34). La pire humiliation de la vertu n'est-elle pas d'être tenue captive sous les pieds du crime? Aidez enfin les catholiques fidèles à s'unir et à se tenir debout. Mieux que nous, « bataillez » dans la prière; « besognez » dans les saintes observances de votre vie pénitente et austère, et Dieu en son jour, puisse-t-il être proche, « nous donnera la victoire. » Ainsi soit-il.

Chez les Dames Dominicaines: M^{SR} Gauthey, évêque de Nevers.

Les Dames Dominicaines, qui se consacrent au service des pauvres et des pauvres malades, entendirent M^{SR} Gauthey, évêque de Nevers, leur rappeler leur vocation qui est de « vivre Jésus » et de le « rayonner » dans l'exercice de leur charitable apostolat. La Bienheureuse Jeanne d'Arc leur est un admirable modèle, elle dont la vie intérieure fut toute pleine de Jésus et dont la vie extérieure le montra si magnifiquement.

Ut digne ambuletis vocatione qua vocati estis.
Puissiez-vous marcher dignement dans la vocation
à laquelle vous êtes appelée!

Eph. IV, 1.

MES RÉVÉRENDÉS MÈRES,
MES CHÈRES SŒURS,

La Bienheureuse Jeanne d'Arc domine tout ici, dans cette ville, dans cette journée, dans cette maison, dans cette fête à laquelle préside son image.

Revenu de Rome depuis trois jours, j'ai encore les yeux, les oreilles, le cœur, l'âme tout entière pleins de tout ce que j'ai vu, entendu, senti, compris.

L'Église a glorifié Jeanne d'Arc. Eh bien, qu'est-ce que Jeanne d'Arc? C'est une créature admirable de simplicité, de droiture, d'innocence. Elle a toutes les beautés. Elle est une héroïne, elle est une sainte, elle est une martyre. Son auréole de Bienheureuse est resplendissante par toutes les vertus, comme sa figure attire la sympathie par tous les charmes.

Comment expliquer cette merveille? C'est simple comme les grandes œuvres auxquelles Dieu met la main: Jeanne a marché dignement et fidèlement dans la vocation à laquelle elle avait été appelée.

Cette vocation, c'était, selon la parole d'un vieux chroniqueur que le cardinal Perraud commenta admirablement à Orléans, dans le second

panégyrique qu'il prononça, le 8 mai 1887, d'apparaître comme « un message de Dieu ». Fidèle jusqu'au bout à ce rôle divin, elle mourut sur un bûcher pour ne pas le trahir.

MA CHÈRE ENFANT¹,

Vous allez, ce matin, revêtir le saint habit dominicain, sous les auspices de la Bienheureuse Jeanne d'Arc. Comme elle, vous devrez être



M^r Gauthey, évêque de Nevers.

fidèle à votre vocation. Or, la vocation d'une dominicaine garde-malade des pauvres c'est d'être un message de Dieu aux pauvres êtres souffrants à qui elle est envoyée. Je voudrais vous dire de quoi sera faite votre fidélité à cette belle vocation.

Une petite dominicaine doit vivre de Jésus, comme en a vécu Jeanne d'Arc.

Il faut qu'elle montre Jésus aux pauvres malades comme Jeanne l'a montré au roi, à la France, à tous ceux devant qui elle a paru.

Vivre de Jésus, dans sa vie intérieure et rayonner Jésus, autour d'elle, dans

ses œuvres : voilà le message de Dieu dans Jeanne et dans la garde-malade des pauvres.

I

Jeannette de Domremy vécut de Jésus, dès son enfance. La guerrière poursuivit le doux commerce de son âme avec le roi Jésus, dans les chevauchées, dans les batailles, comme à la cour du roi, et elle y demeura attentive et fidèle dans sa prison et sur son bûcher. Cela se résumait à

1. L'allocution de M^r Gauthey fut prononcée à l'occasion de la vêtue de M^{lle} Germaine Febvre.

s'entretenir avec Jésus, à se nourrir de son Eucharistie et à agir pour l'amour et par la volonté de Jésus.

Jeanne aimait la prière et elle y était assidue au foyer de la famille où sa pieuse mère lui avait appris « toute sa créance », dans les champs où elle s'agenouillait quand sonnait la cloche, à l'église où elle aimait à aller souvent. Dans le procès de sa réhabilitation, celles qui avaient été ses compagnes de jeunesse, comme aussi des gens du peuple de Domremy, déposèrent qu'elle était pieuse, qu'on la voyait aller aux messes matinales. Un des témoins rapporta qu'il était petit marguillier de l'église et que Jeanne le reprenait quand il omettait de sonner les complies. Elle lui promettait de menus cadeaux pour qu'il y fût fidèle. Un laboureur déclare qu'il « ne croit pas qu'il y eût meilleure fille qu'elle dans le pays ». Elle se confessait souvent. On la voyait, le samedi surtout, fréquenter le pèlerinage de Notre-Dame de Bermont.

Un prêtre qui était enfant de chœur à l'église de Sainte-Marie de Vaucouleurs, au temps où Jeanne y séjourna, déposa qu'il l'avait vue souvent venir à l'église, qu'elle entendait les messes avec piété, qu'elle restait longtemps agenouillée. Elle descendait dans la crypte et restait prosternée devant la statue de la Sainte Vierge. Un autre témoin rapporta que tout dans la conduite de Jeanne était « d'une bonne catholique et d'une parfaite chrétienne ».

Une dominicaine, chaque matin, ranime son âme et réveille sa vie intérieure dans l'oraison. C'est là qu'elle aussi entend ses Voix qui lui disent ce que Dieu demande d'elle et ce que les pauvres attendent de son dévouement. La prière des lèvres ou du cœur est son refuge dans les peines, le travail, les difficultés de son apostolat. Elle est heureuse, quand elle revient de chez les malades, d'aller à l'église, rendre compte au Maître adoré de ses œuvres, de ses déceptions peut-être et lui renouveler son acte d'abandon de jour en jour plus complet et plus fervent.

Jeanne était avide de la sainte communion. Il faisait bon la voir devant le tabernacle. On a témoigné qu'elle était souvent baignée de larmes à l'élévation de la messe. La divine Eucharistie était vraiment l'aliment de son âme et je crois bien qu'on aurait pu l'entendre elle aussi s'écrier, comme votre Catherine de Sienne : « Mon père, donnez-moi mon pain ! Donnez-moi mon pain ! » Quand elle le pouvait, Jeanne allait communier, avant de monter à cheval ; si elle ne le pouvait faire, c'était sa grande privation. Dans sa prison elle souffrit plus que de tout le reste de ne pouvoir pas communier.

La dominicaine vient communier avant d'aller à la conquête des âmes. Elle a plus de facilité que Jeanne pour recevoir son Jésus. Elle aspire à aller tous les jours à la sainte table. La liturgie, dans l'office de

sainte Cécile, appelle Notre-Seigneur Jésus-Christ « le semeur des chastes pensées » ; c'est en lui, dans sa communion, que les vierges gardent leur cœur immaculé. Jésus est leur force, leur lumière et leur joie.

Jeanne ne connut que la volonté de son Seigneur. « Et quel est ton Seigneur? » lui demanda Baudricourt. — « C'est le roi du ciel. » Elle ne fit jamais rien que par son inspiration.

Dans les jours si durs pour elle du procès de Rouen, quand on la poussait à bout, la douce Pucelle répondait : « Je m'en attends à mon Seigneur ». Durant sa mission de chef de guerre, elle disait avec autorité, pour couper court aux hésitations ou aux résistances de son entourage : « Ainsi le veut mon Seigneur ». Jeanne fut puissante, invincible parce que, sans se rechercher jamais elle-même, elle fut l'instrument docile du Maître céleste qui l'employait à son service.

Pour qui donc la petite dominicaine qui a tout quitté, renoncé à tout, travaillerait-elle sinon pour le roi Jésus qu'elle a préféré à tout autre époux ? C'est bien pour lui, mes chères Sœurs, que vous allez au-devant des misères humaines et de la souffrance et des maladies. C'est Jésus que vous voyez et que vous aimez dans vos malades et c'est pour lui seul que vous êtes prêtes à tout affronter, parce que vous savez bien qu'il est avec vous, celui pour lequel uniquement vous voulez vous dévouer jusqu'à la mort.

II

Il n'est pas étonnant que Jeanne d'Arc toute remplie de Jésus, par la prière, par la communion, par la pensée constante d'agir avec lui et de faire sa volonté, ait si bien « rayonné » Jésus autour d'elle. Il était en elle, débordait d'elle dans son regard, sur ses lèvres, dans toute sa conduite. Aussi bien elle fut irrésistible. Les docteurs et les évêques, après l'avoir interrogée, crurent à sa mission. Le roi, en dépit des funestes courtisans qui l'avaient accaparé, crut en elle, les soldats y crurent, les chefs, habitués à ne compter que sur la vaillance de leurs bras, se rangèrent convaincus derrière cette Pucelle. Le peuple fut gagné d'instinct ; il acclama la libératrice en laquelle il reconnaissait l'envoyée de Dieu ; la foi de Jeanne entraînait tout.

Elle convertit les soldats, les fait prier, obtient qu'ils se confessent. Il y a en elle une puissance de conviction qui triomphe de l'obstination des plus endurcis. Jeanne impose à tous ceux qui marchent à la bataille avec elle le respect de la loi de Dieu, le respect du saint nom de Dieu. Les princes, les vieux capitaines retiennent sur leurs lèvres, devant

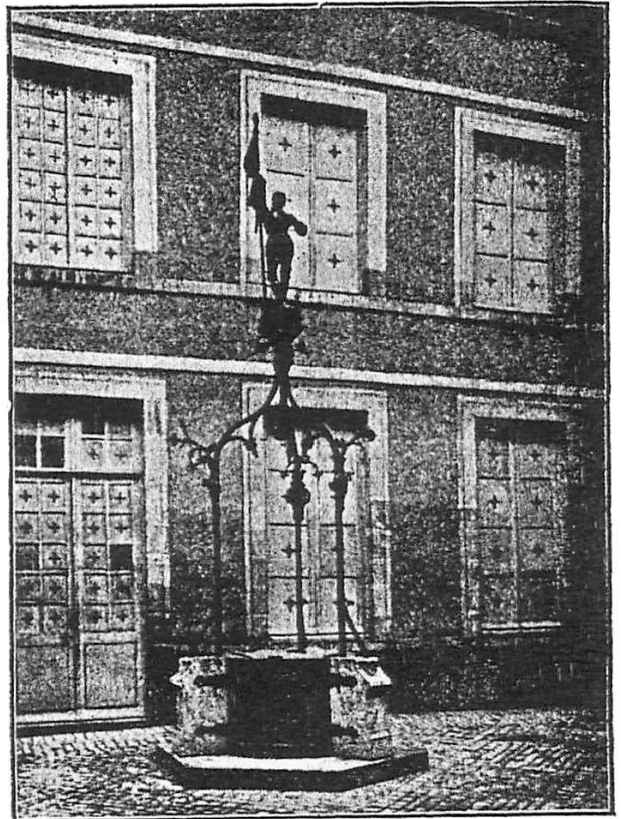
elle, leurs jurons accoutumés. Elle est jeune, elle est belle, la victoire la rend resplendissante et nul n'ose effleurer ce lis éclatant d'un souffle capable de le ternir. Tous les compagnons de chevauchée de la Pucelle reconnaissent qu'une vertu céleste s'échappe de cet être virginal. Vous ne me reprocherez pas de rappeler encore une fois votre ravissante Catherine de Sienne, dont on disait cômme de Jeanne d'Arc : « Personne ne s'approcha d'elle sans devenir meilleur ».

A sa pureté angélique elle joignait une exquise bonté. Jeannette de Domremy accueillait les pauvres, leur cédaient son lit et dormait sur un siège près de l'âtre. Jeanne, chef de guerre, descendait de cheval pour panser les blessés. Elle ne pouvait voir sans frémir couler le sang de France et elle avait grande compassion pour tous les malheureux.

Je viens, mes chères Sœurs, de vous montrer en Jeanne d'Arc l'idéal de la petite dominicaine : foi, pureté, bonté.

Elle aussi, les pauvres, les malades, la regardent d'abord avec curiosité, avec étonnement. Ils se demandent et ils cherchent à deviner qui représente cette messagère qui vient à eux. Elle leur dit en souriant que c'est son maître qui l'envoie. Qui donc est votre maître ?

« C'est le roi Jésus. Lui, quand il était sur la terre, il allait au-devant des lépreux, il guérissait les malades, il remédiait à toute infirmité, il accueillait les pauvres, relevait les pécheurs. Maintenant il est au ciel ; mais il suscite des créatures qui renoncent à tout amour humain, qui se privent des joies de la famille pour se consacrer au soin de la famille préférée de leur époux céleste : les petits, les pauvres, tous ceux qui souffrent. » Cela est dit avec conviction et avec suavité. Le malade est bien vite touché, attendri. Il ne tardera pas à croire au Jésus qui rayonne dans les regards, dans les paroles, dans les soins, dans le dévouement de la sœur garde-malade.



Jeanne d'Arc (dans la cour de l'hôtel de Jacques Roucher, trésorier du duc d'Orléans au xv^e siècle) (couvent des Dames dominicaines).

Il y a souvent grande pitié dans les maisons où entre la petite dominicaine, grande pitié par la maladie, la détresse et même la misère morale. Avec elle, un souffle balsamique se répand dans l'air vicié. Après quelques visites le lit est blanc, la table est propre, les enfants sont lavés, et les figures du père et de la mère, ouvertes et sympathiques, font bien voir que de l'âme et du cœur de ces pauvres gens ne montent plus des pensées de blasphème ou de désespoir, mais des élans de reconnaissance et des aspirations à la vertu.

Ce que le rayonnement de la foi et de la pureté a commencé, la bonté l'achèvera. Pauvres gens ! La vie a été plutôt dure pour eux ; ils n'ont pas connu les soins délicats. Le malheur a aigri leur cœur où l'envie a jeté son fiel amer. Mais ils vous voient, vous, petite sœur blanche ; ils sauront bientôt qu'il ne tenait qu'à vous d'avoir à souhait ce qu'ils envient et vous avez tout laissé pour vous faire leur servante, leur consolatrice. Quelqu'un d'eux dira peut être comme ce brave homme qui était tout retourné par le dévouement de sa garde-malade : « Ma Sœur, vous êtes donc le bon Dieu ! » Non, mais son envoyée et l'image de sa bonté parmi les hommes.

Jeanne d'Arc était gracieuse, simple, souriante, enjouée et spirituelle dans ses réparties. Il ne faut pas à la petite dominicaine une piété à l'aspect sévère, rien de guindé, de contraint, mais l'air naturel, aimable, attirant. Elle ne va aux hommes que pour les gagner. Jeanne voulait rendre la France au roi Jésus, la garde-malade lui rendra des âmes qui étaient perdues.

Mes chères Sœurs, c'est en vous et en celles qui comprendront comme vous leur rôle de « messages de Dieu » que nous espérons pour la restauration du règne de Dieu dans notre cher pays. Travaillez et Dieu travaillera.

Ma chère Enfant, vous avez fait votre apprentissage ; je souhaite que, devenue une heureuse novice sous le nom qu'on vous enviera de sœur Jeanne d'Arc, vous soyez fidèle à votre vocation.

C'est avec une douleur bien naturelle que les vôtres vous ont vue quitter la maison paternelle. Vous étiez la joie de votre excellent père dont je connais le cœur fort et tendre. Votre mère a fait généreusement son sacrifice pour Dieu. Vos frères auront en vous un ange gardien qui les protégera de loin. Vous serez donc aussi le « message de Dieu » pour votre famille, et je ne crains pas de vous dire au nom du Roi du ciel : « Va ! va ! fille de Dieu, je serai à ton aide ».

A l'école Sainte-Croix : M^{sr} Gouraud, évêque de Vannes.

Pendant que l'on priait Jeanne d'Arc dans les couvents, on la priait également dans les collèges. L'école Sainte-Croix eut l'honneur de la visite de M^{sr} Gouraud, évêque de Vannes ; et le pensionnat Saint-Euverte fut visité par M^{sr} Eyssautier, évêque de la Rochelle. Il y a quelques années, ces deux évêques vivaient encore au milieu de la jeunesse, le premier à l'externat des Enfants-Nantais, le second à l'institution de Pons. Ils étaient tous les deux d'excellents supérieurs : il était tout naturel que Pie X les élevât à l'honneur de l'épiscopat. M^{sr} l'évêque d'Orléans, qui voulait que les élèves de nos deux collèges catholiques de la ville eussent leur part dans la glorification de Jeanne d'Arc, ne pouvait confier à des cœurs plus dévoués à la jeunesse

M^{sr} Gouraud, évêque de Vannes.

le soin de lui rappeler, chez nous, quel bel idéal et quelle vaillance la sainte Libératrice de la France vient lui prêcher aujourd'hui.

Les élèves de l'école Sainte-Croix ne purent recevoir M^{sr} Gouraud dans leur chapelle. Depuis le 13 décembre 1906, ils en ont été chassés par la loi ; comme tant d'autres sanctuaires où depuis tant d'années les élèves des petits séminaires apprenaient à connaître et aimer Jésus-Christ, elle a été déclarée bien de séquestre et il est interdit à Dieu d'y rentrer avec ses enfants. C'est dans l'église Notre-Dame-de-Recouvrance, où la piété orléanaise aime à prier saint Joseph, qu'ils se sont réfugiés pour leurs exercices religieux¹ :

1. Depuis que ces lignes sont écrites, on a aménagé dans l'école Sainte-Croix une salle qui sert de chapelle.

c'est là que M^{sr} l'évêque de Vannes leur adressa la belle allocution que nous sommes heureux de reproduire.

MES CHERS ENFANTS,

En organisant la réunion de ce matin, votre évêque, qui a toutes les délicatesses du cœur, comme il a toutes les sages industries du zèle le plus ardent, a voulu donner à sa chère maison de Sainte-Croix sa part dans les fêtes qui vont immortaliser la ville d'Orléans; mais je le soupçonne d'avoir voulu, en me choisissant pour présider cette cérémonie, faire plaisir à un évêque qui, pendant vingt-cinq ans, a mis toute sa vie au service de la jeunesse. Il lui a suffi d'évoquer ce souvenir chez moi, pour que je saisisse avec empressement cette occasion de venir au milieu des jeunes, que j'aime toujours et que je retrouve chez vous les mêmes qu'autrefois.

L'expérience m'a appris que, pour se faire écouter des jeunes, il faut surtout leur parler de jeunesse et d'avenir : c'est-à-dire leur rappeler ce qu'ils sont et ce qu'ils seront.

Mais ce n'est pas moi qui doit vous le dire ce matin, mes chers enfants, c'est Jeanne la Bienheureuse. Qui fut jamais plus digne de parler aux jeunes que l'héroïque enfant de dix-neuf ans que l'Église vient de couronner? Qui fut jamais plus digne de leur être proposé comme modèle?

Jeanne d'Arc prêche, en effet, à la jeunesse de nos jours deux choses qui lui manquent trop souvent, deux choses qui lui sont nécessaires pour être glorieuse, deux choses qui font l'âme française, deux choses qui firent l'âme de Jeanne d'Arc : l'idéal et la vaillance.

I

L'idéal! Oui, il faut à la jeunesse de l'idéal. Il lui faut des idées qui la fassent sortir du terre-à-terre de la vie présente, des idées qui l'enlèvent au monde sensible. L'idéal, c'est la conception de quelque chose qui est au-dessus de nous, de quelque chose qui sera après nous, de quelque chose qui n'est pas nous.

Trop souvent la jeunesse manque d'idéal : elle s'enferme dans la vie présente, vit au jour le jour, uniquement préoccupée de ses aises et de ses plaisirs. Si elle pense à l'avenir, elle le limite à quelques années; si elle se préoccupe d'agir, elle n'y voit que le profit ou la satisfaction qui lui en reviendront; elle s'enferme dans un cercle dont elle est à la fois le centre et le rayon.

Étonnez-vous qu'elle ne donne rien à l'Église, ni à la patrie, ni aux lettres, ni aux sciences. Pour produire en faveur de ces grandes causes, il faudrait au moins y penser, il faudrait sortir de soi, il faudrait s'emplir l'esprit de ces idées. Toute une portion de notre jeunesse n'y songe pas.

Vous n'êtes pas de celle-là, mes chers enfants. Votre éducation tout entière tend à vous communiquer un idéal, et l'idéal le plus sublime.

Jamais vous n'avez dû en être plus convaincus qu'à cette heure où l'Église exalte l'âme la plus remplie d'idéal que le monde ait jamais vue.

Qu'elle est délicieuse à contempler, cette âme d'enfant, dont on est tenté de se demander si elle est un ange ou une créature humaine ! Du jour où ses Voix lui ont dit la grande détresse qui règne au pays de France, une idée hante sa pensée. Elle ne s'enfoncé pas, comme tant d'autres l'eussent fait, dans un égoïsme tranquille. Elle souffre avec ceux qui souffrent, elle pleure avec ceux qui pleurent...

Lorsqu'une âme s'est ouverte à l'idéal, celui-ci s'y développe et s'y épanouit comme une fleur. Jeanne n'a pas un instant fermé l'oreille à ses Voix, voilà pourquoi plus elle avance en âge, plus l'idéal se précise à son esprit. C'est la France avec ses malheurs qui la frappe tout d'abord, l'idée d'aller à son secours suit immédiatement. Comment cela se ferait-il ? il y a tant d'obstacles ! Plus elle y pensera, plus sa mission se précisera, non seulement dans l'emploi des moyens, mais dans son objet immédiat et divin.

Jeanne ne s'arrête pas à la pensée d'un pays qui souffre, elle voit plus loin. Ce pays souffre, pourquoi ? parce qu'il doit être à Jésus-Christ, le roi des nations. La France souffre parce qu'elle est la Fille aînée de l'Église, et que Jésus-Christ n'y a plus la place qui lui appartient. Pour sauver ce pays, il ne suffit pas de l'arracher aux mains extérieures qui l'affligent, il faut le rendre à Jésus-Christ son vrai roi. Vous le savez mieux que moi, ce fut la vraie mission de Jeanne d'Arc, ce fut l'idéal de sa vie.

Oh ! jeunes gens, nous nous plaçons à espérer que la Béatification de Jeanne d'Arc sera pour notre France l'aurore de sa résurrection. Mais n'oublions pas que rien ne sera fait de sérieux dans ce sens, si on ne lui rend pas comme roi Jésus-Christ. Jeunes gens, voilà l'idéal que vous propose Jeanne, l'idéal que vous devez travailler à réaliser. Que ce soit le but de tous vos efforts : *Instaurare omnia in Christo*.

II

On s'étonne parfois qu'il n'y ait pas plus d'idéal au cœur de certains jeunes gens, surtout chez ceux qui ont reçu une éducation chrétienne.

Trop souvent c'est la mollesse qui le tue. Le grand ennemi de l'idéal, c'est le manque de courage : l'idéal réclamant une conformité de toute la vie, il faut être vaillant pour lui rester fidèle. De là vient que tant de jeunes gens ont l'air d'avoir un idéal, et vivent en réalité comme n'en ayant pas. Ils ont bien reçu une éducation choisie, ils semblent bien en avoir emporté une riche provision de nobles idées et de sublimes projets. Vous les verrez, au besoin, s'enrôler dans toutes les ligues. S'il ne s'agit que d'aller à la parade, ils seront au premier rang. Mais s'il faut se dé-



Chapelle de l'ancien petit séminaire de Sainte-Croix.

vouer, travailler, se sacrifier, s'il faut même se gêner, combien disparaissent ! Demandez-leur de sacrifier une partie de plaisir pour une œuvre qui réclame leur concours, demandez-leur de se priver de quelques instants de sommeil, demandez-leur de ne plus fréquenter telle ou telle réunion, où n'est pas la place de jeunes gens vraiment chrétiens, ils n'en ont pas le courage.

Demandez-leur de vivre conformément à leur idéal, ils n'osent pas.....

Jeunes gens, allez prendre des leçons de courage près de Jeanne d'Arc. Vous la verrez, l'héroïque enfant, une fois qu'elle aura la conviction de la vérité de sa mission, s'imposer toutes sortes de sacrifices pour y rester

fidèle : sacrifices de sa jeunesse, de sa famille, de ses habitudes de vie douce et tranquille. La pensée de ces épreuves suffirait à faire frémir quiconque songe à ce que dut endurer cette enfant de dix-sept ans transformée tout d'un coup en chef de guerre.

Jeanne y ajoute les austérités de la vie la plus mortifiée. Elle achète toutes ses victoires par des pénitences, ne buvant que de l'eau et jeûnant plusieurs fois par semaine.

Elle couronne le tout par le martyre.

Le martyre de Jeanne nous offre ceci de particulier que la Bienheureuse n'eut pas à être, comme les autres martyrs, témoin de la foi, elle n'eut pas à choisir entre la mort et l'abjuration du christianisme, mais elle eut à choisir entre la mort et le renoncement à son idéal. Si elle avait voulu répudier sa mission, dire que ses Voix l'avaient trompée, elle eût échappé à la mort. Mais, modèle héroïque de l'âme qui a vu le bien à réaliser et qui lui reste fidèle, elle affronte le bûcher, en disant : « Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait par révélation et commandement de Dieu : cela, je le soutiendrai jusqu'à la mort. » Elle meurt en s'écriant : « Non, non, mes Voix ne m'ont pas trompée; ma mission était de Dieu. — Jésus, Jésus, Jésus! »

Jésus! pourquoi ce mot tombe-t-il trois fois des lèvres de Jeanne expirante? parce que c'est Jésus qui a suscité Jeanne, parce que c'est Jésus qui a été son idéal, parce que c'est Jésus qui a été toute sa force. C'est en Jésus, en effet, qu'il faut chercher l'explication de toute la vie de Jeanne d'Arc.

C'est en Jésus aussi, mes chers enfants, qu'il faut édifier la vôtre. Jésus doit être votre idéal et votre force.

Vous savez où on le trouve, ce Jésus; dans la sainte Eucharistie que vous allez recevoir tout à l'heure. C'est là que Jeanne venait renouveler ses forces, au temps où elle guerroyait; c'est de ne l'avoir plus qu'elle souffrit surtout dans sa prison. Jeunes gens, ne l'oubliez jamais, c'est le Dieu qui renouvelle et qui réjouit la jeunesse, en lui donnant un idéal et des forces.

Au pensionnat Saint-Euverte : M^{SR} Eyssautier, évêque de la Rochelle.

Les élèves du pensionnat Saint-Euverte, plus heureux que ceux de l'école Sainte-Croix, purent recevoir M^{SR} l'évêque de la Rochelle dans la vieille et belle église qui leur sert de chapelle. M^{SR} Eyssautier leur parla de la vocation de Jeanne d'Arc et leur montra comment elle apprit la volonté de Dieu sur elle et comment elle répon-

dit à cet appel : admirable modèle pour la jeunesse chrétienne, à l'âge où elle doit se demander : Que ferai-je de ma vie ? Savoir et vouloir la volonté de Dieu, tout est là.

MES BIEN CHIERS ENFANTS,

Dans ce concert de louanges, où tant de voix d'évêques retentissent pour célébrer notre Bienheureuse Jeanne, combien j'apprécie et j'aime la part offerte à mon humble parole !



M^{gr} Eyssautier, évêque de la Rochelle.

Parler de Jeanne, sous les voûtes de cette illustre église, bâtie en mémoire d'un grand pontife, dont le nom évoque les origines chrétiennes d'Orléans et aux restes duquel les pontifes, ses successeurs, sont venus traditionnellement demander comme une seconde consécration ;

Parler de Jeanne à ce groupe frémissant de jeunes, qui grandissent ici, espoir de la cité et de la patrie ;

Parler de Jeanne, dont la vie tout entière ne fut qu'une rayonnante jeunesse, moissonnée dans la fleur de ses dix-neuf ans ;

Quel honneur et quelle joie pour un évêque, ancien éducateur, qui a gardé, qui garde le culte des âmes d'enfants !

Il vous entretiendra donc et de Jeanne et de vous, heureux si vous sentez qu'en passant, il se penche vers vous avec amitié et désire vous faire un peu de bien.

Au rebours des panégyriques ordinaires, vous me permettrez d'oublier, un instant, la guerrière improvisée et inspirée, qui rendit la France à elle-même et au monde en quelques coups d'épée.

Jeanne, à cheval et en armes, entraînant sous les plis de son étendard capitaines et soldats dans un tourbillon de vaillance et de gloire !

Jeanne, debout dans la cathédrale de Reims, témoin du sacre de

Charles VII, du relèvement de la monarchie et de la nationalité française, après en avoir été l'ouvrière!

Quelle vision!

Mais ceci, c'est le miracle. C'est le Ciel, descendant pour se mêler à l'histoire humaine. C'est le Christ, accomplissant les plus grandes choses avec le néant de sa frêle servante, et, selon le mot original d'un de nos rois, se montrant « bon Français ».

A travers le miracle, il me plairait de vous dévoiler l'âme libre de cette enfant, que le miracle ne détruit pas; oui, l'âme libre de cette enfant, aux prises avec les mêmes difficultés intérieures que vous, en face d'une vocation qu'il faut savoir et qu'il faut vivre.

Cette Jeanne intime est moins connue, parce que moins brillante et donc moins remarquée. Elle est seule accessible à notre imitation. C'est elle que l'Église a béatifiée.

Enfants et jeunes gens, vous êtes à l'âge des rêves d'or, de l'élan vers l'inconnu pressenti, de l'idéal entrevu, des séduisantes illusions, des ardeurs bouillonnantes et des prompts défaillances. En marche vers le mystère de l'avenir, qui vous attire, mais vous déconcerte, vous sentez tressaillir des forces et des faiblesses, qui se livrent au fond de vos cœurs de redoutables luttes.

Vous êtes à l'âge de la vocation. La question se pose : Que ferez-vous de votre vie ?

Dans une vocation, il y a la part de Dieu et la part de l'homme. Dieu appelle. L'homme doit répondre : Présent. Or, répondre cela, chère jeunesse de Sainte-Euverte, c'est savoir et vouloir la volonté de Dieu sur vous.

Savoir et vouloir. Que l'exemple de Jeanne vous en apprenne le secret.

I. — *Savoir*

La pastourelle de Domremy, dès l'âge de treize ans, dans le jardin de son père, entendit les Voix et vit les apparitions. Les Voix disaient : « Jeannette, sois bonne et pieuse. Aime Dieu et fréquente l'Église. »

Sur ce fond de vocation, commun à tous, bientôt se dessinèrent les lignes de sa vocation spéciale : « Il y a grande pitié au royaume de France... Va, va, fille de Dieu, va... C'est par toi seule que viendra le salut. » Ainsi disaient les Voix. Mais, quand elle songeait où il lui fallait aller, la pauvre enfant regardait sa douce vallée, sa maison, ses parents, sa petite église où tant elle avait prié, son travail familial. Cette étrange

et sublime mission la troublait. Elle avait peur de sa vocation. Elle se débattait sous l'étreinte du surnaturel, qui la pressait et la pressait encore, sans la forcer. « Va, va, répétaient les Voix. — Pour coudre et pour filer, répond-elle, je ne crains aucune femme, même à Rouen... mais je suis une pauvre fille, je ne sais pas monter à cheval ni faire la guerre. — Va, va, reprenaient les Voix. Dieu t'aidera. »

Elle hésite trois ans, ne s'ouvrant à personne qu'à son confesseur de l'appel divin. Elle réfléchit. Elle prie. Enfin, l'hésitation de la volonté personnelle cesse. La volonté de Dieu se déploie, claire, évidente, éclatante, victorieuse.

Écoutez plutôt. « Il y a une fille, entre Coussey et Vaucouleurs, qui, avant un an, fera sacrer le roi de France. » — « Je ne sais ni A ni B. Je viens de la part du roi des Cieux, pour faire lever le siège d'Orléans et conduire le roi à Reims, où il sera couronné et sacré. » Elle dira plus tard au duc de Bourgogne, et c'est le point capital de sa mission : « Je vous fais savoir de la part du roi du Ciel, mon droiturier et souverain Seigneur..., que vous ne gagnerez point de batailles à l'encontre des loyaux Français et que tous ceux qui font la guerre au dit saint royaume de France font la guerre au roi Jésus. »

Oui, voilà bien sa mission : sauver la patrie dans cette confusion de deux trônes et de deux peuples ; obtenir, selon le mot de votre évêque, que « l'Angleterre reste l'Angleterre et que la France reste la France » ; empêcher qu'à l'heure de la prochaine tourmente religieuse, la Fille aînée du Christ, entraînée dans l'hérésie et le schisme par la folie de la royauté anglaise, ne renie les *gestes de Dieu*, dont elle fut et demeure l'instrument.

Promener la victoire le long de nos plaines, d'Orléans à Paris, sacrer le roi, consolider la monarchie, ne voyez là que des moyens imposés par les contingences d'alors. On se tromperait, si l'on réduisait cette intervention providentielle aux proportions d'une entreprise politique. Ce que Jeanne fut appelée à réaliser éclate dans cette sommation : « Roi d'Angleterre, rendez la France, que vous avez prise sans droit ».

La vocation de Jeanne, ainsi mise au point par Jeanne elle-même, revêt son vrai sens et s'identifie avec la vocation de la France.

Mais les notions les plus nettes risquent toujours de s'obnubiler. Il est des moments noirs où l'on craint de s'être mépris. Les angoisses du doute nous torturent à nouveau. Il faut reconquérir péniblement la clarté que l'on croyait décisive.

Jeanne, toute bonne et loyale, fut inquiète devant les revers. Où finissait sa mission?... Elle fut embarrassée par ses juges. On abusa de sa droiture. On lui prêta des désaveux. On faussa ses réponses. Et,

comme elle écartait la plupart des objections par des répliques pleines d'entrain et d'humour, jaillissant de son esprit gaulois et plébéien, on la tourmenta sur un article du dogme. Elle en avait souvent appelé à Dieu. On prétendit qu'elle ne se soumettait pas à l'Église et au Pape. Peu versée dans les précisions théologiques, elle sembla, un instant, donner raison à ces raisonneurs. Mais, dès que lui fut expliquée la portée des questions, elle se répandit en déclarations lumineuses. S'adressant à l'évêque de Beauvais, l'ambitieux, le fourbe, le vendu, séparé de l'Église et de la France : « Je ne veux pas dire, s'écria-t-elle, que je me soumetts à votre jugement, parce que vous êtes mon ennemi capital. »

Puis, dégageant de toute équivoque le dogme pur et simple : « Je crois en l'Église. Je m'en rapporte à Dieu et à notre Très Saint-Père le Pape. Menez-moi vers lui. Que tout ce que j'ai dit soit envoyé à Rome et remis au Souverain Pontife, auquel, et à Dieu premier, je me rapporte. »

Vous, mes enfants, ne vous jetez pas à l'aventure dans la vie. Vous aurez vos voix : chacun a les siennes. Prenez garde. Il en est qui viennent d'en bas et qui sonnent faux ; écoutez les voix d'en-haut. Sachez ce que Dieu vous demande. Or Dieu vous demande d'être chrétiens d'abord : c'est la vocation de la France ; la politique et le reste ne doivent venir que bien loin après.

Votre rôle spécial dépendra de vos aptitudes, de vos goûts, de votre famille, des circonstances. Si l'horizon s'assombrit, si les principes s'obscurcissent, si les intelligences les plus avisées et les plus fermes chancellent, si vous rencontrez partout, comme aujourd'hui, des sophismes, une législation tracassière, la défaveur, la suspicion, la délation, si vous ne discernerez plus votre chemin sous les pièges tendus par la loi de Séparation, tournez-vous du côté de Rome. Ce n'est pas la voix de l'étranger qui vous parlera, c'est la voix du Christ. Soyez prêtres, si Dieu vous honore en vous appelant à ce dur et divin métier ; soyez soldats, ingénieurs, avocats, médecins, commerçants, industriels, agriculteurs, fonctionnaires, si vous le préférez ; vous avez le droit de choisir ; mais que vos actes tendent à refaire un pays chrétien. Oui, que vos actes clament très haut à ceux qui méconnaissent son histoire et sa mission : « C'est vous l'étranger. Rendez la France, que vous avez prise sans droit. »

II. — *Vouloir*

C'est ce qui manque le plus, dit-on, à la génération présente. Or, pour obéir à une vocation, il ne faut pas seulement une résolution d'ensemble ;

il faut un courage d'infini détail, contre des passions toujours mobilisées, qui se mettent en travers de nos meilleurs desseins, et contre les épreuves inévitables.

Jeanne veut à tout prix rester une bonne chrétienne. « J'aimerais mieux mourir, déclare-t-elle, que de rien faire que je connusse être péché ou contre la volonté de Dieu. Dieu me garde de faire ou d'avoir jamais fait œuvre qui charge mon âme ! Je m'attends de tout à Dieu, mon Créateur, et je l'aime de tout mon cœur. » Et, jusqu'au bout, elle proteste contre les accusations par ce cri de l'innocence : « Je suis bonne chrétienne. »

Pour préserver sa résolution générale contre les surprises de la faiblesse et les occasions, elle assiste à la messe, chaque jour, sauf les cas



Le boulevard et l'église Saint-Euverte.

d'impossibilité, se confesse et communie fréquemment. Elle n'ignore point qu'elle ne peut rien sans la grâce et que sa force vient de Dieu, comme sa mission.

Armée du vœu de virginité, qui lui commande une perpétuelle vigilance, protégée par son vêtement militaire, elle traverse, intacte et fière, la licence des camps, inspirant le respect et se servant de son prestige pour combattre impitoyablement dans l'armée le blasphème et l'immoralité. A ceux qui accouraient pour s'enrôler, elle demandait : « Vous êtes-vous confessés ? avez-vous communiqué ? car, ajoutait-elle, c'est le péché qui fait perdre les batailles ».

Une fois sûre de sa spéciale et extraordinaire vocation, entendez-la s'exprimer en un verbe de feu : « J'irai, dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux. » — « Partons, plutôt maintenant que demain, plutôt demain qu'après. » Et ce sont des sommations à l'ennemi de la part du roi du Ciel ; c'est la fougue des assauts ; ce sont les harangues qui recon-

fortent le soldat et respirent, avec le mépris du danger, la certitude de la victoire : « En avant ! En avant ! tout est vôtre. » — « Quand même ils seraient pendus aux nues, nous les aurons. » Ce qu'il y a de plus parfait, c'est que son vaillant courage n'est jamais emporté ni cruel. Elle ne verse point le sang, et, quand un ennemi tombe mortellement frappé, elle descend de cheval pour l'assister.

Mais, dans le détail, quelles déroutantes complications ! Elle se heurte au découragement universel, aux divisions, aux intrigues, au désordre des troupes, à la mollesse du roi, qu'il faut en quelque sorte sauver malgré lui. Nous retrouvons les effrois, la sensibilité, les larmes de l'enfant. Elle pleure, quand on l'insulte, quand elle est blessée, quand on blasphème. Elle pleure, en invoquant ses Voix, quand on repousse ses avis. Elle est parfois ballottée entre des décisions contraires. Prisonnière, trahie, abandonnée, livrée à des juges pires que des boureaux, justement alarmée pour sa pudeur, elle passe par d'horribles souffrances.

Enfin, elle éprouve devant la mort tous les frissons de la frayeur humaine : « Oh ! Oh ! soupirait-elle, j'aimerais mieux être décapitée sept fois que d'être ainsi brûlée ! » Puis, se ressaisissant, elle communie dans sa prison, au matin du supplice. « Où serai-je ce soir ? Avec la grâce de Dieu, je serai en Paradis. » Quand les flammes montent, elle redit ce nom de victoire : « Jésus ! Jésus ! » Son dernier soupir s'exhale avec cet acte de foi et d'intrépide persévérance : « Non, mes Voix ne m'ont pas trompée, mes Voix étaient de Dieu. »

Vous, enfants et jeunes gens, pour demeurer chrétiens, défendez-vous contre les séductions du siècle. Le plaisir, l'argent, les honneurs ? Vanité. Plus haut ! Traversez, sans courber la tête, ni salir votre cœur, cette atmosphère de voluptés et de cupidités viles, de bassesse rampante, de fangeuses convoitises. Plus haut ! Malgré les courants d'opinion, ne craignez pas plus tard d'aller à la messe, de vous confesser et de communier. Soyez fidèles à la chasteté, gardienne du talent, de la robustesse et des sentiments généreux. Gardez-vous pour la tâche familiale dans la sainteté du foyer, si Dieu ne vous convie pas aux virginales sublimités du sacerdoce. Occupez-vous sans trêve, quand vous serez parvenus à la taille d'hommes, d'améliorer la condition et l'esprit des travailleurs. Soyez chrétiens. Soyez apôtres.

Je serais surpris, si les événements d'ici-bas ne vous arrachaient pas quelquefois des larmes. Il peut y avoir, il y a de durs moments, où l'on voit se fermer une carrière, où l'on est voué à l'impopularité, où l'on est frappé d'ostracisme, parce que l'on est du parti de Dieu. Il peut y avoir, il y a de durs moments, où la conscience est placée entre le pain de chaque jour et le devoir chrétien, entre la loi divine et les lois

humaines. Quelles que soient les âpretés et les injustices, les duretés apparentes et les disgrâces de la vertu, n'ayez pas peur. S'il survient une défaillance, relevez-vous par les sacrements. Et, quand se présentera la mort, regardez le ciel !

En terminant, je suis pris de scrupule. Aurais-je diminué Jeanne à vos yeux ? Non, je ne l'ai point rapetissée, mais puissé-je vous avoir élevés en la rapprochant de vous ! Je n'ai point dénaturé son histoire, ni terni sa beauté, en décrivant ses luttes. O Jeanne, « étonnant mélange, disait le cardinal Thomas, d'infirmité et de force, de timidité et d'héroïsme, où l'on croit voir la main de Dieu dans la faible main d'un enfant », enveloppez de votre virginal sourire et bénissez cette maison. Imprimez à sa prospérité un essor de plus en plus puissant. Que, sous des maîtres éclairés et dévoués, s'épanouisse toujours plus belle cette belle jeunesse de Saint-Euverte ! Qu'elle se forme à votre image. Et que tous les enfants de France, échappant au vautour sectaire, puissent librement apprendre et remplir, pour le bonheur de l'Église et de la patrie, leur vocation de Français et de chrétiens !

*A la Cathédrale : M^{sr} l'évêque d'Orléans. — A Saint-Paterne :
M^{sr} Belmont, évêque de Clermont.*

Les paroissiens de Saint-Paterne et ceux de la cathédrale avaient été spécialement invités à communier, ceux-ci à la messe qui devait être dite par M^{sr} Germain, archevêque de Toulouse, ceux-là à la messe qui fut dite par M^{sr} Belmont, évêque de Clermont.

M^{sr} Germain ne put assister à nos fêtes et M^{sr} Touchet dit la messe à sa place. Avant la communion, il évoqua le souvenir de Jeanne d'Arc qui vint prier dans cette cathédrale de Sainte-Croix pour le salut d'Orléans et celui de la patrie.

Ces murailles, dit-il, au moins dans la partie absidale, ont tressailli des cris d'allégresse de nos pères au soir de Saint-Loup peut-être, certainement au soir des Tourelles.

Elles ont entendu le chant des premiers *Te Deum*, après les longs et cruels *Miserere* de la guerre de Cent ans.

La France, ici, s'est reprise à sa vie nationale et à de longs espoirs. Sur Orléans a lui, pour la deuxième fois depuis saint Aignan, l'arc-en-ciel annonçant de beaux lendemains.

Ici, Orléans s'est senti, pour la deuxième fois, le cœur de la patrie.

Priez, prions pour cette France qu'aucun désastre ne peut détruire.

Priez, prions pour cette ville dont les destins semblent si étroitement liés aux relèvements inespérés de la France.

A Saint-Paterne, M^{sr} Belmont rappela comment Jeanne d'Arc avait puisé dans le culte de l'Eucharistie la force d'accomplir sa mission et il exhorta les nombreux fidèles qui l'écoutaient à imiter la sainte Libératrice. A défaut du texte complet de l'allocution qu'il prononça, en voici du moins un exact résumé.

Si la ville d'Orléans mérite d'être louée de sa fidélité à conserver et à fêter le souvenir de sa Libératrice, si ses évêques ont droit à la reconnaissance de l'Église et de la France pour leur zèle à montrer dans les vertus

de cette merveilleuse héroïne le secret de sa prodigieuse puissance, l'empressement des fidèles de Saint-Paterne à mettre, ce matin, le sceau surnaturel à la fête de leur cité par leur participation aux saints mystères, est une touchante affirmation de leur exacte intelligence du véritable principe de l'efficacité de la mission de Jeanne pour le salut de la France.

C'est au pied de l'autel de l'église de Domremy que, par des prières pleines de foi à Jésus-Christ présent dans l'Eucharistie, elle obtint de Dieu la grâce qui fait les saints, et la faveur d'être choisie pour remplir un rôle unique dans l'histoire, celui d'arracher la France à la domination étrangère. C'est dans ses visites au Saint-Sacrement, au sanctuaire de toutes les églises sur son passage, de Vaucouleurs à Chinon, qu'elle



M^{sr} Belmont, évêque de Clermont.

obtint pour ce périlleux voyage lumière et protection; et chacun des jours de sa prodigieuse campagne, c'est au sacrifice de la messe, dans la sainte communion, qu'elle puisa non seulement pour elle-même la force et la lumière, mais aussi pour ses soldats démoralisés la foi en sa parole qui, du désordre et de l'abattement, devait les conduire à la victoire.

C'est ainsi au pied des autels, dans l'adoration de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, que doivent, comme elle, se prosterner ceux qu'émeut, comme elle, la grande pitié qui règne de nouveau au pays de France.

Cette grande pitié, au temps de Jeanne, consistait en ce que la France ne s'appartenait pas à elle-même, parce que ses fils étaient divisés; aujourd'hui, elle consiste en ce que, par l'effet de nouvelles divisions, elle est soustraite à l'obéissance à Dieu, l'auteur de sa civilisation, l'inspirateur de son aimable génie; Dieu est banni de ses institutions, des âmes de ses enfants, et le désordre règne partout.

A ceux donc qui aiment Dieu et la France, à ceux qui comprennent que notre cher pays cesserait d'être le modèle de toute civilisation si Dieu cessait d'y régner, à ceux-là il appartient de ne rien négliger pour rendre à Dieu sa place dans tous les cœurs français.

Aux parents, surtout, d'imiter ceux de Jeanne d'Arc en apprenant à leurs enfants, dès le premier éveil de leur raison, à prier et adorer Dieu, leur créateur et leur père, à obéir toujours à la voix de leur conscience, voix qui est la sienne, à avoir horreur du péché, à être toujours obéissants et dévoués pour leurs parents, charitables et indulgents pour le prochain.

A toutes les âmes chrétiennes de multiplier les inventions de la charité pour suppléer, par la presse sous toutes ses formes, par l'école libre, par leur action personnelle dans les œuvres diverses, à la misère morale qui, pour un nombre immense d'âmes, résulte de l'absence d'éducation chrétienne, et, par suite, de la connaissance de Dieu et de sa loi.

A tous les Français de comprendre que Jésus-Christ seul par son exemple, sa doctrine et sa grâce, leur apprendra à s'aimer les uns les autres, à ne connaître parmi eux aucun ennemi; et, pour cela, d'imiter les fidèles de Saint-Paterne en lui demandant, dans l'Eucharistie, le secours grâce auquel ils sauveront la France des maux qui la désolent.

VI

LA MESSE ET LES VÊPRES PONTIFICALES. — PLAIN-CHANT ET MUSIQUE. —
DISCOURS DE M^{sr} DADOLLE, ÉVÊQUE DE DIJON.

La piété des fidèles, après les heures intimes passées au banquet eucharistique, se manifesta ce jour-là par un magnifique concert de louanges et de prières à l'adresse de la Bienheureuse. A la messe pontificale célébrée par M^{sr} Fuzet, archevêque de Rouen, et aux vêpres solennelles que présida M^{sr} Blenck, archevêque de la Nouvelle-Orléans, la cathédrale fut remplie d'une foule recueillie dans les grands souvenirs que tout lui remettait sous les yeux : la statue de Jeanne, les principales scènes de sa vie, les chants qui l'honoraient et le discours qui la célébrait.

Il est impossible, même à un incroyant, d'assister à un grand office catholique un jour de Noël ou de Pâques, sans se sentir ému par la magnificence du culte, l'harmonie des chants et cette grande voix de la prière qui monte vers Dieu : quelles émotions n'ont pas ressenties les milliers de fidèles orléanais en assistant à la pompe religieuse qui glorifiait leur Libératrice ! Pendant que se déroulait le bel ordre liturgique de l'office pontifical, en présence de plus de quarante évêques groupés au pied de l'autel, un chœur de plus de cinq cents voix, auquel le maître de chapelle de Sainte-Croix, M. le chanoine Laurent, communiquait l'âme et le mouvement, exécuta la célèbre messe en ré de Rinck. « Jamais,



M^{sr} Dadolle, évêque de Dijon.

écrit M^{sr} Touchet, elle ne mérita mieux son titre de messe « admirable » ; jamais ne purent être mieux rendues les supplications de son *Kyrie*, les cris de triomphe de son *Gloria*, les affirmations prodigieusement sonores de son *Sanctus* ; les adorations et les compassions de son *Agnus Dei*. Toutefois ce qui impressionna plus encore, s'il est possible, ce furent les unissons : l'*Introït*, l'*Alleluia*, le *Credo*, la Communion ; et si, entre tant de beautés, il me fallait choisir, j'indiquerais le court verset, espèce d'acclamation liturgique, dite par les soprani : « *Specie tuâ et pulchritudine tua intende, prospere procede et regna* : dans la splendeur, dans la beauté, ô Jeanne, ô vierge du Seigneur, dans la félicité, marche, triomphe, règne. » En écoutant, nous sentîmes les larmes nous monter aux yeux. Nous avons mieux compris pourquoi nos livres saints et nos mystiques supposent que le chant, quelle qu'en soit la nature, est une des jouissances du Paradis ¹. »

Le panégyrique fut prononcé après les vêpres par M^{sr} Dadolle, évêque de Dijon. Après avoir montré que Jeanne est Bienheureuse parce qu'elle fut une admirable « fille de Dieu » à toutes les heures de sa courte et sainte vie, l'éminent orateur se demanda pourquoi c'est hier seulement qu'elle fut proclamée Bienheureuse par l'Église ; et il répondit que Jeanne Bienheureuse vient à son heure pour confondre le naturalisme et guérir la « grande pitié » qui est en France.

Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.
Voici que, désormais, toutes les générations me
proclameront bienheureuse.

(Cant. *Magnificat*.)

MESSEIGNEURS,
MES FRÈRES,

Il ne sera point, je l'espère, jugé téméraire que j'aie emprunté, pour en faire l'application à Jeanne d'Arc la bienheureuse, le prophétique

1. Programmé des chants exécutés le 7 mai :

A la grand'messe. — Entrée solennelle : *Prélude de la Messe à la mémoire de Jeanne d'Arc* (GOUNOD) ; Introït : *Dilexisti justitiam* (du commun des Vierges) ; Célèbre Messe en ré (J.-C.-H. RINCK) ; A l'offertoire : Grand chœur extrait de *Rédemption* (GOUNOD) ; Sortie par le grand orgue : Final (LEMMENS).

Aux vêpres. — Psaumes à deux chœurs ; *Magnificat* (faux-hourdon).

Au salut solennel. — *O salutaris*, baryton solo et chœur, avec violon, orgue et harpes (E. MAGNIN) ; *Ave Maria*, extrait des *Triumphes de Jeanne d'Arc* (A. JOSSBT) ; *Tantum ergo*, choral à quatre voix (J.-S. BACH) ; *Laudate*, grand chœur à six voix (MARCEL LAURENT) ; Sortie, grand orgue : *Toccata* (Th. DUBOIS).

verset de l'hymne que chanta la divine Vierge, au moment où elle prit conscience du poème qui allait se dérouler par les nouveaux temps et dont elle portait alors dans son sein l'abrégé vivant.

C'est que, tout entier, le *Magnificat*, sur les lèvres de Jeanne, rend de si justes sons !

Respexit humilitatem ancillæ suæ : vous entendez la formule de sa vocation. Le Seigneur, une nouvelle fois, s'est penché bas, très bas, pour trouver l'instrument de ses miséricordes.

Fecit mihi magna qui potens est : cet instrument, il l'a comblé de ses dons, il en a fait un joyau à la beauté duquel se reconnaît l'ouvrier et sa puissance. Puis, son propre bras opérant par la faiblesse d'une enfant, l'on a vu s'opérer des prouesses inouïes : *fecit potentiam in brachio suo* : la dispersion des superbes, l'exaltation des humbles, et la France, l'Israël de l'ère chrétienne, ramenée à sa mission providentielle : *suscepit Israel puerum suum, recordatus misericordiæ suæ* : car il y avait d'antiques promesses, faites à nos pères ; le Seigneur s'en est souvenu en suscitant Jeanne, *sicut locutus est ad patres nostros*.

Et voilà comme les strophes du plus fameux cantique que jamais la terre ait dit au ciel se laissent transposer pour raconter l'héroïne avec son œuvre : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes!*

Ex hoc! Ah ! ce point de départ de sa béatitude proclamée officiellement, nous ne l'oublierons pas.

C'était la journée du 18 avril dernier.

C'était l'heure où, au sein de la splendeur de Saint-Pierre de Rome, nous venions d'entendre donner lecture de la forte page en laquelle le Magistère suprême avait condensé l'histoire de la Pucelle : disant sa naissance au frais vallon de Lorraine, sa pieuse enfance à Domremy, son départ pour la guerre à la voix de l'Archange, ses chevauchées superbes, Orléans délivré, le sacre de Reims, le bûcher de Rouen..., pour conclure que l'héroïne de tant d'exploits, la martyre de ce bûcher, étudiée à la lumière qui fait ressortir, dans une vie humaine, le trait de sainteté, mérite d'être appelée bienheureuse.

Alors, nous la vîmes paraître, elle-même, sur les hauteurs de l'immense abside, vêtue et escortée comme elle est ici, aux mains son étendard... Et l'extase de la béatifiée triomphant de l'humilité de la vierge, elle répondait à l'oracle de Pierre : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes*.

Déjà l'on savait bien l'héroïne, et si, par moments, sa mémoire a subi de regrettables éclipses partielles, personne, en aucun temps, ne l'a pu connaître, sans s'attacher à elle d'un sentiment enthousiaste.

Ce que l'on ne savait pas authentiquement, c'est de quoi sa vertu était

faite et s'il était permis de lui rendre hommage « sous la catégorie de sainteté ». Ses bourreaux avaient-ils dit vrai : « Nous avons brûlé une sainte » ? Il est vrai que la postérité n'a cessé d'être attirée vers elle par le parfum de son âme en même temps que par l'admiration pour ses exploits. Il y avait, dirai-je, éparse à travers les siècles écoulés depuis son martyre, la matière du procès *de fama sanctitatis*. Le 8 mai 1869, M^{re} Dupanloup, d'impérissable mémoire, recueillit les divinations et les pressentiments de la piété chrétienne, et il en composa le panégyrique où il exaltait la *sainte* dans la jeune fille, dans la guerrière et la victime. Ce discours du grand évêque fut la préface du décret qui a été rendu il y a trois semaines.

La cause orléanaise, — *causa aurelianensis*, — vient d'aboutir, grâce aux soins si pieux des successeurs de M^{re} Dupanloup. Et maintenant, les acclamations inaugurées à Saint-Pierre et à Saint-Louis de Rome, recommencent ici, d'où elles vont se répandre par toute la France, réjouie incomparablement du don que lui a fait Pie X d'une bienheureuse, en la personne de son héroïne nationale.

La parole que vous entendrez ce soir, ne sera que le très imparfait écho de tout ce qui, je le sens, tressaille en l'âme de cet auditoire.

Simplement j'essaierai de dire de Jeanne qu'elle est *Bienheureuse*, et pourquoi, après un stage presque cinq fois séculaire aux portes de la béatification, c'est hier seulement qu'elle les a franchies.

I

Jeanne d'Arc *Bienheureuse!*

Elle l'est, le Vicaire de Dieu l'a fait savoir *ad perpetuam rei memoriam*.

La nouvelle en est trop joyeuse et en trop parfait accord avec la plus patriotique attente pour qu'il s'agisse de la confirmer : non, il ne s'agit que de s'en édifier en la méditant.

Comment donc Jeanne est-elle bienheureuse ?

Au procès de Rouen, les juges demandèrent à l'accusée si ses « voix » ne l'avaient point appelée « fille de Dieu ». Elle répondit qu'avant la levée du siège d'Orléans, souvent, et depuis, tous les jours, quand elles lui parlaient, ses « voix » lui avaient donné en effet et lui donnaient encore ce nom très doux.

Or si nous devons reconnaître la bienheureuse aux traces qu'elle a laissées par l'espace de sa courte vie si pleine, « fille de Dieu », c'est la dénomination qu'elle justifiera.

Tous les chrétiens sont de naissance fils de Dieu : *ex Deo nati sunt*,

Les saints se distinguent pour l'exceptionnelle mesure dont Dieu entra dans la composition de leur existence.

Voyons ce qu'il a fait dans l'existence de celle que les « voix » appelaient sa fille ?

Ici, ne l'oubliez pas, nous sommes en pleine histoire. Ici, dis-je, le réel a beau égaler l'idéal et le fait pouvoir se comparer sans désavantage avec les conceptions les plus audacieuses du rêve, ni le fait ni le réel n'en deviennent suspects : leur grandeur démesurée est leur authentique taille.

Explorons-les.

Dieu, mes Frères, a coutume d'assortir nature et grâce. Ce n'est point d'ordinaire sur sauvageons qu'il greffe ses grands dons. L'histoire, au contraire, témoigne qu'en ses vases d'élection il commence par mettre une riche assise de qualités naturelles et d'avantages proprement humains, si bien que, pour la plupart, les saints eurent aussi l'étoffe de héros.

Cette loi s'applique à Jeanne. La petite paysanne n'a pas eu l'occasion d'apprendre à épeler l'abécédaire. Il n'en est que plus remarquable que nul ne songe à lui contester son esprit pénétrant et fin, son jugement très droit, sa très forte volonté, sa langue souple et prompte, qui improvise avec tant d'aisance les mots à l'antique. Que dire de son cœur ? Et c'est ainsi que Dieu a premièrement doté sa « fille », en même temps que d'une santé robuste : il ne lui a épargné pas même la beauté.

La chrétienne, en elle, se développe classiquement. Il n'y a rien de rare en la méthode dont elle se forme. De ses vertueux parents, du bon curé de Domremy elle apprend l'équivalent de notre catéchisme ; mais de cette science elle pratique les leçons loyalement, au foyer, à l'église et au village. Vaillante au labeur, quel qu'il soit, travaux des champs ou de ménage, elle a, il faut le remarquer, éprouvé de bonne heure l'attrait de la vie intérieure, du recueillement en Dieu : et cet attrait, ce n'est pas seulement au pied des autels qu'elle le satisfait le plus possible, c'est encore au milieu de la belle nature, car, pareille en ce point à François d'Assise ou au curé d'Ars, elle possède à un haut degré le sens exquis du reflet divin répandu par la création. Sa piété s'épanche en oraisons fréquentes ; elle se nourrit copieusement de l'Eucharistie, et ce sera le plus cruel tourment de sa captivité d'y être condamnée à en jeûner. Enfin la douce enfant s'est fait avec la pénitence une armure contre l'ennemi spécial que l'homme déchu porte incorporé à sa personne, et, protégée de la sorte, elle a poussé, droite et pure, comme un lis.

Jeanne a treize ans : déjà « fille de Dieu » en toute la fraîche idylle du matin de sa vie.

Or, tout à coup des voix commencent à se faire entendre.

Quel cycle, sans exemple dans les autres carrières les plus extraordinaires, que ces six années pendant lesquelles la bergerette de Domremy, sans interrompre ses soins habituels, tient conversation, presque quotidiennement, avec l'archange Michel et avec les vierges Catherine et Marguerite !

« Conseil » étrange, qui s'assemble dans la prairie, sous le bois, au bord de l'eau ! et pour traiter de quel genre d'affaires ! « La pitié du royaume », l'agonie nationale du pays de France !

Depuis qu'une patrie s'est esquissée chez nous, le va-et-vient d'heur et malheur a eu son jeu fréquent.

Portées si haut par Charlemagne, nos destinées pâlirent vite sous ses successeurs : le sang a des enfants, le génie n'en a pas.

Plus tard, les Capétiens firent à rude prix l'apprentissage du gouvernement.

Un siècle après le miracle de Jeanne, ce fut l'affreux temps des guerres de religion.

Mais, je dois dire que rien ne ressemble aux premières années du xv^e siècle, sauf dans l'histoire des peuples qui ont péri : tels la Pologne, ou l'Irlande, qui, tout en demeurant des races, ont, provisoirement du moins, fini d'être des patries.

Au début de la guerre de Cent ans, où allaient se mesurer les deux plus grandes puissances militaires de cette époque, il paraît que les prévisions nous étaient favorables. Hélas ! quel démenti leur donnèrent les événements ! et ils ont fait de même, pour des causes analogues, au moins deux fois depuis cinquante ans, sur les bords du Rhin et dans les plaines de la Mandchourie !

La cause de la guerre de Cent ans, vous la savez.

Alors, — ni je ne blâme, ni je ne regrette ce temps — la propriété des peuples se transmettait à la manière des biens de particulier, par contrats ou par testaments. Il y avait la loi salique pour régler la transmission de la couronne de France ; mais cette loi, simple coutume encore semble-t-il, n'avait pas la précision ni la rigueur juridique qu'elle obtint depuis. De telle sorte que, quand s'éteignirent les Capétiens directs, Édouard III d'Angleterre put avec bonne foi se croire notre maître.

Un Valois, Philippe, était l'autre prétendant : celui-ci mieux soutenu par la tradition nationale, sans contredit. D'où la guerre.

Elle fut atroce. Après le désastre de Crécy, le roi se rachetait, au

traité de Brétigny, avec de l'or, et la France hélas! avec des lambeaux de sa chair. Le sinistre dépècement commençait.

L'épée de Duguesclin et la sagesse de Charles V parurent un moment devoir rétablir notre fortune.

Espoir trompeur, car la folie allait faire du successeur d'un Sage un fantôme de roi, lequel, par surcroît, était l'époux de la plus indigne des femmes, Isabeau de Bavière.

Et les catastrophes de se précipiter.

C'est la journée d'Azincourt, en laquelle périt, courageusement mais sans profit, une si grande portion de notre chevalerie.

C'est l'assassinat du pont de Montereau qui consumma la rupture lamentable entre Armagnacs et Bourguignons.

C'est le traité de Troyes, un monument de honte, qui donnait une sorte de légalité à l'extinction de la France.

L'Anglais avait mis le siège devant Orléans; si cette place succombait, plus rien n'arrêterait le torrent de l'invasion : de la Manche à la Méditerranée, le Plantagenet régnerait.

C'est de quoi les « voix » viennent instruire Jeanne.

Mais à cette « pitié », que peut une pastourelle?

Elle se l'est demandé avant nous.

Écoutons-la : *L'ange me disait qu'il fallait me bien conduire, aller souvent à l'église, être bonne fille, et que Dieu m'aiderait à délivrer la France et à faire sacrer le roi à Reims. — Je répondis que je ne savais ni monter à cheval, ni manier les armes... — N'importe, Dieu te soutiendra, me disait l'Ange toujours.*

Ce « toujours », oh! je vous prie, retenez-le bien. Il établit à lui seul que, toute bonne qu'elle fût, et docile, et dévouée à la pitié de France, cependant Jeanne s'est fait longuement redire sa mission et, vierge prudente, elle a pris ses précautions pour être sûre de ne partir qu'« en nom Dieu ».

Or elle est partie.

Son départ prouve sa mission, de même que celui des apôtres, au sortir du cénacle, demeure l'argument irréfragable auquel s'appuie aussi leur caractère d'envoyés divins. Arrière les sophismes, d'où qu'ils viennent, de l'Académie ou de la ruelle, qui voudraient dénaturer la qualité des « voix » de Jeanne! Ils valent les arguties de la soi-disant critique qui, à la vue des bateliers galiléens répandus par le monde, cherche à expliquer le colossal phénomène par l'effet de je ne sais quelle foi qui serait de l'ardeur sans lumière. Non : le bon sens nous avertit que l'on ne part pas sans mandat pour de pareilles expéditions et pour y réussir : soit, si l'on est les douze illettrés, la conquête spirituelle de tout l'uni-

vers, soit, si l'on est une petite villageoise, la restauration d'un royaume mis en lambeaux par cent années de guerres et de divisions intestines.

Elle est partie, Jeanne. Je la salue, dans la beauté de ce premier grand sacrifice qu'elle fait, en se séparant, pour ne les plus revoir, de tous ses souvenirs d'enfance...

Elle est partie : ses « voix » l'appellent. « Il faut que j'aïlle, et j'irai », a-t-elle dit : parole dont j'affaiblirais le caractère, si je la déclarais seulement cornélienne !

Voilà Jeanne à la Cour, puis à l'examen de la commission de Poitiers. Tout plaide en sa faveur, tout prévient : « humilité, dévotion, honnêteté, simplesse », raconte le chroniqueur.

Son attitude à l'audience royale, ses confidences spéciales au dauphin Charles commencent à l'accréditer.

Cependant, puisqu'elle prétend que son *fait*, comme elle dit, n'est qu'un *ministère*, et que c'est « de par Dieu » qu'elle doit refaire la France, elle est trop bonne logicienne pour ne pas s'attendre à ce qu'on lui demande un signe. D'autre part, et précisément parce qu'en son fait tout est de Dieu,



Jeanne d'Arc, d'après le tableau de l'hôtel de ville, gravure de Marcenay (1769).

quelque rayonnante de motifs de crédibilité que soit sa personne, si l'on veut plus, elle ne peut offrir d'autre signe que celui qu'elle tient de Dieu : qu'on la mène vers Orléans, et là sera administrée la décisive preuve par la levée du siège auquel est suspendu le destin de la France !

L'indolent Charles s'est résolu cette fois.

Jeanne est promue « chef de guerre ». Il y a deux mois qu'elle quittait quenouille et fuseaux. Tous ses émules, d'Alexandre à Napoléon, ont passé par l'école de leur métier : elle, non. Et voyez-la à l'œuvre.

Sa maison militaire formée, Jeanne se met en route vers Orléans : bien prise dans la robe de fer que l'armurier lui a faite sur mesure, gracieuse et fière sur son beau destrier, à la main l'épée de Fierbois, accos-

tée du page qui porte le blanc panonceau sur lequel on lit : « De par le Roy du ciel ».

Les hommes d'armes ont admiré le génie de la tacticienne. Il se révèle du premier coup, quand elle veut prendre par la Beauce, au lieu de la Sologne, pour gagner Orléans. Et de même, tous ses autres plans font voir en la jeune fille un stratège de premier ordre. Elle le dit bien d'ailleurs, son génie n'est pas le sien. Si l'on a délibéré sans elle et décidé contre elle, « vous avez été à votre conseil, et moi au mien. Or croyez que le conseil de mon Seigneur tiendra et s'accomplira, et que celui des hommes ira à néant ».

Comment exprimer l'élan dont elle donne l'assaut, ou l'intrépidité avec laquelle elle plante sur les bastilles sa glorieuse bannière ?

Sur ses pas elle sème la prophétie, ses campagnes ressemblent à l'exécution d'une perpétuelle vision. « En avant ! en avant ! en nom Dieu, tout est vostre : vous entrez bientôt dedans ! » Et quand elle tient ce langage, les plus braves, les mieux ralliés à la confiance, Dunois, La Hire, n'y peuvent croire. « Tout est vostre », affirme la Pucelle. Comme elle l'a dit, la journée s'achève par le *Te Deum* de la délivrance.

Après Orléans, aux étapes fameuses de Jargeau, Beaugency, Patay, partout la même assurance qui vient à Jeanne de la claire vue qu'elle a du dessein de Dieu sur la « pitié de France ». Il est historiquement certain qu'entre autres, la journée de Patay fut prophétisée avant d'être écrite par l'épée des chevaliers : des chevaliers que l'héroïne voulait ce jour-là envoyer chercher l'ennemi « jusqu'aux nues ».

Mais, mes Frères, mon dessein n'est pas de redire l'épopée de Jeanne en racontant ses campagnes. Je me bornerai à souligner tels caractères de sa manière, par lesquels cette guerrière se distingue des guerriers ordinaires et l'emporte sur tous !

Et premièrement, parce qu'elle bataille « en nom Dieu », il lui faut des compagnons d'armes que leur état de conscience rende dignes de participer à ses combats. Elle a fait publier l'ordonnance : *qu'aucun ne fût si hardi, le lendemain, de sortir de la ville et d'aller aux bastilles, s'il n'avait fait sa paix avec Dieu, parce que, pour punir les péchés des hommes, Dieu permet la perte des batailles !* Pensée d'une si haute et si chrétienne philosophie, qui rappelle le jugement porté par saint Jérôme sur les succès foudroyants des envahisseurs de l'Empire romain : « *Barbaros fecerunt peccata nostra* : les Barbares, ce sont nos péchés qui les ont faits .»

Ensuite, Jeanne la guerrière n'aime pas la guerre dont elle pratique l'art avec tant de bonheur.

Elle ne l'aime pas. Elle a le respect du sang humain, en quelques

veines qu'il coule, et qu'il soit de France ou anglais : elle pleure quand elle le voit répandre par les coups d'épées qu'elle commande. Aussi pourquoi Suffolk s'obstine-t-il à ne pas ramener ses gens en leur pays ? S'ils veulent partir, Jeanne, guerrière de paix, leur promet la vie sauve. Au moment d'entrer en campagne, elle a écrit au roi Henri VI une lettre pleinement révélatrice, j'allais dire de sa mentalité de guerrière. *Vous assure qu'en quelque lieu que je trouverai vos gens en France, je les combattrai et les chasserai et ferai aller hors, veulent ou non... et si vous ne voulez croire les nouvelles que j'apporte de la part de Dieu, vous advisez que, en quelque lieu que vous trouverons, vous fêrions...* Le Dieu de Jeanne n'est pas celui des carnages, il est le Dieu de la justice. Jeanne en son nom bataille, parce que la justice veut que la France soit aux Français.

Un jour, peut-être, les ennemis de la guerre prendront l'héroïne pour leur patronne sainte, à condition qu'ils auront éteint, s'ils y parviennent, la race d'ennemis qui rend la guerre parfois nécessaire, et alors glorieuse.

Enfin, mes Frères, l'idéal guerrier de Jeanne s'embellit encore quand il se précise en s'appliquant à reconquérir la France, telle qu'elle la comprend.

Qu'est-ce à dire ?

« Gentil sire, ainsi de sa voix caressante elle avait parlé au Dauphin, menez-moi à l'œuvre, et la patrie en sera tantôt soulagée ».

Elle a dit : la *patrie* !

Vous venez de l'entendre dire : « chacun chez soi, et à ce prix la paix ».

Elle ajoute maintenant : « ce chez soi, c'est la patrie ». Et ce fut peut-être la première fois en cette audience de Chinon, que, dans les temps postérieurs à l'écroulement du vieil empire et depuis que les nations modernes étaient en formation, le grand mot de patrie se fit entendre, sur quelles lèvres ! pour nommer l'unité morale dont les membres sont des concitoyens !

Sans doute que le patriotisme avait existé déjà. Les paladins de Charlemagne avaient su pleurer au souvenir de « douce France ». Mais s'il était de Jeanne le nom restauré qui présente sous le visage d'une mère la terre vivante que nous appelons patrie !

Tout n'est pas là. Dans la pensée de l'héroïne, la France est mieux qu'un sein maternel, mieux qu'un reliquaire de communs souvenirs, mieux que le foyer où viennent s'asseoir les générations successives. La France est un divin fief, et c'est Dieu l'outragé, quand l'Anglais foule son sol. C'est donc à Dieu, dont le « gentil Dauphin » sera le lieutenant

et le vicaire, que Jeanne entend d'abord restituer son bien, en refaisant une France française.

Quelle grandeur en cette conception, et quelle intelligence de tout le poème des destinées nationales du pays de Jeanne !

Outre la justice, notre guerrière sainte a directement servi la religion, en vraie fille de celui dont elle a vengé et fait triompher le droit.

Je ne la suivrai pas à Reims. Elle y est à l'honneur, dans son invariable contenance de « fille de Dieu », puisque du triomphe de son roi elle voudrait ne tirer pour elle que la permission de retourner à la garde des troupeaux de son père.

Son vœu ne fut pas exaucé : aurait-il dû l'être ? Sa mission personnelle finissait-elle au sacre ?

Quoi qu'il en soit du problème des limites de la mission de Jeanne guerrière, nul ne peut douter que la phase de Rouen n'ait parachevé la sainte.

La phase de Rouen a été possible ! Pourquoi ? Parce que l'envie qui mord au cœur les politiciens, la Tremoille, Regnault de Chartres, a enfin réussi à ourdir l'intrigue où s'est laissé prendre le faible roi. De Reims il fallait marcher sur Paris : la libération du territoire en eût été avancée de vingt ans. Mais les politiciens avaient regret d'être trop absents de ce grand ouvrage. Pour en finir avec l'Anglais, désormais ils substitueront à l'épée de Jeanne leurs habiletés. Est-ce que ces gens-là furent jamais patriotes ? Aimèrent-ils jamais rien, plus qu'eux-mêmes ? Ils vont chercher à enliser l'héroïne dans les amusements des résidences royales. Ils ont brisé volontairement le bel instrument qu'elle avait su forger avec les énergies réunies du patriotisme de France... Elle va pourtant, toujours vaillante... Elle va ! Hélas, il ne lui reste plus qu'à tomber dans le guet-apens de Compiègne.

Voilà les causes coupables de la « phase de Rouen » : phase à laquelle on ne peut penser sans frémir, et sans pleurer !

La voyez-vous l'héroïne idéale, sur l'échafaud de plâtre et de bois qui supporte le poteau du supplice ?

Elle en est là pour avoir sauvé la France ! Et la France laisse faire !

O Jeanne, pardonnez !... Le bûcher vous a grandie encore... Pouviez-vous finir à la façon humaine, quand l'âge et les infirmités auraient eu fait tomber de vos mains l'épée et la bannière ?

Depuis le drame du Golgotha, il ne s'est pas joué sous le soleil comédie judiciaire pareille à celle dont vous fûtes victime. Comme la grande Victime, vous avez passé en faisant le bien : comme elle, vous succombez à une parodie de justice légale.

O Jeanne, je bois les paroles que vous avez dites en votre belle défense. Ils étaient donc de pierre ceux qui les entendirent? Ces cris de loyauté! ces réponses vibrantes de patriotisme! et quelle sublime simplicité dans les accents de sa foi! et quelle humilité avec quelle prudence dans le témoignage qu'elle rend de son orthodoxie! Enfin quelle fidélité à l'unité de sa vie!

Mais, mes Frères, Rouen nous rappelle surtout la loi providentielle qui, en toute rédemption, réclame le sacrifice. Le Christ est ici le modèle : Jeanne, sa copie. Et je m'étonne à peine que les deux Passions se ressemblent trait pour trait depuis la trahison jusqu'à l'*In manus tuas!* qui, sur les lèvres de Jeanne, « s'est changé en le triple nom de l'éternel amour : *Jésus! Jésus! Jésus!* »

Résumons-nous. La « fille de Dieu » est partout en cette histoire.

Oui, fille de Dieu, Jeanne : née de lui par le saint baptême ; grandie en lui sous les rayons chauds et lumineux de sa grâce, dont après Isabelle Romée et Guillaume Front, l'archange et les saintes sont les canaux conducteurs ; puis, assimilée à toute sa pensée, au point que depuis les victoires jusqu'au bûcher elle porte avec elle l'énigme pour quiconque hésite à reconnaître Dieu sous les traits de sa « fille ».

Et c'est pourquoi un Pape et cette « fille de Dieu » devaient quelque jour se rencontrer, l'un pour donner à l'autre officiellement son titre avec le rang canonique qui en est la conséquence : et l'autre, la Bienheureuse, répliquant alors que ses « voix » ne seront plus seules à l'interpeller de son glorieux nom : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes!*

II

Quelle est l'heure, mes Frères, où l'Église vient d'imprimer le cachet d'authenticité au titre dont la sainte Pucelle s'est réclamée de par ses « voix » ?

Une heure où les maux abondent, qui ne le sait? Et leur espèce, plus que leur nombre, m'inquiéterait, si Jeanne n'était là pour les secourir.

Le mal capital, par qui tous les autres sont engendrés, est celui qu'on nomme le naturalisme : autrement dit, Dieu éliminé de la pensée et de la vie : tout suit de là.

Or, j'ajoute aussitôt que pour maintenir ou refaire sa fortune dans le monde, sans jamais faire violence à la liberté, Dieu a deux voies dont il use et par lesquelles il prend ou reprend accès vers nous. C'est l'*idée* et c'est le *fait*.

Le chemin du fait est le plus commode, sans conteste. Quand Dieu s'y engage, il est impossible de ne pas le reconnaître, moyennant quelque bon sens et de la loyauté.

Ils savent bien cela ceux qui le fuient. Aussi, pressentant que le fait de Jeanne, où éclate de partout la présence de Dieu, allait par l'effet de la béatification redevenir actuel, critiques et dilettanti se sont empressés d'en reprendre l'étude, dans le dessein évident, presque avoué, d'y aveugler les issues divines !

Un étranger, Andrew Lang, qui a longuement contemplé la figure de celle qu'il appelle « fleur de chevalerie » et « fille la plus parfaite de son église », n'en revient pas de ce que la gloire de cette « fleur » et de cette « parfaite fille » trouve encore de notre temps, et en son pays, des détracteurs.

L'étranger voit clair et juste.

Mais voici Jeanne, parée de sa récente gloire de béatifiée. Devant le siècle que le naturalisme ronge, elle va soutenir la thèse de la présence de Dieu et de son action dans le monde. Sur sa mission et sur sa personne l'attention est rappelée. Ses « dits et gestes » reçoivent de son caractère de bienheureuse un renouveau et un surcroît d'autorité et de prestige. Vienne la critique, après le jugement de l'Église. Que d'abord elle articule le point, l'unique point par où l'héroïne s'écarte de l'idéal d'une « envoyée ». Qu'elle confronte ensuite l'ouvrière avec son ouvrage : qu'elle prenne la mesure de cette mission, à la fois si compliquée et si précise, dont la trame est toute faite d'événements arrêtés d'avance *de par Dieu*. Et qu'elle dise si de la concevoir était à la portée d'une villageoise de dix-sept ans, et comment à l'exécution l'on a vu, du jour au lendemain, les invincibles de Crécy, Poitiers, Azincourt, perdre assurance devant cette enfant, en même temps que les vaincus séculaires se ressaisissaient, pour ne plus s'abandonner jusqu'à la fin du miracle de la résurrection de leur pays.

Réservée à nos temps, la béatification de Jeanne impose de relire une page d'histoire, quel' *extraordinaire* et le *merveilleux*, — mots vagues et neutres, — n'éclairent pas assez et que, seule, la lumière du surnaturel rend lisible et intelligible.

Au miracle national d'un peuple, la France, ramenée des bords du néant par une enfant, qui se dérobera ? Qui ? Sauf ceux qui du miracle ont peur. Que s'il en est là, le naturalisme, il est perdu, « bouté dehors » par Jeanne.

Outre qu'elle va contribuer à restaurer le fait de Dieu dans le monde entier, la béatification de l'héroïne sainte vient à son heure pour des

raisons qui nous touchent plus directement, nous, Français, ses compatriotes.

Est-il vrai que nous sommes témoins d'une autre grande « pitié » qui sévit sur ce pays? Pitié faite de tous les fruits d'une série inouïe d'attentats légalement commis contre la justice et la liberté.

Les mauvais jours de la guerre de Cent ans ont eu, il n'y a pas longtemps, leur équivalent chez nous, à des dates qui marquent dans nos âmes les étapes de notre deuil, sans cesse accru.

Et l'on dit, — c'est le Pape qui parle, — l'on dit que l'audace qui triomphe tire sa principale force de la pusillanimité des opprimés. Le courage des bons est par terre : ils ont trop été vaincus... Chez plusieurs il ne reste de ressort que pour le gémissement.

Or Jeanne nous rappelle le prix et l'invincibilité de l'âme résolue et fière. Contrairement aux calculs d'une prudence courte, ce n'est pas le nombre qui remporte les décisives victoires. Souvenons-nous qu'à sa mission guerrière elle préluda par une autre, plus obscure, plus difficile, qui consista à retremper dans la confiance l'âme des bons Français de son temps. L'importance numérique de l'effectif qu'on lui donnerait pour marcher sur Orléans ne l'intéressait que secondairement. Ce qu'elle demandait, c'étaient des chevaliers en communion parfaite avec sa propre âme et irrésistibles à son vaillant cri : « En avant! tout est vostre! »

Et ainsi elle nous apprend que pour vaincre il faut premièrement avoir foi en la victoire, et croire que les succès d'iniquité sont des veilles de défaites.

Offensive et confiance : méthode de Jeanne!

Français catholiques, en avant! tout est vostre!

Tout! mes Frères. Et quoi donc est l'objet de nos regrets et de nos espérances?

Je réponds : la France de Jeanne d'Arc, sans plus.

France unie, telle qu'elle la restaura : France dont le nom soit pour tous ses enfants un symbole et une garantie de fraternité et de concorde; la France dont le Christ est roi; la France, patrie chrétienne.

Que le lieutenant de ce Roi ait changé de titre et d'attributions, c'est possible : au nom de la foi, nous n'y redirons rien.

S'il est vrai qu'en fait de lieutenance, Jeanne n'en connut pas d'autre que celle qu'elle fit sacrer à Reims, par ailleurs elle avait expressément distingué, en les subordonnant l'un à l'autre, les deux maîtres de sa France : l'un qui la donnerait, l'autre qui la tiendrait en « commende ». A celui-là seul appartient l'immortalité des siècles.

A ce Maître unique, et seul durable, nous voulons restituer la France

Quel que nom que le régime porte, je dis une France reconnaissante et fière de toutes les grâces et de toutes les gloires de son passé : en essor, tant qu'elle le pourra, vers de nouveaux progrès, auxquels nous aiderons, et, par-dessus tout, fidèle au respect et à la tutelle de toutes les libertés légitimes et de tous les droits.

A notre aide, en cet effort, ô bienheureuse Jeanne !

Et par là vous continuerez de justifier qu'avec toutes les générations, nous vous proclamions ce que vous êtes : *Bienheureuse*.

Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.

Amen.

VII

LA FÊTE TRADITIONNELLE DES 7 ET 8 MAI. — ORIGINES, FONDATION ET VICISSITUDES.

Il n'est pas douteux que cette fête remonte à Jeanne d'Arc elle-même.

Le 10 mai 1429, en quittant les Orléanais pour conduire le roi à Reims, elle leur avait dit :

Si vous en charge faire processions
Et louer Dieu et la Vierge Marie
Dont par Anglais n'a point été ravie
Vostre cité et vos possessions !

La veille ou la surveille, elle avait assisté à une procession solennelle et à un sermon avec toute la ville qu'elle avait conviée à cette première cérémonie d'action de grâces.

L'exemple et la recommandation de la sainte Libératrice furent sacrés pour « la bonne ville » qu'elle avait sauvée. En 1430, le premier anniversaire de la « levacion du siège » fut célébré ; et, dans le courant de juin 1431, lorsque fut arrivée à Orléans la stupéfiante nouvelle du drame de Rouen, une assemblée municipale où le clergé et les procureurs, les bourgeois et le peuple étaient présents, décida :

1. *Mystère du siège d'Orléans*, joué à Orléans dès 1435 (?). Il aurait pour auteur un étudiant en droit à l'Université de cette ville, Jacques Millel. Il contient plus de 20.000 vers, et, encore que le caractère de Jeanne d'Arc y soit presque ébauché, l'œuvre est médiocre.

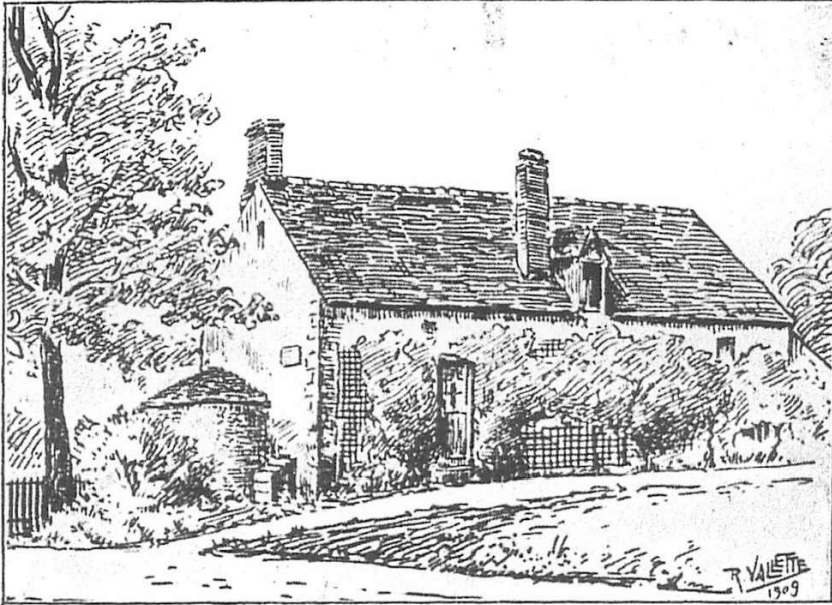
« 1° Qu'un service serait célébré, chaque année, la veille ou la surveillance de la Fête-Dieu, pour le repos de l'âme de Jehanne la Pucelle, en l'église de Saint-Samson ;

« 2° Que le 8 mai, chaque année, il y aurait procession générale d'action de grâces ; et que, le lendemain 9 mai, un service de *Requiem* pour les trépassés du siège serait chanté dans l'église collégiale de Saint-Aignan ;

« 3° Que la ville prendrait à sa charge tous les frais de cette

triple cérémonie, à laquelle le Corps de ville, représenté par les procureurs et le clergé, assisterait.

« Cette décision, pour avoir force de loi, devait être approuvée par le pouvoir épiscopal et par l'autorité ducale. Elle fut donc incontinent sou-



Métairie de Bagneaux, dite des « chanoines » à Sandillon où mourut Isabelle Romée, le 28 novembre 1458, chez son fils Pierre d'Arc.

mise à M^{sr} Jean de Saint-Michel¹ et au Bâtard d'Orléans², frère de M^{sr} le duc d'Orléans, alors prisonnier en Angleterre³. Tous deux, l'un par mandement, l'autre par ordonnance, ayant ratifié l'établissement de la fête du 8 mai, décrétée par l'Assemblée de ville, la délibération fut enregistrée dans le « Livre rouge », *ad perpetuam rei memoriam*⁴. »

Ainsi la fête orléanaise devait être à la fois civile et religieuse, d'après sa charte fondamentale : c'est le double caractère sans lequel on ne la conçoit pas et qu'elle a gardé depuis ses origines jusqu'à nos

1. Evêque d'Orléans.

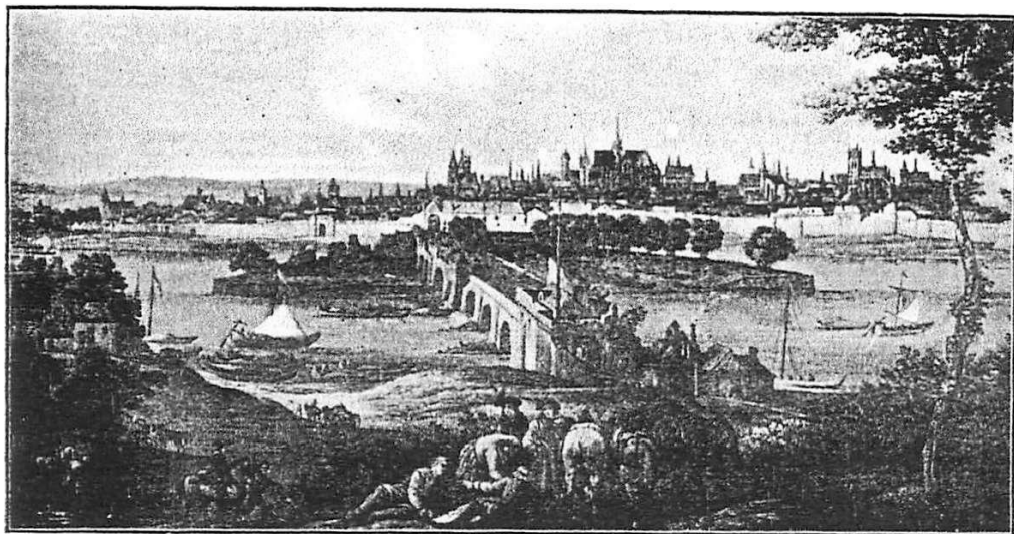
2. Dunois.

3. Charles d'Orléans avait été pris à la bataille d'Azincourt (1415).

4. *Les fêtes de Jeanne d'Arc à Orléans à travers les siècles* (1430-1908), par M. le chanoine Cochard, directeur des *Annales religieuses*.

jours, sauf en quelques circonstances où elle a subi des altérations essentielles.

Les huguenots, aux ordres de Condé et de Coligny, l'interrompirent d'abord en 1562, puis en 1567 ils mutilèrent le monument de la Pucelle, élevé sur le pont; le 24 février 1568, Théodore de Bèze fit crouler sous la mine les piliers du transept de la cathédrale et, s'il fallut attendre la reconstruction de l'édifice par Henri IV pour reprendre la solennité de l'action de grâces sous les voûtes de Sainte-Croix, la fête traditionnelle n'en subsista pas moins.



Vue d'Orléans en 1690 (d'après Martin des Batailles). C'est sur ce pont que fut élevé le premier monument de Jeanne d'Arc, en 1438.

De 1583 à 1590, la fête fut interrompue par la peste.

La Révolution commença par en troubler le cérémonial traditionnel : en 1790, il n'y eut pas de procession; en 1791, il n'y eut ni messe, ni panégyrique, mais seulement une promenade militaire; en 1792, il n'y eut qu'une promenade militaire et civile, au cours de laquelle M. Pataud, le curé intrus de Saint-Marceau¹, reçut la municipalité dans son église pour assister à un *Te Deum* constitutionnel. En 1793, la fête fut totalement supprimée : les révolutionnaires démolirent le monument de la Pucelle et brûlèrent son chapeau; son drapeau du moins échappa à leur rage imbécile.

Rétablie par un décret consulaire du 22 avril 1803, la fête annuelle du 8 mai ne subit aucune éclipse jusqu'en 1830. De 1831

1. Non loin de cette église se trouvaient les Tourelles.

à 1839, la procession fut interdite. En 1840, la municipalité assista à la cérémonie religieuse dans la cathédrale et, de 1841 à 1847, le cortège traditionnel eut lieu. De 1848 à 1851, le clergé n'y fut pas invité. De 1852 à 1909, la procession recommença, sauf deux interruptions, l'une en 1871, à cause du deuil national, l'autre en 1907, par l'effet d'une laïcisation maçonnique.

Cette année-là, les franc-maçons, appuyés par la politique de M. Clemenceau, demandèrent une place dans le cortège et ils l'obtinrent grâce à la faiblesse de la municipalité. Il est vrai que le scrutin qui la leur accorda ne fut pas bien reluisant : repoussée par 14 voix et admise par 14 voix, leur requête ne triompha que par la voix prépondérante du maire, M. Courtin-Rossignol, qui vota pour eux. Le résultat de cette intrusion de la franc-maçonnerie dans le défilé fut l'abstention du clergé qui ne pouvait suivre la bannière de Jeanne d'Arc en telle compagnie. Le 8 mai 1907 fut donc un jour de deuil pour Orléans : la promenade laïque et maçonnique se déroula à travers les rues silencieuses et le long de la plupart des magasins fermés. Le dimanche suivant, une foule immense se réunit dans la cathédrale pour acclamer Jeanne d'Arc et réparer l'injure qui lui avait été faite.

En 1908, la municipalité orléanaise comprit mieux son devoir et ses intérêts : la tradition fut renouée et les francs-maçons restèrent dans leurs loges. La fête, présidée par M^{sr} Amette, archevêque de Paris, eut tout son éclat ; le panégyrique fut prononcé par l'éloquent abbé Coubé, arrière-petit-fils du ministre Chaptal, qui en 1803 avait déterminé, par un rapport motivé, le Premier Consul à rétablir la fête du 8 mai.

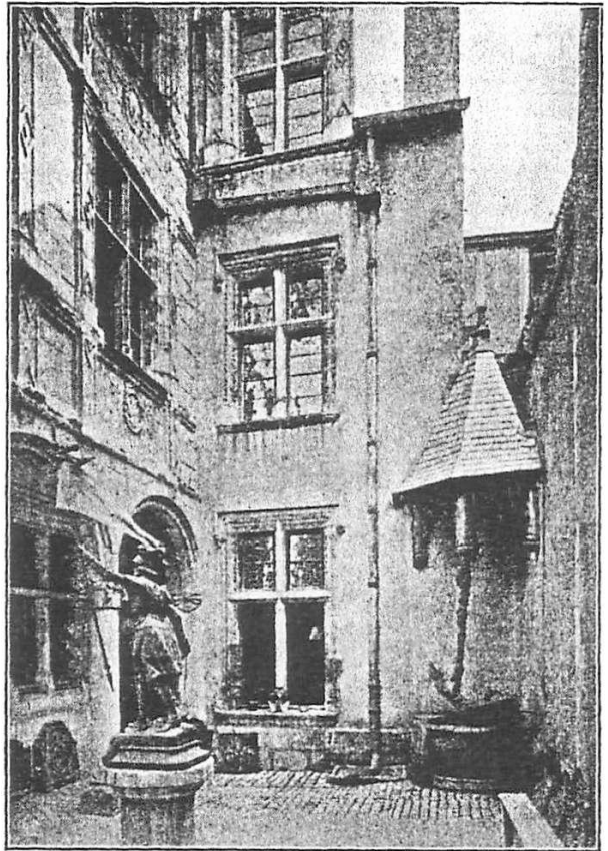
Si l'on voulait citer d'autres anniversaires qui furent particulièrement brillants au cours du dernier siècle, il faudrait rappeler d'abord celui de 1803. M^{sr} Bernier, évêque d'Orléans, s'était habilement employé pour obtenir du Premier Consul la restauration officielle des fêtes : elles furent splendides. Après la période révolutionnaire, tout Orléans se retrouvait debout et uni pour honorer sa Libératrice.

L'anniversaire de 1855 surpassa en magnificence tous les autres. Cavalcade historique qui remettait sous les yeux la rentrée de Jeanne d'Arc dans la ville après la prise des Tourelles ; inauguration et bénédiction de sa statue équestre sur le Martroi ; bénédic-

tion d'un étendard offert par les dames d'Orléans et d'une bannière de ville; remise de l'étendard par le maire à l'évêque; admirable panégyrique par M^{sr} Dupanloup; cortège processionnel où la municipalité, le clergé, la magistrature et l'armée marchaient ensemble: il ne manqua rien, en 1855, à la fête orléanaise.

Celle de 1894 a laissé, elle aussi, un glorieux souvenir.

C'était l'année où Jeanne d'Arc avait été déclarée *Vénérable* par le Pape Léon XIII. Plus de vingt évêques français assistèrent au triduum prescrit par M^{sr} Coullié, archevêque de Lyon, administrateur apostolique du diocèse d'Orléans. S. Êm. le cardinal Lecot, archevêque de Bordeaux, prononça le panégyrique de la *Vénérable* et S. Êm. le cardinal Richard, archevêque de Paris, présida la procession solennelle, comme il avait fait déjà en 1890. Les fêtes de 1894 furent aussi marquées par l'inauguration du *Musée Jeanne-d'Arc* dans la maison d'Agnès Sorel, un bijou architectural de la fin du xv^e siècle. Le fondateur et



La maison dite d'Agnès Sorel, cour intérieure.
Musée Jeanne-d'Arc.

le premier directeur de ce Musée, très riche en souvenirs sur Jeanne d'Arc mais auquel, hélas! il manquera toujours une relique d'elle, fut M^{sr} Desnoyers, vicaire général d'Orléans. Le vénérable savant mourut en 1902, à l'âge de quatre-vingt-seize ans: il avait consacré près d'un demi-siècle à son œuvre d'érudition solide et de piété patriotique.

En 1897, le 7 mai, furent inaugurés dans la cathédrale des vitraux qui décrivent l'histoire de Jeanne d'Arc, de Domremy à Rouen: cette belle œuvre artistique, exécutée par M. Galland, était née d'une pensée de M^{sr} Dupanloup. En 1878 on avait préparé en

France, pour célébrer le centenaire de Voltaire, une apothéose à l'insulteur de Jeanne d'Arc, au mauvais Français, à l'ennemi de Jésus-Christ. M^{sr} Dupanloup écrivit dix lettres qui ruinèrent d'avance dans l'opinion publique le centenaire voltairien : V. Hugo eut beau le présider, lui qui, en 1840, avait si sévèrement et si justement flétri

... ce singe de génie
Chez l'homme en mission par le diable envoyé ¹.

L'apothéose projetée avorta. Mais l'évêque d'Orléans, dont ce triomphe fut le dernier, avait résolu de protester par un monument



M^{sr} Desnoyers,
fondateur du « Musée Jeanne-d'Arc ».

durable contre l'insulte faite à Jeanne d'Arc et il voulut placer dans la cathédrale des verrières qui raconteraient la vie de la sainte Pucelle. La souscription et les concours qu'il ouvrit aboutirent, par les soins de ses deux successeurs, à l'œuvre qu'on inaugurerait dix-neuf ans après sa mort. La fête du 7 mai fut présidée par S. Exc. M^{sr} Clari, archevêque de Viterbe, nonce apostolique en France, et M^{sr} Touchet, évêque d'Orléans, y prononça une de ses plus éloquentes allocutions. Il y eut, le 7 et le 8 mai, une excellente audition de *Rédemption*, l'oratorio si célèbre de Gounod.

En 1898, la date des élections législatives fit reporter au 15 mai la célébration de l'anniversaire. Elle avait été précédée d'une cérémonie qui s'y rattache directement, la bénédiction de cinq cloches qui forment, depuis cette année-là, la belle sonnerie *Jeanne d'Arc*.

1. Regard jeté dans une mansarde (*Rayons et Ombres*).

S. Ém. le cardinal Coullié, archevêque de Lyon, vint, le 1^{er} mai, présider cette bénédiction solennelle : c'était la première fois que ses anciens diocésains le revoyaient, depuis son élévation au Cardinalat. Il lui firent le plus sympathique accueil et ils le remercièrent d'avoir bien voulu être parrain du bourdon auquel il donna le nom de *Jeanne d'Arc*¹. Le 14 mai, la nouvelle sonnerie se fit entendre pour la première fois en annonçant, de concert avec le beffroi, la fête de la Pucelle.

On peut se demander, en achevant le résumé historique de ces fêtes², quelle part y prit le gouvernement de la France. Sous l'ancien régime, aucun roi, que nous sachions, n'y assista : n'eut-il pas été pourtant du devoir de Charles VII d'y venir remercier les Orléanais, qui avaient tenu si fermement contre l'Anglais, et Jeanne d'Arc, qui avait sauvé sa couronne en délivrant leur ville ? Henri IV, du moins, en rebâtissant une partie de la cathédrale ruinée par ses anciens coreligionnaires, permit d'y recommencer, au début du xvii^e siècle, les solennités de l'action de grâces. Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, assista, dit une chronique, à la procession du 8 mai 1629. En 1855, l'empereur Napoléon y députa un de ses ministres, M. Abatucci ; en 1868, il visita Orléans avec l'impératrice, mais deux jours après la fête : c'était arriver trop tard. En 1876, le maréchal Mac-Mahon, président de la République, assista à la remise de l'étendard, le 7 mai. Un de ses successeurs, M. Sadi Carnot, y assista aussi en 1891, mais de loin, d'assez loin pour que les bénédictions épiscopales, par quoi se termine la cérémonie, n'arrivassent point jusqu'à lui : ainsi l'avait réglé le protocole, fidèle gardien de la neutralité officielle. Heureusement pour M. le président Carnot, trois ans plus tard, les mains bénissantes qu'il avait semblé fuir à Orléans s'étendirent, à Lyon, sur le lit tragique où l'avait couché le poignard de l'infâme Caserio. Rappelons enfin qu'en 1907, c'est le bon plaisir de M. Clemenceau, président du Conseil, qui fit aboutir la tentative de laïcisation maçonnique et qui, en 1909, fit si bien régler le programme que la magistrature et l'armée ne prirent point part à la fête religieuse du patriotisme.

1. *Jeanne-d'Arc* pour compagnons dans la tour du nord, *Saint-Michel*, *Sainte-Catherine*, *Sainte-Marquerrite* et *Félix-Dupanloup*. Ces cloches sont l'œuvre du maître fondeur Georges Bollée, d'Orléans.

2. Il a été fait, pour une grande partie, d'après l'étude déjà citée, de M. le chanoine COCHARD.

VIII

L'ORIGINE DE LA CÉRÉMONIE DU 7 MAI. — LE 7 MAI 1909

Pendant près de deux siècles le programme ne comportait, pour annoncer la fête, que le cérémonial suivant :

Le 7 mai, à midi précis, sur la plate-forme du beffroi, se tenait le représentant de Jeanne d'Arc (*le Puceau*), en costume, avec son drapeau déployé, escorté de quatre cinquanteniers en armes.

Une musique guerrière se faisait entendre pendant près d'une heure; on y réunissait tout ce qu'il y avait de tambours, trompettes, hautbois, etc., pour se faire entendre au loin et annoncer la solennité de la fête.

Au moment du coucher du soleil, cette annonce était répétée et accompagnée d'une salve de vingt-quatre boîtes, depuis que les canons de la ville avaient été enlevés par ordre de Louis XIV, lors de la guerre de la succession d'Espagne.

Pendant cet intervalle, le beffroi sonnait de quart d'heure en quart d'heure¹.

Ajoutons que M. le maire assistait avec les échevins au chant des Matines, qui suivaient l'office des Complies, à Sainte-Croix. Jusqu'en 1855 il n'y eut pas de changement substantiel au cérémonial du 7 mai. Mais en 1855, on eut l'idée de représenter « la rentrée en ville de Jeanne d'Arc et de ses troupes victorieuses, au soir du 7 mai 1429, et sa première visite à la cathédrale² ». Voici le programme de cette émouvante mise en scène, telle qu'elle eut lieu pour la première fois et telle qu'elle a lieu depuis plus d'un demi-siècle :

7 mai, midi. — Sont hissées sur la tour du beffroi, une bannière aux couleurs de la ville (jaune et rouge); sur chacune des tours de la basilique de Sainte-Croix une bannière tricolore.

La cloche du beffroi se fait entendre et tinte à l'alarme de quart

1. LOTTIN, 8 mai 1817.

2. Cf. M. le chanoine COCHARD, *op. cit.*, p. 57.

d'heure en quart d'heure (ce tintement du beffroi rappelle les angoisses de la ville assiégée).

Huit heures. — Heure à laquelle, le 7 mai 1429, Jeanne d'Arc, après avoir emporté le fort des Tourelles, est rentrée dans Orléans par le pont, un bouquet d'artifice est tiré sur l'emplacement des ouvrages avancés du fort des Tourelles. Les cloches des églises et des chapelles de la ville et de la paroisse de Saint-Jean-le-Blanc sonnent à grande volée.

A ce signal, les troupes de la garnison, massées derrière le bouquet d'artifice, se mettent en marche à la lueur des torches, suivent le pont, la rue Royale, la rue Jeanne d'Arc et viennent se ranger en ordre de bataille devant le portail de la basilique de Sainte-Croix.



La place du Martroi et la statue de Jeanne d'Arc.

Au même instant, le corps municipal, ayant à sa tête le maire et ses adjoints, sort de l'hôtel de ville avec une escorte militaire, à la lueur des torches; il est précédé de la bannière de la ville et de l'étendard de Jeanne d'Arc. Il se dirige vers le parvis de la basilique.

A l'apparition de l'étendard de Jeanne d'Arc débouchant sur la place, les tambours battent aux champs, les portes de l'église s'ouvrent; le séminaire, le clergé de Sainte-Croix portant les bannières de saint Michel, patron de la France, de saint Euverte et de saint Aignan, patrons d'Orléans, de sainte Catherine et de sainte Marguerite, protectrices de Jeanne d'Arc, le chapitre de la cathédrale, l'évêque sortent processionnellement au chant du *Te Deum*¹ et prennent place sur le perron de l'église.

Lorsque les chants ont cessé, le maire s'avance, suivi de l'étendard de

1. Généralement, le chant du *Te Deum* termine la cérémonie; elle commence par le *Magnificat* ou l'*Ave, maris stella*.

Jeanne d'Arc ; il monte les degrés, s'approche de l'évêque qui fait un pas en avant et il lui remet l'étendard.

A ce moment, les tambours battent de nouveau ; le portail et les tours de Sainte-Croix s'illuminent de feux de bengale de la base au sommet.

Le maire descend et revient prendre sa place à la tête du corps municipal. Les chants religieux reprennent ; l'évêque donne sa bénédiction du haut du perron, puis le clergé rentre processionnellement dans la basilique où il dépose l'étendard de Jeanne d'Arc.

Le cortège municipal retourne à l'hôtel de ville.

Les troupes regagnent leurs quartiers. La retraite est terminée aux flambeaux¹.

Ce spectacle est toujours très beau. Le 7 mai 1909, il le fut exceptionnellement, à cause du nombre considérable d'évêques présents, de l'énorme affluence des étrangers, et de l'enthousiasme que la Béatification de Jeanne avait soulevé dans Orléans.

A midi sonnant, la fête commença. C'est la cloche du beffroi qui donne le signal, et dont le tocsin rappelle aux Orléanais les angoisses de leurs pères autrefois assiégés : telle cette cloche fameuse qui, chaque année, dans la plus haute tour de l'Alhambra de Grenade, sonne toute la journée du 2 janvier, pour rappeler qu'à pareil jour, en 1492, le drapeau catholique, vainqueur du Croissant, y fut arboré. Il est vrai que la cloche espagnole sonne la victoire, tandis que le beffroi orléanais gémit encore : mais patience ! Jeanne la victorieuse approche. Les cloches de toutes les paroisses ont répondu au tocsin du beffroi par un joyeux concert de vibrantes harmonies, prélude des chants de triomphe qui éclateront ce soir.

La nuit est tombée. A huit heures, pendant que le canon tonne et que toutes les cloches et le beffroi reprennent leur dialogue d'airain, la foule se porte à flots pressés vers Sainte-Croix et vers l'hôtel de ville que séparent seulement une centaine de mètres. En même temps, un corps de troupe, massé au delà de la Loire, s'est mis en marche ; il est composé de trois pelotons d'artilleurs à cheval, de deux compagnies d'infanterie, des sapeurs-pompier, des fanfares à cheval des 30^e et 32^e d'artillerie, des musiques de l'école d'artillerie et du 131^e d'infanterie. Il arrive à l'hôtel de ville, sur le

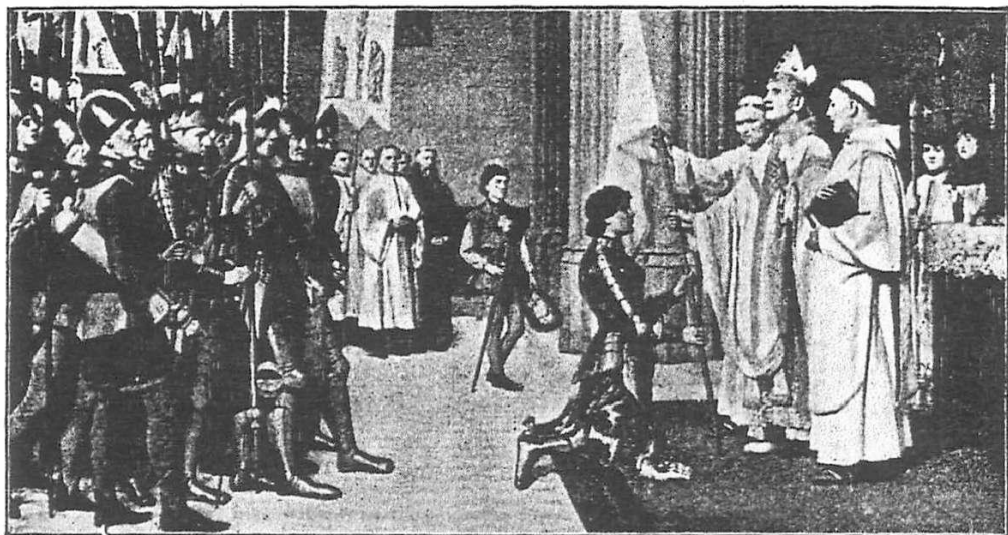
1. *Histoire du siège d'Orléans*, par P. MANTELLIER (1867).

perron duquel le conseil municipal¹ est groupé autour de M. le maire.

Un sergent de ville élève la bannière portant Notre-Seigneur aux pieds duquel deux anges adorent à genoux, avec l'inscription : *Jhesus, Maria*. Les tambours battent, les clairons sonnent aux champs; les musiques jouent la *Marseillaise*; les troupes rendent à la bannière de Jeanne les mêmes honneurs qu'au drapeau national. « Vive la France! Vive l'armée! Vive Jeanne d'Arc! » crie la foule.

Alors M. le maire, suivi du conseil municipal, se rend au parvis de Sainte-Croix.

Cependant quarante-deux évêques, crosse en main et mitre en



L'étendard de Jeanne d'Arc, par Michel.

tête, entourés de nombreux prêtres, sont groupés en demi-cercle devant le portail de la cathédrale, et pendant que des centaines de voix chantent le *Magnificat*, la bannière de Jeanne d'Arc arrive au bas des degrés. « Vive Jeanne d'Arc! Vive le maire! Vivent les évêques! » crie la foule et les tours de la basilique s'embrasent.

M. le maire s'avance vers M^{gr} l'évêque d'Orléans et s'exprime ainsi :

MONSEIGNEUR,

C'est un honneur pour moi, aussi bien qu'une joie, de me trouver encore, ce soir du 7 mai, au parvis de notre magnifique cathédrale, pour

1. Il n'était pas au complet: dix-sept conseillers seulement s'y trouvaient. La plupart des autres, dont il est inutile de signaler le nom et les opinions, assistèrent à la revue militaire du lendemain.

remettre entre vos mains l'étendard de l'héroïne si chère à tous mes concitoyens.

Orléans, « la fidèle », a su conserver intacte la pure mémoire de sa libératrice.

Vous avez pu constater vous-même le frémissement qui a parcouru cette foule immense qui nous entoure, en apercevant ce glorieux emblème.

Suivant le désir de Jehanne, « il fut à la peine, il est juste qu'il soit à l'honneur ».

Il appartenait au maire de défendre la tradition de notre fête commémorative. C'est un devoir auquel il n'a pas failli, soutenu en cela par ses collègues du conseil municipal et par les sentiments nettement exprimés de la population de notre chère cité.

M^{re} Touchet répond en ces termes :

MONSIEUR LE MAIRE,

Vous venez d'affirmer, une fois de plus, votre volonté très ferme, et celle de la municipalité que vous présidez, de conserver intactes nos fêtes traditionnelles du 7 et du 8 mai.

Citoyen d'Orléans, en même temps que son évêque, je vous remercie, certain d'être, en cette action de grâces, d'accord avec la presque unanimité de mes compatriotes.

Les prélats vénérés et illustres, qui m'ont fait l'honneur, plus apprécié que je ne saurais l'exprimer, de répondre fraternellement à ma très respectueuse invitation, sont, sans nul doute, venus pour glorifier la Bienheureuse vierge Jeanne d'Arc, suscitée de Dieu, comme porte la liturgie, afin de garder la foi et la patrie.

Mais je connais assez leur cœur pour être certain qu'ils ne me désavoueront pas si je me permets de dire qu'ils sont heureux, ainsi que la foule immense qui nous entoure, que les circonstances leur aient procuré de célébrer à la fois une solennité religieuse appelée par la Béatification de notre sainte Libératrice et une solennité civique imposée par nos traditions locales.

Soyez très sincèrement remerciés, Messesseurs, pour cette grâce que vous nous faites.

En vous serrant autour du drapeau de Jeanne, signe des gloires du pays et mémorial des bontés de Dieu, vous affirmez avec éclat notre double foi religieuse et patriotique.

Elle nous comprendra, la France qui, jadis, reçut Jeanne, et aujourd'hui la présente sur le cœur de l'Église à l'humanité.

A la Libératrice d'Orléans, fidélité inviolable de la cité délivrée !

A la Sainte de la Patrie, gloire sur la terre et dans le ciel !

A l'Église qui l'honore, paix quand le bon Dieu le voudra !

A la France qu'elle sauva, prospérité sans déclin !

Des acclamations prolongées saluent cette réponse de l'évêque au maire d'Orléans. Puis éclatent les strophes de la cantate *A l'Étendard*, dont la foule répète le refrain : c'est d'une puissance inexprimable. Voici enfin la majestueuse bénédiction des quarante-deux évêques qui descend d'une seule voix, parce qu'elle part d'un même cœur, sur les milliers de personnes serrées dans la vaste place de Sainte-Croix. « Vivent les évêques ! » répète-t-on de nouveau, pendant qu'au chant du *Te Deum*, leur cortège rentre, avec la bannière de Jeanne, dans la basilique illuminée. « Vive M. le maire ! » crie encore la foule, pendant qu'avec le conseil municipal il regagne l'hôtel de ville.

On se porte alors sur le Martroi, pour assister au concert donné par les musiques militaires autour de la statue de Jeanne d'Arc ; l'enthousiasme est général et pas une voix discordante ne s'est fait entendre au cours de cette soirée du 7 mai 1909, qui faisait revivre, après quatre cent quatre-vingts ans, la soirée de la Délivrance. Pas de voix discordante ? Assurément ; car ceux-là mêmes qui les poussaient, poussaient sans conviction apparente les quelques *hou ! hou !* bien payés qu'ils firent entendre, après la retraite, en parcourant la rue de la République. La foule ne sourit même pas : elle se contenta de hausser les épaules.

IX

LE 8 MAI 1909. — DANS LES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES : L'ACTION DE GRACES
ET LA PRIÈRE POUR LA FRANCE

Pendant qu'Orléans s'éveillait au bruit du canon et au son joyeux des cloches, des clairons et des trompettes, et que dans toute la ville il courait un frémissement d'enthousiasme populaire prêt aux

grandes manifestations de la journée, dans nos communautés religieuses on faisait ce qu'on y avait fait la veille et ce qu'on devait y faire encore le lendemain : des âmes plus saintes continuaient de remercier Dieu avec plus de recueillement; plus rapprochées de la Bienheureuse Jeanne par les vertus de leur état, elles lui offraient des hommages plus délicats et elles la priaient avec plus de ferveur pour la France.

Chez les Sœurs de Saint-Aignan : M^{sr} Boutry, évêque du Puy.

M^{sr} Boutry, évêque du Puy, rappela d'abord le pèlerinage que fit, en 1429, Isabelle Romée au grand jubilé de Notre-Dame du Puy : elle était allée prier pour sa fille, partie récemment, comme une fugitive, de la maison paternelle; ensuite il esquissa un excellent tableau des vertus de la sainte Pucelle : vertus cachées dans les douces années de son enfance, éclatantes au milieu des combats, héroïques à l'heure du martyre.

MES CHÈRES SŒURS,

Parmi les trois cent mille pèlerins qui se pressaient autour de Notre-Dame du Puy, à l'occasion du grand Jubilé de 1429, une humble villageoise provoquait la compassion de la foule par d'intarissables larmes. Elle était venue de bien loin, la pauvre femme, laissant sa maison en proie à un indicible deuil. Le père, sombre et abattu, s'enfermait dans ce muet chagrin qui nous émeut plus fortement que les éclats de la douleur; les fils, revenant de leur tâche, s'asseyaient tristes et pensifs, sans dire un mot. Quant à elle, Dieu seul aurait pu compter les pleurs qui avaient mouillé sa quenouille depuis trois mois! Hélas! la fille chérie de la famille, un ange de douceur, de piété, d'obéissance, de pureté, était partie! Elle était partie en cachette, sans embrasser ses parents, sans dire adieu à ses frères! Elle était partie à seize ans, partie avec des hommes d'armes, pour vivre au milieu des camps! Qu'allait-elle devenir? Le père regrettait presque de ne pas l'avoir noyée, à la suite d'un songe étrange, où il l'avait vue à cheval dirigeant des opérations militaires.

Vous me prévenez, mes Sœurs, cette femme, c'est Isabelle Romée, ce vieillard, c'est Jacques d'Arc, et la jeune fugitive, la future libératrice de la France.

Malgré leur dure épreuve, les parents de Jeanne ne murmuraient pas. Isabelle était venue aux pieds de notre Vierge miraculeuse implorer le secours de Marie, en faveur de sa fille exposée à tant de dangers dont le moindre était la mort, en faveur de son pays mis en lambeaux par l'ambitieuse Angleterre. Qui sait si Jeanne n'était point elle-même, par un secret avis, l'auteur de ce pèlerinage? Tel est le souvenir qui me vaut l'avantage de vous adresser la parole.

Ma tâche, grâce à Dieu, est facile : elle se bornera à une courte allocution, où je vous entretiendrai, sous la forme simple de l'homélie, des vertus de Jeanne : vertus cachées dans les douces années de son enfance, éclatantes au milieu des combats, héroïques à l'heure du martyre.

I

Mes Sœurs, il y a deux côtés dans la vie des saints : le côté public et lumineux et le côté mystérieux et privé, où pénètre seul le regard du Père céleste. Quand un saint a guéri un malade ou ressuscité un mort, il fait comme le Maître à la suite du miracle de la multiplication des pains, il se retire dans la solitude. Là, on le voit appliqué à l'exercice des trois vertus théologales, des quatre vertus morales et des devoirs de son état. Les croyances de l'Église sont sa lumière ; il compte sur la grâce pour se tenir au-dessus de la faiblesse humaine ; il aime Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, et en cela, il s'acquitte du premier commandement, qui comprend tous les autres. C'est dans la grâce sanctifiante, ainsi entretenue au sein d'une perpétuelle floraison de mérites, que consiste la sainteté. Pour cela, il faut des énergies surnaturelles. Le saint les demande à la prière et aux sacrements. L'Eucharistie qui le met en rapports intimes avec Jésus vivant et présent sur nos autels, lui est particulièrement chère.

Aussi lorsque l'Église est saisie d'une cause de Béatification, le premier de ses soins n'est pas de s'enquérir des œuvres dont le bruit a peut-être étonné le monde, mais de la mesure dans laquelle le serviteur de Dieu a pratiqué la foi, l'espérance, la charité, la prudence, la justice, la tempérance, la force. Elle sait, comme l'a si bien dit Bossuet dans l'oraison funèbre de Condé, que « ce sont ces choses simples, gouverner sa famille, édifier ses domestiques, faire justice et miséricorde, accomplir le bien que Dieu veut et souffrir les maux qu'il envoie », que « ce sont, dis-je, ces communes pratiques de la vie chrétienne que Jésus-Christ louera au dernier jour devant son Père céleste ». Elle sait que « les histoires seront abolies avec les empires, et qu'il ne se parlera

plus de tous ces faits éclatants dont elles sont pleines ». Elle sait que le don du génie et les autres présents merveilleux, le Créateur en fait part à ses ennemis comme à ses amis, qu'ils ne sont qu' « une décoration de l'univers et un ornement du siècle présent ». Si notre Jeanne ne s'était montrée plus grande par ses vertus chrétiennes que par ses exploits militaires, elle ne serait point appelée à l'honneur des autels. Mais ce fut avant tout une sainte.

Oui, ce fut une sainte, cette enfant, dont les yeux, à peine ouverts à la lumière, se dirigèrent vers le ciel, dont les lèvres, dans leurs premiers

essais, précurseurs de la parole, balbutièrent le nom de Jésus.

Ce fut une sainte, cette bergère, aussi innocente que les agneaux qui brouaient, sous la protection de sa houlette, l'herbe de la prairie. On raconte que les oiseaux du vallon aimaient à s'ébattre autour d'elle, se posaient familièrement sur son épaule, et prenaient sans crainte la becquée dans sa main.

Ce fut une sainte, cette diligente ouvrière, cette énergique paysanne qui partageait avec sa mère les soins du ménage, et avec son père et ses frères les rudes travaux

des champs. Combien de fois ne la vit-on pas guider l'attelage pendant que le laboureur aiguillonnait les bœufs et traçait le sillon !

Ce fut une sainte, cette vierge compatissante, qui ne pouvait voir une souffrance sans être émue de pitié. Jeanne rencontrait-elle un mendiant, elle ne manquait jamais de lui ouvrir son humble bourse. Un pèlerin sans abri s'arrêtait-il le soir à la porte de la chaumière, implorant un gîte, elle l'accueillait avec bonté, et s'il était vieux ou malade, elle lui abandonnait sa chambrette, quelquefois même sa modeste couche, pendant qu'elle passait la nuit sur une chaise, devant l'âtre désert.

Ce fut une sainte, cette fille de l'obéissance, qui, à la voix du ciel, a quitté tout ce qu'elle aimait, pour aller batailler à la tête des armées.



M^r Boutry, évêque du Puy.

Obéissance vraiment héroïque ! Elle n'a que seize ans, la pauvre petite, elle ne sait que coudre, filer, travailler aux semailles et aux moissons. Est-ce bien elle que Dieu devrait charger d'une mission dont les généraux eux-mêmes n'étaient plus capables ? Elle montre naïvement à l'Archange ses habits de paysanne, ses mains qui n'ont jamais tenu que l'aiguille, la quenouille, le fuscau, la houe. « Je ne suis qu'une pauvre fille, je ne connais ni A, ni B. Est-ce que je sais faire la guerre, moi ? Est-ce que je peux monter à cheval ? — Va ! va ! va !... fille de Dieu, je serai à ton aide... va ! va ! » Merveilleux dialogue qui rappelle celui de Marie et de Gabriel : « Comment cela pourra-t-il s'accomplir ? avait demandé la Vierge. *Quomodo fiet istud ?* — Ne crains pas, la vertu du Très-Haut sera avec toi. *Virtus Altissimi obumbrabit tibi.* — *Fiat*, répond Marie. *Fiat*, répondra Jésus, sous le poids de l'agonie... *Fiat*, répond Jeanne, à son tour, oui *Fiat* ! Ah ! ajoutait-elle plus tard, quand j'aurais eu cent pères et cent mères, quand j'aurais été fille de roi, je serais partie ! » Voilà le sublime de l'obéissance. Quelle torture dans ce cœur de jeune fille ! mais quelle victoire obtenue sur l'affection, la tendresse, la crainte, par la puissance de la foi ! Cette foi, je dois vous montrer comment Jeanne la porta dans sa vie militante. Auparavant, laissez-moi vous dire, mes Sœurs, que les sources sacrées où s'alimentèrent les vertus de la pieuse enfant furent la prière et la communion. C'est là ce qui vous la rendra chère, à vous qui passez une partie de votre vie aux œuvres de zèle et l'autre au pied de l'autel. Le bonheur de Jeanne était de visiter l'église de son village. Tantôt elle s'associait aux divins offices qu'on y célébrait ; tantôt elle s'oubliait de longues heures devant le tabernacle. On la surprenait souvent prosternée et toute en pleurs sur le pavé du sanctuaire. Purifier dans la confession son âme déjà si blanche, s'unir à ce Jésus, à qui elle s'était consacrée par un vœu de virginité, là était sa consolation, sa joie, là aussi sa force pour accomplir les rudes sacrifices qui faisaient saigner son cœur. — C'est là, mes Sœurs, que vous trouverez vous-mêmes le secret de répondre à l'idéal de votre vie religieuse, dans laquelle les séparations et les luttes ont une si fréquente et si large part.

II

Les victoires de la foi ont été chantées par saint Paul avec une magnificence auprès de laquelle la poésie humaine n'est qu'une prose vulgaire.

C'est de la foi que sont nées toutes les conquêtes de l'esprit sur la chair, de la justice sur l'iniquité. C'est par la foi que les grands libéra-

teurs de la nation sainte ont vaincu les oppressions ; mais qu'il leur en a coûté pour accomplir leur œuvre ! Le même saint Paul nous les représente « exposés aux moqueries, couverts de plaies, enchaînés au fond des prisons : on les lapidait, on les sciait, on les torturait, on les faisait mourir par le glaive ». S'ils échappaient aux bourreaux, ce n'était « qu'en errant dans les déserts ou les montagnes, en se cachant dans les antres et les cavernes de la terre ».

Fide vicerunt regna. Je n'ai pu lire ces lignes, sans songer à notre Jeanne. Son nom ne déparerait point le tableau d'honneur dressé par saint Paul ; loin de là, elle domine les chefs qu'il a célébrés, autant que la loi nouvelle de l'Évangile domine la loi antique. Comme les Gédéon, les Jephthé, les Débora, elle a vaincu l'ennemi de son peuple. Quels faits d'armes que les batailles de Saint-Loup, des Augustins, des Tourelles ! Quels brillants souvenirs que Jargeau, Meung, Beaugency, Patay, Troyes, Châlons ! Quel triomphe que la marche sur Reims ! Quelle réponse que le sacre de Charles VII dans la vieille basilique au cri qui avait déshonoré les voûtes de l'auguste abbaye de Saint-Denis : « Vive Henri VI, roi d'Angleterre et de France ! »

Est-ce aux talents de la jeune Lorraine qu'il faut attribuer tant de prodiges ? Non, mes Sœurs, c'est à sa foi — *Fide vicerunt regna.* Comme la libératrice du genre humain, Jeanne a cru aux paroles divines. Elle sait que, malgré sa pauvreté et son ignorance, Messire Dieu l'a choisie ; elle sait et elle proclame hautement « que personne au monde, ni prince, ni roi, ni fille de roi ne peut reconquérir le royaume et qu'il n'y a de secours qu'en elle ».

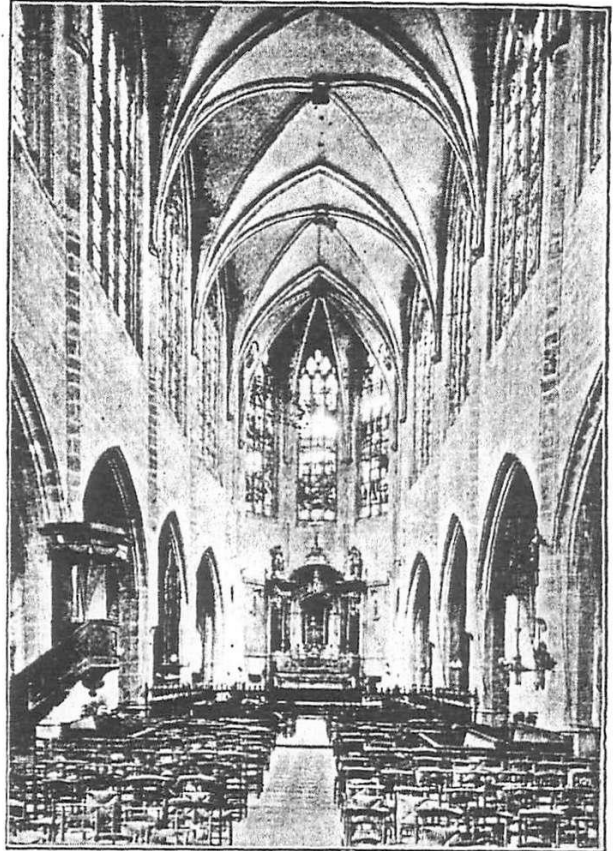
Surnaturel dans son principe, l'héroïsme de Jeanne l'est aussi dans ses moyens. Que réclame-t-elle avant tout des chefs et des soldats ? La confiance dans les cœurs, la prière sur les lèvres, la grâce dans les consciences. Elle n'entend marcher à l'ennemi qu'avec des hommes bien confessés. Arrière les blasphémateurs, les ribaudes, les pécheurs publics !

Héroïsme surnaturel également dans sa fin : Jeanne ne veut pas seulement « bouter les Anglais hors de France », elle prétend y établir la royauté de Jésus. « Sire, demande-t-elle un jour au roi, faites-moi un présent. — Dites, répond Charles sans méfiance. — Gentil Sire, continue-t-elle, donnez-moi le royaume de France. » Le roi s'étonne, hésite, puis consent à la singulière requête, dont sans doute il ne comprend ni le sens ni la portée. Sur-le-champ, acte est dressé et lu à haute voix par quatre secrétaires. Se tournant alors vers l'assistance et montrant le monarque, Jeanne ajoute : « Voici le plus pauvre chevalier du royaume ». Puis, disposant en maîtresse de la France, elle la re-

met au Dieu tout-puissant, et au bout de quelques instants, investit Charles VII de la souveraineté.

Au milieu d'une telle gloire, Jeanne est restée l'humble enfant, la vierge pudique, la douce Sœur de charité, l'amic des saints tabernacles que nous avons connue sous le chaume de Domremy. Les foules l'accablent ; on se précipite autour d'elle ; c'est à qui baisera ses mains, ses pieds. Il y avait dans ces ovations de quoi tenter d'orgueil l'âme la moins éprise d'elle-même. La jeune fille n'en est point émue. Ces incroyables succès, c'est à Dieu seul qu'elle les attribue. Elle se plaît à répéter que tout ce qu'elle a fait de bien, elle l'a fait par le conseil et le secours de Notre-Seigneur.

Son innocence n'est pas moins admirable que son humilité. Brave comme l'ange des batailles, elle s'élançait sur son cheval ardent au plus fort de la mêlée, sans souci des flèches ni des coups d'arquebuse ; mais, si elle entend tomber du haut des remparts un ignoble outrage, elle rougit et se met à pleurer. Aussi, quelles précautions n'emploie-t-elle pas pour rester pure ! Cet habit d'homme qu'elle s'obstine à garder est sans doute une nécessité de son



Église Saint-Aignan (intérieur).

équipement militaire ; mais elle y tient surtout, la chaste enfant, parce qu'il protège mieux sa pudeur et sa modestie.

Je l'ai appelée une Sœur de charité. N'en possède-t-elle pas la mansuétude, la compassion, le zèle pieux ? Ah ! le goût de la guerre est loin de son cœur. Avant d'engager la bataille, elle supplie les chefs anglais de quitter la France. Sa mission est de les bouter hors du pays, mais comme elle serait heureuse d'éviter l'effusion du sang ! D'ailleurs, elle n'a jamais tué personne, la douce jeune fille. Son épée lui servait à guider les troupes à l'assaut ; oncques elle n'en frappa l'ennemi. Que dis-je ? Aucune sœur infirmière se montra-t-elle jamais si sensible à la pitié ? Protéger les prisonniers, secourir les blessés, se pencher sur les

agonisants pour les consoler et susciter en eux le repentir et l'espérance, est-ce le fait d'une guerrière ou le vôtre ? Ce fut la gloire touchante de notre Jeanne, gloire de sainte surtout qui sait le prix de l'âme. Elle pleure à la pensée que beaucoup de ceux qui succombent sont en état de péché mortel. « Glasdall ! Glasdall ! crie-t-elle au chef ennemi qui vient de la traiter de ribaude ; tu m'as injuriée ; mais que j'ai pitié de ton âme ! Rends-toi au Roi du ciel ».

Autre trait plus émouvant encore. Au retour triomphal de Patay, elle aperçoit un prisonnier anglais, maltraité par un Français. Aussitôt, elle saute de cheval pour le défendre. Hélas ! il était trop tard. L'homme mortellement blessé allait expirer. Jeanne s'agenouille auprès de lui, l'amène à se confesser, le réconforte par d'encourageantes paroles et l'aide à bien mourir. Si j'avais à représenter l'apparition de la Miséricorde, au soir d'une bataille, je peindrais cet épisode, certain d'avoir atteint l'idéal dans la simple expression d'une réalité.

Quelle est, mes Sœurs, l'explication de tant de vertus ? Je vous signale de nouveau la prière et l'Eucharistie : la prière qui obtient la grâce, l'Eucharistie qui allume au cœur la sainte flamme du dévouement. C'est dans ces deux forces que Jeanne met sa consolation et son secours. Vaquer à l'oraison, entendre la messe, s'asseoir à la table sainte, passer des heures en adoration devant le tabernacle, c'est la vie de la vierge du cloître, c'est en partie la vôtre, mes Sœurs, ce fut aussi celle de Jeanne. Âme de prière, au soir de ses rudes journées, elle va demander le recueillement au silence de l'église, et s'attarde jusqu'au milieu de la nuit dans le lieu saint ; âme délicate, elle préférerait mourir que de commettre un péché véniel ; âme sage et ordonnée, elle a pris pour devise : Messire Dieu, premier servi ; âme aimante, ses yeux se mouillent de larmes, quand elle contemple l'hostie. N'est-ce pas, mes Sœurs, que cette guerrière vous apparaît comme une religieuse accomplie, et qu'elle réalise au milieu des camps la perfection mystique que d'autres cherchent derrière les grilles du Carmel ou de la Visitation ?

Telle fut Jeanne dans la gloire. Elle ne sera pas moins belle dans le malheur.

III

L'épreuve est le sceau des œuvres de Dieu. Depuis le martyre du Calvaire, rien de fécond ne s'est accompli dans le monde surnaturel sans la croix ; sans la croix, aucune âme n'a été vraiment grande. Je le comprends déjà à la lumière de ma raison. Celui qui n'a pas souffert, que vaut-il ? De quel métal est formé son cœur : d'or pur ou de plomb doré ? C'est l'épreuve qui découvre le fond de l'être.

La Passion de Jésus a jeté sur cette vérité un éclat nouveau. Tout ce qui vient du Maître porte sa marque. Quand je parle d'épreuves, je n'entends point les maux vulgaires et quotidiens auxquels personne n'échappe, je parle d'une part plus spéciale au calice de Jésus. Oui, aux âmes royalement grandes, investies d'une royale mission, il faut de royales souffrances, une croix plus haute que celle des autres.

Aux heures de gloire, Jeanne n'avait pas été épargnée. Les morsures de l'envie l'avaient atteinte ; on entravait son action ; son corps portait les stigmates des blessures reçues sous les murs d'Orléans et de Paris. Ce serait assez pour une âme vulgaire ; Dieu, qui la destine à sauver la France et l'Église de France, lui réserve un martyr proportionné aux grands desseins qu'il a sur elle. Il faut à Jeanne comme à Jésus le Gethsémani de l'abandon, la geôle infâme, le baiser de Judas, le tribunal d'Anne et de Caïphe, le Calvaire, la potence, une mort ignominieuse et horrible.

Ce qu'il me reste à vous dire, mes Sœurs, vous le savez déjà, est d'une tristesse infinie. Cela ressemble si étonnamment à la Passion, que je serais tenté d'y voir une reproduction intentionnelle de ce drame douloureux.

Voilà Jeanne, prise à Compiègne, lâchement vendue, abandonnée. Pauvre petite ! on l'enferme dans une cage de fer pour la conduire à Rouen ; on la jette, avec des chaînes aux pieds et aux mains, dans un cachot affreux. Pas un ami ! Je me trompe : voici Judas. Dans la ténébreuse solitude de la prison, le misérable se présente sous la forme d'un prêtre, âme damnée d'un évêque indigne. Il apporte à Jeanne d'hypocrites consolations, lui offre son ministère ; et, quand il a capté sa confiance, sous prétexte de l'aider de ses conseils, il lui suggère des moyens de défense compromettants, dont la portée échappe à l'innocente colombe, et qui serviront d'armes contre elle aux juges iniques. Voici l'horrible geôle. Aux côtés de la prisonnière veillent jour et nuit des soudards ignobles. Ce que l'angélique enfant souffre de cette promiscuité immonde, je renonce à vous le dépeindre. Qu'il me suffise de dire que tout en eux, leurs regards comme leurs propos, offense sa virginale pudeur.

L'avenir est encore plus affreux que le présent. Jeanne n'ignore pas complètement les complots de ses ennemis. Devant les yeux de la captive, durant ses longues nuits sans sommeil, passent et repassent de sinistres visions. Elle entend la sentence de mort, elle se voit exposée aux yeux d'une populace sans pitié, liée au poteau ; elle sent sur sa chair les morsures des flammes. Quelle horrible situation pour une jeune fille de dix-neuf ans !

Voici le tribunal. Ce tribunal, je ne le qualifierai pas. Qu'il suffise, pour le vouer à l'exécration des siècles, de lui appliquer le terrible mot de

l'Évangéliste, stigmatisant celui qui a condamné Jésus : « *Quærebant falsum testimonium contra Jesum*. Les iniques pontifes cherchaient un faux témoignage contre l'accusé ». On a cherché contre toi aussi, ô innocente victime, des griefs mensongers. Tes juges n'ont qu'un but, déshonorer ta personne, ta mission divine, et en toi, la France que tu as sauvée. Ce n'est pas l'Église qui siège ici. Non, l'Église, elle siégera plus tard sur le trône épiscopal d'Orléans, en la personne des Dupanloup, des Coullié, des Touchet, sur le trône pontifical, en Calixte III, qui vengera ta mémoire, en Léon XIII, qui te déclarera Vénérable, en Pie X, qui te proclamera Bienheureuse ; tu n'as aujourd'hui devant toi qu'une caricature d'évêque et un cardinal anglais, traître à la pourpre aussi bien qu'à l'honneur. Ces misérables sont l'Église, comme Judas est la probité, Caïphe le sacerdoce, Pilate la justice, Barrabas la vertu. A eux, la mitre d'ignominie, à toi, la couronne des vierges et le diadème des martyres.

Ecoutez, mes Sœurs, la prière que Jeanne faisait à genoux, avant les interrogatoires : « Très doux Dieu, en l'honneur de votre sainte Passion, je vous demande, si vous m'aimez, de me révéler ce que je dois répondre à ces gens d'Église ».

Celui qui rend éloquent la langue des enfants ne pouvait fermer l'oreille aux supplications d'un cœur si droit. Ne vous étonnez point qu'il ait mis sur les lèvres de l'humble fille des réponses qui déconcertent ces docteurs de mensonge.

« Êtes-vous en état de grâce ? — Si j'y suis, que Dieu m'y garde ; si je n'y suis point, que Dieu m'y mette ! — Abjure, ou tu seras brûlée. — Quand vous m'arracheriez les membres, je ne dirais pas autre chose. J'en appelle au Pape ; qu'on me mène à Rome. »

Au sein de ces épreuves, la confiance et l'amour de Jeanne jettent le plus vif éclat : « J'attends tout de Notre-Seigneur », répète-t-elle fréquemment.

Assister à la messe, recevoir l'Eucharistie, c'est la seule grâce qu'elle implore de ses cruels bourreaux, mais avec quelles prières et quelles larmes ! La sainte communion ! rien ne remplace pour son cœur le pain des anges. Émouvant témoignage de ses sentiments : un jour qu'on la conduisait au tribunal, elle remarque une chapelle sur le bord du chemin. « Le corps de Jésus-Christ est-il ici ? » demande-t-elle. A la réponse affirmative de son gardien, elle se jette à genoux sur le seuil, et tombe dans une si profonde adoration, qu'il faut l'arracher de force.

Mais, hâtons-nous, mes Sœurs, voici la mort ! Juges vendus et traîtres à la justice, achevez votre œuvre. *Quod facis fac citius*. La mort, vous le savez, mes Sœurs, est la grande révélatrice de la vie. Elle en dit plus que les confidences les plus intimes sur les secrets de l'âme. C'est aussi

à la mort que les pensées de Jeanne se montrent dans leur sublimité.

Pauvre jeune fille ! Elle pleure quand la cruelle sentence lui est annoncée ; elle pleure, mais elle se réjouit de pouvoir se confesser et recevoir son Dieu, qui a tremblé, lui aussi, dans sa chair humaine à l'aspect de la croix. Elle pleure, mais à travers ses sanglots, quel touchant aveu elle laisse échapper : son corps que l'on va brûler est resté aussi pur que celui d'un enfant ! Enfin, on la traîne au supplice, et pendant qu'on l'attache au poteau, elle proteste une dernière fois que sa mission était de Dieu. « Non, non, s'écrie-t-elle, mes Voix ne m'ont pas trompée. » Puis, elle réclame une croix pour mourir, demande pardon à tous ceux qu'elle a pu offenser, supplie les prêtres présents de dire une messe à l'intention de son âme. Les assistants fondent en larmes, l'indigne évêque et le cardinal anglais pleurent comme les autres. Cependant la victime est prête ; mais, avant de quitter la terre, elle veut affirmer encore l'intégrité de sa foi. C'est qu'on a attaché au-dessus de sa tête un écriteau qui porte l'énumération de ses prétendus crimes. « Non, proteste-t-elle, avec une suprême énergie, non, je ne suis point une hérétique, je suis une bonne chrétienne. »

A ce moment, le bourreau approche des fascines une torche allumée ; une colonne de flammes jaillit ; des vagues s'élèvent, étincelantes, énormes, au milieu d'un nuage de fumée ; des langues de feu atteignent, mordent la chair de la vierge. « De l'eau bénite, de l'eau bénite ! implore-t-elle ; tenez la croix devant mes yeux, afin que je la voie jusqu'au bout. » Puis, un cri suprême : « Jésus ! Jésus ! Jésus ! » Jeanne a rejoint Celui qui avait été, en ce monde, l'unique amour de son cœur.

Au spectacle d'une telle mort, la réhabilitation commence. Le bourreau épouvanté s'écrie : « Je suis perdu, j'ai brûlé une sainte ! » Bientôt le même cri retentit sur toutes les lèvres : « On a brûlé une sainte ! on a brûlé une sainte ! » Au Calvaire le centurion avait dit : « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu. »

Telle fut Jeanne dans la vie et dans la mort. On assure que son cœur, victorieux du feu, fut trouvé intact sous les braises ardentes, et que le bourreau, ne pouvant le réduire en cendres, le jeta à la Seine.

Grâce à Dieu, il est encore avec nous ce cœur de sainte, de guerrière et de martyre. Non, la généreuse enfant n'est pas morte. J'ai pour preuve de sa survivance les éclatants miracles qu'elle vient d'accomplir au cours du procès de Béatification. Non, elle n'est pas morte : elle gardera l'innocence aux cœurs de nos jeunes filles, la vaillance aux âmes de nos soldats, le courage à tous ceux qui souffrent, comme elle a souffert elle-même, pour la cause sacrée de la justice. — Elle vous gardera, à

vous, mes Sœurs, le culte de la prière, de la charité, de l'Eucharistie et l'espérance de jours meilleurs.

O Jeanne ! vous avez sauvé le royaume, en chassant l'envahisseur ; ce n'est pourtant là que le moindre de vos titres à notre reconnaissance. Vous avez été surtout le salut de notre foi. Sans vous, la France était anglaise, et un siècle plus tard, Henri VIII la jetait dans l'hérésie.

Continuez votre œuvre : cette vérité catholique que nous avons conservée par vous, maintenez-la au pays que vous avez tant aimé. Boulez hors de nos frontières l'esprit d'erreur et de mensonge, et s'il faut souffrir, mourir même pour la défense de l'Eglise de France, soyez à notre aide. Ainsi soit-il.

Au Carmel : M^{sr} de Bonfils, évêque du Mans.

Aux filles de sainte Thérèse, M^{sr} de Bonfils, évêque du Mans, adressa d'abord des remerciements pour leur vie pénitente qui expie les fautes d'autrui ; puis, il leur demanda de garder à la France la foi, l'espérance, la charité, l'humilité, la pureté et le courage de Jeanne d'Arc ; enfin, il les conjura de prier avec plus de ferveur que jamais pour notre pays.

MA RÉVÉRENDE MÈRE,
MES CHÈRES SŒURS,

A la fête grandiose du 18 avril dernier, à Rome, à l'heure où, dans la *Gloire* du Bernin, au-dessus de la Confession de saint Pierre, le tableau représentant Jeanne d'Arc, « la nouvelle béatifiée », était découvert, en présence de plus de quatre-vingts cardinaux et évêques et qu'un *Te Deum* de vibrantes actions de grâces s'échappait de toutes les poitrines, quels étaient, pensez-vous, ou du moins quels devaient être les sentiments des quarante mille assistants remplissant l'immense basilique ?

Évidemment, ceux de chrétiens pénétrés des vertus, de la grandeur d'âme, de l'héroïsme de la Bienheureuse Jeanne et ravis que l'Église lui rende enfin les honneurs suprêmes ici-bas pour une âme chrétienne, l'insigne, l'incomparable honneur d'être placée sur les autels et présentée à la vénération publique.

Et hier soir, ici même, dans votre ville d'Orléans, théâtre des premières victoires de notre sainte Libératrice et de la première preuve éclatante de sa mission divine, quand, à cette heure solennelle entre

toutes, à la tombée du soir, les hautes tours de Sainte-Croix se sont embrasées et que votre évêque, debout devant le porche de sa cathédrale, entouré de cinquante évêques français, ses collègues, a reçu des mains du représentant de votre cité l'étendard de Jeanne d'Arc et est allé solennellement le porter jusqu'au sanctuaire de la basilique, au chant enthousiaste de nouvelles actions de grâces, au bruit claironnant des fanfares et aux acclamations d'une foule émue, quels ont été encore les sentiments de tous ceux qui ont assisté à ce spectacle saisissant ? Lesquels pouvons-nous espérer, demander dans tous les cœurs ?

Comme à Rome, ceux de chrétiens saluant avec joie une protectrice céleste de plus, mais ici en outre ceux de chrétiens *français*, fiers de l'exaltation d'une illustre compatriote, profondément reconnaissants à celle-ci d'avoir sauvé la patrie au xv^e siècle et la conjurant de la sauver de nouveau à l'aurore du xx^e dans lequel nous marchons.



M^{re} de Bonfils, évêque du Mans.

Mais de cœurs chrétiens, de cœurs français, je n'en connais pas de meilleurs, de plus dignes de ce nom que les vôtres, mes très chères Filles.

Chrétiennes, vous l'êtes au plus haut degré, au degré des parfaits ; toute votre vie est ordonnée vers ces sommets, et Françaises, vous l'êtes aussi, aussi réellement, aussi complètement qu'on peut l'être.

I

D'aucuns croient peut-être et d'autres veulent faire croire qu'ayant délibérément mis des grilles entre vous et le monde, vous vous désintéressez de tout ce qui se passe du côté où vous n'êtes pas ; que vous restez étrangères, indifférentes aux douleurs de vos parents, de vos amis, de votre patrie.

Non, mille fois non, ceux qui vous approchent peuvent le dire et le proclamer, cela n'est pas. Tout au contraire, votre vie séquestrée, solitaire, votre contact perpétuel avec Dieu et les choses du ciel vous ont rendues plus attentives, plus sensibles à tous les événements qui touchent ceux que vous aimez.

La fibre patriotique en particulier ne vibre dans aucun cœur plus profondément, plus délicatement que dans le vôtre.

Mais alors, alors, votre place était au premier rang de ces pieux manifestants dont nous venons de parler.

On aurait dû vous voir à Rome le jour de la Béatification de Jeanne d'Arc.

On aurait dû vous voir au moins ici, dans la ville que vous habitez, à quelques pas de votre monastère, occupant une place d'honneur à la grandiose cérémonie de la remise de l'étendard.

Il semble qu'en pareille circonstance l'Église avait le devoir de se départir à votre égard de la sévérité de sa discipline et de vous ouvrir les portes qu'elle tient habituellement fermées sur vous.

Eh bien ! non !... Cette relâche ne vous est point accordée. Nulle exception n'est faite à la stricte observance de votre clôture et de même qu'on ne vous permet pas de rentrer dans le monde en d'autres circonstances de famille, où votre présence au foyer que vous avez quitté semblerait encore plus nécessaire, de même pour la France, pour saluer la France publiquement et sa Libératrice, on ne vous appelle pas au dehors.

Le sacrifice est dur, assurément. Mais vous en comprenez le motif, n'est-il pas vrai, et bien loin de vous en plaindre, vous bénissez le Seigneur de vous procurer la précieuse occasion de détacher de votre cœur un nouveau bouquet de myrrhe et de le lui offrir avec son âpre senteur.

En effet, au souvenir de Jeanne d'Arc, en sa présence, il ne s'agit pas tant de jurer fidélité à la France que d'essayer de la sauver et le premier moyen pour cela c'est de souffrir pour elle.

« Pénitence, expiation, réparation », nous crient les voix du ciel qui se font entendre à Montmartre et à Lourdes.

« Avant tout souffrez pour effacer vos péchés, crucifiez-vous au Calvaire avec le Rédempteur, si vous voulez voir se lever sans retard l'aurore de votre résurrection..... car, ne vous y trompez pas, le péché, vos péchés, c'est là la cause principale des malheurs de votre patrie.

« Les laver tout d'abord dans le sang de vos âmes doit être dès lors votre premier soin. »

Et voilà ce que vous faites, chères filles du Carmel, ce que vous faites surtout à cette heure, prenant sur vous, comme Jésus à Gethsémani,

les fautes d'autrui, celles des foules qui acclament Jeanne d'Arc et qui ne pensent pas assez peut-être à purifier d'abord leur conscience..... et celles de bien d'autres hélas ! qui ne sont pas là et qui croupissent depuis si longtemps dans les boues du péché.

Oh ! merci, mes chères Filles, mille fois merci pour cet héroïque sacrifice, pour ce grand bienfait. Soyez-en bénies de Dieu et des hommes : *Dilectus Deo et hominibus*, et que le ciel vous en donne dès maintenant la récompense par une surabondance d'intimes joies qui dépassent beaucoup celles que nous pouvons goûter dans nos plus belles fêtes de la terre.

II

Dans ce même ordre d'idées, j'oserai vous demander un autre service.

Continuez à nous donner l'exemple des vertus que Jeanne d'Arc a pratiquées et qu'il nous faut résolument reproduire à sa suite si nous voulons nous relever de nos désastres.

Ces vertus, un de nos éloquents évêques les a fort bien résumées.

Ce sont d'abord les vertus maîtresses, théologiques, source des autres, la Foi, l'Espérance et la Charité.

Jeanne d'Arc a cru, espéré, aimé. Qui donc pourrait en douter en se rappelant sa merveilleuse épopée ?

Elle a cru à l'appel de Dieu, aux enseignements de son Église, au monde surnaturel que la Foi seule découvre.

Elle a espéré, espéré contre toute espérance, malgré la France désespérée. A cette France elle a communiqué son propre espoir, la relevant, la ranimant par cette force qu'elle avait perdue. C'est d'elle, de son action qu'on peut redire le beau vers du poète :

Une immense espérance a traversé la terre,

la terre de France au moins, lorsque Jeanne parut et lui annonça que, de par Dieu, elle était venue pour bouter dehors ses oppresseurs.

Et pour elle-même, l'humble chrétienne, qu'a-t-elle espéré, sinon ce que nous devons tous fermement attendre, le salut par Jésus-Christ, la grâce de Dieu, ses récompenses éternelles promises et données à toute âme de bonne volonté ?

Elle a aimé enfin... beaucoup aimé son Dieu, son Jésus, la Vierge Marie sa sainte Mère, les anges et les saints, prolongeant ses prières, ne se lassant pas d'assister au Saint Sacrifice de la messe, s'approchant le plus souvent possible et avec bonheur de la sainte table, souffrant d'ail-

leurs de voir son Dieu offensé et mettant tout en œuvre pour diminuer, effacer les péchés qui l'outragent.

Avec son Dieu elle a aimé ses frères, son prochain, se montrant bonne, compatissante, dévouée, dès son bas âge, pour les pauvres et les affligés, plus tard pour ses soldats au salut desquels elle travaillait si ardemment,



Statue de Jeanne d'Arc. (Princesse Marie d'Orléans.)

dont elle ne pouvait voir couler le sang sans frémir, car c'était le *sang de France*, pour les ennemis eux-mêmes qu'elle n'aurait pas voulu combattre, qu'elle suppliait de se retirer et dont elle pensait les blessures avec l'émotion et la délicatesse d'une Sœur de charité.

Oh ! filles de sainte Thérèse, gardez-nous la foi, l'espérance, la charité de Jeanne d'Arc !

Vous êtes à Dieu plus que nous ne le sommes dans le monde, un nuage moins épais vous en sépare, vous sentez plus vivement sa divine présence ; répétez-nous donc sans cesse le *Sursum corda* dont nous avons besoin. Oui, dites-nous : « En haut les cœurs, puisque Dieu

est là ! En haut, puisqu'il veille sur vous, qu'il veut votre bien, le cherche et le procure. En haut, puisqu'il vous aime et demande que la charité soit le lien et le signe distinctif de ses enfants. »

Relevez ainsi nos yeux et nos aspirations.

Autour de nous, hélas ! tant de chrétiens regardent obstinément en bas... ! Quel service ce serait leur rendre que de les amener à reporter de temps en temps leurs regards vers le ciel !

Et les vertus morales, combien elles ont été admirables dans notre

chère Bienheureuse, combien doit-on les retrouver dans la vie de la bienheureuse fille du cloître !

L'humilité ! Jeanne a été humble malgré ses triomphes, en rapportant à Dieu tout l'honneur, se dérochant elle-même aux louanges.

Restez humbles vous aussi, mes chères Filles, dans l'obéissance religieuse, sous vos vêtements de bure, dans le simple travail de vos modestes occupations, ne vous faisant connaître au monde que par le parfum de vos vertus, comme l'humble violette cachée sous la touffe d'herbe de nos champs.

La pureté ! elle fut pure, la Pucelle ! Dès la première visite des anges, elle voua à Dieu sa virginité et la garda toujours si intacte qu'elle imposait le respect aux hommes les plus dissolus.

Soyez pures comme elle. Que votre manteau blanc ne soit pour ainsi dire que le rayonnement de votre cœur, de vos pensées, de vos affections..... Commencez, dès cette terre, à former le cortège de l'Agneau sans tache.

La bravoure, le courage ! oh, ce fut bien là la vertu éclatante de la sainte Libératrice : courageuse dans les combats, courageuse dans la prison, devant ses juges, dans la fatale charrette, sur le bûcher.

Du courage, mes Filles, il vous en faut à vous aussi, beaucoup de courage pour soutenir les longues épreuves, les combats de la vie du cloître, pour faire face aux calomnies, aux mépris, aux persécutions des impies..... Vous êtes au port, c'est vrai, mais votre barque est assaillie par une tempête qui la submergerait si vous n'en teniez avec force le gouvernail.

Telles sont les vertus de Jeanne d'Arc ; telles doivent être les vôtres. Je vous le demande, au nom de la France affaiblie, affaissée, désemparée, qui ne se relèvera point si on ne lui remet sous les yeux l'étendard de tout bien, de toute vertu, l'étendard de Dieu, des anges, de Jésus et de Marie. Or à vous plus qu'à tout autre, il appartient de l'arborer devant elle.

III

Enfin une troisième prière monte vers vous de mon cœur à mes lèvres.

Ce que Jeanne d'Arc a été, elle l'a été par ses Voix.

Ses Voix l'ont décidée, l'ont soutenue dans le chemin de son héroïque entreprise et à travers tous les obstacles jusqu'à la mort, jusqu'au triomphe.

Aussi bien les a-t-elle toujours écoutées, consultées, implorées et suivies.

Ainsi faut-il qu'à l'heure présente, au moment où se jouent les destinées de la patrie, les chrétiens de France entendent retentir dans leurs âmes les voix du ciel, qu'ils y cèdent et entreprennent généreusement les œuvres qu'elles leur demanderont.

Cela seul les sauvera. Ce secours extraordinaire d'en-haut est absolument nécessaire au relèvement de la France chrétienne. Les moyens humains, sans cette ardeur intime et surnaturelle, demeureront sans effet.

Mais qui appellera sur nous, obtiendra pour chacune de nos âmes ces avertissements secrets, ces provocations divines ?

Vous, mes très chères Filles, vous Filles de la prière perpétuelle et qui avez précisément par ces oraisons incessantes acquis sur le cœur de Dieu et de ses saints une puissance à laquelle nous ne pouvons prétendre.

Priez donc, priez le Sacré-Cœur de Jésus, Marie reine de France, Notre-Dame de Lourdes, les saints et saintes de la patrie, les patrons et patronnes de chacune de nos régions, de chacune de nos paroisses, pour qu'ils nous inspirent sans cesse à nous, les malheureux soldats de la mêlée, la pensée de nous sauver, l'inébranlable résolution d'y travailler, quoi qu'il arrive, quoi qu'il nous en coûte, jusqu'au succès ; que cette excitation céleste nous poursuive au milieu de l'apathie qui nous environne et qui tend à gagner nos cœurs.

Faites particulièrement cette prière pour les plus jeunes d'entre nous. C'est aux jeunes souvent, aux bras vigoureux, aux cœurs bouillants, aux esprits éclairés de doux et tenaces espoirs que le ciel s'adresse pour les durs combats et les brillantes victoires.

Témoin l'histoire de la bonne Lorraine, de la Pucelle de Domremy.

Eh bien ! les frères et les sœurs de la jeune héroïne, les fils et les filles de France paraissent aujourd'hui plus que tous les autres sous le coup de cette action divine.

Ils forment leurs associations, ils tracent leurs programmes, ils parlent, ils agissent sous l'égide de l'Église et ils commencent à vaincre les froides désespérances. On ne sourit plus de leur jeunesse, on se rend à la beauté, à la grandeur de leurs projets, comme jadis à ceux de Jeanne.

Oh ! priez, priez pour ces jeunes cœurs français, déjà si admirables dans leur noble détermination. Obtenez que leurs lumières ne s'éteignent point, que leur courage se réchauffe sans cesse, que les sombres horizons se dégagent peu à peu et s'éclaircissent devant leurs pas.

Obtenez pour nous qui avons vieilli, qu'au contact de cette ardente

jeunesse la nôtre elle-même se renouvelle comme celle de l'aigle.

Voilà ce que je vous demande, voilà ce que vous m'accorderez, je n'en doute pas un instant, et voilà dès lors ce dont je vous rends d'avance les plus vives actions de grâces.

Il y a quelques jours, je consacrais à Dieu quatre jeunes filles qui se destinaient au cloître.

Au moment où je les conduisais à la porte du monastère pour les remettre entre les mains de leur nouvelle famille qui les attendait, leur ouvrait ses bras et son cœur, la foule de parents et d'amis qui se pressait autour de moi accompagnant les jeunes élues se rapprocha, se massa davantage pour plonger un regard plus profond dans la sainte clôture... pour un peu elle y eût fait irruption afin de voir encore mieux et de plus près.

Ah! que notre pauvre société française regarde donc enfin du côté des cloîtres. Qu'elle demande à la vie religieuse quelques-unes de ses leçons, échappées au secret de ses grilles, et elle-même comprendra mieux ses devoirs, et elle mettra plus de cœur à les remplir.

Chez les Dames Dominicaines : M^{SR} Lobbedey, évêque de Moulins.

M^{SR} Lobbedey, évêque de Moulins, commenta la devise des Dames dominicaines : *Gratis et gratiose*, que Jeanne d'Arc a réalisée, en se dévouant si généreusement et avec une grâce si parfaite au salut de la France.

Gratis et gratiose

« Avec générosité et en toute perfection. »

(Devise des Dames Dominicaines.)

MESSEIGNEURS¹,

MES BIEN CHÈRES SOEURS,

Consacrer au service de Dieu toutes ses forces sans chercher autre chose que l'accomplissement d'une volonté supérieure qu'on révère et qu'on aime; puis mettre dans ses paroles et dans ses actes la perfection dont la grâce divine peut rendre notre nature capable, voilà ce qui constitue l'essence, ce qui assure la grandeur de l'état religieux. N'est-ce pas, aussi, ce qu'exprime si bien votre courte mais profonde devise : *Gratis et gratiose* ?

1. M^{SR} Amette, archevêque de Paris; M^{SR} Gauthey, évêque de Nevers.

Gratis : et nous voyons évoquée dans un seul mot cette générosité de l'âme qui répond à la vocation divine par les paroles du Sauveur : *Je suis venu, ô mon Père, pour faire votre sainte volonté*. Générosité que vous connaissez bien, puisqu'elle a conduit vos pas dans cette sainte demeure.

Gratis : et dans cet autre mot exquis, nous trouvons indiqué ce je ne sais quoi de beau et d'achevé qui relève le prix des moindres actes, qui les rend aimables aux yeux de Dieu, admirables aux yeux des hommes.

Sans doute que par vos prières et les exercices sanctifiants de votre règle vous vous efforcez d'agir en tout aussi parfaitement que possible ; et comment n'y réussiriez-vous pas, lorsque pour vous y exciter, vous y aider, vous avez l'intercession de celle, qu'aux acclamations de la France reconnaissante, l'Eglise vient de proclamer Bienheureuse ?

J'arrive de Rome, où j'ai eu le bonheur d'assister aux inoubliables fêtes du 18 avril ; et ce tressaillement surnatu-



M^r Lobbedey, évêque de Moulins.

rel qu'avec tous mes Frères dans l'Épiscopat, avec vous, Monseigneur l'Archevêque, le vénéré Métropolitain de cette province, avec vous, Monseigneur l'Évêque de Nevers, cher et distingué voisin, j'ai ressenti jusqu'au plus profond de mes entrailles, quand, dans l'immense basilique, la radieuse image de Jeanne d'Arc est apparue, je l'éprouve encore aujourd'hui ; je l'éprouve à redire son nom béni dans une cité où elle fit plus que de sauver une ville, puisqu'elle sauva un peuple ; dans ce coin de terre où elle a séjourné et donné l'exemple de ses vertus ; dans cette chapelle enfin, qui, souvent, a retenti et retentira plus que jamais de ses louanges.

La voilà, l'incomparable héroïne qui, à la plus sublime, et, en même

temps, la plus ardue peut-être des vocations, a répondu avec le désintéressement le plus complet, la plus entière générosité : *Gratis*.

La voilà, la Bienheureuse en qui Dieu répandit un charme surhumain et qui sut parler, vivre, batailler, mourir avec une grâce jamais égalée dans notre histoire : *Gratiose*.

Permettez-moi de développer ces deux pensées en rappelant quelques traits d'une vie que vous connaissez mieux que moi. C'est tout le sujet et l'ordre de cet entretien.

I. — *Gratis*.

Certes, la vocation de Jeanne d'Arc pouvait difficilement être plus glorieuse.

Aller à un peuple désuni, opprimé, afin de lui donner la conscience de son unité et de sa force ; aller à une armée affaiblie, déshonorée par plusieurs défaites successives, afin de lui rendre le prestige de la victoire ; aller à un jeune roi presque désespéré, pour le conduire triomphant à la basilique du sacre, c'était plus qu'il n'en fallait pour illustrer à jamais un vaillant capitaine ; et ce rôle, Dieu le confiait à une jeune fille de seize ans !

Seulement, n'était-ce pas lui imposer une mission plus sévère et plus rude qu'elle ne paraissait glorieuse ? Impossible de s'en acquitter pleinement sinon au prix de sacrifices nombreux : sacrifice de la vie de famille, sacrifice des affections du cœur, sacrifice de sa liberté, sacrifice de son honneur chrétien, sacrifice de sa vie même. Et tous, ils lui furent demandés l'un après l'autre, en l'espace de quelques mois, coup sur coup, sans répit, avec une savante et inexorable gradation ; tous, ils furent acceptés avec une conscience réfléchie, un acquiescement plénier à la volonté divine, un courage enfin qui, dans un âge si tendre, se maintint jusqu'au bout sans défaillance ¹.

Vous savez combien elle était attachée de cœur aux lieux où elle passa sa première et active jeunesse : à cette chaumière où souvent il lui fallut, près de sa mère et bien avant dans la nuit, rester à son rouet et à ses fuseaux ; à l'église où, chaque matin, elle allait dévotement réciter ses prières avant de commencer son travail ; à ces pâturages où, son tour venu, elle gardait les troupeaux ; à ces champs où elle ne craignait pas de promener la herse et de conduire la charrue ; à cette prairie

1. *Erige brachium tuum sicut ab initio et allide virtutem illorum in virtute tua. Erit enim hoc memoriale nominis tui, cum manus feminæ dejecerit eum* (Jud., IX, 14, 15).

2. *Non in multitudine neque in equorum viribus... sed humilium et mansuetorum semper tibi placuit deprecatio* (Jud. IX, 16).

enfin où elle s'isolait volontiers pour s'entretenir, seule, avec son Dieu.

Mais des Voix venues du ciel lui intimèrent l'ordre de tout quitter. « Tout quitter, Seigneur? et pour aller où? — Pour aller dans la mêlée sanglante des combats. — Eh! qu'y peut bien faire une jeune fille de seize ans? — Il s'agit de délivrer un peuple opprimé. — Mais comment réaliser ce que n'ont pu faire ni le roi, ni ses plus vaillants hommes d'armes? — N'importe, il faut partir¹. »

Si étonnante que paraisse sa destinée nouvelle, quand Jeanne n'eut plus de doute sur son caractère divin, elle obéit, quoi qu'il lui en coûtât. « Certes, disait-elle, *j'aimerais bien mieux filer près de ma mère, car guerroyer n'est pas mon état, mais il faut que j'aie, puisque mon Seigneur veut que je le fasse.* » Plus tard, interrogée par ses juges si elle n'avait point péché en quittant son père et sa mère, elle répliqua : « *Puisque Dieu commandait, il convenait de le faire; quand j'aurais eu cent pères et cent mères et que j'aurais été fille de roi, je serais partie.* »

Elle partit, mais ce sacrifice n'allait pas sans un second.

Dès lors, en effet, que, messagère divine, elle avait qualité pour imposer ses vues, prescrire une direction effective non seulement aux chefs de l'armée, mais encore au roi et à son conseil, il convenait qu'elle possédât cet ascendant mystérieux qui vient d'une âme supérieure aux faiblesses de la nature et mérite que, devant lui, bon gré, mal gré, tout s'incline; en d'autres termes, afin de mieux dominer par le *génie*, elle devait dominer aussi par la *vertu*.

Pauvre fille des champs qui ne savait ni A ni B, elle le comprit à la lumière divine; elle vit quelle noblesse de conduite et de mœurs était exigée par la noblesse de sa mission, et, sans hésiter, elle voua sa virginité au Seigneur². Vous savez comme elle tint fidèlement son vœu. Les compagnons de guerre qui ne la quittaient presque jamais, le duc d'Alençon, Dunois, son écuyer, son page, les chevaliers qui firent avec elle le voyage de Vaucouleurs à Chinon, tous la regardèrent comme une créature plus angélique qu'humaine, comme un être sacré près duquel la simple pensée du mal était impossible.

En somme, il y avait de la gloire dans un sacrifice qui lui assurait une pureté sans tache, mais que dire de celui qui mit un terme à ses exploits, et lui prit sa liberté?

Chose merveilleuse! A peine équipée, armée par les ordres du roi, elle montre l'âme la plus guerrière qu'on ait jamais admirée dans un enfant

1. *Egredere de terra tua et de cognatione tua et de domo patris tui, et veni in terram quam monstrabo tibi* (Gen. xii, 1).

2. *Despondi uni viro virginem castam exhibere Christo.* (II Cor. XI, 2.). — *Sicut lilium inter spinas, sic amicum meum* (Cant. II, 2).

de son âge¹. Dès les premiers jours, elle monte à cheval sans attendre le secours de personne; avec quelle intrépidité joyeuse elle court sus à l'ennemi! Elle ne suit pas son armée, elle l'entraîne; tombée, elle se relève; blessée, elle n'en continue pas moins l'offensive; vraiment, c'est la fée des batailles! Elle ne sait pas ce que c'est que de se reposer. Ah! si on lui avait toujours fourni des munitions et donné des soldats, comme elle aurait eu vite débarrassé le sol français des étrangers qui l'occupaient sans droit!

Au lieu de cela, on l'abandonna, on la trahit.

A Compiègne, ayant entendu la sainte messe et communiqué à l'église de Saint-Jacques, elle se retire près d'un pilier; trouvant là plusieurs personnes et une centaine d'enfants rassemblés pour la voir, elle leur dit : « Je vous annonce que l'on m'a vendue, trahie, et que bientôt je serai livrée à la mort, je vous supplie que vous priiez Dieu pour moi! »

Elle en avait bien besoin, la pauvre enfant! Dans cette même ville de Compiègne elle tombe au pouvoir des ennemis, elle est faite prisonnière.

C'en est fait, désormais, pour

elle, des chevauchées hardies, et des courses audacieuses où flottait son glorieux étendard! Maintenant, c'est le cachot étroit, obscur; ce sont les lourdes chaînes aux pieds et aux mains; c'est l'horrible cage de fer où elle fut, quelque temps, enfermée². Oh! quand elle se vit livrée sans défense à des adversaires sans pitié, abandonnée par ceux qu'elle avait servis et sauvés, quel ne dut pas être le frémissement, le dégoût, l'involontaire effroi, l'agonie de toute son âme? Il fallut du temps, sans doute, pour comprendre que les grandes souffrances attendent les grandes missions et couronnent les grandes vertus. Elle comprit, elle acquiesça



Vitrail de Jeanne d'Arc (cathédrale d'Orléans).

1. *Et femineæ cogitationi masculinum animum inserens* (II Mach., VII, 21). — *Erat etiam virtuti castitas adjuncta* (Jud., XVI, 26).

2. *Alii vero ludibria et verbera experti, insuper et vincula et carceres* (Heb., XI, 36).

à cette mystérieuse disposition de la Providence et dit à Dieu, frémissante mais résignée : *C'est votre volonté, qu'elle soit faite et non la miennel*

Et la volonté de Dieu continuant ses terribles exigences lui demanda plus encore. Elle, si chrétienne d'esprit et de cœur, si fermement attachée à sa religion, si craintive d'offenser Dieu en quoi que ce soit, si soumise à la sainte Église et aux décrets de sa légitime autorité ; elle qui n'avait d'autre souci que d'obéir à son Seigneur et Maître, et qui ne voulait rien faire, rien dire d'opposé à ce que ses Voix lui commandaient, elle fut traitée d'hérétique et condamnée comme telle !

Après ce sacrifice de son honneur chrétien, quel autre restait que celui de sa vie ? Elle le fit, voulant demeurer jusqu'au bout fidèle à la règle de toute son existence : *le bon plaisir de Dieu*. Si l'héroïsme de la générosité n'est pas là, dans une telle vie et une telle mort, où est-il ?

Ah Seigneur ! Seigneur ! de quelle jeune fille de seize ans avez-vous exigé d'aussi magnanimes renoncements, et reçu une plus filiale et plus constante soumission ?

Pensez-y, mes Sœurs, et vous ne serez ni surprises ni troublées, si, de temps à autre Dieu vous demande quelque acte d'immolation pour mieux répondre à ses desseins sur vous et à votre sublime vocation. Il faut sur ce point vous en remettre à sa Providence, sachant que si, parfois, elle exige beaucoup, c'est qu'elle peut donner davantage.

Aussi, vous n'ignorez pas que, dans le temps même où Dieu réclamait tant de sacrifices de notre Bienheureuse, il se plaisait, d'autre part, à la combler de ses dons, et lui permettait ainsi d'accomplir toutes ses actions avec une grâce parfaite. Il nous tarde d'en parler.

II. — *Gratiose.*

Grâce à Dieu, cette vie si courte gagne en intensité ce qu'elle ne pouvait avoir en étendue ; je ne sais quel charme surhumain l'enveloppe, imprègne toutes ses paroles, fait valoir ses moindres gestes, rend ses actes admirables, sa mort sublime.

Qui, lisant son histoire, n'est émerveillé de l'esprit et de la souplesse avec lesquels une jeune fille ne sachant quasi rien sut néanmoins se montrer à la hauteur de toutes les circonstances, si délicates, si difficiles, si complexes qu'elles aient été ?

Voyez-la en face des soldats et du peuple, des capitaines et du roi lui-même, des théologiens examinateurs et de ses juges. Faut-il haran-

1. *Deo pro nobis melius aliquid providente : etenim Deus noster ignis consumens est* (Heb., XI et XII sub fine).

guer, exhorter, répondre aux sophismes, déjouer les ruses de ses adversaires? il importe peu; car elle ne perd jamais le don de parler avec un esprit éminemment français, un vrai sens chrétien, un je ne sais quoi d'aimable et de triomphant qui force, aujourd'hui encore, l'admiration¹.

Parmi tant de paroles impressionnantes sorties de ses lèvres virginales, on ne sait guère lesquelles choisir. Comme on l'a très bien dit, « sous le son de l'homme il y a le souffle de Dieu², et l'historien de Jeanne d'Arc n'a d'autre ressource que de répéter ce qu'elle a dit pour expliquer ce qu'elle a fait ».

Avec quelle bonne humeur elle dit au duc d'Alençon qui veut retarder une attaque: « *Ah! gentil duc, as-tu peur? Ne sais-tu pas que j'ai promis à ta femme de te ramener sain et sauf?* » Avec quelle fierté elle réplique à Dunois qui, par excès de prudence, lui a donné une fausse indication stratégique: « *Le conseil de Messire est plus sûr et plus sage que le vôtre; je vous amène le meilleur secours que eut oncques chevalier, ville ou cité; et c'est le plaisir de Dieu et le secours du Roi des cieux.* » Avec quelle autorité elle s'adresse à Charles VII: « *Je te dis de la part de Messire Dieu que tu es vrai héritier de France et vrai Fils de Roi.* »

C'est surtout pendant cet exécrable procès de condamnation qui dura trois mois et huit jours, que des éclairs de bon sens et de sagesse jaillirent de son âme indignée; quand les fatigues et les souffrances auraient dû la déprimer, elle s'élève, au contraire, pour dominer, par son intelligence limpide, la mauvaise foi de ses adversaires: faisant face à tous les pièges, esquivant toutes les ruses, elle multiplie des déclarations dont la franchise déconcerte la haine et dérouté la perfidie³.

On lui demande: « *Etes-vous en état de grâce?* » De quelque manière qu'elle réponde, on espère la prendre en défaut: elle échappe au danger par ces mots aussi habiles que pleins d'humilité: « *Si je n'y suis pas, Dieu veuille m'y mettre; si j'y suis, Dieu veuille m'y garder.* »

On ajoute: « *Quand vous vous confessiez, étiez-vous en état de péché mortel?* — *Je ne sais, réplique-t-elle, si j'ai été en état de péché mortel. Je ne crois pas en avoir fait œuvre, et Dieu me garde de faire ou d'avoir jamais fait œuvre qui charge mon âme.* »

On continue: « *Qui aidait le plus, vous à l'étendard ou l'étendard à vous?* »

1. *Loquebar in testimoniis tuis in conspectu regum et non confundebam* (Psalm., 118, 46). — *Non enim vos estis qui loquimini, sed spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis* (Matt. X, 20).

2. *Hominis est animam præparare: et Domini gubernare linguam. Cor sapientis erudit os ejus: et labiis ejus addet gratiam* (Prov. XVI, 1 et 23).

3. *Alius est qui testimonium perhibet de me et scio quia verum est testimonium quod perhibet de me* (Joan., V, 32). — *Lætatur homo in sententia oris sui: et sermo opportunus est optimus* (Prov., XV, 23).

— *De la victoire de l'étendard ou de moi, c'est tout à Notre-Seigneur. — Mais l'espérance d'une victoire était-elle fondée en votre étendard ou en vous? — Elle était fondée en Notre-Seigneur, et non ailleurs. »*

On lui dit enfin : *« Ne saviez-vous point que sainte Catherine et sainte Marguerite haïssent les Anglais? — Elles aiment ce que Notre-Seigneur aime, elles haïssent ce que Dieu hait. — Dieu hait-il les Anglais? — De l'amour ou de la haine que Dieu a aux Anglais, je ne sais rien : mais je sais bien qu'ils seront boutés hors de France. »*

Passons aux actes : ils ne sont pas seulement les actes d'une héroïne mais ceux d'une véritable chrétienne, d'une vraie sainte¹. Nous avons parlé de son respect, de son amour pour l'adorable volonté de Dieu ; parlons de sa charité envers le prochain.

La nature l'avait singulièrement douée sous ce rapport. Toutes ses compagnes l'aimaient pour la raison que donnait l'une d'elles : à cause de son extrême bonté ; volontiers elle faisait l'aumône aux indigents qui passaient ; quelquefois elle abandonnait son humble couchette à des malheureux sans gîte dont elle avait pitié. Elle était même tourmentée d'un souci que les enfants ne connaissent guère : celui de consoler les affligés. *« J'étais jeune et malade, dit Simon Musnier, et elle venait me relever le cœur »*. Bref, suivant le mot d'une amie, elle était *toute bonne*.

Devait-elle l'être, pouvait-elle l'être au milieu des camps et dans les luttes acharnées que l'état de guerre rend inévitables? Comment unir ces deux choses : la sensibilité féminine et le courage viril? Bossuet a bien dit *« Ne me parlez pas des héros sans cœur ! »* Assurément ; mais quand il s'agit de héros qui s'illustrent sur les champs de bataille par leurs coups d'épée, si on est en droit de leur demander un cœur vaillant et généreux, on ne songe point à exiger d'eux une âme aussi délicate que forte, aussi compatissante que juste. Les guerriers les plus chrétiens, les rois comme saint Ferdinand, saint Henri, saint Louis, une fois lancés dans la mêlée, frappaient, sans scrupule, d'estoc et de taille, et tandis que leur glaive versait hardiment le sang, j'imagine que le feu d'un noble courroux, que la flamme d'une patriotique colère brillait dans la prunelle ardente de leur regard.

Peut-être n'a-t-il été donné qu'à Jeanne d'allier en elle des vertus d'ordinaire inconciliables, et d'être tout à la fois aussi courageuse que les plus intrépides capitaines, aussi sensible qu'une mère, aussi douce qu'une sœur².

Le croirait-on? Brave, audacieuse même, au point de voler et de se

1. *Nunc ergo ora pro nobis quoniam mulier sancta es, et timens Deum* (Jud. VIII, 29).

2. *Finis autem præcepti est charitas de corde puro, et conscientia bona, et fide non ficta* (I Tim. I, 5).

tenir toujours au premier rang, elle s'ingéniait à ne tuer, à ne blesser personne; ni son épée, ni sa hache d'armes ne lui servirent jamais. « *J'aime bien mon épée, disait-elle, mais quarante fois mieux mon étendard.* » C'est que celui-ci, flottant dans l'air, ralliait les troupes, les emportait dans un élan vainqueur et que la hampe ne causait ni mort, ni blessure.

Elle aurait bien voulu qu'il fût possible à ses soldats de vaincre sans qu'il y eût de sang versé; mais le moyen? Impossible, n'est-ce pas? Il fallait donc se résigner à le voir couler; mais alors, selon son aveu, les cheveux se dressaient sur sa tête, non de peur, certes, mais de pitié : « c'était du sang de France ».

Il n'est pas jusqu'aux Anglais pour qui son grand cœur n'éprouvât une héroïque charité. Elle était navrée d'avoir à les combattre. Elle eût mieux aimé leur tendre la main comme à des frères. Son patriotisme veut, sans doute, qu'on chasse l'étranger hors de France, puisqu'il n'a aucun droit d'y être, mais elle trouve le moyen de marquer cette mission du signe de la paix. Ainsi, elle leur envoie des sommations d'une naïveté fière et délicate, pour les supplier de se retirer volontairement et pacifiquement des villes qu'ils occupent, moyennant quoi, elle leur promet de les associer un jour à un mystérieux exploit que doivent accomplir les Français; elle rêve pour les deux grands peuples une alliance d'où sortiraient le salut et la gloire de la chrétienté.

Après la bataille, elle s'occupe de protéger les prisonniers. S'élevant bien au-dessus de l'esprit et des mœurs du temps, où les habitudes de violence étaient encore fortement enracinées, elle les soustrait à une vengeance aveugle; autant que cela est possible, elle en recueille chez elle et leur prodigue les soins les plus dévoués.

Faut-il, après ceux qui étaient les ennemis de la patrie, nommer ceux qui étaient des ennemis personnels? La jalousie de plusieurs chefs et seigneurs fut grande, moins cependant que sa générosité à leur égard. On sait que La Trémoille lui voua, dès l'origine, une de ces hostilités qui, tantôt ouvertes, tantôt cachées, ne désarment jamais. Notre Bienheureuse en souffrait; dans plus d'une circonstance, elle dut, aux conseils royaux, combattre les desseins de son adversaire: elle ne se permit pas la moindre attaque contre sa personne et lorsqu'au combat de Montépilloy, La Trémoille eut son cheval abattu et fut cerné par des ennemis prêts à le mettre à mort, ce fut Jeanne qui lança ses soldats à son aide et parvint à le sauver.

Après les ennemis... les traîtres et les bourreaux.

De la part de ceux-ci, que d'injustices, de calomnies basses, d'avanies injustifiées, de traitements cruels! Mais rien ne triomphe d'une charité

qui devait triompher de tout. Jeanne flétrit le mal, sans doute, parce que c'est le mal ; mais elle pardonna à ceux qui le commirent.

Elle pleura de ce qu'il lui était devenu impossible de secourir sa patrie et son roi ; ses lèvres ne laissèrent échapper aucun cri de ressentiment et d'aigreur contre les malheureux qui la réduisirent à cette impuissance. Et ne croyez pas que ce fût le fait d'un caractère faible, incapable de réaction ; c'était celui d'une vertu chrétienne dégagée de toute imperfection et montée jusqu'au plus haut degré de l'héroïsme, le fait d'un cœur plus grand que les épreuves¹.

Quelle épreuve pourtant que celle de sa mort sur le bûcher !

« Hélas ! dit-elle au matin du 30 mai 1431, *me traite-t-on si horriblement et cruellement que mon corps qui est pur, qui ne fut jamais corrompu, soit aujourd'hui consumé et réduit en cendres ! Ah ! j'aimerais mieux être décapitée sept fois que d'être ainsi brûlée.* »

Mais le glaive ne devait pas abattre la guerrière qui avait su vaincre sans frapper avec le glaive ; et les flammes seules pouvaient tout à la fois donner la mort et prédire, par leurs vives clartés, la gloire éclatante qui la suivrait. *Per angusta ad angusta. Mors tua, vita nostra.*

Voici la charrette funèbre qui arrive et les soldats anglais qui viennent voir comment on immole une enfant ! Le cortège s'ébranle, marche, s'arrête... Neuf heures sonnent au beffroi de Rouen ; on lit la sentence de mort ; la foule émue demande pitié ; Jeanne s'agenouille et prie pour ses persécuteurs ; elle demande une croix. En attendant celle de l'église voisine, un soldat en fait une avec deux branches de bois réunies. La victime a gravi lentement tous les degrés de son bûcher, elle pleure, elle prie ; un religieux lui montre le ciel, lui cache le bourreau ; celui-ci avive déjà la flamme qu'il vient d'allumer². Pauvre chère sainte ! Voici votre auréole ! mais voici la mort ! Encore un cri pour dire que vos Voix ne vous ont pas trompée ; encore un cri pour jeter à la foule le nom de Celui que vous avez aimé, que vous avez si souvent reçu dans l'Eucharistie, de Celui qui vous a appelée à la plus noble des vocations, qui vous attend au ciel : Jésus !

Le cri est poussé, Jeanne expire. La colombe donne un coup d'aile, elle est aux cieux. On dit qu'à peine les flammes éteintes, un Anglais monta précipitamment sur le bûcher pour recueillir les cendres de la victime et les jeter dans la Seine ; il espérait qu'ainsi rien ne resterait de l'héroïne sur la terre de France.

1. *In mundo pressuram habebitis, sed confidite, ego vici mundum* (Joan., XVI, 33). — *Sine sanguinis effusione non fit remissio* (Heb., IX, 22).

2. *Ignem me examinasti et non est inventa in me iniquitas* (Psalm., XVI, 3). — *Probatio vestræ fidei multo pretiosior auro quod per ignem probatur* (1 Pet. I, 7).

Il se trompait¹. Il nous reste son souvenir, son nom, ses exemples, sa protection du haut du ciel².

* * *

Cette protection est, pour nous, le gage des meilleures espérances, comme l'a dit avec tant d'éloquence l'illustre évêque de cette glorieuse cité d'Orléans.

A cause de Jeanne, malgré les deuils et les angoisses du présent, nous croyons aux saintes joies de l'avenir; à cause d'elle, malgré les divisions actuelles, les rivalités, les querelles intestines, nous croyons à l'union future des esprits et des cœurs; à cause d'elle, enfin, malgré les ruines qui se sont déjà accumulées et celles qui se préparent encore, nous croyons au relèvement glorieux d'une nation que Dieu ne cesse pas d'aimer et de protéger³.

Que chacun de nous s'efforce donc de prier la Bienheureuse et surtout de l'imiter dans la mesure du possible⁴.

Soyez, mes chères Sœurs, plus fidèles que tous les autres à suivre les exemples de vie chrétienne qu'elle a si complètement et si parfaitement donnés; faites de la volonté divine la règle absolue de votre conduite, évitant jusqu'à l'ombre du mal; accomplissez votre devoir sans défaillance jusqu'au jour où, ayant été comme Jeanne d'Arc, les servantes généreuses de Dieu en étant celles des pauvres et des déshérités, vous jouirez avec elle de cette gloire sans mesure et sans fin, que la miséricorde donne aux justes plus encore que la justice : *Gratis et grutiose. Amen.*

X

LE 8 MAI 1909. — A LA CATHÉDRALE : MESSE D'ACTION
DE GRACES. — DISCOURS DE M^{FR} LATTY, ARCHEVÊQUE D'AVIGNON.

Dès huit heures du matin, la foule avait commencé à se presser aux portes de la cathédrale : on estime à plus de 8.000 le nombre des personnes qui s'y trouvaient réunies à dix heures. Dans l'enceinte réservée, il y avait le Tribunal et la Chambre de commerce,

1. *Lux justorum lætificat : lucerna autem impiorum exstinguetur* (Prov., XIII, 9).

2. *Benedicta tu a Deo tuo, quoniam in omni gente quæ audierit nomen tuum magnificabitur super te Deus Israel* (Jud., XIII, 31).

3. *Nova lux oriri visa est : gaudium et honor et tripudium* (Esther, VIII, 16).

4. *Cur moriemur, te vidente? Nos et terra nostra tui erimus* (Gen., XLVII, 19).

les seuls corps officiels qui, avec M. le maire et la majorité du conseil municipal, aient assisté à la cérémonie religieuse. L'Harmonie des Frères de Saint-Jean-de-Dieu, de Paris, joua la *Marche héroïque* de Saint-Saëns, pendant que S. Ém. le cardinal Luçon, les évêques et la municipalité, précédée de la bannière de la ville, entraient dans la cathédrale. M^{sr} Ardin, archevêque de Sens, dit la messe d'action de grâces, pendant laquelle 800 exécutants chantèrent un *Ave Maria* de Josset et *Salut, ô France des aïeux!* chant militaire de Widor.

Le panégyrique fut prononcé par M^{sr} Latty, archevêque d'Avignon. Orateur à la parole claire et précise, à l'argumentation serrée qui laisse pourtant place à l'élan de l'âme et aux accents pathétiques, M^{sr} Latty a recherché « quel est cet héroïsme insigne qui a pu faire de Jeanne une « Sainte de Dieu » ; quels effets il a produits et quels effets nous pouvons encore en espérer pour le bien de notre chère France ». Après l'avoir écouté pendant plus d'une heure avec la plus vive attention, l'immense auditoire regretta qu'il dût abrégier son discours pour ne pas retarder l'heure de la procession solennelle. On peut le lire et l'admirer ici tout entier.

*Non enim cogitationes meæ, cogitationes vestræ,
neque viæ vestræ viæ meæ, dicit Dominus.*

C'est le Seigneur qui le dit : Mes pensées ne sont pas vos pensées, mes voies ne sont pas vos voies.

(Is., LV, 8.)

ÉMINENCE ¹,
MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

Le 7 novembre de l'an de grâce 1453, en l'église de Notre-Dame de Paris, un étrange et solennel événement eut lieu, qui est, sans doute, unique dans l'histoire des peuples.

Une foule immense emplissait la vaste enceinte de la basilique ; et les voûtes sonores en étaient comme ébranlées par une longue clameur, où les sanglots se mêlaient aux protestations d'une tendre et frémissante sympathie. C'était terrible et touchant à la fois.

Une femme en deuil, courbée sous le poids de la douleur et des ans, s'était avancée jusqu'à l'entrée du sanctuaire. Son fils la soutenait péniblement ; et, à la suite, on pouvait voir tout un cortège de gens d'église et de fidèles, où figurait un groupe d'Orléanais.

1. S. Ém. le cardinal Luçon, archevêque de Reims.

L'archevêque de Reims et l'évêque de Paris sont là présents pour la recevoir; et, lorsqu'elle s'est prosternée à leurs pieds, suppliante, éplorée, leur présentant un parchemin scellé du sceau du Pontife de Rome, elle leur demande, quoi donc? — Justice! Justice!

On avait brûlé sa fille, il y avait un quart de siècle. On l'avait notée d'infamie; on l'avait traitée d'hérétique, de relapse, d'apostate, elle qui avait sauvé la France et tant aimé l'Église! Mais voilà que l'ordre du Pape était arrivé, formel, pressant, de reviser la sentence qui l'avait condamnée; et cet ordre, c'était la mère de Jeanne d'Arc elle-même qui l'apportait aux prélats désignés comme juges par Calixte III.

La vue de cette femme, ses larmes, ses cris, portèrent au comble l'émotion du peuple assemblé. Il fit entendre, lui aussi, sa grande voix, la voix de la réprobation et de la colère; et, pour calmer ces religieuses impatiences, il fallut lui lire tout haut le rescrit pontifical, tandis que les juges consolaient la mère de la Pucelle en lui promettant de faire prompte et entière justice du crime inexpiable de Rouen.



M^{SR} Latty, archevêque d'Avignon.

En effet, quelques mois plus tard, après plusieurs enquêtes, toutes les formalités d'une longue et rigoureuse procédure étant accomplies, les juges déclarèrent le procès et les sentences de condamnation « entachés de dol et de calomnie, par conséquent nuls et de nul effet »; et ils ordonnèrent qu'une éclatante cérémonie de réparation eût lieu en l'honneur de Jeanne, tant à Rouen que dans « les autres villes du royaume qu'il semblerait bon ». — Justice était faite.

Mais ce n'était que justice.

Cela pouvait-il suffire à la sainte et belle mémoire de la Pucelle d'Orléans? Et Dieu ne tenait-il pas en réserve quelque autre conseil pour venger et glorifier son Envoyée?

Les siècles s'écoulaient ; la mission de Jeanne est, sinon oubliée, du moins méconnue, défigurée, outragée même : Dieu se tait. Qu'est-ce que les siècles devant l'Éternel ? Et puis, que savons-nous de ses pensées et de ses voies ?...

Un jour, pourtant, devait venir où une justice plus haute que celle des hommes serait rendue à la Vierge de Domremy ; et c'est notre génération qui était destinée à en être le témoin.

Jamais, il est vrai, on n'avait contesté, nié plus effrontément l'action de Dieu dans le gouvernement des peuples : la mission de Jeanne d'Arc, en particulier, était discutée de nouveau, et en des sens très divers ; et le plus vil de ses insulteurs allait recevoir, dans notre capitale, les honneurs publics d'une statue et d'un centenaire scandaleux. Cependant, les choses de France étaient à mal ; une guerre désastreuse avait mutilé nos frontières, les esprits étaient en proie à de profondes divisions ; les fondements de tout ordre et de toute société étaient menacés par de sourds et perfides complots, dont l'audace allait croissant avec le succès. Temps de doute, de confusion et d'anarchie : était-ce pour en conjurer les malheurs et les catastrophes suprêmes que Dieu allait susciter le mouvement national, dont le terme serait la glorification de Jeanne à Saint-Pierre de Rome ?

Un évêque d'illustre mémoire donne le branle. Un autre évêque le suit, avec la douce énergie de sa grande âme. Et un troisième évêque, digne émule de ses prédécesseurs, par sa belle activité et sa très éloquente parole, pousse l'affaire jusqu'à sa conclusion. Avec eux, la France, cette autre mère, va s'agenouiller devant le Vicaire de Jésus-Christ, le cœur accablé de nobles et douloureux soucis, les mains pleines de preuves et de suppliques ; et elle lui demande de reconnaître et de proclamer, *Urbi et Orbi*, la sainteté de son immortelle Libératrice. Que dis-je, la France avec ses évêques ? Tous ou presque tous les évêques de la chrétienté leur font escorte, les appuyant de leurs suffrages et des vœux de leurs églises¹ : c'est comme un plébiscite de sainteté qui se fait sur le nom de Jeanne. Et de ce plébiscite inouï on peut mesurer la portée, si l'on se rappelle ce que disait, dans le même temps, le journal le plus populaire de la protestante Angleterre : « En prenant l'initiative de béatifier Jeanne d'Arc, l'Église romaine honore un type auquel, non pas seulement une nation, mais le monde entier sera heureux de rendre hommage² ». Tous les peuples du monde s'unissant à l'Église romaine pour honorer

1. Dans un très précieux document, M^{sr} Touchet a donné les noms des 675 évêques et des 79 chefs d'Ordres et Universités qui ont écrit des *Lettres postulatrices* en faveur de la Béatification de Jeanne d'Arc. La chrétienté y est donc presque unanimement représentée.

2. Le *Times*, 29 janvier 1894.

une sainte : quel spectacle ! Et quand donc avait-on vu une chose aussi grande, aussi spontanée, aussi pure de tout calcul humain dans le concert de l'humanité ?

Aussi, comme autrefois sous Calixte III, le Saint-Siège accueillit-il, avec une faveur exceptionnelle, cette nouvelle Cause de Jeanne d'Arc. Trois grands papes, que nous saluons ici avec amour et reconnaissance, Pie IX, Léon XIII, Pie X, s'en sont épris, jusqu'à en faire, chacun à son tour, une Cause privilégiée. Ils en ont pressé l'examen ; et, dans la longue suite des jugements qu'ils ont dû rendre, qu'ont-ils constaté ?

Ils ont constaté et affirmé que Jeanne remplit la mission qui lui vint du Ciel avec un héroïsme surhumain et sans tache. — En quoi consista précisément cet héroïsme ?

Ils ont constaté et affirmé que les résultats de la mission de Jeanne d'Arc furent prodigieux et décisifs pour les destinées de la France. — Quels furent ces résultats ?

Ils ont constaté et affirmé que la mission de Jeanne, parmi nous, ne paraît pas finie, et que son exaltation sur les autels, en nous « offrant une protection et un exemple », serait le gage d'espérances magnifiques et assurées pour notre patrie. — Quelles peuvent être ces espérances ?

En d'autres termes, quel est cet héroïsme insigne qui a pu faire de Jeanne une « Sainte de Dieu » ? Et quels effets a-t-il produits, ou pouvons-nous encore en espérer pour le bien de notre chère France ?

Telles sont, Messieurs, les questions que je voudrais, en m'appuyant sur l'autorité de nos saints Pontifes, examiner et résoudre avec vous.

Je ne sais si l'on peut voir, au monde, une assemblée plus belle et plus impressionnante que celle-ci. Ce Sénat d'évêques, ces hommes d'Église et ces hommes du peuple où se confondent tous les rangs et toutes les conditions ; cette cathédrale où si souvent Jeanne vint prier avec son étendard et ses bataillons triomphants ; les souvenirs de notre vieille France et les échos de la France actuelle qui semblent remuer et attendre les pierres de ces voûtes vénérables ; l'âme de la patrie, enfin, cette âme qui naguère est allée chanter un *Te Deum* à Saint-Pierre de Rome, et qui vient aujourd'hui répandre des fleurs et des prières sur ce second berceau de sa Libératrice et de sa gloire : quelle station ! quelle audience ! quelle imposante solennité ! Et que la parole humaine se sent impuissante à répondre à un si grand et si noble objet !

Admirons, du moins, dans l'événement que nous célébrons, admirons ensemble les pensées et les voies profondes par où le Tout-Puissant se plut à conduire une humble fille des champs ; et apprenons, par son histoire, à ne jamais désespérer du secours de Dieu, pourvu que nous voulions suivre ses inspirations et garder son commandement.

I

On a souvent dit, au cours de la procédure de la Béatification de Jeanne : Pourquoi tant de procès, tant d'enquêtes, tant de discussions ? La question est, pourtant, très simple. Jeanne a-t-elle rempli une mission divine ? Cela est évident. N'est-ce point là un grand miracle ? Nul ne peut en douter. Que veut-on de plus pour béatifier l'héroïne ?

C'est, en effet, une grande œuvre de délivrer son pays ; et les conditions extraordinaires où Jeanne rendit la France à elle-même et à son roi, suffiraient à l'illustrer aux yeux de la postérité. Mais là n'était pas toute la question.

Il s'agissait de décerner à la Pucelle les honneurs de l'autel. Il s'agissait, par conséquent, de la proposer à l'imitation, à la confiance, au culte religieux de nos âmes ; et, pour suffire à cet objet sacré, elle devait nous offrir autre chose que la gloire des armes, l'éclat des victoires, le succès même d'une haute mission. On peut accomplir brillamment une mission providentielle, et n'occuper qu'un rang médiocre dans la beauté morale et transcendante qui fait les « Saints de Dieu » et les modèles des peuples.

A quel degré Jeanne avait-elle possédé cette beauté supérieure de l'âme et de la vie ?

Certes, qu'elle se fût élevée jusqu'à l'héroïsme qui fait les hommes de guerre, qui brave les périls et ne craint pas la mort, la preuve n'en était pas à faire. Mais cet héroïsme que l'Église honore dans ses Saints, l'héroïsme de la vertu, qui dompte la nature humaine et la range à l'ordre et à la volonté de Dieu ; qui, sans répugner à la peine, sans reculer devant l'obstacle, va droit au devoir, même s'il exige les plus grands efforts et les plus rudes sacrifices ; et cela, non pas un moment, non pas un jour, dans l'élan et le transport d'une inspiration qui passe et d'une volonté qui s'excite, mais sans cesse, dans la pleine et habituelle possession de soi-même, avec une continuité de vues et de sentiments qui ne souffre ni une défaillance, ni un excès : cet héroïsme de haute envergure et d'effet profond a-t-il été la marque certaine et constante de Jeanne d'Arc ?

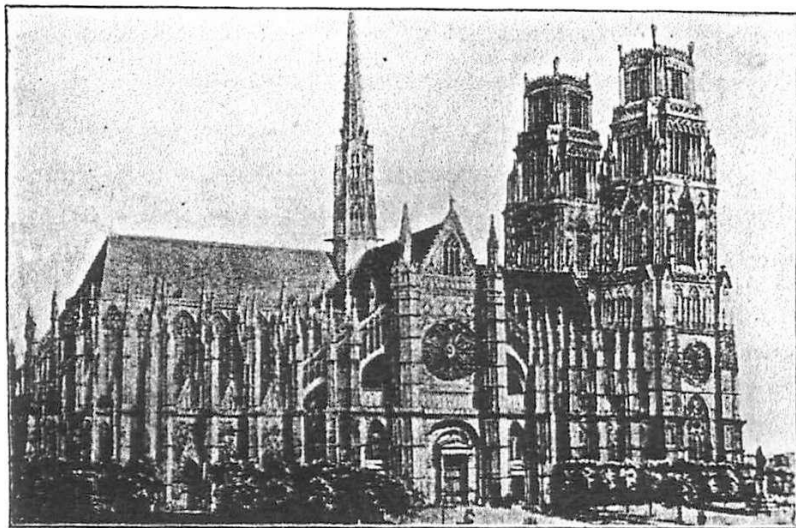
Précisons davantage, encore avec l'Église. Est-il certain que Jeanne a porté cet héroïsme dans la pratique des vertus d'ordre surnaturel et d'ordre moral que lui imposaient, à la fois, sa qualité de chrétienne et sa providentielle mission ? Peut-on faire de sa mission et de sa vie un seul et même tout, et dire : Il y a là une grande et belle œuvre de Dieu, digne

de notre vénération, de nos louanges, et qui, par conséquent, peut servir de modèle au peuple chrétien?

Telle est la question que l'Église a dû examiner; et elle l'a résolue affirmativement.

Or, je vous le demande, à vous en particulier, catholiques d'Orléans, qui avez été les premiers témoins de la mission de Jeanne, qui l'avez vue dans tout l'éclat de son premier triomphe, et (on peut bien le dire) qui avez fait avec elle cette première procession, dont nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire, — car vous n'avez cessé, depuis, d'en renouveler chaque année la joie et l'enthousiasme, et la vivante tradition des siècles a fait de votre cité

une même personne morale dont l'irréfragable témoignage ne meurt pas; — vous donc qui, en quelque façon, étiez là le 8 mai 1429, et qui avez vu la noble Pucelle, dites-nous, je vous prie : Est-il vrai, comme le rappelle votre *Journal du siège*, qu'à la voir



Cathédrale d'Orléans.

seulement « vous vous sentiez tous réconfortés et comme désassiégés » ? On vous avait annoncé qu'elle allait venir du fond de la Champagne : elle vient, et il vous semble « qu'une vertu divine est en elle ». Vous vous pressez sur ses pas; vous cherchez à toucher au moins le destrier qui la porte; vous bataillez à sa suite, sans peur, comme des lions; et en quatre jours, elle vous a rendu libres. Oh ! qu'est-elle, vraiment, cette créature à nulle autre pareille, « de laquelle voir vous ne pouviez vous rassasier » ?

Vous aviez raison : une « vertu divine » vivait en elle, l'animait, la menait, parmi les hasards des combats, comme devant les conseils des juges et des rois; et son héroïsme consista précisément à ne lui faire jamais défaut. Voyez-en, si je puis ainsi dire, la suite rigoureuse et la belle économie.

Attentive aux Visions et aux Voix qui l'instruisent et la conseillent, elle se met d'abord en état d'exécuter ce qu'elles commandent, ne devant point les moments, ne précipitant point l'action. Les obstacles

qu'on lui oppose, elle les tourne ou les surmonte ; les objections qu'on lui fait, elle y répond et les résout ; si quelque impossibilité semble arrêter sa mission, elle patiente : elle prie, elle insiste, elle presse ; et, enfin, un moment vient toujours où il lui apparaît qu'elle a suffisamment temporisé, et alors, elle force tout, elle entraîne tout, elle va. Elle obéit à la vertu divine qui l'inspire, et rien ne peut lui résister.

Que sa famille ne cherche pas à la retenir à Domremy, lorsque les Voix ont fini de l'instruire : « Quand j'aurais eu, dira-t-elle plus tard, cent pères et cent mères, et que j'eusse été fille de roi, je serais partie : Dieu le commandait faire. » Que le sire de Baudricourt, s'il ne veut la conduire lui-même à Charles VII, n'hésite pas trop longtemps à lui donner son acquiescement et une épée ; elle a reçu un ordre de Dieu : « Je dois être là-bas avant le milieu du Carême, et j'y serai. » Et la voilà, en effet, auprès du roi.

Que le roi hésite, lui aussi, et qu'il veuille réfléchir, prendre conseil, soumettre Jeanne à un examen et à des épreuves diverses, « de par Dieu » elle accepte ces inévitables délais, et maîtrise l'ardeur qui la porte vers Orléans. Mais, à peine est-elle entrée dans la ville, elle se hâte de « montrer les signes pourquoi elle est envoyée » ; et, par trois coups d'audace, elle fait lever le siège.

En vain, ses capitaines essaient-ils de la tromper, de se passer d'elle, de contrarier ses résolutions et ses plans : « Vous avez été à votre Conseil, leur dit-elle ; et moi, j'ai été au mien. Or, sachez que le Conseil de mon Seigneur s'accomplira et demeurera stable, tandis que le vôtre périra. » Et elle s'élance à la bataille, au premier rang, au point précis où il faut attaquer et combattre, là où est aussi le danger, mais sûre de la victoire, la promettant à ses troupes, lorsqu'elles plient ou reculent, les forçant à vaincre « au nom de Dieu ». Le 4 mai, elle enlève la bastille de Saint-Loup ; le 6, celle des Augustins ; le 7, les Tourelles ; et, le 8, les Anglais se retirent, battus, humiliés, terrifiés, comme s'ils avaient affaire, disaient-ils, à « un être surnaturel ».

Point de retard pour la Pucelle : la vertu divine qui est en elle, n'en souffre pas. Dès le lendemain, Jeanne va trouver le roi ; elle veut « le mener à Reims, afin qu'il y soit couronné et sacré. »

C'est ici, Messieurs, que se dessine nettement le grand drame qui va se dérouler pendant deux longues années, et où le caractère surnaturel de la vie et de la mission de la Pucelle ira sans cesse grandissant. En face de l'héroïne qui exécute le commandement de Dieu, un homme se montre qui, par ses menées sourdes et criminelles, s'appliqua sans merci à traverser son action : c'est le seigneur de la Trémoille. On peut dire qu'il est le premier à faire l'œuvre de Satan, dans le drame qui se joue.

Et, entre ces deux influences, divine et satanique, qui sont en présence, il y a le parti de la sagesse humaine qui flotte, calcule, se détermine diversement selon les courtes vues de la raison : j'ai nommé le parti du roi, de ses conseillers et même de ses capitaines. Tous avaient fini par croire à la mission de Jeanne : les théologiens de Poitiers en avaient fourni la preuve, et la délivrance d'Orléans avait confirmé leur décision. Mais quoi ! être conduits par une femme, même à la victoire ! Vaincre, moins par leur génie et leur valeur propre que par l'intervention et l'aide de Dieu ! N'était-ce pas deux fois humiliant pour des hommes de guerre ? Songez donc qu'avec quatre ou cinq cents hommes ils pouvaient, maintenant, mettre en fuite des milliers d'Anglais, au lieu que, jusque-là, même avec l'avantage du nombre, ils étaient toujours battus ! Et puis, qu'était-ce que ce chef d'armée qui avait sans cesse à la bouche « le nom et l'ordre de Dieu », qui faisait prier, confesser, communier ses troupes, et les menait à la bataille, une bannière à la main, en leur faisant chanter des cantiques et le *Veni Creator* ? Que devenaient, sous un tel chef, la liberté des camps, le charme des hasards, la gloire des armes ? N'était-ce pas réduire le sort des guerriers à la condition de gens d'Église ?

Voilà ce que les politiques et les capitaines se disaient au fond d'eux-mêmes ; voilà ce qui souvent inspira leurs conseils ; et, sans cesser d'admirer la valeur et l'habileté de Jeanne, ils n'en furent pas moins tentés d'échapper au prestige divin sous lequel elle les tenait.

Mais la Pucelle ne se lassait pas de les y ramener, tant par ses vertus indéfectibles que par sa prodigieuse activité. La voyez-vous, au moment où elle veut les entraîner, eux et le roi, sur la route de Reims ? Ils lui demandent si les Voix le lui ont commandé. — « Oui, répond-elle, je suis fort aiguillonnée touchant cette chose. » — Et « comment font vos Voix, quand elles vous parlent ? » — Ecoutez cette réponse, Messieurs : elle est simple, ferme, péremptoire ; et elle exprime une fois de plus le secret de l'héroïsme de Jeanne. Lorsqu'on oppose des doutes à sa mission, dit-elle, elle se plaint à Dieu ; elle le prie, et, sa prière faite, elle entend une Voix qui lui dit : « Fille de Dieu, va, va, va ; je serai à ton aide, va ! » Elle va, et il faut bien que l'on marche avec elle, malgré qu'on en ait.

Mais où va-t-elle, maintenant, porter ses pas ? A Reims ? — Pas encore. On lui impose, ou peut-être s'impose-t-elle elle-même l'obligation d'expulser d'abord les Anglais des bords de la Loire : elle y court. Qu'on ne lui dise pas que c'est trop tôt commencer : « Ne doutez point, répond elle ; c'est l'heure, quand il plaît à Dieu ; il faut besogner quand Dieu veut. » Et, dans l'espace d'une semaine, en quatre rencontres qui sont

quatre victoires, les Anglais sont écrasés, refoulés, mis en fuite, une fuite meurtrière et presque légendaire que Jeanne avait d'avance annoncée, disant : « Quand ils seraient pendus aux nues, nous les aurons, parce que Dieu nous les envoie pour que nous les châtiions. » La victoire de Patay ouvrait au roi le chemin de Reims.

Que le parti de Satan intrigue de nouveau, que les politiques et même quelques capitaines veuillent temporiser encore, que le roi s'abandonne toujours à son naturel paresseux et aux influences diverses de ses conseillers ; tous leurs calculs et toutes leurs lenteurs n'ont plus de prise sur la décision de Jeanne : rien, encore une fois, ne saurait lui résister. Le peuple, qui s'est déclaré pour elle dès la première heure, l'acclame partout ; les troupes sont prêtes à la suivre là où elle voudra les conduire ; et, comme elle est elle-même aiguillonnée plus que jamais par la « vertu divine » dont elle est animée, elle se donne, sans perdre haleine, à sa pressante impulsion. Elle sait « qu'elle durera une année, guère plus » ; et il lui reste beaucoup à « besogner » ; elle veut aller jusqu'au bout de sa mission. Va, va, va, Fille de Dieu ! Va sur la voie royale du sacre. Sur tes pas le pays tressaille, les villes ouvrent leurs portes, et c'est de tes mains que la France reçoit son roi. Le roi, les grands de la couronne, l'armée, tu les mènes « sûrement et sans empêchement¹ ». Ta marche est triomphale ! Ton triomphe est celui de Dieu ! Où est l'Anglais ? Tout cède à ton étendard : c'est Saint-Fargeau, Brinon-l'Archevêque, Saint-Florentin, Saint-Phal, Troyes, Châlons : c'est Reims. Noël ! Noël ! Le roi est sacré, couronné. Es-tu contente, ô Jeanne ! Et as-tu pleinement « exécuté le plaisir de Dieu ? »

« Le plaisir de Dieu » allait plus loin ; et Jeanne le savait bien ; car, cinq jours après le sacre, elle décidait le roi à poursuivre la conquête, avec l'idée de pousser droit sur Paris. Mais en vain fait-elle, sur les bords de l'Oise, une campagne plus savante encore (au dire des gens de guerre) que celle de la Loire. En vain provoque-t-elle le retour et la soumission de cent villes à l'autorité de Charles VII. En vain touche-t-elle aux portes de Paris, et déclare-t-elle qu'on n'a plus qu'à entrer : elle n'y entrera pas elle-même. Le plaisir de Dieu est qu'elle monte plus haut dans l'héroïsme et qu'elle achève sa mission à la manière de son Christ. — Mais, alors, le parti de Satan et le parti des politiques vont-ils l'emporter sur l'Envoyée de Dieu ? — Attendons. « C'est le Seigneur qui le dit : mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies. »

1. Paroles de Jeanne.

2. Paroles de Jeanne au roi.

Ici donc, Messieurs, un plus grand objet se présente à nos regards. Ce n'est plus une enfant qui conduit une armée, gagne des batailles, fait couronner un roi, en tenant toujours son âme et son bras à la hauteur des plus grands périls et des plus grands devoirs; et cela, certes, était déjà le fait d'un héroïsme surhumain. C'est maintenant cette même enfant tombée entre les mains de ses pires ennemis, et que, pendant de longs mois, les fils du mensonge et de l'iniquité vont questionner, torturer, pousser à la mort et, s'ils le pouvaient, à une mort infâme et déshonorante; et ces tortionnaires d'enfer osent prendre contre elle la forme et l'autorité d'un tribunal d'Église. Qu'elle n'ait pas senti alors sa foi faiblir, sa vertu chanceler, sa raison se troubler et se perdre; mais qu'elle soit, au contraire, demeurée ferme, toujours plus croyante, simple et terrible dans ses réponses, douce et patiente autant que chaste et pieuse, invincible, quoique seule au milieu des embûches les plus odieuses et en des interrogatoires, publics ou secrets, qui duraient des journées entières; c'est là le fait d'un héroïsme sans exemple, même aux plus beaux âges du martyre chrétien. « Braver les périls et la mort dans une attaque impétueuse et violente, c'est, dit saint Thomas d'Aquin, le propre d'une force morale qui mérite le nom de vertu; mais, ajoute-t-il, supporter le choc, et le choc cent fois répété, de douleurs atroces et d'une mort sans cesse menaçante, la force humaine ne le peut que si elle s'élève à ce degré suprême où elle réprime toute peine et finit par dompter toute crainte¹. » Jeanne a dépassé encore cette conception de l'héroïsme.



Statue de Jeanne d'Arc, par A. Le Vêel.
(Cour de l'ancien évêché.)

Voyez-la, Messieurs, en sa prison de Rouen, au soir de cette lugubre journée du 24 mai où, dans le cimetière de Saint-Ouen, on l'avait tourmentée de tant de manières pour lui faire abjurer ses Voix et sa mis-

1. De Fortit.

sion. C'est peut-être le moment le plus triste et le plus douloureux de son supplice, une sorte de Gethsémani !

On venait de la ramener dans la prison de ces Anglais si justement exécrés d'elle. On lui avait promis la liberté, ou, tout au moins, les prisons plus douces de l'Église; et la voilà de nouveau dans les fers, livrée aux mêmes misérables qui, tant et tant de fois déjà, l'ont abreuvée de leurs grossiers et impudents outrages. Que s'était-il donc passé le long de ce jour néfaste et tumultueux ? Elle se le demande, les yeux noyés de larmes, l'âme accablée et comme étourdie.

Dès le matin, ses Voix lui avaient dit « qu'on chercherait à la tromper ». — Est-ce donc « qu'on y était arrivé », et se pourrait-il qu'elle eût commis quelque lâcheté ?...

Il est vrai que, devant une foule innombrable, on lui avait montré tout à coup le bourreau, sa sinistre charrette, le feu. Et cette vue l'avait comme bouleversée...

Et pourtant, elle avait protesté que « ses dits et faits, elle les avait faits de par Dieu ». Elle avait protesté « qu'elle s'en rapportait à Dieu et à Notre Saint-Père le Pape ». Elle avait protesté « qu'elle croyait aux douze articles du symbole, aux commandements de Dieu, à tout ce que croyait la Cour de Rome, à laquelle elle s'en référait ». — Que devait-elle faire de plus ?

On l'avait sommée d'abjurer. — « Abjurer, qu'était-ce ? », avait-elle demandé... Eh bien, « elle s'en rapportait à l'Église universelle, si elle devait abjurer ou non »...

Elle avait bien vu que ses juges voulaient la « séduire » : elle le leur avait dit tout haut. Et, pour la séduire, que n'avaient-ils pas fait ? Conseils, menaces, prières, ils avaient mis tout en œuvre. Et la foule elle-même, attendrie et compatissante, l'avait pressée de ses supplications. C'était un bruit immense et confus de voix contraires et de cris mêlés, dont elle avait été assaillie, étourdie, épuisée. Et c'est sous la pression de paroles insidieuses et d'une manœuvre satanique qu'elle avait signé, elle ne savait quoi, ayant aux lèvres un sourire de pitié et de réprobation. — Mais non, non, mille fois non, comme elle le déclarera bientôt, « elle n'avait point dit ou entendu rétracter ses apparitions »...

Est-ce donc qu'elle aurait eu peur de la mort ? — Mais, plusieurs fois, elle avait dit à ses juges « qu'elle aimerait mieux mourir que révoquer ce qu'elle avait fait du commandement de Notre-Seigneur » ; et, la veille même de ce jour, le 23 mai, elle a déclaré que « si elle voyait le feu allumé, et même dans le feu, elle ne dirait autre chose que ce qu'elle avait dit au procès »...

Pourtant, la vue du feu l'a effrayée aujourd'hui, et elle a signé la cédule

qu'on lui a présentée; et elle a dit : « Il vaut mieux signer cela que d'être brûlée ». Était-ce bien vrai?... Mais, en réalité, qu'avait-on voulu d'elle? Et qu'était-ce que « cela » qu'on lui avait fait signer?... Du reste, n'avait-elle point dit, en le signant, « qu'elle n'avait entendu rien révoquer de ce qu'il plairait à Notre-Seigneur »? Et puisqu'il ne s'agissait que « de se soumettre à l'Église, de quitter ses habits d'homme, de changer la coupe de ses cheveux, et même de ne plus prendre les armes », et qu'ensuite elle ne serait plus aux mains des Anglais, n'avait-elle pu, sans forfaiture, tracer son nom au bas d'un pareil engagement? En revanche, elle serait confiée à la garde de l'Église et elle pourrait de nouveau participer à ses sacrés mystères : il y avait un si long temps qu'elle en était privée, et qu'elle n'avait pu manger le pain des forts!

Voilà, sans doute, ce que Jeanne se dit et se redit à elle-même, tandis que la vision de Saint-Ouen passe, va et revient devant ses yeux et son esprit. Vision troublante! Nuit d'horreur dans ce cachot où elle ne croyait plus revenir!... On vient de lui raser la tête; elle a revêtu les habits de femme : si, du moins, elle était rendue, demain, à la libre et pure lumière des enfants de Dieu!...

Pauvre sublime Enfant! Demain on te mentira encore; demain, on essaiera encore d'attenter à ta foi, à ta vertu, à ton honneur; on voudra te perdre de réputation, l'envelopper dans le mensonge, discréditer ta mission par ton propre aveu, et l'envoyer quand même au bûcher. O Jeanne! Jeanne! Le jour n'est-il pas venu, où va s'accomplir cette parole de tes Voix : « Prends tout en gré, ne t'inquiète pas de ton martyre; tu l'en viendras au royaume du Paradis »?

Le jour du martyre approche, en effet. D'heure en heure, le parti de Satan serre de plus près l'Envoyée de Dieu; et les embûches se multiplient, autour d'elle, avec les trahisons. Plus d'équivoques : instruite par ses Voix, trompée par ses juges, menacée des derniers outrages, Jeanne a repris ses habits d'homme; et, avec une énergie nouvelle, elle affirme que ses apparitions sont certaines, et que sa mission vient de Dieu. Elle avait eu peur du feu, disait-elle; c'est vrai; mais jamais elle n'avait entendu rien révoquer. En disant cela, elle prononçait son arrêt de mort, et elle le savait!

Elle aura peur du feu une fois encore, le matin du 30 mai, lorsqu'on vint lui annoncer que le jour du supplice était arrivé : « Oh! s'écriait-elle, j'aimerais mieux être décapitée sept fois que d'être brûlée. » C'était donc, non la mort, mais la mort du feu qu'elle craignait. Est-ce que le Christ ne s'était pas épouvanté en se voyant, en son agonie, si près de la mort, et de la mort de la croix? Peut-être même que Jeanne se sentit, un instant, abandonnée de ses Voix; je ne dis point qu'elle en

douta. Le Christ, sur la croix, ne fit-il point entendre ce cri de suprême désolation : « Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? » Mais ce fut un instant seulement. Les Voix reviennent, plus douces, plus consolantes, et rappellent à Jeanne leur promesse : « Tu t'en viendras au royaume du Paradis. — Oui, dit-elle, avec l'aide de Dieu, j'y serai ce soir. »

Oh! qu'elle grandit encore à cette heure, et comme son héroïsme l'élève et la transfigure dans les hauteurs sereines de la sainteté! Quelle effusion de piété, dans sa dernière communion! Comme elle prie et pleure en se rendant au lieu du supplice! On dirait une pénitente. Comme elle écoute en patience, sur son échafaud, les exhortations qu'on lui adresse et les mensonges dont on l'accable une fois de plus! On dirait une criminelle. Qu'elle est simple, humble, généreuse, lorsqu'à genoux elle prie encore, demande pardon à tous, et pardonne elle-même à ses ennemis, même aux Anglais! Et, quand le moment est arrivé de monter sur le bûcher, quelle fermeté dans sa démarche, et quel air de victime allant à la mort pour consommer sa divine mission! — « Non, non, dit-elle une dernière fois, mes Voix ne m'ont point trompée; elles venaient vraiment du ciel ».

Vous pleurez, cardinal Winchester, vous qui, avec Bedford, avez organisé et surveillé le procès infâme; et vous, évêque Cauchon, qui l'avez conduit pour « le faire beau »; et vous, d'Estivet, qui en avez été le grand accusateur; et vous Nicolas Midi, qui avez rendu l'accusation plus perfide encore; et vous, Beaupère, l'interrogateur hypocrite et retors; et vous, Erard, sinistre et sacrilège prêcheur de cimetière, qui disiez à Jeanne : « Signer tout de suite, ou tout de suite brûlée »; et vous tous, juges prévaricateurs, vendus aux Anglais, qui avez trempé dans le crime, qui avez condamné la vierge innocente et la douce héroïne: vous pleurez maintenant!... Ne quittez donc pas vos sièges d'iniquité, au moment où elle va mourir, et voyez comment meurent les martyrs du Christ. Entendez ce cri répété de la victime expirante! « Jésus! Jésus! ». Et puis, regardez à travers la fumée qui l'étouffe et les flammes qui la dévorent; regardez plus loin, là-bas, dans les siècles qui vont venir : c'est Saint-Pierre de Rome, où est l'Église de Dieu, cette Église à laquelle Jeanne en appela si souvent. La basilique est magnifiquement parée, et toute ruisselante de lumières, d'harmonie et de fleurs. Le Souverain Pontife, les cardinaux, les évêques, un clergé nombreux, tout un peuple, la France surtout, sont là prosternés devant l'image de l'incomparable Libératrice et l'invoquant avec amour. Regardez-la vous-mêmes, et voyez comme elle s'élance de son pied vainqueur, l'oriflammé à la main, escortée de ses Voix, parmi les lis et les palmes, —

vers la gloire, la gloire des immortels triomphes. Regardez-la, vous dis-je ; et, dans les cantiques de la foule immense, entendez l'écho prolongé, agrandi, de la parole qui vient de retentir ici, autour du bûcher élevé par vos mains : « Celle qu'on a brûlée est une Sainte. »

Et maintenant, allez, traitres et faussaires ; allez dans votre lieu, là où sont reléguées les hontes de l'histoire et les balayures de l'humanité.

O Bienheureuse Jeanne, priez pour nous !

II

Dans la souffrance, comme dans l'action, Jeanne d'Arc montra donc un prodigieux héroïsme ; et tout ce qu'entreprirent ses ennemis pour la discréditer ou l'abattre, ne servit qu'à développer la grandeur surnaturelle de sa mission.

Or, quels furent, pour la France, les effets de cette extraordinaire destinée, et que pouvons-nous en espérer, encore aujourd'hui ?

C'est ce qu'il me reste à vous montrer ; et ce que nous en verrons achèvera de donner à la figure de Jeanne son lustre propre et toute sa beauté.

Disons, d'abord, que son apparition soudaine, ses exploits rapides, sa vie sainte et admirable, furent, pour notre pays, comme une vision d'idéal et, en quelque sorte, une manifestation de Dieu.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler, Messieurs, l'état lamentable où se trouvait ce pays de France, alors si éprouvé. C'est là un thème devenu banal. La France coupée en deux, ou plutôt en trois, par la guerre civile et la guerre étrangère ; un roi sans caractère, indolent, esclave de ses favoris, plus enclin au plaisir qu'à l'action, n'ayant qu'une ombre d'autorité avec un lambeau de territoire ; l'Anglais maître de Paris et pénétrant le royaume de toutes parts ; les factions toujours en armes et se disputant les villes et les campagnes ; partout le brigandage, la corruption des mœurs, la misère ; et, planant sur ce spectre de nation en ruines et aux abois, un traité honteux qui l'a livrée à un implacable et cruel ennemi : telle est la situation de la France en 1429. C'est une éclipse de la patrie ; c'en est peut-être la fin.

Mais, quoi ? Pour délivrer ce malheureux pays et lui faire des forces nouvelles, voudrait-on que Jeanne n'eût été qu'un nourrisson des légendes et une héroïne de roman ? Que vient-on nous raconter de ses rêves d'enfance et de ses muettes extases au son des cloches et du bruit des vents ? Qu'est-ce que l'arbre des fées, la fontaine des Rains, le bois des superstitions et des mystères, et je ne sais quelle vieille forteresse où Jeanne aurait senti les premiers frissons de son patriotisme alarmé ;

qu'est-ce que cette poésie légère et ces contes fantastiques ont à faire dans la simple et forte initiation de la Pucelle à sa redoutable mission? Et que nous parle-t-on de ses « jeûnes », de ses « macérations », de ses « excitations patriotiques », pour en expliquer ce qu'on appelle « la genèse » et le caractère merveilleux? Croit-on sérieusement qu'il y ait quelque proportion entre ces faits, réels ou supposés, et les gestes qui, sous les pas de l'héroïne, ont changé la fortune de la France? Ou s'imagine-t-on nous imposer davantage en faisant d'elle une hallucinée de génie, mais une hallucinée; une névrosée d'énergie irrésistible, mais une névrosée; une mystique exaltée qui sauva sa patrie, mais une mystique exaltée? Et voudrait-on que nous nous arrêtions encore à réfuter ces thèses désespérées, dont l'unique but est d'écarter de l'œuvre de Jeanne d'Arc l'intervention évidente de Dieu? Non, Messieurs, nous ne ferons plus ce travail devenu inutile. Le débat est clos; les positions sont prises, les conclusions arrêtées de part et d'autre; et, pour nous, plus que jamais, la question est aujourd'hui tranchée par la définition de l'Église.

Du reste, la réalité est bien plus simple et les faits avérés de tous portent avec eux leur pleine conviction. Rappelez-vous ce que disaient tout à l'heure les Orléanais contemporains de la Libératrice: il leur semblait « qu'une vertu divine était en elle ». C'est l'expression qui la peint au vif et avec le plus de vérité. Dans la hiérarchie des anges, il y a un chœur qui a le nom de « Vertus des cieux »; et saint Grégoire le Grand nous apprend que ces esprits supérieurs sont ainsi appelés « parce qu'ils opèrent fréquemment des prodiges et des miracles¹ ». Ne pourrait-on pas dire que Jeanne d'Arc a paru sur notre terre comme « une Vertu céleste »? Le prodige et le miracle débordent dans son âme, dans sa vie, dans sa mission; et, pour tout résumer en un mot, sa destinée n'a servi qu'à faire éclater les dons et l'action de Dieu parmi nous.

Voyez, en effet, quelle richesse dans sa nature, quelle diversité dans ses qualités et comme les ressources sans nombre dont le ciel l'a comblée se développent et se multiplient selon les événements et les rencontres où elle est engagée! Docile, modeste, réservée, tandis qu'elle est au foyer paternel, elle se montre décidée, entreprenante, intrépide, dès qu'elle le quitte pour se rendre auprès du roi. A Chinon et à Poitiers, son intelligence et son bon sens se déclarent avec un éclat et une candeur qui étonnent la cour et les docteurs d'Église et les rallient à sa mission. A peine investie d'un commandement militaire, elle parle et agit en chef d'armée; et aussitôt les victoires succèdent aux victoires.

1. *Homil. 34 in Evang.*

Jeanne les prédit autant qu'elle les prépare ; elle ne néglige rien de ce que prescrit la prudence humaine et elle ne compte que sur le secours divin. Car, qui a pu lui apprendre cette « promptitude dans l'action qui ne donne pas le temps de la traverser¹ ? » Qui a pu lui apprendre, comme au 8 mai, à ne pas poursuivre l'Anglais, parce qu'il y aurait imprudence à « risquer le choc d'un ennemi qui se retire sans fuir² ? » Qui a pu lui apprendre, comme à Patay, à conduire si exactement la bataille « en manœuvrant pour l'attaque, en galopant pour le choc, en poursuivant sans merci³ » ? Et ces autres innovations de la stratégie moderne, d'alléger les armes du cavalier, de « lui faire mettre pied à terre, quand le cheval devient un embarras », d'employer l'artillerie légère, qui lui a donné tout cet art et toute cette perfection « d'un capitaine exercé par une pratique de vingt ou trente ans⁴ » ? Et, cependant, elle reste jeune fille, sensible, tendre, délicate, quoique « moult simple et peu parlant » : mais, dit un décret de Léon XIII, elle accomplit sa mission avec une énergie plus que virile⁵. Une de ses forces est dans sa virginité : « Je dois garder ma virginité d'âme et de corps », disait-elle. Et elle la garde de façon si jalouse et si exquise, qu'au dire de ses compagnons d'armes elle n'inspira jamais que des pensées chastes à ceux qui l'approchaient. Que de signes et de reflets de Dieu dans cet ange vêtu d'humanité !

Elle en a plus que les signes et les reflets. Elle est unie à la pensée et à la vie divine par toutes les puissances de son âme et l'ordre profond de sa propre vie. Ses confessions régulières, ses communions ferventes, la part qu'elle aime à prendre aux prières et aux chants d'Église : c'est par ces moyens ordinaires qu'elle se tient en rapports intimes et constants avec le principe de ses actes et de ses inspirations. De là ce charme mystérieux qui s'attache à sa personne et qui ajoute encore à sa jeunesse, à sa beauté, à ses autres dons naturels. De là aussi, cette bonté, cette compatissance, cette charité inépuisable, qui l'inclinent vers les humbles, les malheureux, les blessés ou les prisonniers de guerre et qui lui attirent tous les cœurs. Et ce qui relève tant d'attraits, ce qui achève tant de grandeur, c'est une simplicité franche et sercine qui ne la quitte jamais : non pas seulement cette simplicité qui est toute en modestie et en droiture dans la tenue, la parole, la conduite ; mais encore cette simplicité plus haute et plus compréhensive, qui, reliant toutes les pensées, toutes les énergies, tous les mouvements de l'esprit et de l'activité propre, les

1. Bossuet : *Oraison funèbre du prince de Condé*.

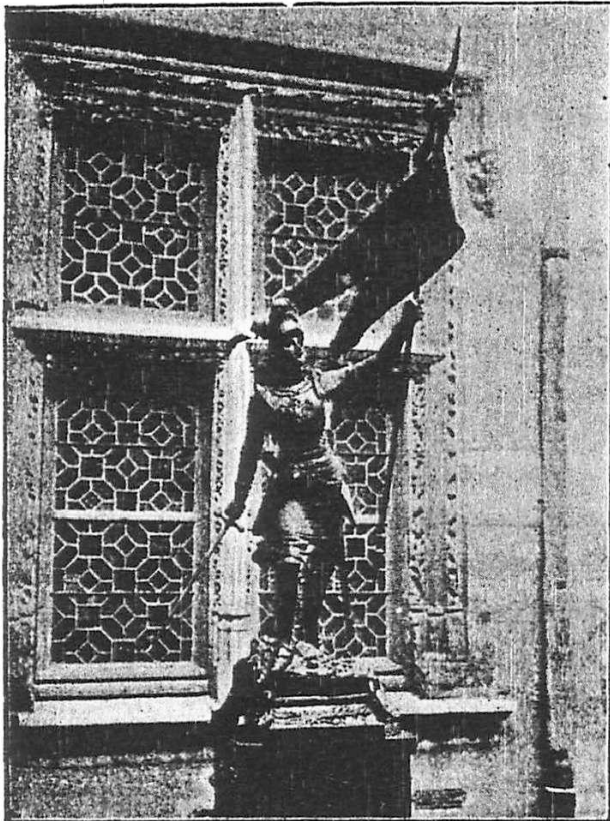
2. Le capitaine Champion : *Jeanne d'Arc écuyère*.

3. Id.

4. Duc d'Alençon.

5. Introduction de la Cause de Béatification, en 1894.

concentre uniquement en Dieu et leur donne en lui leur raison et leur suprême fin. C'est la simplicité de la fleur des champs unie à celle de l'ange qui est dans les cieux ; Dieu s'y manifeste avec autant de grâce que de vérité. Voyez, lorsque les juges de Rouen demandent à Jeanne pourquoi Dieu l'aurait envoyée, elle, plutôt qu'une autre, pour délivrer Orléans, elle se contente de répondre : « Il plut à Dieu ainsi faire par une simple pucelle pour rebouter les adversaires du roi ». Elle s'efface pour ne laisser voir que Dieu. « Elle vient de Dieu » ;



Jeanne d'Arc montant à l'assaut. Œuvre de M. Fournier, de Bordeaux (cour du Musée Jeanne d'Arc).

« elle n'a rien fait que par commandement de Dieu » ; en tout « elle s'en réfère à Dieu » : elle est « Fille de Dieu ! » Et Dieu ne l'a créée, inspirée, poussée à la guerre, soutenue dans les combats, consommée en sainteté jusque sur le bûcher, que pour accomplir ses adorables desseins. Elle est, vous dis-je, une manifestation de Dieu ; et cette manifestation a pris toutes les formes de l'idéal. Elle a été, tour à tour, ou à la fois, gracieuse et sublime, religieuse et militaire, triomphante et douloureuse, afin que le peuple en fût frappé, remué, ravi, ramené à Dieu, et par Dieu, rendu à ses heureux destins. Peuple, lève les yeux du fond de ton abîme et regarde : Dieu se montre

et vient à toi : voici son Envoyée ! Elle est apôtre autant que guerrière ; elle prêche et bataille tout ensemble ; elle n'est conquérante que parce qu'elle est priante : « sa sainteté et ses exploits se soutiennent réciproquement ¹ ». C'est la Libératrice, ô peuple de France ! Suis-la, et reprends dans les siècles ta marche en avant.

Et le peuple la suit avec enthousiasme. Et les troupes se rangent à la loi divine, sont moralisées, disciplinées. Et les princes se réconcilient avec les princes. Et le roi, rassuré d'abord sur son droit et la qualité de

1. Décret de Tuto, 24 janvier 1909.

sa personne, finit par prendre le sentiment de ses responsabilités. Et le clergé lui-même revient à la pratique de tous ses devoirs. Et ces éléments divers, constitutifs de l'essence et de la vie nationale, mais alors désunis et avariés, se fondent de nouveau sous l'action de la prestigieuse héroïne, se mêlent au feu des batailles, fermentent de plus en plus dans le péril et l'épreuve, s'organisent et se fortifient au souffle du courant religieux qui les pénètre et à la lumière de l'espérance qui les a tout à coup ranimés. O Patrie, ô sainte et douce Patrie ! Tu renaiss ! plus unie, plus belle, plus forte que jamais ; et le nouvel amour que tu inspires à tous va te rendre invincible et redoutable à l'ennemi : c'est l'œuvre de Jeanne ! Lâches et cruels Anglais, évertuez-vous à la déshonorer et envoyez-la au bûcher, vêtue d'une robe et d'un chaperon dérisoires, coiffée d'une mitre injurieuse : le Christ, lui aussi, fut affublé d'une « casaque de corps de garde ¹ » et d'une couronne d'ironie ; et, trois jours après, il ressuscitait, et son nom allait convertir tous les peuples de la terre. Jeanne sera brûlée par votre ordre ; mais, avant sept ans, Paris vous sera ôté, et elle l'avait prédit. Encore quelques années, vous serez boutés hors de France ; et elle vous l'avait dit et redit cent fois. Son étendard vous aura vaincus, et son œuvre restera.

Et maintenant, Messieurs, la question se pose, grave, délicate, j'ose dire poignante, qui est de savoir si cette œuvre de Jeanne d'Arc va être reprise, en quelque manière, aujourd'hui. En d'autres termes, la mission de Jeanne a-t-elle fini son cycle, et sa Béatification n'en serait-elle que le glorieux couronnement ? Ou bien le culte public qui lui sera désormais rendu, ne sera-t-il pas une puissance nouvelle qui fera revivre les gestes et les faits de son divin héroïsme parmi nous ? Et, par conséquent, cet héroïsme glorifié va-t-il comme renaître de lui-même et renouveler sa vertu merveilleuse en suscitant, dans notre siècle, des aspirations, des sentiments, des actes, qui rendront à la France l'union de toutes ses forces dans le triomphe de sa foi antique et de ses qualités de race ? Quel miracle, enfin, va faire la sainte Libératrice, si, une fois encore, elle doit affranchir notre pays des maux qui le minent et le tuent chaque jour ? Car il faut bien un miracle, un grand miracle d'ordre moral, pour reconstituer une nation désagrégée ; et il semble que l'existence de la France en dépende, à l'heure présente, au moins autant qu'elle dépendit de la première mission de Jeanne d'Arc.

C'est peut-être le moment de se souvenir de ces paroles d'un panégyriste de Jeanne au xvii^e siècle : « Qui sait si, dans l'avenir, les Français

1. Bossuet.

ne doivent pas remporter encore avec elle un succès éclatant¹? » — L'heure de ce succès aurait-elle sonné? Et en quoi pourrait-il bien consister?

Nous devons aussi nous rappeler ce qu'écrivait un Pape à un de nos rois : « Dieu a choisi la France de préférence aux autres nations pour la protection de la foi catholique et pour la défense de la liberté religieuse² ». Et c'est un fait constant que « toutes les nations nous ont toujours regardés comme un peuple providentiel, un second peuple de Dieu³ ». — Mais sommes-nous encore ce peuple, et Dieu veut-il toujours nous traiter comme les instruments de ses conseils?

Pie X nous incline à le croire, et nous rouvre la voie de cette enviable destinée en nous « offrant la protection et l'exemple de la vierge magnanime⁴ » de Domremy. — La « protection » de Jeanne nous est assurée, certes. Mais, « son exemple » sera-t-il suivi? Et s'il n'est pas suivi, la « protection » dont elle nous couvre, aura-t-elle toute son efficacité?

Ne voyez pas, Messieurs, je vous en conjure, ne voyez pas une sorte de jeu oratoire dans toutes ces questions que je pose, et dans les réponses contradictoires ou dubitatives que je suis contraint d'y faire. A l'heure qu'il est, ce serait un jeu criminel. Mais je cherche des assurances pour votre foi religieuse et patriotique et pour la mienne; et, tandis que je consulte les oracles et les indications qui viennent du côté du ciel, je me demande, inquiet et presque impatient, si rien, du côté de la terre et par notre propre fait, ne viendra les contrarier et en arrêter la divine puissance.

Il est vrai que déjà, depuis quelque cinquante ou soixante ans, ce que j'ai appelé le premier et principal effet de la mission de Jeanne d'Arc, se reproduit et va se développant, en France, avec une singulière et saisissante opportunité. Oui, c'est vers le milieu du XIX^e siècle, en pleine effervescence de criticisme, au moment où la philosophie, la science et l'histoire, conjurées ensemble, ont déclaré une guerre implacable à l'idée du surnaturel; c'est alors que la seule publication des deux procès de la Pucelle a remis en question, dans le monde de ceux qui pensent, l'origine et le caractère de sa mission : venait-elle de Dieu ou non? Tout comme au XV^e siècle, les partis se sont formés pour en combattre ou en soutenir la marque et la portée divines. De nouveau on a soumis l'héroïne aux examens les plus minutieux. On a fouillé les archives, interprété les documents, analysé les faits; et qu'a-t-on vu? qu'a-t-on conclu

1. Martin Berruyer.

2. Grégoire IX à saint Louis.

3. De Bourbon-Linières.

4. Lettre de Pie X, à M. Ém. Keller.

Assurément, nous ne pouvions espérer que les ennemis acharnés et systématiques du surnaturel en découvriraient la trace dans le personnage et la carrière de Jeanne, et qu'ils voudraient en tirer une auréole pour sa gloire : est-ce que les Anglais et les juges de Rouen, en la soumettant à la torture de leurs questionnaires, pensaient travailler à son immortalité ? Et, cependant, rien, après la grâce de Dieu, n'y contribua davantage que leur œuvre de mensonge et de cruauté. Ainsi ont fait les critiques et les détracteurs du caractère divin de la mission de Jeanne et de ses Voix. Ils ont eu beau en écarter ce que nous regardons comme des signes du ciel, et le traiter de pures légendes ; ils ont eu beau créer des légendes de leur façon, et les donner comme des explications naturelles de l'épopée libératrice : leurs contradictions n'ont servi qu'à mieux dégager l'angélique figure de la Pucelle, et à la fixer plus nettement dans la splendeur de ses traits historiques et transcendants. Grâce à eux, non moins qu'aux travaux de nos historiens, cette figure a grandi, s'est élevée, a fini par dominer toutes les discussions et s'imposer à tous les regards ; et voilà plus d'un demi-siècle que le peuple de France peut la voir planant à l'horizon de son histoire comme l'idéal le plus pur, le plus intense, le plus radieux de « ce que Dieu a fait par la main des Francs ». Dans cette vision qui l'attire en réveillant tout ensemble ses instincts et ses souvenirs, il se retrouve, il se reconnaît, il reprend conscience de ses destinées : c'est Dieu qui passe et repasse devant ses yeux ; Dieu qui n'est pas absent des choses de ce monde ; Dieu qui mène les hommes et décide du sort des nations. Une fois encore, la vie de Jeanne d'Arc est, pour ce peuple, une manifestation de Dieu ; et « son nom fait glorifier le Seigneur ¹ » qui l'a envoyée. Ne pouvons-nous espérer que ce grand Dieu veuille encore se servir d'elle pour renouveler, dans l'ordre social, les autres résultats de sa surnaturelle mission ?

On dit, en effet, que si l'on met à part l'occupation anglaise, l'état présent de la France rappelle sensiblement celui où elle se trouvait au temps de Jeanne d'Arc. Les besoins seraient les mêmes ; et la mission de Jeanne pourrait se répéter dans des conditions qui, pour être différentes, n'en auraient pas moins le même but, à savoir : la libération de la patrie.

Ne force-t-on pas un peu les ressemblances de ces deux époques ? Et n'avons-nous pas quelque sujet de croire qu'on les juge trop sur de simples et trompeuses apparences ? Peut-être. Mais deux traits principaux leur semblent, du moins, communs, et leur donnent l'aspect de temps également critiques et périlleux ; je veux dire, un profond relâ-

1. Jud. XIII, 31.

chement dans les idées et les mœurs publiques, et une division extrême des forces organiques de la nation.

Sur le premier point, nous avons peut-être l'avantage, grâce aux énergies intellectuelles et morales que l'Église fomenté dans les nombreuses élites de ses fidèles. Et, cependant, quel débordement d'erreurs, quel dévergondage de choses, quelle licence de tout dire et de tout faire, dans notre société désemparée !

Mais, en ce qui concerne l'union, ou plutôt la désunion des forces nationales, ne sommes-nous pas bien au-dessous de ce qu'était la France de Jeanne d'Arc ? En ce temps-là, le fond de la nation restait chrétien, identique à lui-même et aux vieilles traditions de la race ; et, en dépit des bouleversements qui avaient changé la face du pays, on pouvait, sur ce fond encore solide, reconstituer la patrie. Pouvons-nous dire qu'il y ait un fond unique, toujours ferme, dans la France d'aujourd'hui ? Et s'il est vrai que le pays de France demeure, qu'il y a toujours des Français, et des Français dignes de leurs aïeux, qu'est devenu ce qu'on appelle proprement la nation ?

Car, nous ne pouvons nous le dissimuler, les éléments essentiels en sont divisés à l'infini. Il y a division dans les principes et dans les intérêts primordiaux ; division d'hommes à hommes, de classes à classes, de partis à partis ; division si réelle et si radicale qu'on peut se demander si elle n'a pas atteint, entamé, rompu, le lien social lui-même. Quel est, si vous le savez, le lien qui rassemble et unit encore les diverses pièces de notre édifice national ? Sur quoi portent ces fondations ? Est-ce sur les institutions politiques ? Beaucoup de Français leur sont opposés. Sur le régime économique ? On l'attaque et on le bat en brèche tous les jours. Sur les traditions historiques, morales, religieuses ? On les a tronquées ou reniées ; elles ont perdu publiquement leur valeur. Il n'y a ni une doctrine commune, ni une loi fondamentale, où se rencontrent et s'accordent sincèrement les esprits et les volontés.

Voilà le fait qui saute aux yeux de tous. Qu'on en discute les origines ou les causes responsables, ce n'est pas ici le lieu de s'en occuper. Mais qui oserait en contester la réalité ? Et lorsque, dans un pays, il y a des oppresseurs et des opprimés ; lorsque la religion y est combattue à outrance, systématiquement, au nom d'un athéisme d'État ; lorsque ce dogme impie et destructeur peut y présider à l'éducation de l'enfance et de la jeunesse ; lorsque les choses y sont arrivées à ce point que tous les esprits sont dans le trouble, que les uns peuvent douter de la liberté et de la justice, d'autres maudire l'armée, d'autres nier même la patrie, et que partout il y a ou lassitude et scepticisme, ou rancune et sourdes colères, ou violente explosion de désespérance et de révolte ; — et je ne dis

rien des grands et honteux fléaux qui rongent la vie humaine ou qui entarissent les sources ; — lorsqu'un pays est ainsi désorienté, disloqué, ébranlé jusqu'en ses fondements, n'a-t-on pas trop raison de dire, comme on le dit tout haut et tous les jours, qu'il y a là un peuple qui se dissout ?

Cette question est horrible, terrifiante, pour une âme française ; et je me hâte d'ajouter : Si la France se dissout, est-ce pour la mort ou pour une nouvelle résurrection ?

Non que nous devons aussitôt, et arbitrairement, atténuer la gravité des faits que je viens de dénoncer : cela procéderait d'un faux patriotisme, et l'artifice serait vain. Mais, à ces faits lamentables ne pouvons-nous pas opposer d'autres faits qui leur font échec, et qui prennent dans la Béatification de Jeanne d'Arc un éclat insigne et un sens providentiel ? Cette manifestation de Dieu dont elle est l'instrument au milieu de nos détresses, n'est-elle pas aussi une espérance et un gage de relèvement religieux ? Les vertus glorifiées de l'héroïne ne seront-elles pas un exemple efficace et un irrésistible appel de transformation morale ? Le souvenir ravivé de sa mission divine, joint à la puissance de sa céleste intercession, ne parviendra-t-il pas à secouer toutes les torpeurs nationales, et à ranimer l'esprit qui vivifie en tuant les ferments de discorde et de haine dont nous sommes infectés ? Et puis, ces élites d'âmes dont je parlais tout à l'heure, leurs réserves de probité et de foi, leurs œuvres de charité laborieuse et si parfaitement désintéressée, toutes ces ressources intarissables d'un pays qui reste, malgré tout, au premier rang des serviteurs du bien et de la vérité dans le monde, ne semblent-elles pas attendre une force supérieure qui les réunisse, et les applique à un ordre de choses où tous les Français pourraient se réconcilier et s'aimer dans le respect des consciences, la pratique des libertés nécessaires, et le culte des justes lois ? Et cette force supérieure et divine, le culte public de notre antique Libératrice n'en serait-il pas à la fois un signe précurseur et un premier point d'appui ?

Oh ! oui, que de raisons n'avons-nous pas de croire à la vitalité de la France ! Et, dans ces raisons si diverses, qui nous viennent ou de nos épreuves ou de nos ressources, que de lumières où Dieu se déclare pour nous ! Que d'avances où il semble nous induire aux résolutions viriles qui transforment les peuples ! Que de sollicitations où il nous contraint, pour ainsi dire, à concourir à ses desseins de bonté sur notre patrie ! Ne lui donnerons-nous pas, à la fin, ce concours indispensable de nos volontés et de nos vertus, et la France ne suivra-t-elle pas sa sainte Patronne en se rangeant à jamais, avec elle, au « commandement divin » ?

O France, ô patrie de Jeanne d'Arc ! Reviens donc, reviens au Seigneur ton Dieu.

Tu es toujours belle avec ton vif et puissant esprit, ton cœur droit et bon, ton caractère chevaleresque et généreux. Reviens, ô France, reviens au Seigneur ton Dieu, qui t'a donné tant de charme uni à tant de grandeur...

O France, ô patrie de Jeanne d'Arc ! Ton ciel est doux, riantes et harmonieuses sont les montagnes et les mers, et rien n'égale la richesse et la fécondité de tes plaines et de tes vallées, si ce n'est les merveilles de ton travail et de ton génie. Reviens, ô France, reviens au Seigneur ton Dieu, qui t'a fait une parure de si haut prix et de si fascinante splendeur.

O France, ô patrie de Jeanne d'Arc ! Quelle autre nation a une histoire comme ton histoire, avec les héros, les semeurs d'idées, les gestes de liberté et de civilisation ? Et qui pourrait dire les gloires de ton Église, avec la longue suite de ses docteurs et de ses saints, et toute la floraison de ses institutions et de ses monuments ? Reviens, ô France, reviens au Seigneur ton Dieu, qui te suscita tant d'illustres enfants, et qui mit sur ton front les plus chastes reflets de son Évangile et de sa Croix.

Que tardes-tu donc, ô la plus noble et la plus magnanime des nations ? Tes maux sont grands, il est vrai ; mais ils sont guérissables, et Dieu ne t'a pas répudiée. Non, il n'a pas donné à un autre peuple la place que, depuis des siècles, tu occupes dans ses conseils. Non, il n'a pas désigné un autre peuple pour lui passer la mission et les œuvres dont il t'a si constamment chargée ; et c'est à toi seule qu'il demande encore, aujourd'hui comme autrefois, cinquante mille de tes enfants pour les jeter, apôtres intrépides, sur les plages lointaines des îles et des continents. Non, non, tes destinées ne sont pas accomplies : l'Église et les nations de la terre ont encore besoin de toi, et il te reste de grandes choses à faire, si tu reviens, ô France, au Seigneur ton Dieu.

: C'est là qu'est le miracle à opérer : refaire la nation française dans la foi du Christ.

: O Jeanne ! nous attendons de vous ce miracle : faites-en votre don de joyeux avènement sur nos autels.

· Nous voulons y « besogner » avec vous ; il le faut. Nous en prenons l'engagement, ici, dans votre cathédrale, devant le drapeau que Pie X, au jour de votre Béatification, a sacré de son auguste baiser. Nous jurons que nous voulons vivre en hommes libres, en chrétiens sans reproche, comme des enfants également soumis de l'Église qui fit la France, et de la France qui eut, pour l'Église, tout l'amour et tout le dévouement d'une Fille aînée.

XI

LA PROCESSION : UNE OVATION DE TROIS HEURES
A JEANNE D'ARC, AU PAPE, AUX ÉVÊQUES ET A LA MUNICIPALITÉ

Il était plus de midi quand la procession se mit en marche. Des gendarmes à cheval sont en tête ; puis c'est le défilé des différentes sociétés qui ont répondu à l'invitation de la municipalité d'Orléans. La voici, précédée de la musique des sapeurs-pompiers et de la ban-



Fêtes de Jeanne d'Arc 1909. — Le cortège municipal et religieux. — Les paroisses.

nière de Jeanne d'Arc. M. le maire s'avance, entouré de ses quatre adjoints et d'un grand nombre de ses conseillers ; à sa suite viennent les membres du Tribunal et de la Chambre de commerce.

Après le cortège civil, le cortège religieux : le clergé des onze paroisses de la ville ; la maîtrise de la cathédrale secondée par un groupe compact de chanteurs amateurs ; le chapitre ; enfin quarante-cinq évêques précédant S. Ém. le cardinal Luçon. Tout le monde l'a remarqué, les corps qui ont pris part à la procession de 1909 étaient moins nombreux qu'autrefois. Ni l'armée, ni les fonctionnaires n'étaient là. Les écoles communales n'avaient point envoyé leurs délégations ordinaires. Plusieurs sociétés s'étaient abstenues pour des raisons dont il n'est point téméraire d'affirmer que des influences politiques furent les principales. Mais si regrettables

qu'aient paru ces absences, et spécialement celle de la magistrature et celle de l'armée, tel fut l'enthousiasme des 100.000 spectateurs qui assistèrent au défilé qu'on ne pensa point aux absents ; ou si l'on y pensa, on les plaignit.

A la vue de la municipalité qui prenait une si belle revanche de sa défaite de 1907, les applaudissements et les acclamations qui l'avaient saluée, la veille, à la remise de l'étendard, recommencèrent, plus chaleureux encore et plus vifs. M. le maire et ceux qui l'accompagnaient passèrent au milieu d'une ovation qui dura trois heures : une telle manifestation leur a prouvé qu'en s'opposant énergiquement à une seconde rupture de traditions séculaires, ils avaient bien mérité d'Orléans, de Jeanne d'Arc et de la France. Le défilé des évêques n'excita pas moins de sympathies enthousiastes : on les saluait des cris : « Vivent les évêques ! Vive le Pape ! Vive Jeanne d'Arc ! », et ces vivats, soutenus par des applaudissements, s'élevaient à chaque pas des trottoirs où la foule était massée en rangs épais, des fenêtres et des balcons que chargeaient des milliers de spectateurs. A trois ou quatre reprises, sur un parcours de plus d'une lieue, on put entendre l'aigre cri de quelques sifflets : ils furent aussi timides que rares et ils se perdirent au milieu des acclamations, comme une note fausse dans un puissant concert.

La maîtrise de la cathédrale exécuta, sous la direction de son chef et avec l'aide de l'excellente fanfare du pensionnat Saint-Euverte, quelques chants, comme la *Cantate à l'étendard*, toujours applaudie, et une marche composée spécialement pour le pèlerinage aux Tourelles.

Aux Tourelles ¹

Sous la blanche bannière
De la sainte guerrière
Qui marche la première,
Au chemin de l'honneur
Et pour l'assaut vainqueur
Français, marchez sans peur.

¹ Paroles de A. Mouchard et musique de M. Laurent

Tombons sur l'Anglais obstiné ;
Dieu m'a prédit qu'aujourd'hui même
A se rendre il l'a condamné. »



M. le chanoine Laurent,
maître de chapelle de la cathédrale.

V

L'ardeur française est ranimée,
Et, saisissant son étendard,
Jeanne, à la tête de l'armée,
Le porte jusqu'au boulevard :
« Quand il y touchera, dit-elle,
Vous entrez tous hardiment. »
Bientôt la bannière immortelle
Près du mur flotte et tremble au
[vent.]

VI

Et comme s'ils avaient des ailes,
D'un même élan tous emportés
Les assaillants dans les Tourelles
Pénètrent de tous les côtés ;
En revoyant Jeanne vivante
Présider à l'assaut vainqueur,
Les Anglais, pâles d'épouvante,
Croient voir l'Ange de la terreur.

VII

Tout a fui de la citadelle,
Ou tout est mort, ou tout est pris ;
Et l'insulteur de la Pucelle
Paye enfin ses grossiers mépris :
Glacidas roule dans la Loire
Avec ses soldats les meilleurs ;
Jeanne eût voulu que sa victoire
Coûtât moins aux Anglais railleurs.

VIII

Sur la bastille reconquise
Sitôt qu'a flotté son drapeau :
« Maintenant, dit Jeanne, à l'église

Allons finir un jour si beau ! »
 Et, dans sa marche triomphale,
 Pendant qu'on reedit ses exploits,
 Elle entraîne à la cathédrale
 Chefs et soldats, peuple et bourgeois.

IX

L'héroïne, humble et souriante,
 Se prosterne aux pieds de l'autel,
 Et la foule en liesse chante



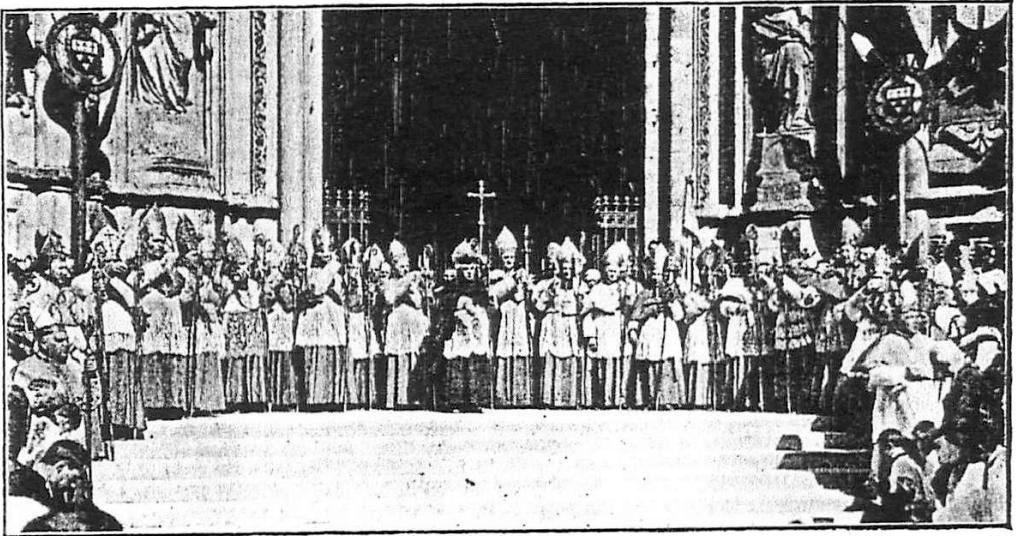
S. Ém. le cardinal Luçon arrive sur la place du Martroi pour honorer la Statue de la Bienheureuse Jeanne d'Arc (8 mai 1909).

Pour rendre grâce au Roi du ciel :
 C'est Orléans et c'est la France,
 Au soir d'un combat triomphant,
 Qui célèbrent leur délivrance,
 Sauvés par le bras d'un enfant.

Arrivée à la croix des Tourelles, la procession s'arrêta pour la prière traditionnelle à l'endroit même où Jeanne avait accompli son « grand signe » de la délivrance d'Orléans et préludé par une miraculeuse victoire à la résurrection de la patrie. Au retour, on fit halte près de sa statue, sur le Martroi, et l'on exécuta la marche triomphale dans laquelle M. Laurent de Rillé a célébré l'entrée de la Pucelle dans la ville assiégée, le vendredi soir, 29 avril 1429.

Les clairons ont sonné la délivrance,
 Et, des remparts jusqu'au Martroi,
 Ivre de joie et d'espérance,
 Tout un peuple applaudit sur son blanc palefroi
 Celle qui va bientôt sauver la France.
 Gloire à toi, Jeanne ! Orléans, gloire à toi !

O Vierge d'Orléans, Ange de la Patrie,
 Relève la fierté de notre âme aguerrie ;
 Céleste vision, radieux souvenir,
 Par toi nous espérons encor en l'avenir.



S. Ém. le cardinal Luçon et les évêques, réunis sur le parvis de la cathédrale à la fin de la cérémonie, bénissent la foule.

Arrivés devant l'hôtel de ville, le cortège civil et le cortège religieux se séparent après l'échange d'un salut gracieux, et le clergé regagne le parvis de la cathédrale, suivi par la foule. Celle-ci se masse comme elle avait fait hier à la remise de l'étendard, et elle reste silencieuse et têtes nues pendant que les quarante-six évêques, d'une même voix, la bénissent solennellement. Une longue acclamation, poussée par vingt mille hommes, répond à la bénédiction des prélats qui rentrent dans Sainte-Croix au chant du *Te Deum*.

M^{sr} l'évêque d'Orléans, immédiatement après la cérémonie, se hâta d'envoyer au vénérable archevêque de Lyon l'expression du respectueux attachement de ses anciens diocésains qui eussent été si heureux de le voir au milieu d'eux pour l'associer au triomphe

de Jeanne d'Arc. S. Ém. le cardinal Coullié répondit aussitôt combien il avait été sensible à cette délicate pensée de son successeur.

Orléans, 8 mai, 3 heures et demie.

Au cardinal Coullié, archevêque de Lyon,

A cette fête de splendeur incomparable, il ne manquait que Votre Éminence, pour que le triomphe de Jeanne fût complet et la joie de la ville d'Orléans sans ombre.

ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

Lyon, 8 mai, 6^h 46.

A Monseigneur Touchet, évêque d'Orléans,

Mon cœur partage votre joie et vous félicite du triomphe; aux vénérés et heureux Frères de l'épiscopat, affection respectueuse, espérance.

CARDINAL COULLIÉ.

XII

LE 8 MAI 1909. — BÉNÉDICTION D'UNE STATUE DE LA BIENHEUREUSE DANS L'ÉGLISE DE SAINT-MARCEAU. — ALLOCUTION DE M^{SE} IZART, ÉVÊQUE DE PAMIERS.

La soirée du 8 mai fut marquée encore par quelques hommages à Jeanne d'Arc, qu'il nous reste à signaler.

Hâtons-nous de repasser la Loire et d'entrer dans l'église de Saint-Marceau, près de laquelle nous avons passé tout à l'heure en procession. Située à quelque distance de l'endroit où s'élevait la bastille anglaise des Tourelles, l'église de Saint-Marceau est le centre d'une paroisse populeuse d'un faubourg orléanais. Elle a été reconstruite il y a quelque vingt ans sous le vocable de Saint Marcel, diacre et martyr, et en souvenir de Jeanne d'Arc, à qui l'on attendait qu'elle pût être dédiée; elle est de style roman et au sommet de son clocher se dressait déjà une statue de la Pucelle. Le curé et les paroissiens de Saint-Marceau ont pensé qu'à l'occasion des fêtes de la Béatification, il convenait d'introduire la *Bienheureuse* dans leur église : ainsi elle la protégera deux fois.

A cinq heures du soir, après une journée si bien employée à fêter Jeanne, les habitants du faubourg se pressèrent encore dans leur église pour assister à la cérémonie. M^{sr} Renou, archevêque de Tours, la présida et bénit la statue qui se dresse à gauche, au-dessus d'un autel depuis longtemps réservé à la sainte guerrière.

Avant la bénédiction solennelle, M^{sr} Izart, évêque de Pamiers, rappela en termes chaleureux quels liens unissent Jeanne d'Arc à la ville d'Orléans et particulièrement à cette paroisse où la Libératrice fut blessée et victorieuse.

MESSEIGNEURS ¹,
MES FRÈRES,

Sans autre préambule, sans que je veuille ou que je puisse entreprendre un panégyrique dont l'éloquence n'égalerait jamais la recon-



M^{sr} Izart, évêque de Pamiers.

naissance de vos cœurs pour la Libératrice de votre cité, en humble évêque qui n'a pas su décliner une gracieuse invitation, je viens du fond de mes Pyrénées apporter à la ville d'Orléans l'hommage de mon admiration pour sa noble fidélité à la mémoire de la plus douce, de la plus pure, de la plus intrépide, de la plus glorieuse fille de la France.

Qui donc, éccœuré sans doute des ingrátitudes du pauvre cœur humain, qui donc a prétendu que la Bienfaisance et la Reconnaissance se rencontrèrent un jour et ne se connurent

pas? Non, l'auteur de ce méchant apologue n'était pas venu à Orléans : il y aurait appris qu'en un jour d'angoissante détresse la Bienfaisance

1. NN. SS. Renou, archevêque de Tours, et Lemonnier, évêque de Bayeux.

passa dans ses murs, que la Reconnaissance s'attacha aussitôt à ses pas, et que, depuis bientôt cinq siècles, on les a vues étroitement liées, passant, ainsi que deux sœurs, gracieuses et sereines, à travers tous les événements de l'histoire orléanaise, donnant à la France entière le beau spectacle d'une alliance toujours aimée.

I

Ah! c'est que la Bienfaisance avait pris les traits d'une vision surhumaine. Ange de pureté et de vaillance, elle était venue, — est-ce de la terre? est-ce du ciel? — elle était venue du ciel sur une terre désolée, pour relever des courages abattus, pour prêcher le devoir de la résistance, pour donner la certitude de la victoire, pour montrer, par des exploits uniques dans les annales du monde, que Dieu lui-même combattait pour la ville d'Orléans.

Et Orléans, épris d'amour pour cette idéale créature, transporté d'enthousiasme pour sa sublime Libératrice, fier devant le monde d'avoir vu Dieu combattre pour lui par le bras de Jeanne d'Arc, Orléans n'a pas permis qu'on lui prît son héroïne. Il lui a fait de son cœur un trône et un autel, un trône pour l'admirer et un autel pour l'aimer. Que dis-je? s'étant uni à elle, sous le regard du ciel, dans l'épreuve et dans la gloire, il a voulu que la reconnaissance perpétuât leur alliance et que l'humble bergère qui, pour lui, avait quitté son père et sa mère, ne fût plus la vierge lorraine, la Jeanne de Domremy, mais la Pucelle d'Orléans.

Oui, Jeanne est à toi, cité fidèle! Ton amour, ici, a partout reproduit ses traits, chanté ses exploits, proclamé ses vertus : la musique et l'éloquence, la peinture et la sculpture ont prêté leur voix à ton cœur pour acclamer ta chère Libératrice et lui faire un nom immortel.

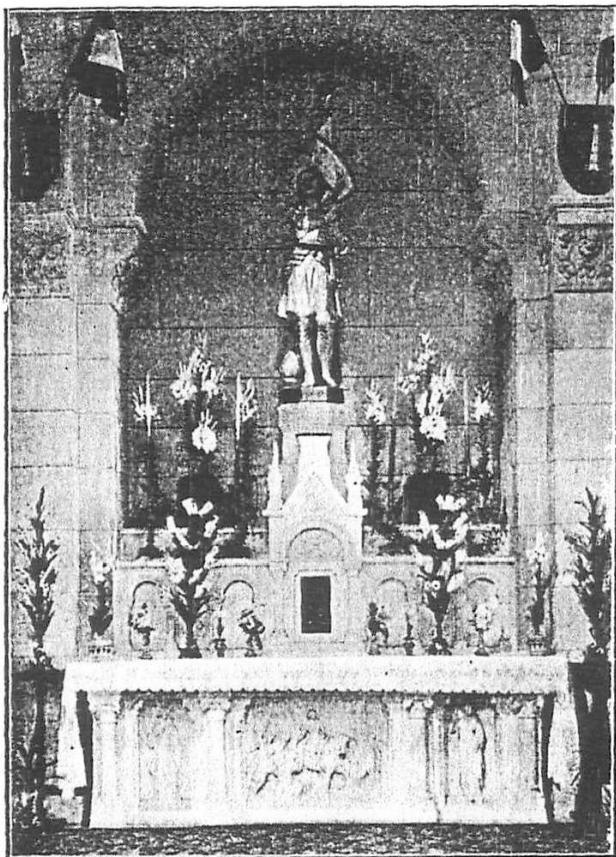
Oui, Jeanne d'Arc est à Orléans! Et puisqu'il faut le dire, toutes les fois que la France, honteuse de son ingratitude ou de son indifférence, a senti le besoin de redonner son cœur à la noble enfant qui lui donna sa vie, c'est dans le cœur d'Orléans, vrai reliquaire de cette grande mémoire, qu'elle est venue ranimer le sien.

Oui, Jeanne d'Arc est à Orléans! C'est son amour obstiné et déjà cinq fois séculaire qui a provoqué les patientes recherches des érudits; qui a inspiré les chefs-d'œuvre de l'art; qui a mis en lumière l'idéale beauté de cette créature sans pareille dans l'histoire; qui, à force d'exalter l'Envoyée de Dieu et de célébrer l'incomparable guerrière, a fait entrevoir l'exquise pureté de la Sainte; qui, par ses évêques, noblement jaloux de la plus pure des gloires orléanaises, a mis l'Église elle-même, déjà si bonne pour Jeanne la réhabilitée, en face d'une splendeur mo-

rale insoupçonnée, d'une vertu héroïque supérieure encore à la vaillance guerrière, d'une sainteté, en un mot, qui fut l'âme de la Libératrice et la raison même de sa mission.

Certes, elle était belle l'auréole que la fidélité orléanaise faisait briller, depuis cinq siècles, autour du front de la vierge héroïque! Mais cette gloire ne suffisait pas à son amour. Après avoir épuisé sa propre louange, Orléans s'est tourné vers Rome. Il lui a dit : « Je voudrais pour mon

héroïne une splendeur nouvelle. O Pontife suprême, vous qui ceignez les fronts de lauriers immortels, je voudrais que vous dérobiez au ciel même un rayon de grandeur surhumaine pour éclairer la douce figure de ma Libératrice. Je voudrais que la Pucelle d'Orléans fût proclamée la Sainte nationale! » Et Rome a exaucé les vœux d'Orléans, et l'allégresse universelle qui a secoué les âmes au grand jour de l'apothéose de Jeanne était faite tout à la fois de reconnaissance envers l'Église et de reconnaissance envers votre cité.



Autel et Statue de la Bienheureuse Jeanne d'Arc, dans l'église de Saint-Marceau.

Oui, Jeanne d'Arc est à Orléans! Son sol a bu le sang de l'héroïne; et la seule relique qui nous reste d'elle,

c'est en baisant votre terre sacrée, mes Frères, que nous la vénérons.

Oh! je sais bien que Rouen eut ses cendres et son cœur encore saignant. Mais la ville de l'immolation infâme n'était pas digne de garder ce trésor. Elle le jeta, comme un témoin trop accusateur, dans les eaux de la Seine, ne se doutant pas que l'immensité de l'Océan pouvait seule servir de tombeau au cœur le plus grand qui ait palpité dans une poitrine française.

Seule, la ville des glorieux exploits et des gestes magnanimes, des enthousiastes acclamations et des fidélités inlassables, méritait de servir de reliquaire au sang si généreux de Jeanne et d'être pour tous les dévots de la Libératrice, je veux dire pour tous les Français, un lieu de pèlerinage national.

Oui, Jeanne d'Arc est à Orléans! Et pour qui donc Dieu avait-il pétri de vaillance le cœur de la guerrière? Le signe par excellence de sa mission n'était-ce pas Orléans? « Je suis envoyée de Dieu, disait-elle au Dauphin et à ses compagnons d'armes, pour délivrer Orléans. » C'est ici que la Vierge lorraine conquiert tout son prestige. C'est ici que la confiance des villes restées infidèles se retrempe et éclate en de subites soumissions. C'est ici qu'une soudaine terreur saisit les ennemis de la France et prépare l'entière délivrance du sol de la patrie.

Domremy, ce fut l'aurore gracieuse de la vie de Jeanne. Rouen en sera le soir lugubre. Orléans resplendit comme son midi triomphant.

II

La voyez-vous passer dans sa blanche armure, sur son cheval qui bondit, la bannière à la main, enflammant les courages au souffle de son invincible confiance? Elle pénètre dans votre ville demeurée, après sept mois de siège, le dernier boulevard de l'indépendance nationale; et, du haut des remparts, elle jette aux Anglais ce cri de superbe audace: « *Allez-vous-en en votre pays, hommes d'Angleterre! de par Dieu je vous le dis; et, si vous ne le faites, je vous bouterai hors de France!* »

Ici, mes Frères, recueillons-nous. Le grand naturaliste Linné disait un jour: « *J'ai vu Dieu passer dans une fleur.* » Eh! bien, c'est Dieu qui passe dans cette belle fleur de pureté et d'héroïsme dont les parfums vont ranimer l'âme agonisante de la Patrie.

Dites-moi: est-ce une jeune fille de dix-sept ans, ou n'est-ce pas plutôt le Dieu des batailles qui apparaît partout au premier rang dans les marches, les assauts, dans les combats? Cette paysanne qui n'a manié que le fuseau, cette bergère qui n'a conduit que les brebis, elle a les illuminations du génie militaire, la clairvoyance d'un chef d'armée, l'audace et la bouillante ardeur d'un héros. Stratégiste consommé, elle est l'âme de la défense et de l'attaque, déconcertant, par ses plans de bataille, la science la plus éprouvée, disposant les troupes, dirigeant le combat, se précipitant dans la mêlée sanglante: une voix d'enfant qui ébranle et soulève une armée!

Un jour, du haut de votre bastille des Tourelles, une grêle de traits s'abat sur la guerrière et une flèche lui transperce l'épaule. Jeanne tombe dans un fossé; les Anglais poussent des cris de joie; les compagnons de Jeanne s'épouvantent; tout effrayé, Dunois fait sonner la retraite.

Aussitôt Jeanne tressaille, elle arrache de sa propre main le trait de sa blessure, elle se relève indomptable comme un lion: « *En avant! en avant!* »

s'écrie-t-elle, *tout est vôtre! par Dieu, entrez-y!* » Electrifiant tous les cœurs, elle monte à l'assaut de l'imprenable bastille des Tourelles, elle en déloge l'élite des soldats d'Angleterre qui tombent pêle-mêle dans les eaux de la Loire, et, debout sur la muraille, elle y plante son étendard d'envoyée de Dieu, tandis que l'épée de la guerrière reste immaculée.

La bastille des Tourelles n'est plus; mais, tout près de ses ruines, la Religion a bâti une autre bastille, la bastille pacifique de la prière et de la piété; et il me semble que, de cette église — la vôtre — Dieu va faire le temple de la dévotion populaire envers Jeanne d'Arc. Elle a germé comme une fleur de suave parfum d'un sol fécondé par un sang virginal. Trône sublime, sa flèche aérienne dit à Jeanne qu'elle est la reine d'Orléans et qu'à ses pieds elle ne voit que des cœurs soumis à son empire.

Or, le ciel réservait à votre église, mes Frères, de plus belles destinées. L'image qui la domine, si douce fût-elle à contempler, ne nous révélait que l'extérieur de la noble héroïne. Il faut maintenant ouvrir toutes grandes les portes de ce temple pour que l'âme de Jeanne la Sainte vienne le remplir de la splendeur de ses vertus, de l'abondance de ses bénédictions, des gages de notre espérance; pour que la dévotion populaire éclate devant son autel en prières ardentes, en cantiques d'amour, en hommages de fidélité.

Entrez y donc, ô Bienheureuse Jeanne, conduite par la main du successeur du grand apôtre de la France, de votre père dans la foi et le patriotisme, du glorieux saint Martin! Entrez dans cette bastille sainte, non plus en conquérante, mais en souveraine. Entrez-y. *Tout est vôtre*: le pasteur et son troupeau, Orléans et ses fils. La France viendra vous y saluer comme sa fille la plus noble et sa patronne la plus aimée. Elle vous enverra ses enfants pour que vous mettiez dans leur cœur un peu de la flamme qui consumait la vôtre pour Dieu et pour la Patrie.

Recevez-les comme des frères, ô Jeanne, ces fils de votre chère France et faites-en, comme vous, des soldats de Dieu! Accueillez surtout comme une mère cette pauvre France qui se traîne à vos pieds mutilée, en haillons, désespérant d'elle-même, n'ayant d'espoir qu'en vous! Aidez-la, de la force de votre bras virginal, à chasser de son sein les erreurs qui l'aveuglent et les vices qui l'épuisent, et jetez-la bientôt dans les bras de Dieu pénitente et triomphante. Ainsi soit-il.

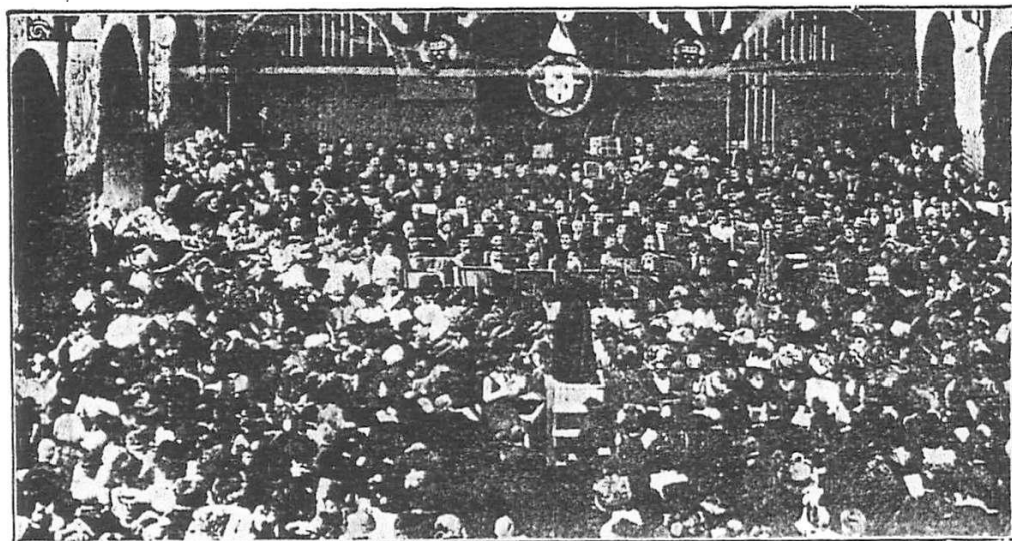
Pendant les fêtes de la Béatification, un vœu avait été émis par M. le curé de Saint Marceau et par ses paroissiens, à l'effet d'obtenir pour leur église la faveur enviée d'être la première de la catholicité dédiée à Jeanne d'Arc. M^{sr} l'évêque d'Orléans a sollicité cette faveur de Sa Sainteté Pie X qui, le 12 novembre 1909, l'a

conçédée de vive voix, sous la seule réserve que le titre ancien ne disparaîtrait pas.

XIII

LE FESTIVAL. — LES COURONNES. — LES ILLUMINATIONS. —
LA REVUE DU MATIN

M. le chanoine Laurent, maître de chapelle de la cathédrale, offrit dans la soirée, aux Orléanais et à leurs hôtes, une récréation



Les fêtes de Jeanne d'Arc en 1909. — Le Festival musical. — M. le chanoine Laurent dirigeant la Ballade des Dames Guerrières.

artistique qui fut très appréciée des connaisseurs et qui continuait à louer Jeanne d'Arc le plus heureusement du monde. Le festival, qui fut donné dans la salle des fêtes de la ville, par huit cents exécutants, avait attiré près de deux mille auditeurs; pendant deux heures ils furent sous le charme, admirant la belle composition du programme ¹ et sa belle exécution. Ils remercièrent chaleureuse-

1. *Première partie.* — 1° *Marche héroïque de Jeanne d'Arc* (Th. Dubois), harmonie seule, sous la direction de A. Jossset, directeur de l'Harmonie de Saint-Jean-de-Dieu; 2° *Après le sacre: Jeanne d'Arc* (Verdi), mélodie italienne; 3° *La délivrance de la Patrie* (Laurent de Rillé), chœur à six voix sous la direction de l'auteur; 4° *Victorious la Pucelle* (W. Reeve), mélodie anglaise; 5° *Prière du soir au camp de Jeanne d'Arc* (A. Jossset), harmonie et chœur sous la direction de l'auteur; 6° *Les adieux de Jeanne d'Arc* (P. Tschaiïkowsky), mélodie russe; 7° *A l'étendard* (M. Laurent).

Deuxième partie. — 1° *Après le combat* (A. Jossset), harmonie seule; 2° *Hommage à Jeanne d'Arc* (Éd. Migman), trio, récitatif et chœur sous la direction de l'auteur; 3° *Jeanne*

ment les auteurs des principaux morceaux d'en être venus diriger l'exécution. M. Laurent de Rillé fut acclamé pour sa *Délivrance de la Patrie* et sa *Jeanne d'Arc à Orléans*, M. Widor pour son *Salut, ô France des aïeux!* et M. Le chanoine Laurent pour sa cantate à l'*Étendard* dont le refrain était repris par tous : il n'y avait plus d'auditeurs dans la salle. Des solistes, orléanaises et orléanais, avaient prêté le gracieux concours d'un talent très distingué. L'Harmonie des jeunes aveugles de Saint-Jean-de-Dieu et les sociétés musicales d'Orléans formaient un orchestre de premier ordre.

Parmi les chants exécutés, citons un chœur et un solo.

La délivrance de la Patrie ¹

Sol de la Patrie
 Trop longtemps profané par l'Anglais,
 O terre chérie,
 A la joie aujourd'hui tu renais.
 Plus de troupe étrangère
 Sous les remparts de la cité!
 A cette noble terre,
 Brisant l'orgueil de l'Angleterre
 Jeanne a rendu la liberté.

I

Dans leur avide rage
 Ils avaient résolu de réduire Orléans,
 Pour achever l'ouvrage
 Qu'ils poursuivaient depuis cent ans.
 Mais, pleins d'espoir et de vaillance,
 Plutôt que de jamais faiblir,
 Pour notre ville et pour la France
 Nous étions prêts tous à mourir.

d'Arc à Orléans (LAURENT DE RILLÉ), marche triomphale et chœur sous la direction de l'auteur; 4° a) *Souvenir de Domremy*; b) *L'extase* (Ch. LENEVEU); 5° *Salut, ô France des aïeux!* (C.-M. WIDOR), chant militaire sous la direction de l'auteur; 6° *La vision de Jeanne d'Arc* (opéra allemand de J. HOVEN, 1845), soprano solo et duo; 7° *Ballade des dames guerrières* (M. LAURENT), sur les hauts faits de Jehanne la bonne Pucelle; 8° *Marche lorraine* (L. GANNE), grand chœur.

1. Paroles de A. Mouchard.

II

Depuis huit mois la guerre
 Nous pressait dans un cercle et de fer et de feu ;
 Mais notre humble prière
 Attendait le secours de Dieu.
 Il a béni notre vaillance,
 Et, pour conjurer le malheur
 De notre ville et de la France,
 Envoyé son ange sauveur.

III

Sitôt que la Pucelle
 Contre les ennemis a guidé nos soldats,
 La victoire fidèle
 Les a suivis dans les combats.
 En quatre jours, par sa vaillance,
 Jeanne a terrassé l'étranger ;
 De notre ville et de la France
 Elle a dissipé le danger.

Ballade des Dames guerrières
Sur les hauts faits de Jehanne la Bonne Pucelle¹

Aux temps des Grecs et des païens,
 Fut-il jamais telle aventure
 Que la grande déconfiture
 Des chefs anglais, ces mauvais chiens,
 Quand, aux murs d'Orléans-la-Belle,
 Tournèrent dos... en tout honneur,
 Grâce à Jésus Notre-Seigneur
 Et Jeanne la Bonne Pucelle ?

Jamais Sémiramis la Grand
 Fit-elle si haute prouesse,

1. Paroles de É. Eude, auteur du *Nouveau mystère du siège d'Orléans*, qui fut représenté à Orléans pour la première fois, aux fêtes du 8 mai 1894, par les élèves du petit séminaire de la Chapelle-Saint-Mesmin. Le poète met en scène Charles d'Orléans, prisonnier en Angleterre, et il lui dicte cette gracieuse ballade.

Ni Débora la prophétesse,
 Ni Jahel à grands coups férant,
 Que devant Orléans-la-Belle,
 Quant Français marchaient pleins d'ardeur,
 Grâce à Jésus Notre-Seigneur
 Et Jeanne la Bonne Pucelle?

Le fameux siège de Sidon,
 Celui d'Argos, ou de Carthage,
 Où femmes eurent grand courage,
 Valent-ils d'aucune façon
 Le siège d'Orléans-la-Belle,
 Où Suffolk joua de malheur,
 Grâce à Jésus Notre-Seigneur
 Et Jeanne la Bonne Pucelle?

Venez-ci, venez, Thomyris,
 Brave reine des Amazones,
 Et vous, les guerrières Ambrones,
 Voir par poulette un renard pris;
 Voir chassé d'Orléans-la-Belle
 Talbot (Talbot, toujours vainqueur),
 Grâce à Jésus Notre-Seigneur
 Et Jeanne la Bonne Pucelle.

Onques ne seront tels effets,
 Dont femmes gagnent tant de gloire.
 Chroniqueurs chroniquant l'histoire
 S'étonneront de ces hauts faits,
 Des combats d'Orléans-la-Belle,
 Où France retrouva son cœur,
 Grâce à Jésus Notre-Seigneur
 Et Jeanne la Bonne Pucelle.

Moi-même, Charles d'Orléans,
 Je me réveille à l'espérance,
 Moi, loin des rivages de France
 Exilé depuis quatorze ans.
 Reverrais Orléans-la-Belle!...
 Peut-être aurai-je ce bonheur
 Grâce à Jésus Notre-Seigneur
 Et Jeanne la Bonne Pucelle?

Oui! les ramenant au plus court,
 Oui! la Pucelle salubre
 Poursuivra jusqu'en Angleterre
 Les anciens vainqueurs d'Azincourt.
 Ah! la revanche sera belle;
 Et moi libre, libre, ô douceur!
 Je bénirai Notre-Seigneur
 Et Jeanne la Bonne Pucelle.

Le soir tombait quand le festival prit fin.

En parcourant la ville, on admira pendant toute cette journée la richesse du pavoisement, que nous avons déjà signalé; on remarqua les couronnes qui avaient été déposées sur le socle de la statue de Jeanne d'Arc par les jeunes filles d'Orléans et le Souvenir Français et, à la croix des Tourelles, par la Ligue des patriotes, dont le président, Paul Déroulède, était venu apporter l'hommage à la grande et sainte Française. Faut-il rappeler l'incident grotesque de la couronne déposée, on ne sait par qui ni au nom de qui, au pied de la statue du Martroi et qui portait cette inscription: « A Jeanne d'Arc, victime du clergé »? Des camelots du



Jeanne s'élançant au combat. (Gois.)

roi enlevèrent l'inscription, et, pour ce fait, il fut verbalisé contre eux par M. le commissaire de police, comme il avait été fait, deux

jours auparavant, contre quelques Orléanais à propos d'oriflammes aux couleurs de Jeanne d'Arc. L'inscription ridicule fut remplacée; elle fut gardée pendant quelques heures par des agents, et la police ne la fit disparaître que vers neuf heures du soir sur la réclamation d'un député: ce n'était pas un député d'Orléans.

La journée s'acheva par le feu d'artifice traditionnel et l'illumination générale de la ville.

Le matin avait eu lieu au pied de la statue de Jeanne d'Arc une brillante revue militaire, à laquelle assistèrent les sénateurs et deux députés du Loiret, M. le préfet, le premier adjoint au maire d'Orléans, les conseillers municipaux qui n'avaient point paru, la veille, à la remise de l'étendard ni le 8 mai à la procession, tous les magistrats de la Cour d'appel et du Tribunal civil, et les professeurs du Lycée. L'heure de cette revue coïncidait avec celle de la cérémonie religieuse à Sainte-Croix. Cette coïncidence intentionnelle, dont il est permis de ne pas exagérer l'amabilité, eut pour effet d'empêcher ceux des officiers et des magistrats qui l'auraient voulu d'assister en tenue civile à la messe d'action de grâces et au panégyrique qui la suivit. On se souvient qu'autrefois la magistrature et l'armée s'empressaient au rendez-vous que leur donnait la municipalité pour fêter, de concert avec le clergé, la mémoire de Jeanne d'Arc. Du moins l'armée fit, cette année, un beau geste en présentant les drapeaux devant sa statue et il y eut une immense acclamation lorsque le général Ferré, commandant le V^e corps, vint lui faire longuement le salut de l'épée.

XIV

LE 9 MAI 1909 : CLOTURE DU TRIDUUM. — LES MESSES DE COMMUNION ET LES ALLOCUTIONS ÉPISCOPALES DANS LES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Les fêtes chrétiennes ont cela de particulier qu'en recommençant elle ne lassent point, et l'amour de Jeanne d'Arc est si vif au cœur des Orléanais qu'ils ne crurent pas avoir assez fait pour l'exprimer, après ce qui vient d'être raconté.

Le dernier jour du triduum continua donc les hommages et les

prières des journées précédentes : ce fut d'abord dans les communautés et les paroisses la même affluence aux messes de communion, et la même prédication par NN. SS. les évêques des vertus de la Bienheureuse ; ce fut ensuite, dans la cathédrale de Sainte-Croix, le même office pontifical que le 7 mai, avec un caractère encore plus marqué peut-être de solennité et de joie enthousiaste.

Au monastère de la Visitation.

Les filles de saint François de Sales devaient entendre, le 9 mai, M^{SR} Oury, archevêque de Ptolémaïs, qui leur avait distribué la sainte communion deux jours auparavant ; le vénérable prélat ne put, à cause de son état de santé, leur parler de Jeanne d'Arc ; leurs regrets furent vifs, mais elles les tournèrent en sacrifice avec cette douce simplicité qui en relève le prix aux regards de Dieu.

Au Carmel : M^{SR} Monnier, évêque de Troyes.

Là on fut plus heureux. M^{SR} Monnier, évêque de Troyes, rappela aux filles de Sainte-Thérèse le souvenir de deux prédécesseurs de Jeanne d'Arc : sainte Colette, la vierge de Corbie, qui ranima en France et d'abord dans le comté de Bourgogne, l'esprit de pénitence ; le bienheureux Jean de Gand, qui fut chargé d'annoncer au dauphin Charles le prochain secours de Dieu.

MES RÉVÉRENDES MÈRES,
MES FRÈRES,

Quelle belle pensée a eue Monseigneur d'Orléans en ordonnant que toutes les chapelles, que toutes les communautés de la ville prissent part aux belles fêtes que nous célébrons !

Tous doivent ici apporter leur note pieuse à ce concert de la reconnaissance, et il est juste que vous, en particulier, mes Révérendes Mères, qui, je le dirai tout à l'heure, avez été, qui êtes encore aux saints labeurs de notre Bienheureuse, soyez aussi à son triomphe. Vous vous immolez, vous vous sacrifiez dans la solitude de vos cloîtres, vous refusant les fortifiants spectacles de nos pompes religieuses. Nous devons alors venir à vous et y faire en quelque sorte participer vos monastères et vos sanctuaires.

Pour ma part, je remercie Sa Grandeur du lot qu'il m'a choisi ; il m'est doux de venir terminer au milieu des filles de sainte Thérèse le splendide triduum de notre bienheureuse et si chère Jeanne d'Arc.

Dieu fit à la France un incomparable don de miséricorde en lui envoyant Jeanne d'Arc. Plus on y réfléchit, plus on en est émerveillé : *Non est alia natio tam grandis quæ habeat deos appropinquantes sibi*¹, disait-on déjà du peuple de Dieu. On peut en dire autant de notre chère France. Parcourez l'histoire des peuples chrétiens pendant ces dix-neuf

siècles, aucun ne fut l'objet d'une semblable faveur.

Seulement, ne l'oublions pas, et c'est le point sur lequel je tiens aujourd'hui à appeler votre pieuse attention, un tel don a été préparé, mérité, dois-je dire.

Dieu est sans doute l'infinie bonté et il nous donne gratuitement toutes ses grâces ; cependant il veut, dans sa sagesse, que nous nous en montrions dignes, que nous les attirions par nos prières, nos pénitences et nos bonnes œuvres.

In te speraverunt patres

*nostri, speraverunt et liberasti eos, ad te clamaverunt et salvi facti sunt*² ; on chantait cela sous l'ancienne alliance : « Nos pères ont espéré en vous et vous les avez délivrés, ils ont crié vers vous et vous les avez sauvés ». Les choses se passent toujours ainsi. La France était en grand péril au temps de Jeanne. Mais on y pria, les mémoires contemporains en font foi. A l'heure même où l'héroïque enfant arrivait à Chinon, sa mère, Isabelle Romée, se rendait au Puy où les foules se pressaient aux pieds de la sainte madone. C'était l'année du grand pardon.

Permettez-moi, en ma qualité d'enfant du comté de Bourgogne, de vous signaler deux précurseurs de notre Bienheureuse.



M^r Oury, archevêque de Ptolémaïs.

1. *Deut.* IV, 7.

2. *Ps.* XXI, 5-6.

D'abord sainte Colette, la vierge de Corbie, la petite « ancelle » du Seigneur, comme on l'appelait. Elle était presque encore enfant, comme Jeanne, lorsqu'elle reçut de Dieu la grande mission de réformer, de rappeler à la primitive observance l'ordre franciscain. C'était ramener en France l'esprit de pénitence. Et remarquez cette coïncidence, c'est en Bourgogne, dans le comté et le duché, ces deux provinces dont le souverain exerçait alors une si fâcheuse influence sur les affaires de notre pays, que la divine Providence l'amena à commencer sa sanctifiante mission.

Sainte Colette et son saint ami et conseiller, saint Vincent Ferrier, qui lui aussi, par ses austères et apostoliques prédications, purifiait la France et la ramenait à la pratique de la vertu, tous deux rencontrèrent probablement Jeanne d'Arc. Jeanne vint à Moulins à l'époque où s'y trouvait sainte Colette.

Un autre précurseur de notre Bienheureuse, qui appartenait à la fois à la Champagne et à la Franche-Comté, est le Bienheureux Jean de



M^{sr} Monnier, évêque de Troyes.

Gand. On pense qu'il naquit aux environs de Troyes; certainement il y mourut en odeur de sainteté, de nombreux miracles eurent lieu à son tombeau, et il fut l'objet de la vénération des fidèles jusqu'à la Révolution. Cet homme de Dieu était entré au monastère de Saint-Oyant-de-Joux, dans les monts Jura, alors que la ville de Saint-Claude se développait autour de cette antique abbaye. Avec la permission de ses supérieurs, il menait la vie érémitique dans une cellule dont les fondations existent encore près de l'anfractuosité du rocher des Baumes-Rives, appelé aujourd'hui grotte de Sainte-Anne.

C'est là que le Bienheureux reçut de Dieu la mission d'aller trouver le roi d'Angleterre Henri V et le dauphin, qui devint Charles VII, demandant à l'un de quitter le royaume de France et annonçant à l'autre le prochain secours de Dieu.

Il ne suffit pas de se préparer aux dons divins ; il faut, après les avoir reçus, correspondre à cette grâce, se montrer reconnaissant et fidèle. Ainsi faisait Jeanne, qui avait tant peur qu'on fût ingrat vis-à-vis de Dieu. Hélas ! la cour de France fut fidèle jusqu'à Reims ; mais, après, vous connaissez cette triste et douloureuse histoire. Pourtant, hâtons-nous de le dire, il fut un lieu où la reconnaissance envers Dieu et notre glorieuse Libératrice demeura vive en tous les cœurs, c'est Orléans.

Ces choses se passaient il y a cinq siècles, hélas ! le spectacle qu'offre aujourd'hui notre chère France est, en fait, plus douloureux qu'alors. C'est la foi, ce sont les âmes, les âmes de la jeunesse et de l'enfance, qui sont en grand péril. Aussi saluons-nous avec une grande confiance cette nouvelle grâce si providentielle de Dieu, la Béatification de notre Jeanne. Tous nous y voyons un signe de la miséricorde divine. Une seconde fois, Dieu nous l'envoie pour nous sauver.

Du reste, nous avons prié pour obtenir cet inappréciable secours d'en-haut, témoin nos pèlerinages nombreux, multiples, fervents à Montmartre et à Lourdes, témoin la ferveur de nos communautés religieuses, leurs immolations, leurs sacrifices, leurs épreuves sans nombre si saintement supportées. Et c'est ici, mes Révérendes Mères, que j'avais raison de dire que vous partagez les féconds labours de notre héroïne.

Mais c'est le moment de répondre à la bonté de Dieu, par un redoublement de fidélité et d'amour reconnaissant. En face de cette aurore du salut, ranimons nos saintes et pieuses énergies.

Vous tous, mes Frères, imitez mieux que jamais la Bienheureuse Jeanne, si pure, si vigilante à fuir les dangers du monde, si pieuse, si dévote à Marie, si avide de la divine Eucharistie, si vaillante à accomplir sa mission. Elle travaille à rendre la France à Dieu, à y établir le *règne de Dieu*. Que ce Dieu bon et miséricordieux règne de plus en plus en tous nos cœurs, et alors s'accomplira la consolante parole de notre grand Pie X à votre évêque si aimé : « Le rêve deviendra la réalité. »

Jeanne encore une fois nous aura sauvés. *Amen.*

Chez les Auxiliatrices : M^{sr} Williez, évêque d'Arras.

M^{sr} Williez, évêque d'Arras, rappela le miracle opéré en son diocèse, dans la petite ville de Fruges, et retenu par la Sacrée Congrégation dans le procès de Jeanne d'Arc ; et il fit remarquer que, si les trois miracles qui ont fait aboutir la Cause de Jeanne ont été opérés en faveur de religieuses, il n'est pas défendu de voir dans ce fait une marque spéciale du réconfort que la Bienheureuse apporte aux Congrégations persécutées.

Tempus faciendi, Domine : dissipaverunt legem tuam.
C'est le temps d'agir, Seigneur, car ils ont dissipé votre loi.
(Ps. CXVIII, 126.)

MES CHÈRES SOEURS,

Le programme des solennités orléanaises nous convie, chaque jour du triduum, à une messe de communion pour la France.

Ce matin, j'ai le privilège de célébrer l'une de ces messes dans votre chapelle, et l'on m'invite à vous raconter en même temps le fait miraculeux que Jeanne d'Arc a accompli, il y a dix-huit ans, dans mon diocèse.

Ces deux préoccupations de votre piété vont bien ensemble.

D'abord, la communion pour la France !

Vous venez d'entendre mon texte. Fut-il jamais une époque où l'on ait pu dire avec plus de vérité : « *C'est le temps d'agir, Seigneur : ils ont dissipé votre loi* » ? C'est leur besogne continuelle. A coups de décrets et de lois de toutes sortes, ils

frappent sur ce bel arbre, cet arbre divin qui est la sainte Église de Jésus-Christ, et ils en enlèvent les rameaux puissants, sous lesquels s'abritaient la foi, la loyauté et la civilisation chrétiennes. C'est la persécution, sataniquement persévérante, de ce qui vient de Dieu, de ce qui est à Dieu, et de l'idée de Dieu lui-même.

Bientôt, Seigneur, si vous n'intervenez à la hâte, ils auront fait des progrès terribles dans leur besogne ; on pourra verser des larmes sur la disparition totale de votre loi. Et alors, qu'en serait-il de la France ?

C'est pour cela que nous venons à la sainte table, avec ce cri efficace de l'âme qui parle à son Dieu : « *Tempus faciendi, tempus faciendi !* C'est le temps d'agir, Seigneur ! »



M^{GR} Williez, évêque d'Arras.

Oui, le Seigneur va agir. Il agit déjà, non pas immédiatement et par un coup direct de sa puissance, mais selon sa façon ordinaire de faire les choses, c'est-à-dire par l'entrée en scène d'une envoyée, d'une libératrice. Il semble qu'il lui dise actuellement, comme à Domremy : « Il y a grande pitié au pays de France. Pars ! Va, il le faut ! »

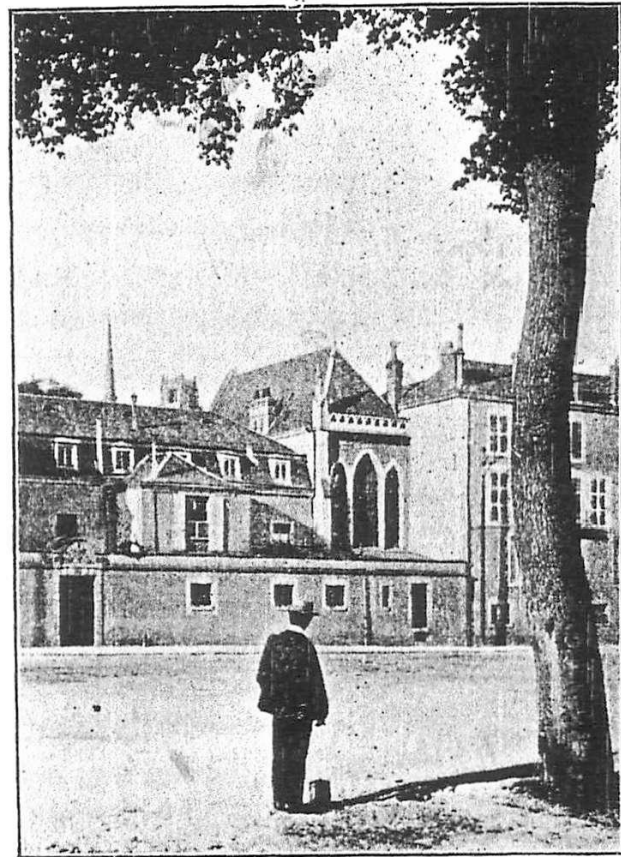
Et Jeanne d'Arc, dont le nom fut toujours si populaire et si aimé, Jeanne d'Arc, à qui la cité d'Orléans n'a pas manqué de décerner chaque année les splendides fêtes de la reconnaissance, Jeanne d'Arc, « de par

le Roy du Ciel », comme le disait autrefois sa bannière, Jeanne d'Arc arrive de plus en plus au milieu de nous.

En 1894, elle nous était présentée par l'Église sous le titre de Vénérable. Il fallait ensuite trois miracles, pour que sa physionomie virginale rayonnât de la gloire des Bienheureuses. Dieu lui a permis de les accomplir, et, en cette année 1909, elle entre dans tous les sanctuaires de France.

C'est le secours qui vient définitivement avec elle ; c'est l'espérance qui sourit ; c'est la grande nation catholique qui va se relever au niveau de toutes ses gloires d'autrefois.

Cela se sent, cela est dans



Chapelle des Dames Auxiliatrices.

l'air. On dirait que les foules se précipitent autour de la Pucelle, comme jadis le peuple d'Orléans, quand il voulait au moins toucher sa monture.

Noël ! Noël ! Elle est là, la Libératrice. *Tempus faciendi, Domine, tempus faciendi.* Vous allez agir, Seigneur, vous allez agir par elle.

Et vous, mes chères Sœurs, qui ce matin entendrez la voix de l'Eucharistic parler à vos âmes, vous devrez éprouver une conviction très ardente de ceci. D'autant plus que les trois miracles qui annoncent la venue de Jeanne d'Arc, ont une signification très touchante pour vous.

En effet, ce sont trois religieuses qui sont guéries, et deux d'entre elles appartiennent à l'enseignement.

Pourquoi ce choix, s'il vous plaît ? Sinon parce que la Libératrice a vu

le point sur lequel s'est portée avec le plus d'acharnement la malice de l'ennemi.

Les monastères se vident et les écoles se ferment. C'a été le commencement de la grande pitié. Jeanne arrive donc où il faut venir d'abord ; elle reprend en sens inverse la besogne accomplie : ce qui a été persécuté le premier, devient le premier objet de ses faveurs. C'est l'ouverture de la campagne nouvelle pour le salut de la France chrétienne. Le reste suivra, à mesure que nous cesserons d'en être indignes.

Relativement à ces trois miracles, on vous a dit ce qui s'est passé à Orléans, chez les Bénédictines du Calvaire, et à Faverolles, au diocèse d'Évreux. J'ai la consolante mission de vous rappeler ce que fut le miracle de Fruges, au diocèse d'Arras.

Fruges est une petite ville de trois mille et quelques cents habitants, à égale distance d'Arras et de Boulogne-sur-Mer. Elle est bâtie en amphithéâtre entre deux chaînes de collines, qui s'inclinent vers l'église construite au fond de la vallée. Elle possède un hôpital, desservi par les Franciscaines, un collège ecclésiastique florissant, et un pensionnat libre de jeunes filles, dirigé naguère par les sœurs de la Sainte-Famille. Les habitants sont, en majeure partie, fidèles à leurs devoirs religieux, et dignes des excellents doyens qui les ont instruits. L'un d'eux, devenu mon vicaire général et archiprêtre de ma cathédrale, exerçait encore son ministère à Fruges, lorsque l'événement que nous avons à raconter se produisit.

Il y avait à cette époque, au pensionnat de la Sainte-Famille, une jeune religieuse de vingt-cinq ans, maîtresse du cours supérieur. En janvier 1891, elle ressentit un malaise inexplicable dans les deux pieds. On lui prescrivit d'abord le repos ; mais le mal s'aggrava de plus en plus, et la marche devint complètement impossible. Le docteur constata, outre l'enflure, une plaie suppurante du pied droit : la carie des os commençait. La malade fut condamnée à ne plus quitter son dortoir. C'est là qu'on lui portait à manger, et c'est là aussi que, voulant tromper ses longues heures d'ennui et de souffrance, elle essayait de faire la classe à quelques élèves, qu'elle groupait autour d'elle.

Sur ces entrefaites, M. le chanoine Henri Debout¹, l'historien de Jeanne d'Arc, vint à Fruges prêcher et solliciter une souscription pour la basilique de Domremy. Dans ce même but, il fit visite au pensionnat de la Sainte-Famille, et, entendant parler de la pauvre malade, il engagea fortement les élèves à demander, par l'intercession de Jeanne d'Arc, modèle des jeunes filles chrétiennes, la guérison de sœur Jean-Marie.

1. Actuellement M^{GR} Debout.

Il fut convenu qu'on réciterait tous les jours, pendant neuf jours, à partir du 1^{er} mars, cinq *pater* et cinq *ave*, avec l'invocation suivante, trois fois répétée : *Jeanne d'Arc, pieuse libératrice de la France, guérissez notre malade!*

Cinq jours après, la malade, privée de sommeil depuis plusieurs semaines, s'endormit et reposa jusque vers quatre heures du matin. A son réveil, toute douleur avait cessé. Elle essaya de faire quelques pas dans le dortoir et n'éprouva aucune difficulté.

Persuadée que la Vierge lorraine l'avait exaucée, elle se recouche et attend avec impatience l'heure réglementaire du lever des élèves. A six heures, elle était debout et descendait l'escalier du grand dortoir, pour aller surprendre sa supérieure et lui annoncer sa guérison.

Les plaies avaient subitement disparu.

Le jour même, sœur Jean-Marie rentrait dans sa classe.

La petite ville de Fruges est encore pleine du récit de ce miracle. Le 23 de ce mois, une grande solennité religieuse en célébrera le souvenir.

La Bienheureuse Pucelle est donc véritablement agissante au milieu de nous. Elle reprend sa mission et elle l'accomplira jusqu'à la fin.

« Gentil dauphin, disait-elle un jour à Charles VII, faites-moi un présent. Je veux que vous me donniez le royaume de France. »

Le prince étonné hésite, et consent enfin.

Quand l'acte fut signé, Jeanne, disposant alors en maîtresse du pays français, le remit entre les mains du Tout-Puissant et, des mains du Tout-Puissant, le rendit au prince.

Cette fois, c'est au peuple que s'adresse la Libératrice. Elle voit nos misères et en sait la cause. Naguère, Dieu vivait avec nous, et nous vivions de son action bienfaisante. Aujourd'hui, nous le repoussons, et, le perdant, nous perdons du même coup notre bonheur et nos forces.

Jeanne le constate. « Peuple de France, s'écrie la Bienheureuse, laisse-moi, pour te sauver, te reprendre d'abord moi-même et te remettre ensuite aux mains du Christ tout-puissant. Il te rendra ton esprit. Il te rendra ton cœur, avec la prospérité, la félicité et la gloire des grandes époques. » Ainsi soit-il.

Au Calvaire : M^{sr} Méliçon, évêque de Blois.

Après avoir rappelé le miracle opéré dans le couvent même où il parlait en présence de sœur Saint-Augustin qui fut la miraculée du 8 juillet 1900, M^{sr} l'évêque de Blois étudia dans l'âme de Jeanne

d'Arc la vertu maîtresse : l'obéissance, et il montra que, pour la pratiquer jusqu'au bout, Jeanne était allée jusqu'à l'immolation totale ; par quoi elle est une copie excellente de Jésus-Christ et le modèle des âmes vouées par vocation spéciale à la vie sacrifiée.

Dieu est admirable dans ses saints, et la variété de ses voies sur les élus est un mystère profond qui confond la sagesse humaine. L'histoire de l'Église est remplie de faits qui mettent en relief cette action de la Providence.

Tantôt, en effet, nous y rencontrons de grands hommes qui, sortis d'un rang illustre, élevés dans la connaissance des sciences et des arts, nés pour commander aux autres et pour briller dans l'éclat et la splendeur, ont tout à coup renoncé à ces jouissances humaines et se sont enfuis loin du monde dans une retraite obscure. Là, ils ont vécu sous le regard du Seigneur, inconnus presque à la terre, ne voulant savoir que Jésus-Christ, devenus volontiers l'objet du mépris et des railleries des insensés.



M^{sr} Méliçon, évêque de Blois.

D'autre part, l'action de la grâce nous offre des spectacles bien différents. Voici des hommes nés dans une condition obscure, élevés dans l'ignorance, soumis par leur destinée à servir les autres, et s'abaissant encore, par un motif de foi, au-dessous même de leur bassesse, et cependant devenus tout à coup l'admiration des siècles, exerçant un empire divin sur toutes les créatures, élevés au plus haut point de la gloire et de la réputation.

Telle fut Jeanne d'Arc, l'angélique, enfant, pure comme le lis des champs, que Dieu alla chercher dans un petit village des Vosges pour en faire la vaillante et la glorieuse héroïne de la Patrie française. C'était une pauvre fille des champs, ne sachant ni A ni B, comme elle le disait elle-même, filant la laine et cousant près de sa mère, gardant dans les

prairies de la Meuse les troupeaux de son père. Or, Dieu, qui se plaît à confondre la sagesse humaine en ses orgueilleuses conceptions, voulut montrer la puissance de son bras et, pour qu'il fût manifeste que tout était de lui dans l'œuvre qu'il allait accomplir, il choisit l'instrument le plus frêle et le plus chétif.

D'une enfant de dix-sept ans il fera sa messagère auprès d'un roi, le Messie de la France, l'Ange de la Victoire, la Libératrice de son pays, la Bienheureuse et la grande martyre. Son nom désormais sera illustre parmi les femmes les plus noblement illustres de l'histoire, et sa gloire s'élèvera au-dessus de toutes les gloires humaines.

Mes chères Sœurs, je n'ai pas le dessein d'entreprendre ici le panégyrique de notre Bienheureuse Jeanne et de retracer devant vous son histoire qui aurait vraiment les allures d'un poème tour à tour gracieux et grandiose, qui s'ouvre par la plus fraîche idylle champêtre, qui se poursuit sur le ton de l'épopée guerrière et qui s'achève dans un drame sanglant. Votre belle cathédrale d'Orléans retentit encore des accents enflammés par lesquels des orateurs de haute marque ont chanté en ces jours « la Pucelle d'Orléans, l'incomparable enfant, pure comme les lis d'ici-bas, lumineuse comme les étoiles, là-haut ; brave comme une épée de chevalier, aimante de la Vierge, de l'Eucharistie, comme un chérubin ¹ ».

Nous nous appliquerons de préférence à étudier son âme d'aussi près que possible, avec une attention profondément respectueuse mais intense, et nous nous efforcerons de mettre en relief quelques aspects de cette belle âme par où, se rapprochant plus intimement de la vie religieuse, elle est plus particulièrement pour vous, mes chères Sœurs, un exemplaire et un réconfort. Aussi bien Jeanne n'a-t-elle pas témoigné une prédilection de choix à votre communauté du Calvaire ? La France attendait anxieuse qu'il plût à la divine Providence de confirmer par des miracles le jugement de l'Église. Or, voici que sœur Thérèse de Saint-Augustin, alors que les hommes de science et ses compagnes désespéraient de sa guérison et attendaient, à brève échéance, l'issue fatale, voici que, tout d'un coup, au matin du 8 juillet 1900, par l'intercession de la Vénérable Pucelle d'Orléans, la malade se lève subitement et parfaitement guérie. Par la grâce de Dieu, il était donné aux religieuses du Calvaire d'attacher le premier fleuron à la couronne de notre Bienheureuse.

Voir une âme, ne plus la deviner seulement à travers le voile épais du corps, à travers le voile plus transparent, mais trop grossier encore, de

1. M^r Touchet, évêque d'Orléans, *Discours à Pie X* (13 décembre 1908).

la parole humaine ; voir de près, dans la vie intime, dans leurs merveilleuses harmonies, les facultés puissantes qui font de l'homme le maître de la création et l'image de Dieu ; bien plus, contempler cette âme, image de Dieu, non pas seulement dans le spectacle déjà si admirable de sa vie naturelle mais dans l'éclat radieux de sa vie surnaturelle et divine ; voir de ses yeux, pour ainsi dire, dans cette âme les empreintes de la grâce céleste ; y suivre, à la trace des vertus qu'elle y a fait naître comme autant de fleurs du ciel, les vestiges du sang rédempteur ; voir tout cela, mes chères Sœurs, et le comprendre... qui dira l'extase de l'intelligence à qui ces spectacles sublimes seront permis ?

« L'âme d'un saint est tout un monde », disait sainte Thérèse ; oui tout un monde de saintes affections, de dévouements et de sacrifices où la nature est immolée et la grâce victorieuse.

Or, semble-t-il, rien ne caractérise mieux la trempe et l'élévation d'une âme, rien ne met en plus haut relief sa fidélité inébranlable à servir Dieu, que l'austère vertu de l'obéissance. Celui qui obéit à Dieu ouvre son être à la vie, et, à cause de cela, selon la belle parole de saint Vincent de Paul, « Dieu est une communion perpétuelle à l'âme qui fait sa volonté »¹. C'est que l'obéissance est toujours coûteuse à la nature ; parfois même elle est sanglante, quand Dieu la demande prompte et sans réserve. Jeanne en fera l'épreuve et vous en donnera l'exemple. Depuis bientôt quatre années saint Michel et celles qu'elle appelait naïvement « ses saintes » l'avaient maintes fois préparée à la mission que Dieu lui réservait. Peu à peu, elle a compris que la Providence la réclame et que, pour lui plaire, il faut qu'elle demeure toujours libre dans son cœur, toujours prête à répondre au premier appel d'en-haut. Mais elle ne soupçonnait pas encore l'étendue du sacrifice qui lui serait demandé, ni le rôle divin dont elle allait être chargée.

Aussi, lorsqu'un jour, elle demande à saint Michel le nom du sauveur que Dieu a choisi pour délivrer sa patrie et que le céleste messenger lui dit d'une voix forte : « C'est toi, fille de Dieu. Pars, va en France, il le faut », l'heure du départ définitif a sonné pour elle : l'aimante et douce enfant éprouve un profond brisement dans tout son être et elle pleure à chaudes larmes.

C'est la lutte d'une âme partagée entre les affections naturelles les plus pures, les plus légitimes, et l'appel de Dieu qui lui demande des séparations déchirantes pour la conduire, par la souffrance, à l'héroïsme du sacrifice. Il lui fallait donc quitter, sans leur permission, son père et sa mère tant aimés, n'emportant ni un dernier adieu ni une bénédiction

1. *Vie de saint Vincent de Paul*, par Abelly.

suprême ; il lui fallait abandonner l'église chérie de son baptême et de sa première communion, les lieux du passage de saint Michel, des anges et de ses saintes, Domremy, ses compagnes, tous ceux qu'elle aimait !

Mais Dieu a parlé et, pour cette pieuse enfant, toutes les énergies de sa volonté la dirigeront vers

ce but unique : obéir à Dieu. « Notre sire Dieu premier servi », telle fut en toute circonstance la devise de sa vie.

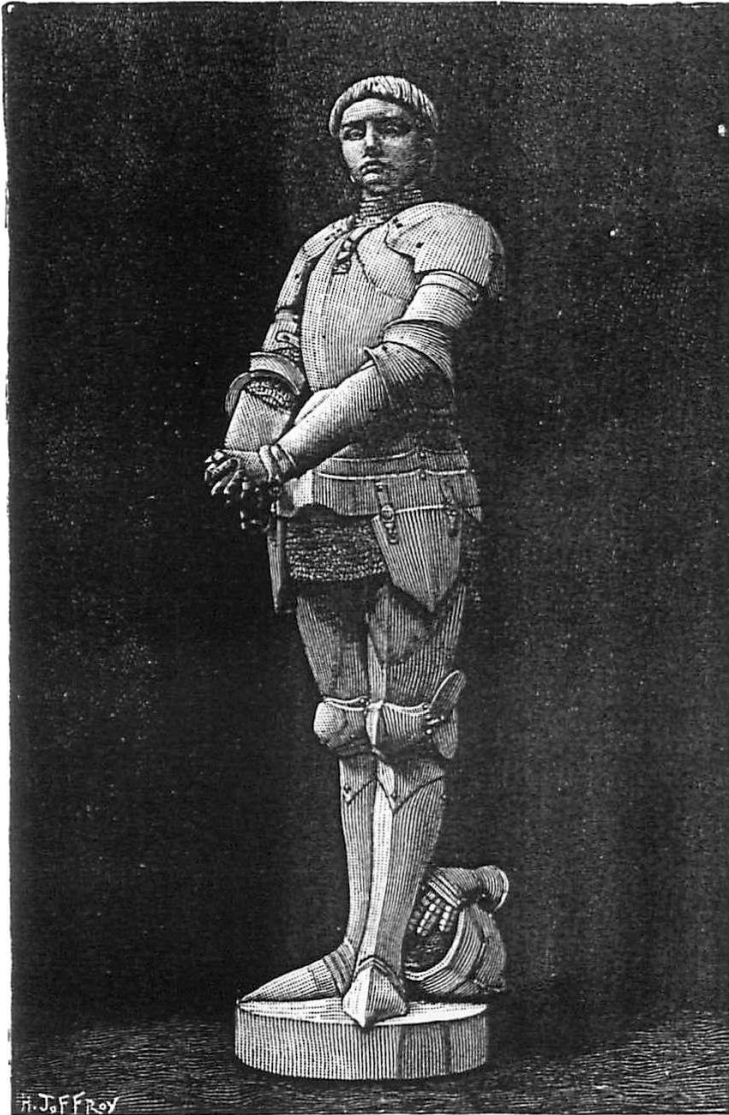
Et voici que cette « pauvre fille des champs, qui ne savait que filer et bêcher », commence sa longue et glorieuse chevauchée à travers la France.

Ces brisements de cœur, ces luttes intimes de Jeanne, vous les avez connues aussi, mes chères Sœurs, et, comme elle, vous avez voulu donner à Dieu cette joie sans pareille de dire, en jetant son regard sur vous : cette âme qui est là, cette âme m'a aimé de telle sorte qu'elle s'est sacrifiée pour moi.

Qui de vous n'a fait entendre sa voix dans ce

dialogue sublime quand Jésus vous arracha du monde pour vous attacher à son service ?

« Ame chrétienne, disait Jésus, pourrais-tu boire à mon calice et porter ma croix ? — Oui, je le pourrais, car je vous aime. — Pourrais-tu me sacrifier ta raison par une foi confiante absolue ? — Oui, je le pourrais, car je vous aime. — Ame chrétienne, je veux te demander davantage : es-tu capable de me sacrifier ton amour, ton cœur tout meurtri et de le déposer sur l'autel de la croix ? — Oui, car je vous aime plus que tous les amours de la terre. — Es-tu capable d'hé-



Jeanne prisonnière. (Barrias.)

roïsme, et veux-tu me sacrifier toutes les libertés permises et la volonté? Veux-tu renoncer aux joies et aux biens de ce monde? Veux-tu quitter pour toujours le foyer paternel et me suivre jusqu'au bout? — Oui, Seigneur, j'y consens. — Ame chrétienne, je veux aujourd'hui que l'on comprenne que je suis véritablement aimé d'un amour poussé jusqu'aux dernières limites; que dans un siècle où tant de lâches fraveurs déshonorent les âmes, il y a encore d'héroïques audaces. Eh bien! veux-tu vivre toute une vie de sacrifices, d'immolation, dans l'obscurité, l'abjection et le mépris? Veux-tu affronter les tourments qui effraieraient la nature? Veux-tu enfin, s'il le faut, t'offrir en martyr pour moi? — Oui, Seigneur, je le veux et je le pourrai, car je vous aime mille fois plus que moi-même. »

Et quand ce héros du sacrifice a fait tout cela, par obéissance, quand, à l'exemple de Jeanne, il dit : « Si Dieu le veut, je le veux », il est heureux parce que l'amour a détruit la douleur, parce que, sur l'autel du sacrifice, la flamme a tout dévoré, tout, sauf la joie de se sacrifier pour Dieu. C'est qu'en effet, mes chères Sœurs, le sacrifice qui est un fruit horriblement amer, devient un fruit délicieux quand il est cueilli sur l'arbre de l'amour de Dieu.

Par sa prompte docilité à suivre, coûte que coûte, la voie où Dieu l'appelle, Jeanne d'Arc est donc pour vous, mes chères Sœurs, un modèle parfait d'obéissance. « Plutôt aujourd'hui que demain, disait-elle, plutôt demain qu'après. » « Quand je devrais user mes jambes jusqu'au genou, j'dois être auprès du dauphin avant la mi-carême; c'est Dieu qui le veut. »

Or, à cette enfant, douce et pieuse comme un ange, mais d'une énergie de volonté à nulle autre pareille, Dieu réservait une gloire incomparable. Il voulut en faire la copie vivante de son Christ, l'Homme-Dieu, à ce point que le cadre extérieur de la vie de l'humble vierge semble calqué sur le cadre extérieur de la vie mortelle du Sauveur et en être comme une réduction.

Si, comme Jésus à Jérusalem, elle eut, après de glorieux combats, son entrée triomphante à Reims, la Bienheureuse fut, avant tout, prédestinée à l'imitation du Christ, dans les opprobres, dans sa vie souffrante et dans sa mort. « Non, s'écrie M^{re} Freppel, il n'y a pas dans l'histoire de figure qui rappelle mieux le drame du Calvaire. » Luites et oppositions de la part des siens, jeûnes prolongés, insomnies, fatigues de toutes sortes; tristesses et larmes amères devant le lâche abandon de ses compagnons d'armes; angoisses solitaires, prostration agonisante; les jours et les nuits passés sous le rude cilice d'une pesante armure; propos grossiers, vils outrages causant à son âme idéalement pure une

douleur plus poignante que toutes les souffrances physiques, rien ne fut épargné à l'innocente victime.

Et pour qu'aucun trait de ressemblance avec le Christ Jésus qu'elle aimait d'un immense amour ne lui manquât, « la fille de Dieu » fut vendue à prix d'or à ses ennemis, traitée ignominieusement par eux dans sa prison, aux prises avec des juges infâmes qui dénaturaient et falsifiaient ses réponses. Condamnée, comme son divin Maître, à une mort affreuse par une injuste sentence, comme lui elle gravit douloureusement le Calvaire.

« Le Maître mourut en poussant un grand cri. La Bienheureuse exhale son dernier souffle en lançant vers le ciel, avec un accent plus pénétrant, le nom de Jésus qu'elle n'avait cessé d'acclamer dans les flammes. Accent si pénétrant qu'il fendit le cœur de ses pires ennemis et les força à donner des larmes à leur victime. Le frère du vendeur, Louis de Luxembourg, chancelier de France pour l'Angleterre, disait n'avoir pas tant pleuré à la mort de son père. N'était-ce pas fendre les rochers ? « Nous avons brûlé une sainte », s'écriait Tressart, secrétaire du roi d'Angleterre. Le bourreau courait au couvent des Dominicains, éperdu, demandant s'il y avait pardon pour lui après qu'il avait brûlé une sainte. Comment ne pas penser aux Juifs du Calvaire se retirant en se frappant la poitrine, au centurion romain s'écriant : « Vraiment cet homme était le Fils de Dieu ! » (P. AYROLES.)

Comme de Jésus, il faudra dire de Jeanne : « *Oportuit pati et ita intrare in gloriam* (Luc, xxiv, 26). Il lui fallait le sacrifice pour sa gloire. »

Pour sa gloire de la terre, car sans ce cruel martyre il eût manqué à notre héroïne ce je ne sais quoi d'achevé que donne le malheur ; il eût manqué à son patriotisme le suprême honneur d'avoir donné sa vie pour son pays.

Pour sa gloire du ciel : sans doute sa couronne brillera éternellement de tous les sacrifices accomplis par amour dans sa rude carrière ; mais la meilleure preuve d'amour, comme le plus grand mérite, n'est-ce pas d'immoler sa vie par la souffrance et par le martyre ?

Contemplez-la donc, avec une pieuse admiration, cette pauvre paysanne de dix-neuf ans qui achève, dans un tourment affreux, sa divine mission, sa mission libératrice. Ah ! qu'elle est belle sur le bûcher l'enveloppant de ses flammes ! Son regard transfiguré par la foi fixe la croix de son Maître ; elle se tient debout, plus noble et plus vaillante encore, comme le guerrier, au soir de la bataille, appuyé sur sa grande épée.

Certes, elle est bien vôtre, chères filles du Calvaire, cette martyre de sa pureté et de sa fidélité à servir Dieu ; elle vous invite à gravir, comme elle, la montagne de la douleur et à puiser, comme elle, dans la

confiance en Dieu le réconfort de vos âmes, les ouvrant toutes grandes à cette source sacrée qui s'épanche à mesure que, par notre amour, nous lui creusons un lit plus profond et plus pur.

N'est-elle pas, en effet, plus particulièrement un exemple à celles que leur vocation religieuse a vouées à l'immolation et au sacrifice?

En vous demandant de monter sur l'autel sanglant de la croix et de vous y faire clouer avec lui, suivant l'énergique expression de saint Paul, *Christo confixus sum cruci* (Gal. II. 19), le Christ montre qu'il vous a en singulière estime puisqu'il vous croit capables d'un tel héroïsme.

Car, est-il héroïsme plus grand que celui de la vie religieuse qui réclame un courage de tous les jours et de toutes les heures?

Ici la lutte n'a point de trêve, surtout point de repos. C'est parce qu'on a combattu qu'il faut combattre encore; c'est parce qu'on a vaincu qu'il faut vaincre toujours. Ce qui déconcerte même les plus généreux, ce qui réclame une énergie surhumaine, c'est précisément cette lutte sans fin, c'est cette continuité de l'abnégation, c'est, pour ainsi dire, ce martyre prolongé qui nous prend à nous-mêmes pour tous les jours, pour toutes les heures, pour toute la vie.

Telle est bien, en effet, la vie religieuse : ou elle n'est pas, ou elle est à se vaincre.

Se surveiller sans relâche, s'observer en toutes choses, faire violence à ses penchants, contrarier ses sensibilités, immoler ses répugnances ou ses goûts; ne jamais faire ce qu'on veut, toujours ce qu'on ne veut pas : porter en un mot, toute sa vie, une âme saignante et mutilée par le sacrifice, qu'y a-t-il, je vous le demande, à comparer à cet héroïsme-là?

Du haut du ciel Jeanne d'Arc, qui déjà vous a donné une marque particulière de sa prédilection, entendra vos ferventes prières et, nous en avons la confiance, un jour elle vous conduira à Celui qu'elle avait tant aimé ici-bas, à Jésus à qui elle avait consacré sa dernière parole et le dernier battement de son cœur.

XV

LES MESSES DE COMMUNION ET LES ALLOCUTIONS ÉPISCOPALES DANS LES PAROISSES.

A Saint-Pierre du Martroi : MST Petit, archevêque de Besançon.

Dans l'église de Saint-Pierre du Martroi, qui sert de chapelle de catéchisme aux jeunes filles de la paroisse de Sainte-Croix,

M^{sr} l'archevêque de Besançon fit entendre à son pieux auditoire de hautes et exquises leçons suggérées par la vie de la Bienheureuse. Il les invita à imiter Jeanne d'Arc dans son empressement à écouter les voix du ciel et dans sa fidélité à leur obéir. « Sois sage ! sois pieuse ! sois douce ! sois bonne ! », lui répétaient les messagers célestes ; et Jeanne a si bien pratiqué les vertus qu'ils lui recom-



M^{sr} Petit, archevêque de Besançon.

mandaient qu'à dix-sept ans elle était prête à sa merveilleuse mission. Ah ! si les jeunes chrétiennes de France imitaient celle que l'Église leur propose aujourd'hui pour modèle et pour patronne, quelle floraison de vertus on verrait s'épanouir à nos foyers ! Il appartient aux jeunes filles d'Orléans d'être les plus appliquées à être les dignes Sœurs de la Bienheureuse Jeanne d'Arc, et c'est en exprimant l'espérance qu'elles ne manqueront pas d'y

travailler que l'éminent prélat, dont la parole distinguée et persuasive avait renouvelé dans son auditoire les impressions de la soirée du 6 mai, acheva son allocution.

Les jeunes filles de Sainte-Croix n'oublieront pas ces conseils donnés avec une si douce autorité et, en les suivant, elles se rappelleront qu'elles entendirent un des derniers discours du pieux archevêque de Besançon : il mourut le 6 décembre dernier.

A Saint-Paul : M^{sr} Ricard, archevêque d'Auch.

Réunis une fois encore aux pieds de Notre-Dame des Miracles, les paroissiens de Saint-Paul vinrent en grand nombre communier dans ce sanctuaire où Jeanne le fit si souvent. M^{sr} Ricard, archevêque

d'Auch, rappela ce souvenir pour montrer comment l'Eucharistie avait fait triompher Jeanne d'Arc d'elle-même, des dangers de la vie des camps et des derniers ennemis qu'elle rencontra au moment de mourir. Nous donnons le résumé de cette allocution.

MES BIEN CHERS FRÈRES,

Voici un évêque du midi ; il vient mêler sa faible voix aux voix puissantes qui, en ces jours de glorification et de réparation nationale, forment un concert de louange et d'admiration reconnaissante en l'honneur de notre chère Jeanne , la grande et sainte Française.

Au nom de ma Gascogne chevaleresque, je suis heureux de m'incliner devant cette fille de Dieu et de lui offrir le tribut d'hommages de cette province illustre qui lui donna ses meilleurs chevaliers et qu'elle salua elle-même de ce cri d'admiration qui est un des plus beaux titres de gloire pour ses enfants :

« Ils étaient tous, disait-elle, des chevaliers gascons, soldats fols et aventureux, qui ne voulaient pas rester rasibus des murailles pour éviter les traits, mais allaient jouer de l'épée en pleins champs. »

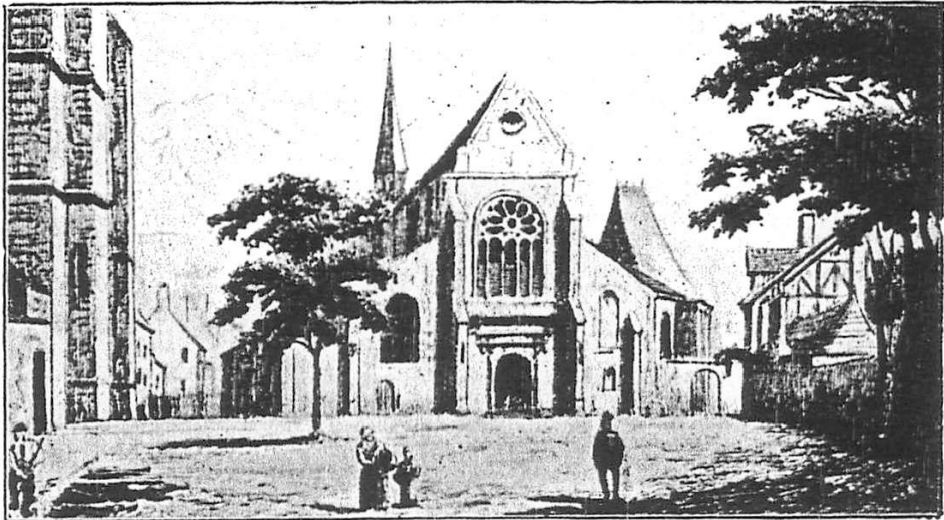
Et je remercie très affectueusement l'Ange de l'Église d'Orléans de m'avoir donné l'occasion d'apporter en ce sanctuaire, où le souvenir de Jeanne restera toujours si vivace, notre part d'hommage à l'œuvre de glorification que Rome inaugurerait naguère, que continue Orléans avec tant d'éclat en ces jours, et que la France entière va compléter demain, acclamant d'une voix unanime la noble Pucelle dans un hosanna auquel aucun cœur français ne voudra rester étranger.

Si j'avais pu hésiter, mes très chers Frères, dans le choix de la modeste fleur que je devais mettre dans le riche bouquet offert par votre reconnaissance à Jeanne, les voix de cette chapelle me l'auraient indiqué. C'est ici que, tous les jours, la fille de Dieu venait se prosterner avant de revêtir son armure ; c'est ici qu'au moment de batailler contre les Anglais, elle venait répandre ses prières au pied de l'autel ; elle voulait, pour devenir la guerrière intrépide, se faire l'ardente adoratrice, la pieuse communiant.

Et alors, comment ne pas me rappeler cette autre Jeanne d'Arc, la Jeanne d'Arc des Hébreux, l'admirable Judith qui devait délivrer son peuple de la domination du cruel vainqueur ? Comment ne pas entendre les cris sublimes de sa prière humble et confiante au moment où par un coup hardi elle allait, elle aussi, libérer ses frères de la servitude étrangère ?

« Seigneur, disait-elle, votre puissance n'est pas dans la multitude, *non in multitudine est virtus tua, Domine*; vous ne vous complaisez point dans la force des chevaux, *neque in equorum viribus voluntas tua est*; dès le commencement les superbes ne vous ont point plu, *nec superbi ab initio placuerunt tibi*, mais vous avez toujours agréé les prières de ceux qui sont humbles et doux; *sed humilium et mansuetorum semper tibi placuit deprecatio.* » (Jud., IX, 16.)

Ne vous semble-t-il pas, mes très chers Frères, que les murs de cette antique chapelle redisent encore la prière semblable que la Judith de la France, Jeanne d'Arc, répandait tous les matins sous ces voûtes?



Le vieil Orléans. — L'église Saint-Paul, ancienne façade.

En tout cas, jamais prière ne fut plus vraie, jamais supplication ne fut plus abondamment exaucée.

Certes, ce n'est pas dans la force des armes ni dans l'agilité des cavaliers que Jeanne mettait sa confiance pour faire l'œuvre magnifique à laquelle Dieu l'appelait. A ne compter que sur les moyens humains, qui n'aurait pas souri en voyant cette timide vierge de dix-sept ans aspirer à vaincre un ennemi redoutable, avec une petite armée indisciplinée, des chefs qui se neutralisaient les uns les autres par leurs intrigues et leurs jalousies, et un roi fugitif qui semblait avoir peur de son trône? Mais Jeanne regardait plus haut, et je l'entends se répéter avec confiance : « Seigneur, vous avez toujours agréé les prières de ceux qui sont humbles et doux. »

Depuis longtemps Jeanne faisait l'apprentissage de cette confiance divine qui ne veut s'appuyer que sur les forces d'en-haut. Encore enfant, elle aimait à la puiser, en dehors de la pauvre église de Domremy qui avait été le berceau de sa foi, dans ces sanctuaires voisins du foyer pater-

nel qu'elle se plaisait à visiter : c'est l'ermitage de Bermont; c'est celui de Maxey-sur-Meuse, en face de Domremy, où elle allait vénérer sainte Catherine, et dans la même direction Moncel, sanctuaire dédié à saint Michel; plus tard c'est Saint-Martin, près du tombeau duquel sa bannière est confectionnée; Sainte-Catherine-de-Fierbois, où elle trouve son épée; Saint-Sauveur de Blois, où elle fait bénir sa bannière, et enfin ce sanctuaire de Notre-Dame des Miracles qui est comme un reliquaire de Jeanne parce qu'il a recueilli ses prières, ses pleurs peut-être, et où elle a puisé les forces qui devaient transformer sa faiblesse en un courage que rien ne devait faire fléchir jamais.

Une station en cet asile vénéré, pendant les journées destinées à célébrer notre Jeanne, s'imposait assurément. Car si elle fut belle devant les Anglais, belle avec sa bannière, belle rougie du sang de ses blessures, belle au milieu des acclamations d'un peuple qui la saluait comme la libératrice du pays... Oh! comme je la trouve plus belle encore, l'humble vierge, prosternée dans ce sanctuaire, ou à genoux à cette table sainte pour se nourrir de son Dieu et puiser dans la force du sang divin le courage nécessaire pour remplir jusqu'au bout sa rude mission, et verser son sang virginal pour le salut de notre pays!

On demande des reliques de Jeanne. Ah! certes, comme nous les baisierions avec amour, ce cœur surtout que la flamme elle-même avait épargné, et que le bourreau inhumain jeta dans le fleuve pour qu'il se perdit dans un éternel oubli! Une relique de Jeanne, mais la voilà! C'est ce sanctuaire, cette voûte, ces dalles qui restent saintes depuis leur contact avec la Pucelle!

Que venait faire Jeanne tous les matins avant de monter sur son cheval de bataille? Elle venait apprendre à triompher de ses ennemis. Or, les ennemis n'étaient pas seulement les Anglais insolents dont les voix célestes lui avaient prédit la défaite.

Trois autres ennemis allaient se présenter devant elle, plus dangereux et plus difficiles à vaincre : c'était d'abord elle-même avec le découragement possible que n'expliquaient que trop la faiblesse de son sexe et sa timidité, et avec les risques que son humilité pouvait trouver dans le triomphe. Il y avait ensuite les passions des camps où la candide vierge semblait bien déplacée. Il y avait enfin les ennemis des derniers jours qui allaient s'acharner contre elle, pendant que les oublieux et les ingrats méconnaîtraient ses bienfaits.

Ah! il fallait de l'énergie et de la constance pour triompher de ce triple ennemi. C'est ici, comme dans les autres sanctuaires où sa piété se complaisait, qu'elle puisa les forces nécessaires pour les terrasser.

A peine sera-t-il besoin de quelques mots rapides pour constater cette triple victoire.

Jeanne n'était-elle pas d'abord son propre ennemi?

Jeanne, pour être l'envoyée de Dieu, n'en restait pas moins la pauvre petite paysanne de Domremy, ignorante, timide. Que de fois, malgré les assurances que lui donnaient les délégués du ciel, elle exprime ses craintes et ses appréhensions! C'était le *Quomodo fiet istud* plein d'alarmes de l'Annonciation. Comment réaliser le grand dessein dont Dieu lui faisait confiance? Mener des troupes, elle qui n'avait jamais conduit que les brebis de son père! Sauver tout un pays, elle qui ne connaissait que son petit coin reculé des marches de la Lorraine! Commander des chevaliers illustres, elle qui ne savait ni A ni B! Ah! comme elle eût mieux aimé continuer à filer le chanvre et la laine près de sa pauvre mère!

Et puis, si la victoire couronnait ses efforts, ainsi qu'elle en avait l'assurance, qu'advierait-il? Jeanne, humble et timide Pucelle, n'allait-elle pas sentir la fumée de l'orgueil au milieu des hosanna que tout un peuple ferait éclater bientôt sur son passage? Idole de la foule, dans l'ivresse qui est le fruit des acclamations, n'allait-elle pas oublier qu'elle était un pauvre instrument dont Dieu se servait pour manifester sa miséricorde en faveur d'un pays infortuné? Au milieu des adorations de la multitude, n'allait-elle pas sentir monter jusqu'à son cœur les troublantes fumées de la vaine gloire?...

Ces dangers, Jeanne, par cette compréhension que Dieu donne comme un instinct aux âmes qui sont sincèrement à lui, les sentait. Voilà pourquoi nous la voyons si assidue dans les sanctuaires où elle pouvait trouver réconfort, dans ce béni sanctuaire surtout à l'heure où ces dangers étaient plus imminents.

Et quand elle se relevait de sur ces dalles où sa prière s'était répandue chaude et confiante, elle avait entendu sortir du tabernacle les paroles réconfortantes qui rassuraient sa vertu alarmée: *Confidite, ego vici mundum*, confiance, fille de Dieu, j'ai vaincu le monde, moi qui l'envoie pour vaincre une armée... *omnia possum in eo qui me confortat*, timide enfant, n'oublie pas que tu peux tout par la vertu de Celui qui est ta force.

Elle avait entendu aussi sortir du cœur du divin humilié de l'autel, de l'oublié, du sublime méconnu du tabernacle ce conseil qu'elle n'oubliera jamais au milieu de ses triomphes: *Ama nesciri et pro nihilo reputari*, fille de Dieu, aime à penser et à te dire que par toi-même tu n'es rien.

Et son âme se trouvait réconfortée par ces leçons d'humilité et de confiance qu'elle puisait dans les communications divines, et de même

qu'elle avait dit avec appréhension le *Quomodo fiet istud*, avec la même confiance et la même humilité que la Vierge de Nazareth, elle ajoutait : *Ecce ancilla Domini; fiat mihi secundum verbum tuum*. Seigneur, je suis votre servante, parlez, je suis prête à obéir.

Et les camps ! quel milieu pour cette candide enfant qui n'avait jamais connu que ses aimables compagnes, modestes comme elle-même ! La Pucelle au milieu des habitués de la licence, du libre-parler et du laisser-faire ! Elle, tombant tout à coup du foyer tutélaire et si pur de Domremy parmi ces chevaliers qui se croyaient souvent tout permis, hormis de livrer leur épée, et au milieu de soldats vrai ramassis de gens sans retenue et sans morale ! Ne faut-il pas croire que ce fut pour Jeanne une de ses plus rudes épreuves et qu'elle dut faire appel au sentiment de sa mission divine pour ne pas reculer devant elle ?

Mais elle apprenait tous les matins du divin prisonnier eucharistique que le tabernacle est planté partout, et que s'il se complait particu-

lièrement parmi les lis, au milieu des âmes saintes qui lui offrent l'encens très pur de leur cœur virginal, il ne fuit pas les lieux où il est méconnu, outragé même parfois par ceux-là mêmes qui devraient l'entourer de leurs plus purs hommages.

Au lieu de subir la néfaste influence du camp, c'est le camp qui reçoit son angélique influence. Lahire, notre Lahire gascon, qui dans son ardeur trop méridionale se laissait entraîner trop souvent jusqu'au blasphème, avait été conquis par Jeanne. A son école « il parlait doux, nous dit-elle, comme un moine ».

Elle chassait impitoyablement tout ce qui pouvait ternir la beauté de son armée ; son épée ne fut guère tirée que pour menacer les mauvaises créatures, ces misérables ribaudes qui cherchaient à s'y glisser. Elle



M^{re} Ricard, archevêque d'Auch.

signifiait à ses soldats qu'ils eussent à se confesser et à « laisser tout bagage de péché », et c'est de la table eucharistique qu'elle les conduisait à la victoire.

Et parce qu'elle savait que, selon l'expression des saints Livres, *hoc genus dæmoniorum non expellitur nisi oratione...*, on la voyait ployer le genou au camp et donner aux soldats émerveillés l'exemple d'une prière continue au milieu du bruit et du mouvement des armées. N'est-ce pas notre chevalier gascon, Thibaud d'Armagnac, un de ses plus fidèles, qui racontait au procès de réhabilitation qu'au soir des batailles, pendant qu'hommes et chevaux étaient harassés, on voyait la Pucelle, dans l'intimité de sa tente, ployer longuement les genoux, encore couverte de son armure et de la poussière du combat, pour remercier le Dieu de la victoire et implorer sa pitié en faveur des infortunées victimes de la guerre ?

Je ne dirai presque rien de ces ennemis farouches qui l'attendaient pour la dernière heure et contre lesquels elle avait tant besoin des consolations et des faveurs eucharistiques. Il faudrait pour cela refaire ce long et lugubre drame de sa passion. Elle eut ses Pilate, elle eut ses Hérode, elle eut hélas ! aussi ses Judas. Et pour triompher de la lâcheté des uns, de l'astuce des autres, de la cruauté de tous, elle demanda la force nécessaire à Celui qui, après avoir souffert les mêmes angoisses et prononcé le cri presque désespéré du *Transat a me calice iste*, se reposa pleinement dans le bon plaisir divin par l'admirable acte de soumission : *Non meo voluntas sed tui fiat*.

Cette relation intime entre l'Eucharistie et Jeanne m'apparaissait, mes Frères, il y a quelques jours, en une réalité touchante qui jetait en mon âme une douce et profonde impression.

Nous étions à Saint-Pierre de Rome, en cette journée du 18 avril qui restera à jamais comme une des grandes journées de notre France chérie. Notre patriotisme exalté et béni par la religion nous donnait de légitimes fiertés, à nous enfants de cette France, à l'heure où l'Église glorifiait une de ses plus pures enfants.

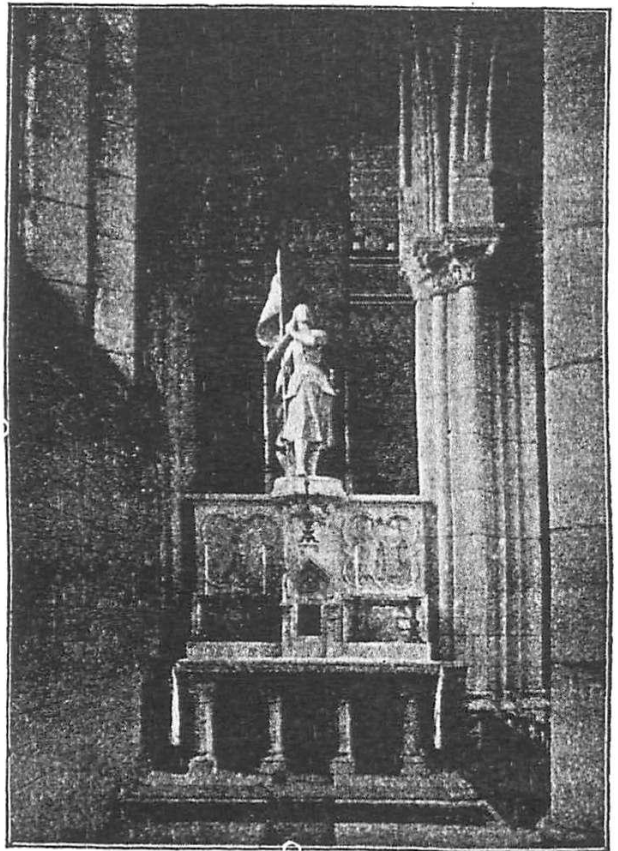
Or, à tous les regards qui se fixaient sur l'autel de la chaire de Saint-Pierre, trois grandes choses apparaissaient : en bas le Pape, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus grand et de plus auguste ici-bas. Là-haut Jeanne dans la gloire, irradiée des mille feux qui formaient son auréole. Au milieu Jésus Eucharistie dans son ostensor. Et voilà que le Pape (quel spectacle d'humilité et de grandeur à la fois !) faisait monter l'encens vers l'Eucharistie, et le même encens, dont les flots avaient caressé l'ostensor, montait aussi vers Jeanne, comme pour dire que le même hommage allait de Jésus à Jeanne, qui avait tant prié ce Jésus, à Jeanne qui avait mis son espérance dans le Jésus de l'Eucharistie.

Ce sont des spectacles que seule l'Église peut donner. Et il me semblait voir Jeanne s'élançant vers la gloire, s'appliquant les paroles que l'Église chantait à cette même heure : « *Sat funeri, sat lacrimis, sat est datum doloribus* (Hymne *Aurora cœlum*); assez de tristesse, assez de larmes, assez de douleurs » ; je triomphe aujourd'hui avec le Vainqueur éternel du temps et des hommes, et je suis associée pour jamais à ses joies divines.

Mes Frères, ne retenons aujourd'hui que cette leçon de Jeanne : l'Eucharistie et l'Eucharistie seule peut être notre force et notre consolation ici-bas ; seule elle peut être le gage de nos éternelles félicités. *Amen.*

A Saint-Paterne : M^{sr} l'Évêque d'Orléans.

M^{sr} Gibier était attendu et combien désiré ! de ses anciens paroissiens, qui s'apprêtaient à lui montrer que la vie chrétienne, si fortement développée en eux par son zèle, n'avait rien perdu de son intensité. Quand ils apprirent qu'il était impossible au cher évêque de Versailles de redevenir curé de Saint-Paterne pour quelques heures, ils furent attristés ; mais cette tristesse ne coûta rien à leur piété et ils s'assemblèrent en foule dans leur belle église pour une communion générale. Ils eurent du moins la consolation d'entendre une allocution de M^{sr} l'évêque d'Orléans qui les félicita de répondre en si grand nombre à son appel.



Chapelle Jeanne-d'Arc à Saint-Paterne.

Il rappella un mot qui lui fut dit par M^{sr} l'évêque de Clermont, après avoir célébré dans leur église la première messe du triduum : « Ce n'est pas à une paroisse que j'ai donné la communion, c'est à un diocèse. »

« Aujourd'hui encore, dit M^{sr} Touchet, quelle belle foule prête à s'approcher de la sainte table !

« Apportez-y les sentiments que Jeanne elle-même avait en communiant : esprit de foi ardent, charité très tendre, purification parfaite de l'âme.

« Rappelez-vous ce que dit d'elle notre compatriote, le chanoine Compaing : « Elle ne pouvait s'empêcher de pleurer à chaudes larmes, quand elle voyait le Saint-Sacrement. »

« Souvenez-vous de sa communion le jour de l'Ascension.

« Souvenez-vous de ses communions au milieu des enfants et des novices des Frères Mineurs.

« Souvenez-vous de ses amers regrets, lorsque, dans sa prison, l'accès de la chapelle et du tabernacle lui était fermé.

« Souvenez-vous enfin de sa suprême communion le matin du 30 mai 1431. Quels repentirs ! Quelle confiance ! Quel amour ! Quelles prières ! Quelles négociations quant à l'avenir de son pays entre elle et Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'elle possédait enfin et pour la dernière fois !

« Inspirez-vous de tous ces sentiments. Repentez-vous, aimez, suppliez comme elle se repentit, aima et supplia. »

A Saint-Aignan : M^{sr} Douais, évêque de Beauvais.

Dans l'église dédiée au premier Libérateur de la cité, M^{sr} Douais, évêque de Beauvais, rappela d'abord l'œuvre du vieil évêque, vainqueur d'Attila par sa confiance en Dieu. Jeanne, elle aussi, fut une Libératrice ; et M^{sr} Douais, se souvenant qu'il a longtemps et sagement enseigné l'histoire, développa, sur la mission de Jeanne d'Arc, quelques considérations qui en firent ressortir en excellents termes la réalité historique, la grande portée sociale, politique et religieuse et la divinité.

Liberabat eos de caede.

Il les délivrait des mains de leurs ennemis.

(Juges, II, 18.)

MES CHERS AMIS¹,

MES BIEN CHERS FRÈRES,

Le lieu où nous sommes respire la délivrance. C'est même ici qu'a commencé pour Orléans cette histoire toujours belle et grande quand

1. Les jeunes gens du patronage Saint-Aignan.

les libérateurs et sauveurs de peuples l'écrivent de leurs gestes, la composent de leurs bienfaits, la remplissent de leurs souvenirs.

Saint Aignan, l'évêque de la ville, comptant sur la vertu de son ministère, ayant mis toute sa confiance en Dieu, fort du droit de son peuple menacé, s'avança jusqu'en ce point du territoire pour arrêter Attila.

Attila, fléau de Dieu, instrument de ses vengeances, respecta la ville.

Et plus tard, afin de perpétuer la mémoire d'un tel bienfait, victoire de la civilisation, triomphe d'un culte, manifestation de la valeur sociale du christianisme, les habitants dédièrent le quartier et son église à l'heureux libérateur, homme de Dieu sur la terre, saint dans le ciel, protecteur de la cité dans la suite des âges, de cette cité tant aimée qu'en un jour d'angoisse mortelle il avait délivrée des mains de ses ennemis.

Cependant des temps de calamité extrême allaient venir, et Orléans, pour la première fois au cours de son histoire, enveloppé par les opérations d'un siège redoutable, devait tomber aux mains des ennemis. Sa défaite était attendue par les uns et redoutée par les autres, comme le coup de mort porté à la France politique; la ville restait le



M^{FR} Douais, évêque de Beauvais.

dernier espoir pour ceux qui, en 1429, osaient espérer malgré tout et contre tous. La défense, d'accord avec les habitants, détruisit le quartier et rasa l'église elle-même, en attendant le jour de la Providence. Rien ne nous dit que le sacrifice, douloureux mais nécessaire, n'ait point touché le cœur du saint. Le fait est que le présent du ciel, inattendu et soudain, fut magnifique, incomparable, unique : car Jeanne d'Arc, reprenant ici, mais pour l'élargir, la tradition de saint Aignan, non seulement délivra la ville mais encore la patrie, restaura l'ordre politique, ramena la pratique religieuse dans les âmes et affranchit le cœur de la France de la double tyrannie de la peur et des mauvaises mœurs.

Ce fut beau pour les contemporains qui, grâce à Jeanne d'Arc, échappèrent à un malheur irrémédiable s'il se fût produit. C'est plus beau pour nous : dans le recul de l'histoire, nous voyons mieux qu'eux-mêmes

l'importance du résultat, la grandeur des choses, l'excellence et la valeur morale de l'instrument dont Dieu se servit. Quelques mois suffirent à Jeanne d'Arc, pour accomplir l'œuvre la plus difficile qu'on puisse imaginer, colossale, invraisemblable : la leçon d'une action aussi rapide s'étend à tous les siècles. Jeanne d'Arc n'était qu'une enfant : elle avait dix-sept ans quand elle se présenta à Chinon, et dix-neuf, le jour de sa mort à Rouen ; la vie de cette enfant, légende mais histoire, histoire plus belle que la plus belle des légendes, remue pour le bien tout cœur d'homme.

Pour quelques-uns, Jeanne d'Arc ne fut guère qu'un météore, qui, parti de Domremy, vint s'éteindre piteusement dans les eaux de la Seine. Aujourd'hui, tout esprit sensé aime contempler l'astre qui éclaire le grand horizon de l'histoire. Pour d'autres, sa vie ne fut qu'une aventure brillante. En réalité, tout s'y justifie ; et l'aventure appliquée à une telle mission est chose tellement mesquine et fausse qu'elle n'explique rien, trouble tout et se trouve contredite par le fait actuel. A ce compte, l'aventure durerait encore : car tous, vous et nous, jeunes gens et hommes faits, enfants et femmes du monde, nous sommes sous son charme. Bien mieux encore, l'influence de Jeanne d'Arc s'accroît tous les jours : l'aventure s'oublie ; or, à l'heure actuelle, l'histoire de Jeanne se grave dans l'âme populaire. Sa Béatification a pris le caractère d'un fait mondial.

La vérité, c'est que rien n'est mieux appuyé sur les documents ni plus impressionnant que l'action libératrice de Jeanne d'Arc.

Voyez-la à Chinon. Aussitôt arrivée, elle arrache le dauphin à l'angoisse qui brise les ressorts de l'homme, du prince, du chef ; et aussitôt les ressorts se ravivent.

A Orléans, en quelques jours, elle fait lever le siège, délivre la ville, redonne aux capitaines la confiance perdue. Pendant toute la campagne de la Loire, elle pense plus à libérer le cœur de ses hommes des passions qui les affaiblissent qu'à battre les Anglais : elle bat les Anglais et assainit l'armée. Elle sème la joie dans les rangs des soldats : c'est le fait. Nous en savons la raison : l'homme n'est jamais plus heureux que quand il a retrouvé la discipline et l'honneur s'il est soldat, l'amour du bien s'il occupe un emploi, la vue nette du devoir, quelle que soit sa situation, sa moralité s'il est simplement homme. Jeanne accomplit cette merveille.

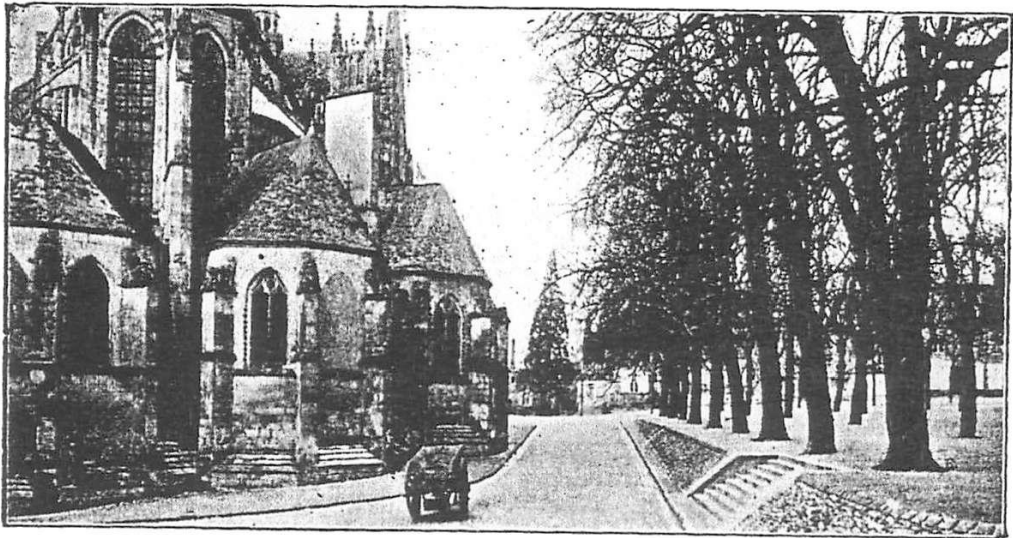
Suivez-la à Reims. Elle a dit au dauphin qu'il doit y venir pour y recevoir le sacre. Les ducs et les comtes, les capitaines et les soldats, toute l'assistance crie : Noël ! à fendre les voûtes de l'antique et immense cathédrale. Qu'est-ce à dire ? sinon que le royaume est affranchi avec l'ordre politique restauré.

L'action de Jeanne d'Arc est essentiellement libératrice. Non seule-

ment ce caractère domine l'ensemble de sa vie, mais encore il en est comme la note spécifique. Que Jeanne ne délivre pas, ne sauve pas, n'affranchisse pas, ce n'est plus Jeanne ; on ne la comprend plus ; on la cherche en vain. Ou elle fait cela, ou elle tombe dans le néant de l'histoire ; sa vie n'est que confusion, chaos et désordre. Mais qu'elle le fasse, sa vie s'éclaire d'une lumière dense et sûre, où elle reprend toute sa vérité et retrouve sa grandeur.

Oui, Jeanne a été essentiellement libératrice.

Faut-il ajouter que bien rares sont dans l'histoire les héros et les héroïnes de la libération ? Non. Jeanne est au nombre des privilégiés ; peut-être même faut-il la mettre au premier rang.



Abside de Saint-Aignan.

Mais ce qu'il faut se demander, c'est quels moyens elle a pris, non pour s'élever à cette hauteur, mais qui l'ont élevé à cette hauteur. Ce n'est pas un mystère. Au sortir de l'enfance, elle se consacre à Dieu par la virginité ; puis, les voix du ciel lui parlant, elle leur obéit ; ensuite, ayant été déclarée fille de Dieu pour son œuvre, elle resta jusqu'au bout fille de Dieu par son œuvre. Elle ne sut que cela : elle ne voulut que cela ; elle ne s'appliqua qu'à cela, c'est-à-dire qu'elle brisa toute attache avec la chair et le sang ; elle s'affranchit d'elle-même. Elle eut donc ce corps vigoureux et fort, virginal et chaste, toujours prêt à la fatigue et à l'action, que l'on admirait en elle. Instrument docile entre les mains de Dieu, elle laissa toujours la Providence agir par elle. Elle resta humble, simple, innocente. La Providence la fit grande, savante en stratégie, merveilleuse conductrice d'hommes.

Ici, elle s'est contentée de donner à Dieu sa coopération, à un degré supérieur, à la vérité. Nous savons comment elle l'assura à son âme, inca-

pable de se hausser par elle-même jusqu'au dessein de Dieu. Elle aimait prier la Vierge, lui offrir son hommage et lui donner son cœur. Elle le faisait partout où elle la trouvait, au bois comme dans la grande ville, quelle que fût la forme sous laquelle sa foi la reconnaissait : image, statue, sanctuaire, pourvu qu'elle pût la vénérer. Cette ville d'Orléans garde comme un des plus beaux joyaux de son trésor religieux, cette statue de la Vierge Noire devant laquelle elle venait prier au soir des mémorables journées.

Saintes et touchantes communications de l'enfant de la terre et de la mère du Ciel, que l'enfant de la terre rendait possibles par la pureté jalouse de son cœur. Et donc elle se confessait ; et donc elle communiait, souvent, tous les jours si elle n'était pas empêchée. Ces deux traits de sa vie sont bien connus : que d'églises réclament l'honneur de l'avoir reçue pour la communion ! Elle mettait à un si haut prix l'innocence de son âme et l'amour de son Dieu ! Ce bien, la conscience en bon état d'abord, et puis la grâce du Christ dans son sacrement, elle le voulait tant pour les autres, se rattachant ainsi à l'une des premières et des plus hautes doctrines du christianisme pour lequel le pardon des péchés est la prérogative et le don divin, pour lequel aussi la vie est à la condition de manger la chair du Christ ! Jeanne voulait donc que ses hommes se confessent et communient, au matin des batailles, sans doute, mais pour leur assurer l'autre victoire autrement difficile sur les passions du cœur, les mauvaises mœurs, les habitudes invétérées de jurer et de blasphémer. Et ces soldats, formant hier une tourbe sanguinaire, connaissaient maintenant l'ordre, pratiquaient la discipline, avaient une vie chaste et digne. Comme par miracle ils étaient délivrés de la tyrannie abominable des cœurs pervertis. Miracle de Dieu, mais accompli par Jeanne.

Tous les hommes et tous les peuples ont subi ou subissent encore l'oppression du mal. Si Dieu a tout mis en œuvre pour les arracher au fléau, il n'a créé qu'une Jeanne d'Arc, dont il a fait le don incomparable à notre nation. L'Anglais se préparait à conquérir les océans, à s'emparer des îles, à régir le commerce du monde : Jeanne fut suscitée contre lui. L'Espagnol avait rendu les plus éclatants services à la civilisation en opposant aux Maures la double barrière de ses armes et de sa foi, et bientôt avec Charles-Quint il devait dominer l'Europe : il ne peut pas se glorifier d'avoir eu jamais une Jeanne d'Arc. L'Allemand, peuple puissant au moyen âge et auquel l'avenir souriait avec la pensée scientifique, la critique et l'organisation militaire, ne devait pas davantage avoir la sienne. L'Angleterre et l'Allemagne nourrissaient dans leurs flancs le protestantisme, la division et le schisme, autre forme de la tyrannie des âmes. La vraie fleur de chevalerie, gaie et fraîche comme le printemps,

tout embaumée des vertus chrétiennes, était réservée à la France. Voilà notre Jeanne d'Arc. Elle est bien nôtre; elle est bien à nous; elle nous appartient. C'est la Jeanne d'Arc de la délivrance; au xv^e siècle, elle libéra le royaume de ses ennemis; elle ramena la paix dans les âmes; et par là même son action s'étendit bien plus loin que la France et bien au delà de son temps. Elle appartient à tous les âges; elle est de tous les siècles et de tous les peuples, comme la religion elle-même. Il est permis de voir ce caractère dans l'acte de S. S. Pie X, baisant le drapeau national, dans Saint-Pierre, centre du monde, le lendemain de la Béatification de Jeanne d'Arc. C'est, mes chers amis, le drapeau de votre patronage qui fut à un tel honneur, relique unique de fêtes qui furent incomparables. Nul n'eût jamais osé concevoir un tel projet: c'est la Providence qui, conduisant tout, opéra la rencontre, tandis que dans vos âmes soulevées par l'enthousiasme, vous chantiez les grands souvenirs et les grands noms, les gestes de Dieu dans l'histoire, et les hauts faits de la Pucelle d'Orléans: saint Aignan, Jeanne d'Arc, Pie X, le pontife de la Béatification. C'est Dieu quidélivrait Israël de ses ennemis; c'est Dieu qui repoussa Attila menaçant Orléans; c'est Dieu qui par Jeanne ordonna aux Anglais de sortir de France. Son bras n'est pas raccourci. Et si au début de ce xx^e siècle, qui ne sait pas encore ce qu'il sera, il nous montre Jeanne d'Arc, soudain et dans la gloire de la Béatification, c'est pour marquer que la vertu de la délivrance est toujours en elle. Qu'elle éloigne de nous tout ennemi de la vraie civilisation, l'athée comme le matérialiste et le libre penseur; qu'elle relève dans les âmes l'amour de la patrie; qu'elle chasse le scepticisme sans honneur qui donne la mort et allume en nous tous la flamme de la foi qui sauve, du sacrifice patriotique et chrétien, des vertus qui, s'appuyant sur la grâce du Christ, font la grandeur des individus et des peuples.

Soyons de vrais chrétiens et de bons Français, des hommes libérés et affranchis, de dignes héritiers de la Bienheureuse Jeanne.

Ainsi soit-il.

A Saint-Marceau : M^{GR} Herscher, évêque de Langres.

Parlant à quelques pas de l'emplacement des Tourelles, M^{GR} Herscher, évêque de Langres, a rappelé l'héroïsme que Jeanne y déploya pour emporter la bastille anglaise; mais c'est l'héroïsme chrétien qu'il a loué en elle, et c'est des vertus chrétiennes dont elle fit preuve en cette circonstance qu'il a dégagé pour ses auditeurs des leçons

toutes pratiques. Jeanne d'Arc, blessée aux Tourelles, nous apprend à supporter courageusement et chrétiennement la souffrance; et, parce qu'elle n'a triomphé qu'après avoir prié, elle nous enseigne que la prière est la grande force ici-bas dans la vie privée comme dans la vie publique.

Locus in quo stas terra sancta est.

Le lieu où vous êtes est une terre sainte.

(Exode, III, 5.)

MES FRÈRES,

Il y a dans le monde des lieux où l'on respire l'héroïsme : tels, en Grèce, la plaine de Marathon, ou bien, en France, le village de Bou-



M^r Herscher, évêque de Langres.

vines. Il y en a d'autres où l'on respire la sainteté : tels, à Rome, le Colisée qui, trois siècles durant, a bu jusqu'à s'en gorger le sang de nos martyrs, ou bien, en Espagne, la ville d'Avila qui fut le théâtre des mystiques immolations de cette pure et passionnée amante du Christ s'appelant elle-même : Thérèse de Jésus.

Le quartier d'Orléans où nous sommes réunis, est, en un sens, plus privilégié encore que les lieux que je viens de nommer, car il s'y rattache à la fois des souvenirs

de courage guerrier et des souvenirs de vertu chrétienne.

Des souvenirs de courage guerrier.

N'est-ce pas, en effet, à deux pas d'ici, aux Tourelles, qu'ont été livrés, il y a près de cinq siècles, les suprêmes et intrépides assauts d'où dépendait la délivrance de votre patriotique cité et, par elle, ultérieurement, l'indépendance future de notre pays ?

Des souvenirs de vertu chrétienne.

Dans l'endroit même où s'élève, svelte et légère, dans sa gracieuse robe romane, cette église de Saint-Marceau où vous avez eu la pieuse pensée de venir aujourd'hui communier pour la France, Jeanne d'Arc a vécu, et comme partout du reste où elle est passée, elle y a donné des preuves de cette sainteté que l'univers entier, que la France en particulier, sont si heureux, depuis trois semaines, d'acclamer et d'honorer en elle et que vous avez vous-mêmes fêtée hier dans les splendeurs d'une incomparable solennité.

En vérité, les hauts faits d'armes dont ces lieux ont été les témoins sont loin, mes Frères, de me laisser indifférent. Non seulement ils excitent mon admiration et ma reconnaissance, en tant qu'homme et en tant que Français, mais mon cœur d'évêque de Langres en est ému d'une façon toute spéciale, puisque l'héroïne que vous avez le droit de considérer comme vôtre n'est pas, non plus, sans appartenir à mon cher diocèse. où vous savez que son père, le champenois Jacques d'Arc, était né, et d'où il était allé s'établir en Lorraine. Ce n'est pas de ces hauts faits d'armes, cependant, que je veux vous entretenir.

Ce qu'en cette cérémonie toute religieuse vous attendez de moi, ce qu'en attend le premier pasteur de ce diocèse, qui m'a fait le grand honneur de me demander de mêler ma faible voix au magnifique déploiement d'éloquence dont notre héroïne nationale est l'objet en sa ville épiscopale, ce qu'en attend le prêtre excellent, au goût et à la foi duquel vous devez ce beau temple, c'est une parole qui, elle-même, soit toute religieuse.

Cette parole, aussi bien, je n'aurai pas besoin d'en chercher l'inspiration en dehors d'ici : les actes de vertu que Jeanne d'Arc a accomplis en ce lieu, tel sera le sujet que je tenterai de traiter devant vous.

Quand je vous aurai rappelé ces actes glorieux, quand je vous en aurai expliqué la signification, vous comprendrez pourquoi, tout à l'heure, empruntant le langage tenu jadis par Dieu à Moïse au sein du buisson de l'Horeb, j'ai pu, en montrant l'emplacement où s'élève cette église, vous dire que l'endroit où vous êtes est une terre sainte : *locus in quo stas terra sancta est.*

I

La première vertu dont notre chère Bienheureuse nous a donné l'exemple, en ce lieu, c'est l'endurance. Elle y a souffert et bien souffert. Elle a été blessée.

En quelles circonstances? C'est à peine si j'ai besoin de vous le dire. C'était le samedi 7 mai 1429. Il était environ une heure de l'après-

midi. La bataille, pendant toute la matinée, avait été chaude. La garnison anglaise, enfermée dans les Tourelles, avait été vaillamment attaquée; mais elle s'était aussi vaillamment défendue. Vingt fois les soldats de Jeanne avaient risqué l'escalade des remparts; vingt fois, ils avaient été repoussés. Fallait-il donc renoncer à s'emparer de la dernière des bastilles construites, depuis sept mois, par les Anglais pour empêcher les troupes françaises de venir au secours de votre intrépide cité?

La Pucelle avait dans ses Voix une trop grande confiance pour consentir à une résolution aussi humiliante.

« Espérez en Dieu, criait-elle à ses soldats, les Anglais seront battus : la place est vôtre ! »

Ce disant, elle descendit dans le fossé. Puis, s'emparant d'une échelle, elle la dressa contre la muraille afin de tenter elle-même l'assaut.

C'est à ce moment qu'une flèche vint l'atteindre au-dessus du sein droit et lui traversa l'épaule. Cette flèche, mes Frères, avait été lancée par un archer anglais, mais elle avait été dirigée par Dieu. Dieu voulait éprouver l'âme de la Pucelle. Comme c'est dans la douleur que les âmes se révèlent, il lui avait envoyé la douleur.

Ce message divin, cette épreuve imposée à son faible cœur de femme, de quelle façon Jeanne l'a-t-elle accueillie?

Elle a eu, en face de la souffrance, trois attitudes successives qu'il est intéressant d'étudier, parce qu'elles nous font assister en elle à une série de batailles morales où, l'une après l'autre, l'on voit la raison triompher de la sensibilité et la foi de la raison.

Tout d'abord, ce qui se révéla chez elle, ce fut la femme.

Tombée dans le fossé, après la blessure, au milieu des hurras des assiégés, Jeanne vit aussitôt accourir, éperdus, auprès d'elle, ses deux valeureux compagnons d'armes : Lahire et Dunois. Ceux-ci la firent emporter loin du rempart. On la déposa sur l'herbe, et on découvrit la plaie de son épaule. A la vue du sang qui s'en échappait avec abondance, la douce vierge eut peur et se mit à pleurer.

Ne blâmez pas ces larmes, mes Frères, elles étaient le tribut payé à la nature, et ce tribut était très légitime. La religion ne défend pas les larmes. Est-ce que Notre-Seigneur, de fait, n'a pas pleuré sur la tombe de son ami Lazare? Est-ce que la liturgie ne nous montre pas sa mère pleurant au pied de la croix, *juxta crucem lacrymosa*? Est-ce que les saints n'ont pas pleuré? Est-ce que saint Bernard n'a pas été vu sanglotant près du cercueil de son frère Gérard? Est-ce que saint Louis ne s'est pas évanoui à la nouvelle que sa mère était morte?

Vous pouvez donc pleurer, mes Frères, lorsque la souffrance vous tenaille ou vous aiguillonne, mais à une condition : c'est qu'après avoir

imité Jeanne d'Arc dans ses larmes, vous l'imitiez aussi dans son courage.

La femme, dans la Pucelle, ne tarda pas à disparaître, pour faire place à l'héroïne.

Saisissant, d'une main ferme, la flèche qui causait sa douleur et qui, d'après le chroniqueur, « sortait d'une longueur de six coudes derrière le cou », elle l'arracha sans le secours de personne, et la rejeta loin d'elle.

Quel geste viril, mes Frères, de quelle trempe d'âme il est l'expression !

L'antiquité, il est vrai, nous rapporte des traits semblables de quelques-uns de ses héros. Elle nous parle de je ne sais plus quel stoïcien qui, narguant la souffrance acharnée sur son corps, lui jetait ce défi : « O douleur, je n'avouerai jamais que tu sois une douleur ! » Mais c'était de la déclamation. On nous montre aussi une Romaine qui tendant à son époux, pour qu'il l'imité dans son suicide, le poignard qu'elle vient de plonger dans sa poitrine, lui dit, en manière d'exhortation : « Va, cela ne fait point mal ! » Mais c'était de l'exaltation. Quand je veux trouver des antécédents à la mâle endurance de la petite paysanne de Domremy, ce n'est ni dans Sénèque, ni dans Tacite, que je dois les chercher, c'est seulement dans les actes de nos martyrs chrétiens. Elle est, en vérité, la sœur en courage des Lucie, des Agnès, des Cécile, des Agathe, des Anastasie, de toutes les vierges dont le prêtre évoque le souvenir, à la messe, après la consécration, et qu'il invite à venir couvrir de la pourpre de leur robe le sang du divin Crucifié qui coule dans le calice.

Ici encore, mes Frères, il y a pour nous une utile leçon à recueillir. Cette attitude héroïque de Jeanne, au moment de sa blessure, est la condamnation de notre lâcheté en face de la souffrance.

Nous avons peur, force nous est de le reconnaître, de la douleur physique. Pour courageux que nous soyons, elle ne laisse pas d'être pénible pour nous. Nous faisons tout pour l'éviter. De là ce grand nombre d'anesthésiques qu'invente chaque jour la médecine, et qui, s'ils font beaucoup d'honneur à la science, n'en font que fort peu à notre vertu. Jeanne, elle, n'avait pas cette crainte de la souffrance, et il faut bien dire que son siècle tout entier l'imitait en cela.

Mais, ce n'est pas seulement en héroïne qu'elle s'est comportée dans cette circonstance, c'est encore, c'est surtout en chrétienne. Et que si, maintenant, nous voulons l'explication complète de l'extraordinaire endurance qu'elle a montrée, le 7 mai, aux Tourelles, il nous faut monter d'un degré encore dans l'échelle des sentiments.

Ce qui la soutint dans sa blessure, c'est plus que sa raison, c'est sa foi.

La foi, d'abord, lui fit repousser les médicaments contraires à la loi de Dieu que lui conseillait son entourage.

Plusieurs soldats, en la voyant pleurer, parlaient de charmer sa blessure, et lui proposaient de l'endormir par des paroles magiques : « Non, non, dit-elle, j'aimerais mieux mourir que de faire une chose que je crois



Jeanne d'Arc victorieuse. Statue placée sur la flèche de l'église Saint-Marceau.

un péché ou contre la volonté de Dieu ! Je sais bien que je dois mourir, mais je ne sais ni quand, ni où, ni comment, ni à quelle heure. La volonté de Dieu soit faite ! » Après quoi, on lui appliqua une compresse d'huile d'olive et la douleur perdit de son acuité. Mais le véritable remède à sa blessure, elle sait bien que celui-là n'est point dans les pratiques corporelles. Le véritable remède qu'elle attend et qu'elle demande en chrétienne, c'est la paix de sa conscience, obtenue par la prière et les sacrements.

Aussitôt sa plaie pansée, disent les chroniqueurs, elle se confessa, en versant d'abondantes larmes, et, tout de suite, elle s'écria : « Ah ! je suis bien consolée ! »

Mes Frères, quand la souffrance sous toutes ses formes, corporelle et morale, vient s'abattre sur vous, faites comme Jeanne d'Arc. Le moral, vous le savez, en nous, influe

extraordinairement sur le physique ; pour calmer celui-ci, il faut d'abord calmer celui-là. L'apaisement de l'âme est la condition de l'apaisement du corps ; c'est en se rapprochant de Dieu par le repentir qu'on trouve la résignation et qu'on en vient à murmurer l'acte d'acceptation du poète :

Je conviens à genoux que vous seul, Père auguste,
Possédez l'infini, le réel, l'absolu ;
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste
Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu !

Voilà, mes Frères, le premier enseignement qui résulte pour nous de la page de la vie de Jeanne d'Arc que nous rappelle le lieu où nous sommes réunis. Dans ce lieu, la Pucelle d'Orléans nous a appris à souffrir.

O Jeanne, cette leçon que vous nous avez donnée aux Tourelles et que tous vos actes, dans la suite, nous ont confirmée, cette salutaire leçon, croyez-le bien, ne sera pas perdue !

II

Mais, mes Frères, ce n'est pas seulement de son endurance que notre chère Bienheureuse a laissé ici le souvenir, c'est encore de son amour de la prière. C'est par la prière qu'elle a obtenu, ici également, sa suprême victoire sur les Anglais.

L'histoire est bien connue.

Voyant la Pucelle blessée, les chefs de l'armée avaient résolu de renoncer au combat, qui lui coûtait si cher et qui tournait si mal, d'attendre, pour le reprendre, de nouveaux renforts.

A cette nouvelle, l'héroïne tressaille et son honneur se révolte. « En nom Dieu, s'exclame-t-elle, continuez la bataille; dans quelques heures, je vous l'affirme, les Tourelles seront en votre possession ! »

Ce langage viril, ainsi appuyé de promesses divines, électrise les soldats : ils retournent aux remparts.

Quant à Jeanne, elle demande son cheval et, après avoir remis son étendard aux mains d'Aulon, elle saute en selle.

Où va-t-elle au grand trot de sa monture, « comme un cavalier » ? Où elle va ? mes Frères, vous l'avez deviné. Elle va, comme elle disait, consulter son conseil : elle va où vont les saints lorsqu'ils sentent le besoin du secours de Dieu : elle va faire ce que fit, jadis, Moïse sur la montagne pendant qu'Israël combattait dans la plaine : elle va appeler sur ses soldats la bénédiction du Dieu des armées : elle va prier.

A quelque distance de là, se trouvait une vigne, dont les pampres verdoyants s'étendaient précisément à l'endroit où vous êtes et à l'endroit d'où je vous parle. Elle s'y arrête et y met pied à terre : « Ne quittez pas des yeux mon étendard, dit-elle à son compagnon. Quand il touchera le rempart, avertissez-moi ». Et elle se jette à genoux, et elle se recueille, et elle prie.

Elle prie, et, chose extraordinaire, au fur et à mesure que se succèdent ses appels à l'appui divin, au fur et à mesure que se déroulent ses invocations au Dieu de Clovis, de Charlemagne et de Louis, au fur et à mesure qu'elle dit à ses Voix, à saint Michel, à sainte Marguerite, à

sainte Catherine de venir l'aider, voilà que, dans ce même temps, — ô puissance véritablement miraculeuse de la prière ! — les assiégeants s'approchent des remparts.

« Jeanne, Jeanne, la gaine y touche ! » lui crie soudain le chevalier, en lui désignant du doigt son glorieux fanion.

Aussitôt la vaillante guerrière remonte en selle, et piquant des deux vers l'ennemi : « En avant, s'écrie-t-elle, tout est vôtre ! »

« Tout était nôtre », en effet, mes Frères, quelques instants plus tard. Remplis de stupeur à la vue de Jeanne qu'ils croyaient avoir tuée, les Anglais abandonnent les Tourelles, s'enfuient en désordre : un pont s'écroule, et leur chef Glasdale va se noyer dans la Loire, avec les meilleurs de ses soldats.

Le lendemain, le reste des assiégeants s'éloigne à son tour : votre ville d'Orléans était délivrée !

Voilà, mes Frères, l'effet de la prière !

La prière, — et c'est là l'importante vérité que nous enseigne cette scène de la vie de Jeanne d'Arc, — la prière est la grande force de ce monde.

Hélas ! mes Frères, cette grande force est trop oubliée : oubliée dans la vie privée, oubliée dans la vie publique.

Pourquoi, aujourd'hui, y a-t-il dans le monde tant de ces âmes découragées, abattues, rampantes et comme écrasées sous le poids de leurs peines, que le poète de la *Divine Comédie* nous montre gémissant dans les cercles de son *Purgatoire*, et auxquelles leur affaissement arrache cette plainte tragique : « *Più non posso*, je n'en puis plus » ?

Pourquoi ? Je vais vous le dire. C'est parce que ces âmes se sont déshabituées de la prière. Ah ! qu'elles apprennent donc, par l'exemple de notre Bienheureuse, le secret de réussir quand on entreprend quelque chose, et le secret de se relever quand on a échoué dans ce qu'on avait entrepris !

Qu'elles se rappellent et méditent la leçon que Jeanne d'Arc nous a donnée en ce lieu ; et que, comme elle l'a fait, elles demandent à la prière le pouvoir de vaincre ! Et alors, quelles que soient les difficultés avec lesquelles elles seront aux prises, quels que soient les obstacles qu'elles rencontreront sur leur route, une heure viendra où elles pourront se répéter à elles-mêmes le mot fameux de Jeanne d'Arc : « Tout est vôtre » !

Et ce que je dis là des efforts et des luttes de l'individu, je puis le dire aussi de la société tout entière.

Si, à notre époque à la fois si troublée et si troublante, tant d'institutions

chancellent, si les maux de l'Église et les maux de la France, au lieu de diminuer, ne font que s'aggraver de jour en jour, si Dieu est chassé de partout, si l'influence chrétienne perd sans cesse du terrain, si en fin de compte, tout va mal, très mal, du haut en bas de l'échelle sociale, si nous nous débattons dans un abîme de désolation et de malheurs dont l'aspect seul imprime la terreur à la pensée, cela tient, n'en doutez pas, à ce que, même parmi ceux qui se disent catholiques, il y a trop de genoux qui ne se ploient plus pour adorer, trop de lèvres qui ne s'ouvrent plus pour implorer, trop de mains qui ne se joignent plus pour prier !

Nous essayons bien de travailler au rétablissement du règne de Jésus-Christ, et, grâce à Dieu, depuis quelques années, sous l'effet de la cruelle persécution acharnée contre nous, nous apportons à ce travail une activité et un zèle plus grands que par le passé. Mais, il ne faut pas l'oublier, sans la prière, le travail reste toujours infécond.

Prions donc tous, mes Frères, prions, comme Jeanne d'Arc a prié dans sa vigne, le 7 mai 1429 et, tôt ou tard, pour nous comme pour elle, « tout sera nôtre » dans cette délivrance religieuse de notre pays qui est à présent l'objet suprême de nos efforts, comme autrefois la délivrance matérielle de votre cité d'Orléans et de notre terre française !

Un mot encore, mes Frères, avant de terminer.

Une occasion s'offre à vous pour mettre, dès maintenant, à exécution le conseil que vient de vous donner Jeanne d'Arc.

Vous allez communier. Notre-Seigneur Jésus-Christ va vivre en vous et vous en lui. Tout à l'heure, ce ne seront pas seulement vos lèvres que vous aurez pour prier. Ce seront les lèvres de Celui qui, au dire de l'Évangile, « passait ses nuits en prière », qui, la veille de sa mort, a prié sous les oliviers de Gethsémani, qui sur la croix, enfin, a prié pour ses bourreaux et qui, dans toutes les circonstances, a été exaucé par cette raison sublime que lui-même nous donne quelque part, à savoir que le Père céleste l'écoute toujours : *Pater meus semper me audit.*

A cet instant, où Jésus fera vôtre en quelque sorte son intercession toute-puissante, que vos cœurs se tendent dans un grand élan de prière et que leur appel monte, irrésistible, jusqu'à lui, pour faire descendre de ses mains les grâces que lui seul peut vous accorder !

Demandez-lui, tout d'abord, de bénir votre église d'Orléans et l'admirable prélat qui préside à ses destinées !

Demandez-lui de bénir notre grand et bien-aimé Pontife, Pie X !

Vos cœurs de Français et d'Orléanais tressaillent encore au souvenir de ce baiser paternel déposé naguère au front de la Fille aînée de l'Église.

Que la tendresse émue dont vibrent vos cœurs inspire votre prière :
« Dominus conservet eum et vivificet eum et beatum faciat eum in terra. Seigneur, à Notre Père longue vie et bonheur ! Ne l'abandonnez point, ne le livrez point aux désirs haineux de ses ennemis qui sont aussi les vôtres ! Et non tradat eum in manus inimicorum ! (P. XL, 3.) »

Et que votre prière, ensuite, s'élève, pour ainsi dire, encore plus haut, demandant à Dieu de bénir l'Église catholique, notre mère ! Puisse-t-il la délivrer bientôt, dans toute l'Europe, et notamment dans notre pauvre France, des assauts que ne cesse point de tramer contre elle cette secte satanique qui semble avoir pris à cœur d'incarner parmi nous l'esprit de persécution, qui semble avoir juré d'éteindre, dans l'âme française surtout, l'unique vraie lumière, la croyance en toute révélation comme l'amour de tout idéal !

Et pour la France aussi, combien il faudra que vous priiez pour elle, car non seulement, c'est la foi catholique qui est en train de s'en aller de chez nous, mais de jour en jour à sa suite, nous voyons disparaître les autres éléments qui ont fait la force et la grandeur de notre vie nationale. En même temps qu'ils essaient de détruire l'Église, c'est également au patriotisme, à tous les principes sociaux que s'en prennent les ennemis dont il serait temps qu'une nouvelle Jeanne d'Arc vint nous affranchir. Depuis que, parmi les fils de la France, beaucoup ne communient plus en Dieu, ils ne communient plus en rien. La liberté, entre leurs mains, a dégénéré en licence, l'autorité en despotisme, la politique en maquignonnage : l'anarchie est partout et l'obéissance nulle part.

Ah ! puisse-t-elle, la Bienheureuse Jeanne, intercéder là-haut en faveur du doux pays qu'elle a tant aimé et obtenir à la fois la réconciliation entre tous les Français et la disparition définitive de cet esprit sectaire, de ces suspicions, de ces délations, des ces actes de partialité et de ces dénis de justice dont la France meurt !

Mais surtout, mes Frères, c'est pour vous et pour nous tous qu'il faut que vous priiez, car c'est à nous qu'est réservé le rôle le plus actif dans la part humaine de cette délivrance de l'Église du Christ et de notre patrie. Que si nos courages ne sont pas à la hauteur de notre tâche, en vain nous attendrons de Dieu qu'il l'accomplisse sans nous, ou presque sans nous.

Demandez-lui donc, en ce jour commémoratif du plus glorieux exploit de la Bienheureuse, et la volonté et la force de suivre les exemples d'abnégation, de dévouement et de sacrifice qu'elle nous a donnés. Encore que nous soyons certains que les assauts effroyables de nos ennemis viendront, tôt ou tard, se briser contre le roc immortel, il faut tâcher, par tous les moyens, à hâter le triomphe définitif de l'Église. Et, pour

cela, commençons par nous réformer nous-mêmes. Soyons chrétiens jusqu'aux moelles ; des chrétiens vaillants, des chrétiens sans peur et sans reproche ; capables, en face du mal, de répondre, comme Jeanne d'Arc : « J'aimerais mieux mourir que de faire quelque chose que je crois un péché » ; capables de tenir bon jusqu'au bout contre des lois injustes et tyranniques que la secte diabolique pourrait encore édicter contre nous ; capables de défendre avec la dernière énergie les droits de la nature et de la conscience, qui sont supérieurs aux pouvoirs du législateur, car il n'y a pas de loi qui tienne contre le droit sacré ; capables, en un mot, de dire comme Mirabeau : « Je jure jusqu'à mon sang de ne leur obéir jamais ! » ou de nous écrier, les uns et les autres, avec la ballade d'un chef illustre du moyen âge : « Allons, allons, tous hommes de cœur ! Si nous tombons, notre sang sera un nouveau baptême et nous mourrons joyeux. Si nous mourons comme doivent mourir les chrétiens, jamais nous ne mourrons trop tôt ! »

Après quoi, les ennemis reculeront ; Dieu enverra à la France, suivant la parole de saint Louis, *un apaiseur* ; nous pourrons entendre en nous-mêmes des voix et jeter, aux quatre coins de la France, ce chant de triomphe : « Tout est nôtre ! » La France ne cessera point d'être la Fille aînée de l'Église !

Ce triomphe, peut-être, comme Jeanne, ne nous sera-t-il pas donné de le voir dès ici-bas, encore que nous ayons essayé de l'acheter au prix de ce que nous avons de plus cher, et que nous tombions sur le champ de bataille, frappés par les ennemis d'un jour. Mais alors obtenez, ô Bienheureuse, qu'au moins la défaite ne nous abatte pas et que nous sachions, comme vous, sur le bûcher, les yeux fixés vers le ciel, offrir notre vie pour le triomphe de l'Église et de la France, en poussant ce cri dans lequel se résumeront toute notre âme et toute notre vie : Jésus, Jésus, Jésus ! Ainsi soit-il.

A Saint-Pierre-le-Puellier : M^{SR} Arlet, évêque d'Angoulême.

M^{SR} Arlet, évêque d'Angoulême, commenta une parole de saint Paul, qui pouvait la dire de lui-même, que Jeanne d'Arc a réalisée et qui doit être le programme de toute âme chrétienne : vivre naturellement par la foi et dans la pratique généreuse de la loi de Dieu.

Mihi vivere Christus est.

Pour moi, vivre c'est le Christ.

(Saint Paul aux Philippiens, I, 21.)

MES FRÈRES,

Au moment où pour célébrer, comme il convient à des âmes chrétiennes, la mémoire de Jeanne béatifiée par Pie X, vous allez participer



M^{gr} Arlet, évêque d'Angoulême.

au banquet de la communion, dans cette église contemporaine de Jeanne, et par là même si précieuse à notre piété, un mot de l'apôtre saint Paul me semble résumer de façon saisissante les impressions salutaires de cet instant béni : « *Mihi vivere Christus est*, pour moi, vivre c'est le Christ ».

Pour l'apôtre saint Paul, vivre c'était le Christ. Et c'était bien, en effet, la vie du Christ qui rayonnait à travers les traits mortels de cet ami généreux de Jésus ; la vie du Christ qui chantait dans son cœur ; la vie du Christ

qui résonnait dans ses accents de feu ; la vie du Christ qui le poussait aux sublimes conquêtes de l'apostolat ; la vie du Christ qui le menait, par le chemin de la tribulation et de l'angoisse, jusqu'au sacrifice suprême, dans lequel il donnait à son Dieu la marque indubitable de l'amour !

Mais ce mot de saint Paul ne résume-t-il pas aussi les gestes merveilleux de la glorieuse héroïne d'Orléans ? N'est-ce pas la vie du Christ qui palpitait dans son cœur et éclatait dans ses œuvres ? N'est-ce pas la vie du Christ qui inspirait et son héroïsme et ses vertus ? N'est-ce pas dans la vie du Christ qu'elle cherchait et trouvait tout à la fois et l'exemple, et les grâces, et les récompenses de sa sainteté ? N'est-ce pas la vie du Christ, qui, en s'épanouissant pour elle dans la gloire céleste, « du bûcher », l'a conduite « à l'autel », pour parler comme votre grand évêque ?

Or, mes Frères, pour honorer dignement cette grande et sainte mémoire, pour faire monter vos sentiments surnaturels au niveau de ce triomphe incomparable que lui faisait hier, dans les rues de votre cité, une fidélité invincible et à l'épreuve de tout, il y a pour vous, habitants d'Orléans, une obligation plus étroite et plus sacrée de traduire désormais dans votre vie chrétienne le mot de l'Apôtre : « Pour moi, vivre c'est le Christ ! »

Une plus grande intensité de vie chrétienne, une plus large expansion de sève surnaturelle, un surcroît de pratique et généreux dévouement à l'Église de Dieu, tel est l'ensemble des devoirs plus rigoureux que marque pour vous la glorieuse Béatification de votre sainte.

« Vivre, pour moi, c'est le Christ ». Cette parole de l'Apôtre nous prêche d'abord la nécessité d'une foi plus solide et plus vivante.

Le besoin de convictions religieuses profondes se fait sentir tous les jours davantage. On ne fait rien sans conviction, on ne voue pas sa vie à des efforts pénibles et à de grands sacrifices, sur la foi d'un peut-être. Ceux-là seuls font quelque chose, qui croient en quelque chose.

Hélas ! mes Frères, on l'a dit, parce que notre époque est un temps de doute et de scepticisme, elle est aussi pour les caractères un temps de mollesse, et les âmes achèvent d'y perdre toute constance et toute vigueur. « *Quid est veritas?* Qu'est-ce que la vérité ? » disait le proconsul romain, avant de commettre l'un des actes de lâcheté les plus insignes dont l'histoire fasse mention ; et ce mot de Pilate est devenu le mot d'ordre de toutes les défaillances.

Vous avez besoin d'une conviction : cherchez-la dans la foi du Christ, la foi plénière et inébranlable du Christ, la foi à tous les principes franchement et inexorablement catholiques, mais une foi qui prenne loyalement la direction de toute votre vie.

De grâce, mes Frères, vivons notre foi. « *Justus meus ex fide vivit*, mon juste vit de la foi » ; et cela veut dire que nous devons être toujours sous l'empire et sous l'impression de notre foi, que nous devons en porter partout l'influence, que nous devons nous laisser en tout diriger par la foi, et que c'est la foi qui doit animer et faire palpiter nos œuvres, un peu comme l'âme anime et met en mouvement tous les membres de notre corps.

Sans doute la foi peut survivre dans des âmes que le péché mortel a endormies comme dans la mort, mais dans quel état d'infériorité et d'imperfection ! Ce n'est plus alors la lumière ardente qui rayonne, c'est la mèche fumeuse et sans chaleur. Pourrions-nous jamais lui emprunter la flamme des saintes énergies ?

Ah ! nous savons trop ce que nous ont coûté les inconséquences et les

lâchetés d'une foi sans vigueur et sans action ! S'il y a « grande pitié, au pays de France », aujourd'hui comme du temps de Jeanne d'Arc, ne faut-il pas accuser cette foi sans solidité, sans principes, qu'avaient d'ailleurs escomptée de notre part les ennemis de Dieu, et qui leur a permis de nous ravir toutes nos libertés ?

O Jeanne, maintenant que vous venez à nous parée des splendeurs d'une sainteté reconnue par l'Église, donnez-nous de vivre la foi du Christ, comme vous l'avez vécue vous-même !



Intérieur de l'église Saint-Pierre-le-Puellier.

Vivre la foi du Christ, vivre aussi la générosité du Christ, c'est encore pour nous une nécessité : la vaillance de Jeanne nous le crie.

Le Christ s'est-il recherché ? Non. *Christus non sibi placuit.* Le Christ a-t-il jamais consulté son intérêt ? A-t-il jamais visé des satisfactions d'amour-propre ou de vanité personnelle ? Ce serait presque outrageant pour sa sainteté infinie de poser la question. Aussi bien, qu'avait-il besoin de nous ? Revient-il quelque chose au soleil d'éclairer, au feu de brûler, au parfum d'embaumer ? Ainsi, dit saint Hilaire, les dons du Christ,

si précieux à qui les reçoit, sont sans profit pour qui les concède.

Le Christ s'est-il épargné ? Le Christ a-t-il reculé devant la peine et le sacrifice ? Non, le Christ nous a aimés, et en preuve de son amour il s'est livré pour nous.

Jeanne, à son tour, s'est-elle recherchée ? Jeanne, surtout, s'est-elle épargnée ? Non ; et, dans sa vie comme dans sa mort, elle aura été (c'est sa gloire), à travers notre histoire nationale, comme une admirable vision de force surnaturelle : force surnaturelle préparée à Domremy, force surnaturelle s'affirmant avec éclat dans l'épopée brillante d'Orléans à Reims, force surnaturelle s'épanouissant à Rouen, dans le sacrifice et le martyre.

Or, c'est cette générosité du Christ qu'il nous faut vivre après Jeanne,

Selon l'étymologie du mot, être généreux c'est être de grande lignée, de grande race et le caractère des grandes races se reconnaît à la force et à la magnanimité qui savent faire mépriser le danger et affronter le sacrifice.

De grande race, de grande lignée, nous en sommes tous, nous qui sommes chrétiens, puisque tous nous descendons du Calvaire, et que tous nous sommes les fils de la croix.

Mais quand on se souvient de son origine, quand on place sa vie au pied de la croix, on sait, même au prix du sacrifice, la maintenir droite et ferme ; on sait refouler les sollicitations de l'appétit et de l'instinct ; on sait ne pas sentir la crainte des hommes ; on sait surtout repousser les honteux marchandages qui voudraient faire tomber sur nous les faveurs de l'opinion. Disciples du Christ, regardez toujours vers la croix et soyez dignes de votre noblesse !

Et vous, ô Jeanne la vaillante, aidez-nous toujours à garder notre âme à l'ombre de la croix ! Ce sera pour nous le moyen infailible d'y trouver la vie : vivre pour moi, c'est le Christ !

Et vous allez communier, mes Frères ! C'est la vie du Christ qui va passer en vous, la vie plénière, la vie substantielle du Christ, la vie humaine, la vie divine du Christ ! Notre-Seigneur va venir en vous dans cette plénitude d'amour, qui l'a fait vous aimer *jusqu'à la fin*. Jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'à l'épuisement complet du trésor infini de sa sagesse, de sa puissance, de sa charité ; jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'au dernier terme de l'amour ; jusqu'à la fin, l'intelligence humaine confondue traduirait volontiers : jusqu'à la folie !

Cet amour *jusqu'à la fin*, Jeanne notre Bienheureuse en avait savouré toute la douceur, en avait senti toute la force, en avait éprouvé tous les effets vivifiants, et sa grande épreuve dans la prison de Rouen avait été la privation du pain de l'autel. Au moment du supplice, le saint viatique était venu pourtant, par une grâce dernière, la reconforter et l'aider à préparer le passage du bûcher à la gloire céleste. Oh ! les généreuses et ferventes communions de Jeanne !

Que Jeanne nous aide à sentir aussi tout le prix de la communion ; qu'elle nous donne de dignement porter la responsabilité de cet acte divin, et qu'elle nous aide à faire rayonner autour de nous la vie surnaturelle que nous aurons puisée, plus généreuse et plus active, dans ce commerce intime avec Notre-Seigneur Jésus-Christ ! « Vivre pour moi, c'est le Christ ! » Ainsi soit-il !

A Saint-Donatien : M^{sr} Guillibert, évêque de Fréjus.

M^{sr} Guillibert, évêque de Fréjus, fit ressortir le caractère de la piété de la Bienheureuse, c'est-à-dire sa simplicité toute droite et lumineuse, bien française et bien chrétienne. Il évoqua le souvenir de la mère de Jeanne, Isabelle Romée, qui avait si bien élevé sa fille, et il conjura les mères qui l'écoutaient d'inspirer à leurs enfants les mêmes sentiments d'amour pour Dieu et pour la patrie.

CHERS PAROISSIENS DE SAINT-DONATIEN,

Je suis très touché de l'honneur que m'a fait votre bien-aimé et éminent évêque, en me désignant pour venir ce matin prier avec vous et



M^{sr} Guillibert, évêque de Fréjus.

vous féliciter du pieux empressement avec lequel la paroisse tout entière s'associe au triduum de la Bienheureuse Jeanne d'Arc, magnifiquement célébré à la cathédrale.

Votre dévoué pasteur m'a appris que cette paroisse fut tout d'abord une colonie de mariniers de la Loire, venus de Nantes, et le nom seul de Saint-Donatien suffit à le confirmer. Or, quand Jeanne d'Arc vint à Orléans pour en lever miraculeusement le siège, son premier souci fut de faire appel aux braves mariniers, qui sur leurs péniches, à l'insu des

Anglais, introduisirent dans la place le convoi de vivres qu'avait amené la Pucelle. Hier, tous, comme il y a quatre cent quatre-vingts ans, nous lui avons décerné un superbe triomphe. Oh ! comme la Bienheureuse a dû, du haut du ciel, vous remercier et vous bénir. Car vraiment quelle fête ! quelles joies universelles, quel triomphe !

Avez-vous remarqué, mes Frères, qu'il n'y a que chez nous, catholiques, que les choses se passent ainsi, et que les fêtes envahissent, dans l'unanimité d'un même sentiment, jusqu'au plus profond des cœurs ?

Que d'autres essayent des commémoraisons historiques nationales, soit : ils y mettront beaucoup d'argent, de décors et les programmes officiels annonceront beaucoup de parades. Chefs d'État et ministres paraîtront et parleront. Et pourtant tout y est froid, et le spectacle ne sollicite que la curiosité. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a pas d'amour, et partant ni élan, ni vie ; et pourquoi pas d'amour ? parce que le peuple n'en est pas. On lui dévide une sorte de cinématographe : il assiste à la fête ; il ne la fait pas.

Hier, n'était-ce pas, à Orléans, plus qu'un souvenir rappelé, plus qu'une date célèbre ? Ici, plus d'abstraction, plus de symboles d'un passé mort. Tout y était vivant, actuel ; car voilà ce qui fait l'âme de nos fêtes. Nous croyons, nous savons que celle qui en était l'objet est toujours en vie ; qu'elle est triomphante au Ciel ; et que, parce qu'elle est élue de Dieu, elle nous entend, nous protège et prie pour nous. Hier, aujourd'hui, demain, Jeanne d'Arc est au milieu de nous, car la géographie du Paradis n'est limitée ni par le temps, ni par l'espace. Le dogme de la « communion des saints » constate, proclame, et met journellement en pratique cette définitive mutualité entre le ciel et la terre. La foi, mieux que les ondes électriques, supprime toute distance. Quand hier, jour à jamais mémorable, Orléans, décuplé par le joyeux arrivage de foules sans nombre, Orléans, tout transformé en une salle colossale de fête, Orléans vibrait, du trottoir au faite de ses édifices, d'acclamations enthousiastes, tandis que la procession traditionnelle, présidée par cinquante évêques, suivait son itinéraire séculaire, d'instinct, chacun regardait, comme si la Pucelle, armée en blanc, et suivie de sa gracieuse escorte, était là, radieuse dans son *Magnificat* d'humilité, charmante et modeste sous la rafale des acclamations populaires... Elle y était, oui, mais plus haut, et tout ensemble plus rapprochée de nos âmes : car, sainte et vierge, son droit est acquis de « suivre l'Agneau partout où il va ». Pensez-y, chrétiens, quand, tout à l'heure, vous viendrez communier à l'Eucharistie où Jésus, à jamais vivant et centre des élus, amène le ciel entier dans nos cœurs !

Et tel est le secret de nos joies si sincères, toutes profondes, dans une affection mutuelle que, en dehors de la foi catholique, on ne connaît pas. Inconnu à vous, ce matin, voici, chers paroissiens de Saint-Donatien, que vous m'aimez et que je vous aime. C'est que nous sommes « un » en Notre-Seigneur Jésus-Christ, et unis en la Bienheureuse Jeanne d'Arc.

On va parfois chercher bien loin les méthodes de sanctification, alors que l'Évangile en a tracé la loi sublime, et, la grâce aidant, on ne peut plus simple et accessible à tous : aller droit à Dieu par amour, et nous aimer les uns les autres en nous oubliant pour nous faire du bien ! « *Hoc fac et vives : faites cela et vous vivrez.* »

Jeanne a fait cela et elle vit, et en l'imitant nous entrerons avec elle dans les joies du Seigneur.

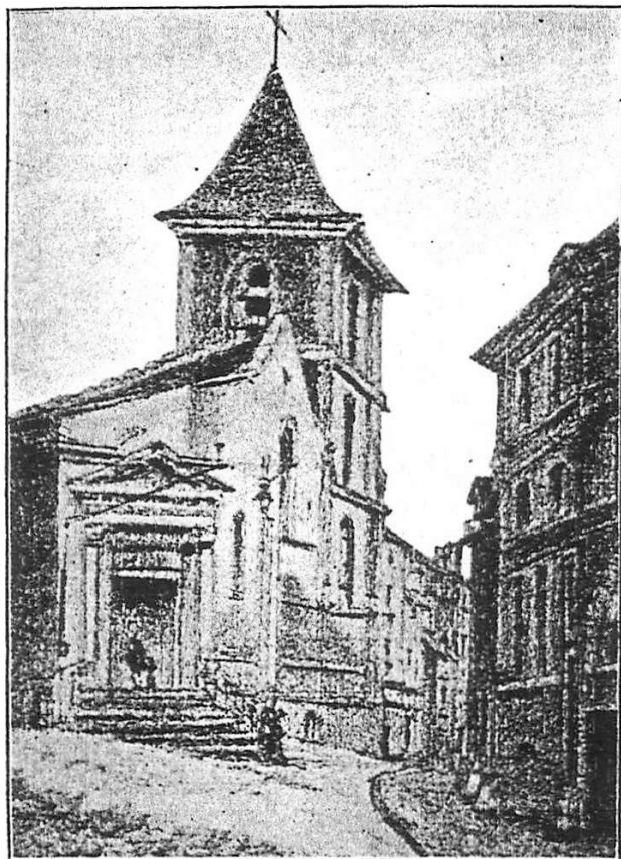
Il m'est très agréable, mes Frères, de vous faire ressortir, à vous, qui

vivez dans la vie commune de la famille et du travail, l'admirable modèle que l'Église vous offre en la Bienheureuse Jeanne d'Arc. Qu'on célèbre la guerrière, l'héroïne, la libératrice du pays, fort bien : ce fut là sa mission extérieure ; mais elle sut l'accomplir, uniquement parce qu'elle n'a voulu que plaire à Dieu et au prochain, dans la simplicité de votre vie ; vie dite « commune » parce qu'elle est la loi ordinaire, mais vie admirable et héroïque, si, par amour, on sait faire grandement les choses les plus petites.

Ce qui frappe, en effet, dans la piété de votre nouvelle Bienheureuse, c'est la simplicité toute droite et lumineuse,

comme un beau rayon, de sa piété. Jeanne est bien une âme d'enfant du peuple : de ce peuple Français, fait de franchise, de générosité, de rondeur sans apprêt, peuple au regard clair, confiant, trop quelquefois ; mais peu importe, car il faut qu'il communique et qu'il donne ce qu'il a. Jeanne tient de cette chevaleresque bonhomie, au tour gaulois, quelque peu jovial, — je n'ose dire gaillard, — dans sa pureté admirable de vierge et sa candeur d'ange.

Sa mystique n'a rien des méthodes savamment ordonnancées et un peu compassées aussi, qui nous vinrent de la piété « logique », chez les Jésuites espagnols et dans l'école française. Tous deux sont entrés dans



Le vieil Orléans.
Église Saint-Donatien, d'après J. Salmon.

le martyrologe ; tous deux servirent Dieu héroïquement, tous deux morts en pleine beauté de jeunesse : il y a pourtant tout un monde d'écart entre Louis de Gonzague et Jeanne d'Arc. Un bon père capucin vient d'écrire des pages charmantes sur la piété de Jeanne : il la voudrait tertiaire ; il en doute pourtant. Tant mieux, après tout, si elle l'eût été, car saint François d'Assise a été aussi le chevalier troubadour des harmonies infinies de la nature et du surnaturel ; mais non, Jeanne a été simplement paroissiale, formée par ce solide clergé rural, qui, après tant et tant de misères, finissait par s'épanouir avec le nouveau peuple émancipé, au grand jour des verrières des cathédrales, et des premiers livres en langue française de piété et de liturgie populaire. En ses premiers éclairs de génie, plus tard enténébrés à plaisir par sa passion sectaire, Michelet entrevit quelque connexion entre le livre de l'« internelle consolation » et la vocation de Jeanne d'Arc : il y aurait là un filon à exploiter ; on y reviendra.

O pieuses paroissiennes, et vous jeunes filles de Saint-Donatien, aimez à suivre votre glorieuse patronne dans sa vie modeste où rien n'est inutile et où tout glorifie Dieu. Éperdument éprise de l'amour de Dieu et de la sainte communion, assidue aux offices et y prolongeant ses oraisons, elle traduit son amour divin par l'amour de tout ce qu'elle sait que Dieu veut qu'elle aime : le foyer de famille, ses parents, ses frères, le labour âpre des champs, la quenouille, et quand il est temps, les jeux innocents de son âge, le joyeux commerce de ses compagnes, les fêtes de Domremy. Sans lettres, elle sait ce qu'on doit savoir au village ; elle parle gentiment et rondement de tout ; pas béguine, hardie dans ses tours, primesautière dans ses ripostes, elle a les mots qui portent, les saillies qui démontent ; elle sait pleurer, car elle est femme et elle est douce ; elle sait aussi se fâcher, car elle est ferme et en remontre aux hommes. Elle se sent si pure, qu'elle a la force des archanges. Toujours humble et sans retour sur soi, si bien qu'à Reims, quand on en ferait presque une déesse, elle ne pense qu'à vite revenir à son fuscau, à ses moutons, à sa mère !

A sa mère, ai-je dit : ah ! mes Frères, c'est ici le point le plus pratique encore de mes exhortations. En arrivant dans votre ville et traversant le quartier tout proche, j'ai vu une vieille maison, ornée d'une plaque commémorative. Isabelle Romée, quand elle apprit la mort tragique de sa fille, quand elle eut assisté son mari, Jacques d'Arc, succombant à la douleur, voulut venir à Orléans. Alors que tout le monde oubliait sa Jeanne, elle sentit que, parmi vous, elle vivait toujours et l'instinct des mères ne trompe pas ! Et qui donc, je vous prie, mieux que les prêtres,

mieux que les pieuses légendes, mieux même que les saintes Écritures, avait merveilleusement ouvragé, dans le contact silencieux de toute une enfance, le cœur de l'angélique Pucelle, où soupirait inénarrablement le Saint-Esprit ?

C'était sa mère. « Ma mère, dit le grand saint Augustin, à qui, après Dieu, je dois tout ce que je suis. » C'est ici un thème ouvert aux réflexions et à l'édification de tous les fidèles. Isabelle Romée qui, de fait, a été l'instrument de Dieu, pour procurer la réhabilitation et conséquemment la mise ultérieure sur les autels de sa fille Jeanne, avait déjà été l'instrument de Dieu pour faire de son enfant la plus belle âme de jeune chrétienne qui se puisse admirer.

Je vous devais, chers habitants des bas quartiers, où séjourna cette admirable mère, de vous rappeler son souvenir et d'unir à la Bienheureuse Jeanne, dans nos prières et nos actions de grâces, sa mère si profondément chrétienne. Son rôle modeste, mais si efficace, se continue d'ailleurs à Orléans, où les institutions religieuses sont si actives et conservent les familles dans la pratique assidue de la foi catholique. Honneur aux pieuses mères qui savent exercer leur mission rédemptrice, pour la prospérité du pays, le salut des âmes et la gloire de Dieu ! Ainsi soit-il.

A Saint-Laurent : M^{sr} du Vauroux, évêque d'Agen.

M^{sr} du Vauroux, évêque d'Agen, rappela quelle vive et tendre sollicitude inspiraient à Jeanne d'Arc les âmes de ses compagnons : hauts capitaines, soldats venus des rangs du peuple, jeunes gens accourus pour combattre sous sa bannière. Ce qu'elle recommandait à tous, c'était, sur toute chose, de vivre en état de grâce et l'on sait comment d'une armée purifiée elle fit une armée victorieuse. M^{sr} du Vauroux, en redisant à son auditoire les leçons de Jeanne, lui fit entendre qu'il devait, à son école aussi, apprendre à servir Dieu et que c'est dans la communion, dans la communion fréquente, qu'on en puise le secret.

MES FRÈRES,

La ville d'Orléans a fait hier à Jeanne d'Arc, à l'éminent et vaillant évêque dont vous êtes les fils, aux cinquante membres de l'épiscopat français qui suivaient l'étendard de la Pucelle, une ovation triomphale.

Mais, si belles et si réconfortantes qu'elles aient été, ces manifestations ne sauraient suffire. Le grand profit que nous devons attendre de la Béatification de votre libératrice, c'est le bien de nos âmes, c'est notre progrès dans l'œuvre de Dieu et la pratique des vertus chrétiennes. Aussi votre évêque a-t-il voulu que le glorieux triduum de mai 1909 fut clôturé, en chacune des églises de la cité orléanaise, par une messe et par une communion générale, noble et féconde conclusion de tous les enseignements reçus, de tous les actes accomplis pendant vos incomparables fêtes.

Puisque j'ai l'honneur et la joie de célébrer aujourd'hui, dans votre église, le saint sacrifice et de l'offrir, selon le vœu de M^{SR} Touchet, pour la France, pour le diocèse d'Orléans et pour votre paroisse, puisque, avant de vous distribuer le pain eucharistique, j'ai mission de vous adresser quelques pieuses exhortations, je vous rappellerai, mes Frères, la vive et tendre sollicitude qu'inspiraient à Jeanne d'Arc les âmes dont elle était entourée. Elle souhaitait, elle vou-



M^{SR} du Vauroux; évêque d'Agen.

lait que ses compagnons d'armes, les soldats de son armée, et tout le peuple de France qu'elle chérissait avec tant d'ardeur, s'affranchissent des liens honteux du péché pour vivre dans le saint état de grâce et dans une douce intimité avec Jésus-Christ.

Après elle, comme elle, je viens vous redire, mes Frères, la nécessité qui vous incombe de fuir le mal, de servir Dieu, de désirer, par-dessus tous les biens, les trésors de la vie surnaturelle, la grâce.

C'était à des soldats que Jeanne faisait entendre de semblables conseils. Il y avait dans ses paroles une telle force de persuasion que Lahire et beaucoup d'autres, parmi les plus braves, mais aussi les plus incorrigibles de l'armée, allaient à confesse et communiaient. L'illustre évêque

d'Orléans, M^{re} Dupanloup, a raconté « qu'un jour on hésitait à laisser Jeanne conduire ses hommes à un poste dangereux. Laissez-moi faire, dit-elle, ils sont bien confessés, pénitents et de bonne volonté; tout ira bien! ». Tout ira bien! que signifie cette étrange affirmation? Ah! quand il s'agit d'une guerre sainte, quand les intérêts de Dieu lui-même sont en cause, comment des soldats pourraient-ils vaincre s'ils ont contracté la souillure du péché grave? Quoi donc, vous combattez pour Dieu, et votre âme est dans un état d'inimitié avec lui : quelle inconséquence, quelle contradiction! Dieu vous confie sa défense et vous vous acquittez de la tâche qu'il vous fait le grand honneur de vous assigner, en désobéissant à sa loi : quelle trahison! Au reste vous ne pouvez rien sans lui, car il est l'arbitre de la victoire, et s'il refuse de soutenir des guerriers qui, au fond, comptent au nombre de ses ennemis, tous courront sûrement à la défaite.

Jeanne d'Arc raisonnait donc avec justesse quand elle s'écriait en parlant de ses compagnons d'armes : « Ils sont confessés, repentants et de bonne volonté; tout ira bien! »

Mais vous, mes Frères, n'êtes-vous pas aussi les soldats du Christ? A notre époque, une lutte effroyable est engagée entre le parti de Satan et l'Église catholique. Il n'est pas une cité, pas une bourgade où, mille fois plus perfides et plus audacieux que les Anglais du xv^e siècle, les adversaires de la religion ne s'efforcent de détruire nos croyances, notre morale, notre culte, nos immortels espoirs. On m'a dit qu'au temps de Jeanne d'Arc s'élevait, non loin de l'emplacement de votre église, une bastille anglaise. Cette bastille n'aurait-elle pas été reconstruite, menaçante et terrible? Ne faut-il pas que vous travailliez à l'abattre et à l'anéantir? Chacun d'entre vous a donc mission de guerroyer, car l'ennemi se montre partout à la fois : il n'est pas une seule de vos positions qu'il n'attaque, pas un seul de vos foyers qu'il ne mette en péril.

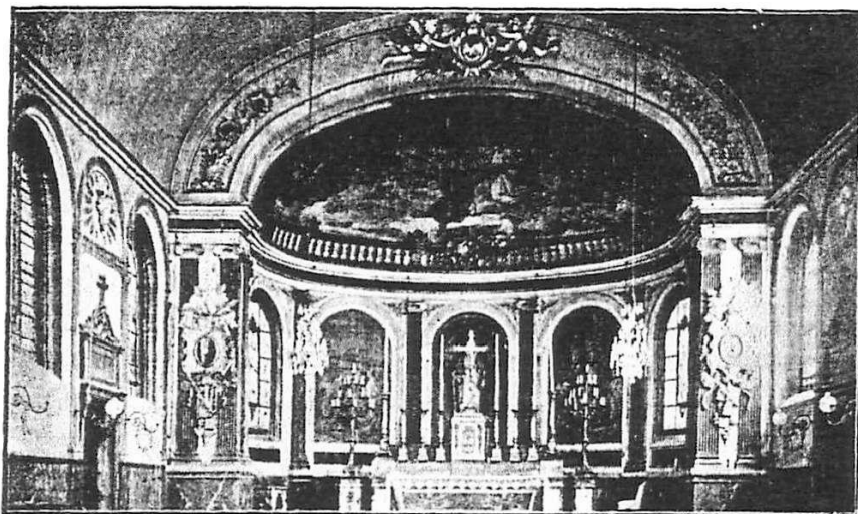
Or vous disposez ou devez disposer, qui que vous soyez, d'une part d'influence sur le milieu familial ou social de votre vie. Mettez cette force au service de la bonne cause; grâce à elle, vous pouvez soutenir la lutte. Mais, pour l'orienter vers le bien et l'accroître sans cesse, il vous faut une énergie morale dont la source ne réside pas en vous; pour qu'elle reste ou devienne efficace, il est nécessaire que nul n'ait le droit de la discuter. Catholiques par votre naissance, par les antécédents et la situation de votre famille, représentants attitrés dans votre paroisse de l'idée religieuse, de quel prestige votre personne sera-t-elle entourée, quelle autorité s'attachera à vos paroles et à vos exhortations, si, à tra-

1. *Deuxième Panégyrique de Jeanne d'Arc* (Œuvres oratoires, II, p. 240).

vers les voiles qui recouvrent votre vie intérieure, l'œil clairvoyant du peuple n'aperçoit pas les signes de votre intimité avec Dieu ?

Non, mes Frères, vous n'exercerez d'influence utile que dans la mesure où vous pratiquerez sincèrement les vertus chrétiennes. Si notre pays peut se relever un jour de ses abaissements, son salut sera l'œuvre d'abord d'un clergé de saints, puis, n'en doutez pas, d'une phalange toujours plus compacte de chrétiens capables de tout sacrifier à leur devoir, de tout subordonner à l'accomplissement intégral de la loi de Dieu. -

Jeanne d'Arc recommandait l'état de grâce à ses compagnons. Son armée comptait des princes comme d'Alençon et Dunois, des seigneurs



Intérieur de l'église Saint-Laurent.

et des chevaliers nombreux, mais aussi une foule de soldats appartenant au petit peuple : hommes d'armes qui suivaient leurs chefs naturels, miliciens levés par les cités, gens de guerre formant des bandes qui couraient le pays. C'est à ces hommes grossiers pour la plupart qu'elle prêchait la pratique humble et confiante des sacrements. Fille du peuple elle-même, elle voulait attacher à Jésus-Christ par des liens étroits ce peuple de France que le Sauveur aime avec tant de miséricorde. Elle ne comprenait pas qu'une religion née à Bethléem et promulguée au Calvaire fût réservée à l'élite sociale. La Bienheureuse avait raison. L'un des plus grands malheurs de notre temps n'est-il pas l'absurde préjugé que les faibles de ce monde ne peuvent atteindre qu'aux formes extérieures du christianisme ? Le baptême et la première communion pour les enfants, le mariage religieux, les sacrements au lit de mort et les cérémonies funèbres, la célébration de quelques rites tradi-

tionnels : voilà ce à quoi la conscience des foules ne veut pas renoncer, mais ce dont trop souvent elle se contente.

Aller plus avant dans les choses divines lui semble inutile, même impossible; en d'autres termes, à croire le plus grand nombre, l'amitié vraie et constante de Dieu n'est pas faite pour l'âme populaire. Incompréhensible et funeste erreur! Est-ce une religion purement rituelle que Jésus-Christ est venu fonder sur la terre, ou plutôt n'a-t-il pas eu la mission d'établir le culte de l'esprit et de la vérité? Ce culte, ne l'a-t-il pas prêché surtout au peuple? Pour le rendre plus accessible et plus saisissant, n'a-t-il pas mené pendant trente ans la vie d'un ouvrier? N'est-il plus raconté par l'histoire que ses apôtres furent d'humbles pêcheurs de Galilée, et, pendant la période des premières évangélisations, les assemblées des fidèles ne s'ouvraient-elles point aux pauvres et aux petits plus largement encore qu'aux riches et qu'aux grands? Peuple de France, tu as oublié ces belles réalités, et, parce que tu ne veux plus t'en souvenir, dans ton amour ardent du bonheur tu prêtes l'oreille à des prophètes nouveaux qui osent te promettre la fin des injustices, des inégalités sociales et des souffrances! Sophismes que tout cela! Quels que soient les progrès de l'avenir, jamais ni la science complète, ni la fortune, ni le bonheur parfait ne seront ton partage! Écoute au contraire les paroles du Christ. En te sacrant fils de Dieu par le baptême, en produisant par la grâce la vie surnaturelle dans ton âme, en te nourrissant de sa chair virgine, il t'élève à une dignité, il te procure des droits, des forces dont nulle puissance humaine ne pourra jamais te priver. O peuple, l'amitié de Dieu, la grâce, et, au lendemain de la mort, la gloire éternelle, voilà les meilleures destinées, celles que Jeanne d'Arc voulait te faire connaître et aimer, celles que tu ne parviendras en aucun temps à méconnaître, sans accroître la somme de tes maux.

L'armée de la Pucelle était formée d'éléments de toute condition et de tout âge. A côté des preux habitués aux périls de la guerre se pressaient les jouvenceaux impatients de se distinguer sous l'armure par leurs exploits. Les vieux routiers, depuis vingt ans au service de capitaines renommés, fraternisaient avec les adolescents que la gloire de Jeanne et l'espoir de vaincre auprès d'elle avaient attirés dans les camps. Aux jeunes hommes, comme aux plus anciens, l'héroïne annonçait les hontes du péché mortel, la nécessité du recours à la prière et aux sacrements. Elle n'hésitait pas à supplier des âmes juvéniles, si promptes à la tentation, si ardentes dans leurs passions, de livrer à Satan les rudes combats de la vertu. Ne s'adresse-t-elle pas à vous aujourd'hui, chers amis qui m'écoutez? Ne vous donne-t-elle point, plus pressants que jamais, les conseils

qui, tombés d'un cœur si pur, touchèrent et convertirent, il y a cinq siècles, la jeunesse française ?

Ah, mes frères, quelles consolations et quelles espérances nous apporte le magnifique mouvement qui, dans toutes les régions du pays, remue nos jeunes catholiques ! Alors que les séductions de l'erreur et du vice grandissent, alors que souffle avec furie le vent desséchant du scepticisme et de la corruption, vos enfants accourent en foule autour de notre drapeau. Ils sont fiers de leur foi chrétienne, ils la défendent contre le sarcasme pervers et le blasphème brutal ; ils triomphent du respect humain et du mal, à l'atelier, à la caserne, dans les bureaux de nos administrations publiques, sous le hall de nos magasins, partout où les appelle leur travail. Admirable réveil de notre jeunesse bien-aimée ! Mais, laissez-nous vous le dire avec une conviction profonde, chers amis, si ces choses sont grandes, elles ne nous satisfont pas encore. Dieu veut régner sur vos cœurs en souverain ; qu'il n'y rencontre point de rival, ni d'ennemi. Il attend de votre courage une lutte acharnée non seulement contre les complices cyniques ou violents de l'impiété, mais contre les tentations que tôt ou tard il vous faudra subir et qui, trop souvent, ont terrassé de plus forts que vous. Jeunes gens, soyez purs et vaillants, allez jusqu'au bout de votre devoir et de votre destinée, n'ambitionnez nulle gloire, nulle jouissance qui ne vous unisse indissolublement à Jésus-Christ.

Le moyen par excellence de progrès dans la perfection chrétienne, vous l'avez nommé, mes Frères, c'est le recours à l'Eucharistie. Par une touchante harmonie, le Pape qui vient de béatifier Jeanne d'Arc, s'appellera le Pape de l'Eucharistie. Vous savez avec quelle insistance il invite les foules, spécialement la jeunesse, au banquet sacré de l'autel. La communion fréquente : voilà l'antidote qu'il vous propose. Elle était bien le secret de l'héroïsme de la Pucelle, le secret de la vertu qu'elle demandait à ses compagnons d'armes.

Encore quelques instants, j'aurai la vive joie, — en est-il une plus douce au cœur d'un évêque et d'un prêtre ? — de distribuer à un grand nombre d'entre vous le pain des anges. Recevez-le avec foi, avec reconnaissance, avec un amour confiant et généreux. Demandez à la Vierge Immaculée dont Jeanne avait fait inscrire le nom béni sur son étendard, auprès de celui de Jésus, de vous inspirer le goût du banquet divin ; demandez à Jeanne d'Arc qui a tant aimé la communion et qui pleurait lorsque l'hostie était déposée sur ses lèvres, à Jeanne qui, du haut du ciel, sourit en ce jour à ses chers Orléanais, de vous conduire souvent à la table sainte.

Que cette communion, en un jour si radieux de foi et de bonheur, vous aide à marcher courageusement dans le sentier de la lutte. Combattez, mes Frères, combattez sans cesse ; devenez toujours plus fermes dans vos convictions et plus sincères dans votre abnégation ; n'accordez aucune trêve aux ennemis de votre salut. Bientôt, il faut l'espérer, par l'intercession de Jeanne d'Arc, Dieu nous donnera la victoire. Ainsi soit-il.

A Saint-Vincent : M^{sr} Villard, évêque d'Autun.

M^{sr} Villard, évêque d'Autun, parla des messes de communion de Jeanne d'Arc et, commentant les paroles liturgiques que le prêtre récite au bas de l'autel, il montra que la messe, mais la messe tout entière c'est-à-dire avec la participation sacramentelle au sacrifice, était la source d'où sortirent l'inspiration, la vie chrétienne de la Bienheureuse et l'héroïsme de sa mort.

MES FRÈRES,

Je dois ma première parole à votre digne et cher évêque pour lui exprimer ma reconnaissance. Non seulement il m'a invité à votre fête qui continue celle de Rome ; mais il m'a procuré la joie de m'entretenir avec vous, ce matin, de votre Jeanne. Merci à votre pasteur de son accueil, à vous tous d'être venus nombreux, dès cette heure.

« Vous parlerez aux paroissiens de Saint-Vincent à la messe de communion », m'a dit l'évêque de Jeanne d'Arc. Lui obéissant, afin de vous pieusement disposer, nous vous rappellerons les messes de communion de la Pucelle.

On ne cessera pas de célébrer la guerrière, la française, l'héroïne, la martyre, la sainte, avec une éloquence dont votre cité est coutumière. Nous, plus humble panégyriste, imitons en ce moment le voyageur qui quitte les larges bords de la rivière, s'enfonce dans les bois, remonte à la source du Loiret et jouit d'en découvrir la simple beauté.

D'où viennent, nous demandons-nous, l'inspiration, l'élan, les vertus, la patience de Jeanne ? D'où sort la vie chrétienne de notre Bienheureuse ? — de l'Eucharistie.

L'Eucharistie, mes Frères, c'est Jésus qui se donne au point de s'oublier, de se dévouer jusqu'à la Passion, c'est la messe perpétuant le sacrifice du Christ. Le Calvaire est l'apogée de la charité, de la douleur ; l'autel mystérieusement reproduit le drame divin. La messe fut pour Jeanne d'Arc la source du dévouement jusqu'au bûcher ; *usque ad finem*.

A Domremy, au camp, à Rouen, elle y assistait, suivant l'action sainte avec les ardeurs de sa foi, communiant à l'Hostie, mais aussi s'assimilant les pensées, les prières divines, telles que l'Église nous les révèle dans le psaume que, chaque jour, redit le prêtre : *Introibo ad altare Dei*. Oui, le Christ a vécu chacun des sentiments qu'expriment ces versets, et Jeanne a fait siens ces cris d'âme, de joie, de tristesse, de confiance ou d'amour sortis du cœur de Jésus.

A Domremy d'abord, suivons Jeannette en la vieille église du village

lorrain. Derrière ses lourds piliers, aux côtés de son père, de sa mère, de ses frères, elle vient chaque dimanche à la messe. Dans son langage d'enfant, que de fois n'a-t-elle pas redit :

« Oh ! quand viendra le jour où, avec mes compagnes, je ferai ma première communion ! *Introibo ad altare Dei*. » Quel accent de douceur, d'innocence, devaient avoir ces mots dits par la petite bergère ! Son cœur était si tendre ! Elle qui aimait jusqu'aux longs horizons de son pays, les fleurs, le soleil, ses brebis, ses amies, ses parents, tout ce qui était innocent, beau

et bon, comme elle dut trouver son bonheur en recevant l'Hostie : *ad Deum qui laetificat juventutem meam* ! Sans qu'elle en eût conscience, cette parole révélait l'idéal de sa vie, son histoire, prédisait son sort ; elle ne cesserait de communier à Jésus. Ainsi, à Domremy commença la préparation eucharistique de sa vocation. Son attrait pour la messe grandit avec elle. En y venant, Jeannette se faisait l'âme chrétienne et française.

L'effroi que les passants excitent par les récits de meurtres, de pillages, de villes et de villages incendiés, du flot des ennemis qui s'avance, de l'impuissance du roi, des ruses, des cruautés de l'Anglais, des Bourguignons, de la grande pitié enfin qui est au royaume de France lui font s'écrier avec le prêtre : O Christ ! Votre France est perdue ; sa



M^{re} Villard, évêque d'Autun.

cause est la vôtre ; arrachez-la à la race de l'injuste oppresseur : *Judicame Deus, et discerne causam meam; ab homine doloso et iniquo erue me!* Elle crie à Dieu : Au secours ! *Clamor meus ad te veniat !* Ayez pitié de nous : *Ostende nobis misericordiam tuam.* Sauvez-nous : *Salutare tuum da nobis.*

Saint Michel, ses saintes ont apporté à Jeannette la réponse du Ciel. Elle quittera son village, elle prendra l'épée, elle délivrera la patrie; qu'elle se prépare en fréquentant l'église. Alors, plus picusement encore, Jeanne assiste à la messe. Sur ses lèvres, s'exhalent les craintes, le découragement du Christ lui-même : Quoi ! quitter ses parents, son pays ! Elle ne sait ni A ni B, ni monter à cheval... Non, elle aimerait mieux mourir. *Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me ?* — — C'est l'ordre divin. — Fièremment donc, au sortir de la dernière messe entendue à Domremy, en dépit de tous les obstacles, la Pucelle part. *Spera in Deo*, espoir en Dieu ! *Gloria Patri...* Oui, gloire à la Trinité sainte, à notre Père des Cieux, au Christ roi des Francs, à l'Esprit-Saint inspirateur de toute vertu. *Adjutorium nostrum in nomine Domini.* Son arme est la croix. *Dominus vobiscum* a dit le prêtre en la bénissant : Va, fille de Dieu, va : le Seigneur est avec toi !

Comment Jeanne remplit sa mission, Orléanais, vous le savez de la meilleure manière : par cœur. Vous en restez les témoins privilégiés ; dans une heure, une fois de plus, vous manifesterez la reconnaissance de vos ancêtres accrue par cinq siècles de fidélité patriotique. Mais, mes Frères, remontons encore à la source de la générosité, de l'intrépidité de votre libératrice ; en elle, admirons la chrétienne puisant sa force dans l'Eucharistie. A travers ses courses de victoires, à la guerrière il faut la messe, elle la veut quotidienne ; en est-elle privée un jour, le lendemain, elle assiste à plusieurs. A l'instant décisif où elle paraît devant le roi, Jeanne entend trois messes. Partout un chapelain la suit pour célébrer, en sa présence, avant chaque combat. Dès l'aube, on l'appelle au camp. Il faut que « Dieu soit le premier servi ». Que les généraux aillent à leur conseil, elle, la voici au sien. Entendez-la répéter avec le prêtre : *Emitte lucem tuam et veritatem tuam, ipsa me deduxerunt in montem sanctum tuum et in tabernacula tua.* O Christ, il faut que j'escalade les bastilles, que sur la citadelle conquise je plante votre étendard, que je conduise dans ses églises votre peuple vainqueur ; envoyez-moi donc votre lumière, apprenez-moi la vraie tactique de la guerre.

Mais la gloire se paye à haut prix. La Pucelle l'achètera par les méfiances, les intrigues qui l'entoureront, les larmes que lui arrachera le sang de sa blessure. A la messe Jeanne a prévu ces douleurs. Elle s'est raidie contre ses défaillances. *Quare tristis es, anima mea, et quare*

conturbas me ? Pourquoi, mon âme, t'agites-tu ? pourquoi ces angoisses troublantes ? Avant de vaincre l'Anglais, de par le Roi du ciel, je dois vaincre en moi la nature. *Spera in Deo*. Espoir ! Espoir ! Les hommes combattent, Dieu donne la victoire. *Salutare tuum da nobis !*

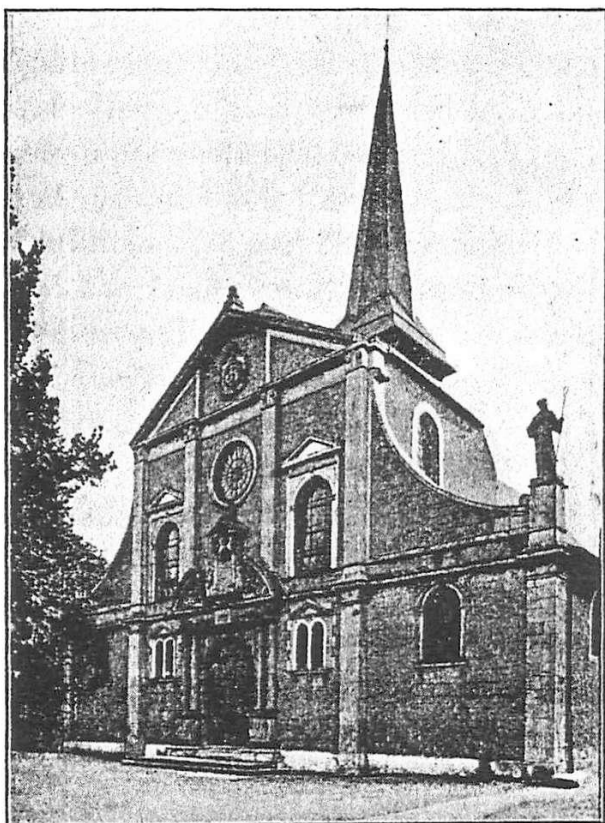
Ah ! mes Frères, quel tableau : Jeanne assistant à la messe, le 7 mai, avant la délivrance d'Orléans ! Ses soldats l'entourent, amenés à l'autel par l'ascendant de sa douceur, comme elle les entraînera aux Tourelles par son irrésistible bravoure. Avec eux en masse, elle communie ; puis à leur tête, elle s'élançe, sa bannière en main. A l'assaut : « Tout est vôtre ! » répète-t-elle. *Adjutorium nostrum in nomine Domini*. Elle se sent toute puissante de l'aide divine. Orléans est conquis !

Avec le clergé, l'armée, le peuple, la foule, la Pucelle entre à Sainte-Croix. Dès lors commença ce *Te Deum* dont les échos ininterrompus s'appellent d'âge en âge, sous les voûtes antiques de votre cathédrale. Ah ! ne vous semble-t-il pas entendre votre libératrice redire son chant eucharistique : j'entrerai dans la maison du Dieu qui réjouit ma jeunesse ? Toute gloire à Lui ! *Gloria Patri et Filio et Spiritui sancto*.

Va, Fille de Dieu, va ! *Dominus vobiscum*. Le Seigneur est bien encore avec toi.

Y est-il encore quand viennent les sombres jours, l'heure des ténèbres — *hora tenebrarum* — l'instant de la prison, du jugement, du bûcher ? Oui, mes Frères, davantage même, parce que plus intimement. Jeanne communie au Christ trahi, jugé, crucifié.

Acte par acte, humiliation par humiliation, vous compatissez à la Passion de la Pucelle livrée à l'Angleterre. Or, avez-vous trouvé une plus poignante expression de son état d'âme que ces versets de notre psaume ? Redisons-les avec elle, quand ses bourreaux lui accordaient la messe, sa



Église Saint-Vincent.

seule ambition de prisonnière. Elle devait les méditer sans cesse dans son cachot : *Judica me Deus*.... Mon Dieu, jugez-moi ; vengez ma cause contre les juges prévaricateurs ; arrachez-moi à l'homme rusé et cruel ; vous êtes mon unique défense. Pourquoi me repoussez-vous ? pourquoi me laissez-vous dans l'isolement, tandis que mon ennemi m'afflige ? l'ennemi de la France, notre Bienheureuse n'en connut jamais d'autres. Faites luire votre lumière ; révélez la vérité de ma mission ; qu'on sache que mes Voix venues du ciel ne m'ont point trompée, rendez-moi libre et je retournerai dans mon humble et douce église de Domremy ! Mais comme le leitmotiv des plaintes de la jeune captive, malgré sa douleur, dans sa prière dominant toujours la paix, la confiance en son Dieu dont le nom seul lui rappelle les charmes du passé, les victoires évanouies, la gloire sacrifiée. Qu'importe si les cordes de sa lyre sont trempées de larmes ? Soutenue par la grâce, forte de la céleste miséricorde, tandis que l'infâme tribunal lui refuse toute justice ici-bas, Jeanne chantera quand même son amour à Jésus. *Confitebor tibi in cithara, Deus, Deus meus*. Que du moins, il ne la délaisse pas. Non ! non, fille de Dieu, prends courage ! *Dominus vobiscum*, pour le sacrifice suprême, le Christ est avec toi. L'Hostie du Calvaire s'associe la victime de la patrie.

Mes Frères, quand est venue la messe du martyr, quel introït récita la Pucelle au pied du bûcher de Rouen ! Elle redit une dernière fois sa prière d'enfant : *Introibo ad altare Dei*. Je vais à ce Dieu qui fut tout le bonheur de ma jeunesse. Faiblira-t-elle, au souvenir de ses années familiales, sous le poids de la honte, des outrages dont elle se sent accablée, sous l'effroi du feu qui l'attend comme une proie ? Non, enveloppée d'une tristesse d'agonie, son âme se possède. *Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me ?* Elle invoque la douce Marie qui assista le Christ mourant, saint Michel, ses saintes ; elle leur avoue sa détresse et son immense abandon à la toute-puissante bonté de son Père des cieux. *Confiteor ! misereatur omnipotens et misericors Deus*. Qu'il ne détourne pas son regard de Jeanne expirante. *Deus, tu conversus vivificabis nos*. Qu'il accepte l'immolation de sa vie avec celle de son Fils sur l'autel, et de sa mort sortira un renouveau de courage et d'espérance pour son pays. Sauvée par elle, la France gardera sa foi et sa liberté. *Plebs tua lætabitur in te*.

L'offrande achevée, l'immolation s'accomplit. Alors du cœur de Jeanne sortit un appel déchirant au cœur de Jésus. *Gloria meus ad te veniat*. Écoutez ce cri, ô Sauveur ; c'est l'acte de demande de la dernière communion. Je m'unis à vous de toutes mes forces mourantes, par mon regard fixé sur votre crucifix tant que la fumée n'obscurcira pas ma vue, par ma voix qui vous appelle : Jésus ! Jésus ! Jésus ! par mon âme qui

s'élança vers vous ; recevez-moi dans votre Paradis : *Introibo ad altare Dei*. Là, elle acheva le psaume eucharistique avec les anges et les saints. « Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit. »

O notre Bienheureuse ! oui, vous êtes avec Dieu. Votre vie de charité, commencée sur la terre, se consomme dans la gloire des élus. *Dominus vobiscum !*

Et cum Spiritu tuo, doit répondre votre libératrice. Que son vœu soit la leçon pratique de cet entretien. Exprimons-le. Mon Dieu est le vôtre, nous dirait-elle ; vous avez la messe pour vous donner la même Hostie qui fut ma force et mon bonheur. Communiez avec moi dans le dévouement à la France, à Jésus. Que son Esprit toujours vous anime. Vivez ses sentiments dans vos joies, vos douleurs, à travers les phases de votre existence. Montez courageusement à l'autel du sacrifice ; pratiquez le devoir à tout prix. Après l'épreuve viendra la récompense, quand vous entrerez dans l'éternelle patrie, où nous communierons tous à Jésus. *Introibo ad altare Dei*. Ainsi soit-il.

A Saint-Marc : M^{SR} Péchenard, évêque de Soissons.

M^{SR} Péchenard, évêque de Soissons, félicita d'abord les assistants du grand spectacle patriotique et religieux que la ville d'Orléans venait d'offrir à la France et au monde ; il exprima la profonde impression produite par ces fêtes sur tous ceux qui en furent les témoins et l'espérance qu'en repartant, pleins d'admiration et de reconnaissance, ils auront à cœur, les évêques surtout, d'imiter partout un si bel exemple.

Il exposa ensuite qu'en célébrant ces solennités, les habitants



M^{SR} Péchenard, évêque de Soissons.

d'Orléans ont payé une triple dette envers Jeanne d'Arc : comme

Orléanais, pour la levée du siège; comme Français, pour la délivrance de la patrie; comme chrétiens, pour la sainteté de la Libératrice.

Il exhorta enfin les assistants à imiter Jeanne d'Arc. Elle ne connut que deux amours : l'amour de Dieu et celui de la France; et ces deux amours inspirèrent tous ses actes.

Le meilleur moyen d'honorer sa mémoire est d'aimer, comme elle, Dieu, la religion et la France, et de servir, comme elle, ces grandes causes, avec un dévouement sans limites.

*A Notre-Dame-des-Aydes : M^{sr} de Beauséjour, évêque
de Carcassonne.*

M^{sr} de Beauséjour, évêque de Carcassonne, parla de Jeanne d'Arc et de l'Eucharistie et montra que l'Eucharistie avait été l'inspiratrice des admirables vertus de la Bienheureuse.

MES FRÈRES,

Ayant à parler dans cette réunion toute paroissiale où vous vous groupez autour de l'autel de votre église pour recevoir votre Dieu, comment omettrais-je de vous parler de la sainte Eucharistie ? et tout pénétré de la magnificence des fêtes qui font retentir, dans les rues de la ville, le nom de sa Libératrice, comment omettrais-je de vous parler de Jeanne d'Arc ?

Aussi bien, ces deux sujets se rapprochent tant l'un de l'autre qu'il me sera facile de vous faire saisir l'intime lien qui les unit.

Ce lien, c'est l'heureuse influence et la puissante action de Jésus-Hostie sur le cœur de l'héroïne de ce jour.

Si, comme l'a dit Bossuet, d'après saint Paul, la piété est le tout de l'homme, tellement que les plus grandes qualités de l'esprit ou du cœur ne seraient qu'illusion si la piété n'y était jointe, il ne nous reste qu'à rechercher quelle est la force qui engendre, développe et soutient la piété dans nos âmes. Or l'un de nos plus illustres évêques du siècle dernier, dans un livre dont le titre, à lui seul, est un chef-d'œuvre, a excellemment montré que l'Eucharistie est le *dogme générateur* de la piété catholique dans l'Église de Dieu.

Ne vous étonnez donc pas si je me propose de vous indiquer comment la sainte Eucharistie anime et soutient nos âmes et comment, en particu-

lier, elle a été l'inspiratrice des admirables vertus de Jeanne la Bienheureuse.

La sainte hostie dans nos poitrines, c'est Jésus en nous. Au cours de sa vie mortelle, le divin Sauveur avait d'abord annoncé son désir de se donner à son peuple ; il avait dit des chrétiens : Je serai leur Dieu, ils seront mon peuple. Puis, poussant plus avant et donnant à ses disciples des enseignements plus précis, il s'était comparé à une vigne dont les fidèles sont les rameaux.

Enfin, livrant toute sa pensée et la traduisant en acte, la veille de sa mort, dans l'effusion d'un dernier repas, il prit, en ses mains sacrées, le pain de la table et le calice plein de vin, changea, d'une parole divine, le pain en son corps et le vin en son sang, les donna l'un et l'autre à manger et à boire à ses apôtres assis à ses côtés, leur conféra le pouvoir et leur imposa le devoir de continuer, après lui, le même mystère.



M^{SR} de Beauséjour, évêque de Carcassonne.

Dès lors, nous, prêtres, quoique indignes, mais confiants dans notre mission, nous répétons sur le pain et sur le vin les paroles sacramentelles de Jésus ; et vous, fidèles, confiants dans notre parole, vous croyez à la présence réelle du Sauveur sous les espèces eucharistiques et vous professez que, lorsqu'il daigné descendre dans votre âme, c'est pour y résider tout entier avec son corps, son sang, son âme et sa divinité.

Cette foi, qui fait votre honneur, c'était celle de la jeune bergère de Domremy. Elle l'avait puisée dans les traditions de sa famille, dans les leçons et les exemples de sa mère, dans les enseignements de son pasteur. Aussi, voyez-la fréquenter l'église de son village plus que toutes ses autres compagnes. Si l'archange saint Michel lui apparaît, elle le cherche du côté de l'église ; si elle quitte Domremy pour Vaucouleurs, c'est à la chapelle du lieu qu'elle rendra sa première visite ; si elle s'achemine vers

Chinon, elle fera halte devant tous les autels qu'elle trouvera sur sa route ; si elle entre victorieuse dans Orléans délivré, c'est à l'église cathédrale qu'elle court. Au fort de ses combats, dans les marches qui les précèdent, dans les triomphes qui les suivent, chaque jour, elle se retire à l'église pour y prier, à deux genoux, le Dieu de nos autels. Mais que dire de son amour, quand elle reçoit ce Dieu dans son cœur ? Avec quelle onction, enfant, elle lui donne asile pour la première fois, avec quel empressement, dès lors, elle en renouvelle le divin contact, avec quelle scrupuleuse exactitude elle lui ouvre son âme plusieurs fois la semaine ! C'est que, pour elle, le vrai objet de sa tendresse et le tout de sa piété, c'est moins le Dieu que l'on adore à distance que le pain sacré dont on peut goûter de près toute la saveur.

Mais là où est Jésus, il vit. Ce n'est pas un Dieu mort que le Dieu des chrétiens. *Non est mortuorum sed vivorum*. Et comment ne vivrait-il pas, puisque lui-même il est la vie ainsi qu'il le proclame : *Ego sum vita*. C'est lui qui donne la vie à tout ce qui vit. Et voyez, n'était-il pas vivant le jour où il prononça la parole qui fit du pain son propre corps ? Et ce pain lui-même, transformé et transsubstantié, comment ne reproduirait-il pas le corps vivant de celui qui a opéré ce mystère ? Aussi entendez Jésus : *Ego sum panis et panis vivus*. Je suis un pain et un pain vivant. Bien plus, ajouterons-nous, sous les espèces sacramentelles, Jésus est triplement vivant, vivant de sa vie cachée de Bethléem, vivant de sa vie sacrifiée du Calvaire, vivant de sa vie glorieuse du ciel.

C'est à cette vie toute divine que Jeanne, dans la mesure de son humaine faiblesse, sut unir la sienne propre. Du jour où elle eut reçu, pour la première fois, son Dieu, dans l'humble église de Domremy, jusqu'au jour où elle lui rendit son âme, sur le bûcher de Rouen, qu'a été sa vie sinon une douce et sainte union à celle de son Sauveur et Maître ? En faut-il d'autres preuves que son horreur pour le péché et pour tout ce qui y conduit, que son dédain des réjouissances frivoles, auxquelles s'adonnaient les compagnes de son âge, que son attrait pour le recueillement, les oraisons et la prière, que sa bienfaisance envers les pauvres et les malheureux, que son zèle à ramener à Dieu ceux qui l'oubliaient et le blasphémaient, que sa noble et pieuse réserve dans les camps, sur les champs de bataille, parmi les soldats qu'elle commandait ou au milieu des généraux qu'elle conseillait ? Non, pour la protéger contre les ruses du démon ou les séductions du monde, il fallait plus que la cuirasse qu'elle portait sur sa poitrine, que l'épée qu'elle tenait à la main ou que l'étendard qu'elle faisait flotter devant elle ; il lui fallait cette autre force qu'elle trouvait au cœur de celui auquel elle était étroitement unie

et auquel elle se donnait souvent, confiante dans la parole qu'il avait dite lui même : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et je demeure en lui » (saint Jean, VI, 57).

Et là où Jésus vit, il parle. Et comment ne parlerait-il pas lui qui, de son nom propre, s'appelle le Verbe, c'est-à-dire la parole? Il parle donc et sa voix prend des accents bien divers. Tantôt, calme et discrète, elle imite le doux murmure du ruisseau dans la plaine ou le chant mystérieux de l'oiseau dans les bois ; tantôt, forte et terrible, elle rappelle le bruit des cèdres qui se brisent dans la montagne ou le gémissement de la tempête aux solitudes du désert. *Vox Domini confringentis celros, vox Domini concutientis desertum.* Mais, qu'elle soit douce ou forte, calme ou terrible, qu'elle frappe l'air de ses vibrations ou qu'elle n'agite que les plus intimes parois de l'âme, le cœur qui touche à Dieu sait toujours l'entendre.

Par une faveur spéciale, Jeanne entendit cette double voix; elle l'entendit sous les ombrages de Dom-



Jeanne acclamée à Orléans. (Lenepveu.)

remy et elle l'entendit dans le secret de son cœur. Sous les ombrages de Domremy, elle entendit la voix de l'archange saint Michel, qui venait lui exposer la grande pitié qui était en terre de France et lui annoncer qu'elle avait été choisie de Dieu pour porter secours à son roi. Et, avec la voix de l'Archange, elle entendit encore les voix de sainte Marguerite et de sainte Catherine lui confirmant le message de l'Archange et la priant de partir pour délivrer Orléans. Mais, dans son cœur, elle entendit cette autre voix dont les premières n'étaient que de faibles échos : « Va, va, va, fille de Dieu, va, Dieu te sera en aide. » C'était la voix de Celui à qui nul ne saurait résister.

Mais, pour entendre cette voix, il faut faire silence dans son cœur et ce silence ne s'obtient que par la prière et ne se produit que par l'union sainte au corps sacré du Sauveur. Amants de la sainte Eucharistie, quand, dans votre poitrine, vous possédez votre Dieu, écoutez-le, il vous parle toujours.

Et là où Jésus parle, il agit. Il est Dieu et, pour Dieu, parler c'est

agir. Dieu dit : Que la lumière soit et la lumière brille ; que la terre se peuple d'êtres vivants et les oiseaux volent dans les airs et les animaux courent sur la terre et les poissons nagent dans les eaux et l'homme paraît. Dieu dit et tout a été fait. *Dixit et facta sunt.*

Au cœur de l'homme aussi la parole de Dieu est un acte, acte d'autant plus énergique et fécond que le cœur qui en est le théâtre est mieux préparé à en subir l'influence.

Et quand cette action a-t-elle été plus sensible et plus éclatante que dans l'admirable vie de Jeanne ? Tout y contredit les données humaines. Quoi ? Pour sauver un pays sur le bord de l'abîme, voilà qu'une enfant se présente ; pour rassurer un prince qui doute de tout, même de la légitimité de sa naissance, c'est une pauvre bergère qui s'annonce ; pour donner confiance à des généraux divisés, c'est une humble fille qui se propose ; pour gagner des victoires, délivrer des villes, faire sacrer un roi, chasser l'ennemi de France, c'est une jeune vierge qui revêt une cuirasse, monte à cheval, bataille sans merci et finalement triomphe de tout. Non, l'instrument est trop faible, la main trop débile pour qu'à l'un et à l'autre nous puissions reporter l'honneur d'un tel succès. La force qui inspire et soutient Jeanne vient certainement de Dieu.

C'est que, avant de décider ses plans de combat, Jeanne se confesse et communie avec ferveur et avec larmes ; c'est que, avant de marcher à l'ennemi, elle reçoit la sainte communion et entraîne les chefs et les soldats à imiter son exemple ; c'est que, après ses victoires, elle verse au cœur de son Jésus les actions de grâces de ses succès guerriers.

Et ce qu'elle fut aux jours de ses triomphes, elle le fut au cours de son long martyre. Si, dans sa prison, elle n'eut plus le bonheur de communier, cette faveur lui ayant été refusée par ses geôliers, du moins, de sa prison au bûcher, le cœur de ses bourreaux s'étant adouci, elle aura l'insigne joie de recevoir une dernière fois celui qui avait réjoui sa jeunesse et devait être sa suprême force dans le suprême combat.

Que ce Dieu de force et d'amour descende donc dans vos âmes, comme il est descendu dans celle de l'héroïne que nous fêtons aujourd'hui ; qu'il y vienne souvent par sa présence réelle et personnelle ; qu'il y réside toujours par sa grâce féconde. Lorsqu'il parlera à votre âme, écoutez sa voix. Tendre et douce, elle séduira vos cœurs par le charme de ses accents ; forte et terrible, elle contraindra votre volonté dans le respect et l'obéissance. Toujours, elle sera pour vous le guide de votre conscience et la direction de votre vie. Et quand vous sentirez en vous se produire l'action sainte de ce Dieu caché, mais toujours vivant, ne résistez pas à cette impulsion bénie ; elle porte avec elle le salut et la vie.

Que Jeanne la Bienheureuse, après avoir été votre modèle dans une vie toute d'union à Dieu par la sainte Eucharistie, soit à jamais votre protectrice dans le ciel, la protectrice de notre chère patrie, la protectrice de votre ville, la protectrice de votre paroisse, la protectrice de vos familles, la protectrice de vos âmes. Ainsi soit-il.

XVI

L'OFFICE PONTIFICAL DU 9 MAI 1909

DISCOURS DE M^{SR} TURINAZ, ÉVÊQUE DE NANCY. — LE TE DEUM

La foule reprit deux fois encore le chemin de la cathédrale, pour assister, le 9 mai, aux offices pontificaux qui devaient clore le triduum. Le matin, la grand'messe fut célébrée par S. Ém. le cardinal Andrieu, archevêque de Bordeaux, et les vêpres furent présidées par M^{SR} Amette, archevêque de Paris. Les chants, est-il besoin de le répéter? furent magnifiques : c'était le même programme qu'aux offices du 7 mai et la même perfection d'exécution. Voici ce qu'écrivait, après les fêtes, à M. le maître de chapelle, M. Widor qui tint le grand orgue aux offices du 9 mai : « J'ai été ravi de vos chœurs avant-hier et hier. La messe était superbe, l'orchestre très convenable, les voix excellentes, l'effet très noble, très impressionnant. Quant à la cérémonie, elle présentait aux spectateurs du grand orgue le plus beau des spectacles. » Il serait superflu et indiscret d'ajouter rien à ce jugement.

M^{SR} Turinaz, évêque de Nancy, prononça le dernier discours. Ceux qui avaient entendu en 1879 le jeune évêque de Tarentaise, dans la même circonstance, assuraient que ni sa voix, ni son geste n'avaient vieilli, ni surtout son âme ardente de patriote. A plusieurs reprises, il fut interrompu par les applaudissements de son auditoire, qui saluait la *Seconde apparition de Jeanne d'Arc*¹ si éloquemment présentée.

1. C'est le titre du discours de M^{SR} l'évêque de Nancy.

Quibus autem apparuerit in visu diligunt eam in visione, et in agnitione magnatum suorum.

Ceux auxquels elle est apparue la saluent avec plus d'amour dans la vision et la manifestation de ses merveilles.

(Eccli., I, 15.)

ÉMINENCES !,
MESSEIGNEURS,
MES FRÈRES,

Il y a trente ans, je disais dans cette chaire et dans le solennel anniversaire que nous célébrions hier :

« Ce n'est pas un discours, c'est un chant, un hymne, un cantique du ciel qu'il faudrait faire entendre à cette heure, dans votre cité et votre basilique en fête.

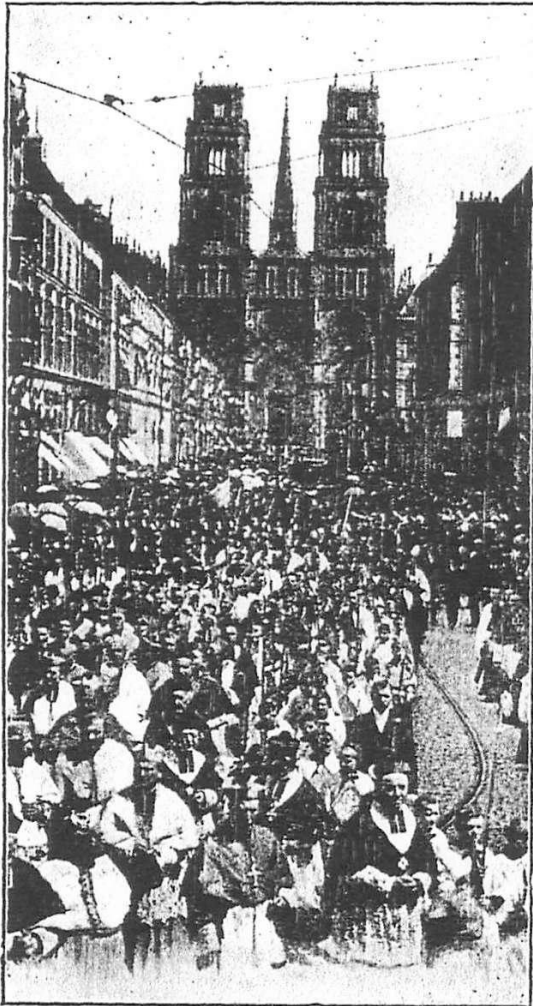
« Quelle parole humaine pourrait retracer cette épopée unique dans les annales des peuples, répondre dignement aux émotions de cette grande assemblée, à l'enthousiasme de votre patriotisme, reproduire les enseignements glorieux du passé et les rayons d'espérance que la bannière victorieuse de la libératrice de la France fait briller à travers les ombres et les angoisses de nos temps troublés ? »

Que faudrait-il dire aujourd'hui, dans ces fêtes plus solennelles encore, pour louer, au nom d'Orléans, de la France et de l'Église, l'angélique guerrière couronnée de l'aurole des Bienheureux ?

Je ne me trompe pas, il y a ici une nouvelle et providentielle apparition de Jeanne d'Arc.

Plus puissante que jamais, elle vient au secours de notre infortuné

pays ; une seconde fois, Dieu a pitié de la France. Il envoie, pour unir ses



Procession de 1909.
Défilé de NN. SS. les évêques.

1. LL. Ém. le cardinal Luçon, archevêque de Reims, et le cardinal Andrieu, archevêque de Bordeaux.

2. Panégyrique de Jeanne d'Arc, prononcé dans la cathédrale d'Orléans, le 8 mai 1879 : *Jeanne d'Arc, la France, l'Église et Dieu.*

fil, pour les entraîner aux luttes vaillantes et à la victoire, l'humble bergère portant au front le diadème de la gloire céleste et de la sainteté.

Vous avez voulu, Monseigneur, que l'évêque de la capitale de la Lorraine, l'évêque du diocèse de Toul, auquel Domremy appartenait il y a quatre siècles, et qui a donné Jeanne à Orléans et à la France, l'évêque placé par la Providence sur nos frontières toujours menacées, se fit entendre dans ces fêtes incomparables de la religion et du patriotisme. Vous savez si j'ai hésité à accepter un pareil honneur. Il est difficile de louer les saints ; il est difficile de louer Jeanne d'Arc après tant de voix éloquents qui ont fait tressaillir le peuple orléanais et la France entière, surtout quand l'orateur a consacré à cet éloge plusieurs discours qui ont été publiés.

Je voudrais cependant, si la « bonne Lorraine » me protège et m'inspire, je voudrais célébrer la seconde apparition de Jeanne, après des siècles d'indifférence et d'oubli, la montrer rayonnante dans l'éclat de sa sainteté et des caractères réservés et merveilleux de cette sainteté. *Quibus apparuerit in visu diligunt eam in visione, et in agnitione magnalium suorum.*

I

L'apparition de Jeanne d'Arc au siège d'Orléans et sur les champs de bataille, la rapidité foudroyante de ses victoires, ses coups d'épée qui resteront immortels, le sacre du roi à Reims avaient soulevé les peuples dans l'enthousiasme.

Sans doute, la jalousie, la perfidie, la trahison s'attachaient à tous les pas de la bergère victorieuse ; elles arrêtaient l'élan de l'armée, faisaient échouer ses desseins et s'apprêtaient à la vendre aux ennemis de la France. Mais l'éclat de ses triomphes fut prodigieux.

La foule partout l'acclamait, elle baisait ses mains et ses pieds. Les princes lui envoyaient des messages, les plus vaillants proclamaient sa bravoure et ses vertus. Des médailles étaient frappées à son effigie, sa statue était placée dans des églises, sa renommée avait franchi les frontières de notre pays, et les nations étrangères réclamaient le récit de ses exploits.

Mais quand elle est malheureuse et trahie, transportée à travers des provinces françaises dans une cage de fer, enchaînée par les pieds et par les mains, quand des juges, qui ne sont que d'infâmes bourreaux, la torturent dans son corps et dans son âme, quand la nuit des cachots a succédé aux splendides journées d'Orléans, de Beaugency et de Patay, quand elle n'entend plus que des menaces de mort, l'ingratitude la méconnaît et l'abandonne.

Quoi ! De tout ce pays délivré de la servitude anglaise, personne ne se lève pour la secourir ! Non, non, personne ! ni le roi auquel elle a rendu sa couronne et son royaume, ni les chevaliers qu'elle conduisait au combat, ni l'armée qu'elle a menée à la victoire, ni ce peuple dont elle a vengé les défaites et assuré l'indépendance, non, personne ne vient arracher aux Anglais leur victime. Autour d'elle et au loin, partout l'égoïsme abject, la lâcheté et la peur ; partout le silence de l'oubli et l'horreur de la mort ! O Jeanne, ô Jeanne, que vous avez dû souffrir ! Et depuis lors, oh ! la lamentable histoire ! Depuis lors, malgré les procès de réhabilitation, malgré quelques témoignages, précieux, sans doute, d'écrivains français et étrangers, malgré quelques éclaircies, les ombres descendent et enveloppent la libératrice.

Le procès de réhabilitation, qui s'acheva en 1456, démontra nul et sans valeur l'inique procès de Rouen. Le décret solennel prononcé au nom du Pape, les affirmations de nombreux témoins, des mémoires théologiques et juridiques mirent en pleine lumière les vertus de l'héroïne et sa divine mission. Mais bientôt le silence de l'oubli enveloppa de nouveau la guerrière et la sainte.

Les causes de cet oubli, il faut les demander aux bas-fonds de la nature humaine, à l'ingratitude qui se détourne des plus prodigieux bienfaits, à l'orgueil des rois et des politiques qui refusent de reconnaître le succès des armes, la défense de la couronne et le salut de leur pays dans la mission céleste d'une pauvre bergère. Les causes de cet oubli, mais c'est l'envie qui s'acharne partout et toujours, implacable, contre les nobles âmes, les héros et les saints ; c'est l'indifférence et l'inertie des catholiques et des honnêtes gens en face de toutes les grandes causes, indifférence et inertie que nous ne connaissons que trop ; c'est l'esprit païen de la Renaissance ; plus tard l'esprit de l'impiété et la corruption que confondent les vertus chrétiennes, la pureté sans tache, la grandeur morale et l'héroïque dévouement.

On a attribué cet oubli à l'ignorance des faits, ignorance que dissipa plus tard la publication des textes des deux procès.

Il n'est pas contestable que cette publication fut une heureuse révélation, qu'elle rappela les épreuves et les vertus de Jeanne, et offrit à sa glorification et au procès de Béatification les documents les plus précieux. Mais on ne peut dire que l'ensemble des faits et la prodigieuse vie de l'héroïne n'étaient pas connus après les démonstrations de l'enthousiasme et de la vénération populaires que j'ai signalées, et surtout après le procès de réhabilitation dont les échos avaient été entendus de la France et de l'Église.

Le xv^e siècle fut ingrat et oublieux. Le xvi^e le fut plus encore. L'esprit

de la Renaissance ne s'élevait pas jusqu'à comprendre ce chef-d'œuvre de la foi, de la piété et de la générosité chrétiennes, qu'était la douce et magnanime enfant. Il traitait de fable sa vie si récente, ses victoires et son martyre. Des écrivains français s'unissaient à des écrivains anglais et allemands pour outrager notre héroïne. A la fin du xvi^e siècle, un auteur qui n'est pas suspect de mysticisme disait : « Grande pitié ! Personne ne secourut la France si à propos et si heureusement que cette Pucelle ; et jamais mémoire de femme ne fut plus déchirée ¹. »

Malgré le succès des armes, mêlé pourtant à bien des revers, malgré ses grands hommes, ses chefs-d'œuvre de l'éloquence, de la poésie et de l'art, le xvii^e siècle méconnut presque complètement la mémoire de Jeanne d'Arc. Bossuet lui a accordé trois pages, et elle fut célébrée par un poème sans valeur. L'esprit de la Renaissance régnait encore et défigurait nos magnifiques cathédrales du moyen âge.

Un des évêques les plus pieux et les plus illustres consacrait des années à écrire et à écrire encore un roman païen, destiné à préparer à sa redoutable mission le fils du roi très chrétien. Et cependant quels admirables enseignements seraient venus à ce fils de France des hauts faits et des vertus de saint Louis et de Jeanne d'Arc ! On affirme que le nom de la libératrice qui a sauvé son pays et la royauté ne se trouve pas une seule fois dans les nombreux écrits de l'archevêque de Cambrai.

La prétendue philosophie, l'impiété et la corruption dominèrent le xviii^e siècle. Le plus brillant, mais le plus infâme de ses écrivains s'efforça, dans un poème immonde, de déshonorer l'angélique guerrière. La gloire de la calomnie et de la boue d'un tel homme aurait manqué peut-être à la grande Française. Mais j'aurais honte de nommer dans cette chaire cet homme dont Joseph de Maistre a dit : « Paris le couronna, Sodome l'eût banni. »

La postérité qui se lèvera dans l'impartiale justice rappellera, sans doute, les défaillances et les égarements du xix^e siècle, mais elle louera ses grands hommes et ses saints, les triomphes de la science, de l'éloquence et de la poésie, et surtout les œuvres magnifiques de la foi, de la piété et de la charité chrétiennes.

Il faut le reconnaître, le xix^e siècle s'éprit d'admiration et d'amour pour la Pucelle de Domremy et d'Orléans. Une fois encore la publication des deux procès fit rayonner l'angélique vision. Des historiens incrédules écrivirent en son honneur de magnifiques pages.

Ici, à Orléans, les fêtes de la délivrance devinrent splendides. M^{SR} Dupanloup, de son verbe puissant, grava sur un marbre immortel la radieuse

1. Étienne PASQUIER, *Recherches sur la France*, livre II.

image de la bergère, de la guerrière, de la martyre et de la sainte.

Des fêtes furent établies dans toute la France et on put espérer que tous les partis et tous les cœurs s'uniraient autour de la libératrice dans une fête nationale. Plusieurs de nos cités lui élevèrent des statues ; une basilique fut construite à Domremy, au pays des apparitions et des voix célestes. Des collines de la Lorraine aux Pyrénées, des Alpes aux grèves de la Bretagne, la France s'émut pour la glorification de la grande et incomparable Française.

Jeanne avait dit à ses juges : « Menez-moi au Pape. » Après quatre siècles, ce vœu était réalisé. L'évêque d'Orléans prenait par la main l'héroïque captive, la conduisait aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, et demandait pour elle le diadème des Bienheureux.

Son successeur sur le siège d'Orléans, devenu le pieux, doux et éminent archevêque de Lyon, poursuivit avec ardeur le même dessein.

Et vous, Monseigneur, dans les inspirations de votre cœur de Français et d'évêque, vous avez achevé cette œuvre religieuse et nationale. Soyez-en remercié et béni ! Pie X a couronné l'humble bergère de l'auréole des saints, et la France l'appellera le Pape de Jeanne d'Arc.

Faut-il redire, une fois de plus, les preuves de cette sainteté ? Les témoignages des contemporains de Jeanne d'Arc, des chevaliers qui l'avaient suivie dans ses combats, affirment ses nobles et héroïques vertus. Le bourreau, fuyant le bûcher, s'écriait : « Je suis damné, j'ai brûlé une sainte. » Et le secrétaire du roi d'Angleterre se retirait en disant : « Nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte. »

Pour placer les saints sur les autels, l'Église exige des miracles. Jeanne a accompli des miracles démontrés par les enquêtes du procès de Béatification. Mais le décret pontifical qui les proclame déclare que le plus grand miracle de Jeanne fut sa vie entière qu'il appelle « un perpétuel prodige ».

Jeanne a eu le don de prophétie. A Poitiers, à Chinon, à Rouen, elle a annoncé des événements qu'elle ne pouvait naturellement prévoir, et qui paraissaient impossibles à ses contemporains. Ils sont rapportés en ces termes par un des religieux chargés de l'interrogatoire, à Poitiers : « Les Anglais seraient battus, la ville d'Orléans serait délivrée de ses ennemis ; le dauphin serait sacré à Reims ; la ville de Paris rentrerait sous l'obéissance du roi ; le duc d'Orléans, alors prisonnier en Angleterre, serait rendu à la liberté et reviendrait d'Angleterre. »

Et le religieux, après avoir rappelé ces prédictions au procès de réhabilitation, ajoutait : « Ces choses, je les ai ouïes annoncer de mes oreilles, et je les ai vues de mes yeux s'accomplir. »

Elle a annoncé aux juges de Rouen qu'avant sept ans une ville plus

importante qu'Orléans serait reconquise, et que les Anglais seraient chassés de France, à l'exception de ceux qui y mourraient. Et six ans plus tard, Paris rentrait sous le pouvoir du roi de France, et bientôt le dernier soldat anglais fuyait le sol de notre pays devant nos étendards victorieux.

Comment pourrais-je vous dire le degré supérieur, l'excellence, l'héroïsme de ses vertus ?

Sa piété a été louée par les témoins de son enfance et par les témoins de ses exploits guerriers. Elle priait constamment. Au soir des batailles, elle allait dans les églises remercier Dieu de la victoire.

Quand la nuit descendait sur le camp, elle réunissait autour de sa bannière les prêtres qui suivaient l'armée, et chantait avec eux les louanges de Dieu. Elle aimait quarante fois plus que son épée, sa bannière sur laquelle elle avait fait graver les noms de Jésus et de Marie. « Souvent elle se confessait et recevait la sainte Eucharistie, a dit Dunois, son compagnon d'armes, elle entendait tous les jours la messe, et, à l'élévation du corps de Notre-Seigneur, elle répandait d'abondantes larmes. »



M^{FR} Turinaz, évêque de Nancy.

Dans sa prison, quand, après de longues et ardentes supplications, elle obtint d'entendre la messe et de communier, des larmes de joie inondèrent son visage.

Son humilité domine de haut tous les succès et tous les triomphes. Après la délivrance d'Orléans et ses victoires, au milieu des acclamations du peuple, elle reste bonne, simple, et rapporte tout à Dieu. « Son fait, dit-elle, n'est qu'un ministère. » A Reims, après les splendeurs du sacre, elle demande en pleurant à retourner dans son pauvre village « où ses frères et ses sœurs seront si heureux de la revoir ».

Cette jeune fille, jetée à dix-sept ans au milieu des camps, parmi les

hordes brutales et corrompues, garde une angélique pureté. Prodige plus étonnant encore, ses compagnons d'armes affirment que la vue de Jeanne d'Arc leur inspirait et leur imposait la vertu. Ils la regardaient comme un être sacré et ils ne croyaient pas que, près d'elle, la pensée du mal fût possible. Dunois, rappelant dans le procès de réhabilitation ces grands souvenirs, ajoutait : « Et c'était là une chose presque divine. »

Le suprême sommet de la sainteté est l'amour de Dieu embrasant les cœurs, pénétrant, dominant, entraînant toutes les vertus jusqu'à l'héroïsme et réalisant la perfection dans l'accomplissement constant et parfait de l'adorable volonté de Dieu. Oui, le suprême sommet de la sainteté est la charité, vertu maîtresse et reine, dernier mot de la terre et dernier mot du ciel, lien ineffable de la Trinité divine, et qu'on pourrait appeler l'essence même de Dieu, car Dieu est charité : *Deus caritas est* ¹.

C'est pour accomplir, dans la charité la plus ardente, la volonté de Dieu, que la pauvre enfant quitte son village, qu'elle brave les menaces de son père et fait pleurer sa mère. « J'aurais mieux aimé être tirée à quatre chevaux, disait-elle, que d'aller à Orléans, si ce n'est par la volonté de Dieu. » Et encore : « J'aurais mieux aimé mourir que de rien faire contre la volonté de Dieu. » A Chinon, à Poitiers, à Orléans, à Rouen, jusque dans les flammes du bûcher, elle affirme sa divine mission. Elle est l'Envoyée de Dieu.

Ah ! c'est que l'amour embrasait son âme. « Je m'attends à tout, disait-elle, à Dieu mon créateur ; je l'aime de tout mon cœur. »

Dans l'horreur du supplice, quand les flammes montent et l'enveloppent, elle pardonne à ses bourreaux, elle pose sur sa poitrine une petite croix de bois, elle demande au religieux qui l'assiste d'élever le crucifix, afin qu'elle puisse le voir jusqu'à son dernier soupir : elle jette en expirant ce dernier cri de son amour : « Jésus ! Jésus ! Jésus ! » Et elle meurt pour la France.

Quelle vie ! Quelle mission ! Quel sacrifice ! Quel admirable ensemble de toutes les vertus ! Trésor incomparable de grâce et d'énergie, de pureté, d'humilité et de valeur guerrière, de tendresse, de piété et de dévouement, cette pauvre fille déconcerte et désespère la parole humaine : « Dans son dernier combat, a écrit un historien incrédule, elle monte au-dessus d'elle-même, éclate en paroles qui feront pleurer éternellement... Nul idéal qu'ait pu se former l'homme n'approche de cette très certaine réalité ². »

La voici sur les autels, et de vos cœurs émus montent vers la martyre

1. I, *Joan.*, IV, 8.

2. MICHELET, *Jeanne d'Arc*, Introduction.

et la Bienheureuse ces paroles où nos Livres saints célèbrent la libératrice d'Israël : « Dieu lui a donné une beauté qui grandit toujours, afin qu'elle apparût aux yeux de tous avec un incomparable éclat¹. » Et encore : « Vous êtes bénie de Dieu dans toutes les maisons de Jacob, parce que le Dieu d'Israël sera glorifié en vous parmi toutes les nations qui entendront votre nom : *Benedicta es tu a Deo tuo, in omni tabernaculo Jacob, quoniam in omni gente quæ audierit nomen tuum magnificabitur super te Deus Israel*². »

Il me reste à vous dire les caractères réservés et merveilleux de cette sainteté. *Quibus apparuerit in visu diligunt eam in visione et in agnitione magnum suorum.*

II

Jeanne d'Arc est, par excellence, la sainte *française*.

Bien qu'elle soit née en pays lorrain, elle appartenait à la France, non seulement parce que Domremy était sous la suzeraineté du roi de France, mais elle est de nationalité française. Les Lorrains, séparés des possessions de la royauté française par le démembrement de l'empire de Charlemagne, abandonnés de ses successeurs, s'efforcèrent souvent de se rattacher à la mère-patrie. Au temps de Godefroy de Bouillon et au temps de Jeanne d'Arc, les Lorrains étaient Français comme l'étaient les Bourguignons et les Bretons, gouvernés par leurs ducs, comme le sont aujourd'hui les Alsaciens-Lorrains, au delà des frontières tracées par l'épée des vainqueurs. Jusqu'au x^e siècle, la Lorraine est appelée *Francia*, et, depuis lors, on a encore appelé les Lorrains *Franci* ou Lorrains français *Lotharingenses Franci*³.

La grande patrie que les chevaliers doivent aimer, disent les vieux chants de guerre, c'est la « vraie France », celle qui s'étend de Saint-Michel-du-Péril, ou du mont Saint-Michel, jusqu'à Cologne, et de Besançon jusqu'au pas de Calais⁴.

Sans doute, la Lorraine a lutté souvent contre la royauté française,

1. *Judith*, X, 4.

2. *Ibid.*, XIII, 31.

3. Charte de Frédéric I^{er} pour Gorze de 959, Cf., *Cartulaire de l'abbaye de Gorze* publié par A. d'HERBOMEZ, p. 198. — Citons encore le diplôme d'Othon I^{er} pour Saint-Pierre de Metz du 3 juin 970, où les Lorrains sont appelés *Lotharingenses Franci*. Cf. *Les Origines de la Haute-Lorraine et sa première Maison ducale*, par Robert PARISOT, professeur d'histoire de l'Est de la France à la Faculté des lettres de l'Université de Nancy, p. 126-127.

4. *Chanson de Roland*, v. 1428-1429. — Léon GAUTIER, *la Chevalerie*. Introduction. Code de la Chevalerie, p. 59.

comme la Bretagne, la Bourgogne, la Normandie, le Dauphiné et toutes les autres provinces qu'à réunies plus tard le pouvoir royal. Et, certes, nous n'admettrons jamais que les défaites ou les victoires, les vicissitudes de la guerre ou de la politique, la séparation ou l'annexion d'une province décident de sa nationalité.

Jeanne a les grandes qualités de l'âme française et du caractère national. Elle est ardente et bonne, douce et vaillante; elle s'émeut aux souffles d'en haut; elle tressaille de loin au bruit des batailles; elle a l'enthousiasme des grandes causes; elle est intrépide dans les combats. Elle pleure sur les morts; et, descendant de cheval, elle soigne et console un soldat anglais mourant. Elle est de la race de nos chevaliers bardés de fer et de nos admirables religieuses. Elle protège les petits, les pauvres et le peuple. Quand on essaie d'écarter d'elle la foule qui l'entoure et la presse, écoutez ces admirables paroles: « Je n'ai jamais eu le cœur de les écarter de moi, car c'est pour eux que je suis venue. »

Dans ses réponses aux docteurs de Poitiers, au dauphin, à ses juges, elle a le ferme bon sens, la droiture, la simplicité, la noblesse et l'énergie, elle a les élans du cœur et les réparties promptes et étincelantes de l'esprit français. Son langage a je ne sais quoi de naturel et de décisif, de prismesautier, de naïf et de vibrant, qui rappelle la langue de Joinville, de Henri IV et de saint François de Sales.

Oui, Jeanne d'Arc est l'image de la France, fidèle à elle-même et à ses providentielles destinées. Elle est le fruit béni de nos traditions et des hautes aspirations nationales; elle est la fleur de nos champs, le lis de nos vallées, elle est la fille au grand cœur, la fille de Dieu et la fille d'un grand peuple.

Jeanne est par excellence la sainte française, parce qu'elle est la sainte du patriotisme français.

Aucune sainte de notre pays, ni Geneviève, ni Clotilde n'ont donné à la France de telles preuves d'amour et de dévouement.

Ce pays, c'est la patrie. Jeanne l'a dit au dauphin. Dèsqu'elle accomplira l'œuvre pour laquelle elle est envoyée, la patrie sera soulagée, délivrée. *Patria statim alleviata.*

L'amour de la patrie est une vertu naturelle. C'est l'amour de la famille agrandie, le trésor des pures affections, des traditions vénérables, des précieux souvenirs.

Cet amour, les bénédictions de Dieu l'ont consacré dans l'Ancien Testament, et il a rayonné dans les luttes d'Israël, dans les chants des prophètes, dans le cantique de Débora, dans le courage de Judith, dans l'héroïsme des Machabées. Le Fils de Dieu a sanctifié cet amour en pleurant sur les malheurs de Jérusalem ingrate et infidèle.

Les nations chrétiennées, baptisées dans l'eau et l'esprit de Dieu, ont été les héritières de cet amour.

La patrie française était la « vraie France, la grande terre, le doux pays » :

Sur les rivages de l'Orient, les chevaliers si terribles dans les combats ouvraient leurs lèvres et leurs poitrines au vent qu'ils croyaient venir de France, et l'un d'eux disait : « Quand le doux vent a soufflé du côté de mon pays, m'est avis que je sens une odeur de paradis. »

La patrie, ce n'est pas seulement le sol qui a porté nos premiers pas, le ciel qui répand sur nous ses clartés et ses ombres, la langue nationale, les vallées gracieuses, les plaines fécondes, les hautes montagnes. Tout cela, sans doute, entre dans la notion de la patrie, mais n'est pas la patrie elle-même. Plus haut que le sol que nous foulons aux pieds, plus près que le ciel qui nous abrite entre des frontières qui ne sont pas immuables, au-dessus des autels, des berceaux et des tombes, il est un foyer des sentiments qui constituent le patriotisme, un foyer de traditions vénérables et de grands souvenirs, une puissance intime, essentielle, vivante : l'âme d'un peuple, l'âme de la patrie.

Ce que Jeanne a surtout aimé dans la France, c'est son âme. « C'est le royaume du Christ, et dont le roi n'est que le lieutenant. » Elle l'appelle « le saint royaume de Jésus-Christ ».

Et cette âme de la France, comme Jeanne l'a aimée !

La grande pitié qui est au royaume de France l'arrache à sa riante vallée, à sa famille, à la douce et heureuse vie de son village. « Quand j'aurais eu cent pères et cent mères, et quand j'aurais été fille de roi, disait-elle, je serais partie. » « Quand il aurait fallu, pour venir ici, user mes jambes jusqu'aux genoux, je serais venue. » Et elle ne pouvait plus durer. Elle parle avec des accents sublimes du sang de France : « Je n'ai jamais vu couler le sang des Français, sans que mes cheveux ne se levassent sur la tête... Je suis venue relever le sang de France. »

Quand la trahison la livre à ses terribles ennemis, elle ne pense qu'à la France. « Mes bons amis, dit-elle, je suis trahie. Je ne pourrai plus servir le noble royaume de France. »

Jeanne a combattu et souffert, elle est morte pour la France.

Ah ! c'est que le sacrifice est la puissance suprême de l'homme, parce qu'il est son acte le plus puissant et le plus beau. Que dis-je ? le sacrifice est l'acte suprême de Dieu qui lui a demandé sur le Calvaire et qui lui demande, tous les jours sur nos autels, la puissance qui rachète et qui sauve le monde.

Oui, sans la douleur et l'immolation, sans la croix et la couronne d'é-

pinés, sans l'effusion du sang, il n'y a pas de rédemption. *Sine sanguinis effusione non fit remissio* ¹.

Il faut le sang des héros, il faut les larmes des épouses et des mères pour faire lever les grandes moissons de la vertu, de l'honneur et de la gloire.

Dans les ténèbres de sa prison, quelles réponses cette pauvre enfant fait aux questions perfides et aux menaces de torture et de mort !

Après avoir annoncé que les Anglais seront chassés de France, elle ajoute : « Sans cette révélation, je serais morte. » Ecoutez encore : « Vous pouvez bien m'enchaîner, mais vous n'enchaînez pas la fortune de la France. » N'oubliez pas que ces réponses étaient des réponses de mort, comme l'a affirmé un des greffiers, en marge du texte du procès, *mortifera responsio*.

Sur le bûcher, quand le feu s'élève et dévore sa chair, elle affirme encore sa divine mission pour la délivrance de son pays.

Un historien que j'ai déjà cité a écrit ces belles paroles : « Jeanne a tant aimé la France que la France touchée se prit à s'aimer elle-même ². »

Cet amour et cette immolation ont sauvé l'âme de la France. Si notre pays était devenu une province anglaise, dominée par le protestantisme ou écrasée, comme l'Irlande, sous une tyrannie sans pitié, il eût manqué à l'Église et à Dieu ; il eût perdu, avec son caractère national, sa mission dans le monde. Je l'ai dit, je veux le redire encore, tout ce que la France a été depuis plus de quatre siècles, tout ce qu'elle sera dans l'avenir, par l'éclat de la parole, la séduction des arts, les conquêtes de l'épée, par les prodiges de l'apostolat, par la fécondité merveilleuse des œuvres chrétiennes, elle l'a été, elle le sera par la vertu de ce grand holocauste. O Jeanne, protégez la Lorraine et sauvez encore la France !

Jeanne d'Arc est la sainte guerrière. Une femme, une jeune fille, guerrière, intrépide et victorieuse. Et cette guerrière est une sainte ! C'est un fait unique dans l'histoire du monde.

Sans doute la guerre est un horrible fléau. Elle porte avec elle la mort, les dévastations et les ruines. Elle développe les instincts de la cruauté et répand des flots de sang. Une guerre injuste ou entreprise sans nécessité n'est pas seulement un grand crime, elle est le principe de crimes innombrables dont la seule pensée fait frémir.

Et pourtant, il est des guerres justes, nécessaires et saintes. Dieu s'est appelé le Dieu des armées. Il veut que les peuples défendent leur sol, leurs droits, leurs croyances, leur indépendance et leur honneur. Il est

1. *Hebr.* IX, 22.

2. MICHELET, *Jeanne d'Arc*. Introduction.

des servitudes et des hontes qu'un peuple ne peut pas subir. Alors, il se lève tout entier et il redit avec les défenseurs d'Israël : « Nous, nous combattons pour nos âmes et pour nos lois. Il vaut mieux mourir dans la guerre que voir les maux de notre nation et de notre religion sainte ¹. »

La guerre juste et nécessaire élève les âmes, trempe les caractères, repousse les jouissances abjectes et la corruption ; elle multiplie les vaillants et les héros.

La mission guerrière de Jeanne a été un des signes de sa sainteté.

Dieu, en effet, a donné à cette enfant les dons qui font les guerriers illustres, les grands capitaines. Elle a le sang-froid et l'ardeur, la bravoure que rien n'étonne et n'émeut, la prévision qui déconcerte l'ennemi, le coup d'œil des chefs et les illuminations du génie de la guerre. Cette bergère qui ne sait ni A ni B, qui n'a tenu dans ses mains que son fuseau et conduit son pauvre troupeau, elle porte l'épée de la France ; elle réunit les armées dispersées, elle entraîne les princes et les chevaliers vaincus, elle organise des convois, discute les plans de campagne. Partout elle paraît la première, sa bannière à la main, à l'assaut et au combat. Infatigable, elle reste jusqu'à six jours et six nuits sans délier une seule pièce de son armure.



Jeanne d'Arc écoutant ses Voix. (Rude.)

Sa méthode est l'offensive, méthode vraiment française, qui tant de fois nous a donné la victoire et pourrait nous la donner encore. Elle a les mots heureux et vibrants qui enthousiasment et enlèvent le soldat et son cri de guerre est : « *En avant, en avant, tout est vôtre !* »

Politique habile, elle conduit par une marche rapide le dauphin à Reims, afin de le présenter au peuple avec les droits du sacre et la majesté royale.

Après la délivrance d'Orléans, les chevaliers disaient : « Pas de chef, si expérimenté fût-il, n'aurait déployé tant de génie. » Et selon le

1. 1, Mach, III. 59.

témoignage du duc d'Alençon, « elle excellait surtout dans le parti qu'elle savait tirer de l'artillerie ».

« En cinq jours, a écrit un illustre général étranger, deux assauts, trois villes prises, une bataille gagnée, voilà qui n'eût pas déparé la gloire de Napoléon lui-même ¹. »

La petite bergère avait inspiré aux Anglais une telle terreur que le roi d'Angleterre fut obligé de porter des peines contre les soldats et les chefs qui refuseraient d'aller en France combattre la Pucelle.

Oui, il faut redire ces paroles du secrétaire du roi d'Angleterre : « Ce n'est pas de la terre, mais du ciel qu'elle est venue soutenir de sa tête et de son bras la France croulante. »

Jeanne d'Arc est la sainte de la frontière et de l'espérance.

Elle est née dans cette Lorraine, si souvent dévastée par la guerre, où la frontière imposée par la défaite est gardée par un peuple fidèle et vaillant.

On a contesté l'origine lorraine de Jeanne d'Arc, on a interprété quelques textes et discuté sur un petit ruisseau dont le cours aurait été détourné de quelques mètres. Mais, au-dessus de ces querelles, entendez la voix des siècles, et la voix de toutes les traditions françaises saluant Jeanne comme la « bonne Lorraine ». Écoutez les témoignages de Jeanne. Elle affirme à la femme qui lui a donné l'hospitalité, à Vaucouleurs, qu'elle est la Pucelle des marches de Lorraine, envoyée de Dieu pour délivrer la France. L'avocat de la famille d'Arc, dans le procès de réhabilitation, commença son plaidoyer en disant que Jeanne était née au pays de Lorraine². Écoutez encore Jeanne elle-même : « Pour ce qui est de ce que j'ai fait depuis que j'ai pris le chemin de France, je jurerais volontiers... Je ne vins en France que sur l'ordre de Dieu... J'aimerais mieux être tirée à quatre chevaux que de venir en France sans la permission de Dieu... Quand j'eus appris que je devais venir en France, je me mêlais peu aux jeux et aux promenades ».

Au-dessus de l'autorité de Jeanne, voici celle de l'Archange qui l'envoie, entendez bien, de la part de Dieu, délivrer et sauver notre pays. « C'est cette voix qui me disait qu'il était nécessaire que je vinsse en France. Deux ou trois fois par semaine, cette voix me disait : Pars en France, il le faut ! Et encore : La voix me disait : Va en France... et je ne pouvais plus durer ! »

Jeanne doit aller en France, elle a pris le chemin de France, elle est venue en France, donc, Domremy n'était pas en France.

1. Le général russe Dragomirof.

2. Le chanoine DUXANO, *Histoire complète de Jeanne d'Arc*, 1^{er} vol., chap. 1^{er}, p. 62.

Je le sais, on a invoqué des formes de langage usitées dans certaines régions qui appartiennent à la France, mais ne lui ont pas toujours appartenu. Elles disent qu'on va en France quand on franchit une frontière qui n'existe plus. Mais ce sont là des locutions vulgaires que personne n'emploie dès qu'il s'agit de questions sérieuses, de faits de quelque importance. Comment admettre que de telles formes de langage aient été employées par Jeanne et par l'Archange parlant de la mission divine de délivrer et de sauver notre pays ¹ ?

Jeanne est enfin la sainte de l'espérance.

Elle inspire l'espérance au dauphin qui doute de Dieu, de la France et de lui-même, aux armées dispersées dans la défaite, à la France qui ne croit plus à elle-même. Elle fait rayonner l'espérance à Chinon, à Orléans et sur les champs de bataille. Quand, dans vos murs encore environnés d'ennemis, elle apparut venant ici, dans cette cathédrale, rendre gloire à Dieu de sa première victoire, vos pères se sentirent comme *dé-sassiégés*, disent les vieilles chroniques. « Dieu m'a envoyée, leur disait-elle, ayez seulement confiance et il vous délivrera. » Blessée et presque seule dans les fossés d'une redoute anglaise, elle s'écrie : « Eh, mon Dieu, vous entrerez bientôt hardiment, n'ayez doute. »

Aujourd'hui Jeanne apparaît sur nos horizons si sombres comme l'arc-en-ciel de l'espérance. Elle porte au front l'auréole de la sainteté. Elle annonce de nouveaux prodiges, elle est la sainte de la frontière et de l'espérance.

Ah! cette frontière tracée par l'épée de nos ennemis et le sang de nos soldats, je la vois, je la touche... et j'en frémis. Qui la supprimera? Dieu le sait; Jeanne le sait aussi. Autrefois, dans l'élan de sa bravoure, elle a brisé la frontière qui enserrait la France. Cette mission, ne peut-

1. Jacques d'Arc, père de Jeanne, était originaire du village d'Arc, près de Saint-Nicolas-du-Port.

Ce village d'Arc s'appelle maintenant Art-sur-Meurthe. C'est tout récemment qu'a été émise, appuyée par la publication d'une série d'actes du xiv^e siècle, l'hypothèse de cette origine de la famille de Jeanne d'Arc. (Voir Léon Dorez, *les Archives du gouvernement à Luxembourg*. Paris, 1902, p. 9-19.)

Art-Meurthe était désigné au moyen âge par mots : *Arcas, Arch, Arc, Archus, super Mortam Archus*. Il avait parmi ses habitants une famille d'Arc, dont le nom est relevé par des actes datés de 1315, 1316, 1332, 1345 et 1346. Dans ses membres, cette famille comptait un homme ayant le prénom de Jean et une femme celui de Hauvy, que nous retrouvons dans la généalogie des d'Arc, postérieurement à 1429. (Voir Léon Dorez, *ibid.*, 12 et 13.)

Notes extraites de l'ouvrage de M. le chanoine Henri DEBOUT, tome I^{er}, p. 14 et 179, édition de Bonne Presse, illustré, in-4^o.

On montre à Art-sur-Meurthe la maison du père de Jeanne d'Arc. Le 18 avril, les habitants d'Art-sur-Meurthe ont fait une fête et ont illuminé cette maison.

elle l'accomplir encore avec une plus haute puissance et dans une splendide gloire ?

Ne craignez pas, ne craignez pas. J'ai déploré, il y a quelques instants, le fléau de la guerre. Et que serait aujourd'hui la guerre avec les instruments perfectionnés de destruction, entraînant des peuples entiers et suspendant toute vie matérielle et sociale !

Mais Dieu a des ressources inconnues, des voies que nous ne soupçonnons pas... J'espère et j'attends...

Là-bas, au pays de Lorraine, le patriotisme a élevé trois statues à la gloire de l'héroïque libératrice. A Domremy, au seuil de la basilique, Jeanne l'inspirée est à genoux, comme soulevée de terre par les célestes visions ; elle écoute les Voix d'en-haut, les Voix qui lui disent : Va, va sauver la France.

A Nancy, Jeanne la guerrière, sur son cheval de bataille, élève d'un geste énergique sa bannière et relie son coursier frémissant.

Plus loin, des ruines de la forteresse de Mousson, on aperçoit à l'horizon la cathédrale de Metz, la captive, dont un des antiques vitraux fait encore étinceler au soleil ce mot : Espérance. Là, Jeanne foule aux pieds le léopard anglais vaincu...

J'ai vu ces trois statues se mettre en chemin, guidées par Jeanne la Bienheureuse. Elles allaient vers les champs de bataille où, sans la trahison, la victoire aurait illuminé nos drapeaux ; elles allaient vers le monument national de Mars-la-Tour.

Regardez ce monument. La France est désolée, mais elle est forte encore. Elle soutient dans ses bras un soldat mortellement blessé, et place sur son front la couronne immortelle. Le mourant laisse échapper son arme et sa main droite est placée sur son cœur dont il a donné tout le sang pour son pays. Cette arme, un enfant la saisit, et, près de lui, un autre enfant s'appuie sur l'ancre de l'espérance.

Et Jeanne l'inspirée disait : France, relève-toi, écoute enfin les Voix d'en-haut, les traditions de ta gloire. France, Dieu t'appelle ; repousse l'erreur et la corruption et reprends les chemins de tes providentielles destinées.

Et Jeanne la guerrière disait : France, réunis tes fils dans le patriotisme, dans la vraie justice et la vraie liberté ; élève les âmes et fortifie les cœurs. Laisse ton épée au fourreau. Mais, si demain l'iniquité et la honte viennent sur toi, lève-toi toute entière et marche d'un bond à l'ennemi et reprends mon cri de guerre : *En avant, en avant, tout est votre !*

Et Jeanne la victorieuse, et Jeanne la Bienheureuse disaient : Dieu

nous envoie vers toi, car il y a grande pitié au pays de France. Il a toujours dans ses mains et dans son cœur la prospérité, la grandeur et la gloire des peuples. Il t'appelle comme autrefois. Si tu le veux, tu seras encore demain et pour des siècles la messagère, l'apôtre et le soldat de Dieu.

Dès que M^{SR} Turinaz fut descendu de chaire, M^{SR} Touchet y monta, pour donner lecture d'un télégramme qu'il venait de recevoir de Rome. Le matin, il avait envoyé au Saint-Père la dépêche suivante :

A Sa Sainteté le Pape Pie X,

Les Éminentissimes cardinaux Luçon et Andrieu, S. Ém. le cardinal Coullié retenu loin de nous, mais présent de cœur, quarante-huit archevêques et évêques, réunis pour célébrer le triduum de la Bienheureuse Jeanne d'Arc, se plaisent à dire au Pape l'enthousiasme admirable de la ville d'Orléans et celui de la France transportée par le baiser que Sa Sainteté daigna donner au drapeau français, expriment au Pasteur Suprême leur inébranlable attachement et sollicitent, ô Père vénéré, votre bénédiction apostolique.

STANISLAS, évêque d'Orléans.

Voici la réponse du Pape :

A Monseigneur Touchet, évêque d'Orléans,

En ce jour solennel, mémorable, où Orléans tressaille enthousiaste et répète les échos des fêtes de Saint-Pierre à Rome, pour la Béatification de l'Héroïne nationale française, Jeanne d'Arc, voyant réunis autour de son digne évêque, M^{SR} Touchet, les cardinaux Luçon, Andrieu et Coullié absent, mais présent de cœur, quarante-huit archevêques et évêques, pour solenniser le triduum en l'honneur de la Pucelle d'Orléans, aujourd'hui la Bienheureuse, le Saint-Père Pie X, touché des sentiments de foi, de fidélité exprimés par très noble dépêche, bénit avec effusion de cœur cardinaux, archevêques, évêques, tous les fidèles, les pèlerins, et prie le ciel que la Bienheureuse Jeanne d'Arc soit toujours l'Ange tutélaire de la France.

Cardinal MERRY DEL VAL.

Les applaudissements redoublèrent à la lecture de ce télégramme. Puis le salut clôtura les fêtes du triduum. Avant la bénédiction du Saint-Sacrement, S. Ém. le cardinal Luçon entonna le *Te Deum*, dont une foule immense répétait les versets dans un unisson d'une puissance inexprimable et qui rappelait le *Credo* du matin : après l'acte

de foi du peuple, c'était l'acte de sa reconnaissance qui montait, ardent et sonore, vers Dieu et vers Jeanne d'Arc.



S. G. M^{gr} Touchet.

À la sortie de la cathédrale, les évêques furent, une dernière fois, l'objet des ovations de la foule. Quand parut sur le parvis S. Ém. le cardinal Luçon, l'enthousiasme redoubla. Il fallut que M^{gr} l'évêque d'Orléans exigeât qu'on réattelât son cheval : les fidèles

l'avaient dételé et voulaient trainer eux-mêmes la voiture jusqu'à l'évêché. Du moins, ils accompagnèrent leur évêque jusqu'à sa maison, en l'acclamant. Arrivé chez lui, M^{gr} Touchet trouva un télégramme que lui avait adressé spontanément S. Ém. le cardinal Ferrata, Rapporteur de la Cause.

Rome, 9 mai.

A Monseigneur Touchet, évêque d'Orléans,

Au dernier jour de vos magnifiques fêtes, suivies de loin avec joie et émotion, je tiens à renouveler mes respectueuses et affectueuses félicitations à Votre Grandeur, aux Éminentissimes cardinaux, aux Révérendissimes évêques, à toute la chère population orléanaise, fier d'avoir concouru au triomphe de notre grande Héroïne dont je garderai toute ma vie le précieux souvenir.

Je prie instamment avec vous la nouvelle Bienheureuse qu'elle daigne protéger l'Église et votre Patrie bien-aimée.

Cardinal FERRATA.

Tel fut le triduum célébré à Orléans les 6, 7 et 9 mai 1909 en l'honneur de la Bienheureuse Jeanne d'Arc. « Sa bonne ville » l'avait dignement fêtée et il lui semble que ces solennités ont resserré, s'il est possible, les liens qui l'unissent à Jeanne et au vénéré Pontife qui l'a béatifié.

Les échos de ces fêtes parvinrent jusqu'à Rome, et à la relation que M^{sr} l'évêque d'Orléans en adressa au Saint-Père, celui-ci daigna répondre par une lettre autographe qui doit en clore le récit.

A notre Vénérable Frère Stanislas, évêque d'Orléans,
PIE X, Pape

Vénérable Frère, salut et bénédiction apostolique.

La lettre, par laquelle vous avez le zèle de Nous faire connaître le caractère des solennités qui ont eu lieu, chez vous, en l'honneur de la Bienheureuse Jeanne d'Arc, met le comble à la grande joie que viennent de Nous causer, ici-même, l'affluence et la piété des Français. Nous nous réjouissons de voir que les fêtes eurent cet éclat et attirèrent cette foule ; mais Nous nous réjouissons encore davantage de voir l'accord des gens de bien pour garder et défendre la religion de leurs pères, accord dont Nous espérons bien que la magnanime Pucelle sera la médiatrice dans toute la France, accord qui fut si remarquable en vos cérémonies. Ce qui Nous le fait voir, c'est le zèle ardent et la piété du peuple, qui, pendant ces jours où les évêques et les ministres sacrés rivalisaient, comme vous l'écrivez, de charité fraternelle, s'est associé si merveilleusement au clergé, et surtout s'est approché, en une telle foule, de la table eucharistique où l'unité catholique se resserre par le plus fort des liens.

C'est pourquoi Nous vous adressons tout à la fois des remerciements pour les agréables nouvelles que vous Nous donnez, et des félicitations pour la grande part qui revient à votre zèle dans les faits que vous Nous avez rapportés. Vous ajoutez que Notre amour pour votre nation est apparu très clairement à tous les bons citoyens en cette circonstance : cela Nous réjouit grandement, et Nous demandons à Dieu d'amener tous ceux des Français qui honorent, comme il le faut, la mémoire de Jeanne d'Arc, à travailler efficacement au salut commun, en obéissant religieusement au Vicaire de Jésus-Christ.

Comme gage des grâces divines et en témoignage de Notre particulière bienveillance, Nous vous accordons très affectueusement à vous, Vénérable Frère, à votre clergé et à votre peuple la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 24 mai 1909, l'an sixième de notre Pontificat.

PIE X, Pape.

XVII

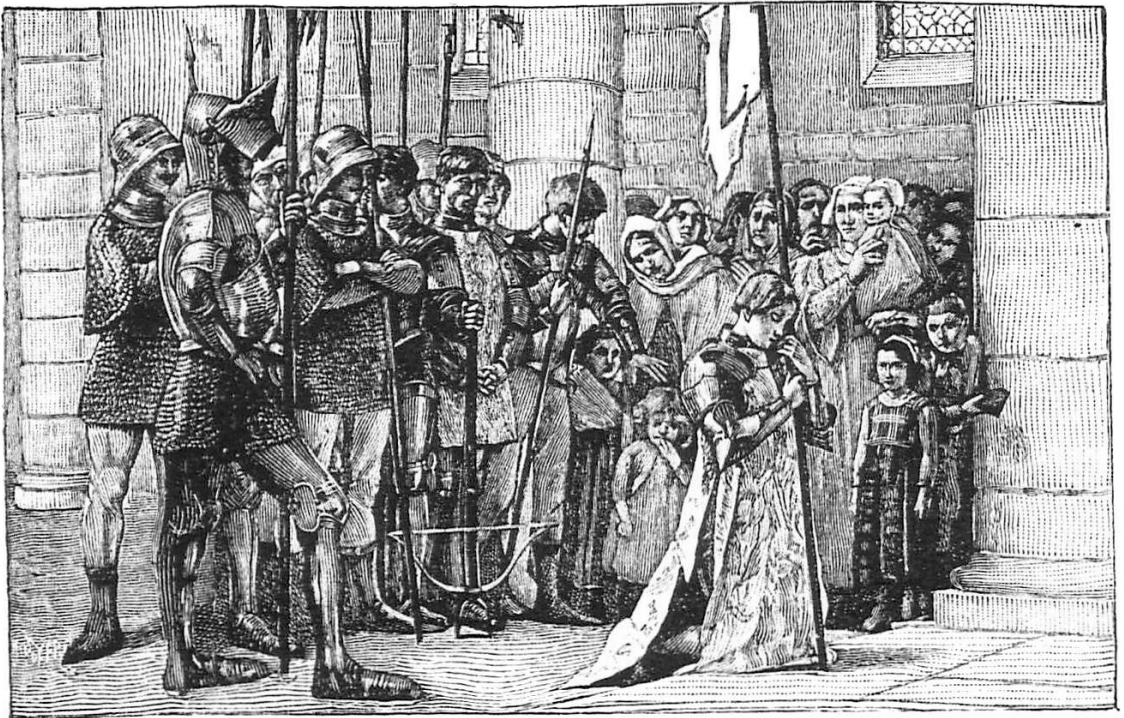
LES FÊTES DE JEANNE D'ARC DANS LE DIOCÈSE D'ORLÉANS. — ÉTABLISSEMENT D'UNE ASSOCIATION DE PRIÈRES SOUS SON PATRONAGE. — APPEL DE M^{SR} L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS A LA JEUNESSE CHRÉTIENNE DE FRANCE. — UNE ALLOCUTION MINISTÉRIELLE A PROPOS DE JEANNE D'ARC. — LE CONGRÈS DE LA JEUNESSE CATHOLIQUE.

Le diocèse d'Orléans avait pris part aux fêtes du triduum: la bannière bénite le 6 mai était l'offrande de toutes ses jeunes filles chrétiennes; son clergé avait assisté, autant qu'il l'avait pu, aux solennités des jours suivants et, dans la foule qui s'y pressa, bon nombre de pèlerins étaient venus des villes et des villages du Berry, de la Sologne, de la Beauce et du Gâtinais. Cependant M^{SR} l'évêque d'Orléans, prévenant le désir de ses diocésains ou ratifiant ce qui s'était déjà fait dans maintes paroisses, ordonna que, dans toutes les églises et chapelles du diocèse, un triduum solennel fût célébré en l'honneur de la Bienheureuse Jeanne d'Arc. La lettre épiscopale, en date du 15 juillet 1909, réglait que, là où un triduum ne pourrait être utilement célébré, on ferait une fête d'un seul jour; il y aurait messe solennelle, vêpres, sermon, salut avec l'invocation *Beata Johanna, ora pro nobis* et le chant du *Te Deum*; ces fêtes pourraient être célébrées toute l'année et, en l'année 1910, jusqu'au 18 avril.

Le récit détaillé de ces fêtes ne saurait trouver place ici. Les *Annales Religieuses* du diocèse d'Orléans les ont signalées pour la plupart, à mesure qu'elles avaient lieu; mais il a été impossible au chroniqueur de noter toutes les manifestations de foi, de reconnaissance et de confiance que, même dans les plus modestes églises ou

dans les paroisses les moins chrétiennes, le souvenir de Jeanne d'Arc a suscitées depuis un an. Dans presque toutes les églises paroissiales, Jeanne aujourd'hui a sa statue; bientôt dans toutes, chaque sixième dimanche après Pâques, on célébrera sa fête approuvée par la Sacrée Congrégation des Rites et les prêtres réciteront son office au bréviaire: le culte de Jeanne n'attendait plus que cette dernière faveur de sa Sainteté Pie X pour devenir obligatoire dans l'Église d'Orléans¹.

Est-il besoin d'ajouter qu'il y sera populaire, après l'enthousiasme



Jeanne d'Arc en prière. par P.-H. Flandrin.

que les fêtes de Rome et d'Orléans ont fait éclater et après les hommages que Jeanne d'Arc a reçus partout sur cette terre orléanaise: de Jargeau à Beaugency, dans cette vallée de la Loire que son épée a rendue française, et de Patay à Courtenay, dans cette Beauce qu'elle a illustrée par une victoire et dans ce Gâtinais qu'elle a traversé pour courir au sacre de Reims ou quand elle en revenait, d'Orléans à Sully, à Saint-Benoit, à Châteauneuf, à Gien où elle a séjourné, dans tant d'autres bourgs ou villages qu'elle a traversés,

1. L'office et la messe propres ne sont pas réservés au diocèse d'Orléans; S. S. le pape Pie X a daigné les accorder à toute la France. Ils sont du rite double de seconde classe pour les diocèses d'Orléans, de Saint-Dié, de Nancy, de Verdun, de Reims et de Rouen; du rite double-majeur pour les autres diocèses.

quelques-uns plusieurs fois, au cours de ses chevauchées merveilleuses ¹. Il a semblé au peuple des villes et des villages de l'Orléanais que, revenue de Rome la couronne au front, Jeanne le visitait une seconde fois de la part « du Roy du Ciel » et qu'elle lui apportait encore la délivrance. D'autres ennemis que l'Anglais l'attaquent ou l'oppriment aujourd'hui : contre eux il doit défendre sa foi religieuse, celle de ses enfants, et les destinées même de cette patrie française qui ne serait plus la France, le jour où l'irrégion y serait définitivement maîtresse.

Pour conjurer ce péril, Jeanne sera notre médiatrice auprès de Dieu. C'est pourquoi tant de supplications ont monté vers elle cette année, et ne cesseront désormais de réclamer son secours. Mais, parce que la prière faite en commun est particulièrement assurée d'être exaucée, M^r l'évêque d'Orléans a établi dans son diocèse une *Association de prières sous le patronage de la Bienheureuse Jeanne d'Arc* : le siège en est à la cathédrale.

Voici la lettre qu'il a écrite à M. l'Archiprêtre à ce sujet.

Orléans, 17 septembre 1909.

CHER MONSIEUR L'ARCHIPRÊTRE.

Vous avez bien voulu rédiger, à ma demande, les statuts d'une « Association de prières sous le patronage de Jeanne d'Arc, pour l'éducation chrétienne et la persévérance de l'enfance et de la jeunesse ».

1. — Pourquoi créer cette Association ? Hélas ! le motif apparaît trop sensiblement et le besoin se fait sentir trop impérieux.

La campagne de « déchristianisation » de l'enfance et de la jeunesse se poursuit avec une âpreté que ne calme aucune considération, ni celle des intérêts évidents de la chose publique, ni celle des impatiences des familles manifestées par des signes non équivoques, ni celle de la bonne formation de nos enfants dont la précocité malsaine et trop fréquente effraie les meilleurs esprits, fussent-ils libres, comme ils s'expriment, de toute préoccupation religieuse.

Au mal débordant une digue devient trop clairement nécessaire.

Cette digue serait une vaste Association de prières et au besoin d'activités vigilantes et défensives, au service de la plus sacrée des causes.

1. Qu'on ne cherche pas, ici, même l'indication sommaire de l'itinéraire et du séjour de Jeanne d'Arc dans l'Orléanais. La question a été traitée avec toute l'exactitude possible en un sujet difficile par M. le chanoine Cochard. *Annales religieuses du diocèse d'Orléans*, 1909, 17 avril.

II. — Pourquoi mettre cette Association sous le patronage de la Bienheureuse Jeanne d'Arc?

Voici, en toute simplicité et clarté.

Au xv^e siècle, Dieu, par Jeanne d'Arc guerrière et martyre, a délivré la France des destructeurs de sa nationalité.

Au xx^e, Dieu ne voudrait-il pas, par Jeanne d'Arc triomphante et béatifiée, délivrer la France des destructeurs de sa foi?

Ce n'est pas une œuvre de colère et de haine qu'elle opérerait ainsi, ce serait une œuvre de pacification, de rédemption et de conversion.

Le fait que, cinq siècles durant, Jeanne demeure oubliée, et cet autre fait que subitement elle monte à ce sommet de popularité ne peuvent manquer d'impressionner tout homme réfléchi.

Ne serions-nous pas en présence de l'un de ces mystères de salut que Dieu a préparés pour notre chère Patrie, qui, — l'histoire en témoigne, — ne lui manquèrent jamais aux heures critiques?

Assurément, il est difficile de lire au livre des desseins de Dieu; encore reste-t-il qu'il nous permet d'essayer avec discrétion et révérence d'en déchiffrer l'énigme, et nous ne croyons pas trop nous avancer en écrivant que le ciel n'a pas retardé si longtemps, pour rien, un culte si naturel et si justifié.

Aussi bien, en parlant de la sorte, ne sommes-nous que l'écho de la voix qui a pour mission d'assurer, de rectifier, de confirmer la nôtre.

Dans le Bref de Béatification, le Suprême Pontife n'a-t-il pas écrit ces graves paroles :

« Ce n'est que dans les temps présents qu'il a été donné à la Sacrée Congrégation des Rites de commencer à s'occuper de la Cause de la Béatification de Jeanne d'Arc. Et ce fut vraiment à propos...

« Nous avons l'espérance, presque certaine, que la Vénérable servante de Dieu, qui va être désormais comptée au nombre des Bienheureuses, obtiendra à sa patrie, dont elle a si bien mérité, la vigueur de sa foi antique, et à l'Eglise catholique dont elle fut toujours l'enfant soumise, la consolation de lui voir revenir tant de ses fils égarés. »

III. — Comment coopérer à ce dessein de Dieu?

Par les moyens mêmes que la Bienheureuse Jeanne d'Arc mit en œuvre pour l'accomplissement de sa première mission : l'union de tous les bons Français travaillant de concert sous les plis de sa bannière, en vue de défendre et de rétablir nos croyances traditionnelles spécialement dans l'âme des enfants et des jeunes gens; l'application parmi nous des principes de charité, de dévouement, d'austérité, de piété qui sont la base et l'essence du christianisme; la discipline et le courage qui seront néces-

saies pour opérer une rénovation dont on peut prédire qu'elle ne se réalisera pas sans un effort long et patient.

IV. — Pourquoi choisir la cathédrale d'Orléans comme siège de cette pieuse Association ?

Parce que c'est à Orléans que Dieu avait envoyé Jeanne d'Arc ; le signe de sa mission surnaturelle était là ; Domremy et sa douce aurore de vertus préparent Orléans et ses victoires ; Reims et les fanfares du sacre, Rouen et les douleurs du bûcher suivent Orléans comme la conséquence suit un principe ;

Parce que Jeanne, à Orléans, c'est Dieu entrant par effraction dans notre histoire et y renouant avec nous un pacte sacré ;

Parce que Jeanne ne fut jamais oubliée à Orléans.

Tandis que partout en France on oubliait à peu près Jeanne, Orléans s'en souvenait, la révérait, la soulevait pour ainsi dire au-dessus de l'océan d'oubli où, sans la ville fidèle, la mémoire sacrée aurait sombré ;

Parce que, après les fêtes de Rome, deux cardinaux, dix archevêques, trente-trois évêques, des centaines de prêtres et des milliers de fidèles y sont venus chanter le *Te Deum* de notre reconnaissance à Dieu qui, en donnant Jeanne d'Arc à la France et en la glorifiant, a fait pour elle ce qu'il ne fit pas pour les autres nations ;

Parce que, depuis le dernier mois de mai, Orléans a vu les pèlerins affluer dans sa cathédrale, isolés ou par groupes : groupes diocésains, groupes de la Jeunesse catholique, groupes de patronages. On y a prié Jeanne d'Arc comme on prie, à Lourdes, la Vierge immaculée ;

Parce que enfin, à Orléans, arrivent de partout pour Jeanne d'Arc des recommandations aux prières et des ex-voto pour les grâces obtenues.

Entre Orléans et la Bienheureuse le lien ne fut jamais rompu et ne se rompra jamais.

Cher monsieur l'Archiprêtre, je souhaite à l'œuvre nouvelle que vous entreprenez le succès qui couronna tant d'autres œuvres dont s'honore votre longue et belle carrière sacerdotale.

Je suis certain que toutes les familles chrétiennes de notre diocèse ; je suis certain même qu'avec l'approbation et les encouragements de nos bien vénérés collègues, enfin, comme conséquence de maintes sollicitations, un grand nombre de familles qui ne sont pas de notre diocèse tiendront à s'inscrire dans l'Association de la Bienheureuse Jeanne d'Arc.

C'est pour le salut des enfants et des jeunes gens du pays, parlant c'est pour le bien de la France ; c'est pour la prospérité de l'Église ; c'est pour l'honneur de la Bienheureuse Jeanne d'Arc que vous travaillez.

En voilà plus qu'il n'en faut pour que Dieu bénisse votre entreprise.

Agrérez, cher monsieur l'Archiprêtre, l'assurance de mes très sincères et très cordiaux respects.

† STANISLAS, Evêque d'Orléans.

En conséquence :

ARTICLE PREMIER. — La présente lettre à M. l'Archiprêtre de la cathédrale d'Orléans et les statuts de la pieuse Association seront lus au prône du dimanche qui en suivra la réception.

ART. 2. — MM. les curés, directeurs-nés des associations locales, voudront bien travailler activement à la diffusion de l'Association, soit auprès des familles, soit auprès des divers groupes paroissiaux.

ART. 3. — Ils pourront naturellement se décharger sur leur vicaire du soin que nous leur recommandons ici.

ART. 4. — Les listes d'associés seront envoyées tous les mois à M. le curé de la cathédrale ou à M. l'abbé de Beauregard, son vicaire.

ART. 5. — On voudra bien remarquer que, d'après les statuts, soit les parents, soit les enfants, soit les jeunes gens sont inscrits individuellement, mais que les groupes : écoles, pensionnats de jeunes gens et de jeunes filles, orphelinats, ouvriers, patronages, catéchismes préparatoires à la première communion et catéchismes de persévérance, associations de catéchistes volontaires, de mères chrétiennes, comités d'écoles libres, groupements de pères de familles chrétiens, œuvres des conscrits, œuvres militaires et toute institution ou œuvre s'intéressant à la jeunesse s'inscrivent collectivement.

ART. 6. — Un registre des inscriptions sera ouvert à la sacristie de la cathédrale d'Orléans.

Statuts

ARTICLE PREMIER. — Une Association de prières, sous le patronage de la Bienheureuse Jeanne d'Arc, pour l'éducation chrétienne et la persévérance de l'enfance et de la jeunesse, est fondée dans la cathédrale d'Orléans.

ART. 2. — M. l'Archiprêtre de la cathédrale est directeur-né de cette Association.

Le sous-directeur sera l'un de ses vicaires, désigné par lui.

ART. 3. — Les parents chrétiens sont donc invités à s'y faire inscrire eux-mêmes, à y faire inscrire leurs enfants, individuellement et nominativement, dès leur baptême.

ART. 4. — Les directeurs et directrices de catéchismes, d'écoles, de pensionnats, d'ouvriers, de patronages, et généralement de toutes œuvres ou groupes intéressés à l'éducation et à la persévérance de l'enfance et de la jeunesse sont invités à faire inscrire leur œuvre ou leur

groupe, sous son nom et avec la désignation du lieu de son siège, collectivement, c'est-à-dire sans la liste de ses membres.

ART. 5. — Les parents chrétiens membres de l'Association réciteront et feront réciter à leurs enfants, à la suite de leur prière du matin ou du soir, surtout s'ils ont l'excellente habitude de faire celle-ci en commun, l'invocation :

Bienheureuse Jeanne d'Arc, priez pour nous et pour toutes nos familles qui ont recours à vous.

ART. 6. — La même invocation sera récitée, par les soins des directeurs ou des directrices, dans les internats pour jeunes gens ou jeunes filles, à la prière du soir; dans les écoles, les ouvroirs, les patronages et autres œuvres d'éducation chrétienne ou de persévérance, au moment le plus favorable de leurs réunions.

ART. 7. — Une messe sera dite le premier vendredi de chaque mois dans la chapelle de la cathédrale où sera exposée la statue de la Bienheureuse Jeanne d'Arc, pour tous les membres vivants et défunts de l'Association, et plus particulièrement aux intentions qui auront été préalablement recommandées.

ART. 8. — Une communion mensuelle est conseillée aux pères et aux mères de familles; ils auront à cœur d'engager leurs enfants à les accompagner à la sainte table.

ART. 9. — Une cotisation de cinquante centimes, une seule fois versée, sera reçue, au moment de l'inscription, pour l'entretien de la chapelle et les frais généraux de l'Association.

ART. 10. — Les familles et les groupes, qui se feront inscrire collectivement, ne seront pas redevables d'autant de cotisations qu'ils comptent de membres, mais d'une seule cotisation pour chaque famille et chaque groupe.

ART. 11. — Outre leur très minime cotisation, les membres de l'Association qui se sentiraient portés à cette générosité pourront, par des offrandes volontaires, collaborer au développement de l'œuvre.

II. DESPIERRE, Vicaire général,
Chanoine-Archiprêtre de la cathédrale.

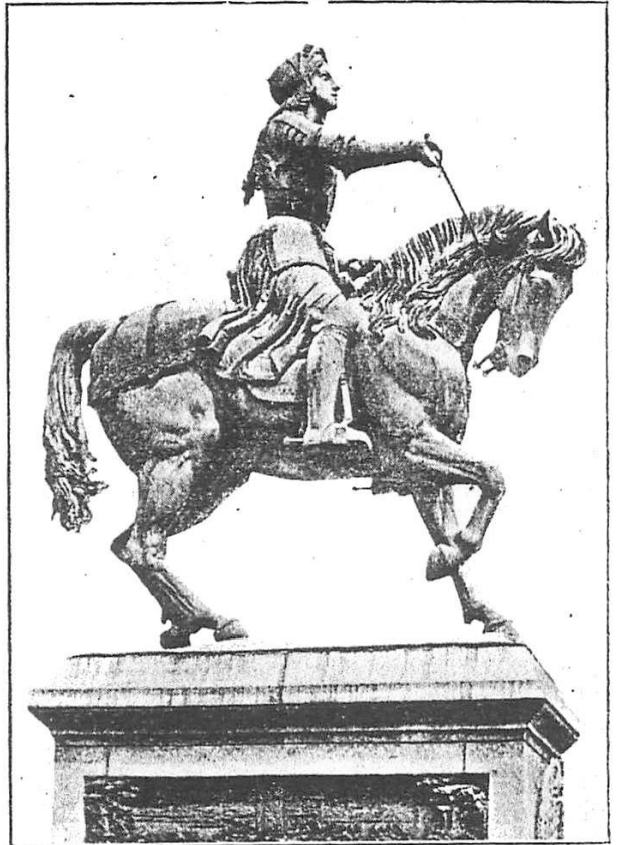
L'œuvre, née d'hier, grandit chaque jour, lentement il est vrai, car dit M. l'Archiprêtre, elle se présente « comme il convient à son caractère, sans réclame bruyante, aux âmes sérieuses, capables de comprendre l'importance de son but et la puissance surnaturelle de son moyen. » Le 1^{er} juin 1910 la ville et le diocèse d'Orléans avaient déjà donné les résultats suivants :

596 inscriptions individuelles ;

387 familles ;

151 groupes d'œuvres diverses : paroisses, communautés, confréries, pensionnats, écoles, catéchismes, patronages, ouvroirs, etc., inscrits sous forme collective.

Des adhésions étaient venues, à la même date, de quarante et un départements : Ain, Aisne, Ardèche, Aveyron, Basses-Pyrénées, Bouches-du-Rhône, Cantal, Calvados, Charente, Cher, Corrèze, Côtes-du-Nord, Deux-Sèvres, Eure-et-Loir, Gironde, Haute-Saône, Haute-Vienne, Indre-et-Loire, Jura, Loire, Loir-et-Cher, Loire-Inférieure, Lot, Lot-et-Garonne, Marne, Meuse, Mayenne, Meurthe-et-Moselle, Nord, Oise, Pas-de-Calais, Puy-de-Dôme, Seine, Seine-Inférieure, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Somme, Tarn, Var, Vendée, Vienne. De l'étranger, il était venu quelques adhésions, notamment d'Al-



Statue de Jeanne d'Arc, par Foyatier.

ger, de Belgique et de Rome. Dieu veuille qu'elles se multiplient, pour qu'il soit permis aux fondateurs de la pieuse Association de solliciter bientôt « l'approbation et la bénédiction du Souverain Pontife qui a glorifié notre Libératrice ! »

M^{SR} l'évêque d'Orléans a bien voulu se servir de la publicité de *l'Enseignement chrétien*¹, pour recommander cette œuvre à toutes les maisons secondaires ecclésiastiques d'éducation chrétienne, qui, soit en France soit à l'étranger, compte près de cinq cent cinquante établissements alliés.

En portant à leur connaissance l'organisation de l'Association il leur disait :

1. *Enseignement Chrétien*, 1^{er} décembre 1909.

Un grand nombre de nos maisons d'éducation chrétienne et libre ont voulu déjà fêter la Bienheureuse Jeanne d'Arc : solennités religieuses, érection de statues, pèlerinages, fêtes littéraires, ces manifestations diverses ont fait constater que, dans les milieux scolaires, la prière et l'enthousiasme vont naturellement à la sainte Libératrice. Et dans le mouvement admirable qui, sur un signe du Pape, emporte aujourd'hui toute la France catholique vers la Bienheureuse Jeanne d'Arc, il n'y a peut-être rien de plus spontané et de plus généreux, rien à coup sûr de plus consolant que l'élan de notre jeunesse chrétienne.

Le mouvement de la France catholique vers Jeanne d'Arc ne s'arrêtera pas, ainsi que plusieurs le prédisent ou l'espèrent. Non, cette dévotion ne sera pas un feu de Saint-Jean, très brillant, puis éteint en un seul soir d'été ; ce sera un grand foyer soigneusement entretenu pour que la famille française s'y rassemble, s'y réjouisse et s'y réchauffe. La concession que le Saint-Père a daigné nous faire d'un office annuel pour le dimanche dans l'octave de l'Ascension servira puissamment, n'en doutons point, à universaliser en France le culte de Jeanne ; et l'on verra ce jour-là tous nos catholiques à genoux devant ses autels et ses statues : n'est-ce pas le spectacle qu'ils donnent partout depuis la triomphante journée du 18 avril dernier ?

Il en sera de même dans toutes nos maisons chrétiennes.

Il appartient aux chers et dévoués maîtres de notre corps enseignant de faire qu'il en soit ainsi. S'ils entretiennent largement et pieusement parmi les enfants qui leur sont confiés la vénération de Jeanne, ils la diffuseront par contre-coup dans les familles de leurs élèves et, par là même, dans les villes où s'exerce leur ministère. Mais surtout ils travailleront très efficacement à leur œuvre éducatrice. L'âme des enfants s'élèvera en s'éprenant de loyauté, d'honneur, de force virile par la considération et bientôt, qu'on en soit assuré, par l'amour du plus fier, du plus éloquent, du plus pur, du plus fidèle de « nos chevaliers ». Il n'est pas de plus bel idéal de fidélité chrétienne et de dévouement patriotique à proposer à la jeunesse de nos écoles...

Il peut paraître paradoxal de mettre la jeunesse qui étudie sous le patronage de Jeanne d'Arc, la sublime illétrée. Mais la jeunesse qui étudie a d'autres enseignements à recevoir que ceux des lettres, des mathématiques, de l'histoire. Et puis, toute illétrée qu'elle était, Jeanne savait tant de choses ! Elle avait tant de ce « bon sens », que Bossuet appelait « le maître de la vie humaine » ! Elle avait une telle ouverture d'esprit sur les mystères de Dieu ! Elle, qui ne savait ni A ni B, savait si bien lire « au livre de Messire » !

Tous peuvent avec fruit fréquenter son école.

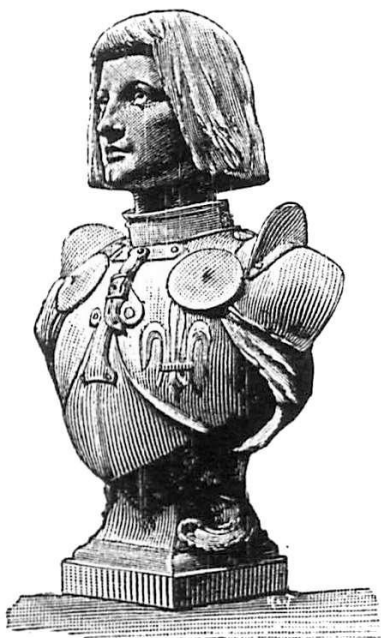
La jeunesse chrétienne de France entendra cet appel que ses maîtres lui commentent chaque jour.

Il est assurément plus sérieux que certaine allocution ministérielle prononcée, le 24 octobre dernier, à Orléans même, à l'inauguration du *Lycée Jeanne-d'Arc*, que la municipalité avait fait aménager, à grands frais, pour ses administrés, dans l'ancien grand séminaire confisqué par la loi de Séparation. M. le ministre de l'Instruction publique, inaugurant ce lycée pour jeunes filles, ne craignit pas de dire, entre autres choses plus ou moins contestables sur l'éducation moderne des femmes, que Jeanne « symbolise l'enseignement »; que « d'aucuns offrent aujourd'hui des hommages peu désintéressés et tardifs à la vierge lorraine », et qu'il faut glorifier en elle « non seulement la libératrice du territoire » mais « également la libératrice de la pensée », parce qu'elle mourut sur le bûcher « à cause de sa pensée libre ». Est-ce la peine de souligner encore ces allégations étranges¹? De quel enseignement M. le ministre a-t-il bien pu vouloir dire que Jeanne d'Arc est le symbole, elle qui ne savait que son catéchisme, ce catéchisme que M. le ministre interdit d'enseigner dans les lycées féminins? On ne s'étonne pas que M. Doumergue, qui est protestant, ait chargé contre les catholiques et spécialement contre leur clergé. Mais à qui fera-t-il croire que le clergé catholique ait tardé à honorer celle qu'un Pape, Calixte III, fit réhabiliter en 1456, un siècle avant que les coreligionnaires de M. Doumergue aient mutilé chez nous son monument? S'il entend que les hommages que l'Église lui rend aujourd'hui ont pour but de faire oublier la condamnation et le supplice de Rouen, faut-il donc être ministre de l'Instruction publique pour ignorer que ce n'est pas l'Église catholique qui a fait brûler Jeanne d'Arc? Ceux-là seuls le disent encore qui apprennent son histoire dans les ouvrages de M. Thalamas ou dans ceux de M. Anatole-François Thibault, l'académicien plus connu sous le pseudonyme d'Anatole France. Quant à « la pensée libre » dont Jeanne d'Arc aurait été la martyre, c'est à d'autres qu'il faut conter ces sornettes. « Qu'on nous laisse tranquilles, dit M^{sr} Touchet, avec ces billevesées, du moins à Orléans. » M. le maire, qui les écoutait, a dû les trou-

1. M^{sr} l'évêque d'Orléans l'a fait avec autorité dans une *Lettre pastorale* du 26 octobre 1909.

ver un peu fortes; par politesse, sans doute, il n'a pas protesté. Au reste, il était si heureux, comme il s'est écrié, de voir « enfin venu ce jour de l'inauguration de notre beau lycée de jeunes filles! » Il eût été de bon goût, du moins, de ne le point mettre sous le vocable de Jeanne d'Arc. Daigne la Bienheureuse, dans ce local où elle seule ne doit pas se croire une étrangère, défendre contre les entreprises de « la pensée libre » la foi des enfants dont elle a été proclamée à Orléans la patronne laïque!

Pour ne point rester sur ce souvenir pénible, rappelons, en finissant, qu'au lendemain des fêtes d'Orléans l'*Association catholique de la Jeunesse française* y vint tenir son sixième Congrès national, sous la présidence de M^{sr} Touchet et de M^{sr} Méliçon, évêque de Blois. Quatre mille jeunes gens s'étaient donné un rendez-vous de trois jours (21-23 mai) dans la ville de Jeanne d'Arc, pour apprendre, à l'école de la Bienheureuse, comment ils doivent prier et lutter pour le service de Jésus-Christ et de la France : ce congrès fut le brillant épilogue des fêtes orléanaises. Il commença aussi cette série de rapprochements féconds en fruits d'action généreuse qui, désormais, vont se faire entre l'âme de Jeanne d'Arc et celle de la jeunesse française, pour la gloire de Dieu et la régénération chrétienne de la patrie : c'est l'espérance des catholiques français et c'est le vœu de S. S. Pie X qui a daigné « remercier, encourager et bénir de tout cœur » les congressistes d'Orléans.



TROISIÈME PARTIE

LA FRANCE

Orléans « commença l'action de grâces ; toute la France suivit ».

Ce que Bossuet disait à propos de la victoire de Rocroy, on peut le dire, semble-t-il, du triomphe que, depuis le 18 avril 1909, la France fait à Jeanne d'Arc. Qu'Orléans, au cours des siècles, ait gardé fidèlement le souvenir de sa Libératrice, il est superflu de le répéter ; mais il faut noter que, chaque année, les fêtes orléanaises étaient l'objet d'une pieuse curiosité et l'occasion de pèlerinages patriotiques à ce point du territoire où Jeanne autrefois sauva notre existence nationale. On y venait de toutes parts, pour assister à un spectacle unique et célébrer avec Orléans, la ville fidèle, l'inoubliable anniversaire.

Depuis quinze ans, il s'est créé un mouvement nouveau en l'honneur de Jeanne d'Arc : l'Introduction de sa Cause a été le point de départ de belles manifestations religieuses, où la Pucelle d'Orléans était de plus en plus acclamée comme la future patronne de la France. On remerciait Dieu du premier pas que l'Église avait fait faire à Jeanne vers la Béatification, et tous les bons Français exprimaient le vœu que la *Vénéérable* y parvînt et l'espoir qu'elle y parviendrait bientôt. Telles furent le sens et le but des fêtes célébrées en 1894 dans un grand nombre de villes de France : Aix, Albi, Amiens, Arras, Autun, Avranches, Bayeux, Beauvais, Besançon, Béthune, Béziers, Blois, Bordeaux, Bourges, Brest, Caen, Cambrai, Châlons, Chambéry, Chartres, Dunkerque, Fréjus, Grenoble, Langres, Lille, Le Mans, Lens, Lourdes, Luçon, Lyon, Marseille, Montauban, Montpellier, Moulins, Nancy, Nantes, Nevers,

Paris, Privas, Reims, Rennes, Roanne, Rodez, Rouen, Saint-Brieuc, Saint-Dié, Sens, Soissons, Toulon, Toulouse, Tours, Troyes, Verdun, Versailles, Viviers, etc...

Il en fut de même en 1904 : les *Te Deum* qui avaient éclaté dix ans auparavant pour saluer la *Vénérable*, retentirent de nouveau dès que, par ordre de S. S. Pie X, il fut proclamé qu'elle avait pratiqué au degré héroïque les vertus théologiques et cardinales.



Jeanne d'Arc au Sacre.
(P. d'Épinay.)

L'action de grâces était même plus ardente qu'en 1894, car la Cause de Jeanne d'Arc venait de franchir un stade décisif. Les prières montaient plus instantes vers Dieu, pour obtenir de sa miséricorde la venue prochaine de la grande journée que la France catholique attendait; mais déjà Dieu avait accordé à ces prières les miracles que réclamaient les juges de Jeanne pour la béatifier. Pendant ces quinze années qui s'écoulèrent de l'Introduction de la cause aux solennités de la Béatification, la France fut dans l'attente d'un événement de premier ordre pour la gloire de sa Libératrice et pour elle-même.

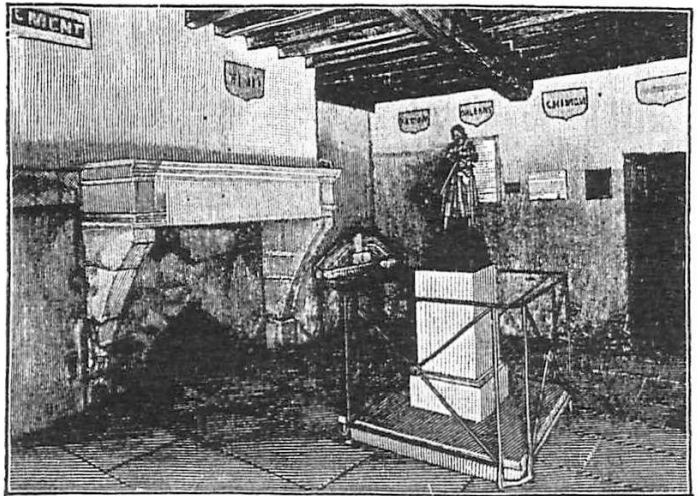
Aussi quand il arriva, la joie fut complète; et après s'être manifestée à Rome et à Orléans, elle fit tressaillir et fait tressaillir encore la France tout entière.

Qui entreprendrait d'en décrire toutes les manifestations, entreprendrait une tâche impossible : nous ne l'essaierons pas. Qu'il nous suffise de suivre rapidement les traces de Jeanne d'Arc à travers les provinces où elle passait, il y a cinq siècles, pour aller à la victoire et au martyre, et d'y marquer les principales étapes de la chevauchée triomphale qu'elle y refait aujourd'hui; nous essaierons ensuite d'esquisser le tableau des hommages qu'elle a reçus dans le reste de la France.

I

AU BERCEAU ET AU PAYS DE JEANNE D'ARC. — HOMMAGES DE LA LORRAINE

Le pays natal de Jeanne d'Arc est toujours visité pieusement par des Français : il ne le fut jamais plus pieusement ni plus fréquemment que cette année. Pendant toute la belle saison, des groupes de voyageurs, pèlerins ou simples touristes, mais moins touristes que pèlerins, affluèrent dans cet humble village, si gracieux et si calme au bord de la prairie que traverse lentement la Meuse. Deux joyaux y sont d'un prix inestimable : la maison où naquit Jeanne d'Arc et l'église où elle fut baptisée ; et là-bas, au sommet de la colline du Bois-



Chambre natale de Jeanne d'Arc.

Chenu, se dresse la grande basilique élevée en son honneur.

Voici la petite église où elle a tant prié ; le petit jardin où les oiseaux venaient manger dans sa main ; l'humble maison, la chambre plus modeste encore où elle a vécu pendant dix-sept ans ; voici les prés, les champs et les bois qu'elle a parcourus et qui ont gardé la trace de tous ses pas, parce qu'ils ont vu, comme autrefois les collines de Bethléem, descendre sur eux la lumière et les Anges de Dieu. C'est là, au sein de cette riante nature où l'âme se recueille d'elle-même, qu'il envoya jadis à une enfant de treize ans, pour la préparer à sa mission, des saintes et un archange : Michel, le protecteur de la France, chargé d'apprendre à cette petite paysanne comment notre patrie est aimée au ciel et comment elle doit l'aimer elle-même ; Catherine et Marguerite, deux vierges, deux martyres, chargées d'élever leur sœur dans l'innocence et dans la force et de la conduire, à travers tous les obstacles, pure, intrépide

et victorieuse comme elles, jusqu'au bûcher de Rouen. Un pèlerinage au berceau de Jeanne d'Arc est toujours une visite bien française : en 1909, il fut avant tout une visite chrétienne.

C'est la Ligue des femmes françaises qui fit à Domremy la première visite de l'action de grâces. En quittant le congrès qu'elles avaient tenu à Lyon, elles se rendirent à Domremy le 19 mai. Elles furent reçues par M^{sr} Foucault, évêque de Saint-Dié. Devant une foule de plus de huit mille personnes, il bénit la magnifique bannière apportée par le pèlerinage lyonnais, mais offerte par toutes les Ligueuses de France; il présenta Jeanne d'Arc comme le modèle de la femme chrétienne et il conjura les femmes françaises de prier beaucoup pour obtenir de Dieu, avant 1912, les miracles qui permettraient au Pape de canoniser la Bienheureuse au cinq centième anniversaire de sa naissance.

Le triduum solennel fut célébré dans la basilique de Domremy, du 22 au 24 juin. La clôture en fut présidée par S. Ém. le cardinal Luçon, archevêque de Reims, assisté par les évêques de Saint-Dié, d'Orléans, de Saint-Brieuc, de Clermont, de Langres et de Châlons. Le panégyrique de la Bienheureuse fut prononcé par M^{sr} l'évêque de Langres; il montra dans Jeanne d'Arc, au milieu des temps troublés que nous traversons, le modèle de la foi, de l'espérance et de la charité chrétienne, dont la plus belle expression est le patriotisme dévoué jusqu'à la mort. Ce triduum avait amené à Domremy une foule très nombreuse, dans laquelle on distinguait les pèlerins de Reims, de Cambrai et de la Lorraine.

D'autres fêtes furent célébrées au pays de Jeanne d'Arc : de Vaucouleurs à Saint-Dié et de Remiremont à Neufchâteau; de Lunéville à Nancy et de Toul à Longwy; de Bar-le-Duc à Verdun et de Commercy à Montmédy, partout, dans les villes, les bourgs et les villages, la Lorraine acclama et pria Jeanne: comment ne l'eût-elle pas fait, quand il s'agissait d'honorer la sainte héroïne qui est la plus pure de ses gloires? Les évêques lorrains rivalisèrent de zèle pour propager son culte sur cette terre si française et toujours si chrétienne; les solennités religieuses qu'ils présidèrent ne se comptent pas et, partout où leur présence en rehaussait l'éclat, Jeanne d'Arc était fêtée avec plus d'enthousiasme et priée avec plus de confiance.

*
* *

Au diocèse de SAINT-DIÉ, les fêtes furent particulièrement belles à Épinal, à Neufchâteau, à Gérardmer, à Mirecourt, à Remiremont, à Raon-l'Étape : messes de communion, offices solennels, panégyriques, chants populaires, acclamations des foules, il ne manqua rien au triomphe de Jeanne d'Arc. Le tri-duum célébré dans la cathédrale de Saint-Dié (2-4 juillet) dépassa tous les autres en splendeur ; les fidèles s'y pressèrent pour communier, chanter, prier et pour entendre, à la cérémonie de clôture, M^{sr} Labeuche, évêque de Belley, qui montra éloquemment l'action de Dieu dans la vie et la mort de Jeanne d'Arc ; la fête s'acheva par une belle illumination de la ville richement pavoisée.

M^{sr} Foucault, évêque de Saint-Dié.

M^{sr} l'évêque de Saint-Dié, qui parla si bien de Domremy au tri-duum de Saint-Louis-des-Français et qui organisa, dans son diocèse, tant de belles manifestations en l'honneur de Jeanne, est l'auteur d'un cantique latin qui n'a pas tardé à être chanté partout en France : il doit être cité ici comme l'hommage particulier de l'évêque du berceau de Jeanne d'Arc à la nouvelle Bienheureuse :

*In honorem V. Johanna d'Arc**Rythmus.*

I

Concordent nostris caelica

O Puella !

Tuas in laudes cantica,
O Johanna !

Jubilato, virgines ;
Exsultate, juvenes ;
Prædicate millies :
Ave, Puella !
Ave, Johanna !

II

Tam multis par laboribus,
O Puella !
Lætare nunc honoribus,
O Johanna !

V

Da cuncta nobis prospera,
O Puella !
Et nos a malis libera,
O Johanna !

III

Ecce fidentes adsumus,
O Puella !
Precantes audi, quesumus,
O Johanna !

VI

Nos Christo Regi redditos,
O Puella !
Dilectos fac et subditos,
O Johanna !

IV

Francorum genti gloriam,
O Puella !
Et signis da victoriam,
O Johanna !

VII

Tu salus olim Patriæ,
O Puella !
Jam sis tutela Gallie,
O Johanna !¹

Au diocèse de VERDUN un *Te Deum* d'action de grâces fut chanté, le 18 avril, dans toutes les églises et chapelles publiques. En or-

1. I. Que les échos célestes répondent à nos chants en votre honneur, ô Pucelle, ô Jeanne !

Soyez dans la jubilation, ô jeunes filles ; jeunes hommes, tressaillez d'allégresse ; répétez mille et mille fois : Salut, ô Pucelle, salut, ô Jeanne !

II. — Vous qui avez largement suffi à la peine, réjouissez-vous maintenant d'être à l'honneur.

III. — Pleins de confiance nous voici près de vous : daignez prêter l'oreille à nos prières.

IV. — A la nation française donnez la gloire et la victoire à ses étendards.

V. — Accordez-nous une pleine prospérité, et délivrez-nous de tout mal.

VI. — Faites que nous revenions au Christ, notre Roi, et que nous soyons pour lui des sujets aussi aimés que fidèles.

VII. — Vous qui avez été autrefois le salut de la patrie, soyez aujourd'hui la protectrice de la France.

donnant cette manifestation générale de reconnaissance, M^{sr} l'évêque de Verdun avait rappelé à ses diocésains l'amour de Jeanne d'Arc pour l'Eucharistie et il les avait invités à la fêter en l'imitant; son appel fut entendu et les fêtes diocésaines furent aussi pieuses que brillantes. Plusieurs pèlerinages locaux furent organisés à Ligny, à Saint-Mihiel, à Bar-le-Duc, à Commercy, pour visiter Vaucouleurs et Domremy. A Vaucou-



Jeanne au Bois-Chenu. (Vital-Dubray.)

leurs, on fêta solennellement, le 1^{er} août, le départ de Jeanne pour Chinon; la solennité fut présidée par M^{sr} Dubois, évêque de Verdun, et on y entendit un éloquent discours de M. Henry, doyen de Ligny. Du 2 au 4 juillet, il y eut un triduum à la cathédrale de Verdun et toute la ville fut en liesse pour fêter Jeanne.

Les fêtes verdunoises furent l'occasion d'un incident analogue à celui que nous avons signalé à propos des fêtes orléanaises : à Verdun comme à Orléans, il y eut délit de pavoiement, et M. le préfet de la Meuse,



M^{sr} Dubois, évêque de Verdun.

jaloux sans doute des lauriers de M. le préfet du Loiret, mobilisa la police pour faire disparaître des rues et des maisons les

couleurs de Jeanne d'Arc, et cela en vertu d'un arrêté pris quinze ans auparavant pour interdire l'exhibition du drapeau rouge. M^{sr} l'évêque de Verdun écrivit au préfet une lettre ouverte ¹ dans laquelle il protesta noblement contre cette tracasserie de mauvais goût et qui se terminait par ces fières paroles.

Je réclame pour les catholiques dont je suis le chef l'honneur de n'être pas confondus avec les groupes anarchistes et le droit de pratiquer publiquement leur culte sans être inquiétés ; je réclame pour mes prêtres et pour moi le droit d'user dans les églises et hors des églises de tels emblèmes religieux qu'il convient à notre dévotion d'exhiber et qui, par ailleurs, ne seraient pas interdits expressément ; je réclame enfin pour tous les Français, quels qu'ils soient, sans distinction de croyance ou de parti, le droit d'honorer Jeanne d'Arc, la libératrice de la patrie, la sainte héroïne qui a sauvé la France.

Sa bannière n'est pas, je le répète, le drapeau d'un parti, ni d'une forme d'un gouvernement ; elle doit être, pour tous les Français, un signe de ralliement et un gage de concorde.

Vous le penserez avec moi, monsieur le Préfet, et je suis persuadé que, si vous ne rapportez pas l'arrêté de votre prédécesseur, vous donnerez du moins des ordres pour qu'on ne s'en serve pas à contresens, ou plutôt dans un sens hostile au sentiment des catholiques et des bons Français.

A NANCY, on put pavoiser librement et, malgré le temps maussade, le spectacle fut beau de Nancy *la belle*, qui s'était parée pour « la Vierge Lorraine ». Le triduum solennel fut célébré dans la cathédrale, à la fin du mois de juin, sous la présidence de M^{sr} l'évêque de Nancy, entouré des deux autres évêques de la Lorraine, de M^{sr} Altmayer, archevêque de Synnade et de M^{sr} Cenez, évêque de Nicopolis. La municipalité de Nancy assista au panégyrique que prononça M. le chanoine Henry, doyen de Ligny, devant un auditoire de plus de cinq mille hommes : il montra comment la vie de Jeanne est une lumière et un encouragement pour les catholiques de France. M^{sr} l'évêque de Nancy, qui n'avait pu prendre la parole au cours de ces solennités, fit lire du haut de la chaire ce message qui fut écouté avec la plus respectueuse attention :

1. *Univers*, 11 juillet.

MESSEIGNEURS,
MES FRÈRES,

Les épreuves que subit ma santé m'inspirent la douloureuse obligation de garder le silence dans cette grande fête. J'ai chargé un de mes vicaires généraux de vous lire quelques-unes des paroles que j'aurais voulu vous adresser moi-même.

J'offre l'hommage de ma vive reconnaissance à NN. SS. les évêques qui ont bien voulu apporter à ces fêtes l'éclat et le bonheur de leur présence.

Je remercie et félicite l'orateur dont Nancy avait déjà plusieurs fois apprécié l'éloquence, et qui vient de célébrer de sa chaude et vibrante parole la gloire de Jeanne d'Arc.

Je remercie M. le maire ¹ et le conseil municipal d'avoir assisté à cette cérémonie religieuse et d'avoir compris que tous les vrais Lorrains et tous les vrais Français doivent se grouper sous la bannière de la « bonne Lorraine » et de l'incomparable Française.

Je remercie les orateurs qui ont, pendant le triduum, loué, en des accents pieux et élevés, les vertus et la sainteté de l'angélique guerrière, et tous ceux qui ont contribué à l'ornementation de cette cathédrale et à la préparation de ces belles fêtes.

Je remercie d'un cœur ému la population de Nancy qui a répondu avec tant d'élan à l'appel de son évêque, qui a rempli, pendant ces trois jours, ces vastes nefs, pavoisé ses maisons, et qui, ce soir, fera, de cette ville resplendissante de lumière, comme un autel en l'honneur de la Bienheureuse.

O Jeanne, rétablissez aujourd'hui encore l'entente et l'union dans notre malheureux pays. Rendez-lui la paix religieuse et sociale dans la justice et la liberté ! Entendez et exaucez les vœux et les prières qui montent vers vous ! Jeanne la guerrière, Jeanne la victorieuse, Jeanne la libératrice, Jeanne la bienheureuse, protégez la Lorraine et la France !

Après la cérémonie religieuse, les évêques s'avancèrent sur le perron de la cathédrale et bénirent la foule de plus de trente mille hommes qui se pressait sur la place et dans les rues voisines, et qui, organisant ensuite un immense cortège, alla défilier dans la Ville-Vieille, devant la statue de Jeanne d'Arc, aux cris de : Vive

1. M. Beauchet.

Jeanned'Arc! Vive la Lorraine! Vive la France! Le soir, tout Nancy fut brillamment illuminé.

Le chroniqueur des fêtes de Jeanne d'Arc au diocèse de Nancy en a signalé plus de quatre-vingts, dont on a pris soin de consigner le souvenir par écrit: que d'autres ont été célébrées, sans être men-

tionnées par la presse catholique! Pendant les six derniers mois de 1909, dans les villes et les villages, chaque dimanche a vu se renouveler les mêmes manifestations de patriotisme et de foi en l'honneur de la Bienheureuse. Une des plus remarquées a été la représentation sur le théâtre de la Passion à Nancy, de la *Jeanne d'Arc* de J. Barbier: la troupe, formée et dirigée par M. le curé de Saint Joseph, a, pendant plusieurs mois, remis sous les yeux d'une foule de spectateurs les principales scènes de la vie de Jeanne.



Jeanne d'Arc et le capitaine de Baudricourt.
(G. Mélingue.)

Ne quittons pas la terre lorraine sans saluer la statue équestre de Jeanne d'Arc qui fut inaugurée, en septembre dernier, au sommet du ballon d'Alsace. Sur un piédestal abrupt, formé de rochers assujettis, l'héroïne se dresse, son étendard à la main, le regard tourné vers la plaine sur laquelle elle semble veiller comme une sentinelle avancée: toute la Lorraine est à ses pieds, et, derrière la Lorraine, c'est la France

pour laquelle la vaillante province monte, elle aussi, la garde à la frontière. Il lui semble que, désormais, elle la montera mieux encore sous la protection de Jeanne d'Arc.

II

DE CHINON A ORLÉANS. — HOMMAGES DE LA TOURAINE, DE L'ANJOU,
DU POITOU ET DU BLÉSOIS

Quand Jeanne d'Arc, en 1429, eut fait en onze jours le long et périlleux voyage de Vaucouleurs à Sainte-Catherine-de-Fierbois, son premier soin fut d'entendre la messe dans l'église consacrée à l'une de ses saintes ; et elle attendit que le roi l'autorisât à venir à Chinon. De grandes solennités ont fêté ce souvenir de l'entrée de Jeanne en Touraine, où elle a reçu partout des hommages éclatants. Les Tourangeaux pouvaient-ils oublier que c'est dans leur pays que Jeanne d'Arc a été reconnue par le roi comme l'envoyée de Dieu, qu'elle y fut nommée et armée chef de guerre et qu'elle en partit pour aller délivrer Orléans ? M^{sr} Renou, archevêque de Tours, avait écrit à ses diocésains :



M^{sr} Renou, archevêque de Tours.

La Béatification de Jeanne d'Arc, c'est une nouvelle apparition de la bonne Lorraine : apparition non moins providentielle que la première. Le Christ, qui aime les Francs, a une fois de plus pitié de notre cher

pays, et lui envoie, pour unir ses fils et les conduire aux luttes vaillantes et à la victoire, l'humble bergère qui porte aujourd'hui le diadème de la gloire céleste.

Jeanne ! c'est l'étoile du matin qui brille au firmament, qui éclaire le chemin du voyageur, et présage le lever du jour. Elle inspire l'espérance au dauphin qui doute de Dieu, de la France et de lui-même ; elle inspire l'espérance aux armées qui ne croyaient plus à la victoire ; et, des hauteurs de l'autel où l'Église vient de la placer, la Bienheureuse semble redire aux Français sa belle parole d'Orléans : « Dieu m'a envoyée ; ayez seulement confiance, et il vous délivrera. En avant ! en avant ! tout est vôtre. »



Jeanne reconnaît le Dauphin. (Vital-Dubray.)

Et c'est bien Jeanne aussi qui, après la mémorable journée de sa Béatification à Rome, adresse de nouveau à la France ces consolantes et énergiques paroles : « Tout est vôtre. »

Les catholiques de **TOURAINÉ** ont répondu avec empressement à l'appel de leur archevêque : un témoin écri-

vait, en septembre 1909, que, dans presque toutes les paroisses du diocèse, des fêtes avaient eu lieu en l'honneur de Jeanne d'Arc. Pour ne nommer que les principales villes où elle séjourna, à plusieurs reprises, Chinon, Loches et Tours l'ont magnifiquement célébrée dans des triduumms que présida M^{sr} Renou. Dans les deux premiers, M^{sr} Debout, parent et historien de la Bienheureuse, rappela les grands souvenirs de son séjour à Chinon et à Loches ; dans le troisième, M^{sr} l'évêque d'Orléans glorifia, avec sa maîtrise habituelle, la mission patriotique de la Libératrice de la France.

* *

Jeanne d'Arc ne fit qu'un court séjour en ANJOU. Au printemps de 1429, probablement peu après son arrivée à Chinon, elle alla visiter, à l'abbaye de Saint-Florent de Saumur, la mère et la femme

du « gentil » duc d'Alençon, qui fut avec Jeanne à Jargeau, à Patay, à Reims, et à l'attaque de Paris. C'est à Saint-Florent qu'elle rassura les princesses effrayées à la pensée de nouveaux hasards pour le duc d'Alençon, qui revenait à peine d'une captivité de trois ans subie en Angleterre après la bataille de Verneuil : « Ne craignez rien, je vous le rebailleraï sain et dans un état tel qu'il est » ; et l'on sait comment, sous les murs de Jargeau, elle lui sauva la vie. L'Anjoua donné d'autres compagnons à Jeanne d'Arc : Louis III, le bon roi René et Charles, comte du Maine, trois frères qui combattirent vaillamment à ses côtés au siège de Paris ; puis une foule de nobles seigneurs qui firent avec elle la campagne de la Loire. Les Angevins n'ont pas manqué de se rappeler ces souvenirs pour s'exciter à glorifier Jeanne ; ils l'ont fait avec une magnificence et un enthousiasme qu'il serait difficile d'exprimer.



M^{sr} Rumeau, évêque d'Angers.

La ville d'Angers offrit, le 16 mai, un spectacle inoubliable : fête religieuse éclatante présidée par M^{sr} Rumeau ; très éloquent discours de M. le chanoine Crosnier, professeur à l'Université catholique, qui glorifia dans Jeanne d'Arc l'Ange de la France, celui d'il y a cinq siècles et celui d'aujourd'hui ; splendide procession qui, au milieu d'une foule immense accourue de tous les points du diocèse, se déroula dans les rues très richement décorées ; tous les édifices publics, sauf la préfecture, pavoisés et illuminés : la fête d'Angers fut un bel acte de patriotisme et de foi. A M. le préfet de Maine-et-Loire qui avait tenté d'interdire ces manifestations extérieures, M. le maire d'Angers avait répondu : « Je suis maître dans ma ville et je réponds de l'ordre que j'assurerai avec ma police. » M. le préfet n'insista pas.

Quelque temps après, la municipalité d'Angers inaugura une statue de Jeanne d'Arc, et, devant des milliers d'angevins, M. le maire célébra dans un langage très élevé et très chrétien celle qui « en deux ans, avait sauvé son pays et conquis l'éternité ».

Les fêtes d'Angers eurent dans tout le diocèse de beaux échos, particulièrement à Segré et à Cholet ; dans la Vendée angevine, au sanctuaire de Saint-Joseph-du-Chêne, M^{sr} Rumeau, entouré de plus de cent prêtres, bénit une statue de Jeanne d'Arc érigée au milieu de la place de l'église. Le député de Cholet, M. Jules Delahaye, glorifia éloquemment la Libératrice de la France, et les dix mille Vendéens qui l'écoutaient accueillirent avec des applaudissements l'appel qu'il leur adressa pour l'union des catholiques et la revendication de leurs droits.

* * *

POITIERS vit autrefois Jeanne aux prises avec les docteurs char-



M^{sr} Pelgé, évêque de Poitiers.

gés de l'examiner ; l'examen dura trois semaines, pendant lesquelles l'humble paysanne, qui ne savait ni A ni B, eut « bien à faire » pour les convaincre qu'elle venait « de la part du Roy du ciel » ; ils finirent par reconnaître qu'il n'y avait en elle que « bien, humilité, virginité, dévotion, honnêteté, simplesse », et par conclure qu'il fallait la conduire à l'épreuve d'Orléans. Poitiers, qui a rendu, il y a cinq siècles, ce loyal témoignage à la Pucelle, l'a

repris cette année, en y ajoutant l'hommage de la piété et de la foi.

Sous la présidence S. Ém. le cardinal Andrieu, archevêque de

Bordeaux, il y eut, le 27 juin, à Poitiers, dans la cathédrale de Saint-Pierre, une belle fête religieuse admirablement préparée par les soins de M^{sr} Pelgé. Après les vêpres pontificales, M. le chanoine Janvier, prédicateur de Notre-Dame de Paris, fit le panégyrique de la Bienheureuse ; il célébra surtout la force d'âme de Jeanne d'Arc, en la montrant dans les conseils plus décidée que les hommes, dans ses convictions plus inébranlable que les docteurs, dans l'action plus entreprenante et plus hardie que les capitaines, dans les angoises de la mort supérieure aux héros. Une foule qu'on a pu évaluer à dix mille hommes remplissait l'église ; elle acclama le cardinal et l'évêque après la cérémonie et, interrompant sur les ordres de la police un pieux cantique en l'honneur de Jeanne, elle se répandit à flots par les rues pour admirer la richesse du pavoisement et les mille feux qui bientôt les illuminèrent.



Jeanne interrogée à Poitiers par les docteurs.
(Rodigue.)

Le vaste diocèse de Poitiers continua longtemps l'hommage que sa métropole avait rendu à Jeanne d'Arc : dans la Vienne et dans les Deux-Sèvres les fêtes locales furent fort nombreuses, enthousiastes partout, et spécialement magnifiques à Montmorillon, à Châtellerault, à Parthenay, à Niort, à Saint-Maixent, à Civray.

..

C'est à Blois que Jeanne d'Arc leva son étendard pour marcher au secours d'Orléans ; elle l'avait fait bénir dans l'église collégiale de Saint-Sauveur. Pendant les quelques jours qui précédèrent son départ, elle convoquait autour de sa bannière les prêtres et les soldats pour prier Dieu, et elle engageait ses rudes compagnons à se confesser et à changer de vie : telle fut son influence qu'elle amena « ces vieux brigands d'Armagnacs » à renoncer à la débauche

et au blasphème. Quand tout fut prêt, le 27 avril, elle fit célébrer une messe en plein air; elle y communia; et au chant du *Veni, Creator*, on partit guidés par la bannière de la Pucelle qui flottait en avant; on traversa, sur la rive gauche de la Loire, le pays de Sologne et deux jours après, ayant franchi le fleuve à Chécy, Jeanne d'Arc était entrée dans Orléans.

On a fidèlement fêté ces souvenirs dans la ville et dans tout le diocèse de Blois. Il fut impossible, à Blois, d'aller prier Jeanne d'Arc dans



Le roi investit Jeanne de son commandement.

la collégiale de Saint-Sauveur : la vénérable église fut aux trois quarts détruite par les révolutionnaires en 93, et les restes en ont disparu depuis; mais un triduum solennel fut célébré dans la cathédrale du 24 au 27 juin, sous la présidence de M^{sr} Méliçon. Il fut précédé d'une gracieuse

fête enfantine, en souvenir des écoliers blésois qui, en 1429, coururent au-devant de Jeanne d'Arc qui arrivait à Blois. Les orateurs du triduum furent M. le chanoine Augereau et M^{sr} Bolo. Le premier s'appliqua à réfuter certaines assertions qui défraient encore une certaine presse, et d'après lesquelles Jeanne d'Arc aurait été une hallucinée et une victime de l'Église. M^{sr} Bolo traita de la sainteté de Jeanne d'Arc et de son œuvre surnaturelle.

D'autres fêtes eurent lieu dans le Vendômois, dans la Beauce, dans la vallée du Cher, en Sologne. A Vendôme, M^{sr} Méliçon présida, le 20 juin, deux solennités, l'une dans l'église de la Madeleine où M. l'abbé Michel, un Lorrain, montra la mission surnaturelle de Jeanne clairement manifestée par ses prophéties, ses miracles et ses vertus héroïques; l'autre, dans l'église de la Trinité, où le panegyrique de la Bienheureuse fut prononcé par M. le chanoine Deschamps. A Mer, M. l'abbé Vié, vicaire général d'Orléans, directeur du célèbre collège de Pont-Levoy, glorifia la sainte patriote. A Montrichard, M. l'abbé Bontant retraça l'épopée de

Jeanne, merveilleuse comme une légende et vraie comme l'histoire. A Saint-Aignan, que Jeanne d'Arc victorieuse traversa le 4 juin 1429, et à Selles-sur-Cher où elle séjourna, elle fut dignement honorée, ainsi qu'à Salbris, à la Ferté-Saint-Cyr, à la Ferté-Imbault et à Romorantin ; si, dans cette dernière ville, la procession fut interdite par un arrêté municipal, le pavoisement, les illuminations, et, plus que tout le reste, la cérémonie religieuse qui avait attiré une foule de fidèles dans la vieille église de Saint-Etienne, furent un bel hommage à la sainte héroïne.

III

D'ORLÉANS A REIMS. — HOMMAGES DE L'ORLÉANAIS ET DE LA CHAMPAGNE. — LES FÊTES DE REIMS (16-18 JUILLET)

La première campagne de la Loire, la marche vers Reims et la journée triomphale du 17 juillet 1429, que de faits glorieux ont suivi la délivrance d'Orléans et combien leur souvenir a dû animer les habitants de l'Orléonais et de la Champagne à fêter Jeanne d'Arc ! L'histoire de ces manifestations serait infinie. Rappelons seulement les principales.

A Jargeau, que Jeanne prit de vive force à Suffolk, l'Achille anglais ; à Cléry, où sans doute elle alla prier Notre-Dame si chère à Louis XI ; à Meung, dont elle emporta le pont d'assaut ; à Beaugency, dont elle força le château fort à se rendre ; à Patay, où elle vainquit en rase campagne et prit Talbot qu'elle avait chassé d'Orléans ; à Sully-sur-Loire, où elle séjourna dix-sept jours ; à Saint-Benoit, où elle alla prier sur le tombeau du père des moines ; à Châteauneuf, où elle finit par arracher à l'indolent Charles VII l'ordre de marcher vers Reims ; à Sandillon, où mourut et où fut inhumée sa mère ; à Gien, d'où elle partit pour la ville du sacre ; à Montargis, que La Hire délivra des Anglais deux ans avant de combattre aux côtés de Jeanne : dans toutes ces villes, petites ou grandes, il y eut en son honneur de belles fêtes qui n'épuisaient pas la reconnaissance et l'enthousiasme du peuple. Que de villes, de bourgs et de villages il faudrait citer encore, si nous avions à dresser la liste complète de ces solennités !

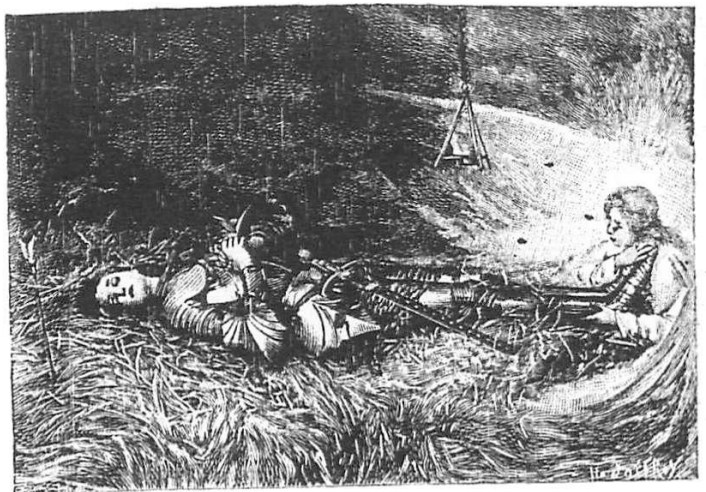
Au diocèse de CHARTRES il y eut aussi de belles manifestations en l'honneur de Jeanne. Dans la basilique de Notre-Dame, M^{sr} Bouquet



M^{sr} Bouquet, évêque de Chartres.

présida la fête du 14 mai; plus de six mille personnes se pressaient dans la merveilleuse église, à laquelle une riche décoration ajoutait encore un surcroît de splendeur. Le panégyrique fut prononcé par M^{sr} Rozier, protonotaire apostolique, qui célébra la vocation de la France, peuple de Dieu, et la mission de Jeanne d'Arc. A Châteaudun, un triduum eut lieu du 28 au 30 mai. Les Dunois se rappelaient avec fierté que, deux cents ans après la mort de la Pucelle, leurs pères célébraient

encore sa fête, en mémoire de la délivrance miraculeuse d'Orléans: aussi bien, Florent d'Illiers, le gouverneur de Châteaudun, n'avait-il pas combattu avec Jeanne du 29 avril au 7 mai? et Jean d'Orléans, le généralissime de l'armée royale, n'était-il pas le comte de Dunois? et le page de Jeanne d'Arc, Louis de Coutes, n'avait-il pas été élevé à Châteaudun? A Nogent-le-Rotrou un triduum fut célébré du 10 au 12 septembre sous la présidence de M^{sr} Bouquet, évêque de Chartres, assisté



Le sommeil de Jeanne. (Joy.)

par M^{sr} Foucault, évêque de Saint-Dié, ancien curé de Nogent. Saint-Laurent, Saint-Hilaire, Notre-Dame, les trois paroisses de la ville, s'étaient unies pour donner plus d'éclat au triduum qui se termina, dans la dernière, par une manifestation splendide : M. Tissier, archiprêtre de la cathédrale de Chartres, fit le panégyrique de la Bienheureuse et souligna éloquemment les deux grandes leçons de foi et de sacrifice qui se dégagent de sa vie. A Saint-Aignan de Chartres, une grande fête eut lieu le 4 février, en l'honneur de Jeanne dont on associait le souvenir et le culte à ceux du premier Libérateur d'Orléans : M^{sr} Foucault les célébra tous les deux dans un parallèle historique et hagiographique très remarqué. A Dreux, à la Ferté-Vidame, à Saint-Georges-sur-Eure, à Cloyes, à Bonneval, à Senonches, à Authon, à Soizé, à Saint-Remy-sur-Avre, à Jaudrais, à Sancheville, à Sours, à Nogent-le-Phaye, à Viabon, à Terminiers, à Beaumont-les-Autels, à Dangers, au Coudray, à Houville, à Thiville, à Montigny-le-Gannelon, etc., la piété chartraine multiplia les hommages de la reconnaissance et de la piété envers la Bienheureuse.

*
* * *

A Auxerre¹, M^{sr} Ardin, archevêque de Sens, présida, le 20 mai, la clôture d'un triduum. Les Auxerrois se rappelaient que Jeanne avait passé chez eux, en venant de Vaucouleurs à Chinon, et qu'elle s'était arrêtée pour prier dans leur vieille cathédrale ; ils s'y rassemblèrent en grand nombre pour la prier à leur tour ; ils entendirent son éloge fait par M. l'abbé Lavielle qui leur parla successivement de la sainte, de l'inspirée, de l'héroïne et de la victime. Le triduum de la métropole eut lieu du 21 au 23 juin : les panégyriques de la Bienheureuse furent prononcés par M. Olivier, archiprêtre, M. Côte, aumônier du lycée de Sens, et M. Prieux, vicaire général.

D'Auxerre à Troyes, de Troyes à Châlons, de Châlons à Reims, Jeanne a été acclamée comme elle le fut, il y a quatre cent quatre-vingts ans, quand sa marche victorieuse réveillait la France du long sommeil où l'avait engourdie la défaite. Sur ses pas les villes

1. En notant ici les fêtes célébrées dans le diocèse de Sens, nous n'oublions pas qu'il appartenait à l'ancienne province de Bourgogne ; mais l'itinéraire de Jeanne nous invite à les mentionner à cette place.

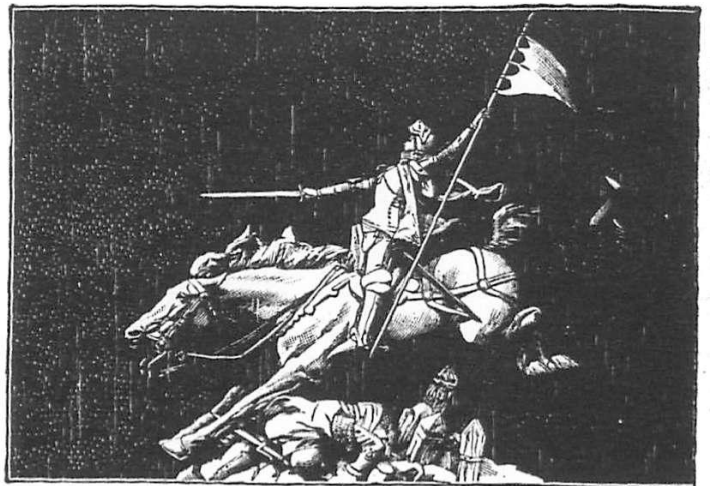
s'ouvraient ; les Français vaillants se mettaient à sa suite, les

timides relevaient la tête, Anglais et Bourguignons se cachaient ou fuyaient : Jeanne d'Arc a vu, cette année, se renouveler ces choses et de quelle joie ce spectacle n'a-t-il pas dû la faire tressaillir ! Les villes pa-voisées, les églises trop petites pour contenir la foule, les cantiques d'action de grâces unis aux prières, les orateurs célébrant dans un éloge ininterrompu ses vertus et ses exploits, les évêques mêlés au peuple pour la bénir et l'invoquer, les catholiques champenois,

ceux de Troyes et d'Arcis-sur-Aube, ceux de Vitry-le-François, de Châlons et d'Épernay, ceux de Chaumont et de Langres, ceux d'Atigny et de Sedan, faisant entendre les uns après les autres le même cri de reconnaissance, de louange et d'espérance, les sectaires étonnés par ce concert d'admiration et réduits presque partout à un silence prudent : en vérité la Champagne a fait un beau triomphe à Jeanne d'Arc.



M^{gr} Ardin, archevêque de Sens.



Jeanne poursuivant l'ennemi. (Roulleau.)



A TROYES, le 16 mai, huit mille hommes étaient réunis dans la cathédrale pour assister à l'office pontifical célébré par M^{sr} Monnier et pour entendre l'éloquent chanoine Coubé commenter l'*Ecce rex vester*, la royauté de Jésus-Christ sur la France, que Jeanne d'Arc a proclamée et qu'elle a restaurée. Après la cérémonie religieuse, dans un grand banquet qu'il présida et auquel assista M^{sr} l'évêque de Troyes, M. le général Canonge, un des survivants des armées de Crimée et d'Italie, célébra la science stratégique et la bravoure de Jeanne. Le soir, la foule envahit de nouveau la cathédrale pour assister au chant du *Te Deum*. Dans tous les archiprêtres du diocèse, dans tous les doyennés et dans un grand nombre de paroisses rurales des fêtes ont eu lieu; partout elles ont suscité un enthousiasme et une affluence d'autant plus remarquables que les populations de l'Aube sont très indifférentes et vont peu à l'église.

Suivant la tradition champenoise, le père de Jeanne d'Arc est né à Ceffonds, dans le diocèse de LANGRES, et c'est à l'occasion de son mariage qu'il alla se fixer à Domremy. Pour commémorer ce glorieux souvenir, M^{sr} Herscher fit célébrer et présida à Ceffonds une grande fête en l'honneur de la Bienheureuse; d'autres fêtes locales, célébrées en grand nombre, continuèrent l'hommage rendu dans la Haute-Marne à la Libératrice de la France.



En annonçant à ses diocésains les fêtes de Jeanne d'Arc, M^{sr} Sevin, évêque de CHALONS-SUR-MARNE, leur disait :

Champenois, la vierge de Domremy est toute vôtre, car elle est née sur le sol de votre province, elle est de votre sang, et personne autre que vous n'a le droit de saluer du nom de sœur cette femme si humble et si sublime qui est sans doute la plus grande des enfants de notre pays... Nos pères furent ses obligés.

Elle a vécu quelque temps sous leur toit, conversé avec eux, accepté leur cordiale hospitalité, à Sermaize, où elle visita son oncle, curé de la paroisse; à Lestrées, où elle accueillit l'évêque Jean de Sarrebruck et

les bourgeois venus pour y négocier, avec Charles VII, la soumission de notre ville ; à Châlons, où elle séjourna deux jours. Notre cathédrale la



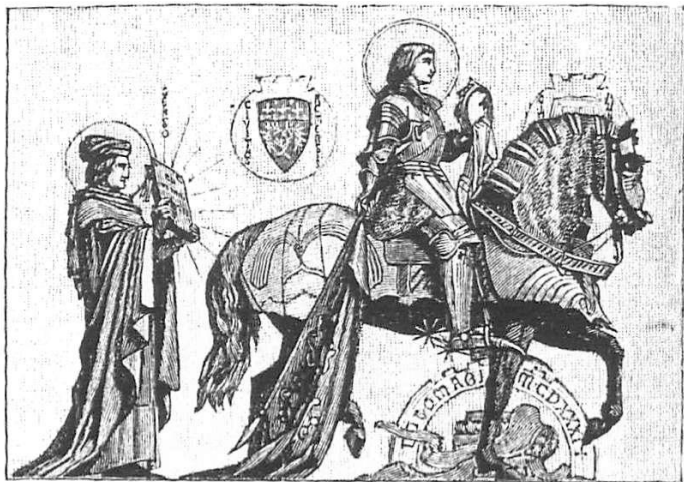
M^r Sevin, évêque de Châlons-sur-Marne.

vit prier avec sa ferveur coutumière, à la veille des triomphes de Reims. Sur le sol même où nous sommes, nos aïeux furent témoins de l'une de ses joies, et de l'une de ses douleurs les plus vives. C'est ici qu'elle revit, pour la première fois, quatre de ses compatriotes de Domremy, parmi lesquels se trouvait son voisin, Gérardin, et son parrain, Jean Morel ; ici encore, qu'après leur avoir fait de modestes présents, elle s'écria, comme si elle prévoyait, pour un prochain avenir, le bûcher de

Rouen : « Je ne crains rien, si ce n'est la trahison ».

Jeanne fut l'une des nôtres ; elle est de notre sang. Nous devons l'aimer avec plus de tendresse fraternelle, la vénérer avec plus de dévotion, la fêter avec plus d'enthousiasme que le reste du peuple de France.

L'appel fut entendu, comme en témoigne le triduum qui commença le 8 juillet et se termina, le 11, par une fête splendide, présidée par S. Ém. le cardinal-archevêque de Reims. M^r Labeuche, évêque



Jeanne et la couronne de France. (Lameire.)

de Belley, fut l'orateur de cette journée et il loua éloquemment l'enfant, la guerrière et la martyre. Dans la soirée, il y eut en l'honneur de Jeanne une grande fête au cirque, où la foule vint

applaudir, avec les évêques et le clergé, la représentation du passage de la Pucelle à Châlons et assister à son apothéose. La ville était pavoisée et elle s'illumina. M^{sr} Sevin présida la clôture du triduum de Vitry-le-François et de celui de Sermaize et il y prononça l'éloge de Jeanne d'Arc. Dans toutes les églises du diocèse, il y eut, suivant son ordonnance, au moins un jour de fête : les Champenois, qui disputent aux Lorrains l'honneur d'être les compatriotes de la Libératrice de la France, l'ont magnifiquement fêtée.

*
* *

C'est à REIMS que les fêtes champenoises ont eu le plus d'éclat : elles furent un incomparable triomphe. Nous ne saurions mieux faire, pour les décrire, que de céder la plume à M. le chanoine Frézet qui les a racontées dans la *Semaine religieuse* de Reims, dont il est directeur.

Bien des fois, au cours des siècles passés, et, sans remonter si loin, pendant les années de l'épiscopat glorieux et fécond du cardinal Langénieux, Reims a vu de splendides fêtes religieuses : les solennités de la béatification d'Urbain II, en 1882 et 1887, de la Béatification et de la Canonisation de saint Jean-Baptiste de la Salle, en 1888 et en 1900, du centenaire du baptême de la France, en 1896, laissent d'inoubliables souvenirs à ceux qui en furent les témoins. Mais aucune de ces journées radieuses ne fut plus pleine d'allégresse, d'harmonie, de beauté, d'enthousiasme, aucune ne nous apparaît plus triomphale que les jours, trop vite vécus, trop tôt passés, des 16, 17 et 18 juillet 1909. Deux princes de l'Église, dont le successeur de saint Remi, et des pontifes qui se glorifiaient du titre de légats-nés du Saint-Siège, primats de la Gaule-Belgique, et le primate actuel et très digne de la Belgique ; à leurs côtés, l'archevêque de Westminster, primate d'Angleterre, quinze évêques de France, de Belgique et de Luxembourg, des protonotaires apostoliques et des prélats romains, l'orateur de Notre-Dame de Paris, et le postulateur de la Cause de Jeanne d'Arc, des dignitaires de l'Église, des chanoines de vingt diocèses, des centaines de prêtres, dix mille fidèles, unis, confondus en un même sentiment d'admiration, de piété affectueuse et reconnaissante pour notre héroïne nationale, des cérémonies dont la majestueuse ampleur frappe les étrangers, des chants qui semblaient les échos de ceux du ciel, les voix plus hautes et plus sonores encore de l'éloquence sacrée ; une attitude, un ordre, un calme, une

attention recueillie qui sont de tradition à Notre-Dame de Reims et qui restent la meilleure expression de la foi religieuse et du respect de la demeure de Dieu, et, comme cadre à ces grandeurs et à ces beautés, l'incomparable basilique sept fois séculaire, rajeunie par la foule qui se presse sous ses voûtes, et réjouie par ces flots humains qui l'étreignent de toutes parts et semblent lui donner une vie nouvelle, *matrem filiorum letantem* : voilà le spectacle, voilà le concert, l'ensemble merveilleux qui arrachait cette exclamation à un gentilhomme apte entre tous à goûter la beauté de l'art et à la traduire : « J'ai longtemps habité Rome, et je n'ai rien vu d'aussi harmonieux, je suis ravi ; vos fêtes, ici, dans ce vaisseau unique, au milieu de ces souvenirs, sont d'une majesté sans pareille. »

Les préparatifs

Au fond de l'abside, au niveau du triforium, est placée la grande toile de Bartolini qui figurait à Saint-Pierre de Rome, aux fêtes de la Béatification, et qui représente Jeanne d'Arc dans la gloire ; immédiatement au-dessous, celle du supplice du bûcher de Rouen. Les premiers arceaux de la chapelle du cardinal sont surmontés de deux autres toiles, de très grandes dimensions, du même artiste : du côté de l'évangile, *l'Entrée triomphale à Orléans*, du côté de l'épître, *Jeanne d'Arc au sacre de Reims* ; à l'entrée de la grande nef, au-dessus de la porte, face au chœur, un cinquième tableau représente *Jeanne écoutant ses Voix*.

Du triforium pendent, à chaque travée, des drapeaux aux couleurs du Pape, de la France et de Jeanne d'Arc ; des faisceaux ornent les piliers de la nef, du chœur et du sanctuaire ; au-dessous, des écussons aux armes données à sa famille, et d'autres rappelant sa devise, les dates de sa courte carrière et quelques-unes de ses paroles.

L'autel a reçu une sobre décoration de plantes vertes, sur le fond de laquelle rutille l'or de la croix et des chandeliers énormes du Sacre de Charles X ; le magnifique tapis qui recouvre tout le sanctuaire est celui donné par le roi pour cette même circonstance, en 1825.

Près de l'autel, du côté de l'évangile, au-dessus de la crédence, placée sur un socle de 1^m,50, adossé au pilier du transept et sous un baldaquin de damas rouge frangé d'or, la statue de *Jehanne au Sacre* se dresse, entourée d'un voile violet qui la cache aux regards ; à sa gauche un riche fac-similé de l'étendard de la Pucelle, en soie blanche semée de fleurs de lis d'or et offrant, brodée en relief, l'image de Jésus-Christ assis sur son trône entre deux anges agenouillés.

Dans la chapelle du cardinal de Lorraine, ont été disposés la plupart

des reliquaires¹ offerts au cardinal Langénieux par les évêques de France, et qu'on voyait autrefois dans la crypte de Sainte-Clotilde. Au milieu d'eux, le reliquaire de la Sainte-Ampoule, don de Charles X au trésor de la cathédrale.

Pendant ces trois jours, les fidèles feront spontanément brûler des centaines de cierges devant les reliques saintes qui sont là, enchâssées dans le cristal et dans le bronze, et témoigneront ainsi de leur dévotion envers les protecteurs célestes de la France.

Le jeudi 15, à cinq heures du soir, les voix d'airain des deux bourdons chantent l'invitatoire aux fêtes de la Pucelle : les cloches de Notre-Dame, de Saint-Remi, de Saint-Nicaise, de Saint-Denis, de Saint-Jacques, de Saint-Pierre-le-Vieil, de toutes les paroisses, abbayes et monastères de la cité ne résonnaient pas plus joyeusement quand, le 16 juillet 1429, elles annonçaient l'entrée à Reims de Charles VII et de la Pucelle et le Sacre du lendemain.



S. Em. le cardinal Luçon, archevêque de Reims.

Premier jour du triduum

(Vendredi 16 juillet)

Dès la première heure de la matinée, une grande animation se manifeste aux environs de la cathédrale; étrangers et Rémois se hâtent pour avoir une place et jouir de ce qui se prépare; la foule envahit les nefs, et il en sera ainsi avec un empressement croissant à chacun des offices jusqu'au troisième jour.

A dix heures, les bourdons sonnent en volée, les grandes orgues attaquent la *Marche-Procession* de Guilmant, et le cortège des évêques et

1. Soixante-cinq châsses.

du clergé sort de la sacristie. En tête, précédé de la croix archiépiscopale, revêtu de la grande cappa de soie rouge, s'avance Son Éminence le cardinal Luçon, assisté de ses vicaires généraux, M^{re}. Labarre, protonotaire apostolique, et M. l'abbé Compant. Ensuite viennent, couronnés de la mitre précieuse et portant la crosse, S. G. M^{re} Bourne, archevêque de Westminster, assisté de deux prêtres de son clergé dont l'un est couvert du long *mantellone* violet des camériers; LL. GG. M^{re} Koppès, évêque de Luxembourg, qu'accompagne M^{re} Haal, prévôt du Chapitre et doyen de la ville épiscopale; M^{re} Heylen, évêque de Namur, suivi de son secrétaire, un chanoine prémontré, ordre auquel appartient Sa Grandeur, en robe et camail de laine blanche; M^{re} Douais, évêque de Beauvais, assisté d'un de ses vicaires généraux et de M. l'archiprêtre de Compiègne; M^{re} Monnier, évêque de Troyes, entouré de deux chanoines de Meaux, délégués de S. G. M^{re} de Briey; M^{re} Cauly et M^{re} Lesur, protonotaires apostoliques, M^{re} Vassal, prélat de la maison pontificale, tous trois en mantelletta; le R. P. Wyndham, revêtu du costume prélatice violet des chanoines de Westminster. Les acolytes, dix procédants en dalmatique de drap d'or, MM. les chanoines Brincourt et Renault, diacre et sous-diacre d'office; MM. les chanoines Rabutet, doyen du chapitre, et Mimil, diaeres d'honneur, et M. l'abbé Parmentier, vicaire général de Soissons, prêtre assistant, précèdent immédiatement S. G. M^{re} Péchenard, évêque de Soissons, Laon et Saint-Quentin, premier suffragant et doyen de la province métropolitaine de Reims, auquel est dévolu l'honneur de chanter la première messe pontificale de *Beata Johanna*.

Après une courte station à la chapelle du Saint-Sacrement, le cortège pénètre dans le sanctuaire, par la porte du côté de l'évangile. Son Éminence monte à son trône, NN. SS. les évêques et prélats occupent les fauteuils rangés en couronne à l'entrée du sanctuaire, leurs assistants prennent les places réservées à leur intention dans le chœur, les chanoines de Reims, drapés dans leurs cappas violettes, sont à leurs stalles.

Après la psalmodie des psaumes de *None*, prescrite par la liturgie comme prélude des grand'messes votives, Son Éminence quitte son trône et vient se placer en face de la statue pour la bénir. Près de son œuvre, un peu en arrière du maître-autel, se tient le sculpteur, M. Prosper d'Épinay, entouré de tous les siens et de M. et M^{me} Henri Abelé.

A lui s'applique à bon droit ce que Jeanne disait de son étendard: « Il a été à la peine, c'est bien raison qu'il soit à l'honneur. » L'artiste, lui aussi, a été à la peine pendant les longs mois où il enfantait, dans l'effort de sa pensée et le labeur de ses mains, son œuvre délicate et d'une exécution si difficile, et plus encore pendant les huit années où il contemplait tristement sa statue aimée, ignorée de la foule, trop tôt

oubliée de la presse, et demeurée bien loin de la place où son imagination seule la voyait, à laquelle exclusivement sa piété chrétienne et son patriotisme l'avaient destinée, près de l'autel des sacres. Et aujourd'hui, avec son œuvre de prédilection, il est à l'honneur, le noble descendant des chevaliers bretons, et c'est justice ; il est à l'honneur, et aussi à la joie, et cette heure lui semble la plus douce et la plus belle de sa longue carrière, car de l'effigie de « Jehanne au Sacre », soudain dévoilée aux yeux de la foule, on peut bien répéter ce que notre vieux chroniqueur Marlot écrivait de la Libératrice vivante, en racontant le sacre de Charles VII : « Entre les principaux ornemens de ce triomphe, la pucelle Jeanne estoit contemplée de tout le monde avec admiration, et comblée des bénédictions populaires. » (T. IV, p. 175.) La figure d'ivoire, d'une beauté grave et d'un charme inexprimable, apparaît toute pâle sous la haute visière relevée du casque de bronze aux reflets d'argent bruni, les yeux se baissent d'instinct à la vue de toutes ces pompes religieuses, dont Jeanne semble comme intimidée, qu'elle ne peut croire déployées en son honneur, et son regard fixe ses mains jointes, recouvertes de gantelets de fer, appuyées sur la croix que forme la garde de son épée nue, plantée toute droite devant elle. Et cette arme, vierge de toute tache sanglante et devenue le prie-Dieu de la mystique guerrière, et ce semis de lis d'azur, brodés sur sa tunique de marbre blond, nous apparaissent comme le parlant symbole de sa mission bénie et de sa vie sainte : elle est venue pour sauver la patrie des lis et restaurer le trône de son roi, par la prière de son cœur et par la force dont le Seigneur a armé son bras.

Aucune lumière ne brille à ses côtés, et les lis immaculés de France, et les marguerites de France, et les roses de France tapissent et jonchent seuls, en hommage discret de reconnaissance, le piédestal de pourpre, où se dresse toute droite sous le heaume sa svelte silhouette, et, qu'il en soit ainsi, c'est bien, encore, car l'honneur de sa tâche accomplie ici-bas, de sa gloire céleste si chèrement achetée, tout cela est à son Seigneur, Messire Dieu ; elle le lui renvoie, elle le lui offre, elle le lui consacre, elle le lui dédie à jamais : *Non nobis Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam!*

Après la bénédiction de la statue, Monseigneur procède à celle de l'étendard qu'il asperge d'eau sainte, et l'invocation liturgique par trois fois s'élève, plus puissante, plus douce et plus pénétrante que le cri de Noël ! Noël ! poussé par la foule au sacre de Charles VII, car elle chante la louange suprême et le suprême espoir de tout un peuple à genoux : *Benta Johanna, ora pro nobis!* Bienheureuse Jeanne ! Bienheureuse Jeanne ! Bienheureuse Jeanne ! priez, priez, priez pour nous !

Les chants de la messe commencent exécutés par un chœur de cent

vingt hommes et jeunes gens, clercs du Grand Séminaire, amateurs rémois, élèves de l'École des arts et métiers, que dirige avec l'autorité d'un talent déjà expérimenté M. l'abbé Thinot. De l'aveu unanime, maintes fois recueilli sur bien des lèvres au cours du triduum, la partie musicale ne laissa rien à désirer : le constater ici, c'est rendre à la vérité

un hommage facile en remplissant le plus agréable des devoirs.

L'*Introït* et l'*Alleluia*, de l'office des Vierges, sont en plain-chant grégorien ; les *Kyrie*, *Gloria* et *Agnus Dei*, de la *Messe à trois voix*, de D. Lorenzo Perosi. L'assistance entière, alternant avec une voix de basse puissante qui tombe du grand orgue, redit les paroles du *Credo* de Du Mont. Le *Sanctus* est celui de la *Messe à trois voix égales*, d'Antonio Lotti, le *Benedictus*, celui de la *Messe en sol*, de Th. Dubois, le *Domine salvam*, à quatre voix, est de Witt (école cécilienne). Enfin le grand orgue donna, à l'Offertoire, le troisième *Choral en la mineur* de César



Jeanne d'Arc allant au combat. (P. Dubois.)

Franck et, à la sortie, une *Toccata* de Widor.

À la fin de la messe, les évêques retournèrent à la sacristie en bénissant les fidèles, contre l'empressement desquels avait peine à les protéger la vigilance attentive des commissaires.

Les vêpres devaient être chantées à quatre heures et demie, mais elles furent supprimées, en raison de la longueur prévue du panégyrique et de l'office du soir, spécial à cette première journée.

La cérémonie commença donc simplement par le chant de l'Hymne

des Vierges, *Jesu Corona Virginum*, sur un thème de Palestrina ; aussitôt après, le cortège épiscopal, dans les rangs duquel ont pris place, outre les prélats déjà présents le matin, NN. SS. les évêques d'Évreux, de Belley et de Blois, se dirige vers l'estrade établie en face de la chaire. Le R. P. Janvier vient d'y monter ; du camail bordé d'hermine blanche des chanoines de Rennes, émerge sa tête, aux traits accentués, caractéristiques du type breton. La voix forte, claire, sonore se soutiendra sans une défaillance pendant une heure et demie ; on ne loue plus le talent d'orateur, la solidité de doctrine du conférencier de Notre-Dame de Paris, du successeur de Lacordaire et de Ravignan, de Monsabré et de M^r d'Hulst, qui porte sans faiblir le poids du plus lourd héritage. Le R. P. Janvier est un prédicateur, comme son aîné le R. P. Monsabré ; il parle pour enseigner et pour instruire. Son magistral discours fut le commentaire de ce texte, tiré du *Livre des Juges* : *Salvum fecit Dominus populum suum ; liberavitque nos ab omnibus malis*, le Seigneur a sauvé son peuple ; il nous a délivrés de tous nos maux. En voici l'exorde.

Auteur de la nature et de la grâce, Dieu embrasse dans ses desseins les intérêts temporels et les intérêts éternels de l'humanité. En ouvrant devant les Barbares le chemin des conquêtes, il les poussait vers la Croix, et en lui donnant la victoire aux champs de Tolbiac, il conduisait Clovis au baptistère de Reims. Ses élus, messagers de sa miséricorde et exécuteurs de sa volonté, travaillent comme lui à la double prospérité de leur génération. La forme de leur activité est diverse, chacun d'eux a sa vocation propre, mais partout où ils passent on voit s'établir la paix qui fait ici-bas la force des peuples, se ranimer la vie spirituelle qui confère aux âmes leur suprême valeur. Ils sont, de cette sorte, les bienfaiteurs de la société appelée à régir les choses du temps, et de la société chargée de préparer notre sort au delà du tombeau. Cette vérité a reçu une éclatante confirmation dans l'histoire de la Bienheureuse dont vous célébrez la mémoire avec tant de splendeur. Jeanne, durant sa courte et féconde carrière, a toujours témoigné à la fois du souci d'arracher son pays aux tribulations dont il était la proie, et de l'intention de renouveler l'esprit chrétien en rattachant ses contemporains au Sauveur du monde par des liens plus étroits. Son œuvre a égalé la sublimité de son désir : l'enfant de Domremy a délivré nos pères des maux qui menaçaient d'anéantir la vie nationale, a ravivé en eux le sentiment du surnaturel qui s'était attiédi, protégé leur conscience contre le danger de l'apostasie et de l'immoralité. Contemplez-la dans l'image qu'une magnifique piété vous a permis de placer dans votre basilique illustre : avec cette fermeté de physionomie et cette douceur de traits, la Pucelle a dominé ses concitoyens, avec cette épée elle a rendu le royaume à son monarque légitime, dans cette attitude de moniale en prière elle l'a consacré à Dieu, maître de l'univers.

Je voudrais interpréter devant vous ces deux idées que l'artiste, sous l'empire d'une très haute inspiration, a si suavement et si vigoureusement exprimés dans l'ivoire, le marbre et le bronze, vous montrer comment Jeanne d'Arc, fille

de France par son sang et par son cœur, a sauvé sa patrie, comment, fille de l'Église par son baptême et par sa foi, elle a servi, avec une incomparable puissance, la cause de la religion.

Après un tableau rapide de la France au début du xv^e siècle, des maux que la discorde y avait semés, l'orateur montre que Jeanne ramena parmi nos ancêtres l'esprit de solidarité, la confiance dans le secours divin et en eux-mêmes; partout elle dissipe les soupçons, apaise les conflits et groupe autour d'elle toutes les bonnes volontés et toutes les forces. De cette union, dont elle est l'artisan, sort la victoire, et c'est le second et immense bienfait que la Pucelle apporte à son pays. Mais si la guerrière est une ardente patriote, avant tout elle est chrétienne jusqu'à la moelle des os; ses sentiments, son langage, ses actes, son agonie, sa mort sont imprégnés du plus pur Évangile et le P. Janvier nous la présente, toute pénétrée d'esprit surnaturel, toujours inspirée par une foi ardente, prompte à la rallumer autour d'elle, dévouée profondément à l'Église de Rome et au Pape, enflammée d'une sainte colère contre les hérétiques, et victorieuse à l'avance, par la piété vraie et intelligente dont elle répand les pratiques dans son armée et les villes où elle passe, du protestantisme du xvr^e siècle, du calvinisme négateur du dogme eucharistique, contempteur des saints, ennemi du culte rendu à leurs statues et à leurs reliques. Enfin elle est juste, elle est chaste, elle est charitable, elle meurt, sans un mot d'amertume, en pardonnant à tous. Il reste à ceux qui la célèbrent aujourd'hui de l'honorer surtout en l'imitant.

En résumé, conclut l'orateur dans sa péroraison, Jeanne n'eut qu'une ambition : établir le règne du Christ sur les âmes, car elle savait qu'elle parerait ainsi à tous les maux, que du jour où son pays ne compterait plus que de vrais chrétiens, il ne compterait plus que de bons citoyens, que nos pères trouveraient dans leur foi en l'autre vie, dans leur amour du Très-Haut, le meilleur principe des prospérités en ce monde. Entrez tous dans la même conception, mes Frères, acceptez, et autour de vous faites intégralement accepter la religion. Dans la mesure où vous réussirez, vous verrez la France sainte, heureuse; continuateurs de la Pucelle, vous mériterez également de l'Église et de la patrie, les hommes vous béniront et Dieu vous couronnera dans l'éternité. Ainsi soit-il.

Après ce superbe panégyrique, le Chœur entonne le *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*, prélude et refrain des acclamations en usage dans l'Église de Reims, pour les fêtes les plus solennelles depuis le ix^e siècle, et attribuées communément à l'archevêque Hincmar. Un beau *Salve Regina*, de Martini, à trois voix et un *Tantum ergo* à quatre voix, de Palestrina, de noble inspiration, précédèrent la bénédiction du

Saint-Sacrement, donnée par S. G. M^{gr} l'évêque de Luxembourg, assisté, à l'autel, de MM. les chanoines Blaise et Prévotiaux.

Après le salut, *chant populaire à Jeanne d'Arc*, rythme latin d'une remarquable souplesse d'allure dont l'auteur est S. G. M^{gr} Foucault, évêque de Saint-Dié.

A la sortie, M. l'abbé Duval, organiste du grand orgue, exécute la *Marche pontificale* de La Tombelle.

Si la longueur de cet office, de près de deux heures et demie, malgré les retranchements faits au programme primitif, n'avait pas permis de le fixer au soir, comme on l'eût désiré d'abord, afin de pouvoir y faire participer les ouvriers, une compensation devait être réservée à ceux-ci pour les dédommager d'une privation pénible à leur foi.

A huit heures un quart, les nefs de la basilique se trouvent à nouveau remplies comme par enchantement. Malgré les lourdes fatigues de la journée, Son Éminence est là, au milieu de son peuple, entre ses vicaires généraux, M. l'abbé Neveux et M. l'abbé Compant. Près du Cardinal, NN. SS. les évêques de Namur, de Beauvais et de Belley.

La cérémonie commence par le cantique chanté à pleine voix : *Nous roulons Dieu*, puis S. G. M^{gr} l'évêque de Châlons monte en chaire et retrace à grands traits, d'une manière très instructive et très émouvante, la vie de la Bienheureuse Jeanne. « Le silence est absolu, l'attention remarquable, écrit *l'Avenir* ; on a l'impression que les paroles du prélat sont recueillies par des âmes avides de les entendre et que l'éloge de la bonne Jehanne a un profond écho dans le cœur fraternel des humbles qui l'écoutent. Nous ne croyons pas pouvoir mentionner ici le discours de l'éminent orateur sans noter les considérations vigoureuses par lesquelles il a terminé, nous voulons signaler la liberté avec laquelle il a flagellé l'athéisme d'Etat, l'égoïsme des diverses classes de la société, des riches comme des pauvres, pour montrer ensuite que le remède à l'anarchie qui dissout la France est dans la mise en pratique par tous des leçons que Jeanne d'Arc nous a données. »

Le discours terminé, l'assistance a chanté le *Credo*, de Du Mont, puis le *Tantum ergo*, en plain-chant, et après la bénédiction du T. S.-Sacrement donnée par M^{gr} Heylen, évêque de Namur, cette belle et populaire cérémonie religieuse s'est terminée par le chant de *La devise de Jeanne : Jesus, Maria*, exécuté sur l'air de l'*Ave Maria* de Lourdes. Il n'était pas loin de dix heures quand la foule est sortie de Notre-Dame.

Dans l'après-midi, à deux heures, trois mille enfants, précédés de la fanfare de Guignicourt-sur-Aisne, avaient défilé autour de la statue de Jeanne d'Arc sur le parvis de la cathédrale, aux cris de « Vive la France ! » « Vive Jeanne d'Arc ! » en déposant d'innombrables bouquets sur les

grilles et le socle du monument de Paul Dubois, tandis que les jeunes gens de l'École des arts et métiers de Saint-Jean-Baptiste de La Salle chantaient une cantate en l'honneur de la Bienheureuse Pucelle. C'est la *Ligue des femmes rémoises*, présidée par M^{me} Changeux, qui avait organisé cette gracieuse manifestation, malheureusement un peu contrariée dans son déploiement par la pluie.

Deuxième journée

(Samedi, 17 juillet.)

Cette date du 17 juillet est celle du sacre de Charles VII, en 1429, mais c'est celle aussi de la mort à jamais glorieuse d'une enfant née à l'ombre même du chevet de Notre-Dame de Reims, Marie-Anne Hanisset, la Bienheureuse Thérèse du Saint-Cœur de Marie, une des seize Carmélites décapitées à la place du Trône, en 1794, et dont, le 14 octobre 1906, M^{sr} Douais prononçait l'éloge en notre cathédrale.

La coïncidence mérite d'être notée, car, à la messe votive qu'un rescrit pontifical permettait de célébrer dans toutes les églises et chapelles de la ville, chacun des jours du triduum, la liturgie elle-même semblait prendre plaisir à la souligner : après l'oraison de Jeanne la Pucelle, elle mettait sur les lèvres du prêtre l'oraison des vierges martyres arrachées à leur cloître paisible, là même où l'héroïne tomba aux mains de l'ennemi.

A dix heures, le même cortège que la veille se dirige vers le sanctuaire ; M^{sr} Déchelette, auxiliaire de Lyon, et M^{sr} Sevin, évêque de Châlons, y figurent au milieu des Révérendissimes Prélats dont nous avons cité les noms et, à leur suite, viendra prendre place M. X. Hertzog, postulateur de la Cause de Béatification, ancien directeur au Grand Séminaire de Reims.

L'officiant est S. G. M^{sr} Bourne, archevêque de Westminster, aux côtés duquel se tiennent, comme prêtre assistant, M. l'abbé Neveux, vicaire général, ancien condisciple du prélat à Saint-Sulpice, et, comme diacre et sous-diacre, MM. les chanoines Lecomte et Charles.

Les chants de la messe ont été réservés à un chœur de deux cent quatre-vingts dames et jeunes filles, habituées pour la plupart du cours de plain-chant de M. l'abbé Thinot. Elles exécutent avec une aisance, une justesse, une sûreté et une méthode également remarquées, l'*Introït*, l'*Alleluia* et le *Credo*, en plain-chant grégorien ; le *Gloria*, le *Sanctus* et l'*Agnus* de la messe à trois voix, *Regina Pacis*, de Wilberger (école cécilienne), et le *Benedictus* de la messe solennelle de Saint-Remi, dédiée au cardinal Langénieux, de Théodore Dubois.

Au déjeuner qui réunit les évêques et leurs assistants et quelques personnalités catholiques, à la table du cardinal, dans la salle de la rue des Chapelains, Son Éminence prononça quelques paroles dont voici le résumé.

Reims s'est montrée digne des grandes traditions dont elle est la gardienne. Je suis touché profondément de son empressement à manifester ses sentiments envers notre Bienheureuse Jeanne d'Arc. Toutes les fois d'ailleurs que je me suis trouvé au milieu de ce bon peuple rémois, j'ai senti battre son cœur à l'unisson du mien. Celui qu'il saluait en ma personne, c'était le cardinal Langénieux qui a tant fait pour lui, c'était l'envoyé de Dieu. Ah ! Messieurs, qui représentez ici mes diocésains, soyez remerciés.

Je n'oublie pas, Messieurs, qu'aujourd'hui même le cardinal Andrieu est traduit devant les tribunaux pour avoir dit, avec l'autorité particulière de sa dignité et de son caractère, ce que tous les évêques de France sont prêts à redire avec lui. C'est pour lui un grand honneur. Il a affirmé cette vérité reconnue dans la constitution de 1848, qu'il y a une autorité au-dessus des autorités humaines, celle de Dieu.

Tous, Messieurs, nous sommes amis de la paix, aucun de nous ne pense à attaquer la forme du gouvernement, nous professons l'obéissance aux lois et à l'autorité d'où elles émanent, mais à la condition que ces lois soient justes et que cette autorité soit bien exercée. Autrement, il n'y a pas un évêque qui ne soit prêt à répéter le *Non possumus*. Je dirai donc en votre nom à tous, Messeigneurs et Messieurs, à S. Ém. le cardinal Andrieu, que nous adhérons pleinement, d'esprit et de cœur, à sa noble déclaration et que tous nous serions fiers de l'avoir signée¹.

L'après-midi, les vêpres sont chantées à 4 h. 1/2 ; S. G. M^{sr} Foucault, évêque de Saint-Dié et de Domremy, occupe le fauteuil du célébrant. S. G. M^{sr} Heylen, évêque de Namur, a dû reprendre le chemin de sa ville épiscopale, mais LL. GG. M^{sr} Walravens, évêque de Tournai, M^{sr} Rumeau, évêque d'Angers, M^{sr} Grellier, évêque de Laval, s'adjoignent à leurs vénérables collègues présents la veille.

1. S. Ém. le cardinal Luçon adressa aussitôt à S. Ém. le cardinal Andrieu la dépêche suivante :

« Cardinal Andrieu, Bordeaux.

« Au jour et heure où Votre Éminence est citée en justice, cardinal Luçon, évêques, catholiques rémois la félicitent respectueusement être traduite devant les tribunaux pour avoir condamné césarisme, affirmé indépendance Église, sauvegardé droits et dignité conscience humaine.

Cardinal Luçon. »

S. Ém. le cardinal archevêque de Bordeaux a répondu :

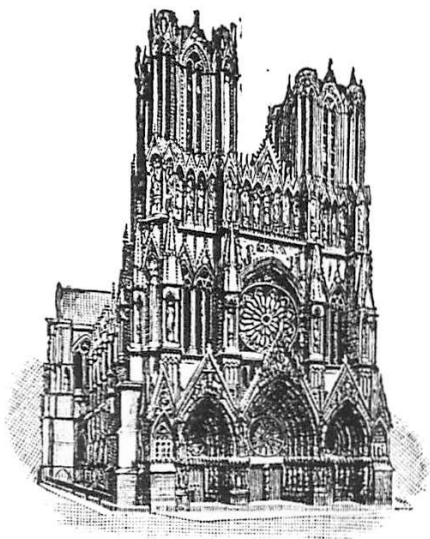
« Cardinal Luçon, Reims.

« Remercie Votre Éminence, évêques, catholiques rémois, pour aimable et reconfortant télégramme, et implore avec vous puissante et douce triomphatrice de Reims pour que l'Église de France, maintenant à la peine, soit bientôt à l'honneur.

Cardinal ANDRIEU. »

Le même chœur de voix de femmes chante les psaumes des vèpres en contrepoint à trois voix et, en descendant le chœur pour aller entendre le discours, M^{sr} Foucault, un maître en musique religieuse, voulut bien féliciter les exécutantes.

Un vif mouvement de curiosité se produit quand apparaît dans la



Cathédrale de Reims.

chaire, le buste enveloppé dans les plis soyeux de la cappa canoniale violette, le R. P. Wyndham, de la Congrégation des Oblats de Saint-Charles, de Londres, un des témoins officiels du procès de Béatification et l'homme d'Angleterre qui connaît le mieux, peut-être, l'histoire de Jeanne d'Arc. De taille moyenne, d'une physionomie aimable et souriante, dans son calme tranquille, les cheveux gris et ras, l'orateur promène un regard placide sur ces milliers de tête dressées vers lui. Voici le début de son touchant discours que la faiblesse d'organe, l'accent de l'orateur, l'immensité de l'édifice

et le bruit des remous de la foule massée dans le transept ne permirent pas à beaucoup d'auditeurs d'entendre.

ÉMINENCE,

Lorsque Votre Éminence me fit l'honneur de me proposer la tâche de prendre la parole à l'occasion de ces belles fêtes en l'honneur de la Bienheureuse Jeanne d'Arc, j'ai pensé d'abord à l'immensité de cette magnifique cathédrale que j'ai visitée il y a une vingtaine d'années, et je me suis figuré une nombreuse assemblée à laquelle ma parole pourrait à peine atteindre. D'ailleurs, celui qui parle une langue qui n'est pas la sienne risque de ne pas se faire comprendre, soit à cause de son style, soit à cause de son accent.

J'avoue, qu'en premier lieu, l'idée de donner ce panégyrique m'inspira de la crainte. Mais alors, j'ai pensé à l'indulgence que le bon peuple français accorderait à un étranger, et je me suis rassuré par le fait même que Votre Éminence avait demandé un prédicateur qui fût d'origine anglaise.

Déjà, avant que le duc Guillaume de Normandie mit son pied de conquérant sur le sol de l'Angleterre, habitait aux environs d'une ville¹ du comté de Norfolk une famille d'origine anglo-saxonne. Selon la coutume de ces temps, elle dérivait son nom de la localité même où elle avait sa demeure. Tels sont nos aïeux; et le nom qu'ils portaient alors, c'est le nom que je porte aujourd'hui.

C'est donc en vrai fils de l'Angleterre, qu'en réponse à la gracieuse invitation de Votre Éminence, je suis venu pour adresser quelques paroles, en l'honneur

1. Wymondham.

de Jeanne d'Arc, à cette grande et sympathique assemblée. C'est Jeanne elle-même qui m'inspire la hardiesse nécessaire à cette tâche. « Entrez hardiment ! » s'écriait la Pucelle, qui n'avait jamais peur quand il s'agissait de suivre le sentier tracé par le devoir.

Le Révérend Père développe ensuite son thème et nous montre *la Prière et le Travail* dans la vie de Jeanne d'Arc, *la Mission* sainte qu'elle avait reçue et qu'elle sut, avec l'aide de Dieu, noblement accomplir, et enfin *la Réparation* offerte à sa mémoire. Cette dernière partie est particulièrement émouvante. « Nous avons tous un héritage de reproches à nous faire », s'écrie l'orateur. Et il montre l'ingrat Charles VII ne rien tenter pour la délivrance de la douce prisonnière. « Les jours s'écoulaient, puis les semaines, puis les mois. Le silence règne partout, on n'entend pas le pas mesuré des soldats marchant à sa délivrance ; on ne voit pas de courriers chevaucher au grand galop, porteurs de lettres, entre Charles VII et le duc de Bourgogne. » Mais il s'attache à prouver que de cet abandon lâche, seule la France politique doit être tenue pour responsable, car le peuple français, alors comme aujourd'hui, était plein de sympathie envers Jeanne d'Arc. De même, c'était l'Angleterre politique qui infligeait de cruels outrages à la captive de Rouen. « Les Écossais, remarque-t-il, combattaient aux côtés de Charles VII ; les Irlandais n'y étaient pas. L'armée anglaise s'y trouvait, mais le peuple anglais n'y était pas. » L'Angleterre politique, c'était surtout le duc de Bedford, le cardinal de Winchester, son oncle, le comte Warwick, son lieutenant. Après avoir décrit toutes les trahisons dont Jeanne fut victime et sa mort sur le bûcher, le P. Wyndham ajoute :

O mes amis de la belle France, dont j'ai l'honneur de saluer la patrie qui fut celle de Jeanne d'Arc, pleurez l'insouciance de la France politique de ces jours-là qui abandonna la pauvre enfant en proie à ses ennemis !

Et vous, mes compatriotes, fils de l'Angleterre, pleurez l'inhumanité de, ceux de notre pays qui, n'ayant aucune pitié pour cette fille de dix-neuf ans attendaient avec une impatience fiévreuse le moment où ils pourraient attacher leur victime au bûcher !

Oui ! pleurez, — mais non comme pleurèrent les juges sur l'estrade, les larmes aux yeux, la haine au cœur, — mais pleurez à larmes de tendresses et de vive sympathie pour cette douce enfant, et rendez hommage à la sainteté de celle qui remportait la « grande victoire » et qui entra ce jour-là au « royaume du Paradis ».

Oui, cassez le jugement de nos aïeux à Rouen ! Nous ne sommes pas sous les influences politiques, sous les préjugés de ces temps-là. Depuis bien des années et à la vraie source, nous avons étudié l'histoire de Jeanne d'Arc. Nous connaissons la vérité ; et devant la vérité, tout honnête homme s'incline.

Et la péroraison du discours n'est pas moins pleine d'émotion :

En avant, mes amis; en avant tout est vôtre! s'écriait-elle autrefois. « En avant! », s'écrie-t-elle toujours. Ayez courage! Pratiquez, chacun de vous, la vie chrétienne! LutteZ vaillamment contre le mal! LutteZ sous ma bannière! Travaillez et priez: priez et travaillez! Bataillez vaillamment, et Dieu donnera la victoire.

O Bienheureuse Jeanne! vous nous montrez la voie, nous vous suivrons. Faites flotter devant nous votre bannière! Aidez-nous par votre sainte intercession! Priez pour chacun de nous!

Priez pour la France! priez pour l'Angleterre! Que nous soyons unis dans la sainte foi catholique! Que nous puissions remporter la « grande victoire » et entrer enfin au « royaume du Paradis ».

Ainsi soit-il.

Au salut, le même chœur fait entendre le motet *Domine Dominus noster*, à trois voix, de Blanche Lucas, professeur à la *Schola Cantorum* de Paris; le *Salve Regina*, à trois voix, de Francesco Suriano; le *Tu Gloria Jerusalem*, de César Franck, et un rythme latin de M^{re} Foucault, intitulé: *A Pie X glorifiant Jeanne d'Arc*, sur une mélodie du R^{me} Dom Pothier, enfant du diocèse de Saint-Dié. Enfin le *Tantum ergo*, choral à trois voix du P. Lhoumeau, annonça la bénédiction du Saint-Sacrement, donnée par Monseigneur de Saint-Dié.

Dans le cours de l'après-midi, M^{re} le cardinal, accompagné de ses hôtes NN. SS. de Belley et de Châlons, avait, en voiture découverte, parcouru la ville.

« Le vénéré cardinal, écrit le *Courrier de la Champagne*, a voulu constater de ses propres yeux l'empressement des fidèles à pavoiser leurs demeures, et plus particulièrement dans les quartiers ouvriers. Il a dû éprouver de douces et consolantes satisfactions. On a pavoisé partout; et chacun a mis dans cet acte un peu de son cœur. Les drapeaux sont arrangés avec goût, avec grâce, avec art. Dans certaines maisons, des dames ont travaillé pendant quinze jours à broder sur de longues bandes d'étoffe des inscriptions à la gloire de Jeanne; des jeunes gens sont allés dans les champs cueillir des fleurs pour en tresser des couronnes que l'on peut voir encore au pied de la statue du Parvis. Et dans la ville, pas un cri de protestation, pas une note discordante. »

Troisième journée

(Dimanche, 18 juillet.)

Quand, pour la première fois, on parla au comité d'organisation des fêtes qu'il fallait prévoir et préparer en l'honneur de la Bienheureuse Jeanne, chacun pensait, sans doute, qu'elles seraient belles: noblesse, passé, souvenirs obligeant, et les choses ici ne pouvaient se faire mesqui-

nement, mais personne, à coup sûr, n'aurait osé prédire à ces fêtes la puissance d'attraction qu'elles ont exercée sur les âmes, la popularité dont elles ont joui, le succès que tous les hommes de bonne foi ont constaté, l'éclat dont elles ont resplendi. Pour honorer l'Église et la patrie, ces deux mères incarnées dans la sainte héroïne qui procède de l'une et de l'autre sans qu'on puisse dire à laquelle des deux elle fut la plus chère, il était humainement impossible, dans les circonstances actuelles, de faire davantage et de mieux réussir.

Dès six heures du matin, les nefs de la basilique s'emplissent. Détail à peine croyable, bon nombre de personnes ne quitteront plus leur place jusqu'au soir ; elles resteront là douze heures, treize heures, immobiles, déjeunant d'un petit pain, dans la crainte de ne plus pouvoir rentrer.

Son Éminence s'est réservé la joie de célébrer elle-même la messe de communion générale, fixée à sept heures. A l'évangile, M^{re} Rumeau adresse à la pieuse assistance une allocution pleine de foi où il commente, de la façon la plus heureuse, les enseignements de la vie de Jeanne d'Arc. Quatre prêtres distribuent à la foule l'Eucharistie dont se nourrissait l'âme de l'héroïne. A tous les autels, des prêtres disent la messe, répétant à Notre-Seigneur, au nom de l'Église, avec l'autorité de leur sacerdoce et cette puissance de parole qui seule a le droit de s'élever au-dessus des foules prosternées : *Dieu qui avez suscité la Bienheureuse vierge Jeanne pour la défense de la foi et de la patrie, accordez à notre prière, par son intercession, que votre Eglise triomphe des embûches de ses ennemis et jouisse d'une paix durable. — Que cette Hostie salutaire, Seigneur, nous confère la force, grâce à laquelle la Bienheureuse Jeanne d'Arc, pour repousser les ennemis, n'hésita pas à subir les périls de la guerre. — Restaurés par le céleste pain qui, tant de fois, nourrit la Bienheureuse Jeanne pour la rendre victorieuse, nous vous demandons, Seigneur, que cet aliment du salut nous rende vainqueurs de nos ennemis.*

Cependant la foule s'entasse dans les nefs, dans le transept, dans le poutour du chœur, dans les chapelles ; elle s'accroche aux grilles, monte sur les bases des piliers, escalade les moindres saillies des murs de l'édifice, s'installe jusque sur les confessionnaux, et c'est à travers une mer humaine, calme cependant, sans vagues houleuses, sans mugissements et sans impatience, que l'imposant cortège des jours précédents se fraye lentement passage jusqu'au sanctuaire. A l'entrée, du côté de l'évangile, un trône de velours grenat a été dressé pour M^{re} le cardinal de Reims, qui a cédé le sien à son vénérable collègue, l'Éminentissime cardinal Mercier, archevêque de Malines, primat de Belgique. Il y a seulement trois années que l'ancien président de l'Institut de philosophie thomiste de l'Université de Louvain fut mis en possession, par le

choix de Pie X, du siège métropolitain de Saint-Gombaut et reçut l'onction épiscopale des mains de M^{re} Vico, l'ancien ablégat pontifical chargé de porter la barrette au cardinal Langénieux. L'éminent archevêque a seulement cinquante-huit ans ; de taille élevée, il dépasse de la tête tous ses assistants, et la noble simplicité de ses gestes, et la modestie de son regard ajoutent quelque chose encore à la majesté dont est empreinte sa personne.

Deux cent cinquante voix psalmodient les versets de *None*, puis, tandis que le cardinal officiant achève de prendre les ornements, les trompettes, soutenues par les puissants accords du grand orgue, font entendre les fanfares triomphales du prélude de la messe de Gounod, à la mémoire de Jeanne d'Arc, dont Reims eut la première audition en 1887. Dès les premières mesures, le silence le plus impressionnant règne dans l'assistance émue par les notes vibrantes de ces chants de victoire. La messe pontificale commence : M. l'abbé Neveux, vicaire général, MM. les chanoines Rabulet, Mimil, Brincourt et Renault assistent Son Éminence à l'autel qu'entoure la couronne des procédants.

L'*Introït* et l'*Alleluia* sont exécutés en chant grégorien, comme les jours précédents ; le *Kyrie*, à quatre voix mixtes, deux chœurs et deux orgues, est de Widor ; le *Gloria*, à quatre voix mixtes, a été emprunté à la messe *O Beata Cœcilia*, du vieux maître rémois Hardouin ; le *Credo* est celui de Du Mont ; l'assistance entière le chante. M. Th. Dubois, de l'Institut, ancien directeur du Conservatoire, dirige lui-même le *Sanctus* à quatre voix mixtes, d'un style large, majestueux, d'une harmonie somptueuse, qu'il a écrit tout spécialement pour la circonstance, dans sa retraite de Rosnay, en vue des tours de Reims. Après la consécration, les trompettes, sous la direction de M. L. Maiffait, font entendre la douce mélodie qui tombe de la coupole de Saint-Pierre quand le Pape officie. L'*Agnus Dei*, à quatre voix mixtes, est celui de la « messe dite de Clovis », écrite en vue des fêtes du centenaire du baptême de la France, à la prière du cardinal Langénieux, par le regretté Gounod, et exécutée pour la première fois à Reims en 1896. Enfin le *Domine satcum*, à six voix, pour chœur et deux orgues, est l'œuvre de J. Hansen, ancien maître de chapelle de Saint-Remi.

Il est près de midi quand la grand'messe s'achève.

Les éminentissimes cardinaux, les évêques, les notables catholiques rémois qui ont eu l'honneur de leur donner l'hospitalité, MM. d'Épinay et Dubois, les principaux dignitaires ecclésiastiques déjeunent dans la grande salle de la rue des Chapelains, où, à la fin du repas, S. Ém. le cardinal Luçon leur offre en ces termes ses remerciements :

ÉMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

Le 17 juillet 1429, dans notre cathédrale, Jeanne d'Arc faisait asseoir Charles VII, le front ceint de la couronne royale, sur le trône de saint Louis.

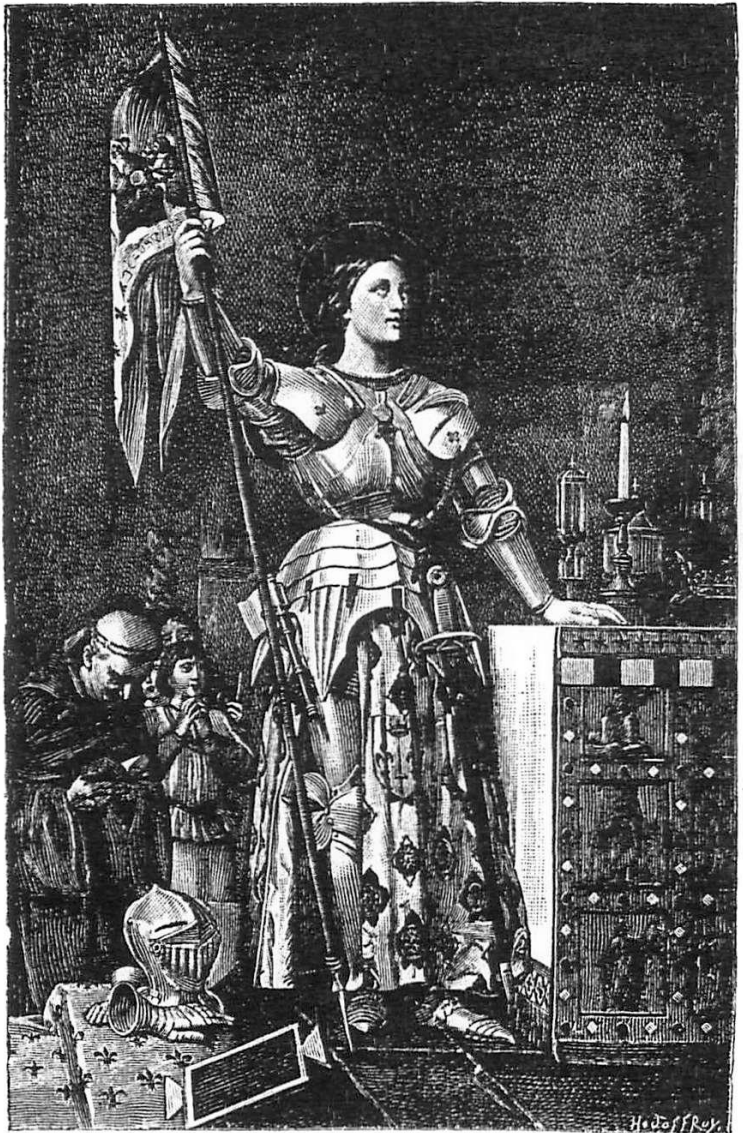
Le 17 juillet 1909, c'est elle-même qui monte sur les autels, le front ceint de l'aurole des Bienheureux.

Noblesse oblige : Reims devait à la Bienheureuse des hommages dignes de la ville du Sacre ; je vous remercie, Messieurs, d'être venus l'aider à s'acquitter de cette dette d'honneur.

En vous invitant, Éminence, je n'ai pas voulu seulement faire acte de bon voisinage, et procurer à notre ville l'honneur de votre présence. Ma pensée avait une inspiration plus profonde : elle montait de mon cœur d'évêque et de Français.

Nous n'avons pas oublié les honorables et réconfortants témoignages de sympathie qui nous sont venus des évêques de Belgique, aux heures solennelles et douloureuses où l'Église de France, insidieusement sollicitée au schisme, proclamait unanimement par la voix de ses évêques, de ses prêtres et de ses fidèles, son inviolable attachement à la Chaire de Pierre, et plutôt que de se soumettre à la constitution laïque qu'on voulait lui imposer, se laissait spolie de tous ses biens, hormis la foi et l'honneur. Alors nos frères de Belgique nous envoyèrent l'expression de leur sympathie, et la promesse de leur union avec nous dans la prière : cet acte nous est allé au cœur ; nous n'en perdrons jamais le souvenir.

Je me suis rappelé aussi, Éminence, la généreuse hospitalité avec laquelle



Jeanne d'Arc au Sacre. (Tableau d'Ingres.)

vous avez accueilli nos chères congrégations religieuses proscrites, et j'ai pensé que Jeanne d'Arc, qui aimait tant les religieux, serait heureuse de voir à ses fêtes les évêques du pays qui ouvre si largement ses portes à nos chers exilés.

Je voulais saluer à vos côtés, Éminence, Monseigneur de Namur, le docte prélat à qui la confiance du Saint-Siège a dévolu la présidence du comité permanent chargé d'organiser les congrès eucharistiques qui, chaque année, procurent au Dieu de nos tabernacles des hommages si consolants pour la sainte Église catholique. Il a été obligé de nous quitter; mais son cœur est resté avec nous, et c'est à lui que je parle, c'est à lui que j'adresse mon cordial remerciement.

Avec lui je salue M^{sr} l'évêque de Tournay, dont la ville épiscopale, enclavée au temps de Jeanne d'Arc dans les possessions du duc de Bourgogne, demeura cependant inébranlablement fidèle au parti de Charles VII. Jeanne d'Arc avait pour elle tant d'affection qu'elle l'invita par lettre spéciale à se faire représenter au sacre du roi, et tant de confiance que c'est à elle qu'elle s'adressa quand, dans la détresse de sa prison d'Arras, elle fut réduite à demander « quelques subsides pour employer, disait-elle, à ses nécessités ».

Recevez donc, Éminence et Monseigneur, l'expression de ma bien vive gratitude. Qu'en récompense de la charité que vous exercez envers nos chers exilés, Dieu préserve votre patrie des épreuves par lesquelles il fait passer la nôtre.

Et voici que, « *sopitis jamdiu odiis* », l'Angleterre, elle aussi, reconnaissant noblement son erreur, s'associe à la France afin d'honorer la céleste Libératrice de votre patrie. Et après avoir vu, à Rome, deux évêques anglais lire aux évêques français réunis pour la Béatification de Jeanne d'Arc, une éloquente adresse en laquelle ils se disaient heureux de rendre justice, au nom de leurs compatriotes, à celle que leurs ancêtres avait poursuivie comme une ennemie, nous avons entendu, hier, le primat d'Angleterre, l'éminent archevêque de Westminster, rendre grâces avec nous à Dieu de la glorification de la Pucelle d'Orléans.

Soyez remercié, Monseigneur, d'une démarche qui apporte autant de joie à notre pays qu'elle fait d'honneur au vôtre.

Avant de venir à la France, je veux encore remercier M^{sr} l'évêque de Luxembourg. Ce nom rappelle celui qui livra à ses ennemis Jeanne d'Arc, dont un coup de fortune avait fait sa captive à Compiègne. Mais si la politique faisait de Jean de Luxembourg un adversaire de la Pucelle, la foi catholique et la piété chrétienne firent de sa femme et de sa tante deux amies et deux consolatrices de la douce prisonnière, qui se plaisait à dire son affection pour elles : ce sont elles, Monseigneur, que vous représentez ici : je vous en suis profondément reconnaissant.

J'aurais rêvé, Messeigneurs et vénérés collègues, pardonnez-moi de vous parler de mes rêves, mais Monseigneur d'Orléans a bien parlé du sien au Pape, j'aurais rêvé de réunir en ce jour, à Reims, tous les évêques de France. Nous aurions, à l'occasion de la Béatification de Jeanne d'Arc, protesté, au nom de nos diocèses, en chantant le *Credo* de Nicée, qui est pour la France le *Credo* de Reims, et en renouvelant les promesses de notre baptême national devant le baptistère où Clovis est devenu chrétien, de la perpétuelle fidélité de notre patrie au Dieu de Jeanne d'Arc et de Clovis. Nous aurions ainsi proclamé que, si la loi de Séparation

a pu briser les liens officiels qui réunissaient l'État à l'Église, elle n'a pas rompu les liens qui attachent le peuple de France à la foi de Jésus-Christ.

Ne pouvant espérer la réalisation de ce rêve dans toute sa plénitude, j'ai voulu du moins convoquer à nos fêtes les évêques aux diocèses desquels se rattachent les principaux souvenirs de notre grande épopée nationale.

Saint-Dié, qui s'honore de posséder Domremy, la maison paternelle de Jeanne d'Arc, l'église de son baptême, Notre-Dame de Bermont, le Bois-Chenu.

Verdun, à qui appartient Vaucouleurs, où elle a tant prié, tant pleuré dans le sanctuaire de N.-D. des Voûtes, et d'où elle est partie avec l'escorte que lui avait enfin donnée le sire de Baudricourt.

Blois, où elle fit bénir sa bannière, d'où elle est partie pour la délivrance d'Orléans, d'où elle fit passer un convoi de vivres à la ville assiégée.

Orléans, qui rappelle le premier but de sa mission et son premier triomphe.

Troyes, où elle gagna sur les hésitations des politiques une victoire moins éclatante, mais non moins difficile que celles qu'elle avait à remporter sur les armées ennemies.

Châlons, où elle reçut la visite d'amis et de parents venus de Domremy au bruit de ses exploits, pour la voir.

Soissons, où elle séjourna trois jours, après avoir été, avec Charles VII, vénérer saint Marcoul à Corbény.

Beauvais qui dépend de Compiègne, où elle fut faite prisonnière; et si le nom de cette ville rappelle le juge auquel la Pucelle à pu dire : « Évêque, c'est par toi que je meurs », il est juste de reconnaître qu'elle s'était dès lors dégagée de toute solidarité avec lui.

Angers, qui s'honore d'être la patrie de Marie d'Anjou, qui, avec Yolande d'Aragon sa mère, insista auprès du dauphin dont elle était l'épouse, pour qu'il consentit à donner audience à la petite paysanne de Domremy.

Laval, qui, s'il ne se glorifie pas d'être le pays de la Trémoille, est justement fier de compter ses seigneurs Guy et André parmi les plus fidèles et les plus dévoués compagnons d'armes de la Pucelle.

Evreux, enfin, qui se fait gloire d'avoir donné à Jeanne d'Arc le duc d'Alençon, de qui elle reçut son premier cheval de bataille et qui combattit à côté d'elle durant tout le cours de ses campagnes.

Ne convenait-il pas de réunir à Reims les chefs de ces diocèses pour honorer tous ces souvenirs?

Jeanne d'Arc devait vous chercher du regard, Messeigneurs, à chacune de nos cérémonies, pendant ces anniversaires de ces grands jours. Elle aura été heureuse de vous voir dans ce sanctuaire, où elle a vu nos prédécesseurs. Je vous remercie de lui avoir procuré ce plaisir.

Belley n'a point eu, que je sache, de rapports particuliers avec l'histoire de la Pucelle. Mais on a dit de l'évêque de Belley, de celui de Châlons et de moi, que nous ne faisons qu'un : *et hi tres unum sunt*. Là où l'un de nous se trouve, les autres ne peuvent manquer de se trouver aussi. Il n'y a point besoin d'autres titres, Monseigneur, pour expliquer votre présence ici. Je n'oublie point, cependant, que la métropole de Besançon, à laquelle appartiennent Domremy et Vaucouleurs, s'honore de vous compter parmi ses fils, et que vous êtes, par conséquent, de la même province ecclésiastique que Jeanne d'Arc.

Vous représentez à cette fête, Monseigneur d'Hiérapolis, l'illustre Église de

Lyon et son Éminentissime cardinal, qui a tant travaillé à la Cause de Jeanne d'Arc. Il avait sa place marquée ici, comme à Orléans, comme à Rome. Il y est représenté par son fils de prédilection : soyez remercié d'être venu le suppléer.

Je voudrais maintenant dire ma gratitude aux orateurs qui nous ont si éloquemment commenté tous les souvenirs que je viens de rappeler. C'est là que je me sens tout à fait au-dessous de la tâche. Mais si je ne vous dis pas merci avec éloquence, c'est cependant de cœur que je vous le dis.

Je vous remercie, mon Révérend Père, d'avoir bien voulu venir faire entendre dans notre cathédrale l'éminent conférencier de Notre-Dame de Paris. On ose à peine solliciter un tel honneur. Mais Jeanne d'Arc ne mérite-t-elle pas tous les hommages? et n'était-il pas juste de faire appel aux voix les plus éloqu岸tes pour la chanter, surtout ici, dans cette Église qui fut pour ainsi dire son Thabor?

Vous nous avez dit dans un merveilleux langage les services rendus par Jeanne d'Arc à la patrie et à la société religieuse.

Veillez agréer mon respectueux et cordial merci.

Au Révérend Père Wyndham, nos fêtes devront une note particulièrement touchante, celle de l'Angleterre venue ici pour faire entendre sa voix dans le concert de louanges qui éclate de toutes parts en l'honneur de notre incomparable héroïne. C'était bien hier un spectacle émouvant que celui d'un orateur anglais faisant, dans la chaire de la cathédrale de Reims, le panégyrique de la Pucelle d'Orléans. J'avais lu vos dépositions au procès apostolique, et j'y avais reconnu les accents non seulement d'un témoin favorable, mais d'un admirateur convaincu. Je ne doute point que les hommages qui jaillissaient hier de votre cœur et de vos lèvres n'aient été doux entre tous les autres au cœur de l'innocente martyre de Rouen. Je me fais ici l'interprète de tous vos auditeurs pour vous offrir l'hommage de leur gratitude.

Monseigneur d'Orléans, c'est vous qui, avec la collaboration intelligente et active de M. Hertzog, le postulateur de la Cause de Jeanne d'Arc, que je suis heureux de saluer auprès de vous, avez conduit à son terme et au prix de quels labours! l'œuvre dont nous célébrons ici le couronnement, après l'avoir déjà célébré ensemble à Rome, à Orléans. Comme l'étendard de Jeanne, vous aviez été à la peine. C'était raison que vous fussiez à l'honneur. Mais quand nous n'aurions point été obligés de vous inviter parce que vous êtes l'évêque d'Orléans, de cette ville dont le nom est associé comme un titre de noblesse à celui de la Pucelle, nous vous aurions voulu quand même, parce que vous êtes M^{sr} Touchet. Je suis certain d'avoir fait le plus grand plaisir à mes chers Rémois et à tous les pèlerins de Jeanne d'Arc à Reims, en leur promettant le plaisir de vous entendre, et cette espérance a été certainement l'une des plus puissantes attractions de notre triduum. Nous ne connaissons pas encore votre discours, il est vrai, mais j'en dirai ce que vous avez dit si gracieusement chez vous de celui de M^{sr} Turinaz : nous pouvons l'applaudir de confiance.

Avec nos panégyristes, je remercie également M^{sr} l'évêque de Châlons, qui, bien que prié presque à la dernière heure, a bien voulu porter la parole à la réunion de vendredi soir, à ceux de NN. SS. les évêques qui ont eu la bonté de prononcer une allocution à la messe de communion de nos paroisses ; et spécialement à M^{sr} l'évêque d'Angers qui nous a fait tant de plaisir, à ses auditeurs

et à moi, en acceptant de nous faire entendre sa pieuse et chaude parole ce matin, à la communion générale.

Il est un autre orateur qui nous parle celui-là, et avec quelle éloquence ! par la bouche même de Jeanne d'Arc, dont il a reproduit sous nos yeux l'attitude et l'expression pendant le sacre ; c'est M. Prosper d'Épinay, l'auteur de la statue que nous avons admirée près de l'autel, à la place même où la triomphatrice de Reims se tenait durant la cérémonie du 17 juillet 1429. Oui, c'est bien là l'attitude et l'expression que devait avoir la noble Pucelle, pendant qu'elle assistait au sacre du roi, ses mains appuyées sur la garde de son épée au repos, abîmée dans le recueillement, repassant dans son cœur les prodiges que Dieu venait d'accomplir par sa main. Je vous félicite, M. d'Épinay, d'avoir conçu et réalisé cette œuvre d'art chrétien et je vous remercie de l'avoir réservée pour la cathédrale du Sacre où elle est, mieux que partout ailleurs, à sa place.

Mais je ne saurais oublier que si cette œuvre d'art faite pour la cathédrale du Sacre y est venue, nous le devons à l'intelligente et généreuse initiative d'un chrétien de notre ville, dont le nom se trouve mêlé à toutes nos œuvres catholiques, M. Henri Abelé. Je l'en remercie au nom de ma cathédrale, de ma ville épiscopale et au mien.

Enfin, je dois exprimer ma gratitude aux organisateurs de nos fêtes, aux membres de la commission qui se sont chargés de les préparer, aux comités particuliers qui se sont partagé la tâche. Nous n'avons eu, nous autres spectateurs, qu'à regarder, qu'à écouter : la jouissance est facile. Mais cette jouissance nous la devons au zèle des hommes dévoués qui ont organisé les décorations, les chants, les cérémonies.

En premier lieu, mes remerciements doivent aller à M. le vicaire général Landrieux. Les connaissances, les sympathies, la haute estime qu'il s'est conciliées dans notre ville, pendant les longues années qu'il a passées auprès de mon illustre prédécesseur le cardinal Langénieux, le désignaient pour une mission qui devait faire appel à tant de concours divers, particuliers et collectifs. Je lui suis infiniment reconnaissant du zèle intelligent avec lequel il s'est acquitté de son mandat.

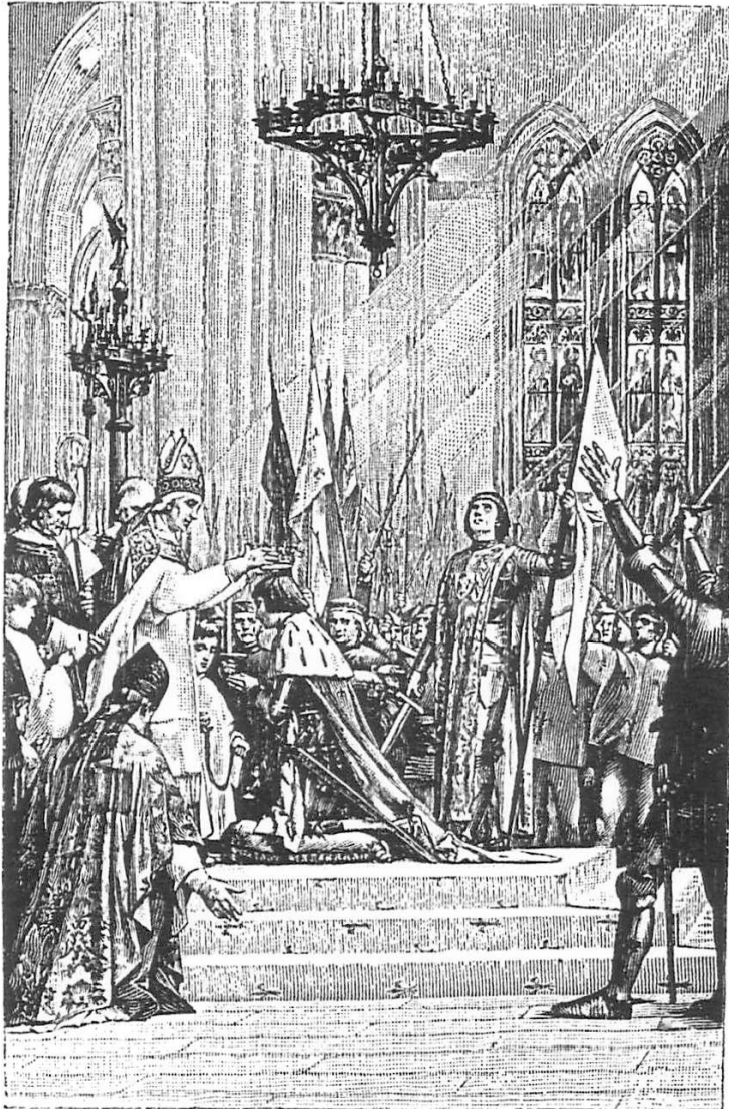
Je ne veux à aucun prix passer sous silence les chorales d'hommes et de femmes qui nous ont apporté leur concours pour l'exécution des chants, et tout le monde se plaît à reconnaître qu'elles l'ont fait avec autant d'éclat que de bonne volonté. Aux dames donc et aux jeunes filles, aux hommes, jeunes gens et enfants qui ont embelli nos fêtes de leurs chants, à ceux qui les ont exercés et dirigés, j'adresse mes plus vifs remerciements et mes bien sincères félicitations.

Merci encore aux personnes généreuses qui nous ont aidés de leurs subsides et aux familles hospitalières qui ont mis gracieusement leurs appartements à la disposition de NN. SS. les évêques.

Je désirais que nos fêtes fussent dignes de notre ville. Reconnaissance à tous ceux dont le concours a contribué à faire de ce vœu une réalité. Je les en remercie. Que Jeanne d'Arc les récompense comme on sait le faire quand on est au ciel.

S. Ém. le cardinal Mercier répond à peu près en ces termes :

J'ai la joie de dire à Votre Éminence les sentiments de reconnaissance profonde qui nous animent en ce moment. Trop souvent nous sommes obligés d'entendre, par delà la frontière, les échos de la presse mauvaise racontant les destructions opérées dans le champ de l'Église de France et les ruines qui s'y accumulent, ou les plaintes d'une bonne presse parfois découragée à la vue des maux qu'elle constate chaque jour. Aussi il nous est bon de venir chez vous,



Le Sacre de Charles VII à Reims. (Lenepveu.)

pour entendre chanter le *Credo*, comme nous l'entendions tout à l'heure et pour entendre vibrer l'âme de tout un peuple, comme elle vibre pendant ces jours. Nous pouvons constater ainsi, de nos yeux, que le fond est tout autre que nous n'en pouvions juger de loin sur les apparences.

Vous avez parlé tout à l'heure, Éminence, de l'hospitalité que les communautés religieuses françaises ont reçue dans notre pays, et vous croyez que sommes par là vos bienfaiteurs. Votre bienveillance intervertit les rôles, laissez moi vous le dire, car nous sommes vos obligés. Vos religieux et religieuses nous ont apporté leurs prières, leurs exemples; ils sont pour nous tous un objet d'édification. Je le dis en toute simplicité, car bien des fois il m'a été donné de le constater. Jamais le problème de l'existence matérielle

ne s'est posé pour eux, ils en remettent la solution en toute confiance à la bonté de Dieu qui ne leur a jamais manqué, et c'est pour nous, peuple positif et pratique, un bel enseignement. Le clergé de France nous en a donné un autre dernièrement, que nous n'oublierons pas. On remonterait bien loin dans l'histoire pour trouver un exemple de la foi, de l'obéissance en matière disciplinaire, de l'abnégation complète avec lesquelles vous avez déféré tous, spontanément, unanimement aux volontés du Souverain Pontife. Aussi puis-je répéter, après le Pape Pie X, que l'avenir heureux de l'Église de France, garanti par Jeanne d'Arc, n'est pas un beau rêve seulement, mais une réalité. Et l'avenir de la

France elle-même n'est pas une espérance, c'est pour nous une certitude. Nos prières, nos vœux, Éminence, vous accompagnent pour que cet avenir soit fécond.

Dès une heure de l'après-midi il est impossible de trouver la moindre place dans la cathédrale, et, sans le service d'ordre si parfaitement organisé par les jeunes gens, les prélats eux-mêmes auraient difficilement pénétré jusqu'à la sacristie. A trois heures la cloche annonce le départ du cortège.

L'officiant est S. Ém. le cardinal Mercier.

Les choristes répondent au *Deus in adjutorium* en faux-bourdon, harmonisé par Robert, ancien maître de chapelle de Notre-Dame de Reims ; les antiennes des vêpres appartiennent à l'édition de Dom Pothier, les psaumes sont exécutés en plain-chant, l'hymne des Vierges est de D. Perosi.

Après le *Magnificat*, à la suite des deux Éminentissimes cardinaux, NN. SS. les évêques et les prélats, puis leurs assistants, les chanoines et les prêtres descendent du chœur vers les places qui leur ont été réservées en face de la chaire. S. G. M^{SR} Touchet vient d'y monter, précédé de la réputation que lui ont valu à Reims son discours à Saint-Remi en 1896, et son éloge funèbre du cardinal Langénieux, le 15 février 1905.

La vision de l'enfant inspirée de Domremy, de la guerrière inspirée, de la captive inspirée, de la victime de Rouen, plane sur la foule immense, suspendue aux lèvres de l'évêque qui la lui déroule avec l'autorité de sa parole, avec l'ardeur de sa foi accrue pendant les longues années de l'étude de la Cause de Béatification.

M^{SR} l'évêque d'Orléans excelle dans la peinture des scènes historiques ; elles revivent quand il les raconte, elles s'animent sous le souffle de sa parole et la puissance de son geste.

Il montre d'abord la petite fille de Jacques d'Arc et d'Isabelle Romée se présentant à Baudricourt.

L'état de la France lui apparut dans toute sa navrante horreur. Il se souvint, d'un seul mouvement de mémoire, des chevaliers, des rois, des politiques qui avaient tenté à coups d'épées, de masses d'armes, d'instruments diplomatiques, de relever le royaume. Il revit d'un seul coup d'œil cette lamentable aventure qui durait depuis cent ans : Philippe VI, battu à Crécy, douze cents chevaliers jonchant la plaine de leurs cadavres cuirassés de fer, trente mille soldats autour d'eux tombés ; Jean le Bon à Poitiers, énorme sous son armure, succombant sous le nombre ; il revit l'œuvre de restauration de Charles V et de du Guesclin s'écrasant dans le sang et les débandades d'Azincourt ; il revit le cadavre de Charles d'Orléans, gisant avec le poignard de Jean sans Peur dans le dos, celui de Jean sans Peur à son tour étendu, la cervelle ouverte par la hache de Tanneguy-Duchâtel au pont de Montereau ; il revit la Normandie, la Picardie, la Flandre,

la Bourgogne, l'Ile-de-France, la Guyenne, Laon, Rouen, Paris, Bordeaux, directement ou indirectement aux mains de l'Anglais; Orléans assiégé, mourant de faim, étouffant dans l'encerclement des bastilles de Talbot; il revit la France sans blé, sans argent, sans armée; il revit le roi apeuré au fond de son château crénelé de Chinon, sombre, défiant des autres et de lui-même, rêvant de fuir bien loin dans le midi, vers Toulouse, plus loin, en Espagne, plus loin encore, en Portugal.

Et Baudricourt, ébranlé par la voix de cette sainte enfant, Baudricourt reprend courage.

Car l'enfant qui a parlé est inspirée de Dieu; elle entend réellement les Voix qui lui parlent d'en-haut; ce sont elles qui lui commandent, qui la soutiennent, qui la font agir; elles qui lui dictent ses réponses à Vaucouleurs, à Chinon, à Poitiers, à Rouen, à son roi, à ses juges; elles qui la consolent et remontent son courage.

Mais soudain, sous le regard de l'évêque apparaît l'étendard qui rappelait à Jeanne qu'elle venait de Dieu et qu'elle était seulement son envoyée.

O étendard de Jeanne!..., s'écrie-t-il. La France en a connu d'autres. Sous d'autres elle a marché victorieuse ou vaincue, ardente, stoïque: vieille chape du grand Martin de Tours; oriflamme vermeille de Saint-Denys; enseignes bleues des Capétiens, blanches des Bourbons, tricolore de la République, aigles impériales, coq gaulois de la monarchie de Juillet, guidons verts des chasseurs de la vieille garde. O drapeaux de Soissons, de Bouvines, de Rocroy, de Fontenoy, d'Austerlitz, de Navarin, d'Aïn-Téguy, de Sébastopol, de Coulmiers, drapeaux, qui avez fait le tour du monde, divins haillons d'émeraude comme la prairie d'avril, de neige comme les lis de printemps, de pourpre comme les roses d'été, d'azur comme nos clairs ciels d'automne, d'or comme nos épis mûrs, soulevés, piétinés, relevés, déchirés splendidement parmi l'ouragan des lances brisées, des masses d'armes ballant les heaumes, des baïonnettes et des sabres grinçant contre les baïonnettes et les sabres, des canons vomissant la mitraille, des cris de désespoir, de triomphe, de mort. O signes! pour lesquels vécurent et moururent les Bayard, les d'Assas, les La Tour d'Auvergne de tous les âges, je vous salue, tous! tous! car tous vous êtes la France; et la France, nous ne la divisons pas. Mais laissez-moi, mes Frères, vous présenter un drapeau d'héroïne et plus encore de sainte; un drapeau de la France, et plus encore de Dieu... Je présente Messieurs, à vos admirations, à vos enthousiasmes, je présente à l'admiration, à l'enthousiasme de la France, le drapeau de Jeanne!

Inclinez-vous devant ce virginal pennon, vieux et jeunes drapeaux de mon pays; inclinez-vous vieux et jeunes drapeaux de tous les pays; et nous, Messieurs, en nos esprits, en nos volontés, en nos cœurs, saluons bas! Saluer le drapeau de Jeanne, c'est adorer Jésus-Christ Roi, auquel soient honneur, louange, amour dans les siècles des siècles!

La foule haletante a à peine entendu la fin de cette apostrophe que des deux extrémités de l'église éclate une salve d'applaudissements.

Vous applaudissez, reprend l'évêque, applaudissez plutôt ma conclusion : Jésus-Christ est roi, l'étendard de Jeanne est l'étendard du Christ, et la France le soldat de Jésus-Christ. (*De nouveaux applaudissements éclatent.*)

Cependant, l'épopée des victoires s'écrit en lettres d'or attestant que l'Envoyée du ciel a dit vrai ; les villes se rendent, l'Anglais est partout défaut, les passions s'apaisent et l'espoir renaît.

Sonnez, cloches de Reims, sonnez. Faites écho aux cloches de Domremy qui bénirent la paysanne, aux cloches d'Orléans qui acclamèrent la libératrice, aux cloches de Coinces, de Lignerolles, de Patay qui chantèrent la victorieuse.

Cloches de Reims, dites la triomphante ou plutôt non, pas elle ! pas elle ! elle ne voudrait pas. Elle n'est rien qu'un instrument, qu'un outil :

« La victoire ne fut pas de mon étendard, la victoire ne fut pas de moi, la victoire fut de Notre-Seigneur. — L'espérance de la victoire était-elle fondée en votre étendard ou en vous ? — Non, pas en mon étendard, pas en moi, en Notre-Seigneur, en Notre-Seigneur seul, tout seul. »

Cloches de Reims, cloches de France, acclamez donc, en un tonnerre d'harmonie, l'unique victorieux, acclamez Jésus-Christ et puisse votre voix, traversant cinq siècles bientôt, se faire tellement puissante qu'elle aille réveiller la conscience, l'amour, la vieille foi dans le cœur de cette France contemporaine, toujours la noble France malgré tout et en dépit de tous, c'est-à-dire la nation très noble, aventureuse par générosité, se frappant au cœur dans les moments tragiques et tirant de soi l'inspiration qui ranime et qui sauve, ce matin aux abîmes, demain aux astres, la seule qui ait reçu de Dieu, peut être parce qu'elle était la seule capable de la produire, une Jeanne d'Arc.

Cloches de Reims, cloches de France, cloches de Patay, de Lignerolles, cloches des villes et des villages de France, oh ! sonnez, sonnez ce retour de notre France à Jésus-Christ ! Nous vous en prions par notre Bienheureuse Jeanne. Jésus ! Jésus ! Maria ! Maria !

Et, pour la troisième fois, les applaudissements montent aux voûtes antiques, étonnées d'une audace qu'elles n'ont jamais connue, sans doute parce que les âmes recueillies dans la prière à leur abri jamais n'avaient vibré si fort.

Voici, car il faut à regret nous borner, la péroraison du discours qui suscita de tels transports

Ayant ainsi offert et ainsi supplié à tes genoux, ô Jeanne, nous prêterons deux serments.

Par ses appels réitérés au Pape, par sa confiance dans l'autorité et l'équité du successeur de Pierre, Jeanne fut la première des Romaines, comme ils disent.

Eh bien ! nous aussi, nous jurons de demeurer désormais des Romains, soumis d'esprit et de volonté, aux définitions, aux déclarations, aux directions, aux simples insinuations du Suprême Pontife, quelque prix qu'il puisse nous en coûter.

Vive le Pape de Jeanne ! (*Applaudissements.*)

Par ses victoires et son supplice, Jeanne est devenue la première des servantes de notre pays de France. Elle est la patronne, l'Ange de la France, parce qu'elle fut sa servante, jusqu'au sang sur les champs de bataille, jusqu'au trépas sur son bûcher.

Eh bien ! nous aussi, en des circonstances autres, graves cependant, sachant comme elle l'histoire magnifique de notre Patrie, ses batailles d'armes et ses batailles d'idées, ses ardeurs missionnaires, son inépuisable charité, ses élans furieux sur des chemins de folie, ses retours subits vers la sagesse, sachant qu'elle demeure la Fille aînée de l'Église, même quand elle se jette en des efforts impuissants pour sécher l'eau de son baptême et en effacer jusqu'à la trace auguste, convaincus que ses destinées de nation généreuse, chevaleresque, audacieuse, ne sont pas finies, nous nous engageons, imitateurs de Jeanne, à la servir de nos forces et, s'il le fallait, de notre vie. Oui, nos forces, oui, notre vie pour la prospérité, la grandeur, la foi de la France ! Nos forces, notre vie pour que la France, comme s'exprimait Pie X, aime Dieu, aime la foi, aime l'Église ! Nos forces, notre vie, pour que, rouvrant le testament de saint Remi, de Charlemagne et de saint Louis, elle redise le vieux cri : Vive le Christ qui est Roi des Francs !

O France, si tu voulais le redire ce cri, sois sûre que de tous les coins du monde, il te reviendrait en écho : « Vive la France qui est au Christ-Roi ! »

Quand sera-ce ?

Ce sera !... Par Jeanne, ce sera !... Et alors, il se soulèvera une acclamation qu'on voudrait entendre, dût-on sur le champ expirer de joie :

Vive Dieu ! Vive Jésus-Christ ! Vive la France et Vive Jeanne éternellement ! (*Applaudissements prolongés.*)

Le bruit des applaudissements est à peine éteint que le cardinal de Reims apparaît à son tour dans la chaire, car il ne peut taire les sentiments dont son cœur déborde. Il remercie de nouveau, devant ses diocésains, l'Éminentissime cardinal de Malines, S. G. M^{gr} le primat d'Angleterre, NN. SS. les évêques, les orateurs, les organisateurs des fêtes, tous ceux qui ont contribué à leur succès, et il annonce à l'assistance qu'il va, au nom de la France chrétienne, comme successeur de saint Remi, et de ses frères dans l'épiscopat, redire les promesses du baptême de la nation née à Reims. « Joignez-vous à moi, s'écrie-t-il, en chantant le *Credo*, la formule de notre foi. »

Les applaudissements prouvent au Prince de l'Église que sa pensée est comprise et alors, concert sublime, de dix mille bouches, de dix mille poitrines épiscopales, sacerdotales, chrétiennes, jaillit avec une formidable puissance, la protestation de la foi ancestrale. « Ceci, déclare M. Théodore Dubois, dépasse toute musique. » Le Pape Pie X ne pense pas autrement ; c'est pourquoi il a ordonné la restauration du chant liturgique populaire.

A ce moment le soleil pénètre les verrières de pourpre translucide et

d'azur et ses rayons d'or viennent envelopper d'une auréole lumineuse la statue de Jeanne devant laquelle va se dérouler la procession des châsses.

Lentement le clergé remonte vers le sanctuaire ; les choristes égrènent les invocations aux saints de France et, portés sur les épaules des enfants aux tuniques rouges, des jeunes filles aux blancs voiles, des fils de saint Jean-Baptiste de La Salle aux noirs manteaux, des clercs, des prêtres en surplis ou en dalmatique d'or, voici les reliques de ces bienheureux, de ces moines, de ces ermites, de ces vierges, de ces reines, de ces fondateurs d'ordres, de ces missionnaires, de ces pontifes, de ces martyrs, des labours, des vertus et des mérites desquels la récompense splendide

fut ici-bas un jour Jeanne d'Arc, « fille de Dieu », leur digne émule. Et la foule respectueusement s'écarte pour laisser passer les soixante-cinq châsses en tête desquelles s'avance l'ange de bronze aux ailes déployées qui garde en ses mains les restes des patrons de Saint-Dié, le pays du berceau de Jeanne, et qui précèdent



Jeanne revoit son père à Reims.

la Sainte-Ampoule des Sacres, le Chrême saint, dont une goutte oignit jadis le front de Charles VII. Immédiatement après, l'étendard de la Pucelle, suivi par les prélats, les évêques et les cardinaux.

La porte du grand portail est ouverte, la procession sort d'un côté et, passant au pied de la statue de Notre-Dame, rentre de l'autre. Quand arrivent à cet endroit les évêques, ils s'arrêtent un instant, entonnent le *Sit nomen* et donnent ensemble la bénédiction à ces deux ou trois mille personnes qui n'ont pas pu pénétrer dans l'édifice et qui, toutes ensemble, d'un même mouvement, s'inclinent pour la recevoir.

Quand la procession est revenue au sanctuaire, les porteurs de châsses se rangent en couronne autour de l'autel et, du haut de la chaire, S. Ém. le cardinal prononce, d'une voix forte, l'acte de rénovation des promesses baptismales de la France chrétienne qui se termine par les invocations au Christ Jésus, à Notre-Dame, à saint Michel, à sainte Clotilde, à saint Remi et à tous les saints de France.

Le *Christus vincit* de nouveau retentit, puis un motet à l'honneur de la

Bienheureuse, le *Salve Regina*, le *Tu es Petrus*, de Th. Dubois, dirigé par l'auteur, et enfin le *Te Deum* et le *Tantum ergo* en plain-chant, et pour couronnement à ces fêtes, la superbe cantate *A l'Étendard*, de M. l'abbé Laurent, maître de chapelle à la cathédrale d'Orléans, qui en dirige lui-même l'exécution.

Et la fête religieuse est achevée; il est sept heures; voici quatre heures pleines qu'elle dure; la plus grande partie de l'assistance s'y est tenue debout, et pas un cri, pas un incident fâcheux n'a causé à aucun moment le moindre désordre.

Jamais, de mémoire d'homme, Reims ne vit pareil enthousiasme. « C'est l'évocation des fêtes de Rome », murmure à la sacristie un évêque à Son Éminence, pendant que le cardinal Mercier lui dit : « Un peuple qui a une telle foi ne saurait périr. » Le successeur de saint Remi répond dans un sourire : « Que Jeanne le bénisse ! »

Le soir, les rues de la ville, pavoisées depuis trois jours, sont brillamment illuminées. Des monceaux de couronnes, des gerbes de fleurs s'accablent au pied de la statue équestre du parvis. Des cantates sont chantées en son honneur; des feux de Bengale l'entourent de clartés d'apothéose; de puissants réflecteurs dessinent en traits de lumière le profil des tours colossal sur le bleu sombre d'une belle nuit. Vers dix heures, une voiture s'arrête sur le parvis; des ecclésiastiques en descendent et se mêlent à la foule qui reconnaît aussitôt et acclame de ses joyeux vivats le cardinal de Reims et Monseigneur de Soissons. Monseigneur regagne sa demeure; mais, dans le faubourg de Sainte-Genève, une dernière ovation l'attend. Un feu d'artifice vient d'être tiré sur le perron de l'église; toute la paroisse, clergé en tête, est dans la rue, la musique salue l'arrivée de la voiture épiscopale et les cris de *Vive le cardinal!* s'élèvent de toutes parts. Monseigneur dit alors sa joie très profonde aux bons habitants du quartier qu'il habite; il exprime l'émotion qu'il a ressentie en constatant partout, même dans les quartiers les plus pauvres, l'empressement mis par le peuple à pavoiser et à illuminer en l'honneur de la Bienheureuse Jeanne. Il remercie M. le curé, les organisateurs de cette fête populaire, les musiciens et tous les paroissiens de Sainte-Genève des plaisirs qu'ils lui donnent. M. Laurent, au nom du comité des fêtes, exprime à son tour la reconnaissance de tous envers leur cardinal très aimé qui fait descendre sur cette foule agenouillée dans la rue sa plus affectueuse bénédiction.

Nous n'avons pu citer que cet épisode des fêtes populaires organisées par le comité; mentionnons d'un mot encore les représentations qu'il fit donner vendredi, samedi et dimanche soir, au Cirque municipal, de la *Jeanne d'Arc* de Grandmougin et de celle de Soumet. Au dire de ceux

qui s'y trouvèrent, ces scènes, d'un caractère élevé, produisirent une émotion profonde sur les nombreux spectateurs et firent couler bien des larmes.

Que Jeanne d'Arc bénisse tous ceux qui ont été les artisans de ces fêtes, tous ceux qui, ces jours, ont fait quelque chose pour elle ! Qu'elle bénisse tous ceux qui ont donné de leur talent, de leur cœur, de leur piété, de leur âme, pour que son triomphe soit plus beau, et qu'elle les unisse tous sous sa bannière sainte, dans une même pensée de dévouement sans réserve à son pays, à l'Église et à Dieu !

Le récit de M. le chanoine Frézet, qu'on vient de lire, fut fait en abrégé dans une lettre que, le 19 juillet, S. Ém. le cardinal Luçon écrivit au Saint-Père pour lui rendre compte des fêtes rémoises en l'honneur de la Bienheureuse Jeanne d'Arc. Voici la fin de cette lettre.

La cité de saint Remi s'est montrée vraiment digne des glorieux souvenirs dont elle est la gardienne et du rôle privilégié que la Providence lui a assigné dans notre histoire.

Tous les cœurs le sentaient et en étaient dans la joie. Mais, cette joie, après Dieu, Très Saint-Père, c'est à Vous que nous la devons. Aussi avec quel élan évêques, prêtres, fidèles s'associaient-ils aux acclamations qui furent chantées au Pontife bien-aimé qui avait élevé sur les autels notre Jeanne d'Arc !

Pio X Summo Pontifici et universali Papæ Vita et Salus perpetua !

La France Vous doit, Très Saint-Père, la consolation la plus propre à soutenir son courage et à ranimer sa confiance au milieu des épreuves par lesquelles il plaît à Dieu de permettre qu'elle passe. Elle Vous en gardera une immortelle reconnaissance.

En Vous adressant cette relation, Très Saint-Père, je dépose à Vos pieds, au nom de tous les évêques présents à nos fêtes et au mien, au nom du clergé et des fidèles de mon diocèse, avec l'hommage de notre pitié filiale, celui de notre entière soumission à Vos directions comme à tous Vos enseignements.

De Votre Sainteté le très humble et dévoué fils,

† LOUIS-JOSEPH, cardinal Luçon,
archevêque de Reims.

S. Ém. le cardinal Secrétaire d'Etat a répondu le 29 juillet 1909.

ÉMINENTISSIME SEIGNEUR,

Le Saint-Père a lu avec un intérêt particulier la relation que Votre Éminence lui a adressée à propos des solennités qui se sont accomplies dernièrement dans votre métropole en l'honneur de la Bienheureuse Jeanne d'Arc.



Ovation à Jeanne d'Arc.

En constatant avec plaisir cet élan général de foi, de piété que la glorieuse libératrice suscite partout en France, le Souverain Pontife a l'espoir qu'il en résultera des fruits précieux et durables pour le bien des âmes.

La ville de Reims a su donner, en ces derniers jours, grâce à votre zèle, un beau témoignage de cette foi et de cette piété par son imposante démonstration religieuse, mais surtout par la participation en foule au banquet eucharistique, même de la part des hommes.

Sa Sainteté a bien agréé enfin l'hommage de filial dévouement et d'entière soumission

que Votre Éminence lui a présenté au nom de tous les évêques présents, au nom du clergé et des fidèles, et elle envoie de cœur à tous sa spéciale bénédiction.

En vous exprimant les sentiments du Saint-Père, je profite volontiers de l'occasion pour offrir aussi à Votre Éminence les sentiments de profonde vénération, avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

De Votre Éminence, le très humble et très dévoué serviteur.

† R. Cardinal MERRY DEL VAL.

Les principales fêtes religieuses organisées dans le diocèse de Reims furent, après les fêtes triomphales célébrées dans la métropole : celle de Sept-Saulx, où Jeanne d'Arc séjourna la veille du Sacre : présidée par S. Ém. le cardinal Luçon, elle coïncida avec une fête eucharistique groupant les paroisses environnantes, cinq mille personnes y assistèrent; celle du Val-des-Bois ; celle d'Attigny, présidée par M^{sr} Mangin, doyen de Stenay; celle de Saint-Walfroy, pèlerinage célèbre aux confins de la Meuse et des Ardennes : elle fut présidée par S. Ém. le cardinal ; le panégyrique y fut prononcé par M. le chanoine Urion, supérieur des chapelains de Domremy ; celle de Rethel : Son Éminence la présida et le panégyrique y fut prononcé par M. le chanoine Vincent, doyen de Guise ; celle de Sedan, où M. l'abbé Gayraud prêcha trois fois et qui fut présidée par le R^{me} Godefroid Madelaine, abbé de Frigolet ; celle de Vouziers, qui clôtura une mission.

IV

DE REIMS A PARIS. — HOMMAGES DE L'ILE-DE-FRANCE. — LES FÊTES DE PARIS
(14-16 MAI 1909)

Laon, Soissons, Château-Thierry, Provins, Coulommiers, la Ferté-Milon, Crépy-en-Valois, Saint-Denis, si le chemin que prit Charles VII après le Sacre de Reims pour marcher sur Paris ne fut pas le plus direct, il fut sans doute le plus prudent : il fallait d'abord s'assurer de la fidélité des principales villes que les Anglais occupaient dans l'Ile-de-France, avant d'attaquer la capitale où leur allié, le duc de Bourgogne, régnait en maître. Jeanne d'Arc a séjourné près d'un mois, en 1429, dans l'Ile-de-France et c'est dans cette province, à Compiègne, qu'elle devait, en 1430, tomber aux mains de ses ennemis. Les hommages qu'elle y a reçus furent aussi universels et aussi enthousiastes que partout ailleurs.

*
* *

Dans le diocèse de Soissons, M^{sr} Péchenard avait ordonné trois jours de fête solennelle : le 23 mai à Beaurevoir, le 31 mai à Soissons, et le

6 juin à Saint-Quentin. La fête qu'il présida à Beaurevoir était une réparation du crime de Jean de Luxembourg qui vendit Jeanne d'Arc aux Anglais. A Soissons, après une journée consacrée à l'action de grâces et à la prière dans l'église cathédrale richement décorée, M^{sr} Péchenard put « féliciter ses diocésains d'avoir payé à Jeanne d'Arc leur tribut mérité de patriotes, de catholiques et de Soissonnais » ; et il leur montra « la Bienheureuse invitant les bons Français et les bons



M^{sr} de Briey, évêque de Meaux.

catholiques d'aujourd'hui à ne pas désespérer, mais à s'unir, à travailler et à se sacrifier comme elle ». A Saint-Quentin, la fête ne fut pas moins radieuse ni moins réconfortante ; après les vêpres pontificales, M^{sr} Rozier célébra éloquemment la Sainte du patriotisme. Laon, Notre-Dame de Liesse, Crécy-sur-Serre, Villers-Cotterets, Nouvion-en-Thiérache, Vailly, Braisne, Vaux-sous-Laon, Chauny, la Ferté-

Milon célébrèrent Jeanne avec le même élan de patriotisme et de foi.

Dans le diocèse de MEAUX, M^{sr} de Briey fit commémorer à Lagny les exploits de Jeanne qui avait délivré la ville des brigandages de Franquet d'Arras et le miracle de cet enfant resté sans vie pendant trois jours et que la prière de Jeanne d'Arc avait ranimé pour qu'il reçût le baptême. On peut dire que la pensée de Jeanne d'Arc a été l'une des dernières du vénérable évêque de Meaux. Il puisa dans son amour pour elle la force d'aller à Rome pour assister aux fêtes de la Béatification ; et, s'il est mort avant d'avoir vu toutes les manifestations de la piété de ses diocésains envers la Bienheureuse, les premiers hommages qu'ils ont rendus à la Libératrice de la France ont, du moins, réjoui ses derniers jours.

Dans le diocèse de VERSAILLES, M^{sr} Gibier fit chanter, le 18 avril,

un *Te Deum* dans toutes les églises et célébrer, dans sa cathédrale, une fête solennelle où M^{sr} Rozier fit le panégyrique de la Bienheureuse. Dans de nombreux villages, comme dans les villes de Seine-et-Oise, Jeanne fut fêtée : à Pontoise. où, dans l'église de Saint-Maclou, M. le chanoine Gaudeau prononça un très éloquent discours ; à Dourdan, à Garches, à Villeneuve-Saint-Georges, à Argenteuil, à l'Isle-Adam où les manifestations religieuses furent très brillantes ; à Théméricourt et à Igny dont les solennités furent présidées par M^{sr} l'évêque de Versailles ; à Arpajon où l'un de ses vicaires généraux, M. l'abbé Millot, fit le panégyrique de la Bienheureuse ; à Mantes où la clôture du triduum amena plus de trois mille fidèles dans la cathédrale.

Dans le diocèse de Beauvais, il y eut, entre cent autres manifestations de la foi et de la piété populaire, de beaux triduum à Senlis, à Beauvais, à Compiègne, à Noyon. S. Ém. le

cardinal Luçon présida la clôture du dernier ; M^{sr} Douais y glorifia Jeanne et montra qu'après avoir été condamnée, en 1431, par un tribunal d'État, elle avait été réhabilitée, en 1456, par un tribunal d'Église ; M^{sr} l'archevêque de Paris y donna le salut solennel : les belles fêtes noyonnaises avaient été organisées pour rappeler la réhabilitation de Jeanne d'Arc, à laquelle Messire Guillaume Boullié, doyen du chapitre de Noyon, avait pris en 1456 une part glorieuse en même temps que l'archevêque de Reims et l'évêque de Paris. A Beaulieu-les-Fontaines, M^{sr} l'évêque de Beauvais présida l'inauguration d'une statue en bronze, érigée sur l'emplacement de la forteresse où la captive de Compiègne fut d'abord incarcérée.

Cette fête ne fut pas seulement une fête religieuse ; elle fut aussi



M^{sr} Gibier, évêque de Versailles.

une fête artistique, car c'était l'inauguration d'une des plus belles œuvres que la statuaire moderne ait élevées à l'honneur de Jeanne d'Arc. « Imaginez quelque chose de l'extase de la Jeanne de Chapu, de l'air martial de celle de Paul Dubois, de la piété de celle de la Princesse d'Orléans ou de Doyen, réunissez ces trois sentiments en une seule expression de physionomie et vous aurez, nous semble-t-il, la Jeanne d'Arc de M. Charles Desvergues. L'artiste nous la représente en costume guerrier. En butte sans doute à quelque opposition de l'entourage du roi, ou perplexe devant une difficulté imprévue, Jeanne a quitté de sa main son étendard qui s'appuie sur son épaule, tandis que dans un geste de supplication suprême, elle semble fouiller du regard l'infini des cieux, afin d'y découvrir la volonté du Tout-Puissant qu'elle implore. A la contempler, on sent qu'une fois de plus le Ciel lui parle ; on devine qu'elle va ressaisir son étendard, et, dans un élan de foi et de patriotisme, s'élançer à de nouveaux assauts, à de nouvelles victoires. » Telle est l'impression que faisait cette œuvre magnifique, dès son apparition dans la cathédrale de Beauvais où la maquette en fut inaugurée pendant les fêtes du triduum. A Beaulieu-les-Fontaines, dans un bronze tout palpitant de foi et de vie, c'est la même impression que fait l'œuvre définitive ; on ne se lasse pas de contempler cette figure où se reflètent en même temps l'exquise pureté de l'âme, l'inspiration du Ciel, l'élan de la prière, la flamme de la vaillance guerrière. Maintenant elle est connue dans toute la France, où le plâtre, le marbre et le bronze la multiplient chaque jour par les soins de l'éditeur johannique orléanais¹. L'éminent sculpteur qui l'a conçue et exécutée est Orléanais lui-même ; il ne nous déplait pas de noter cette circonstance, qui n'a pas dû le desservir dans la création de sa Jeanne d'Arc.

A Compiègne, le 23 mai, anniversaire de la captivité de Jeanne d'Arc, le triduum fut clôturé par un panégyrique que prononça M^{sr} Castellan, évêque de Digne ; et le même jour, dans les rues de la ville magnifiquement décorées, on vit se dérouler un grand cortège historique qui figurait l'entrée de Charles VII et de Jeanne d'Arc à Compiègne : un brillant tournoi termina le défilé.

1. M. Marcel Marron.



Statue de la Bienheureuse Jeanne d'Arc, par Ch. Desvergnes, Grand Prix de Rome.



Le plus éclatant hommage qu'ait reçu Jeanne d'Arc dans l'Île-de-France est celui de Paris, de Paris qui la repoussa en 1429, mais qui redevint français à l'heure qu'elle avait prédite et qui, en 1909, l'acclama magnifiquement, comme il convenait à la capitale de la France. On en jugera par la description des fêtes de Notre-Dame (14, 15 et 16 mai 1909), que nous empruntons à l'*Almanach de la Bienheureuse Jeanne d'Arc* (1910).

L'appel discret lancé par S. G. M^{gr} l'archevêque pour le pavoisement et l'illumination des demeures privées, en l'honneur de la Bienheureuse, avait été merveilleusement entendu et compris. Dans la plupart des quartiers, et au fur et à mesure que s'accomplissaient les trois jours du triduum, il semblait que les décorations devenaient plus nombreuses, que les drapeaux se multipliaient aux fenêtres.

Rarement même, il fut donné de voir une pareille richesse de motifs lumineux. Lanternes vénitiennes, verres lumineux, ampoules électriques colorées se déroulaient en guirlandes le long des grandes et petites artères de Paris. Faut-il signaler l'abondance de couronnes et de bouquets déposés autour des statues de Jeanne d'Arc, rue des Pyramides et place Saint-Augustin, par des délégations qui s'y rendaient en chantant hymnes et cantates ?

Aussi bien que dans les maisons aristocratiques des grands quartiers, dans les demeures ouvrières des quartiers pauvres, la même ferveur se manifesta, et le passant devait se dire que, pour la première fois, cette fête dont il était témoin était vraiment nationale.

Enfin les églises de Paris, elles aussi, depuis le Sacré-Cœur de Montmartre jusqu'à la plus humble chapelle, avaient reçu une décoration spéciale, et s'étaient couronnées, pour la circonstance, du drapeau national. Bref, à l'extérieur de Notre-Dame comme à l'intérieur, on célébrait dignement Jeanne d'Arc.

La journée du 14 mai. — C'est par un temps magnifique, alors que le soleil lui-même semblait s'unir à la joie des catholiques de Paris, que commencèrent à Notre-Dame, le vendredi 14 mai, les fêtes de triduum. Un immense drapeau aux trois couleurs flottait au sommet de chaque tour de la cathédrale, tandis que des trophées ornaient les portiques. A l'intérieur, la décoration comportait également des trophées de drapeaux dont les cartouches fleurdelisés étaient à l'effigie de la Bienheureuse. A l'entrée du chœur, à gauche, on avait placé la bannière de Jeanne d'Arc qui

appartient à l'église métropolitaine; et sur l'autel orné de fleurs blanches, une statue de la Bienheureuse, œuvre du sculpteur Vermare, semblable à celle qui se trouve à Orléans, à Lyon et à Saint-Louis des Français, à Rome.

Les stalles et les ogives étaient partout drapées de pourpre, d'or et d'argent; surmontant le chœur, un immense tableau : *Jeanne d'Arc, Bienheureuse*, présidera à toutes les cérémonies du triduum. De chaque côté du transept on a installé deux tableaux représentant les miracles récents de Jeanne d'Arc, c'est-à-dire les guérisons miraculeuses opérées par son intervention; et deux autres tableaux nous montrant le sacre de Charles VII à Reims et l'entrée triomphante de Jeanne d'Arc à Orléans, miracles du temps de Jeanne d'Arc et qui constituent, sans aucun doute, les deux plus grands prodiges de sa vie mortelle. On sait, au reste, que ces tableaux sont ceux qui ornaient Saint-Pierre de Rome, lors des cérémonies de la Béatification.

Enfin, la nef était toute ornée de bannières, dont chacune rappelait une victoire de la guerrière.

La cérémonie d'ouverture

du triduum avait été annoncée pour huit heures, mais bien avant cette heure, la foule des fidèles, — cette foule qui ne cessera plus pendant trois jours d'envahir l'immense cathédrale, — se pressait aux portes de l'édifice.

C'est M^{gr} l'archevêque qui célébra la messe de communion et prononça l'allocution d'ouverture. Sa Grandeur rappella que c'est à Notre-Dame de Paris que commençait, il y a quatre siècles et demi, la glorification de Jeanne d'Arc, lorsque sa mère y apportait la bulle du Pape Calixte III, ordonnant la revision du procès de l'héroïque victime. Et, il y a quatre semaines, au centre même du monde catholique, se déroulait, en présence de soixante-dix évêques et de cinquante mille personnes assemblées dans la basilique de Saint-Pierre, l'extraordinaire événement qui avait placé sur les autels de l'Église l'humble bergère de Lorraine.



M^{gr} Amette, archevêque de Paris.

Plusieurs milliers de fidèles, voulant répondre à l'appel de Sa Grandeur, s'approchèrent ce jour-là de la sainte table.

Pendant toute la journée, une foule de visiteurs ne cessa de venir admirer l'intérieur de Notre-Dame. Et le soir, lorsque M^{sr} l'archevêque de Paris revint de nouveau à la basilique, pour la dernière cérémonie de la journée, accompagné de M^{sr} l'archevêque de Ptolémaïs et de M^{sr} Desanti, évêque d'Ajaccio, l'immense édifice était à ce point rempli d'hommes et de jeunes gens, qu'une bonne moitié de l'assistance y dut rester debout. A l'arrivée de Sa Grandeur, cette foule se mit à chanter d'une seule voix le cantique : *Je suis chrétien*.

Elle était venue aussi pour entendre la parole chaude et vibrante de M. le chanoine Janvier.

L'éloquent panégyriste pris pour texte ces mots : « Tu as agi avec virilité, tu seras éternellement en bénédiction », et il convia ses auditeurs à suivre la nouvelle Bienheureuse dans sa carrière rapide et miraculeuse, dans son long et douloureux supplice ; il s'attacha à leur montrer que si toutes les qualités morales brillaient au front de Jeanne d'Arc, aucune n'a brillé avec plus d'éclat que sa force d'âme.

Et M. le chanoine Janvier exhorta ses auditeurs à dégager eux-mêmes la leçon qui ressortait si lumineusement de cette courte et noble vie : « Par vos travaux, par vos prières, vous vous efforcerez, dit-il en substance, d'achever l'apothéose de Jeanne d'Arc. L'esprit qui l'inspirait n'est pas mort, il plane toujours sur la France et il l'animera éternellement.

« Nous avons besoin de lui pour assurer nos frontières, pour réaliser l'intégrité de notre territoire, pour ramener en notre malheureux pays la paix et la fraternité. Soyez dociles à l'esprit qui inspira Jeanne d'Arc, sachez combattre pour les vérités éternelles qui doivent régner sur tous les partis. Que, sous l'empire de cet esprit, l'unité se refasse et que, par cette unité, nous redevenions forts. Que l'action de Jeanne d'Arc recommence et que sa patrie, la plus belle des nations, persévère à travers les siècles dans sa mission chrétienne et civilisatrice. »

Q'on s'imagine ces pathétiques exhortations descendant de la chaire de Notre-Dame sur un auditoire qui haletait d'émotion, l'on ne s'étonnera guère qu'à plusieurs reprises, malgré les objurgations de l'orateur, la foule impatiente de manifester son enthousiasme ait éclaté en applaudissements.

Le panégyrique terminé, M^{sr} l'archevêque donna la bénédiction. Puis la procession, drapeaux et bannières en tête, déroula son long cortège à travers la masse pressée des hommes qui pieusement s'inclinaient au passage de la statue de Jeanne et sous la bénédiction de leur archevêque.

En même temps, de cette mer humaine s'élevaient, en une mélodie tout d'abord lointaine, puis grandissante, puis majestueuse, les cantiques *Nous voulons Dieu* et l'*Invocation à Jeanne d'Arc*, pendant qu'au fond du chœur, dans le cadre grandiose de la cathédrale éclairée de mille lumières électriques, le tableau de *la Gloire de la Bienheureuse* semblait auréolé d'or et de feu par un faisceau lumineux lancé du haut des orgues. C'était une scène vraiment grandiose, qui, s'achevant dans le chant du *Magnificat*, du *Credo* et du *Tantum ergo* et par la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement, atteignit presque à la sublime beauté.

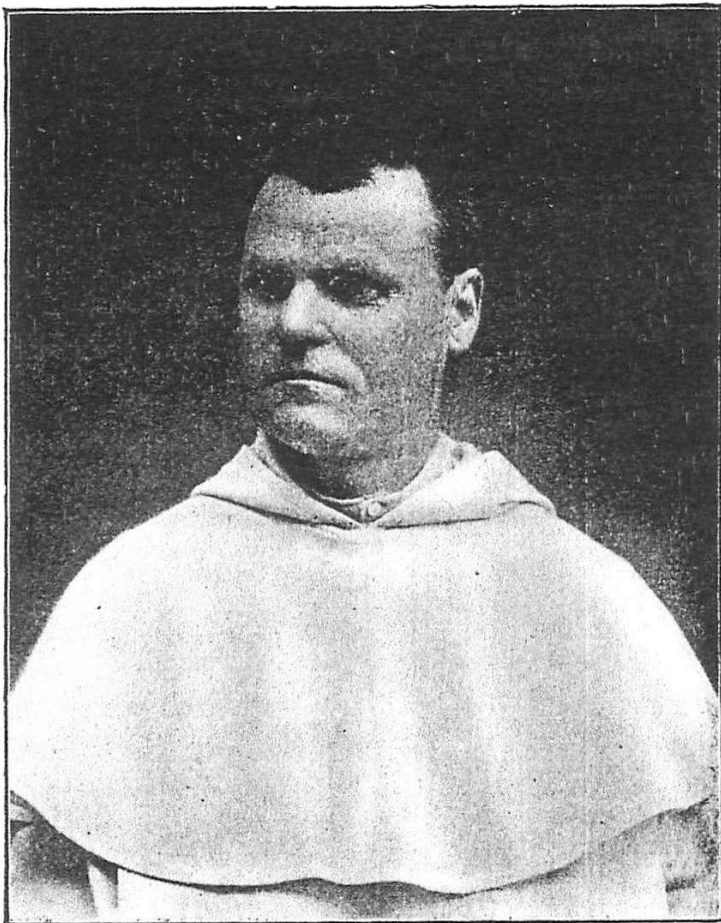
Pendant ce temps, plusieurs milliers d'hommes qui n'avaient pu pénétrer dans la basilique répétaient sur le parvis les chants sacrés.

La journée du 13 mai. — La journée du samedi était destinée aux religieuses, aux dames et aux œuvres de jeunes filles. A la réunion du matin, la grande nef et une bonne partie des bas côtés étaient remplis

de jeunes filles, de femmes appartenant à toutes les classes de la société. La dame du monde est aux côtés de l'ouvrière et de la femme du peuple, opérant entre elles ce parfait nivellement des classes sociales vainement rêvé par les utopistes, et qui s'accomplit ici dans l'amour de Dieu.

La messe de communion fut dite par M. le chanoine Pousset, archiprêtre de Notre-Dame.

Après l'Évangile, M. le chanoine Pousset monte en chaire. Il propose à l'assistance l'exemple de Jeanne d'Arc et l'invite à prier la Bienheureuse pour le salut de la patrie : « Je vous demanderai, Mesdames, dit éloquemment M. l'archiprêtre, de vous attacher de plus en plus à l'Église



M. le chanoine Janvier.

catholique, car c'est à Jeanne que la France doit de l'être encore. Si Dieu a donné Jeanne d'Arc à la France, cinq siècles après, demandons-lui de nous donner à nouveau Jeanne d'Arc pour ramener la France à la foi et la sauver... » La messe s'acheva par la communion de la presque totalité de l'assistance.

A nouveau, l'après-midi, il nous fut donné de revoir, en plus grande affluence encore, l'assistance du matin, attirée par le désir d'entendre M. le chanoine de Gibergues, supérieur des Missionnaires diocésains.

« Par leur presse mensongère, dit l'orateur, par leurs calomnies éhoulées, ils déconsidèrent chaque jour, ils couvrent de boue la religion et ses ministres. Et par une fausse science, instrument docile de leur haine et de leur impiété, ils achèvent d'anémier le peu de foi qui nous reste encore.

« Notre héroïque Bienheureuse va descendre du ciel pour se mettre à la tête des troupes demeurées fidèles, à la tête de tous les vrais fidèles et les conduire à la victoire en leur jetant de nouveau son beau cri de guerre.

« O Jeanne, ô vierge inspirée et magnanime, ô libératrice de la France, ô guerrière triomphante de Reims, ô martyre héroïque de Rouen, maintenant que le jugement de l'Église vous a solennellement proclamée Bienheureuse, du séjour de la gloire où vous êtes parvenue, jetez sur votre cher royaume des regards de miséricorde.

« ... Gémissant et pleurant sur les ruines de la France chrétienne à l'agonie, nous faisons monter vers vous le cri suppliant et très confiant de notre prière. O Bienheureuse Jeanne, bénissez-nous, intercédez pour nous, combattez pour nous! »

La journée du 16 mai. — Un seul mot résumera cette journée du 16 mai : ce fut un triomphe.

Dès six heures du matin, les fidèles se trouvaient à la porte de la basilique, attendant l'ouverture des portes ; et un service d'ordre dut être organisé pour éviter l'encombrement sur la place du Parvis.

Vers neuf heures, la basilique était presque complètement remplie. Le coup d'œil était alors superbe. Au moment où les chanoines de Notre-Dame allaient bientôt terminer l'office capitulaire, S. G. M^{sr} l'archevêque fit son entrée dans le chœur, entouré de MM. les vicaires généraux. L'office capitulaire terminé, Monseigneur monta à l'autel pour y célébrer la messe pontificale.

La basilique était pleine de fidèles ; les cinq nefs étaient au complet. Des places avaient été réservées en face de la chaire à MM. les sénateurs et députés.

A neuf heures et demie, fut célébrée la messe pontificale. Il est difficile d'en traduire toute la majestueuse magnificence. La maîtrise, composée de cent cinquante exécutants, commença, sous la direction de M. l'abbé Renault, la messe à deux chœurs et à deux orgues de Widor, en plain-chant grégorien, de l'édition Vaticane. Elle chanta la célèbre *Cantate à Jeanne d'Arc*, également de Widor; et à l'offertoire, le grand orgue tenu par le maître, M. Viernes, jouait le prélude de Bach, soutenu par le petit orgue que tenait M. Serre. Le maître Widor y assistait lui-même, des tribunes du grand orgue.

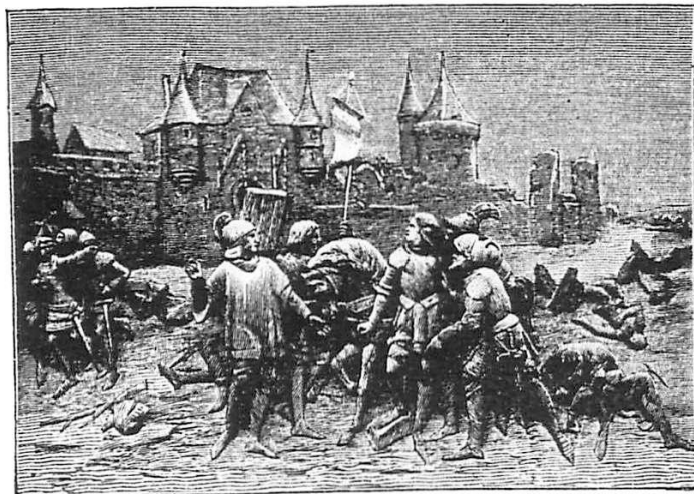
Après la messe, M^{sr} l'archevêque s'avança revêtu de la chape, à l'entrée du chœur, et donna à l'assistance prosternée la bénédiction pontificale selon le rite consacré. Pendant cette cérémonie si impressionnante par elle-même, la maîtrise exécuta la *Bénédiction* en plain-chant.

A onze heures et demie, la cérémonie de la matinée était terminée et la basilique se vidait lentement. Mais déjà plusieurs centaines de fidèles contenus sur les trottoirs par les agents de police, attendaient la réouverture des portes pour l'office de l'après-midi qui ne devait avoir lieu qu'à deux heures.

Aussitôt que les vêpres eurent été chantées, M^{sr} Lecœur, évêque de Saint-Flour, monta en chaire pour prononcer le panégyrique de Jeanne d'Arc. Il le fit avec éloquence et parfois avec une visible émotion. « Dieu, dit-il, fut l'auteur de cette épopée nationale. Jeanne ne fut que la messagère, mais quelle messagère ! »

M^{sr} Lecœur développa cette thèse que Jeanne mérita d'être déclarée Bienheureuse, parce qu'elle avait réalisé en sa vie les béatitudes du Sermon sur la montagne : « Bienheureux les pauvres, bienheureux les humbles, les cœurs purs, les miséricordieux, les pacifiques ; bienheureux les doux ; bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. »

Après ce discours, M^{sr} l'archevêque remercia l'orateur et ses diocésains qui, en venant si nombreux à ces fêtes, en avaient rehaussé l'éclat.



Jeanne blessée devant Paris. (Vital-Dubray.)

Je ne puis laisser s'achever ces fêtes sans exprimer la grande joie et l'immense gratitude qui débordent de mon cœur. Ma voix ne pourra pas porter des remerciements à tous ceux auxquels va ma reconnaissance, mais j'espère que l'écho leur en parviendra.

Je vous avais demandé, mes Frères, de nous aider à faire ces fêtes dignes de Jeanne d'Arc et dignes de Paris.

Dignes de Jeanne d'Arc, je n'oserais dire qu'elles l'ont été. Quels hommages pourraient égaler ses mérites, ses vertus, son héroïsme, sa sainteté, la dette de la France envers elle? Mais, du moins, il me semble que nos solennités ont été une manifestation de foi et de patriotisme digne de notre cher et grand Paris.

Cette antique basilique, habituée pourtant aux grands spectacles religieux, n'en avait pas, me dit-on, de mémoire d'homme, contemplé de pareil. Depuis trois jours, malgré ses vastes proportions, elle a été constamment de beaucoup trop petite pour contenir la foule qui voulait s'y presser. La fête a débordé dans les rues de la cité : nous les voyons partout magnifiquement pavoisées, le drapeau national s'y mêlant aux couleurs du chef de l'Église et à celles de Jeanne d'Arc, symbole de l'union de la religion et de la patrie, dans le cœur de la Bienheureuse.

A tous ceux qui ont pris part à ses fêtes et les ont rendues si belles, aux membres si dévoués du Comité de Jeanne d'Arc qui les ont préparées, au cher archiprêtre qui les a si merveilleusement organisées et à ceux qui l'ont si bien secondé; aux orateurs qui nous ont redit les louanges de Jeanne et les leçons de sa vie, avec une éloquence tour à tour si forte, si élevée, si pénétrante et si pieuse; à ceux dont les voix nous ont fait entendre des chants si harmonieux et si religieux; à ces dix mille hommes qui, avant-hier, faisaient tressaillir ces voûtes du chant de leur *Credo*; à ces légions de femmes et de jeunes filles chrétiennes qui sont venues hier prier et honorer Jeanne leur protectrice et leur modèle; à vous, glorieux vétérans de notre chère armée, Messieurs du Parlement et représentants de la Cité, venus nombreux aujourd'hui pour affirmer par votre présence le caractère civique et national de cette solennité religieuse, à cette foule immense, dans laquelle je vois représenté tout le grand et cher peuple que Dieu m'a confié; à tous ceux qui ont décoré leurs maisons en l'honneur de notre bienheureuse héroïne, j'adresse de toute mon âme le merci le plus profond et le plus ému.

Que Jeanne d'Arc agrée tous ces hommages! Qu'en retour, elle protège Paris, la France et l'Église! Qu'à cette heure de douloureux conflits, elle inspire à tous des pensées de justice et de concorde! Qu'elle nous obtienne la paix et la liberté! Et nous, emportons de ces jours où nous l'avons fêtée une foi renouvelée et inébranlable en Dieu et en la Patrie. Jurons à son exemple, de les aimer et de les bien servir *toujours*, et de ne les séparer *jamais*.

Cette allocution, quoique très courte, résonna, si vibrante, si enthousiaste, si généreuse, à travers l'auditoire, que les fidèles de Paris, remués jusqu'au fond de l'âme par cette improvisation, toute de cœur, de leur archevêque, ne purent retenir leurs applaudissements. L'appel à l'union de tous les Français dans les circonstances si graves que traverse la patrie et cet appel à l'union partant de la bouche de l'archevêque de

Paris, avait, à cette minute historique, un sens profond, véritablement émouvant, presque tragique.

La procession s'organisa ensuite. En tête marchait la bannière de Jeanne d'Arc, suivie des sénateurs, des députés, des conseillers municipaux de Paris. La statue de la Bienheureuse était portée par quatre étudiants de l'Institut catholique et quatre membres de la Jeunesse catholique française. Puis venaient le clergé, le chapitre, les évêques et, fermant le cortège, M^{gr} l'archevêque de Paris qui bénissait la foule agenouillée sous ses pas.

Pendant cette procession, la dernière et la plus solennelle de toutes, l'Harmonie des Frères de Saint-Jean-de-Dieu alternait avec l'orgue, tandis que les chants liturgiques étaient répétés dans l'assistance.

Au retour du cortège, S. G. M^{gr} l'archevêque donna le salut solennel du Saint-Sacrement, pendant lequel la maîtrise se surpassa une dernière fois par l'exécution des œuvres suivantes : l'*Adoremus* de Haller, le *Regina cœli* de Widor, le *Tu es Petrus* de Théodore Dubois, le *Tantum ergo* de Haller, la *Cantate de Jeanne d'Arc* de Widor, la *Cantate religieuse* de J.-Sébastien Bach.

Mais, à côté des privilégiés du sort qui avaient pu pénétrer dans Notre-Dame et jouir du magnifique spectacle des solennités, d'autres, au nombre de dix à quinze mille, avaient, avec une constance héroïque, attendu en face des portes, s'associant aux chants qui retentissaient à l'intérieur et s'efforçant d'entrevoir au loin quelque chose de ce qui se passait dans la basilique. Leur persévérance devait être récompensée. Après le salut, Monseigneur voulut leur porter une bénédiction spéciale. Précédé de la bannière de Jeanne d'Arc qu'escortaient les membres du Comité, des généraux, des sénateurs et des députés, accompagné des évêques présents, Monseigneur s'avança jusqu'au parvis. Gravissant les marches d'un escabeau, il leur adressa quelques mots émus qui suscitèrent de leur part mille acclamations au loin, jusque sur la grande place toute couverte par la foule. Puis les prélats bénirent solennellement cette multitude. Et quand Monseigneur s'éloigna, les vivats prolongés du peuple de Paris lui apprirent combien on lui savait gré du magnifique et incomparable succès des fêtes qu'il venait de présider.

Les catholiques parisiens ne se contentèrent pas de ce magnifique hommage collectif rendu à la Bienheureuse : sa fête se renouvela dans presque toutes les églises de Paris.

V

DE BOURGES A LA CHARITÉ-SUR-LOIRE.

HOMMAGES DU BERRY, DU BOURBONNAIS, DU NIVERNAIS.

Après l'échec devant Paris (8-10 septembre 1429), Jeanne d'Arc est ramenée dans le Berry et condamnée à l'inaction. Cependant le Conseil du roi décide qu'elle essaiera de réduire plusieurs places fortes occupées par les Bourguignons : la Charité, Cosne, Saint-



Jeanne faite prisonnière. (Leneveu.)

Pierre - le - Moutier ; c'est la seconde campagne de la Loire. Saint-Pierre-le-Moutier fut emporté, mais la Charité ne se rendit point tout de suite. Jeanne rejoignit la cour à Mehun-sur-Yèvre; pendant quatre mois elle la suivit dans ses diverses résidences, jusqu'au jour où, impa-

tiente d'aller combattre encore, elle reprit avec une petite escorte la route de l'Île-de-France (29 mars) : elle allait à la captivité et, de là, au martyre.

On a conservé à BOURGES le souvenir du séjour d'environ trois semaines qu'elle y fit avant d'entreprendre la seconde campagne de la Loire. Des fêtes solennelles devaient être célébrées, au mois de novembre, dans l'église métropolitaine; la mort de M^{sr} Servonnet, archevêque de Bourges, ne permit pas d'exécuter le programme annoncé. Mais, si la capitale du Berry ne put rendre ses devoirs à Jeanne d'Arc, dans le vaste diocèse de Bourges la Bienheureuse fut partout fêtée et notamment à Mehun, à Sancoins, à Villequiers où l'on commémora magnifiquement le séjour ou le passage de la Pucelle. A Saint-Amand-Montrond, à Issoudun, à Châteauroux, à la Châtre, à Argenton, à Écueillé, à Vatan les fêtes furent plus brillantes que dans d'autres paroisses moins peuplées; mais, dans tout le Berry, l'enthousiasme fut égal.

A MOULINS, sous la présidence de M^{sr} Lobbedey, un triduum fut célébré du 18 au 21 novembre et fut l'occasion de grandes manifestations de piété et de patriotisme. M^{sr} Marty, évêque de Montauban, les anima de son éloquente parole et, dans les trois discours qu'il prononça, rendit un bel hommage à Jeanne d'Arc. La ville de Moulins, où Jeanne séjourna quelques jours et où elle rencontra très probablement sainte Colette qui visitait alors les maisons de son Ordre, tint à honneur de fêter ces glorieux souvenirs : elle le fit dignement et le Bourbonnais tout entier partagea l'enthousiasme de sa capitale : Bellenaves, Bizeneuilles, Bourbon-l'Archambault, Chantelle, Commentry, Cusset, Dompierre, Ebreuil, Gannat, Hérisson, Huriel, Jaligny, Lapalisse, Montet, Montluçon, Souvigny, Vichy, Villeneuve-sur-Allier, et cent autres paroisses parmi lesquelles nous citons au hasard Arpheuilles, Avermes, Bagneux, Bellerive, Bert, Bezenet, Billezois, Busset, Cesset, Chamblet, Charreil-Cintrat, Charmes, Chouvigny, Cressanges, Contigny, Desertines, Echassières, Franchesse, Lamais, Liernolles, Louchy, Meillard, Molinet, Molles, Monétay-sur-Allier, Monteignet-Andelot, Montilly, Murat, Noyant, Roches, Saint-Voir, Saint-Léopardin-d'Augy, Saligny, Thiel, Trévol, Vieure, prirent part à ce concert où l'admiration, la reconnaissance et la confiance des catholiques français s'expriment avec une infatigable persévérance.

A NEVERS, le triduum fut célébré dans la cathédrale du 29 au 31 octobre. M. l'abbé Thellier de Poncheville, chargé de louer la Bienheureuse, s'attacha à dégager les leçons qui ressortent de sa vie, en la montrant comme un modèle de foi, d'espérance et de charité. M^{sr} Gauthey, évêque de Nevers, présida ces fêtes avec M^{sr} l'évêque d'Autun. Nevers vit défiler dans ces rues un cortège historique qui remettait sous les yeux de la foule l'héroïne entourée d'une suite brillante et qui rappelait son entrée dans les villes qu'elle venait délivrer. Elle rencontra dans une rue de Nevers quelques mauvais Français qui l'accueillirent au chant de l'*Internationale* ; cette manifestation grotesque, organisée par la libre pensée et la franc-maçonnerie, échoua piteusement devant les acclamations de la population nivernaise. A Saint-Pierre-le-Moutier, M^{sr} l'évêque de Nevers présida un triduum auquel assistèrent les évêques de Moulins et d'Autun ; il fit le panégyrique de la Bienheureuse, dont il exposa « l'épopée angélique », en rappelant que Jeanne reçut sa

mission d'un ange, qu'elle mena une vie angélique et qu'elle fut l'Ange de la patrie. Dans toutes les paroisses Jeanne fut fêtée, et partout les mêmes sentiments de vénération et de gratitude se traduisirent par les mêmes démonstrations enthousiastes; le chroniqueur des fêtes nivernaises a noté spécialement les brillantes solennités qui eurent lieu à Cosne, à Decize, à Clamecy, à Montsauche, à Fours, à Onlay, à Imphy, à Tazilly, à Varzy et à Pouilly.

VI

DE COMPIÈGNE A ROUEN. — HOMMAGES DE LA FLANDRE,
DE L'ARTOIS, DE LA PICARDIE ET DE LA NORMANDIE. — LES FÊTES
DE ROUEN (30-31 MAI 1909).

Jeanne est entrée dans sa voie douloureuse; suivons-la à travers les provinces qu'elles a traversées jadis pour aller au bûcher : la piété des

Flamands, des Artésiens, des Picards et des Normands en a fait cette année une voie triomphale.

Que Beaurevoir, qui fut la première étape de Jeanne d'Arc vers le martyre, ait appartenu autrefois au diocèse de CAMBRAI, c'est une question que les érudits n'ont pas encore tranchée. Mais, n'eussent-ils pas été persuadés que la question n'est point douteuse, les catholiques de Flandre n'en auraient pas moins magifiquement fêté la



M^r Delamaire, coadjuteur de Cambrai.

Bienheureuse. Dans toutes les églises du diocèse de Cambrai un *Te Deum* d'action de grâces fut chanté le 18 avril, et bientôt les solennités religieuses commencèrent. Elles débutèrent, à Lille, par un triduum qui eut lieu du 7 au 9 mai, à Sainte-Catherine, à Saint-Michel

et à Saint-Maurice. M^{re} Delamaire, coadjuteur de Cambrai, inaugura, dans la basilique de Notre-Dame de la Treille, la splendide chapelle élevée à la gloire de Jeanne et où tout parle d'elle, autel, vitraux, mosaïques, peinture et statue. Puis ce fut le tour de Roubaix, de Tourcoing, d'Armentières et de Cambrai, dont la basilique métropolitaine vit se dérouler, du 18 au 20 mai, des fêtes splendides présidées par M^{re} Delamaire. Le premier panégyrique, prêché par M. l'abbé Dubar, loua, dans Jeanne, la fille du peuple, la fille de France et la fille de Dieu ; les deux autres furent prononcés par M. l'abbé Coubé qui fit d'abord un saisissant parallèle entre la Vierge Marie, libératrice du monde par son fils Jésus, et la Vierge lorraine, libératrice du pays de France « de par le Roy du ciel », puis un éloquent exposé de la mission de Jeanne d'Arc. Dans toutes les paroisses du diocèse des



M^{re} Sonnois, archevêque de Cambrai.

fêtes furent célébrées avec une solennité extraordinaire et un grand concours de peuple : triduum de prières et de prédications, procession avec cortège historique, pavoisement et illuminations, bénédiction de statues et réjouissances publiques, les catholiques du Nord n'ont rien omis en l'honneur de la Bienheureuse.

Au diocèse d'ARRAS, qu'un double souvenir lie à l'histoire de Jeanne, celui d'une captivité de deux mois et celui d'un miracle qui a été retenu dans la Cause de sa Béatification, les fêtes furent nombreuses et très brillantes. Le triduum qui fut célébré dans la cathédrale d'Arras, du 30 avril au 2 mai, sous la présidence de M^{re} Williez, y amena pendant ces trois jours une foule immense ; chacune des paroisses de la ville y vint à son tour honorer Jeanne et les orateurs de ces fêtes,

M^{rs} Doublet, M. l'abbé Hoguet, M^{rs} Debout, d'autres encore, glorifièrent à l'envi les vertus et la mission de la sainte Libératrice. Au pays du miracle, à Fruges, « petite ville et grand renom », M^{rs} l'évêque d'Arras présida une fête splendide. A Aire-sur-la-Lys, vingt mille étrangers accoururent pour assister à la procession à laquelle prit part la municipalité. A Boulogne, à Saint-Omer, à Calais, à Ardres, à Avesne, à Fauquembergues, à Berck, à



M^{rs} Dizien, évêque d'Amiens.

Wissant, à Guisnes, à Courcelles-le-Comte, à Marquion, à Carvin, à Liévin, au Souich, à Bomy, à Lens, à Noyelles-sous-Lens, à Hucqueliers, à Mazingarbe, à Berles-au-Bois, à Saint-Pol, à Béthune, à Bapaume, à Hesdin, à Étaples, à Courrières, à Bailleul, dans une foule d'autres localités que nous pourrions citer encore, les fêtes de Jeanne excitèrent le même empressement populaire et la même piété.

« Les populations chrétiennes de la PICARDIE n'ont connu, au xv^e siècle, ni la guerrière d'Orléans, ni la triomphatrice de Reims; en revanche, elles ont connu la prisonnière de Drugy, du Crotoy et de Saint-Valery. Elles ont vu Jeanne traverser, vaincue et humiliée, les bourgs et les villages que, tant de fois, l'invasion avait remplis de ruines et de deuils ». En rappelant ces douloureux souvenirs à ses diocésains, M^{rs} l'évêque d'Amiens leur rappelait aussi un mot délicat que la prisonnière du Crotoy dit aux dames d'Abbeville qui étaient venues la visiter : « Que voicy un bon peuple ! Pleut à Dieu que je fusse si heureuse, lorsque je finiray mes jours, que je puisse être enterrée en ce pays ! » Nulle terre française, hélas ! ne fut le tom-

beau de Jeanne. Mais la Picardie s'est souvenue de son souhait et, pour la glorifier, elle lui a érigé, comme partout en France, des autels et des statues. Le triduum solennel, célébré dans la cathédrale d'Amiens du 19 au 21 novembre, fut la plus belle expression de la piété picarde envers Jeanne d'Arc. M^{sr} l'archevêque de Sens célébra l'office pontifical de clôture, dans l'admirable église dont une sobre décoration ne voilait pas la parure naturelle. Les panegyriques furent prononcés par M. l'abbé Lecigne, professeur à l'Institut catholique de Lille, qui traita de la mission providentielle de Jeanne; par M. l'abbé Coubé, qui glorifia son patriotisme, et par M^{sr} Péchenard, évêque de Soissons, qui montra ce que Dieu a fait pour nous avec Jeanne d'Arc au xv^e siècle, et ce qu'il semble vouloir faire encore pour nous par elle. Après les belles fêtes d'Amiens, citons celles d'Airaines, d'Albert, de Montdidier, de Péronne, et celles, plus touchantes semble-t-il, d'Abbeville et du Crotoy par les souvenirs qu'elles rappelaient.



Nous sommes à ROUEN. Il convient de laisser la parole à l'historien des fêtes que M^{sr} l'archevêque de Rouen y fit célébrer, le 30 et le 31 mai 1909, et qui furent un bel hommage de réparation.

Pendant les apprêts du supplice, alors qu'au milieu des éclats de rire des Anglais, les aides du bourreau achevaient d'entasser les fagots du bûcher, Jeanne, au témoignage du médecin Guillaume la Chambre, s'écria : « Ha ! Rouen, j'ay grant paour que tu ne ayes a souffrir de ma mort. » Cri de pitié où il serait sacrilège de voir une malédiction ! Lorsque l'âme de Jeanne, pure colombe, se fut envolée vers le monde où il n'y a plus d'énigme, où le miroir des passions humaines ne déforme plus la vérité, elle comprit, elle sut, elle vit, et sa « grant paour » se dissipa, car le règne de la peur finit où commence le règne de l'amour. Elle comprit, elle sut que Rouen fut non l'auteur responsable, mais le témoin attristé de sa mort. Elle aima d'un amour spécial la ville de son martyr, elle bénit d'une bénédiction spéciale et le fleuve qui fut son tombeau et la ville qui reste « son reliquaïre vivant ».

La cité et l'église de Rouen se sont acquis un titre nouveau à la bienveillance céleste de Jeanne d'Arc. Ils viennent de la fêter comme jamais encore elle ne l'avait été à Rouen, comme elle le fut bien peu souvent ailleurs.

Préparatifs de la Fête. — Décoration de la cathédrale

Sous l'inspiration de M^{sr} l'archevêque, et sous la direction effective de M^{sr} Barré et de M. le chanoine Lesourd, intendant et sous-intendant de la cathédrale, cette dernière reçut une décoration des plus riches et des plus heureuses. Certes des puristes pourront trouver que la cathédrale est à elle-même sa propre décoration, que rien ne vaut les fleurs de ses



M^{sr} Fuzet, archevêque de Rouen.

chapiteaux, les festons de ses frises, l'harmonie de ses voûtes, les violets et les ors de ses vitraux. Sans doute, mais, cette royale beauté de notre vieille église, on l'a rehaussée, tout en respectant les formes et les lignes, par une décoration spécialement destinée à honorer la Bienheureuse Jeanne.

Tout d'abord, comme à toutes nos fêtes pontificales, les piliers de la nef avaient revêtu leur manteau de tapisseries, parure unique au monde, qui donne à la grandiose et sévère cathédrale la jeunesse, la beauté, la grâce, plus belle encore que la beauté. Au fond de l'abside

on avait suspendu une grande bannière représentant Jeanne entrant dans la gloire. Les archanges Michel et Gabriel l'y appellent. Saintes Catherine et Marguerite l'y conduisent. Ce tableau, un peu trop large pour sa hauteur, était, lors des fêtes de Saint-Pierre de Rome, placé à l'autel de la Chaire de saint Pierre, dans la *Gloire* du Bernin. Au milieu de la tour-lanterne, faisant face à la grande nef, on avait hissé une autre des bannières de la Béatification, *Jeanne écoutant ses voix*. Au centre du lambrequin, les armes de Pie X dominaient toute la nef : le souvenir du Pape semble ainsi planer sur ces fêtes. A droite et à gauche, contre les grosses piles du transept, deux autres bannières étaient suspendues représentant l'entrée de Jeanne à Orléans et le sacre de Reims. Par une heureuse idée, on avait choisi, pour mettre au-dessous de cette dernière, parmi toutes

nos tapisseries, celle qui représente le sacre d'un roi de France. Ces trois bannières, bien éclairées, « tableaux excellents placés en une bonne lumière », suivant le mot de Fénelon, firent l'admiration de tous. Au fond des deux bras du transept, deux toiles représentent les miracles obtenus par l'intercession de la Vénérable Jeanne d'Arc, qui rendirent possible la Béatification. Au-dessus de la chaire, un tableau de dimensions moindres, mais d'un très heureux coloris, reproduit la scène du Vieux-Marché. En face de la chaire on a placé une Jeanne d'Arc, à la tête énergique, aux membres vigoureux, peinte par l'habile peintre rouennais, E. Charpentier. A chaque baie du triforium, depuis le grand portail jusqu'à l'abside, depuis le portail des Libraires jusqu'au portail de la Calende, comme en l'église des Invalides pendent les drapeaux conquis, pendent des drapeaux français, dont l'ensemble dessine les lignes harmonieuses d'une immense croix tricolore. A mi-hauteur, sur chaque pilier, se dresse un faisceau de drapeaux tricolores d'où émerge, au centre, un gracieux étendard blanc et bleu, couleurs de Jeanne d'Arc. Sous le grand orgue une tribune est élevée, assez vaste pour porter trois cents exécutants.

Pour compléter la décoration lumineuse du sanctuaire, déjà si brillante en elle-même, on avait fait courir des guirlandes de lampes électriques dont les courbes se dessinaient d'un pilier à l'autre, pour se rejoindre au milieu de l'ogive finale, sous le grand lustre de cristal avec lequel elles s'harmonisaient sans se confondre.

La matinée du Dimanche

Le 30 mai, jour de la mort de Jeanne d'Arc, son *dies natalis* pour parler le langage rituel, tombait cette année le dimanche de la Pentecôte. Avec un art merveilleux on a, tout en respectant la liturgie, associé le souvenir de la nouvelle Bienheureuse avec les offices de l'Esprit-Saint, par une progression ascendante qui devait aboutir à l'apothéose du lundi soir.

Quand le Chapitre commença, dimanche à neuf heures et demie, l'office de Prime, la cathédrale était déjà remplie de fidèles, remplie comme elle l'est aux plus grands jours de nos fêtes pontificales. Après l'heure de Tierce, M^{sr} Henry, évêque de Grenoble, et S. G. M^{sr} Fuzet font leur entrée au chœur. M^{sr} Henry prend place au trône et tient chapelle pendant la grand'messe que célèbre M. l'abbé Richer, archidiaque de Rouen. M^{sr} Fuzet s'est rendu dans le haut du chœur, à la stalle archiepiscopale. A mesure que se déroulent les différentes phases du sacrifice de la messe, augmentent, malgré l'affluence de plus en plus grande des assistants, le silence et le recueillement. Ce sera là du reste la caractéristique principale de ces fêtes. Au sanctuaire et au chœur, le cérémo-

nial se déploie avec toute la dignité, toute la majesté qui régit les séculaires traditions de l'église de Rouen. Dans les nefs, dans les transepts, au pourtour du chœur, les fidèles chantent et prient. On sent que dans l'immense basilique tous ne font qu'un cœur et qu'une âme. Lorsque retentissent les strophes, à la fois triomphales et suppliantes du *Veni, Sancte Spiritus*, on croit entendre, redits en termes généraux et cependant bien précis, les espoirs, les victoires, les craintes, les souffrances de Jeanne la libératrice. L'Esprit qui est force et douceur, lumière et amour, ne fut-il pas pour elle

In labore requies,
In aestu temperies,
In fletu solatium?

Les Vêpres pontificales du Dimanche

M^{sr} l'archevêque de Rouen officie pontificalement aux vêpres. M^{sr} l'évêque de Grenoble est à la stalle archiépiscopale. Séminaristes et maîtrisiens, dont la vaillance résiste aux fatigues occasionnées par les multiples répétitions des jours précédents, chantent, avec une science dont on est heureux de constater les progrès, les antiennes et les psaumes des vêpres de la Pentecôte. Avant le salut, M^{sr} l'archevêque de Rouen et M^{sr} Henry se rendent au milieu du sanctuaire. Vers eux s'avance un groupe de dames, escortant la *bannière de Jeanne d'Arc*. Sobre et riche, artistique et historique à la fois, cette bannière est d'une merveilleuse beauté et d'une touchante originalité. A l'avant, sur un fond de drap d'argent aux nuances gris bleu, émergeant d'un foyer de flammes qui montent et serpentent, s'enlève un très beau médaillon de Jeanne, au visage énergique et doux ; dans l'angle de gauche se dresse le vieux château de Philippe-Auguste où Jeanne souffrit et pleura ; hardiment jetée sur le tout, une palme au feuillage d'argent, liséré d'or vert, encadre le bas du médaillon. Dans le bas, découpé en forme de lambrequin, sont brodées à gauche, avec la date de 1452, les armes du cardinal d'Estouteville, promoteur de la réhabilitation ; à droite, avec la date de 1456, les armes de Calixte III qui réhabilita ; au milieu, les armes de Pie X qui béatifia. Au revers, le centre est occupé par un ange gracieux qui présente le blason, maintenant si populaire, que Charles VII donna à la famille de Jeanne. Tout autour, les armoiries des principales villes du diocèse. M^{sr} l'archevêque, en son nom, au nom de son église métropolitaine et de son diocèse, reçoit cette splendide bannière, la bénit solennellement, et, de la main, montrant à M^{sr} de Grenoble la bannière et celles qui l'offrent, le prie d'être son interprète. M^{sr} Henry, en quelques

phrases pleines de délicatesse, remercie M^{sr} l'archevêque de l'honneur qu'il lui fait, le Comité et sa présidente de leur heureuse initiative, de leur générosité, de leur bon goût, et surtout de leur foi et de leur piété. « Puisse cette bannière rappeler à toutes les chrétiennes de Rouen les exemples que leur donna Jeanne, et les exciter à contribuer comme elle, par leurs vertus et leurs sacrifices, au salut du pays ! »

Portée par deux séminaristes (car elle est soutenue non par une hampe centrale comme nos bannières ordinaires, mais par deux hampes latérales, comme beaucoup de bannières belges et italiennes), la bannière de Jeanne est saluée par la cantate *A l'Étendard!* qu'exécutent deux cents choristes et dont le refrain entraînant est repris par tout le peuple.

La bannière ainsi acclamée prend la tête de la procession qui s'organise pour parcourir — combien lentement ! — les nefs de la cathédrale. Oh ! cette procession du Saint-Sacrement ! quel



Jeanne interrogée dans sa prison. (P. Delaroche.)

triomphe pour le Christ Sauveur, pour Jésus Eucharistie ! Entassés, pressés, au point de ne pouvoir respirer, les fidèles, d'eux-mêmes, trouvent cependant moyen de se tasser, de se presser plus encore, faisant place à la bannière qui passe, chantant les hymnes liturgiques avec les clercs dont les longues files blanches serpentent, s'inclinant, s'agenouillant lorsque s'avance le Saint-Sacrement que porte M^{sr} l'archevêque, que suit M^{sr} de Grenoble. Lentement, difficilement, on revient au sanctuaire. M^{sr} l'archevêque donne la bénédiction du Saint-Sacrement ; les prélats

regagnent la sacristie, pendant que choristes et fidèles reprennent une fois encore la cantate à Jeanne d'Arc. L'office est terminé ; mais, longtemps encore, la foule pressée se rendra devant la bannière que l'on a placée devant l'autel de sainte Cécile, s'arrêtera pour contempler les tableaux rapportés de Rome. Le peuple se sent chez lui en sa vieille cathédrale : c'est à regret qu'il en sort pour revenir bientôt, du reste, glorifier une fois encore Jeanne la martyre, Jeanne la bienheureuse.

La matinée du Lundi

C'est aujourd'hui le grand jour, le jour où la Bienheureuse doit recevoir l'hommage solennel du clergé et du peuple rouennais. Dans l'air pur du matin qu'aucun souffle ne trouble, les cloches joyeuses l'annoncent. Le soleil est radieux, les rues sont pavoisées, les cœurs sont tout à la joie. Dès sept heures, des pèlerins de Jeanne d'Arc, venus de loin, de très loin (certains sont Lillois), s'installent dans la nef. D'heure en heure les fidèles continuent à affluer. Les rangs se pressent. Le pourtour du chœur et l'estrade des musiciens sont envahis. C'est bien difficilement, malgré la bonne volonté que tous mettent à s'écarter, que le cortège des évêques pourra gagner l'entrée du chœur. M^{gr} Henry et M^{gr} l'archevêque précèdent M^{gr} Lemonnier, à qui, par une délicate et paternelle attention, M^{gr} l'archevêque a demandé de célébrer en ce grand jour la messe pontificale. M^{gr} de Grenoble occupera la stalle archiépiscopale et M^{gr} de Rouen, tout à la joie d'honorer ses hôtes, se contente d'un trône improvisé, élevé en face de cette stalle. Le prélat officiant achève la collecte. Un grand mouvement se fait. Les trois vénérables prélats se placent sur le palier de l'autel, les chanoines, diacres et sous-diacres leur font une cour d'honneur. En face d'eux, dans le chœur, s'avancent MM. le doyen et vice-doyen du Chapitre, *digniores de majoribus* suivant l'antique formule. Les acclamations, une fois de plus, retentissent, qui ne cessèrent depuis le x^e siècle d'implorer la bénédiction de Dieu sur le Pape, l'archevêque de Rouen et la France. Les innombrables étrangers accourus aux fêtes de Jeanne d'Arc sont frappés par la grandeur de ce spectacle inaccoutumé et les Rouennais sont fiers de voir l'émotion de leurs hôtes d'un jour. Traditionalistes de race, ils aiment qu'on ne change rien aux vieilles paroles de ces vieux souhaits. Cependant intérieurement ils associent les évêques de Grenoble et de Bayeux à leur archevêque bien-aimé, et, lorsque retentissent les invocations aux patrons du peuple français, *Sancte Martine, tu illum adjuva ; Sancte Dionysi, tu illum adjuva*, plus d'un tout bas ajoute, en invoquant l'héroïne du jour : *Beata Johanna, tu illum adjuva.*

Des chants, qu'avec une perfection très remarquée et bien méritoire, la maîtrise exécuta au cours de cette messe, nous ne signalerons que le *Kyrie* de la *Messe à la mémoire de Jeanne d'Arc*, de Gounod. N'est-il pas juste de rappeler le souvenir de celui de nos musiciens qui a le plus fait pour chanter le nom et la gloire de celle qu'aujourd'hui l'Église permet d'invoquer? Signalons aussi l'impression toute de recueillement que produisit l'*O Salutaris*, de C. Saint-Saëns, chanté au grand orgue par M. Bailli; les sons, en l'église débordante de fidèles, paraissaient venir de si loin, qu'on eût dit une voix du ciel se mêlant aux voix de la terre. C'était doux comme un souffle du printemps, c'était suave comme une prière de séraphin.

L'Apothéose

La messe était à peine achevée, les prélats étaient à peine sortis, qu'un cri retentit : « On ferme les portes ! » La foule qui, pourtant, aimerait à s'attarder dans la contemplation du splendide décor de la cathédrale, docile, obéit. Il faut en moins de deux heures prendre les multiples et compliquées dispositions qui assureront la dignité et la grandeur de la cérémonie finale. Tout s'organise promptement et sûrement. A deux heures les portes sont ouvertes. Les douze cents chaises de la grande nef, sans un heurt, sans un bruit, sont occupées par l'élite de nos cités normandes. Par les portails de la Calende et des Libraires, les fidèles qui, patiemment, ont attendu, s'engouffrent dans les transepts, envahissent les déambulatoires, la chapelle absidale de la Vierge. Bientôt plus de six mille fidèles sont entrés; six mille autres au moins devront renoncer à pénétrer dans le temple. L'office est à peine commencé qu'à travers la nef s'avancent, en leurs costumes pittoresques, les délégués bretons. Ils vont prendre place à l'entrée du chœur. Seul, leur chef, M. le marquis de l'Estourbeillon, député de Vannes, se place au banc d'œuvre, près de M. le marquis de Pomereu, député de la Seine-Inférieure. Après les vêpres pontificales, MM. les doyens, chapelains d'honneur et chanoines rejoignent au banc d'œuvre deux cents prêtres en surplis que, très aimablement, les professeurs de l'Institution Saint-Romain y avaient conduits et placés. On remarque beaucoup dans ce cortège le groupe des curés de Rouen qui, revêtus de l'étole, accompagnent, en corps, leur archevêque. Ils étaient là bien à leur place, entourant le successeur de d'Estouteville, eux, successeurs de ces curés de Rouen en 1431 dont pas un ne voulut être, et, en tout cas, ne fut assesseur dans le honteux procès de condamnation.

Le Panégyrique

M^{sr} l'évêque de Grenoble commence alors le panégyrique de la Bienheureuse. Ce panégyrique, admirablement écrit, d'un style d'où la correction ne bannit ni l'élégance ni l'émotion, a été donné par l'orateur



« J'aime mieux mourir que de revoquer ce que Notre-Seigneur m'a fait faire. » (Rodriguez.)

avec une très grande simplicité, où l'art, pour n'être pas visible, n'en est que plus parfait. La voix est claire et prenante, le geste sobre et noble. Encore souffrant, M^{sr} de Grenoble, sans s'effrayer de la longue carrière à parcourir, ménage ses forces et sait, le moment venu, les dépenser sans compter pour atteindre plus directement, plus profondément, les âmes de ceux qui l'entendent. Ceux-là mêmes qui sont privés de cette pure joie sont preuve d'un très grand esprit de foi et gardent patiemment le silence que requiert la dignité du lieu.

M^{sr} de Grenoble raconte la vie de Jeanne, comme au Vendredi

saint on raconte l'histoire du Christ. Ce récit, bien divisé, bien exact, bien vivant, captive les auditeurs. Ils suivent avec un intérêt passionné et la description pleine de fraîcheur de la vie champêtre menée par Jeanne d'Arc à Domremy, et la fine analyse psychologique de la saine piété qui anima les premières années de Jeanne, et l'étude très fouillée de la naissance et de l'épanouissement de son patriotisme, et le récit de sa venue à Chi-

non, de l'examen subi par elle devant les enquêteurs de Poitiers. Ils admirent et son héroïsme à Orléans et son instinctive science militaire dans la campagne de la Loire et sa modestie au sacre de Reims. L'orateur fit un court mais saisissant tableau de la capture de Jeanne à Compiègne. A propos du procès de Rouen, il montre, textes en main, et l'insouciance coupable de Charles VII et la haine insatiable des Anglais et le servilisme de Cauchon et la complicité voulue de l'Université de Paris, ce qui l'amène à établir nettement les responsabilités des acteurs du drame.

Grâce aux documents de son procès, les actions extraordinaires qui établirent sa renommée ont pris un caractère d'authenticité contre lequel personne ne songe plus à s'inscrire en faux. Elle-même, grâce à eux encore, a pu échapper aux trahisons mortelles de la légende. Elle leur doit d'être restée vivante dans l'histoire, en gardant à son front l'auréole inaltérée d'une grandeur morale supérieure à la grandeur de ses œuvres. Et ces documents révélateurs, ces témoins véridiques et irrécusables d'une existence soustraite par tant de côtés à l'empire des lois communes et où le vrai paraît si souvent dépasser les frontières du vraisemblable, qui donc, Messieurs, les a sauvés de la destruction, qui les a tirés de la nuit du silence dans laquelle tant d'intérêts coalisés projetaient de les ensevelir, qui a mis en valeur leurs témoignages pour graver dans la mémoire des siècles et conserver à leur admiration et à leur vénération l'incomparable et idéale et pourtant historique figure de Jeanne d'Arc? Qui a fait cela, Messieurs, si ce n'est l'Église? Il faut le dire et y insister plus que jamais à l'heure où nous sommes. Certes, nous n'avons pas lieu d'être fiers, nous évêques et prêtres, de la part prise par quelques-uns des nôtres à la mort tragique de la Pucelle.

L'aveu n'en coûte pas à notre loyauté, et nous croyons bien n'avoir point fardé ici leur ignominie, mais cette ignominie n'est qu'à eux, elle reste leur tare personnelle et c'est par trop fausser la vérité des faits, le bon sens et la justice que de prétendre en couvrir l'Église. Que des hommes d'Église ou égarés par l'ambition, ou aveuglés par la haine, ou entraînés par une capitulation de conscience, par la peur des représailles anglaises aient joué un rôle plus ou moins odieux dans cette grande iniquité judiciaire, en quoi l'Église peut-elle en être rendue responsable? Où donc est l'Église dans ce tribunal, du jugement duquel Jeanne d'Arc elle-même en appelle au jugement de l'Église? Elle n'est, ni avec le cardinal de Winchester, qui préside à l'exécution d'une vengeance de famille, ni avec l'évêque de Beauvais et les quelques prélats, transfuges comme lui, qui l'assistent, ni avec les docteurs qui souscrivent à la condamnation et dont certains s'emploient, de concert avec leur président, à tromper la religion du Pape, par des rapports reconnus depuis mensongers. Le jour où le mensonge est découvert, ce jour-là, oui, l'Église intervient directement et officiellement; mais c'est pour prescrire la révision de la Cause, c'est pour ordonner une nouvelle enquête, constituer un nouveau tribunal, appeler à sa barre plus de cent vingt témoins, et venger enfin la mémoire si calomniée et si travestie de la grande Française, par une réhabilitation à laquelle, il faut bien en convenir, l'honneur de la France était autrement intéressé que le sien.

Voilà, Messieurs, ce qu'a fait l'Église...

Après avoir décrit les conséquences glorieuses de la Béatification, M^{re} Henry conclut par cette péroraison prononcée d'une voix puissante et émue.

En dépit des tristesses de l'heure présente et des justes appréhensions de l'avenir, gardons-nous bien de désespérer de l'âme de la France. Appliquons-nous de tous nos efforts, par tous les moyens d'action dont nous pouvons disposer, à lui rendre son idéal chrétien d'autrefois, son orientation traditionnelle en vue de laquelle tant de dons précieux ont été impartis à notre race. Le salut est là pour elle, c'est-à-dire pour nous.

Unissons-nous donc pour le réaliser. Unissons-nous; c'est le grand devoir de l'heure présente. Loin de nous tout ce qui sépare et divise; arrière tous les conflits de bannières; il n'en faut plus! Catholiques et Français, Catholiques surtout, mais Français autant que Catholiques, Catholiques et Français indissolublement, laissons nos âmes fusionner et communier dans le double amour que ces titres commandent et pour lequel Jeanne d'Arc a donné sa vie, et faisant nôtre sa belle devise: Vive labeur! vive labeur pour Dieu et pour la France! vive labeur pour la foi et pour la liberté! d'un même esprit, d'une même volonté, d'un même cœur, la main dans la main, travaillons à refaire une France chrétienne!

Et les applaudissements éclatent autour de la chaire, une ovation est faite au prélat, lorsqu'il regagne la sacristie: manifestation d'autant plus émouvante en sa spontanéité que l'on connaît mieux et le calme des Normands et l'horreur instinctive qu'ils ont pour tout ce qui est une atteinte portée à la sainteté de leurs églises et à la dignité du culte.

Après le discours de M^{re} Henry, on exécuta l'oratorio de M. Ch. Lenepveu¹; puis M^{re} l'archevêque de Rouen monta en chaire pour prononcer l'allocution suivante.

Je ne puis, mes très chers Frères, sans élever la voix, laisser s'achever ces fêtes qui vous remplissent depuis deux jours d'incessantes émotions et qui me comblent moi-même de joie et de fierté. Je vous dois à tous des remerciements.

Merci, Monseigneur l'évêque de Grenoble. De quelle haute, de quelle superbe éloquence vous venez de les animer, ces fêtes! Puissent vos conseils rester profondément gravés dans les cœurs!

Merci, Monseigneur l'évêque de Bayeux. Comme il nous a été doux de vous revoir dans cette cathédrale où tout vous sourit encore et de laquelle votre image ne saurait s'effacer!

Merci à vous, mes très chers Frères. Quel triomphe n'avez-vous pas fait de ces cérémonies, par votre empressement, votre attitude religieuse, votre enthousiasme patriotique!

O Bienheureuse Jeanne d'Arc, l'as-tu reconnu ce peuple qui vient d'inaugurer ton culte liturgique avec une ardeur si sincère! C'est celui-là même qui pleurait à ton passage dans les rues de la cité et qui s'indignait de ton supplice; celui-là

1. Paroles de M. Allard.

qui t'eût délivrée vingt fois, s'il n'avait pas été courbé sous le joug étranger; celui-là dont ta plainte émue : « Ah ! Rouen, Rouen, j'ai grand'peur que tu n'aies à souffrir de ma mort », prouve qu'il avait gagné ton cœur; et certes, il l'avait bien mérité, puisqu'il te donnait lui-même le sien. Tu le sais, il n'a jamais perdu ta mémoire à travers les siècles : il était donc avide de te rendre hommage dans cette circonstance solennelle. Crois-le, son archevêque voudrait, à force d'honneurs, après les d'Estouteville, les de Bonnechose, les Thomas, anéantir définitivement des souvenirs lamentables dont personne au monde ne devrait plus parler maintenant. Ses prêtres, — regarde donc, ô Jeanne, en quel nombre ils sont venus ici, — ses prêtres réparent l'histoire d'hier en faisant très belle l'histoire présente. Ses femmes se souviennent encore de ta parole : « Je ne crains femme de Rouen pour filer ni coudre », et elles t'apportent, symbole de piété, un étendard comme tu n'en eus sans doute jamais. Ses poètes et ses musiciens viennent de nous attendrir une fois de plus en chantant merveilleusement ta vie et ta mort. Bientôt — ses plus nobles enfants se rendront à mon appel pour réaliser ce dessein — bientôt tous ensemble nous érigerons ici ton autel; bientôt la nation, je l'espère, te donnera chez nous, sur une des places de cette ville du martyre, un monument d'apothéose. Ah ! je l'atteste, oui je l'atteste, nulle part tu ne peux être, nulle part tu ne seras plus aimée !

Cependant, je ne l'ignore pas, ce que je dis-là pour cette bien-aimée ville de Rouen, il n'est pas de ville, il n'est pas de village de France qui ne le dise pareillement. Car Jeanne d'Arc, il faut le répéter, c'est la plus pure incarnation de la patrie. En elle, nous retrouvons tous, des Alpes aux Pyrénées, de la Méditerranée à la Manche, de la Lorraine à la Bretagne — à la bonne, à la fidèle Bretagne — du Rhône à la Gironde, de la Loire à la Seine : Jeanne d'Arc, c'est l'idéal français : Jeanne d'Arc, c'est la France.

Et c'est pourquoi sa glorification nous donne tant d'espoir en un avenir meilleur. O Rouennais qui venez de l'acclamer si dignement; ô mes chers diocésains qui allez, d'église en église, renouveler la fête de notre cathédrale; ô Français de France, qui que vous soyez, d'où que vous soyez, fraternisez désormais dans le culte de Jeanne. Elle n'est ni à ceux-ci, ni à ceux-là. Elle appartient plus que jamais à tous. Serrons-nous donc autour d'elle. Du haut du ciel où elle plane, elle dit aux uns : tolérance; aux autres : justice; à tous : esprit de paix et de liberté. La féodalité connut la trêve de Dieu. Que la démocratie contemporaine connaisse la trêve de Jeanne d'Arc ! Que son étendard, l'étendard de l'espérance, abrite sous ses plis glorieux tous les Français, et qu'avec nous tous les Français n'aient qu'un cri : Vive Jeanne d'Arc ! Vive la France !



Jeanne apprend sa condamnation. (Sallez.)

Après la cérémonie religieuse, la basilique s'illumina et s'embrasa : une foule énorme était là, pour assister à ce spectacle grandiose, qui symbolisait si bien l'apothéose de Jeanne d'Arc.

Comme l'avait annoncé M^{sr} l'archevêque de Rouen, ses diocésains renouvelèrent, d'église en église, la fête de la cathédrale ; du Havre à Dieppe, des Andelys à Neufchâtel, la louange johannique retentit pendant de longs mois, inlassable, dans l'expression de la vénération, de la confiance et de la piété.

* * *

La NORMANDIE tout entière s'est associée avec un élan admirable à l'hommage que Rouen rendit à Jeanne d'Arc. EVREUX eut ses



M^{sr} Meunier, évêque d'Evreux.

grandes fêtes aux premiers jours d'octobre ; M^{sr} Meunier avait invité à les présider avec lui M^{sr} Lemonnier, évêque de Bayeux, et M^{sr} Amette, archevêque de Paris. M^{sr} Debout, le R. P. Babonneau et M. l'abbé Coubé, les trois prédicateurs qu'il avait chargés de louer Jeanne, répondirent avec éloquence à l'attente de leur magnifique auditoire. Le premier raconta la vie de Jeanne ; le second raconta son immolation ; le troisième montra comment

elle rétablit en France le règne du Christ, et tous les trois tirèrent de la vie et des vertus de la Bienheureuse les leçons qu'elles contiennent pour notre temps. La foule des fidèles ne cessa d'affluer dans la cathédrale richement parée. La fête extérieure fut belle, elle aussi, dans la ville pavoisée, malgré les averses d'automne.

Des solennités particulières furent célébrées en très grand nombre dans les paroisses du diocèse, conformément à la lettre pastorale de M^{sr} l'évêque d'Évreux.

SÉEZ fêta Jeanne d'Arc du 22 au 24 mai, sous la présidence de son évêque, M^{sr} Bardel, auquel s'étaient joints les évêques de Bayeux et de Coutances; des milliers de fidèles assistèrent aux offices et écoutèrent les éloquents discours de M. le vicaire général Dumaine et de M. l'abbé Coubé; le lundi eut lieu l'exécution de l'*Oratorio* de Lenepveu. Il y eut, dans la soirée du dimanche, une procession dans les rues de la ville transformées en avenues verdoyantes où flottaient les drapeaux et les bannières blanches et bleues; la nuit venue, la ville s'illumina. Alençon, Mortagne, Argentan et Domfront rivalisèrent avec Séz d'enthousiasme en l'honneur de Jeanne; près de quatre cents paroisses la fêtèrent et partout ces solennités prirent le caractère de fêtes publiques.



M^{sr} Lemonnier, évêque de Bayeux.

« Le peuple a donné, remarque un de nos correspondants; et c'était une joie, franche, cordiale; il n'y avait à bouder que les plus enragés blocards. » Que la Bienheureuse leur pardonne!

BAYEUX célébra ses fêtes du 2 au 4 juillet. M^{sr} Lemonnier les présida dans sa cathédrale magnifiquement décorée et elles furent l'occasion de belles manifestations religieuses. M. le chanoine Pasquet célébra éloquemment Jeanne, la sainte du patriotisme. Les habitants, grâce au libéralisme de la municipalité, purent pavoiser et illuminer en toute liberté, et ce fut un beau concert de joie patriotique et chrétienne. Une grande fête de gymnastique, qui eut lieu dans la soirée, se termina par l'apothéose de Jeanne d'Arc.

A Notre-Dame de la Délivrante, Jeanne fut fêtée deux fois, d'abord dans une solennité qui lui était spécialement consacrée, ensuite dans les fêtes annuelles de Notre-Dame, où M^{sr} Lecœur, évêque de Saint-Flour, fit un beau parallèle entre la Vierge libératrice des âmes et la Pucelle d'Orléans libératrice de la France. A Cagny, à Houlgate, à Courseulles, à Trouville, à Bény-Bocage, à Familly, à Saint-Loup-de-Fribois, à Bavent, à Saint-Patrice de Bayeux, à Equemauville, à Magny-la-Campagne, à Beuvron-en-Auge, au Manoir, à Tour, à Notre-Dame-de-Courson, à Brémoy, Jeanne recut de beaux hommages. Les fêtes de Lisieux (22-24 octobre), présidées par M^{sr} Lemonnier, rappelèrent par leur éclat celles de Bayeux : le discours final, prononcé par M^{sr} l'évêque d'Orléans, remit sous les yeux d'un grand auditoire charmé par son éloquence les preuves de la mission surnaturelle de Jeanne. Quelques jours plus tard, à Bretteville-l'Orgueilleuse, auprès de son pays natal, M^{sr} Touchet présida, aux côtés de M^{sr} l'évêque de Bayeux, une « fête de village » qu'il a décrite lui-même.

Toutes les maisons, sauf une, je crois, étaient décorées de guirlandes, de drapeaux aux trois couleurs, d'étendards de la Pucelle.

Les prêtres du voisinage avaient été convoqués. Le maire et le curé avaient rivalisé de zèle. Un cortège composé de tous les laboureurs, de tous les artisans, de toute la jeunesse du pays se forma et s'avança sous des arceaux de verdure et de fleurs. Une jeune fille, cuirassée et casquée, marchait l'étendard à la main, rappelant candidement Jeanne; et ces braves gens la regardaient, visiblement émus et respectueux, comme si quelque rayon de la vraie sainte eût consacré à leurs yeux celle qu'ils avaient chargée de la leur représenter.

Des chants avaient été préparés à l'église. Les belles cloches sonnaient de toute leur poitrine d'airain. Une statue de la Bienheureuse attendait, sur un piédestal embaumé de roses, de lauriers et de lis, les bénédictions de l'Église.

La messe et les vêpres furent aussi suivies « qu'à Pâques », disait-on autour de moi, pour exprimer que plus de monde n'y pouvait assister.

Quand la nuit descendit sur les fermes et la plaine, un feu d'artifice, ainsi qu'il est d'usage dans les grandes fêtes publiques, couronna les humbles maisons dans lesquelles avait passé une pure et mémorable joie.

Les plus grandioses solennités que la glorification de Jeanne d'Arc fit célébrer dans le diocèse de COUTANCES furent sans contredit celles du Mont-Saint-Michel (29 septembre). On y fêta sans doute le douzième centenaire de l'apparition de l'Archange; mais comment, l'année de Jeanne d'Arc, séparer du protecteur de la France celle à qui, de la part de Dieu, il apporta l'ordre d'aller la sauver? M^{sr} Touchet, que M^{sr} Guérard, évêque de Coutances, avait invité à

porter la parole, parla éloquemment du pacte entre Saint-Michel et la Bienheureuse Jeanne. L'origine de ce pacte remonte au xv^e siècle. Il avait une condition résolutoire, que Jeanne ne commettrait jamais le péché mortel. Elle le proclama à Rouen. Le pacte avait pour signe sensible l'étendard de Jeanne portant les noms de Jésus et de Marie. Ce discours émut profondément les milliers de pèlerins qui se trouvaient réunis sur l'esplanade de la



M^{sr} Guérard, évêque de Coutances.

basilique et parmi lesquels on comptait plus de six cents prêtres, et à leur tête M^{sr} l'évêque de Coutances, M^{sr} l'évêque de Nevers et M^{sr} le coadjuteur de Cambrai. Les fêtes de Coutances eurent lieu le 7 novembre; la population chrétienne de la ville répondit avec un bel élan à l'appel de son évêque. A Carentan, à Sartilly, à Avranches, à Cherbourg, à Valognes, Jeanne eut également de belles journées, ainsi qu'à Picauville, à Ravenoville, à Plomb, à Saint-Samson-de-Bonfossé, à Hauteville, à Rauville-la-Place, à Coulouvray, à Beuvrigny, à Boisroger, à Notre-Dame-de-Cenilly, à Saint-Georges-de-Rouelley, à Montaigu-l'Orbehaye, à Barneville-sur-Mer.

VII

HOMMAGES DE LA FRANCHE-COMTÉ, DE LA BOURGOGNE ET DU LYONNAIS.
LES FÊTES DE LYON (21-23 MAI 1909)

Après avoir suivi Jeanne au milieu des ovations populaires qui l'ont accueillie de Domremy à Rouen, il nous reste à montrer que la France tout entière l'a fêtée avec le même enthousiasme : nos lecteurs en seront convaincus, s'ils veulent bien, quelques instants encore, prêter l'oreille au concert de cette acclamation universelle. Nous n'avons pas à en excuser la monotonie : comment se laisserait-on d'entendre la France acclamer Jeanne d'Arc ?

Nous voici en FRANCHE-COMTÉ et de toutes parts nous arrivent les échos de la louange johannique.

A BESANÇON de grandes fêtes furent célébrées, du 29 avril au 2 mai, sur l'initiative de l'archevêque, M^{sr} Petit. Le 29 avril fut la journée de la jeunesse. A l'appel qui leur avait été adressé, les patronages et les écoles de la ville répondirent avec un empressement qui dépassa toutes les prévisions. Jeunes gens et jeunes filles s'avançaient en rangs serrés et semblaient monter à l'assaut de la cathédrale qui les accueillait avec le sourire de ses vitraux, la flamme de ses lumières, le parfum de ses feuillages et de ses fleurs, la pompe de ses drapeaux, de ses oriflammes et des grands écussons armoriés inclinés le long des hautes murailles, comme pour contempler le merveilleux spectacle de cette jeune France vaillante et chrétienne. Après l'Évangile, M. le chanoine Perrin, curé de la cathédrale, commenta en termes chaleureux, pour son jeune auditoire, la vie de la Pucelle, modèle admirable que l'Église propose aujourd'hui à la jeunesse française. M^{sr} l'archevêque rappela à ces enfants qu'eux aussi, comme Jeanne, ont des voix pour les conduire : voix de leurs mères, voix de leurs anges gardiens, et il leur recommanda de les écouter docilement. Notons encore, avant la grande journée du dimanche, diverses réunions à l'école ménagère Jeanne-d'Arc où M^{sr} l'archevêque bénit une statue, à la cathédrale où M. l'archiprêtre fit encore deux discours sur la Bienheureuse, au Kursaal où, après une éloquente glorification de Jeanne d'Arc par

M. Duval-Arnould, conseiller municipal de Paris, une foule immense assista à l'audition de l'*Oratorio* de Gounod. Beaucoup de fidèles communièrent le dimanche matin à la métropole. La messe pontificale fut des plus solennelles. A la cérémonie de clôture, le panégyrique de Jeanne d'Arc fut prononcé par M^{sr} Foucault, évêque de Saint-Dié, qui glorifia sa pureté, sa force dans la souffrance, sa confiance invincible dans le Christ, son modèle et son soutien. Parmi les autres fêtes qui eurent lieu dans le diocèse de Besançon, citons au moins : celles de Vesoul, dont le triduum, célébré dans l'église Saint-Georges, fut suivi par la foule recueillie dans la prière et soulevée par la parole de M. le chanoine Coubé ; celles de Montbéliard, où Jeanne fut solennellement fêtée dans la paroisse de Saint-Maiumbœuf ; celle de Gray, que présida M^{sr} Altmayer, archevêque de Synnade.



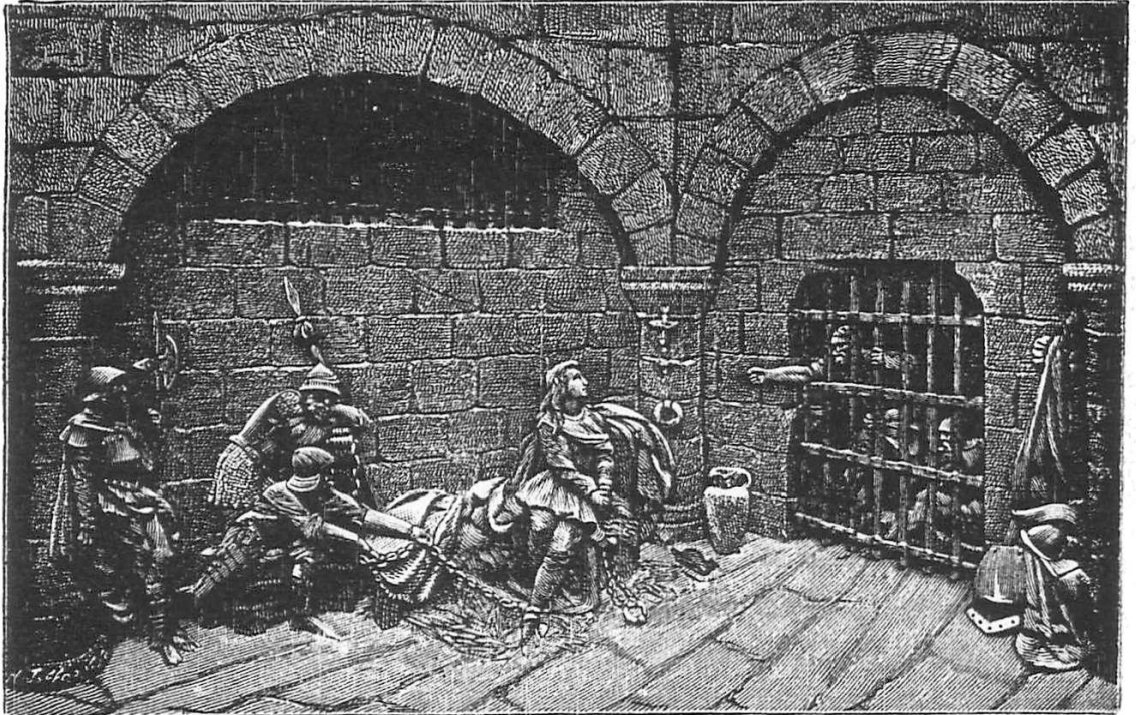
M^{sr} Maillot, évêque de Saint-Claude.

M^{sr} Maillot, évêque de SAINT-CLAUDE, présida dans sa cathédrale les fêtes des 2, 3 et 4 juillet : elles furent très fréquentées, et, le soir de la clôture, une brillante illumination manifesta l'enthousiasme du peuple. Il en fut de même, du 21 au 23 mai, à Lons-le-Saunier. A Salins, à Champagnoles, le triduum eut le même succès, et dans un grand nombre d'autres villes ou de paroisses de campagne, des cérémonies semblables furent célébrées en l'honneur de la Bienheureuse.

*
* *

A DIJON, Jeanne d'Arc fut fêtée joyeusement, magnifiquement, dans un sincère élan de foi chrétienne et patriotique, que ne découragèrent

pas les provocations des sectaires ni les tracasseries préfectorales qui proscrivirent les couleurs de Jeanne dans le pavoisement des maisons. Les deux premiers jours la foule assista, dans la cathédrale de Saint-Bénigne, aux cérémonies du soir où l'éloge de la Bienheureuse fut fait par un dominicain, le P. Gidon, et par un jésuite, le P. Buchet : ils avaient pour mission de préparer les âmes à la grande manifestation religieuse du dimanche. Elle fut très belle. Les messes de communion furent très suivies : près de trois mille



Jeanne insultée par les soldats dans sa prison. (Vital-Dubray.)

fidèles, hommes, jeunes gens, femmes et jeunes filles, comprirent que le culte de la Bienheureuse est incomplet sans la participation eucharistique. A la cérémonie du soir, M^{re} Dadolle exposa devant un auditoire immense la double mission de Jeanne : celle qu'elle accomplit au xv^e siècle pour le salut de la France et celle qui consiste, de nos jours, à venger le surnaturel, à rapprendre que le secret de vaincre est d'avoir foi en la victoire, et à unir tous les bons Français dans la résolution de restaurer une France avant tout chrétienne. Après ce magistral discours, on entendit la belle cantate de M. de la Tombelle, laquelle esquisse à grands traits, en cinq tableaux, la vie de Jeanne d'Arc ; puis, le *Te Deum* fut chanté. Quand M^{re} Dadolle fut rentré à l'évêché, la foule qui se pressait

devant sa maison voulut encore l'entendre : il parut à son balcon et prononça ces paroles.

MES CHERS AMIS.

A la fin de cette journée superbe, vous devinez peut-être que votre Évêque a le droit d'éprouver quelque fatigue. En votre présence, il l'oublie. Ce n'est pas d'ici, et à un auditoire répandu par la rue, que je puis faire un discours. Je veux vous remercier seulement : vous remercier de la si puissante contribution que vous avez fournie à nos incomparables fêtes ; vous remercier de la tenue si invariablement chrétienne qui a été la vôtre, tout le temps.

Avant-hier, quand vous avez inauguré le triduum par la retraite aux flambeaux, derrière vos belles files, quelques égarés suivaient et ils disaient : « Conspuez ! »

Conspuer, mes amis, c'est jeter un mépris à la face de quelqu'un.

Nous, chrétiens, nous, instruits à l'école de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de Jeanne d'Arc, nous luttons quand il le faut, nous ne méprisons jamais, et donc nous ne conspuerons personne.

Je vous rappelle, mes amis, à la leçon que Jeanne vous donne dans le tableau qui la représente sur les hauteurs de l'abside de notre cathédrale. Elle se présente aux Bourguignons avec un rameau d'olivier. Ce rameau, nous l'offrons à tous.

Notre vœu ardent est pour la paix, pour la concorde confraternelle dans le respect de tous les droits et de toutes les opinions honnêtes.

A l'an prochain, mes amis, et, d'année en année, nous nous surpasserons en la fête nationale de notre héroïne.

La fête de Jeanne d'Arc fut célébrée avec solennité dans presque toutes les paroisses du diocèse de Dijon. Il est arrivé néanmoins qu'un certain nombre d'elles, ayant un chiffre de population trop faible pour suffire au déploiement d'une grande cérémonie, se sont groupées par trois ou quatre, dans une fête interparoissiale, dont le programme a été à peu près invariablement celui-ci : messe très solennelle, panégyrique, représentation d'un drame sur Jeanne d'Arc, conférence avec projections. Et dans ces fêtes, célébrées au nombre de plus de deux cents, il ne s'est pas produit le plus petit incident regrettable. Les foules s'y sont empressées, pieusement ou avec une sympathique curiosité. A noter encore que Jeanne d'Arc a fait

beaucoup communier à ses fêtes : elle a été, dit M^{sr} l'évêque de Dijon, « notre grande missionnaire de 1909. Les Bourguignons d'à présent ont eu à cœur de lui faire voir qu'ils sont de sa France à elle, France sans Armagnacs ni Bourguignons, France tout court et France chrétienne ».

A AUTUN, du 14 au 16 mai, il y eut de grandes fêtes à Notre-Dame, à Saint-Jean et à la cathédrale, sous la présidence de M^{sr} Villard.

M. l'abbé Gayraud, l'orateur du triduum, démontra l'opportunité de la Béatification de Jeanne d'Arc : « Elle vient nous sauver des trois périls qui nous menacent : la déchristianisation, par l'irréligion et l'athéisme ; la dénationalisation, par l'antipatriotisme ; la décomposition sociale, par l'anarchie universelle ». Dans presque toutes les paroisses du diocèse d'Autun, Jeanne a eu sa journée ou son triduum et, partout, le succès de



M^{sr} Labeuche, évêque de Belley.

ces fêtes a dépassé l'attente des organisateurs, tant l'élan et la piété des fidèles furent sincères et universels.

A BELLEY, les 20 et 21 novembre, les fêtes eurent lieu sous la présidence de S. Ém. le cardinal Luçon, entouré de NN. SS. Monttety, archevêque titulaire de Beyrouth ; Dubillard, archevêque de Chambéry ; Sevin, évêque de Châlons, et Labeuche, évêque de Belley. M^{sr} l'évêque de Châlons, en commentant les paroles *Gladius Domini, gladius Gedeonis*, fit ressortir vivement le caractère surnaturel de la mission politique et sociale de Jeanne d'Arc.

A la fin de cette magnifique journée, M^{sr} l'évêque de Belley remercia chaleureusement les fidèles de sa ville épiscopale qui

avaient fait un si beau triomphe à Jeanne d'Arc. Beaucoup d'autres paroisses eussent mérité le même éloge, en particulier Bourg, Nantua, Trévoux, Gex, Coligny, Pont-de-Veyle, Saint-Jean-le-Vieux, Ceyzérieu, Cuet, Collonges, etc...

Ainsi, ce fut dans toute la Bourgogne, d'Auxerre à Bourg, le même concert de louanges et de prières; et, de même qu'il y a cinq siècles qui disait Bourguignon disait ennemi de Jeanne, aujourd'hui la Bienheureuse n'a rencontré dans cette province que des amis agenouillés devant elle.

*
* *

Les fêtes célébrées dans la Primatiale de Lyon eurent un éclat dont la magnificence mérite d'être applaudie par toute la France, mais dont personne ne s'étonnera, vu la piété des catholiques lyonnais et celle du vénéré cardinal qui leur a inspiré son culte pour la sainte Libératrice de la patrie. Nous en empruntons le récit à la *Semaine religieuse* de Lyon.

C'est le mois de la Libératrice. Après Rome, la France; après Paris et Orléans, Lyon.

Et comme à Rome, comme à Orléans et à Paris, qu'elles ont été magnifiques les solennités qui viennent à peine de se clore dans notre Primatiale! Pendant les trois jours qu'il a duré, rien, en effet, n'a manqué à l'éclat de ce mémorable triduum: ni la splendeur des cérémonies, ni la beauté des chants, ni l'azur d'un ciel de printemps, ni les pavoisements aux couleurs nationales et de Jeanne d'Arc, aux fenêtres des pauvres comme des riches, ni l'affluence de foules telles qu'on en a rarement vues à Saint-Jean, foules accourues de toute la ville et de tout le diocèse, foules toujours pieuses et toujours recueillies, foules enfin qui envahissaient la cathédrale depuis l'ouverture des portes jusqu'à la fermeture, et en qui on sentait passer un souffle de patriotisme religieux.

Nous ne croyons pas exagérer en évaluant à près de 200.000 le nombre des personnes qui ont visité la Primatiale les 21, 22 et 23 mai. Depuis le grand jubilé de 1886, on ne se souvient pas d'avoir contemplé des multitudes pareilles.

Décoration de la Primatiale

Combien elle fut splendide la décoration de notre vieille cathédrale! Tous les ouvriers y ont rivalisé d'ardeur sous la direction de M. l'abbé

Cheminal, maître des cérémonies, qui a consacré un mois entier à cette œuvre d'art et de goût. Tapissiers, fleuristes, peintres décorateurs, sacristains, électriciens méritent les plus grands éloges. Le noble édifice, paré avec une grande richesse, ne perdait rien cependant de l'élégance de ses lignes, jalousement respectées.

La grande nef, d'abord, présente comme un tableau synthétique de la vie religieuse et militaire de Jeanne d'Arc, depuis son enfance jusqu'à l'apothéose de sa Béatification. Du portail au chœur, à chaque pilier, de superbes oriflammes blanches et rouges portent l'écusson de la Pucelle, avec, au-dessous, une banderole qui commémore les étapes principales de sa glorieuse épopée, Domremy, Vaucouleurs, Chinon, Poitiers, Orléans, etc. Les dates sont disposées de telle sorte qu'elles partent du fond de la cathédrale pour aboutir, de chaque côté du maître autel, aux décrets qui ont proclamé Jeanne Vénérable, en 1894, et Bienheureuse en 1909.

Au-dessus de ces oriflammes, à la hauteur des premières tribunes, des trophées de drapeaux aux couleurs nationales et pontificales portent sur leurs écussons les armes des archevêques de Lyon, depuis le cardinal Fesch jusqu'au cardinal Coullié. Et ainsi, par une heureuse évocation, les archevêques primats des Gaules semblent faire accueil et cortège à la Bienheureuse dans leur cathédrale.

Plus haut encore, aux secondes tribunes, quatorze grandes bannières de trois mètres, reproductions authentiques de la bannière brodée par les dames d'Orléans pour la cathédrale Sainte-Croix, complètent cette harmonieuse décoration.

Ce n'est pas tout. M. le maître des cérémonies s'est inspiré d'une phrase prononcée par M^{re} Touchet, à Saint-Louis-des-Français, dans son panégyrique de Jeanne d'Arc : « Nous devons offrir, s'écriait-il dans sa péroraison, des lauriers à la guerrière triomphante, des lis à la vierge, des roses à la martyre. »

Aussi bien, les lauriers, les lis et les roses sont multipliés à profusion. Des guirlandes de laurier vert et or entourent pour ainsi dire toute la Primatiale, sous les tribunes de la grande nef. L'effet est des plus heureux. Des lis et des roses sont semés sur le velours rouge qui encadre la « Gloire » érigée dans l'abside, au-dessus du grand autel, et sur laquelle apparaît Jeanne d'Arc montant aux cieux, escortée par les anges et ses saintes.

Roses rouges et lis immaculés garnissent en énormes gerbes le piédestal qui supporte une statue de Jeanne d'Arc, placée à l'entrée du chœur, blanche statue qui se détache vivement sur un riche fond grenat. Cette statue, d'une belle inspiration, est l'œuvre de notre compatriote,

le sculpteur Vermare ; elle est le pendant de celles qui furent inaugurées à Saint-Louis-des-Français à Rome et à la cathédrale d'Orléans, lors des fêtes de la Béatification.

Roses rouges et lis immaculés enguirlandent encore le petit autel gothique placé dans le chœur, en face de la statue de la Bienheureuse, et dont le rétable est orné de peintures de Janmot, d'une suavité mystique digne des maîtres de la Renaissance italienne.

Enfin roses et lis réunis en couronnes décorent les trois tympans des portes la Primatiale, sur la place Saint-Jean.

Mais ce qui excitait surtout la curiosité du public, c'étaient les sept immenses panneaux décoratifs du célèbre peintre romain Bartolini. Ces peintures, magnifiquement et largement traitées par l'artiste, avaient déjà figuré à Saint-Pierre pour la cérémonie de la Béatification. Elles représentaient : la *Gloire*, ou l'*Apothéose* de Jeanne d'Arc, dont nous avons parlé plus haut ; *Jeanne écoutant ses rois* ; *l'entrée de Jeanne à Orléans* ; *le sacre de*



S. Ém. le cardinal Coullié, archevêque de Lyon.

Charles VII à Reims ; *Jeanne sur son bûcher* ; *la guérison, en 1893, de sœur Julie Gauthier* ; *la guérison, en 1900, de sœur Thérèse de Saint-Augustin.* (Ce sont les deux miracles approuvés pour la Béatification.)

Et ainsi tableaux, drapeaux, oriflammes, guirlandes de lauriers, jonchées et couronnes de lis et de roses faisaient à notre Primatiale une parure merveilleuse, digne de la grande héroïne française, la Bienheureuse Jeanne d'Arc.

Le pavoisement de la ville

Nous devons signaler tout d'abord le pavoisement du quartier Saint-Jean qui était véritablement remarquable.

Ce pavoisement a été complet dès le vendredi, 21 mai, premier jour

du triduum. Il faudrait citer chaque rue et chaque maison de ce quartier de notre vieux Lyon, qui fut témoin de tous les événements heureux ou malheureux de notre histoire pendant tant de siècles, qui vit la pompe des conciles et les cortèges des rois. Les habitants ont réalisé des prodiges de décoration. La place Saint-Jean mérite une mention spéciale, de même que le quai de l'avenue de l'Archevêché et le quai Fulchiron.

Dans tout le reste de la ville, surtout dans la partie centrale, le pavoiement a été général aussi, à partir du dimanche matin surtout.

Les quais de la Saône, aussi bien sur la rive droite que sur la rive gauche, offrent un aspect féérique ; les quais Tilsitt et d'Occident, en particulier, se font remarquer par la profusion des drapeaux, des bannières de Jeanne d'Arc et des oriflammes.

La presqu'île, de Bellecour à Perrache, est splendidement décorée. Dans les artères principales : rues Victor-Hugo, Auguste-Comte, du Plat, de la Charité, comme dans les rues transversales, Sala, Sainte-Hélène, Franklin, François-Dauphin, les maisons sont littéralement tapissées de drapeaux, de bannières et d'oriflammes du rez-de-chaussée jusqu'au faite. Les yeux ne se lassent pas de contempler ce spectacle si gai et si pittoresque de toutes ces vives couleurs bleues, blanches, rouges, jaunes, couleurs nationales, couleurs pontificales, couleurs de Jeanne.

Le quartier d'Ainay s'est distingué entre tous par la profusion des drapeaux.

Mais il est un spectacle plus beau encore que l'admirable perspective de quais, c'est l'aspect de la place Bellecour, grandiose, imposant avec les lignes de ses fenêtres pavoisées. La place Carnot peut rivaliser avec Bellecour par la multiplicité de ses drapeaux, mais la place, moins vaste, ne peut prétendre à un aspect d'ensemble aussi parfaitement beau.

Dans les rues du centre, rues de la République, de l'Hôtel-de-Ville, Centrale, et rues transversales, le pavoiement laissait un peu plus à désirer. Les maisons ornées de drapeaux sont cependant en assez grand nombre et l'aspect est vraiment celui d'un jour de fête nationale. Il nous faut signaler tout particulièrement les grands magasins qui ont fait merveille, garnissant leurs fenêtres de faisceaux de drapeaux ingénieusement disposés.

Dans le quartier des Terreaux, sur le versant du « plateau », à la Croix-Rousse et aux Chartreux la décoration des principales rues ne laisse rien à désirer. A citer particulièrement les rues Puits-Gaillot, Lafont et Constantine.

Les quais de la rive gauche du Rhône, spécialement du pont de la

Guillotière au parc, offrent un coup d'œil de toute beauté. Des milliers et des milliers de drapeaux flottent aux fenêtres.

Sur la rive opposée, le spectacle n'est pas moins merveilleux. Les quais Saint-Clair, de Retz, de l'Hôpital et de la Charité sont pavoisés d'une façon admirable.

La Guillotière a été plus sobre de décorations, et cela ne surprendra pas. Nous avons eu cependant le plaisir de constater qu'un assez grand nombre de maisons étaient pavoisées, et c'était un spectacle touchant que de voir des drapeaux flotter joyeusement à la fenêtre de plus d'une pauvre mansarde.

Premier jour

(Vendredi 21 mai)

Réunion et messe de communion des mères chrétiennes. — La première assemblée fut celle des Mères chrétiennes, elles y étaient venues de toutes les paroisses de la ville, et remplissaient presque toutes les nefs.

La messe était célébrée à huit heures, par M. le chanoine Vernay, au nom du vénérable Chapitre.

Après l'Évangile, M. le curé de Saint-Jean les entretint des exemples qu'offre à leur imitation la vie de Jeanne d'Arc.

Fiat voluntas tua sicut in cælo et in terra.

Cette parole que la Sagesse incarnée a mise sur nos lèvres et que nous répétons chaque jour résume toutes les vertus héroïques des saints.

Ce fut ce sentiment d'humble soumission à la volonté divine qui inspira Jeanne d'Arc, dès son enfance, dans l'accomplissement de son incomparable mission, au milieu des atroces souffrances qui couronnèrent sa belle vie.

Enfant, Jeanne écoutait docilement les leçons de sa mère. Elle apprenait et répétait avec piété le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* aux articles duquel elle croyait de tout son cœur. « Tout ce que je crois, dira-t-elle plus tard, je le tiens de ma pauvre mère. »

Elle écoute religieusement les enseignements du curé de Domremy, et s'efforce de les mettre en pratique. Dès sa première communion, on la considère au village comme un modèle de piété, de douceur, de simplicité et de travail. Elle se rendait à l'église le plus souvent possible : on l'y voyait prosternée devant le Tabernacle, ou, les mains jointes, contemplant amoureusement le crucifix rustique et l'image de la Vierge Marie. Tous les matins, avant de se mettre au travail, elle assistait à la messe. Au son de l'*Angelus*, elle s'agenouillait, où qu'elle se trouvât, pour réciter l'*Ave Maria*. Tout le monde sait ses pèlerinages du samedi et du mois de mai, avec quelques compagnes, à Notre-Dame de Bermont, pour y faire brûler des cierges et orner de fleurs et de guirlandes, quand c'était la saison, la statue vénérée.

Elle se confessait et communiait plus que souvent, et messire Guillaume Front, curé de Domremy, lui rendit ce témoignage « qu'il ne connaissait pas de meilleure chrétienne et qu'elle n'avait pas sa pareille dans la paroisse ».

Ajoutons qu'elle se livrait chaque jour à un travail souvent pénible, soit en aidant sa mère aux soins du ménage, soit en allant aux champs avec son père et ses frères, soit en gardant à son tour les troupeaux du village.



Jeanne consolée par ses Voix dans sa prison. (Rodigue.)

Le travail, Mesdames, est une loi essentielle de notre nature humaine : on ne comprendrait pas plus un homme qui ne travaille pas, qu'un oiseau qui ne vole pas. Travailler est donc aussi accomplir la volonté de Dieu. Aussi la piété sans l'accomplissement du devoir est un leurre, et l'enfant à qui l'on n'apprendrait pas à travailler en même temps qu'à prier n'aura jamais qu'une piété de surface.

Non seulement Jeanne n'était point paresseuse (c'est le témoignage rendu plus tard par un de ses voisins), mais elle était toujours aimable pour ses compagnes, compatissante pour les malheureux avec lesquels elle partageait souvent son pain ; quelquefois même elle leur

céda son lit, se contentant de passer la nuit sur un siège, près de l'âtre éteint.

C'était bien accomplir la volonté de Dieu « sur la terre, comme au ciel ».

Elle n'avait pas treize ans lorsque l'archange Michel lui apparut pour la première fois, et lorsqu'un peu plus tard il lui révéla « la grande pitié qui était au royaume de France » et qu'il ajouta : « Fille de Dieu, va en France, il le faut » ; se voyant si peu préparée à accomplir cette grande mission, elle ne put s'empêcher de pleurer : « Je ne suis qu'une pauvre fille ; je ne connais ni A ni B ; je ne sais ni monter à cheval, ni manier la lance, ni faire la guerre ». Mais, ainsi que la Vierge Marie qui, après avoir fait part à l'ange de son vœu de virginité, crut néanmoins à sa parole et se soumit parfaitement à la volonté de Dieu,

disant : « Voici la servante du Seigneur », ainsi Jeanne d'Arc se soumit, et se disposa avec ardeur à se rendre à Vaucouleurs où elle devait trouver le nécessaire pour aller jusqu'au roi.

Elle avait alors dix-sept ans. Escortée seulement de six hommes d'armes, elle fit de Vaucouleurs à Chinon, en onze jours, 150 lieues à travers mille dangers, avec des fatigues inouïes.

Mais ni les fatigues, ni les dangers ne la découragent. C'est l'ordre de Dieu qu'elle accomplit : rien ne l'arrêtera, elle supportera tout fort joyeusement, elle surmontera tous les obstacles sans craindre nullement la mort. C'est la volonté de Dieu qu'elle aille au roi de France : rien ne saurait l'arrêter. « J'irai, disait-elle, dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux. » Enfin, elle arrive saine et sauve au château de Chinon.

Là encore il lui faudra essayer bien des humiliations, se heurter au scepticisme des courtisans, au dédain et à l'indifférence des sages de la Cour, aux incertitudes et au découragement du roi lui-même. Et voilà que, pour plus de sûreté, on l'envoie à Poitiers pour subir un minutieux examen des docteurs de cette ville.

Ce retard opposé à sa vive impatience, Jeanne l'accepte avec humilité car c'est la volonté de Dieu. Et sa Providence ne la trompe pas : il en résulte une approbation authentique au nom de l'Église et de la Patrie, que la mission de Jeanne est vraiment du ciel.

Nous ne la suivrons pas à Orléans où chacune de ses journées, du 29 avril au 8 mai, est marquée par des efforts surhumains pour suivre les indications de ses Voix. En vain les chefs de l'armée y mirent-ils souvent des entraves, se laissant induire par l'esprit de contradiction à suivre leurs propres conceptions, à conduire leurs hommes d'armes suivant des plans irréalisables ; Jeanne, n'écoutant que sa confiance en Dieu, malgré tout ramenait les soldats sous son étendard et remportait la victoire, faisait lever le siège d'Orléans, et l'on peut dire qu'à chacun de ses pas se réalisait l'oracle de l'Esprit-Saint : « L'homme obéissant racontera des victoires. »

La deuxième partie de sa mission était de conduire Charles VII à Reims pour y être sacré. Mais, trop docile aux conseils de ses courtisans, le roi refuse de partir tant que les Anglais ne seront pas chassés des bords de la Loire. C'est la volonté de Dieu que Jeanne se remette en campagne. Là voilà de nouveau, son étendard à la main, à la tête de l'armée. En quatre jours elle délivre de l'occupation anglaise les villes de Jargeau, Meung, Beaugency, et finit cette campagne glorieuse par la victoire de Patay où périrent 2.000 Anglais. Après la bataille on la vit prodiguer ses soins maternels aux blessés français et anglais. Dès le lendemain elle fit célébrer pour les morts le Saint Sacrifice de la messe.

Malgré ces victoires merveilleuses, le roi hésitait encore. Jeanne finit par l'entraîner. A mesure qu'il avance vers Reims, les villes sur son passage lui ouvrent leurs portes et lui font leur soumission. Enfin le 17 juillet 1429, l'archevêque de Reims sacrifie, suivant le rite accoutumé, Charles VII roi de France.

La mission de Jeanne semblait accomplie. Vous savez le reste. Le roi, tout en voulant la récompenser et la retenir à la Cour, met lui-même obstacle à ce qu'elle continue la guerre et lui rende enfin la ville de Paris.

Au siège de Compiègne elle est trahie, faite prisonnière, livrée au chef bourguignon Jean de Luxembourg qui la vend aux Anglais 10.000 écus d'or. De

prison en prison, Jeanne est écrouée au château de Rouen. Renfermée dans un sombre cachot, chargée de lourdes chaînes, elle y subit pendant cinq mois de cruelles tortures dans son corps et dans son cœur. Aucun traitement barbare ou infâme ne lui fut épargné. Cependant rassurez-vous, elle sut toujours défendre et garder sa virginité.

A sa captivité ajoutez les tortures morales d'un jugement sans pudeur et sans justice, œuvre d'un évêque indigne et vendu à l'Angleterre, qui prétendait représenter l'Église et refusait de transmettre au Pape l'appel de Jeanne, qui ne recula ni devant le mensonge, ni devant l'emploi sacrilège de la confession, ni devant une signature extorquée à l'ignorance de la jeune fille, pour oser la déclarer officiellement *menteuse, pernicieuse, abuseresse du peuple, superstitieuse, dissolue, cruelle, apostate*, et la condamner enfin à être brûlée.

Placée ainsi sous le pressoir de la douleur, Jeanne faiblira-t-elle ? Non certes ; elle restera toujours soumise à la volonté divine. On voudrait d'elle une plainte contre Dieu qui a permis qu'elle fût prise : *Puisqu'il lui a plu ainsi, c'est le mieux que je sois prise.*

Et quand on l'a attachée au sommet du bûcher, son confesseur l'exhortait en lui montrant la croix ; Jeanne fit alors cette déclaration suprême : *Mes Voix étaient de Dieu ; je n'ai fait que par l'ordre divin tout ce que j'ai fait de bien.*

Dans sa vie et dans sa mort, Jeanne a donc toujours été fidèle à cette sublime demande du Pater : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.*

A vous, mères chrétiennes, je dirai : comme Jeanne d'Arc vous avez reçu une mission du ciel. Le Sacrement de mariage a fait de vous, si j'ose ainsi dire, les associées de l'action perpétuelle de Dieu créateur. Dieu est aussi bien le maître de la vie qu'il l'est de la mort. La vertu qui vous est nécessaire pour que vous puissiez vous dire : *Servantes de Dieu*, c'est l'obéissance parfaite en cette matière. Il n'appartient pas à nous, pauvres créatures, de régler nous-mêmes ou par caprice, ou par intérêt, ou même par peur du travail et de la peine, l'action du bon Dieu. Apprenons à l'école de Jeanne d'Arc cette soumission parfaite aux volontés divines, et nous dirons avec vérité chaque jour : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.*

La volonté de Dieu est encore que vous éleviez vos enfants pour lui et non point pour vous-mêmes.

C'est pour lui seul qu'il les a créés. Ne les élevez donc pas dans la mollesse, dans l'amour du plaisir ou de la vanité. Ce serait, croyez-moi, rechercher leur affection au détriment de l'amour divin.

Élevez-les dans la piété, je dis la piété sincère, qui se base tout d'abord sur l'accomplissement fidèle du devoir ; et ne vous faites jamais les complices inconscientes de leur vanité, de leur paresse, même de leur gourmandise.

Alors, comme Jeanne d'Arc enfant, ils aimeront sincèrement Jésus et Marie ; ils prieront avec religion ; ils seront heureux d'assister à la messe et aux offices de l'Église. Et l'amour du bon Dieu les gardera toujours fidèles au respect et à l'amour de leurs parents.

Alors, comme Jeanne d'Arc jeune fille, ils s'adonneront volontiers à tous les efforts que réclameront leurs devoirs d'état ; ils contracteront de bonne heure le goût du travail, et Dieu leur donnera les succès qui vous feront espérer plus

tard de plus amples bénédictions. Dès ici-bas vous goûterez la douce joie de les voir jusqu'à la fin fidèles au service de Dieu et à l'amour de la Patrie, parce que vous-mêmes aurez su réaliser dans l'éducation de vos enfants cette demande du *Pater* : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.*

Oh ! que par l'intercession de la Bienheureuse Jeanne d'Arc, toutes les mères de famille, dans la France entière, s'appliquent toujours à réaliser la volonté de Dieu dans l'éducation des enfants ; et nous verrons alors la France se relever et reprendre son apostolat parmi les nations.

Bienheureuse Jeanne d'Arc, mère de la Patrie française, accomplissez ce miracle, pour le règne universel de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Alors les mères chrétiennes, qui remplissaient en rangs pressés les nefs de l'église, chantèrent ; accompagnées de l'orgue, le cantique populaire « A Jeanne, Louange » sur l'air connu de *Laudate Mariam*.

A partir de l'élévation, pour se préparer à la sainte communion elles chantèrent ensemble le cantique populaire « Amour à Jésus ».

Quatre prêtres leur distribuèrent pendant longtemps la sainte Communion, puis leur action de grâces se traduisit par le chant unanime du *Magnificat*.

Enfin elles reçurent la bénédiction solennelle du Très Saint-Sacrement.

Les chants de la grand'messe ont été exécutés par les élèves de l'École supérieure de théologie de Sainte-Foy. La messe de Cicognani est une œuvre qui jouit d'une belle et juste renommée en Italie ; elle est d'un caractère très religieux et abonde en formules mélodieuses. Depuis que M. Trillat l'a mise au répertoire du grand séminaire, on a eu assez souvent l'occasion de l'entendre, à Fourvière ou à Saint-Jean. Rarement cette messe avait été chantée avec autant de précision dans les attaques et de souplesse dans les nuances. On a remarqué l'allure grave et l'ensemble parfait des parties de l'office qui ont été tirées de la messe *Dilexisti*, en chant grégorien ; surtout aux deux *alleluias* et à la communion.

Réunion des garçons des écoles à quatre heures. — Il convenait que les enfants fussent spécialement conviés aux fêtes de Jeanne d'Arc, fêtes de la jeunesse et de l'enthousiasme. Deux cérémonies leur avaient été réservées : la première, celle du vendredi, à quatre heures, a réuni les garçons des écoles libres. Faute de place, on n'avait dû n'inviter que les plus grands, les élèves des classes supérieures. Ils étaient pourtant plusieurs milliers, remplissant l'immense nef centrale, les bas côtés et le chœur. Leurs physionomies épanouies, leurs voix sonores donnaient encore plus d'éclat à la fraîche parure de la cathédrale.

Après le chant de supplication et de foi : « Pitié, mon Dieu, c'est pour notre patrie... », après une cantate de circonstance en l'honneur de la

Bienheureuse. M. le chanoine Chatelus, curé de Saint-François-de-Sales¹, prend la parole. Il se propose d'expliquer Jeanne d'Arc aux enfants, de lire avec eux la page d'histoire de France et la page d'histoire de l'Église que la vierge de Domremy remplit de ses exploits et de ses vertus.

Notre pays agonisait, quand Jeanne vint au monde. Mais Dieu la suscita pour sauver son peuple, comme jadis Esther, Judith, Débora, pour sauver Israël. Elle a douze ans quand saint Michel, sainte Catherine, sainte Marguerite lui apparaissent et lui disent « qu'il y a grande pitié au royaume de France ». Peu à peu les Voix se font plus pressantes. Subjuguée, elle part, elle arrive jusqu'au roi, et, après mille difficultés de toute nature, obtient de lui une armée. Alors commence l'épopée merveilleuse de Jeanne d'Arc. On croirait voir l'ange des batailles. Partout où elle passe, la victoire passe aussi comme un météore. En trois mois, le siège d'Orléans est levé; les places fortes de la Loire sont délivrées, le roi, sacré à Reims.

La mission de la Pucelle est terminée, la rédemption commence. Jusqu'ici, Jeanne a donné sa jeunesse et son courage, elle va donner son sang. Trahie et faite prisonnière à Compiègne, elle est vendue aux Anglais. Elle endure les souffrances physiques et morales d'une dure captivité, du jugement le plus odieux; mais aucune défaillance ne déflore son âme. Chaque jour elle se fortifie pour l'épreuve suprême; et le 30 mai 1431, elle est prête à l'immolation sur le bûcher de Rouen. Comme Blandine, attachée au poteau, elle rappelle la douce image de Jésus expirant sur la Croix. Vraiment y a-t-il, dans l'histoire de notre patrie, page plus héroïque et plus émouvante? Jeanne inspirée est conduite par le ciel; Jeanne volant sur les ailes de la victoire, Jeanne trahie et brûlée vive, quelle accumulation de surnaturel, quels exploits, quel calvaire, et, comme résultante, quelle sainteté!

Or, précisément, c'est la sainteté de Jeanne qui vient d'enrichir d'une page nouvelle l'histoire de l'Église. La réhabilitation de 1436, le décret de Vénéralité de 1894, la Béatification du 18 avril dernier, ont mis en pleine lumière les vertus sublimes de notre Libératrice, si bien qu'elle est deux fois conquérante: conquérante du royaume de France pour son roi, conquérante du royaume céleste pour elle-même. Sa double gloire enveloppe l'armée française tout entière, qui a reçu, par le baiser de Pie X, le baiser de Jésus-Christ et de l'Église. « Garde, ô noble drapeau, garde ce baiser dans tes plis, comme un gage des victoires futures, comme un gage de notre retour aux traditions nationales. »

De la vie et de la mort de Jeanne d'Arc, plusieurs leçons se dégagent pour la jeunesse: une leçon de fidélité aux voix du ciel qui parlent à l'enfant et l'appellent à une vocation déterminée; une leçon de patriotisme, de ce patriotisme intrépide qui travaille à maintenir l'intégrité matérielle et morale du pays, à garder intacte l'âme de la France; une leçon de courage, enfin, contre le démon, les passions, le monde qui nous retiennent captifs; le courage dans le travail et les souffrances, pour conquérir le ciel où nous serons à l'honneur après avoir été à la peine.

Pour terminer, M. le curé rappelle que le premier panégyrique de Jeanne d'Arc fut celui de Jean Gerson, l'illustre chancelier de l'Univer-

1. Aujourd'hui M^r Chatelus, évêque de Nevers.

sité de Paris, devenu l'humble catéchiste des enfants du quartier Saint-Paul. Quelques jours seulement après la prise d'Orléans, il déclarait que Jeanne avait été envoyée de Dieu pour sauver la patrie. Ce sera vrai une seconde fois de nos jours : par l'intercession de la Bienheureuse, nos enfants referont la France des grands siècles de gloire, la France du Christ et de l'Église, qui tint si longtemps, dans une main, le flambeau de la foi et de la justice, dans l'autre, l'épée de la victoire.

Ce beau discours, dont l'analyse laisse entrevoir l'ampleur majestueuse, mais ne peut révéler la délicatesse et le fini du détail, a été écouté dans le plus parfait silence et avec la plus religieuse attention par nos chers enfants.

Ils garderont la vision de la patrie délivrée par la vertu héroïque de Jeanne d'Arc, et plus d'un rêvera sans doute de contribuer, pour sa part, au salut, nécessaire une fois encore, de la France.

Après cette allocution, un chœur de quatre cents enfants choisis chantent des morceaux à trois parties, un motet de Mendelssohn, et le *Tantum ergo* de Botniousky.

La bénédiction du Saint-Sacrement est donnée par M^{sr} Vindry.

Après un cantique à l'unisson, paroles de M. l'abbé Rollot et musique de M. le chanoine S. Neyrat, d'un grand effet, la cérémonie s'est terminée par un cantique populaire à la Sainte Vierge.

Au départ, en voyant s'agiter dans la grande nef, comme dans une plaine mouvante, ces milliers de têtes blondes, nous pensions d'instinct au « blé qui lève », au blé qui monte, annonçant la grande moisson.

Salut solennel à huit heures. — Les chants de la grande cérémonie du premier soir furent exécutés par la maîtrise de l'Institution des Chartroux, sous la direction de M. l'abbé Odin. A huit heures précises, une cantate « A l'étendard de Jeanne d'Arc », d'un caractère à la fois délicat et populaire, saluait l'entrée de Son Éminence. La musique de cette œuvre est due au compositeur bien connu M. Laurent Rolandez et les paroles sont de M. le chanoine Penel. Le refrain, d'un unisson des plus vibrants, a été particulièrement remarqué.



Jeanne est conduite au supplice.

M. le chanoine Vié, vicaire général d'Orléans, a prononcé un éloquent panégyrique dont voici l'analyse.

Au milieu des tristesses et des ruines présentes, voici enfin un rayon de joie et d'espoir qui se lève sur l'Église de France.

A la date désormais historique du 18 avril de cette année, le Pontife suprême a proclamé Bienheureuse l'héroïque jeune fille qui est la merveille de notre histoire.

Ce que l'Église n'avait pas fait dans le grand siècle si glorieux et si chrétien qui porta notre pays à son apogée; ce qu'elle n'avait pas fait dans les deux siècles suivants, agités par des révolutions si tragiques, mais qui avaient du moins laissé intangibles les deux grandes idées de religion et de patrie, elle le fait aujourd'hui, à l'aurore de ce siècle nouveau qui a vu déjà briser les croix et outrager le drapeau national. C'est au moment où des hommes, des Français, se vantent d'avoir éteint les clartés du ciel, osent se dire sans Dieu et sans patrie, c'est au moment où ses représentants brisent le lien séculaire qui l'unissait à la France, c'est à ce moment que l'Église, écartant le voile qui la couvrait, fait apparaître à nos regards, dans une apothéose dont celle du Vatican n'était qu'une pâle image, la figure resplendissante de Jeanne d'Arc, la plus pure et la plus sublime personnification de la foi religieuse et du patriotisme.

Comme si elle nous disait : « Qu'il y ait, chez d'autres peuples, des insensés qui renient leur Dieu et leur pays, qui les déclarent étrangers l'un à l'autre, vous, Français, vous ne le pouvez pas. Vous croyez à Jeanne d'Arc, croyez donc au Dieu qui vous l'a donnée, aux anges et aux saints qui ont travaillé avec elle pour vous, croyez donc à la patrie qu'elle a sauvée, qu'elle a aimée jusqu'à se sacrifier pour elle dans l'héroïsme de ses dix-neuf ans. Vous croyez à Jeanne d'Arc, ne séparez donc pas ce qu'elle a si merveilleusement uni dans son héroïque amour, l'Église catholique et la Patrie française. »

C'est là, en effet, Messieurs, la grandeur incomparable de Jeanne et ce qui lui donne une place à part dans notre histoire. Nos saints et nos saintes personnifient la pitié, la pureté, la charité, nos hommes de guerre personnifient la bravoure, l'intrépidité, le génie militaire, la vaillance qui gagne des victoires ou sauve au moins l'honneur. Jeanne, et c'est là son privilège unique, personnifie tout cela à la fois; elle porte une bannière immaculée comme une vierge, et une épée victorieuse comme un soldat; c'est une sainte et une patriote; en la béatifiant l'Église glorifie l'alliance de la piété et du patriotisme.

C'est la réponse qu'elle fait à ceux qui accusent les croyants de ne pas aimer leur pays et s'imaginent avoir pour jamais séparé la religion et la patrie. A voir l'enthousiasme qui l'accueille et qui éclatait hier à Orléans, à Paris, aujourd'hui à Lyon, demain dans toute la France, il est manifeste que la réponse vient à son heure, qu'elle a été comprise, et que la vieille alliance qu'on avait voulu briser va se refaire plus étroite et plus féconde devant les autels de la nouvelle Bienheureuse.

ÉMINENCE,

Vous avez été un des ouvriers de cette grande œuvre. Commencée par le grand évêque dont vous fûtes le fils bien-aimé, elle a été achevée par votre succes-

seur qui y a mis, son ardeur et son éloquence ; mais vous y avez mis, pendant dix-sept ans, toute l'énergie qu'inspiraient à votre cœur l'obéissance au vœu d'un père et votre culte pour la grande Libératrice, *obœdientia et dilectio*. Vous avez fait faire à sa Cause le pas décisif et votre nom est désormais inséparable de celui de Jeanne d'Arc.

C'est ce que voulait dire Pie X quand il se penchait vers vous pour vous embrasser, après avoir vénéré la Bienheureuse et avant de baiser le drapeau français. Le Pape embrassant le Primat des Gaules, c'était l'Église universelle embrassant l'Église de France. Le Pape baisant son drapeau, c'était l'Église affirmant une fois de plus son attachement à notre patrie ; je comprends qu'à ce double geste 50.000 Français qui remplissaient Saint-Pierre aient senti leurs yeux mouillés de larmes et qu'un immense frisson d'enthousiasme leur ait arraché des acclamations et des applaudissements que le dôme de Michel-Ange ne connaissait pas. C'était la France et l'Église affirmant ensemble leur invincible et indissoluble union.

Cette union, vous l'avez dit au Pape, Éminence, c'est Jeanne d'Arc tout entière. Son âme est faite des deux amours de son Dieu et de son pays, et pour dire ce qu'elle a été je n'ai qu'à commenter cette parole de Votre Éminence, en ayant soin de montrer comment ce double amour est né et a grandi dans la bergère de Domremy, comme il a jeté un éclat incomparable dans les prouesses d'Orléans et les triomphes de Reims, comment enfin il s'est consommé dans la



M. l'abbé Vié, vicair général d'Orléans,
auteur des strophes : *A l'Étendard*.

tragédie de Rouen et dans la gloire immortelle qui a été pour la victime l'aurore au ciel et sur les autels ici-bas. Vous avez désiré, Éminence, que cette histoire fût racontée à vos chers Lyonnais par un de vos enfants d'Orléans. Il s'est incliné devant votre désir avec l'obéissance que votre bonté lui a toujours rendue si facile, et assuré que l'impuissance de sa parole sera compensée par votre paternelle bénédiction et aussi par la sympathie de cet immense auditoire, où tous les cœurs sont, comme celui de Jeanne, avant tout français et chrétiens.

I. Tout contribue à former en Jeanne ces deux amours : le paysage de Domremy, la maison paternelle et l'église du village, la foi de son père et la piété de sa mère.

Laborieuse et gaie autant que pieuse, deux choses dans son âme d'enfant

attirent l'admiration des hommes et le regard de Dieu : l'humilité et la pureté.

Dieu se révèle à elle par des Voix qui développent ses vertus naissantes, lui montrent la grande pitié de la France et le relèvement dont elle sera l'ouvrière, en allumant dans son cœur une flamme qui ne s'éteindra plus et lui fera faire des prodiges de patriotisme et de foi.

II. Les prodiges du patriotisme de la grande Française c'est : Orléans délivré, Jargeau repris, puis Meung et Beaugency, la victoire de Patay, le roi sacré, l'étranger chassé, la patrie sauvée.

Les prodiges de la grande chrétienne, ce sont ses vertus grandissant dans la poussière des camps et le feu des batailles, sa piété, sa bonté, sa pureté, son humilité dans la victoire.

Ame unique où s'allient tous les contrastes, figure incomparable où s'unissent des rayons manifestement surnaturels.

III. Le dernier mot de l'amour n'est pas le dévouement même victorieux : c'est le sacrifice, la souffrance jusqu'à la mort. Dieu l'a dit. Il l'a fait.

Jésus-Christ est le modèle, Jeanne la copie ; comme lui elle a été vendue, trahie, abandonnée, outragée, jugée par un tribunal inique, et enfin suppliciée. Mais jamais elle n'est apparue plus française et plus chrétienne.

Elle n'est pas martyre de la foi.

Elle est la martyre du patriotisme ; mais ce martyre est aussi grand que l'autre. Dieu le couronne au ciel, le venge sur la terre et lui donne une fécondité comme au martyre des saints. Il est une semence de patriotisme, il rachète la patrie que ses victoires ont sauvées.

Jeanne d'Arc a aimé son Dieu et son pays. Ces deux amours résument toute sa vie, expliquent toute son œuvre. Elle les a si bien unis qu'on ne peut plus les séparer. Otez-lui son épée, sa bravoure, ses victoires, ce sera encore une sainte admirable comme sainte Geneviève, ce ne sera plus Jeanne d'Arc ; ôtez-lui ses archanges et ses saintes, Jésus-Christ et la communion, ce sera encore une héroïne comme Jeanne Hachette, mais ce ne sera plus Jeanne d'Arc. Elle est fille de Dieu et fille de la France ; impossible de séparer en deux ces amours dans son cœur.

Il est impossible aussi de séparer l'Église et la France. L'alliance entre elles est trop profonde ; c'est Dieu qui l'a faite, quinze siècles l'ont scellée, on ne peut plus la briser. Il semble qu'elles ne puissent se passer l'une de l'autre.

C'est l'Église qui a fait la France par ses évêques, ses moines et ses saints, c'est la France qui a défendu l'Église ; leurs histoires se confondent, elles ont les mêmes jours de gloire, les mêmes jours d'épreuves. Les grands siècles français sont des siècles chrétiens ; ses grands hommes de guerre sont des croyants ; ses plus grands écrivains sont les plus chrétiens, comme Corneille et Bossuet ; ses plus grands artistes sont ceux dont l'inspiration est la plus religieuse, comme Le Sueur et Poussin.

Ce n'est pas seulement le génie français qui est imprégné de catholicisme, c'est son cœur qui a besoin de l'Église. Il ne s'accommodera pas de la froideur et de la sécheresse du protestantisme, il lui faut un Dieu qu'il aime, un idéal de la beauté morale ; c'est le pays du Sacré-Cœur et la Vierge immaculée, c'est le pays de Montmartre et de Fourvière, de Paray-le-Monial et de Lourdes.

Si on arrachait à ce pays Jésus-Christ et la Vierge Marie, l'esprit religieux et chevaleresque, ce ne serait plus la France.

Voyez l'expérience qui se fait en ce moment, elle est concluante. On a séparé la religion et la patrie, on a banni Dieu de l'école et du prétoire, on a effacé son nom dans les livres scolaires des petits enfants. Les résultats ne se sont pas fait attendre. Le respect s'en va, l'autorité est ébranlée, le patriotisme baisse, les consciences sont désorientées ; il leur manque quelque chose ; chaque jour ce sont de nouveaux symptômes de désorganisation, de dissolution sociale. Si on poussait l'expérience jusqu'au bout, si on arrachait à la France toutes ses fibres chrétiennes, si la rupture commencée devenait totale, la France en mourrait.

Mais, non, elle ne mourra pas et la rupture définitive ne se fera pas, parce que, c'est Jeanne d'Arc qui l'a dit, il y a là haut le Christ qui aime les Francs, le Roi du ciel à qui la France appartient. Il y a des anges et des saints, il y a Charlemagne et saint Louis et une légion de saints Français qui s'émeuvent de nos malheurs ; surtout, c'est la voix infallible de Pie X qui le proclame, à côté d'eux nous avons, dans la nouvelle Bienheureuse, une protectrice et un modèle.

Jeanne d'Arc ne peut pas oublier la patrie qu'elle a tant aimée, pour laquelle elle a tant souffert, qu'elle aime encore et d'un amour meilleur. Sa première apparition a mis fin à la grande pitié du xv^e siècle, sa seconde apparition empêchera que cette pitié recommence au xx^e siècle. Sa prière sera plus puissante que son épée, et quand elle verra la France à genoux devant ses autels, elle n'y tiendra plus, elle travaillera encore pour nous.

Mais à la condition que nous aussi nous travaillions. Elle n'est pas seulement une protectrice, elle est un modèle. Suivons donc ses exemples, et sachons, comme la petite bergère de Domremy, prêter l'oreille aux voix d'en haut qui nous parlent d'honneur et de devoir ; comme la guerrière d'Orléans, agir et batailler ; comme la victime de Rouen, souffrir et au besoin mourir ; en un mot, sachons comme elle aimer et servir la patrie de la terre, les yeux fixés comme elle sur la patrie du ciel où nous la retrouverons un jour.

Après le panégyrique de la Bienheureuse par M. le Vicaire général d'Orléans, l'organiste de l'Institution des Chartreux, M. Laurent Rolandez, exécuta avec son goût habituel un morceau d'orgue ample et brillant. Puis la parole fut aux choristes et le salut du Très Saint-Sacrement commença par un chœur de Palestrina *O bone Jesu* que les élèves des Chartreux chantèrent sans accompagnement. Cette interprétation nuancée d'une aussi grave et difficile musique, sans autre soutien que l'harmonie des voix elles-mêmes, mérite un bel éloge. Toute différente fut la pièce musicale qui suivit, le *Salve Regina cœlitum*, plus connu sous le nom de « Chant de Mayence », et dont la grâce de supplication et le rythme, si joliment souple, séduisirent tous les auditeurs. Il était permis de voir dans le choix de ces deux morceaux et dans la façon de les traduire une première influence de l'heureux exemple donné depuis quelques mois dans notre ville par la vaillante *Schola Palestrinienne*. Le *Tantum ergo*, de Mozart, d'un style tout autre, ne fut pas moins brillamment enlevé. Et, après la bénédiction du Saint-Sacrement, l'assemblée compacte ne fut si

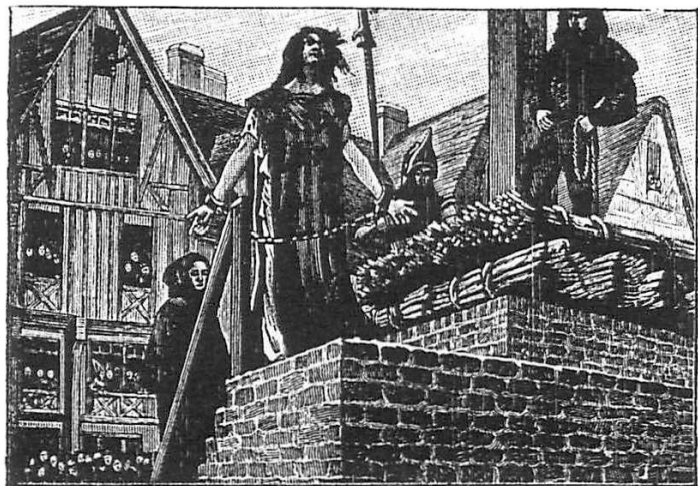
lente à s'écouler que parce qu'elle voulut entendre jusqu'au bout la « Marche de Jeanne d'Arc » de Gounod, que les élèves des Chartreux lancèrent avec un entrain militaire incomparable. En résumé, brillante journée pour la maîtrise de cette institution, tant par le choix des morceaux que par leur parfaite exécution.

Deuxième jour

(Samedi 22 mai)

Réunion et messe de communion des Enfants de Marie, à huit heures. — L'assistance a été aussi nombreuse qu'on pouvait l'attendre de la piété des jeunes filles de Lyon.

Dès avant huit heures, elles remplissaient les vastes nef de la Primatiale. A part le chœur qui leur était interdit, elles avaient tout envahi, et



Jeanne gravit les degrés du bûcher. (Rodiguc.)

les rangs étaient si pressés qu'un prêtre qui avait dit la messe à l'autel de la Vierge, du côté de l'évangile, mit presque un quart d'heure à s'en retourner à la sacristie. On vit le moment où il serait obligé de s'arrêter, prisonnier de l'immense foule.

Le cachet de cette réunion a été surtout celui d'une vive et profonde piété. On sentait que ces

âmes étaient venues là non point par curiosité, mais pour honorer la Bienheureuse, pour se mettre sous son égide, pour demander sa protection en faveur de la France et de l'Église.

Pendant toute la cérémonie, régna le plus religieux silence, interrompu seulement par des chants très bien exécutés qui traduisaient les sentiments dont tous les cœurs débordaient. Dieu seul sait combien de prières ardentes montèrent vers la Bienheureuse, et, par elle, jusqu'au trône de la divine miséricorde, combien de résolutions généreuses, de dévouements et de sacrifices germèrent dans les âmes pour le relèvement et le salut de notre chère patrie!

Le moment de la communion présenta un spectacle particulièrement édifiant. On vint en si grand nombre à la table sainte que, pendant près

d'une demi-heure, quatre prêtres distribuèrent simultanément le pain des anges. Et malgré cette affluence, tout était si bien réglé par M. l'archiprêtre et ses vicaires, que l'ordre le plus parfait ne cessa de régner pendant la pieuse cérémonie.

A l'Évangile, M. l'abbé Rosette monta en chaire et prit pour texte ces paroles de nos Livres Saints (Exod., xxv, 40) : « *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est.* Regardez, et faites suivant le modèle qui vous a été montré sur les hauteurs. »

Un immense frisson de joie a secoué la France d'un bout à l'autre, au moment où le Souverain Pontife a décerné à la Vierge de Domremy les honneurs de la Béatification.

Elle était déjà pour nous une gloire nationale dont nous étions fiers, et nous honorions en elle la grande Libératrice, celle qui a arraché notre pays à la domination de l'étranger.

Aujourd'hui, elle a un titre nouveau à nos hommages. Elle ne nous apparaît plus seulement comme une héroïne et une Bienfaitrice insigne; elle se présente avec l'auréole de la sainteté officiellement proclamée par l'autorité infaillible de l'Église.

Aussi, malgré tous les sujets de tristesse qui peuvent nous accabler d'ailleurs, nous nous réjouissons d'une joie pure et désintéressée, comme l'Église, même au milieu des plus violentes persécutions, chante le glorieux *Alleluia* au souvenir de la résurrection de son Maître et de son Libérateur.

Nous nous réjouissons parce que nous avons dans la nouvelle Bienheureuse une protectrice puissante, parce que nous savons qu'elle continuera auprès de Dieu sa mission en faveur de la France.

Nous nous réjouissons aussi, — et cela nous est bien permis, — parce qu'elle est de notre sang. Jeanne, en effet, est fille de France; elle incarne en elle les vertus de notre race : c'est comme la nation tout entière qui est honorée en elle et chaque Français a le droit de prendre une part à sa gloire.

Mais elle est tout spécialement vôtre, Enfants de Marie, jeunes filles de France. Vous avez un droit particulier à vous réjouir de sa gloire; mais plus que d'autres aussi, vous avez le devoir de l'honorer, et de marcher sur ses glorieuses traces.

Vous aider à la connaître, vous dévoiler un coin de son âme, vous exhorter à la prendre pour modèle, c'est là tout mon dessein.

Celles de ses vertus que je voudrais faire briller devant vous, je les trouve symbolisées dans le drapeau qui conduisit notre héroïne à la victoire.

Regardez-le : on a eu l'heureuse idée de le suspendre à tous les piliers de cette cathédrale; suivant la parole de la Bienheureuse, comme il a été à la peine, il était juste qu'ici comme à Reims, il fût à l'honneur.

D'abord, comme tout étendard, il est le signe du courage et de la vaillance.

Il est blanc, et il est ainsi l'emblème de l'innocence et de la pureté.

Les noms de Jésus et de Marie qui y sont gravés témoignent de l'ardente piété de la Bienheureuse.

Jeanne d'Arc, en effet, a été vaillante comme un vrai soldat du Christ, pure comme un lis, pieuse comme un ange.

Vaillante, la Bienheureuse le fut éminemment. Sa mission fut splendide, mais

de combien de sacrifices ne dut-elle pas la payer ! Elle en est elle-même épouvantée : quitter sa famille et son village, entreprendre une œuvre qui lui paraît impossible, s'exposer à toutes les humiliations, à toutes les contradictions que son projet va soulever. Puis, quand sa mission est acceptée, mener la rude vie d'homme de guerre, et surtout lutter contre les suspicions et les jalousies, relever le moral des troupes, soutenir les courages abattus. Quelle force ne faut-il pas pour commencer cette campagne et la mener à bien sans défaillance ! Il lui en faudra surtout pour ne point se décourager quand elle est seule aux mains de ses ennemis, qui, pendant de longs mois, s'acharnent à la déshonorer. Elle demeure inébranlable et va à la mort, l'âme sereine, la générosité au cœur, demandant même pardon à ses ennemis, à tel point qu'on se demande si, depuis le grand drame du Calvaire, jamais victime plus pure alla à la mort avec un pareil héroïsme et si l'Église, qui vient de déposer sur son front la couronne des vierges, ne va pas bientôt placer dans ses mains la palme glorieuse des martyrs.

Jeanne ne fut pas moins pure que vaillante. Quand Dieu veut associer une âme à ses desseins, la première condition qu'il lui demande, c'est l'innocence, et la pureté n'est pas seulement un ornement de l'âme, elle est aussi un principe de force. La Bienheureuse l'a compris de bonne heure ; elle fait le vœu de virginité, et, au milieu des circonstances les plus difficiles, elle veille avec tant de soin sur son cher trésor, que non seulement elle le garde intact, mais elle répand autour d'elle un doux rayonnement d'innocence et de pureté : magnifique exemple pour les jeunes filles de France, pour des Enfants de Marie ! Pureté et vaillance ont leur source dans une vraie piété. « Sois pieuse », ont dit les Voix à l'humble bergère. Elle le sera profondément. Elle aimera surtout d'un tendre amour Jésus et Marie. Ces noms, gravés sur un anneau que lui ont donné ses parents, inscrits par elle sur son étendard, seront toujours sa consolation et sa force. Sa dévotion envers la Reine des cieux se montre à Domremy comme à Vaucouleurs, sur les champs de bataille aussi bien qu'en face de la mort.

L'amour pour Jésus surtout fait le fond de sa vie. C'est pour rendre à Jésus son royaume de France qu'elle entreprend sa campagne. C'est Jésus dans la sainte Eucharistie qui lui donnera la force au milieu des combats, et la soutiendra devant ses ennemis, c'est sur l'image de Jésus crucifié que se poseront ses derniers regards, c'est le nom de Jésus qui sera le dernier cri de son cœur.

Il y a aujourd'hui, comme au temps de Jeanne, « grande pitié au pays de France ». Ce n'est pas l'étranger qui envahit notre territoire, ce sont les sectaires qui persécutent son Église : ce ne sont point nos villes qui sont prises, mais nos temples qui sont menacés, et dont on veut chasser le divin Roi.

Les ennemis de Jésus réussiront-ils dans leurs coupables desseins ? Nous avons confiance que non. La gloire donnée par Dieu à notre héroïne semble montrer qu'il est prêt à intervenir en notre faveur, et sauver une fois de plus la nation chrétienne. Mais que veut-il, et qu'attend-il pour cela ? Ne réclame-t-il pas d'autres Jeanne d'Arc ?

Ah ! s'il en est parmi vous qui se sentent émues par la mission de Jeanne, et qui ambitionnent de remplir, dans une certaine mesure du moins, son rôle de libératrice, et qui désirent ardemment coopérer comme elle au salut de la France chrétienne, qu'elles contemplent le modèle qui leur est montré sur les hauteurs, qu'elles étudient la Vierge de Domremy, et qu'elles se mettent réso-

lument à son école, pour pratiquer, comme elle, la vaillance et l'esprit de sacrifice, pour garder, à son exemple, la pureté, pour remplir leur cœur, comme elle en a rempli le sien, d'un ardent amour pour Jésus et pour Marie.

Et vous, ô Bienheureuse Jeanne, qui voyez du haut du ciel toutes ces jeunes filles accourues pour vous acclamer et s'instruire à votre exemple, bénissez-les ; rendez-les comme vous vaillantes, pieuses et pures, afin qu'elles puissent travailler au relèvement de la France, et avoir enfin le bonheur de vous retrouver un jour dans les splendeurs de l'éternelle gloire.

Les Orphelines de Saint-Vincent-de-Paul de la rue du Doyenné qui, avant cette allocution, avaient chanté un beau cantique du P. Garin à trois voix égales, donnent ensuite un motet de Bach, et un *Tantum ergo* de Hummel. Après le cantique à l'unisson de M. S. Neyrat, la cérémonie s'est terminée par un cantique populaire à la Sainte Vierge.

Là *grand'messe* a été chantée par le séminaire de Francheville. M. l'abbé Larderet a très heureusement profité d'une occasion excellente de faire entendre une très belle messe en style palestrinien du compositeur bavarois Jacobus Kerle. Cette œuvre demande, peut-être, pour produire tout son effet, une masse chorale considérable. Les voix nombreuses et fortes du grand séminaire répondaient parfaitement à cette exigence. Avec une émotion profondément religieuse on a écouté en particulier le *Sanctus*, très imposant, d'une richesse exubérante de formules variées. L'*Agnus Dei*, à cinq voix, a terminé magnifiquement cette admirable exécution, qui restera glorieuse pour les séminaristes et pour celui qui conduisait une si vaillante phalange.

Réunion des jeunes filles des écoles. — A quatre heures, la cathédrale présentait un spectacle pittoresque et curieux, tel qu'en sa longue existence elle n'en avait jamais vu de pareil, probablement : des milliers et des milliers de jeunes filles, de petites filles surtout, avaient pris possession de sa longue nef, du chœur et de l'avant-chœur ; elles étaient si nombreuses que la place manquait ; on en voyait d'assises en grand nombre sur les degrés du maître-autel ; elles occupaient la place de nos vénérables chanoines, dans leurs stalles. On eût dit des bouquets de lis et de roses, des corbeilles de fleurs, un véritable parterre. C'était charmant. Jeanne, dont la statue était très fleurie, devait sourire à cette enfance, à cette jeunesse, qui était là pour la chanter, pour la glorifier et certes tous ces enfants ont fait de leur mieux pour cela. Leurs voix douces, harmonieuses et fraîches, au son argentin, avaient un charme délicieux.

Quels élans ! quelle sainte ardeur ! quel enthousiasme ! L'enfance et l'adolescence ont des grâces exquisés. Le Christ aimait tant les enfants. Le royaume des cieux est à qui leur ressemble, dit-il. La candide et pieuse enfant de la Lorraine, du haut du ciel, dut bénir cette jeunesse

qui s'était mise en fête pour elle. Les petites filles sont curieuses et les splendides décorations de la cathédrale avaient de quoi piquer leur curiosité, mais cette curiosité était discrète, réservée, presque grave ; vraiment nos enfants avaient très bon air : rien de bruyant ni de dissipé. Elles semblaient avoir conscience qu'elles accomplissaient un acte solennel, qu'elles rendaient à la Libératrice de la patrie le grand tribut de vénération, de reconnaissance et d'amour qu'elles lui devaient.

Il fallait à ce jeune auditoire une parole à sa portée, claire, simple, imagée, gracieuse, instructive. Les beaux panégyriques de Jeanne d'Arc ne manquent pas, mais l'art véritable est de proportionner et d'adapter le discours à l'auditoire, art plus difficile qu'il ne paraît, à en juger par le grand nombre d'orateurs qui manquent à cette règle fondamentale. Ce n'est pas le reproche qu'on peut adresser à M. le chanoine Faugier, recteur de Fourvière, à qui était échu l'honneur d'instruire et d'intéresser cette jeunesse. Il a été très heureux dans le choix du sujet et la manière de le rendre. Les pensées étaient à la fois simples et nobles, les sentiments délicats, les expressions bien choisies ; les idées s'enchaînaient fort bien dans d'heureuses transitions.

Voici une analyse de ce beau discours ; malheureusement comme toute analyse oratoire, elle ne peut qu'imparfaitement dire le charme de la parole. La fleur sur sa tige est parfumée et belle ; dans l'herbier du botaniste, elle est déflorée et flétrie :

Considérez les lis des champs, comme ils croissent : ils ne travaillent pas, ne tissent pas. Et cependant, je vous le dis, Salomon lui-même dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme un d'entre eux.

Plus que personne vous avez le droit de célébrer Jeanne d'Arc, vous jeunes filles catholiques et françaises, car elle est votre grande sœur.

Vous attendez de moi son éloge. Et qu'en dire, ou plutôt que n'en pas dire ? Sa si courte vie de dix-neuf ans réunit toutes les leçons : c'est un écrin de perles précieuses toutes plus belles les unes que les autres : laquelle choisir ? En trois mots cependant essayons d'exprimer l'essentiel.

Jeanne d'Arc, c'est surtout :

1° Un LIS, éclatant de fraîcheur et de beauté ; 2° une ÉPÉE vaillante et victorieuse à plaisir ; 3° un ÉTENDARD, glorieux et sacré entre tous, autour duquel doivent se rallier tous les bons cœurs.

Et d'abord *un lis*. Elle partage avec la Bienheureuse Vierge Marie l'honneur de s'appeler simplement « la Pucelle », la vierge. C'est un lis, un lis des champs. Le lis des champs naît volontiers dans la solitude et la fraîcheur d'un vallon : elle, dans la vaste et tranquille vallée de la Meuse, au hameau de Domremy. — Le lis des champs croît sous l'influence des rosées du ciel et du soleil du Bon Dieu : Jeanne est prévenue, dès sa naissance, des dons les plus précieux de la nature et de la grâce, qu'elle multiplie encore par une incessante prière, surtout quand saint Michel et ses saintes lui ont révélé sa mission, et par un

ulte fervent pour la sainte Eucharistie, soleil des âmes, la sainte Messe qu'elle entend avec larmes, la sainte Communion dont elle est saintement affamée. — Le lis des champs de l'Évangile ne travaille pas, ne tisse pas : au contraire, Jeanne, lis vivant, est diligente, vaillante au travail du ménage et des champs et elle prend pour devise ce noble cri : « Vive labeur ! » — Le lis des champs est souvent entouré d'épines, *lilium inter spinas* : elle mène une vie rude et austère pour mener une vie pure ; elle jeûne déjà à treize ans, elle se mortifie, elle se confesse, au camp, à peu près tous les jours. Et quel exercice de pénitence pour une jeune fille de dix-sept ans que ces longues chevauchées de cent cinquante lieues, ces assauts de bastilles où elle est blessée trois fois, le port, jour et nuit, de ces pesantes armures du xv^e siècle qui la meurtrissent, en attendant les chaînes de fer, la cage de fer des cachots de Rouen !

— Enfin le lis des champs est mieux vêtu que Salomon dans sa gloire : les plus grands noms de l'histoire pâlissent devant celui de Jeanne d'Arc, et le virginal parfum de ce lis vivant embaume et purifie les camps et les cours où il est transplanté, les camps et les cours : singulier champ de culture pour un lis ! Elle moralise ses compagnons d'armes, les convertit, les fait se confesser, commu-



Le départ de Vaucouleurs. (Lenepveu.)

nier : c'est un ange de Dieu, disent-ils, c'est un lis. Et ici l'orateur fait l'éloge de la beauté et de la fécondité de la virginité chrétienne.

Et ce lis devient *une épée*. Il n'y a que Dieu pour opérer ce miracle, pour faire d'un lis une épée. Et vaillante et victorieuse à plaisir : Orléans délivré, Jargeau, Beaugency, Patay, le sacre de Reims, quels triomphes ! Les meilleurs capitaines de son temps y voyaient le doigt de Dieu ; les meilleurs du nôtre aussi. Et cette épée si vaillante, combien elle est humaine ! Elle ne verse jamais le sang, elle est pleine de pitié pour les blessés et les morts. Et ce courage, si grand au combat, grandit encore devant les juges iniques et sur l'abominable bûcher ; c'est une épée de trempe divine.

Et surtout c'est *un étendard*. On connaît son étendard fait par ordre de ses saintes : il représentait Notre-Seigneur dans sa gloire, à qui deux anges agenouillés offrent une fleur de lis, la France, avec, au-dessous, l'inscription : *Jesus, Maria !* Elle le brandissait aux batailles et, par lui, électrisait les Français, frappait de terreur les Anglais. Elle aimait bien son épée, mais quarante fois plus son étendard. Et pourquoi ? Parce qu'il symbolisait à la perfection la mission et l'âme même de Jeanne d'Arc. Si elle est si émue en effet de la grande pitié qui est au royaume de France et si elle la veut faire cesser à tout prix, c'est sans doute que la France est sa patrie et qu'à tout cœur bien né la patrie est bien chère. Oui, mais c'est surtout que la France, la France de Clovis, de Charle-

magne, de saint Louis, n'est pas une patrie comme les autres; c'est la fille aînée de l'Église, l'apôtre et le soldat de Dieu, le saint royaume de France, le peuple très chrétien; son seul et véritable roi, c'est Jésus-Christ; ses autres gouvernants ne doivent être que les lieutenants du Roi du Ciel : voilà ce que dit et redit sans cesse Jeanne, depuis les champs de Domremy jusqu'au bûcher de Rouen; c'est le fond même de sa pensée et de son âme. Et ainsi elle nous devient elle-même et nous demeure, par sa vie, par sa mort, le plus glorieux le plus sacré des étendards, celui autour duquel doivent se rallier tous les bons cœurs.

Maintenant, dans la gloire, qu'elle achève sa mission de *bouter hors de toute France* les ennemis de la France et de Dieu, plus redoutables aujourd'hui qu'autrefois les Anglais. Qu'elle obtienne à ses petites sœurs de France d'être, à son exemple, des lis de pureté, des épées de vaillance chrétienne, des étendards vivants portant toujours gravés dans leurs plis : JÉSUS, MARIA !

Ce sont encore les Orphelines de Saint-Vincent-de-Paul de la rue du Doyenné qui ont rempli la partie musicale de la cérémonie, en chantant, au début, un cantique au Sacré-Cœur, et, après l'allocution, un cantique de M. Blanchon à trois voix égales. Le motet de bénédiction a été remarqué pour la netteté, le souci des nuances et l'âme avec lesquels il a été exécuté. La cérémonie s'est terminée par un cantique populaire à la Sainte Vierge.

Salut du samedi soir.—Voici le deuxième jour du triduum qui s'achève; et c'est toujours le même enchantement pour le cœur et pour les yeux; c'est le même élan des foules; et, dans le splendide décor de notre vieille cathédrale, c'est l'apparition radieuse de Jeanne d'Arc qui plane dans une gloire idéale faite de lumière et d'harmonie, d'enthousiasme et de prière.

La cérémonie s'ouvre par une cantate à la Bienheureuse; c'est une primeur que nous réservait la chorale de l'Institution des Minimes. Noblesse oblige! mais cette fois, il semble que les chants soient particulièrement enthousiastes. C'est l'allégresse triomphante qui retentit à travers cette musique religieuse de Franck, notre grand artiste catholique.

Comme on avait le droit de s'y attendre, le discours de M. le curé de Saint-Bonaventure a été l'œuvre d'un orateur et d'un historien, d'un penseur pour qui l'histoire est la leçon par excellence, celle qui ne détruit parfois quelques illusions que pour « inspirer et fortifier la foi », à laquelle le « patriotisme emprunte le droit de ne pas désespérer de l'avenir ». La connaissance parfaite de notre histoire, l'amour et le zèle de nos gloires passées, n'étaient d'ailleurs pas les seuls titres de M. l'abbé Vanel au choix de Son Éminence. Peu de prêtres de notre diocèse, sans doute, auraient été mieux qualifiés pour glorifier la libératrice de notre territoire, que l'ancien compagnon d'armes de Charette

et de Bouillé, le vaillant combattant qui, aux mêmes lieux que Jeanne, dans les plaines héroïques de Patay, avait, comme elle, sous l'étendard du Christ, chargé les ennemis de la France.

On a souvent relevé la mystérieuse prédestination qui reproduit dans la carrière et l'œuvre de Jeanne, dans le fécond insuccès de sa mission, les grands traits de la Passion du Sauveur. On a plus rarement noté les non moins étonnants rapprochements de sa vocation et de celle de Marie elle-même. Et cependant ces rapprochements ne sont guère moins consolants ni moins visibles, tant est marquée de l'empreinte divine cette existence extraordinaire.

« *Beatam me dicent omnes generationes...* Bienheureuse me proclameront les générations, parce que le Tout-Puissant m'a fait accomplir de grandes choses ». (Luc, 1, 48). Tel est l'oracle évangélique que l'orateur a eu la hardiesse heureuse d'appliquer à la Pucelle et qui lui a servi de guide pour montrer cette similitude profonde des destinées : Jeanne réconciliant les Français dans l'amour de la patrie, comme Marie réconcilie les hommes dans l'amour de son Fils.

Mêmes traits dans la vie simple et obscure où Dieu la prépare à sa mission divine.

« A Domremy comme à Nazareth de Galilée, nous admirons l'humilité profonde, l'obéissance aveugle, l'oubli de soi porté à un degré surhumain. Sous le toit de l'une et de l'autre demeure, ce que le monde rebute et méprise est estimé et recherché : la pauvreté avec ses privations, le travail et son joug, la naïveté de mœurs aussi simples que charitables ». Puis, quand la vierge de Lorraine a eu, elle aussi, sa troublante annonce, quand elle a répondu à l'appel de Dieu, même marche lente et sûre vers le martyre :

« Après la soumission définitive, après le consentement des sacrifices exigibles, lorsque la raison s'est inclinée devant des ordres plus évidents et plus forts qu'elle, lorsque l'entreprise est conclue, ici, la Rédemption par le Calvaire sanglant; là, l'affranchissement et la reconstitution de la France par le bûcher de Rouen ».

Et quand ce martyre est accompli, quand, pour l'une et pour l'autre, il semble que la haine ait triomphé, c'est, après un temps de mystérieux silence, cette merveilleuse résurrection dans l'amour des hommes, cette « ascension dans la gloire »; l'unanimité croissante des admirations et des hommages autour de Jeanne, comme la glorification progressive de Marie dans l'Église.

« Tandis que les siècles, illuminés par le christianisme, n'auront jamais assez de prières, d'hymnes et de fleurs pour celle qui enfanta le Messie, d'autre part dans la vieille Gaule de Clotilde et de Charlemagne, après l'avoir commencé il y a plus de cinq cents ans, jusque dans la postérité la plus lointaine, on ne cessera plus le concert de louanges et d'actions de grâces en l'honneur de l'Inspirée qui la sauva de l'effondrement; on redira que, sur le commandement de son Roi éternel, elle buta dehors l'envahisseur anglo-normand, rétablit avec l'indépendance de la patrie le cours de ses destinées, et lui rendit le pouvoir de porter jusqu'aux extrémités de l'Orient et des pôles, l'expansion civilisatrice de sa langue, de ses armes et de sa foi. »

Cette unanimité croissante dans les admirations et les hommages de Jeanne, cette lente réhabilitation à laquelle notre siècle, épris d'histoire, a mis le dernier

terme, c'est le gage de notre relèvement national, le remède sûr à nos épreuves, à nos alarmes, à nos tentations présentes. Parce qu'elle unit les Français dans un même amour, Jeanne est, aujourd'hui comme de son vivant, la Restauratrice de l'unité nationale.

« Critiques et poètes, incroyants et mystiques, prêtres et soldats, ouvriers et princes, tiennent le même langage, et les nations étrangères joignent leurs applaudissements aux nôtres, leurs ovations à nos vivats... Du moyen âge à la Renaissance, de la Ligue à la Révolution, des grenadiers de Wagram aux coloniaux de Casablanca, citoyens de France et de Rome acclament Jeanne la béatifiée ! »

Ils l'acclameront désormais sans fin : « Avant que le souvenir de Jeanne disparaisse de nos foyers, ses statues de nos autels et de nos places publiques, son nom de nos annales, il faudra qu'il n'y ait plus de France, ou bien qu'en France, il n'y ait plus de Français ». Et un jour viendra, évoqué et appelé par l'orateur dans une émouvante péroraison, où cet amour, ce culte national de Jeanne, protégera et hâtera « l'enfantement d'une société chrétienne, la résurrection d'une France où le bien ne comptera plus d'ennemis, la foi d'apostats, l'Église d'insulteurs... où la croix ne sera plus exposée à aucun outrage, où le drapeau ne subira aucun affront ».

Consolantes paroles qu'à plusieurs reprises l'enthousiasme des auditeurs a failli interrompre d'applaudissements aussitôt réprimés.

Après le panégyrique, M. l'abbé Bruneau détaille avec un goût très sûr et une voix chaude, qui ne craint point l'amplitude des cathédrales, l'*Ave verum* de Widor. La chorale minimoise se fait entendre ensuite et nous donne le *Regina cœli* de Neyrat, puis le *Verbum caro* de Mendelssohn ; enfin après la bénédiction du Saint-Sacrement, dans cette atmosphère de bel enthousiasme monte comme une fanfare sacrée ce *Psaume CL* de Franck où toute la nature chante le Seigneur et qui semble si bien adapté à l'épopée de Jeanne d'Arc, avec ses alternances de voix d'enfants, d'unissons chantants et de formidables tutti. C'est, pour l'imagination du chrétien, du patriote et du poète, toute l'histoire de Jeanne d'Arc transposée, depuis l'idylle de Domremy jusqu'aux chevauchées de la bataille.

Ce sont là des cérémonies pleines d'enseignements pour l'âme, consolantes pour le cœur ; et nous emportons avec le souvenir des hymnes éteints une vision qui ne disparaîtra plus.

Troisième jour

(Dimanche 23 mai)

Messe et communion des jeunes gens et des hommes à sept heures. — La messe de communion était réservée aux associations d'hommes et de

jeunes gens de la ville de Lyon. Elles ont répondu avec un admirable empressement à l'appel qui leur avait été adressé.

Longtemps avant l'heure fixée, sociétés diverses, de Saint-Vincent-de-Paul, de gymnastique, cercles, etc., arrivent avec leurs bannières et prennent place dans l'immense vaisseau. Bientôt la cathédrale était comble, envahie jusqu'au trône de Son Éminence. Et, bien qu'il soit difficile d'évaluer une telle foule, on peut, sans exagération, dire que plus de quatre mille personnes avaient pris place dans l'antique Pri-matiale.

Avec la messe, célébrée par M. le chanoine Marnas, vicaire général, commencent les chants populaires. Ce sera un souvenir inoubliable que celui de cette masse d'hommes et de jeunes gens chantant avec enthousiasme leur foi en Dieu, et leur vénération pour la nouvelle Bien-heureuse.

A l'Évangile, M. l'abbé Emmanuel Jost, missionnaire diocésain, adresse à ce vaste auditoire, déjà tout frémissant, une émouvante allocution.

« Messieurs et chers Amis, dit-il en commençant, dans quelques heures vont se clore, par une dernière et splendide manifestation, les fêtes du triduum en l'honneur de la Bienheureuse Jeanne d'Arc.

« Ame prédestinée, rayonnante de pureté, d'énergie, de dévouement, n'est-elle pas l'idéale personnification de l'âme française, toujours ouverte aux nobles enthousiasmes, toujours prête aux généreux sacrifices? C'est bien là votre pensée, car, à l'évocation des exploits merveilleux de la vierge guerrière, à l'évocation de son geste libérateur, à l'évocation de son martyre, avant que ne se fût levée l'aube de sa vingtième année, vos âmes ont vibré, vos âmes ardentes comme la sienne, et vous êtes venus, ce matin, apporter votre hommage à la Sainte de la Patrie.

« Mais cette vibration ne doit pas demeurer sans écho et s'éteindre avec le dernier chant de louange. Il faut qu'elle se prolonge et que le frisson qui a couru dans vos veines éveille en vous les énergies latentes, les vieilles énergies de la race, et les oriente, à l'exemple de Jeanne d'Arc, par la maîtrise de vous-mêmes, par l'esprit de sacrifice et par la prière, vers la défense de ces deux causes immortelles : Dieu et la patrie française!

« Avant d'aller plus loin, faut-il vous rappeler que ces deux causes inséparables sont plus que jamais battues en brèche? et ne savez-vous pas que le grand crime des temps modernes sera d'avoir mis Dieu hors la loi dans la personne de son Église, et d'avoir livré la France aux agents de discorde et d'internationalisme?

« Je n'insiste pas, car ce n'est pas l'heure de redire en de longs et douloureux détails les âpres tristesses descendues sur nous : mais ce simple regard me suffit pour vous adresser la parole célèbre que saint Michel disait à la vierge lorraine : « Il y a grande pitié au royaume de France! »

« Or, cette patrie, nous voulons qu'elle demeure chrétienne; nous voulons,

nous qui l'aimons comme on aime sa mère, nous voulons qu'elle soit belle, honorée, libre de tout servage et qu'elle garde sa place prépondérante dans l'histoire et dans la vie du monde.

« Et comme nous savons que pour faire de grandes choses, il faut des âmes jeunes, j'allais dire des âmes vierges ! — car leurs énergies ne se sont pas usées, et l'égoïsme ne les a pas pénétrées, comme il fait souvent de l'âme de ceux qui ont longtemps vécu, — nous nous tournons vers vous, et nous vous disons, à vous, enfants de la France : « Souvenez-vous de l'honneur du nom, souvenez-vous de l'honneur de la famille ! Allez : il y a grande pitié au royaume de France ! »

« Mais pour que votre action soit efficace, il faut que vous montriez à vos contemporains une âme fortement trempée, ferme comme l'acier, mais aussi tendrement fraternelle.



Jeanne expire au milieu des flammes. (Vital-Dubray.)

dit-il, par l'habitude du sacrifice, une âme héroïque, héroïque jusqu'au Calvaire. »

C'est enfin la prière : « L'énergie humaine toute seule n'est pas suffisante, il faut la force de Dieu. »

Et, dans un rapide tableau, M. Jost montre d'abord en Jeanne d'Arc l'âme pieuse, pieuse à Orléans, à Reims, à Rouen, comme à Domremy, et puisant dans la prière une force incomparable, — puis l'âme maîtresse d'elle-même, surmontant les faiblesses les plus légitimes, se gardant pure comme un lis, calme au milieu des combats, arrivant par cette possession de soi-même à imposer son autorité à ces « vieux brigands d'Armagnacs », et gardant la paix de Dieu jusqu'à l'heure dernière, — enfin l'âme formée au sacrifice. Et après une émouvante comparaison entre la mission de Jésus-Christ et celle de Jeanne d'Arc : « Comme Jésus-Christ, Jeanne connut la trahison ; comme Jésus-Christ, Jeanne eut son heure d'agonie ; comme Jésus-Christ, Jeanne connut l'infamie de la justice humaine ; comme Jésus-Christ, elle mourut immolée par des hommes de sa race ; mais ses dernières pensées furent encore pour les deux amours de sa vie : son pays et son Dieu, — et d'elle on peut dire aussi : « Comme elle avait aimé les siens, elle les aima jusqu'à la fin. »

« Messieurs, n'avez-vous jamais fait ce rêve bien français : mourir en pleine

« Or, pour cela, il faut d'abord arriver à la maîtrise de vous-mêmes. » Et l'orateur développe cette première pensée et conclut : « Faites donc agir la volonté en vous, fortifiez-la par l'exercice jusqu'à ce qu'elle arrive à vaincre toutes les faiblesses, tous les attraites, la haine comme l'amour, et qu'elle ne laisse chanter en vous que l'harmonie des nobles désirs. »

Puis il fait appel à l'esprit de sacrifice : « Faites-vous,

bataille, pour une noble cause, l'âme sereine, l'honneur intact? Je ne sais si Jeanne l'avait fait ; mais elle l'a vécu. Depuis, elle est entrée dans la gloire. Son immortalité grandissante n'a plus rien des douleurs de sa vie ; elle n'en conserve que les joies triomphales.

« Comme aux jours d'Orléans, le peuple se presse autour d'elle, se faisant redire les traits de cette épopée merveilleuse ; comme aux jours d'Orléans, les cloches sonnent pour elle ; comme aux jours d'Orléans, les énergies se réveillent au contact de la siéne ; comme aux jours d'Orléans, les *Te Deum* montent dans nos cathédrales, les emplissant du rythme majestueux de leur musique éternelle comme celui qu'ils célèbrent.

« Demandez-lui, à la sainte héroïne, que, du haut des cieux, elle vous bénisse et vous fortifie. Puis allez ; que votre geste soit aussi le geste libérateur. Il ne tient qu'à vous que toute l'histoire française, chevaleresque et chrétienne, ne revive en vous. « Tout est vôtre. Les gens d'armes batailleront, et Dieu donnera la victoire ! »

Après cette allocution, le chant du *Credo* jaillit de milliers de poitrines vibrant, impressionnant plus qu'on ne saurait le dire. Après une communion de près de quinze cents jeunes gens ou hommes, la cérémonie prit fin par un dernier cantique, laissant à tous un inoubliable souvenir et un exemple réconfortant.

La grand'messe et les répres. — Les grands jours avaient été de plein droit réservés à la maîtrise de la Primatiale. Au bout des premières mesures du *Kyrie*, comme l'on sent que, à Saint-Jean, la maîtrise est chez elle ! On dirait que la Primatiale et la maîtrise rivalisent à qui fera mieux ressortir les beautés et les

mérites l'une de l'autre. Le 23 mai, la pensée de Jeanne d'Arc et la présence d'une assistance extraordinaire enflammaient les cœurs et faisaient briller les yeux de tous, petits sopranos et basses graves. Aussi, aucune des chorales qui précéda la maîtrise aux fêtes du triduum ne s'offensera si l'on met encore et toujours au-dessus d'elles la vieille maîtrise de



M^r Déchelette, évêque auxiliaire de Lyon.

Saint-Jean, qui doit un nouveau triomphe au maître de chapelle, M. l'abbé Larderet. Tous les chants de la messe ont été remarquables, depuis les humbles accents du *Kyrie eleison*, les appels angéliques du *Gloria in excelsis*, qui paraissaient venir du fond du ciel et s'approcher lentement de la terre, jusqu'au gracieux et doux *O Salutaris*, et aux déprécatons suppliantes de l'*Agnus Dei*. A l'offertoire, ça été un vrai charme d'entendre le *Gaudeamus* de Carissimi, où les voix d'enfants et d'hommes se renvoyaient des acclamations d'une gaieté pimpante, interrompues par une suave prière à la Bienheureuse Jeanne.

Vêpres et salut. — Le soir, à trois heures, la Primatiale se remplissait une dernière fois pour la cérémonie de clôture.

Les vêpres étaient présidées par M^{sr} Déchelette, qu'entouraient NN. SS. Pellet et Dontenville. Les psaumes et le *Magnificat* ont été chantés sur les riches et graves faux-bourçons d'Andreas et de Handt.

Les vêpres achevées, Son Éminence vint assister au panégyrique de M^{sr} Dadolle. L'éloquent évêque de Dijon traita des deux missions de Jeanne : pour son temps et pour le nôtre, et de ce vaste sujet qu'il embrassa avec une pleine maîtrise il tira de hautes leçons d'espérance patriotique et de courage chrétien.

Au salut, on écouta avec un nouveau plaisir le *Gaudeamus* de Carissimi. Avant la bénédiction, la maîtrise exécuta le religieux *Tantum* de Bach et le brillant *Genitori* qui, depuis les fêtes de 1894, est devenu le *Tantum ergo* de Jeanne d'Arc. Le salut se termina grandiosément par le triomphal *Alleluia* de Hendel.

M. Commette, le distingué organiste de Saint-Jean, tenait les orgues avec sa maîtrise habituelle.

Une inoubliable manifestation. — Pendant ce temps, dix mille catholiques, qui n'avaient pu pénétrer dans la cathédrale archicomble, étaient restés massés sur la place Saint-Jean et l'avenue de l'Archevêché. Pour les dédommager d'avoir été privés des chants et de la bénédiction du Très Saint-Sacrement, S. Ém. le cardinal voulut aller jusqu'à eux et leur porter sa propre bénédiction et celle des prélats qui l'entouraient.

Le cortège se forme immédiatement. En tête marchent trois suisses; à leur suite deux jeunes gens du cercle de la Primatiale portent l'un l'étendard de Jeanne d'Arc, l'autre un superbe drapeau tricolore. Immédiatement après, s'avancent NN. SS. Dontenville, Déchelette, Dadolle, Pellet et enfin son Éminence, portée sur un fauteuil par quatre clercs de la maîtrise, en habit de chœur. Le vénérable chapitre au complet et de nombreux curés de la ville terminent cet imposant défilé qui traverse la Primatiale dans toute sa longueur.

Le grand portail s'ouvre à deux battants. A la vue des prélats et des

drapeaux, l'immense foule, enthousiasmée, éclate en acclamations, auxquelles, malgré la sainteté du lieu, se joignent celles des fidèles qui remplissent la Primatiale.

« Vive le cardinal! Vive Jeanne! Vive la France! », tels sont les cris qui jaillissent de milliers de poitrines.

Sur le parvis, les trompettes de la fanfare du cercle d'ouvriers d'Oullins sonnent à l'étendard et au drapeau qui s'inclinent. Aussitôt après, le crucifère s'avancant devant le fauteuil de son Éminence, chante d'une voix retentissante l'*Humiliate vos*. Le cardinal se lève, soutenu par deux de ses vicaires généraux, et, avec les quatre prélats présents, bénit la foule, tout à l'heure agitée et bruyante, maintenant silencieuse, recueillie, émue.

Les trompettes sonnent une seconde fois et, pendant que le cortège rentre dans la cathédrale, de nouveaux vivats retentissent au dehors et au dedans.

L'enthousiasme d'une pareille foule, unissant dans ses acclamations Jeanne d'Arc, son archevêque et sa patrie, était vraiment impressionnant. De bien des yeux, on voyait couler des larmes d'émotion.

Tel fut le triduum de Saint-Jean : la ville de sainte Blandine a magnifiquement honoré sa sœur du ciel, Jeanne d'Arc. Il en fut de même dans l'immense diocèse de Lyon ; non seulement toutes les paroisses des villes du Rhône et de la Loire, mais presque toutes les paroisses de campagne fêtèrent la Bienheureuse. Le concours des fidèles fut extraordinaire, leur piété remarquable, leurs communions très nombreuses, les manifestations de leur joie patriotique et chrétienne pleines d'enthousiasme : la pensée du vénéré cardinal de Lyon a été bien comprise par ses diocésains et sa piété envers la Pucelle d'Orléans s'est allumée, comme une noble flamme, au cœur de ses fils.

VIII

HOMMAGES DE LA SAVOIE, DU DAUPHINÉ, DU COMTAT-VENAISSIN,
DU COMTÉ DE NICE ET DE LA PROVENCE. — LES FÊTES DE MARSEILLE
(21-23 MAI 1909)

La Savoie a pris une grande part à la glorification de Jeanne d'Arc. Dans toutes les paroisses du diocèse d'ANNECY, la Bienheu-

reuse a été fêtée, sur l'invitation de M^{sr} Campistron, qui écrivit à ce



M^{sr} Campistron, évêque d'Annecy.

sujet une belle lettre pastorale : le 18 avril un *Te Deum* fut chanté dans toutes les églises. A la cathédrale d'Annecy, les solennités qui clôturèrent, le 28 novembre, le Congrès diocésain et la retraite des hommes ont été magnifiques. Le matin, environ six cents hommes communierent ; M^{sr} l'évêque célébra la messe pontificale, et le soir, devant un auditoire qui

remplissait l'église, M. l'abbé Emonet fit le panégyrique : il adressa un pressant appel aux hommes qui l'écoutaient pour les engager à imiter Jeanne dans la pureté de sa vie, son ardeur à combattre pour Jésus-Christ et son dévouement pour la France. A la nuit tombante, la ville était illuminée et les Annésiens ne se souvenaient pas d'avoir assisté à des fêtes plus grandioses depuis la célébration du doctorat de saint François de Sales. Dans toutes les paroisses du diocèse, Jeanne fut également fêtée soit le 28 novembre soit à d'autres dates.



M^{sr} Biolley, évêque de Tarentaise.

M^{sr} Biolley, évêque de TARENTEISE, invita tous les curés du diocèse

à fêter Jeanne d'Arc avec leurs paroissiens le 27 juin, le même jour qu'il présidait lui-même une grande solennité dans la cathédrale de Moutiers. M. le chanoine Gontharet y fit l'éloge de la Pucelle d'Orléans, en montrant comment elle fut suscitée de Dieu pour la défense de la foi et de la patrie. Les catholiques de Moutiers répondirent avec empressement au désir de leur évêque : ils assistèrent en grand nombre aux offices solennels, pavoisèrent leurs



M^{gr} Fodéré, évêque de Saint-Jean-de-Maurienne.

maisons et, le soir, illuminèrent leur ville.

M^{gr} Fodéré, évêque de SAINT-JEAN-DE-MAURIENNE, en publiant le bref de Béatification de Jeanne d'Arc, autorisa la célébration d'un triduum et prescrivit pour le moins un jour de fête dans toutes les paroisses ; il invita les fidèles à décorer et à illuminer leurs maisons. Son invitation fut accueillie partout avec le plus grand zèle, comme en témoigne *l'Écho de la Maurienne*



M^{gr} Dubillard, archevêque de Chambéry.

qui a raconté ces fêtes. Les principaux panégyristes de Jeanne d'Arc ont été MM. les chanoines Brunet et Bellot.

Dans la cathédrale de CHAMBÉRY, un triduum solennel fut célébré du 18 au 20 juin. Jeanne fut louée tour à tour par M. l'abbé Durand, orateur lyonnais, qui fit ressortir, dans la vie merveilleuse de la libératrice, le miracle national; par M^{sr} Pillet, prélat romain, qui expliqua la procédure suivie pour la Béatification de Jeanne; par M^{sr} Henry, évêque de Grenoble, qui raconta éloquemment sa vocation, ses combats, ses victoires et son martyre. A la fin de la cérémonie, M^{sr} Dubillard, archevêque de Chambéry, félicita les Chambériens et tout le peuple de Savoie du bel hommage qu'ils avaient rendu à la Bienheureuse. Le soir du 20 juin, Chambéry, dont les rues étaient richement pavoisées, s'illumina magnifiquement. Le 18 avril, un *Te Deum* d'action de grâces avait été chanté dans toutes les églises du diocèse; depuis ce jour, il n'est guère de paroisse où Jeanne n'ait été pieusement fêtée.

* * *

Dans le Dauphiné, Jeanne d'Arc fut honorée avec le même élan



M^{sr} Henry, évêque de Grenoble.

et la même unanimité qu'en Savoie. M^{sr} Henry, évêque de GRENOBLE, présida le 23 mai dans sa cathédrale la clôture d'un triduum qui couronna dignement de très belles fêtes. La dernière journée commença par une imposante manifestation. La Ligue patriotique des Françaises, qui avait eu l'heureuse idée de faire coïncider, cette année, sa fête avec celle de Jeanne d'Arc, avait convié à une messe solennelle toutes les œuvres féminines de Grenoble : près de trois

mille personnes y assistèrent. A la messe pontificale l'affluence fut plus considérable encore, et, le soir, la cathédrale était trop

petite pour la contenir. M^{sr} Henry prononça lui-même le panégyrique de la Bienheureuse. Commentant ces mots de l'Écriture : *Fecit mirabilia in vita sua*, il exposa les merveilles surnaturelles de la vie de Jeanne et termina son discours par une pathétique invocation à Jeanne d'Arc, patronne et secours de la France chrétienne. La ville de Grenoble avait revêtu un riche pavoisement et les habitants illuminèrent en l'honneur de Jeanne avec le même zèle qu'ils font chaque année, le 8 décembre, en l'honneur de la Vierge immaculée.

Dans toutes les paroisses du diocèse, selon les prescriptions épiscopales, il y eut au moins un jour de fête en l'honneur de Jeanne d'Arc; dans la plupart des paroisses cette fête eut lieu le 23 mai. Parmi les villes qui se sont le plus distinguées dans ces fêtes, il faut citer, après Grenoble, Bourgoin, la Côte-Saint-André, Saint-Marcellin, Vienne et Voiron.

M^{sr} Chesnelong, évêque de VALENCE, y fit célébrer, du 18 au 20 juin, un triduum dont les solennités se déroulèrent au milieu d'un enthousiasme ininterrompu. Au matin des trois jours, les fidèles communiaient en très grand nombre. A tous les exercices des deux premières journées, l'affluence fut considérable; elle fut énorme à ceux de la clôture. Le P. Brisset, chargé de faire le panégyrique de Jeanne d'Arc, étudia successivement sa vocation, sa justification et sa glorification : vaste sujet que l'éloquent dominicain traita avec autant de solidité historique que de communicative éloquence. Avant de donner la bénédiction papale, M^{sr} l'évêque de



M^{sr} Chesnelong, évêque de Valence.

Valence monta en chaire, pour remercier tous ceux qui avaient contribué au succès de ces fêtes ; puis, faisant appel à tous pour l'union des cœurs sur le terrain catholique, il adjura ses chers Valentinois de marcher tous sous l'étendard victorieux de Jeanne d'Arc. Beaucoup de Valentinois pavoisèrent et illuminèrent leurs maisons. Le mouvement parti de Valence se communiqua dans tout le diocèse, et, dès les premiers mois de l'année johannique, de belles

solennités eurent lieu à Montmeyran, à Saint-Donat, à la Roche-de-Glun, à Puy-Saint-Martin, à Taulignan, à Bellecombe, à Bourg-de-Péage.

M^{gr} Berthet, évêque de Gap, fit chanter un *Te Deum*, le 18 avril, dans toutes les églises de son diocèse. Il présida ce jour-là une cérémonie dans sa cathédrale où plus de 4.000 personnes étaient réunies pour entendre le panégyrique prononcé par M. l'abbé Rondet,



M^{gr} Berthet, évêque de Gap.

aumônier du lycée de Grenoble. A Embrun, à Briançon, ailleurs encore, des tridiums furent célébrés et attirèrent un grand concours de peuple.

Les diocèses du Dauphiné rivalisèrent donc de zèle pour fêter la Bienheureuse. Jadis, la patrie de Bayard faisait des prières publiques pour la prisonnière de Rouen ; les supplications pénitentes et les chants de deuil se sont changés, cette année, en prières d'actions de grâces et en cris de triomphe.

* * *

AVIGNON fêta magnifiquement Jeanne d'Arc du 28 au 30 mai. M^{gr} Latty présida les solennités du triduum, dans la basilique

métropolitaine trop petite pour la foule qui s'y pressait. Il avait confié à M. le chanoine Archelet la mission de raconter la vie de l'héroïne : le prédicateur loua successivement la bergère, la guerrière et la martyre. Mais M^{re} Latty voulut tirer lui-même les leçons que cette vie suggère. Au nombreux auditoire d'hommes qui, le dimanche matin, étaient accourus pour l'entendre, il parla éloquemment du patriotisme dont la Bienheureuse fut l'incarnation même, et il montra de quels éléments il se compose : la religion, la haine de l'étranger laquelle est compatible avec l'humanité et le christianisme, enfin l'esprit de sacrifice. A Avignon, les fêtes populaires sont toujours vivantes : celle de Jeanne d'Arc fut enthousiaste. Le mistral même y eut sa part, ce qui a suggéré au chroniqueur de ces fêtes la réflexion suivante : « Il est si bon avignonnais qu'il se croit obligé à ne pas manquer une seule de nos fêtes. Installé chez nous le vendredi matin — si tant est que ce vagabond s'installe quelque part, — il ne disparut que dans la nuit du dimanche au lundi, après avoir superbement fait flotter les oriflammes et les bannières des clochers ou des fenêtres, et avoir éteint force lampions allumés malgré lui. »

NICE a célébré Jeanne d'Arc du 6 au 9 mars dans la cathédrale de Sainte-Réparate. Le chroniqueur des fêtes niçoises écrit :

Après tant d'autres, le triduum de Nice a été une grande manifestation de foi et de patriotisme. Ouvert dans un bel élan d'enthousiasme populaire, il a été clôturé avec une imposante couronne de huit archevêques et évêques : NN. SS. Bonnefoy, archevêque d'Aix, métropolitain de Provence ; Daffra, évêque de Vintimille ; Escoffier, évêque de Métropole ; Guillibert, évêque de Fréjus ; du Carel, évêque de Monaco ; Castellan, évêque de Digne ; le T. R. P. Colomban, abbé mitré de Lérins. L'Église de Nice est profondément reconnaissante à tous ces prélats d'avoir bien voulu prendre part à ces fêtes et, si grandement, en rehausser l'éclat.

Ce triduum de la Béatification, M^{re} Chapon le voulait beau, digne de Jeanne d'Arc, la sainte de l'Église et de la Patrie ; digne de Nice aussi. « Nous n'avons rien négligé, écrivait-il dans sa lettre d'invitation, pour donner à ces fêtes toute la splendeur possible qu'elles ont eue déjà dans toutes nos grandes villes de France. J'y convie, sans distinction de partis, tous les Français, tous les catholiques et les nobles étrangers, nos hôtes, car Jeanne d'Arc appartient à la France, à l'Église, à l'humanité tout

entière dont elle est l'une des gloires les plus pures et les plus hautes. »

L'invitation ne pouvait pas ne pas être comprise et acceptée.

Habitée aux apothéoses mondaines auxquelles, chaque année, elle offre le cadre incomparable de son ciel bleu et de ses horizons limpides, la ville de Nice est toujours prête à vibrer à des frissons plus hauts.

Comment ne partagerait-elle pas, à l'égal des vieilles provinces françaises, le culte de Jeanne d'Arc? N'a-t-elle pas épousé, en entrant dans sa patrie d'adoption, le souci de toutes les nobles causes nationales? Le succès du triduum ne pouvait être douteux. De fait, il a dépassé les espérances. Et c'est très bien. Les nombreux étrangers, présents dans ce petit raccourci mondial qu'est la ville de Nice, à cette heure, auront connu ce que Jeanne d'Arc est pour nous et ce que nous sommes pour elle. Ils emporteront vivante l'impression que, dans tout cœur français, la Bienheureuse Jeanne d'Arc a un autel.



Le supplice de Jeanne d'Arc. (Lenepveu.)

Le même chroniqueur a noté dans son récit la beauté des décorations de la cathédrale, l'artistique exécution des chants, la piété des fidèles qui communiaient en grand nombre, et il a montré comment M^{re} Chapon anima de son éloquente parole ces belles fêtes. L'évêque de Nice parla quatre fois; d'abord aux jeunes filles qui avaient été spécialement convoquées à l'ouverture du triduum, et trois fois devant un grand auditoire devant lequel il célébra l'amour de Jeanne d'Arc

pour la France : cet amour naît à Domremy et il a son premier élan à Vaucouleurs ; il grandit de Chinon à Reims et il se consomme dans la prison, au tribunal et sur le bûcher de Rouen.

D'autres paroisses de Nice, Saint-Barthélemy et Saint-Pierre, ont célébré en l'honneur de la Bienheureuse une fête particulière ; et, parmi les belles solennités qui eurent lieu dans le diocèse, il convient de distinguer celles d'Antibes, de Vence et de Cannes.

*
* *

En PROVENCE les fêtes de Jeanne ne l'ont cédé à aucune de celles de nos autres provinces en magnificence et en popularité.

Le triduum prescrit par M^{sr} Castellan, évêque de Digne, eut lieu dans la cathédrale, du 3 au 5 décembre. M^{sr} du Curel, évêque de Monaco, et M^{sr} Fabre, évêque de Marseille, y assistèrent. M^{sr} Castellan fit le premier panégyrique, dont il emprunta l'inspiration à une parole célèbre d'un contemporain de Jeanne d'Arc, Jacques Gelin, archevêque d'Embrun : « Elle était l'envoyée de Dieu ». Le second discours, prononcé par M. l'abbé Jean, missionnaire, eut pour objet le caractère surnaturel de la mission et de la vie de la Bienheureuse. A la



M^{sr} Castellan, évêque de Digne.

cérémonie de clôture, M^{sr} du Curel glorifia la sainteté de Jeanne d'Arc, il en montra la racine dans sa foi, la tige dans son espérance et son inébranlable confiance au milieu des plus terribles épreuves, la fleur dans sa charité et dans son admirable dévoue-

ment pour Dieu et pour la France. Le soir, de brillantes illuminations manifestèrent la joie de la ville de Digne. Le triduum de Digne avait été précédé de belles solennités célébrées, au pèlerinage de Notre-Dame de la Fleur, à Thorame, en l'honneur de Jeanne d'Arc : M^{sr} Castellan en présida la clôture, qui avait attiré un très grand nombre de pèlerins. Il présida de même les belles fêtes de Sisteron, de Castellane, de Manosque et de Volonne. A Pierrerue, à Thoard, à Valensole, à Reillanne, à Moustiers-Sainte-Marie, pour ne citer que les paroisses dont les noms nous sont connus, la Bienheureuse a été célébrée avec élan et priée avec ferveur.

M^{sr} Guillibert, évêque de Fréjus, présida la première solennité de son diocèse, dès son retour de Rome, le 25 avril. A son peuple réuni en foule dans la cathédrale romane, il raconta éloquemment l'épopée de la guerrière et le supplice de la martyre et il l'exhorta à n'aimer, comme elle, que Dieu et la patrie. Le 9 mai, la Seyne suivit avec un bel élan le mouvement qui était parti de Fréjus. Puis ce fut le tour de Saint-Tropez, de Gonfaron, de Cogolin et de Toulon. Les paroisses de la grande cité maritime ont dignement honoré Jeanne d'Arc. A Saint-François-de-Paule (24 octobre), M^{sr} Guillibert vint présider la fête ; le P. Damasc, religieux capucin, montra l'action de Dieu dans la vie sainte et la mort douloureuse de Jeanne. A la cathédrale Sainte-Marie (14 novembre), le triduum fut prêché par un dominicain, le P. Raynal, qui parla successivement de la sainte inspirée, de la guerrière et de la martyre : M^{sr} l'évêque de Fréjus présida encore ces belles solennités. A Saint-Flavien (2 décembre), le R. P. Eymieu proposa Jeanne d'Arc comme modèle aux jeunes filles, aux femmes chrétiennes, aux hommes : n'est-elle pas héroïque de pureté, de dévouement et de courage ? A Saint-Louis (12 décembre), l'éloge de Jeanne fut fait par M. l'abbé Gellé, qui prêchait l'Avent dans la paroisse. A Saint-Joseph et à Saint-Pierre, de nouvelles fêtes, célébrées au mois de janvier 1910, achevèrent l'hommage de la ville de Toulon, qui a mérité que Jeanne d'Arc la protège spécialement contre l'anarchie toujours frémissante en son sein.

Les catholiques d'Aix, filialement groupés autour de M^{sr} Bonnefoy, leur archevêque, ont glorifié dans la basilique métropolitaine (25-28 novembre) la Bienheureuse Jeanne d'Arc ; ils faisaient écho, après cinq siècles, aux nobles témoignages du jeune roi René et

de sa mère, Yolande de Provence, en faveur de l'héroïque Pucelle. Les diverses paroisses d'Aix, Saint-Jean-Baptiste, Saint-Jean-de-Malte, Sainte-Madeleine, Saint-Esprit et Saint-Sauveur prirent part successivement aux solennités du triduum, en assistant aux messes de communion. Les deux premiers panégyriques furent faits, l'un par M^{sr} Castellan, évêque de Digne, qui traita de la mission de Jeanne d'Arc, l'autre par M^{sr} Guillibert, évêque de Fréjus, qui étudia le surnaturel dans son procès. M^{sr} l'archevêque d'Aix fit le troisième discours et il voulut recueillir, pour l'instruction de son peuple, les leçons de la vie de Jeanne : leçon d'attachement à l'Église, leçon de pureté des mœurs, leçon d'énergie virile, leçon de dévouement poussé jusqu'à l'immolation totale. Les fêtes aixoises ont fait une grande impression sur le peuple et ranimé le courage des âmes fidèles à Dieu.



M^{sr} Bonnefoy, archevêque d'Aix.

*
* *

Les fêtes célébrées dans la cathédrale de MARSEILLE, du 21 au 23 mai, ont été splendides et dignes de la plus grande ville du Midi. « Tout a contribué, dit l'*Écho de Notre-Dame de la Garde*, à les rendre grandioses, touchantes, populaires : les cérémonies du triduum à la cathédrale, la décoration de la basilique, la beauté des chants, l'éloquence des orateurs et surtout le panégyrique magistral de M^{sr} l'évêque de Pamiers ; et, au dehors, dans tous les quartiers de la ville et de la banlieue, le pavoisement et l'illumination de nos églises, des grands établissements et d'un nombre si considérable de

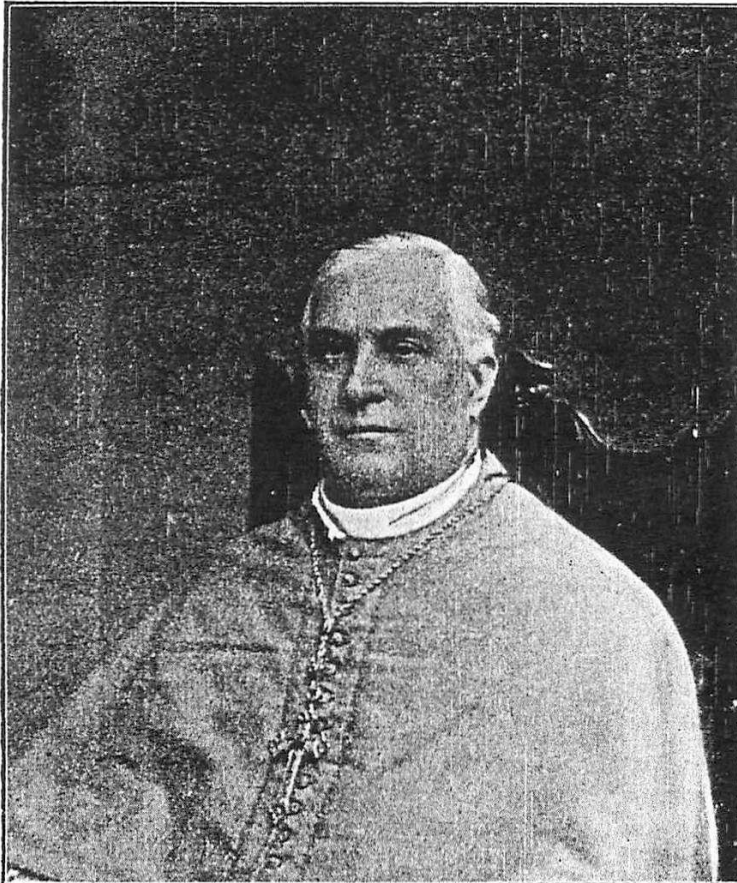
maisons particulières que dans bien des rues les faisceaux de drapeaux et les cordons de bannières étaient ininterrompus, enfin l'embrasement des clochers par les feux de bengale, les retraites aux flambeaux, feux d'artifice, et, pendant toute la soirée du dimanche, les promenades à travers la ville illuminée *a giorno*. »

Voici, d'après le même *Écho*, le récit de la fête de clôture, à laquelle ont pris part plus de trente mille catholiques.

À huit heures et demie, les jeunes gens de près de cinquante patronages emplissent la basilique pour assister à leur messe. C'est M. le chanoine

Simeone, le distingué supérieur du petit séminaire, qui prend la parole; dans un langage très littéraire, d'une voix chaude et avec cette onction qui va droit au cœur, l'orateur sacré trace un tableau saisissant de l'enfance, des exploits, du supplice de Jeanne d'Arc; puis, de tous ces faits, il tire des leçons salutaires pour les jeunes chrétiens, saisis dès les premières phrases, captivés jusqu'aux derniers mots.

L'office achevé, commence le défilé, et tous, avec leurs bannières, clairons et tambours, vont de la cathédrale à la



M^r Fabre, évêque de Marseille.

rue de la République où chaque groupe reprend la route de son patronage.

Peu après, la cathédrale se remplit de nouveau pour la grand'messe où plus de cent vingt exécutants des chorales des cercles catholiques interprètent la messe brève de Gounod à trois voix égales; toutes ces voix pleines, bien disciplinées, rendent fort bien l'impression de majesté et de supplication que Gounod a su mettre dans cette œuvre à la fois simple et puissante. M. le chanoine de Barbarin officie, entouré des ecclésiastiques de son grand séminaire.

M^{sr} Fabre, notre évêque vénéré, préside au fauteuil, assisté par deux dignitaires, ses condisciples au Collège Catholique et amis d'enfance depuis plus d'un demi-siècle, MM. les chanoines Lajard et Jullien.

Le soir, dès deux heures, c'est par véritables flots que la foule se dirige de tous côtés vers la cathédrale; peu après trois heures, la vaste basilique est comble, on serre les rangs, mais bientôt il est impossible de pénétrer. Près de trois cents prêtres sont présents, on ne chante que les complies et bientôt M^{sr} Izart paraît en chaire.

Le vénérable et distingué prélat a reçu de la Providence toutes les qualités de l'orateur : la possession de soi, une mémoire impeccable, l'art d'exposer, de peindre, quand il s'agit d'une scène historique, l'art de grouper les idées; puis, un style clair, bien français, orné, mais sans prétention, enfin, une voix chaude, tour à tour caressante, émue, vibrante, toujours pleine, sonore, harmonieuse.

Après la justice rendue à Jeanne d'Arc, c'est aujourd'hui l'hommage d'admiration pour ses vertus. Et l'orateur sacré, avant d'entrer dans son sujet, félicite les Marseillais d'avoir répondu si nombreux et avec tant d'empressement à l'appel de Dieu, et il salue le nouvel évêque de Marseille à qui les qualités de l'esprit et la bonté du cœur ont acquis tant de sympathies : cette élection est la première réponse du ciel aux acclamations qui saluent Jeanne d'Arc, le premier présent de la nouvelle Bienheureuse à l'épiscopat français.

Comment louer Jeanne d'Arc, poursuit M^{sr} de Pamiers, elle est tout : paysanne, guerrière, général, héroïne, martyre, figure unique dans l'histoire. Jeanne est le vivant *ostensoir* de Dieu; Dieu se montre toujours par elle, comme à travers la fragile enveloppe d'une enfant.

Qu'est-ce que Dieu? Dieu est l'être *parfait* : en se posant dans l'âme de la Vierge de Domremy, il en a fait l'*ange de la vertu*. Dieu, c'est l'activité *toute-puissante* à laquelle rien ne résiste : en se posant dans l'âme de la Pucelle, il en a fait l'*ange de la victoire*. Dieu, enfin, c'est l'*amour* qui a doté tous les êtres : en se posant dans l'âme de la martyre de Rouen, il en fait l'*ange de la Rédemption nationale*.

En résumé, Jeanne d'Arc est l'ange de la vertu, de la victoire et de la rédemption; et à ces trois titres, elle est l'*ostensoir* de Dieu, parfait, puissant, aimant.

Et dans ce cadre, c'est toute la vie de Jeanne d'Arc qui est évoquée, tantôt dans des tableaux gracieux, tantôt dans des envolées pathétiques : son enfance, ses voix, son départ, ses victoires, le triomphe à Reims, puis le martyre, le supplice et partout les vertus. Après chaque partie, une prière ardente qui est un résumé, puis l'émouvante allusion à nos provinces perdues, l'énergique protestation contre les contempteurs de

la sage, vertueuse, sainte héroïne, puis c'est comme un chant qui commente et explique le cantique d'action de grâces et justifie toutes nos espérances patriotiques et religieuses.

L'orateur a cessé de parler, on écoute encore tant on est sous le charme de cette parole pathétique et magistrale.

Mais voilà que tout le chœur s'embrase de feux électriques, la vaste basilique est toute brillante dans l'opulente parure que lui ont faite avec tant d'art et de goût la Compagnie méridionale d'éclairage et de force et la maison Sauvaire. Au milieu de cet étincellement qui environne la Bienheureuse montant au ciel avec son étendard, plus de huit mille voix chantent avec enthousiasme cette ardente supplication :

Jetez les yeux sur votre France,
O Jeanne, et frémissez d'effroi :
On lui prend la foi, l'espérance
Et l'amour de Jésus, son Roi.
La « grande pitié recommence »
Et votre peuple est abattu :
Sauvez-le de la décadence,
Rendez-lui la foi, la vertu.

L'officiant arrive ; c'est, comme le matin, le vénéré supérieur du grand séminaire ; il entonne le *Te Deum* que la foule continue avec cet unisson puissant du chant grégorien, supérieur à tous les chefs-d'œuvre de toute autre musique, et le Roi du ciel et de la terre bénit son peuple prosterné.

Aussitôt après, on s'empresse sur le passage des prélats pour saluer Monseigneur de Marseille et remercier M^{sr} l'évêque de Pamiers dont l'éloquente parole a donné tant d'éclat à ces solennités inoubliables.

Les grandes fêtes de Marseille eurent de beaux échos dans tout le diocèse ; chaque paroisse a tenu à honneur de consacrer au moins une journée spéciale à la glorification de Jeanne d'Arc.

IX

HOMMAGES DU ROUSSILLON, DU COMTÉ DE FOIX ET DU LANGUEDOC. — LES FÊTES DE CARCASSONNE (18-22 NOVEMBRE) ET DE MONTPELLIER (18-20 JUIN). — LES FÊTES DE TOULOUSE (28-30 MAI 1909).

Le ROUSSILLON donna jadis à Jeanne d'Arc une intelligente et puissante protectrice dans la personne d'Yolande d'Aragon, reine

de Sicile, belle-mère de Charles VII. C'est elle qui, à Poitiers, dirigea l'enquête faite au sujet de la parfaite virginité de la Pucelle ; elle soutint Jeanne de tout son pouvoir contre les intrigues des favoris. On s'est souvenu en Roussillon que la reine de Sicile était née à Perpignan et ce souvenir a excité les Roussillonnais à mieux fêter la Bienheureuse. Une lettre pastorale de leur évêque, M^{sr} de Carsalade du Pont, avait invité les habitants de Perpignan à une grande solennité dans l'église cathédrale (27 juin). Ils y vinrent en foule, soit pour assister à la bénédiction de la statue de Jeanne d'Arc, soit pour prendre part à la messe de communion, soit pour assister à l'office pontifical et pour entendre M. le chanoine Raynal faire l'éloge de l'envoyée de Dieu, de la guerrière et de la martyre : le soir, la ville richement décorée s'illumina. Dans un grand nombre de paroisses Jeanne fut l'objet des



M^{sr} de Carsalade du Pont, évêque de Perpignan.

mêmes honneurs : à Cerbère, à Céret, à Argelès-sur-Mer, à Palau-de-Cerdagne, à Montalba-de-Latour, à Torreilles, à Saint-Cyprien, à Saint-Laurent-de-Cerdans, à Bourg-Madame, à Canet, à Rivesaltes, à Ille-sur-Têt, à Pezilla-de-la-Rivière, à Saint-Nazaire, à Toulouges, à Baho, à Caudiès-de-Fenouillèdes, etc.

M^{sr} Izart, évêque de PAMIEUX, inaugura les fêtes de Jeanne d'Arc dans son diocèse par une grande solennité qu'il présida, le 16 mai, dans sa cathédrale. Il y parla avec cette éloquence vibrante que nous avons déjà saluée plus d'une fois dans le récit de ces fêtes. Après Pamiers, le Fossat, Saverdun, Fougax, Barrineuf, Verdun, la plupart des paroisses ont fêté Jeanne avec le même élan. M^{sr} de Pamiers y portait partout l'éloquence et la vie, particulièrement à

Foix, à Saint-Girons, à Mazères, à Montesquiou-Avantès, à Mirepoix.

* *

Le LANGUEDOC, tout le Languedoc, le bas et le haut, le Languedoc cévenol, du Puy à Toulouse, de Narbonne à Montauban, a fait entendre en l'honneur de Jeanne d'Arc les acclamations les plus chaleureuses. En présence de tant de manifestations patriotiques et religieuses, le chroniqueur se sent impuissant à les embrasser d'un seul regard, et il est tenté d'écrire simplement : « Ce fût partout la même chose et, partout, la même chose admirable. » Mais les lecteurs attendent peut-être un récit moins laconique, et les catholiques languedociens, qui ont si bien fêté Jeanne, ont droit à une mention moins sommaire.

A CARCASSONNE, M^{sr} de Beauséjour voulut couronner les fêtes diocésaines qui, dans toutes les paroisses, de la plus petite à la plus grande, soulevèrent un enthousiasme général, par de grandes solennités dans sa ville épiscopale : elles eurent lieu du 18 au 22 novembre et furent magnifiques. Il voulait aussi commémorer un fait très glorieux aux Carcassonnais du xv^e siècle. Quand ils apprirent la nouvelle de la délivrance d'Orléans, ils tressaillirent d'une sainte allégresse ; leur évêque, Geoffroy de Pompadour, fit construire dans sa cathédrale, en mémoire de cet événement, la chapelle des Bonnes-Nouvelles ; et jusqu'à la fin du xviii^e siècle, chaque année, au mois de mai, une procession triomphale se déroulait dans les rues de Carcassonne en l'honneur de la Pucelle d'Orléans. Les fêtes carcassonnaises de 1909 ont eu lieu successivement dans les différentes paroisses de la ville. Le 18 novembre, à Saint-Gimer, la foule se pressa pour prier Jeanne et entendre son éloge qui fut fait par M^{sr} Breton, recteur de l'institut catholique de Toulouse : il prit pour thème cette pensée que Jeanne est grande surtout parce qu'elle égale sa vertu à sa mission. Le 19, la fête eut lieu dans la basilique de Saint-Nazaire, où se trouve la chapelle érigée au xv^e siècle par Geoffroy de Pompadour ; M^{sr} de Cabrières, évêque de Montpellier, assista à la cérémonie du soir, et M^{sr} Izart, évêque de Pamiers, y glorifia éloquemment l'obéissance, l'humilité, la piété, la pureté et la charité de la Bienheureuse. Le 20,

l'église Saint-Vincent fut, toute la journée, le théâtre de manifestations pieuses et grandioses : le matin à la messe de communion, où M^{sr} Izart fit une touchante allocution sur Jeanne d'Arc et le saint Sacrifice de la messe ; dans l'après-midi, à la réunion des dames de la ville que M^{sr} de Carsalade, évêque de Perpignan, invita, au nom de la Bienheureuse, à s'aguerrir pour les luttes présentes ; le soir, au salut solennel qui fut précédé d'un éloquent discours de M^{sr} de Cabrières, évêque de Montpellier, sur la reconstitution de la patrie française opérée par Jeanne d'Arc. Enfin, le 21 novembre, la cathédrale Saint-Michel fut trop petite, elle aussi, pour contenir la foule qui l'envahit deux fois : à l'office pontifical célébré par M^{sr} Izart et aux vêpres solennelles que présidait M^{sr} Germain, archevêque de Toulouse. Le dernier discours en l'honneur de Jeanne fut prononcé par M^{sr} l'évêque d'Orléans qui excita l'admiration et souleva les applaudissements de son immense auditoire. Le soir, la ville tout entière était brillamment illuminée.

Après ces quatre jours de fête, l'enthousiasme et la piété des catholiques de Carcassonne n'étaient pas épuisés. M^{sr} de Beauséjour les convoqua encore une fois pour le chant du *Te Deum* final qui fut précédé d'un nouveau discours de M^{sr} Touchet. Voici, d'après la *Semaine religieuse* du diocèse, le récit de cette dernière réunion.

En reportant au lundi soir la clôture des fêtes, M^{sr} l'évêque a répondu aux désirs de tous, comme l'a prouvé l'empressement des Carcassonnais à s'y rendre. Dès sept heures, en effet, la nef de la cathédrale était comble ainsi que la chapelle et les bas côtés du chœur.

A huit heures, les prélats font leur entrée. La maîtrise et les chœurs font entendre *Noël! Noël! Dieu le veut*, de Gounod. Et M^{sr} Touchet monte en chaire.

Depuis six mois, dit l'évêque d'Orléans, je parcours la France entière, et partout j'assiste à de solennelles fêtes en l'honneur de Jeanne d'Arc. Partout je trouve la joie et l'enthousiasme ; ce qui se comprend bien, car la France acclame son héroïne et sa sainte.

M^{sr} Touchet raconte alors qu'au cours du procès de Béatification, il



Médaille du xv^e siècle.

interrogea M. Godefroy Kurth, le savant professeur à l'Université de Liège, à qui rien de l'histoire médiévale n'est inconnu. La déposition finie, le prélat dit à M. Kurth : « Ce n'est plus à l'historien que je m'adresse; c'est à l'homme, au chrétien. Quelle est votre opinion sur Jeanne d'Arc? » Et l'éminent professeur de répondre : « Depuis Jésus-Christ et la Vierge Marie, je ne crois pas qu'il y ait eu une âme plus digne des honneurs des autels que *votre* Jeanne d'Arc. » Ce témoignage, ajoute le prélat, me fut d'autant plus précieux qu'il n'émanait pas d'un Français, mais d'un étranger, d'un Belge.

M^{re} Touchet fait alors un portrait saisissant de la femme de piété, d'intelligence, de courage, d'abnégation que fut Jeanne d'Arc, et il en tire la raison pour laquelle les images de la Pucelle, quelque belles qu'elles soient, faites par les plus grands artistes, ne satisfont jamais notre idéal.

Et M^{re} Touchet de dire les impressions que lui a fait éprouver la visite de notre ville en compagnie de notre évêque vénéré, de cette ville où l'on foule l'histoire, où les Romains, les Gaulois, les Visigoths, les Arabes et cet admirable saint Louis, et son fils Philippe le Hardi ont laissé de si profondes traces, où Charles VII présida trois fois les États du Languedoc. Et dans une pathétique envolée, le prélat évoque, aux yeux de ses auditeurs charmés et émus, le messager qui, le 17 mai 1429, annonça aux habitants pleins d'allégresse la délivrance d'Orléans par la Pucelle, et la procession solennelle qui fut ordonnée, à cette occasion, par Geoffroy de Pompadour, l'un des prédécesseurs de M^{re} de Beauséjour.

Voilà comment le passé se lie au présent, comment le présent prépare l'avenir. L'éloquent prélat développe cette pensée et montre dans Jeanne d'Arc le modèle de tous les âges et de toutes les conditions. Pères, mères, jeunes filles, jeunes gens, tous et toutes ont à s'inspirer de sa vie et de ses exemples, de ses vertus et de son patriotisme. Prions-la pour l'âme de nos enfants, car plus que jamais leur foi et leur pureté doivent être protégées.

M^{re} l'évêque d'Orléans loue avec amabilité les habitants de notre ville d'avoir si bien fêté la Bienheureuse. Un lien m'unira à vous, dit-il aux applaudissements de l'auditoire, puisque hier votre évêque bien-aimé a bien voulu me nommer chanoine d'honneur de cette cathédrale. Puis, j'emporterai le souvenir inoubliable de ces fêtes, car je n'en ai pas vu de plus éclatantes, ni de plus enthousiastes que les vôtres. C'est ce que je raconterai à tous et, si quelqu'un en doutait, je lui répondrais simplement : « Et vous, avez-vous vu Carcassonne? »

M^{re} Touchet va descendre de la chaire. Alors, M^{re} de Beauséjour se lève et, d'une voix chaleureuse et émue, il s'écrie : « Merci à mes chers

diocésains, aux fidèles de ma ville épiscopale du zèle et de l'empressement qu'ils ont mis à accourir auprès de la chaire sacrée dans nos églises et en particulier dans cette cathédrale, d'avoir pavoisé et illuminé si brillamment en l'honneur de la Bienheureuse. Merci à mon vénéré ami l'évêque d'Orléans, à cet illustre orateur, d'avoir prodigué ici ses éloquentes paroles et d'avoir accru notre amour et notre vénération pour la sainte Pucelle. Merci à tous, votre évêque vous bénit. »

Après l'exécution de l'Oratorio de Lenepveu, *Jeanne d'Arc*, M^{sr} l'évêque de Carcassonne entonne le *Te Deum* qui est chanté par tous les fidèles et donne la bénédiction du Saint-Sacrement.

* * *

A MONTPELLIER, comme à Carcassonne, l'annonce de la délivrance d'Orléans, excita, en 1429, une grande joie. Le courrier qui apportait la nouvelle, trouvant les portes fermées, s'arrêta dans le faubourg de Saint-Denis, aujourd'hui l'Esplanade ; le lendemain, les habitants prirent la résolution de bâtir à cet endroit une chapelle, sous le nom de Notre-Dame-de-Bonnes-Nouvelles : la chapelle fut érigée par les soins de l'évêque de Maguelone¹. En rappelant ce glorieux souvenir à ses diocésains, M^{sr} de Cabrières, évêque de Montpellier, demanda que dans chaque paroisse une fête solennelle fût célébrée en l'honneur de la Bienheureuse et régla qu'un triduum aurait lieu dans sa ville épiscopale, du 18 au 20 juin. Il y eut dans tout le diocèse de grandes manifestations religieuses, à Béziers par exemple,



M^{sr} de Cabrières, évêque de Montpellier.

1. Les évêques de Montpellier siégèrent à Maguelone jusqu'en 1633. La chapelle dont il s'agit fut détruite pendant les guerres de religion (1562).

à Pézenas, à Lodève, etc..., mais celles de Montpellier les surpassèrent toutes en magnificence. Le récit en a été fait dans la *Semaine religieuse* ; nous le lui empruntons, parce qu'il décrit une des plus belles fêtes de Jeanne et une des œuvres oratoires les plus originales qu'elle ait inspirées.

La ville de Montpellier a répondu magnifiquement à l'appel à elle adressé par l'initiative de l'Église décernant les honneurs des autels à l'héroïne de Domremy et particulièrement par l'organe de son évêque vénéré. La gloire de la nouvelle Bienheureuse qui, à cette heure et sur toute la terre de France, vole de clocher en clocher, comme ces *aigles* fameuses dans l'histoire, n'a point pâli sur notre horizon. Nul doute que, du haut du ciel où Dieu récompense son héroïsme, elle ne nous adresse un chaleureux merci.

Ainsi que le portait le programme, les fêtes ont duré trois jours ; selon le mot liturgique, elles ont eu trois *stations* : la première à Notre-Dame-des-Tables, la seconde à Saint-Denis, la troisième à la basilique cathédrale.

Le premier jour du Triduum, à Notre-Dame-des-Tables.

La belle église de Notre-Dame, avec ses statues, ses marbres et ses moulures, a peu de chose à désirer pour devenir un cadre assorti aux plus grandes solennités. Une *surornementation* était pourtant de mise, qui, en ces jours extraordinaires, devait jeter dans le vénéré sanctuaire une nouvelle note d'allégresse, un surcroît d'imposante majesté. Une longue guirlande, piquée à distances régulières d'ampoules électriques aux couleurs variées, courait sous les entablements du chœur et ruisselait sur le retable, encadrant niches et tableaux et faisant ressortir, dans un relief flamboyant, l'élégance et la pureté de leurs lignes. Une bannière planait au centre, portant une image de la Bienheureuse ; deux oriflammes descendaient aussi de la voûte sur les grandes chapelles latérales. Au-dessus du tabernacle, sur un socle couronné d'une manière de créneau, paraissait Jeanne, à genoux, la main appuyée sur la garde de son épée, dans cette attitude qu'elle devait prendre au soir des jours de bataille. Des buissons de plantes vertes l'entouraient ; çà et là surgissaient des touffes de fleurs, doux et gracieux symbole de celle qui fut vraiment « la fleur des champs » de Domremy et « le lis des vallées » lorraines.

La principale cérémonie du matin a été la grand'messe qu'a célébrée M. l'archidiaque David. Monseigneur assistait au trône, entouré de tout

le chapitre, de plusieurs curés de la ville et d'un grand nombre de prêtres. Au banc d'œuvre figurait le conseil paroissial dont les membres appartiennent à l'élite de la cité.

Après l'Évangile, Monseigneur est monté en chaire pour nous inspirer en quelques mots les dispositions que nous devons apporter à la célébration de ces fêtes. D'abord des dispositions de gratitude, pour les bienfaits dont Dieu a comblé la France, pour cette sorte de providence spéciale qui se révèle dans tout le cours de son histoire et tout particulièrement à l'époque de la grande Lorraine. En second lieu, dispositions de confiance. Dieu ne nous a pas humiliés de son plein gré, *non enim humiliavit ex corde*. Il semble qu'il ait fait violence à son cœur, quand il a laissé tomber sur la France ce torrent d'humiliations qui l'accable. Ce n'est point son cœur qui est irrité, c'est sa raison qui a jugé ces épreuves nécessaires pour notre châtement et notre guérison. Enfin, il faut prier et prier du fond du cœur, au cours de ces fêtes ; invoquons la Sainte Vierge et tous les saints, enfants et protecteurs de notre chère France.

Le soir, bien avant l'heure indiquée pour l'ouverture de la cérémonie, Notre-Dame est envahie par la foule qui remplit la nef et le sanctuaire. Les vêpres sont chantées par la maîtrise et, après un hymne *A l'Étendard* exécuté avec enthousiasme, M. l'abbé Vignot, du clergé de Paris, prédicateur du triduum, aborde la chaire.

M. l'abbé Vignot n'est pas un de ces prédicateurs qu'on appelle classiques, encore moins est-il banal. Ses discours sont plutôt une causerie brillante, une demi-improvisation, qu'une œuvre majestueuse et compassée. Il annonce dès l'abord un goût prononcé pour le symbolisme, les rapprochements historiques, l'allusion ; et ce goût est servi en même temps qu'engendré par une érudition immense, une grande puissance d'étude, d'observation, d'adaptation, lesquelles sont relevées par une verve pétillante.

La Jeanne qu'il va nous présenter en ce premier jour est une Jeanne aussi méridionale que possible. Il bénit Dieu d'avoir à la célébrer devant des Français du Midi, de ce Midi, pays de rêve, que Pétrarque a chanté, où François d'Assise a souhaité de vivre.

Jeanne a entendu parler du Midi. Les populations méridionales ont suivi avec l'avidité du plus pur patriotisme le cours de ses hauts faits ; n'en avons-nous pas un signe dans l'accueil qui fut fait par les habitants de Milhau à la nouvelle de la délivrance d'Orléans, en même temps que dans ce courrier « des Bonnes-Nouvelles » dépêché à Montpellier par le roi Charles VII ? Un de ses généraux, Lahire ou Xain-

trailles, était gascon¹; elle-même fut une *Armagnac* et le nom de ce parti la consacre quelque peu méridionale. Il faut venir dans le Midi pour apprécier le rôle de Jeanne. On conçoit, à la rigueur, qu'une Normandie ou une Picardie fussent tombées sous la griffe du *Léopard*; mais peut-on concevoir des méridionaux anglifiés? Quelle opposition de caractères, d'intérêts, de destinées nous différencie des fils d'Albion!

Pour célébrer cette Jeanne quelque peu inédite, l'orateur veut se faire, à son tour, aussi méridional que possible; il prendra notre accent... du cœur s'entend, cet accent aux élans ardents et prime sautiers. Et voici qu'il y réussit du premier coup, car on lui découvre une certaine ressemblance de manière avec le P. Caussette, tel qu'il se révèle dans son *Bon sens de la Foi* et ses *Mélanges oratoires*, hérissé de saillies, allusions et rapprochements.

De l'étude de cette Jeanne sortiront des leçons actuelles et personnelles, des résolutions ardentes, des désirs virils et chauds. Avant d'aller plus avant, l'orateur fait à Monseigneur l'hommage de sa parole, loue son hospitalité et rappelle celle que Sa Grandeur donna dans nos églises aux manifestants du meeting vinicole.

L'Église présente trois phases: elle est militante, souffrante et triomphante. Jeanne peut être étudiée dans ces trois états; les trois fourreaux de son épée, l'un de velours vermeil, le second de drap noir, le troisième de cuir solide, qui lui furent donnés ou qu'elle se donna à elle-même, symbolisent, l'un — le dernier — le courage et la lutte; le second, la souffrance; le premier, l'espoir et la victoire. Aujourd'hui, c'est Jeanne militante et guerrière qui doit être étudiée.

Il s'est rencontré dans tous pays des officiers qui ont jugé l'œuvre militaire de Jeanne. Fut-elle un saint Georges, une sainte Barbe...? Quant à nous, nous étudierons sa stratégie spirituelle. C'est la *Bellatrix*, ainsi que le portait une inscription à Rome, la guerrière suscitée de Dieu pour nous instruire... a) Elle doit apprendre aux femmes à devenir de vraies femmes; b) elle doit rendre aux hommes découragés et veules le courage qui fait les héros.

Sous cet habit de guerrier que ses *Voix* lui ordonnèrent de prendre pour accomplir sa mission, Jeanne garda les vertus féminines: la simplicité, le bon jugement, une exquise sensibilité, le dévouement. Ici l'orateur fait le procès du féminisme et signale ses fâcheux effets: le pédantisme, le mépris des vertus ménagères, l'égoïsme, le désir d'émancipation. Jeanne fut simple dans ses paroles; et pourtant plusieurs de ses mots dureront plus longtemps que ceux de Rabelais, qui fut notre hôte à Montpellier.

L'histoire a recueilli avec complaisance ce que firent certains héros au matin des grandes journées d'Austerlitz, Rocroy, Arbelles... Entre deux batailles, Jeanne, à la veillée, causait et filait. Elle n'eut d'autre désir d'émancipation

1. Ils l'étaient tous les deux.

qu'en faveur du royaume de France et de sa propre âme. Qu'à son exemple les femmes de cet auditoire soient des militantes, comme celles qui filèrent en faveur de Dugesclin.

Jeanne doit rendre le courage aux hommes et en faire des guerriers. Elle releva le cœur du roi et de ses soldats. Comme Socrate le déclarait devant ses juges, elle aussi n'a jamais appris à rougir. Elle est toute action et toute décision. Elle gouverne « hardiment », selon le conseil que Bossuet donnait aux rois. Elle va au galop, selon le mot de Louise de France : « Au galop nous allons en paradis. »

Et contre quels ennemis ? L'Anglais peut être considéré comme un symbole : c'est l'usurpation, l'injustice, l'attaque impie, l'anticléricalisme, la tyrannie du mal en soi et hors de soi. Jeanne pourchassait le mal en elle ; elle priait et se confessait souvent ; elle le combattait dans l'armée d'où elle s'efforçait de proscrire le blasphème et la débauche. Elle combattait aussi *pro aris et focis*, pour les autels et les foyers.

Et ses armes ? Elles furent de deux sortes : surnaturelles et naturelles.

Ses armes spirituelles furent la foi et la sainteté. La foi de Jeanne ne fut point cette foi vague et philosophique qui animait les guerriers de l'épopée révolutionnaire, la foi en l'Être suprême, en la gloire de la patrie ou de l'humanité. Sa foi fut vraiment catholique et capable de transporter les montagnes, de secouer la puissance anglaise pesant sur la France comme une masse — l'orateur se surprend sur la voie de prononcer *maçonnerie*. Sa sainteté, la pureté de son cœur furent la garantie de ses succès.

Ses armes naturelles furent son épée et son étendard, « cet étendard qu'elle aimait, disait-elle, quarante fois plus que son épée » : celle-ci, symbole de l'action personnelle ; celui-là, symbole d'union et de discipline. Ici l'orateur prend, dans ces considérations, sujet d'exhorter son auditoire à l'action militante : il critique en passant le pacifisme industriel et commercial de l'Américain Carnegie. Il termine par l'éloge des populations méridionales qui, à l'époque de Jeanne, envoyèrent au roi, non des vivres comme les populations du Centre et de l'Ouest, mais de l'acier, de l'argent et des armes. Toulouse cependant se déroba sous le prétexte de son impuissance ; que n'a-t-elle envoyé ses *troubadours* !

Tel a été ce premier discours, ou plutôt cette conférence à la fois élevée et familière, dans laquelle, en dépit de sa manière assez insolite, l'orateur n'a pas laissé de charmer ses auditeurs.

Une belle cantate latine, un salut des plus solennels ont clôturé cette première journée.



Jeanne victorieuse. (Frémiet.)

Le deuxième jour

C'est à l'église Saint-Denis qu'a été confiée l'heureuse mission de recevoir les glorificateurs de *la Pucelle*, en cette deuxième journée du triduum. Pour leur faire bon accueil, elle s'est parée de ses beaux atours : oriflammes, faisceaux de drapeaux, cartouches fixés aux pilastres. La Bienheureuse est installée au centre du chœur, dans l'attitude déjà dépeinte, comme un capitaine victorieux au milieu de ses trophées. Ce n'est point la *Virgo horrida* de Virgile ; quoique armée de pied en cap c'est la *Bellatrix serena* :

Ave Puella ! ave Johanna !

A la grand'messe, Monseigneur assiste au trône. On attendait beaucoup, en ces circonstances, de la maîtrise paroissiale, dont le renom déjà vieux de plusieurs lustres est si bien établi ; et de fait la messe écrite par M. Borne, le distingué maître de chapelle, a été brillamment enlevée ; plusieurs virtuoses ont prêté leur concours avec un succès qui mérite des éloges.

Le soir, aux vêpres, un incident s'est produit, que nous sommes heureux de mentionner. Informé qu'un odieux placard avait été apposé sur les murs de la ville, Monseigneur est monté en chaire avant le sermon.

Je ne viens pas, a dit Sa Grandeur, vous priver du bonheur d'entendre l'éloquent panégyriste ; je viens accomplir un devoir en protestant de toutes mes forces contre une affiche de couleur incendiaire, qui s'élève contre nos fêtes dans les termes les plus méprisants et les plus injustes. On invoque les droits de l'histoire et de la vérité. Ce qui est vrai, c'est que Jeanne, française, a combattu les Anglais et que, prise à Compiègne, elle a été vendue à l'Angleterre. En second lieu, le tribunal qui avait ordre de la condamner était présidé par un évêque, en quelque sorte prédestiné par son nom à faire de sales et odieuses actions. Mais tout ceci est purement politique et antifrçais. Si l'Église est pour quelque chose en cette affaire, c'est pour avoir accompli une œuvre de réparation : car, vingt ans après, en 1456, le pape Calixte III a réhabilité Jeanne. Ainsi, celui qui a condamné la Pucelle, l'Église, à son tour, l'a condamnée et s'est séparée de lui. L'époque où nous vivons nous permet de voir des trahisons de toutes sortes, et particulièrement une « immense conspiration contre la vérité ». Pour nous, nous servons la vérité. Nous ne cultivons pas la calomnie, l'infamie et le mensonge ; l'Église laisse cela à ses ennemis.

A ces mots, des applaudissements vigoureux et vengeurs partent de

tous les points de l'auditoire et font écho à cette déclaration éloquente de notre évêque vénéré. La cérémonie s'est continuée par le discours de M. l'abbé Vignot qui allait célébrer « Jeanne d'Arc souffrante ».

Au temps où vivait Jeanne, un petit livre paraissait, livre qu'elle eût aimé à lire, si elle avait su le latin, si elle avait su seulement lire : *l'Imitation* de Jésus-Christ ; *l'Imitation*, qui parle si doctement de la souffrance, par laquelle s'ébauche et se couronne la vie chrétienne. La croix seule fait les saints ; à eux est réservée la place d'honneur et de prédilection : le Calvaire. Jeanne est parmi eux. Ame franciscaine, elle a reçu les stigmates : non ceux qui viennent du ciel, mais ceux qui partent de la terre. Comme une de ses patronnes, *Jeanne*, épouse de Chusa, intendant d'Hérode, elle se tient au pied de la croix ; elle a sa part à la Passion. Suivons-la sur cette voie douloureuse et recueillons les leçons et les grâces que recèle son sacrifice.

Comme le Christ Jésus, Jeanne a souffert les préludes de sa Passion : c'est la Passion avant la lettre.

Toute vocation est une douleur ; et ici l'orateur en appelle avec éloquence aux prêtres, aux religieux, aux jeunes clercs qui l'écoutent. Oui, quand l'aigle divin fond sur nous et nous arrache comme de tendres agneaux aux charmes paisibles de la vie de famille, que de secousses et de déchirements ! On se débat sous l'action pressante de la grâce ; mais enfin on est vaincu ; il faut marcher. Ainsi en est-il de Jeanne. Elle s'en va, l'âme déchirée mais résolue : « Adieu ! je pars pour la France ! » Elle traverse cette porte de Domremy, devenue une de ses reliques et dont l'orateur a baisé les pierres avec émotion.

Elle aura des jours difficiles, elle sera « un signe de contradiction » à Vaucouleurs, à Chinon, à Poitiers, à Orléans... Elle rencontre le doute, la défiance, la discussion de sa personne et de sa mission. Elle redoute la perfidie : « Je ne crains rien tant que la trahison », dit-elle. La récente catastrophe du tremblement de terre entre dans les moyens employés par l'orateur pour nous dépeindre les angoisses de notre héroïne. Comme le Sauveur, elle connaîtra les reniements et les abandons, l'horrible supplice du cœur. Jeanne n'est ni une virago, ni une amazone, ni une valkyrie, elle est une femme douée d'une sensibilité virginale. Elle a peur du sang versé, du sang anglais, du sang français, de son propre sang. Elle a la sensibilité de l'intelligence, et la sottise de ses juges la tourmente.

Le ciel lui-même paraît l'abandonner : les insuccès arrivent. Pauvre colombe de l'arche ! pas une main pour la recueillir ; la fenêtre se refermera ; elle demeurera au dehors, exposée aux embûches de l'oiseleur et à la tempête. — O toi qui nous a sauvés, sauve-toi toi-même !... Personne ne tentera de la délivrer, sauf Xaintrailles. L'orateur la compare à Marie-Antoinette et surtout au Sauveur.

Voici Gethsémani avec ses terreurs, ses ennuis, ses tristesses ; elle dit son *transeat calix iste* : « J'aimerais mieux être décapitée sept fois ! » — Voici les princes des prêtres, c'est-à-dire des hommes d'Église : « Évêque, je meurs par vous ! » — Voici Hérode et son ironie : on la coiffe grotesquement d'une sorte de mitre. Elle subit des remontrances pharisaïques, un sermon injurieux qui dure une heure. La voici au pied de son Golgotha ; on la fixe au poteau, lequel porte une sentence, comme la croix du Sauveur. Elle monte sur le bûcher : en elle

Dieu va « se réconcilier la France », selon la phrase modifiée de saint Paul.

La postérité a recueilli les sept paroles du Christ, comme le plus précieux des testaments; Jeanne a des paroles analogues. — Elle se plaint dans son âme; elle pousse un cri qui trahit l'état d'une âme navrée par l'abandon du ciel. « Non, s'écrie-t-elle, mes Voix viennent de Dieu, et j'ai tout fait par ordre de Dieu ». — Elle se plaint dans sa chair. Le feu, poétiquement chanté par François d'Assise, lui fait horreur. Elle en reçoit les morsures extérieures, comme le Sauveur en a subi les tortures intimes : elle a son *Sitio* : elle demande de l'eau bénite, comme pour tempérer les ardeurs de la flamme. Elle demande une croix. Une croix grossièrement improvisée ne lui suffit pas;



La Pucelle d'Orléans. (L. Gaultier.)

il lui faut une croix complète avec crucifix. On va la chercher dans l'église voisine : mélange comme envers le Sauveur, de condescendance et de barbarie, d'obligeance et de cruauté. Les féroces soldats se repaissent de son supplice : « Bailli, s'écrie l'un d'eux, nous feras-tu déjeuner ici ? » Moralement ils déjeunent, et Jeanne semble leur dire, comme Laurent à son bourreau : *versa et munda*.

Comme Jésus en croix, elle pense aux siens, à son roi, à ses gens d'armes. « Ah! Rouen, j'ai bien peur que tu n'aies à souffrir de ma mort ! »

A l'exemple du Rédempteur, allant même au delà de cet exemple — *majora horum faciet* — elle demande pardon à ses bourreaux; elle implore d'eux une messe pour le repos de son âme.

Enfin, elle remet son âme à Dieu et prononce son *consummatum est!* Elle laisse tomber sa tête entourée de flammes sur sa poitrine, en s'écriant une dernière fois : « Jésus ! »

Et soudain, comme au Calvaire, surgissent de toutes parts des protestations, des cris de repentir : « Nous sommes perdus, s'écrient plusieurs officiers, nous avons brûlé une sainte ! »

Ici, point de descente de croix, point de Joseph d'Arimathie.

On retrouve son cœur intact et sanglant. La Seine sera son sépulcre. Mais non ! sa sépulture glorieuse sera le cœur de tout Français : *manet alta mente*.

« La fille de Dieu au grand cœur » est morte pour l'Église, pour l'amour *concret et personnel* de son roi, — tel qu'on l'avait alors, — pour la France et pour son âme. Elle a conquis « cet achevé » dont parle Bossuet, par la douleur grandement portée, par une pleine ressemblance avec le Christ.

Travaillons à aimer la souffrance, ne faisons point souffrir Jeanne, profitons de ses souffrances.

Telle fut Jeanne dans la seconde phase de sa gloire. Ce discours porte en lui-même son éloge. Un salut solennel couronne cette deuxième journée.

La foule quitte l'église, profondément émue et satisfaite.

Déjà l'on aperçoit aux balcons et sur les devantures les premiers pavoiements qui annoncent la grande fête du lendemain.

La fête de clôture

Nous voici à la troisième journée, le jour du triomphe, comme l'appellera ce soir notre éloquent prédicateur, en style de Saint-Cyrien : « Le ciel s'est mis de la fête, ajoutera-t-il encore : il a pavoisé d'azur, ce soir il pavoisera d'étoiles. » La basilique cathédrale sera-t-elle un cadre suffisant à ces grandioses manifestations ? Imitant ses sœurs secondaires, vouées l'une à Notre-Dame, l'autre à Saint-Denis, s'efforçant même, et à bon droit, de les surpasser, elle a revêtu, elle aussi, ses grandes parures. Au fond de l'abside apparaît, sur un fond quadrilatéral d'azur animé par des lampes électriques, l'image triomphale de notre héroïne. La statue figure à l'entrée du chœur. Partout des faisceaux de drapeaux, des oriflammes et des bannières voltigent comme des mouettes prisonnières : tels les oiseaux libérés de leur cage s'ébattaient jadis sous les voûtes rémoises, au soir du sacre de nos rois.

Mais la plus belle, sans contredit, des parures, pour nos églises, ce sont les rangs pressés des fervents chrétiens. Ceux-ci, dès les premières heures de l'après-midi, avaient rempli le vaste édifice. La comparaison classique du vaisseau envahi par les vagues qui débordent par les sabords, nous donne quelque idée de l'affluence des fidèles.

En véritable artiste, en fin décorateur littéraire, l'orateur a mis le triomphe de Jeanne en forme de procession. C'est un vaste tableau historique, imité des fresques de Flandrin, telles qu'on les voit sur les murs de Saint-Vincent-de-Paul, à Paris ; pourquoi ne pas mentionner aussi cette gracieuse théorie de martyres que l'on voit encore dans l'ancienne chapelle des Ursulines de Pézenas ?

Le vrai triomphe de Jeanne est celui que le Sauveur promettait du haut de la montagne des Béatitudes : *Beati qui lugent, Beati mundo corde...* et l'Église a manifesté ce triomphe céleste en le transportant ici-bas par la Béatification de la Pucelle. Jeanne aimait les processions : elle en faisait en action de grâces au lendemain de ses victoires. Organisons une procession en son honneur.

Et voici qu'aussitôt on entend dans le lointain les sons et le rythme de la marche processionnelle. Celui qui sonne de la trompe et marque le pas est quelque peu fatigué ; il l'avoue agréablement en rappelant un dicton de son pays : pour avoir trop chanté, le Vendredi saint, le coq de saint Pierre était enrôlé le soir de Pâques. Voici dans quel ordre va défilier cette longue théorie, cette guirlande animée dont les anneaux sont assez disparates, comme on le voit aux processions de Séville et autres lieux du pays des Espagnes.

La croix d'abord, derrière laquelle marcheront en ordre :

Les cérémoniaires et thuriféraires ;

Les ennemis, les étrangers, les insulteurs ;

Les enfants et les femmes ;

Les jeunes gens et les hommes ;

Le groupe des gens d'Église ;

Le précurseur-patron ; Jeanne elle-même ;

Enfin Jésus.

En tête s'avance la croix, la croix complète demandée sur le bûcher. Derrière la croix apparaît l'étendard de Jeanne, signe d'union ; on n'exige pas une idéale et impossible unité.

Voici maintenant les chanteurs et les encenseurs. Lacordaire les entendait quand il célébrait l'unité de l'Église. L'abbé Vignot, méditant de Jeanne, entend lui aussi leurs voix : « voix des enfants et des vierges, des artistes, des poètes, des philosophes et des orateurs... » Il entend des discours et des cantiques, des idylles et des épopées, des odes et des chansons, des cloches et des concerts ; il voit des tableaux et des statues... et tout cela dans une sorte de voie lactée qui, partant du xv^e siècle, traverse le champ de l'histoire. Ah ! pourquoi Jeanne n'est-elle parue qu'après le xiii^e siècle ? Dante l'eût chantée. Les Français, a-t-on dit, n'ont pas la tête épique ; ils ont du moins le cœur et leurs épopées : les croisades et Jeanne, ils les ont écrites avec leur épée.

Le groupe des ennemis paraît ensuite, suivi des étrangers envieux et des insulteurs.

Jeanne a rendu un grand service aux Anglais : celui de rester des insulaires et cette situation géographique a développé leur génie colonisateur. Ils ont acquitté, à leur insu, une dette de reconnaissance en élevant Jeanne sur un bûcher, comme ils ont élevé Napoléon sur le rocher de Sainte-Hélène. Les Anglais sont bien revenus au sujet de la Pucelle ; les Allemands — qu'elle n'eût pas aimés en France — nous l'envient : Ah ! que n'avons-nous une Jeanne d'Arc ! disait l'un d'eux.

Voici encore la phalange louche et sombre des insulteurs, des ennemis irréductibles et réfractaires à sa louange. Ils figurent dans le cortège, comme figuraient jadis, dans les anciens triomphes, les bouffons et les nains, les perroquets et les singes... figures odieuses et grotesques, servant de repoussoirs, accentuant le relief des autres. C'est Voltaire, Anatole France, Thalamas ; chacun d'eux reçoit en passant une cinglante épithète, comme un coup d'étrivière dextrement administré. Puis il faut les plaindre, et prier pour eux.

Les enfants viennent à leur tour, accompagnés des femmes. Le merveilleux de l'histoire de Jeanne a bercé leur âge tendre et enchanté leur imagination. Jeanne a ressuscité un enfant ; elle a eu beaucoup de tendresse pour son page âgé de treize ans. Jeunes filles, voici, pour vous surtout, un encouragement, un exemple, votre idéal et votre gloire ! Et vous, femmes chrétiennes, écoutez ce naïf exemple des vertus ménagères et domestiques qu'elle vous a donné. Au soir du sacre de Reims, elle remit à son père sa robe de serge rouge qu'elle portait en quittant Domremy ; elle l'adressait à sa mère Isabelle Romée (ou Romaine) que nous aurons souci de ne pas oublier et à laquelle nous adresserons le *Beata viscera* de l'Évangile.

Avancez maintenant, jeunes gens, et vous, hommes de guerre, Jeanne a eu

pour vous, prud'hommes, gentilshommes, une prédilection. Venez vous relever, vous viriliser à son école. « On a assez dit, écrit M^{sr} d'Hulst, un demi-biterrois, que le christianisme a relevé la femme : essayons de relever l'homme. » Après les gentilshommes, voici les paysans : Jeanne avait un oncle, de vingt-neuf ans, qui l'encouragea beaucoup. Que ceux-ci fraternisent avec les nobles, comme en Vendée. N'oublions pas les bourgeois qui furent les hôtes de la Pucelle et qui la secondèrent et la servirent de leurs métiers.

Enfin paraît le roi de France. Il est à la place d'honneur. S'il a eu le grave tort de négliger sa bienfaitrice, du moins a-t-il eu le mérite de l'accueillir, de prendre l'initiative de la revision de son procès. Henri IV eût marché pour elle ; que n'eût point fait Henri V ! La France, redevenue royaume, eût pris Jeanne d'Arc pour patronne et sa fête eût été celle de la nation.

A leur tour les pauvres s'avancent. Jeanne a si souvent prononcé sur eux le *miserere*. Les pauvres de Vaucouleurs se saignèrent aux quatre veines pour la seconder dans sa mission et payer les frais du procès de réhabilitation.

Arrivons à la majestueuse phalange des gens d'Église.

Il est un autre procès à reviser : celui des juges de Jeanne d'Arc. L'évêque de Beauvais fait tache ; mais les prêtres en général eurent l'intelligence de sa mission, lui donnèrent aide et bienveillance. Citons surtout son confesseur, le F. Paquerel. Jeanne aima les prêtres, les religieux et les docteurs.

Les évêques d'Embrun, de Reims, de Poitiers, de Tours (Helie de Bourdailles) eurent foi en sa mission. N'oublions pas celui de Maguelone. Monseigneur notre évêque eût fait chorus.

Rome est venue à elle, Calixte III a scellé sa réhabilitation du *taureau des Borgia*. Les fêtes actuelles sont l'œuvre de Léon XIII et de Pie X.

Au terme de cette longue suite de glorificateurs, précédée de son patron et précurseur saint Jean, s'avance enfin l'héroïne de la fête. Tâchons de nous figurer quelle était sa prestance, sa candide majesté, quand elle entra dans Orléans, dans Reims et bien d'autres villes. On lui baisait les mains, on coupait de ses vêtements, on lui prodiguait toutes les marques de vénération : c'était presque de l'idolâtrie. Elle ne perdait pas alors la vision des choses du ciel ; prions-la, en ce jour, de ne point perdre la vision des choses de la terre. Qu'elle se penche vers nous ; qu'elle écoute nos cris et nos sanglots ; car il est grande pitié sur la terre de France.

Puis au-dessus de Jeanne, plane celui qui s'est défini l'alpha et l'oméga, le principe et la fin ; son nom sera le dernier mot de ce discours : *Veni, Domine Jesu !*

Ainsi a pris fin l'œuvre oratoire accomplie chez nous en ces journées à jamais mémorables par M. l'abbé Vignot : œuvre d'une puissance, d'une richesse, d'un éclat vraiment merveilleux.

La décoration et l'illumination de la ville furent, elles aussi, très brillantes.



M^{sr} Béguinot, évêque de Nîmes, fit célébrer dans la cathédrale un triduum solennel du 25 au 27 juin : trois journées splendides où se manifesta l'enthousiasme de la catholique cité nîmoise. Elles eurent un gracieux prélude le jeudi, dans une belle fête à laquelle les



M^{sr} Béguinot, évêque de Nîmes.

enfants étaient convoqués. Le matin, les pensionnats de jeunes gens et les écoles de garçons ; le soir, les pensionnats, les écoles et les orphelinats de jeunes filles se succédèrent aux pieds de la statue de Jeanne, dans la basilique richement décorée, et payèrent à la Bienheureuse le tribut très aimé de leur piété et de leur admiration. A cet auditoire tout spécial, il fut adressé des conseils très pratiques que sug-

gère la vie de Jeanne et de vibrants appels à l'imiter dans son dévouement à Jésus-Christ, à l'Église et à la France. Le premier jour des solennités, M^{sr} Du Curel, évêque de Monaco, fit le panégyrique de la Bienheureuse : elle est sainte, dit-il, non pour avoir accompli d'illustres exploits, mais pour avoir pratiqué héroïquement, dans l'accomplissement de sa mission, les vertus de foi, d'espérance et de charité ; le développement de cette pensée remplit tout un beau discours. Le lendemain ce fut M. le chanoine Delfour qui parla. Il réfuta d'abord la vieille calomnie qui redit toujours que c'est l'Église qui a brûlé Jeanne d'Arc, et il montra que la victime de Rouen ne fut la victime que des Anglais ; puis, s'en prenant aux rationalistes modernes qui ne veulent voir que l'œuvre

humaine de Jeanne, il mit en relief le côté surnaturel de sa mission. M^{sr} l'évêque de Nîmes s'était réservé l'honneur du dernier panégyrique. Il commenta ces paroles de Baruch : *Angelus meus vobiscum est*, et il montra que Jeanne d'Arc, après avoir été au xv^e siècle l'ange libérateur de la patrie, revenait encore de nos jours, de la part de Dieu, pour sauver la France catholique.

Tous ces discours furent écoutés par des foules admirablement recueillies, malgré l'entassement où elles se condamnaient elle-mêmes en envahissant l'église à flots pressés. Les chants furent dignes des solennités : toutes les chorales et maîtrises des paroisses nîmoises, unies à celles des collèges, formaient une schola puissante, dont la voix ne se lassa point de chanter Jeanne avec autant d'art que de piété. Tous les quartiers catholiques de Nîmes étaient richement pavoisés, et, le soir de la clôture du triduum, la ville resplendissait d'une brillante illumination. Jusqu'à une heure avancée de la nuit, la foule circula dans les rues, enthousiaste et respectueuse et se donnant à elle-même le plaisir de jouir du triomphe qu'elle avait fait à Jeanne d'Arc. Dans tout le diocèse, la Bienheureuse fut fêtée, d'abord par le chant du *Te Deum* qui retentit dans toutes les églises, le 18 avril, ensuite par de nombreuses solennités où les paroisses rivalisèrent d'entrain et de piété, comme à Saint-Paul, à Saint-Baudile, à Notre-Dame de Prime-Combe, à Bouillargues, à Aigues-Mortes, à Alais, à Beaucaire, à Uzès et au Vigan.

*
* *

Les religieuses populations du Languedoc cévennois ont payé un large tribut d'honneurs à la sainte Libératrice de la France.

A VIVIERS, M^{sr} Bonnet fit célébrer un triduum solennel qui se termina le 10 octobre. Plusieurs évêques y prirent part. M^{sr} Marty, évêque de Montauban, fit les trois discours. La foule d'auditeurs réunis au pied de sa chaire suivait avec la plus religieuse attention les développements historiques et les enseignements élevés que l'éminent orateur savait si bien grouper autour de la mission ou de la personne de Jeanne d'Arc ; elle ne goûta pas moins les conclusions à la fois si pratiques et si pressantes qu'il excelle à appliquer à notre situation actuelle. M^{sr} Laurans, évêque de Cahors, et M^{sr} Chesnelong, évêque de Valence, furent, ces jours-là, les hôtes

vénérés de la cité vivaroise. La municipalité tint à honneur d'assister en Corps à la messe du dimanche. A la fin de la dernière cérémonie, M^{sr} l'évêque de Viviers, après avoir remercié ses collègues de l'épiscopat, félicita chaudement son peuple de la magnifique démonstration de foi et de patriotisme dont il avait donné le spectacle : « C'est parce que Jeanne vous a paru la plus radieuse incarnation de la foi et de la patrie qu'elle vous a séduits ». Et



M^{sr} Bonnet, évêque de Viviers.

c'est l'expression de ces sentiments que M^{sr} de Viviers admira dans la décoration de la cathédrale, dans l'empressement des foules, dans la présence de la municipalité entière, dans les chants qui avaient retenti pendant trois jours, dans l'élan spontané des âmes. La fête extérieure fut, elle aussi, très brillante. Le soir venu, fenêtres, façades et portes des maisons s'illuminèrent à l'envi. Partout, dans la catholique Ar-

dèche, il y eut des démonstrations pareilles : là même où les ressources des populations ne leur permettaient pas les splendeurs des fêtes vivaroises, l'élan fut aussi généreux, et la vénération pour Jeanne s'affirma par une égale piété.

A MENDE, du 3 au 6 juin, les messes de communion, les offices pontificaux, les saluts solennels, les allocutions et les panégyriques se sont succédé dans la cathédrale et ont attiré des flots ininterrompus de fidèles. Aux cérémonies du soir, M^{sr} Nègre, évêque de Tulle ; M^{sr} Laurans, évêque de Cahors ; M^{sr} de Ligonès, évêque de Rodez, ont tour à tour célébré la sainte, la rédemptrice, la martyre ; M^{sr} Gély, évêque de Mende, fit lui-même le dernier discours et résuma éloquemment toute la vie de Jeanne, envoyée de Dieu pour sauver notre patrie. « Le côté le plus consolant de ces magnifiques

fêtes a été l'élan spontané que le peuple y avait mis. Du jeudi au dimanche, son affluence ne s'est pas un instant démentie, non seulement aux réunions solennelles du soir, mais encore à tous les offices du matin. La communion générale du dimanche a réuni autant de fidèles à la sainte table que la communion annuelle des fêtes pascales les plus fréquentées. » Et quel triomphe la population mendoise eût fait à Jeanne à travers la ville, s'il lui avait été permis de l'acclamer dans une procession solennelle ! Tout le diocèse fit écho aux fêtes de Mende : Marvejols, Chanac, Saint-Chély-d'Apcher, la Canourgue, Langogne, Florac, Arzenc-de-Randon, Ribennes, Saint-Étienne-Vallée-Française, Villefort, Inos, Saint-Etienne - du - Valdonnet, Saint-Germain-du-Teil ont célébré des triduum dont un grand nombre furent présidés par M^{sr} Gély et dans lesquels la foi et le patriotisme du peuple cévenol se sont manifestés avec une admirable unanimité.



M^{sr} Gély, évêque de Mende.

M^{sr} Boutry, évêque du Puy, fit célébrer un triduum solennel dans sa cathédrale, du 19 au 21 novembre. Au Puy comme à Mende, il ne manqua à la splendeur des fêtes que les pompes d'une procession ; une de ces processions des anciens jubilés où les boulevards et les rues de la ville, transformés par de riches et brillants décors, s'animaient de foules pressées et enthousiastes. Il y avait 300.000 hommes au grand jubilé auquel la mère de Jeanne d'Arc prit part en 1429. Pour s'être renfermées dans la cathédrale, les solennités du triduum du Puy n'en ont pas moins été magnifiques. La vaste basilique, richement décorée par les soins des différentes paroisses de la ville, fut trop petite pour contenir le peuple, surtout le dernier jour. M^{sr} Boutry inaugura la série des prédications le jeudi soir et

parla des trois rencontres de Jeanne d'Arc et de l'Église : à Poitiers, en 1429, où les docteurs officiels approuvèrent sa mission ; à Notre-Dame de Paris, en 1455, lorsque la mère de Jeanne demanda aux trois mandataires de Calixte III la revision de l'infâme procès de Rouen ; à Rome enfin, en 1909, dans les splendeurs inoubliables de la basilique vaticane où Pie X l'a déclarée Bienheureuse. Les panégyriques furent prononcés par M. le chanoine Farissier, qui montra la sainteté de Jeanne d'Arc dans sa passion ; par M. l'abbé



Statue de Jeanne d'Arc, à Alise-Sainte-Reine. (L. Gautier.)

Badiou, qui retraça sa chevauchée héroïque et l'expliqua par ses vertus ; enfin par M. le chanoine Fouillit, qui montra comment elle eut son Annonciation, son Thabor et son Calvaire. M^{sr} Boutry reprit la parole, à la cérémonie de clôture, pour tirer les leçons qui se dégageaient de tous ces discours et féliciter son peuple d'avoir si bien fêté Jeanne d'Arc. Après le chant du *Te Deum*, la foule parcourut les rues de la ville pour en admirer la riche décoration et l'illumination brillante. Parmi les autres solennités qui se sont multipliées dans tout le diocèse à la

gloire de Jeanne, citons celles de Monastier, d'Yssingaux, de Costaros, de Dunières, du Brignon, de Riotord, de Saint-Didier-la-Séauve, de Saint-Bonnet-le-Froid, de Montfaucon, de Cayres, d'Alleyras, de Lantriac, de Saint-Maurice-de-Lignon, de Saugues et de Blesle : petites et grandes paroisses ont rivalisé d'empressement et de piété ; dans plus d'une, les fêtes de Jeanne clôturaient une mission et c'est avec un élan de foi rajeunie dans la pénitence que ces populations chrétiennes ont honoré et prié la Bienheureuse.

*
*
*

M^{sr} Mignot, archevêque d'ALBI, fit célébrer les fêtes de Jeanne, du 28 au 31 mai, dans la cathédrale de Sainte-Cécile. Le panégyrique fut prononcé par l'archiprêtre, M. l'abbé Birot. A Castres, du 25 au 27 juin, Jeanne fut splendidement fêtée dans les quatre églises de

la ville : le soir de la clôture des fêtes, sur la place de l'Albinque, devant la statue de Jeanne d'Arc, étincelante de lumières, 10.000 catholiques l'acclamèrent et chantèrent le *Credo*. A Carmaux, la Bienheureuse fut l'objet d'une belle manifestation religieuse et patriotique. Citons encore, parmi tant de journées consacrées à Jeanne d'Arc par les catholiques du diocèse d'Albi, celles de Roumégoux, de Saint-Antonin-de-Lacalm, de Venès et de Pont-de-Larn.

Terminons cette revue des fêtes languedociennes par celles que TOULOUSE célébra du 28 au 30 mai et qui furent une généreuse réponse à l'appel de M^{sr} Germain. Pendant ces trois jours, les catholiques toulousains affluèrent, matin et soir, dans l'antique métropole de Saint-Etienne, artistement décorée. Le programme du triduum convoquait aux messes de communion les chrétiens plus fervents : ils y assistèrent nombreux ; dans la



M^{sr} Mignot, archevêque d'Albi.

journée, les enfants vinrent faire leur pèlerinage et se mettre à l'école de la sainte enfant de Domremy. A la grande cérémonie quotidienne du soir et à tous les offices de la dernière journée, les manifestations de la piété toulousaine envers Jeanne d'Arc ont été très imposantes : on en jugera par le récit que nous en empruntons à la *Semaine catholique*.

Les Toulousains raffolent des beaux spectacles, de la grande musique, des discours éloquentes ; ils n'ignoraient pas que cette fois ils ne seraient pas déçus ; et puis, à Toulouse on aime la gracieuse et grande figure de Jeanne d'Arc, et déjà la bergère de Domremy nous est chère presque à l'égal de la bergère de Pibrac.

Jeanne d'Arc et la France, tel est le sujet que les panégyristes ont développé pendant ce triduum.

Le vendredi, M. le chanoine Valentin parla de l'action de Dieu dans la vie, dans l'œuvre, et dans la mort de Jeanne d'Arc.

Dieu choisit ce qui est faible pour confondre ce qui est fort ; car Dieu veut confondre l'orgueil des ennemis qui ont envahi la France et c'est pourquoi il fait choix d'une humble bergère : Jeanne d'Arc. Elle sera l'instrument docile de son œuvre : son instrument. Aussi se hâte-t-il de prendre possession de Jeanne dès sa naissance ; il façonne par la prière, par les sacrements, par l'Eucharistie surtout, l'âme de Jeanne d'Arc,



M^{sr} Germain, archevêque de Toulouse.

l'âme pure, parce qu'elle doit coopérer à une œuvre de rédemption, de celle qu'on a appelée la « vierge » de Domremy. Et quand cette âme est prête, Dieu en marque sa prise de possession par la révélation des Voix, par le miracle.

Jeanne lui appartient ; il est entré dans son âme, il entre dans sa vie qu'il associe à son œuvre. Et quelle œuvre ! La mission de Jeanne est de sauver la France. La France, hélas ! par le fait de l'indignité du pouvoir, des divisions de ses princes, de la légèreté de

leurs conseillers et de leurs courtisans, était presque tout entière sous la domination des Anglais. Orléans, le dernier boulevard de son indépendance, était assiégé par l'ennemi ; qu'Orléans succombe et c'en est fait de la France. Mais Jeanne intervient, et, dans un mouvement plein d'éloquence, l'orateur raconte la magnifique épopée de la jeune guerrière qui a triomphé d'abord, — c'était le plus difficile, — des docteurs de Poitiers, des princes de la maison de France, des jalousies et des vices des chefs de l'armée, marchant de victoire en victoire, tour à tour stratège consommé et tacticien habile, jusqu'à l'heure providentielle où la France, grâce à elle, pouvait se ressaisir, une et forte autour du chef incontesté que Dieu lui donnait.

Jeanne d'Arc a triomphé ; mais sa mission est-elle finie ? Hélas ! il

reste à Jeanne d'expier pour la France : expiation douloureuse, mais saintement acceptée et héroïquement consommée. Dieu entre ainsi jusque dans la mort de Jeanne que le Christ fait semblable à sa mort, avec les mêmes trahisons, les mêmes délaissements, des douleurs pareilles, au milieu desquelles l'âme de Jeanne se dévoile magnanime dans sa charité et déjà marquée de l'auréole de la gloire sur le bûcher de l'expiation.

M^{sr} Breton, recteur de l'Institut catholique, a donné le deuxième panégyrique de la Bienheureuse, le samedi soir.

Jeanne d'Arc est née de Dieu, elle est l'enfant du miracle; Jeanne d'Arc a été l'envoyée de Dieu, qui devait sauver la France; Jeanne d'Arc a été une victime d'expiation pour la France. Mais, de même aussi, la France est née de Dieu à Tolbiac, elle est l'enfant du miracle; comme Jeanne encore, elle est l'envoyée de Dieu, son fourrier dans le monde pour y apporter la lumière, y faire régner la justice, le conquérir à la foi; comme Jeanne, enfin, la France expie, mais ses propres fautes, hélas! dans la douleur, pour se purifier et se rendre plus apte à sa mission.

C'est à une parole épiscopale que M^{sr} l'archevêque avait réservé l'honneur de clore les fêtes du triduum, et Sa Grandeur avait invité son suffragant, M^{sr} l'évêque de Montauban, à prononcer le panégyrique final. Prenant pour texte de son discours ces paroles du premier livre des Machabées : « *Mementote qualiter salvi facti sunt patres nostri : Souvenez-vous de quelle manière nos pères furent sauvés* », M^{sr} Marty expose cette vérité, ce fait historique, à savoir que la France est à Dieu, qu'elle est dans le monde le soldat de Dieu pour la défense de la foi, de la justice et de la liberté. Infidèle à sa mission, elle en est cruellement punie. La guerre de Cent ans, pendant laquelle la France fut si douloureusement éprouvée au point d'en mourir, si Dieu, dans sa miséricorde, n'eût pas suscité Jeanne d'Arc, cette guerre fut la réplique de Dieu à l'acte du roi de France, Philippe le Bel, osant porter atteinte à la liberté de l'Église, outrageant odieusement le Souverain Pontife et détournant le pays de la mission sainte qu'il tenait de Dieu. Non moins terrible fut le châtiment infligé à la France vers la fin du xviii^e siècle, qui s'acheva dans les hontes de la Terreur révolutionnaire, préparées, hélas! par les mœurs dissolues, les scandales, l'esprit frondeur et prétendu philosophique de ceux qui avaient alors en main l'autorité et qui ne surent ni l'honorer, ni



Jeanne à Reims.
(Chartreuse.)

la faire aimer, ni la défendre. Après cet exposé, l'orateur, reprenant son texte, esquisse à grands traits l'œuvre de Jeanne d'Arc, mettant en relief les moyens auxquels elle eut recours pour sauver son pays. C'est de cela qu'il convient de se souvenir, si, dans la crise actuelle de la France, on veut, comme on le doit, s'employer à la sauver; et le meilleur moyen ce n'est pas l'épée, ni l'habileté des politiques, mais l'étendard de Jeanne, le recours à Dieu, l'union de tous les Français sous un seul et même drapeau : le drapeau de Dieu; l'amour de Dieu qui aime les Français.

Après le panégyrique et le salut solennel pendant lequel fut chanté le *Te Deum* de l'action de grâces, M^r l'archevêque gravit les degrés de son trône et, se tournant vers la foule qui se pressait dans le chœur, il lui adressa quelques paroles de félicitation et de remerciement :

« Je m'en voudrais de vous laisser sortir de cette église et de clore ce triduum triomphal sans laisser tomber de mes lèvres et de mon cœur, avec mes bénédictions, une parole de reconnaissance, une parole de réconfort et d'espoir.

« Ma reconnaissance s'élève jusqu'au trône de Pie X qui, avec ces intuitions et cette opportunité que l'Esprit-Saint inspire toujours à son Église, a bien voulu placer sur les autels notre Jeanne d'Arc, nous la donnant comme protectrice et comme modèle.

« Elle va vers vous, peuple de Toulouse, qui avez répondu à ce geste de Pie X par des acclamations unanimes qui montrent bien que la leçon sera comprise, que l'exemple sera suivi.

« Je remercie ensuite tous ceux qui, par leur parole, par leurs chants, par toutes les industries de la piété, ont concouru à l'éclat de cette fête: merci à vous, Monseigneur, qui, après avoir tant de fois évangélisé cette cité, avez bien voulu lui apporter les prémices de votre épiscopat; merci à vous, prêtres éminents, saints religieux, qui avez rivalisé de zèle, d'éloquence, et avez réussi à attirer dans cette église des multitudes transportées par vos accents.

« Merci, chrétiens, qui avez prêté à cette fête votre talent, vos voix, et dont les harmonies ont fait passer dans les âmes des frissons de patriotisme et de foi. Merci du fond du cœur!

« Et maintenant, de cette journée que faut-il emporter? Une grande espérance. Oui, une grande espérance a traversé notre terre. Je crois que Jeanne d'Arc vient à son heure recommencer sa mission et nous sauver encore. Je crois qu'elle vient rallier nos troupes éparses et les unir « sous le drapeau du roi Jésus » dans une même pensée, un même amour, un même élan de vaillance. Jadis, au cours de sa vie, sa mission fut un perpétuel miracle; après sa mort, ses miracles lui ont valu les honneurs de la Béatification. Ses miracles ne sont pas achevés, il lui reste encore

à en faire un : celui de mettre fin à nos divisions et de nous unir sous l'étendard du Roi du ciel. Ce ne sera pas le moindre, puisque de celui-là dépend notre salut.

« Ce miracle, je le lui demande et je l'attends de son intercession et de la miséricorde de Dieu qui aime les Francs. »

A la sortie de la basilique, les évêques furent acclamés par la foule et la joie populaire continua de se manifester au spectacle des rues pavoisées et des illuminations qui faisaient de Toulouse un océan de feux électriques. Commencées dans la métropole, les fêtes de Jeanne se continuèrent avec éclat dans tout le diocèse.

X

HOMMAGES DU BÉARN, DE LA GASCOGNE ET DE LA GUYENNE. —
LES FÊTES DE LOURDES (20-22 AOUT). — LES FÊTES DE BORDEAUX
(25-27 MAI)

M^{sr} Gieure, évêque de BAYONNE, fit célébrer un triduum dans sa cathédrale, du 4 au 6 février.

Bayonne a fait à Jeanne d'Arc des fêtes dignes de la glorieuse Pucelle et digne d'elle-même. On sait que Bayonne, qui était au pouvoir des Anglais depuis deux siècles, ne redevint française qu'à la suite des changements qu'opérèrent en faveur de nos armes les victoires de la Libératrice. Ce fut sous la conduite de Dunois, l'un des meilleurs compagnons de Jeanne, qu'une armée au service du roi de France reprit Bayonne vingt ans après le martyre de la petite paysanne de Domremy. La fête de la Bienheureuse rappelait donc aux Bayonnais leur indépendance reconquise et leur retour à la nationalité française. La fête fut très pieuse aux messes de communion et l'on vit bien qu'en rendant hommage aux vertus de la guerrière, les fidèles voulaient aussi honorer sa piété et imiter son amour pour l'Eucharistie. Nous empruntons au *Bulletin religieux* de Bayonne ses remarques sur les discours du soir et sur les illuminations de la ville.

Le sermon du premier soir fut prêché par M. le chanoine Lahargou, supérieur du collège de Dax et président de l'*Alliance des maisons d'éducation chrétienne*. Ce fut un discours de haute allure, dans lequel l'éminent orateur montra successivement dans l'héroïque Pucelle la restauratrice, sinon la créatrice de la nationalité française, et l'instrument suscité de Dieu pour faire reflourir la piété et sauvegarder dans notre pays la foi catholique contre l'hérésie qui devait, quelque temps après, ravager l'Angleterre. Jeanne d'Arc a trouvé dans M. Lahargou un panégyriste digne d'elle.



M^{sr} Giere, évêque de Bayonne.

M. le chanoine Valentin, professeur à l'Institut catholique de Toulouse, prit la parole au soir du deuxième jour. Avec des élans lyriques, de belles envolées poétiques, il décrivit l'enfance de Jeanne à Domremy, ses chevauchées de Chinon à Reims, et son martyre. Il s'attacha à montrer ce qu'il y a d'évidemment surnaturel dans cette merveilleuse épopée. Les rationalistes s'enfoncent dans l'absurde, quand ils essaient de nier le prodige dans la vie de la Pucelle et qu'ils s'efforcent d'expliquer par des causes naturelles les

grandes choses que Jeanne accomplit. A plusieurs reprises, en entendant M. le chanoine Valentin, un frisson d'enthousiasme passa dans l'âme de ses auditeurs.

Au dernier soir du triduum, la parole était réservée à M^{sr} Rumeau, évêque d'Angers. Jamais nous n'avions vu dans la vaste cathédrale un auditoire aussi imposant que ce soir-là, ni plus attentif à la voix d'un prédicateur.

Au banc d'œuvre était assis M^{sr} Thomas, archevêque d'Andrinople, ancien délégué apostolique en Perse, ayant à son côté M^{sr} Giere. Autour d'eux un nombreux clergé de Bayonne et des environs.

L'éminent orateur, dont la voix forte et claire pénétrait jusqu'aux extrémités de la cathédrale, rappela en commençant que Dieu, créateur de toutes choses, fait les nations, donne à chacune son caractère propre

et lui assigne une mission spéciale pour coopérer aux desseins de sa divine Providence. Bénies et prospères tant qu'elles sont fidèles à cette mission, les nations sont durement châtiées quand elles s'en écartent. La France, aux *xiv^e* et *xv^e* siècles, avait outragé le Souverain Pontife, avait prêté un concours coupable au schisme d'Occident, et, depuis cent ans, la main de Dieu s'appesantissait lourdement sur elle. Elle allait périr quand Dieu, touché par les prières des Saints de France, suscita Jeanne d'Arc, et dans Jeanne d'Arc c'est Dieu lui-même qui opère ; le miracle est partout visible.

Et l'Évêque raconte avec une éloquence qui va au cœur de tous cette vie merveilleuse, cette mort héroïque. Pendant une heure, qui passa bien rapidement, l'auditoire fut suspendu à ses lèvres.

Après la cérémonie, les trois évêques fendirent à grand'peine l'immense multitude qui se serrait dans la nef, pour rentrer à l'évêché. Cette foule les accompagna jusqu'à la porte, remplissant les rues et la place qui est à côté. Les clairons de l'Amicale de Chérubin firent entendre une de leurs meilleures sonneries. Les prélats parurent ensuite à la fenêtre et donnèrent leur bénédiction à la foule qui les acclamait.

Le temps, il faut le dire, ne contribua en rien à ces fêtes. Pluie, vent, tempête, humidité glaciale firent rage durant trois jours. La plupart des habitants de Bayonne n'en avaient pas moins pavoisé leurs maisons. Dans toutes les rues, à tous les étages, dès le commencement du triduum, on vit des drapeaux tricolores, des drapeaux blancs et bleus de Jeanne d'Arc, des oriflammes flotter au vent. Partout se montrait l'écusson de la Pucelle, l'épée soutenant une couronne, avec, à droite et à gauche, des fleurs de lis d'or sur fond d'azur. Le mercredi soir, malgré la pluie et le vent les illuminations éclatèrent de toutes parts : lanternes vénitiennes, arcs de cordons électriques, et lampions partout où la pluie ne les avaient pas rendus indisponibles. De nombreux transparents offraient l'image de la Bienheureuse Jeanne. On peut dire que, malgré le vent et la pluie, l'illumination fut très belle, et que si le temps avait été plus clément, elle aurait été splendide.

Dans tout le diocèse, les fêtes de Bayonne se renouvelèrent, non point toujours avec le même éclat, mais partout avec le même empressement : à Pau et à Biarritz, en particulier, elles furent magnifiques.



Fêlée si bien en Béarn et au pays basque, Jeanne d'Arc ne le fut pas moins bien en GASCOGNE.

A AIRE, le triduum eut lieu du 18 au 20 juin. M^{sr} Touzet, que la loi de Séparation a exilé de sa première ville épiscopale, y revint pour présider ces fêtes. Dans la vieille cathédrale romane, bien décorée par les soins de la Ligue patriotique des Françaises, il vit le peuple accourir pour honorer et prier avec lui la Bienheureuse. L'histoire, les vertus, les grandeurs de Jeanne furent dignement exposées et célébrées par les trois orateurs chargés de la prédication : M. l'abbé Deyres, M. l'abbé Farbos et M. l'abbé de Lagrange. Les dames d'Aire avaient prié M^{sr} Touzet de bénir une bannière; il leur adressa l'allocution suivante.

Les ligues ne manquent pas dans notre pays; il s'en est formé pour divers objets. Mais jusqu'à ce moment la cause catholique n'a rencontré

chez elles qu'indifférence ou hostilité. Il était temps d'en voir une nouvelle, formée par les catholiques eux-mêmes, pour la défense de leurs propres intérêts. C'est à vous, Mesdames, que nous la devons, et je la salue comme un gage d'avenir nouveau pour la France. N'est-ce pas très souvent par les femmes que Dieu a manifesté à notre patrie ses particulières pré-dilections? Témoin sainte Geneviève qui sauve Paris, sainte Clotilde qui conduit Clovis au baptistère de Reims, Jeanne d'Arc qui arrache la France à l'é-



M^{sr} Touzet, évêque d'Aire.

tranger pour la rendre à son roi, et d'autres encore.

Votre influence est grande, Mesdames, ne cessez pas de l'exercer au-

tour de vous. Vous possédez la puissance des bons exemples qui s'imposent aux âmes et les entraînent ; celle des bons conseils qui les éclairent et les guident ; celle de la prière surtout, qui pénètre les cieux et en fait descendre le secours divin. N'est-ce pas par les exemples de sa vie pure que Jeanne d'Arc ramena la vertu dans son armée, par ses conseils qu'elle y fit régner les pratiques chrétiennes et avec elle la bravoure jusqu'à l'héroïsme, par ses prières enfin qu'elle mérita de vaincre l'ennemi et de le *bouter hors de France*, comme elle l'avait annoncé ?

Aujourd'hui, Mesdames, nos ennemis ne sont plus les étrangers ; ce sont, hélas ! nos compatriotes et nos frères, ce sont des Français qui font à la religion et à Dieu une guerre sans merci. Nous ne devons pas travailler à les chasser ; ce serait la guerre civile : que Dieu nous l'épargne ! mais travaillons à les convertir, et que notre victoire soit de les ramener à Dieu, à la justice et à la charité. Ce jour-là, nous ne serons pas éloignés de voir notre cher diocèse recouvrer les biens qu'on lui a ravés et l'évêque reprendre définitivement possession de sa cathédrale toujours aimée et de ce siège qui lui appartient toujours.

Avant la cérémonie finale, il y eut une procession du Saint-Sacrement dans les rues pavoisées et décorées de verdure. Le soir, elles s'illuminèrent en l'honneur de Jeanne.

Dax, la seconde ville épiscopale de M^{sr} Touzet, fit du 2 au 4 juillet à Jeanne un aussi beau triomphe, qu'il vint présider avec M^{sr} Soulé, archevêque de Léontopolis, et M^{sr} Thomas, archevêque d'Andrinople. A Mont-de-Marsan, à Onesse-Laharie, à Saint-Sever, à Amou, les manifestations de la joie patriotique et religieuse renouvelèrent les belles journées d'Aire et de Dax et, sur tous les points du diocèse, elles eurent de glorieux échos.

M^{sr} Schœpfer, évêque de Tarbes, fit célébrer un triduum dans sa cathédrale, au mois de juin. Bagnères-de-Bigorre, d'autres villes et quantité de villages des Pyrénées fêtèrent aussi Jeanne d'Arc ; mais il n'y eut pas de fête plus grandiose que celles de Lourdes (20-22 août). M^{sr} l'évêque de Tarbes avait voulu unir la tenue du pèlerinage national à la célébration du triduum johannique. « Ce fut superbe, écrit M^{sr} Touchet. Jeanne fut priée en même temps que la divine Vierge et presque autant qu'elle : et comme si la mère eût consenti à remettre un instant son sceptre de puissance entre les mains de sa fille, des grâces extraordinaires semblent bien

avoir été obtenues, en ces inoubliables journées, par l'intercession de la Bienheureuse. »

Oui, ce fut superbe : on en jugera par le récit de ces fêtes qu'ont racontées les *Annales de Notre-Dame de Lourdes*.

Si le pèlerinage national français de 1908 a été auréolé des gloires du Cinquantenaire des Apparitions de la Vierge Immaculée à Lourdes, celui de la présente année, le 37^e, devra à M^{fr} Schœpfer, le vénéré et vigilant gardien de Massabielle, d'avoir été associé aux triomphes que, les 20, 21 et 22 août, la France entière, représentée au pied de la Grotte bénie par des milliers et des milliers de ses enfants, accourus de toutes nos provinces, a décernés à Jeanne d'Arc avec le plus patriotique enthousiasme.

Que de cœurs ont tressailli, lorsque les mille voix de la presse ont annoncé qu'à Lourdes le *Triduum* en l'honneur de la Pucelle d'Orléans coïnciderait avec ce grandiose pèlerinage et, de la sorte, deviendrait, lui aussi, national!

Belle et heureuse idée, qui a réjoui, tout autant que les nôtres, le cœur même de Pie X, ainsi qu'il y a quelques jours à peine Sa Sainteté se plaisait à le dire à un haut dignitaire ecclésiastique.

Daigne M^{fr} de Tarbes en être ici remercié au nom de tous les catholiques français, au nom de nos pèlerins surtout, ravis au delà de toute expression d'avoir pu, dans ce Paradis de Lourdes, supplier, acclamer et glorifier à la fois la Vierge Immaculée et Jeanne d'Arc, célestes messagères du Christ qui aime les Francs, dont il a daigné faire les apôtres et les soldats de sa cause.

Béni soit, enfin, le ciel, qui a voulu être de ces fêtes en nous donnant un temps idéalement doux et un soleil dont, bien souvent, les radieuses clartés ont couronné sur la façade du Rosaire la blanche statue de la nouvelle Bienheureuse d'une splendeur d'apothéose.

Il nous fallait, en effet, une température clémente, de beaux jours surtout et un ciel radieux, pour célébrer dignement Jeanne d'Arc, nous voulons dire, non dans l'enceinte d'une église, toujours trop étroite pour nos foules du pèlerinage national, mais en face de nos belles Pyrénées et sous le dôme même du firmament, tantôt auprès de la Grotte des Apparitions, tantôt au pied de nos sanctuaires.

C'est là que nous voulions dresser la statue de la vierge de Domremy. Dieu aidant et le voulant, elle y a trôné sous le grandiose arc de triomphe que lui faisait le royal tympan du Rosaire.

La Vierge et l'Enfant Jésus qu'on y contemple d'ordinaire se sont effacés, en effet, durant le pèlerinage national, pour faire honneur à la nou-

velle Bienheureusé, dont la virginale image, œuvre du sculpteur Ver-mare, se détachait, entourée de son étendard, de sa bannière et de son pennon, sur une somptueuse draperie de velours cramoisi. Ce cadre de pourpre s'enlevait lui-même sur un fond de soie d'une liliale blancheur qui tapissait le tympan et le festonnait de lambrequins aux franges d'or. A droite et à gauche, au-dessus des portes latérales, étaient appendus des écussons aux armes de la bonne Lorraine, puis, plus loin, des faisceaux de drapeaux aux couleurs nationales et les blasons de Pie X et de M^{re} de Tarbes. Au-dessus de ce décor, enfin, abrités eux-mêmes par de blanches tentures, les médaillons de Léon XIII et de M^{re} Schœpfer, envoyés à notre évêque par le prédécesseur de Pie X pour décorer la façade du Rosaire, formaient, eût-on dit, les cabochons gigantesques de ce trône magnifique qu'accostaient, de distance en distance, sur les divers piliers, des oriflammes aux riches et chatoyants dessins.

Mais ce n'est pas là seulement que l'image de Jeanne d'Arc fut exposée à la vénération des fidèles. L'église du Rosaire nous en montrait une autre, — Jeanne dans la gloire, — sur un riche étendard qui dominait le maître-autel. Là, toute une envolée de blanches bannières, timbrées à ses armes, lui faisaient, en s'étagant et en s'entrelaçant avec les guirlandes de roses aux ampoules électriques multicolores qui furent la décoration du Cinquantenaire, une couronne des plus riches et des plus gracieuses, tandis que, de tous côtés, aux voûtes et aux piliers, des cartouches et d'autres étendards nous redisaient les étapes et les victoires de la Pucelle d'Orléans, et nous présentaient les blasons de ses compagnons de guerre.

C'était, tout le monde s'accorda à le reconnaître, d'une noble et impressionnante beauté. Et cependant, à tant de décors manquait la plus belle des couronnes : celle de nos pèlerins et de leurs chers malades. Trente ou trente et un trains, venus de Paris, de Blois, de Chartres, d'Orléans, du Mans, de Périgueux, d'Angoulême, de Poitiers, de Bordeaux, de Verdun, d'Aix-en-Provence, de Lunel, de Montpellier et de Toulouse, l'ont tressée gigantesque dès le jeudi 19 août. Et, sans nul doute, Jeanne, du haut du ciel, en contemplant les trente mille pèlerins et les mille malades, qui composaient cet incomparable diadème, les princes de l'Église qui en étaient les joyaux, a dû, elle aussi comme la Vierge Immaculée, s'écrier, le cœur rempli de sainte allégresse et de reconnaissance : « *Vous êtes ma joie et ma couronne ; Gaudium meum et corona mea !* »

A son tour, la ville des Apparitions a fait grand et beau. Docile à l'invitation de son évêque et aux inspirations de son patriotisme, elle a tapissé ses demeures d'oriflammes aux couleurs de Notre-Dame et du

Pape, d'étendards tricolores aux couleurs nationales, de bannières fleurdelisées ornées des armes de Jeanne d'Arc, de guirlandes de buis piquées de roses, de transparents et d'images représentant « la bonne Lorraine ». Partout la plus louable émulation a régné, pour prouver, une fois de plus et magnifiquement, ainsi que nous nous y attendions, que Lourdes mérite bien toujours d'être surnommé le cœur de la France.

En toute vérité, durant ces trois jours, les rues de la ville sainte des Apparitions étaient devenues les portiques ravissants des sanctuaires de la Vierge Immaculée où, avec la pompe des grandes fêtes jubilaires, se déroulaient les solennités du Triduum en l'honneur de la Bienheureuse Pucelle d'Orléans.

Chaque matin, au son joyeux des cloches de la basilique, par les rampes du Rosaire, précédé de la théorie toujours admirée des jeunes Eliacins de notre Maîtrise aux gracieuses soutanelles d'azur, un imposant cortège d'évêques et de prélats s'acheminait, après dix heures, vers le saint rocher de Massabielle. Respectueuse, la foule s'entr'ouvrait pour laisser passage à notre *Schola*, à Nosseigneurs Soulé, archevêque de Léontopolis; Schœpfer, évêque de Tarbes; Touchet, évêque d'Orléans; Dubois, évêque de Verdun; Grellier, évêque de Laval; Gieure, évêque de Bayonne; Arlet, évêque d'Angoulême; et Monnier, évêque de Troyes, sous la bénédiction desquels elle s'inclinait.

Puis, — à la suite de Nosseigneurs les Évêques, qu'escortaient M^{sr} de Poterat, l'inlassable et apostolique directeur du pèlerinage national; M^{sr} Colson, protonotaire; et M^{sr} Léveillé, prélat de la Maison de Sa Sainteté; des chanoines enfin, de divers diocèses, — la foule se repliait en masse le plus près possible de la Grotte où devait être célébrée la Messe pontificale, le vendredi par M^{sr} l'évêque de Troyes; le samedi, par M^{sr} l'évêque de Verdun; le dimanche, par M^{sr} l'archevêque de Léontopolis.

Pendant que, sous la direction de M. le chanoine Pottier, archiprêtre de la cathédrale de Montauban, les pompes de la Liturgie sacrée se déroulaient avec une impressionnante majesté, notre *Schola*, à laquelle répondait le chœur immense et idéal de trente mille pèlerins, faisait monter vers le ciel tantôt la supplication du *Kyrie*, tantôt le chant d'allégresse du *Gloria*, tantôt, enfin, la majestueuse affirmation de notre foi, le *Credo*, si populaire à Lourdes et par Lourdes, le céleste « Trisagion » du *Sanctus* et l'humble prière de l'*Agnus Dei*.

Quand les chants se taisaient, le recueillement de cette multitude sans nombre était saisissant. Seuls, les cœurs parlaient à Jeanne d'Arc, à la Vierge Immaculée et à Dieu : pour l'Église, pour Pie X, pour la France et pour les mille malades du pèlerinage national.

Le Saint-Sacrifice terminé, M^{sr} Schœpfer, selon la tradition qu'il a

établie depuis des années, faisait réciter à la foule trois dizaines de chapelet : la première, pour le Pape; la seconde, pour la France; la troisième, pour les malades et les pèlerins présents à Lourdes. Qu'on nous permette, à ce propos, de citer ce que nous appellerons l'Invitatoire à ces prières. C'était le premier jour du *Triduum*, le vendredi 20 août. Du haut de la chaire de la Grotte, Sa Grandeur dit à l'immense auditoire qui s'étendait à perte de vue à ses pieds, que si, le 18 avril dernier, au jour de la Béatification de Jeanne d'Arc, la France catholique tout entière était de cœur et d'esprit à Rome, auprès de Pie X, sans nul doute, le Saint-Père était avec nous à Lourdes, durant ce *Triduum*, puisqu'il s'était réjoui, — il a daigné le dire — en apprenant que le pèlerinage national avait été choisi par M^{sr} de Tarbes pour la célébration des fêtes de Lourdes en l'honneur de la nouvelle Bienheureuse.



M^{sr} Schœpfer, évêque de Tarbes.

De quel cœur ne pria-t-on pas, à la suite de ces paroles, pour le Pontife auguste et bien-aimé qui est si dévot à votre blanche Madone et à qui nous devons la consolation, très douce à nos cœurs de Français, de pouvoir maintenant invoquer la glorieuse Libératrice de notre patrie !

Non moins grand était, à l'issue de ces prières, l'enthousiasme avec lequel, chaque jour, on chantait soit une cantate à Jeanne d'Arc soit l'*Ave Maria* de Lourdes.

L'immense foule se disloquait ensuite et s'écoulait en majeure partie par les rues de la cité de Marie pour aller prendre une réfection bien méritée. Nombreux cependant étaient ceux qui, se contentant de quelques provisions frugales, ne quittaient pas les abords de la Grotte et justifiaient cette parole d'un de nos confrères disant que, « même aux heures de lassitude, quand on ne peut plus prier, on aime à demeurer aux pieds de la Vierge. »

Puis, vers deux heures, chaque jour, tandis que, en interminables monômes les malades du pèlerinage national étaient, par leurs charitables brancardiers, dignes auxiliaires de chefs tels que MM. De Boysson, Emile Christophe, De Beauchamp et De Laurens-Castelet, ramenés soit à la Grotte soit aux piscines, la concentration des trente à quarante mille pèlerins se faisait à nouveau entre les rampes du Rosaire, pour la cérémonie des Vêpres et le panégyrique de Jeanne d'Arc.

Les cloches de la basilique se remettaient alors à chanter, en même temps qu'aux accents de l'*Ave maris stella*, petits clercs vêtus de bleu et de blanc et évêques au costume violet redescendaient vers le parvis, chœur immense de cet incomparable sanctuaire en plein air. Là les attendait, au pied de la blanche statue de Jeanne d'Arc, un millier au moins de prêtres, sur la masse noire desquels se détachaient les mosettes et les hermines variées de nombreux chanoines et dignitaires ecclésiastiques.

Puis les Vêpres commençaient, célébrées tour à tour par M^{re} Monnier, M^{re} Arlet et M^{re} Touchet : concert sublime, modulé par trente mille voix, nous redisant les prédilections de Dieu pour le peuple Hébreux, pour notre France aussi : *non fecit taliter omninationi*, et son amour pour les humbles d'ici-bas, qu'il choisit de préférence aux autres pour en faire ses héros et les exécuteurs de ses plus grands et de ses plus miséricordieux desseins : *respect humilitatem ancille sue*, ainsi qu'allait éloquentement nous le rappeler M. le chanoine Gayraud.

On s'attendait à entendre une parole magistrale; on avait bien raison. M. le chanoine Gayraud nous parla en un langage impeccable, avec une dialectique pénétrante et une émotion communicative, de Jeanne d'Arc, chrétienne accomplie et sainte; modèle, héroïne et martyre du patriotisme; remède, enfin, providentiellement offert à la France moderne par Dieu et par son Vicaire contre la dissolution de l'âme nationale.

Les deux premiers jours, la voix puissante de l'orateur parvint sans peine jusqu'aux plus lointaines extrémités de son auditoire qui s'étendait à perte de vue. Le dimanche, ce ne fut que par un prodige d'énergie que M. le chanoine Gayraud, pris d'un enrouement intense, réussit à prononcer son dernier discours. Aussi, à sa descente de chaire, M^{re} Schœpfer, après lui avoir, au nom de toute l'assistance, donné l'accolade, le remercia-t-il, en l'appelant « orateur-martyr », de nous avoir montré, non seulement par son discours écouté avec une joie douloureuse, mais encore par son exemple, que selon la parole dite par Bossuet d'un grand capitaine, une âme vaillante est maîtresse du corps qu'elle anime. Sa Grandeur supplia ensuite nos 30.000 pèlerins d'imiter M. le chanoine Gayraud et, comme lui, ne leur restât-il qu'un souffle de voix, de le

consacrer au service de Dieu et à la défense de sa sainte cause. Nous pourrons alors, ajouta Monseigneur, en descendant si je puis dire, du piédestal où Dieu nous avait placés, chanter, nous aussi, notre *Alleluia*, car notre destinée aura été bien remplie.

Bientôt après, le dimanche comme les jours précédents, la procession eucharistique s'organisait, au milieu de nos trente à quarante mille pèlerins, présidée, en ce grand jour de clôture du *Triduum*, par S. G. M^{re} Touchet. Et alors, tandis que l'évêque de la Pucelle d'Orléans bénissait les mille ou douze cents malades avec l'ostensoir, et que, du sein de la multitude, jaillissaient, vibrantes de foi, de confiance et d'amour, les acclamations à l'Auteur de toute grâce et à la Vierge puissante auprès de Dieu, auxquelles, à la demande de M^{re} Schœpfer, s'entremêla souvent l'invocation : *Bienheureuse Jeanne d'Arc, priez pour nous !* l'on vit se renouveler, à Massabielle, les scènes et les miracles de l'Évangile, ainsi qu'en font foi les procès-verbaux de guérison qui ont été publiés.

Aux mille et mille *Hosanna* de cette procession du T. S.-Sacrement, succéda, ce soir-là, un interminable concert en l'honneur de la « bonne Lorraine ». Durant près de deux heures, en effet, la foule de nos pèlerins, soutenue par les accents de l'excellente fanfare de la ville de Lourdes, chanta et répéta, avec un enthousiasme toujours grandissant, la triomphale cantate *A l'étendard de Jeanne d'Arc*, de M. l'abbé Laurent, maître de chapelle de la cathédrale d'Orléans.

Cependant, un télégramme s'acheminait vers la Ville éternelle conçu en ces termes :

Sa Sainteté Pie X — Vatican — Rome

En remontant de la Grotte, où la Grand'messe Pontificale vient d'être célébrée devant une foule immense, profondément recueillie, les Archevêque et Evêques de Léontopolis, Orléans, Verdun, Laval, Bayonne, Angoulême, Troyes et Turbes, en leur nom et au nom du pèlerinage national français, implorent la Bénédiction Apostolique et déposent aux pieds de Votre Sainteté l'hommage de la piété la plus filiale et d'un inaltérable attachement. Le Triduum de Jeanne d'Arc, qui se termine aujourd'hui à Lourdes, est l'écho des fêtes célébrées par Votre Sainteté à Saint-Pierre en l'honneur de la Bienheureuse. C'est aussi un nouvel hommage de gratitude offert par la France catholique au Pape de Jeanne d'Arc.

Et le Saint-Père s'empressait de répondre par l'intermédiaire de son éminent Secrétaire d'Etat :

Monseigneur l'Evêque de Tarbes,

Saint Père, très sensible à l'expression de filial hommage et d'entier dévouement adressée à l'occasion du pèlerinage national français à Lourdes et du Triduum solennel de Jeanne d'Arc, avec concours Archevêque et Evêques, remercie de tout cœur et unit affectueusement sa Bénédiction aux Bénédictions divines et de la Vierge Immaculée.

Card. MERRY DEL VAL.

La nuit venue, après une procession aux flambeaux sans pareille, après l'embrasement général et féérique de nos sanctuaires, du Calvaire, du vieux Château-Fort et de toute la ville de Lourdes, après une dernière prière, réclamée par M^{sr} Schœpfer pour Pie X et pour la France, les trente ou quarante mille pèlerins ne s'écoulèrent qu'après avoir, à l'issue du *Credo* final et de la Bénédiction donnée par M^{sr} de Tarbes et Nosseigneurs les Evêques qui l'accompagnaient, exécuté une fois encore la vibrante cantate *A l'Étendard de Jeanne d'Arc* :

Étendard de la délivrance,
A la victoire il mena nos aïeux ;
A leurs enfants il prêche l'espérance!...

L'espérance, c'est toujours le dernier mot de Lourdes. Mais il s'imposait à nous, à l'issue de ce grandiose *Triduum*, plus impérieusement que jamais, avec le chant d'action de grâces pour les prodiges qu'une fois de plus, durant ce 37^e pèlerinage national et nos fêtes en l'honneur de la Pucelle d'Orléans, il a plu au Seigneur d'opérer sous nos yeux en faveur de pauvres malades de France et, par contre-coup, pour le salut d'âmes sans nombre : *Cantemus Domino, gloriose enim magnificatus est!*

*
* *

Le triduum d'Auch eut lieu dans la cathédrale, du 25 au 27 juin, sous la présidence de l'archevêque, M^{sr} Ricard. Nous empruntons à la *Semaine religieuse* quelques détails sur ces belles solennités.

Le vendredi, à la messe célébrée par M. l'abbé Laclavère, vicaire général, M. l'abbé Desbarats, curé de Fourcès, a prononcé un discours sur

les vertus de Jeanne d'Arc et l'imitation que nous en devons faire pour la besogne chrétienne et sociale qui incombe aux chrétiens du xx^e siècle, dans des circonstances ressemblant, par plus d'un côté, à l'époque où surgit, par la volonté de Dieu, la Libératrice de la France.

Le soir, devant un auditoire qui remplissait toute la cathédrale, M. le chanoine Coubé parla de Jeanne d'Arc modèle de patriotisme.

Après avoir déclaré que le patriotisme, vertu naturelle, était devenu avec le Christ vertu surnaturelle, il en a donné une définition et l'a appliquée à la France, la plus aimable des patries par la beauté et la richesse de sa terre et les qualités de sa race. Il a montré comment Jeanne d'Arc avait aimé sa patrie, son peuple, ses soldats, et comment, dans les fers et devant ses juges et ses bourreaux, elle avait affirmé avec force et gaité cet amour.

Les leçons du patriotisme de Jeanne sont celles qu'elle en tira elle-même de son temps. Elle réveilla le pays de sa désespérance, de sa folie, de sa torpeur ; et elle réunit tous les vrais Français sous le même drapeau. De même, à cette heure, elle nous prêche le même devoir : le réveil et l'union. L'éloquent prédicateur a trouvé des accents d'une émotion communicative dans ce premier discours qui exaltait la vertu la plus populaire de notre grande sainte.

Samedi, l'auditoire de la veille se trouva aussi nombreux autour de la chaire, où, après la messe célébrée par M. Cézérac, vicaire général, M. l'abbé Moussaron, vicaire à Saint-Gervais de Lectoure, devait à son tour célébrer la Bienheureuse.

Il prend dans la vie de Jeanne d'Arc ce qui en a été le mobile déterminant : le règne de Jésus-Christ vrai roi de France. C'est le règne qu'elle a voulu instaurer dans les âmes et dans le pays. Et Charles VII, à ses yeux, n'était que le lieutenant du Roi du ciel, vrai roi de France.

Le prédicateur montre que c'est toujours là le but à atteindre.

Jésus-Christ, objet de la haine légale, doit être l'objet de l'amour de tous, et il montre que la régénération sociale, par le rétablissement des enseignements du Christ et de sa loi, doit être le mot d'ordre de tous les catholiques. De ce discours l'auditoire a beaucoup goûté les idées élevées et le beau langage.

Comme la veille, les enfants, nombreux à cette messe, ont fait entendre leurs chants pieux, et des communions nombreuses donnaient à cette cérémonie un cachet particulier de piété.

Le soir, devant son auditoire qui semblait ne pas pouvoir grandir, M. le chanoine Coubé a répondu avec une logique impitoyable et une éloquence pénétrante, qui naissait de son argumentation serrée et de sa dialectique, aux deux objections familières aux journaux de la libre

pensée, et qu'elle propage sans le moindre souci du bon sens et de l'histoire.

Jeanne d'Arc a été glorifiée par l'Église. L'Église le pouvait, car Jeanne n'était pas hallucinée; elle avait qualité pour cela, car Jeanne d'Arc ne fut pas sa victime. Il a réfuté la première objection en s'appuyant sur les données et les faits, tels que les exigent les savants rationalistes de la Salpêtrière et de Nancy. Et il a montré, s'appuyant sur la seule science que la libre pensée accepte, que Jeanne d'Arc, par sa nature, par ses actes, par ses paroles, ne présente aucun des caractères que la psychothérapie moderne déclare se trouver toujours chez les hallucinés.

Prenant ensuite, et avec la même méthode, la seconde objection, il lui a été facile de montrer, avec l'histoire, que Jeanne d'Arc n'a pas été la victime de l'Église, mais bien d'un parti religieux ennemi et hors de l'Église, servant les haines et les vengeances de la politique anglaise. L'Église catholique a donc qualité pour glorifier celle qu'elle défendit toujours, à laquelle Jeanne en appelait devant ses juges, et qui, à la requête de sa vieille mère, la réhabilita solennellement.

Ce discours, d'une froide discussion, qu'une émotion contenue faisait palpiter plus d'une fois cependant, a porté la lumière et la conviction dans plus d'un esprit obsédé, malgré lui, par les lancinantes répétitions d'une presse sans science et sans bonne foi.

Le lendemain dimanche, la foule, à sept heures, était plus grande encore que les journées précédentes. M. Marmont, archiprêtre, a eu la joie de donner à la presque totalité des assistants la sainte communion. Les chants ont été particulièrement pieux à cette messe. M. l'abbé Sarran, directeur du Pensionnat Salinis, a prononcé le discours attendu.

Un autre aurait pu être gêné par les discours précédents. Il était à l'aise en développant cette pensée: Jeanne a souffert *pour* l'Église et *pour* la France, mais non point *par* l'Église et *par* la France.

A neuf heures et demie se déroulaient devant une immense foule, attentive et recueillie, les belles cérémonies de la messe pontificale. Elles avaient un cachet particulier de majesté et de grandeur. Elles faisaient songer à ses fonctions saintes qui durent se célébrer au lendemain de la délivrance, dans les basiliques toutes vibrantes des *Te Deum*.

Le soir, à vêpres, a eu lieu la dernière cérémonie du triduum. Long-temps avant l'heure, dans la cathédrale déjà remplie, la foule pénétrait toujours. C'était un phénomène gênant, mais curieux, de compressibilité.

Les chants des vêpres ont été particulièrement vibrants et enlevés. Les chanteurs de la messe pontificale étaient à leur poste et égrenaient avec piété et leurs cantates et leurs mélodies, entremêlées aux psaumes de la liturgie.

Le chanoine Coubé est monté en chaire pour le dernier discours du triduum. Sur ce thème : *Ecce Rex vester*, il a montré que Jésus-Christ avait été pour Jeanne d'Arc le vrai roi de France ; il a été la passion de son âme et de sa vie. Elle l'a déclaré à Charles VII, auquel un jour elle demanda d'abdiquer entre ses mains, afin que, maîtresse de la France, elle eût la joie de la donner à Jésus-Christ. Elle déclarait que le roi désormais tiendrait le royaume en commende. Le nom et l'image de Jésus-Christ étaient sur sa bannière, et le rayonnement de la plaie de son cœur qui y brillait était déjà, par anticipation, le Sacré-Cœur dont les miséricordes et les désirs devaient plus tard nous être manifestés.

L'orateur a été particulièrement émouvant quand il a montré les grandeurs de cette doctrine et les conséquences de victoires et de gloires qu'elle donna à Jeanne et qu'elle réserve au pays revenu enfin à son Dieu. A un moment, les applaudissements ont éclaté, vite réprimés par l'orateur, tandis que sa parole ardente peignait les joies triomphales qui saluaient dans tout le pays les victoires de la Pucelle d'Orléans.

Reprenant ensuite cette pensée, le puissant orateur a rappelé que la restauration de la royauté de Jésus devait être, comme pour Jeanne d'Arc, le but de tous ceux qui rêvent d'une résurrection nationale. Maintenant, comme alors, c'est la consigne qu'il faut répéter toujours aux troupes, folles de courage, mais désespérées par les succès, qui travaillent à « bouter dehors » les ennemis de la patrie parce qu'ils sont les ennemis de Jésus-Christ.

La bannière de Jeanne d'Arc à Patay frissonna sous un vent de gloire ; la bannière du Sacré-Cœur, semblable par un point essentiel à la bannière de Jeanne, sur cette plaine dont la neige était tachée de sang, fut tenue par l'héroïsme des zouaves. Si la France revient à son Dieu, à son Roi, après la rafale de la défaite, la blanche et sainte bannière s'envolera encore comme jadis aux vents des victoires.

Après ce magnifique discours, Monseigneur est monté en chaire pour remercier tous ceux qui avaient, par leur travail, leur zèle et leurs soins



M. le chanoine Coubé.

donné à ces fêtes un si grand éclat. Il a remercié en particulier le chanoine Coubé qui, par sa parole puissante et chaude, avait réchauffé aux flammes de son éloquence les cœurs de ses auditeurs ravis. Puis, s'auto-ri-sant de miracles qui avaient, au jugement de l'Église, servi de base à la Béatification de Jeanne d'Arc, il a demandé à la sainte guerrière de donner à tous ses diocésains les trois grâces qui hâteront le relèvement national : une énergie particulière pour les œuvres d'apostolat, un cœur ardent qui les fera aimer et la vigueur qui poussera en avant, dans une allure de conquête, l'armée catholique unie et confiante sous la bannière de la libératrice et de la protectrice de la France.

Les catholiques de la ville d'Auch, répondant à l'invitation de Monseigneur l'archevêque et du Comité d'organisation, malgré la pluie persistante, avaient fait des préparatifs pour la décoration de leurs maisons. La journée du dimanche a été belle et a permis des manifestations extérieures. Ceux qui n'y comptaient pas ont alors improvisé le pavoisement.

Beaucoup de maisons étaient un vrai petit poème de couleurs où les bannières de Jeanne s'unissaient au drapeau de la France, et un très grand nombre de maisons étaient décorées. Le soir, les illuminations ingénieuses et artistiques ajoutaient leurs splendeurs aux beautés de ces jours de fête patriotique ; et bien avant dans la nuit la foule, circulant dans les rues où pointaient les illuminations, devisait doucement, dans le calme attiédi du soir, de ces solennités finies, que le P. Coubé, dans un mouvement d'éloquence superbe, avait déclarées incomparables.

Durant cette soirée, les membres du Comité Jeanne d'Arc donnaient à la salle Solon une représentation dramatique très réussie en l'honneur de la Bienheureuse que tous ont voulu glorifier.

De semblables fêtes ont eut lieu dans tout le diocèse ; quelques-unes ont eu un grand éclat. On peut dire presque qu'il n'y a pas de paroisse qui n'ait tenu à avoir au moins sa « Journée de Jeanne d'Arc ».

* * *

M^{sr} du Vauroux, évêque d'AGEN, fit célébrer un triduum solennel dans son église cathédrale, du 21 au 23 mai. Le premier jour, les jeunes gens étaient spécialement invités à honorer Jeanne d'Arc : ils vinrent en foule la prier, la chanter et entendre M. l'abbé Ogliwoski leur rappeler que la jeunesse catholique a, comme la Bienheureuse, une mission religieuse, sociale et patriotique à remplir. Le second jour, les jeunes filles continuèrent l'hommage de

la piété agenaise et M. l'abbé Franco montra comment Jeanne d'Arc prêche à la femme, qui doit travailler à la restauration chrétienne de notre pays, trois vertus sans lesquelles cette œuvre est impossible : la foi, le dévouement et l'esprit de sacrifice. La clôture du triduum amena dans la cathédrale une foule plus compacte encore que les jours précédents. M^{sr} l'évêque d'Agen avait invité M^{sr} Rumeau à venir fêter Jeanne d'Arc avec ses compatriotes dans l'église de son sacre. L'évêque d'Angers célébra la messe pontificale et prononça le panégyrique ; en exposant les exploits et le martyre de Jeanne, il fit voir comment Dieu avait donné à notre patrie une marque toute spéciale de son amour. M^{sr} du Vauroux renouvela solennellement l'acte de consécration de la France au Sacré-Cœur ; et, après la bénédiction du Saint-Sacrement, pendant que retentissaient les strophes vibrantes *A l'Étendard*, le glorieux drapeau fut porté triomphalement dans la cathédrale, entre deux drapeaux tricolores. Le même jour, un salut solennel d'action de grâces fut célébré dans toutes les églises et chapelles du diocèse, puis les fêtes particulières y commencèrent, après l'inauguration brillante qui en avait été faite dans la ville d'Agen.

Les catholiques de MONTAUBAN ont fêté Jeanne d'Arc du 4 au 6 juin. A l'appel de leur évêque, M^{sr} Marty, ils ont répondu avec un empressement magnifique. Aux trois messes de communion qui furent dites pendant le triduum, beaucoup de fidèles s'approchèrent de la sainte table et M^{sr} l'évêque de Montauban leur adressa sur ce sujet les recommandations que suggère l'amour de Jeanne pour l'Eucharistie. Aux cérémonies du soir, l'éloge de la Bienheureuse fut fait par M. l'abbé Imbert et M. le chanoine Gibert : le premier traita de la jeunesse de Jeanne, le second de sa mission guerrière. M^{sr} Marty prononça le dernier discours et commentant cette parole du psalmiste : *Redemptionem misit Dominus populo suo*, il célébra la rédemptrice de la France. Beaucoup de catholiques avaient pavoisé leurs maisons et la fête s'acheva par l'illumination de nombreuses rues de la ville. M^{sr} Marty remercia et félicita ses chers montalbanais de l'enthousiasme qu'ils avaient manifesté, aussi bien par ces démonstrations extérieures que par leur affluence aux cérémonies religieuses. Tout le diocèse suivit l'exemple de Montauban et, partout, ce fut une admirable succession de solennités religieuses et patriotiques en l'honneur de la Bienheureuse.

Les fêtes de Jeanne eurent lieu à RODEZ, du 7 au 9 mai, sous la présidence de l'évêque du diocèse, M^{sr} de Ligonès, qui, le jour de la clôture, célébra les offices pontificaux. Pendant trois jours, matin et soir, le P. Samuel Tardieu prêcha les actions héroïques de la Pucelle et les douces et fortes vertus de la rédemptrice de la patrie; la foule ne cessa pas d'emplir la basilique. Les belles fêtes de Rodez furent le prélude de celles qui se déroulèrent dans le diocèse tout entier. Le culte de Jeanne a été accueilli en Rouergue avec la plus profonde sympathie et il a pénétré intimement l'âme populaire : petits villages, bourgs, cantons, chefs-lieux d'arrondissements ont rivalisé d'élan. A Villefranche, à Millau, à Saint-Geniez, à Ville neuve, à Espalion, à Mur-de-Barrez, Jeanne a été l'objet de manifestations très chaudes. Dans beaucoup de localités, la fête ne se borna pas aux cérémonies re-



M^{sr} Marty, évêque de Montauban.

ligieuses; elle envahit les rues pavoisées et illuminées et l'on eut en maints endroits le spectacle d'une foule assemblée, aux premières heures de la nuit, devant des panoramas improvisés qui lui mettaient sous les yeux les principaux épisodes de la vie de Jeanne, et l'on entendait retentir des vivats enthousiastes en l'honneur de la Bienheureuse et du Pape qui l'avait béatifiée.

La triduum prescrit par M^{sr} Laurans, évêque de Cahors, eut lieu dans la cathédrale du 15 au 17 octobre. Les catholiques cadurciens ont bien fêté Jeanne d'Arc. Chaque matin, un grand nombre de fidèles communièrent; l'office pontifical de clôture, célébré par M^{sr} Nègre, évêque de Tulle, attira une foule énorme qui garda un admirable recueillement dans l'église trop étroite pour la contenir.

Le vendredi, l'éloge de Jeanne fut prononcé par M^{sr} Izart, évêque de Pamiers, qui fit une grande impression sur l'auditoire par la peinture des vertus angéliques, des victoires miraculeuses et du martyre de la Pucelle, copie exacte de la Passion du Christ. Le samedi, M^{sr} Breton, recteur de l'Institut catholique de Toulouse, exposa, dans une étude très approfondie, le triple caractère des héros que l'Église met sur les autels : ils sont nos guides, nos modèles et nos protecteurs. Jeanne d'Arc a été le guide qui conduisit nos pères à la victoire, le modèle que nous devons imiter, et la protectrice que nous devons invoquer. Le dimanche, M^{sr} Arlet, évêque d'Angoulême, prit pour texte de son discours ce mot de l'Écriture : *Dominus tecum... vade in hac fortitudine tua*, et il montra dans Jeanne une admirable vision de force surnaturelle, qui s'est préparée à Domremy dans la pratique du devoir chrétien, qui, à l'épreuve de la contradiction, s'est victorieusement exercée d'Orléans à Reims, qui, enfin, s'est épanouie et consommée dans l'immolation et le martyre. Quand la fête religieuse fut terminée, la population cadurcienne continua de manifester sa joie dans les rues pavoisées et illuminées. A Roc-Amadour¹ même triomphe dans un tri-



M^{sr} de Ligonnès, évêque de Rodez.

1. C'est le lieu de reproduire un texte des *Registres consulaires de Cahors* : « Le samedi, 3 avril de l'an 1428, qui était la veille de Pâques, commença le Pardon que notre Seigneur le pape (Martin V) avait octroyé et donné pour la peine et la coulpe en la chapelle et oratoire de Notre-Dame de Roc-Amadour ; il y alla tant de gens de tous les partis, Français et Anglais, que bien des fois il y avait vingt et trente mille personnes étrangères à Roc-Amadour ; le dit pardon dura jusqu'au troisième jour après la Pentecôte ; et personne n'y éprouva aucun trouble ni dommage.

« Environ la Mi-Carême de l'an susdit (donc de l'année suivante avec notre manière de

duum solennel où M^{sr} l'évêque d'Agen célébra éloquemment la sainteté de Jeanne. Les fêtes qui furent célébrées à Gourdon, dans les paroisses de Notre-Dame, de Saint-Pierre et du Sacré-Cœur, furent également de grandes manifestations de la foi populaire. Le triduum de Figeac, dont M^{sr} Laurans présida tous les exercices et auquel prirent part M^{sr} Nègre, M^{sr} de Ligonès et M^{sr} Gély, vit se renouveler, dans les trois paroisses de la ville, les



M^{sr} Laurans, évêque de Cahors.

belles journées de celui de Cahors. Nous pourrions citer encore quantité de paroisses où la fête de Jeanne clôtura une mission par une très pieuse solennité ; il en fut ainsi dans beaucoup de celles dont voici les noms : Aynac, Crayssac, Cenevière, Cornac, Cremps, Douelle, Espédaillac, Espeyroux, Faycelles, Ganic, Gluges, Gréalou, Estal-en-Quercy, Labastide-Murat, Marcihac, Mercuès, Montdoumerc, Montredon, Prayssac, Saint-Aureil, Saint-Pa-

lavy, Sériergues, Souillac : les catholiques du Quercy ne pouvaient offrir à la Bienheureuse un plus agréable hommage.

Dans le diocèse de PÉRIGUEUX, M^{sr} Bougouin avait invité toutes les paroisses à célébrer un triduum du 14 au 16 mai : dans celles où cette célébration serait difficile, on se bornerait, le 16, à un jour de fête. Les solennités se déroulèrent à Périgueux, dans la belle cathédrale de Saint-Front, où tous les catholiques de la ville étaient convoqués à la cérémonie de clôture. Quelques jours après, M^{sr} l'évêque de Périgueux écrivait :

compter) vint vers le roi de France, notre sire, une pucelle qui se disait envoyée par le Dieu du ciel, pour jeter les Anglais hors du royaume de France. »

Pour célébrer dignement Jeanne d'Arc, que manquait-il à notre basilique? Rien en vérité, ni l'art exquis des décors, ni l'entrain superbe des trois cents exécutants de la « Chorale Saint-Silain », ni la mâle et émouvante éloquence de l'orateur, M. l'abbé Boulanger : tout s'était mis d'accord pour donner à la fête l'ampleur et la beauté d'une solennité unique. Mais la parure par excellence de la basilique, n'était-ce pas cette foule immense, compacte, qui l'avait envahie en moins d'une heure et qui la remplissait littéralement de toute part? Quel inoubliable spectacle offraient ces milliers de catholiques et de Français, — on a écrit huit mille, — levant les yeux vers l'autel que dominait l'étendard de la Bienheureuse, et gardant, malgré la gêne et la chaleur, un religieux recueillement ! On fêtait Jeanne d'Arc ; c'était assez, chacun, cette fois, voulait la fêter en priant. Quelque chose de l'âme de la France, on le sentait, avait saisi l'assemblée et fondu les cœurs dans un sentiment plus tendre que la reconnaissance et l'admiration ; c'était de la vénération pour celle qui incarne la patrie.

En terminant cette lettre par laquelle il priait MM. les curés de Périgueux de remercier en son nom leurs paroissiens, M^{sr} Bougouin les invitait à populariser de plus en plus « le nom et le culte de la Bienheureuse, en parlant d'elle aux foules et aux enfants du catéchisme, en la faisant connaître le plus possible par l'image, le tract et la conférence ».

* * *

Les fêtes célébrées à BORDEAUX, du 25 au 27 mai, dans la primatiale de Saint-André, sous la présidence de S. Ém. le cardinal Andrieu, qu'assistait M^{sr} Barthet, évêque d'Abdère, se déroulèrent avec un grand éclat et au milieu d'un immense concours de peuple.

On peut dire que la cathédrale n'a pas, pour ainsi dire, désempli pendant ces trois journées, tant la foule s'y est pressée aux messes de communion, à la messe de dix heures, aux vêpres que suivit, les deux premiers jours, une conférence historique sur la vie de Jeanne d'Arc, et aux cérémonies du soir où le panégyrique de la Bienheureuse fut prononcé tour à tour par M. le chanoine Métreau, archiprêtre de Saint-Michel, par le R. P. Bousquet, dominicain, et par M. l'abbé Caruel.

Avant le dernier salut solennel, S. Ém. le cardinal archevêque de Bordeaux prononça l'allocution suivante, qui est le tableau le plus autorisé des fêtes qu'il avait présidées.

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Un discours serait superflu, peut-être téméraire, après celui que vous venez d'entendre. Mais j'ai contracté envers vous une dette et je tiens à la payer. C'est pourquoi je vous félicite du beau spectacle que vous avez donné, pendant trois jours, sous les voûtes édifiées et ravies de cette antique primatiale; et, en vous félicitant, je vous remercie de la joie que

vous m'avez procurée au cours de ce triduum, et à laquelle il s'est mêlé, je dois en convenir, un peu d'orgueil. Comment ne serais-je pas heureux et fier d'être le chef ou plutôt le père d'une famille diocésaine qui se montre, lorsque les circonstances l'exigent, telle qu'elle m'est apparue, en ces jours de fête, c'est-à-dire toute frémissante des deux amours les plus nobles, les plus généreux et les plus intrépides qui puissent faire battre le cœur d'un homme et le cœur d'une femme : l'amour de la religion et l'amour de la patrie ?



S. Em. le cardinal Andrieu, archevêque de Bordeaux.

En vous invitant à fêter l'apothéose de Jeanne d'Arc, apothéose d'autant mieux accueillie qu'elle a été plus longtemps attendue, je n'ai pas eu recours à un long exposé des motifs. Je me suis contenté de vous dire, avant de partir pour Rome : vous êtes tenus de plusieurs manières à solenniser l'événement religieux que Pie X, l'inlassable ami de la France, nous prépare. Vous y êtes tenus comme catholiques, parce que Jeanne d'Arc fut une grande catholique. Vous y êtes tenus comme Français, parce que Jeanne d'Arc fut une grande Française. Vous y êtes tenus comme Bordelais, car la délivrance de notre ville faisait partie du programme de l'héroïne, et l'un de ses plus vifs regrets dans la prison de Compiègne ou sur le bûcher de Rouen dut être celui de n'avoir pu l'accomplir sur cette terre; mais elle s'en dédommagea au ciel, d'où, quel-

ques années après sa mort, elle arracha notre Guyenne à la domination anglaise, non plus avec l'épée de sainte Catherine-de-Fierbois, mais avec le glaive dans lequel le chef hébreu avait mis sa confiance, quand il s'écria devant la poignée de braves qui allait briser la puissance de Madian : *Le glaive du Seigneur et de Gédéon!*

L'appel était laconique, mais il s'adressait à des diocésains dont la piété et le patriotisme ne se trouvent jamais en défaut, et ils y ont répondu par ce triduum qui marquera dans leurs annales et dont j'ai, moi aussi, le droit d'être fier, puisque la gloire des fils rejaillit sur le père.

Le triduum qui s'achève a été d'abord le triduum de l'éloquence. Les prédicateurs ont parlé à qui mieux mieux de Jeanne d'Arc, et à côté de la richesse des pensées et de la distinction du langage, on a remarqué dans les homélies, dans les conférences et dans les panégyriques, quelque chose qui leur donne plus de prix que tout le reste : un grand souffle apostolique et patriotique.

Le triduum qui s'achève a été, en second lieu, le triduum de la piété envers Jeanne, et elle s'est traduite sous des formes aussi édifiantes qu'aimables. On a prié, et avec quelle ferveur ! On a chanté, et avec quelle harmonie ! On est venu en foule assister au saint sacrifice et communier. C'était le moyen de se rendre propice la pieuse héroïne, car elle se délectait devant l'autel et à la table sainte, et elle puisait, au contact de Jésus qui s'immole et de Jésus qui se donne, le courage de s'immoler et de se donner elle-même pour les grandes causes qu'elle avait à servir.

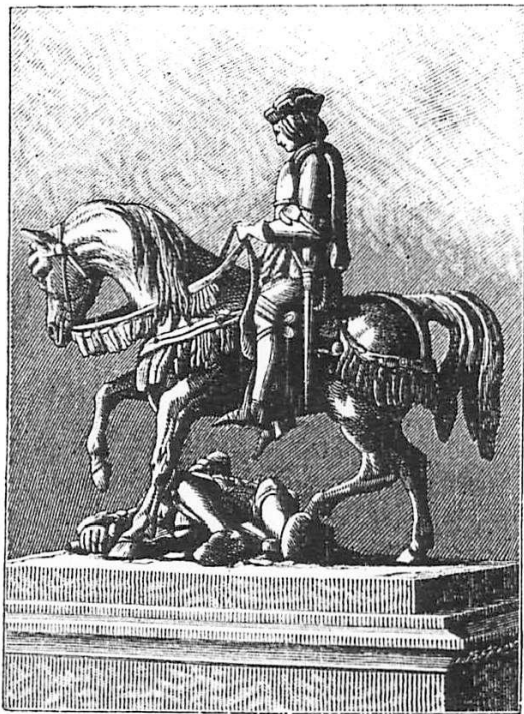
Enfin, le triduum qui s'achève a été le triduum des résolutions viriles, et partant, de l'amour qui les inspire. Près du cœur de Jeanne nous avons senti le nôtre se réchauffer ; et, pour le maintenir dans cette température où la vertu s'épanouit et où le vice se dessèche, il suffira de lui rappeler que la sainte héroïne a aimé d'un amour aussi courageux que fidèle, Dieu, l'Église et la France.

Jeanne d'Arc a aimé Dieu ; et parce qu'elle l'aimait, elle pensait constamment à lui, elle se donnait tout entière à lui, elle était disposée à tout souffrir pour lui, et, aux heures où le ciel était le plus noir, elle demeurait sereine, souriante. Il fallait exécuter jusqu'au bout le programme de l'amour : *Libenter cogitare, libenter dare, libenter pati.*

Jeanne d'Arc a aimé l'Église ; et parce qu'elle l'aimait, elle a pris sa défense sur deux chefs d'accusation qu'on lui jette à la face dans tous les siècles, sans excepter le nôtre. On accuse l'Église de ne pas enseigner la vraie religion : Jeanne d'Arc a réfuté cette calomnie par le miracle qui abonde dans sa vie et dans ses œuvres toutes faites de merveilleux humainement inexplicable. On accuse l'Église d'être l'ennemie de l'État :

Jeanne d'Arc a réfuté cette nouvelle calomnie en rappelant que c'est la religion enseignée par l'Église, la religion de Jésus-Christ et du Pape, la religion catholique, apostolique et romaine, qui lui a inspiré de sauver, au prix de sacrifices héroïques, l'État dans lequel la Providence l'avait fait naître et que l'ambition des uns, secondée par la corruption des autres, était en train de frapper au cœur.

Enfin, Jeanne d'Arc a aimé la France; et parce qu'elle l'aimait, elle s'est levée, émule d'Esther, de Judith et de Débora, pour la délivrer;



Jeanne chevauchant. (P^{me} Marie d'Orléans.)

mais elle a fait plus encore, elle lui a indiqué, avec des paroles d'une force et d'un charme inexprimables, les conditions essentielles de sa grandeur et de sa sécurité. Il faut que ceux qui gouvernent la France se regardent comme les lieutenants de Jésus-Christ et n'exercent pas au profit du mal une autorité qu'ils n'ont reçue d'en-haut que pour le bien. Il faut que ceux qui sont appelés à défendre la France croient en Dieu et respectent sa loi pour avoir le courage de faire les sacrifices que la patrie leur demande à certaines heures. Quelle leçon et quel reproche à l'adresse des réformateurs qui ont laïcisé le pouvoir pour en faire un instrument d'op-

pression et de tyrannie, et qui travaillent à arracher Dieu de l'âme du soldat pour y tarir la source des fiers et invincibles dévouements sur lesquels la patrie a le droit de compter lorsqu'on touche à son honneur ou à son territoire!

O Jeanne, pendant ce triduum, nous vous avons payé un tribut auquel votre titre de Bienheureuse vous donne droit. Nous vous avons tressé des couronnes : la couronne de la louange, la couronne de la supplication, la couronne de l'imitation. Et puisque vous êtes reine, comme l'indique le nimbe dont l'Église vient de parer votre front virginal, il est permis de solliciter de votre munificence un don de joyeux avènement. Nous vous demandons de nous aider du haut du ciel à vous reproduire. Pendant que vous étiez sur la terre, vous avez prié, vous avez combattu, vous avez souffert. Vous avez prié avec une piété d'ange, vous avez combattu avec un courage de héros, vous avez souffert avec une patience de martyr ;

aidez-nous à devenir des copies vivantes et agissantes de cet incomparable idéal. La France est opprimée comme au temps où vous fûtes envoyée vers elle, et elle ne retrouvera les libertés qu'elle pleure que si nous mettons à son service des vertus chrétiennes en même temps que des vertus guerrières. Puissions-nous, en travaillant à délivrer la patrie de la terre, conquérir une place qui ne soit pas trop éloignée de la vôtre dans la patrie du ciel!

Après la cérémonie, la foule fit à Jeanne d'Arc une ovation que le chroniqueur des fêtes bordelaises raconte ainsi dans l'*Aquitaine*.

Cette élégante statue de Jeanne d'Arc, personnification de la fête, devant laquelle tant de Bordelais avaient prié, devait connaître encore d'autres triomphes.

De jeunes bras l'enlevèrent de l'église et, dans une manifestation toute spontanée, la portèrent dans la rue.

Le cortège s'organise à l'instant : on remonte la rue Vital-Carles, on s'engage sur le cours Tourny, six à sept cents personnes suivent la statue qui semble planer au-dessus des têtes.

On acclame sans cesse la Bienheureuse ; enfin on arrive rue Bondet, en face du siège de la Ligue patriotique des dames françaises : c'est là que la statue doit être déposée ; on lui offre une couronne de fleurs.

La rue est pleine d'une foule compacte : on crie, on acclame ; on fait mieux encore, on entonne une dernière fois le *Magnificat* et un dernier cri jaillit de toutes les poitrines : Vive Jeanne d'Arc ! Vive la France ! Vive Pie X !

Le même chroniqueur a noté que la ville de Bordeaux était richement décorée et que « tous les catholiques libres ont pavoisé et illuminé les façades de leurs demeures » et que, « par ordre ou par crainte de la secte ténébreuse, les monuments publics sont restés dans l'obscurité ». Il termine son récit par un souvenir que les fêtes de Jeanne rappellent naturellement à l'esprit des Bordelais.

Le 24 juin 1451, l'église Saint-André était remplie de Bordelais à la fois curieux et troublés.

Un des plus graves événements de notre cité allait s'accomplir.

Bordeaux, cité soumise au roi d'Angleterre depuis trois siècles, faisait retour au roi de France et renouait ainsi le fil de son histoire.

Dunois, le vaillant capitaine, était là sur la place, devant la cathédrale, entouré des seigneurs français, tout enveloppé des brillants apparats de son étincelant cortège.

Le vénérable archevêque Pey Berland l'attendait au seuil de la vieille église et derrière lui se pressaient son clergé, les notables de la ville et le peuple.

Pey Berland s'avance, prend la main de Dunois et le conduit au maître autel ; là il lui jure, ainsi que les notables, d'être *à toujours bons, vrais et loyaux sujets du roi de France*.

La foule impressionnée de ce spectacle grandiose, dominée par une impression de foi et de patriotisme, acclame d'enthousiasme les Français : elle fait retentir les voûtes du temple saint de ce cri touchant répété souvent dans notre histoire aux heures solennelles et joyeuses : *Noël ! Noël !*

Aujourd'hui, ce n'est plus Dunois qui est venu à Bordeaux, Dunois, le compagnon de Jeanne ; c'est Jeanne elle-même dont on sentait l'âme passer dans cette foule encore plus émue que jadis. Un archevêque de Bordeaux donne son peuple non au roi temporel de la France, mais au Roi du ciel que Jeanne appelait si bien *Notre Seigneur Jésus*, et ce don c'est Jeanne qui le porte à son Dieu, elle dont les mains si pures viennent d'être consacrées par l'Église.

N'y a-t-il pas lieu encore de crier de toute notre âme, avec toute l'énergie vibrante de notre cœur : *Noël ! Noël !*

Ce cri joyeux fut répété dans tout le diocèse de Bordeaux.

XI

HOMMAGES DE L'Auvergne et du Limousin, de l'Angoumois et de la Saintonge.

M^{sr} Lecœur, évêque de Saint-Flour, présida dans sa cathédrale, les fêtes qui eurent lieu le 30 juin et le 1^{er} juillet. Il les ouvrit par un discours où il conviait toutes les âmes à s'unir pour prier Jeanne d'Arc, car tous les âges et toutes les conditions trouvent en elle leur modèle et leur protectrice. A la fin de la première journée, la population sanflouraine manifesta sa joie par une illumination générale. Le lendemain, les fidèles communiaient en grand nombre

de la main de leur évêque, après avoir entendu d'excellents conseils de M^{sr} l'évêque de Tulle sur l'usage de l'Eucharistie. Une longue procession escorta la statue de la Bienheureuse à travers la ville avant la messe pontificale qui fut célébrée par M^{sr} Nègre. A la cérémonie du soir, à laquelle la municipalité de Saint-Flour assista, M^{sr} du Vauroux, évêque d'Agen, fit le panégyrique de Jeanne d'Arc. Il montra que le salut de la France au xv^e siècle fut opéré par l'amour d'un grand cœur « fait de simplicité, d'ardeur, de sensibilité, de bravoure, de fierté, conscient de sa faiblesse, mais d'une confiance sans bornes en la puissance divine qu'il animait ». Aujourd'hui, le salut de la France est encore à ce prix : l'amour seul, mais l'amour inspiré de Dieu et soutenu par lui, sera l'agent de la régénération nationale. Cette belle journée s'acheva par une seconde procession et une visite à l'église Sainte-Christine, dans la ville basse brillamment illuminée.



M^{sr} Lécœur, évêque de Saint-Flour.

Après Saint-Flour, Chaudesaigues fêta Jeanne avec enthousiasme, le 11 juillet, et entendit un éloquent discours de M^{sr} Gély, évêque de Mende. A Pailherols, à Pléaux, à Thiézac, à Vebret, à Montsalvy, à Drugeac, à Maurs, à Antignac, à Saignes, à Andelat, à Allanche, à Riom-ès-Montagne, à Aubespeyre, à Pierrefort, etc., les manifestations furent très populaires. A Murat, le 31 juillet et le 1^{er} août, M^{sr} l'évêque de Saint-Flour présida de belles fêtes. M. le préfet du Cantal trouva bon d'interdire la procession du dimanche : il ne fit qu'irriter la population murataise. Un autre incident plus odieux encore marqua les fêtes de Murat : dans la soirée, à la fin

d'un cortège qui avait parcouru les rues aux cris de : Vive Jeanne d'Arc! Vive la France! la foule fut chargée par la gendarmerie, l'archiprêtre de Murat roula sous les pieds des chevaux et fut blessé; les jeunes catholiques qui portaient le drapeau tricolore furent sur le point de se le voir enlever par la force : ils firent si bonne contenance qu'ils purent le garder; le drapeau fut déchiré au milieu de la lutte, mais il resta aux mains des bons Français. M. le préfet du Cantal avait motivé l'interdiction de la procession



Jeanne au combat.
(H. Leroux.)

sur des manifestations violentes « qui se seraient déjà produites » : il n'y en eut pas d'autre que celle qu'on vient de raconter. A Mauriac, un triduum fut célébré, du 24 au 26 septembre, sous la présidence de M^{sr} l'évêque de Saint-Flour : deux panégyriques furent prononcés par M. l'abbé Gayraud, député du Finistère, qui glorifia le courage de Jeanne et présenta sa vie comme une démonstration nouvelle du surnaturel et sa Béatification comme une consécration de la vocation chrétienne de la France. Une procession parcourut les principales rues de la ville magnifiquement décorée. A Salers, M. le chanoine Tissier rappela le glorieux souvenir de

M^{sr} Pagis, l'ancien évêque de Verdun qui, on s'en souvient, parcourut la France, il y a une quinzaine d'années, en qualité de héraut et de missionnaire de Jeanne d'Arc : les fêtes de Salers furent dignement célébrées par les anciens paroissiens de M^{sr} Pagis. La ville d'Aurillac fêta Jeanne le 17 octobre : la foule se pressa dans les deux églises de Notre-Dame-des-Neiges et de Saint-Gérard, où M. l'abbé Thellier de Poncheville célébra, dans la première, la vie intérieure de la Bienheureuse, et, dans la seconde, son courage civique et patriotique. M^{sr} Lecœur était venu présider ces solennités et il félicita les Aurillacois d'avoir si bien honoré la Sainte de la Patrie.

A CLERMONT, Jeanne d'Arc fut fêtée par de grandes solennités qui eurent lieu le 15 et le 16 mai, à la cathédrale et à Notre-Dame-du-Port.

A la cathédrale, décorée avec sobriété et bon goût, la foule se réunit quatre fois pour offrir à la Bienheureuse l'hommage de ses prières et de sa vénération : messe de communion, messe pon-

tificale célébrée par M^{sr} Lobbedey, évêque de Moulins, réunion des écoles libres, salut solennel, ces différents exercices attirèrent des milliers de fidèles. NN.SS. les évêques de Clermont, de Moulins, et M^{sr} Déchelette, auxiliaire du Cardinal-archevêque de Lyon, assistèrent, avec M^{sr} Dubillard, archevêque de Chambéry, à la cérémonie du soir, où M. l'abbé Eymieu fit ressortir éloquemment le caractère surnaturel de la vie et des œuvres de Jeanne d'Arc. Dans la journée, NN.SS. les évêques visitèrent l'école Massillon, où fut bénite une statue de la Bienheureuse.

A Notre-Dame-du-Port, la cérémonie du matin du 16 mai, si elle avait pour but principal d'honorer la Sainte Vierge, fut toute remplie du souvenir de Jeanne d'Arc. Le dimanche soir, sa fête s'acheva dans la cathédrale, où l'on ne se souvenait pas d'avoir vu se presser une telle foule depuis l'anniversaire de la Croisade. M. le chanoine Janvier, prédicateur de Notre-Dame de Paris, célébra la force d'âme de la Bienheureuse. Le discours achevé, M^{sr} l'évêque de Clermont remercia l'orateur d'avoir parlé de Jeanne d'Arc avec une éloquence si pénétrante, si lumineuse et si forte dans sa simplicité; et il adressa l'expression de sa reconnaissance aux évêques qui avaient rehaussé par leur présence l'éclat de ces fêtes. Répondant à l'appel de leur évêque, les catholiques de Clermont avaient pavoisé leurs maisons et, à la nuit tombante, la ville s'illumina brillamment, en l'honneur de la sainte héroïne.

Dans tout le diocèse, elle reçut les mêmes hommages. M^{sr} l'évêque de Clermont présida quelques-unes de ces fêtes, notamment celle de Chamalières et celle de Randan où il fit le panégyrique de Jeanne en présence de M^{me} la comtesse de Paris. A Saint-Pierre-les-Minimes, à Manzat, à Riom, à Ambert, à Thiers, à Maringues, les solennités eurent beaucoup d'éclat. Des triduums eurent lieu à Rochefort-Montagne, à Saint-Amand-Roche-Savine, à Saint-Sauves, à Arlanc, à Saint-Bonnet-de-Riom, à Ceyrat, à Lamoutgic. Plus de soixante-dix autres paroisses eurent, elles aussi, leur journée de Jeanne d'Arc; dans beaucoup d'entre elles, la fête fut accompagnée de la bénédiction d'une statue; dans d'autres, de processions, de conférences sur la place publique, d'illuminations, de retraites aux flambeaux, de feux d'artifice.

*
* *

Le LIMOUSIN a rivalisé avec l'Auvergne d'élan et de piété en l'honneur de Jeanne d'Arc et, dans les deux diocèses de Tulle et de Limoges, la Bienheureuse a été partout magnifiquement fêtée.

Les fêtes de TULLE avaient été fixées par M^{sr} Nègre aux 25, 26 et

27 juin. La foule est venue « aux offices du matin d'abord, où les communions ont été très nombreuses le vendredi et le dimanche; elle est venue à la messe pontificale célébrée par M^{sr} l'évêque de Cahors; mais elle est accourue surtout aux trois cérémonies du soir et elle est accourue compacte, serrée, au point que, de mémoire d'homme, on ne vit jamais pareille affluence. Elle remplissait tout : la nef, les bas côtés, le chœur, la tribune. Le dimanche, l'assistance



M^{sr} Nègre. évêque de Tulle.

se prolongeait, jusque sur la place ». Les trois orateurs désignés pour louer Jeanne étaient M^{sr} Breton, recteur de l'Institut catholique de Toulouse; M^{sr} Laurans, évêque de Cahors et M^{sr} Lecœur, évêque de Saint-Flour. Le premier montra Dieu suscitant une sainte pour délivrer par ses exploits et racheter par ses souffrances la France chrétienne. Le second montra que Dieu a réservé à notre temps la glorification de son envoyée, pour combattre le naturalisme dans les esprits, les cœurs et la société. Le troisième célébra la pureté de la vierge, le courage de la guerrière et l'héroïsme de la martyre, accomplissant de par Dieu sa mission surnaturelle. Les fêtes de Brive, de Salon-la-Tour, d'Argentat, de Corrèze, de Chameyrat, de Naves, d'Aubazine, de Saillac et de presque toutes

les paroisses du diocèse de Tulle continuèrent l'hommage à Jeanne d'Arc si bien commencé dans la ville épiscopale, et nous laisserions le lecteur à répéter que, dans les plus humbles villages comme dans les plus gros bourgs et les villes de la Corrèze, les catholiques ont fait en l'honneur de Jeanne ce que nous avons vu qu'ils ont fait partout en France.

M^{sr} Renouard, évêque de LIMOGES, fit célébrer les fêtes de Jeanne dans sa cathédrale, du 25 au 27 juin. L'ouverture en eut lieu dans la soirée du 24, par une réunion que présida M. l'archiprêtre et dans laquelle il expliqua, devant une foule déjà nombreuse, les raisons des solennités qui allaient se dérouler pendant trois jours. Le vendredi et le samedi, les jeunes filles d'abord, puis les jeunes gens furent convoqués, dans la matinée, à des messes de communion, auxquelles ils assistèrent en grand nombre.



M^{sr} Renouard, évêque de Limoges.

Aux deux réunions du vendredi et du samedi, le panégyrique de la Bienheureuse fut prononcé par M. le chanoine Dublanchy, supérieur de l'école Montalembert, et par M. le chanoine Mathivet, aumônier du lycée de Limoges. M. Dublanchy fit justice des fausses accusations portées contre l'Église au sujet du supplice de Jeanne et il invita son auditoire à aimer, comme elle, Dieu et la patrie. M. Mathivet montra que, si Dieu avait fait de la Pucelle d'Orléans une incomparable guerrière, elle avait répondu à sa mission par une foi et une obéissance admirables : elle fut sainte pour avoir toujours obéi à l'impulsion divine. Près de six mille personnes se pressaient dans la cathédrale à la cérémonie de clôture. L'orateur était M. l'abbé

Poulin, curé de Notre-Dame de Ménilmontant, à Paris. Après avoir exposé les différentes phases de la vie de Jeanne et montré que, par elle, Dieu traita la France comme il n'a fait aucun autre peuple, il adjura l'immense auditoire qui l'écoutait de s'unir, de prier, d'agir et d'espérer. M^{sr} Renouard avait exprimé le désir que Limoges se parât pour fêter Jeanne d'Arc : il fut répondu à son appel avec un empressement unanime ; à la tombée de la nuit, la ville, magnifiquement pavoisée, étincelait de mille feux : seuls, au milieu de l'allégresse générale, les monuments publics sont restés désespérément tristes.

Ce qui fut fait à Limoges le fut, moins brillamment sans doute, dans la plupart des paroisses du diocèse : partout l'enthousiasme fut égal et l'empressement pareil aux fêtes de Jeanne.



Dans l'Angoumois, il en fut de même. M^{sr} Arlet, évêque d'Angoulême, avait ordonné un triduum dans l'église cathédrale pour les 19, 20 et 21 novembre : il fut très beau. Notons d'abord la fête des enfants convoqués dès le jeudi soir pour chanter des cantiques en l'honneur de Jeanne, pour voir les scènes de sa vie défilier sous leurs yeux, et pour la prier ; puis les messes de communion auxquelles tour à tour les jeunes filles, les femmes chrétiennes et les jeunes gens vinrent prendre part au banquet eucharistique, et entendre M^{sr} Arlet leur parler des douces vertus de la vierge, de l'énergie de la libératrice, de l'héroïsme de la martyre et leur commenter les leçons que suggère sa vie. Des foules nombreuses s'assemblèrent dans la cathédrale les deux premiers soirs du triduum ; à la cérémonie de clôture, plus de deux mille personnes n'y purent trouver place. M^{sr} Eyssautier, évêque de la Rochelle, fut le premier panégyriste de Jeanne ; il résuma son éloge en ces deux mots : elle a su et elle a voulu la volonté de Dieu. Le second panégyriste, M. l'abbé Maignon, montra le surnaturel dans la vie de Jeanne d'Arc, dans ses gestes, ses prophéties, ses miracles, sa sainteté. M^{sr} Rumeau, évêque d'Angers, couronna ces beaux discours en montrant éloquentement dans la vie et dans le fait de Jeanne l'intervention de Dieu qui a eu pitié de la France après l'avoir châtiée. La fête

extérieure fut également très brillante : le soir de la clôture du triduum, les rues, bien pavoisées, s'éclairèrent à l'envi ; Angoulême avait généreusement répondu à l'appel de son évêque pour glorifier Jeanne d'Arc. Le diocèse tout entier imita la ville épiscopale. Confolens, Cognac, la Rochefoucauld, Châteauneuf, Champagne-Mouton, Aigre, Bassac, Jarnac, Ruffec, Mansle, Hiersac et quantité de paroisses plus humbles firent à Jeanne un triomphe d'un ou de trois jours, qui fut partout la belle manifestation de la joie, de la reconnaissance et de la confiance des catholiques de l'Angoumois.

En SAINTONGE, il faudrait citer aussi la plupart des villes, des bourgs et des villages, si l'on avait à dresser la liste de toutes les paroisses où Jeanne eut son jour ou son triduum de fête. Citons au moins : dans l'archiprêtré de Jonzac, les belles solennités que M^{sr} Petit, archevêque de Besançon, présida à Saint-Fort-sur-Gironde, sa paroisse natale ; le triduum d'Archiac et celui de Champagnolles ; dans l'archiprêtré de Saintes, le triduum célébré dans cette ville, à l'Institution Notre-Dame de Recouvrance et que M^{sr} Eyssautier, évêque de la Rochelle, clôtura par un éloquent discours sur les rapports de Jeanne avec Dieu, la France et la jeunesse ; les fêtes de Nieul-les-Saintes et de Port-d'Envaux ; dans l'archiprêtré de Marennes, le triduum de Royan ; dans l'archiprêtré de Rochefort, le triduum célébré dans cette ville et présidé par Monseigneur de la Rochelle qui fit le panégyrique de la Bienheureuse ; la fête de Hiers-Brouage ; dans l'archiprêtré de Saint-Jean-d'Angély, les fêtes de Tonnay-Boutonne, de Forges, de Loulay, de Ballans ; dans l'archiprêtré de la Rochelle, les fêtes d'Ars-en-Ré, de Courçon, de Tangon, et celle de la Ronde que M^{sr} Eyssautier présida. Aux fêtes de la Rochelle, qui furent célébrées vers la fin de juillet, le panégyrique de Jeanne fut prononcé dans l'église du Sacré-Cœur par M. le chanoine Coubé. Plus d'une fois, au cours des fêtes saintongaises, à Saintes, à la Rochelle, à Rochefort, de nombreux spectateurs applaudirent la *Jeanne d'Arc* de M. Georges Gourdon, l'auteur bien connu des *Chansons de Gestes*, qui mériterait d'être couronné une fois de plus par l'Académie pour son drame historique sur Jeanne.

XII

HOMMAGES DE LA VENDÉE, DE LA BRETAGNE ET DU MAINE.

La VENDÉE a mis son cœur tout entier à fêter Jeanne d'Arc qui est à ses yeux la personnification de la France chrétienne. M^{sr} Cat-



M^{sr} Cattaui, évêque de Luçon.

teau, évêque de Luçon, ordonna qu'un *Te Deum* d'action de grâces serait chanté dans toutes les églises de son diocèse, le 18 avril, et il invita les curés des paroisses à organiser, en l'honneur de la Bienheureuse, des solennités religieuses et patriotiques. Elles commencèrent, à la Roche-sur-Yon, par un triduum qui se termina le 30 mai et dont M^{sr} Cattaui présida la clôture en présence d'un grand concours de peuple. Le lendemain, la Vendée

tout entière était convoquée à Montaigu : vingt mille personnes assistèrent à la messe qui fut célébrée en plein air sous la présidence de M^{sr} l'évêque de Luçon, et au panégyrique que prononça un missionnaire apostolique, M. l'abbé Valade. Le soir, une fête profane, mais de caractère patriotique, retint encore la foule qui ne se lassait pas d'entendre les orateurs lui parler de Jeanne et lui apprendre comment il convient, à son exemple, de lutter pour la France et pour Dieu.

Bon nombre de municipalités ont tenu à honneur de contribuer

de leurs deniers et de leur action, au succès des fêtes ; mais, à Fontenay-le-Comte, toute manifestation publique fut interdite : la fête dut se renfermer dans l'enceinte trop étroite de l'église paroissiale. En revanche, les petites cités rurales se prêtèrent volontiers aux démonstrations extérieures. Tantôt les paroisses d'une même contrée, trop dénuées de ressources dans leur isolement, se groupèrent autour d'un centre plus important et organisèrent des fêtes régionales : telle fut celle de Challans, qui attira toute la population du grand marais ; telle encore celle de Lucs-sur-Boulogne, où se donnèrent rendez-vous toutes les paroisses du canton de Poiré-sur-Vie. Tantôt d'humbles paroisses fêtèrent plus modestement, mais aussi pieusement, la Pucelle. Dans la plupart des églises du diocèse, il y eut une fête locale, souvent un triduum, et partout l'affluence des fidèles fut aussi considérable et leur piété aussi grande qu'aux jours les plus solennels de l'année chrétienne. Après la fête religieuse, il y avait généralement la fête extérieure qui comportait souvent un défilé historique à travers les rues pavoisées ; puis, la nuit venue, la foule assistait, sur une place publique, à l'apothéose de Jeanne. Les fêtes célébrées dans la cathédrale de Luçon eurent un éclat tout particulier : pendant trois jours, la population luçonnaise fut toute à Jeanne d'Arc et l'on ne se souvient pas d'avoir jamais vu la foule si pressée dans la grande basilique.

* *

La BRETAGNE, avant même d'être réunie à la France, ne lui a ménagé ni sa sympathie, ni son sang dans ses grandes guerres. Au temps de Jeanne d'Arc, si des traités liaient le duc Jean V au roi et au régent d'Angleterre, il faisait des vœux pour le succès de la cause française, et la Bretagne donna à la Libératrice quelques-uns de ses plus braves compagnons : le trop célèbre Gilles de Retz, qui ne fut le monstre de Machecoul qu'après avoir oublié ses glorieux exploits sous l'étendard de Jeanne ; Guy et André de Laval, fils de Jean de Kergorlay, seigneur de Montfort-la-Cane, ces gracieux jeunes gens qui font à Jeanne un si chevaleresque cortège ; Pierre de Rostrenen, les sires de Dinan, le connétable Arthur de Richemont, si fidèle à la France malgré la disgrâce où le condamnaient

les intrigues de La Trémoille ; Richemont, dont Jeanne accepta le loyal concours à Beaugency et à Patay, et qui, six ans après sa mort, reprit Paris aux Anglais. Oui, la Bretagne a bien servi la France au temps de Jeanne comme elle avait fait au temps de du Guesclin.

Aussi la Bienheureuse a été partout sur la terre bretonne pieusement et joyeusement fêtée. A NANTES, le triduum qui eut lieu dans la cathédrale, du 12 au 14 novembre, fut des plus brillants.



M.^r Rouard, évêque de Nantes.

Chaque matin, les jeunes filles, les femmes chrétiennes, puis les hommes et les jeunes gens avaient été convoqués tour à tour aux messes de communion : ces réunions furent chaque matin, le dimanche surtout, de belles manifestations de piété. M.^r Rouard avait invité à faire le panégyrique de Jeanne d'Arc trois évêques : M.^r l'évêque de Vannes, qui montra ce que la Béatification de Jeanne a de glorieux pour elle, d'honorable pour l'église et d'heureux pour

la France ; M.^r l'évêque d'Angers, qui mit en relief le caractère surnaturel de la mission terrestre de la Libératrice ; M.^r l'évêque de Dijon, qui parla surtout de la seconde mission de Jeanne d'Arc, envoyée aujourd'hui à la France pour la sauver du naturalisme. Après le dernier salut d'action de grâces, la foule se répandit par la ville, dont tous les quartiers, même les plus éloignés du centre, étaient illuminés, et la fête s'acheva par une belle manifestation de joie populaire. Le même jour, un salut solennel fut célébré dans toutes les églises et chapelles publiques du diocèse, comme il avait été déjà fait le 18 avril. Des fêtes particulières eurent lieu partout et, partout, elles furent l'expression de l'enthousiasme et de la foi de populations chrétiennes ; dans les grosses villes, elles

furent de grandioses manifestations religieuses et patriotiques.

A VANNES, les fêtes eurent lieu du 25 au 27 juin : elles furent dignes de Jeanne d'Arc et des Vannetais. Dans les deux paroisses de la cathédrale et de Saint-Paterne, on rivalisa de piété pour honorer la Bienheureuse. A la cathédrale, les discours, aux cérémonies du soir, furent prononcés par M^{sr} Gouraud, par M. l'archiprêtre Buléon et par M^{sr} Debout, prélat romain. M^{sr} l'évêque de Vannes, prenant la parole à la place de M^{sr} l'évêque de Quimper, que sa santé condamnait au silence, montra les opportunités de la Béatification de Jeanne d'Arc dont elle répare, complète et assure la gloire, en même temps qu'elle témoigne de la fécondité de l'Église qui produit toujours des saints et qu'elle est pour la France le gage d'un avenir meilleur. M. Buléon expliqua la prodigieuse histoire de Jeanne par son obéissance aux messages célestes.



M^{sr} Duparc, évêque de Quimper.

M^{sr} Debout célébra la libératrice et la rédemptrice de la patrie. La fête extérieure fut digne de la fête religieuse : pavoisement, tableaux vivants des principaux faits de la vie de Jeanne, cortège historique de son escorte et défilé devant la statue du connétable de Richemont, festival, feu d'artifice, illuminations d'autant plus brillantes qu'elles contrastaient avec les taches sombres des édifices publics, les Vannetais n'oublièrent rien pour faire honneur à la Bienheureuse que toutes les paroisses célébrèrent à l'envi par des solennités religieuses et des fêtes populaires.

M^{sr} Duparc, évêque de QUIMPER, fit célébrer la fête de Jeanne d'Arc dans sa cathédrale le 18 avril. Dans la basilique de Saint-Corentin, magnifiquement ornée, la foule se pressa pour entendre son éloquent évêque parler de Jeanne. *Hæc est virgo sapiens quam*

Dominus vigilantem invenit : en commentant ces paroles de l'Écriture, M^{sr} Duparc célébra la fidélité de la Bienheureuse à l'inspiration divine, depuis Domremy jusqu'à Rouen : elle a mérité par là les honneurs que l'Église lui a décernés. La plupart des paroisses du diocèse fêtèrent Jeanne d'Arc le même jour ; toutes le firent avec enthousiasme. Dans les grandes villes, certaines personnes s'abstinrent de prendre part à la joie commune ; mais dans les petites

villes et les paroisses rurales, l'unanimité fut parfaite. Les maisons étaient pavoisées, les rues illuminées ; souvent même, les habitations perdues au milieu des terres étaient décorées ; dans beaucoup d'endroits, il y eut des processions aux flambeaux et des feux de joie, comme pour les fêtes de saint Jean et des saints Apôtres. Dans les campagnes, on prêchait Jeanne d'Arc en breton ; sa vie fut écrite en breton et près de 10.000 exemplaires



M^{sr} Morelle, évêque de Saint-Brieuc.

en furent bientôt vendus ; un cantique en breton fut composé pour les fêtes et chanté partout. Les populations si chrétiennes du diocèse de Quimper ont donc admirablement répondu à l'appel que leur évêque leur avait adressé : « Quand viendra le 18 avril, saluant dans la Bienheureuse Jeanne d'Arc la patronne que la Providence destinait à nos jours d'épreuves, nous unirons notre âme à la sienne pour reconnaître avec elle, dans le Christ de l'Évangile, le maître du beau pays de France. »

Dans le diocèse de SAINT-BRIEUC, toutes les paroisses fêtèrent Jeanne d'Arc ; le 18 avril, M^{sr} Morelle présida la fête célébrée dans sa cathédrale où, devant un nombreux auditoire, M. le vicaire

général de La Villerabel exposa les raisons particulières qu'avaient les Bretons d'acclamer la Bienheureuse.

Prenant pour texte : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra*, il a dit comment la foi bretonne comprit la mission de Jeanne et pourquoi les Bretons furent ses meilleurs lieutenants dans la lutte pour la France. Et il présenta dans un relief puissant les principaux dirigeants de la Bretagne à cette époque : le duc Jean V, Richemont, Gilles de Retz, les deux Laval, qui tous prouvèrent de tout leur pouvoir leur dévouement à Jeanne.

Jean V, chef d'un état florissant, mais trop faible pour défendre sa neutralité, inclinant de cœur vers la France, dont le roi, lui disent ses notables, est son droicturier seigneur, faisant en 1425 un traité avec Charles VII, mais forcé ensuite par l'invasion anglaise et l'abandon de la France de reconnaître l'Anglais Henri VI pour roi de France. Il tressaille pourtant à l'annonce de la mission de Jeanne ; son cœur se trouve d'accord avec sa foi pour accepter la Libératrice ; par deux fois il lui envoie de ses familiers en ambassade, la seconde fois avec des présents ; puis il laisse Richemont, Rostrenen, les Laval recruter des gens d'armes bretons, il fournit même la solde d'un millier d'hommes, il se réjouit de Patay, et quand, plus tard, Jeanne morte, Paris tombe au pouvoir de son frère Richemont pour la France, il bâtit un ex-voto d'action de grâces, que nous admirons encore : la collégiale de Notre-Dame de Lamballe. Voilà le duc, Breton avant tout, mais Français ensuite, et secondant de son mieux l'envoyée de Dieu. Il nous apprend, dit l'orateur, à garder nos qualités personnelles en même temps que l'amour de la France, et à rester comme une réserve de forces dont la grande patrie aura besoin quelque jour.

L'étrange figure de Gilles de Retz nous apparaît ensuite, admirable de dévouement à Jeanne et à la France, ravitaillant Orléans, se battant à Beaugency, à Patay, gagnant à côté de Jeanne son titre de Maréchal, méritant l'honneur d'aller chercher à cheval dans l'abbaye de Saint-Remi la sainte Ampoule, et de tenir au sacre de Reims le rang de pair de France ; et puis, dix ans plus tard, finissant sur l'échafaud !

Puis ce sont les charmantes figures des deux Laval, si heureux de voir Jeanne et de combattre avec elle, et emportant de ce qu'ils ont vu cette conviction éclairée par leur foi profonde, que, pour la France, Dieu fit ce qu'il n'a fait pour nulle autre nation : *Non fecit taliter omni nationi*.

Enfin, c'est Richemont, homme de guerre superbe et diplomate avisé, qui veut dégager Charles VII de ses lâches favoris, que La Tré-

moille fait exiler, mais qui, dans son exil, lève un corps de troupes et s'en vient pour lutter avec Jeanne contre l'Anglais. C'est la rencontre dramatique entre le connétable et la Libératrice, et la chasse aux Anglais et la victoire de Patay; puis, pour récompenser ce patriote, l'exil encore, à la grande douleur de Jeanne, mais sans que ce traitement indigne enlève au noble soldat l'amour de la France, malgré ses folies et ses ingrattitudes.



Jeanne et la France.
(A. Mercié.)

Et un retour de pensée amène l'orateur aux jours présents où la France, la nation-femme, fait preuve de folie et d'ingratitude. Il faut l'aimer quand même, parce qu'elle a des générosités de mère pour ses fils, dès qu'elle les voit en danger grave. Il faut se tenir prêts à la soutenir contre les nouveaux ennemis qui veulent l'arracher à son Dieu. Et nous devons espérer, car le Sacré-Cœur, la Vierge de Lourdes, la Bienheureuse Jeanne d'Arc viennent à son secours et la sauveront, si nous leur fournissons, comme les Bretons à Jeanne, des soldats valeureux et croyants.

Un parallèle rapide entre Jeanne et les grands hommes de guerre français amène ensuite en quelques traits un contraste saisissant entre Napoléon, dont le génie humain laissa la France glorieuse mais amoindrie, et Jeanne, en qui nous saluons le génie divin, qui refit la France et l'idée de patrie dont nous vivons encore.

Après ce beau discours, la bénédiction solennelle fut donnée et le *Te Deum* chanté.

Monseigneur, en quittant la cathédrale, s'arrêta devant la statue de Jeanne, œuvre du sculpteur briochin Le Goff, exposée sous le porche de la cathédrale, et à la foule qui était considérable il parla encore en l'honneur de la Libératrice. Il remercia tous ceux qui avaient concouru à embellir la fête, eut un mot gracieux et mérité pour l'habile sculpteur; et à la fin de son allocution retentirent les cris de : Vive Jeanne d'Arc! Vive la France! Vive Pie X!

A cinq heures, une belle séance en l'honneur de Jeanne d'Arc fut donnée, sous la présidence de Sa Grandeur, au patronage Saint-Joseph.

Le soir, de belles illuminations eurent lieu, principalement dans le quartier privilégié de N.-D.-d'Espérance, et quelques autres dans le reste

de la ville. Une foule nombreuse se promenait pour les voir et saluer encore Jeanne la Bienheureuse.

C'est aussi le 18 avril que M^{sr} Dubourg, archevêque de RENNES, fit célébrer dans sa cathédrale la fête de Jeanne d'Arc. Comme il assistait aux fêtes de Rome, il fit présider celle de Rennes par M^{sr} Guillois, archevêque de Pessinonte. M. le chanoine Marchal fit le panégyrique de la Bienheureuse. Voici, sur cette belle cérémonie, quelques détails empruntés à la *Semaine religieuse* de Rennes.

L'orateur retrace en termes touchants la vie calme et paisible de la vierge de Domremy jusqu'au moment où, obéissant aux voix de sainte Catherine et de saint Michel, elle quitte le foyer paternel pour *bouter l'Anglais hors du pays de France*. Et cette jeune fille ignorante du monde, faible et timide, fidèle à la mission qui lui est dévolue, part, va trouver Charles VII, lui demande des hommes d'armes et court en toute hâte délivrer Orléans assiégé par les Anglais.

Puis ce fut le sacre de Reims, et enfin les douloureuses épreuves de Compiègne et de Rouen.

Cette jeune fille qui n'avait pas vingt ans, qui avait arraché son pays à la domination étrangère, qui s'était montrée aussi intrépide et habile capitaine que les plus sublimes héros du patriotisme, montre un courage et une résignation admirables dans l'adversité.

Et quand sonna l'heure atroce du martyre, Jeanne expira en prononçant ces deux mots qui avaient été le culte et la devise de toute sa vie : *Jesus, Maria!* Et son âme, pure comme le lis, s'éleva rapidement vers le ciel sous la forme d'une blanche colombe, tandis que les Anglais,



M^{sr} Dubourg, archevêque de Rennes.

témoins de sa foi et de son admirable résignation, s'écriaient avec désespoir : « Nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte. »

L'orateur rappelle l'ardent patriotisme de la courageuse guerrière qui disait : « Jamais je n'ai vu couler sang français que les cheveux ne me dressassent sur la tête. »

Incarnation vivante du patriotisme, elle groupe tous les Français sous le même drapeau. Il n'y a plus ni Armagnacs, ni Bourguignons, il n'y a plus que la France !

Et dans une superbe péroraison, l'orateur demande que la Bienheureuse Jeanne d'Arc refasse encore l'union de tous les Français.

Une quête fut ensuite faite pour l'érection de la basilique en l'honneur de Jeanne d'Arc, à Domremy.

Après le chant du *Te Deum* et la bénédiction solennelle du Très Saint-Sacrement donnée par M^{sr} Guillois, la foule s'écoule lentement, émue de l'imposante cérémonie à laquelle elle vient d'assister.

Toute la ville de Rennes a magnifiquement fêté Jeanne d'Arc. Les catholiques ont répondu au désir exprimé par Monseigneur en décorant la façade de leurs maisons d'oriflammes aux couleurs nationales, d'écussons, d'étendards, de bannières, où se détache la devise chère à l'héroïne : « Vive labeur ! »

Toutes les églises de la ville avaient reçu une ornementation extérieure du meilleur goût.

A la Métropole, à Toussaints et à Saint-Germain, des cordons de verres s'enroulent autour des colonnes de la façade et marquent dans ses grandes lignes le dessin architectural.

A Notre-Dame et à Saint-Sauveur, des centaines d'ampoules électriques, dissimulées dans du papier transparent comme dans le calice d'une fleur, promettent un beau succès pour l'illumination.

Tous ceux, — et ils sont nombreux, — qui ont eu l'heureuse inspiration de sortir de chez eux le dimanche soir, ont pu se convaincre qu'au cœur des Rennais la foi est encore bien vive. A voir les splendides illuminations qui ont été faites en l'honneur de Jeanne d'Arc, on a peine à croire que la religion et le patriotisme ont fait leur temps.

Le même jour, par ordre de M^{sr} l'archevêque de Rennes, dans toutes les paroisses du diocèse Jeanne d'Arc eut sa fête.

* * *

Les fêtes de LAVAL eurent lieu, du 25 au 27 juin, dans toutes les paroisses de la ville. M^{sr} Grellier présida toutes les cérémonies de

la cathédrale et y parla souvent à son peuple de la Bienheureuse. Il fit le premier discours aux réunions du soir et dégagea de l'histoire de Jeanne la leçon personnelle qu'elle contient pour chacun de nous. Le second discours fut prononcé par M. l'abbé Delor, qui loua en Jeanne d'Arc l'amour de Dieu, l'abnégation et le sacrifice poussé jusqu'à l'immolation totale. M. l'abbé Crosnier, professeur aux Facultés catholiques d'Angers, montra que Jeanne est la fleur du peuple de France : « fleur de notre peuple, parce qu'elle a été une vraie et une sainte Française; la plus populaire, parce qu'elle fut la plus grande et la plus bienfaisante des Françaises ». La fête extérieure fut splendide. « Rarement à Laval on vit une fête soulever un enthousiasme aussi général. Les rues étaient magnifiquement pavoi-sées : drapeaux, bannières, oriflammes flottaient aux fenêtres de la plupart des maisons. Le



M^{re} Grelhier, évêque de Laval.

soir, l'illumination fut une véritable féerie. Une foule énorme circulait dans les rues et, ce qui ne laissait pas d'être remarqué, c'était le calme, nous dirions presque le recueillement, qui planait sur la ville. A dix heures, un brillant feu d'artifice clôturait cette belle journée où Laval a donné une si haute idée de sa foi patriotique et de son amour pour la grande Libératrice du sol français. » Parmi les autres fêtes célébrées partout dans le diocèse de Laval, signalons au moins celles de Mayenne et de Pontmain. A Mayenne, le 17 octobre, M^{re} Grelhier présida la clôture d'un triduum qui renouvela les beautés de celui de Laval; à la clôture des fêtes de Pontmain (26-27 septembre), une grande foule de pèlerins, plus de cent prêtres, les évêques de Verdun, de Nevers, de Laval, l'arche-

vêque de Pessinonte, étaient réunis pour faire à Jeanne une magnifique journée. Que de belles démonstrations encore à Argentré, à Ernée, à Château-Gontier !

M^{sr} de Bonfils, évêque du Mans, fit coïncider la fête de Jeanne d'Arc avec la clôture du congrès diocésain dont les travaux prirent fin le 3 juillet. Le lendemain, dans la grande basilique de Saint-Julien, la population catholique du Mans était réunie pour honorer la Bienheureuse. Après la messe, M. l'abbé Rollin prononça le panégyrique. Il montra Jeanne, signe de contradiction comme Jésus-Christ : d'abord à l'époque où elle lutta pour le salut et mourut pour la rédemption de la France ; ensuite de nos jours, où elle revient acclamée par les croyants, méconnue par les impies qui ne veulent pas reconnaître en elle l'agent surnaturel de la miséricorde de Dieu. Mais, en dépit des contradictions dont Jésus-Christ fut l'objet dans sa vie et dont il continue de l'être dans son œuvre, il a sauvé le monde. Jeanne d'Arc continuera sa mission patriotique au bénéfice de la France chrétienne. M^{sr} Oury, ancien archevêque d'Alger, et M^{sr} Méliçon, évêque de Blois, assistaient à la fête. M^{sr} de Bonfils avait fait appel à la piété et au patriotisme des Manceaux : ils répondirent avec un élan qui fit de la cérémonie religieuse un magnifique acte de foi et, des démonstrations extérieures, un bel hommage de vénération populaire à la Libératrice de la France. Et dans tout le diocèse il en fut de même.

XIII

CONCLUSION. — LA REPRISE DE LA CAUSE. — L'AURORE DE LA CANONISATION DE JEANNE D'ARC

En achevant cette revue, très incomplète malgré sa longueur, des fêtes françaises célébrées en l'honneur de la Bienheureuse Jeanne d'Arc, nous ne chercherons pas une excuse à la monotonie des résumés qu'on vient de lire. Qu'avons-nous vu et qu'avons-nous entendu au cours de ces manifestations religieuses et patriotiques ? l'âme de tout un peuple uni dans la reconnaissance à Dieu qui jadis l'a sauvé par le bras d'une sainte jeune fille, à l'Église qui,

après avoir réhabilité sa Libératrice, la lui présente aujourd'hui comme son modèle et sa patronne, au Pontife bien-aimé qui a discerné ces honneurs à Jeanne d'Arc, à Jeanne d'Arc enfin qui les a mérités par les merveilles de sa vie et l'éclat de ses vertus. Si l'action de grâces a été monotone, n'est-ce pas le signe le plus frappant de sa sincérité et de son universalité? et quel plus beau concert que celui de ces hommages qui, pendant un an, se sont répétés d'un bout de la France à l'autre, et, de la plaine comme de la montagne, des plus humbles bourgades comme des plus grandes villes, sont montés vers Dieu pour le remercier d'avoir fait Jeanne si grande et si belle¹?

Ajouterons-nous que la France n'a pas été seule à la fêter? Dans toutes les parties du monde, on a entendu de beaux échos qui répondaient aux fêtes romaines et aux fêtes françaises; non seulement dans nos colonies et nos pays de mission, mais encore en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Autriche, en Hongrie, en Grèce, en Turquie, en Chine, au Japon, dans l'Amérique du Sud et dans celle du Nord, au Canada, dans les îles du



Jeanne écoutant ses Voix.
(A. Allard.)

Pacifique, aux Indes et jusque sur les bords des grands lacs africains. Et si le monde s'est réjoui, comme la France, de la Béatification de Jeanne d'Arc, n'est-ce pas que la Bienheureuse lui est apparue, non seulement comme le plus riche don que Dieu ait fait à un peuple que le monde aime toujours, mais aussi comme l'incarnation des vertus patriotiques qui préviennent les décadences nationales ou les réparent? Jeanne d'Arc, si française par son esprit, son cœur, son âme et sa mission, est catholique dans toute la force

1. « Faut-il ajouter, a écrit, en 1910, M^{re} Touchet, un détail qui frappera plusieurs esprits très probablement? On a calculé, d'après les commandes exécutées, ou en cours d'exécution, que, vers la fin de l'année courante, il y aurait vingt mille statues de la Bienheureuse placées dans nos églises. Quel est le saint, en dehors de la Vierge Marie et de saint Joseph, qui a été ainsi présenté à la vénération des fidèles? Quel est le saint dont le culte soit aussi populaire dans notre France? »

du terme : il n'est pas de nation qui ne puisse s'agenouiller devant elle pour lui demander, avec des leçons de confiance et de courage dans le malheur, des leçons de modération et de justice dans la prospérité, par-dessus tout des leçons de fidélité à Dieu, d'amour pour Jésus-Christ et de dévouement à l'Église¹.

Quant à la France chrétienne, elle s'est éprise pour Jeanne d'Arc d'un amour inexprimable. Sans doute elle a déjà au ciel d'illustres enfants qui la protègent. Jeanne y voyait Charlemagne et saint Louis en prières auprès de Dieu; avec eux il y a les Aignan et les Vincent de Paul, les Geneviève et les Clotilde, représentant au ciel la foi de la France, sa charité et sa piété; mais pour y représenter son âme, son âme toute entière, cette grande âme française avec tous ses dons, il semble que nul saint français n'est plus désigné que Jeanne d'Arc. Vive et sensée, pure et brave, pieuse et fière, également vaillante au labeur et au combat, terrible à l'opresseur et tendre au vaincu, triomphante et malheureuse, plus grande dans les malheurs que dans les triomphes, l'esprit plein d'idéal, le cœur plein d'ardeur chevaleresque, le front éclairé par la gloire et la souffrance; et par-dessus tout cela, chrétienne et fille bien-aimée de l'Église: telle est la France et telle est Jeanne, qui est l'image de la patrie transfigurée et rayonnante de la splendeur du ciel. Dieu l'a faite pour être modèle; qu'elle soit donc notre patronne et, puisque Jeanne n'a plus, pour le devenir à jamais, qu'à franchir le suprême degré des honneurs célestes, la France chrétienne appelle de tous ses vœux le jour de la Canonisation de la Bienheureuse.

Elle a le droit d'espérer qu'il se lèvera, bientôt peut-être. Déjà la reprise de la Cause est chose faite.

M^{sr} l'évêque d'Orléans l'a demandée dans une lettre adressée à S. S. le pape Pie X, aux premiers jours de cette année.

1. Parmi les fêtes célébrées hors de France en l'honneur de Jeanne d'Arc, il faudrait signaler celles d'Alger, de Constantine et de Tunis, celles de la Martinique, de Tananarive et de Tahiti, celles de Turin, de Lucques et de Londres, celles d'Athènes, de Constantinople et de Jérusalem, celles de Beyrouth et d'Alep, celles de Buenos-Ayres et de Montevideo, celles de Mexico, celles de Québec et de Montréal.

Orléans, 6 janvier 1910.

*En la fête de l'Épiphanie, 498^e anniversaire de la naissance de la Bienheureuse
Jeanne d'Arc*

TRÈS SAINT-PÈRE,

Le 18 avril de l'année dernière, Votre Sainteté proclama Jeanne d'Arc Bienheureuse, dans des fêtes d'une splendeur toute romaine et d'un enthousiasme tout français, relevées encore et principalement, par les témoignages de la royale paternité du Suprême Pontife envers notre nation.

Depuis lors, — nous pouvons le dire, sans rien exagérer, — les solennités inaugurées dans la Ville Éternelle sous la présidence auguste du Pape, se sont prolongées à travers le monde entier. Une fois de plus, Rome a donné le branle à l'Univers.

Ce n'est pas en effet la France seule, qui a prié sa pure Libératrice et lui a fait des triomphes inouïs, dans les cités les plus populeuses et les villages les plus humbles, grâce au zèle infatigable de nos très vénérés collègues.

C'est l'Angleterre qui s'est acquis tant d'honneur en reconnaissant l'incomparable beauté morale de l'humble Pucelle d'Orléans; c'est la Belgique; c'est l'Italie; ce sont l'Afrique, l'Amérique, la Chine, le Japon, l'Australie, les pays catholiques de la domination du Sultan, qui ont tenu à témoigner, en plus d'un endroit, de la même piété.

Faudrait-il s'étonner que, touché de ces vœux unanimes, le ciel eût déjà voulu y répondre par de hautes faveurs? Quoi qu'il en soit, dans plusieurs diocèses de France, et même de l'étranger, s'il faut en croire certaines feuilles publiques, le bruit s'est répandu de faits prodigieux tout récents, dus à l'intercession de la Bienheureuse.

Il en a été question notamment, à Orléans, au Mans, à Lyon, à Mexico même.

Sans plus affirmer qu'il ne convient en cette matière grave et réservée au jugement du Pontife romain, d'accord avec M. Hertzog, postulateur de la Cause, je supplie Votre Sainteté de daigner permettre que la Cause soit reprise, de cette fois, en vue de la Canonisation, — laquelle nous accordent bientôt (les deux miracles requis ayant été obtenus du ciel et dûment constatés par la Sacrée Congrégation des Rites), la miséricorde de Dieu et la grâce du Père commun de la catholicité!

Prosterné à vos pieds, Saint-Père, j'implore pour mon clergé, les fidèles du diocèse d'Orléans et moi-même la bénédiction apostolique.

† STANISLAS,
Evêque d'Orléans.

S. Ém. le cardinal Coullié, archevêque de Lyon, S. Ém. le cardinal Luçon, archevêque de Reims, et M^{sr} Dubois, archevêque de Bourges¹, se sont joints à M^{sr} Touchet, pour demander au Pape la même faveur.

Lettre de S. Ém. le cardinal Coullié

TRÈS SAINT-PÈRE,

M^{sr} l'évêque d'Orléans écrivait, il y a quelques jours, à Votre Sainteté, la suppliant de daigner permettre que la Cause de la Bienheureuse Jeanne d'Arc soit reprise, en vue de la Canonisation.

C'est de tout notre cœur que nous joignons nos respectueuses instances à celles de M^{sr} Touchet.

Dans le concert unanime de louanges et de prières, provoqué par la glorification de notre chère Bienheureuse, le diocèse de Lyon a mêlé sa voix avec enthousiasme aux chants de triomphe de l'Église entière : toutes nos paroisses, chapelles, communautés religieuses, ont tenu à jouir du bienfait des tridiums dont Votre Sainteté nous avait concédé le privilège avec une si large libéralité.

De son côté, la nouvelle Bienheureuse semble avoir répondu à la piété des fidèles en augmentant leur foi, leur dévotion envers la sainte Eucharistie, leur patriotisme, en leur méritant des faveurs spirituelles incontestables et nombreuses; en leur obtenant même, parfois, des grâces temporelles, que la voix populaire (sans préjuger des sentences infailibles de la Sainte Église) s'est plu à qualifier de miracles. Un de ces faits merveilleux s'est produit au bénéfice d'une de nos diocésaines et a vivement excité la reconnaissance et la confiance de nos fidèles.

Daigne Votre Sainteté accueillir favorablement, Très Saint-Père, le vœu que nous lui exprimons humblement, et agréer l'assurance des sentiments de vénération filiale, avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

De Votre Sainteté, le très respectueux, très dévoué et très affectionné serviteur et fils,

† PIERRE, CARD. COULLIÉ,
Archevêque de Lyon et de Vienne.

L. † S.

1. M^{sr} Dubois a été transféré du siège de Verdun au siège archiépiscopal de Bourges, devenu vacant par la mort de M^{sr} Servonnet.

Lettre de S. Ém. le cardinal Luçon

TRÈS SAINT-PÈRE,

Les acclamations unanimes de la France catholique tout entière ont salué l'acte solennel par lequel Votre Sainteté a décerné à l'illustre Pucelle d'Orléans les honneurs de la Béatification.

Après les incomparables splendeurs de Rome, où Votre Sainteté daigna, sous la coupole de Saint-Pierre, du haut de la Confession du prince des Apôtres, adresser à la France en sa propre langue des paroles qui lui sont allées droit au cœur, et lui donner des marques de paternelle bonté dont elle ne perdra jamais la mémoire, Orléans, Domremy, Chinon, Poitiers, Reims, Compiègne, Rouen, tous les lieux illustrés par quelque souvenir de la sainte Libératrice de la patrie, et, à leur suite, toutes nos villes, tous nos villages, eurent à cœur de célébrer des fêtes en



Jeanne d'Arc entend ses voix. (Lenepveu.)

l'honneur de la nouvelle Bienheureuse ; et bientôt il n'y aura peut-être pas une maison, sur la terre de France, qui ne s'honore de posséder l'image de Jeanne d'Arc.

Et ces fêtes, Très Saint-Père, ne furent point seulement des spectacles profanes, des manifestations de joie patriotique destinées à dire à la célèbre et gracieuse héroïne la reconnaissance de la patrie, ce furent vraiment des fêtes religieuses, ce furent des fêtes d'action de grâces à

Dieu tout-puissant, qui, en donnant Jeanne d'Arc à la France, a fait pour notre pays ce qu'il n'a fait pour aucune autre nation ; ce furent des fêtes de prières où l'on demanda au ciel avec ferveur, par l'intercession de la Bienheureuse, le retour du peuple à la foi de ses pères, et le retour de la nation à sa mission providentielle ; ce furent des fêtes d'espérance, qui rappelaient avec la persuasive éloquence des faits, aux catholiques tant éprouvés à l'heure actuelle, qu'il n'est point de situation si désespérée dont Dieu ne puisse sauver un peuple, et que, quand son heure est venue, il sait avec les plus faibles instruments accomplir les plus étonnantes merveilles. Et ce religieux enthousiasme de la France fut partagé par beaucoup d'autres nations catholiques.

Mais de toutes parts on entend exprimer le vœu que la Bienheureuse soit bientôt élevée aux honneurs du culte complet par la Canonisation. Et voici que le ciel semble encourager et provoquer lui-même nos désirs : aux prières adressées au Seigneur par l'intercession de Jeanne d'Arc, il a répondu par de nombreuses faveurs, dont quelques-unes paraissent avoir le caractère du miracle qui est le signe de Dieu.

C'est pourquoi l'évêque d'Orléans a adressé à Votre Sainteté une supplique, pour la prier de daigner ordonner la reprise de la Cause de la Vierge de Domremy et de la conduire jusqu'au degré suprême de la Canonisation.

En inscrivant la Bienheureuse Jeanne d'Arc au catalogue des saints, Votre Sainteté, d'ailleurs, placerait sous les yeux du monde entier un admirable modèle des vertus qu'un chrétien doit pratiquer soit dans la vie privée, soit dans la vie civile.

Ce qui est admirable, en effet, en Jeanne d'Arc, ce n'est pas seulement sa mission extraordinaire, les dons gratuits dont elle a été favorisée, les prodigieuses victoires à travers lesquelles elle a conduit son roi à la basilique du Sacre ; ce sont les douces et nobles vertus qu'elle a pratiquées : son innocence de vie, sa fidélité à tous ses devoirs religieux, sa piété envers Marie, sa tendre dévotion envers le Sacrement qui contient « le corps du Christ » ; sa virginale modestie qui imposait le respect aux soldats, aux chefs, à ses geôliers eux-mêmes ; sa sollicitude du salut des âmes, qui en faisait l'apôtre de son armée ; l'amour divin dont son cœur était rempli, et qui lui faisait dire qu'elle préférerait mourir plutôt que de pécher contre la volonté de Dieu ; la générosité de son patriotisme animé par la foi, qui lui donnait le courage de tous les sacrifices, lui faisait accepter toutes les fatigues et braver tous les périls ; sa bonté si compatissante qu'elle ne pouvait voir couler le sang français sans que ses cheveux se dressassent sur sa tête, ni mourir ses ennemis sans les exhorter à se mettre en grâce avec Dieu ; son humilité qui renvoyait à Dieu toute la gloire de ses succès ;

la magnanimité avec laquelle elle supporta l'ingratitude des siens, l'héroïsme avec lequel elle pardonna à ses juges, la filiale confiance avec laquelle elle en appelait au Siège Apostolique, sa résignation sublime enfin, et sa patience héroïque sur le bûcher où elle expire en invoquant trois fois le saint nom de Jésus.

C'est d'un cœur tout particulièrement empressé, Très Saint-Père, que je m'associe aux instances de M^{sr} l'évêque d'Orléans. C'est un archevêque de Reims, Regnault de Chartres, qui reconnut à Poitiers la mission de l'humble enfant de Domremy comme paraissant mériter la confiance du roi ; c'est un archevêque de Reims, Jean Juvénal des Ursins, qui prononça, par délégation du Saint-Siège, la sentence par laquelle la mémoire de l'innocente victime de Rouen fut authentiquement réhabilitée. On peut dire, dès lors, que ces prélats furent les deux premiers artisans de la Béatification de Jeanne d'Arc : comment leur successeur ne s'empresserait-il pas de solliciter du Siège Apostolique la Canonisation de la Bienheureuse, qui sera le couronnement de leur œuvre ? J'ose donc, Très Saint-Père, Vous supplier humblement, mais très instamment aussi, de daigner ordonner la continuation du procès de Canonisation de la Bienheureuse Jeanne d'Arc.

Daignez agréer, Très Saint-Père, l'hommage de la religieuse vénération avec laquelle je baise vos pieds sacrés, en me disant, de Votre Sainteté, le très humble serviteur et dévoué fils,

† L.-H. CARDINAL LUÇON,
Archevêque de Reims.

L. †. S.

Reims, le 2 février 1910.

Lettre de M^{sr} Dubois, archevêque de Bourges

TRÈS SAINT-PÈRE,

Le décret par lequel Votre Sainteté a élevé Jeanne d'Arc au rang des Bienheureux a été pour la France la cause d'une grande joie religieuse et un puissant motif de patriotique espérance. Dans le pays tout entier et au delà de nos frontières, les vertus de la noble héroïne ont été célébrées et son nom acclamé et invoqué. Permettez-moi, Très Saint-Père, d'exprimer respectueusement à Votre Sainteté un désir que je la supplie de vouloir bien exaucer : ce serait de voir bientôt reprendre en Cour de Rome, la Cause de la Bienheureuse en vue de sa Canonisation.

Notre Jeanne d'Arc mérite bien, semble-t-il, ce suprême honneur : tous les catholiques de France le souhaitent pour elle et ils prient Dieu d'en hâter la réalisation. Heureux seraient-ils si Votre Sainteté, qui ne cesse de donner à notre chère patrie des marques si nombreuses de

paternelle affection, était choisie par la Providence pour canoniser la nouvelle patronne qu'elle a donnée à la France.

Daignez, Très Saint-Père, prendre en considération ce vœu de nos cœurs. La Bienheureuse Jeanne d'Arc élevée au rang des Saints suscitera parmi nous et dans tout l'univers catholique encore plus de religieux enthousiasme et d'ardentes supplications.

Elle sera plus digne encore d'être proposée au peuple fidèle comme un modèle d'héroïques vertus et de fervente piété. Sa foi, sa dévotion envers la sainte Eucharistie rayonneront davantage pour le bien des âmes; elles les attireront plus fortement, plus suavement à la pratique de la véritable vie chrétienne et tout particulièrement de la communion fréquente, tant recommandée par Votre Sainteté.

Prosterné à vos pieds, Très Saint Père, j'implore la bénédiction de Votre Sainteté, dont j'aime à me redire,

Le fils très humble et très obéissant,

† LOUIS,
Archevêque de Bourges.

L. † S.

Avec ces lettres postulatatoires, il en fut présenté d'autres de M^{sr} Amette, archevêque de Paris; de M^{sr} Fuzet, archevêque de Rouen; de M^{sr} Turinaz, évêque de Nancy; de M^{sr} Foucault, évêque de Saint-Dié, et de M^{sr} Villard, évêque d'Autun, qui sollicitaient aussi la reprise de la Cause de Jeanne: nous les publierions ici, si le texte en avait paru avec les précédentes, dans la *Summarium* publié à Rome par les soins de M. Adolphe Guidi, avocat.

La réponse de la Sacrée Congrégation des Rites a été prompte et favorable. Le 15 février, en présence de S. Ém. le cardinal Ferrata, Rapporteur, elle a émis l'avis que fût signé le Décret prescrivant la reprise de la Cause de la Bienheureuse Jeanne d'Arc, en vue de la Canonisation; le 23 février, S. S. le Pape Pie X a ratifié le jugement de la Sacrée Congrégation.

*Décret orléanais de la Canonisation
de la B. Jeanne d'Arc, Vierge, Pucelle d'Orléans.*

Parmi les béatifications solennelles qui eurent lieu en l'année 1909, dans la Basilique patriarcale du Vatican, il en est une qui ne s'effacera

*Decretum aurelianen. canonizationis
B. Ioannæ de Arc Virginis Puellæ Aurelianensis.*

Inter solemnes beatificationes anno clapso 1909 in Patriarchali Basilica Vaticana peractas, e memoria hominum nunquam excidet illa, qua,

jamais de la mémoire des hommes ; c'est celle où, le dimanche *in Albis*, par ses Lettres apostoliques en forme de Bref, Notre Très Saint-Père le Pape Pie X décerna pour la première fois les honneurs des Bienheureux du ciel à la Vénérable JEANNE D'ARC, Vierge, Pucelle d'Orléans.

Ce ne sont pas seulement les habitants de Rome qu'on vit accourir dans cette Basilique, mais encore des étrangers et surtout un nombre presque incalculable de fidèles de France et tous leurs Évêques.

Guidés par une même inspiration et une même foi, pénétrés d'un sentiment de pieuse vénération pour cette Vierge admirable de pureté et de courage, ce fut d'une seule voix, les regards et les mains vers le ciel, qu'ils la saluèrent Bienheureuse : « Voici, répétaient-ils ensemble, le jour que le Seigneur a fait ; réjouissons-nous et tré-saillons d'allégresse. »

La grandeur elle-même et la magnificence du temple étincelant de lumière, l'ordre et la splendeur du culte et des cérémonies, la joie et l'enthousiasme débordant de tous les cœurs ; le matin, la présence de tous les membres de la Sacrée Congrégation des Rites avec le Chapitre et le Clergé du Vatican, assistant à la messe pontificale célébrée par l'Évêque d'Orléans ; le soir, dans la fonction devant le très auguste Sacrement de l'Eucharistie exposé publiquement, la présence du Souverain Pontife Pie X, entouré des Cardinaux et priant devant l'image de la B. Jeanne placée au-dessus de l'autel de la Chaire



Jeanne priant. (Frémiet.)

Dominica in Albis, per Litteras Apostolicas in forma Brevis Sanctissimi Domini Nostri Pii Papæ X, Ven. IOANNÆ Arcensi Virgini Puellæ Aurelianensi, beatorum cælitum honores primo delati fuere. Non solum cives sed etiam exteri ac præcipue e natione gallica fere innumeri fideles omnesque Episcopi ad illam Basilicam convenerunt. Uno eodemque spiritu ac religione ducti, præfatam Virginem candore et fortitudine admirabilem devoto affectu venerantes, elevatis oculis extensisque manibus, uno veluti ore consalutarunt Beatam, simul ingeminantes : « Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in ea ». Ipsa templi decora luce coruscantis amplitudo et magnificentia, cultus et cærimoniarum ordo ac splendor, animorum effusio in lætitia et ardore, adstante mane Missæ pontificali ab Episcopo Aurelianensi

de Saint-Pierre : tout cela contribua grandement à relever l'éclat de la solennité religieuse. Le Pasteur suprême, tous les Évêques présents, les fidèles, la Vierge glorieuse elle-même la Bienheureuse Jeanne ne formaient qu'un même souhait et adressaient au Christ Dieu, Roi des Rois, Seigneur des Seigneurs, une même prière pour l'Église et pour la Patrie.

Combien se sont développés le culte de la nouvelle Bienheureuse, l'amour et la confiance qu'elle inspire, on le voit avec évidence par ces triduum célébrés depuis la Béatification jusqu'à ce jour dans les villes et diocèses de France et d'autres pays avec une grande solennité, un généreux élan, une assistance nombreuse et un grand profit pour les âmes ; on le voit encore par les requêtes présentées récemment à la Sacrée Congrégation des Rites, en vue d'obtenir, avec l'Office et la Messe propres nouvellement approuvés, la fête en l'honneur de la Bienheureuse JEANNE proposée comme un modèle et une protectrice. En outre, depuis que le Siège Apostolique a permis de lui rendre un culte, des faveurs très nombreuses et des miracles même ont été, dit-on, obtenus de Dieu par les mérites et l'intercession de la Bienheureuse.

Aussi, sur les instances du Révérendissime P. Xavier Hertzog, Procureur général de la Compagnie de Saint-Sulpice et Postulateur de la

celebrata universo Cœtu Sacrorum Rituum Congregationis una cum Capitulo et Clero vaticano, vespere autem in sacra functione coram Augustissimo Eucharistiæ Sacramento publice exposito et ante imaginem, in excelsum super altari Cathedræ collocatam, Beatæ IOANNÆ ipso Summo Pontifice Pio X præsentè ac orante, sacrorum Purpuratorum corona circumdato ; hæc omnia ad maiorem solennitatem et religionem valde concurrerunt. Supremi Pastoris omniumque adstantium Antistitum et fidelium atque ipsius gloriosæ Virginis Beatæ IOANNÆ commune votum, communis oratio ad Christum Deum, Regem regum et Dominum dominantium, pro Ecclesia et Patria. Quot vero et quanta susceperint incrementa cultus, pietas ac fiducia in novensilem Beatam plane liquet ex triduanis festivitatibus intra annum a beatificatione cum magna pompa, impenso studio, assidua frequentia atque ubere fructu spirituali hucusque celebratis in Gallie aliarumque regionum civitatibus ac diocesis, necnon a recentioribus petitionibus sacræ Rituum Congregationi porrectis pro impetrando Festo cum Officio et Missa propriis nuper approbatis in honorem Beatæ IOANNÆ ad exemplum et præsidium propositæ. Insuper complures gratiæ imo et prodigia Eius meritis et intercessione a Deo patrata feruntur, post indulgentiam eidem Beatæ ab Apostolica Sede venerationem. Quapropter, instante Rmo P. Xaverio

Cause ; vu les lettres postulatatoires des Éminentissimes et Révérendissimes Cardinaux de la Sainte Église Romaine Pierre-Hector Coullié, Archevêque de Lyon et de Vienne, et Louis-Henri Luçon, Archevêque de Reims ; vu celles du Révérendissime Stanislas Touchet, Évêque d'Orléans et d'autres Archevêques et Évêques de France ; l'Éminentissime et Révérendissime Cardinal Dominique Ferrata, Ponent ou Rapporteur de la Cause, dans l'assemblée ordinaire de la Sacrée Congrégation des Rites, réunie au Vatican au jour indiqué plus bas, a proposé la discussion du doute suivant :

« Faut-il signer la Commission de la reprise de la Cause, dans le cas et à l'effet dont il s'agit ? »

Les Éminentissimes et Révérendissimes Pères de la Sacrée Congrégation des Rites, sur le rapport de l'Éminentissime Ponent, le Révérend Père et Seigneur Alexandre Verde, Promoteur de la Sainte Foi, entendu, toutes choses soigneusement examinées, ont été d'avis de répondre : « *Affirmativement*, c'est-à-dire de signer la Commission, s'il plaisait au Très Saint-Père. » 15 février 1910.

Tout cela ayant été rapporté à Notre Très Saint-Père le Pape Pie X par le Cardinal-Préfet de la Sacrée Congrégation des Rites, Sa Sainteté, ratifiant le Rescrit du même Sacré Conseil, a daigné signer de sa propre

Hertzog, Societatis Sancti Sulpitii Procuratore Generali et huius Cause Postulatore, attentisque litteris postulatoriis Emorum et Rmorum S. R. E. Cardinalium Petri Hectoris Coullié, Archiepiscopi Lugdunensis et Viennensis, et Ludovici Henrici Luçon, Archiepiscopi Rhemensis, necnon Rmi Dni Stanislai Touchet, Episcopi Aurelianensis, aliorumque Archiepiscoporum et Episcoporum Galliae, Emus et Rmus Dnus Cardinalis Dominicus Ferrata eiusdem Cause Ponens seu Relator, in Ordinariis Sacrorum Rituum Congregationis Comitibus subsignata die ad Vaticanum coadunatis, sequens dubium discutiendum proposuit : « An sit signanda Commissio reassumptionis Cause, in casu et ad effectum de quo agitur ? » Et Emi ac Rmi Patres Sacris tuendis Ritibus prepositi, post relationem ipsius Emi Ponentis, audito etiam R. P. D. Alexandro Verde Sanctae Fidei Promotore, omnibus sedulo perpensis, rescribere rati sunt : « *Affirmative*, seu signandam esse Commissionem, si Sanctissimo placuerit ». Die 15 Februarii 1910.

Quibus omnibus Sanctissimo Domino Nostro Pro Pape X per infra-scriptum Cardinalem Sacre Rituum Congregationi Praefectum relatis, Sanctitas Sua Rescriptum eiusdem Sacri Consilii ratum habens, propria manu signare dignata est Commissionem reassumptionis Cause Cano-

main la Commission de la reprise de la Cause de la Bienheureuse JEANNE D'ARC, Vierge, Pucelle d'Orléans, le 23 des mêmes mois et année.

FR. SÉBASTIEN, Card. MARTINELLI,
Préfet de la S. C. R.

PHILIPPE, Car. DI FAVA,
Substitut.

L. ✕ S.

nizationis Beatæ IOANNÆ DE ARC, Virginis, Puellæ Aurelianensis, die
23 eisdem mense et anno.

FR. SEBASTIANUS Card. MARTINELLI,
S. R. C. Præfectus.

PHILIPPUS Car. DI FAVA,
Substitutus.

L. ✕ S.

Maintenant, la parole est à Dieu et au Pape, qui parlera en son nom. Dieu veuille que le Pape puisse bientôt faire le geste suprême qui permettra à la France de se jeter aux pieds de Jeanne d'Arc, en disant :

Sainte Jeanne de France, priez pour nous !



APPENDICE

Liste des É.Ém. Cardinaux, É.Ém. Patriarches, RR. Archevêques et Evêques, Prélats, Abbés, Chefs d'Ordre et Recteurs d'Universités, qui ont signé, en 1899, des Lettres Postulatoires demandant la Béatification de la Vénérable Jeanne d'Arc.

I. — CARDINAUX, ARCHEVÊQUES ET EVÊQUES

I. — FRANCE (89 sièges)

S. Ém. le Cardinal Langénieux, archevêque de Reims.

- Richard, archevêque de Paris.
- Perraud, évêque d'Autun.
- Lecot, archevêque de Bordeaux.
- Coullié, archevêque de Lyon.
- Labouré, archevêque de Rennes.
- Sourieu, archevêque de Rouen.

M^{sr} Oury, archevêque d'Alger.

- Balaïn, archevêque d'Auch.
- Sueur, archevêque d'Avignon.
- Petit, archevêque de Besançon.
- Servonnet, archevêque de Bourges.
- Sonnois, archevêque de Cambrai.
- Combes, archevêque de Carthage.
- Hautin, archevêque de Chambéry.
- Ardin, archevêque de Sens.
- Mathieu, archevêque de Toulouse.
- Renou, archevêque de Tours.
- Hazera, évêque de Digne.
- Mignet, évêque de Fréjus.
- Berthel, évêque de Gap.
- Robert, évêque de Marseille.

- M^{re} Chapon, évêque de Nice.**
 — Enard, évêque de Cahors.
 — Gaussail, évêque de Perpignan.
 — Germain, évêque de Rodez.
 — Gazaniol, évêque de Constantine.
 — Cantel, évêque d'Oran.
 — Delannoy, évêque d'Aire.
 — Jauffray, évêque de Bayonne.
 — Béguinot, évêque de Nîmes.
 — Cotton, évêque de Valence.
 — Bonnet, évêque de Viviers.
 — Luçon, évêque de Belley.
 — Turinaz, évêque de Nancy.
 — Foucault, évêque de Saint-Dié.
 — Pagis, évêque de Verdun.
 — Cœuret-Varin, évêque d'Agen.
 — Frérot, évêque d'Angoulême.
 — Soulé, administrateur apostolique de la Basse-Terre (Guadeloupe).
 — Bonmefoy, évêque de la Rochelle.
 — Calteau, évêque de Luçon.
 — Dabert, évêque de Périgueux.
 — Pelgé, évêque de Poitiers.
 — Fabre, évêque de Saint-Denis (Réunion).
 — Tanoux, évêque de Saint-Pierre (Martinique).
 — Belmont, évêque de Clermont.
 — Renouard, évêque de Limoges.
 — Guillois, évêque du Puy.
 — Lamoureux, évêque de Saint-Flour.
 — Dénéchau, évêque de Tulle.
 — Williez, évêque d'Arras.
 — Rossel, évêque de Saint-Jean-de-Maurienne.
 — Bouvier, évêque de Tarentaise.
 — Le Nordez, évêque de Dijon.
 — Fava, évêque de Grenoble.
 — Larue, évêque de Langres.
 — Maillet, évêque de Saint-Claude.
 — Laborde, évêque de Blois.
 — Mollien, évêque de Chartres.
 — Goux, évêque de Versailles.
 — Dizien, évêque d'Amiens.
 — Fuzet, évêque de Beauvais.

- M^{sr} Lally**, évêque de Châlons-sur-Marne.
 — Fallières, évêque de Saint-Brieuc.
 — Laticule, évêque de Vannes.
 — Amette, évêque de Bayeux.
 — Guérard, évêque de Coutances.
 — Meunier, évêque d'Évreux.
 — Bardel, évêque de Séez.
 — Dubourg, évêque de Moulins.
 — Lelong, évêque de Nevers.
 — de Pélaçot, évêque de Troyes.
 — Billard, évêque de Carcassonne.
 — Fiard, évêque de Montauban.
 — Rougerie, évêque de Pamiers.
 — Rumeau, évêque d'Angers.
 — Geay, évêque de Laval.
 — Rouard, évêque de Nantes.

II. — EUROPE

Allemagne (25 sièges)

- M^{sr} Fleck**, évêque de Metz.
 — Hœtzi, évêque d'Augsbourg.
 S. Ém. le cardinal Kopp, prince-évêque de Breslau.
M^{sr} Dingelstadt, évêque de Münster.
 — Stabilewki, archevêque de Gnesen et Posen.
 — Schrod, évêque de Basilinopolis, auxiliaire de Trèves.
 — Andrézeiwicz, évêque de Philomélie, auxiliaire de Gnesen et de Posen.
 — Haffner, évêque de Mayence.
 — de Keppler, évêque de Rottemburg.

Angleterre (51 sièges)

- S. Ém. le Cardinal Vaughan, archevêque de Westminster.
M^{sr} Hsley, évêque de Birmingham.
 — Wilkinson, évêque de Hexham et New-Castle.
 — Lacy, évêque de Middlesborough.
 — Hadley, évêque de Newport.
 — Riddell, évêque de Northampton.
 — Bagshave, évêque de Nottingham.
 — Vaughan, évêque de Plymouth.

M^{sr} Bourne, évêque de Soutwarek.

— Eyre, archevêque de Glasgow.

— Mac Donald, archevêque d'Edimbourg.

— Smith, évêque de Dunkeld.

S. Ém. le cardinal Logue, archevêque d'Armagh.

M^{sr} Henry, évêque de Down et Coonor.

— Owens, évêque de Clogher.

— O'Doherty, évêque de Derry.

— Browne, évêque de Cloyne.

— O'Collaghan, évêque de Cork.

— Mac Redmond, évêque de Killaloe.

— Sheehan, évêque de Waterford et Lismore.

— Browing, évêque d'Ossory.

— Lyster, évêque d'Achonry.

— Clancy, évêque d'Elphin.

— Mac Kormach, évêque de Galway.

— Camilleri, évêque de Gozo (Malte).

Autriche-Hongrie (56 sièges)

M^{sr} Kolkiesko, prince-archevêque de Cracovie.

— Mezlényi, évêque de Szathmar.

— Maiorosy, évêque de Timia.

— Louhart, évêque de Transylvanie.

— Flapp, évêque de Parenzo et Pola.

— Morawsky, archevêque de Lemberg.

— Lobos, évêque de Tarnow.

— Bauer, évêque de Brünn.

— Kalons, évêque de Gratianopolis, auxiliaire de Prague.

— Riha, évêque de Budweiss.

— Schœbel, évêque de Leitmeritz.

— Hatchaler, évêque de Cibystra, auxiliaire de Salzburg.

— Aichner, évêque de Brixen.

— Kahn, évêque de Gurek.

— Napolnic, évêque de Lavant.

S. Ém. le cardinal Vaszary, prince-primat de Hongrie, archevêque de Gran.

M^{sr} Palasty, évêque de Sarepta, auxiliaire de Gran.

— Boltisar, évêque de Milas, auxiliaire de Gran.

— Stener, évêque de Stuhlweissenburg.

— Hettoey, évêque de Fünfkirchen.

— Kutrowatz, évêque de Marciana, auxiliaire de Győr.

M^{sr} Rimeli, évêque de Newsohl.

— de Hornig, évêque de Weissbrünn.

S. Ém. le cardinal Gruscha, prince-archevêque de Vienne.

M^{sr} Rössler, évêque de Saint-Polten.

— Doppelbauer, évêque de Linz.

— Raicevic, archevêque de Zara.

— Marcellic, évêque de Raguse.

— Zannoni, évêque de Sebenico.

— Nakic, évêque de Spalato.

— Poulovic-Lucich, évêque de Nicopolis, auxiliaire de Spalato.

— Markovic, évêque de Danaba, administrateur apostolique de Banjaluka.

— Bucconjic, évêque de Mostar, Marcana et Trebinje.

— Strossmayer, évêque de Sirmium.

Belgique (6 sièges)

S. Ém. le cardinal Gossens, archevêque de Malines.

M^{sr} Waffelaert, évêque de Bruges.

— Doutreloux, évêque de Liège.

— Decrolière, évêque de Namur.

— Walravens, évêque de Tournay.

Bulgarie (1 siège)

M^{sr} Douleot, évêque de Nicopoli.

Espagne (56 sièges)

M^{sr} Gomez y Salazar, évêque de Léon.

— Escudero y Ubago, évêque d'Osma.

— Almarès y Santos, évêque de Palencia.

S. Ém. le cardinal Herrera, archevêque de Compostelle.

M^{sr} Pierola y Lopez, évêque de Vittoria.

— Sanchez y Castro, évêque de Santander.

— Murna y Lopez, évêque de Lugo.

— Carascosa y Gabaldon, évêque d'Orense.

— Martinez y Vigil, évêque d'Oviedo.

— Y Martinez, évêque d'Almeria.

— Bryan y Livermore, évêque de Cartagena.

M^{sr} Del Ricon y Sodon, évêque de Guadix.

— Y Menendes, évêque de Jaen.

— Munos y Herrera, évêque de Malaga.

— Ruano y Martini, évêque de Claudiopolis, administrateur apostolique de Barbastro.

— Supervra y Lostale, évêque de Huesca.

— Mendoza y Garcia, évêque de Jacca.

— Cabal y Rodriguez, évêque de Pampelona.

— Soldevilla y Romero, évêque de Tarrazona.

— Gomez y Vidal, évêque de Têruel.

— Torrijos y Gomez, évêque de Badajoz.

— Rancez y Villanneva, évêque de Cadice et Ceuta.

— Y Herreros, évêque de Cordoue.

— Costa y Formaguera, archevêque de Tarragone.

— Racomora y Garcia, évêque de Tortosa.

S. Ém. le cardinal Sancha, archevêque de Tolède.

M^{sr} Peris y Mencheta, évêque de Coria.

— Gonzalès y Condé, évêque de Cuenca.

— De Cos y Macho, évêque de Madrid.

— Castellotte y Pinoro, évêque de Minorca.

— Ciudad y Olmos, évêque d'Archelâs, auxiliaire de l'archevêque de Valladolid.

— Di Marasa, évêque de Philippopolis, administrateur apostolique de Citta Rodrighs.

— Camara y Castro, évêque de Salamanque.

— Quesada y Gascon, évêque de Ségovie.

— Ortiz y Gutierrez, évêque de Zamora.

Grèce (7 sièges)

M^{sr} De Angelis, archevêque d'Athènes.

— Galibert, évêque de Santorin.

Hollande (5 sièges)

M^{sr} Van Wetering, archevêque d'Utrecht.

— Van de Ven, évêque de Bois-le-Duc.

— Bottemane, évêque de Harlem.

— Bœrmans, évêque de Ruremonde.

Italie (271 sièges)

M^{sr} Carli, évêque de Proconesso, auxiliaire de Gênes.

— Allegro, évêque d'Albenga.

— Forrati, évêque de Bobbio.

— Vinelli, évêque de Chiavari.

— Scatti, évêque de Savona et Noli.

— Bändi, évêque de Tortona.

— Daffra, évêque de Ventimiglia.

— Bertagna, évêque de Capharnaüm, auxiliaire de Turin.

— Duc, évêque d'Aosta.

— Fiore, évêque de Caméo.

— Filipello, évêque d'Ivréa.

— Ressa, évêque de Mondovi.

— Rossi, évêque de Pinerolo.

— Vicario, évêque de Salluzo.

— Rosaz, évêque de Suza.

— Pampino, archevêque de Vercelli.

— Cappecci, évêque d'Alessandria della Paglia.

— Barone, évêque de Casale Monferrato.

— Pulciano, évêque de Novara.

— Merizzi, évêque de Vigevano.

— Zamburlini, archevêque d'Udine.

— Antivari, évêque d'Eudoxiade, auxiliaire d'Udine.

S. Ém. le cardinal Ferrari, archevêque de Milan.

M^{sr} Guindani, évêque de Bergamo.

— Valfrè di Bonzo, évêque de Como.

— Fontana, évêque de Crema.

— Bonomelli, évêque de Cremona.

— Rorta, évêque de Lodi.

— Origo, évêque de Mantoue.

— Riboldi, évêque de Pavie.

S. Ém. le cardinal Sarto, patriarche de Venise.

M^{sr} Polin, évêque d'Adria.

— Bolognesi, évêque de Bellune et Feltre.

— Rota, évêque de Ceneda.

— Marangoni, évêque de Chioggia.

— Isola, évêque de Concordia.

— Appolonio, évêque de Tréviso.

— Féruglio, évêque de Vinceza.

M^{sr} del Frate, archevêque de Camérino.

— Pagliari, archevêque de Spoleto.

— Veneri, archevêque d'Acquapendente.

— Giordani, évêque d'Alatri.

— Venere, évêque d'Amélia.

— Sardi, évêque d'Anagni.

— de Persiis, évêque d'Assisi.

— Parsi, évêque de Bagnorea.

— Rossi, évêque de Corneto.

— Gentilucci, évêque de Fabriano.

— Franceschini, évêque de Fano.

— Bianconi, évêque de Ferentino.

— Bertuzzi, évêque de Poligno.

— Boccanera, évêque de Narni.

— Anselmini, évêque de Nocera.

— Bucchi Accica, évêque d'Orvieto.

— Scotti, évêque d'Osimo et Cingoli.

— Quintarelli, évêque de Rieti.

— Giorgi, évêque de Segni.

— Fioravanti, évêque de Veroli.

— Zoccoli, évêque de Sébaste, auxiliaire de Bologne.

— Papiri, archevêque de Fermo.

— Bonetti, évêque de Montalto.

— Biechi, évêque de S.-Severino.

S. Ém. le cardinal Galeati, archevêque de Ravenne.

M^{sr} Foschi, évêque de Cervia.

— Vespignani, évêque de Cesena.

— Serici, évêque de Cornacchio.

— Jaffei, évêque de Forli.

— Baldassari, évêque de Saint-Angelo in Vado.

— Aldanesi, évêque de Cagli et Pergola.

— Andreoli, évêque de Montefeltro.

— Boschi, évêque de Sinigaglia.

— Domini, évêque d'Arezzo.

— Corbelli, évêque de Cortona.

— Gialdini, évêque de Cyrène, administrateur de Monte-Pulciano.

— Sandrelli, évêque de Borgo S.-Sepulcro.

— Camilli, évêque de Fiesole.

— Sante Mei, évêque de Modigliana.

— Mistrangeli, évêque de Pontremoli.

— Gelli, évêque de Volterra.

M^{sr} Borrachia, évêque de Massa-Maritima.

- Cardella, évêque de Sovana.
- Tescari, évêque de Borgo S.-Domino.
- Borgognoni, archevêque de Modena.
- Righetti, évêque de Carpi.
- Maincardi, évêque de Reggio (Emilie).
- Carrano, archevêque d'Aquila.
- Niolla, archevêque de Gaëte,
- Mazella, archevêque de Rossano.
- Izzo, évêque de Cava et Serno.
- Ricotta, évêque de Marco et Bisignano.
- Camassa, évêque de Melfi et Rapolla.
- Piccone, évêque de Molfetta.
- d'Albore, évêque de Monopoli.
- Trotta, évêque de Téramo.
- Pietropaoli, évêque de Trivento.
- Falconio, archevêque de Acerenza.
- Puja, évêque d'Anglona.
- Onorati, évêque de Tricarico.
- Antonelli, évêque de Venosa.
- Vaccaro, archevêque de Bari.
- Lamberti, évêque de Conversano.
- dell'Olio, archevêque de Bénévent.
- d'Agostino, évêque d'Ariano.
- Cochia, évêque d'Ascoli.
- Angelini, évêque d'Avellino.
- Gianfelice, évêque de Boiano.
- Fadula, évêque de Bovino.
- Gargiulo, évêque de S.-Severo.
- Jannachino, évêque de Télese.
- Balzano, évêque de Termoli.
- Palmieri, archevêque de Brindisi.

S. Êm. le cardinal Capececiatro, archevêque de Capoue.

M^{sr} Pisani, évêque de Césarée de M., auxiliaire de Capoue.

- Giardano, évêque de Calvi et Teano.
- Diamare, évêque de Sessa-Arunca.
- Corchia, archevêque de Chieti.
- Buglione, archevêque de Conza.
- Tommassi, évêque de San-Angelo de Lombardie.
- Zamarino, évêque de Lacedonia.
- Cappone, évêque de Muro-Lucano.

S. Ém. le cardinal Prisco, archevêque de Naples.

M^{gr} de Siena, évêque de Callinique, auxiliaire de Naples.

— Cigliano, évêque de Cumes, auxiliaire de Naples.

— Candido, évêque d'Ischia.

— Renzullo, évêque de Nola.

— di Zaponetta, évêque de Pozzuoli.

— Caporali, archevêque d'Otrante.

— Cassato, évêque de Gionopoli, auxiliaire d'Otrante.

— Portanova, archevêque de Reggio:

— Rossi, évêque de Bova.

— di Rizo, évêque de Cantazaro.

— Mangeriva, évêque de Gérace.

— Laspro, archevêque de Salerne.

— Durante, évêque de Marsico.

— del Formo, évêque de Nocera de Pagani.

— Piccirilli, archevêque de San-Severina.

— Barillari, évêque de Memphis, coadjuteur de Cariatì.

— Giustiniani, archevêque de Soronto.

— de Jorio, évêque de Castellamare.

— de Nittis, évêque de Castellaneta.

— di San Stéphanò, archevêque de Trani.

— Genuardi, évêque d'Aci Reale.

— Cozzueli, évêque de Nicosia.

— Brevitera, évêque de Patti.

— Sagumina, évêque de Girgenti.

S. Ém. le cardinal Celesia, archevêque de Palerme.

M^{gr} Bova, évêque de Samarie, auxiliaire de Palerme.

— Quatrocchi, évêque d'Europe, administrateur apostolique de Razara.

— di Cannitello, évêque de Trapani.

— Palermo, évêque de Piazza Armerina.

— Serci-Serra, archevêque de Cagliari.

— Demartis, évêque de Gattelli-Nuovo.

— Depan, évêque d'Ogliastra.

— Garan, évêque d'Alès.

Monaco (1 siège)

M^{gr} Theuret, évêque de Monaco.

Montenegro (1 siège)

M^{gr} Millinovic, archevêque d'Antivari.

Portugal (12 sièges)

- M^{sr} Alvez di Mariz, évêque de Braganza.
 — da Silva Leitao e Castro, évêque de Lamogo.
 — Nunès, archevêque d'Evora.
 S. Ém. le cardinal Netto, patriarche de Lisbonne.
 M^{sr} Gomez de Almeida, évêque de Guarda.

Roumanie (2 sièges)

- M^{sr} de Hornstein, archevêque de Bukarest.

Russie (14 sièges)

- M^{sr} Popiel, archevêque de Varsovie.
 — Beresnewiecz, évêque de Wladislawow.
 — Delega-Kossouski, évêque de Serres, auxiliaire de Wladislawow.
 — Baramouski, évêque de Seyna ou Augustow.
 — Sotkienwicz, évêque de Sandomir.
 — Kulinsky, évêque de Kielec.
 — Zwierowicz, évêque de Wilna.

Suisse (5 sièges)

- M^{sr} Hass, évêque de Bâle.
 — Molo, évêque de Lugano.
 — Battaglia, évêque de Coire.
 — Egger, évêque de Saint-Gall.
 — Dernaz, évêque de Lausanne et Genève.

Turquie d'Europe (8 sièges)

- M^{sr} Bianchi, archevêque de Durazzo.
 — Guerrini, archevêque de Scutari.
 — Marconi, évêque de Pulati.
 — de Pettineo, administrateur apostolique de Candie.

III. — ASIE

Inde Orientale (31 sièges)

- M^{sr} de Oliviera-Xavier, évêque de Cochin.
 — de Carvalho, évêque de Macao.

M^{sr} de Souza-Barroso, évêque de Saint-Thomas de Méliapor.

- Gentili, archevêque d'Agra.
- Pelkmans, évêque de Lahore.
- Dalhoff, archevêque de Bombay.
- Cavadini, évêque de Mangalore.
- Barthe, évêque de Trichinopoli.
- Gœthals, archevêque de Calcutta.
- Pozzi, évêque de Kishnagur.
- Hurth, évêque de Dacca.
- Mélizan, archevêque de Colombo.
- Joulain, évêque de Jaffna.
- Van Reeth, évêque de Galle.
- Colgan, archevêque de Madras.
- Meyer, évêque d'Arcadiopolis, auxiliaire de Madras.
- Clerc, évêque de Vizagapatam.
- Gandy, archevêque de Pondichéry.
- Bardou, évêque de Coïmbatour.
- Fée, évêque de Malacca.
- Kleiner, évêque de Mysore.

Japon (4 sièges)

M^{sr} Ossouf, archevêque de Tokio.

- Berlioz, évêque d'Hiakodaté.
- Cousin, évêque de Nagasaki.
- Chartron, évêque d'Esaka.

Perse (1 siège)

M^{sr} Lesné, archevêque de Philippopoli, administrateur apostolique d'Ispahan.

Turquie d'Asie (4 sièges)

M^{sr} Altmayer, archevêque de Bagdad.

- Nicolosi, évêque de Chio.

IV. — AFRIQUE (7 sièges)

M^{sr} Barreto, évêque de Funchal (Madère).

- Gueto y Dias de la Maza, évêque des Canaries.
- Rey y Redondo, évêque de Saint-Christophe de Laguna (Ténériffe).
- O'Neil, évêque de Port-Louis (île Maurice).

V. — AMÉRIQUE

Canada (25 sièges)

- M^{gr} Langevin, archevêque de Saint-Boniface.
 — Grandin, évêque de Saint-Albert.
 — Legal, évêque de Pogle, coadjuteur de Saint-Albert.
 — Durieu, évêque de New-Westminster.
 — Douteville, évêque de Germanicopolis, coadjuteur de New-Westminster.
 — O'Brien, archevêque de Halifax.
 — Cameron, évêque de Antigonisch.
 — Mac Donald, évêque de Charlottetown.
 — Gauthier, archevêque de Kingston.
 — Mac Donnel, évêque d'Alexandrie.
 — Bruchesi, archevêque de Montréal.
 — Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe.
 — Desselles, évêque de Drussipara, coadjuteur de Saint-Hyacinthe.
 — Larocque, évêque de Sherbooke.
 — Emmard, évêque de Vallexfield.
 — Duhamel, archevêque de Ottawa.
 — Lorrain, évêque de Pombroke.
 — Bégni, archevêque de Québec.
 — Labrecque, évêque de Chicoutimi.
 — O'Konmor, évêque de London.

États-Unis (83 sièges)

- S. Ém. le cardinal Gibbons, archevêque de Baltimore.
 M^{gr} Moore, évêque de Saint-Augustin.
 — Northrop, évêque de Charleston.
 — Van der Vyver, évêque de Richmond.
 — Becker, évêque de Savannah.
 — Donatrué, évêque de Wheeling.
 — Monaghan, évêque de Wilmington.
 — Williams, archevêque de Boston.
 — de Goesbriand, évêque de Burlington.
 — Michaud, évêque de Modra, coadjuteur de Burlington.
 — Tierney, évêque de Hartford.
 — Bradley, évêque de Manchester.
 — Harkins, évêque de Providence.

- M^{rs} Beaven, évêque de Springfield.
 — Ryan, évêque de Alton.
 — Spalding, évêque de Peoria.
 — Janssen, évêque de Belleville.
 — Elder, archevêque de Cincinnati.
 — Hortsmann, évêque de Cleveland.
 — Maes, évêque de Covington.
 — Richter, évêque de Grand-Rapide.
 — Coxgrove, évêque de Davenport.
 — Bonacum, évêque de Lincoln.
 — Scannel, évêque d'Omaha.
 — Bonéo, archevêque de Santa-Fé.
 — Matz, évêque de Denver.
 — Ryan, archevêque de Philadelphie.
 — Prendergast, évêque de Scillio, auxiliaire de Philadelphie.
 — Mullen, évêque d'Érié.
 — Gualterius, évêque de Harrisburg.
 — Riordan, archevêque de San Francisco.
 — Montgomery, évêque de Monterey.
 — Kain, archevêque de Saint-Louis.
 — Cunningham, évêque de Concordia.
 — Burke, évêque de Saint-Joseph.
 — Hogan, évêque de Kansas City.
 — Fink, évêque de Leavenworth.
 — Ratzel, évêque de Milwaukee.
 — Schwebach, évêque de la Broste.
 — Chapelle, archevêque de la Nouvelle-Orléans.
 — De Rouxel, évêque de Curium, auxiliaire de la Nouvelle-Orléans.
 — Forest, évêque de Saint-Antoine.
 — Gallagehr, évêque de Galveston.
 — Allen, évêque de Mobile.
 — Heslin, évêque de Natchez.
 — Durier, évêque de Natchitoches.
 — Christie, archevêque de Orégon.
 — Glorieux, évêque de Boise City.
 — Brondel, évêque de Helena.
 — Dea, évêque de Nesqually.
 — Mac Gobrick, évêque de Dulyth.
 — Cotter, évêque de Wimona.
 — Corrigan, archevêque de New-York.
 — Farley, évêque de Zeugma, auxiliaire de New-York.

M^{sr} Gabriels, évêque de Ogdensburg.

— Mac Faul, évêque de Trenton.

Mexique (29 sièges)

M^{sr} Gilow, archevêque de Antequerra.

— Luque, évêque de Chiapas.

— Alva, évêque de Jucatan.

— Campos, évêque de Tabasco.

— Mora, évêque de Tehuantepec.

— Zuribia y Manzanera, archevêque de Durango.

— de Lopez, évêque de Sonora.

— Lopez, archevêque de Linarès.

— Portugal, évêque de Saltillo.

— Fierro, évêque de Tamanlipas.

— Arciga, archevêque de Mechoachan.

— Camecho, évêque de Queretaro.

Terre-Neuve (2 sièges)

M^{sr} Mac Donald, évêque de Harbour-Grace.

Antilles (6 sièges)

M^{sr} De Barnada et Aguillar, archevêque de Santiago de Cuba.

Guatémala (3 sièges)

M^{sr} Vélez, évêque de Comayagua.

— Thiel, évêque de Costarica.

— Pérez, évêque de San Salvador.

Haïti (3 sièges)

M^{sr} Kersugan, évêque du Cap-Haïtien.

Bolivie (4 sièges)

M^{sr} Araya, évêque de Cochabamba.

Brésil (17 sièges)

M^{sr} Da Silva, archevêque de Bahia.

— Duarte, évêque de Goyas.

- M^{sr} Dos Santos Pereira, évêque d'Olinda.
 — De Camargo Barros, évêque de Curitiba.
 — Alverenga, évêque de Saint-Paul.

Colombie (12 sièges)

- M^{sr} Herrera Restrepo, archevêque de Santa-Fé-de-Bogota.
 — Célédon, évêque de Santa-Martha.
 — Vergara, évêque de Medellin.
 — Moreno, évêque de Pasto.
 — Roja, évêque de Tolima.

Confédération argentine (9 sièges)

- M^{sr} Terrero, évêque de Delco, auxiliaire de Buenos-Ayres.
 — Espinoza, évêque de la Plata.
 — De la Lastra, évêque de Parana.
 — Linarès, évêque de Salta.
 — Bonéo, évêque de Santa-Fé.
 — Padilla, évêque de Tucuman.

Équateur (7 sièges)

- M^{sr} Gonzalès, archevêque de Quito.
 — Mazia, évêque de Poya.

Pérou (8 sièges)

- M^{sr} Tivar, archevêque de Lima.
 — Ballon, évêque d'Aréquipa.
 — Carpenter, évêque de Loréa, auxiliaire de Lima.

Vénézuéla (6 sièges)

- M^{sr} Uzcateguy, archevêque de Caracas.
 — Rodriguez, évêque de Barquesimado.
 — Marvez, évêque de Zulia.

VI. — OCÉANIE

Australie (19 sièges)

- M^{sr} Maher, évêque de Port-Augusta.
 — Corbett, évêque de Sale.

- M^{sr} Réville, évêque de Cérane, coadjuteur de Sandhurst.
 — Lanigan, évêque de Gulburm.
 — Murray, évêque de Maitland.
 — Dunne, évêque de Wilcannia.

Nouvelle-Zélande (4 sièges)

- M^{sr} Reedwod, archevêque de Wellington.
 — Grimes, évêque de Christchurch.

VII. — RITES ORIENTAUX

Rite arménien (19 sièges)

- M^{sr} Isakowicz, archevêque de Lemberg (Autriche).
 — Hagian, archevêque de Sébaste (Turquie d'Asie).
 — Arpiaran, archevêque d'Anazarbes, auxiliaire du Patriarche de Cilicie (Item).
 — Tezzian, évêque d'Adana et Tarse (Item).
 — Turquian, archevêque d'Alep (Item).
 — Emmanuelian, évêque de Césarée-du-Pont (Item).
 — Ketchourian, évêque d'Erzéroum (Item).
 — Israélian, évêque de Karpouth (Mésopotamie).
 — Nazarian, évêque de Mardin (Turquie d'Asie).
 — Calciadurian, évêque de Mélitène (Item).
 — Marmarian, évêque de Trébizonde (Arménie).

Rite grec rumène (4 sièges)

- M^{sr} Mihalix, archevêque de Fogoras (Transylvanie).
 — Radu, évêque de Lugos (Hongrie).

Rite grec ruthène (8 sièges)

- M^{sr} Kijlowski, évêque de Stanislawow (Autriche).

Rite grec melchite (13 sièges)

- S. B. Pierre IV Géraïjiry, patriarche d'Antioche, d'Alexandrie et Jérusalem.
 M^{sr} Fakkak, évêque de Beyrouth.

Rite syriaque (9 sièges)

- S. B. M^{sr} Rahmani, patriarche d'Antioche.
 M^{sr} Memarbaski, archevêque de Tiksite, auxiliaire patriarcal.
 — Nuri, archevêque de Bagdad.
 — Kandkafte, évêque de Jaffa, coadjuteur de Damas.
 — Ahmardakno, évêque de Gazira.

Syro-chaldéen (12 sièges)

- S. B. M^{sr} Khayyath, patriarche de Babylone.
 M^{sr} Sahhar, évêque d'Amadia et Akra.
 — Sabbagh, évêque de Diarkébir.
 — Jacques-Abraham, évêque de Gézira.
 — Maklassi, évêque de Zaku.

Syro-maronite (9 sièges)

- S. B. M^{sr} Huyack, patriarche d'Antioche.
 M^{sr} Darian, archevêque de Tarse, vicaire patriarcal.
 — Végem, archevêque de Ptolémaïs, vicaire patriarcal.
 — Debs, archevêque de Beyrouth.
 — Selanan, archevêque de Chypre.
 — Massad, archevêque de Damas.
 — Morad, archevêque d'Héliopolis ou Baalbeck.

Latins

- S. B. M^{sr} del Drago, patriarche de Constantinople.
 S. B. M^{sr} Marinangeli, patriarche d'Alexandrie.
 S. B. M^{sr} Piavi, patriarche de Jérusalem.
 M^{sr} Appodia, évêque de Capitoliade, auxiliaire patriarcal.

VIII. — VICAIRES APOSTOLIQUES

Europe

- M^{sr} Van Euch, évêque d'Anastasiopolis (Danemark).
 — Fallize, évêque d'Éluze (Norvège).
 — Meunini, archevêque de Gangre, Sofia et Philippopoli.

Asie

- M^{sr} Arranz, pro-vicaire apostolique (Amoy).
 — Lasserre, évêque du Maroc (Arabie).
 — Grosgeorges, évêque de Tripoli (Cambodge).
 — Hofmann, évêque de Telmesse (Chan-Si méridional).
 — Grassi, évêque d'Orthose (Chan-Si septentrional).
 — Fagella, évêque de Bagi (Chan-Si septentrional), coadjuteur.
 — Schang, évêque de Vaga (Chang-Ton oriental).
 — de Marchi, évêque de Sura (Chang-Ton septentrional).
 — Passerini, évêque d'Acanthe (Chan-Si méridional).
 — Pagnucci, évêque d'Agathonique (Chan-Si septentrional).
 — Lucien, évêque de Médée (Cochinchine occidentale).
 — Van Camelbeke, évêque d'Hiérocésarée (Cochinchine orientale).
 — Mutel, évêque de Milo (Corée).
 — Massot, évêque de Havara (Fo-Kien).
 — Volonteri, évêque de Paléopolis (Ho-Nan méridional).
 — Scarella, évêque de Carpania (Ho-Nan septentrional).
 — Fautosati, évêque d'Adraa (Hu-Nan méridional).
 — Pérez y Pérez, évêque de Corico (Ho-Nan septentrional).
 — Banci, évêque d'Halicarnasse (Hu-Pé septentrional).
 — Carlissare, évêque de Madaura (Hu-Pé oriental).
 — Otto, évêque d'Assura (Kan-Son).
 — Coqsel, évêque de Cardique (Kiang-Tsi méridional).
 — Bray, évêque de Légion (Kiang-Tsi septentrional).
 — Ferrant, évêque de Barbalissa (coadjuteur du Kiang-Tsi N.).
 — Guillon, évêque d'Eumémie (Mandchourie méridionale).
 — Lalouyer, évêque de Raphanée (Mandchourie septentrionale).
 — Van Aertsclaer, évêque de Zarai (Mongolie centrale).
 — Hamer, évêque de Trémithoute (Mongolie méridionale).
 — Abels, évêque de Laganum (Mongolie orientale).
 — Simon, évêque de Circesium (Nankin).
 — Butlé, évêque de Botra (Petchi-Li oriental).
 — Favier, évêque de Pentacomie (Petchi-Li septentrional), Pékin.
 — Chalagnon, évêque de Chersonèse, Sé-Tchouen méridional.
 — Chouvellon, évêque de Dauzara, Sé-Tchouen oriental.
 — Dunand, évêque de Caloc, Sé-Tchouen occidental.
 — Biet, évêque de Diana, Thibet.
 — Girandeau, évêque de Tymiaide, coadjuteur du Thibet.
 — Pineau, évêque de Calama, Tonkin méridional.

- M^{gr} Marcou, évêque de Lysiade, Tonkin occidental (coadjuteur).
 — Gendreau, évêque de Chrysopolis, Tonkin oriental.
 — Ramond, évêque de Linsé, Tonkin supérieur.
 — Fenouil, évêque de Ténédos, Yu-Nan.

Afrique

- M^{gr} Pellet, évêque de Rethyme, Bénin.
 — Léonard, évêque de Caradros, Cap de Bonne-Espérance, ouest.
 — Roelenz, évêque de Girba, Congo supérieur.
 — Carrie, évêque de Dorylée, Congo français inférieur.
 — Angouard, évêque de Sinide, Congo français supérieur.
 — Bonfigli, archevêque de Cabasa, Égypte.
 — Crouzet, évêque de Zépir, Madagascar méridional.
 — Cazet, évêque de Sozusa, Madagascar central.
 — Adam, évêque de Thmuïs, Gabon.
 — Jolivet, évêque de Belle, Natal.
 — Streicher, évêque de Tabarca, Nyanza septentrional.
 — Hacquard, évêque de Rusicade, Sahara.
 — Barthel, évêque d'Abdère, Sénégal.
 — Lechaptois, évêque d'Utique, Tanganika.
 — Gerboin, évêque de Tuburbo, Unianembé.

Amérique

- M^{gr} Haid, évêque de Messine, Caroline du Nord.
 — Grouard, évêque d'Ibora, Athabaska.
 — Clut, évêque d'Arindela, Athabaska (auxiliaire).
 — Wullfingh, évêque de Cambysopolis, Guyane hollandaise.
 — Pascal, évêque de Mosynopolis, Sas-Katchewan.
 — Gordon, évêque de Thyatire, Jamaïque.
 — Meerschaert, évêque de Sidine, Territoire Indien.
 — Costamagna, évêque de Colonia, Mendez et Gualaquiza.
 — Hopkins, pro-vicaire apostolique du Honduras (Antilles).
 — Cagliero, évêque de Magidos, Patagonie Nord.

Océanie

- M^{gr} Broyer, évêque de Polémonion, Archipel des Navigateurs.
 — Luypen, évêque d'Oropo, Batavia.
 — Murray, évêque d'Issus, Cooktown.
 — Deray, évêque de Rémézian, Iles Gilbert.

- M^{sr} Martin, évêque d'Uranopolis, Iles Marquises.
 — Fraysse, évêque d'Abylas, Nouvelle-Calédonie.
 — Vidal, évêque d'Abydos, Iles Fidji.
 — Ropert, évêque de Panopolis, Iles Sandwich.
 — Navarre, évêque de Cyrros, Nouvelle-Guinée.
 — Coupé, évêque de Léro, Nouvelle-Poméranie.
 — Lamaze, évêque d'Olympe, Océanie centrale.
 — Verdier, évêque de Mégara, Tahiti.

Rites orientaux

- M^{sr} Makil, évêque de Tralli (Syrien-Saurien), Changanacherry (Indes).
 — Pareparambil, évêque de Tios (Item), Ermaculum (Indes).
 — Petkow, évêque d'Hébron (Grec-Bulgare), Thrace (Andrinople).

IX. — PRÉFETS APOSTOLIQUES

- M^{sr} Chausse, évêque de Capsa, Kuam-Tom.
 — Chouzy, évêque de Pedlenisse, Kuam-Si.

X. — VICAIRES CAPITULAIRES

- M^{sr} Rhéaut, vicaire capitulaire des Trois-Rivières (Canada).

XI. — NONCES

- M^{sr} Ainti, archevêque de Damiette, Nonce à Lisbonne.
 — Rinaldini, archevêque d'Héraclée, Nonce à Bruxelles.
 — Lorenzelli, archevêque de Sardes, Nonce à Munich.

XII. — DÉLÉGUÉS APOSTOLIQUES

- M^{sr} Bonetty, archevêque de Palmyre, D. A. à Constantinople.
 — Duval, archevêque de Pétra, D. A. pour la Syrie.
 — Lesné, archevêque de Philippopoli, D. A. pour la Perse.
 — Altmayer, archevêque de Bagdad, D. A. pour les Orientaux.
 — Vico, archevêque de Philippes, D. A. à Bogota (Colombie).

XIII. — ARCHEVÊQUES ET ÉVÊQUES TITULAIRES

- M^{sr} Montéty, archevêque de Bérito (Lazariste).
 — de Courmont, évêque de Bodona (ancien V. A. du Zanguebar N.).
 — Carfagnani, archevêque de Chio.
 — Potron, évêque de Jéricho, commissaire apostolique de Terre-Sainte.
 — Jourdan de la Passardière, évêque de Roséa.
 — de Lorenzo, évêque de Séleucie d'Isaurie (ancien évêque de Mileto).
 — Keane, archevêque de Damas.
 — Marchal, évêque de Sinople, supérieur de la Pieuse Association de Saint-François-de-Sales.
 — Ceppetelli, évêque de Tibériade.
 — Van den Branden de Reeth, archevêque de Tyr.
 — de Gouvea, évêque de Bethsaïde, commissaire de la Bulla-Cruciatâ du Portugal.

II. — ABBÉS ET PRÉLATS NULLIUS

- M^{sr} Feher, archi-abbé de Saint-Martin en Pannonie, O. S. B.
 — Bonazzi, abbé de la Trinita della Casa, O. S. B. (Italie).
 — Corjava, abbé de Monte Vergine, O. S. B. (Italie).
 — Pinera y Naredo, évêque de Dora, prieur de Ciudad-Real (Espagne).
 — Cirielli, archiprêtre d'Altamura Acquaviva (Italie).
 — Oslaender, abbé de Saint-Paul-Hors-les-Murs, O. S. B. (Italie).
 — Paccolat, évêque de Bethléem, abbé de Saint-Maurice-d'Ayauve (Suisse).
 — Salvado, évêque d'Adriani, abbé de la Nouvelle-Nursie (Australie).

III. — ORDRES RELIGIEUX

Chanoines réguliers

- D. Santini, abbé des chanoines réguliers de Saint-Jean-de-Latran.
 D. Stary, abbé des chanoines Prémontrés (Prague).
 D. Madelaine, abbé des chanoines Prémontrés de Juaye-Mondaye.

Moines

- R. P. Serhel, abbé des Antonins Baladites.
 — Belluni, abbé des Antonins de Saint-Isaïe.
 D. Pellegrini, abbé des Basiliens du Rite Grec (Rome).
 R. P. Dom O'Gorman, abbé président des Anglo-Bénédictins.
 — Dom Wolter, archi-abbé des Bénédictins de Beuron (Allemagne).
 — Dom Delatte, abbé des Bénédictins de Solesmes.
 M^{sr} Giurekian, archevêque de Trajanopolis, abbé des Bénédictins Méchitaristes de Venise.
 Dom Giovanelli, abbé-majeur des Ermites Camaldules.
 — Celestino, abbé-majeur des Camaldules de Monte-Corona.
 — Wyart, abbé général des Cisterciens réformés.
 — Pollinti, abbé des Bénédictins olivétains.
 — Ciaramella, abbé des Bénédictins de Vallombreuse.
 — Baglin, abbé général des Chartreux.
 — Motschi, abbé des Bénédictins de Delle.
 — Denis, abbé de la Pierre-qui-Vire.

Ordres mendiants

- R. P. Rodriguez, général des Augustiniens chaussés.
 — Ennecon Narras, commissaire apostolique des Augustins déchaussés d'Espagne.
 — Lauer, ministre général des Frères mineurs.
 — Bernard, ministre général des Capucins.
 — Caratelli, ministre général des Mineurs conventuels.
 — Cerea, ministre général du Tiers-Ordre de Saint-François.
 — Chamayon, ministre de Notre-Dame de la Drèche (Albi).
 — Gasser, prieur général des Frères de Saint-Jean-de-Dieu.
 — Cecchi, prieur général des Hieronymites.
 — Valenzuela, ministre général de la Merci.
 — delle Piane, correcteur général des Minimes.
 — Diotavelli, supérieur général des Scalzetti.
 — Pagliai, prieur général des Servites.
 — Gregoriodi Jesu-Maria, ministre général des Trinitaires d'Espagne.

Clercs réguliers

- R. P. Ricci, supérieur général des Écoles Pies.
 — Sorini, recteur général des Clercs de la Mère-de-Dieu.

- R. P. Raphaël di Caris, supérieur général des Clercs mineurs.
 — Martin, général des Jésuites.
 — Cossa, général des Somasques.
 — Somnavilla, préfet des Clercs gardes-malades.

Congrégations ecclésiastiques

- R. P. Picard, supérieur général de l'Assomption.
 — Maurille, supérieur général de la Compagnie de Marie.
 — Le Doré, supérieur général des Eudistes.
 — Leclerc, supérieur général des Frères de Saint-Vincent-de-Paul.
 — Allou, supérieur général des Lazaristes.
 M^{gr} Livinhac, évêque de Pacando, supérieur général des Pères Blancs.
 R. P. Biaschelli, supérieur général des Missionnaires du Précieux-Sang.
 — Gojon, supérieur général des Missionnaires d'Annecy.
 — Chevalier, supérieur général des Missionnaires du Sacré-Cœur de Jésus.
 — Delpech, supérieur général des Missions étrangères de Paris.
 — Ignasio d'Aquino, supérieur général des Pieux Ouvriers.
 M^{gr} Le Roy, évêque d'Alinda, supérieur général des Prêtres du Saint-Esprit.
 R. P. Smolikowski, supérieur général des Prêtres de la Résurrection.
 — Français, supérieur général des Prêtres de Sainte-Croix du Mans.
 — Audibert, supérieur général des Prêtres du Saint-Sacrement.
 — Raus, supérieur général des Rédemptoristes.
 — Rua, supérieur général des Salésiens de Dom Bosco.
 — Simler, supérieur général des Frères de Marie.
 — Martin, supérieur général des Maristes.
 — Buonanni, supérieur général des Oratoriens de Naples.
 — Bourdeuvre, supérieur général des Prêtres auxiliaires du Sacré-Cœur de Jésus.
 — Bousquet, supérieur général des Pères de Piepus.
 — Lanzoni, supérieur général de l'Institut de la Charité.
 Dom Colomban, abbé de Lérins.

IV. — UNIVERSITÉS CATHOLIQUES

- M^{gr} Péchenard, recteur de l'Institut Catholique de Paris.
 — Pasquier, recteur de l'Institut Catholique d'Angers.
 — Batiffol, recteur de l'Institut Catholique de Toulouse.

- M^{sr} Hebbelynck, recteur de l'Université de Louvain.
 — Laflamme, recteur de l'Université de Québec.
 — Racicot, vice-recteur de l'Université de Laval.
 — Conati, recteur de l'Université de Washington.
 — Constantineau, recteur de l'Université d'Ottawa.

RÉSUMÉ

ÉÉm. et RR., cardinaux.....	23
ÉÉm. et RR. patriarches (non cardinaux).....	7
II et RR. archevêques (ni cardinaux ni patriarches).....	110
II. et RR. évêques (Item).....	530
Préfets apostoliques.....	2
Abbés et prélats « Nullius ».....	8
Administrateurs Apostoliques.....	2
Vicaire capitulaire.....	1
Chefs ou supérieurs d'Ordres ou de Congrégations et d'Instituts..	63
Recteurs d'Universités.....	8
	<hr/>
	754

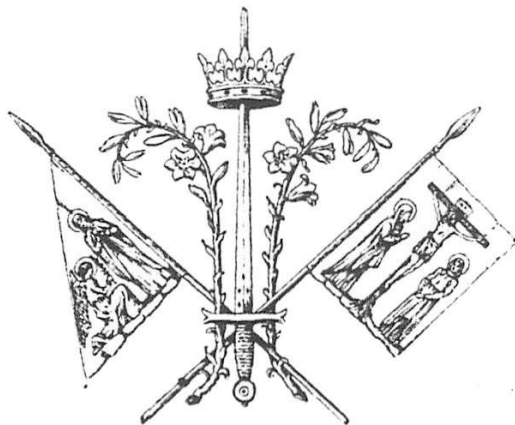


TABLE DES ILLUSTRATIONS

S. S. Pie X (Frontispice).

INTRODUCTION

	Pages
S. G. M ^{re} Touchet, évêque d'Orléans, écrivant <i>Du Bûcher à l'Autel</i>	5
S. S. Pie IX.....	22
M ^{re} Dupanloup.....	24
M. l'abbé Séjourné, doyen du Chapitre.....	24
Premier monument élevé sur le pont d'Orléans en 1458, mutilé en 1567..	25
M. l'abbé Captier, premier postulateur de la Cause.....	28
S. Ém. le cardinal Howard, deuxième rapporteur de la Cause.....	29
M. l'abbé Branchereau.....	30
S. Ém. le cardinal Aloïsi Masella.....	32
S. S. Léon XIII.....	33
S. Ém. le cardinal Parocchi, troisième rapporteur de la Cause.....	37
M. l'abbé Hertzog, deuxième postulateur de la Cause.....	38
M. Minetti, avocat de la Cause.....	39
S. Ém. le cardinal Mazella.....	40
M ^{re} Mariani, ancien avocat de la Cause.....	40
Le Tribunal ecclésiastique d'Orléans, présidé par sa S. G. M ^{re} Touchet..	43
M ^{re} Verde, promoteur de la Foi.....	43
S. Ém. le cardinal Cretoni.....	48
S. Ém. le cardinal Ferrata, quatrième rapporteur de la Cause.....	51
M. le professeur Lapponi.....	59
M. le professeur Tuccimei.....	60
M ^{re} Coullié, évêque d'Orléans.....	70
Fanions et armes de Jeanne d'Arc (cul-de-lampe).....	80

PREMIÈRE PARTIE

ROME

Le Forum romain.....	83
Le Colisée.....	83
La Voie Appienne.....	86
M. le commandeur Marucchi.....	87
<i>La Vocation de Jeanne</i> (Bartolini).....	91
M ^{re} di Bisogno.....	92
<i>Le Miracle de Favrolles</i> (Bartolini).....	96
S. Ém. le cardinal Martinelli.....	97
S. Ém. le cardinal Rampolla, secrétaire d'État.....	97

	Pages.
<i>Jeanne d'Arc dans « la Gloire »</i> (Bartolini).....	109
S. S. Pie X.....	111
S. S. Pie X priant la nouvelle Bienheureuse.....	113
S. Exc. M ^{sr} Bisleti.....	114
Place et basilique Saint-Pierre.....	115
Arc de Constantin.....	117
La Voie Appienne. — Tombeau de Cecilia Metella.....	122
Basilique de Sainte-Marie-Majeure.....	124
Audience des pèlerins français à Saint-Pierre de Rome.....	125
Panorama de Rome.....	130
Le drapeau français baisé par le Pape.....	131
Scène du couronnement de Charles VII.....	133
Temple de Vesta.....	137
Saint-Pierre et le Vatican.....	144
L'autel de la Chaire de saint Pierre et le tableau de la Béatification.....	145
Panthéon d'Agrippa.....	148
Statue de Jeanne d'Arc (A. Vermaire).....	151
<i>Guérison de la Sœur Thérèse de Saint-Augustin</i> (Bartolini).....	161
Basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs.....	163
<i>Entrée de Jeanne d'Arc à Orléans</i> (Bartolini).....	177
Basilique de Saint-Jean-de-Latran.....	179
<i>Le bûcher de Rouen</i> (Bartolini).....	183
S. Exc. le cardinal Merry del Val.....	188
<i>Le Sacre de Charles VII</i> (Bartolini).....	195
Intérieur de l'église Saint-Louis-des-Français.....	206
S. Em. le cardinal Respighi.....	207
Le Forum, vu du Capitole.....	211
Écusson de Jeanne d'Arc (cul-de-lampe).....	212

DEUXIÈME PARTIE

ORLÉANS

M ^{sr} Bardel, évêque de Sées.....	217
Église Saint-Paul.....	223
Maître-autel de la cathédrale (1909).....	229
M ^{sr} Chapon, évêque de Nice.....	231
Étendard de Jeanne d'Arc (1835).....	235
Étendard de Jeanne d'Arc (1909).....	239
Bannière processionnelle (1909).....	239
Tombeau de M ^{sr} Dupauloup.....	244
M ^{sr} Rougouin, évêque de Périgueux.....	247
<i>Supplice de Jeanne d'Arc</i> (Cordonnier).....	249
M ^{sr} Gauthey, évêque de Nevers.....	254
Jeanne d'Arc pour de l'hôtel de Jacques Boucher.....	257
M ^{sr} Gouraud, évêque de Vannes.....	259
Chapelle de l'ancien petit séminaire de Sainte-Croix.....	262
M ^{sr} Eyssantier, évêque de la Rochelle.....	264
Boulevard et église Saint-Euverte.....	268
M ^{sr} Belmont, évêque de Clermont.....	271
M ^{sr} Dadolle, évêque de Dijon.....	273

	Pages.
<i>Jeanne d'Arc</i> (gravure de Marcenay).....	280
Métairie de Bagneaux.....	288
Vue d'Orléans en 1690.....	280
Maison dite d'Agnès Sorel.....	291
M ^{sr} Desnoyers.....	292
La place du Martroi.....	295
L'étendard de Jeanne d'Arc (Michel).....	297
M ^{sr} Boutry, évêque du Puy.....	302
Eglise Saint-Aignan (intérieur).....	305
M ^{sr} de Bonsils, évêque du Mans.....	311
Statue de Jeanne d'Arc (princesse Marie d'Orléans).....	314
M ^{sr} Lobbedey, évêque de Moulins.....	318
Vitrail de Jeanne d'Arc.....	321
M ^{sr} Latty, archevêque d'Avignon.....	329
Cathédrale d'Orléans.....	333
Statue de Jeanne d'Arc (A. Le Vél).....	337
<i>Jeanne d'Arc montant à l'assaut</i> (Fournier).....	344
Le cortège municipal (1909). Les paroisses.....	351
La croix des Tourelles.....	353
M. le chanoine Laurent.....	354
S. Ém. le cardinal Luçon, sur la place du Martroi.....	355
Les évêques sur le parvis de la cathédrale.....	356
M ^{sr} Izart, évêque de Pamiers.....	358
Autel de Jeanne d'Arc (église Saint-Marceau).....	360
Festival musical (1909).....	363
Jeanne s'élançant au combat.....	367
M ^{sr} Oury, archevêque de Tolémais.....	370
M ^{sr} Monnier, évêque de Troyes.....	371
M ^{sr} Villiez, évêque d'Arras.....	373
Chapelle des Dames Auxiliatrices.....	374
M ^{sr} Méliçon, évêque de Blois.....	377
<i>Jeanne prisonnière</i> (Barrias).....	380
M ^{sr} Petit, archevêque de Besançon.....	384
Eglise Saint-Paul (ancienne façade).....	386
M ^{sr} Ricard, archevêque d'Auch.....	389
Chapelle Jeanne-d'Arc à Saint-Paterne.....	391
M ^{sr} Douais, évêque de Beauvais.....	393
Abside de Saint-Aignan.....	395
M ^{sr} Herscher, évêque de Langres.....	398
Jeanne d'Arc victorieuse.....	402
M ^{sr} Arlet, évêque d'Angoulême.....	408
Eglise Saint-Pierre-le-Puellier.....	410
M ^{sr} Guillibert, évêque de Fréjus.....	412
Eglise Saint-Donatien.....	414
M ^{sr} du Vauroux, évêque d'Agen.....	417
Eglise Saint-Laurent (intérieur).....	419
M ^{sr} Villard, évêque d'Autun.....	423
Eglise Saint-Vincent.....	425
M ^{sr} Péchenard, évêque de Soissons.....	427
M ^{sr} de Beauséjour, évêque de Carcassonne.....	429
<i>Jeanne acclamée à Orléans</i> (Lenepveu).....	431

	Pages.
Défilé de NN. S ^s . les évêques. Procession de 1909.....	434
M ^{sr} Turinaz, évêque de Nancy.....	439
<i>Jeanne écoutant ses Voix</i> (Rude).....	445
S. G. M ^{sr} Touchet (médaillon).....	450
<i>Jeanne d'Arc en prière</i> (H. Flandrin).....	453
Statue de Jeanne d'Arc (Foyalier).....	459
Buste de Jeanne d'Arc (cul-de-lampe).....	462

TROISIÈME PARTIE

LA FRANCE

<i>Jeanne d'Arc au Sacre</i> (P. d'Épinay).....	464
Chambre natale de Jeanne d'Arc.....	465
M ^{sr} Foucault évêque de Saint-Dié.....	467
<i>Jeanne au Bois-Chenu</i> (Vital-Dubray).....	469
M ^{sr} Dubois, évêque de Verdun.....	469
<i>Jeanne d'Arc et le capitaine de Baudricourt</i> (G. Melingue).....	472
M ^{sr} Renou, archevêque de Tours.....	473
<i>Jeanne reconnaît le Dauphin</i> (Vital-Dubray).....	474
M ^{sr} Rumeau, évêque d'Angers.....	475
M ^{sr} Pelgé, évêque de Poitiers.....	476
<i>Jeanne interrogée à Poitiers</i> (Rodigue).....	477
Le Roi investit Jeanne de son commandement.....	478
M ^{sr} Bouquet, évêque de Chartres.....	480
<i>Le sommeil de Jeanne</i> (Joy).....	480
M ^{sr} Ardin, archevêque de Sens.....	482
<i>Jeanne poursuivant l'ennemi</i> (Roulleau).....	482
M ^{sr} Sevin, évêque de Châlons-sur-Marne.....	484
<i>Jeanne et la couronne de France</i> (Lancize).....	484
S. Em. le cardinal Luçon.....	487
<i>Jeanne d'Arc allant au combat</i> (Dubois).....	490
Cathédrale de Reims.....	496
<i>Jeanne d'Arc au Sacre</i> (Iugres).....	501
<i>Le Sacre de Charles VII</i> (Lenepveu).....	506
Jeanne revoit son père à Reims.....	511
Ovation à Jeanne d'Arc.....	514
M ^{sr} de Briey, évêque de Meaux.....	516
M ^{sr} Gibier, évêque de Versailles.....	517
Statue de Jeanne d'Arc (Ch. Desvergues).....	519
M ^{sr} Amette, archevêque de Paris.....	521
M. le chanoine Janvier.....	525
<i>Jeanne blessée devant Paris</i> (Vital-Dubray).....	525
<i>Jeanne faite prisonnière</i> (Lenepveu).....	528
M ^{sr} Delamaire, coadjuteur de Cambrai.....	530
M ^{sr} Sonnois, archevêque de Cambrai.....	531
M ^{sr} Dizien, évêque d'Amiens.....	532
M ^{sr} Fuzet, archevêque de Rouen.....	534
<i>Jeanne interrogée dans sa prison</i> (Delaroche).....	537
<i>J'aime mieux mourir</i> (Rodigue).....	540
<i>Jeanne apprend sa condamnation</i> (Sallez).....	543

	Pages.
M ^{sr} Meunier, évêque d'Evreux.....	544
M ^{sr} Lemonnier, évêque de Bayeux.....	545
M ^{sr} Guérard, évêque de Coutances.....	547
M ^{sr} Maillet, évêque de Saint-Claude.....	549
<i>Jeanne insultée dans sa prison</i> (Vital-Dubray).....	550
M ^{sr} Labouche, évêque de Belley.....	552
S. Em. le cardinal Couillé, archevêque de Lyon.....	555
<i>Jeanne consolée par ses Voix</i> (Rodigue).....	558
Jeanne est conduite au supplice.....	563
M. l'abbé Vié.....	565
<i>Jeanne gravit les degrés du bûcher</i> (Rodigue).....	568
<i>Le départ de Vaucouleurs</i> (Lenepveu).....	573
<i>Jeanne expire au milieu des flammes</i> (Dubray).....	578
M ^{sr} Déchelette, évêque auxiliaire de Lyon.....	579
M ^{sr} Campistran, évêque d'Annecy.....	582
M ^{sr} Biolley, évêque de Tarentaise.....	582
M ^{sr} Fodéré, évêque de Saint-Jean-de-Maurienne.....	583
M ^{sr} Dubillard, archevêque de Chambéry.....	583
M ^{sr} Henry, évêque de Grenoble.....	584
M ^{sr} Chesnelong, évêque de Valence.....	585
M ^{sr} Berthet, évêque de Gap.....	586
<i>Le Supplice de Jeanne d'Arc</i> (Lenepveu).....	588
M ^{sr} Castellan, évêque de Digne.....	589
M ^{sr} Bonnefoy, archevêque d'Aix.....	591
M ^{sr} Fabre, évêque de Marseille.....	592
M ^{sr} de Carsalade du Pont, évêque de Perpignan.....	595
Médailles du xvi ^e siècle.....	597
M ^{sr} de Cabrières, évêque de Montpellier.....	599
<i>Jeanne victorieuse</i> (Frémiet).....	603
<i>La Pucelle d'Orléans</i> (L. Gautier).....	606
M ^{sr} Béguinot, évêque de Nîmes.....	610
M ^{sr} Bonnet, évêque de Viviers.....	612
M ^{sr} Gély, évêque de Mende.....	613
Statue de Jeanne d'Arc (L. Gautier).....	614
M ^{sr} Mignot, archevêque d'Albi.....	615
M ^{sr} Germain, archevêque de Toulouse.....	616
<i>Jeanne à Reims</i> (Chartrousse).....	617
M ^{sr} Gieure, évêque de Bayonne.....	620
M ^{sr} Touzet, évêque d'Aire.....	622
M ^{sr} Schœpfer, évêque de Tarbes.....	627
M. le chanoine Coubé.....	633
M ^{sr} Marty, évêque de Montauban.....	636
M ^{sr} de Ligonès, évêque de Rodez.....	637
M ^{sr} Laurans, évêque de Cahors.....	638
S. Ém. le cardinal Andrieu, archevêque de Bordeaux.....	640
<i>Jeanne chevauchant</i> (Princesse Marie d'Orléans).....	642
M ^{sr} Lecœur, évêque de Saint-Flour.....	645
<i>Jeanne au combat</i> (Leroux).....	646
M ^{sr} Nègre, évêque de Tulle.....	648
M ^{sr} Renouard, évêque de Limoges.....	649
M ^{sr} Catteau, évêque de Luçon.....	652

	Pages
M ^{sr} Rouard, évêque de Nantes.....	654
M ^{sr} Duparc, évêque de Quimper.....	655
M ^{sr} Morelle, évêque de Saint-Brieuc.....	656
<i>Jeanne et la France</i> (A. Mercié).....	658
M ^{sr} Dubourg, archevêque de Rennes.....	659
M ^{sr} Grelhier, évêque de Laval.....	661
<i>Jeanne écoutant ses Voix</i> (Allard).....	663
<i>Jeanne entend ses Voix</i> (Lenepveu).....	667
<i>Jeanne priant</i> (M ^{me} de Chatillon).....	671
M. l'abbé Mouchard (médaillon).....	674
Fanions et armes de Jeanne d'Arc (cul-de-lampe).....	699

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Lettre de l'auteur à S. G. M ^{sr} Touchet, évêque d'Orléans.....	v
Lettre de S. G. M ^{sr} Touchet, évêque d'Orléans, à l'auteur.....	vii

INTRODUCTION

DU BUCHER A L'AUTEL

(30 mai 1431 — 18 avril 1909)

I. — La tragédie du 30 mai 1431.....	1
II. — Le lendemain du supplice. -- La terreur des Anglais.....	3
III. — La réhabilitation de Jeanne d'Arc. — Le rescrit de Calixte III. — La sentence solennelle de réhabilitation.....	6
IV. — Jeanne d'Arc et l'opinion publique, du milieu du xv ^e siècle au milieu du xix ^e	15
V. — Orléans et Jeanne d'Arc.....	17
VI. — L'intervention de Dieu dans la conservation du culte de Jeanne d'Arc.....	20
VII. — M ^{sr} Dupanloup et Jeanne d'Arc. — La supplique de 1869.....	23
VIII. — Le procès de l'Ordinaire et l'Introduction de la Cause (2 no- vembre 1874-27 janvier 1894).....	27
IX. — De la Vénéralité à la Béatification. Le procès de non-culte....	37
X. — Le procès apostolique sur les vertus de la Vénéral Jeanne d'Arc. — Les procès de miracles.....	41
XI. — A Rome. — La lutte entre le promoteur de la Foi et les avocats de la Cause de Jeanne d'Arc. — Mort de Léon XIII. — Avène- ment de Pie X. — La Congrégation générale sur les vertus hé- roïques de Jeanne d'Arc (6 janvier 1904).....	44
XII. — L'examen des miracles. — La séance devant le Saint-Père (24 novembre 1908). — La lecture du décret (13 décembre). — Ac- tion de grâces de M ^{sr} l'évêque d'Orléans. — Discours du Pape. — Lettre de S. Ém. le cardinal Coullié, archevêque de Lyon..	55
XIII. — Le décret <i>De Tuto</i> (24 janvier 1909). — Allocution du Pape. — Lettre de S. S. Pie X à M ^{sr} l'évêque d'Orléans (7 février).....	71
XIV. — Conclusion. L'annonce des fêtes de la Béatification.....	78

PREMIÈRE PARTIE

ROME

(18-22 avril 1909)

I. — Les pèlerins de Rome. — Les évêques de France.....	81
II. — A travers Rome païenne et Rome chrétienne.....	83

	Pages.
III. — Au Vatican. — La visite des musées.....	89
IV. — Le 18 avril à Saint-Pierre. — La décoration. — Les inscriptions.	90
V. — L'entrée du cortège. — La lecture du Bref de Béatification. — Le <i>Te Deum</i> . — La première messe en l'honneur de Jeanne d'Arc.	96
VI. — La cérémonie du soir. — Pie X vénère, dans la Basilique, la Bien- heureuse Jeanne d'Arc.....	112
VII. — Le 19 avril à Saint-Pierre. — L'audience des pèlerins français. — Adresse de M ^{sr} l'évêque d'Orléans. — Discours du Pape. — Pie X et le drapeau français.....	116
VIII. — L'audience de la Postulation. — La réception des évêques chez les Frères des Ecoles chrétiennes. — L'épiscopat anglais et Jeanne d'Arc.....	132
IX. — L'audience des évêques français. — Adresse de S. Em. le cardinal Coullié. — Réponse du Pape.....	139
X. — Le triduum à Saint-Louis-des-Français (20-22 avril). — Les prépa- ratifs. — Inauguration et bénédiction de la statue de Jeanne d'Arc.....	149
XI. — Ouverture du triduum. — Discours de M ^{sr} Foucault, évêque de Saint-Dié. — Le premier jour du triduum. — Discours de M ^{sr} Touchet, évêque d'Orléans. — Le second jour du triduum. — Discours de S. Em. le cardinal Luçon, archevêque de Reims. — Clôture du triduum. — Programme des chants liturgiques. — Cantique à Jeanne d'Arc.....	152
XII. — En quittant Rome.....	241

DEUXIÈME PARTIE

ORLÉANS

(6-9 mai 1909)

I. — L'annonce du premier triduum en France. — Les évêques de France aux fêtes d'Orléans.....	243
II. — L'ouverture du triduum (6 mai). — Le pèlerinage à Notre-Dame des Miracles. — Discours de M ^{sr} Bardet, évêque de Séz.....	216
III. — Le pavoisement. — La décoration de la cathédrale.....	229
IV. — La réunion du soir à la cathédrale. — Discours de M ^{sr} Chapon, évêque de Nice. — Bénédiction d'une nouvelle bannière de Jeanne d'Arc.....	231
V. — Les fêtes religieuses du 7 mai. Les messes de communion dans les communautés, les collèges et les paroisses. Au Carmel : M ^{sr} Bougouin, évêque de Périgueux. — Chez les Dames Domi- nicaines : M ^{sr} Gauthey, évêque de Nevers. — A l'école Sainte- Croix : M ^{sr} Gouraud, évêque de Vannes. — Au pensionnat Saint-Euverte : M ^{sr} Eyssautier, évêque de la Rochelle. — A la cathédrale : M ^{sr} l'évêque d'Orléans. — A Saint-Paterne : M ^{sr} Belmont, évêque de Clermont.....	246
VI. — La messe et les vêpres pontificales. — Plain-chant et musique. — Discours de M ^{sr} Dadolle, évêque de Dijon.....	273
VII. — La fête traditionnelle des 7 et 8 mai. Origines, fondation et vicissitudes.....	287

	Pages.
VIII. — L'origine de la cérémonie du 7 mai. — Le 7 mai 1909.....	294
IX. — Le 8 mai 1909. — Dans les communautés religieuses: L'action de grâces et la prière pour la France. Chez les Sœurs de Saint-Aignan : M ^{sr} Boutry, évêque du Puy. — Au Carmel : M ^{sr} de Bonfils, évêque du Mans. — Chez les Dames Dominicaines : M ^{sr} Lobbedey, évêque de Moulins.....	299
X. — Le 8 mai 1909. A la cathédrale : Messe d'actions de grâces. — Discours de M ^{sr} Latty, archevêque d'Avignon.....	327
XI. — La procession. Une ovation de trois heures à Jeanne d'Arc, au Pape, aux évêques et à la municipalité.....	351
XII. — Le 8 mai 1909. Bénédiction d'une statue de la Bienheureuse dans l'église de Saint-Marceau. Allocution de M ^{sr} Izart, évêque de Pamiers.....	357
XIII. — Le festival. — Les couronnes. — Les illuminations. — La revue militaire.....	363
XIV. — Le 9 mai 1909 : Clôture du triduum. Les messes de communion et les allocutions épiscopales dans les communautés religieuses. Au Carmel : M ^{sr} Monnier, évêque de Troyes. — Chez les Auxiliatrices : M ^{sr} Williez, évêque d'Arras. — Au Calvaire : M ^{sr} Mélisson, évêque de Blois.....	368
XV. — Les messes de communion et les allocutions épiscopales dans les paroisses. A Saint-Pierre du Martroi : M ^{sr} Petit, archevêque de Besançon. — A Saint-Paul : M ^{sr} Ricard, archevêque d'Auch. — A Saint-Paterne : M ^{sr} l'évêque d'Orléans. — A Saint-Aignan : M ^{sr} Douais, évêque de Beauvais. — A Saint-Marceau : M ^{sr} Herscher, évêque de Langres. — A Saint-Pierre-le-Puellier : M ^{sr} Arlet, évêque d'Angoulême. — A Saint-Donatien : M ^{sr} Guilibert, évêque de Fréjus. — A Saint-Laurent : M ^{sr} du Vauroux, évêque d'Agen. — A Saint-Vincent : M ^{sr} Villard, évêque d'Autun. — A Saint-Marc : M ^{sr} Péchenard, évêque de Soissons. — A Notre-Dame-des-Aydes : M ^{sr} de Beauséjour, évêque de Carcassonne.....	383
XVI. — L'office pontifical du 9 mai 1909. Discours de M ^{sr} Turinaz, évêque de Nancy. Le <i>Te Deum</i> . Lettre de S. S. Pie X à M ^{sr} l'évêque d'Orléans.....	433
XVII. — Les fêtes de Jeanne d'Arc dans le diocèse d'Orléans. — Établissement d'une association de prières sous son patronage. — Appel de M ^{sr} l'évêque d'Orléans à la jeunesse chrétienne de France. — Une allocution ministérielle à propos de Jeanne d'Arc. — Le congrès de la Jeunesse catholique.....	452

TROISIÈME PARTIE

LA FRANCE

(1909-1910)

I. — Aubergeau et au pays de Jeanne d'Arc. — Hommages de la Lorraine.....	463
II. — De Chinon à Orléans. — Hommages de la Touraine et de l'Anjou, du Poitou et du Blésois.....	473
III. — D'Orléans à Reims. — Hommages de l'Orléanais et de la Champagne. — Les fêtes de Reims (16-18 juillet).....	479
IV. — De Reims à Paris. — Hommages de l'Île-de-France. — Les fêtes de Paris (14-16 mai).....	515

	Pages.
V. — De Bourges à la Charité-sur-Loire. — Hommages du Berry, du Bourbonnais et du Nivernais.....	528
VI. — De Compiègne à Rouen. — Hommages de la Flandre, de l'Artois, de la Picardie et de la Normandie. — Les fêtes de Rouen (30-31 mai)	530
VII. — Hommages de la Franche-Comté, de la Bourgogne et du Lyonnais. — Les fêtes de Lyon (21-23 mai).....	548
VIII. — Hommages de la Savoie, du Dauphiné, du Comtat-Venaissin, du Comté de Nice et de la Provence. — Les fêtes de Marseille (21-23 mai).....	581
IX. — Hommages du Roussillon, du Comté de Foix et du Languedoc. — Les fêtes de Carcassonne (18-22 novembre) et de Montpellier (18-20 juin). — Les fêtes de Toulouse (28-30 mai).....	594
X. — Hommages du Béarn, de la Gascogne et de la Guyenne. — Les fêtes de Lourdes (20-22 août). — Les fêtes de Bordeaux (25-27 mai).	619
XI. — Hommages de l'Auvergne et du Limousin, de l'Angoumois et de la Saintonge.....	644
XII. — Hommages de la Vendée, de la Bretagne et du Maine.....	652
XIII. — Conclusion. La reprise de la Cause. L'aurore de la canonisation de Jeanne d'Arc.....	662
Appendice. Liste des Ém. Cardinaux, Ém. Patriarches, RR. Archevêques et Evêques, Prélats, Abbés, Chefs d'Ordres et Recteurs d'Universités qui ont signé, en 1899, des lettres postulatatoires pour la Béatification de Jeanne d'Arc.....	675
Table des illustrations.....	701
Table des matières.....	707